



HAL
open science

Recherche sur les arbres fondateurs exemplaires à Rome

Françoise Perrin-Macé

► **To cite this version:**

Françoise Perrin-Macé. Recherche sur les arbres fondateurs exemplaires à Rome. Histoire. École pratique des hautes études - EPHE PARIS, 2015. Français. NNT : 2015EPHE4076 . tel-02099682

HAL Id: tel-02099682

<https://theses.hal.science/tel-02099682>

Submitted on 15 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



École Pratique
des Hautes Études

Mention « Histoire, textes et documents »

École doctorale de l'École Pratique des Hautes Études

Recherche sur les arbres fondateurs exemplaires à Rome

Par Françoise Perrin-Macé

Thèse de doctorat de Sciences de l'Antiquité

Sous la direction de M. Dominique Briquel, Directeur d'études

Soutenue le 11 décembre 2015

Devant un jury composé de :

Françoise Aubaile

Chargée de recherche au CNRS, Attachée honoraire
au Muséum

Dominique Briquel

Directeur d'Etudes émérite à l'EPHE

François Fromard

Directeur de recherche CNRS, laboratoire Ecolab,
Université Paul Sabatier (Toulouse 3)

Charles Guittard

Professeur d'université, Université Paris-Ouest-
Nanterre-La-Défense (Paris 10)

Marion Muller-Dufeu

Maîtresse de conférences HDR Honoraire, Histoire
de l'art et Archéologie, Université Charles de Gaulle
(Lille 3), Halma UMR 8164



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/>

*«Dites quel jour des jours nos racines sont nées,
Rochers qui nous servez de base et d'aliment !
De nos dômes flottants montagnes couronnées
Qui vivez innombrablement ;*

*...
Si l'on ouvrait nos troncs, plus durs qu'un diamant,
On trouverait des cents et des milliers d'années
Ecrites dans le cœur de nos fibres veinées
Comme aux couches d'un élément »
A. de Lamartine*

*« Vois-tu ce vieux tronc d'arbre aux immenses racines ?
Jadis il s'anima de paroles divines ;
Mais par les noirs hivers le chêne fut vaincu,
Et la Dryade aussi, comme l'arbre a vécu.
(Car tu le sais, berger, ces Déesses fragiles,
Envieuses des jeux et des danses agiles,
Sous l'écorce d'un bois où les fixe le sort,
Reçoivent avec lui la naissance et la mort.) »
A. de Vigny*

Remerciements

Ce travail doit beaucoup à mes études précédentes qui ont porté sur l'histoire de l'art. Si les arbres s'imposent par leur envergure et semblent relever d'une géométrie simple, un tronc, des branches, des feuilles, dans la peinture, ils posent des problèmes de technique car l'immédiateté instantanément perceptible ne relève ni du caractère d'un personnage, ni d'un récit, ni d'une allégorie. Les Romains autant que les Grecs ont été frappés par la logique matérielle et formelle des arbres dont la longévité avait aussi suscitée leur admiration. Au regard des Anciens, cette capacité à vivre un nombre important d'années avait nourri leur réflexion sur la brièveté de la vie humaine, celle de l'arbre faisant alors figure d'éternité. Les Anciens ou les peintres ont éprouvé le sentiment d'une sorte de désordre, d'inquiétude devant la multiplicité des arbres au sein de la forêt mais aussi ce que cette communauté recèle de fécondité, de don quasi divin que de la nature fait à l'homme. Et parce que les arbres, notamment le chêne, ont été un des sujets, pour les peintres, de la confrontation entre leur expression subjective et la nature, les trois arbres fondateurs de Rome m'ont paru représenter un modèle exemplaire d'une singularité, à la fois source de réalité et de rapprochements symboliques. C'est ce travail que je dédie en priorité à M. Dominique Briquel qui m'a guidée et a su m'apporter des éléments de réflexion avec beaucoup d'attention et de bienveillance.

Ma gratitude va aussi à Mme Aubaile et M. Fromard qui m'ont fait bénéficier de leurs compétences et qui ont accepté, avec Mme Muller-Dufeu et M. Guittard, de siéger à mon jury. Je remercie particulièrement Mme Muller-Dufeu qui m'a accordé sa confiance lorsque j'ai entamé la maîtrise et qui, depuis, a toujours été présente pour m'aider dans mes difficultés avec la langue grecque.

J'ai une pensée également pour tous celles et ceux qui m'ont apporté des éclairages ponctuels, à divers moments, me permettant d'élargir et de préciser mon champ de vision.

Sommaire

INTRODUCTION	3
A – LA FORET ET LE CHENE D’ENEE : DE TROIE A LAVINIUM	8
I – LE CHENE ET LE PERIPLE GREC D’ENEE	8
1 – LA FUITE D’ENEE : LE SOUVENIR DES FORETS DE TROADE ET DE CRETE	8
2 - DELOS ET LA CRETE, LE CHENE COMME GUIDE	16
2 – 1 - <u>Le cadre forestier de Délos et de la Crète, deux îles boisées visitées par Enée</u>	16
3 - LES ARBRES DANS LES ESCALES D’ENEE AUX STROPHADES ET A BUTHROTE	29
3 - 1- <u>Les Strophades</u>	29
3 – 2 - <u>L’escale à Buthrote 32</u>	
4 – LE VOYAGE A DODONE EN EPIRE, LES BOIS ET LE CHENE	37
4 – 1 - <u>La solidité et la sacralité du chêne, deux éléments fondateurs de la renommée de Dodone</u>	37
<i>Les voix du chêne</i>	42
<i>Les voix des colombes</i>	54
<i>Les voix du vase</i>	62
<i>Le chêne, la colombe et le vase de Dodone, des intermédiaires exemplaires entre les hommes et le divin</i>	67
4 – 2 - <u>L’arrivée à Dodone</u>	69
II – LES ARBRES ET LE CHENE ET LE PERIPLE ITALIQUE D’ENEE	76
1 – LES PREMIERES ESCALES ERRATIQUES D’ENEE EN TERRE ITALIENNE : LES ESCALES SICILIENNES	76
1- 1 - <u>les premières cités découvertes, la cité du temple de Minerve, Tarente</u>	76
1 - 2 – <u>l’escale au pied de l’Etna</u>	77
1 – 3 – <u>l’escale d’Eryx</u>	82
2 – LA PARENTHESE DE CARTHAGE	92
3 – L’ARRIVEE SUR LA PENINSULE ITALIENNE	100
3 - 1 – <u>l’escale à Cumès</u>	100
3 – 2 – <u>Un dernier détour en Sicile</u>	115
3 - 3 – <u>L’établissement d’Enée dans le Latium</u>	119
<i>La remontée du Tibre</i>	119
<i>L’arrivée à Lavinium</i>	126
B – LE FIGUIER A ROME	162
I- LE MYTHE DU FIGUIER DE ROMULUS	162
1- CE QUI EST RAPPORTE DU MYTHE	162
1 – 1 <u>Le lieu de l’abandon de la corbeille</u>	162
1 – 2 - <u>Le lieu du sauvetage des jumeaux</u>	169
2 - LES ALENTOURS DE ROME AU TEMPS DE L’ENFANCE DES JUMEAUX	171
3 - LA SITUATION TOPOGRAPHIQUE DU FIGUIER DES JUMEAUX	183

II- DU FIGUIER DES JUMEAUX A LA <i>FICUS RUMINALIS</i>, UNE ETIOLOGIE CONSTRuite	
SUR LE VOCABULAIRE -----	192
1 -LA RECIPROCITE DES ETYMOLOGIES : <i>FICUS NAVIA</i> ET <i>FICUS RUMINALIS</i> -----	192
2 – DU FIGUIER DU GERMALUS A LA <i>FICUS RUMINALIS</i> -----	195
<u>2 – 1 – La question du sauvage : rupture et naissance</u> -----	195
<u>2 – 2 – Les questions topographique et temporelle des figuiers du Palatin et du Comitium</u> -----	202
III- DU FIGUIER PALATIN ET LA FUTURE ROYAUTE DE ROMULUS A LA <i>FICUS RUMINALIS</i>	
ET LA GRANDEUR DE ROME -----	209
1 -LE FIGUIER DU PALATIN ET LE FIGUIER DU COMITIUM, DEUX REPRESENTATIONS DE LA ROYAUTE-----	209
2 – LES RAPPORTS SYMBOLIQUES POLITIQUE, GUERRIER ET SOCIAL DE LA <i>FICUS RUMINALIS</i> AVEC LES	
CARACTERISTIQUES VEGETATIVES DU FIGUIER -----	228
<u>2 - 1 – La <i>Ficus Ruminalis</i> au Comitium, un lieu politique</u> -----	228
<u>2 – 2 -La symbolique guerrière de la <i>Ficus Ruminalis</i></u> -----	230
<u>2 – 3 -La <i>Ficus Ruminalis</i> et la construction d’un Etat</u> -----	237
<u>2 – 4 - Du figuier mâle du Palatin à la <i>Ficus Ruminalis</i> femelle</u> -----	242
3 - DEUX HYPOTHESES SUR LA DIFFERENCE DE SEXE DU FIGUIER DU PALATIN ET DU FIGUIER DU COMITIUM	
-----	245
<u>3 – 1 - La première hypothèse : la <i>Ficus Ruminalis</i>, un arbre productif symbole de la générosité de la terre romaine</u>	
<u>et sa conséquence sur le savoir-faire romain</u> -----	245
<i>La Ficus Ruminalis, l’expression de l’art industriel des Romains</i> 249	
<u>3 – 2 -La seconde hypothèse : la greffe, le moyen technique pour garantir l’union des sexes du figuier du Palatin et</u>	
<u>de la <i>Ficus Ruminalis</i> et l’indépendance de chacun d’eux</u> -----	253
<i>L’indépendance sexuelle de la <i>Ficus Ruminalis</i></i> -----	256
<i>La Ficus Ruminalis : le résultat d’une hybridation à l’image des Romains</i> -----	259
4 - L’EXPRESSION FEMININE DE LA <i>FICUS RUMINALIS</i> : LA GENEROSITE DE SA FECONDITE NATURELLE ET	
CULTURELLE -----	261
<u>4 – 1 - La générosité de la terre</u> -----	261
<u>4 – 2 - La générosité culturelle de la <i>Ficus Ruminalis</i></u> -----	272
V – LE FIGUIER DES NONES CAPROTINES -----	274
1 - LE MYTHE -----	274
2- LES RAPPORTS ENTRE LE MYTHE ET LA <i>CAPRIFICUS</i> -----	280
<u>2 - 1 - Le figuier des nones porte-flambeau et démonstration de la puissance guerrière romaine</u> -	280
<i>Le figuier des nones porte-flambeau</i> -----	280
<u>Le figuier des nones, démonstration de la puissance guerrière de Rome</u> -----	281
3 – LE FIGUIER DES NONES, LE FIGUIER DU LUPERCAL, LE FIGUIER DU COMITIUM, UN RAPPORT DE SEXE	286
<u>3 – 1 - L’alliance des sexes</u> -----	286
<u>3 – 2 - Les sexes mâle et femelle opposés et complémentaires</u> -----	295
<u>3 – 3 - Le suc du figuier et le lait animal</u> -----	306
VI – LE FIGUIER ET LE PEUPLE -----	317
1 – LE FIGUIER DU PALATIN, LA <i>FICUS RUMINALIS</i> , TEMOINS DE LA FORMATION DU PEUPLE ROMAIN --	317
<u>1 – 1 - Romulus rassembleur d’hommes et les bois de l’Asyle</u> -----	324
<u>1 – 2 - L’Asyle et la <i>Ficus Ruminalis</i>, deux symboles mythique et historique du peuple romain</u> ----	325
2- LA <i>FICUS RUMINALIS</i> DES ANAGLYPHA -----	328

<u>2 – 1 - Le contexte historique</u> -----	328
<u>2 – 2 - La lecture visuelle par les Romains de la <i>Ficus Ruminalis</i> des <i>anaglypha</i></u> -----	329
3 - LA <i>FICUS RUMINALIS</i> ET MARSAYS, DEUX FIGURES DE LA LIBERTE DU PEUPLE -----	331
<u>3 – 1 - Du figuier du Palatin au figuier des <i>anaglypha</i>, le sentiment d'un continuum</u> -----	331
<u>3 – 2 - La dialectique politique entre la <i>Ficus Ruminalis</i> et le bon gouvernement de Trajan</u> -----	332
<u>3 – 3 -Le figuier du Comitium, une tentative de représenter le peuple romain</u> -----	336
4 - LE FIGUIER DES <i>ANAGLYPHA</i> , UNE RECONSTRUCTION POLITIQUE DE LA PROSPERITE EN CONTINUITE AVEC LE FIGUIER SACRE DU COMITIUM -----	341
<u>4 – 1 - Le figuier du Palatin, le figuier du Comitium et le figuier des <i>anaglypha</i>, l'opposition entre deux états de civilisation</u> -----	348
<u>4 – 2 - Le figuier des <i>anaglypha</i> : un témoignage de la maturité du peuple romain au regard de l'évolution des techniques arboricoles</u> -----	349

C - LE CORNOUILLER A ROME

-----	356
I – LE CORNOUILLER ROMULEEN : LA LEGENDE ET LE LIEU -----	356
1 - LA LÉGENDE -----	356
2 - LE CORNOUILLER ET LE LIEU TOPOGRAPHIQUE DE LA ROMA QUADRATA -----	357
<u>2 – 1 - Le boisement du site de la <i>Roma Quadrata</i></u> -----	362
3 - LE CORNOUILLER AU FONDEMENT DE ROME -----	369
<u>3 – 1 – La propérité garantie par le <i>sulcus primigenius</i></u> -----	370
<u>3 – 2 – L'essor de Rome garanti par les dieux</u> -----	378
<u>3 - 3 - Le cornouiller, image d'une filiation dynastique</u> -----	380
4 - LA PLACE DU CORNOUILLER DANS LES RITES D'ENTRÉE EN GUERRE -----	382
<u>4 - 1 - Le javelot en cornouiller de Romulus à l'origine du rite des féciaux</u> -----	382
<u>4 – 2 - la lance- javelot de Romulus</u> -----	385
5 - LE BOIS DE LA HASTA -----	395
<u>5- 1 – Des qualités techniques</u> -----	395
<u>5 – 2 - La force primitive du cornouiller de Romulus</u> -----	402
6 - ROMULUS, REPRESENTANT D'UNE COMMUNAUTE D'HOMMES -----	405
<u>6 – 1 – La légitimité des actions De Romulus, représentant de Rome : un accord des dieux</u> -----	410
<u>6 – 2 - La prise des auspices antérieure à l'enracinement du cornouiller - 1^{er} hypothèse</u> -----	421
<u>6 – 3 - la prise des auspices postérieure à l'enracinement du cornouiller - 2^{ème} hypothèse</u> -----	422

II - LE BOIS DE LA LANCE DE ROMULUS : DEUX VARIETES DE CORNOUILLER LE BOIS DE LA LANCE DU FECIAL : LA *CORNUS SANGUINEA* -----

-----	427
1 - LES BOIS DES LANCES ET LES INTENTIONS GUERRIERES-----	427
2 - LA <i>CORNUS</i> , DEUX VARIETES SEXUELLEMENT DIFFERENCIEES-----	433
3 - LA CONFUSION DES GENRES ET LES TROIS ALTERNATIVES -----	438
3-1 - La lance-javelot de Romulus issue de la <i>Cornus mas</i> , le cornouiller mâle : première hypothèse <i>Les hommes, seuls représentants de la communauté romaine territoriale et humaine</i> ----	444
<i>La Cornus mas, une image de la force de Rome qui s'imposait aux peuples extérieurs</i> ----	447
<i>le cornouiller mâle synonyme de victoire</i> -----	451
3 – 2 - La lance-javelot de Romulus issue de la <i>Cornus sanguinea</i> , le cornouiller femelle : deuxième hypothèse -----	453
<i>La couleur rouge du bois du cornouiller femelle et celle du sang féminin : une image dévalorisée</i> -----	453

<i>Les valeurs positives du cornouiller femelle et du sang féminin : un principe de la dynamique de vie</i>	-----455
<i>Le cornouiller sanguin représentant de la valeur masculine du courage</i>	-----460
<i>La double identité de la Cornus sanguinea masculine et féminine</i>	-----463
<i>L'unité du masculin et du féminin, l'image du peuple romain</i>	-----466
<u>3 – 3 - La lance-javelot de Romulus en bois de frêne : troisième hypothèse</u>	-----468
<i>Le frêne et de la force guerrière : première métaphore</i>	-----470
<i>La comparaison du frêne et du cornouiller, des symboles de la royauté : seconde métaphore</i>	-----473
<i>Un principe de neutralité commun au frêne et aux cornouillers mâle et femelle</i>	-----480
4 - LA NEUTRALITE DE LA LANCE-JAVELOT AU REGARD DU PRINCIPE DE REVERSIBILITE DE LA LANCE DU FACIAL	-----485

CONCLUSION

-----491

BIBLIOGRAPHIE

-----499

Résumé

Avant même la fondation de Rome par Romulus, le chêne, le figuier et le cornouiller faisaient partie des diverses essences d'arbres qui poussaient sur le territoire de la cité. Dans l'histoire des origines de Rome, le chêne d'Enée, suivant la tradition virgilienne, présageait déjà des destinées de la ville auxquelles donneront corps le figuier du Lupercal et celui du Comitium, puis le cornouiller. Ce fut le cornouiller qui singularisa la création, la monumentalisation et l'élection de Rome investie d'une mission civilisatrice universelle. La *Cornus* fut un des signes matériels des significations politique, sociale et religieuse des actes de Romulus à la fois pourvoyeur de richesses, guerrier, et organisateur qui avait su transformer un lieu encore à demi forestier en un territoire centré sur une ville, Rome et rassembler des peuples divers. Ces rôles assumés par Romulus répondent au schéma ternaire dégagé par G. Dumézil. Trois symboliques communes aux trois arbres se croisent : la notion d'une origine singulière du territoire et du peuple romains dont les racines remontaient à une antiquité préromaine, grecque et/ou italique et plus loin encore, au temps mythique de Saturne ; l'idée que ces arbres légendaires avaient été impliqués dans des actes de fondation et de création d'un peuple ; enfin le rapport étroit dont les arbres fondateurs avaient été les témoins entre une Rome mythique et la Rome des temps historiques.

La tradition sur la fondation de Rome qui a subi l'influence de la Grèce, s'est approprié cette ascendance pour en faire une histoire proprement romaine. Du chêne, qui signifiait pour le Troyen Enée le terme de son voyage, puis du figuier, qui avait contribué à sauver Romulus en abritant la louve, jusqu'au cornouiller, poussé en haut du Palatin au milieu de la *Roma Quadrata*, les trois arbres mythiques ont symbolisé le lieu même de la naissance de Rome qui donna un cadre urbain et une civilisation à des populations diverses maintenant regroupées alors qu'elles étaient, jusque-là, dispersées dans les bois.

Title :

The exemplary trees founders of Rome

Abstract

Before even the founding of Rome by Romulus, oak, fig tree and dogwood were part of various tree species growing on the territory of Rome. In the history of the origins of the city, the oak of Aeneas, following the Virgilian tradition, already presaged the destinies of Rome to whom the lupercal fig tree will give body and, most significantly, that of the Comitium. However, it was the dogwood which illustrated the creation and election of Rome. The tree, or rather the shrub, was a material sign for political, social and religious meanings of the acts of Romulus in his threefold role as provider of wealth by the gathering of heterogeneous people, warrior who was given a place surrounded by forests, a veritable territory centered on a city, Rome, and deified King. Three symbolic notions common to the three founding trees crosses : the notion of an origin of the territory and the people of Rome that was based on an ancient pre-Roman, Greek and/or Italic, and more which went back to the time of Saturn ; the idea that these legendary trees had been involved in acts of fundation and creation of a people ; finally the close relationship between a mythical Rome and that of historical times, according to the tripartite scheme established by G. Dumézil.

The Tradition on the founding of Rome was not exempt from Greek influence but had appropriated this Greek ancestry to make a proper Roman history. The oak, which meant the end of Trojan Aeneas journey, the fig tree which, with the wolf, had helped to save Romulus and the dogwood, pushed at the top of the Palatine Hill, in the middle of *Roma Quadrata*, the three trees symbolized the place of the birth of Rome, a city that gave a town and a civilization to a grouping of diverse populations before scattered in the woods.

Mots-clés :

Espèces végétales

Techniques arboricoles

Fondation de Rome
arbres

valeurs symboliques des

Topographie romaine

écosystèmes des arbres

Keywords :

Plant species

Technical arboreal

Foundation of Rome
trees

Symbolic systems of the

Roman topography

ecosystems of trees

Introduction

Rassembler des données éparses sur le chêne, le figuier et le cornouiller conduit à croiser leurs caractéristiques symboliques politiques, sociales et religieuses et à les définir par la même expression « d'arbres fondateurs » de Rome. Dans leurs analyses et leurs interprétations des grands événements politiques, des aspects religieux, notamment rituels, ou pour retracer les origines de Rome, de nombreux historiens contemporains ont fait allusion au chêne, au figuier et au cornouiller et se sont servis des trois arbres lorsqu'ils ont traité du regard que portaient les Romains sur leur rapport avec les origines mythiques de la cité du point de vue de l'histoire de l'*Vrbs* aux époques de la Rome royale, républicaine et du début de l'Empire.

Les trois arbres fondateurs interviennent au cours de ces trois époques de l'histoire de Rome qui intéressent directement les parcours et les actes des deux héros Enée et Romulus.

La place physique et symbolique des trois arbres fondateurs conduit à tenter une reconstruction de l'environnement physique qu'Enée et Romulus (si tant est qu'ils ont existé) auraient pu concrètement regarder, dans lequel les textes légendaires font une place particulièrement importante aux forêts. Cette restitution nécessite de confronter les textes anciens avec les recompositions réelles du couvert végétatif à cette époque mythique des temps d'Enée et de Romulus. L'environnement reconstitué, quoique qu'encore très partiel, des paléo-botanistes, anthracologues, géologues ou géographes rencontre plus ou moins totalement celui évoqué par les textes anciens. La reconstitution du paysage légendaire s'appuie sur les données scientifiques collectées du couvert forestier de l'Italie et plus largement de la Méditerranée occidentale jusqu'à l'Asie Mineure. Le rapprochement de ces textes mythiques sur l'environnement de la Rome primitive avec le biotope et les écosystèmes propres du chêne, du figuier et du cornouiller, différencie et module les rapports entre les forêts primitives et chacun des arbres fondateurs qui est défini par des caractéristiques propres telles que son taux d'acceptation des conditions géomorphologique, climatique, particulièrement celles du Latium, ses propriétés mécaniques. De la représentation possible de l'environnement de la Rome primitive et de la place qu'y tiennent les trois arbres fondateurs, découle la recherche des rapports entre ces arbres et les actes d'Enée et de Romulus et leurs conséquences.

Plusieurs auteurs, comme S. Amigues, G. Guillaume-Coirier, J. André, ont été amenés à traiter du chêne, du figuier et du cornouiller dans le cadre plus général d'études sur les végétaux qui s'étaient inscrits dans l'opinion des Romains comme d'origine mythique ou leurs pratiques. Les croyances des Romains sur les propriétés supposées de ces végétaux, bénéfiques ou nocives, l'utilisation de ces arbres (ou une de leurs parties) dans diverses circonstances de la vie sociale, politique ou religieuse romaine, ont étayé l'analyse, faite par ces auteurs, sur la capacité du chêne, du figuier et du cornouiller à être qualifiés d'arbres de fondation et sur leurs rapports avec certains rites qui avaient découlé des légendes fondatrices.

L'attribution par les auteurs anciens du sens qu'avaient pu tirer Enée et Romulus de la présence des trois arbres et qui avait orienté leurs actes, ne correspondait pas à la recherche d'une authentification de l'historicité romaine mais à la volonté des Anciens, à travers les hauts faits d'Enée et de Romulus, de fournir des explications possibles à la réalité contemporaine. La confrontation des significations du rôle du chêne, du figuier et du cornouiller dans certains aspects rituels, données par les auteurs anciens, avec les interprétations faites par des savants contemporains permet d'analyser

comment les symboliques attachées à ces rites s'insèrent dans les actes de fondation que la tradition fera ensuite passer pour des éléments « des origines de Rome ». Les références légendaires aux arbres fondateurs permettent de les contextualiser au regard des conceptions des Romains pendant la période républicaine et au début de l'Empire et de constater que les conditions biologiques et géomorphologiques mettent en doute certaines des affirmations et des conceptions des auteurs anciens sur les trois arbres fondateurs. Cependant, les interprétations des historiens contemporains se heurtent à l'inexistence des traces archéologiques des trois arbres fondateurs.

Les différentes variétés répertoriées actuellement de chaque arbre, celles du chêne qu'avait pu découvrir Enée en arrivant dans le Latium, celles du figuier au pied duquel s'était échouée la nacelle des jumeaux, celles du cornouiller poussé au milieu de la *Roma Quadrata*, amènent à concevoir leurs significations politiques ou religieuses et leurs implications dans les rites, prêtées par les Romains.

La mise en perspective du chêne d'Enée avec son voyage depuis Troie jusque dans le Latium, permet, à chaque étape, de dresser une cartographie physique environnementale des arbres qu'Enée rencontrait et qui se répercutait sur son destin soumis aux volontés divines. Ce parcours chronologique amène à examiner l'utilisation des différentes variétés d'arbres et à s'interroger sur ce que leurs différences ont impliqué dans la légende des origines de Rome. Deux variétés ont joué un rôle particulièrement important, la *Quercus robur* et la *Quercus ilex* qui est directement liée à la fondation de Rome puisqu'elle avait abrité la truie et ses trente petits. C'est dans ce contexte que les auteurs contemporains ont dégagé l'importance des fonctions du chêne pour Enée, à la fois oraculaire, dont le modèle était le chêne de Dodone, et rituelle par la signification symbolique de la couronne de chêne, étudiée par G. Guillaume-Coirier dans le contexte plus large des couronnes militaires. Cette approche, qui concerne également le figuier et le cornouiller, replace les trois arbres fondateurs dans les conceptions des Romains sur les origines de Rome, et leur propre origine, à la fois troyennes (grecques) et/ou italiques.

De même l'étude du couvert végétatif supposé du temps de Romulus et les deux variétés du figuier sont en relation avec les symboliques tirées des deux situations de l'arbre, au pied du Palatin, lors du sauvetage des jumeaux, puis sur le Comitium. De même que le chêne, le figuier prenait une fonction ominale qui pesait sur le destin de Romulus.

Les Romains de la Rome républicaine et de l'Empire ont vénéré deux figures légendaires qui étaient deux matérialisations de la fondation de Rome, celle de la louve et des petits qu'elle allaitait, celle du figuier sacré sur le Comitium. Ces deux figures, notamment celle de la louve sur laquelle se sont concentrées les analyses de J. Carcopino, mises en perspective et recontextualisées par C. Dulière, expliquent en partie comment les Romains ont inséré dans un même ensemble la mémoire de la louve avec celle du figuier Ruminal : deux représentations qui matérialisaient le devenir de Rome, la constitution du peuple romain, depuis la fondation de la cité jusqu'à la formation d'un empire jamais égalé.

Enfin, dans l'ordre chronologique, le troisième arbre lié à la fondation de Rome est le cornouiller poussé au sommet du Palatin, un arbrisseau issu de la lance-javelot de Romulus. De la même manière, la description de l'environnement du Palatin, les deux variétés du cornouiller, les allégations des auteurs anciens, conduisent à émettre trois hypothèses sur l'essence du bois dans laquelle aurait pu être fabriquée la lance-

javelot de Romulus transformée en cornouiller. Chaque hypothèse suggère des symboliques différentes et complémentaires fondées essentiellement sur les différences sexuelles telles qu'elles ont été élaborées à partir du rite du fécial.

Par ailleurs, l'étude des techniques arboricoles de multiplication du figuier ont servi de métaphores aux auteurs anciens pour expliquer la valeur symbolique de l'arbre fondateur et montrer en quoi le figuier du Comitium était un représentant « national ». Ces techniques conduisent à considérer particulièrement la sexualité double du figuier du Palatin et du Comitium, exprimée par deux variétés mâle et femelle. Les Anciens regardaient les significations de ces deux variétés, en première approximation, comme une opposition entre masculin et féminin mais s'accordaient en fait sur leur complémentarité. Le rapprochement du figuier du Comitium avec celui des nones Caprotines constitue un bon exemple de la dialectique sur les rapports de sexe, le premier réputé pour être un figuier « femelle », alors qu'il représentait les citoyens romains, le second passant pour être un figuier « mâle », de même que celui des bords du Tibre, alors que les nones Caprotines étaient une fête exclusivement féminine.

L'image du figuier sacré qui poussait sur le Comitium est aussi liée à sa représentation sur les deux bas-reliefs des *anaglypha Traiani* de l'époque de Trajan et d'Hadrien auxquels s'était consacré W. Seston qui en avait étudié la datation, l'emplacement et les significations à l'époque des deux empereurs. Le figuier des *anaglypha Traiani*, lié à la figure de Marsyas, confère à la *Ficus Ruminalis* des symboliques particulières dérivées de la représentation que les Romains entendaient donner aux deux figures des bas reliefs qui était celle de l'expression idéale *ciuitas Romana*, une communauté d'hommes dans l'égalité de tous les citoyens, même si, parallèlement, le figuier et Marsyas étaient des représentations de l'aspiration de la plèbe à la reconnaissance d'une véritable parité politique, reconnaissance régulièrement remise en cause par les privilèges et les pouvoirs dont disposaient les couches dominantes de la société romaine.

La reconstruction de l'environnement dans lequel avaient poussé les trois arbres fondateurs et leurs implications dans la définition des origines du peuple romain montrent une évolution parallèle à la compréhension que les historiens anciens et les antiquaires avaient attribuée aux événements de l'histoire de Rome.

Les auteurs anciens n'ont pas occulté les contradictions qui apparaissaient entre les temps historiques et les temps héroïques quand l'histoire de Romulus, à qui avait été attribuée la charge de fondateur légendaire qu'Enée avait annoncé en donnant à une nouvelle cité le nom de Lavinium, faisait intervenir des peuples dont l'historicité est confirmée par les auteurs contemporains. Les auteurs anciens, tout en affichant une certaine distance vis-à-vis des faits miraculeux attribués aux trois arbres fondateurs, ont cherché à donner aux divers témoignages qui relataient ces prodiges des explications rationnelles pour reconstruire une pseudo-histoire, agréée par la tradition, des événements auxquels s'étaient confrontés leurs prédécesseurs.

Remarque

Afin de faciliter leur repérage, les passages qui se rapportent spécifiquement à la biologie contemporaine, débutent systématiquement par « Du point de vue de ». Nous prenons comme base de références des différentes essences d'arbres la classification de J. Rameau et M. Mansion. Leur classification sert également à comparer leurs dénominations avec celles des auteurs anciens et celles de J. André¹. Ces discordances reposent sur l'écart entre la catégorisation actuelle de J. Rameau et M. Mansion et celle de J. André qui s'appuie sur le vocabulaire employé par les auteurs anciens. Le tableau ci-dessous résume les écarts les plus importants pour le chêne, le pin et le frêne :

Noms scientifiques donnés par les textes anciens	Leurs correspondances avec les dénominations scientifiques faites par J. André	Leurs correspondances avec les appellations communes, selon J. André	Leurs correspondances avec les dénominations scientifiques actuelles faites par Rameau, Mansion	Leurs correspondances avec les dénominations communes actuelles faites par Rameau, Mansion
<i>Q. robur</i> Soit <i>Q. robur</i> Soit un nom générique désignant toutes espèces de chênes	<i>Q. pedunculata</i> <i>Q. robur</i> <i>Q. glandulifera</i> Quernus	chêne pédonculé – ou chêne à grappes	<i>Q. robur</i> ou <i>Q. pedunculata</i> pas de correspondance pour <i>Q. glandulifera</i>	chêne pédonculé appelé aussi chêne blanc - chêne à grappes
<i>Q. petraeae</i>	<i>Q. sessiliflora</i>	chêne rouvre	<i>Q. petraeae</i> Ou <i>Q. sessiliflora</i>	chêne sessile - chêne rouvre
<i>Q. sessiliflora</i>	<i>Q. Latifolia</i>	chêne mâle noir	<i>Q. sessiliflora</i> Ou <i>Q. petraeae</i>	chêne sessile - chêne rouvre
<i>Q. rubra</i>	non répertorié		<i>Q. rubra</i>	chêne rouge - chêne rouge d'Amérique
<i>Q. cerris</i>	<i>Q. cerrus</i>	chêne chevelu	<i>Q. cerris</i>	chêne chevelu
<i>Q. aesculus</i>	<i>Q. farnetto</i>	chêne d'Italie	non répertorié	
<i>Q. aegilops</i>	<i>Q. pedunculata</i> ou <i>Phegus</i>	chêne de grande taille	<i>Q. ithaburensis</i> <i>Macrolepis</i>	chêne de Turquie
<i>Q. haliphleas</i>	<i>Q. pseudosuber</i>	faux chêne liège	non répertorié	
<i>Q. suber</i>	<i>Q. suber</i>	chêne liège	<i>Q. suber</i>	chêne liège
<i>Q. pseudosuber</i>	<i>Q. haliphleas</i>	faux chêne liège	<i>Q. crenata</i>	faux chêne liège
<i>Q. coccifera</i>	<i>Q. Glandicula</i>	chêne Kermès = faux chêne liège	<i>Q. coccifera</i>	chêne Kermès ou chêne à cochenilles
<i>Q. crenata</i>	non répertorié		<i>Q. crenata</i> appelé aussi <i>Q. pseudosuber</i>	faux chêne liège = chêne d'Espagne
<i>Q. ilex</i>	<i>Q. ilex</i>	chêne vert ou yeuse	<i>Q. ilex</i>	chêne vert ou yeuse
<i>Q. pubescens</i>	non répertorié		<i>Q. pubescens</i>	chêne pubescent appelé aussi-chêne blanc, chêne noir

¹ Pour l'étymologie des termes des végétaux des textes anciens, voir aussi R. Schubert, G. Wagner, *Pflanzennamen und botanische Fachwörter*, Ed. Neuman, Radebeul, 1962

Noms scientifiques donnés par les textes anciens	Leurs correspondances avec les dénominations scientifiques faites par J. André	Leurs correspondances avec les appellations communes, selon J. André	Leurs correspondances avec les dénominations scientifiques actuelles faites par Rameau, Mansion	Leurs correspondances avec les dénominations communes faites par Rameau, Mansion
<i>Pinus halepensis brutia</i>	non répertorié		<i>Pinus halepensis brutia</i>	pin de Calabre
<i>P. halepensis halepensis</i>	non répertorié		<i>P. halepensis halepensis</i>	pin d'Alep
<i>P. pinaster</i>	<i>P. pinaster</i>	pin maritime	<i>P. pinaster</i>	pin maritime
<i>P. nigra</i>	<i>Pinus laricio</i>	pin maritime	<i>P. nigra laricio</i>	pin de Corse
<i>P. nigra nigra</i>	non répertorié		<i>P. nigra nigra</i>	pin noir d'Autriche
<i>P. halepensis halepensis</i>	non répertorié		<i>P. halepensis halepensis</i>	pin d'Alep
<i>P. nigra salzmannii</i>	non répertorié		<i>P. nigra salzmannii</i>	pin des Pyrénées
<i>P. pinea</i>	non répertorié		<i>P. pinea</i>	pin parasol
<i>P. pinea</i>	non répertorié, et <i>pinea</i> souvent dans le sens de pomme de pin		<i>P. pinea</i>	pin pignon
<i>P. sylvestris</i>	<i>Pinus siluestris</i>	petit pin	<i>P. sylvestris</i>	pin sylvestre ou pin d'Ecosse
<i>Fraxinus excelsior</i>	<i>Fraxinus excelsior</i>	frêne commun	<i>Fraxinus excelsior</i>	frêne commun ou frêne élevé
<i>F. angustifolia</i>	non répertorié		<i>F. angustifolia</i>	frêne oxyphylle à feuilles étroites
<i>F. ornus</i>	<i>Fraxinus ornus</i>	orne ou frêne à fleurs	<i>F. ornus</i>	frêne à fleurs ou orne

De même, nous avons procédé à une unification des noms propres, des termes génériques et des expressions alors que ces termes sont parfois différenciés par les traducteurs ou les historiens contemporains qui reprennent les formes utilisées dans le texte original.

A – La forêt et le chêne d'Enée : De Troie à Lavinium

I – le chêne et le périple grec d'Enée

1 – La fuite d'Enée : le souvenir des forêts de Troade et de Crète :

Après sa fuite de Troie, le périple d'Enée jusque dans le Latium, fut jalonné par les forêts et les arbres qui constituèrent pour le héros autant de repères topographiques. Les étapes de l'épopée romaine que constitue l'*Enéide* au cours de laquelle Enée découvre le chemin à parcourir pour parvenir dans la région de Rome et prend progressivement conscience du temps qu'il lui faudra, s'individualisent par les arbres ou les forêts qui constituent des moyens de communication avec les divinités ou servent d'abri. Pour P. Gallais et J. Thomas, la place des arbres et de la forêt dans l'*Enéide* est celle d'une « présence souveraine » dont une des raisons est que l'arbre comme la forêt, ont été des « images symboliques » à travers lesquelles s'organise la dynamique du récit²

Les premières forêts que connut Enée furent celles du mont Ida, son lieu de naissance, et le lieu où sa mère Aphrodite était venue se cacher pour accoucher, selon Homère :

Homère, *Iliade*, II, 819- 822

Δαρδανίων αὐτ' ἦρχεν εὖς πάϊς Ἀγχίσαο / Αἰνείας, τὸν ὑπ' Ἀγχίση τέκε δι' Ἀφροδίτη / Ἴδης ἐν κνημοῖσι θεὰ βροτῶ εὐνηθεῖσα, / οὐκ οἶος,

« Les Dardaniens, eux, ont à leur tête le noble fils d'Anchise, Enée, conçu aux bras d'Anchise par la divine Aphrodite, déesse unie à un mortel, dans les gorges de l'Ida »³

Théocrite donnait à Enée comme berceau le mont Ida en Troade qui se singularise par les chênes qui le recouvrent :

Théocrite, « Thyrsis », *Idylles*, 105-107

ἔρπε ποτ' Ἴδαν, ἔρπε ποτ' Ἀγχίσαν· τῆνεϊ δρῦες ἠδὲ κύππειρος, αἱ δὲ καλὸν βομβεῦντι ποτὶ σμάνεσσι μέλισσαι· Ἄρχετε βουκολικᾶς, Μοῖσαι, πάλιν, ἄρχετ' ἀοιδᾶς.

« Va-t-en où le bouvier, dit-on avec Cypris, sur l'Ida près d'Anchise où sont souchet et chênes, abeilles bourdonnent bellement près des ruches »⁴.

Les forêts profondes de l'Ida montagneuse où poussaient des chênes, repaire de bêtes sauvages, servaient aussi aux hommes de refuge contre la violence. Dans le récit homérique de la guerre de Troie, Agénor put détourner l'attaque des Grecs et faire preuve d'une force héroïque grâce à l'encouragement d'Apollon qui lui apparût adossé à un chêne dans les gorges de l'Ida :

² Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 52

³ Homère, *Iliade*, II, 819- 822, Trad. P. Mazon, (1937), 1987, p. 62

⁴ Théocrite, « Thyrsis », *Idylles*, 105-107, Trad.Ph. E-Legrand, (1925), 2001, p. 25

Homère *Iliade*, XXI, 544-549

*ἔνθά κεν ὑψίπυλον Τροίην ἔλον υἷες Ἀχαιῶν, / εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος Ἀγήνορα δῖον ἀνήκε
/ φῶτ' Ἀπήνορος υἷον ἀμύμονά τε κρατερόν τε. / ἔν μὲν οἱ κραδίη θάρσος βάλε, πὰρ δέ οἱ
αὐτὸς ἔστη, ὅπως θανάσιο βαρείας χεῖρας ἀλάλκοι / φηγῶ κεκλιμένος· κεκάλυπτο δ' ἄρ' ἠέρι
πολλῆ.*

« A ce moment, les fils des Achéens auraient enlevé Troie aux hautes portes, si Phoebos Apollon n'avait poussé en avant le divin Agénor, héros puissant et sans reproche, fils d'Anthénor. Il lui met l'audace au cœur, et, pour le garder des mains cruelles de la mort, il se tient près de lui, appuyé à un chêne, enveloppé d'une vapeur épaisse »⁵

Il est nécessaire de distinguer le mont Ida de Crète de celui de Phrygie en Asie-Mineure. Dans la conception virgilienne, le dessein de la geste d'Enée est une remontée aux origines des Romains qui rejoignaient, du côté grec, les deux Ida, celui de Crète et celui de Phrygie, même si Virgile donnait une préséance à l'Ida de Troade. L'Ida de Thrace était en effet la région d'où avait fui Enée. L'Ida de Crète, qui avait été le cadre de l'enfance de Zeus, avait aussi été le lieu d'où étaient partis Teucer et les émigrants qui l'accompagnaient pour fonder le royaume de Troade. Entre autres trésors, ils emportaient avec eux les flûtes et les cymbales dont se servaient les Corybantes et le nom de la montagne natale du futur roi, l'Ida. Virgile prêtait à Anchise la conviction de cette origine crétoise des premiers Phrygiens, ce qui l'avait amené à croire que l'île était leur destination finale :

Virgile, *Enéide*, III, 104-109

*Creta Iouis magni medio iacet insula ponto / mons Idaeus ubi, et gentis cunabula
nostrae, / Centum urbes habitant magnas, uberrima regna ; / maximus unde
pater, si rite audita recordor, / Teucus Rhoeteas primum est aduectus in oras, /
optavitque locum regno*

« La Crète, l'île du grand Jupiter, s'étend au milieu de la mer, là est le berceau de notre race. Elle est peuplée de cent villes puissantes qui sont aussi de riches Etats. Si je me souviens de la tradition la plus écoutée, Teucer, le premier avait quitté la Crète, abordé au cap de Rhétée et choisi ce lieu pour fonder son royaume »⁶

Callimaque reliait les deux traditions crétoise et arcadienne par le transfert de Zeus bébé du mont Lycée en Arcadie, son lieu de naissance, sur le mont Ida en Crète où le dieu fut élevé :

Callimaque, « Hymne à Zeus », *Hymnes*, 4-7

*Δικταῖον ἀείσομεν ἠὲ Λυκαῖον; / ἐν δοιῇ μάλα θυμός, ἐπεὶ γένος ἀμφήριστον. / Ζεῦ, σὲ μὲν
ἰδαίοισιν ἐν οὐρεσί φασι γενέσθαι, / Ζεῦ, σὲ δ' ἐν Ἀρκαδίῃ· πρότεροι, πάτερ, ἐψεύσαντο,*

⁵ Homère *Iliade*, XXI, 544-549, Trad. P. Mazon, (1938), 1970, p. 67

⁶ Virgile, *Enéide*, III, 104-109, Trad. J. Perret, 1977, p. 79

« Mais sous quel nom le chanter ? Dieu de Dicté [de Crète], Dieu du Lycée ? Mon âme est en suspens, de sa naissance on fait une dispute. Zeus, on le dit, tu naquis sur le mont Ida ; on le dit, ô Zeus, tu vis le jour en Arcadie »⁷.

En effet, quelques vers plus loin, le poète expliquait le transport du mont Lycée en Crète grâce aux bons soins de la nymphe Néda pour le préserver de tous dangers :

Callimaque, « Hymne à Zeus », *Hymnes*, 32-34

*ἐκ δ' ἔχεεν μέγα χεῦμα· τόθι χροά φαιδρύνασα, / ὦνα, τεὸν σπείρωσε, Νέδη δέ σε δῶκε
κομίσσαι / κευθμὸν ἔσω Κρηταῖον, ἵνα κρύφα παιδεύοιο,*

« Lors, elle [ta mère Rhéa] lava ton corps, Ô Roi, le mit dans des langes et te confia à Néda pour te porter dans l'autre de Crète, lieu de tes enfances secrètes »⁸

Le pseudo-Apollodore avait choisi le mont Dicté crétois comme lieu de naissance du dieu :

Pseudo Apollodore, *Bibliothèque*, I, 1, 6

*Ὀργισθεῖσα δὲ ἐπὶ τούτοις Ῥέα παραγίνεται μὲν εἰς Κρήτην, ὀπηνίκα τὸν Δία ἐγκυμονοῦσα
ἐτύγχανε, γεννᾷ δὲ ἐν ἄντρῳ τῆς Δίκτης Δία. Καὶ τοῦτον μὲν δίδωσι τρέφεσθαι Κούρησιν τε καὶ
ταῖς Μελισσέως παισὶ νύμφαις, Ἄδραστείᾳ τε καὶ Ἴδη*

« Mise en colère par ces agissements [ceux de Cronos], Rhéa se rendit en Crète lorsqu'elle se trouva enceinte de Zeus et elle enfanta Zeus dans une caverne du mont Dicté. Elle le donna à nourrir aux Courètes et aux filles de Melissée, les nymphes Adrastée et Ida ».⁹

Le prestige attaché au lieu de naissance de Zeus avait incité de nombreux peuples à revendiquer la paternité du dieu pour valoriser leur territoire. Selon Pausanias, ce fut le cas des Messéniens qui considéraient donc que Zeus était né dans le sud-ouest du Péloponnèse :

Pausanias, *Périégèse*, IV, 33, 1, 5

*πάντας μὲν οὖν καταριθμήσασθαι καὶ προθυμηθέντι ἄπορον, ὅπόσοι θέλουσι γενέσθαι καὶ
τραφήναι παρὰ σφίσι Δία· μέτεστι δ' οὖν καὶ Μεσσηνίοις τοῦ λόγου· φασὶ γὰρ καὶ οὗτοι
τραφήναι παρὰ σφίσι τὸν θεόν, Ἰθώμην δὲ εἶναι καὶ Νέδαν τὰς θρεψαμένας, κεκλήσθαι δὲ ἀπὸ
μὲν τῆς Νέδας τὸν ποταμόν, τὴν δὲ ἐτέραν τῷ ὄρει τὴν Ἰθώμην δεδωκέναι τὸ ὄνομα*

« Il serait impossible, même si on le voulait vraiment, de compter tous ceux qui veulent que Zeus soit né et ait été élevé chez eux. Les Messéniens participent de ce nombre car ils affirment eux aussi que le dieu a été élevé chez eux, que celles qui l'ont élevé étaient Ithomé et Néda, que la rivière a tiré son nom de Néda tandis que l'autre, Ithomé, donna son nom à la montagne »¹⁰

⁷ Callimaque, « Hymne à Zeus », *Hymnes*, 4-7, Trad. E. Cahen, (1922), 2002, p. 210

⁸ Callimaque, « Hymne à Zeus », *Hymnes*, 32-34, Trad. p. E. Cahen, 1953, p. 212

⁹ Pseudo Apollodore, *Bibliothèque*, I, 1, 6, Trad. P. Schubert, 2003, p. 18

¹⁰ Pausanias, *Périégèse*, IV, 33, 1, 5, Trad. M. Cazevitz, 2005, p. 90

D'après G. Capdeville, le mot *ἶδα* employé par Callimaque pour désigner la montagne et par le pseudo-Apollodore pour désigner la nymphe, ce qui renvoyait au mont Ida de Phrygie, correspondait à une image générique d'une montagne couverte de forêts. Cette image avait été particulièrement illustrée par les montagnes éponymes, crétoise et de Troade. L'équivalence entre forêts et Ida, était employée par Hérodote qui écrivait le mot *ἰδησι* à propos des forêts de Mysie :

Hérodote, *Histoires*, I, 110, 11-12

Μηδική χωρὴ πρὸς Σασπείρων ὄρεινὴ ἐστὶ κάρτα καὶ ὑψηλὴ τε καὶ ἰδησι συνηρεφής,

« La Médie est très montagneuse, élevée et couverte de forêts tandis que le reste du pays est tout entier uni »¹¹.

La conception de G. Capdeville que le nom Ida, phrygien ou crétois, représentait l'image emblématique d'une montagne couverte de forêts, répondait à une double nécessité. Il correspondait effectivement à la réalité¹², mais surtout l'Ida crétois symbolisait à lui-seul, pour l'historien, l'épithète de Zeus, *Ἰδαῖος*, qui condensait deux mots, celui *ἶδα*, la principale montagne de Crète, l'Ida, et celui *ἄλη* dont il était synonyme à l'époque préhellénique et qui signifiait forêt : Zeus, un enfant de l'Ida était ainsi aussi l'enfant de la forêt¹³.

Du côté de l'Ida phrygien, la forêt était à la fois le berceau d'Enée et, surtout, le point de départ de son périple. Plusieurs événements marquants du trajet du héros dans *l'Enéide* se rattachent à ce mont. Suivant la tradition homérique, la forêt de Troade avait protégé l'accouchement d'Aphrodite et servi de cadre pour l'éducation d'Enée que la déesse avait confiée à des nymphes résidentes des montagnes. Dans *L'Hymne homérique à Aphrodite*, la comparaison de l'avenir d'Enée, devenu un adulte, aux pins et aux chênes représentant de l'immortalité des dieux, ne signifie pas qu'Enée deviendra à son tour un dieu mais que ses exploits seront chantés à jamais et que ses descendants connaîtront une prolongation aussi longue que les hauts arbres divins :

« Hymne à Aphrodite », *Hymnes homériques*, 256-268

« Sitôt qu'il verra la lumière du soleil, ce fils aura pour nourrices des nymphes montagnardes à l'ample poitrine, celles qui habitent cette grande et divine montagne. Ces déesses, on ne les compte ni parmi les mortels ni parmi les êtres mortels, ni parmi les immortels : elles vivent longtemps goûtent à l'aliment divin et dansent gracieusement au chœur des Immortels. C'est à elles que les Silènes et le vigilant Argeiphontès s'unissent amoureusement au fond des grottes charmantes. En même temps qu'elles, il naît sur la terre nourricière d'hommes, des pins, des chênes à la haute tête, de beaux arbres qui grandissent sur les hautes montagnes : ils se dressent, immenses, et on les appelle les bois sacrés des Immortels »¹⁴.

¹¹ Hérodote, *Histoires*, I, 110, 11-12, Trad.Ph. E. Legrand, (1932), 1970, p. 109

¹² L'Ida crétois est le massif boisé par excellence, Hérodote, *Histoire*, I, 110, 2

¹³ Capdeville, « L'épiphanie du dieu dans l'arbre », *Dieux, fêtes, sacré dans la Grèce et la Rome antique*, 2003, p. 38, 39 ; voir G. Binder, *Die Aussetzung des Königskindes. Kyros und Romulus*, 1964

¹⁴ *Hymne homérique à Aphrodite*, 256-268, Trad. J. Humbert, 1936, p. 161

Une des nymphes forestières de la montagne Ida près d'Ilion, celles qui avaient protégé l'enfance d'Enée était aussi celle que croyait reconnaître Anchise lorsqu'une jeune fille lui apparue. Chez Théocrite¹⁵ et dans les *Hymnes homériques*, cet espace particulier parce que riche en végétation était le lieu propice à l'établissement d'une proximité entre les hommes et les dieux, la hauteur des arbres abolissant en quelque sorte la frontière entre espace divin et espace humain.¹⁶



D'un point de vue de la foresterie, la présence de chênes sur l'Ida de Troade (et de Crète) telle qu'elle apparaît dans les textes anciens, n'est pas sans fondement. En effet, les forêts méditerranéennes qui présentent un couvert forestier différencié suivant l'altitude, sont composées à l'étage thermo-méditerranéen, qui s'échelonne entre 800 et 1000 mètres, de chênes caducifoliés auxquels se mêlent des chênes sclérophyles, des pins, des cyprès. Même à l'étage supra-méditerranéen, dans lequel se situe l'Ida de Troade (1770 mètres d'altitude) comme celui de Crète (2456 mètres d'altitude), les formations forestières, qui se sont adaptées aux écosystèmes locaux, mélangent des chênes caducifoliés, sclérophyles, des pins noirs, des pins sylvestres et plusieurs espèces de sapins¹⁷. Plus particulièrement sur l'Ida phrygien, qui fait partie du vaste ensemble que M. Pourtet nomme « forêts de la Marmara », les chênes caducifoliés dominent : *Quercus robur* (chêne pédonculé), *Quercus petraea* (chêne rouvre dit aussi chêne sessile), *Quercus Cerris* (chêne chevelu). Ces espèces se mélangent aux hêtres, aux charmes, aux aulnes, aux pins noirs, *Pinus nigra*¹⁸. Les chênes, les pins et les charmes avaient formé primitivement une végétation dite « climax », c'est-à-dire une formation végétale stable, à l'équilibre mais qui, sous l'action prolongée de l'homme, a évolué vers un nouvel état d'équilibre dans lequel les formations de pins ont fini par dominer les formations de feuillus primitives¹⁹.



La célébrité de la forêt de l'Ida phrygien ne venait pas seulement d'être le lieu de l'enfance d'Enée, elle venait aussi, chez Homère²⁰, puis le Pseudo-Apollodore, d'être le lieu dans lequel les Grecs avaient prélevé l'arbre pour fabriquer le cheval en bois de Troie :

¹⁵ Voir *Op. cit.* note 4, Théocrite, « Thyrsis », *Idylles*, 105-107

¹⁶ Une même analogie apparaît entre le figuier du Tibre au pied duquel la corbeille des nouveaux-nés Rémus et Romulus échouent et la louve qui les allaite et les sauvent de la mort

¹⁷ Quezel, Médail, *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003, p. 34, 36, 41

¹⁸ Pourtet, « Quelques aspects de la végétation forestière en Turquie occidentale », *Revue forestière française*, n° 6, 1965, p. 418, 423

¹⁹ P. Quezel, M. Barbero, « Les forêts méditerranéennes. Problèmes posés par leur signification historique, écologique et leur conservation », *Acta Botanica Malacita*, 1990, Ed. Université de Malaga, n° 15, 1990, p. 157 ; P. Jarret, *Chênaie atlantique*, 2004, p. 212

²⁰ Homère utilisait le mot *δοῦπιος* que P. Chantraine faisait dériver du terme *δῶρυ* dont le premier sens était celui « d'arbre, tronc d'arbre, bois », et plus généralement « planches de bois », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq.*), 1980, p. 294

Homère, *Odyssée*, VIII, 492-495

ἀλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον / **δουρατέου**, τὸν Ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ,
/ ὃν ποτ' ἐς ἀκρόπολιν δόλον ἤγαγε δῖος Ὀδυσσεύς / ἀνδρῶν ἐμπλήσας οἳ ῥ' Ἴλιον
ἐξαλάπαξαν.

« Mais poursuis ! et dis-nous l'histoire du cheval [de bois, que fit avec Epeios Athéna] et comment le divin Ulysse introduisit ce piège dans la ville avec son chargement de pilliers d'Ilion ! »²¹.

Pseudo-Apollodore d'Athènes, *l'Épitomé*, V, 14

« Plus tard, il imagine la fabrication du cheval de bois et il propose l'idée à Epéios qui est architecte. Celui-ci avec du bois coupé sur l'Ida, fabrique un cheval creux à l'intérieur avec des ouvertures sur les flancs »²².

Virgile avait fait du bois du cheval grec un bois de sapin :

Virgile, *Enéide*, II, 13-16

*Fracti bello fatisque repulsi/ ductores Danaum tot iam labentibus annis / instar
montis equom diuina Palladis arte / aedificant, sectaque intexunt **abiete** costas*

« Rompus par la guerre et repoussés par les destins, les chefs des Dadanaéens, tandis que déjà s'éloignent tant d'années, bâtissent, sur les plans de la divine Pallas, un cheval haut comme une montagne, ils lui assemblent des côtes en poutres de sapin »²³.

La référence de Virgile au sapin pourrait constituer un rappel à la tradition grecque dans laquelle le mont Ida était en partie recouvert de sapins et de pins et reprendre l'image du cheval de pin semblable à une tour comme les hauts conifères phrygiens²⁴. Le pin ou le sapin noirs de l'Ida phrygien symbolisait le point de passage entre la situation funeste d'Enée devant la disparition de Troie et celle, lumineuse, qui annonçait une nouvelle terre et une nouvelle cité²⁵.

²¹ Homère, *Odyssée*, VIII, 492-495, Trad. V. Bérard, (1924), 1968, p. 21

²² Pseudo-Apollodore, *L'Épitomé*, V, 14J. Trad, C. Carrière, 1991, p. 136

²³ Virgile, *Enéide*, II, 13-16, Trad.J. Perret, 1977, p. 37

²⁴ Pline avait également repris l'image traditionnelle du mont Ida en Troade couvert de conifères, *laricis circa Idam in Troade et alia differentia, montanae maritimaeque. nam in Macedonia et Arcadia circaque Elim permutant nomina, nec constat auctoribus, quod cuique generi adtribuant. nos ista Romano discernimus iudicio. abies e cunctis amplissima est et femina etiam prolixior, materie mollior utiliorque, arbore rotundior, folio pinnato densa, ut imbres non tramittat, atque hilarior in totum*, « Autour de l'Ida de Troade on distingue encore dans le « mélèze » l'espèce de montagne et celle du littoral. En Macédoine en Arcadie, et aux environs d'Elis, les noms changent et les auteurs ne s'accordent pas sur les dénominations de chaque espace. Pour nous nous les distinguons du point de vue romain. Le sapin est le plus grand de tous. La femelle est encore plus élevée, son bois est plus mou et plus facile à oeuvrer, son tronc plus rond, sa feuille pennée touffue au point de ne pas laisser passer la pluie et son aspect général est plus riant. », Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 19, 48, Trad.J. André, 1962, p. 36

²⁵ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 74 ; voir la description de Virgile du prodige de la lumière qui cerne comme une auréole la tête d'Asagne alors que Troie est en flamme, *cum subitum dictuque oritur mirabile monstrum. / Namque manus inter maestorumque ora parentum / ecce leuis summo de uertice uisus Iuli / fundere lumen apex, tactuque innoxia mollis / lambere flamma comas et circum tempora pasci*, « « Quand il se produit soudain un merveilleux prodige. Dans nos bras et, entre nous sous nos yeux désespérés, voici que du haut de la tête d'Iule une légère aigrette de feu s'allume dont a flamme inoffensive lèche mollement sa chevelure et grandit autour de ses tempes », *Enéide*, II, 680-684, Trad. A. Bellessort, 1925, p. 62

Avec la construction au pied du mont Ida de la flotte qu'arme Enée pour fuir Troie, Virgile lie les deux montagnes celle de Troade et celle de Crète qui est berceau de Jupiter, dieu vigilant du destin du héros. Chez le poète, le périple Enée est soumis au fatum indépendant et supérieur à la volonté du héros. :

Virgile, *Enéide*, III, 4-8

Diursa exsilia et desertas quaerere terras / auguriis agimur diuom, classemque sub ipsa / Antandro et Phrygiae molimur montibus Idae, / incerti, quo fata ferant, ubi sistere detur, / contrahimusque uiros,

« Les signes des dieux nous pressent de chercher plus loin nos exils et des terres désertes ; sous les murs mêmes d'Antandros, au pied des monts de l'Ida de Phrygien, nous construirons une flotte, sans rien savoir du lieu où les destins nous porteront, où nous aurons licence à nous fixer et nous rassemblons des hommes »²⁶.

Théophraste considérait que le chêne, arbre de Zeus-Jupiter dodonéen, était le meilleur bois d'ossature des bateaux, semblables à ceux d'Enée pour résister aux pressions des halages, celui du pin ou du sapin servant pour les superstructures :

Théophraste, *Recherche sur les plantes*, 5, 7, 2

« Alors que les autres parties sont faites de ces bois [le sapin, le pin noir et le cèdre] la quille est sur la trière en chêne pour qu'elle résiste aux halages. Sur les chalands elle est en pin mais on place dessous une doublure de chêne quand il s'agit de navires qu'on hale »²⁷

Le bois de chêne devait servir de poutre maîtresse du navire de Jason, pour le pseudo-Apollodore, car elle était d'essence divine :

Pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, I, 9, 16, 110J

Ἐπὶ τοῦτο πεμπόμενος Ἰάσων Ἄργον παρεκάλεσε τὸν Φρίξου, κάκεινος Ἀθηνᾶς ὑποθεμένης πεντηκόντορον ναῦν κατασκεύασε τὴν προσαγορευθεῖσαν ἀπὸ τοῦ κατασκευάσαντος Ἀργῶ· κατὰ δὲ τὴν πρῶραν ἐνήρμοσεν Ἀθηνᾶ φωνήεν φηγοῦ τῆς Δωδωνίδος ξύλον

« Jason fit appel à Argos, fils de Phrixos, et celui-ci sur les instructions d'Athéna, construisit un navire à cinquante rames qui fut appelé Argo, du nom de son constructeur. A la proue, Athéna ajusta une pièce douée de parole, venant du [chêne] de Dodone²⁸.

Dans le destin d'Enée ou de Jason, le chêne, matérialisation du maître des dieux, est un instrument indispensable pour connaître par ses oracles l'accomplissement de leur destinée.

Dans les faits, nombre d'auteurs grecs n'avaient pas réellement cherché à différencier l'Ida Crétois de l'Ida phrygien, à l'exception des récits qui relataient des événements particuliers et remarquables. Au contraire, selon Strabon qui citait Euripide et Pindare,

²⁶ Virgile, *Enéide*, III, 4-8, Trad. J. Perret, 1977, p. 75

²⁷ Théophraste, *Recherche sur les plantes*, 5, 7, 2, S. Amigues, 1993, p. 19

²⁸ Pseudo-Apollodore d'Athènes, *la Bibliothèque*, I, 9, 16, 110, Trad. J.-C. Carrière, 1991, p. 45

ils avaient plutôt rapproché les deux traditions. Ce flou permettait de concilier les croyances dans les cultes de la Phrygie, de la Lydie et de la Crète :

Strabon, *Géographie*, X, 3, 13, 7-16

Μνησθεῖς [δέ] τὴν κοινωνίαν τῶν περὶ τὸν Διόνυσον ἀποδειχθέντων νομίμων παρὰ τοῖς Ἕλλησι καὶ τῶν παρὰ τοῖς Φρυγῶσι περὶ τὴν μητέρα τῶν θεῶν συνοικειῶν ἀλλήλοις.

« Après avoir évoqué les hymnes en l'honneur de Dionysos d'abord tels qu'on les chantait dans la plus haute antiquité, puis sous leur forme plus moderne, celui-ci [Pindare] s'exprime en ces termes : « Pour toi la Grande Mère, en essais bourdonnants, /préludent les cymbales / crépitent les crotales / et brûlent les flambeaux sous les pins rutilants »²⁹.

Strabon faisait ressortir que les différentes versions des mythes, celui de l'errance de Dionysos à travers les bois³⁰ par exemple, avaient permis l'élaboration de pratiques cultuelles semblables tout en gardant des particularismes propres :

Strabon, *Géographie*, X, 3, 13, 14-16

Εὐριπίδης τε ἐν ταῖς Βάκχαις τὰ παραπλήσια ποιεῖ, τοῖς Φρυγίοις ἅμα καὶ τὰ Λύδια συμφέρων διὰ τὸ ὄμορον Ἄλλ' ὦ λιποῦσαι

« Il [Pindare] réunit donc ici dans une commune description les rites des Grecs dans le culte de Dionysos et ceux des Phrygiens dans celui de la Mère des dieux »³¹.

Avant la construction de Troie, Virgile avait déjà mêlé les deux Ida lorsqu'il évoquait le temps où Teucros le Grec, parti de l'Ida crétois, abordait les côtes de la Troade en apportant avec lui la déesse mère Cybèle, grande mère des dieux :

Virgile, *Enéide*, III, 108-115.

Teucus Rhoeteas primum est aduectus in oras, /Nondum Ilium et arces / Pergameae steterant ; habitant uellibus imis /hinc mater cultrix Cybeli Corybantiaque aera /Idaeumque nemus ; hinc fida silentia sacris, /et iuncti currum dominae subiere leones. /Ergo agite, et, diuom ducunt qua iussa, sequamur

[C'est parti de là] que Teucros père très vénérable, aborda, lui premier, aux rives de Rhétée et choisit d'y fonder son royaume. Ilium, les citadelles de Pergame, point encore ne montaient vers le ciel ; on habitait au fond des vallées. De Crète nous vint la Mère qui hante le Cybèle, l'airain des Corybantes et le bois de l'Ida,

²⁹ Strabon, *Géographie*, X, 3, 13, 7-16, Trad. F. Lasserre, 1971, p. 72

³⁰ « Je chante le bruyant Dionysos aux cheveux ceints de lierre, le noble fils de Zeus et de la glorieuse Sémélé, celui que les Nymphes à la belle chevelure reçurent en leur giron des mains du Seigneur son père, puis nourrirent et élevèrent avec soin dans les grottes de Nysa. Il grandit dans un antre odorant, selon le désir de son père, mais en comptant parmi les Immortels. Quand les déesses eurent élevé celui qui devait être tant chanté, il ne cessa depuis lors de parcourir les vallons boisés, tout couronné de lierre et de laurier; les Nymphes le suivaient, et il était à leur tête; une rumeur possédait la forêt immense », *Hymne homérique à Dionysos*, 1-10, Trad. J. Humbert, 1936, p. 176

³¹ Strabon, *Géographie*, X, 3, 13, 14-16, Trad. F. Lasserre, 1971, p. 72

le silence qu'on garde aux mystères, l'attelage des lions soumis au char de leur maîtresse. Donc en avant, allons dociles, où nous conduit l'ordre des dieux »³².

La tradition romaine s'était nourri des mythes qui concernaient les couples Zeus-Jupiter/Ida crétois, Zeus-Jupiter/Ida phrygien, Grecs/Troyens et Troyens/Romains (et en fin de compte Grecs/Romains) qui faisaient des Romains des descendants des Troyens et, par distorsion, des Grecs, constate D. Briquel. Le processus des associations avait permis un syncrétisme des ascendances grecques des Romains avec les Aborigènes, les autochtones présents sur la terre du Latium³³. Virgile insistait sur les liens qui unissaient la terre romaine aux Grecs :

Virgile, *Enéide*, I, 231-237

quid meus Aeneas in te committere tantum, /quid Troes potuere, quibus, tot funera passis, /cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis? /Certe hinc Romanos olim, uoluentibus annis, /hinc fore ductores, reuocato a sanguine Teucris, /qui mare, qui terras omni ditione tenerent, /pollicitus

« Quel si grand crime mon Enée a-t-il pu commettre envers toi, ou ses Troyens à qui, victimes de tant de morts, l'univers entier se ferme, à cause de l'Italie ? C'est de là cependant qu'un jour, dans la suite des ans, les Romains devaient naître, ces chefs qui, ranimant la race de Teucer, tiendraient sous leur pouvoir la mer et toutes les terres »³⁴.

2 - Délos et la Crète, le chêne comme guide

2 – 1 -Le cadre forestier de Délos et de la Crète, deux îles boisées visitées par Enée

Au livre III de l'*Enéide*, l'utilisation par Virgile de l'expression *Idaeumque nemus*³⁵ conférait aux forêts de l'Ida crétois le double statut, celui profane d'une montagne forestière et celui sacré, initiatique que justifiait J. Scheid par son assimilation au *lucus*, le bois sacré qualifié par F. Coarelli de *templum*, un espace consacré appartenant à une divinité³⁶. Mais, lors des deux étapes du voyage d'Enée à Délos et en Crète, le caractère sacré des forêts dans lesquelles poussaient des chênes était prédominant.

Ainsi, dans l'esprit d'Ovide, les bois de Délos constituaient le cadre familial que parcourait Artémis :

³² Virgile, *Enéide*, III, 111-115, Trad. J. Perret, 1977, p. 79 ; J. Perret dans ses « Notes complémentaires » indique que Teucer fut considéré comme le premier roi de Troade, fondateur d'une dynastie à laquelle Dardanus, premier prince de Troie, dût s'intégrer qui, suivant les versions venait de la Grèce du Nord ou d'Arcadie, p. 174

³³ Briquel, « Denys, témoin de traditions disparues : l'identification des Aborigènes aux Ligures », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 101-1, 1989, p. 104, 108

³⁴ Virgile, *Enéide*, I, 231-237, Trad. J. Perret, 1977, p. 14

³⁵ Virgile, *Enéide*, III, 112-113

³⁶ J. Scheid, « *Lucus, nemus*. Qu'est qu'un bois sacré ? », *Les bois sacrés*. Actes du Colloque, Naples 1989, 1993, p. 15 ; J. Scheid cite à ce propos le *lucus Dianus* inclus dans le *nemus Aricinum*, p. 19 ; Servius dans son commentaire de l'*Enéide*, écrivait *lucus enim est arborum multitudo cum religione, nemus uero composita multitudo arborum, silua diffusa et inculta*, « un *lucus* est un ensemble d'arbres doté d'un caractère sacré, le *nemus* est un ensemble d'arbres bien ordonné, et la *silua* une forêt épaisse et sans entretien », Servius, *Commentaires à l'Enéide de Virgile*, I, 310, Trad. J. Scheid, p. 19 ; Coarelli, « I *luci* del Lazio: la documentazione archeologica », Actes du Colloque, Naples 1989, 1993, p. 48 ; P. Gros note aussi que sous Auguste les poètes n'observaient pas la même distinction rigoureuse qu'avait pu faire Festus, entre *lucus*, *nemus* et *silua*, Gros, « Le bois sacré du Palatin : une composante oubliée du sanctuaire augustéen d'Apollon », *Revue archéologique*, n° 35, 2003, p. 57

Ovide, *Les Héroïdes*, 4, 39-42

*iam mihi prima dea est arcu praesignis adunco / Delia; iudicium subsequor ipsa
tuum / in nemus ire libet pressisque in retia ceruis / hortari celeris per iuga
summa canes,*

« Déjà pour moi, la première des déesses est la Délienne dont l'insigne est un arc recourbé ; moi-même je me sou mets à tes goûts. Aller dans les bois me plaît et poussant les cerfs vers les toiles exciter sur la cime des monts la vitesse des chiens »³⁷.

En Grèce, déjà Callimaque avait fait des forêts de la Crète la résidence d'Artémis enfant :

Callimaque, « Hymne à Artémis », *Hymnes*, 41-45

*Λευκὸν ἔπι Κρηταῖον ὄρος κεκομημένον ὕλη, / ἔνθεν ἔπ' Ἰωκεανόν· πολέας δ' ἐπελέξατο
νύμφας, / πάσας εἰνέτεας, πάσας ἔτι παῖδας ἀμίτρους· / χαίρε δὲ Καίρατος ποταμὸς μέγα,
χαίρε δὲ Τηθύς, / οὐνεκα θυγατέρας Λητιῶδι πέμπτον ἀμορβούς.*

« Et l'enfant descendit vers la Crète, vers les monts Blancs, à la chevelure de forêts, de là vers l'Océan et elle fit choix de ses nymphes (toutes de neuf années, toutes enfants sans ceinture). Le fleuve Kairatos eut grande joie et grande joie Téthys à donner leurs filles comme suivantes de la fille de Létéo³⁸.



Du point de vue de la forestière, les bois des pentes des montagnes de Délos ou celles de l'Ida phrygien abritaient le même type de végétation que celui de la partie occidentale de la Méditerranée fait du mélange de chênes verts, de chênes caducifoliés, de pins, d'oliviers, d'arbousiers ou de myrtes.

A Délos, le mélange de ces arbres a constitué, selon P. Quezel, un élément majeur dans la formation des forêts méditerranéennes. A l'étage thermo-méditerranéen, les ligneux ont été représentés majoritairement par le genre *Quercus*, toutes espèces confondues, grâce à sa capacité d'adaptation à des situations climatiques et des substrats très variés³⁹.

En Crète, la végétation qui ne représente que 1,5 % de la superficie de l'île (soit 10 fois moins qu'en Grèce continentale), se situe, pour G. Favre et R. Maire, dans un contexte subhumide à humide. A l'étage forestier ou semi forestier (correspondant grossièrement à l'étage thermo-méditerranéen) des versants méridionaux des massifs, dont ceux de l'Ida, la forêt se compose essentiellement de chênes verts (*Quercus ilex*), de cyprès horizontaux (*Cupressus horizontalis*) et d'érables de crète (*Acer creticum*)⁴⁰. Selon P. Quezel, ces espèces forment avec les érables et une espèce d'orme *Zelcova abelicea*, la limite supérieure des forêts et pourraient avoir fait

³⁷ Ovide, *Les Héroïdes*, 4, 39-42, Trad. M. Prévost, (1928), 1965, p. 20

³⁸ Callimaque, « Hymne à Artémis », *Hymnes*, 41-45, Trad. E. Cahen, (1922), 2002, p. 239 ; les monts Blancs sont un massif montagneux à l'Ouest de l'île et le fleuve Kairatos irrigue la ville de Cnossos ; Thétis était présentée par Callimaque comme la mère des nymphes Océanides

³⁹ Quézel, Médail, *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003, p. 100, 161

⁴⁰ Fabre, Maire « Néotectonique et morphogénèse insulaire en Grèce : le massif du Mont Ida (Crète) », *Méditerranée*, T. 48-2, 1983, p. 40

partie des espèces pionnières de l'île⁴¹. A l'étage supra forestier, entre 1500 mètres et 2450 mètres d'altitude, les chênes sont pratiquement absents et la végétation de taillis est composée essentiellement de buissons épineux de genévriers, de pelouses à carex, à fétuques. Le caractère remarquable de la forêt crétoise est l'altitude anormalement faible de la limite maximale du couvert forestier puisqu'elle ne dépasse pas 1600 mètres d'altitude que G. Favre et R. Maire imputent à la position insulaire de l'île⁴².



Les environnements forestier et boisé de l'Ida crétois et celui de Délos étaient investis dans l'*Hymne homérique à Aphrodite*⁴³, d'une sacralité que lui donnait la présence des nymphes habitantes au cœur même des chênes sur les pentes montagneuses et sauvages.

L'attachement ontologique entre les Hamadryades et les chênes conduisait à faire des chênes des arbres que Callimaque revêtait du caractère divin de ses habitantes :

Callimaque, « hymne à Délos », *Hymnes*, IV, 79-86

ή δ' υποδινηθείσα χοροῦ ἀπεπαύσατο νύμφη / αὐτόχθων Μελίη καὶ ὑπόχλοον ἔσχε παρειήν / ἥλικος ἀσθμαίνουσα περὶ δρυός, ὡς ἴδε χαιίτην / σειομένην Ἐλικῶνος. ἐμαὶ θεαὶ εἶπατε Μοῦσαι, / ἥ ῥ' ἔτεόν ἐγένοντο τότε δρύες ἠνίκα Νύμφαι; / Νύμφαι μὲν χαίρουσιν, ὅτε δρύας ὄμβρος ἀέξει, / Νύμφαι δ' αὖ κλαίουσιν, ὅτε δρυσι μῆκέτι φύλλα. / ταῖς μὲν ἔτ'

« Ebranlé du coup, la nymphe du sol Méliā, quitta le chœur de ses compagnes, la pâleur envahit ses joues, quand elle vit trembler les arbres, chevelure de l'Hélicon, angoissée pour le chêne dont les jours sont les siens. Muses, ô mes déesses dites-le : est-ce véridique que les chênes soient nés au même jour que les nymphes ? Les nymphes sont en joie, quand l'eau du ciel fait grandir les chênes »⁴⁴.

Les lieux des mythes et des cultes des nymphes⁴⁵ et de Pan s'accommodaient d'un cadre bucolique composé de bois et de grottes. Dans *Phèdre*, Platon, par la bouche de Socrate, évoquait les arbres qui protégeaient la fontaine vénérable Callirhoé dans la campagne athénienne :

Platon, *Phèdre*, 230b-230c

Νῆ τήν Ἥραν, καλή γε ἡ καταγωγῆ. Ἥ τε γὰρ πλάτανος αὕτη μάλ' ἀμφιλαφῆς τε καὶ ὑψηλή, τοῦ τε ἄγνου τὸ ὕψος καὶ τὸ σύσκιον πάγκαλον, καὶ ὡς ἀκμὴν ἔχει τῆς ἀνθῆς, ὡς ἂν

⁴¹ Quezel, Médail, *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003, p.42, 45

⁴² Fabre, Maire « Néotectonique et morphogénèse insulaire en Grèce : le massif du mont Ida (Crète) », *Méditerranée*, T. 48-2, 1983, p. 40

⁴³ « Hymne à Aphrodite », *Hymnes homériques*, 256-268

⁴⁴ Callimaque, « Hymne à Délos », *Hymnes*, IV, 79-86, Trad.E. Cahen, 1948, p. 266

⁴⁵ Des sanctuaires découverts à Milet, à Istros constituent le plus ancien témoignage de leur culte daté du IV^e ou III^e siècle av. J.-C. ; Aquae Calidae (actuellement en Bulgarie) fut un centre très important parce que le lieu était réputé pour ses eaux thermales ; des reliefs et des ex-votos de Thrace et de Mésie représentent des nymphes dansantes dont certaines pourraient être associées à Apollon dans son rôle de vaticination, d'autres à Esculape. voir D. Chiekova, *Cultes et vie religieuse des cités grecques du Pont Gauche (VII^e-I^e siècles av. J.-C.)*, Ed. P Lang, 2008, p. 261 p. 261

εὐωδέστατον παρέχοι τὸν τόπον· ἢ τε αὖ πηγὴ χαριεστάτη ὑπὸ τῆς πλατάνου ρεῖ μάλα ψυχροῦ ὕδατος, ὥστε γε τῷ ποδὶ τεκμήρασθαι. Νυμφῶν τέ τινων καὶ Ἀχελῷου ἱερὸν ἀπὸ τῶν κορῶν τε καὶ ἀγαλμάτων ἔοικεν εἶναι. Εἰ δ' αὖ βούλει, τὸ εὔπνουν τοῦ τόπου ὡς ἀγαπητὸν καὶ σφόδρα ἡδύ· θερινόν τε καὶ λιγυρὸν ὑπηχεῖ τῷ τῶν τεττίγων χορῷ. Πάντων δὲ κομψότατον τὸ τῆς πόας, ὅτι ἐν ἡρέμα προσάντει ἰκανὴ πέφυκε κατακλινέντι τὴν κεφαλὴν παγκάλως ἔχειν. Ὡστε ἄριστά σοι ἐξενάγηται, ὦ φίλε Φαῖδρε.

« Ah! par Héra, le bel endroit pour y faire halte ! Ce platane vraiment couvre autant d'espace qu'il est élevé. Et ce gattilier, qu'il est grand et magnifiquement ombreux! Dans le plein de sa floraison comme il est, l'endroit ne peut être davantage embaumé ! Et encore, le charme sans pareil de cette source qui coule sous le platane, la fraîcheur de son eau : il suffit de mon pied pour me l'attester! C'est à des nymphes, c'est à Achéloos, si j'en juge par ces figurines, par ces statues de dieux, qu'elle est sans doute consacrée. Et encore, s'il te plaît, le bon air qu'on a ici n'est-il pas enviable et prodigieusement plaisant ? Claire mélodie d'été, qui fait écho au choeur des cigales ! Mais le raffinement le plus exquis, c'est ce gazon, avec la douceur naturelle de sa pente qui permet, en s'y étendant, d'avoir la tête parfaitement à l'aise. Je le vois, un étranger ne peut avoir de meilleur guide que toi, mon cher Phèdre »⁴⁶.

Les chênes qui comptaient parmi les premiers arbres de la terre étaient les témoins des danses des nymphes et des Faunes qu'accompagnait le dieu Pan au son de sa syrinx et qui mettait aussi en branle toute la nature⁴⁷ :

Virgile, *Bucoliques*, VI, 20- 29

Addit se sociam timidisque superuenit Aegle.

Aegle, Naiadum pulcherrima, iamque uidenti / sanguineis frontem moris et tempora pingit. / Ille dolum ridens: « Quo uincola nectitis? » inquit. / « Soluite me, pueri; satis est potuisse uideri. / Carmina quae uoltis cognoscite; carmina uobis, / huic aliud mercedis erit. » Simul incipit ipse. / Tum uero in numerum Faunosque ferasque uideres / ludere, tum rigidas motare cacumina quercus. / Nec tantum Phoebos gaudet Parnasia rupes,

« Viens Églé, Églé, la plus belle des Naiades ; alors qu'il ouvre déjà les yeux, elle lui barbouille de mûres sanglantes le front et les tempes. Et lui, riant de la ruse : « Pourquoi nouer ces entraves ? dit-il. Déliez-moi, garçons ; il suffit que votre victoire soit évidente ; les chants que vous voulez connaître les voici ; pour vous les chants ; pour elle, une autre récompense l'attend ». Et aussitôt il commence Alors on aurait pu voir Faunes et fauves en cadence s'ébattre, alors les chênes raides, balancer leurs cimes. Moins ravie d'entendre Phébus est la roche du Parnasse, moins grande est l'admiration du Rhodope et de l'Ismare pour Orphée »⁴⁸.

⁴⁶ Platon, *Phèdre*, 230b-230c, Trad. L.Robin, (1933), 1970, p. 7

⁴⁷ Pour F. Daspet, l'intention de Virgile qui s'était directement inspiré des *Bucoliques* de Théocrite, était de composer un poème dont les personnages qui portaient des noms tirés de la vie rustique, étaient le prétexte à des allégories dont le but était de remercier Auguste d'avoir permis à Virgile de recouvrer ses terres qu'il avait perdu, Servius. *Commentaire aux Bucoliques de Virgile*, 2007, p. 2, 5

⁴⁸ Virgile, *Bucoliques*, VI, 20- 29, Trad. E. de Saint-Denis, 1970, p. 73

Au débarquement d'Enée à Délos, le premier terme utilisé par Virgile pour qualifier l'île est celui de *sacra tellus* qui attribuait à Délos l'ancienneté sacrée des débuts du monde :

Virgile, *Enéide*, III, 74-77

Sacra mari colitur medio gratissima tellus / Nereidum matri et Neptuno Aegaeo, / quam pius arquitekens oras et litora circum / errantem Mycono e celsa Gyaroque reuinxit, / immotamque coli dedit et contemnere uentos.

« Il est au milieu des flots, une terre habitée, très sainte, chère entre toutes à la mère des Néréides et à Neptune l'Egéen. Comme elle errait de bords en rivages, le pieux archer⁴⁹ fixa ses amarres en la haute Mycone et en Gyaros, il lui donna d'être immobile, d'accueillir les hommes et de défier les vents »⁵⁰

La naissance du monde qu'on pourrait qualifier « d'arcadienne » par référence à la notion d'extrême ancienneté que les Romains avaient appliquée au mot arcadien auquel Délos était rattachée, Virgile rapportait ce début du monde à celui de Pan qui avait été un des premiers habitants à connaître la croissance des arbres au pied des sources d'eau vive⁵¹ :

Virgile, *Bucoliques*, VI, 31-40

Namque canebat uti magnum per inane coacta / semina terrarumque animaeque marisque fuissent / et liquidi simul ignis ; ut his exordia primis / omnia, et ipse tener mundi concreuerit orbis / tum durare solum et discludere Nerea ponto / coeperit, et rerum paulatim sumere formas / iamque nouom terrae stupeant lucescere solem, / altius atque cadant submotis nubibus imbres, / incipient siluae cum primum surgere cumque / rara per ignaros errent animalia montis

« Car il [Pan] chantait comment, dans l'immensité du vide, s'étaient agrégées les semences des terres, de l'air, de la mer et aussi du feu fluide ; comment de ces principes, sont sortis tous les éléments et comment la tendre matière de la voûte céleste a pris consistance ; puis comment le sol s'est durci, a enfermé Nérée dans l'océan et pris peu à peu la forme des objets ; comment, dès lors, les terres avec stupeur voient luire le soleil à nouveaux, et les averses tombent des nuages exhaussés, tandis que les bois commencent à surgir et les animaux épars, à errer parmi les montagnes surprises »⁵².

Virgile a évoqué Délos par la scansion, dans un nombre restreint de vers, des termes *sacra* et *tellus*. L'association des deux termes *tellus* et *mater antiqua* prend la même signification d'extrême ancienneté que Virgile appliquait à l'Italie lorsqu'il relatait l'oracle d'Apollon, ambigu et obscur, qu'Anchise comprenait, à tort, comme se rapportant à la Crète :

⁴⁹ Apollon était reconnaissant de l'accueil qu'avait fait Délos à sa mère Latone lorsqu'elle était prête d'accoucher du dieu et d'Artémis

⁵⁰ Virgile, *Enéide*, III, 74-77, Trad. J. Perret, 1977, p. 78

⁵¹ Dans « L'hymne à Délos », Callimaque faisait de Délos à l'origine une nymphe, Astéria qui, pour échapper aux poursuites de Zeus, s'était jetée dans la mer et était devenue une île flottante. Mais Léto, privée de lieu pour accoucher d'Apollon, s'était adressée à la nymphe qui avait accepté de l'accueillir malgré les menaces d'Héra et qui fut récompensée par Apollon qui l'ancra dans la mer, « Hymne à Délos », Hymnes, 193-205, 247-254, 273

⁵² Virgile, *Bucoliques*, VI, 31-40, Trad. E. de Saint-Denis, 1970, p. 74.

Virgile, *Enéide*, III, 94-96

*Dardanidae duri, quae uos a stirpe parentum / prima tulit tellus, eadem uos
ubere laeto / accipiet reduces. Antiquam exquirite matrem*

« Durs descendants de Dardanos, la terre qui la première vous a portés dès l'origine de vos ancêtres vous attend et vous recevra ans son heureuse fécondité : cherchez cette mère antique»⁵³

La terre délienne avait une vénérabilité antique qui conduisait, selon Callimaque, les peuples de tous les rivages de la méditerranée à lui rendre hommage :

Callimaque, « Hymne à Délos », *Hymnes*, 277-291

*οὐδ' Αἴδης οὐδ' ἵπποι ἐπιστείβουσιν Ἄρηος / ἀλλά τοι ἀμφιετείς δεκατηφόροι αἰὲν ἀπαραχαί /
πέμπονται, πᾶσαι δὲ χοροὺς ἀνάγουσι πόλῆες, / αἶ τε πρὸς ἠοίην αἶ θ' ἔσπερον αἶ τ' ἀνά
μέσσην / κλήρους ἐστήσαντο, καὶ οἱ καθύπερθε βορείης / οἰκία θινὸς ἔχουσι,
πολυχρονιώτατον αἶμα. / οἱ μὲν τοι καλάμην τε καὶ ἱερά δράγματα πρῶτοι / ἀσταχύων
φορέουσιν· ἃ Δωδώνηθε Πελασγοί / τηλόθεν ἐκβαίνοντα πολὺ πρῶτιστα δέχονται, / γηλεχέες
θεράποντες ἀσιγήτοιο λέβητος· / δεύτερον Ἴριον ἄστῳ καὶ οὖρεα Μηλίδος αἴης / ἔρχονται·
κεῖθεν δὲ διαπλώουσιν Ἀβάντων / εἰς ἀγαθὸν πεδῖον Ληλάντιον· οὐδ' ἔτι μακρὸς / ὁ πλόος
Εὐβοίηθεν, ἐπεὶ σέο γείτονες ὄρμοι. / πρῶταί τοι τάδ' ἔνεικαν ἀπὸ ξανθῶν Ἀριμασπῶν*

« Enyô ni Hadès ne foulent ton sol, ni les chevaux d'Arès : chaque an te ramène les dîmes et les prémices et les chœurs de danse que t'envoient toutes les cités, celles qui occupent les terres de l'Orient et celles du couchant ; et celles qui tiennent le milieu, et les peuples aussi, race la plus chargée d'ans, qui habitent au nord au-delà des rivages de Borée. De la paille de froment, des gerbes d'épis sacrés, ils sont, vers toi, les premiers porteurs. Les Pélasges les reçoivent d'abord à l'issue de leur course lointaine. Les Pélasges de Dodone dont la terre est la couche, servants du lèbès au bronze jamais muet. Une seconde course mène les prémices à ka ville sainte et aux monts de la terre Mélienne. De là ils passent chez les Abantes dans la fertile plaine Lélantienne ; de l'Eubée la traversée n'est pas longue : les haves en sont voisins de toi. »⁵⁴.

L'hommage rendu à Délos, Callimaque l'expliquait par l'accueil que l'île avait réservé à Léto, enceinte d'Apollon et d'Artémise, prête à accoucher, contrairement aux nombreux pays qui lui avaient refusé l'asile et par la présence des nymphes qui témoignaient des forces vives de la terre antique de Delos et étaient les interprètes d'Apollon prophétique⁵⁵ :

⁵³ Virgile, *Enéide*, III, 94-96, Trad. A. Bellessort, (1925), 1970, p. 72

⁵⁴ Callimaque, « Hymne à Délos », *Hymnes*, 277-291, Trad. E. Cahen, 1953, p. 280 ; pour le transport des prémices, Callimaque suivait la tradition véhiculée par Hérodote, *Histoire*, IV, 33

⁵⁵ Notamment dans le culte des nymphes de l'antrè corycien où elles prophétisaient inspirées par Apollon delphien, Pausanias, *Périégèse*, X, 6, 5 ; P. Amandry, « Le culte des Nymphes et de Pan à l'antrè corycien », *Bulletin de correspondance hellénique*, Supl.9, 1984, p. 395-425

Callimaque, « Hymne à Délos », *Hymnes*, 1-10

Τὴν ἱερίην, ὦ θυμέ, τίνα χρόνον ἦποτ' ἀείσεις / Δήλον Ἀπόλλωνος κουροτρόφον; ἦ μὲν ἅπασαι / Κυκλάδες, αἶ νήσων ἱερώταται εἰν ἀλί κείνται, / εὐῦμνοι· Δήλος δ' ἐθέλει τὰ πρῶτα φέρεσθαι / ἐκ Μουσέων, ὅτι Φοῖβον ἀοιδάων μεδέοντα / λούσέ τε καὶ σπεύρωσε καὶ ὡς θεὸν ἦνεσε / πρώτη./ ὡς Μοῦσαι τὸν ἀοιδὸν ὃ μὴ Πίμπλειαν ἀείσει / ἔχθουσιν, τῶς Φοῖβος ὅτις Δήλοιο / λάθηται./ Δήλω νῦν οἴμης ἀποδάσσομαι, ὡς ἂν Ἀπόλλων / Κύνθιος αἰνήσῃ με φίλης / ἀλέγοντα πιθήνης.

« En quel temps, ô mon âme, et quand donc chanteras-tu la sainte Délos, nourrice d'Apollon ? Oui, les Cyclades, les plus sacrées des îles qui sont sur la mer, toutes les Cyclades veulent nos hymnes : mais Délos réclame la primauté de tels présents des Muses pour avoir d'abord baigné mis dans les langes et loué comme un Dieu le maître des chants, Phoibos. Comme les Muses haïssent la poète qui ne chante Pimpléia ? ainsi fait Phoibos pour qui oublie Délos. A Délos je consacre mon chant d'aujourd'hui, pour qu'Apollon, dieu du Cynthe, loue mon zèle pour sa chère nourrice »⁵⁶.

Mais, malgré sa vénérabilité, la terre, sèche, dure et aride de Délos, pouvait constituer un obstacle à la venue d'Apollon que l'*Hymne homérique à Apollon* présentait comme une cause possible de son ignorance de l'île :

« Hymne à Apollon », *Hymnes homériques*, 70-76

« Voilà pourquoi j'ai affreusement peur dans mon esprit et dans mon cœur ; je crains, sitôt qu'il verra la lumière du soleil, qu'il ne méprise mon île à cause de l'âpreté de son sol, et qu'il ne la retourne du pied pour la pousser dans les profondeurs de la mer. Alors, sans cesse, les grandes vagues viendront en foule battre mon front, pendant ce temps là, il ira dans une autre terre qui aura su lui plaire pour y bâtir un temple dans un bois sacré d'arbres touffus »⁵⁷.

A Délos, l'arbre sur lequel Létô s'était appuyée pour accoucher d'Apollon était un palmier que l'*Hymne homérique à Apollon* situait en haut du mont Cynthe :

« Hymne à Apollon », *Hymnes homériques*, 14-18

« Salut, bienheureuse Létô ! Tu mis au monde ces superbes enfants, le seigneur Apollon et l'Archère Artémis, elle, a à Orthygie et lui dans l'âpre Délos, quand tu vins t'appuyer contre le Cynthe et sa large falaise, tout près du palmier, au bord des ondes de l'Inôpos ! »⁵⁸.

Callimaque avait repris fidèlement l'image du palmier du texte homérique :

Callimaque, *Hymne à Délos*, 206-211

⁵⁶ Callimaque, « Hymne à Délos », *Hymnes*, 1-10, Trad. E. Cahen, 1953, p. 261 ; E. Cahen précise que Pimpléia était une petite localité Piérie, au pied de l'Olympe et était un lieu particulier du culte des Muses (p. 261)

⁵⁷ « Hymne à Apollon », *Hymnes homériques*, 70-76, Trad. J. Humbert, (1936), 1967, p. 82

⁵⁸ « Hymne à Apollon », *Hymnes homériques*, 14-18, Trad. J. Humbert, (1936), 1967, p. 79

ἔζετο δ' Ἴνωποιο παρὰ ῥόον ὃν τε βάθιστον / γαῖα τότ' ἐξανήσιν, ὅτε πλήθοντι ρεέθρω/
Νεῖλος ἀπὸ κρημοῖο κατέρχεται Αἰθιοπῆος· / λύσατο δὲ ζώνην, ἀπὸ δ' ἐκλίθη ἔμπαλιν ὤμοις
/ φοίνικος ποτὶ πρέμνον ἀμηχανίης ὑπὸ λυγρῆς / τειρομένη· νότιος δὲ διὰ χροῶς ἔρρεεν
ἰδρώς.

« elle [Léto] s'arrêta aux bords de l'Inôpos qui sourd de terre avec les eaux les plus hautes quand le Nil se précipite au plein de son flux des hauteurs de l'Ethiopie. Elle délia sa ceinture et s'appuya à la renverse contre le tronc d'un palmier, torturée d'une détresse cruelle »⁵⁹

La réputation de Délos attachée au palmier légendaire était partagée, ailleurs, par d'autres arbres tel l'olivier que Pline citait à Olympie :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 89, 240

Nec non palma Deli ab eiusdem dei aetate conspicitur, Olympiae oleaster, ex quo primus Hercules coronatus est, et nunc custoditur religio.

« On voit aussi à Délos un palmier contemporain de la naissance de ce dieu [Apollon] ; à Olympie un olivier sauvage dont Hercule se couronna le premier et qui est encore aujourd'hui l'objet d'une vénération religieuse »⁶⁰.

Ou encore le myrte sacré que Pline considérait comme un des premiers arbres poussés à Rome attribué à Vénus :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 36, 120

Ideo tum electa quoniam coniunctioni et huic arbori Venus praeest, haud scio an prima etiam omnium in locis publicis Romae sata, fatidico quidem et memorabili augurio

« On l'a choisi alors parce que Vénus préside aux unions et qu'il lui est consacré. Il fut peut-être de tous les arbres le premier planté à Rome dans les lieux publics, présente sans doute prophétique et mémorable »⁶¹

Comme le myrte de Rome ou le figuier du Comitium, transporté miraculeusement depuis les bords du Tibre, le palmier de Délos faisait partie des merveilles qui constituaient, au regard de Pline, ce que Ph. Mudry définit comme « le spectacle du monde »⁶².



Du point de vue de la foresterie, le palmier en haut du mont Cynthes avait une potentialité d'existence réelle puisque la montagne culmine à 113 mètres. Les palmiers, en effet qui appartiennent à la famille des arécacées, comptent plus de 2 400 espèces réparties principalement en zone tropicale. Cependant les zones de croissance de l'arbre diminuent avec l'altitude et ne

⁵⁹ Callimaque, « Hymne à Délos », *Hymnes*, 206-211, Trad. E. Cahen, (1922), 2002, p. 274

⁶⁰ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 89, 240, Trad. J. André, 1962, p. 96

⁶¹ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 36, 120, Trad. J. André, 1960, p. 58

⁶² Mudry, « Mirabilia et Magica », *Conceptions et représentations de l'extraordinaire dans le monde antique*, actes du colloque de Lausanne, 2003, p. 241 ; Ph. Mudry différencie du « merveilleux ordinaire » du « merveilleux magique » dont les potentialités surpassaient toutes celles des autres plantes et dont les effets au regard de la plante, étaient si extraordinaires qu'ils arrivaient à susciter la méfiance de Pline, p. 240, 248

dépassent pas 1000 mètres, à l'exception du *Ceroxylon atulicola*, qu'on trouve en Amérique du Sud qui peut pousser jusqu'à une altitude de 2 400 mètres⁶³. La relative faiblesse de la hauteur à laquelle poussent les palmiers vient du besoin de chaleur et de celui physico-chimique de leurs racines en eau et en humidité. Il'eau qui n'est pas retenue par les versants abrupts des montagnes même arrosées gêne, à conditions climatiques égales, la pousse des palmiers⁶⁴.



Les Déliens rappelaient à Apollon Pythien⁶⁵ lorsqu'ils l'honoraient que Délos offrait un exemple des environnements montagneux, boisés, parcourus de sources, tel que le dieu les aimait et qui incitait à la vénération. Par la sauvagerie de sa nature, conférait à l'île de Délos une dimension sacrée que chante l'hymne homérique à Apollon :

« Hymne à Apollon », *Hymnes homériques*, 22-29

« Tous les hauts lieux te sont chers [Phoebos⁶⁶] et les cimes altières des caps montueux, et les fleuves qui vers la mer, [et les falaises qui tombent dans les flots, et les ports de mer]. Ou bien dirai-je comment Léto t'enfanta pour la joie des mortels quand elle vint s'appuyer contre le mont Cynthe dans la Délos ceinte par les flots (de chaque côté la vague sombre s'avancait vers la terre, poussée par le souffle harmonieux des vents) cette île d'où tu surgis pour régner sur tous les mortels ? »⁶⁷.

Dans cet hymne, le sentiment de sacralité qui se dégage des espaces montagneux forestiers est rendu par l'emploi conjoint de deux mots : le mot *δενδρήεντα*, une des formes issue du terme *δέδρον*, auquel P. Chantraine donnait le sens matériel de lieu boisé d'arbres et le mot *ἄλσος*, « bois sacré » qui n'était employé que dans un contexte religieux même si ajoutait P. Chantraine l'espace ne contenait plus d'arbres⁶⁸. Pour Ph. Bruneau, cependant, l'importance du culte d'Apollon à Délos ne doit pas occulter celui rendu à Zeus qui portait sur l'île de nombreuses épithètes, Kynthios (établi à l'époque archaïque au sommet du Cinthe), Polieos (dieu de la cité comme Athéna Polias), Eleuthérios assimilé pour les Romains à Jupiter Liber⁶⁹.

⁶³ Ce palmier entre dans l'économie vivrière en fournissant essentiellement de la cire

⁶⁴ Oswald de Kerchove de Oenterghem, *Les palmiers. Histoire iconographique. Géographie, paléontologie, botanique*. Ed. J. Rothschild, Paris, 1878, p. 6

⁶⁵ Bruneau, *sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, 1970, p. 215

⁶⁶ Dans l'hymne homérique, le terme exact employé pour évoquer Apollon est « *Φοῖβε* », un des surnoms du dieu, Phoebos, littéralement « le brillant », qui est semblable au soleil, lorsque le dieu était invoqué. *φοῖβος* est rapproché par J. Humbert de *Φοέγγος* que P. Chantraine traduisait par « Lumière, clarté, éclat », en particulier « lumière du soleil, clarté du jour », également par la « lumière du feu ». *φοιβάς* désignait une prêtresse d'Apollon, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 1184-1185 ; le poète faisait avec le soleil, *Saturnales*, I, 17

⁶⁷ « Hymne à Apollon », *Hymnes homériques*, 22-29, Trad. J. Humbert, (1936), 1967, p. 80

⁶⁸ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 65, 263

⁶⁹ Bruneau, *sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, 1970, p. 15-16, 247

La mauvaise interprétation d'Anchise⁷⁰ des paroles de l'oracle de Délos, qui l'avait conduit à penser que la Crète serait la terre finale d'Enée et des Troyens s'appuyait sur la tradition qui prêtait à l'île le nom de « la mère antique »⁷¹, une ancienneté sacrée qu'attestaient ses chênes pour Callimaque :

Callimaque, « Hymne à Artémis », *Hymnes*, 189-193

ἔξοχα δ' ἀλλάων Γορτυνίδα φίλαο νύμφην, / ἔλλοφόνον Βριτόμαρτιν εὐσκοπον· ἧς ποτε Μίνως / πποιοθεῖς ὑπ' ἔρωτι κατέδραμεν οὔρεα Κρήτης. / ἢ δ' ὅτε μὲν λασίησιν ὑπὸ δρυσὶ κρύπτετο νύμφη, / ἄλλοτε δ' εἰαμενήσιν· ὁ δ' ἐννέα μῆνας ἐφοῖτα

« Plus que nulle autre tu aimas la nymphe de Gortyne, Britomartis, la tueuse de faons, archer habile ; pour elle Minos saisi d'amour parcourut les montagnes de Crète. Mais elle ici sous les chênes, là dans les hautes herbes se dérobait à lui »⁷².

Ainsi, comme les forêts de Délos, celles de l'Ida crétois qui couvraient le mont Dicté⁷³ ou celui de Gortyne, révélaient une présence divine, que ce soit celle d'Apollon à Délos ou de Zeus en Crète dont Platon faisait la résidence :

Platon, *Les lois*, I, 625b, 1-5,

πάντως δ' ἢ γε ἐκ Κνωσοῦ ὁδὸς εἰς τὸ τοῦ Διὸς ἄντρον καὶ ἱερόν, ὡς ἀκούομεν, ἰκανή, καὶ ἀνάπαυλαι κατὰ τὴν ὁδόν, ὡς εἰκός, πνίγους ὄντος τὰ νῦν, ἐν τοῖς ὑψηλοῖς δένδρεσίν εἰσι σκιαραί, καὶ ταῖς ἡλικίαις πρέπον ἄν ἡμῶν εἶη, τὸ διαναπαύεσθαι πυκνὰ ἐν αὐταῖς, λόγοις τε ἀλλήλους παραμυθουμένους τὴν ὁδὸν ἄπασαν οὕτω μετὰ ῥαστώνης διαπερᾶναι,
« D'ailleurs la route qui va de Cnosse à la grotte de Zeus et à son temple est, me dit-on, assez longue ; il y a au bord du chemin, comme cela va bien à cette époque de fortes chaleurs, des haltes ombragées sous les grands arbres ; il s'agirait à nos âges d'y faire souvent des pauses et de chercher dans la conversation l'allègement de notre fatigue ; ainsi achèverions-nous sans peine toute la route »⁷⁴.

Callimaque reprenait l'association entre la vénérabilité des chênes qui boisaient les montagnes de la Crète et l'antiquité sacrée de l'île qui avait été le lieu de naissance de Rhéa, la mère de Zeus :

Callimaque, *Epigrammes*, 22

⁷⁰ Voir Servius, *Commentaires de l'Enéide*, III, 104, « ici, Anchise est dans l'erreur et, ne tenant pas compte de la venue de Dardanus, explique que l'oracle [de Délos] désigne la Crète, d'après ce que font habituellement les étrangers » : ils réemploient des noms propres de leur pays d'origine (en l'occurrence le mont Ida qui, de crétois, devient phrygien), en raison de la similitude des lieux, d'après Servius qui cite comme parallèles « l'image du Xanthe », et la nouvelle « Troie » qu'Hélénus et Andromaque ont élevée de leurs propres mains en Épire

⁷¹ Virgile, *Enéide*, III, 96

⁷² Callimaque, « Hymne à Artémis », 190-192, Trad.E. Cahen, 1948, p. 249-250

⁷³ E. Cahen montre comment il y a eu confusion entre le Zeus dictéen et celui de l'Ida alors que dans la réalité les deux montagnes sont assez éloignées l'une de l'autre ; l'Ida se trouvant au centre de l'île alors que le mont Dicté est à l'Est, *Les hymnes de Callimaque, commentaire explicatif et critique*, 1930, p 14-15

⁷⁴ Platon, *Les lois*, I, 625b, 1-5, Trad. E. Des Places, (1951), 1968, p. 2

« Astacidès de Crète, le chevrier, une nymphe l'a enlevé dans la montagne ; maintenant c'est quelqu'un de sacré qu'Astacidès. Plus jamais sous les chênes de Dicté, plus jamais, bergers nous ne chanterons Daphnis, nous chanterons toujours Astacidès »⁷⁵.

Au sapin du cheval de Troie, au palmier sacré de Délos, s'ajoutait, aux yeux d'Enée, parmi les arbres remarquables de son périple, le platane crétois de Gortyne sous lequel, suivant ce que rapportait Pline, Zeus se serait pris de passion pour Europe :

Pline l'ancien, *Histoire naturelle*, XII, 5, 11

est Gortynae in insula Creta iuxta fontem platanus una insignis utriusque linguae monimentis, numquam folia dimittens, statimque ei Graeciae fabulositas superfuisset Iouem sub ea cum Europa concubuisse, ceu uero non alia eiusdem generis esset in Cypro.

« A Gortyne, dans l'île de Crète, il existe près d'une fontaine un platane célèbre dans nos deux littératures ; il ne perd jamais ses feuilles ; et aussitôt la fable grecque s'en est emparée ; c'est sous cet arbre, dit la légende, que Jupiter se serait uni à Europe. Comme s'il n'y avait pas un autre platane de la même espèce à Chypre ! »⁷⁶.

Dans le récit allégorique de Virgile, les arbres prodigieux qui tenaient du *portentum*, les choses qui se manifestaient de manière extraordinaire, présentaient des caractéristiques qui dépassaient les plus grandes capacités des végétaux ordinaires. Ils représentaient, pour Ph. Mudry, des espaces particuliers dont l'appartenance à un monde extranaturel⁷⁷ manifestait d'une présence divine. Ces arbres antiques et mémorables de Délos et de la Crète, attestation d'une manifestation divine, s'inscrivaient dans l'itinéraire initiatique d'Enée, sans cesse en proie au doute qui cesserait seulement avec l'apparition du chêne, image de la future Rome, dont Cicéron voyait à Arpinum un exemple à l'instar de l'olivier d'Athènes :

Cicéron, *Des lois*, I, 1, 1

Lucus quidem ille et haec Arpinatium quercus agnoscitur, saepe a me lectus in Mario : si enim manet illa quercus, haec est profecto; etenim est sane uetus.

« Mais le bois sacré et le chêne des gens d'Arpinum ; je les reconnais pour les avoir vus tant de fois dans Marius. Si le chêne subsiste, c'est sûrement celui-ci car il est bien ancien »⁷⁸.

Cicéron, *Des lois*, I, 1, 2

nisi forte Athenae tuae sempiternam in arce oleam tenere potuerunt, aut quam Homericus Vlixes Deli se proceram et teneram palmam uidisse dixit, hodie monstrant eandem, multaque alia multis locis diutius commemoratione manent

⁷⁵ Callimaque, *Epigrammes*, 22, Trad. E. Cahen, 1948, p. 122 ; le personnage d'Astacidès apparaît pour E. Cahen comme un auteur bucolique dont Callimaque a poétisé la mort et indique la proposition selon laquelle il s'agirait de Léonidas dit de Tarente, p. 122

⁷⁶ Pline l'ancien, *Histoire naturelle*, XII, 5, 11, Trad. A. Ernout, 1949, p. 22

⁷⁷ Mudry, « Mirabilia et Magica », *Conceptions et représentations de l'extraordinaire dans le monde antique*, actes du colloque de Lausanne, 2003, p. 249

⁷⁸ Cicéron, *Des lois*, I, 1, 1, Trad. G. de Prival, (1959), 1968, p. 1 ; G. de Prival indique qu'Arpinum était une petite bourgade à environ 15 km de Rome dans la région montagneuse des Volsques et avait acquis en 158 av. J.-C. le droit de « cité romaine ».

quam natura stare potuerunt. Quare glandifera illa quercus, ex qua olim euolauit nuntia fulua Iouis miranda uisa figura, nunc sit haec. Sed cum eam tempestas uetustasue consumpserit, tamen erit his in locis quercus quam Marianam quercum uocent.

« Ou alors penses-tu que ton Athènes ait pu garder dans son acropole un olivier éternel ? Et parce que l'Ulysse d'Homère a raconté qu'il a vu à Délos un long palmier souple, est-ce encore le même qu'on nous montre aujourd'hui ? Et il y a en bien des endroits beaucoup d'autres choses qui, grâce à la tradition, subsistent plus longtemps que leur nature ne leur aurait permis de durer. Ainsi le fameux chêne « couvert de glands » d'où jadis pris son vol le fauve messager de Jupiter à l'aspect merveilleux Admettons que ce soit encore celui que voici. Mais quand les saisons et l'âge l'auront achevé, il y aura quand même en cet endroit un chêne que l'on appellera le chêne de Marius »⁷⁹.

Le semblant de grandeur et d'éternité par la régénérescence constante de la végétation des arbres que voyait Cicéron dans le chêne de Marius correspond à la taxinomie des chênes qui, toutes espèces confondues, ont en commun d'être de belle hauteur, au moins vingt mètres (à part des chênes sempervirents comme le chêne kermès, *Quercus coccifera*, plus petits) et d'avoir une longévité exceptionnelle généralement égale ou supérieure à cinq cents ans⁸⁰.

Ainsi, même s'il n'est qu'une herbe géante⁸¹, le palmier de Délos, parce qu'il avait contribué à la naissance d'Apollon et le platane de Gortyne, parce qu'aux dires de Varron, il ne perdait jamais ses feuilles, témoignaient d'une antiquité sacrée à laquelle rendait hommage Enée.

La tradition inscrit une seconde fois le palmier dans la naissance symbolique de Rome lorsque la vestale Silvia, avant son accouchement des jumeaux Romulus et Rémus, voyait en songe deux palmiers dont la différence de hauteur et l'importance de leur frondaison étaient le signe du destin royal de Romulus⁸². Ce destin, Ovide le rapportait à celui, prestigieux, de Rome :

Ovide, *Fastes*, III, 29-34

Ignibus Iliacis aderam, cum lapsa capillis/
decidit ante sacros lanæ uitta
focos./Inde duæ pariter, uisu mirabile, palmae/surgunt: ex illis altera maior

⁷⁹ Cicéron, *Des lois*, I, 1, 2, Trad. G. de Prival, (1959), 1968, p. 1 ; Homère, *Odyssée*, VI, 162-164, « A Délos autrefois, j'ai vu même beauté : le rejet d'un palmier qui montait vers le ciel », Trad. V. Bérard, (1924), 1967, p. 174

⁸⁰ Voir Rameau, Mansion, *La flore forestière française. Région méditerranéenne*, 1989, *Quercus*, p. 841-851

⁸¹ P.-O. Albano, *La connaissance des palmiers. Culture et utilisation*, 2002, p. 14 ; pour P.-O. Albano, même s'il existe plus de 150 variétés pour le seul palmier dattier, *Phoenix dactylifera*, son aire géographique est modeste par rapport à celle des chênes p. 12)

⁸² Dans la restitution du papyrus de Berlin, P. Cauderlier montre comment Rome avait repris en Egypte la tradition du culte de l'empereur qui était la manifestation de sa puissance à l'égal de celle d'un dieu. Les comptes du temple de Jupiter Capitolin à Arsinoé du Fayoum, font paraître que ce n'étaient pas des branches de chêne qui représentaient Jupiter mais des branches de palmier et des pommes de pin pour servir d'encens, Couronnement des statues dans le temple (24 drachmes)...Location de 3 ânes pour porter les branches d'arbres et de palmier (12 drachmes), Pommes de pin, aromates et le reste (12 drachmes), Fragments II, colonne 1, P. Cauderlier, « Pommes de pin, rhéteur et porteurs de statues : le culte de Rome et de la famille impériale dans les provinces d'après le papyrus BGU II. 362. Arsinoé du Fayoum, 215 », *Dix siècles de religion romaine : à la recherche d'une intériorisation*, 2007, p. 137-138, 150

erat,/et grauibus ramis totum protexerat orbem,/contigeratque sua sidera summa coma.

« J'étais [Rhéa Silvia] en train de veiller sur le feu d'Ilion, quand ma bandelette de laine glissa de mes cheveux et tomba devant le foyer sacré. Il en surgit à la fois – ô prodige – deux palmiers dont l'un était plus grand ; de ses rameaux lourds, il couvrait le monde entier et de son feuillage il touchait les astres dans le ciel »⁸³.

Varron, lorsqu'il citait le platane de Crète avec un chêne qui poussait dans la ville de Thurium, sur le golfe de Tarente, prenait soin de mettre en valeur leurs qualités particulières qui en faisaient des arbres mémorables :

Varron, *Economie rurale*, I, 7, 6

Itaque Cretae ad Cortyniam dicitur platanus esse, quae folia hieme non amittat, itemque in Cypro, ut Theophrastus ait, una, item Subari, qui nunc Thurii dicuntur, quercus simili esse natura, quae est in oppidi conspectu

« C'est ainsi qu'en Crète à Gortyne on dit qu'il y a un platane à feuilles persistantes, et aussi un à Chypre au dire de Théophraste ; de même à Sybaris qu'on appelle aujourd'hui Thurii, un chêne de nature semblable que l'on voit dans la ville »⁸⁴.

Le paradoxe souligné par Varron vient de ce que le platane comme le chêne pédonculé, *Quercus robur*, sont deux arbres normalement caducifoliés mais qui, par le fait d'un prodige deviennent sempervirents.

Cependant, parmi les arbres cités dans *l'Enéide*, isolés ou intégrés dans une forêt ou un bois sacré, qu'Enée avait rencontrés dans son périple, le chêne tient le premier rang dans leur dénombrement effectué par P. Gallais et J. Thomas, notamment sous la forme de *Quercus robur*, le chêne pédonculé. Les cas où Virgile employait le seul terme *robur* lorsqu'il désigne le matériau bois ont été exclus du comptage. Cependant le même terme *robur* a été pris en compte lorsqu'il correspond chez Virgile à un élément de comparaison entre l'image de l'arbre chêne et celle de la force, de la vigueur, de la fermeté⁸⁵. La place du chêne dans *l'Enéide* se justifie par le projet de Virgile qui répondait, pour G. Dumézil, au besoin des Romains de justifier sans cesse la permanence de Rome et de son empire. Les victoires successives et inéluctables des Troyens étaient la manifestation de « l'accomplissement d'un plan providentiel » et donnaient à Rome, à travers Troie, Lavinium et Albe, « une valeur et une mission presque universelle »⁸⁶. J. Perret suit la conclusion de G. Dumézil et insiste sur ce qui fut, pour le poète, sa première préoccupation dans *l'Enéide*. Ce n'était pas seulement le besoin de retracer ce que Rome avait reçu en héritage de Troie, mais comment, à

⁸³ Ovide, *Fastes*, III, 29-34, Trad. R. Schilling, 1992, p. 64

⁸⁴ Varron, *Economie rurale*, I, 7, 6, Trad. J. Heurgon, 1994, p. 27

⁸⁵ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Enéas*, 1997, p. 17-18, 42 ; dans *l'Enéide*, le recensement de la mention d'un arbre, sous le terme général d'*arbor* ou par une essence particulière, dénombre 137 citations, les trois-quarts associés à des lieux sacrés ; parmi les essences les plus citées, après *Quercus robur*, viennent *Quercus ilex*, l'yeuse, *Quercus suber*, le chêne liège, enfin le pin et le sapin ; *l'Enéas* est un petit texte en prose de style courtois qui appartient à un corpus d'une vingtaine de textes écrits entre le XII^e et le XIII^e siècle et qui reprend *l'Enéide* dans sa structure de la quête d'un héros d'une terre sur laquelle il pourra faire œuvre de fondation ; voir G. Angeli, *L'"Eneas" e i primi romanzi volgari*, Ed. R. Ricciardi, 1971

⁸⁶ Dumézil, « Virgile, Mézence et les Vinalia », mélanges offerts à Jacques Heurgon, 1976, p. 255-256

travers les récits de la tradition, s'était réalisée une œuvre historique dont Auguste était alors le dépositaire⁸⁷.

Les deux arbres de Délos et de Crète, à l'égal du chêne, prennent rang dans le périple d'Enée parmi les arbres dont la signification topographique correspond à une rupture avec la destruction de Troie et symétriquement l'élaboration d'un voyage inédit qui aboutirait à une cité nouvelle, Rome. Par leur stature, leur longévité, leur résistance⁸⁸, ils pouvaient prétendre à s'inscrire parmi les arbres divins comme la *Quercus*, image de Zeus tout puissant.

3 - Les arbres dans les escales d'Enée aux Strophades et à Buthrote

3 - 1- Les Strophades

P. Gallais et J. Thomas notent le parallélisme que Virgile établissait dans *l'Enéide* entre « l'optimisme » qui émane de la verticalité de l'arbre, son cycle végétatif, qui permet à l'arbre de renaître chaque année, et la certitude qu'avaient les Romains d'un futur meilleur à advenir⁸⁹. Cet optimisme touchait non seulement l'arbre mais la nature toute entière dont attestait l'étape d'Enée et de ses compagnons dans une des îles des Strophades avant leur escale dans le port de Buthrote.

Céléno, qui résidait dans les Strophades et dont Virgile faisait l'ainée des Harpyes, avait prédit à Enée son impossibilité d'accomplir jusqu'à son terme le sacrifice à Zeus par le banquet⁹⁰ qui aurait dû normalement le clôturer, ce qui fut interprété par le héros

⁸⁷ J. Perret, « Introduction », Trad. Virgile, *Enéide*, I-IV, p. 21

⁸⁸ Le palmier peut atteindre soixante mètres, sa longévité dépasse le siècle et il résiste à des températures de -10°C., P.-O. Albano, *La connaissance des palmiers. Culture et utilisation*, 2002, ; la hauteur du platane, *Platanus hybrida*, peut aller jusqu'à quarante mètres et sa longévité se situe entre 200 et 300 ans, Rameau, Mansion, poivre et le suc de l'écorce dans le tannage des peaux en raison des substances tanniques qu'elle contient, Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Plaines et collines*, 1989, p. 509

⁸⁹ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 48, 53

⁹⁰ *At subitae horrido lapsu de montibus adsunt / Harpyiae, et magnis quatiant clangoribus alas, / diripiuntque dapes, contactuque omnia foedant / immundo; tum uox taetrum dira inter odorem*, « Mais, soudain, s'abattant du haut des montagnes, en un horrible glissement, les Harpyes sont là ; elles secouent leurs ailes à grand fracas, pillent nos mets, souillent tout de leur contact immonde ; puis des cris sinistres, une odeur repoussante », Virgile, *Enéide*, III, 225-228, Trad. J. Perret, 1977, p. 83 ; Ce repas qui était composé de galettes de froment posées sur un lit de verdure, peut se rapprocher des tables qui rappelaient les premiers autels des rites archaïques de la fécondité, *mensae panicae, qui rappelaient les premiers autels dans les rites archaïques de fécondité*, In *Papiriano enim iure euidenter relatum est arae uicem praestare posse mensam dicatam. Ut in templo, inquit, Iunonis Populoniae augusta mensa est. Namque in fanis alia uasorum sunt et sacrae suppellectilis, alia ornamentorum: quae uasorum sunt instrumenti instar habent, quibus semper sacrificia conficiuntur, quarum rerum principem locum optinet mensa in qua epulae libationisque et stipes reponuntur: ornamenta uero sunt clypei coronae et huiuscemodi donaria. Neque enim dedicantur eo tempore quo delubra sacrantur, at uero mensa arulaeque eodem die quo aedes ipsae dedicari solent, unde mensa hoc ritu dedicata in templo arae usum et religionem optinet puluinaris*, Il est clairement énoncé, dans le droit Papirien, qu'une table consacrée peut tenir lieu d'autel : « Dans le droit Papirien en effet, on trouve clairement exprimé qu'une table consacrée peut tenir lieu d'autel : « comme dans le temple de Junon Populonia, est-il dit, se trouve une table sacrée » Et de fait, dans les temples, la dotation est constituée, d'une part, du mobilier et de la vaisselle sacrée, d'autre part, d'éléments ornementaux ; < Les objets faisant partie du mobilier jouent un rôle fonctionnel, objets régulièrement utilisés dans l'accomplissement des sacrifices, parmi lesquels occupe la première place la table que laquelle on dépose offrandes alimentaires, libation et dons en argent...En effet, ils [les ornements] ne sont pas dédiés aux dieux au moment de la consécration du sanctuaire, tandis que la table et les autels mineurs sont selon la règle consacrés le même jour que le temple lui-même », Macrobe, *Saturnales*, III, 11, 5-6, Trad. Ch. Guittard, 1997, p. 224 ; en « Notes », Ch. Guittard indique que Macrobe faisait référence à un ensemble de lois remontant à Tarquin le Superbe attribué à Sestius Papirius, mais qui en fait se situerait du I^{er} siècle av. J.-C. ; il indique également que Junon Populonia fait référence à la déesse comme protectrice des pillages, mais que son épiclèse serait plus conforme aux liens entre Junon et le mariage, (p. 340)

comme une malédiction⁹¹. P.-M. Martin considère que l'interprétation d'Enée est faussée car l'offense faite à Zeus par Enée était de n'avoir pas pu consommer le festin jusqu'au bout mais non pas d'avoir consommé les tables. En réalité, la prédiction annonçait la réitération du rite et sa complète réussite lorsqu'Enée et ses compagnons auraient atteint le but de leur périple⁹².

Les Strophades furent le lieu dans l'itinéraire d'Enée où les plans de son destin lui sont progressivement dévoilés. Même si Céléno se revendiquait d'Apollon⁹³, le dieu protégeait en réalité Enée, selon les propos rapportés par Héléno à Dodone : Apollon, le dieu solaire, indiquait au héros les chemins terrestres et ceux célestes qui le conduiraient aux lieux où serait fondée Rome. Malgré la différence de consommation, l'une végétale dans le cas d'Enée, l'autre animale dans le cas d'Ulysse, la structure du récit de la prophétie de Céléno est similaire, pour P.-M. Martin, à celle du récit d'Ulysse et de ses compagnons en Sicile lorsqu'ils avaient dévoré les bœufs consacrés à Hypérion. Dans les deux cas, l'inspirateur immédiat avait été Apollon ou Hypérion qui, pour les Romains du temps d'Auguste, était le dieu solaire dans sa plénitude et qui pour les Grecs avait été le dieu terrien, protecteur des moissons, des troupeaux et des moissons⁹⁴. Mais l'arbitre suprême du destin d'Enée restait Jupiter à qui le héros offrait un sacrifice dont le banquet terminal dans le récit virgilien prenait la forme de la manducation des tables⁹⁵, était le dieu des foudres diurnes qu'Euryloque dans l'Odyssée faisait un dieu solaire Hypérion⁹⁶.

Lors de la réitération du rite de manducation des tables dans le Latium, Virgile plaçait le lieu du sacrifice sous un arbre élevé :

Virgile, *Enéide*, VII, 107-111

*Aeneas primique duces et pulcher Iulus / corpora sub ramis deponunt arboris
altae / instituuntque daptes et adorea liba per herbam
subiciunt epulis sic Iuppiter ipse monebat / et Cereale solum pomis agrestibus
augent.*

« Enée, et les chefs du premier rang et le bel Iule s'étendent sous la ramure d'un arbre élevé ; ils apprêtent un repas et disposent sous leurs mets dans l'herbe les

⁹¹ *sed non ante datam cingetis moenibus urbem, / quam uos dira fames nostraeque iniuria caedis / ambasas subigat malis absumere mensas*, « Mais avant que vous n'entouriez de murs la ville qui vous est donnée, une famine affreuse, vos meurtrières injustices à notre égard, vous réduiront à ronger vos tables, à les broyer de vos dents », Virgile, *Enéide*, III, 255-257, Trad. J. Perret, 1977, p. 85

⁹² P.-M. Martin. « Deux interprétations grecques d'un rituel de l'Italie protohistorique », *Revue des Études Grecques*, fasc. 406-408, 1972. p. 290

⁹³ Virgile, *Enéide*, III, 250-252, *Accipite ergo animis atque haec mea figite dicta, / quae Phoebus pater omnipotens, mihi Phoebus Apollo / praedixit, uobis Furiarum ego maxuma pando*, « Alors écoutez, gravez dans vos esprits ces paroles que je vous dis : le père tout puissant les a dites d'abord à Phébus, Plébus Apollon à moi et moi la première des furies, je vous les livre » Trad. J. Perret, 1977, p. 85

⁹⁴ P.-M. Martin. « Deux interprétations grecques d'un rituel de l'Italie protohistorique », *Revue des Études Grecques*, fasc. 406-408, 1972. p.285

⁹⁵ Lors du premier rite abrégé du sacrifice des galettes dans les Strophades, c'était aussi à Jupiter qu'Enée invitait pour partager le festin du sacrifice, *[ecce] laeta boum passim campis armenta uidemus, / caprigenumque pecus nullo custode per herbas. / Inruimus ferro, et diuos ipsumque uocamus / in partem praedamque Iouem tum litore curuo / exstruimusque toros, dapibusque epulamur opimis*, « Voici que s'offrent à nos yeux, épars dans les plaines, de gras troupeaux de bœufs, des bandes de chèvres sans gardien parmi les herbes. Nous courons sus, fer au poing, nous appelons les dieux, Jupiter lui-même, au partage de notre prise », Virgile, *Enéide*, III, 220-224, Trad. J. Perret, 1977, p. 83

⁹⁶ Homère, *Odyssée*, XII, 320-325

galettes de blé – c'était une inspiration de Jupiter lui-même – ils chargent de fruits champêtres cette assiette donnée par Cérès »⁹⁷.

Et lorsqu'Euryloque rendait hommage à Hypérion, il lui dressait un autel orné de rameaux de chêne :

Homère, *Odyssée*, XII, 352-359

ὡς ἔφατ' Εὐρύλοχος, ἐπὶ δ' ἦνεον ἄλλοι ἑταῖροι. / αὐτίκα δ' Ἥελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας / ἐγγύθεν, οὐ γὰρ τῆλε νεὸς κυανοπρώροιο / βοσκέσκονθ' ἔλικες καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι / τὰς δὲ περιστήσαν τε καὶ εὐχετόωντο θεοῖσιν / φύλλα δρεψάμενοι τέρενα δρυὸς ὑψικόμοιο· / οὐ γὰρ ἔχον κρῖ λευκὸν εὐσσέλμου ἐπὶ νηός.

« Euryloque parlait ; les autres d'applaudir. Ils se mettent en chasse pour prendre les meilleures vaches du Soleil [ils n'ont qu'un pas à faire, elles paissaient tout près de la proue azuée, ces vaches au grand front, si belles sous leurs cornes]. Pour invoquer les dieux, quand ils les ont cernées, ils prennent du feuillage aux rameaux d'un grand chêne au lieu de l'orge blanche dont il ne restait plus sous les bancs du vaisseau »⁹⁸

L'utilisation par Homère du substantif *δρυς*, le chêne, sous la forme du gérondif pour qualifier l'essence des rameaux cueillis pour honorer les dieux et l'association dans le texte homérique de l'arbre à Hypérion⁹⁹, *Ἥελίοιο* renvoient à l'expression de Virgile *arboris altae*. Le caractère remarquable d'une grande hauteur de certains arbres, tel le chêne associé à Jupiter, leur confère la particularité d'être sacrés et d'entrer dans le rite sacrificiel. Les arbres particuliers, isolés ou composantes du paysage boisé des Strophades, de Délos ou en Crète, établissent une véritable scansion du récit virgilien, souligne P. Gallais¹⁰⁰.

Les arbres qui, aux Strophades, servaient de lieu d'asile à Céléno dans l'*Enéide*, remplissaient le même rôle dans l'île du Trident habitée par les nymphes¹⁰¹ sur laquelle Euryloque exhortait Ulysse à faire escale,

Virgile, *Enéide*, III, 258

Dixit, et in siluam pennis ablata refugit

« elle dit, et d'un coup d'aile, s'enfuit dans la forêt »¹⁰².

La forêt est « protéiforme » chez Virgile, comme le chêne, peut être un lieu d'asile ou revêtir un aspect effrayant¹⁰³. Les arbres des montagnes des Strophades, qui

⁹⁷ Virgile, *Enéide*, VII, 107-111, Trad. J. Perret, 1978, p. 86

⁹⁸ Homère, *Odyssée*, XII, 352-359, Trad. V. Bérard, (1924), 1968, p. 128

⁹⁹ P. Chantraine donnait au mot ἠλέκτωρ le sens de « brillant » qui servait d'épithète à Hypérion, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 409

¹⁰⁰ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 24

¹⁰¹ Ἥμος δὲ τρίχα νυκτὸς ἔην, μετὰ δ' ἄστρα βεβήκει, / ὤρσεν ἐπὶ ζαῖν ἄνεμον νεφεληγερέτα Ζεὺς / λαίλαπι θεσπεσίη, σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψε / γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ, « Aussitôt qu'apparaît, en son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses, nous tirons le vaisseau et nous le remisons dans le creux d'une grotte où les Nymphes avaient leur beaux chœurs et leurs sièges. Puis je tiens l'assemblée et, prenant la parole », Homère, *Odyssée*, XII, 312-315, Trad. V. Bérard, (1924), 1968, p. 126

¹⁰² Virgile, *Enéide*, III, 258, Trad. H. Goelzer, 1925, p. 79

¹⁰³ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 52

semblaient à Enée un refuge après la violente tempête qu'ils avaient essuyée¹⁰⁴, étaient aussi la *silua* dans laquelle disparaissait Céléno aux yeux d'Enée et de ses compagnons.

3 – 2 - L'escale à Buthrote

En abordant à Buthrote en Epire, Enée et ses compagnons faisaient escale dans une cité qui les avait éblouis dont Strabon avait constaté la prospérité :

Strabon, *Géographie*, VII, 7, 5, 20

Μετὰ δὲ Ὀγγησμον Ποσειδίων καὶ Βουθρωτὸν ἐπὶ τῷ στόματι τοῦ Πηλώδους καλουμένου λιμένος, ἰδρυμένον ἐν τόπῳ χερρονησίζοντι, ἐποίκους ἔχον Ῥωμαίους,

« Après Onchesmos on atteint Poséidion et Buthrote qui est située sur une presqu'île, à l'embouchure du port appelé Péloès. Elle est habitée par des colons romains »¹⁰⁵.

Dans l'*Enéide*, la prophétie de Buthrote est importante pour révéler le rôle assigné aux héros fondateurs de Rome parmi celles qui dévoilent à Enée, par touches successives, son destin. C'est là que le héros rencontra Hélénos, un Troyen, fils de Priam, devenu roi de la cité, connu pour sa renommée de devin. C'était à Buthrote également qu'Enée s'arrêtait dans le bois sacré dans lequel Andromaque offrait un repas rituel en mémoire d'Hector. Virgile par la description physique du bois, lui conférait un caractère religieux¹⁰⁶ :

Virgile, *Enéide*, III, 300-305

Progredior portu, classis et litora linquens, / sollemnis cum forte dapes et tristia dona / ante urbem in luco falsi Simoentis ad undam / libabat cineri Andromache, Manisque uocabat / Hectoreum ad tumulum, uiridi quem caespie inanem / et geminas, causam lacrimis, sacrauerat aras

« Devant la ville, en un bois sacré, près de l'onde d'un Simois feint, Andromaque pour leur cendre versait la libation, elle appelait les Manes près du tombeau d'Hector. Vide, hélas ! Elle l'avait saintement paré de gazon vert, avec deux autels où retrouver ses larmes »¹⁰⁷.

Servius¹⁰⁸ qui s'était interrogé sur les divinités auxquelles étaient consacrés les deux autels du bois sacré, Pluton et Proserpine ou Apollon les rapprochait de ceux élevés à

¹⁰⁴ *Quarto terra die primum se attollere tandem / uisa, aperire procul montis, ac uoluer fumum*, « Le quatrième jour, enfin, la terre se leva à l'horizon ; nous découvrons au loin des montagnes et des spirales de fumée », Virgile, *Enéide*, 205-206, Trad. A. Bellessort, 1925, p. 77

¹⁰⁵ Strabon, *Géographie*, VII, 7, 5, 20, Trad. R. Baladié, 1989, p. 139 ; R. Baladié précise dans ses notes complémentaires que la décision de fonder une colonie romaine à Buthrote fut prise en 45 par Jules César en même temps que Corinthe et Corcyre mais que l'établissement de la colonie n'intervint qu'après sa mort, p. 224

¹⁰⁶ On pourrait parler d'un *topos* de l'arbre ou des arbres comme un lieu physique mais aussi un élément du discours ; P. Chantraine donnait comme premier sens au mot *τόπος* celui de « région, lieu, emplacement » puis de « développement, lieu commun dans la rhétorique », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 1125

¹⁰⁷ Virgile, *Enéide*, III, 300-305, Trad. J. Perret, 1977, p. 86

¹⁰⁸ *geminas unam marito, alteram filio: aut certe illud respicit, quia inferi pari gaudent numero, ut "ecce duas tibi Daphni", superi vero inpari, ut "numero deus inpare gaudet": vel 'geminas' Diti patri et Proserpinae; †aut quia datae. <sane> mortuorum arae, deorum altaria dicuntur, ut "en quattuor aras, ecce duas tibi Daphni, duoque altaria Phoebo"*

la mémoire de Daphnis¹⁰⁹ et soulignait ainsi l'aspect d'autant plus religieux du bois sacré que Daphnis métamorphosé, qui aimait les bois les bois sauvages, avait été associé à Apollon lui-même¹¹⁰. L'étape d'Enée dans ce bois sacré ne prend pas l'aspect funèbre du sacrifice d'Andromaque mais réitère la prophétie qui fera de Rome une ville prospère. En effet, les divinités chtoniennes¹¹¹, évoquées par Servius, Perséphone-Proserpine et d'Hadès-Pluton sont associées à Apollon, ce qui les rattache à la fois à la terre, à ses richesses enfouies, et à l'aspect solaire qui vivifie hommes et plantes. A Rome, Proserpine avec *Dis Pater* étaient célébrés pour favoriser la prospérité aux jeux séculaires¹¹². Par ses connections avec la terre profonde et le monde souterrain, *Dis-Pater*, « parent » d'Hadès-Pluton, était une figure de Ploutos dieu bienveillant qui veillait comme Déméter sur la fertilité de la terre¹¹³.

: *quamvis hoc frequenter poeta ipse confundat. lacrimis sacraverat hoc tantum, ut causam lacrimarum haberet*, Maurus Servius Honoratus, *Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici*, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, 305

¹⁰⁹ Voir Virgile, *Bucoliques*, 5, 65-66, *Sis bonus o felixque tuis ! En quattuor aras: / ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebo*, « Accorde [Daphnis] aux tiens bienfaits et prospérité ! Voici quatre autels ; ces deux-ci pour toi, Daphnis ; deux élevés pour Phébus », Trad. E. de Saint-Denis, 1970, p. 67.

¹¹⁰ Virgile avait fait de Daphnis, pâtre sicilien, qui était honoré par les bergers en même temps que Pan, un berger divinisé. Après la vie terrestre de Daphnis essentiellement tournée vers un dialogue avec la nature, c'est la nature elle-même que Virgile fait parler non seulement comme un écho au dieu mais comme son invocation et qui devient la nature sacrée qu'était celle de l'Arcadie, *Candidus insuetum miratur limen Olympi / sub pedibus uidet nubes et sidera Daphnis. / Ergo alacris siluas et cetera rura uoluptas / Panaque pastoresque tenet Dryadasque puellas. / Nec lupus insidias pecori, nec retia ceruis / ulla dolum meditantur: amat bonus otia Daphnis. / Ipsi laetitia uoces ad sidera iactant / intonsi montes; ipsae iam carmina rupes, / ipsa sonant arbusta, "Deus, deus ille, Menalca!" / Sis bonus o felixque tuis! En quattuor aras: / ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebo*, « Radieux, Daphnis admire – spectacle nouveau- le seuil de l'Olympe ; il voit sous ses pieds les nuages et les astres. Aussi une allègre jouissance possède les bois et toute la campagne, ainsi que Pan, les bergers et les jeunes Dryades. Le loup ne machine plus d'embûches contre le bétail, ni les rets de piège pour les cerfs ; la paix agréée au bienfaisant Daphnis. Des gris d'allégresse, eux-mêmes les monts chevelus en lancent jusqu'aux astres : eux-mêmes les rochers résonnent d'échos poétiques, eux-mêmes les vergers : « un dieu ; c'est un dieu Ménalque » Accorde aux tiens bienfaits et prospérité ! Voici quatre autels, ces deux-ci pour toi Daphnis, deux, élevés pour Phébus », Virgile, *Bucoliques*, V, 56-66, Trad. E. de Saint-Denis, (1967), 1970, p. 67

¹¹¹ Ce caractère chtonien d'Hadès avait été remarqué par Pausanias en Argolide où les habitants d'Hermione vénéraient une divinité *Chthoneia* qui conservait un rôle tellurique et dont le temple était accolé à une place consacrée à Hadès, *Périégèse*, II, 35, 10, « Vis-à-vis le temple de Chtonia il y en a un autre, tout entouré de statues, il est consacré à Clyménos et c'est là qu'on lui offre les sacrifices. Je ne crois pas qu'un Clyménos Argien soit jamais venu à Hermione et ce nom est un de ceux qu'on donne au dieu qui passe pour régner dans les enfers. Près de là est le temple dédié à Mars avec la statue de ce dieu. Le portique d'Echo est à droite du temple de Chtonia, La voix de ceux qui y parlent s'y répète trois fois au moins. Derrière le temple de Chtonia, on remarque trois places que les Mermionéens nomment l'une la place de Clyménos, l'autre la place d'hadès, et la troisième le lac Achéro. Elles sont toutes trois entourées de pierres à hauteur d'appui. Il y a dans celle de Clyménos une ouverture par laquelle Héraclès disent les Hermionéens, amena le chien aux enfers », Trad. M. Clavier, 1914, p. 580 ; Strabon relevait aussi un temple d'Hadès près d'un bois sacré à Tralles, *Ἐν δὲ τῇ ὁδῷ τῇ μεταξὺ τῶν Τράλλων καὶ τῆς Νύσης κόμη τῶν Νυσαίων ἐστὶν οὐκ ἄπωθεν τῆς πόλεως Ἀχάρακα, ἐν ἧ τὸ Πλουτωνιον ἔχον καὶ ἄλλος πολυτελὲς καὶ νεῶν Πλούτωνός τε καὶ Κόρης*, « Toujours sur la route, entre Tralles et Nysa, et non loin de cette dernière ville, de laquelle même il dépend, est le bourg d'Acharaca, avec son *plutonium*, qui renferme, outre un bois sacré magnifique et un temple dédié à Pluton et à Coré, ce *charonium* dont on fait de si merveilleux récits », Géographie, XIV, 1, 44, Trad. A. Tardieu, 1880, p. 129

¹¹² *Tum Varro « de scenicis originibus" libro primo ita scriptum reliquit: cum multa portenta fierent, et murus ac turris, quae sunt inter portam Collinam et Esquilinam, de caelo tacta essent, et ideo libros Sibyllinos XV uiri adissent, renuntiarunt, uti Diti patri et Proserpinae ludi Tarentini in campo Martio fierent tribus noctibus, et hostiae furuae immolarentur, utique ludi centesimo quoque anno fierent »*, « Ainsi que Varron au livre premier de ses Origines scéniques, où se trouve ceci : « comme il s'était produit de nombreux prodiges que le mur et les trous qui se trouvent entre la porte Colline et la porte Esquiline auraient été frappés par la foudre et que, à cause de cela, les quindécemvirs avait consulté les Livres Sibyllins, ces magistrats déclarèrent que les Jeux Tarentins devaient être célébrés pendant trois nuits au Champ de Mars en l'honneur de Dis-Pater et de Proserpine à qui on immolerait des victimes de couleur noire et que ces jeux auraient lieu tous les cent ans » », Censorinus, *Le jour natal*, 17, 8, Trad. G. Rocca-Serra, Ed. Vrin, 1980, p. 24

¹¹³ *Δημήτηρ μὲν Πλούτων ἐγένετο, διὰ θεῶων, 970 Ἰασίω ἥρωι μιγεῖσ' ἐρατῆι φιλότῃ νειῶι ἔνι τριπόλῳ, Κρήτης ἐν πίονι δήμῳ, ἐσθλόν, ὃς εἶσ' ἐπὶ γῆν τε καὶ εὐρέα νῶτα θαλάσσης πᾶσαν· τῷ δὲ τυχόντι καὶ οὐ κ' ἐς χεῖρας ἴκηται, τὸν δ' ἀφνειὸν ἔθηκε, πολὺν δὲ οἱ ὤπασεν ὄλβον*, « Déméter, divine entre les déesses, donna le jour à Ploutos, unie d'amour charmant au héros Jasion dans la jachère trois fois retournée, au gras pays de Crète ; et Ploutos bienfaisant, va parcourant toute la terre et le vaste dos de la mer et, du premier passant aux bras de qui il tombe, il fait un riche et lui octroie large opulence,

Selon J. J. Bachofen, le dieu solaire, lorsqu'il est rattaché à la tradition lycienne, séjournait à Délos durant les six mois d'été. Il devenait pendant cette période un dieu solaire, protecteur du droit du père, alors que, durant les six mois d'hiver, Apollon régnait en terre lycienne où il assumait un rôle chthonien. Apollon devenait alors un dieu protecteur *Saturnales* des marais et de la nature devenue morte¹¹⁴. Ce changement alterné de fonction constituait moins une opposition des rôles qu'un renversement, un mouvement de bascule¹¹⁵. H. Jeanmaire note que Macrobe au livre I des *Saturnales* avait relaté plusieurs témoignages sur l'identité d'Apollon et de Dionysos et que leur rôle durant l'année était partagé : pendant l'hiver, Dionysos devenait « le substitut » d'Apollon pendant le temps d'hiver, un dieu du soleil hivernal tandis qu'Apollon régnait pendant l'été, il était le dieu solaire¹¹⁶. Ainsi le bois sacré dans lequel Andromaque accomplissait son hommage funèbre à Hector devenait un intermédiaire entre un haut, occupé par Jupiter et Apollon, et un bas, celui des profondeurs de la terre, occupé par Pluton, auquel on peut ajouter Dionysos lorsqu'il devenait le dieu de la lumière lunaire¹¹⁷. A Apollon solaire se rattachaient les escales d'Enée qui avaient été une victoire contre les dangers de la terre et qui le rapprochaient du but final. Les racines des arbres du bois sacré qui plongeaient dans la terre, manifestaient le support souterrain matériel inséparable des branches du monde supérieur. Les arbres apparaissent comme des médiateurs dont la structure verticale que P. Gallais et J. Thomas analysent le bois sacré où officiait Andromaque comme un exemple archétypal de la tension entre deux forces, positives et négatives constamment présentes dans le récit virgilien¹¹⁸. Nous retrouverons ces deux forces antithétiques dans la stature du chêne de Dodone qui établissait une communication entre Zeus dans le ciel et les hommes sur terre et les représentants de cette communication étaient les *selloi*¹¹⁹, prêtres du dieu et obligés de marcher pieds-nus¹²⁰.



Du point de vue botanique, l'interprétation de la vision du chêne dodonéen comme la matérialisation d'une circulation entre deux mondes séparés peut s'expliquer par la circulation de la sève. En effet, chez les feuillus, la sève brute transite depuis les racines, à travers le tronc par des vaisseaux constitués d'éléments cylindriques aboutés dont le diamètre peut être très important où ils peuvent atteindre 300 microns, comme chez le chêne. Ces vaisseaux forment une véritable tuyauterie, des sortes d'intermédiaires par lesquels la sève brute puisée par les racines dans le sol, est véhiculée

Hésiode, *Théogonie*, 969-974, Trad. P. Mazon, (1928), 2008, p. 103 ; P. Mazon note que la tradition faisait de Jasion le fils de Zeus et de l'Atlantide Electre

¹¹⁴ Hadès-Pluton était davantage synonyme de stérilité et seul Euripide avait présenté Hadès dans un univers dionysiaque dont Héraclès était un bacchant, *Ἄιδου Βάκχαις*, Euripide, *Héraclès*, 1119, *Εἰ μηκέθ' ἈΕΗΙΟΥΝΑΙΔΟΥ Βάκχος εἶ, φράσαιμεν ἄν*, « Si la fureur d'Hadès t'a quitté, je m'explique », Trad. L. Parmentier, 1965, p. 63

¹¹⁵ Voir J. J. Bachofen, *Le droit maternel. Recherche sur la gynécocratie de l'antiquité dans sa nature religieuse et juridique*, Trad. Étienne Barillier, (1861), 1996, p. 88

¹¹⁶ Jeanmaire, *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*, (1951), 1978, p. 195

¹¹⁷ Macrobe, *Saturnales*, I, 18, 2-6

¹¹⁸ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 58

¹¹⁹ A l'entrée du mot *Σελλοί*, P. Chantraine lui donnait pour traduction « anciens habitants de Dodone gardiens du temple de Zeus oraculaire, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 996

¹²⁰ Pour C. Carapanos, l'élément humide était un autre attribut de Zeus dodonéen que l'épiclèse *Ναῖος* symbolisait et dont le sens était qu'en pénétrant la terre, il la rendait fertile, *Dodone et ses ruines*, 1878, p. 133

jusqu'aux feuilles pour les alimenter grâce à un phénomène de différence de potentiel hydrique¹²¹ (celui-ci décroît régulièrement entre la couronne feuillue et les racines)¹²².



La tension entre deux mondes qu'exprimait la verticalité des arbres du bois sacré qu'Enée voyait à Buthrote, Cicéron la voyait aussi entre l'élan vital de la graine capable d'engendrer un arbre et le déclin inévitable du végétal parvenu à sa plénitude qui le conduit à la mort :

Cicéron, *Caton l'ancien (de la vieillesse)*, 15, 52

Satiari delectatione non possum, ut meae senectutis requiem oblectamentumque noscatis. Omitto enim uim ipsam omnium, quae generantur e terra; quae ex fici tantulo grano aut ex acini uinaceo aut ex ceterarum frugum aut stirpium minutissimis seminibus tantos truncos ramosque procreet. Malleoli, plantae, sarmenta, uiuiradices, propagines, nonne efficiunt, ut quemuis cum admiratione delectent?

« Ce plaisir ne peut me rassasier. Vous savez ainsi ce qui fait le repos et la joie de la vieillesse : Je laisse de côté la vigueur propre à tous les êtres enfantés par la terre et capable de transformer une si petite graine de figue ou un pépin de raisin ou les semences minuscules des autres fruits ou plantes en de si gros troncs et rameaux ; mais les crossettes, les boutures, les sarments, les plants enracinés, les provins ne provoquent-ils pas l'admiration et la joie du premier venu ? »¹²³.



Du point de vue de l'agroforesterie¹²⁴, le chêne pédonculé est un exemple type qui illustre les propos de Cicéron. Au moment de leur chute, les glands du chêne tombés à terre subissent une très importante hydratation (jusqu'à 50% de leur poids) et commencent à germer ce qui permet la naissance de la plantule. Avec l'imbibation de l'eau, le gland absorbe des minéraux et émet une racine qui perce le tégument (germination favorisée par un temps chaud et humide) et s'enracine dans la terre en se servant des réserves nutritionnelles contenues dans le fruit. Ces réserves assurent au gland une relative indépendance vis-à-vis de la nature du sol sur lequel il tombe. Vient quelques jours après, la tige, puis les premières feuilles apparaissent, permettant une première photosynthèse indispensable à la croissance de la plantule. La plantule, devenue adulte à son plein développement, atteint une stature majestueuse et développe un système racinaire double

¹²¹ La différence de potentiel de la sève (qui reste toujours une valeur négative) entre les racines et les feuilles est définie par la quantité de travail que l'eau fournit pour s'élever. La sève dans les points où le potentiel est le plus haut (les racines qui retiennent le moins d'eau) a tendance à se déplacer vers les points où la valeur du potentiel est la plus faible, les feuilles qui au contraire retiennent le plus d'eau ; voir Morot-Gaudry, Jean-François, *Biologie végétale - Croissance et développement*, Ed. Dunod, 2012

¹²² A. Granier, « Transfert de sève brute dans le tronc des arbres aspects méthodologiques et physiologiques », *Annales des sciences forestières*, n° 34-1, 1977 p 19, 21

¹²³ Cicéron, *Caton l'ancien (de la vieillesse)*, 15, 52, Trad. P. Wuilleumier, (1961), 1969, p. 115

¹²⁴ La définition donnée par l'ICRAF (*World Agroforestry Center*) de l'agroforesterie est schématiquement celle de mise en valeurs des terres sur lesquelles on associe les végétaux ligneux pérennes (Arbres, arbustes, etc.) à des cultures herbacées ou à des élevages, afin que l'introduction des ligneux couvre une majorité des besoins des plantes ou des animaux et assure ainsi la pérennisation du système

extrêmement dense (ce schéma synthétique est valable pour l'ensemble des chênes). Le premier réseau de racines est un réseau de surface très serré qui s'étend dans un rayon de trois mètres autour de l'arbre mais qui peut s'étendre jusqu'à une distance de vingt mètres de l'arbre. Il est composé de racines de tous diamètres (de moins de 1 mm à plus de 10 cm). Le second système racinaire est un système vertical, dit profond, composé de racines subverticales (pivots) lui-même subdivisé en deux parties avec des racines très nombreuses profondes atteignant jusqu'à un mètre vingt et une partie dite extensive profonde avec des racines pouvant atteindre quatre mètres. Le double réseau racinaire du chêne pédonculé dont la couronne est supérieure à l'envergure de la frondaison assure donc au chêne une très grande stabilité qui lui permet de résister aux variations d'hydratation des sols et au vent principalement en raison de la présence des racines pivots¹²⁵.



Le chêne est symboliquement évoqué dans l'étape d'Enée à Buthrote lorsque Hénélos invoquait Jupiter, maître du destin du héros et dont le chêne était devenu un « substitut » végétal :

Virgile, *Enéide*, III, 373-380

*atque haec deinde canit diuino ex ore sacerdos: / Nate dea, nam te maioribus ire
per altum / auspiciis manifesta fides: sic fata deum rex / sortitur, uoluitque
uices; is uertitur ordo / pauca tibi e multis, quo tutior hospita lustris / aequora et
Ausonio possis considerare portu, / expediam dictis; prohibent nam cetera Parcae/
scire Helenum farique uetat Saturnia Iuno.*

« Enfin, de sa bouche inspirée, le prêtre profère ces oracles « Fils de la déesse, oui, il n'est pas douteux que tu vas par les mers sous les plus hauts auspices ; c'est bien ainsi que le roi des dieux dispose les destins, en déroule les péripéties, tel est l'ordre qui est en cours. Dans cet ensemble, mes paroles t'éclaireront seulement quelques points, pour qu'avec moins de risques tu traverses les mers qui t'accueilleront et puisses te fixer en un port d'Ausonie. Le reste, les Parques ne veulent pas qu'Hélélos le sache et la Saturnienne Junon défend de le dire »¹²⁶.

La place centrale de la prophétie d'Hélélos à Buthrote assurait à Enée des oracles suffisants pour lui permettre de savoir que la fin de son voyage serait la terre d'Italie¹²⁷. Avant même de rencontrer Hélélos, lorsque Virgile évoquait l'admiration d'Enée pour la beauté de la cité du roi, il créait une sorte de spirale depuis Troie¹²⁸ placée à son point extérieur, qui se resserrait progressivement, Buthrote étant une cité intermédiaire, une « petite Troie » selon les vers 349-350 du livre III, *Procedo, et paruam Troiam simulataque magnis, / Pergama*, « Sur mon chemin, je reconnais une

¹²⁵ C. Atger, « L'architecture racinaire est-elle influencée par le milieu ? », *L'arbre, Biologie et développement*, Ed. Naturalia Monspeliensia, 1991, p. 71-841 ; Ch. Drénou, *Les racines : face cachée des arbres*, Ed. Institut pour le développement forestier, 2006, p. 173-174

¹²⁶ Virgile, *Enéide*, III, 373-380 Trad. J. Perret, 1977, p. 90

¹²⁷ V. Fromentin, Trad. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 1998, « notes complémentaires », p. 255

¹²⁸ Troie était aussi convoquée dans le premier récit par lequel Enée prenait connaissance du nom d'Hélélos lorsqu'Andromaque rappelait au héros ses malheurs depuis le désastre de la cité, Virgile, *Enéide*, III, 345-349

petite Troie, une Pergame bâtie à l'image de la grande », pour aboutir au point central, la future Rome »¹²⁹.

P. Gallais et J. Thomas voient dans le chêne de Zeus, mentionné symboliquement par Hélénos, un temple dont les racines seraient Troie, le fût spiral de la colonne irrigué par la sève serait les étapes successives du héros, et le chapiteau serait le faite de l'édifice, l'arrivée d'Enée en Italie¹³⁰. Pline avait usé de l'analogie entre un chêne et un édifice pour en montrer la grandeur extraordinaire mais aussi la puissance qui était aussi une qualification de Zeus :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 2, 6-3, 1

in eadem septentrionali plaga Hercyniae siluae roborum uastitas intacta aeuis et congenita mundo prope immortalis sorte miracula excedit. ut alia omittantur fide caritura, constat attolli colles occurrentium inter se radicum repercussu aut, ubi secuta tellus non sit, arcus ad ramos usque et ipsos inter se rixantes curuari portarum patentium modo, ut turmas equitum tramittant. Glandiferi maxime generis omnes, quibus honos apud Romanos perpetuus.

« [en Germanie] Dans les mêmes régions septentrionales, l'énormité des chênes de la forêt hercynienne, respectés par le temps et contemporains de l'origine du monde, dépasse toute merveille par leur condition presque immortelle. Sans parler d'autres incroyables particularités, c'est un fait que les racines, se rencontrant et se repoussant, soulèvent de véritables collines ou bien, si le terre ne suit pas, s'arc-boutent comme des lutteurs pour former des arcs jusqu'à hauteur des branches mêmes, ainsi que des portes géantes où peuvent passer des escadrons de cavalerie. Ce sont principalement toutes les espèces d'arbres glandifères qui ont toujours été honorées par les Romains »¹³¹.

4 – Le voyage à Dodone en Epire, les bois et le chêne

4 – 1 -La solidité et la sacralité du chêne, deux éléments fondateurs de la renommée de Dodone

L'antiquité de l'oracle de Dodone était contestée par les Delphiens qui revendiquaient pour leur sanctuaire cette antériorité. L'oracle du sanctuaire de Delphes qui avait bénéficié pendant longtemps dans toute la Grèce d'une vénération due à sa situation géographique au centre de la Grèce, avait perdu une partie de l'extrême vénération dont il jouissait au profit de celui de Dodone¹³². Les oracles de Dodone après avoir

¹²⁹ Virgile, *Enéide*, III, 349-350, Trad. J. 1977, p. 88

¹³⁰ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 63

¹³¹ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 2, 6-3, 1, Trad. J. André, 1960, p. 24

¹³² *ὠλιγώρηται δ' ἰκανῶς καὶ τὸ ἱερόν, πρότερον δ' ὑπερβαλλόντως [ἐπιμήθη]. Δηλοῦσι δ' οἱ τε θησαυροὶ οὐς καὶ δῆμοι καὶ δυνάσται κατασκευάσαν, εἰς οὐς καὶ χρήματα ἀντίθεντο καθιερωμένα καὶ ἔργα τῶν ἀρίστων δημιουργῶν, καὶ ὁ ἀγὼν ὁ Πυθικός καὶ τὸ πλῆθος τῶν ἱστορουμένων χρησμῶν, « Désormais, passablement négligé, le sanctuaire de Delphes fut jadis l'objet d'une exceptionnelle vénération. C'est ce que démontrent à la fois les trésors que firent construire peuples et souverains, où ils plaçaient en dédicace les sommes d'argent consacrées au dieu et les œuvres d'art des meilleurs artistes, le concours pythique et la foule des oracles dont le souvenir s'est conservé », Strabon, *Géographie*, IX, 3, 4, 15-20 (C419), Trad. R. Baladié, 1996, p. 121 ; Ἥ μὲν οὖν ἐπὶ τὸ πλεῖον τιμῇ τῶ ἱερῶ τούτῳ διὰ τὸ χρηστήριον συνέβη δόξαντι ἀψευδεστάτῳ τῶν πάντων ὑπάρξει, προσέλαβε δὲ τι καὶ ἡ θέσις τοῦ τόπου· Τῆς γὰρ Ἑλλάδος ἐν μέσῳ πῶς ἐστὶ τῆς συμπίσης,*

« La vénération qui entoura ce sanctuaire lui vint, pour l'essentiel, de son oracle qui passait pour le plus véridique de tous ; à son prestige contribua aussi, pour une part sa situation. Il est, en effet, placé à peu près au centre de la Grèce entière », Strabon, *Géographie*, IX, 3, 6, 15-19, (C419, Trad. Trad. R. Baladié, 1996, p. 122 ; le sentiment qu'avait eu Agamnon de la puissance de Zeus qui avait décidé de plonger dans le malheur les Troyens et les Grecs, Ἴδς γὰρ οἱ

acquis la même réputation que ceux de Delphes partageaient avec celui-ci d'être le lieu où était donné à ses consultants des indications sur les entreprises de colonisation et de fondation.

A Delphes, l'hymne homérique à Apollon indiquait qu'Apollon lui-même s'était comporté en fondateur bâtisseur dont la première édification fut celle de son temple :

« Hymne à Apollon », *Hymnes homériques*, 294-299

« En parlant ainsi, Phoibos Apollon posa les fondations du temple : elles étaient vastes et s'étendaient très loin. Sur ces bases, un seuil de pierre fut placé par les fils d'Erginos, Trophonios et Agamèdes, chers aux dieux immortels »¹³³.

A Dodone, c'était le chêne, protégé de Zeus, qui apportait des indications sur les lieux futurs de fondation de leur cité¹³⁴. Ainsi l'épopée homérique affirmait qu'Ulysse avait voulu apprendre du chêne quand il rentrerait à Ithaque, sa terre patrie :

Homère, *Odyssée*, XIX, 296-299,

δ' ἐς Δωδώνην φάτο βήμεναι, ὄφρα θεοῖο / ἐκ δ' ῥυὸς ὑψικόμοιο Διὸς βουλήν
ἐπακούσαι, / ὄππῃς νοστήσειε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν / ἤδη δὴν ἀπείων, ἧ ἀμφαδὸν ἧε
κρυφηδόν,

« Ulysse était parti, disait-on, pour Dodone. Au feuillage divin du grand chêne de Zeus, il voulait demander conseil pour revenir à la terre natale »¹³⁵.

La renommée de Dodone dont le chêne était la matérialisation, faisait du sanctuaire, selon Pausanias, une des curiosités les plus remarquables de la Grèce¹³⁶ :

Pausanias, *Périégèse*, I, 17, 5, (40)

γῆς δὲ τῆς Θεσπρωτίδος ἔστι μὲν που καὶ ἄλλα θεὰς ἄξια, ἱερόν τε Διὸς ἐν Δωδώνη καὶ ἱερά τοῦ
θεοῦ φηγός· πρὸς

« Il y a assurément en Thesprotie bien des curiosités qui méritent la visite, tout particulièrement le sanctuaire de Zeus à Dodone et le chêne sacré du dieu »¹³⁷

Connaître le but de son voyage ou l'accomplissement de son vœu était, selon Hésiode, le réconfort que les consultants venaient chercher auprès de Zeus dodonéen par la voix du chêne :

*χρείων μῦθισατο Φοῖβος Ἀπόλλων/ Πυθοῖ ἐν ἡγαθέη, ὅθ' ὑπέρβη λάινον οὐδὸν / χρῆσόμενος· τότε γάρ ῥα κελίνδετο πῆματος ἀρχή
/ Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι Διὸς μεγάλου διὰ βουλᾶς « Car voyant [Agamemnon] les deux rois [Ulysse et le fils de Pélée] achéens en querelle, l'Atride repensait aux dires prophétiques de Phoebus Apollon dans la bonne Pytho, un jour qu'il en avait franchi le seuil de pierre (pour consulter l'oracle, au temps où le grand Zeus décidait de rouler Danens et Troyens dans le flot du malheur », *Odyssée*, VIII, 79-82, Trad. V. Bérard, (1924), 1968, p. 5*

¹³³ Hymne à Apollon », *Hymnes homériques*, 294-299, Trad. J. Humbert, 1951, p. 91

¹³⁴ Rachtet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962, p. 91

¹³⁵ Homère, *Odyssée*, XIX, 296-299, Trad. p. V. Bérard, (1924), 1987, p. 80

¹³⁶ H.W. Parke note qu'à Dodone il n'y avait pas de temple et que l'érection de constructions n'est pas antérieure au IV^e siècle av. J.-C., H.W. Parke, *the oracles of Zeus. Dodona, Olympia, Ammon*, Ed. B. Blackwell, Oxford, 1967

¹³⁷ Pausanias, *Périégèse*, I, 17, 5, (40, Trad. J. Pouilloux, 1992, p. 58

Hésiode, *Mégalai, ëioiai*, 44

« L'Hellopie était une contrée riche en champs et en prairies, nourrissant beaucoup de moutons et de bœufs aux pieds cambrés. Elle était habitée par de nombreux mortels, possesseurs de grands troupeaux de moutons et de bœufs. A une extrémité de cette contrée, était placée Dodone, chérie par Zeus. C'est là que le dieu a établi son oracle auquel il a donné pour demeure le creux d'un chêne. Les hommes encouragés par de bons augures et apportant de riches présents, y vont toujours pour obtenir la faveur du dieu et apprendre sa volonté »¹³⁸.

La renommée du chêne oraculaire qui manifestait la présence latente de Zeus, était telle qu'un morceau d'écorce, au temps mythique de Pyrrhus nouveau-né, avait eu une valeur comparable, à celle des plaques de plomb qui servaient généralement d'intermédiaire entre le dieu et les hommes pour leur transmettre les arrêtés du destin, selon Plutarque :

Plutarque, « Vie de Pyrrhus », 2, 6-8

οἱ δ' οὐ κατήκουον διὰ τραχύτητα καὶ πάταγον τοῦ ρεύματος, ἀλλ' ἦν διατριβὴ τῶν μὲν βοώντων, τῶν δὲ μὴ συνιέντων, ἄχρι τις ἐννοήσας καὶ περιελὼν δρυὸς φλοιὸν ἐνέγραψε πόρπη γράμματα φράζοντα τὴν τε χρεῖαν καὶ τὴν τύχην τοῦ παιδός, εἶτα λίθῳ τὸν φλοιὸν περιελίξας καὶ χρησάμενος οἶον ἔρματι τῆς βολῆς ἀφήκεν εἰς τὸ πέραν· ἔνιοι δὲ φασὶ σαυνίῳ περιπήξαντας ἀκοντίσαι τὸν φλοιόν. ὡς δ' οὖν ἀνέγνωσαν οἱ πέραν τὰ γράμματα καὶ συνείδον τὴν ὀξύτητα τοῦ καιροῦ, κόπτον τες ξύλα καὶ πρὸς ἄλληλα συνδέοντες ἐπεραιοῦντο.

« Mais ceux-ci [les habitants de Mégare] ne les entendaient [les Molosses] pas à cause de l'impétuosité et du bruit du courant, et l'on perdait du temps à crier sans se faire comprendre, jusqu'au moment où l'un d'eux eut l'idée de détacher un morceau d'écorce de chêne et d'y inscrire avec une agrafe quelques mots indiquant la détresse et le destin de l'enfant, puis, enroulant l'écorce auteur d'une pierre pour lester le jet, il la lança sur l'autre rive »¹³⁹.

Le bois de chêne comme moyen de médiation pour établir une communication n'avait pas seulement concerné l'oracle de Dodone. Il avait été l'intermédiaire entre les Grecs et les Mégariens qui s'en étaient servis pour construire un radeau fait de troncs d'arbres pour ramener Pyrrhus du côté Grec et le sauver. La rivière dont les flots étaient déchaînés, *ἐντυχόντες τῷ παρὰ τὴν πόλιν παραρρέοντι ποταμῷ*¹⁴⁰, exigeait des Mégariens la construction d'un radeau en troncs d'arbres suffisamment solides pour l'affronter et le chêne, réputé pour sa résistance, en est le bois type. Dans, *l'Odyssee*, la solidité du bois de chêne avait été au centre du conseil de la nymphe Calypso à Ulysse pour fabriquer un radeau afin de retourner à Ithaque :

¹³⁸ Hésiode, *Mégalai ëioiai*, 44, suivant le scholiaste de Sophocle; cit. C. Carapanos, *L'oracle de Dodone*, 1878, p. 5

¹³⁹ Plutarque, « Vie de Pyrrhus », 2, 6-8, Trad. R. Flacelière, E. Chambry, (1957), 2001, Ed. R. Laffont, p. 529

¹⁴⁰ Plutarque, « Vie de Pyrrhus », 2, 3, [leurs espoirs furent trompés car « en arrivant au bord du fleuve qui longeait la ville, fleuve effrayant à voir, déchaîné et absolument impossible à traverser », Trad. R. Flacelière, E. Chambry, (1957), 2001, Ed. R. Laffont, p. 529

Homère, *Odyssée*, V, 160-170

κάμμορε, μή μοι ἔτ' ἐνθάδ' ὀδύρεο, μηδέ τοι αἰὼν / φθινέτω· ἤδη γάρ σε μάλα
πρόφρασσ' ἀποπέμψω. / ἀλλ' ἄγε δούρατα μακρὰ ταμῶν ἀρμόζω χαλκῶ / εὐρεῖαν
σχεδίην· ἀτὰρ ἴκρια πῆξαι ἐπ' αὐτῆς / ὑποῦ, ὡς σε φέρησιν ἐπ' ἠεροειδέα πόντον. /
αὐτὰρ ἐγὼ σῆτον καὶ ὕδωρ καὶ οἶνον ἐρυθρὸν / ἐνθήσω μενοεικέ', ἃ κέν τοι λιμὸν
ἐρύκοι, / εἴματα τ' ἀμφιέσω· πέμψω δέ τοι οὖρον ὄπισθεν, / ὡς κε μάλ' ἀσκηθῆς σὴν
πατρίδα γαῖαν ἴκηαι, / αἶ κε θεοὶ γ' ἐθέλωσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν, / οἳ μιν
φέρτεροὶ εἰσι νοῆσαι τε κρηναί τε

« Je ne veux plus qu'ici, pauvre ami, dans les larmes, tu consumes tes jours. Me voici toute prête à te congédier. Prends les outils de bronze, abats de longues poutres, unis-les pour bâtir le plancher du radeau ! Dessus, tu planteras un gaillard en hauteur qui puisse t'emporter sur la brume des mers. C'est moi qui chargerai le pain, l'eau, le vin rouge et toutes les douceurs pour t'éviter la faim ; de vêtements aussi, je te revêtirai et je ferai souffler une brise d'arrière qui te ramènera, sain et sauf, au pays, s'il plaît aux Immortels, maîtres des champs du ciel ; ils peuvent mieux que moi décider et parfaire »¹⁴¹.

L'expression d'Homère *δούρατα μακρά*, « longues poutres »¹⁴² qui se rapporte aux pièces de charpente ajustées d'un bateau¹⁴³ est là aussi en relation avec le mot *δρύς* qui désignait en première instance un arbre mais aussi un chêne¹⁴⁴, relation qui apparaît dans de nombreuses expressions homériques. Le bois du radeau d'Ulysse avait donc été vraisemblablement choisi dans un tronc de chêne pour deux raisons : une raison physique à cause de ses propriétés mécaniques qui assuraient sa sûreté, sa fiabilité et sa solidité dont une des mesures est sa dureté¹⁴⁵ et une raison religieuse à cause du caractère sacré du chêne, arbre de Zeus qui conférait au bateau d'Ulysse une protection supplémentaire.

Hésiode préconisait le chêne pour fabriquer le dental, une pièce centrale de l'araire sur laquelle s'insérait le soc, soumis à d'intenses efforts de traction quand il entrait en contact avec la terre :

¹⁴¹ Homère, *Odyssée*, V, 160-170, Trad. V. Bérard, (1924), 1996, p. 150

¹⁴² P. Chantraine indiquait que le mot *δόρυ* avait servi de base pour former d'autres termes dont celui de *δόραος* qui était le terme usuel de la pique du hoplite, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 294

¹⁴³ P. Chantraine classait le terme *δοῦρας* parmi les substantifs formés à partir de *δόρυ*. *δοῦρας* était un terme isolé utilisé par les poètes tragiques et signifiait « bois, planche » en parlant d'un navire notamment. Parmi les mots en relation avec *δόρυ*, le mot *δόρατος* avait fini par prendre le sens de « pique de l'hoplite », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 294

¹⁴⁴ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 299

¹⁴⁵ L'échelle de dureté de ces bois est parallèle à celle de leur densité qui lui est proportionnelle D. Bolmont, M. Fouchard, *Le guide du bois et de ses dérivés*, 2010, p. 76 ; le coefficient de dureté (Monnin) attribué au chêne pédonculé est de 3,5, celui du chêne kermès, proche du frêne, est évalué à 5.3

Hésiode, *Les travaux et les jours*, 434-436

« [pour fabriquer une charrue, il faut] le laurier et l'orme qui sont pour le timon, ceux des bois qui se piquent le moins, le chêne pour le sep et le chêne vert pour la haye »¹⁴⁶,

A l'image de la solidité du chêne dodonéen s'ajoutait celle de sa hauteur de l'arbre rendue sensible aux consultants par le parcours visuel qu'ils devaient accomplir pour parcourir le tronc depuis sa base jusqu'à sa ramure et sa cime. Ce temps, que suggère le tronc d'un seul jet du chêne de Dodone, était aussi l'image de la puissance de Zeus et de son infaillibilité. Dans les *Géorgiques*, Virgile s'était servi de cette association entre la hauteur remarquable du chêne et la grandeur de Jupiter :

Virgile, *Géorgiques*, II, 14-16

Pars autem posito surgunt de semine, ut altae / castaneae nemorumque Ioui quae maxima frondet / aesculus, atque habitae Graeis oracula quercus.

« D'autres lèvent d'une semence tombée à terre, tels les hauts châtaigniers, le chêne, géant des fûtaies, dont la frondaison est chère à Jupiter, et les rouvres qui, au dire des Grecs, rendent les oracles »¹⁴⁷

Dans ce texte, l'utilisation par Virgile des deux termes *aesculus* puis *quercus* pour l'oracle de Dodone montre cependant une légère différence. Virgile appliquait *aesculus* au chêne alors qu'il appliquait *quercus* à l'oracle lui-même. Cette différenciation qui relève de la tradition renvoie du point de vue botanique à celle entre *Quercus robur* et *aesculus*. *Quercus* qui renvoie à la variété du chêne pédonculé, *Quercus robur*, n'est pas assimilable à *Quercus aesculus* qui n'est pas une espèce reconnue scientifiquement mais qui est généralement assimilée à la *Quercus petraea*, le chêne sessile. Les deux chênes partagent cependant un certain nombre de caractéristiques communes¹⁴⁸, dont celle d'une belle stature, ce qui avait permis à Virgile de les joindre pour évoquer l'image de Jupiter.

La réputation de la majesté du chêne de Dodone servait de référence à tous les chênes qui présentaient une caractéristique remarquable comme celui qui poussait près d'Egine dont le port imposant venait, selon Ovide, du fait qu'il était issu d'une graine du chêne de Dodone:

Ovide, *Métamorphoses*, VII, 622-623

forte fuit iuxta patulis rarissima ramis / sacra Ioui quercus de semine Dodonaeo / hic nos frugilegas adspeximus agmine longo

« Il y avait près de là [Egine] un arbre d'une rare beauté qui étendait au loin sa ramure, un chêne consacré à Jupiter, né d'un gland de Dodone »¹⁴⁹.

¹⁴⁶ Hésiode, *Les travaux et les jours*, 434-436, Trad. P. Mazon, (1928), 2002, p. 102 ; Hésiode a utilisé *δμῶος* pour parler du chêne vert, le chêne pédonculé et *πρῖνος* pour le chêne kermès, sempervirent

¹⁴⁷ Virgile, *Géorgiques*, II, 14-16, Trad. E. De Saint-Denis, (1957), 1982, p. 20

¹⁴⁸ Le port des deux arbres est majestueux (30-40 m de hauteur) avec une cime large et puissante. L'enracinement d'abord pivotant développe ensuite un système de racines obliques et latérales ; les glands ont une capacité à germer en automne, A. Bary-Lenger, J.-P. Nebout, *Les chênes pédonculé et sessile en France et en Belgique*, 1993, p. 2-3

¹⁴⁹ Ovide, *Métamorphoses*, VII, 622-624, Trad. G. Lafaye, 1995, p. 50

La puissance de Zeus était sous-entendue par les qualificatifs que les auteurs anciens donnaient au bois de chêne, à son tronc et à sa ramure : Homère avait utilisé l'expression *δούρατα μακρὰ*, « arbres élevés » pour la fabrication du radeau d'Ulysse¹⁵⁰ ; Apollonios de Rhodes s'était servi de l'expression *δύσφημος*, les « chênes élevés », qui étaient au sommet de la montagne où Argos avait construit un autel pour sacrifier à Héra¹⁵¹ ; pour Virgile, de hauts arbres, *arbores altae* avaient abrité, dans le Latium, Enée et ses compagnons sous lesquels ils s'étaient étendus pour manger les tables qu'ils dédiaient à Jupiter¹⁵² .

Les voix du chêne

De la citation d'Hérodote sur la fondation du sanctuaire de Dodone se dégage l'idée que le chêne sur le site était antérieur à l'instauration du culte qui avait eu des racines égyptiennes. La première prêtresse qui officiait à Dodone, venue d'Egypte et vendue comme esclave aux Pélasges, avait choisi volontairement un chêne pour établir un autel afin de reproduire le culte qu'elle rendait à Zeus en Egypte :

Hérodote, *Histoire*, II, 56, 1-2

Ἐγὼ δ' ἔχω περὶ αὐτῶν γνώμην τήνδε· εἰ ἀληθέως οἱ Φοίνικες ἐξήγαγον τὰς ἱράς γυναῖκας καὶ τὴν μὲν αὐτέων ἐς Λιβύην τὴν δὲ ἐς τὴν Ἑλλάδα ἀπέδοντο, δοκέει ἐμοί ἢ γυνὴ αὕτη τῆς νῦν Ἑλλάδος, πρότερον δὲ Πελασγίης καλευμένης τῆς αὐτῆς ταύτης, πρηθῆναι ἐς Θεσπρωτοῦς, ἔπειτα δουλεύουσα αὐτόθι ἰδρύσασθαι ὑπὸ φηγῶ πεφυκυίῃ ἱρὸν Διός, ὥσπερ ἦν οἶκος ἀμφιπολεύουσαν ἐν Θήβησι ἱρὸν Διός, ἔνθα ἀπίκετο, ἐνθαῦτα μνήμην αὐτοῦ ἔχειν·

« Quant à moi, je suis à cet égard de l'opinion que voici. Si véritablement les phéniciens enlevèrent les femmes consacrées et allèrent vendre d'une d'elle en Libye, l'autre en Grèce, je pense que cette dernière fut vendue dans la région de la Grèce actuelle – de la Pélasgie comme on l'appelait autrefois, c'est le même pays – qu'habitaient les Thesprotes, et que, étant esclave en ce pays, elle fonda sous un chêne qui avait poussé là un, sanctuaire de Zeus ; il était naturel qu'elle, qui à Thèbes servait dans un sanctuaire de Zeus, s'en souvînt aux lieux où elle était venue. Après quoi, lorsqu'elle comprit la langue grecque, elle institua un oracle »¹⁵³ .

Le texte de Strabon, qui citait Homère, confirme l'idée que les murmures du chêne furent le moyen de communication entre les consultants et Zeus aux temps héroïques de la fondation du sanctuaire primitif de Dodone et que les oracles de Zeus avaient valeur de loi à l'identique de celles inscrites dans les thémistes qui prescrivaient les lois et qui, à l'égal d'un sceptre représentant la royauté, devaient être respectées des habitants de la cité :

¹⁵⁰ Homère, *Odyssée*, V, 160-170

¹⁵¹ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 1136-1139

¹⁵² Virgile, *Enéide*, VII, 107-111

¹⁵³ Hérodote, *Histoire*, II, 56, 1-2, Trad. Ph.-E. Legrand, (1930), 1972, p. 105

Strabon, *Géographie*, VII, 7, 11, 15

Οἱ μὲν οὖν νεώτεροι λέγουσιν τομύρους· {παρ'} Ὀμήρω δ' ἀπλούστερον δεῖ δέχεσθαι θέμιστας, καταχρηστικῶς {ὡς} καὶ βουλάς, τὰ προστάγματα καὶ τὰ βουλήματα τὰ μαντικά, καθάπερ καὶ τὰ νόμιμα· τοιοῦτον γὰρ καὶ τό ἐκ δρυὸς ὑψικόμοιο Διὸς βουλήν ἐπακούσαι.

« Et dans Homère il est plus simple d'admettre que le mot « thémistés » a été employé par déviation de sens ainsi que « *boulai* » pour indiquer les prescriptions et les avis provenant d'un oracle comme il en existe d'autres qui sont le fait de lois. Tel est le cas des vers suivants : « Ecouter un avis de Zeus que fait entendre d'un chêne chevelu la haute frondaison »¹⁵⁴.

Ainsi que l'ancienneté de la tradition épique des poèmes homériques leur conférait une autorité sur les autres textes écrits, ceux-ci classaient le sanctuaire de Dodone parmi les plus anciens sanctuaires, Dodone était un lieu antique, presque primitif, isolé¹⁵⁵ où les puissances naturelles étaient privilégiées. Son histoire remonterait au IV^e siècle av. J.-C. car l'archéologie n'a pas mis à jour de constructions antérieures. Un des premiers monuments fut la construction d'un petit temple dédié à Zeus. Puis, dans la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C. on construisit un péribole de pierre entourant le chêne sacré en même temps qu'un bâtiment qui servait probablement d'habitation aux prêtres, nommé le prytanée par S. I. Dakaris¹⁵⁶. Ce mur d'enceinte du temple de Zeus et de la cour est remplacé au début du III^e siècle, par un portique à colonnes sauf à l'est, là où était planté le chêne sacré, où il reste en place. A pied du mur de soutènement ouest du prytanée on érigea une terrasse et un escalier qui conduit probablement à un stade tandis qu'à la fin du IV^e siècle, la construction du bouleutérion se serait réalisée à l'est de la maison des prêtres. Ainsi Le sanctuaire de Zeus dodonéen se situe au sud-est de la cité que l'ensemble du sanctuaire domine C'est au règne du roi Pyrrhos (297-272) que S. I. Dakaris attribuait les principales transformations du sanctuaire qui se seraient prolongées sous le règne de son fils.

Nous avons vu qu'au livre XIX de l'*Odyssée*, Homère avait relié le bruissement du feuillage du chêne à la volonté de Zeus¹⁵⁷, et ce lien, Homère le faisait encore à un autre moment du voyage d'Ulysse qui demandait encore à Zeus de le guider sur le chemin qu'il devait suivre pour retourner à Ithaque. De ce point de vue, les oracles du chêne dodonéen apparaissent être l'instrument conducteur des migrants dont l'Épire fut un passage pour les Grecs pélasgiques¹⁵⁸ :

Homère, *Odyssée*, XIV, 327–330

Δωδώνην φάτο βήμεναι, ὄφρα θεοῖο ἐκ δρυὸς ὑψικόμοιο Διὸς βουλήν ἐπακούσαι, ὅππως νοστήσει Ἰθάκης ἐς πῖονα δῆμον ἤδη δὴν ἀπεών, ἢ ἀμφαδὸν ἦε κρυφῆδόν.

¹⁵⁴ Strabon, *Géographie*, VII, 7, 11, 15, Trad.R. Baladié, 1989, p. 150 ; cit. Homère, *Odyssée*, XIV, 328

¹⁵⁵ Voir Homère qui nommait Dodone, « l'inclément », *δυσχείμερος*, traduit par P. Chantraine par « dont le climat est rigoureux, rigoureux, affreux », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 236 ; voir *Iliade*, XVI, 234

¹⁵⁶ S. I. Dakaris, *Archaeological guide to Dodona*, Ed. Cultural society, Etats-Unis, 1971, p.110-140

¹⁵⁷ *Op. cit.* p. 38, Homère, *Odyssée*, XIX, 296-299

¹⁵⁸ Quantin, « Aspects épirotes de la vie religieuse antique », *Revue des Études Grecques*, T. 112, 1999, p. 63

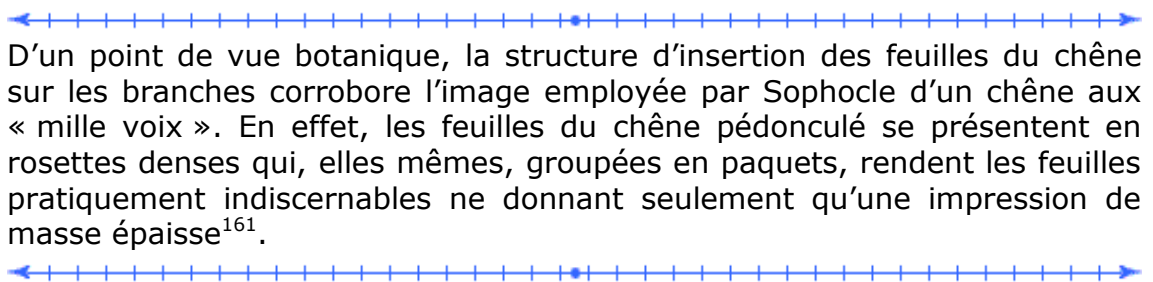
« Ulysse était parti, disait-on, pour Dodone. Au feuillage divin du grand chêne de Zeus, il voulait demander conseil pour revenir au bon pays d'Ithaque »¹⁵⁹.

Sophocle, de même fait dire à Héraclès qu'il était parti à Dodone pour écouter le murmure du chêne et obtenir de Zeus la connaissance de son destin :

Sophocle, *Les Trachiniennes*, 1169-1173

καὶ πολυγλώσσου δρυός, ἡ̅ μοι χρόνῳ τῷ ζῶντι καὶ παρόντι νῦν ἔφασκε μόχθων τῶν ἐφεστώτων ἐμοὶ ἰλύσιν τελείσθαι· κάδοκουν πράξειν καλῶς· τὸ δ' ἦν ἄρ' οὐδὲν ἄλλο πλὴν θανεῖν ἐμέ / οἷς γὰρ θανοῦσι μόχθος οὐ προσγίγνεται

« Je me suis fait écrire sous la dictée du chêne aux mille voix, truchement de mon père, lorsqu'il m'a déclaré qu'à cette date même, à l'heure où nous sommes, je verrais s'achever les malheurs qui m'accablent »¹⁶⁰.


D'un point de vue botanique, la structure d'insertion des feuilles du chêne sur les branches corrobore l'image employée par Sophocle d'un chêne aux « mille voix ». En effet, les feuilles du chêne pédonculé se présentent en rosettes denses qui, elles mêmes, groupées en paquets, rendent les feuilles pratiquement indiscernables ne donnant seulement qu'une impression de masse épaisse¹⁶¹.

La voix du feuillage du chêne dodonéen que les personnages d'Homère ou de Sophocle étaient venus écouter pour obtenir des paroles rassurantes était aussi le moyen d'expression de Jupiter chez les poètes latins. Ovide relatait comment Eaque était allé chercher auprès des branches du chêne le conseil de Jupiter pour repeupler son pays¹⁶² :

Ovide, *Métamorphoses*, VII, 627-632

Dum numerum miror : " totidem, pater optime, " dixi, / " tu mihi da ciues et inania moenia supple ! "intremuit ramisque sonum sine flamine motis / alta dedit quercus, pavidio mihi membra timore / horruerant stabantque comae tamen oscula terrae / roboribusque dedi, nec me sperare fatebar ;

« Un bruyant frémissement, sans qu'aucun souffle agitât les branches, parcourut le grand chêne ; mes membres frissonnaient d'émotion et de crainte et mes cheveux se dressaient sur ma tête ; pourtant je couvris de baisers la terre et le chêne sans exprimer mon espoir »¹⁶³.

¹⁵⁹ Homère, *Odyssée*, XIV, 327-330, Trad.V. Bérard (1924), 1992, p.185

¹⁶⁰ Sophocle, *Les Trachiniennes*, 1169-1173, Trad. P. Mazon, (1955), 1967, p. 57

¹⁶¹ P. Jarret, *Guide des sylviculteurs. La chênaie atlantique*, 2004, p. 208-209

¹⁶² Cette supplique se rattachait à un épisode de la légende de la guerre de Troie dans laquelle les Myrmidons combattaient au côté d'Achille ; selon une version de la légende, les Myrmidons qui étaient sujets du roi Eaque, périrent tous à cause d'une sécheresse et d'une chaleur épouvantable provoquées par Héra ; Zeus accède à la prière d'Eaque de repeupler son royaume en transformant des fourmis logées dans le tronc d'un chêne en autant de nouveaux sujets d'Eaque ; on peut noter, là encore, le lien entre Zeus et le chêne, l'image de l'arbre donnant à elle seule les caractéristiques physiques et morales, fonctions du dieu

¹⁶³ Ovide, *Métamorphoses*, VII, 627-632, Trad.G. Lafaye, 1995, P. 50 ; Les Myrmidons avaient accompagné Achille et avaient combattu les Troyens, impatients d'arrêter leur assaut, Homère, *Iliade*, XVI, 271-274, *ὡς ἂν Πηλεΐδην τιμήσομεν*,

Les paroles prophétiques de Jupiter qui émanaient du bruissement du feuillage du chêne secoué par le vent que les consultants entendaient au dehors du sanctuaire à l'intérieur duquel ils n'avaient pas accès étaient comparables au bruit des vents qui transmettaient les volontés d'Eole. Ulysse, débarqué sur l'île d'Eole, lors de son itinéraire du retour, avait reçu en cadeau du dieu une outre qui contenait les vents à l'exception du vent d'ouest (le Zéphyr) à qui Eole ordonnait de guider Ulysse. Strabon expliquait comment les pouvoirs d'Eole étaient pleinement justifiés par la position de l'île d'Eole dans le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie :

Strabon, *Géographie*, I, 2, 15, 5-16

Καὶ Πολύβιος δ' ὀρθῶς ὑπονοεῖ τὰ περὶ τῆς πλάνης· τὸν γὰρ αἰόλον τὸν προσημαίνοντα τοὺς ἔκπλους ἐν τοῖς κατὰ τὸν πορθμὸν τόποις ἀμφιδρόμοις οὖσι καὶ δυσέκπλοις διὰ τὰς παλιρροίας ταμίαν τε εἰρήσθαι τῶν ἀνέμων καὶ βασιλέα νενομίσθαι φησί· καθάπερ Δαναὸν μὲν, τὰ ὑδρεῖα τὰ ἐν Ἄργει παραδείξαντα, Ἀτρεά δέ, τοῦ ἡλίου τὸν ὑπεναντίον τῷ οὐρανῷ δρόμον, μάντις τε καὶ ἱεροσκοπουμένους ἀποδείκνυσθαι βασιλέας· τοὺς θ' ἱερέας τῶν Αἰγυπτίων καὶ Χαλδαίους καὶ Μάγους, σοφία τινὶ διαφέροντας τῶν ἄλλων ἡγεμονίας καὶ τιμῆς τυγχάνειν παρὰ τοῖς πρὸ ἡμῶν, οὕτω δέ καὶ τῶν θεῶν ἓνα ἕκαστον τῶν χρησίμων τινὸς εὐρετὴν γενόμενον τιμᾶσθαι. Ταῦτα δὲ προοικονομησάμενος οὐκ ἐξ τὸν Αἰόλον ἐν μύθου σχήματι ἀκούεσθαι, οὐδ' ὄλην τὴν Ὀδυσσεύς πλάνην, ἀλλὰ μικρὰ μὲν προσμεμυθεῦσθαι καθάπερ καὶ τῷ Ἰλιακῷ πολέμῳ, τὸ δ' ὄλον περὶ Σικελίαν καὶ τῷ ποιητῇ πεποιοῦσθαι καὶ τοῖς ἄλλοις συγγραφεῦσιν, ὅσοι τὰ περιχώρια λέγουσι τὰ περὶ τὴν Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν.

« Polybe en revanche a pleinement raison dans son interprétation du périple. Eole, dit-il, l'homme qui révéla les passages possibles au voisinage du détroit, dans ces lieux pleins de tourbillons, et de traversé difficile à cause des courants inverses, reçut de ce fait le nom de régisseur des vents et fut considéré comme roi. Il en fut de même pour Danaos qui avait indiqué les réservoirs d'eau à Argos, pour Atrée qui avaient découvert que le mouvement du soleil était opposé à celui du ciel : d'abord devins et interprètes sacrés, ils furent proclamés rois. Les prêtres égyptiens, les Chaldéens, les Mages également, quand ils se distinguaient particulièrement dans quelque branche du savoir, accédaient au gouvernement et aux honneurs autrefois tout au moins. De la même manière chacun des dieux est honoré pour avoir découvert quelque chose d'utile »¹⁶⁴.

ὅς μὲν ἄριστος Ἀργείων παρὰ νηυσὶ καὶ ἀγγέμαχοι θεράπροντες, γινῶ δὲ καὶ Ἀτρεΐδης εὐρὺ κρείων Ἀγαμέμνων ἦν ἄτην, ὃ τ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισεν « Il dit [Patrocle] et stimule l'ardeur de tous [les Myrmidons]. En masse, ils se ruent contre les Troyens. Et les nefes, à l'entour, terriblement résonnent de la clameur des Achéens », Trad. p. P. Mazon, (1937), 1967, p. 110 ; une des versions du mythe considérait que les Myrmidons avaient émigré en Grande Grèce, l'autre qu'ils étaient une population autochtone sur laquelle régnait Eaque et qui avait disparu à la suite d'une épidémie, ce qui avait entraîné le départ d'Eaque pour Dodone afin de pouvoir retrouver des sujets

¹⁶⁴ Strabon, *Géographie*, I, 2, 15, 5-16, Trad. G. Aujac, 1969, p. 102 ; Dans ses « Notes complémentaires », G. Aujac rappelle que le terme de Chaldéens qui désignait à l'origine les Babyloniens, fut très vite réservé aux prêtres de Babylone réputés pour leur science de la magie, de la divination ainsi que de l'astronomie (p. 190) ; Strabon ensuite considérait comme Polybe que le récit mythique d'Homère recouvrait le fait de l'existence d'un roi qui régnait sur des îles éoliennes au large de la Sicile dont il prit le nom et qui avait un don de prophétie ; Cit. Polybe, *Histoires*, XXXIV, 2, 4, voir aussi Diodore, *Bibliothèque historique*, V, 7

Les exemples dans la tradition grecque et latine abondent dans lesquels le bruit puissant de la frondaison du chêne de Dodone et les bruits prophétiques sont indissociables.

Du côté grec, avant le Pseudo-Apollodore, Apollonios de Rhodes a aussi décrit¹⁶⁵ comment Jason avait inséré dans la proue de son navire Argos une poutre divine donnée par Athéna. Le bois de la poutre, suivant Apollonios de Rhodes, provenait d'un chêne de Dodone et était doué d'une puissance sonore divine :

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 580-588

Αὐτίκα δ' ἄφνω ἴαχεν ἀνδρομέη ἐνοπιῆ μεσσηγὺ θεόντων αὐδῆεν γλαφυρῆς νηὸς δόρυ, τό ρ' ἀνὰ μέσσην στεῖραν Ἀθηναίη Δωδωνίδος ἤρμωσε φηγοῦ. Τοὺς δ' ὀλοὸν μεσσηγὺ δέος λάβεν εἰσαῖοντας φθογγὴν τε Ζηνός τε βαρὺν χόλον. Οὐ γὰρ ἀλύξειν ἔννεπεν οὔτε πόρους δολιχῆς ἀλός, οὔτε θεέλλας ἀργαλέας, ὅτε μὴ Κίρκη φόνον Ἀψύρτοιο νηλέα νίψειεν·

« Et voici que tout à coup, au milieu de leur course, retentit une clameur humaine, celle de la poutre parlante du navire d'Athéna avait tirée d'un chêne de Dodone pour l'ajuster au milieu de l'étrave. Une crainte mortelle les saisit pendant qu'ils entendaient la voix et le lourd courroux de Zeus : elle leur disait qu'ils n'échapperaient ni aux dangers de la mer immense, ni aux terribles tempêtes¹⁶⁶.

On peut penser que c'était l'origine spécifiquement dodonéenne de la poutre qui avait permis à Athéna de demander à son père Zeus de conférer au bois une puissance parlante. Ainsi pour Philostrate, c'était bien aux oracles de Zeus qu'était redevable les voix venues du bateau des Argonautes, comme si la divinité de la parole du chêne de Dodone était suffisamment persistante pour être transférée à tout bois tiré d'un des arbres du sanctuaire :

Philostrate, *la galerie de portraits*, II, 15, 1

ὧ κατὰ Δωδώνην ὁ Ζεὺς ἐς τὰ μαντεῖα ἐχρήτο. Γνώμη δὲ ἐς τὸν πλοῦν ἦδε· χρυσοῦν ἀπόκειται τι ἐν Κόλχοις κώδιον κριοῦ ἀρχαίου,

« La carène a été faite d'un arbre antique que Zeus avait choisi dans la forêt de Dodone pour rendre ses oracles »¹⁶⁷.

Du côté latin, le pseudo-Sénèque¹⁶⁸ utilisait le verbe *mugior*¹⁶⁹ pour évoquer comment le mugissement du chêne et des arbres du Parnasse scellaient le destin d'Hercule :

¹⁶⁵ Pseudo-Apollodore, *la Bibliothèque*, I, 9, 16, 110, « Jason fit appel à Argos, fils de Phrixos, et celui-ci sur les instructions d'Athéna, construisit un navire à cinquante rames qui fut appelé Argo, du nom de son constructeur. A la proue, Athéna ajusta une pièce douée de parole, venant du chêne de Dodone » Trad.J.-C. Carrière, 1991, p. 45

¹⁶⁶ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 580-588, Trad. F. Vian, 1974, p. 95

¹⁶⁷ Philostrate, *la galerie de portraits*, II, 15, 1, Trad. A. Bougot, 1991, p. 86 ; les héros qui étaient montés sur le navire étaient tous des Argonautes antérieurs à la guerre de Troie : les Dioscures, Héraclès, les Eacides, les fils de Borée écrit A. Bougot dans ses « notes », p. 133

¹⁶⁸ Le pseudo-Sénèque aurait été un stoïcien disciple de Sénèque qui s'était opposé à Néron, G.-B. Giovanna, "L'Octavia du Pseudo-Sénèque : une tragédie parentale", *Vita Latina*, n°163, 2001. p. 48

¹⁶⁹ A. Ernout et A. Meillet traduisaient le verbe latin *mugior* par le verbe français mugir, beugler pour le bétail et par extension le bruit sourd de la tempête, *Dictionnaire etymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 417

Sénèque [pseudo-Sénèque], *Hercule sur l'Oeta*, 1472-1475

peractum est, fata se nostra explicant. /Lux ista summa est: quercus hanc sortem mihi /fatidica quondam dederat et Parnassio /Cirrhaea quatiens templa mugitu nemus

« C'est bien, c'en est fait, mes destins se déploient ; ce jour est mon dernier jour ; le chêne, voix du destin, m'avait déjà assigné ce sort ainsi que le bois du Parnasse ébranlant de ses mugissements le temple de Cirrha »¹⁷⁰.



Du point de vue de la foresterie, celle-ci appuie l'allusion du pseudo-Sénèque à la présence de chênes sur les monts du Parnasse. En effet, sur le Parnasse, entre 600 et 800 mètres d'altitude, ce sont les formations arbustives à feuillage persistant qui dominent, composés de chênes kermès (*Quercus coccifera*) associées au genévrier cade, *Juniperus oxycedrus*, un arbuste de 1 à 10 mètres, sempervirente, et à la filaria à larges feuilles, *hillyrea latifolia*, également un petit arbre qui dépasse par sa taille le chêne kermès (jusqu'à 8 mètres contre «2 mètres»¹⁷¹). Plus au nord-est sur la façade orientale de la Grèce depuis le massif du Pilon, sur l'Ossa, l'Olympe, jusqu'en Thrace. Les chênes kermès font place aux chênes verts, (*Quercus ilex*). Les chênes verts sont alors associés aux aux chênes pubescents (*Quercus pubescens*) et se mélangent à des hêtraies calcicoles qui se localisent entre 700 et 1300 m d'altitude sur le revers de l'Ossa, de l'Olympe et de Vermion¹⁷².

La foresterie qui privilégie donc la présence de chênes kermès sur les montagnes du versant est de la Grèce centrale, atteste par ailleurs de la présence dominante des chênes verts sur la zone côtière occidentale de l'Epire jusqu'à 800 mètres d'altitude dans les parties plus ensoleillées. Plus précisément, la couverture forestière des pentes du Tomaros où se trouve Dodone est essentiellement composée de chênes kermès et de forêts claires de chênes verts peu productifs, écrit B. Bousquet¹⁷³. C'est donc *Quercus ilex* qui aurait pu pousser naturellement à Dodone. Cette constatation était la tradition pour laquelle, le bruit du feuillage du chêne de Dodone était persistant et constant puisque l'yeuse est un chêne à feuilles persistantes. Cependant, il faut également supposer également la permanence de vents pour agiter tout au long de l'année le feuillage. Du point de vue de la climatologie, la géographie de l'Epire, à laquelle appartient Dodone, entraîne au contraire une variabilité importante des vents.

En effet, l'Epire est structurée en chaînons parallèles : à l'est, le Xerovouni, une région de hautes crêtes obtuses désertiques et burinées¹⁷⁴; à l'ouest le massif de Louros et, entre ces deux lignes

¹⁷⁰ Sénèque, *Hercule sur l'Oeta*, 1472-1475, Trad. F.-R. Chaumartin, 1999, p. 69 ; pour F.-R. Chaumartin plusieurs facteurs linguistiques, de style et de fond plaident pour ne pas faire d'Hercule sur l'Oeta une œuvre de Sénèque mais comme celle d'un auteur postérieur sans doute d'époque flavienne, « Notice », p. 7

¹⁷¹ Rameau, Mansion, *La flore forestière française. Région méditerranéenne*, 1989, *Quercus*, p. 309, 789

¹⁷² Voir Barbero, Quezel, « Les groupements forestiers de Grèce centro-méridionale », *Ecologia Meditarrenea. Revue internationale d'écologie méditerranéenne*, n°2, 1976

¹⁷³ Bousquet, *La Grèce continentale. Interprétation géomorphologique de l'Epire, de l'Arcanie et des îles ioniennes*, Thèse Université Paris IV, Lille, 1976, p. 24-26, 211, 213

¹⁷⁴ Les crêtes sont recouvertes de neige jusqu'à mille mètres en hiver

faîtières, deux cuvettes parallèles, celle de Jannina (ou Janina) et celle de Dodone dominée par l'Olitzaka et par le Tomaros. Dodone est comme bloquée, prise dans une faille verticale au pied du Tomaros qui domine le site à 2010 mètres d'altitude.

Dodone, enclavée dans une des gorges étroites de l'Épire, était dominée par un paysage austère fait de crêtes dressées « comme des murs », écrit B Bousquet¹⁷⁵. Elle est balayée en hiver par des courants dominants d'air froids qui frappent toute l'Épire et le Tomaros. Venus de l'air polaire atlantique, les vents hivernaux très instables, car réchauffés par les courants méditerranéens, entraînent de nombreuses perturbations, notamment sous forme de neige ou d'averses orageuses. En revanche, l'été, les perturbations climatiques sont relativement faibles. L'anticyclone de Sibérie alors dominant se traduit en Épire par des fronts chauds souvent très secs et entraîne une situation atmosphérique très stable qui affecte d'autant plus Dodone que la cité est située dans une vallée à basse altitude (600 mètres)¹⁷⁶. La période d'été n'était donc pas propice au bruissement du feuillage du chêne dodonéen réduit, en l'absence de vent, à un frêle murmure. La période d'hiver, qui est plus favorable pour secouer les branches de l'arbre, notamment du chêne vert.



A partir des textes des auteurs anciens, C. Carapanos avait reconstitué l'environnement du site de Dodone qui présentait une nature arrosée de très nombreuses sources qui prenaient naissance sur le Tomaros et qui créaient à Dodone une vaste zone marécageuse. La vision des anciens de Dodone comme une petite ville encaissée protégée des grands vents et entourée de pâturages et de maigres terres de labour¹⁷⁷, permettait de coroborer la mention d'une pousse de chênes sur le site (notamment ceux à feuilles persistantes ou semi persistantes tel l'yeuse ou le chêne kermès).



D'un point de vue géo-morphologique, la présence sur le site de Dodone d'un sol pierreux, calcaire, qui est dû au déversement de roches charriées par les torrents à la fonte des neiges dont la conséquence est le ravinement des pentes du Tomaros balayées par le vent hivernal, est favorable à l'installation de garrigue. Sur cette garrigue, les arbres sont essentiellement la *Quercus ilex* (yeuse) et/ou la *Quercus coccifera* (chêne kermès). L'yeuse et plus encore le chêne kermès, présentent une grande souplesse vis-à-vis des variations de température et ont une capacité de résistance à des températures négatives importantes inférieures à moins 15. Les deux

¹⁷⁵ Bousquet, *La Grèce continentale. Interprétation géomorphologique de l'Épire, de l'Arcanie et des îles ioniennes*, Thèse Université Paris IV, Lille, 1976, p. 4

¹⁷⁶ Birot, *La Méditerranée et le Moyen-Orient. La Méditerranée occidentale. Géographie physique et humaine. Péninsule ibérique. Italie. Afrique du Nord*. 1953, 8, 44, 49

¹⁷⁷ Caparinos, *Dodone et ses ruines*, 1878, p. 149-150 ; cit. un fragment de poème perdu d'Hésiode, *Les Eoses*, rapporté par le scholiaste de Sophocle à propos des *Trachiniennes*, « Hellopie, dit Hésiode, était une contrée riche en champs et en prairies, nourrissant beaucoup de moutons et de bœufs aux pieds cambrés. Elle était habitée par de nombreux mortels, possesseurs de grands troupeaux de moutons et de bœufs. A une extrémité de cette contrée était placée Dodone, chérie par Zeus. C'est là que le dieu a établi son oracle auquel il a donné pour demeure le creux d'un chêne. Les hommes, encouragés par de bons augures et apportant de riches présents, y vont toujours pour obtenir la faveur du dieu et apprendre sa volonté. »

arbres supportent également des situations à bilan hydrique déficitaire et des températures élevées jusqu'à 45°¹⁷⁸. Mais ces deux variétés si elles peuvent convenir au sol de Dodone, présentent l'inconvénient d'être de petite taille car, contrairement au chêne pédonculé qui peut atteindre 40 mètres et le chêne pubescent 25 mètres¹⁷⁹, l'yeuse ne dépasse pas 20 mètres, le chêne kermès deux mètres.

Mais le statut de *Quercus ilex* est ambivalent. S'il est l'arbre sur lequel avait poussé le rameau d'or qu'Enée avait été cueillir aux Enfers, il était aussi celui du sanctuaire des Euménides en Corinthe¹⁸⁰. D'autre part, c'était le chêne pédonculé, *Quercus robur*, qui, par sa haute stature et sa renommée était l'arbre représentatif de Zeus-Jupiter, le chêne le plus honoré par les Romains¹⁸¹. C'était l'arbre sur lequel Arès avait suspendu la toison d'or que Jason était allé chercher¹⁸²



Cette remarque conduit à penser que, chez les auteurs grecs et romains, c'était moins l'apparence réelle du chêne que les consultants regardaient à Dodone, que la notion, mise en avant, de l'innommable puissance de Zeus-Jupiter dont l'image archétypale était celle du chêne pédonculé.

les deux termes employés par les auteurs grecs pour citer le chêne de Dodone, *δρυς* et *φηγός*, avaient effectivement le sens de chêne, mais si le premier terme se rapportait à un chêne caducifolié (plus particulièrement le chêne pédonculé, le second correspondait à un chêne de l'espèce que P. Chantraine nommait *aegilops*¹⁸³. Cependant l'intérêt du substantif *δρυς* est de se rapporter à l'arbre générique quelles que soit l'espèce.



¹⁷⁸ Voir L. Trabaud, *La végétation et les feux de végétation en particulier dans la zone des garrigues*, Ed. Centre d'études phytosociologiques et écologiques de Montpellier, 1969 ; Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 1989, p. 835, 849 ; C. Daas, P. Montpied, B. Hanchi, "Responses of photosynthesis to high temperatures in oak saplings assessed by chlorophyll-a fluorescence: inter-specific diversity and temperature-induced plasticity", *Annals of Forest Science*, Ed. EDP Science, n° 65-3, Les Ulis, 2008, p. 5

¹⁷⁹ Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 1989, p. 839, 843, 847, 851

¹⁸⁰ Pausanias, *Périégèse*, II, 11, 3, *Τιπάνην ὁδὸς σταδίων μὲν ἐστὶν ἐξήκοντα καὶ ζευγέσιν ἄβατος διὰ στενότητα· (4) σταδίους <δὲ> προελθοῦσιν ἐμοὶ δοκεῖν εἴκοσι καὶ ἐν ἀριστερᾷ διαβάσι τὸν Ἀσωπὸν, ἐστὶν ἄλσος πρὶνῶν καὶ ναὸς θεῶν ἃς Ἀθηναῖοι Σεμνάς, Σικυώνιοι δὲ Εὐμενίδας* Titané est à soixante stades de Sicyone, mais la route est impraticable pour les voitures à cause de son peu de largeur. Après avoir fait vingt stades, autant que je peux l'évaluer, vous traversez l'Asope, à gauche du chemin, et vous trouvez un bois de chênes verts et le temple des déesses connues des Athéniens sous le nom de Semnae (Sévères), et des Sicyoniens, sous celui d'Euménides.

¹⁸¹ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 3, 1

¹⁸² Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, 1268-1270 ; L'impression de grandeur du chêne pédonculé était rendue par Stace qui avait utilisé le terme de *robur* pour décrire l'élan de l'arbre depuis la profondeur d'un lac jusqu'au ciel, *Stat, quae perspicuas nitidi Melioris opacet / arbor aquas complexa lacus; quae robore ab imo / incurvata vadis redit inde cacumine recto / ardua, ceu mediis iterum nascatur ab undis / atque habitat uitreum tacitis radicibus amnem ?*, « Il se dresse pour ombrager les eaux transparentes de l'élégant Melior, un arbre qui couvre tout le bassin ; à peine sorti de terre, pourquoi son tronc vigoureux se ploie-t-il vers l'eau et repart-il ensuite tout droit, d'un jet, comme s'il renaissait du milieu des ondes et s'enfonçait par de secrètes racines dans le cristal de la fontaine ? », Stace, *Silves*, II, 3, 1-5, Trad. H.-J. Izaac, (1943), 2003, p. 72 ; Atedius Melior était un dédicataire du Stace avec lequel le poète semble avoir eu une certaine intimité, voir « The friends of Martial, Statius and Pliny and the dispersal of patronage », *The Harvard School of Public Health* (H.S.C.Ph.) n°79, 1973, p. 265-300.

¹⁸³ P. Chantraine ajoutait que l'*aesculus* a été « sémantiquement adaptée par le latin au mot *fagus*, hêtre. Comme le hêtre, arbre des régions humides était très rare en Grèce, les Grecs ont rapproché la forme grecque du hêtre, *φάγος* de la forme *φήγινος* correspondant au chêne *aegilops* », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 299 ; 1194 ;

Le chêne dit *aegilops* correspondrait au chêne répertorié sous le nom de *Quercus ithaburensis Macrolepis* dont le genre est mal identifié. Il serait, pour J. White, une extension de *Quercus macrolepis*, proche de la *Quercus pubescens*, le chêne pubescent (les deux arbres sont caducifoliés et leurs feuilles petites, sont lobées)¹⁸⁴. *Quercus aegilops* qui pousse dans les régions humides supraméditerranéennes et montagnardes méditerranéennes est un chêne sempervirente typique de la Grèce et la *Quercus macrolepis* à laquelle *Quercus aegilops* est identifiée, est aussi un arbre à feuilles persistantes des régions méditerranéennes (mer Egée, sud de l'Italie, Asie Mineure) qui ressemble par sa taille à la *Quercus ilex*, l'yeuse (la taille de la *Quercus macrolepis* varie de 15 à 25 mètres, celle de l'yeuse entre 10 et 20 mètres) et par le type de feuilles, dentées, à lobes aigus.



Un autre moyen avait pu pallier la perte des feuilles du chêne pédonculé ou la faiblesse de bruissement de l'yeuse ou du chêne kermès, dû à l'absence de vent l'été, celui du bois sacré de chênes mentionné par plusieurs auteurs. Eschyle affirmait que le bois se situait dans l'enceinte sacrée du sanctuaire entre le sanctuaire d'Aphrodite-Dioné et le temple de Zeus¹⁸⁵ :

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 830, 835

τὴν αἰπύνωτόν τ' ἀμφὶ Δωδώνην, ἵνα / μαντεῖα θᾶκός τ' ἐστὶ Θεσπρωτοῦ Διός,
/ τέρας τ' ἄπιστον, αἱ προσήγοροι **δρύες**, / ὑφ' ὧν σὺ λαμπρῶς κοῦδὲν αἰνικτηρίως
/ προσηγορεύθης ἢ Διὸς κλεινὴ δάμαρ / μέλλουσ' ἔσεσθαι· τῶνδε προσσαίνει σέ τι;
« Et au haut du plateau de Dodone, où sont l'oracle et le siège de Zeus Thesprote
et l'incroyable prodige des chênes parlants qui, clairement et sans énigme
saluèrent en toi celle qui devait être l'illustre épouse de Zeus »¹⁸⁶.

Claudien s'était aussi fait écho de la transmission de prophéties par le bois des chênes à Dodone :

Claudien, *Pour le troisième consulat d'Honorius*, 115-118

*Post Pelion intras / Neries inlustre toris / te plucher Enipheus / celsaque Dodone
stupuit rursusque locutae In te Chaoniae mouerunt carmina quercus*
« Puis tu gagnes de Pélion qu'illustre le lit de la Néréide ; et tu stupéfie le bel
Enipée et l'altière Dodone où les chênes de Chaonie pour toi retrouvent la parole
et les chants prophétiques»¹⁸⁷.

Les textes d'Eschyle et de Claudien¹⁸⁸, tout en laissant supposer l'existence d'une multiplicité de voix, sont cependant trop ambigus pour déterminer si cette multiplicité émanait du nombre de chênes du bois du sanctuaire, ou des répercussions sonores

¹⁸⁴ J. White, *Encyclopédie des arbres*, Ed. Flammarion, 2005, p. 353

¹⁸⁵ Rachtet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962. p. 92

¹⁸⁶ Eschyle, « Prométhée enchaîné », 830-835, Trad.E. Chambry, 1964, p. 120

¹⁸⁷ Claudien, *Pour le troisième consulat d'Honorius*, 115-118, Trad. J.-L. Charlet, 2000, p. 42

¹⁸⁸ Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 830, 835 ; Claudien, *Pour le troisième consulat d'Honorius*, 115-118

des branches du chêne de Zeus¹⁸⁹. Mais les deux textes expriment la force et de la puissance de Zeus que celles-ci se manifestent au travers d'un ou de plusieurs chênes. Zeus résumait un principe d'unicité sacrée (qui rassemblait la multiplicité) ce qui, pour Héraclite, était l'essence même du bien commun, un modèle archétypal s'opposé au multiple qui s'éparpillait dans la banalité du particulier :

Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 10, 2, frag. 11

« C'est ainsi qu'Héraclite affirme que ni l'obscurité ni la lumière, ni non plus le mal ni le bien ne sont différents mais qu'ils sont identiques ; c'est pourquoi il blâme Hésiode de ne pas faire la différence qu'il y a entre le jour et la nuit. Car le jour et la nuit sont un, dit-il en s'exprimant ainsi : « Hésiode est le maître des plus nombreux, lui dont on croit qu'il sait plus de choses, alors qu'il ne connaissait pas même le jour et la nuit car ils sont un »¹⁹⁰.

Dans le tableau suivant, les termes des auteurs anciens se rapportent tous, à l'exception d'Eschyle, à une forme conjuguée au singulier du chêne, *δρῦς*, (généralement le gérondif), ce qui renforce l'idée de l'unicité symbolique et de la toute puissance de Zeus-Jupiter que le chêne dodonéen matérialisait. Les textes grecs se partagent entre deux espèces de chêne, le chêne pédonculé caducifolié (chez les auteurs latins, *Quercus robur*), majoritaire et le chêne que P. Chantraine désignait par le chêne de Grèce, *aegilops*, dont les feuilles sont semi-persistantes (la chute s'effectue très tard, souvent au printemps lors de l'éclosion des nouveaux bourgeons). Théophraste reconnaissait ces deux espèces de chênes comme des arbres typiques de la Grèce qui poussaient notamment sur le mont Ida de Troade.

Homère, <i>Odyssée</i> , XIV, 327-330	<i>δρῦς (δρυός)</i>	Dodone
Sophocle, <i>Les Trachiniennes</i> , 169-172	<i>φηγός (φηγόν)</i>	Dodone
Sophocle, <i>Les Trachiniennes</i> , 1169-1173	<i>δρῦς (δρυός)</i>	Dodone
Platon, <i>Phèdre</i> , 275b-275c	<i>δρῦς (δρυός)</i>	Dodone
Eschyle, <i>Prométhée enchaîné</i> , 829, 831	<i>δρῦς (δρύες)</i>	Dodone
Strabon, <i>Géographie</i> , VII, 7, 10, 1-15	<i>φηγός (φηγόν)</i>	Dodone
Strabon, <i>Géographie</i> , VII, 7, 11, 15	<i>δρῦς (δρυός)</i>	Dodone
Strabon, <i>Géographie</i> , VII, fragments, 2	<i>δρῦς (δρυός)</i>	Dodone
Apollonios de Rhodes, <i>Argonautiques</i> , IV, 580-588	<i>φηγός (φηγοῦ)</i>	Dodone
Pausanias, <i>Périégèse</i> , I, 17, 5, (40)	<i>φηγός (φηγός)</i>	Dodone
Ovide, <i>Métamorphoses</i> , VII, 627-632	<i>Quercus (robur)</i>	Chêne issu de Dodone
Ovide, <i>Métamorphoses</i> , VII, 622-623	<i>Quercus (robur)</i>	Chêne issu de Dodone

La renommée du site, fréquenté par de nombreux pèlerins venus y faire leurs demandes et trouver une réponse, exigeait des sons permanents peut aussi expliquer

¹⁸⁹ Chez Eschyle, la forme plurielle est-elle une métonymie poétique pour évoquer les sons des multiples feuilles du chêne ?

¹⁹⁰ Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 10, 2, frag. 11, Trad. J.-F. Pradeau, (2002), 2004, p. 97

l'introduction du procédé oraculaire des vases de bronze à Dodone qui relayait la faiblesse sonore du chêne de Zeus. De nombreux auteurs ont considéré que l'emploi des vases oraculaires était un procédé relativement tardif¹⁹¹ qui venait après ceux, plus anciens, du chêne et des colombes. Mais la voix du chêne n'était pas compréhensible sans la science des prêtres et aux prêtresses de Dodone qui semblent avoir pratiqué pour beaucoup de commentateurs « l'incubation » en provoquant dans un rêve l'apparition de Zeus¹⁹². La pratique cultuelle, comme les fonctions du personnel qui desservaient les temples oraculaires à Dodone, ne sont pas entièrement élucidées mais, ainsi que le note F. Quantin, les fouilles faites à différentes époques ne montrent pas une pratique cultuelle continue sur le site¹⁹³ : Le matériel découvert par H.W. Parke dans le sanctuaire, en effet, semble remonter au plus tôt à la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C.¹⁹⁴ ; les lamelles de plomb retrouvées sur le site dodonien qui servaient à consulter l'oracle, semblent montrer que les demandes des consultants étaient écrites sur ces tablettes sans doute enterrées au pied du chêne sacré¹⁹⁵. Il y avait donc une sorte de discontinuité entre la demande et la réponse : la demande écrite ne mettait pas les consultants en relation directe avec les dieux et les prêtres et/ou prêtresses choisissaient le moyen oraculaire le plus approprié pour transmettre la réponse de Zeus¹⁹⁶. Mais E. Loth ajoute que « Le fait d'enterrer les lamelles autour du chêne montre que l'arbre était au cœur de la pratique mantique et de la manifestation divine »¹⁹⁷.

Les premiers desservants de Zeus furent les *Selloi*, qui seuls avaient été évoqués par Homère¹⁹⁸, et à qui Strabon donnait aussi la première place :

Strabon, *Géographie*, VII, 7, 12, 1-5

Κατ' ἀρχάς μὲν οὖν ἄνδρες ἦσαν οἱ προφητεύοντες· καὶ τοῦτ' ἴσως καὶ ὁ ποιητὴς ἐμφαίνει· ὑποφήτας γὰρ καλεῖ, ἐν οἷς τάπποιτο κἂν οἱ προφήται· ὕστερον δ' ἀπεδείχθησαν τρεῖς γραῖαι, ἐπειδὴ

« A l'origine [à Dodone], ce sont les hommes qui jouaient le rôle de prophètes ; et c'est bien sans doute ce que nous montre le poète [Pindare] car il les appelle « hypophrètes » parmi lesquels on peut ranger aussi les prophètes »¹⁹⁹.

Plus tard, l'interprétation des signes prophétiques fut confiée à des prêtresses appelées Péliades même si, selon C. Carapanos, la substitution eut lieu dans un temps très-ancien antérieurement même à la première pythonisse de Delphes²⁰⁰. R.

¹⁹¹ Carapanos, *L'oracle de Dodone*, 1878, p.13

¹⁹² F. Lechat, p. « Incubatio », Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, T. 3-1, (1892), 1904, p. p. 458

¹⁹³ F. Quantin, « Gaia oraculaire » in *Mètis, anthropologie du monde grec ancien*, 1992, p. 181

¹⁹⁴ Pour H.W. Parke, Dodone n'aurait pas bénéficié d'une continuité cultuelle, *the oracles of Zeus. Dodona, Olympia, Ammon*, Ed. B. Blackwell, Oxford 1967, p. 265-300

¹⁹⁵ L'hôte, *Les lamelles oraculaires de Dodone*, 2006, p. 440 ; Carapanos, *L'oracle de Dodone*, 1878, p. 14

¹⁹⁶ C. Carapanos, *L'oracle de Dodone*, 1878, p. 14

¹⁹⁷ L'hôte, *Les lamelles oraculaires de Dodone*, 2006, p. 441

¹⁹⁸ *Op. Cit.* p. 73, Homère, *Iliade*, XVI, 233-235

¹⁹⁹ Strabon, *Géographie*, VII, 7, 12, 1-5, Trad. R. Baladier, 1989, p. 150 ; R. Baladier note que le terme d'hypophrète est un terme archaïque utilisé particulièrement pour les prêtres de Dodone

²⁰⁰ Carapanos, *L'oracle de Dodone*, 1878, p. 12 ; les Delphiens, selon Pausanias, considéraient que l'installation des prêtresses à Dodone était très ancienne puisqu'elle remontait avant l'installation de la prêtresse Phémonoé, *την δὲ*

Rachet rejoint l'avis de C. Carapanos et considère que l'intervention des prêtresses comme interprètes des bruits du chêne daterait de la période préhellénique lorsque les Hellènes, qui avaient occupé Dodone, avaient remplacé des hommes par des femmes²⁰¹. La constante que montrait Sophocle restait, qu'à cette époque, le feuillage du chêne constituait le moyen principal pour apporter les réponses données par les prêtresses :

Sophocle, *Les Trachiniennes*, 169-172

Τοιαῦτ' ἔφραζε πρὸς θεῶν εἰμαρμένα / τῶν Ἡρακλείων ἐκτελευτᾶσθαι πόνων, / ὡς τὴν παλαιὰν φηγὸν αὐδήσαι ποτε / Δωδῶνι δισσῶν ἐκ πελειάδων ἔφη

« Le chêne antique de Dodone l'avait un jour proclamé, disait-il, par la voix de ses deux prêtresses »²⁰².

C. Carapanos faisait remarquer qu'un silence de plusieurs siècles avait séparé les références légendaires du chêne dodonéen à la période héroïque de celles faites sur le chêne à la période historique où, malgré un déclin relatif, Dodone restait toujours un centre religieux très important pour les Doriens²⁰³. A. Gartzou-Tatti considère, comme C. Carapanos, que les premiers « maîtres » de l'oracle appartenaient à un mythe qui n'était pas le reflet de la réalité historique mais qui reflétait la vision que les Grecs avaient des oracles²⁰⁴.

A Rome, on retrouve une idée similaire de réconfort et d'assurance que les consultants attendaient des réponses sur leur destin du chêne de Dodone. A Rome, le chêne faisait partie des arbres bénéfiques et de bon augure²⁰⁵. La confiance apportée par les prédictions du chêne de Dodone explique en partie pourquoi dans *l'Énéide*, Virgile ne mentionnait pas l'incursion d'Enée à Dodone mais la plaçait à Buthrote, l'homologue de Troie, sur l'itinéraire que devait suivre Enée pour arriver dans le Latium²⁰⁶ : l'allusion à Dodone matérialisée par les vases venus de Dodone donnés par l'Épirote Hélénos à Enée avant son départ suffisait à rappeler le chêne mythique et à réaffirmer ainsi indirectement au héros la caution de Zeus-Jupiter.

πρότερον γενομένην, ταύτην ταῖς μάλιστα ὁμοίως οὔσαν ἀρχαίαν εὕρισκον, ἦν θυγατέρα Ἑλληνες Διὸς καὶ Λαμίας τῆς Ποσειδῶνός φασιν εἶναι, καὶ χρησμούς τε αὐτὴν γυναικῶν πρῶτην ᾄσαι καὶ ὑπὸ τῶν Λιβύων Σίβυλλαν λέγουσιν ὀνομασθῆναι, « La première qui ait porté ce nom de Sibylle et qui me paraît remonter à la plus haute antiquité, est celle que les Grecs disent fille de Zeus et de Lamia, fille de Poséidon ; elle est, suivant eux, la première femme qui ait prononcé des oracles, et ils ajoutent que ce fut des Libyens qu'elle reçut le nom de Sibylle », Pausanias, *Périégèse*, X, 12, 1, 115, Trad. M. Clavier, 1821, p. 393

²⁰¹ Rachet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962. p. 91 ; G. Rachet note que dès le V^e siècle av. J.-C., le nombre des pléiades (les prophétesses) de trois primitivement avait été réduit pour aboutir à une époque relativement tardive à une seule prêtresse, p. 91

²⁰² Sophocle, *Les Trachiniennes*, 169-172, Trad.P. Mazon, (1955), 1994, p. 20

²⁰³ Carapanos, *Dodone et ses ruines*, 1878, p. 140

²⁰⁴ A. Gartzou-Tatti, « L'oracle de Dodone. Mythe et rituel », *Kernos*, n° 3, 1990, p. 178

²⁰⁵ Le port par un Romain en public d'une couronne de chêne était associé pour les Romains à l'idée de succès, de prestige que symbolisait à la fois la stature du chêne et sa fécondité due à l'abondance de ses glands, Guillaume-Coirier, « Les couronnes militaires végétales à Rome », *Revue de l'histoire des religions*, 1993, p. 392

²⁰⁶ J. Perret, *Les origines troyennes de Rome*, Ed. Les-Belles-Lettres, Paris, 1942, p. 455-456

Le deuxième procédé archaïque pour interpréter les signes prophétiques fut celui du vol des colombes que Pausanias considérait comme un procédé oraculaire tout aussi vénérable que celui de l'interprétation du feuillage du chêne de Dodone :

Pausanias, *Périégèse*, VII, 21, 2, 12-18

καὶ οἱ Καλυδώνιοι τὸ παραυτικά ὡσπερ ὑπὸ μέθης ἐγίνοντο ἔκφρονες καὶ ἡ τελευταία σφᾶς παραπλήγας ἐπελάμβανε. καταφεύγουσιν οὖν ἐπὶ τὸ χρηστήριον τὸ ἐν Δωδώνῃ· τοῖς γὰρ τὴν ἡπειρον ταύτην οἰκοῦσι, τοῖς τε Αἰτωλοῖς καὶ τοῖς προσχώροις αὐτῶν Ἀκαρνᾶσι καὶ Ἑπειρώταις, αἱ πέλειαι καὶ τὰ ἐκ τῆς δρυὸς μαντεύματα μετέχειν μάλιστα ἐφαίνετο ἀληθείας

« Ils [les Calydoniens] ont recours, dans ces conditions [lorsqu'ils furent frappés de folie par Dionysos], à l'oracle de Dodone, car pour les habitants de cette partie du continent, les Etoliens et leurs voisins, Arcaniens et Epirotes, c'était les colombes et les réponses issues du chêne qui passaient pour receler le plus de vérité »²⁰⁷.

Hérodote restituait la version traditionnelle mythologique du vol de deux colombes qui, racontait-il, étaient parties d'Égypte dont l'une s'était envolée vers Dodone et s'était posée sur le haut d'un chêne pour ordonner aux habitants de fonder un oracle et dont la seconde, était partie vers la Libye :

Hérodote, *Histoires*, II, 55, 1-2

ταῦτα μὲν νυν τῶν ἐν Θήβῃσι ἱρέων ἤκουον, τάδε δὲ Δωδωναίων φασὶ αἱ προμάντιες? δύο πελειάδας μελαινας ἐκ Θηβέων τῶν Αἰγυπτίῶν ἀναπταμένας τὴν μὲν αὐτέων ἐς Λιβύην τὴν δὲ παρὰ σφᾶς ἀπικέσθαι, ἰζομένην δὲ μιν ἐπὶ φηγὸν αὐδάξασθαι φωνῇ ἀνθρωπῆϊ ὡς χρεὸν εἶη μαντήιον αὐτόθι Διὸς γενέσθαι, καὶ αὐτοῦς ὑπολαβεῖν θεῖον εἶναι τὸ ἐπαγγελλόμενον αὐτοῖσι, καὶ σφᾶς ἐκ τούτου ποιῆσαι.

« Et voici ce que disent les prophétesses de Dodone. Deux colombes noires se seraient envolées de Thèbes d'Égypte ; l'une d'elle serait allée en Libye, l'autre chez les Dodonéens et se serait posée sur un chêne. Celle-ci aurait déclaré avec une voix humaine qu'il fallait qu'on établisse à cet endroit un oracle de Zeus, eux auraient estimé que l'ordre qui leur était donné venait d'un dieu et dans cette pensée, l'auraient exécuté »²⁰⁸.

Le chant des colombes (*πελεια*, la colombe en grec) qui rendait les oracles à la manière du feuillage du chêne s'expliquait, pour P. Chantraine, par les vieilles traditions qui, pour les unes, liaient la voix des prêtresses au roucoulement des colombes et pour les autres, plus probablement, à cause des cheveux gris des prêtresses de Dodone qui rappelaient le plumage de la tête des colombes²⁰⁹. Hérodote qui s'était interrogé sur l'interprétation possible de la voix humaine légendaire de la

²⁰⁷ Pausanias, *Périégèse*, VII, 21, 2, 12-18, Trad. Y. Lafond, 2000, p. 70

²⁰⁸ Hérodote, *Histoires*, II, 55, 1-5, Trad. Ph. E. Legrand, (1930), 1982, p. 104

²⁰⁹ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 874 ; le premier sens que donnait le grammairien au terme *πελεια* était « pigeon sauvage »

colombe, pensait qu'une des explications venait de l'homonymie du nom de l'oiseau avec celui d'une vieille femme²¹⁰. La voix de la prêtresse, représentante de la colombe qui s'unissait à la voix du chêne, amplifiait et répercutait ainsi davantage la voix de l'oracle sur les décisions de Zeus.

Pour G. Racht, la version légendaire donnée par Hérodote correspondait au goût qu'avaient les Grecs pour l'antiquité de la civilisation égyptienne qu'ils venaient de découvrir²¹¹. Et nous avons déjà noté qu'une autre version servie par Philostrate, affirmait que les colombes avaient été offertes par Zeus à sa fille Hébé dont l'une s'était envolée vers Dodone pour empêcher le bûcheron Hellos, ancêtre des *Selloi*, d'abattre le chêne sacré Zeus²¹². G. Racht a fait remonter la tradition de la voix des colombes à la période pré-hellénique qui était à rattacher, selon C. Carapanos, à l'adjonction au culte de Zeus de celui de Dioné²¹³. Le double culte de Zeus et de Dioné relevait d'une légende qui avait été contée par des prêtresses de Dodone elles-mêmes et dont Hérodote considérait l'origine comme égyptienne²¹⁴ :

Hérodote, *Histoires*, II, 54, 1-7

Χρηστηρίων δὲ περὶ τοῦ τε ἐν Ἑλληνισι καὶ τοῦ ἐν Λιβύῃ τόνδε Αἰγύπτιοι λόγον λέγουσι. Ἔφασαν οἱ ἱερεῖς τοῦ Θηβαίου Διὸς δύο γυναῖκας ἱρείας ἐκ Θηβέων ἐξαχθῆναι ὑπὸ Φοινίκων, καὶ τὴν μὲν αὐτέων πυθέσθαι ἐς Λιβύην πρηθεῖσαν τὴν δὲ ἐς τοὺς Ἕλληνας· ταύτας δὲ τὰς γυναῖκας εἶναι τὰς ἰδρυσάμενας τὰ μαντήια πρώτας ἐν τοῖσι εἰρημένοισι ἔθνεσι.

« A propos des oracles, celui qui est chez les Grecs et celui qui est en Lybie, voici ce que racontent les Egyptiens. De Thèbes, me dirent les prêtres de Zeus Thébain, deux femmes consacrées au dieu auraient été enlevées par les Phéniciens ; et ils auraient appris que l'une d'elles fut conduite et vendue en Libye, l'autre chez les Grecs ; ce seraient ces femmes qui, les premières, auraient établi les oracles chez les peuples que j'ai dits »²¹⁵.

²¹⁰ Πηλειάδες δὲ μοι δοκέουσι κληθῆναι πρὸς Δωδωναίων ἐπὶ τοῦδε αἱ γυναῖκες, διότι βάρβαροι ἦσαν, ἐδόκεον δὲ σφι ὁμοίως ὄρνισι φθέγγεσθαι. Μετὰ δὲ χρόνον τὴν πελειάδα ἀνθρωπηίῃ φωνῇ αὐδάσασθαι λέγουσι, ἐπεῖτε συνετὰ σφι ἠῦδα ἡ γυνὴ· ἕως δὲ ἐβαρβάριζε, ὄρνιθος τρόπον ἐδόκεε σφι φθέγγεσθαι, ἐπεὶ τῶν ἄν τρώπων πελειάς γε ἀνθρωπηίῃ φωνῇ φθέγγεται; μέλαιναν δὲ λέγοντες εἶναι τὴν πελειάδα σημαίνουσι ὅτι Αἰγυπτίῃ ἡ γυνὴ ἦν, « Les femmes, me semble-t-il, furent appelées colombes par les Dodonéens pour cette raison qu'elles étaient barbares et qu'ils trouvaient leur langage pareil au chant des oiseaux. S'ils disent qu'après un temps la colombe parla avec une voix humaine, c'est qu'alors la femme s'exprimait de façon intelligible pour eux, tandis que, aussi longtemps qu'elle parlait une langue barbare, elle leur semblait préférer le même genre de sons qu'un oiseau », Hérodote, *Histoire*, II, 57, 1-7, Trad. Ph.E. Legrand, (1930), 1972, p. 105

²¹¹ Racht, « Le sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962, p. 87

²¹² Cette version légendaire des colombes à l'origine de l'oracle dodonéen servait d'explication à Servius du vers 466 du livre III de *l'Énéide* pour montrer la suprématie du chêne de Jupiter qu'il considérait comme l'arbre le plus élevé d'une forêt de chênes dont il soulignait la fécondité et la sacralité, *Narratur et aliter fabula : Jupiter quondam Hebae filiae tribuit duas columbas humanam uocem edentes quarum altera prouolauit in dodonae glandiferam siluam Epiri ibique consedit in arbore altissima, praecepitque ei qui tum eam succidebat ut ab sacrata quercu ferrum sacrilegum submoueret : ibi oraculum Jouis constitutum est*, Servius, *Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici*, III, 466, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. 423 ; le commentaire de Servius correspondait au vers de Virgile, *ingens argentum, Dodonaeosque lebeta*

²¹³ Caparinos, *Dodone et ses ruines*, 1878, p. 161

²¹⁴ Racht, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962. p. 87

²¹⁵ Hérodote, *Histoires*, II, 54, 1-7, Trad. Ph.-E. Legrand, 1936, p. 104

Strabon indiquait que Dioné avait partagé le sanctuaire avec Zeus²¹⁶ à Dodone et reproduisait les caractères de la Terre-Mère égéenne²¹⁷. Le lien entre Dodone, la Terre-mère et la Grèce était une façon pour Strabon de montrer que la Grèce avait été, dans son histoire, le centre de migration de peuples attirés par sa renommée redevable de son antiquité²¹⁸. La Terre-mère était toujours une terre prodigue depuis le temps où les hommes appartenaient à la race d'Or et dont la générosité spontanée n'exigeait pas en retour le dur labeur des hommes :

Hésiode, *Les travaux et les jours*, 117-126

τοῖσιν ἔην· καρπὸν δ' ἔφερε ζεῖδωρος ἄρουρα / αὐτομάτη πολλὸν τε καὶ ἄφθονον· οἳ δ' ἔθελημοὶ / ἤσυχοι ἔργ' ἐνέμοντο σὺν ἐσθλοῖσιν πολέεσσιν. / (ἄφνειοὶ μῆλοισι, φίλοι μακάρεσσι θεοῖσιν. / αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ τοῦτο γένος κατὰ γαῖ' ἐκάλυψε, / τοὶ μὲν δαίμονες ἄγνοι ἐπιχθόνιοι καλέονται / ἐσθλοί, ἀλεξίκακοι, φύλακες θνητῶν ἀνθρώπων, οἳ ῥα φυλάσσουσιν τε δίκας καὶ σχέτλια ἔργα / ἡέρα ἐσάμενοι πάντη φοιτῶντες ἐπ' αἶαν, / πλουτοδόται· καὶ τοῦτο γέρας βασιλῆιον ἔσχον.

« Tous les biens étaient à eux [les hommes de la race d'Or] le sol fécond produisait sans compter une abondante et généreuse récolte et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu des biens sans nombre. Depuis que le sol a recouvert ceux de cette race, ils sont par le vouloir de Zeus puissant, les bons génies de la terre, gardiens des mortels, dispensateurs de la richesse ; c'est le royal honneur qui leur fit départi »²¹⁹.

G. Glotz voyait dans l'association des rites de Zeus et de Dioné deux moments, un qui était la demande de provoquer le travail de la végétation l'autre, qui suivait le premier, des sacrifices en remerciement des dons de la Terre féconde. Cette double investiture relevait de l'union entre le principe organisationnel et Zeus et celui d'une concrétisation par la fertilité de la terre et Dioné²²⁰.

Le chêne, un arbre de la nature primitive, était l'archétype de la prodigalité de la Terre-Mère²²¹ car il fournissait le bois mais aussi la nourriture des hommes qui ramassaient ses glands²²². Ainsi Plutarque énumérait les avantages qu'avait procurés le chêne des forêts aux premiers hommes :

²¹⁶ Strabon, *Géographie*, VII, 7, 12, 5-7, *κἄν οἱ προφήται· ὕστερον δ' ἀπεδείχθησαν τρεῖς γυναῖκες, ἐπειδὴ καὶ σύνναος τῷ Διὶ προσαπεδείχθη καὶ ἡ Διώνη. Σουίδας μέντοι Θεταλοῖς μυθώδεσι λόγους προσχαρίζομενος, ἐκεῖθεν τέ φησιν εἶναι τὸ ἱερὸν μετενηνεγμένον ἐκ τῆς*, « Plus tard furent désignées pour cette tâche trois vieilles femmes en même temps que Dioné était désignée- pour être associée à Zeus et partager son temple », Trad. R. Baladié, 1989, p. 150

²¹⁷ R. Baladié, « notes complémentaire », Strabon, *Géographie, Fragments*, VII, 1989, p. 150

²¹⁸ Hésiode, *Théogonie*, 122-132

²¹⁹ Hésiode, *Les travaux et les jours*, 117-126, Trad. P. Mazon, (1928), 1986, p. 90

²²⁰ Glotz, *La civilisation égéenne*, 1923, p 276-278

²²¹ pour Apollonios de Rhodes, une des marques de l'antiquité des Arcadiens était qu'ils se nourrissaient de glands, *Αἰσῶν αὐτὸ μέγα δὴ τι δυσάμμορος. Ἥ τέ οἱ ἦεν βέλτερον, εἰ τὸ πάροιθεν ἐνὶ κτερέεσσιν ἐλυσθεῖς* « Seuls existaient les Arcadiens Apidanéens, ces Arcadiens qui, d'après la renommée étaient même antérieurs à la lune et mangeaient des glands dans la montagne », *Argonautiques*, IV, 253-255, Trad. F. Vian, 1981, p.81

²²² Le ramassage des glands faisait partie pour Calpurnius Siculus du travail du paysan pour assurer son alimentation, Calpurnius Siculus, *Bucoliques*, IV, 24-27, *i, potius glandes rubicundaque collige corna, duc ad mulctra greges et lac uenale per urbem non tacitus porta. Quid enim tibi fistula reddet, quo tutere famem ?*, « Va plutôt ramasser des glands et de rouges cornouilles, mène les bêtes à la traite et, à grands cris, porte le lait à vendre à travers la ville. Que te rapportera ton pipeau pour te protéger de la faim ? », *Bucoliques*, IV, 24-27, Trad.J. Amat, 1991, p. 37 ;

Plutarque, « Vie de Coriolan », 3, 4, 214f

Ἔστι δ' ἡ δρυς τῶν μὲν ἀγρίων καλλικαρπότατον, τῶν δὲ τιθασῶν ἰσχυρότατον. Ἦν δὲ καὶ σίπιον ἀπ' αὐτῆς ἡ βάλανος καὶ ποτόν τὸ μελίτειον, ὃσον δὲ παρῆχε τὰ πλείστα τῶν [νεμομένων τε καὶ] πτηνῶν, θήρας ὄργανον φέρουσα τὸν ἰζόν,

« En outre le chêne est, parmi les arbres sauvages, le plus fertile et parmi les arbres cultivés, le plus vigoureux. Enfin les hommes ont tiré du chêne des glands pour se nourrir et, pour boire, de l'hydromel ; cet arbre leur a permis aussi d'attraper pour les manger la plupart des oiseaux, en leur fournissant comme instrument de chasse la glu »²²³.

Dans les deux versions sur le voyage des colombes depuis l'Égypte, le chêne reste la première figure tutélaire de Zeus. Dans la version d'Hérodote, c'était sur un chêne que s'était posée l'une des deux colombes à Dodone et Philostrate²²⁴, dans sa version, citait simultanément la hache d'Hellos et la colombe sur le chêne et liait ainsi deux éléments clés mythiques du culte de Dodone, le chêne et les colombes à un troisième celui de la pratique rituelle sous la responsabilité des *selloi*. Le chêne et les colombes partageaient en outre d'être des indices d'heureux présages. Apollonios de Rhodes faisait de la colombe un signe envoyé par Aphrodite à Jason pour l'assurer de son retour en Colchide :

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, 545-551

« C'est pour vous, amis, que ce présage se produit par la volonté des dieux. Il n'y a pas moyen de lui donner meilleur sens que celui-ci : il faut aller trouver la jeune fille et lui parler en usant de tous les moyens de persuasion. Je ne la crois pas insensible s'il est vrai que Phinée a prédit que notre retour dépendrait de la déesse Cypris. Or ce doux oiseau [une colombe], qui est le sien, a échappé à la mort »²²⁵.

Pour les Grecs, les réponses des femmes-colombes ne relevaient pas seulement, selon Pausanias, de la reconnaissance d'un antique procédé séculaire mais elles relayaient aussi une science ancestrale à laquelle les Grecs pouvaient se fier²²⁶.

Les colombes, douées d'une parole oraculaire, établissent un moyen de communication entre les consultants et Zeus qui reflète la complétude du dieu, maître de la terre (le chêne par son enracinement profond²²⁷) et maître du monde aérien. Le lien était d'autant plus fort qu'Hérodote²²⁸ ou Denys d'Halicarnasse²²⁹ avaient insisté sur le choix de la colombe d'un chêne pour se poser à Dodone. Entre l'oiseau et l'arbre s'établit une continuité qui reprend à son compte le « couple » que formaient Zeus et

²²³ Plutarque, « Vie de Coriolan », 3, 4, 214f, Trad. R. Flacelière, E. Chambry, 1964, p. 178

²²⁴ Philostrate, *La galerie de tableaux*, II, 33, 1

²²⁵ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, 545-551, Trad. E. Delage, 1980, p. 73


²²⁶ *Op. cit.* p. 53, Pausanias, *Périégèse*, VII, 21, 2, 15

²²⁷ A. Gartzou-Tatti, « L'oracle de Dodone. Mythe et rituel », *Kernos*, n° 3, 1990, p. 179


²²⁸ Hérodote, *Histoires*, II, 55, 1-2

²²⁹ Δωδωναίους μυθολογουμένω ποτέ γενέσθαι· πλὴν ὅσον ἐκεῖ μὲν ἐπὶ δρυὸς ἱερᾶς (πέλεια) καθεζομένη θεσπιωδεῖν ἐλέγετο, « Selon la légende, exista jadis à Dodone, à ceci près que là-bas c'était une colombe perchée sur un chêne sacré qui, à ce qu'on raconte, prophétisait », Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 14, 5, Trad.V. Fromentin, 1994, p. 96 à Matiena près de Réate en Italie, l'oiseau prophétique consacré à Arès (Mars) était un pivert appelé *Picus*

Dioné. Comme le chêne qui abrite la colombe, Zeus résidant de Dodone accueille dans sa maison sacrée²³⁰ Dioné marquant ainsi une alliance entre le masculin, celui du ciel de Zeus et le féminin, celui de la Terre-mère.



D'un point de vue ornithologique, les colombes appartiennent au très vaste ensemble de la famille des Columbides qui comprend plus de 302 espèces. L'oiseau, appelé couramment colombe, n'est pas une espèce scientifiquement répertoriée. Dotée d'une grande capacité d'adaptation, la colombe est rattachée au groupe des tourterelles, (*Streptopelia*) qui, d'après R.-F. Johnston, semble avoir déjà été apprivoisées au temps de la Rome antique et partage, avec tous les Columbides, un roucoulement brusque et des cris rythmiques notamment au printemps au moment de la période de reproduction²³¹.



Alors qu'à l'époque d'Hérodote les données mythiques sur l'oracle de Dodone étaient déjà inintelligibles, selon A. Gartzou-Tatti²³², l'historien fut le premier à en proposer une interprétation rationnelle qui dégageait du mythe la réalité fondée sur le rituel desservi par les prêtres et les prêtresses :

Hérodote, *Histoires*, II, 56, 1-11

Ἐγὼ δ' ἔχω περὶ αὐτῶν γνώμην τήνδε· εἰ ἀληθέως οἱ Φοίνικες ἐξήγαγον τὰς ἱράς γυναῖκας καὶ τὴν μὲν αὐτέων ἐς Λιβύην τὴν δὲ ἐς τὴν Ἑλλάδα ἀπέδοντο, δοκέει ἐμοί ἢ γυνὴ αὕτη τῆς νῦν Ἑλλάδος, πρότερον δὲ Πελασγίης καλευμένης τῆς αὐτῆς ταύτης, πρηθῆναι ἐς Θεσπρωτοῦς, [2] Ἐπειτα δουλεύουσα αὐτόθι ἰδρύσασθαι ὑπὸ φηγῶ πεφυκυίῃ ἱρὸν Διός, ὥσπερ ἦν οἶκος ἀμφοπολεύουσαν ἐν Θήβησι ἱρὸν Διός, ἐνθα ἀπύκετο, ἐνθαῦτα μνήμην αὐτοῦ ἔχειν· [3] Ἐκ δὲ τούτου χρηστήριον κατηγήσατο, ἐπεὶτε συνέλαβε τὴν Ἑλλάδα γλῶσσαν· φάναι δὲ οἱ ἀδελφεὴν ἐν Λιβύῃ πεπρήσθαι ὑπὸ τῶν αὐτῶν Φοινίκων ὑπ' ὧν καὶ αὕτη ἐπρήθη.

« Quant à moi, je suis à cet égard de l'opinion que voici. Si véritablement les Phéniciens enlevèrent les femmes consacrées et allèrent vendre d'une d'elles en Libye, l'autre en Grèce, je pense que cette dernière fut vendue dans la région de la Grèce actuelle – de la Pélasgie comme on l'appelait autrefois, c'est le même pays – qu'habitaient les Thesprotes, et que, étant esclave en ce pays, elle fonda sous un chêne qui avait poussé là, un sanctuaire de Zeus. Il était naturel qu'elle, qui à Thèbes servait un sanctuaire de Zeus, s'en souvint aux lieux où elle était venue. Après quoi, lorsqu'elle comprit la langue grecque, elle institua un oracle »²³³.

²³⁰ ἢ Πάν ἢ Ζεὺς οἰωνόθροον / γόνον ὄξυβόαν τῶνδε μετοίκω / ὑστερόποινον / πέμπει παραβᾶσιν Ἐρινύν, « Ainsi, le puissant Zeus Hospitalier, dépêche à Alexandre les feux fils d'Atrée ; et bientôt, pour une femme qui fut à plus d'un homme, des bras vont s'engourdir en des luttes sans trêve, des genoux toucher la poussière, des lances se briser dès l'entrée au combat », Eschyle, *Agamemnon*, 60-66, Trad. P. Mazon, 1925, p. 12 ; P. Mazon note que l'expression Zeus Hospitalier signifie protecteur des hôtes

²³¹ R.-F. Johnston, *Le monde animal. Les oiseaux*. T. VIII, Ed. Stauffacher, Zurich, 1974, p. 231, 243, 255

²³² A. Gartzou-Tatti, « L'oracle de Dodone. Mythe et rituel », *Kernos*, n° 3, 1990, p. 176

²³³ Hérodote, *Histoires*, II, 56, Trad. Ph.-E. Legrand, 1936, p. 105

Le même souci d'une inscription légendaire dans une réalité historique avait animé Strabon : il se présentait comme un auteur crédible dont l'attitude critique vis-à-vis des mythes permettait aux Grecs de pouvoir distinguer entre ce qui relevait de la légende et de ce qui relevait de la réalité²³⁴ :

Strabon, *Géographie*, VII, 7, 10,10

Τὰ δὲ μυθεύόμενα περὶ τῆς δρυὸς καὶ τῶν πελειῶν, καὶ εἴ τινα ἄλλα τοιαῦτα, καθάπερ καὶ τὰ περὶ Δελφῶν, τὰ μὲν ποιητικώτερας ἐστὶ διατριβῆς τὰ δ' οἰκεία τῆς νῦν περιοδείας

« Parmi les traditions mythiques relatives au chêne et aux colombes et toute autre du même genre, qui ont des parallèles à Delphes, si les unes relèvent plutôt de la poésie, les autres ont leur place dans notre géographie présente »²³⁵.

Au printemps, le chêne et la colombe s'éveillent à la nature²³⁶, l'un par ses nouvelles feuilles, l'autre par son chant plus sonore et tous deux partagent une longue durée de vie. Dans l'*Enéide*, il y a concordance entre le don des vases de Dodone par Hélénos à Enée et l'arrivée du printemps. Enée qui avait abordé à Buthrote au début de l'hiver, il en partait au début du printemps qui était la saison favorable où l'Auster soufflait²³⁷. Le « Vendangeur » qui était un vent froid, pour Columelle, qui succédait au vent d'Afrique porteur de grêle, était l'annonce du moment propice pour planter les marcottes²³⁸. A Dodone, les bergers rendaient hommage au Zeus dodonéen (sans que celui-ci soit devenu un dieu pastoral) au départ de l'estive²³⁹. F. Quantin fait remarquer que la transumance ne s'apparentait pas au nomadisme mais à une forme de sédentarité dans

²³⁴ Pour C. Carapanos, dans la réalité, les Péliades interprétaient la direction du vol des colombes et la manière dont elles se posaient sur les branches, Carapanos, *L'oracle de Dodone*, 1878, p. 13 ; G. Rachet émet un doute sur l'hypothèse que le vol des colombes ait servi de moyen d'auguration à Dodone car, selon lui, les textes des auteurs anciens sont trop imprécis pour pouvoir l'affirmer, Rachet, « Le sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962, p. 94

²³⁵ Strabon, *Géographie*, VII, 7, 10, 10, Trad.R. Baladié, 1989, p. 148

²³⁶ *aliquas et ad quadragensimum, habemus auctores, uno tantum incommodo unguium — eodem et argumentum senectae —, qui citra perniciem reciduntur. cantus omnibus similis atque idem trino conficitur uersu praeterque in clausula gemitu, hieme mutis, a uere uocalibus*, « D'après certains auteurs, les ramiers vivent jusqu'à trente ans, parfois même jusqu'à quarante, sans autre inconvénient que l'allongement de leurs ongles – aussi bien est-ce l'indice de leur vieillesse – ; on peut sans danger les leur couper. Ils ont tous le même chant, toujours composé de trois notes et, en outre, terminé par un gémissement ; muets en hiver, ils se font entendre aux printemps », Plinie, *Histoire naturelle*, X, 35, 106, Trad. E. De Saint-Denis, 1961, p. 64

²³⁷ *Vade ait « O felix nati pietate. Quid ultraprouehor, et fando surgentis demoror austros ? »*, « Va, père comblé par la piété de ton fils. Pourquoi me laissé-je aller davantage et retardé-je de mes paroles les Austers qui se lèvent, Virgile, *Enéide*, III, 480-481, Trad. J. Perret, 1977, p. 93

²³⁸ *VI nonas Martii Vindemiator apparet, quem graeci Τρυγητήρα dicunt* : Septentrionales venti. IV Nonas Martii Favorius, interdum Auster ; hietmat. « Le six des nones le Vendangeur, qui les Grecs appellent *Τρυγητήρ*, paraît ; vent septentrional. Le quatre, vent *Favonius* et quelque fois vent du midi ; froid », Columelle, *De l'agriculture*, XI, 2, 24, Trad. M. Nisard, 1844, p. 427

²³⁹ Apollon, secourable et bienfaisant qui intervenait entre les bergers et le grand dieu olympien était aussi ainsi que d'autres divinités comme Artémis le protecteur des animaux et des pâturages ; *Βουσί γάρ χαίρειν μάλιστα Απόλλωνα Αλκαῖός τε ἐδήλωσεν ἐν ὕμνῳ τῷ ἐς Ἑρμῆν, γράψας ὡς ὁ Ἑρμῆς βοῦς ὑφέλοιτο τοῦ Απόλλωνος, καὶ ἐτι πρότερον ἢ Αλκαῖον γενέσθαι πεποημένα ἦν Ὀμήρω βοῦς Απόλλωνα Λαομέδοντος ἐπὶ μισθῷ νέμειν. Ποσειδῶνι περιέθηκεν ἐν Ἰλιάδι τὰ ἔπη, « ἦτοι ἐγὼ Τρώεσσι πόλιν πέρι τείχος ἔδειμα, / εὐρύ τε καὶ μάλα καλόν, ἴν' ἄρρηκτος πόλις εἴη / Φοῖβε, σὺ δ' εἰλίποδας ἔλικας βοῦς βουκολέεσκες*. « Qu'Apollon apprécie particulièrement les bœufs, Alcée l'a montré dans l'hymne à Hermès quand il a écrit qu'Hermès avait dérobé les bœufs d'Apollon et encore, avent Alcée, Homère a dit dans son poème qu'Apollon gardait les bœufs de Laomédon moyennant salaire : dans l'*Iliade* a prêté à Poséidon ces paroles : « Lors, mois, pour les Troyens, autour de leur cité, j'ai construit une muraille large et – et fort belle, pour rendre inexpugnable leur cité tandis que toi Phoibos, tu gardais leurs troupeau de bœufs bien encornés à la démarche torse » » Pausanias, *Périégèse*, VII, 20, 4-5, Trad.Y. Lafond, 2000, p. 68

laquelle les bergers, en fonction des saisons, faisaient un va et vient entre leur habitat permanent et celui, saisonnier, dans les estives. Même si la distance était importante entre les deux habitats, le voyage n'était pas une aventure, un départ vers l'inconnu, mais un va-et vient entre les deux résidences complémentaires qui appartenaient au même espace civilisé²⁴⁰. Ainsi, quelque fut l'importance de l'espace où s'effectuaient les déplacements entre habitat permanent et saisonnier, il appartenait à un seul espace résidentiel puisque les femmes, assignées au foyer, accompagnaient les bergers et gardaient les troupeaux, selon Varron :

Varron, *Economie rurale*, II, 10, 6-7

Qui autem in saltibus et siluestribus locis pascunt et non uilla, sed casis repentinis imbres uitant, iis mulieres adiungere, quae sequantur greges ac cibaria pastoribus expediant eosque assiduiiores faciant, utile arbitrati multi. Sed eas mulieres esse oportet firmas, non turpes, quae in opere multis regionibus non cedunt uiris

« Mais pour ceux qui sont sur les pacages et qui font paître leur troupeau dans des lieux boisés, et qui s'abritent de la pluie non à la ferme, mais dans des cabanes improvisées beaucoup ont jugé utile de leur adjoindre des femmes pour suivre les troupeaux et préparer la nourriture aux bergers et les prendre plus zélés. Mais il convient que ces femmes soient robustes sans être laides, elles qui dans beaucoup de pays ne le cèdent en rien aux hommes sous le rapport du travail »²⁴¹.

Les vases de Dodone sur le bateau d'Enée étaient une sorte de garantie donnée par Zeus et par Dioné qui lui révélaient que son voyage, s'il n'était pas terminé, se poursuivrait, non pas en nomade vers l'inconnu, mais en berger qui rejoignait son lieu d'habitation permanent, le Latium. Le rapprochement entre le mythe de la colombe posée sur le chêne à Dodone et celui du pivert niché dans le figuier, sous lequel la louve avait allaité les jumeaux Rémus et Romulus, autorise à considérer les deux groupes colombe/chêne et pivert/figuier comme des figures du pacte ominal²⁴² passé par Enée ou Romulus²⁴³. Ces deux ensembles assuraient les héros contre les aléas du périple, que ce soit celui d'Enée ou celui de la corbeille des jumeaux, car le but du voyage était déjà fixé, l'emplacement de Rome, d'abord sur un espace large, le Latium,

²⁴⁰ Quantin, « Aspects épirotes de la vie religieuse antique », *Revue des Études Grecques*, T. 112, 1999, p. 91

²⁴¹ Varron, *Economie rurale*, II, 10, 6-7, Trad. Ch. Guiraud, 1985, p. 67 ; Ch. Guiraud précise dans son "Commentaire" que les casae repentinae citée par Varron étaient des huttes de branchages et de paille construites rapidement (p. 163)

²⁴² Festus relevait la capacité prophétique du pivert et de la *parra*, une mésange, ou une sorte de mésange et établissait une différence entre les oiseaux *oscines* de ceux *alites*, *Oscines aues Ap. Claudius esse ait, quae ore canentes faciunt auspicium, ut coruus, cornix, noctua, alites, quae alis ac uolatu, ut buteo, sanqualis, aquila insumsulus, uulturius : picam aut Martius Feroniusque et parra et in oscinibus, et in alitibus habentru*, Festus, *De uerborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, 214L ; Festus avait déjà cité parmi les oiseaux dont le vol était porteur de présages, *buteo, sanqualis*²⁴², *aquila* (l'aigle), *insumsulus, uulturius* (le vautour), *Alites uolatu auspicia facientes istae putabantur : buteo, sanqualis, immusulus, aquila, uulturius*, 1913, 3L

²⁴³ Sur de nombreuses représentations monétaires romano-campaniennes à la présence du pivert dans le figuier s'était adjointe celle d'une mésange, *parra*, ou d'une chouette et/ou d'un aigle (voir aussi le miroir de Préneste du IV^e siècle av. J.-C.), Voir W. Helbig, *Führer durch die öffentlichen Sammlungen klassischer Alterthümer in Rom*, 1891 ; A. Meurant distingue sur le miroir deux oiseaux, un diurne qui pourrait être *Picus Martius* et un nocturne qui était observé dans la prise des augures pour son vol et qui complétait ainsi les présages délivrés par le pic appartenant aux oscines ; D. Briquel indique que, dès le II^e siècle av. J.-C. l'espèce d'oiseaux représentée dans le figuier Ruminal n'était pas fixée. Si leur rôle n'était pas nécessairement nourricier, par leur simple présence, ils prenaient une valeur ominal, « *L'idée de gémeinité dans la légende des origines de Rome* », *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, n° 69, 2000, p. 223-266 ; D. Briquel « L'oiseau ominal, la louve de Mars la truie féconde », *Mélanges de l'École Française de Rome*, T. 88, 1976, p. 38 ; D. Briquel considère, en outre, que le champ d'intervention de ces quatre oiseaux était celui des auspices soit parce qu'ils étaient des oiseaux *oscines* dont le chant seul comptait comme celui de la chouette, soit parce qu'ils étaient *alites*, observés dans leur vol comme l'aigle, (p. 39)

puis précis, le lieu même de Rome. Ce pacte divin scellé entre Enée et Romulus et les dieux, Cicéron le voyait dans le vol de l'aigle (comme celui de la colombe) interprété par l'augure dans un sens défavorable ou favorable (la faveur des présages avait été confirmée dans le cas de Marius, par le tonnerre envoyé par Jupiter) :

Cicéron, *De la divination*, I, 47, 105-106

sed difficultas laborque discendi disertam negligentiam reddidit; malunt enim disserere nihil esse in auspiciis quam quid sit ediscere. - "Quid est illo auspicio divinius quod apud te in Mario est? Ut utar potissimum auctore te : Hic Iovis altisoni subito pinnata satelles / arboris e trunco serpentis saucia morsu / subigit ipsa feris transfigens unguibus anguem / semianimum et varia graviter cervice micantem; / quem se intorquentem lanians rostroque cruentans, / iam satiata animos, iam duos ultra dolores, / abicit eclantem et laceratum adfligit in unda, / seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus. / Hanc ubi praepetibus pinnis lapsuque volantem / conspexit Marius, divini numinis augur, / fausta que signa suae laudis relictusque notavit; / partibus intonuit caeli pater ipse sinister. / sic aquilae clarum firmavit Iuppiter omen.

« Mais la difficulté et le mal d'apprendre ont rendu la paresse discoureuse ; on préfère dire qu'il n'y a rien dans les auspices plutôt que d'apprendre ce qu'il en est. Qu'y-a-t-il de plus divin que l'auspice qu'on trouve dans ton Marius – car je préfère de beaucoup utiliser ton témoignage : « Soudain le serviteur ailé de Jupiter haut tonnant, blessé par la morsure d'un serpent surgi d'un arbre, l'écrase, transperçant des serres cruelles le reptile à demi mort dont le cou mordoré palpète violemment. Il a beau se tordre en tous sens, le bec le déchire et l'ensanglante. Sitôt sa colère assouvie, ses cruelles souffrances vengées, l'aigle lâche sa proie expirante, la jette en lambeaux dans la mer et se détourne du couchant pour gagner l'orient radieux. Lorsqu'il parcourt le ciel, volant de ses ailes rapides, Marius, augure de la volonté divine, l'aperçoit, reconnaît les signes favorables à sa gloire et à son retour : alors le Père des dieux tonna dans la partie gauche du ciel. Ainsi Jupiter confirma l'éclatant présage de l'aigle »²⁴⁴.

Le chant de la colombe, le bruissement du chêne à Dodone, comme l'inclinaison du feuillage du figuier pour protéger la louve allaitante²⁴⁵ et la participation du pivert à la croissance des jumeaux dans le couple *ficus/picus*, étaient autant de messages favorables envoyés par les dieux. Selon F. Dewez, ces signes extérieurs qui exprimaient les paroles prophétiques de la colombe et du chêne interprétées par les prêtres et/ou les prêtresses à Dodone, (ou les devins à Rome, voir Attus Navius), ne relevaient pas, d'une vérité absolue mais dévoilaient seulement une acception dont le consultant était libre de choisir le sens²⁴⁶. Le chêne de Dodone qui servait à la colombe de refuge et de support pour assurer son chant (ou son envol à l'instar du figuier pour le pivert), adressait à Enée le message d'un passage entre deux mondes ouverts et communicants qu'Hélénos avait incité le héros à franchir. Le devin invitait Enée à accepter librement son lieu définitif de résidence, cautionné par Jupiter à Dodone, qui était placé sous le signe de la fécondité et de la prospérité, cautionné par Dioné.

²⁴⁴ Cicéron, *De la divination*, I, 47, 105-106, Trad. J. Kany-Turpin, 2004, p. 171

²⁴⁵ Pour rappel, Pline employait l'expression *sub ea inuenta* à propos du feuillage du figuier qui avait protégé la louve, *Histoire naturelle*, XV, 20, 77

²⁴⁶ Dewez, « Cartes, routes et chemins symboliques dans l'Enéide », *Bulletin. Institute of Classical Studies*, Ed. The Institute, Londres, 2009, p. 37

Sans qu'il y ait de lien direct entre le chêne de Dodone et le troisième moyen utilisé dans le sanctuaire pour prophétiser, celui du bassin d'airain que C. Carapanos considérait plus récent, la place importante de ce dernier comme procédé divinatoire doit être cependant brièvement évoquée car, selon l'historien, il voisinait et était utilisé simultanément avec ceux du chêne et de la colombe²⁴⁷.

Deux thèses se côtoyaient selon les auteurs anciens. Pour les uns, il s'agissait d'un seul bassin de bronze frappé par un fouet de bronze également et pour les autres, de plusieurs vases suspendus qui émettaient un son en se choquant entre eux. C. Carapanos pensait que cette dernière version était la plus probable²⁴⁸. Elle avait été celle de Strabon pour qui le vase dodonéen, qui avait été offert par les Corcyréens, émettait un son dont la longueur avait donné lieu à un proverbe sur les bavards :

Strabon, *Géographie, Fragments*, VII, 8, 2-3

Ὅτι κατὰ Θεσπρωτοὺς καὶ Μολοπτοὺς τὰς γράϊας πελείας καὶ τοὺς γέροντας πελίους, καθάπερ καὶ παρὰ Μακεδόσι· πελιγόνας γοῦν καλοῦσιν ἐκεῖνοι τοὺς ἐν τιμαῖς, καθὰ παρὰ Λάκωσι καὶ Μασσαλιώταις (τοὺς) γέροντας· ὅθεν καὶ τὰς ἐν τῇ Δωδωναίᾳ δρυϊῖ μεμυθεῦσθαι πελείας φασίν. Ὅτι ἡ παροιμία, τὸ ἐν Δωδώνῃ χαλκίον, ἐντεῦθεν ὠνομάσθη· χαλκίον ἦν ἐν τῷ ἱερῷ, ἔχον ὑπερκείμενον ἀνδριάντα, κρατοῦντα μάστιγα χαλκῆν, ἀνάθημα Κορκυραίων· ἡ δὲ μάστιξ ἦν τριπλῆ, ἀλυσιδωτῆ, ἀπηρητημένους ἔχουσα ἐξ αὐτῆς ἀστραγάλους, οἱ πλήπτοντες τὸ χαλκίον συνεχῶς, ὁπότε αἰωροῖντο ὑπὸ τῶν ἀνέμων, μακροὺς ἤχους ἀπειργάζοντο, ἕως ὁ μετρῶν τὸν χρόνον ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τοῦ ἤχου μέχρι τέλους καὶ ἐπὶ τετρακόσια προέλθοι· ὅθεν καὶ ἡ παροιμία ἐλέχθη, Ἡ Κορκυραίων μάστιξ

« Chez les Thesprotes et les Molosses, les vieilles femmes sont nommées *péléiai* [*πελίαις*] et les vieillards *péléoi* [*πελίους*] de même qu'en Macédoine. Ce qui est sûr, c'est que ces peuples appellent leurs dignitaires « péliganes », terme qui équivaut à celui des gérontes à Sparte et à Marseille. De là viendrait la tradition mythique qui fait des prêtresses du chêne de Dodone des colombes. Le proverbe dit « du chaudron d'airain de Dodone » tire son nom de là. Il y avait dans le sanctuaire un chaudron d'airain avec une statue placée au dessus qui tenait un fouet d'airain. C'était une offrande des Corcyréens. Le fouet était fait de trois lanières formées de mailles auxquelles étaient suspendus des osselets. S'il arrivait qu'ils fussent soulevés par le vent et vinsent frapper le chaudron d'airain sans discontinuer, ils produisaient un son si prolongé qu'on pouvait compter jusqu'à 400 quand on mesurait le temps du début à la fin. De là le proverbe : « le fouet des Corcyréens » »²⁴⁹.

²⁴⁷ Carapanos, *Dodone et ses ruines*, 1878, p. 168

²⁴⁸ Carapanos, *L'oracle de Dodone*, 1878, p. 13-14

²⁴⁹ Strabon, *Géographie, Fragments*, VII, 2-3, Trad. R. Baladié, 1989, p. 152 ; R. Baladié note que le mot de « péliganes » désignait, dans le dialecte macédonien, les anciens, les sénateurs ; il ajoute que le chaudron ainsi que la statue avaient disparu à l'époque de Strabon, « Notes complémentaires », p. 230-231 ; pour le phénomène du chaudron, voir A. B. Cook, « The gong at Dodona », *The Journal of Hellenic Studies*, XXII, 1902, p. 5-28

Philostrate, qui avait adopté la version d'un seul bassin, à l'inverse de Strabon, regardait la manifestation de son action prophétique non dans le son qu'il émettait mais dans son silence :

Philostrate, *La galerie de Tableaux*, II, 33, 3

Καὶ τὸ χωρίον δὲ αὐτὸ θυῶδες, ὡ παῖ, γέγραπται καὶ ὀμφῆς μεστόν, χαλκῆ τε Ἥχῳ ἐν αὐτῷ τετίμηται, ἦν οἶμαι ὀρᾶς ἐπιβάλλουσιν τὴν χεῖρα τῷ στόματι, ἐπειδὴ χαλκεῖον ἀνέκειτο τῷ Διὶ κατὰ Δωδώνην ἰχοῦν ἐς πολὺ τῆς ἡμέρας καί, μέχρι λάβοιτό τις αὐτοῦ, μὴ σιωπῶν

« On dirait qu'elles [les prêtresses] respirent l'odeur des libations et des parfums. D'ailleurs le peintre a représenté la fumée de l'encens qui enveloppe partout ce lieu et jusqu'aux voix divines dont il retentit : voici une statue en airain de la nymphe Echo qui met, comme tu le vois, la main sur sa bouche. En effet parmi les offrandes consacrées à Zeus dans le temple de Dodone, il y avait un bassin qui résonnait pendant la plus grande partie du jour et qui ne se taisait que si on venait le toucher »²⁵⁰.

G. Rachet met en doute le caractère prophétique du vase de Dodone. Celui offert par les Corcyréens dans la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C. aurait été attaché à une colonne près de laquelle se tenait une autre colonne qui portait une statue en bronze tenant un fouet dont les lanières, également en bronze, frappaient, sous l'effet du vent, le vase placé au sommet de la première colonne²⁵¹. G. Rachet pense que la valeur prophétique du vase était due aux assertions des pères de l'église car les auteurs n'ont donné aucune caution à cette interprétation oraculaire du vase²⁵². De même, G. Rachet voit aussi dans la version de multiples bassins un ajout fait par les auteurs du Bas-Empire qui prétendaient, qu'à cause de cette multiplicité, le son ne s'arrêtait jamais²⁵³, ce dont Servius convenait :

Servius, *Commentaire à l'Enéïdède Virgile*, III, 466

In quo sint vasa aerae quae tactu universa solebant sonare

Dans ce lieu, les vases qui se touchaient, tous ensemble, avaient coutume d'émettre des sons²⁵⁴.

G. Rachet accrédite davantage l'idée que le ou les vases avaient sans doute davantage une fonction symbolique solaire qu'il rattache au fouet, symbole de l'éclair de Zeus, et surtout une fonction « rituelle », prophylactique et purificatrice²⁵⁵. Les sons émanant des vases interprétés par les prêtresses pouvaient fonctionner à

²⁵⁰ Philostrate, *La galerie de tableaux*, II, 33, 3, Trad.A. Bougot, 1991, p. 115

²⁵¹ G. Rachet s'appuie sur le témoignage de Polémon, un périégète contemporain de Polybe

²⁵² Rachet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962. p. 95-96

²⁵³ Rachet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962. p. 95

²⁵⁴ *Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici*, III, 466, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. 423

²⁵⁵ Rachet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962. p. 95-96 ; l'expression « rituelle » employée par l'auteur suppose que l'utilisation du chaudron reposait non seulement sur les rites religieux mais aussi des croyances symboliques empreintes de superstition

Dodone de la même manière que les émanations qui sortaient du bassin de la Pythie à Delphes, prise dans une sorte de transe²⁵⁶.

En revanche, on peut supposer que, de manière identique à celle du bruissement des feuilles du chêne, l'absence de vent pour agiter le fouet de la statue des Corcyréens, notamment pendant les périodes de sécheresse, avait amené les Dodonéens à employer le moyen de plusieurs vases pour que la probabilité d'un son plus permanent se réalise. Cette absence de vent est suggérée par le membre de phrase de Strabon « s'il arrivait qu'ils [les fouets] soulevés par le vent »²⁵⁷. Dans l'ancienne Delphes, les sons émis par le trépied étaient relayés par le bruit de la source Castalie²⁵⁸ qui, selon Nonnos, ne s'arrêtait jamais comme celui venu de la multiplicité des vases d'airain à Dodone :

Nonnos, *Dionysiaques*, XIII, 128-134

« Ceux [les guerriers béotiens] qui ont pour lot Pythô et son territoire bordé par deux falaises, l'illustre Crisa et Daulis et Panopée ; ce sont des voisins de Bacchos car Apollon, le dieu du laurier, partage son fief avec son frère Dionysos, le Parnasse à la double cime. En l'honneur des Delphiens qui s'assemblent, la roche prophétique de la Pythie, interprète d'un dieu, résonne ainsi que le trépied doué de parole, cependant que la source Castalie qui jamais ne reste muette, fait bouillonner son eau babillarde dans son lit qu'emplit la sagesse »²⁵⁹.

Pausanias qui situait la source Castalie près du temple d'Apollon ne faisait pas mention de sa dimension oraculaire. En revanche, il renseignait sur les relations entre le fleuve Céphise et la fontaine et notamment au rite qui consistait à jeter dans le Céphise des gâteaux qui réapparaissaient dans la fontaine²⁶⁰ :

Pausanias, *Périégèse*, X, 8, 9-10

Ἐκ δὲ τοῦ γυμνασίου τὴν ἐς τὸ ἱερόν ἀνιόντι ἔστιν ἐν δεξιᾷ τῆς ὁδοῦ τὸ ὕδωρ τῆς Κασταλίας, καὶ πιεῖν ἡδὺ καὶ λοῦσθαι καλόν. Δοῦναι δὲ τὸ ὄνομα τῆ πηγῆ γυναῖκα λέγουσιν ἐπιχωρίαν, οἱ

²⁵⁶ ὅ τι μὲν νυν τὰ λοιπὰ τῶν χρηστηρίων ἐθέσπισε, οὐ λέγεται πρὸς οὐδαμῶν· ἐν δὲ Δελφοῖσι ὡς ἐσηλθον τάχιστα ἐς τὸ μέγαρον οἱ Λυδοὶ χρῆσόμενοι τῷ θεῷ καὶ ἐπειρώτων τὸ ἐντεταλμένον, ἡ Πυθίη ἐν ἐξαμέτρῳ τόνῳ λέγει τάδε : « Οἶδα δ' ἐγὼ ψάμμου τ' ἀριθμὸν καὶ μέτρα θαλάσσης, .καὶ κωφοῦ συνίημι, καὶ οὐ φωνεῦντος ἀκούω. / ὁδμή μ' ἐς φρένας ἦλθε κραταιρίνοιο χελώνης / ἐμομένης ἐν χαλκῷ ἄμ' ἀρνεῖοσι κρέεσσιν, .ἢ χαλκὸς μὲν ὑπέστρωται, χαλκὸν δ' ἐπίεσται, « Mais à Delphes, aussitôt que les Lydiens eurent pénétré dans l'intérieur du temple pour consulter le dieu et posèrent la question qu'on leur avait prescrite, la Pythie déclara en hexamètres : « je sais le nombre de grains de sable et les dimensions de la mer. Je comprends le sourd-muet j'entends celui qui ne parle pas. Il est venu à moi l'odeur d'une tortue au cuir épais en train de bouillir dans l'airain avec des chairs d'agneau » l'airain est étendu sous elle et l'airain la revêt », Hérodote, *Histoire*, I, 47, 2-3, Trad. Ph.-E. Legrand, (1932), 2010, p. 58

²⁵⁷ Strabon, *Géographie, Fragments*, VII, 8, 3

²⁵⁸ Le fleuve Céphise qui prendrait sa source dans la cité de Laïla au pied du Parnasse, le plus important de la Grèce centrale, possède de nombreuses sources. Une de celles-ci, la fontaine de Castalie, voisine de la Delphes la plus antique, avait une réputation qui venait de sa dédicace à Apollon mais aussi de la qualité de ses eaux qui provenaient d'un des rares fleuves à couler en permanence, G. Roux, « L'eau et la divination dans le sanctuaire de Delphes », *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche-Orient*, Séminaire 1979-1980, Ed. Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1981. p. 156, 159 ; Solin, VII, 0, *Delphi Cephiso flumine, Castalio fonte, Parnassi iugis celebres*, « Célèbres sont à Delphes le fleuve Céphise, la fontaine de Castalie et le mont Parnasse »

²⁵⁹ Nonnos, *Dionysiaques*, XIII, 128-134, Trad. F. Vian, 1995, p. 138 ; F. Vian note que la source Castalie était un lieu célèbre et que le qualificatif de bavarde s'appliquait parfaitement à un lieu oraculaire, « Notice », p. 129

²⁶⁰ Ce rite rappelle celui de Romulus et de ses compagnons qui avaient jeté dans une fosse creusée à l'intérieur de la *Roma Quadrata* des semences ainsi que des mottes de terre qui provenaient des pays des peuples réunis à l'Asyle

δέ ἄνδρα Καστάλιον· Πανύασσις δὲ ὁ Πολυάρχου πεποικηκῶς ἐς Ἡρακλέα ἔπη θυγατέρα Ἀχελῷου τὴν Κασταλίαν φησὶν εἶναι. Λέγει γάρ δὴ περὶ τοῦ Ἡρακλέους· : « Παρνησσὸν νιφόνετα θοοῖς διὰ ποσσὶ περήσας ἴκετο Κασταλῆς Ἀχελωΐδος ἄμβροτον ὕδωρ ». Ἦκουσα δὲ καὶ ἄλλο τοιόνδε, τὸ ὕδωρ τῆ Κασταλῆς ποταμοῦ δῶρον εἶναι τοῦ Κηφισοῦ. Τοῦτο ἐποίησε καὶ Ἀλκαῖος ἐν προσιμίῳ τῷ ἐς Ἀπόλλωνα· βεβαιοῦνται δὲ οὐχ ἤκιστα οἱ Λιλαεῖς, οἱ ἐς τοῦ Κηφισοῦ τὴν πηγὴν πέμματα ἐπιχώρια καὶ ἄλλα ὅποσα νομίζουσιν ἀφιᾶσιν ἐν τισιν εἰρημέναις ἡμέραις, καὶ αὐθις ἐν τῆ Κασταλῆς φασὶν αὐτὰ ἀναφαίνεσθαι.

En remontant du gymnase vers le temple, vous voyez à droite du chemin, la fontaine Castalie, dont l'eau est très agréable à boire ; les uns disent qu'elle a pris son nom d'une femme du pays, et d'autres qu'elle l'a pris d'un homme nommé Castalios. Panyasis, fils de Polyarchos, qui a fait un poème sur Hercules, prétend que Castalie était fille d'Achéloos; il dit en effet, en parlant d'Hercule : *Traversant à grands pas le Parnasse couvert de neige, il vint vers l'eau divine de Castalie, fille d'Achéloos* ; d'autres prétendent encore que l'eau de cette fontaine est un don du fleuve Céphise. Alcée a parlé aussi de cette tradition dans son exorde à Apollon ; ce qui est fortement appuyé par les Lilaeens, qui, à certains jours, jettent dans la source du Céphise des gâteaux faits à la mode du pays, et d'autres choses déterminées par l'usage ; ils soutiennent que tout cela reparaît dans la fontaine Castalie²⁶¹.

A Delphes encore, derrière le temple d'Apollon, coulait une autre source qui, elle non plus ne tarissait jamais, la fontaine de Cassotis dont les eaux qui irriguaient le sanctuaire du dieu, inspiraient aux pythies leur esprit prophétique, d'après Pausanias :

Pausanias, *Périégèse*, X, 24, 7

Ἰοῦσι δὲ ὡς ἐπὶ τὸν ναὸν αὐθις μετὰ τοῦ λίθου τὴν θεάν ἐστὶν ἡ Κασσοτὶς καλουμένη πηγὴ· τεῖχος δὲ οὐ μέγα ἐπ' αὐτῇ καὶ ἡ ἀνοδος διὰ τοῦ τεύχους ἐστὶν ἐπὶ τὴν πηγὴν. Ταύτης τῆς Κασσοτῆδος δῦεσθαι τε κατὰ τῆς γῆς λέγουσι τὸ ὕδωρ καὶ ἐν τῷ ἀδύτῳ τοῦ θεοῦ τὰς γυναῖκας μαντικὰς ποιεῖν· τὴν δὲ τῆ κρήνη δεδωκυῖαν τὸ ὄνομα τῶν περὶ τὸν Παρνασσὸν νυμφῶν φασὶν εἶναι

« Après avoir remarqué cette pierre [le tombeau de Néoptolème], en revenant comme pour aller vers le temple, vous trouvez la fontaine nommée Cassotis ; elle est entourée d'un mur peu élevé, dans lequel est une porte qui conduit à la fontaine. On dit que l'eau de Cassotis entre sous terre et va se rendre dans l'endroit le plus secret du temple, où elle inspire les Pythies et leur fait prédire l'avenir. Cassotis, qui a donné son nom à la fontaine, était, à ce qu'on assure, une des nymphes du Parnasse »²⁶².

Encore, d'autres procédés de divination étaient usités à Dodone : celui de sorts, uniquement cité par Cicéron²⁶³, qui aurait été utilisé vraisemblablement à basse

²⁶¹ Pausanias, *Périégèse*, X, 8, 9-10, Trad. M. Clavier, 1821, p. 309

²⁶² Pausanias, *Périégèse*, X, 24,7, Trad. M. Clavier, 1821, p. 433

²⁶³ Cicéron, *De la divination*, I, 34, 76, *Maximum uero illud portentum isdem Spartiatibus fuit, quod, cum oraculum ab Ioue Dodonaeo petuissent de uictoria sciscitantes legatique (uas) illud in quo inerant sortes collocauissent, similia, quam rex Molossorum in deliciis habebat, et sortes ipsas et cetera quae erant ad sortem parata disturbauit et aliud alio*

époque²⁶⁴ ; celui du murmure de la source qui coulait au pied du chêne oraculaire. Près du temple sourdait en effet une source intermittente qui se tarissait à midi pour revenir pendant la nuit, selon Pline²⁶⁵, qui écrivait également qu'elle rallumait une torche éteinte. Servius prêtait à cette source des qualités oraculaires, *ex cujus radicibus [Quercus] fons manabat, qui suo murmure instinctu deorum diversis oracula reddebat*²⁶⁶ que G. Rachet juge tout à fait fantaisistes, aucun texte ne confirmant les propos de Servius. G. Rachet concède tout au plus que les prêtresses de Dodone buvaient peut-être à la source de même que la Pythie buvait l'eau de la source Castotie avant de monter sur le trépied²⁶⁷.

En revanche, on peut supposer que, de manière identique à celle du bruissement des feuilles du chêne, l'absence de vent pour agiter le fouet de la statue des Corcyréens, notamment pendant les périodes de sécheresse, avait amené les Dodonéens à employer le moyen de plusieurs vases pour que la probabilité d'un son plus permanent se réalise. Cette absence de vent est suggérée par le membre de phrase de Strabon « s'il arrivait qu'ils [les fouets] soulevés par le vent »²⁶⁸. Dans l'ancienne Delphes, les sons émis par le trépied étaient relayés par le bruit de la source Castalie²⁶⁹ qui, selon Nonnos, ne s'arrêtait jamais comme celui venu de la multiplicité des vases d'airain à Dodone :

Nonnos, *Dionysiaques*, XIII, 128-134

« Ceux [les guerriers béotiens] qui ont pour lot Pythô et son territoire bordé par deux falaises, l'illustre Crisa et Daulis et Panopée ; ce sont des voisins de Bacchos car Apollon, le dieu du laurier, partage son fief avec son frère Dionysos, le Parnasse à la double cime. En l'honneur des Delphiens qui s'assemblent, la roche prophétique de la Pythie, interprète d'un dieu, résonne ainsi que le trépied doué

dissupauit, « Mais le plus grand prodige pour les mêmes Spartiates fut le suivant : ils étaient allés consulter l'oracle de Jupiter de Dodone sur le succès du combat et leurs envoyés avaient installé l'urne dans laquelle se trouvaient les sorts, quand un singe, dont le roi des Molosses faisait son agrément, dispersa les sorts et tout ce qui avait été préparé pour la consultation et mit tout sens dessus-dessous », Trad. G. Freyburger, J. Scheid, 1992, p. 65 ; le texte de Tite-Live sur l'emploi des sorts à Dodone est ambigu car l'historien se servait du mot *sortes* qui pouvait signifier effectivement les tablettes à répondre à des demandes. Mais, ainsi que le notaient A. Ernout et A. Meillet, il signifiait aussi de manière plus générale une « décision du sort », *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 637 ; *Eodem anno Alexandream in Aegypto proditum conditam Alexandrumque Epiri regem ab exsule Lucano interfectum sortes Dodonaei Iouis euentu adfirmasse*, «La tradition place cette même année la fondation d'Alexandrie en Egypte et la mort, sous les coups d'un exilé lucanien, d'Alexandre roi d'Epire ; événement que confirma l'oracle de Zeus à Dodone», Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, VIII, 24, 1, Trad. R. Bloch, Ch. Guittard, 1987, p. 54

²⁶⁴ Carapanos, *L'oracle de Dodone*, 1878, p. 14 ;

²⁶⁵ Pline, *Histoire naturelle*, II, 106, 228, in *Dodone Iouis fons, cum sit gelidus et inmersas faces extinguat, si extinctae admoueantur, accendit. idem meridie semper deficit, qua de causa ἀναπαυμένων uocant, mox increscens ad medium noctis exuberat, ab eo rursus sensim deficit*, « A Dodone, la source de Jupiter qui est glacée et qui éteint les torches qu'on y plonge, les enflamme cependant si on les en approche éteinte, cette même source tarit toujours à midi ce qui lui vaut le nom d'intermittente, puis se met à croître pour couler en abondance au milieu de la nuit et ensuite recommence à décroître peu à peu. », Trad. J. Beaujeu, 1950, p. 101

²⁶⁶ Virgile, *Enéide*, III, 466

²⁶⁷ Rachet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962. p. 97-98

²⁶⁸ Strabon, *Géographie, Fragments*, VII, 8, 3

²⁶⁹ Le fleuve Céphise qui prendrait sa source dans la cité de Laïla au pied du Parnasse, le plus important de la Grèce centrale, possède de nombreuses sources. Une de celles-ci, la fontaine de Castalie, voisine de la Delphes la plus antique, avait une réputation qui venait de sa dédicace à Apollon mais aussi de la qualité de ses eaux qui provenaient d'un des rares fleuves à couler en permanence, G. Roux, « L'eau et la divination dans le sanctuaire de Delphes », *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche-Orient*, Séminaire 1979-1980, Ed. Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1981. p. 156, 159 ; Solin, VII, 0, *Delphi Cephiso flumine, Castalio fonte, Parnassi iugis celebres*, « Célèbres sont à Delphes le fleuve Céphise, la fontaine de Castalie et le mont Parnasse »

de parole, cependant que la source Castalie qui jamais ne reste muette, fait bouillonner son eau babillarde dans son lit qu'emplit la sagesse »²⁷⁰.

Le chêne, la colombe et le vase de Dodone, des intermédiaires exemplaires entre les hommes et le divin

M. Eliade analysait la valeur symbolique du vase par l'attribution qui lui avait été faite d'être un objet de culte sacré qui n'entraînait plus dans sa condition normale « d'objet » mais incorporait « autre chose » que ce qu'il était lui-même en temps qu'outil. Cette étrangeté suscitait dans l'esprit des Grecs le sentiment d'une expression de forces qui les dépassaient²⁷¹. Le bassin, le chêne ou la colombe acquéraient d'une manière analogue, une valeur supérieure à leur matérialité qui les mettait à part du profane et les plaçait à la limite entre les deux mondes divin et terrestre. A Delphes, le trépied d'Apollon, représenté sur des monnaies de l'époque classique²⁷², renforçait l'image oraculaire d'Apollon dont sa connaissance du passé et présent donnait à ses réponses un pouvoir et une force inaccessibles aux humains²⁷³. De même, à Dodone, une réciprocité sacrée s'instaurait entre le chêne et l'aigle gravés ensemble sur des monnaies²⁷⁴ : l'aigle de Zeus apportait une caution supplémentaire à la valeur oraculaire du chêne, lui-même matérialisation du dieu. Aux yeux des Grecs, les actions de Zeus, suprême inaccessible, qui embrassaient tout le cosmos, semblaient difficilement compréhensibles mais indispensables pour agir activement sur leur destin²⁷⁵.

A Rome, la sacralité particulière attachée à l'espèce *Quercus* n'était pas seulement due à la connaissance d'Enée des liens entre l'arbre et Zeus mais elle était aussi le corollaire de la prédiction d'Hélénos à Buthrote. Le devin, en effet, suivant Virgile, lui avait signifié qu'un des signes de la fin de son errance serait un chêne, plus particulièrement une yeuse, *Quercus ilex*, et une truie, protégée par l'arbre, allaitant trente petits :

Virgile, *Enéide*, III, 389-393

*cum tibi sollicito secreti ad fluminis undam / litoreis ingens inuenta sub ilicibus
sus / triginta capitum fetus enixa iacebit, / alba, solo recubans, albi circum ubera
nati, / is locus urbis erit, requies ea certa laborum*

« Lorsque, au milieu de tes inquiétudes, près des eaux d'un fleuve écarté, tu découvriras une énorme truie gisant sous des yeuses de la rive avec les trente petits qu'elle vient de mettre bas, étendue, blanche sur le sol, ses nouveaux-nés tout blancs autour de ses mamelles, ce sera le lieu d'une ville, le terme sûr de vos épreuves »²⁷⁶.

²⁷⁰ Nonnos, *Dionysiaques*, XIII, 128-134, Trad. F. Vian, 1995, p. 138 ; F. Vian note que la source Castalie était un lieu célèbre et que le qualificatif de bavarde s'appliquait parfaitement à un lieu oraculaire, « Notice », p. 129

²⁷¹ M. Eliade, « Structure et morphologie du sacré, *Traité d'histoire des religions*, (1949), 1965, p. 34-35

²⁷² Voir J. Snoronos, *Ta nomismata tou kratous ton Ptolemaion*, Ed. Sakellarios, Athènes, 1904

²⁷³ M. Eliade, « Structure et morphologie du sacré, *Traité d'histoire des religions*, (1949), 1965, p. 34

²⁷⁴ Trétradachme de Macédoine entre 179 et 168 av. J.-C., Franke, P. Robert, *Die antiken Münzen von Epirus. I, Poleis, stämme und epirotischer*, Ed. F. Steiner, Wiesbaden, 1961, p. 317, pl. 15

²⁷⁵ K. Mackowiak, « De moira aux Moirai, de l'épopée à la généalogie : approche historique et poétique de l'autorité de Zeus, maître du destin (Iliade, Odyssée, Théogonie) », *Dialogues d'histoire ancienne*. V. 36-1 2010. p. 35

²⁷⁶ Virgile, *Enéide*, III, 389-393, Trad. J. Perret, 1977, p. 90

Le chêne avait servi aussi d'intermédiaire des volontés divines pour d'autres héros en errance, confrontés aux aléas de leur voyage, tel Jason qui, chez le Pseudo-Apollodore, avait trouvé son salut en ramenant au roi Pélias la toison d'or pendue à un chêne :

Le Pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, I, 9, 16, 109

Τοῦτο Πελίας ἀκούσας εὐθύς ἐπὶ τὸ δέρας ἐλθεῖν ἐκέλευσεν αὐτόν. Τοῦτο δὲ ἐν Κόλχοις ἦν <έν> Ἄρεος ἄλσει κρεμάμενον ἐκ δρυός, ἐφρουρεῖτο δὲ ὑπὸ δράκοντος αὐπνου.

« A ces mots, Pélias lui donna à l'instant l'ordre de partir chercher la toison. Elle se trouvait en Colchide, pendue à un chêne dans un bois sacré d'Arès et elle était gardée par un dragon qui ne dormait jamais »²⁷⁷.

Il en est de même d'Ulysse qui, comme Enée, était un rescapé de la guerre de Troie dont l'errance était soumise à la fureur de Poséidon (pour Enée, celle d'Héra). Ulysse, renseigné sur la fin de son périple par le devin Tirésias, (voir Hélénos), devait trouver le signe de la fin des épreuves dans un élément qui soit directement en rapport avec la terre. Ce signe était une pelle à grains représentée symboliquement par sa rame de marin qu'Ulysse devait planter dans la terre. La reconnaissance de l'indice ultime d'Ulysse était pour Enée celle du chêne dont les racines entraient profondément dans la terre italienne. Homère insistait sur l'aspect terrestre que représentait la pelle qui retournait la terre pour pouvoir semer et contrastait avec la destruction et les malheurs qui émaillaient le voyage du héros :

Homère, *Odyssée*, XI, 127-137

ὀππότε κεν δὴ τοι συμβλήμενος ἄλλος ὀδίτης / φήη ἀθηρηλοῖγόν ἔχειν ἀνά φαιδίμῳ ὤμῳ, / καὶ τότε δὴ γαίῃ πήξας εὐήρης ἐρετμόν, / ῥέξας ἱερά καλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι, / ἀρνεῖόν ταυρόν τε συῶν τ' ἐπιβήτορα κάπρον, / οἷκαδ' ἀποστείχειν ἔρδειν θ' ἱεράς ἐκατόμβας / ἀθανάτοισι θεοῖσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσι, / πᾶσι μάλ' ἐξείης. θάνατος δὲ τοι ἐξ ἀλὸς αὐτῶ / ἀβληχρὸς μάλα τοῖος ἐλεύσεται

« Veux-tu que je te donne une marque assurée, sans méprise possible ? Le jour qu'en te croisant un autre voyageur demanderait pourquoi, sur ta brillante épaule, est cette pelle à grains, c'est là qu'il te faudrait planter ta bonne rame et faire à Poséidon le parfait sacrifice d'un bélier, d'un taureau et d'un verrat de taille à couvrir une truie ; tu reviendrais ensuite offrir en ton logis la complète série des saintes hécatombes à tous les Immortels, maîtres des champs du ciel »²⁷⁸.

Comme la pelle d'Ulysse qui réaffirmait qu'Ithaque était le lieu fondateur de son peuple là où il avait son palais dans la ville antique de son royaume²⁷⁹, le chêne du Latium, pour Enée, était le signe instable d'une arrivée sur une terre originelle qui

²⁷⁷ Le Pseudo-Apollodore, *la Bibliothèque*, I, 9, 16, 109, Trad. J.-C. Carrière, B. Massoné, 1991, p. 44

²⁷⁸ Homère, *Odyssée*, XI, 126-135, Trad. V. Bérard, (1924), 1992, p. 88

²⁷⁹ E. Delebecque, *Construction de l'Odyssée*, E. Les-Belles-Lettres, 1980, p. 144

sera la terre de la fondation de Rome²⁸⁰. L'yeuse d'Enée sur la terre italique redoublait la signification du chêne de Dodone : Zeus *Naios* de Dodone que représentait le chêne prenait pied aussi .à Rome.

4 – 2 -L'arrivée à Dodone

La prophétie d'Hélénos à Buthrote, axiale dans le récit virgilien²⁸¹, Denys d'Halicarnasse la situait à Dodone, alors qu'Anchise serait resté dans la cité²⁸² :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 51, 1

Ἐκ δὲ Ἀμβρακίας Ἀγχίσης μὲν τὰς ναῦς ἔχων παρὰ γῆν κομιζόμενος εἰς Βουθρωτὸν λιμένα τῆς Ἠπείρου κατάγεται, Αἰνείας δὲ καὶ οἱ ἀκμαιότατοι σὺν αὐτῷ τοῦ στρατοῦ διανύσαντες ἡμερῶν δυεῖν ὁδὸν εἰς Δωδώνην ἀφικνοῦνται χρῆσόμενοι τῷ θεῷ καὶ καταλαμβάνουσιν αὐτόθι Τρῶας τοὺς σὺν Ἑλένω.

« A partir d'Ambracie, Anchise, avec les navires, longe la terre et débarque dans le port de Buthrote en Epire, tandis qu'Enée et l'élite de son armée couvrant la route en deux jours, arrivent à Dodone afin d'y consulter l'oracle du dieu et ils tombent là sur Hélénos et ses Troyens. Après avoir obtenu des oracles relatifs à leur entreprise de colonisation et fait don au dieu entres autres offrandes troyennes de cratères de bronze dont certains subsistent encore, qui désignent dans des inscriptions très archaïques les auteurs des offrandes, il rejoignirent la flotte en quatre jours de route environ. Ce qui prouve que les Troyens sont aussi venus à Buthrote, c'est une colline qui leur servit alors de campement et que l'on appelle Troie »²⁸³.

La localisation de la rencontre d'Hélénos et d'Enée à Dodone faite par Denys d'Halicarnasse était une allusion à la migration des Troyens vers l'Italie pour qui Zeus était le protecteur en tant que dieu dodonéen et dieu pélasgique. L'association d'Homère du Zeus de Dodone au Zeus des Pélasges conférait à son culte une vénéralité dont les Pélasges, peuple émigrant, étaient un symbole²⁸⁴ :

²⁸⁰ J. Perret note à propos de la prophétie d'Hélénos à Buthrote que le chêne n'indiquait pas le lieu précis de Rome puisqu'Enée s'établit à Lavinium éloignée de 25 km du Tibre, mais le lieu où s'éleva Albe la Longue ; Virgile, *Enéide*, III, 389-394, Trad. J. Perret, 1977, « Notes complémentaires », p. 91

²⁸¹ Cette importance donnée par Virgile à l'étape de Buthrote à cause des paroles d'Hélénos explique pour V. Fromentin, le silence de Virgile sur l'étape d'Enée à Dodone, Trad. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 1998, « notes complémentaires », p. 255

²⁸² Chez Virgile, en revanche, Anchise pressait Enée pour quitter le port de Buthrote et poursuivre le voyage, *Interea classem uelis aptare iubebat / Anchises, fieret uento mora ne qua ferenti. / Quem Phoebi interpretis multo compellat honore*, « Anchise cependant, nous ordonnait d'appareiller pour n'opposer aucun retard au vent qui nous emportait. L'interprète de Phébus, s'adresse à lui avec grand respect », Virgile, *Enéide*, III, 472-474, Trad. J. Perret, 1977, p. 93

²⁸³ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 51, 1, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 151

²⁸⁴ *πρὸς ταῦτ' ἀμείβου καὶ λέγ' εὐθαρσῆς ἐμοί / τοῦ γηγενοῦς γάρ εἰμ' ἐγὼ Παλαίχθονος / ἴνις Πελασγός, τῆσδε γῆς ἀρχηγέτης. / ἐμοῦ δ' ἄνακτος εὐλόγως ἐπώνυμον / γένος Πελασγῶν τήνδε καρπούται χθόνα. / καὶ πᾶσαν αἶαν, ἧς δὲ ἄγνός ἐρχεται / Στρυμῶν, τὸ πρὸς δύνοντος ἡλίου, κρατῶ. / ὀρίζομαι δὲ τήν τε Περραιβῶν χθόνα, / Πίνδου τε τάπέκεινα, Παιόνων πέλας, / ὅρη τε Δωδωναῖα· συντέμνει δ' ὄρος / ὑγρᾶς θαλάσσης· τῶνδε τάπιδε κρατῶ*, « Pour cela tu [Danaos] peux me répondre et parler en toute assurance. Je suis le fils de Palaichtôn qui naquit de la Terre, Pélasgos, chef suprême de ce pays ; et le peuple des Pélasges qui cultive ce sol a naturellement pris le nom de son roi. Je suis le maître de tout le pays que traverse le Strymon sacré à partir de sa rive occidentale. J'englobe les terres des Perrhèbes et celle qui, au-delà du Pinde touchent la Péonie, et les montagnes de Dodone jusqu'au point où les eaux des mers viennent former ma frontière », Eschyle, *Les suppliantes*, 249-259, Trad. P. Mazon, (1921), 1984, p. 22

Homère, *Iliade*, XVI, 233-235

Ζεῦ ἄνα Δωδωναίε Πελασγικέ τηλόθι ναίων / Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου, ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ / σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται ἀνιπτόποδες χαμαιῦναι / ἤμὲν δὴ ποτ' ἐμὸν ἔπος ἔκλυες εὐζαμένοιο
« Sire Zeus, dieu de Dodone et des Pélasges, dieu lointain ! toi qui règnes sur Dodone, l'inclémente au pays qu'habitent les *Selloi*, tes interprètes aux pieds jamais lavés, qui couchent sur le sol ! »²⁸⁵.

La tradition la plus ancienne attestait que le sanctuaire de Dodone était un lieu oraculaire honoré par les peuples préhelléniques que les Grecs regroupaient sous le nom de Pélasges. Cette origine archaïque du sanctuaire était confirmée par la tradition : selon Hérodote, ce fut à Dodone que les Egyptiens apprirent aux Pélasges à désigner nommément les dieux alors qu'auparavant les Pélasges les révéraient sans les distinguer par des noms spécifiques :

Hérodote, *Histoires*, II, 52, 6-14

Καὶ μετὰ χρόνον ἐχρηστηρίαζοντο περὶ τῶν οὐνομάτων ἐν Δωδώνῃ· (τὸ γὰρ δὴ μαντήιον τοῦτο νενόμισται ἀρχαιότατον τῶν ἐν Ἑλλήσι χρηστηρίων εἶναι, καὶ ἦν τὸν χρόνον τοῦτον μούνον). Ἐπεὶ ὦν ἐχρηστηρίαζοντο ἐν τῇ Δωδώνῃ οἱ Πελασγοὶ εἰ ἀνέλωνται τὰ οὐνόματα τὰ ἀπὸ τῶν βαρβάρων ἦκοντα, ἀνείλε τὸ μαντήιον χρᾶσθαι.

« Autrefois, à ce que j'ai entendu dire à Dodone, les Pélasges offraient tous les sacrifices en invoquant « les dieux » sans désigner aucune d'entre eux par un qualificatif ou par un nom personnel ; car ils n'avaient encore rien entendu de pareil. Ils les avaient appelés ainis en partant de cette considération que c'est pour avoir établi l'ordre de l'univers que les dieux présidaient à la répartition des choses. Plus tard, au bout de beaucoup de temps, les Pélasges apprirent à connaître, venues d'Égypte, les désignations individuelles des dieux autres que Dionysos (ils apprirent plus tard celle de Dionysos) un temps passa encore et ils consultèrent sur ces désignations l'oracle de Dodone. L'oracle de Dodone est regardé en effet comme le plus anciens qu'il y ait chez les Grecs et il était le seul à cette époque »²⁸⁶.

La tradition pélasgique dont Enée et les Arcadiens étaient de lointains descendants avait tissé un réseau entre des peuples et des lieux, ceux de la Grèce, de Troie, de l'Italie où des Pélasges avaient émigré. Hérodote, qui définissait les Pélasges comme des barbares, leur reconnaissait d'avoir servi d'intermédiaires entre les Grecs partis du Péloponnèse²⁸⁷ et les peuples indigènes italiens²⁸⁸ :

Hérodote, *Histoires*, I, 146, 1-8

²⁸⁵ Homère, *Iliade*, XVI, 233-235, Trad. P. Mazon, 1992, p. 108

²⁸⁶ Hérodote, *Histoires*, II, 52, 6-14, Trad. Ph.-E. Legrand, (1930), 1973 ; pour Ph. Borgeaud, Hérodote avait considéré que les Pélasges avaient emprunté les noms des dieux aux Egyptiens ce qui était la condition pour que puisse émerger une mythologie proprement grecque, *Aux origines de l'histoire des religions*, 2004, p. 54

²⁸⁷ Hérodote, *Histoire*, I, 145, 1

²⁸⁸ D. Briquel, « Le regard des Grecs sur l'Italie indigène », *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au Ve siècle av. JC.* (Actes de la table ronde de Rome novembre 1987), Ed. École Française de Rome, n° 137, 1990. P. p. 175.

Τούτων δὴ εἵνεκα καὶ οἱ Ἴωνες δωδέκα πόλις ἐποίησαντο· ἐπεὶ ὡς γέ τι μᾶλλον οὗτοι Ἴωνες εἰσὶ τῶν ἄλλων Ἴωνων ἢ κάλλιον τι γεγόνασι, μωρὴ πολλὴ λέγειν· τῶν Ἄβαντες μὲν ἐξ Εὐβοίας εἰσὶ οὐκ ἐλαχίστη μοῖρα, τοῖσι Ἴωνίης μετὰ οὐδὲ τοῦ οὐνόματος οὐδέν, Μινύαι δὲ Ὀρχομένιοι σφι ἀναμεμῖχται καὶ Καδμεῖοι καὶ Δρύοπτες καὶ Φωκέες ἀποδάσμιοι καὶ Μολοσσοὶ καὶ Ἀρκάδες Πελασγοὶ καὶ Δωριέες Ἐπιδαύριοι, ἄλλα τε ἔθνεα πολλὰ ἀναμεμῖχται· οἱ δὲ αὐτῶν ἀπὸ τοῦ πρυτανηίου τοῦ Ἀθηναίων ὀρμηθέντες καὶ νομίζοντες γενναιότατοι εἶναι Ἴωνων, οὗτοι δὲ οὐ γυναῖκας ἡγάγοντο ἐς τὴν ἀποικίην ἀλλὰ Καεῖρας ἔσχον, τῶν ἐφόνευσαν τοὺς γονεάς.

« Tels sont aujourd'hui les douze cantons des Achéens, qui étaient autrefois cantons des Ioniens. Voilà pourquoi les Ioniens d'Asie ont formé eux aussi douze villes ; car de dire qu'ils sont plus Ioniens que les autres Ioniens ou de meilleure origine, c'est une grande sottise, vu qu'il y a parmi eux un contingent considérable d'Abantes Eubéens, qui n'ont rien de commun avec l'Ionie même de nom, et que sont mélangés dans leurs rangs les Minyens d'Orchomène, des Cadméens, des Dryopes, des Phocidiens dissidents, des Molosses, des Pélasges d'Arcadie, des Doriens d'Epidaure et beaucoup d'autres peuples »²⁸⁹.

Cette tradition pélasgique qui donnait aussi aux Etrusques une origine d'anciens Pélasges, était relevée par Denys d'Halicarnasse qui contestait la version qui faisait des Tyrrhéniens d'origine lydienne des émigrés venus en Italie d'où ils avaient en partie chassé les Pélasges, et approuvait en revanche la version qui faisait des Tyrrhéniens un peuple d'Italie dont le nom était celui d'Etrusques :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 30, 2-3

Κινδυνεύουσι γὰρ τοῖς ἀληθέσι μᾶλλον εἰκότα λέγειν μηδαμόθεν ἀφιγμένον, ἀλλ' ἐπιχώριον τὸ ἔθνος ἀποφαίνοντες, ἐπειδὴ ἀρχαῖόν τε πάνυ καὶ οὐδενὶ ἄλλῳ γένει οὔτε ὁμόγλωσσον οὔτε ὁμοδίαιτον εὐρίσκεται. ὠνομάσθαι δ' ὑφ' Ἑλλήνων αὐτὸ τῇ προσηγορίᾳ ταύτῃ οὐδὲν κωλύει, καὶ διὰ τὰς ἐν ταῖς τύρσεσιν οἰκήσεις καὶ ἀπ' ἀνδρὸς δυνάστου. Ῥωμαῖοι μέντοι ἄλλαις αὐτὸ προσαγορεύουσιν ὀνομασίαις· καὶ γὰρ ἐπὶ τῆς χώρας, ἐν ἧ ποτε ὤκησαν, Ἐτρουρίας προσαγορευομένης Ἐτρούσκους καλοῦσι τοὺς ἀνθρώπους

« On court en fait la chance d'être plus proche de la vérité en disant que cette nation [les Tyrrhéniens] n'est pas venue d'ailleurs mais qu'elle est indigène puisqu'elle se révèle être fort ancienne et sans la moindre parenté avec quelque autre race, qu'il s'agisse de la langue ou du genre de vie. Rien ne s'oppose à ce que les Grecs l'aient appelée ainsi à la fois à cause des tours fortifiées qu'elle habitait et d'après l'homme qui en était le prince. Les Romains cependant la nomment autrement. En effet, à cause de la région que les Tyrrhéniens ont jadis habitée et qui se nomme Etrurie, ils appellent ces hommes les Etrusques »²⁹⁰.

²⁸⁹ Hérodote, *Histoires*, I, 146, 1-8, Trad. Ph.-E. Legrand, (1932), 1970 p. 159

²⁹⁰ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 30, 2-3, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 119 ; V. Fromentin écrit que la généalogie de Tyrrhénos telle qu'elle était présentée par Denys, mêlait deux traditions, celle qui en faisait le fils d'Héraclès et d'Omphale, celle qui en faisait le fils de Télèphe, un Héraclide ; ainsi Héraclès uni à Augé, fille d'Aléos, roi de Tégée, aurait eu un fils Télèphe qui lui-même aurait eu deux fils, Tyrrhénos et Tarchon, « Notes complémentaires », p.242

Cette position isolée, souligne V. Fromentin, revenait à affirmer que les Etrusques, peuple autochtone, était sans lien avec le monde grec et égéen et, qu'à ce titre, il devait être rangé du côté des barbares. Même s'il admirait leur importance historique, les Etrusques n'avaient pas eu cette qualité d'avoir une origine grecque que seuls les Romains possédaient²⁹¹.

La fondation par Evandre des cultes et des rites dans le Latium, avait permis de donner aux pratiques religieuses romaines une ascendance grecque qui venait de l'origine arcadienne d'Evandre dont rendait compte un texte du Stace²⁹² :

Stace, *La Thébàïde*, IV, 275-281

*Arcades, huic, ueteres astris lunaque priores / agmina fida datis ; numerum uos stirpe rigenti / fam satos, cum prima pedum uestigia tellus / admirata tulit; nondum arua domusque nec urbes, / conubiisue modus; **quercus** laurique ferebant / cruda puerperia, ac populos umbrosa creauit / fraxinus, et feta uiridis puer excidit orno.*

« Antiques Arcadiens, antérieurs aux astres et à la lune, vous lui donnez vos fidèles bataillons, vous qui naquites dit-on, des dures souches des bois lorsque la terre étonnée porta les premières traces de pas ; il n'y avait encore ni cultures, ni habitations, ni villes, ni mariages réguliers ; les chênes et les lauriers supportaient de rudes enfantements, le frêne au vaste ombrage mit au jour des populations et l'enfant tomba, vert rameau, de l'orne fécondé»²⁹³.

La tradition sur l'ancienneté des Pélasges s'appuyait sur les versions qui leur attribuaient primitivement, non seulement une incapacité à nommer leurs dieux mais aussi une incapacité à qualifier Zeus à Dodone où ils avaient aussi habité, rendant un culte à un dieu oraculaire sans nom. Pour la tradition, l'ancienneté des Pélasges était confortée par celle des *Selloi*, les desservants et interprètes du dieu oraculaire qui étaient eux-mêmes des hommes d'origine très ancienne puisque, selon Philostrate, ils avaient pour ancêtre mythique, Hellos, un bûcheron :

Philostrate, *La galerie de tableaux*, II, 33, 1

ὄν μεθήκεν Ἑλλὸς ὁ δρυτόμος, ἀφ' οὗ κατὰ Δωδώνην οἱ Ἑλλοί, στέμματα δ' ἀνήπτται τῆς δρυός, ἐπειδὴ καθάπερ ὁ Πυθοῖ τρίπους χρησμούς ἐκφέρει.

« voici aussi la hache abandonnée par le bûcheron Hellos qui donna son nom aux *Selloi* de Dodone ; des bandelettes sont suspendues à l'arbre, car, comme le trépied de Pytho, il rend des oracles. L'un vient pour l'interroger, l'autre pour faire un sacrifice. Il est entouré en ce moment par un chœur de Thébins qui font hommage à leur patrie de la sagesse de l'arbre »²⁹⁴.

Les pratiques rituelles des *Selloi*, coucher à même la terre, marcher pieds-nus, rendaient compte du rappel d'un temps primitif où les hommes menaient une vie errante dans les montagnes²⁹⁵, en contact direct avec la Terre-mère. Le travail de

²⁹¹ V. Fromentin, « Notice », Trad. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 1998, p. 15-16

²⁹² Voir les trois ouvrages de D. Briquel, *Les Pélasges en Italie, recherches sur l'histoire de la légende*, 1984 ; *L'origine lydienne des Etrusques*, 1991 ; *Les Tyrrhènes, peuple des tours, l'autochtonie des Etrusques chez Denys d'Halicarnasse*, 1993

²⁹³ Stace, *La Thébàïde*, IV, 275-281, (Trad.) R. Lesueur, (1990), 2000, p. 94

²⁹⁴ Philostrate, *La galerie de tableaux*, II, 33, 1, Trad. A. Bougot, 1991, p. 115

²⁹⁵ F. Quantin, « Aspects épirotes de la vie religieuse antique », *Revue des études grecques*, T. 112, 1999, p. 73

bûcheron dans la forêt d'Hellos induisait une vie en rapport étroit entre les arbres et le divin qui se manifestait, pour Sophocle, par le bruit de la frondaison qui reprenait les mots des divinités :

Sophocle *Trachiniennes*, 1167-1169

Σελλῶν ἐσελθῶν ἄλσος εἰσεγραψάμην /πρὸς τῆς πατρώας

« Mais j'entends te révéler aussi les oracles nouveaux qui concordent avec elle, [la mère d'Héraclès] qui reprennent ses mots de jadis, et que, dans le bois saint des *Selloi* montagnards qui couchent sur le sol»²⁹⁶.

Ainsi la très longue tradition attachée au lieu de Dodone et à son oracle n'était pas inconnue à Enée lorsqu'il était venu le consulter dans la version de Denys d'Halicarnasse. La vénérabilité et la sacralité de l'oracle dodonéen attachée à celle des Pélasges, Platon les symbolisait dans le chêne et la pierre, eux-mêmes symboles d'éternité²⁹⁷ :

Platon, *Phèdre*, 275b-275c

Οἱ δὲ γ', ὦ φίλε, ἐν τῷ τοῦ Διὸς τοῦ Δωδωναίου ἱερῷ δρυὸς λόγους ἔφησαν μαντικούς πρώτους γενέσθαι. Τοῖς μὲν οὖν τότε, ἅτε οὐκ οὔσι σοφοῖς ὥσπερ ὑμεῖς οἱ νέοι, ἀπέχρη δρυὸς καὶ πέτρας ἀκούειν ὑπ' εὐηθείας, εἰ μόνον ἀληθῆ λέγοιεν· σοὶ δ' ἴσως διαφέρει τίς ὁ λέγων καὶ ποδαπός.

« C'était, mon cher, une tradition dans le sanctuaire de Zeus à Dodone que d'un chêne, étaient issues les premières révélations divinatoires. Ainsi donc, pour les gens de ce temps-là, pour ceux qui n'étaient pas des savants en votre manière, à vous les autres jeunes, c'était assez, vu leur naïveté, d'écouter le langage d'un chêne ou d'une pierre »²⁹⁸.

De l'association faite par Virgile de *silua* et de *saxum*²⁹⁹, P. Gallais et J. Thomas dégageaient les associations du chêne avec une image du vivant et de la pierre avec une « permanence immobile ». De leur alliance, émergeait l'image simultanée du passé et du présent d'Enée et, à travers lui, plus largement, de l'accomplissement de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort³⁰⁰

A la suite d'Homère, le premier à établir que la fondation de Dodone remontait au temps de la migration des Pélasges, Callimaque, parmi les nombreux auteurs qui avaient repris la tradition de la très haute antiquité du site de Dodone, avait aussi souligné le lien étroit entre la vénérabilité de Dodone et son prestige :

²⁹⁶ Sophocle *Trachiniennes*, 1167-1169, Trad. P. Mazon, (1955), 1967, p. 57

²⁹⁷ Voir Homère, *Iliade*, IV, 43-49

²⁹⁸ Platon, *Phèdre*, 275b-275c, Trad. L. Robin, (1933), 1970, p. 89

²⁹⁹ Virgile, *Enéide*, II, 304-308 ; X, 362-363, *at parte ex alia, qua saxa rotantia late /intulerat torrens arbustaque diruta ripis*, « D'autre côté, où sur un vaste espace, un torrent avait porté pierres roulantes et arbres tombés des rives », Trad. J. Perret 1980, p. 57 ; J. Perret dans ses « Notes complémentaires » explique l'expression d'autre côté par la séparation au moment de la bataille engagée contre les troupes de Turnus, de l'écartement de Pallas plus à l'intérieur des terres par rapport aux forces d'Enée restées près du Tibre, éloignement voulu par Turnus et qui fut fatal à Pallas, p. 204

³⁰⁰ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 62

Callimaque, « Hymne à Délos », *Hymnes*, 284-290

ἀσταχύων φορέουσιν· ἃ Δωδώνηθε Πελασγοί / τηλόθεν ἐκβαίνοντα πολὺ πρῶτιστα δέχονται, /
γηλεχές θεράπτοντες ἀσιγήτοιο λέβητος· / δεύτερον Ἴριον ἄστου καὶ οὔρεα Μηλίδος αἴης
/ ἔρχονται· κείθεν δὲ διαπλώουσιν Ἀβάντων / εἰς ἀγαθὸν πεδῖον Ληλάντιον· οὐδ' ἔτι μακρὸς /
ὁ πλόος Εὐβοίηθεν, ἐπεὶ σέο γείτονες ὄρμος

« Les Pélasges de Dodone dont la terre est la couche³⁰¹, servants du lèbès au bronze jamais muet. Une seconde course mène les prémices à la ville sainte et aux monts de la terre Mélienne. De là, ils passent chez les Abantes dans la plaine Lélantienne ; de l'Eubée, la traversée n'est pas longue : les havres en sont voisins de toi »³⁰².

Strabon, également, s'appuyait sur Homère et Hésiode pour affirmer que la fondation de Dodone remontait aux Pélasges :

Strabon, *Géographie*, VII, 7, 10, 1-5

Ἔστι δ', ὡς φησὶν Ἐφορος, Πελασγῶν ἴδρυμα· οἱ δὲ Πελασγοὶ τῶν περὶ τὴν Ἑλλάδα δυναστευσάντων ἀρχαιότατοι λέγονται· καὶ ὁ ποιητὴς φησὶν οὕτω· :Ζεῦ ἄνα Δωδωναίε, Πελασγικέ· / ὁ δ' Ἡσίοδος· : Δωδώνην **φηγόν** τε, Πελασγῶν ἔδραν ἦεν.

« D'après Ephore, la fondation de cet oracle remonte aux Pélasges les plus anciens, des peuples qui aient été, dit-on, les maîtres de la Grèce. Le poète s'exprime ainsi : « Zeus tout puissant, dieu de Dodone et des Pélasges » et Hésiode : « Il s'en vint à Dodone auprès du chêne antique, demeure sacré des Pélasges » »³⁰³.

C'était à Deucalion et à Pyrrha que Plutarque faisait remonter l'antiquité du site de Dodone dont ils en avaient été les fondateurs :

Plutarque, « Vie de Pyrrhus », 1, 1-2

Θεσπρωτῶν καὶ Μολοσσῶν μετὰ τὸν κατακλισμὸν ἱστοροῦσι Φαέθοντα βασιλεῦσαι πρῶτον, ἕνα τῶν μετὰ Πελασγοῦ παραγενομένων εἰς τὴν Ἥπειρον· ἔνιοι δὲ Δευκαλίωνα καὶ Πύρραν εἰσαμένους τὸ περὶ Δωδώνην ἱερόν αὐτόθι κατοικεῖν ἐν Μολοσσοῖς

« On raconte que le premier roi des Thesprotes et des Molosses après le Déluge³⁰⁴ rapport avec Deucalion fut Phaéton, un de ceux qui passèrent en Epire

³⁰¹ La pratique des *Selloi* de marcher pieds nus était pour G.Rachet un moyen de rester en contact avec la Terre-mère revivifiante, Rachet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962, p. 90 ; Homère, *Iliade*, XVI, 233-235 ; selon Bouché-Leclercq,, les pratiques des *Selloi*, notamment leurs pieds nus touchant la terre et leurs fonctions d'interprétation oraculaire, détenues à l'origine par des familles ou des castes dirigeantes puis par une caste sacerdotale, évoquent un culte chtonien qui prendrait racine dans les pratiques ascétiques d'une communauté, Bouché-Leclercq, *Divination dans l'Antiquité*, II, 1882, p. 277-281

³⁰² Callimaque, *Hymne à Délos*, 284-290, Trad. E. Cahen, (1922), 2002, p. 280 ; E. Cahen note que le « bronze » correspond au bassin que les prêtres de Dodone frappaient avec un fouet à chaînettes de métal et dont ils interprétaient les sons, p. 280

³⁰³ Strabon, *Géographie*, VII, 7, 10, 1-5, Trad. R. Baladié, 1989, p. 147

³⁰⁴ Pour G. Rachet, l'affirmation de Plutarque confrontée à la découverte de marbres à Paros permet de dater la fondation de Dodone entre 1520-1525 av. J.-C. ; Rachet, « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 1962, p. 86

avec Pélagos ; mais quelques-uns disent que Deucalion et Pyrrha, après avoir fondé le sanctuaire de Dodone, s'établirent là, chez les Molosses. »³⁰⁵

Nous avons noté que Virgile n'avait pas retenu la version d'une consultation d'Enée du chêne dodonéen, mais seulement avait fait référence indirectement à l'arbre oraculaire par le don de vases de bronze qui provenaient de Dodone fait par Héléno à Enée avant son départ de Buthrote. Cette allusion détournée au chêne dodonéen répondait au souci de Virgile de rester fidèle au principe d'un périple maritime de son héros dans l'*Enéide* :

Virgile, *Enéide*, III, 463-466

*quae postquam uates sic ore effatus amico est, / dona dehinc auro grauia ac
secto elephanto / imperat ad nauis ferri, stipatque carinis / ingens argentum
Dodonaeosque lebetas*

« Après que le prophète eut ainsi pour moi ouvert ses lèvres amies, il fait porter à nos vaisceaux, entasse en nos carènes, de lourds présents d'or et d'ivoire ouvré, tout un trésor d'argent, des bassins de Dodone »³⁰⁶.

La tradition de vénérabilité de la partie pélasgique et troyenne des peuples de Rome avait cimenté le soubassement des origines sociales et religieuses de Rome rappelées par Virgile qui montrait dans la prophétie d'Héléno l'annonce de la fondation par Enée d'une nouvelle Troie. Le respect inspiré par cette origine archaïque était un sujet de préoccupation des Romains au temps d'Auguste. Cette préoccupation, écrit D. Nélis, fut le point de départ de l'*Enéide* qui, en jouant sur les deux temps du passé des origines et du présent, celui d'Auguste, montrait que le trajet historique de Rome était une ligne ascendante jusqu'au sommet que constituait le règne de l'empereur³⁰⁷. C'est ainsi qu'au livre I de l'*Enéide*, alors qu'Enée errait en Libye, Jupiter annonçait à Vénus le futur immuable des Troyens, *manent immota tuorum fata tibi*, « la destinée des Troyens reste immuable »³⁰⁸ et l'établissement par Enée d'une colonie à Lavinium. Son fils Ascagne serait le fondateur Albe la longue d'où découlerait la fondation de Rome par Romulus³⁰⁹.

³⁰⁵ Plutarque, « Vie de Pyrrhus », 1, 1, Trad. R. Flacelière, E. Chambry, (1957), 2001, Ed. R. Laffont, p. 528 ; voir note B. Tambrun-Krasker, *Pléthon, le retour de Platon*, Ed. J. Vrin, Mayenne, 2006, p. 88

³⁰⁶ Virgile, *Enéide*, III, 463-466, Trad. J. Perret, 1977, p. 93

³⁰⁷ Nélis, « L'*Enéide* et les origines de Rome », *Origines gentium*, 2001, p. 224-228

³⁰⁸ Virgile, *Enéide*, I, 257-258, Trad. A. Bellesort, 1925, p. 15

³⁰⁹ Virgile, *Enéide*, I, 270-277, *regnumque ab sede Lauini / transferet, et longam multa ui muniet Albam. / Hic iam tercentum totos regnabitur annos / gente sub Hectorea, donec regina sacerdos, / Marte grauis, geminam partu dabit Iliaprolem. / Inde lupae fuluo nutricis tegmine laetus / Romulus excipiet gentem, et Mauortia condet / moenia, Romanosque suo de nomine dicet*, « Et de Lavinium, il [Ascagne] transférera le siège de ma royauté derrière les remparts d'une ville nouvelle, la puissante Albe-la-Longue. Là, pendant trois siècles pleins, règnera la race d'Hector, jusqu'aujourd'hui où une prêtresse de la famille royale, Iliia, grosse des œuvres de Mars, enfantera des jumeaux. Romulus, gorgé de lait à l'ombre fauve de sa nourrice la louve, continuera la race d'Enée, fondera la ville de Mars et nommera les Romains de son nom », Trad. A. Bellesort, 1925, p. 16

1 –Les premières escales erratiques d’Enée en terre italienne : les escales siciliennes

1- 1 - les premières cités découvertes, la cité du temple de Minerve, Tarente

La place de l’événement fondateur que représente l’arrivée d’Enée dans le Latium et qui constitue un point d’orgue dans l’épopée de l’*Enéide*, a été isolée et grandie, dans le récit mythique, par l’accumulation que faisait Virgile des obstacles qui retardaient et gênaient le débarquement d’Enée. Les paroles d’Apollon à Délos, apparu à Enée dans un songe³¹⁰ qui lui avait transmis les volontés suprêmes de Zeus dès sa fuite de Troie³¹¹, celles d’Hélénos à Buthrote, sur le but de son voyage, entraient dans l’esprit des Romains dans l’histoire romaine à son début auquel ils raccordaient la fondation de Rome.

Les prophéties d’Hélénos et l’intervention directe d’Apollon imaginée par Virgile relèvent de l’ordre du récit au cours duquel l’accumulation des épreuves, des erreurs successives, souligne la nécessaire réalisation des arrêts du destin d’Enée. La succession des escales d’Enée dans plusieurs ports des côtes du Sud de l’Italie, puis son incursion en Afrique, à Carthage, mettent ainsi en valeur la certitude d’une fin de l’errance sur la terre du Latium. Virgile se servait du contournement de la Sicile et du Sud de l’Italie sur lesquelles Enée faisait de brèves escales pour rappeler les liens d’origine des Romains avec les Grecs tout en insérant ses propos dans une actualité politique (la reviviscence d’une tradition grecque relancée par la victoire d’Actium)³¹² car Auguste qui se prévalait d’une ascendance troyenne avait contribué à mettre en valeur, à la fin de la République et au début de l’Empire, la légende d’Enée. Certaines familles de l’aristocratie romaine s’enorgueillissaient d’une ascendance troyenne telle la *gens des Claudii* qui se prévalait de Cybèle parce que, suivant la légende, Claudia Quinta qui appartenait à cette famille avait tiré, seule, du Tibre le bateau échoué qui portait la statue de Cybèle³¹³. Pour J. Bayet, cette prétention de certaines familles de se prévaloir de Cybèle était la marque de leur appartenance à la classe des patriciens car ils étaient les seuls à fêter la grande déesse placée sur le Palatin. Cette recherche d’une filiation divine avec une divinité orientale adoptée par Athènes sous le nom de

³¹⁰ *uisi ante oculos adstare iacentis /in somnis, multo manifesti lumine, qua se /plena per insertas fundebat luna fenestras; /tum sic adfari et curas his demere dictis: / Quod tibi delato Ortygiam dicturus Apollo est, / hic canit, et tua nos en ultro ad limina mittit* », « [les dieux] m’apparurent dans mon sommeil devant le lit où j’étais couché. Ils resplendissaient des clartés de la pleine lune qui se répandaient par l’ouverture des murailles. Alors ils me parlèrent et m’enlevèrent ainsi mon angoisse : « Ce que te dirait Apollon si tu retrouvais à Ortygie, il te l’annonce ici, et c’est lui-même qui nous envoie en ta demeure » », Virgile, *Enéide*, III, 150-155, Trad. A. Bellessort, 1925, p. 74

³¹¹ *Non haec tibi litora suasit / Delius aut Cretae iussit considerare Apollo. / Est locus, Hesperiam Grai cognomine dicunt, / terra antiqua, potens armis atque ubere glaebae*, « L’Apollon de Délos ne t’a pas dirigé vers ces rives et ne t’a pas ordonné de t’établir en Crète. Il est un lieu – les Grecs le nomment Hespérie – terre antique, puissante par ses armes et par la fécondité de sa glèbe » Virgile, *Enéide*, III, 161-164, Trad. J. Perret, 1977, p. 81 ; dans *l’Iliade*, Homère avait fait intervenir Apollon pour sauver Enée alors que les Troyens perdaient la bataille de Troie, *Iliade*, V, 344-346, *Ἡ δὲ μέγα ἰάχουσα ἀπὸ ἔο κάββαλεν υἱόν / καὶ τὸν μὲν μετὰ χερσὶν ἐρύσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων / κυανέη νεφέλη, μὴ τις Δαναῶν ταχυπόλων / χαλκὸν ἐνὶ στήθεσσι βαλὼν ἐκ θυμὸν ἔλοιτο*, « Mais Apollon le reçoit dans ses bras et le couvre d’un nuage azuré de peur que quelqu’un des fils de Darnaos aux rapides coursiers ne lance un javelot contre sa poitrine et ne lui arrache la vie »

³¹² A. Dubourdieu, *Les origines et le développement du culte des Pénates à Rome*, Ed. Ecole Française de Rome, Rome, 1989, p. 188

³¹³ Ovide, *Fastes*, IV, 313-325

Mère des dieux³¹⁴ était aussi celle qui avait animé César lorsqu'il se disait descendant de Vénus et du « héros » Anchise³¹⁵.

Dans les lieux d'accostage d'Enée en Grande Grèce, les arbres, le plus souvent une forêt, constituent essentiellement un élément d'une vue panoramique du décor. Le paysage de montagnes, associé à la forêt, permettait à Virgile de prêter à Enée le sentiment d'obstacles quasi insurmontables sur lesquels le héros ne s'attardait pas, obsédé par la seule vision réelle nette du chène et de la truie. La première escale d'Enée sur les terres de l'extrême sud de l'Italie fut le port où s'élevait un temple de Minerve, qui aurait été situé au sud de la cité d'Otranto, au sud-est de la botte³¹⁶. Enée descendait ensuite légèrement vers le sud, dans le golfe de Tarente et longeait la cité éponyme. Les Troyens passèrent devant le promontoire de Lacinium, au sud de Crotona, puis, suivant le texte de Virgile, devant la citadelle de Caulon³¹⁷, au sud de l'ancienne colonie grecque de Scylletium qui regardait la mer ionienne pour faire escale au sud-est de l'Etna.

1 - 2 – l'escale au pied de l'Etna

Enée et ses compagnons avaient abordé sur la côte orientale de la Sicile près de l'Etna. Les prédictions d'Hélénos avaient permis à Anchise de reconnaître les fonds bouillonnants provoqués par la montagne aux deux rocs, Charybde et Scylla³¹⁸, et de conseiller à Enée de les doubler au loin³¹⁹. La défense formelle d'Hélénos de toucher les terres des deux monstres n'empêche pas Enée de devoir affronter l'épreuve des Cyclopes menés par Polyphème qui habitaient sur les pentes du volcan³²⁰. Le texte de Virgile reprenait le texte de Pindare qui exprime la terreur qu'inspirait la terre d'Etna :

³¹⁴ Pindare, *Les pythiques*, 77-78

³¹⁵ Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, 1957, p. 162

³¹⁶ Virgile, *Enéide*, III, 530-531 ; la version de Virgile fut corroborée par celle de Denys d'Halicarnasse, *Oi δὲ σὺν Αἰνείᾳ ποιησάμενοι τὴν ἀπόβασιν οὐ καθ' ἓν χωρίον τῆς Ἰταλίας, ἀλλὰ ταῖς μὲν πλείσταις ναυσὶ πρὸς ἄκραν Ἰαπυγίας ὀρμισσάμενοι, ἢ τότε Σαλεντίνος ἐλέγετο, ταῖς δὲ λοιπαῖς κατὰ τὸ καλούμενον Ἀθήναιον, ἐνθα καὶ αὐτὸς Αἰνείας ἐτύγγανεν ἐπιβάς Ἰταλίας (τοῦτο δὲ τὸ χωρίον ἐστὶν ἀκρωτήριον καὶ ἐπ' αὐτῷ θερινὸς ὄρμος, ὃς ἐξ ἐκείνου λιμὴν Ἀφροδίτης καλεῖται), παρέπλευσαν ἄχρι πορθμοῦ διὰ χειρὸς ἔχοντες Ἰταλίαν, ἵχνη τινὰ κὰν τούτοις ὑπολειπόμενοι τοῖς τόποις τῆς ἀφιξεως ἄλλα τε καὶ φιάλην χαλκῆν ἐν Ἴφρας ἱερῶν γραφῆ δηλοῦσαν ἀρχαία τοῦ δωρησαμένου τῆ θεῶ Αἰνείου τοῦνομα. « Quant aux compagnons d'Enée, ils ne débarquèrent pas en un seul point de l'Italie mais, après avoir mouillé la plupart de leurs navires devant le cap d'Iapygie, appelé alors cap Sallentin, et le reste au lieu dit Athénaion, où le hasard voulut qu'Enée lui-même aussi débarquât en Italie – cet endroit est un promontoire qui offre un mouillage d'été et que depuis lors on appelle Port-Aphrodite, ils naviguèrent le long des côtes, jusqu'à un détroit, en ayant l'Italie à portée de la main », *Antiquités romaines*, I, 51, 3, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 152*

³¹⁷ Virgile, *Enéide*, III, 551-553, *Hinc sinus Herculei (si uera est fama) Tarenti / cernitur, attolit se diua Lacinia contra, / Caulonis que arces et nauifragum Scylaceum* « Ensuite on découvre le golfe de Tarente, ville d'Hercule, si ce qu'on dit est vrai ; en vis-à-vis s'élève la divine Lacinienne, la citadelle de Caulon, Scylaceum briseur de navires », Trad. J. Perret, 1977, p. 96 ; la citadelle de Caulon était déjà détruite sous Auguste (Strabon, *Géographie*, VI, 1, 10)

³¹⁸ Virgile, *Enéide*, III, 566-567, *Ter scopulu clamorem inter caua saxa dedere, / ter spumam elisam et rorantia uidimus astra*, « Tois fois entre les rocs rongés les écueils ont lancé leurs clameurs, trois fois nous avons vu l'écume jaillir et les astres ruisselants d'eau », Trad. J. Perret, 1977, p. 97

³¹⁹ Virgile, *Enéide*, III, 584-586

³²⁰ Virgile, *Enéide*, III, 655-668, *Vix ea fatus erat summo cum monte uidemus / ipsum inter pecudes uasta se mole mouentem / pastorem Polyphemum et litora nota petentem, / monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*, « Il parlait encore lorsqu'au sommet de la montagne nous le voyons lui-même au milieu de son troupeau, le pasteur Polyphème déplaçant sa masse énorme, gagnant la rive familière, monstre horrible, sans forme, démesuré, à qui la lumière fut ravie », Trad. J. Perret, 1977, p. 100

Pindare, *Pythiques*, I, 17-29

Κιλίκιον θρέψεν πολυώνυμον ἄντρον· νῦν γε μάν / ταί θ' ὑπὲρ Κύμας ἀλιερκέες ὄχθαι / Σικελία τ' αὐτοῦ πιέζει στέρνα λαχνάεντα· κίων δ' οὐρανόσσι συνέχει, / νιφόεσσ' Αἴτνα, πάντεσσι χιόνος ὀξείας τιθήνα· / τᾶς ἐρεύγονται μὲν ἀπλάτου πυρὸς ἀγνόταται / ἐκ μυχῶν παγαί· ποταμοὶ δ' ἀμέραισιν / μὲν προχέοντι ῥόον καπνοῦ / αἰθων· ἀλλ' ἐν ὄρφναισιν πέτρασσι / φοίνισσα κυλινδομένα φλόξ ἐς βαθεῖαν φέρει πόντου πλάκα σὺν πατάγῳ· / κείνο δ' Ἀφαιίστοιο κρουνοῦς ἔρπετόν / δεινοτάτους ἀναπέμπει· τέρας μὲν θαυμάσιον προσιδέσθαι, θαῦμα δὲ καὶ παρεόντων ἀκοῦσαι, / οἷον Αἴτνας ἐν μελαμφύλλοις δέδεται κορυφαῖς / καὶ πέδῳ, στρωμνὰ δὲ χαράσσοις ἅπαν νῶτον ποτικεκλιμένον κεντεῖ.

« Jadis il grandit [Typhon] dans l'antre fameux de Cilicie. Aujourd'hui les hauteurs qui dominant Cumes et opposent leur barrière à la mer pèsent avec la Sicile sur sa poitrine velue et la colonne du ciel le maîtrise, l'Etna couvert de neige qui toute l'année nourrie la glace piquante. Du mont sortent, vomies par ses abîmes les sources les plus pures du feu inabordable et pendant le jour, ces torrents répandent un flot de fumée ardente. Mais, dans les ténèbres, une flamme rouge roule et entraîne jusqu'aux profondeurs de la plaine marine es blocs de roche avec fracas. Celui qui fait jaillir ces épouvantables jets d'Héphaïstos, c'est ce monstre ; Prodige merveilleux à voir, émerveillement aussi pour ceux à qui des témoins le racontent. Que la fureur de ce captif qui git ainsi entre les s-cimes aux noirs feuillages de l'Etna et le sol, le dos tout lacéré et meurtri par la couche sur laquelle il pose. »³²¹.

La venue d'Enée sur les côtes de l'Etna, qui s'était faite du côté de la mer Ionienne, introduit l'élément forestier alors que, lors des étapes précédentes, quand Enée longeait l'île d'Ortygie et le golfe de Tarente, Virgile ne faisait aucune mention d'un environnement boisé. La mention par Virgile du couvert de la forêt qui protégeait Enée et ses compagnons des éruptions du volcan, fait partie des éléments de réalité qui donnent au récit mythique la dimension d'une expérience vécue qui pourrait être celle d'hommes ordinaires :

Virgile, *Enéide*, III, 583-584

Noctem illam tecti siluis immania monstra /perferimus, nec quae sonitum det causa uidemus.

« Cette nuit-là, cachés dans les forêts, nous subissons de monstrueux prodiges, impuissants à voir d'où provient le fracas »³²².

L'expérience de la réalité est encore présente lorsque Virgile mettait en scène l'apparition aux yeux d'Enée d'un Grec inquiétant, Achéménide³²³, un pauvre hère compagnon malheureux d'Ulysse, qui sortait de la forêt et par son évocation des conditions de sa vie sur l'Etna :

³²¹ Pindare, *Pythiques*, I, 18-29, Trad. A. Puech, (1922), 1966, p. 29

³²² Virgile, *Enéide*, III, 583-584, Trad. J. Perret, 1977, p. 97

³²³ Achéménide est une création de Virgile qui n'apparaît pas dans l'Odyssée mais qui permettait à Virgile de montrer comment son accueil par les Troyens alors qu'il faisait partie des ennemis grecs, l'exigence de justice et de piété d'Enée, Ph. Heuzé, *L'image du corps dans l'œuvre de Virgile*, Ed. de Broccard, Paris, 1985, p. 199

Virgile, *Enéide*, III, 590-592

cum subito e siluis, macie confecta suprema, /ignoti noua forma uiri miserandaque cultu /procedit, supplexque manus ad litora tendit

« quand, brusquement s'avance hors de la forêt une forme extraordinaire, d'une maigreur incroyable, un inconnu pitoyable en toute sa personne »³²⁴

Virgile, *Enéide*, III, 646-650

cum uitam in siluis inter deserta ferarum /lustra domosque traho, uastosque ab rupe Cyclopas /prospicio, sonitumque pedum uocemque tremesco. /Victum infelicem, bacas lapidosaque corna, /dant rami et uolsis pascunt radicibus herbae

« Je traîne ma vie dans les forêts, parmi les retraites solitaires et les demeures des bêtes ; d'un rocher j'épie les gigantesques Cyclopes, je tremble au bruit de leurs pas, à leurs voix. Les arbres me donnent une nourriture misérable, baies, cornouilles dures comme la pierre, je mange les racines de plantes que j'arrache »³²⁵.

Dans le texte virgilien, la forêt de l'Etna est à la fois un élément de réalité et un élément mythique qui se rattachait à l'apparition des Cyclopes et de Polyphème :

Virgile, *Enéide*, III, 675-676

At genus e siluis Cyclopum et montibus altis /excitum ruit ad portus et litora complent

« Et voilà que surgissant des bois et des hautes montagnes la race des Cyclopes se rue vers les ports »³²⁶.

L'évocation de la nature (la forêt, le site austère et désolé, l'eau bouillante) relevait du style bucolique mais Virgile l'avait traitée dans un style héroïque à l'égal de celui qu'il avait employé pour parler de la guerre de Troie ou qu'il utilisait plus tard lors de la guerre d'Enée contre Turnus. L'emploi par Virgile du terme de *silua* pour parler de la forêt d'où sortent les Cyclopes, dont nous avons vu que le mot évoquait pour les Romains un lieu sombre, sauvage et farouche, accentue la tension intérieure d'Enée confronté à des obstacles qui « auraient dû le faire abandonner » et sa volonté d'accomplir le destin voulu par les dieux.

Lors de la bataille acharnée qu'avaient menée les Centaures contre Cénée, le même terme *silua* avait servi chez Ovide de moyen pour illustrer une tension analogue entre des entraves et la volonté farouche de Cénée de vivre. Le Centaure Monychus lançait des imprécations pour que la forêt toute entière participe à la mort de Cénée et avait montré l'exemple en projetant un arbre qu'il avait déraciné. Les Centaures dépouillaient ainsi de leurs forêts les monts de l'Orthrys et du Pélion pour répondre à l'incitation de Monychus à ensevelir Cénée, invincible, sous des rochers et des troncs d'arbres :

Ovide, *Métamorphoses*, XII, 507-512.

Saxa trabesque super totosque inuoluite montes / uiuacemque animam missis elidite siluis ;/ silua premat fauces, et erit pro uulnere pondus. Dixit et insanis deiectam uiribus Austri/ forte trabem nactus, ualidum coniecit in hostem ;/

³²⁴ Virgile, *Enéide*, III, 590-592, Trad. J. Perret, 1977, p. 98

³²⁵ Virgile, *Enéide*, III, 646-650, Trad. J. Perret, 1977, p. 100

³²⁶ Virgile, *Enéide*, III, 675-676, Trad. J. Perret, 1977, p. 101

exemplumque fuit paruoque in tempore nudus/arboris Othrys erat, nec habebat Pelion umbras.

« Faites rouler sur lui rochers, des troncs d'arbres, des montagnes entières, lancez sur lui des forêts pour oter son âme vivace. Qu'une forêt lui écrase la gorge ; faute d'une blessure, il succombera sous la charge ». Il dit, et ayant trouvé par hasard un tronc que la violence furieuse de l'Auster avait renversé, il le lance contre le terrible ennemi. Cet exemple est aussitôt suivi : en un instant, l'Othrys est dépouillé de ses arbres et on le Pélion n'a plus d'ombrage »³²⁷.

La première essence d'arbres sur l'Etna dans le récit imaginaire de l'*Enéide* est celle du pin ébranché qui servait de canne à Polyphème dont le gigantisme est amplifié par les chênes, les cyprès de haute fûtaie de la forêt d'où avaient émergé les Cyclopes et intensifie l'impression d'effroi d'Enée face aux Cyclopes et l'hostilité des terres.

Virgile, *Enéide*, III, 659

Trunca manum pinus regit et uestigia firmat

« Un pin ébranché guide sa main et assure ses pas »³²⁸

Virgile, *Enéide*, III, 679-681

Quales cum uertice celso / aerae quercus aut coniferae cyparissi / constiterunt, silua alta Iouis Lucusque Dianae

« Telles les cimes orgueilleuses de chênes aériens, de cyprès aux longs fruits, se dressent [les Cyclopes], haute forêt de Jupiter ou bois sacré de Diane »³²⁹

La vue brusque du surgissement des Cyclopes à la lisière de la forêt révèle la volonté de Virgile de donner l'image d'une lutte acharnée entre les monstres, notamment Polyphème, et les Troyens et rejoint le mode héroïque du récit d'Homère sur un des combats entre Troyens et Achéens devant Troie qu'il comparait à l'entrecroisement des branches des arbres, des hêtres, des frênes, des cornouillers secoués par les souffles violents et contraires des vents du nord et de l'est :

Homère, *Iliade*, XVI, 765-770

ὡς δ' Εὐρός τε Νότος τ' ἐριδαίνοιν ἀλλήλοιν / οὔρεος ἐν βήσσης βαθέην πελεμιζόμεν ὕλην / φηγόν τε μελίην τε τανύφλοιόν τε κράνειαν, / αἶ τε πρὸς ἀλλήλας ἔβαλον τανυήκεας ὄζους / ἠχῆ θεσπεσίη, πάταγος δέ τε ἀγνυμενάων, / ὡς Τρώες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες / δῆουιν, οὐδ' ἔτεροι μνώοντ' ὀλοοῖο φόβοιο

« Comme l'Euros et le Notos s'appliquent à l'envi dans les gorges d'une montagne à ébranler une épaisse forêt, chênes³³⁰, frênes, cornouillers aux longs fûts, qui projettent alors leurs longs rameaux les uns contre les autres, dans un fracas prodigieux où se distingue le bruit sec des branches brisées ; ainsi Troyens et Achéens se ruent les uns contre les autres, cherchant à se déchirer, sans qu'aucun des deux partis songent à la hideuse déroute »³³¹.

³²⁷ Ovide, *Métamorphoses*, XII, 507-512, Trad. G. Lafaye, (1930), 1988, p. 47

³²⁸ Virgile, *Enéide*, III, 659, Trad. J. Perret, 1977, p. 101

³²⁹ Virgile, *Enéide*, III, 679-681, Trad. J. Perret, 1977, p. 101

³³⁰ Pour rappel, la traduction de P. Mazon du terme grec φηγόν par chêne correspond à en latin à la variété dite *Quercus Aegilops*, Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 1194

³³¹ Homère, *Iliade*, XVI, 765-770, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 128

La violence du combat des Cyclopes contre les Troyens dans le texte virgilien comme celle du combat homérique des Grecs et des Troyens renvoie à l'image d'une énergie indifférenciée des forces naturelles. Alors que Virgile employait les termes *Quercus* et *Cupressus sempervirens* qui renvoient à l'image des hautes statures du chêne pédonculé (30 à 35 mètres) et du cyprès (30 mètres), Homère accolait le frêne, *μελίην*, dont l'image est celle d'un arbre droit, élancé, d'une grande élasticité (en flexion 124,4 kg/cm²) à *φηγόν*, le chêne aegilops (*Quercus ithaburensis Macrolepis*) dont la stature est légèrement plus petite (une quinzaine de mètres) mais qui, en revanche, est un arbre à feuilles persistantes. Chez Virgile, le combat entre les Cyclopes et les Troyens est celui de deux forces de la nature monumentales, Chez Homère, le combat entre les Achéens et les Troyens est celui d'un élan impérieux et impétueux contre une résistance dure et acharnée.

Pour Ph. Heuzé, l'image que Virgile avait prêtée à Polyphème était celle d'un être violent, incontrôlable qui se délecte des viandes sanguinolantes, aggravant le caractère trouble du personnage contrairement à Homère qui lui avait prêté au combat des grecs et des Troyens une « saine » brutalité³³². Virgile donnait aussi de Polyphème l'image d'un monstre dompté par le vin, soumis à la pulsion désordonnée de l'ivresse, inscrite dans sa nature³³³ face à Enée sobre et clairvoyant, écrit Ph. Heuzé³³⁴ alors que le vin, chez Homère, est un signe de bienvenue d'alliance que les Grecs savent utiliser avec modération car, comme Enée chez Virgile, l'ivresse ne doit pas gêner le combat :

Homère, *Iliade*, IX, 223-228

Αἴας Φοῖνικι· νόησε δὲ δῖος Ὀδυσσεύς, / πλησάμενος δ' οἴνοιο δέπας δεῖδεκτ' Ἀχιλῆα· / χαῖρ' Ἀχιλεῦ· δαιτὸς μὲν εἴσης οὐκ ἐπίδευεῖς / ἡμὲν ἐνὶ κλισίῃ Ἀγαμέμνονος Ἄτρεΐδαο / ἠδὲ καὶ ἐνθάδε νῦν, πάρα γὰρ μενοεικέα πολλὰ / δαίνυσθ'· ἀλλ' οὐ δαιτὸς ἐπηράτου ἔργα μέμληεν

« Mais le divin Ulysse l'aperçoit. Lors il emplit une coupe de vin et la levant vers Achille il lui dit « Salut Achille ! Les repas où chacun a sa part ne nous manquent point aujourd'hui, aussi bien dans la baraque d'Agamemnon, le fils d'Atrée, que dans la tienne maintenant. Nous avons là, pour festoyer force plats délectables : mais ce n'est pas le soin d'un plaisant repas qui nous préoccupe à cette heure » »³³⁵.

L'influence que l'épopée homérique a exercée dans l'*Enéide* a aussi imprégné les *Argonotiques* d'Apollonios de Rhodes qui avait eu le même souci que Virgile de construire un récit sur le mode d'une épopée en adaptant aux récits légendaires des éléments contemporains, remarque D. Nélis³³⁶. Sur le même modèle du combat d'arbres que représente l'affrontement entre Enée et les Cyclopes de l'*Enéide*, Apollonios de Rhodes avait imaginé un affrontement similaire d'arbres, celui d'Héraclès qui s'était porté au secours de Jason contre les Géants, enfants de Gaïa :

³³² Ph. Heuzé, *L'image du corps dans l'œuvre de Virgile*, Ed. de Broccard, Paris, 1985, p. 200, 224

³³³ Virgile, *Enéide*, III, 630, *Nam simul expletus dapibus uinoque sepultus*

³³⁴ Ph. Heuzé, *L'image du corps dans l'œuvre de Virgile*, Ed. de Broccard, Paris, 1985, p. 388

³³⁵ Homère, *Iliade*, IX, 223-228, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 60

³³⁶ Nélis, « L'Enéide et les origines de Rome. L'épopée étiologique », *Origines gentium*, 2001, p. 232

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 1001-1006

Ὡς δ' ὅτε δούρατα μακρὰ νέον πελέκεσσι τυπέντα ὑλοτόμοι στοιχηδὸν ἐπὶ ῥηγγίνι βάλωσιν,
ὄφρα νοτισθέντα κρατερούς ἀνεχοῖατο γόμφους·ὥς οἱ ἐνὶ ξυνοχῆ ἑλμένος πολιοῖο τέταντο
ἐξείης,

« Ainsi lorsque les bûcherons jettent en longue file sur la pente abrupte d'un rivage les grands troncs d'arbres qu'ils viennent d'abattre à coups de hache, afin que ces arbres, une fois humectés par les flots se laissent pénétrer par les coins solides ; ainsi à la suite les uns des autres les vaincus [les Géants] gisaient étendus à l'endroit où se rétrécissait le port aux vagues blanches d'écume »³³⁷.

Comme le souligne D. Nélis, Virgile, dans *l'Enéide*, par le vocabulaire et le rythme de l'épopée, avait voulu incriminer l'œuvre d'Auguste en faisant remonter l'apogée de Rome aux origines du monde. *L'Enéide* « n'est pas une épopée historique », mais « une épopée mythologique », proche de *l'Odyssée* d'Homère³³⁸. Les *Géorgiques*, par une réflexion sur la « cosmogénèse, du temps et de l'histoire », avaient été le préalable à *l'Enéide* qui était à la fois un « poème mythologique », le récit des origines de Rome et un récit de « l'apogée de son histoire dans le personnage d'Auguste »³³⁹.

Dans ses escales siciliennes, après l'Etna, Enée longeait la baie de Mégare, abordait à Drépane, cité dans laquelle survint la mort de son père Anchise³⁴⁰, puis s'arrêtait dans le port Eryx, proche de Drépane, ayant préalablement effectué un détour par Carthage.

1 – 3 – l'escale d'Eryx

A Eryx, Virgile avait introduit le chêne comme moyen de relier la cité à un passé grec ou troyen et aux origines d'Enée, celles de l'Ida phrygien (en jouant aussi de la confusion avec l'Ida crétois) par le maintien à l'esprit du but italien de son voyage et de la fondation de Lavinium :

Virgile, *Enéide*, V, 116-117

uelocem Mnestheus agit acri remige Pristim, / mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi

« Mnesthée conduit la rapide Pristis avec un équipage plein de feu, Mnesthée bientôt Italien et dont la famille des Memmius tient son nom »³⁴¹.

³³⁷ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 1001-1006, Trad.H. de la Ville de Mirmont, 1892, p. 36

³³⁸ Nélis, « L'Enéide et les origines de Rome. L'épopée étiologique », *Origines gentium*, 2001, p. 231 ; L'intérêt de Virgile pour les récits homériques venait selon J. Perret³³⁸, de la forme de l'épopée homérique qui mettait en scène la noblesse des sentiments et des actions. La reprise de la forme épique permettait de montrer la noblesse de l'histoire romaine dont Enée par ses actes de bravoure, par sa destinée, était le premier modèle gréco-troyen appliqué à l'Italie, Perret, « introduction », Virgile, *Enéide*, I-IV, 1977, p. 32

³³⁹ Nélis, « L'Enéide et les origines de Rome. L'épopée étiologique », *Origines gentium*, 2001, p. 230

³⁴⁰ Virgile, *Enéide*, III, 689, 692-693, 703-704, 707-710, *Hinc Drepani me portus et inlaetabilis ora /accipit. Hic, pelagi tot tempestatibus actis, /heu genitorem, omnis curae casusque leuamen, / amitto Anchisen*, « De là, le port de Drépane, sa rive mortelle à toute joie, me reçoivent. C'est là qu'après avoir été battu par tant de tempêtes des mers, je vois partir, hélas ! celui qui allégeait tous mes soucis, tous mes malheurs, mon père Anchise », Trad. J. Perret, 1977, p. 103

³⁴¹ Virgile, *Enéide*, V, 116-117, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 8

Les liens entre la Grèce et l'Italie étaient déjà mis en avant par Diodore qui faisait d'Eryx le roi de la cité éponyme, enfant d'Aphrodite et d'un roi indigène, qui avait bâti un temple en l'honneur de sa mère (dont les attaches arcadiennes étaient connues puisqu'elle était près d'Orchomène l'objet d'un culte)³⁴² :

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, 4, 83 1-4

Καὶ περὶ μὲν Ἀρισταίου τοῖς ῥηθεῖσιν ἀρκεσθησόμεθα, περὶ δὲ Δάφνιδος καὶ Ἐρυκος πειρασόμεθα διελθεῖν. Ἐρυκὰ φασιν υἷον μὲν γενέσθαι Ἀφροδίτης καὶ Βούτα, βασιλέως τινὸς ἐγχωρίου δόξης διαφέροντος· τοῦτον δὲ διὰ τὴν ἀπὸ τῆς μητρὸς εὐγένειαν θαυμασθῆναι τε ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων καὶ βασιλεῦσαι μέρους τῆς νήσου. Κτίσαι δὲ καὶ πόλιν ἀξιόλογον ὁμώνυμον αὐτῷ, κειμένην ἐπὶ τινος ὑψηλοῦ τόπου· κατὰ δὲ τὴν ἄκραν τὴν ἐν τῇ πόλει τῆς μητρὸς ἱερὸν ἰδρύσασθαι, καὶ κοσμήσαι τῇ τε κατασκευῇ τοῦ νεῶ καὶ τῷ πλήθει τῶν ἀναθημάτων. Τὴν δὲ θεὸν διὰ τε τὴν ἀπὸ τῶν ἐγχωρίων εὐσέβειαν καὶ διὰ τὴν ἀπὸ τοῦ τεκνωθέντος υἱοῦ τιμὴν ἀγαπήσαι περιττότερον τὴν πόλιν· διόπερ αὐτὴν Ἀφροδίτην Ἐρυκίνην ὀνομασθῆναι. Θαυμάσαι δ' ἂν τις εἰκότως ἀναλογισάμενος τὴν περὶ τὸ ἱερὸν τοῦτο γενομένην δόξαν· τὰ μὲν γὰρ ἄλλα τεμένη ἀνθήσαντα ταῖς δόξαις πολλάκις διὰ περιστάσεις τινὰς τεταπείνεται, μόνον δὲ τοῦτο τῶν ἐξ αἰῶνος ἀρχὴν λαβὼν οὐδέποτε διέλιπε τιμώμενον, ἀλλὰ καὶ τούναντίον αἰεὶ διετέλεσε πολλῆς τυγχάνον αὐξήσεως. Μετὰ γὰρ τὰς προειρημένας ὑπ' Ἐρυκος τιμὰς ὕστερον Αἰνείας ὁ Ἀφροδίτης πλέων εἰς Ἰταλίαν καὶ προσορμισθεὶς τῇ νήσῳ πολλοῖς ἀναθήμασι τὸ ἱερὸν, ὡς ἂν ἰδίας μητρὸς ὑπάρχον, ἐκόσμησε·

« Nous passerons actuellement à l'histoire de Daphnis et d'Eryx. Eryx était, dit-on, fils de Vénus et du Butas, roi d'une petite contrée de la Sicile et qui s'était acquis beaucoup de gloire. Cet Eryx illustre par son origine du côté de sa mère, très considérée fondateur d'une ville considérable située dans un lieu très élevé et à laquelle il donna son nom. Il bâtit en même temps dans la citadelle qui dominait cette ville, un temple magnifique consacré à sa mère et l'orna d'un grand nombre de riches offrandes. Touchée de la piété des habitants et des honneurs que lui rendait son fils, la déesse affectionna à tel point la ville d'Eryx, qu'elle prit le surnom de Vénus Erycine et l'on ne peut même s'empêcher d'admirer combien la célébrité de ce temple s'est soutenue, lorsque tant d'autres monuments de ce genre, après avoir augmenté de réputation pendant quelque temps, déchu de leur grandeur par des événements imprévus, tombent si souvent dans l'obscurité. Celui dont nous parlons ici est le seul qui, ayant eu de tout temps et dès l'origine une grande illustration, non seulement n'a pas cessé d'en jouir, mais au contraire a toujours crû en gloire et en renommée. En effet Enée, également fils de Vénus, ayant abordé en Sicile, lorsqu'il faisait voile pour l'Italie, augmenta encore l'éclat que ce temple devait à Eryx et l'embellit d'une multitude d'offrandes en l'honneur de sa propre mère »³⁴³.

³⁴² Pausanias, *Périégèse*, VIII, 12, 8, 60-65, « Son père Anchise vint, pour une raison ou pour une autre à l'endroit en question [la cité d'Orchomène], et y connût la fin de sa vie. Enée l'enterra là : cette montagne tient d'Anchise son nom d'Anchisia », Trad. M. Jost, 1998, p. 46 ; 13, 2, 17-20, « Méritent d'y être vus une source où les gens s'approvisionnent en eau et des sanctuaires de Poséidon et d'Aphrodite avec les statues de culte en marbre. Près de la ville il y a une idole d'Artémis : elle est placée dans le tronc d'un grand cèdre et la déesse doit à ce cèdre son nom de Kédreátis ou Cèdre », Trad. M. Jost, 1998, p. 47

³⁴³ Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 83, 347, Trad. A.-F. Amiot, 1934, p. 313-314

Selon Thucydide, ce furent les Troyens qui colonisèrent les terres des indigènes de Sicile et établirent Egeste et Eryx comme cités :

Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, VI, 2

« Lors de la prise d'Ilion, quelques Troyens échappés aux Grecs arrivèrent par la mer en Sicile et s'établirent dans le voisinage des Sicanien. Ces peuples réunis prirent le nom d'Elymes. Leurs villes sont Eryx et Egeste. A cette colonie s'ajoinrent quelques Phocéens revenus de Troie et poussés par des tempêtes, d'abord en Lybie, puis en Sicile »³⁴⁴.

A Eryx, Enée avait organisé les jeux nautiques en l'honneur de la mémoire de son père mort à Drépane. Virgile recourait à une yeuse pour la limite extrême de la course nautique qui opposait quatre bateaux troyens à quatre bateaux indigènes :

Virgile, *Enéide*, V, 129-131

hic uiridem Aeneas frondenti ex ilice metam constituit signum nautis pater, unde reuersti scirent et longos ubi circumflectere cursus

« Là, d'une yeuse feuillue, le grand Enée dresse une borne verte, un signal pour faire savoir aux équipages qu'ils doivent maintenant revenir et infléchir en le [un rocher] contournant leur longue course »³⁴⁵.

L'utilisation précise du terme *illex* sous-entend que Virgile connaissait les paysages de la Sicile où l'arbre était abondant.

Du point de vue de la forestierie, en dépit d'une quasi disparition actuelle des grandes chênaies d'yeuses en Sicile, *Quercus ilex*, partage avec *Quercus coccifera*, le chêne kermès, le même étage de peuplement méso-méditerranéen et supraméditerranéen³⁴⁶ et se rencontre encore à des altitudes remarquables, jusqu'à 1400 mètres d'altitude sur les pentes exposées au sud de l'Etna. L'yeuse partage avec le chêne kermès d'être des arbres à feuilles persistantes mais qui dépasse cet dernier par sa hauteur moyenne de huit mètres, écrit S. Gentile³⁴⁷, contrairement à *Quercus coccifera* qui ne dépasse pas deux mètres³⁴⁸

Virgile ne méconnaissait pas non plus la tradition dans laquelle les légendes qui avaient trait aux navigateurs, faisaient intervenir un arbre qui interférait dans leur périple et l'orientait. Ainsi Plutarque faisait usage de l'yeuse un signe dans le périple de Thésée après son combat victorieux contre le Minotaure. Selon les propos de

³⁴⁴ Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, VI, 2, Trad. E.-A. Bétant, 1904, p. 317

³⁴⁵ Virgile, *Enéide*, V, 129-131, Trad. J. Perret, 1978, p. 9

³⁴⁶ Quezel, Médail, *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003, p. 34

³⁴⁷ S. Gentile, « Remarques sur les chenaies d'yeuse de l'Apennin meridional et de la Sicile », *Vegetatio*, n° 28, 1969, p. 220 ; *Quercus ilex*, associé en Sicile au chêne liège et aux *Ericaceae* (bruyères, myrtiliers) est selon les études de S.Gentile, l'expression de conditions climatiques particulières, intermédiaires entre un milieu chaud-aride et un milieu méditerranéo montagnoux, S. Gentile, « Remarques sur les chenaies d'yeuse de l'Apennin meridional et de la Sicile », *Vegetatio*, n° 28, 1969, p. 227

³⁴⁸ Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, (1989), 2008, p. 839

Simonide, la voile de son bateau avait été imbibée du suc de fleur d'yeuse, ce qui est paradoxal car la sève du chêne vert est incolore :

Plutarque, « Vie de Thésée », 17, 5e,

Ὁ δὲ Σιμωνίδης οὐ λευκὸν φησιν εἶναι τὸ δοθὲν ὑπὸ τοῦ Αἰγέως, ἀλλὰ « φοινίκεον ἰστίον ὑγρῶ πεφυρμένον πρίνου ἄνθει ἐριθαλοῦς »· καὶ τοῦτο τῆς σωτηρίας αὐτῶν ποιήσασθαι σημεῖον
« Toutefois, si l'on en croit Simonide, ce n'était pas une voile blanche qu'Egée remit au pilote, mais une voile « de pourpre imprégnée en l'humide fleur de l'yeuse féconde », qui devait servir à annoncer le salut des passagers »³⁴⁹.



Le mot grec *πρίνος* employé par Plutarque pour désigner l'yeuse correspondait d'abord à la variété du chêne kermès, *Quercus coccifera*, avant de désigner celle du chêne vert, *Quercus ilex* selon P. Chantraine³⁵⁰. Or si la sève du chêne kermès est aussi incolore, son écorce, en revanche, est parasitée par un hyménoptère de la famille des Cynipides gallicoles appelé *Kermes ilicis*³⁵¹. L'hyménoptère qui parasite *Quercus coccifera*, le chêne à cochenille, entre dans la famille des « galles » du chêne. Cette petite cochenille dont la larve se présente comme une petite graine à la surface de l'écorce. Une fois séchée et broyée, *Kermes ilicis* donne une belle teinte rouge vermillon³⁵². L'hyménoptère du chêne *Quercus coccifera*, désigné par Théophraste et Plutarque, *πρίνος*, entre dans la famille des « galles » du chêne. Théophraste reconnaissait un autre type d'hyménoptère qui colonisait le chêne cité par le terme générique de *δρῦς*³⁵³. Le choix du terme générique *δρῦς* satisfait à la botanique car la galle affecte pratiquement toutes les espèces de chênes mais il y a une corrélation étroite entre l'espèce des chênes et l'espèce des insectes parasites. Alors que les insectes qui infestent les chênes kermès, *Quercus coccifera*, sont des cochenilles, ceux qui affectent *Quercus ilex* sont des acarïens de l'espèce Eriophyide appelés *Aceria ilicis* dont les galles gangrènent le chaton qui s'épaissit puis porte des fleurs qui se lignifient et corrompent également des feuilles faisant de petites boursoufflures jaunâtres ou brun rougeâtre à leur partie inférieure³⁵⁴.



³⁴⁹ Plutarque, « Vie de Thésée », 17, 5e, Trad. R. Flacelière, 1964, p. 25

³⁵⁰ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 938

³⁵¹ G. Bonnier, *La grande flore*, (1911-1135), 1990, Ed. Belin, p. 1060

³⁵² Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, (1989), 2008, p. 839 ; Pour Théophraste, ce n'était pas une cochenille qui parasitait le chêne mais une protubérance dure sur l'écorce du chêne qui résultait d'une production supplémentaire de l'arbre, « Mais le noisetier a son chaton et le chêne kermès sa graine écarlate », Théophraste, *Histoire des plantes*, III, 7, 3, 7-9, Trad. S. Amigues, 1989, p. 19 ; S. Amigues dans son « Commentaire » note que Théophraste lui-même était embarrassé pour classer cette protubérance qui n'était pas son fruit comme le gland, p. 139 ; voir « Le chêne kermès a une feuille de chêne mais plus petite et spinescente et l'écorce plus lisse qu'un chêne caducifolié. L'arbre lui-même atteint de grandes dimensions. Il a un bois compact et solide des racines passablement enfoncées, nombreuses », Théophraste, *Recherches sur les Plantes*, III, 16, 1, Trad. S. Amigues, 1989, p. 46 ; la traduction par S. Amigues de *πρίνος* par chêne kermès englobe en fait tous les chênes à feuilles persistantes dans les régions européennes puisque le mot se traduit également par chêne vert

³⁵³ Théophraste, *Histoire des plantes*, III, 7, 4, 12

³⁵⁴ E. Westphal, « Dégâts causés par la nutrition de quelques Eriophyides sur leurs plantes-hôtes », *Comptes-rendus du Colloque sur les Acariens des cultures*, octobre 1989, Ed. ANPP, Montpellier, 1989, p. 211 -218.

Un autre exemple du lien, rapporté par la tradition, d'interposition d'un arbre comme repaire d'orientation dans le parcours des migrants est celui d'Homère qui racontait comment un figuier sauvage à la frondaison luxuriante, *έρινεός*, avait servi à Ulysse de repère pour identifier la terrible Charybde et échapper ainsi à ses flots mortels :

Homère, *Odyssée*, XII, 101-107

*τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ὄψει, Ὀδυσσεύ. / πλησίον ἀλλήλων· καὶ κεν
διοϊστεύσειας. / τῷ δ' ἐν ἔρινεός ἐστι μέγας, φύλλοισι τεθηλώς· / τῷ δ' ὑπὸ δῖα Χάρυβδις
ἀναρροιβδεῖ μέλαν ὕδωρ.*

« L'autre écueil, tu verras, Ulysse, est bien plus bas. Il porte un grand figuier en pleine frondaison ; c'est la dessous qu'on voit la divine Charybde engloutir l'onde noire : elle vomit trois fois par jour, et trois fois, ô terreur ! Elle engouffre »³⁵⁵.

Dans le récit virgilien et dans le récit homérique, l'arbre planté sur un rocher, le chêne, le figuier servaient de point d'alerte qui obligeait les bateaux à manœuvrer pour prendre un nouveau cap.

Chez Virgile, l'image de la *Quercus ilex* liait la nécessaire victoire des navires troyens qui constituait l'hommage à la mémoire d'Anchise à celle de l'yeuse qu'Enée trouverait en arrivant dans le Latium. L'implantation dans une terre définitive avait été le vœu le plus cher d'Anchise car cette arrivée était le gage d'une descendance. Mener à son terme le voyage exigeait un courage dont les Troyens avaient fait preuve, soutenus par Poséidon invoqué par le rameur Mnesthée, qui évita aux Troyens de se fracasser contre les rochers :

Virgile, *Enéide*, V, 194-200

*non iam prima peto Mnestheus neque uincere cert / quamquam o!—sed superent
quibus hoc, Neptune, dedisti / extremos pudeat rediisse: hoc uincite, ciues / et
prohibete nefas.' olli certamine summ / procumbunt: uastis tremit ictibus aerea
puppi / subtrahiturque solum, tum creber anhelitus artus / aridaque ora quatit,
sudor fluit undique riuus.*

« Non, Mnesthée ne demande plus la première place. Je ne lutte plus pour vaincre ; quoique ... ! Ah mais qu'ils l'emportent, ô Neptune, ceux à qui tu l'as donné ! Rougissons de nous voir revenus les derniers ; obtenez cette victoire, citoyens, éloignée de nous cette honte. Eux de tous leurs forces se penchent en avant ; sous leur longs battement la poupe de bronze frémit, la surface des eaux se dérobe sous leurs rames, une respiration haletante secoue leurs membres dessèche leurs bouches, la sueur, de partout les inonde de ses ruisseaux. »³⁵⁶.

³⁵⁵ Homère, *Odyssée*, XII, 101-107, V. Bérard, (1924), 1992, p. 116 ; Athénée qui disait se référer au récit d'Homère, précisait que le figuier sauvage, sur le roc au-dessus de Charybde portait le nom d'*έρινεός*, *Τὸ δὲ δένδρον ἢ ἀγρία συκὴ, ἐξ ἧς τὰ ἐρινά, ἔρινος* κατὰ τὸ ἄρρεν λέγεται. Στράτις Τρωίλων· « ρινὸν οὖν τιν' αὐτῆς πλησίον, νενόηκας ὄντα" Καὶ Ὅμηρος « Τῷ δ' ἐν ἔρινεός ἐστι μέγας φύλλοισι τεθηλώς Ἀμερίας δ' ἐρινάδας καλεῖσθαι τοὺς ὀλόνητους », Enfin, celui qui paie en donne le prix pour les avoir telles, tandis que le vendeur empoche son argent, jure qu'il a vendu des figues, et n'a livré que de mauvaises figues sauvages». Observez que l'arbre, au figuier sauvage, qui produit ces figues, s'appelle, au masculin, *erinos*, comme on le voit dans le *Troïle* de Strattis : « Tu as donc aperçu un figuier sauvage (*erinion*) près d'elle? » On lit aussi dans Homère : « Il y a là un grand figuier sauvage, *érineos*, garni d'un feuillage épais », Athénée, *Deipnosophistes*, III, 76e, Trad. M. Lefèvre de Villebrune, 1789

³⁵⁶ Virgile, *Enéide*, V, 194-200, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 11

Ilex entrant dans l'empire de Poséidon, maître des eaux³⁵⁷, des vagues de la mer, des tourbillons atmosphériques qui conditionnaient la vie des navigateurs. Le règne du dieu sur les eaux avait naturellement conduit à le considérer comme le détenteur des forces terrestres³⁵⁸ qui ébranlaient le sol et la terre et les roches³⁵⁹. La puissance sans partage de Poséidon sur les éléments aqueux et telluriques pouvait, comme celle de Zeus-Jupiter, s'avérer bonne³⁶⁰ ou totalement contraire pour les hommes. Si Poséidon avait protégé les Troyens à Eryx, Homère l'avait peint comme l'ennemi impitoyable d'Ulysse dont il cherchait à retarder son retour sur Ithaque malgré la volonté de Zeus :

Homère, *Odyssée*, I, 74-75

ἐκ τοῦ δὴ Ὀδυσῆα Ποσειδάων ἐνοσίχθων / οὐ τι κατακτείνει, πλάζει δ' ἀπὸ πατρίδος αἴης.

« De ce jour³⁶¹, Poséidon, l'ébranleur de la terre, sans mettre Ulysse à mort, l'éloigne de son île... »³⁶².

Facilitée par Poséidon-Neptune, la victoire des Troyens aux jeux nautiques d'Eryx grâce au signal du chêne vert (on peut le rapprocher du figuier de Philôtis) donnait à Virgile la latitude de mêler le passé au présent, notamment la célébration de la victoire d'Auguste (soutenu par Apollon) contre Marc-Antoine à Actium et fêtée par des jeux³⁶³.

Pour J.-P. Thuillier, par le rapprochement des jeux funèbres donnés par Enée de ceux, victorieux, donnés par Auguste, la stature de héros qu'avait prise Enée rejaillissait sur celle Auguste. Cette dimension héroïque jointe à la pompe des jeux, aux sacrifices, conférait aux deux figures une même capacité à aider les combattants à accepter le risque de la mort³⁶⁴.

³⁵⁷ Varron écrivait, *illae autem maritimae piscibus nobilium, quibus Neptunus ut aquam et piscis ministrat*, « mais ces viviers marins des nobles, auxquels Neptune fournit aussi bien l'eau que les poissons », *Economie rurale*, III, 17, 2, Trad. Ch. Guiraud, 1997, p. 48

³⁵⁸ Callimaque rapportait que Délos s'était constituée d'un coup de trident de Poséidon, ἡ ὡς τὰ πρῶτιστα μέγας θεὸς οὐρεα θείων/ ἄορι τριγλῶχινι τό οἱ Τελχίνες ἔτευξαν / νήσους εἰναλίας εἰργάζετο, νέρθε δὲ πάσας / ἐκ νεάτων ὠχλισσε καὶ εἰσεκύλισε θαλάσση; / καὶ τὰς μὲν κατὰ βυσσόν, ἴν' ἠπείροιο λάθωνται, / πριμνόθεν ἐρρίζωσε· σέ δ' οὐκ ἔθλιπεν ἀνάγκη, « Est-ce comment, d'abord un grand dieu, frappant les monts de son strident aux trois pointes, œuvre des Telchines, fit d'eux les îles de la mer ; comment extirpées de leurs fondements, il les précipita dans les flots et les enracina par le fond de l'abîme, pour leur faire oublier la terre ? » Callimaque, « Hymne à Délos », IV, 30-35, Trad. E. Cahen, (1925), 1972, p. 262 ; E. Cahen note que Poséidon passait pour avoir ouvert la vallée du Tempé ou encore pour avoir fait surgir la petite île d'Hiéra

³⁵⁹ Le Pseudo-Apollodore, *la Bibliothèque*, I, 6, 2, « Poséidon arracha une partie de l'île [Cos] celle qu'on appelle Nisyros, et la jet sur lui [Polybotes], Trad. P. Schubert, 2003, p. 30

³⁶⁰ En suivant la tradition tardive relatée par Quintus de Smyrne, Poséidon avait offert aux Troyens une victoire contre les Achéens à Troie en déchaînant la mer pour faire disparaître la flotte grecque, « Poséidon démonte la mer inexorable pour rendre hommage à la fille glorieuse de son frère ; celle-ci [Athéna], de son côté, pleine d'une implacable ardeur, se déchaîne du haut des nues, environnée d'éclairs et Zeus au ciel lui répond par ses tonnerres parce qu'en son cœur il veut glorifier sa fille », Quintus de Smyrne, *posthomeric*, XIV, 507-511, Trad. F. Vian, 1969, p. 196

³⁶¹ Ulysse avait aveuglé le Cyclope Polyphème que Poséidon avait eu avec la nymphe Thoossa, *Odyssée*, I, 71-72

³⁶² Homère, *Odyssée*, I, 74-75, V. Bérard, (1924), 1989, p. 9

³⁶³ D. Roman, « Apollon, Auguste et Nîmes », *Revue archéologique de Narbonnaise*, T. 14, Ed. Presses universitaires de la Méditerranée, Montpellier, 1981. p. 209-210, 213

³⁶⁴ Thuillier, *Les Jeux athlétiques dans la civilisation étrusque*, (1985), 1996, p. 607 ; Voir Virgile, *Enéide*, V, 109-112 ; Tite-Live, *Ab urbe condita*, X, 2, à propos de la victoire des Romains contre le Lacédémonien Cléonyme en 309 av. J.-C., *Monumentum naualis pugnae eo die quo pugnatum est quotannis sollempni certamine nauium in oppidi medio exercetur*, « Le jour anniversaire de cette bataille navale [à propos de la guerre des Gaulois contre les Padouans] est

La dimension héroïque d'Enée et de ses compagnons, des guerriers déterminés, s'opposait, dans le récit de Virgile, à la faiblesse féminine qui avait conduit les Troyennes à incendier les vaisseaux troyens, lassés d'une navigation de ports en ports qui leur semblait sans fin.

le bois solide du chêne des carènes dévoré par la violence du feu et traduit par le mot *robur*, servait à Virgile d'image pour traduire l'absurdité du geste incendiaire des femmes troyennes, inspirées par Junon :

Virgile, *Enéide*, V, 681-683

udo sub robore uiuit /stuppa uomens tardum fumum, lentusque carinas / est uapor et toto descendit corpore pestis

« Sous le bois noyé d'eau, l'étoupe vit, vomissant une lourde fumée ; la chaleur tenace dévore les carènes ; le fléau descend dans le corps tout entier du navire »³⁶⁵.

L'image d'endurance d'Enée, sûr de l'appui de Jupiter et de Vénus face à la dureté de l'errance fut en revanche retournée par Plutarque pour qui le geste des femmes troyennes entraine parmi les exemples remarquables de courage féminin :

Plutarque, « les Troyennes », « la conduite méritoire des femmes », *Œuvres morales*, 17, 243e-244a

Τῶν ἀπ' Ἰλίου περὶ τὴν ἄλωσιν ἐκφυγόντων οἱ πλεῖστοι χειμῶνι χρησάμενοι καὶ δι' ἀπειρίαν τοῦ πλοῦ καὶ ἄγνοιαν τῆς θαλάττης ἀπενεχθέντες εἰς τὴν Ἰταλίαν καὶ περὶ τὸν Θύμβριν ποταμὸν ὄρμοις καὶ ναυλόχοις ἀναγκαίους μόλις ὑποδραμόντες, αὐτοὶ μὲν ἐπλανῶντο περὶ τὴν χώραν φραστήρων δεόμενοι, ταῖς δὲ γυναῖξιν ἐμπίπτει λογισμὸς, ὡς ἠτίσουσιν ἴδρυσις ἐν γῆ πάσης πλάνης καὶ ναυτιλίας † εὐ τε καὶ καλῶς πράττουσιν ἀνθρώποις ἀμείνων ἐστί, καὶ πατρίδα δεῖ ποιεῖν αὐτοῖς (τούς) ἀπολαβεῖν ἢ ἀπολωλέκασιν μὴ δυναμένους.

Ἐκ δὲ τούτου συμφρονήσασαι κατέφλεξαν τὰ πλοῖα, μιᾶς καταρξαμένης ὡς φασὶ Ῥώμης. Πράξασαι δὲ ταῦτα τοῖς ἀνδράσιν ἀπήντων βοηθοῦσι πρὸς τὴν θάλασσαν, καὶ φοβούμεναι τὴν ὀργὴν αἱ μὲν ἀνδρῶν αἱ δ' οἰκείων ἀντιλαμβανόμεναι καὶ καταφιλοῦσαι λιπαρῶς, ἐξεπράνναν τῷ τρόπῳ τῆς φιλοφροσύνης. Διὸ καὶ γέγονε καὶ παραμένει ταῖς Ῥωμαίων γυναῖξιν ἔτι νῦν ἔθος ἀσπάζεσθαι μετὰ τοῦ καταφιλεῖν τοὺς κατὰ γένος προσήκοντας αὐταῖς. Συνιδόντες γὰρ ὡς ἔοικε τὴν ἀνάγκην οἱ Τρῶες καὶ ἅμα πειρώμενοι τῶν ἐγχωρίων, εὐμενῶς καὶ φιλανθρώπως προσδεχομένων, ἠγάπησαν τὸ πραχθὲν ὑπὸ τῶν γυναικῶν καὶ συγκατώκησαν αὐτόθι τοῖς Λατίνοις.

célébré chaque année par une joute qui se dispute sur le fleuve en pleine ville [Padoue] », Trad. A. Flobert, Ed. Flammarion, 1996, p. 377 et Tertullien, *Contre les spectacles*, 6, 3, « S'y rattachent les jeux funèbres donné en souvenir de particuliers, conformément à des dispositions testamentaires, coutume qui remonte, elle aussi à l'Antiquité. Primitivement on distinguait, en effet, deux catégories de jeux : les jeux sacrés et les jeux funèbres, ceux-là pour les dieux des nations, ceux-ci pour les défunts », Trad. P. Labriolle, 1936, p. 12 ; P. Labriolle notait dans son opuscule de *Commentaire* que les jeux funèbres étaient souvent intégrés aux cérémonies funèbres en l'honneur de hauts personnages défunts qui étaient différées afin de pouvoir organiser les jeux, 1936, p. 10

³⁶⁵ Virgile, *Enéide*, V, 681-683, Trad. J. Perret, 1978, p. 31

« La plupart de ceux qui parvinrent à s'enfuir lors de la prise d'Ilion essayèrent une tempête ; ils furent emportés en Italie à cause de mer et ils se réfugièrent avec beaucoup de mal à l'embouchure du Tibre, dans les havres des ports imposés par la nécessité, puis, tandis que les hommes erraient dans le pays à la recherche de renseignements, les femmes se prirent à réfléchir qu'il est préférable, quand on a la réussite et la chance pour soi de s'établir n'importe où sur terre plutôt que d'errer où que ce soit sur mer et de de créer même une patrie lorsqu'on ne peut pas recouvrer celle qu'on a perdue. Sur ces réflexions, elles tombèrent d'accord pour brûler les navires, l'initiative en revenant, dit-on, à une seule, Romé. Là-dessus, elles allèrent à la rencontre des hommes qui couraient vers la mer afin de sauver leurs navires et craignant leur colère, elles arrêtaient, qui son mari, qui son parent, pour les couvrir de tendres baisers si bien que leur manières affectueuses finirent par les apaiser. C'est pourquoi est née chez les Romains l'habitude, elle subsiste encore maintenant, de saluer les membres de leur famille par de tendres baisers. Les Troyens, pour avoir vu tout de suite, semble-t-il, qu'ils n'avaient pas le choix et pour avoir, en même temps, fait la connaissance des indigènes, qui les avaient reçus avec humanité et gentillesse, furent satisfaits de l'action de leurs femmes et s'installèrent sur place au milieu des Latins »³⁶⁶.

L'association de *robur* comme élément réel des morceaux de bois des bateaux avec le verbe très imagé *uomo*, « vomir » et le substantif *pestis* qui, pour A. Ernout et A. Meillet, traduisait toutes les formes de destruction³⁶⁷ illustre la force du contraste entre ce que représentaient les bateaux d'Enée faits de chêne, instruments indispensables de son voyage, et la force divine de Junon, décidée à s'opposer au destin du héros. La haine de Junon envers les Troyens la conduisait à prier Eole d'annihiler totalement les bateaux d'Enée par la violence des vents déchaînés par le dieu³⁶⁸. Mais Virgile dessinait l'image d'une flotte seulement à moitié détruite grâce à l'intervention de Jupiter, vainqueur final de tous les combats même divins, garant de l'arrivée des Troyens dans le Latium. L'importance de la description des bateaux sinistrés sur laquelle Virgile s'attardait³⁶⁹, montrait comment les femmes troyennes avaient succombé à la malignité des dieux qui les avaient trompées en leur laissant croire à un débarquement définitif. La rapidité de l'extinction de l'incendie par Jupiter

³⁶⁶ Plutarque, « Les Troyennes », « Conduite méritoire des femmes », *Œuvres morales*, I, 243e-244a, Trad. L. Boulogne, 2002, p. 42

³⁶⁷ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 502

³⁶⁸ *Aeole, namque tibi diuom pater atque hominum rex / et mulcere dedit fluctus et tollere uento, / gens inimica mihi Tyrrhenum nauigat aequor, / Ilium in Italiam portans uictosque Penates : / incute uim uentis submersasque obrue puppes, / aut age diuersos et disiice corpora ponto*, « Eole, toi qui tiens du père des dieux et du roi des hommes le pouvoir d'apaiser et de soulever les flots au grès des vents, une race, mon ennemie, navigue sur la mer tyrrhénienne. Elle porte en Italie Ilium et ses Pénates vaincus. Déchaîne les vents, submerge la flotte de ces Troyens, abîme-la ou disperse-les et sème la mer de leurs cadavres », Virgile, *Enéide*, I, 66-70, Trad. A. Bellessort, 1925, p. 8 ; J. Rougé note que les navires de la flotte grecque classique, mus essentiellement à la rame, étaient fragilisés par leur longueur et qu'utilisés pour de longue traversée, leur tenue en mer était très médiocre, *La marine dans l'Antiquité*, 1975, p.92

³⁶⁹ « *Iuppiter omnipotens, si nondum exosus ad unum / Troianos, si quid pietas antiqua labores / respicit humanos, da flammam euadere classi / nunc, pater, et tenuis Teucrum res eripe leto*, « Tout puissant Jupiter, si tu n'as pas encore, dans ta haine, rejeté jusqu'au dernier tous les Troyens, si ton antique piété s'intéresse encore aux épreuves des hommes accorde à nos vaisseaux d'échapper à la flamme maintenant, père, et arrache à la destruction la pauvre fortune des Troyens » Virgile, *Enéide*, V, 687-690, Trad. J. Perret, 1978, p. 31; *ruit aethere toto / turbidus imber aqua densisque nigerrimus Austris, / implenturque super puppes, semusta madescunt / robora, restinctus donec uapor omnis et omnes / quattuor amissis seruatae a peste carinae*, « de toutes les régions de l'éther, la pluie, les tourbillons d'eau, noircis par les brumes de l'Auster, s'abattent, les poupes s'emplissent à déborder, les bois demi-brûlés s'imprègnent d'eau jusqu'au moment où toute chaleur se trouve dissipée et tous les navires, hormis quatre perdus, sauvés du fléau », Virgile, *Enéide*, V, 695-699, Trad. J. Perret, 1978, p. 31

que Virgile résumait dans le seul vers 699 contradictoirement à la longue description du ravage des flammes, montrait la dimension et la prééminence de Zeus-Jupiter. Les dieux Troyens portés par le vaisseau d'Enée ne pouvaient pas disparaître car le lien entre Troie et Rome était indéfectible. Selon A. Ernout et A. Meillet, le verbe, *madesco* au vers 697³⁷⁰ qui est un dérivé du verbe *madeo*, « être mouillé, imprégné », correspondait d'abord au fait matériel et, sous la forme dérivée *madesco*, prenait le sens « d'être ivre »³⁷¹. Il y avait donc comme une joie presque dionysiaque des bois de chêne de la coque, de ceux du gréement et des rames, un enivrement à recevoir l'eau tempétueuse jupitérienne. Cette alliance de l'eau et des arbres était pour Euripide une des manifestations sacrées du mystère de Dionysos :

Euripide, *Les Bacchantes*, 702-706

ἐπι δ' ἔθεντο κισσίνους στεφάνους δρυός τε μίλακός τ' ἀνθροσφόρου. θύρσον δέ τις λαβοῦσ' ἔπαισεν ἐς πέτραν, ὅθεν δροσώδης ὕδατος ἐκπηδᾷ νοτίς· ἄλλη δὲ νάρθηκ' ἐς πέδον καθήκε γῆς

« Toutes [les bacchantes] parent leur front de couronnes de lierre, ou de feuilles de chêne ou des fleurs de smilax. Et l'une de son thyrsos ayant frappé la roche, un flot frais d'eau limpide à l'instant en jaillit, l'autre de son narthex ayant fouillé la terre, le dieu en fit sortir une source de vin »³⁷².

Dans le récit virgilien, la prise de conscience par les Troyennes de leur faute que traduisait leur fuite dans la forêt signifiait le retournement de leur état d'âme, d'abord soumis aux puissances funestes qui s'étaient manifestées dans l'incendie, puis, appelé à entrer en communication avec les divinités apaisantes et bienfaitrices qui, depuis la plus haute antiquité ont choisi la forêt comme lieu de résidence :

Virgile, *Enéide*, V, 676-678

Ast illae diuersa metu per litora passim diffugiunt, siluasque et sicubi concaua furtim saxa petunt

« Elles [les Troyennes] apeurées, s'enfuient de tous côtés à travers le rivage, elles vont se cacher dans les bois, voire dans des creux de rochers »³⁷³.

L'association du mot *silua* avec *furtim*, « en cachette, à la dérobée », et l'expression *sicubi concaua*, « quelque part dans un creux », renvoient à l'image d'un bois épais, touffu et particulièrement sombre et ramènent les femmes dans un lieu où la prise de conscience du caractère sacrilège de leurs gestes, rendu par l'expression *piget incepti lucis*, était facilitée par l'aspect sacré de la forêt identifiée comme un espace particulier :

Virgile, *Enéide*, V, 678,

Piget incepti lucisque,

« Elles ne supportent plus ni leur œuvre, ni la lumière du jour »³⁷⁴.

³⁷⁰ Virgile, *Enéide*, V, 697, *implenturque super puppes, semusta madescent [robora]*, « les poupes s'empressent à déborder, les bois demi-brûlés s'imprègnent d'eau », Trad. J. Perret, 1978, p. 31

³⁷¹ Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 377

³⁷² Euripide, *Les Bacchantes*, 702-706, Trad. H. Grégoire,, (1957), 1972, p. 270

³⁷³ Virgile, *Enéide*, V, 676-678, Trad. J. Perret, 1978, p. 30

³⁷⁴ Virgile, *Enéide*, V, 678, Trad. J. Perret, 1978, p. 30

Selon A. Ernout et A. Meillet, l'impersonnel *piget* qui, dans son sens actif, signifiait « faire à contre-cœur » avait pris rapidement le sens moral d'« d'être fâché, regretter »³⁷⁵.

Même si la péripétie de l'incendie n'est qu'une étape dans la transformation et la métamorphose d'Enée qui, désespéré, ne sait plus s'il doit céder au désir des Troyennes et des moins intrépides de ses compagnons, en homme conscient de son destin ce qui l'incite à repartir, les éléments de la nature que composent l'épisode, la tempête, la forêt, lieu de tous les prodiges terrestres ou souterrains, génèrent, selon P. Gallais et J. Thomas, un processus dynamique organisateur qui permet à Enée de se découvrir, d'acquiescer les moyens d'être un fondateur³⁷⁶. Pour J. Perret, le membre de phrase *oblitus fatorum* « ayant oublié les destins » ne signifiait pas l'oubli par Enée de ce qu'était son destin, mais une interrogation, un doute devant la colère et la lassitude des Troyennes décidées à s'établir à Eryx³⁷⁷. L'épisode de l'incendie à Eryx était un nouveau signe de l'abandon des vieilles structures politiques, militaires et sociales que représentaient son passé troyen pour ouvrir sur une nouvelle terre un espace vierge qui aboutira à la fondation de Rome.

Cet abandon du passé est concrétisé par Virgile dans la double image de l'ardeur des Troyens à réparer les bateaux rescapés à l'aide de bois de chêne et du geste d'Enée qui trace le contour d'une ville même si c'est celle d'Eryx laissée à ses compagnons les moins téméraires (référence implicite à la charrue de Romulus pour le tracé de la Roma Quadrata) :

Virgile, *Enéide*, V, 752-757

Ipsi transtra nouant flammisque ambesa reponunt / robora nauigiis, aptant remosque rudentisque, / exigui numero, sed bello uiuida uirtus / interea Aeneas urbem designat aratro sortiturque domos; hoc Ilium et haec loca Troiam / esse iubet.

« Les hommes montent de nouveaux bancs, remplacent en chaque navire les pièces rongées par les flammes, fixent les rames et les cordages »³⁷⁸.

³⁷⁵ Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 506

³⁷⁶ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 55, 67

³⁷⁷ Virgile, *Enéide*, V, 703 ; « Note » J. Perret, 1978, p. 31

³⁷⁸ Virgile, *Enéide*, V, 752-757, Trad. J. Perret, 1978, p.33

2 – La parenthèse de Carthage

Avant l'escale d'Eryx, celle d'Enée à Carthage se présente comme une sorte de longue parenthèse, une sorte de respiration, dans l'accomplissement du dessein divin de conduire Enée en Italie³⁷⁹. Dans son introduction à l'*Enéide*, H. Goelzer voit dans le texte l'idée de Virgile de débarrasser Enée d'une sensibilité affective représentée par Didon pour devenir un véritable roi, le fondateur de la royauté³⁸⁰.

Alors qu'Enée était un exilé de Troie et Didon une exilée de Tyr à la recherche d'une terre qui serve de seconde patrie, Enée, aiguillonné par Mercure sur l'ordre de Jupiter³⁸¹ est contraint de quitter et doit échapper à la réalisation de son bonheur³⁸² pour obéir à Jupiter, Didon qui souhaite recueillir auprès des dieux des auspices favorables pour réaliser son désir d'amour, est entraînée vers la mort. Virgile traduisait l'émancipation déterminée d'Enée d'une possible attache sentimentale³⁸³, par le terme *robur* aux deux sens du terme : le sens matériel du bois des rames des vaisseaux d'Enée, pressé de quitter Carthage et le sens moral, la détermination finale d'Enée qui accepte et accompagne la volonté des dieux :

Virgile, *Enéide*, IV, 397-400

*Tum uero Teucrici incumbunt et litor – e celsas / deducunt toto nauis. Natat uncta carina, / frondentisque feront remos et **robora** siluis / infabricata fugae studio.*

« Alors les Troyens pressent leur effort, sur tout le rivage ils tirent les hautes nef, et flotte la coque luisante de poix ; ils apportent de la forêt des rames feuillues encore, des bois non équarris dans leur hâte de partir »³⁸⁴.

³⁷⁹ Virgile, *Enéide*, IV, 105-106, *Olli, sensit enim simulata mente locutam, / quo regnum Italiae Libycas auerteret oras*, « Mais Vénus – car elle sentit que ces propos tenus sans franchise tendaient à détourner sur les rives lybiennes la royauté de l'Italie », Trad. J. Perret, 1977, p. 114 ; Virgile, *Enéide*, IV, 345-346, *Sed nunc Italiam magnam Gryneus Apollo, / Italiam Lyciae iussere capessere sortes*, « Mais pour lors c'est la grande Italie que l'Apollon de Gryneum, c'est l'Italie que les oracles lyciens m'ont ordonné de saisir sans retard », Trad. J. Perret, 1977, p. 123

³⁸⁰ H. Goelzer, introduction, Virgile, *Enéide*, 1929, p. 14

³⁸¹ Virgile, *Enéide*, IV, 219-226

³⁸² Virgile utilisait le même verbe, *iactare*, « bousculer, balloter » à propos d'Enée devenu le jouet des dieux, *multum ille et terris iactatus et alto / ui superum saevae memorem Iunonis ob iram*, « longtemps, et sur terre et sur mer, la puissance des dieux d'en haut se joua de lui », *Enéide*, I, 3-4, Trad. A. Bellessort, 1925, p. 6 et à propos du travail des Carthaginois que découvrait Enée lorsqu'il était entré dans Tyr (*Lucus in urbe fuit media, laetissimus umbra, / quo primum iactati undis et turbine Poeni / effodere loco signum, / Quod regia Iuno / monstrat*, « Un bois s'élevait au milieu de la ville, épardant l'ombre à profusion c'est là qu'au commencement, les Puniens battus par les flots et les tempêtes, retirèrent du sol un signe que leur avait annoncé la royale Junon », *Enéide*, I, 441-444, Trad. J. Perret, 1977, p. 22) ; et, pour Didon, ainsi que l'expression *similis fortuna*, « un sort commun » pour rappeler la similitude de leur destin d'errance (*Me quoque per multos similis fortuna labores / iactatam hac demum uoluit consistere terra. / Non ignara rnalii miseris succurrere disco*, « Moi aussi, un sort semblable m'a ballottée d'épreuves en épreuves et ne m'a permis de m'établir que sur cette terre. Mon expérience du malheur m'enseigne à secourir les malheureux », *Enéide*, I, 628-630)

³⁸³ *Nunc etiam interpres diuom, Ioue missus ab ipso / testor utrumque caput / celeris mandata per auras / detulit; ipse deum manifesto in lumine uidi / intransent muros, uocemque his auribus hausit. / Desine meque tuis incendere teque querelis : / Italiam non sponte sequor*, « Maintenant, de surcroît, le messenger des dieux, envoyé par Jupiter lui-même, j'en atteste nos deux têtes, m'a, traversant les airs rapides, apporté des ordres ; moi-même j'ai vu le dieu, en une lumière manifeste, pénétrant dans ces murs j'ai de mes oreilles recueilli sa voix. Cesse de nous tourmenter tous les deux de tes plaintes ; ce n'est pas mon vouloir qui me fait poursuivre l'Italie », *Enéide*, IV, 356-361, Trad. J. Perret, 1977, p. 124

³⁸⁴ Virgile, *Enéide*, IV, 397-400, Trad. J. Perret, 1977, p. 125

Virgile traduisait l'impérieuse intervention de Jupiter, qui se manifesterà à nouveau à Eryx, pour rappeler à Enée que son destin n'était pas de devenir roi de Carthage, par les expressions *fata obstant, placidasque uiri deus obstruit auris*. Aux vers 441 du livre IV, le chêne *quercus* renforcé par l'adjectif *robur* était l'image même de la résistance du héros face à la tentation sentimentale et l'image de la résistance matérielle de l'arbre face aux eaux déchaînées de la mer qui l'empêchait d'appartenir à un quelconque *locus amoneus* qu'aurait pu être son implantation sur une terre baignée d'eaux douces, selon P. Gallais et J. Thomas³⁸⁵ :

Virgile, *Enéide*, IV, 440-443

fata obstant, placidasque uiri deus obstruit auris. / Ac, uelut annoso ualidam cum robore quercum / Alpini Boreae nunc hinc nunc flatibus illinc eruere inter se certant

« Les destins s'y opposent ; pour les tenir dans la paix, un dieu ferme ses oreilles. Comme un chêne solide au bois durci par les années, les Borées de l'Alpe, soufflant d'ici, de là, rivalisent pour l'arracher »³⁸⁶

La connivence particulière d'Enée avec Jupiter et Vénus confère au héros de l'épopée « mythologique » le statut d'un homme « fortuné » qui connaît les dieux même s'il en est séparé du fait de leur omnipotence parce qu'il sait être avant tout un homme pieux envers les dieux et envers son père Anchise. Or, dans le parcours héroïque et initiatique d'Enée, le chêne joue un rôle essentiel en jalonnant les lieux clés qui orientent son errance.

L'association paradoxale de la présence du chêne pédonculé que Virgile insérait dans les épisodes d'Enée sur la terre africaine avec l'évocation du chêne de la terre alpine signifiait l'arrachement définitif d'Enée à la culture orientale pour donner naissance à une culture, nouvelle, latine.



La dicotomie qui apparaît entre les deux terres, est également sensible du point de vue de la foresterie. Le couvert forestier de la zone tunisienne sur laquelle se trouve Carthage est composée de chênes sclérophyles, essentiellement chêne liège et chêne vert, associés aux pins, aux arbousiers ou à certaines variétés de cytise³⁸⁷. Alors que, sur l'ensemble de la chaîne alpine³⁸⁸, à l'étage mésoméditerranéen, entre 300 et 800 mètres d'altitude, le chêne pédonculé, *Quercus robur* est dominant dans la catégorie des arbres caducifoliés auquel se mêlent quelques chênes sempervirents, principalement les chênes verts, *Quercus ilex* et le chêne sessile, *Quercus petraea*, selon les étages³⁸⁹. De plus, la variété *Quercus robur*, écrit P. Quezel, est en fait présente à pratiquement tous les

³⁸⁵ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 36

³⁸⁶ Virgile, *Enéide*, IV, 440-443, Trad. J. Perret, (1925), 1977, p. 127

³⁸⁷ Quezel, Médail, *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003, p. 42, 44

³⁸⁸ Il y aurait lieu de nuancer le propos pour respecter les différences de couverts forestiers en fonction des zonations altitudinales, des particularités d'exposition et de précipitations, Quezel, « La région méditerranéenne française et ses essences forestières. Signification écologique dans le contexte circum-méditerranéen », *La forêt méditerranéenne*, n° 1-1, 1979, p. 9

³⁸⁹ Quezel, « La région méditerranéenne française et ses essences forestières. Signification écologique dans le contexte circum-méditerranéen », *La forêt méditerranéenne*, n° 1-1, 1979, p. 11

étages de la chaîne alpine jusqu'à l'étage montagnard-méditerranéen (1200 mètres d'altitude) au-dessus duquel ce sont les chênes verts qui dominent³⁹⁰.



L'échelle carthaginoise qui se présentait pour Didon comme une défaite avec le départ d'Enée, Virgile s'en était servi pour évoquer indirectement l'idée d'*imperium* que véhiculait Rome depuis la deuxième guerre punique. J. P. Brisson rappelle que la victoire de Zama, qui marquait l'élimination de Carthage, modifiait le statut de Rome dont la politique belliqueuse lui avait permis de passer du statut de « puissante cité latine » à celui de « puissance méditerranéenne »³⁹¹. Anchise avait montré à Enée qu'Auguste réaliserait la mission d'universalité qu'il s'était donnée pour Rome en soumettant à sa souveraineté, les contrées les plus lointaines :

Virgile, *Enéide*, VI, 794-800

super et Garamantas et Indos / proferet imperium: iacet extra sidera tellus, / extra anni solisque uias, ubi caelifer Atlas / axem umero torquet stellis ardentibus aptum. / Huius in aduentum iam nunc et Caspia regna / responsis horrent diuom et Maeotia tellus, / et septemgemi turbant trepida ostia Nili.

« Plus loin que les Garamantes et les Indiens, il dilatera notre empire ; par-delà les constellations, par-delà les chemins du soleil et de l'année, une terre s'étend où Atlas, le soutien du ciel, fait tourner sur son épaule la voûte émaillée d'étoiles ardentes. A la pensée qu'il approche, déjà maintenant les royaumes capsians frissonnent aux oracles des dieux, frissonne aussi la terre Méotide et le septuple Nil, les bouches s'effraient et se troublent »³⁹².

La séparation d'Enée avec Didon et Carthage³⁹³, qu'il quittait à regret, était nécessaire pour contrer la tentation redoutable d'une cité accueillante qui répondait à son désir de repos, car elle faisait obstacle à la volonté de Jupiter qui réactivait sans cesse la mémoire d'Enée sur le but de son voyage.

Virgile insinuait les regrets d'Enée d'avoir dû quitter Carthage pour obéir à l'obligation divine qui lui en était faite par la description précise du bûcher sur lequel la reine veut être immolée. L'emploi du terme d'*illex* (*Quercus ilex*, le chêne vert ou yeuse) répond bien à un contexte funèbre³⁹⁴ :

Virgile, *Enéide*, IV, 504-507

At regina, pyra penetrati in sede sub auras / erecta ingenti taedis atque illice secta, / intenditque locum sertis, et fronde coronat / funerea

« Mais la reine, quand le bûcher au cœur du palais est dressé sous le ciel, énorme, fait de bois résineux et de rondins d'yeuse, tend de guirlandes toute la cour et suspend partout des feuillages funèbres »³⁹⁵.

³⁹⁰ Voir P. Ozenda, *La végétation de la chaîne alpine : dans l'espace montagnard européen*, Ed. Masson, 1985

³⁹¹ J.-P. Brisson, *Carthage ou Rome ?*, Ed. Fayard, 1973, p. 14, voir aussi « Une image romaine de Carthage. La Carthage de l'*Enéide* », *Vita Latina*, n°160, 2000, p. 3

³⁹² Virgile, *Enéide*, VI, 794-800, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 73

³⁹³ Se souvenir du vers, *Italiam non sponte sequor*, *Enéide*, IV, 361

³⁹⁴ *Silua fuit late dumis atque illice nigra*, « il y avait sur une vaste étendue une forêt hérissée de buissons et d'yeuses noires », Virgile, *Enéide*, IX, 381, Trad. J. Perret, 1980, p. 19. On se souviendra de la voile du bateau de Thésée teinte en jus d'yeuse, que son père avait prise pour l'annonce de sa mort, Plutarque, « Vie de Thésée », 17, 5e

³⁹⁵ Virgile, *Enéide*, IV, 504-507, Trad. J. Perret, 1977, p. 130

Le terme *illex* revient dans le texte virgilien dans un contexte funèbre à propos des deux Troyens Nisus et Euryale qui avaient trouvé la mort dans des fourrés épais remplis d'yeuses dont l'aspect lugubre est renforcé par l'adjectif *niger*, noires. On rappellera, d'ailleurs, que Virgile dans de nombreux passages de l'*Enéide* a associé l'yeuse aux rites funéraires³⁹⁶ :

Virgile, *Enéide*, IX, 381-385

Silva fuit late dumis atque ilice nigra / horrida, quam densi complerant undique sentes; / rara per occultos lucebat semita calles. / Euryalum tenebrae ramorum onerosaque praeda / impediunt fallitque timor regione uiarum

« il y avait sur une vaste étendue une forêt hérissée de buissons et d'yeuses noires, pleine de ronces serrées qui l'envahissaient de partout ; par endroits un peu de sentier s'éclairait parmi les pistes douteuses ; Euryale marche avec peine sous l'obscurité des branches et son pesant butin »³⁹⁷



Du point de vue de la botanique, la morphologie de l'yeuse confirme sa représentation comme un arbre lié aux éléments funestes ou aux rites funéraires. Le tronc de la *Quercus ilex* est court, souvent tortueux, et se termine par un houppier dense, arrondi et d'aspect globuleux, auquel s'ajoutent une écorce externe rugueuse, crevassée, noirâtre, à petites écailles, et des feuilles d'un vert foncé brillant sur le dessus³⁹⁸. C. Rabaa écrit que le chêne vert d'allure « modeste n'est jamais majestueux. Pousant à son aise, il atteint les quinze mètres de haut. Son tronc court, souvent tortueux, se ramifie d'année en année, le jeune baliveau élancé devient un dôme touffu »³⁹⁹. Par comparaison, le tronc du chêne pédonculé est droit, cylindrique et porte une ramification plus ou moins irrégulière insérée dans de grosses branches, sortant du tronc, qui ont une tendance à pousser verticalement donnant au chêne un aspect ample et ouvert à la lumière. L'écorce de la *Quercus robur* lorsqu'elle est jeune est lisse, gris-vert et légèrement brillante, se rapproche de celle de la *Quercus ilex* en vieillissant. Elle se crevasse et forme des plaques trapézoïdales larges séparées par des sillons longitudinaux raccordés par de petites fissures transversales⁴⁰⁰.



Virgile a associé à plusieurs reprises l'image de l'obscurité la forêt au sentiment lugubre et inquiétant que sa touffeur inspire. Dans le livre VI, la Sibylle décrivait le paysage des Enfers par l'image d'un bois noir, à la fois immobile, fermé sur lui-même d'où seuls les héros pouvaient revenir et mouvant par les branches de ses arbres comme les âmes qui s'y croisent :

³⁹⁶ La mort de Misène, Virgile, *Enéide*, VI, 180 ; celle de Camille, *Enéide*, XI, 851

³⁹⁷ Virgile, *Enéide*, IX, 381-385, Trad. J. Perret, 1980, p. 19

³⁹⁸ Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, (1989), 2008, p. 843

³⁹⁹ C. Rabaa, *Le chêne vert, le chêne liège et autres chênes méditerranéens*, 2008, p. 14

⁴⁰⁰ A. Bary-Lenger, J.-P. Nebout, *Les chênes pédonculé et sessile en France et en Belgique*, 1993, p. 5, 11

Virgile, *Enéide*, VI, 270-273

quale per incertam lunam sub luce maligna /est iter in siluis, ubi caelum condidit umbra /Iuppiter, et rebus nox abstulit atra colorem.

« ainsi par la lune incertaine, sous une clarté douteuse, on chemine dans les bois quand Jupiter a enfoui le ciel dans l'ombre et que la nuit noire a décoloré les choses »⁴⁰¹

A plusieurs reprises, dans le texte virgilien revient une correspondance entre une impression de la profondeur de la *silva* par ses hauts arbres serrés⁴⁰² et des caractéristiques d'obscurité, de ténèbres. Cette impression était d'autant plus forte que Virgile ajoutait des détails de temps et de lieu précis en même temps qu'il laissait une zone d'imprécision qui suggérait le doute ou l'angoisse. Lorsque Virgile décrivait les deux mondes opposés de la terre et de des profondeurs de Pluton, se mélangent la vision d'un paysage flou dans lequel ressortent des détails précis. Ainsi, avant la descente d'Enée aux Enfers, la Sibylle lui décrivait le paysage qu'il devrait affronter :

Virgile, *Enéide*, VI, 132-133

*Tenant media omnia **silvae** Cocytusque sinu labens circummuerit atro*

« d'ici là les forêts tiennent tout, et alentour du Cocyte glisse ses noirs replis »⁴⁰³.

Mais la forêt associée à la mort peut également être, chez Virgile, le lieu d'apaisement, le refuge dont nous avons déjà parlé. Didon, en proie à une profonde douleur causée par le départ d'Enée, cherche le calme de la nuit où toutes les choses sont apaisées, la mer et les forêts qui apparaissent tout à coup silencieuses :

Virgile, *Enéide*, IV, 522-527

Nox erat et placidum carpebant fessa soporem/ corpora per terras, silvaeque et saeva quierant/ aequora, cum medio uoluntur sidera lapsu,/ cum tacet omnis ager, pecudes pictaeque uolucres,/ quaeque lacus late liquidos quaeque aspera dumis/ rura tenent, somno positae sub nocte silenti.

« C'était la nuit et dans tout l'univers les corps las de travail prenaient l'apaisement du sommeil, les forêts et les mers farouches avaient trouvé leur repos, à l'heure où l'astre roule au sommet de sa course, quand toute terre se tait, les bêtes et les oiseaux à l'éclatant plumage, ceux qui au loin hantent les lacs limpides ou les campagnes rugueuses de buissons, tranquilles dans leur sommeil sous la nuit silencieuse »⁴⁰⁴.

⁴⁰¹ Virgile, *Enéide*, VI, 270-273, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 52

⁴⁰² Lorsqu'Enée, descendu aux Enfers pour ramener le rameau d'or, rencontrait l'ombre de Didon, Virgile avait eu de nouveau recours à la métaphore paysagère. Les arbres de la forêt sont qualifiés par l'adjectif *magnus*, une forêt étendue aux hauts arbres qui servaient de refuge protecteur, éloigné du monde des hommes, *Inter quas Phoenissa recens a uolnere Dido/errabat silua in magna; quam Troius heros / ut primum iuxta stetit agnouitque par umbras /obscuram*, « Parmi elles, la Phénicienne, toute récente de sa blessure, Didon, errait dans la grande forêt. Dès que le héros troyen fut près d'elle et la reconnut parmi les ombres », Virgile, *Enéide*, VI, 450-453, Trad. J. Perret, 1978, p. 39 ; Virgile, *Enéide*, VI, 442-444, *Hic quos durus amor creduli tabe peredit / secreti celant calles et myrtea circum /silua tegit; curae non ipsa in morte relinquunt*, « Là, ceux que le dur amour a consumés en cruelles langueurs trouvent asile sur des sentiers secrets ; des buissons de myrtes tout autour les protègent » Virgile, *Enéide*, VI, 442-444, Trad. J. Perret, 1978, p. 39

⁴⁰³ Virgile, *Enéide*, VI, 132-133, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 47

⁴⁰⁴ Virgile, *Enéide*, IV, 522-527, Trad. J. Perret, 1977, p. 130 ; au chant XII, le microcosme naturel composé d'arbres, d'hommes et de bête s'oppose à l'état contre nature de Turnus emporté par la violence, *Ac ueluti montis saxum de uertice praecipit / cum ruit auulsum uento, seu turbidus imber /proluit aut annis soluit sublapsa uetustas ; / fertur in*

L'yeuse avait été l'image traditionnelle d'un symbole de la mort que les Grecs avaient déjà apparentée aux rites funéraires. Ainsi dans l'*Anthologie palatine*, un Satyre, dans son hommage à Sophocle, rappelait comment le bois d'yeuses était pour lui le souvenir des enseignements du maître :

Anthologie palatine, « De Dioscoride », *Epigrammes funéraires*, VII, 37

« Homme, la tombe que tu vois est celle de Sophocle que les Muses m'ont confiée comme un dépôt sacré parce que je suis sacré moi-même. C'est lui qui me prit dans Phlionte, foulant encore le chardon, figure de bois de chêne dont il sut faire une statue d'or et qui me revêtit d'un fin tissu de pourpre »⁴⁰⁵.

npivivov, le mot utilisé par Dioscoride, traduit par yeuse, ramène au problème déjà traité de la confusion entre le chêne vert ou l'yeuse et le chêne kermès. Cependant, le contexte funéraire laisse supposer que, dans la pensée de l'auteur, il s'agissait effectivement d'une yeuse⁴⁰⁶.

Virgile a encore décrit l'état d'agitation de Didon, prise dans le dilemme entre son amour pour Enée et sa raison qui lui enjoint de rester fidèle à son mari, Sychée, par la métaphore de la forêt :

Virgile, *Enéide*, IV, 68-73

Uritur infelix Dido, totaque uagatur / urbe furens, qualis coniecta cerua sagitta, / quam procul incautam nemora inter Cresia fixit / pastor agens telis, liquitque uolatile ferrum / nescius; illa fuga siluas saltusque peragrat / Dictaeos ; haeret lateri letalis arundo.

« Elle brûle, l'infortunée Didon, et par toute la ville erre, hors d'elle-même. Telle, frappée d'une flèche, la biche parmi les forêts de la Crète ; le pâtre qui la poursuivait de ses traits l'a blessée de loin, l'imprudente, lui laissant son fer empenché, sans le savoir. Dans sa fuite, elle court à travers les bois et les gorges du Dicté, le réseau mortel lui reste dans le flanc »⁴⁰⁷.

abruptum magno mons improbus actu / exultatque solo, siluas armenta uirosque / inuoluens secum: disiecta per agmina Turnus / sic urbis ruit ad muros, ubi plurima fuso / sanguine terra madet striduntque hastilibus aerae, « Quand, du sommet d'une montagne un bloc de roche se précipite – arraché par le vent peut-être ou les pluies d'orage l'ont déraciné ou le vieillissement par les ans insinué l'a rongé au-dessous – montagne lui-même, montagne déchaînée, il s'emporte sur les pentes abruptes dans un élan irrésistible et bondit sur le sol roulant avec lui troupeaux, hommes et bois : ainsi au travers des bataillons qu'il disperse, Turnus court vers les murs de la ville, là où la terre est la plus moite du sang répandu, l'air plus vibrant de traits plus nombreux », Virgile, *Enéide*, XII, 684-691, Trad. J. Perret, 1980, p. 151

⁴⁰⁵ *Anthologie palatine*, « De Dioscoride », *Epigrammes funéraires*, VII, 37, Trad. A.-M. Desrousseaux, 1938, p. 74

⁴⁰⁶ D'autres végétaux comme l'aconit partageaient une connotation funeste. Théophraste parlait d'une plante qu'il désignait sous le terme d'*akoniton* et dont la racine grise était mortelle, « L'akoniton se trouve, à ce que l'on dit, en Crète également à Zacynthe, mais c'est à Héraclée du Pont qu'il est le plus abondant et le meilleur. Il a une feuille de chicorée et une racine semblable pour la forme et la couleur à une crevette, qui renferme un principe mortel ; on prétend que la feuille et le fruit n'ont pas d'activité », Théophraste, *Histoire des plantes*, IX, 16, 4, 1-7, Trad. S. Amigues, 2006, p. 43 ; S. Amigues est très prudente sur l'identification de la plante vu les difficultés qui sont liées à la graphie comme au nom lui-même qui a servi à désigner d'autres végétaux ; cependant la version la plus commune est de faire de l'akoniton, un aconit, « Commentaire », p. 199 ; *Aconitum napellus*, vivace est effectivement fortement toxique, Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, (1989), 2008, p. 1125 ; La relation par Pline, de la légende sur la création de l'aconit sorti du sol arrosé par la bave de Cerbère, liait directement la plante aux Enfers, *ortum fabulae narrare e spumis Cerberi canis extrahente ab inferis Hercule ideoque apud Heracleam Ponticam, ubi monstratur is ad inferos aditus, gigni*, « L'aconit est né, dit la légende, de la bave vomie par Cerbère au moment où Hercule le tira des Enfers, et c'est pourquoi il pousse aux environs d'Héraclée du Pont où l'on montre l'entrée des Enfers utilisée par le dieu », Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXVII, 2, 2, 4, Trad. A. Ernout, 1959, p. 23

⁴⁰⁷ Virgile, *Enéide*, IV, 68-73, Trad. J. Perret, 1977, p. 113

De même, Virgile insistait sur le sentiment de déstabilisation d'Enée que provoquait sa vision du bûcher de Didon aux énormes proportions, à sa solidité due au bois de l'yeuse⁴⁰⁸. Mais au lien qu'a fait Virgile entre la forêt, le chêne et un état de trouble mental ou sentimental, s'y est ajoutée l'idée de grandeur physique comme morale. Deux chênes illustrent cette élévation, le chêne pédonculé, rendu par le seul mot *robur*, et l'yeuse.

La métaphore du chêne pour illustrer la grandeur héroïque intervient à la fin de l'*Enéide* lorsque Turnus et Enée se ruent l'un sur l'autre dans un élan meurtrier :

Virgile, *Enéide*, XII, 521-526

Ac uelut immissi diuersis partibus ignes/arentem in siluam et uirgulta sonantia lauro/ aut ubi decursu rapido de montibus altis/ dant sonitum spumosi amnes et in aequora currunt/ quisque suum populatus iter : non segnius ambo/ Aeneas Turnusque ruunt per proelia.

« Comme feux allumés en des points extrêmes le long d'une forêt aride, d'un bois crépitant de lauriers, ou lorsque les torrents pleins d'écume dévalant des hautes montagnes, retentissent et courent vers les plaines, ayant chacun dévasté son chemin : avec autant d'élan, Enée et Turnus se ruent à travers les combats »⁴⁰⁹.

Pour en revenir à l'étape d'Enée à Carthage, le chêne, dans le genre *robur* ou *ilex*, est synonyme de grand, de solide au sens symbolique et au sens pratique, pour l'yeuse, un bois à la limite du taillable. La dureté de l'yeuse en fait un bois privilégié pour les bûchers à cause de sa très lente consommation mais également pour les instruments agricoles. Nous avons vu qu'Hésiode détaillait les meilleurs bois pour fabriquer une charrue⁴¹⁰ et Sophocle recommandait le bois des chênes caducifoliés pour édifier un bûcher :

Sophocle, *Trachiniennes*, 1195-1199

πολλήν μὲν ὕλην τῆς βαθυρρίζου δρυός / κείραντα, πολλὸν δ' ἄρσεν' ἐκτεμόνθ' ὀμοῦ/ ἄγριον ἔλαιον, σῶμα τοῦμόν ἐμβαλεῖν, / καὶ πευκίνης λαβόντα λαμπάδος σέλας / πρήσαι.

« Tu couperas une masse de bois prise dans la chênaie aux racines profondes. Tu tailleras également en masse des branches empruntées à de vigoureux oliviers sauvages. Tu jetteras alors mon corps sur ce tas de bois, et, prenant une torche aux lueurs résineuses »⁴¹¹.

Les chênes désignés par le mot *robur*, (*δρυς* en grec) englobent toutes les espèces mais plus particulièrement le chêne pédonculé dont le bois avait servi en contexte funéraire. De même que l'yeuse, *Quercus robur* était l'illustration d'une symbolique de supériorité morale et matérielle rendue par l'importance du bûcher. L'expression de Virgile *arboribus caeloque educere certant*⁴¹² à propos du bûcher de Misène comme

⁴⁰⁸ Virgile, *Enéide*, IV, 504-507

⁴⁰⁹ Virgile, *Enéide*, XII, 521-526, Trad. J. Perret, 1980, p. 144

⁴¹⁰ Hésiode, *Les travaux et les jours*, 434-436

⁴¹¹ Sophocle, *Trachiniennes*, 1195-1199, Trad. P. Mazon, (1955), 1967, p. 59

⁴¹² Virgile, *Enéide*, VI, 178

celle qui qualifie le bûcher de Didon, *erecta ingenti taedis*⁴¹³ rendent compte des valeurs de ces deux personnages qui avaient conjugué la rectitude morale, le sens du bien commun et la piété :

Virgile, *Enéide*, VI, 176-182

*Tum iussa Sibyllae, / haud mora, festinant flentes, aramque sepulchri / congerere arboribus caeloque educere certant. / Itur in antiquam siluam, stabula alta ferarum; / procumbunt piceae, sonat icta securibus ilex, / fraxineaeque trabes cuneis et fissile **robur** / scinditur, aduoluunt ingentis montibus ornos.*

« Alors sans retard ils hâtent en pleurant l'exécution des ordres de la Sibylle, ils s'empressent à l'envi d'entasser les arbres qui feront l'autel funéraire et l'élèveront jusqu'au ciel. On va dans l'antique forêt, haute retraite des bêtes sauvages ; les sapins tombent en avant, le chêne sonne sous les coups de hache, des coins ouvrent les troncs du frêne, le rouvre de bonne fente ; du haut des montagnes ils font rouler les ornes énormes »⁴¹⁴.

Virgile, *Enéide*, VI, 214-217

*Principio pinguem taedis et **robore** secto / ingentem struxere pyram, cui frondibus atris / intexunt latera, et ferales ante cupresios / constituunt, decorantque super fulgentibus armis*

« Ils ont construit d'abord un bûcher colossal nourri de résineux et de rondins de rouvre ; ils en tapissent les côtés de feuillages sombres, dressent devant de funestes cyprès, ils décorent le haut d'armes étincelantes »⁴¹⁵

La métaphore du chêne dans le livre IV de *l'Enéide* collaborait au but que s'était assigné le poète de relier encore une fois la lignée troyenne aux Romains. Les paroles et les pensées prêtées à Enée qui constituent un récit dans le récit narratif, reflètent son obsession de poser les premiers jalons de ce qui deviendra Rome⁴¹⁶.

⁴¹³ Virgile, *Enéide*, IV, 505

⁴¹⁴ Virgile, *Enéide*, VI, 176-182, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 48 ; La comparaison des pouvoirs calorifiques supérieurs, PCS, qui donnent la quantité de chaleur dégagée par la combustion complète d'une unité de poids, montre que la *Quercus robur* a un Pouvoir Calorifique Supérieur (PCS) moyen de 4830 cal/gr comparable à celui de la *Quercus ilex* dont le PCS moyen s'établit autour de 4870 cal/gr, J. Doat, J.-Ch. Valette, « Le pouvoir calorifique supérieur des espèces méditerranéennes », *Annales des Sciences forestières*, n° 38-4, 1981, p. 475-476 ; Pline écrivait que l'yeuse comme le chêne pédonculé étaient « tout os », *at e contrario totum e carne corpus fico, tota ossea ilex, ornus, robur, cytisis, morus, hebenus, lotos et quae sine medulla esse diximus*, *Histoire naturelle*, « Tous os sont l'yeuse, le cornouiller, le rouvre, l'aubour, le mûrier, l'ébène, le micocoulier, et ceux que nous avons dit dépourvus de moelle », *Histoire naturelle*, XVI, 73, 186, Trad. J. André, 1962, p. 79

⁴¹⁵ Virgile, *Enéide*, VI, 214-217, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 50

⁴¹⁶ Virgile utilisait deux mots *fulmen* et *ferrum* dont le premier se réfère directement à Jupiter, pour montrer la vigueur de la résolution d'Enée à quitter l'amour de Didon, *Dixit uaginaque eripit ensem fulmineum strictoque ferit retinacula ferro*

« Il dit [Enée au moment où il quitte Carthage], arrache au fourreau son épée flamboyante, frappe les câbles du fer nu », Virgile, *Enéide*, IV, 579-580, Trad. J. Perret, 1977, p. 132

3 – L'arrivée sur la péninsule italienne

3 - 1 – l'escale à Cumès

En écho aux mille voix prophétiques auxquelles ressemblait le bruissement des feuilles du chêne à Dodone, Enée avait entendu sur le territoire italique à Cumès, les cent voix répercutées par les cent galeries creusées dans la roche dans l'ancre de la Sibylle :

Virgile, *Enéide*, VI, 42-44

Excisum Euboicae latus ingens rupis in antrum /que lati ducunt aditus centum, ostia centum / unde ruont totidem ueces, responsa Sibyllae

« Creusé dans ses profondeurs, le flanc de la roche eubéenne recèle un ancre énorme où mènent cent larges galeries avec cent portes d'où s'élancent autant de voix réponses de la Sibylle »⁴¹⁷.

A Cumès, Virgile installait Enée dans la posture d'un homme tourmenté qui éprouvait la nécessité d'être certain du lieu de sa destination finale, la terre du Latium. Enée réitérait donc auprès de la Sibylle la demande d'un engagement divin qui lui avait été précédemment prophétisé à Buthrote. Le héros souhaitait une preuve qu'il puisse lui-même comprendre sans intermédiaire ce qu'il n'était pas possible d'obtenir à Dodone où le langage de feuillage du chêne nécessitait une interprétation.

Les vers 443-444 du livre III de l'*Enéide* ont suscité des commentaires de Servius, qui citait Varron et rappelait que les oracles de la Sibylle ou de la prêtresse étaient inscrits, à l'origine, sur des feuilles volantes faites de feuilles de palmier *palma*⁴¹⁸. Dans son commentaire Servius indiquait que les prédictions de la Sibylle sur le destin des consultants se faisaient de trois façons : sur des feuilles qui lui servaient pour écrire des noms, par la voix, par des lettres qui avaient une signification propre. Ces deux passages de Servius et les vers de Virgile qui concernaient la pratique archaïque de l'inscription des oracles sur des feuilles volantes, indiquaient la fragilité de cette technique. Non seulement les mots écrits par la Sibylle étaient sujets à une compréhension partiellement erronée de la prophétie, mais encore s'y ajoutait le risque d'une perte physique palpable des mots ce qui, cependant, ouvrait le champ à une possible réinterprétation. Les réponses de l'oracle écrites sur les feuilles non attachées étaient tournées de façon qu'elles soient toujours valables suivant le regard que leur portait le consultant. Les paroles oraculaires correspondaient généralement à des questions qui relevaient d'une alternative simple ou répondaient à une décision déjà

⁴¹⁷ Virgile, *Enéide*, VI, 42-44, Trad. J. Perret, 1978, p. 43 ; L'origine eubéenne de la Sibylle de Cumès était aussi évoquée par Ovide rappelle ainsi l'installation à Cumès qui était une colonie de Chalcis en Eubée, Ovide, *Fastes*, IV, 255-258, *Post, ut Roma potens opibus iam saecula quinque/uidit et edomito sustulit orbe caput, /carminis Euboici fatalia uerba sacerdos/ inspicit; inspectum tale fuisse ferunt*, « Puis quand Rome, fore de sa puissance, vit déjà cinq siècles derrière elle et leva la tête au-dessus d'un monde assujetti, le prêtre consulta les textes prophétiques des livres eubéens ». Trad. R. Schilling, 1993, p. 11 ; et Servius faisait sur le vers 42 le commentaire suivant : *Euboicae rupis latus hoc est montis Cumani, quem Euboici habitaverunt. est autem acyrologia: coloniae enim epitheton rei dedit immobili, Vergilii carmina commentarii. Servii Grammatici*, VI, 42, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. 12

⁴¹⁸ *Folius tantum ne carmina manda ut Varro dicit in foliis palmae interdum notis, interdum scribebat sermonibus, ut diximus super*, Servius, *Commentaire de l'Enéide, Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici*, VI, 74, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. 18 ; *Fata canit follisque notas et nomina mandat tribus modis futura praedicit ; aut voce, aut scripto, aut signis, id est quibusdam notis, ut in obelisco Romae uedemus. In follis autem palmarum sibyllam scribere solere testatur Varro. Folius palmae. Notas litteras. Nomina verba, Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici* H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. 421

prise par le consultant qui attendait seulement de savoir quels étaient les dieux qu'il devait honorer pour que sa résolution soit agréée⁴¹⁹. A Cumès comme en Grèce, le caractère commun de la réponse donnée par la Sibylle s'appliquait à une question particulière du consultant qui, en Italie, était souvent attachée à la tradition locale du lieu de résidence du consultant et aux divinités particulières qui y étaient honorées⁴²⁰.

La demande d'Enée de comprendre immédiatement les paroles de la Sibylle, ce que lui avait aussi permis les paroles d'Hélénos à Buthrote, répond au refus de se heurter à la même ambivalence des sentiments dont étaient habités les consultants grecs face aux réponses des prêtres et des prêtresses, pris entre une confiance et une crédulité sur l'authenticité de l'oracle et une défiance à l'égard de ces mêmes prophéties⁴²¹. Cicéron, bien qu'il s'en défendît, considérait que les paroles proférées par la Sibylle de Cumès étaient davantage celles d'un être en proie au délire que d'un être sensé. En effet, Cicéron considérait que, pour être crédibles, les signes fournis aux hommes par les dieux nécessitaient une interprétation par les prêtres et les prêtresses dont la source résidait dans leur connaissance de la science augurale qui relevait de la raison loin de la « traduction » d'un être dont l'esprit divaguait :

Cicéron, *De la divination*, II, 54, 110

Quid uero habet auctoritatis furor iste, quem diuinum uocatis, ut, quae sapiens non uideat, ea uideat insanus, et is, qui humanos sensus amiserit, diuinus adsecutus sit? Sibyllae uersus obseruamus, quos illa furens fudisse dicitur.

« Quelle autorité possède donc ce délire que vous appelez divin, pour faire voir à celui qui est privé de raison ce que ne discerne pas un sage et pour accorder des facultés sensorielles divines à ceux qui auraient perdu leurs sens humains ? Nous respectons les vers que la Sibylle, d'après la tradition, a prononcés en état de transe »⁴²².

La prière particulière d'Enée faite à la Sibylle explique aussi en partie la raison pour laquelle Virgile n'avait pas mis en scène la visite du héros à Dodone. Les mots de la Sibylle, immédiatement compréhensibles, qui garantissaient Enée de l'avènement futur de Rome, apportaient un soulagement à sa lassitude, lui qui était entraîné dans une périgrination qui lui semblait sans fin⁴²³.

L'occultation que Virgile a semblé faire de l'oracle du chêne de Dodone au profit de la prophétie d'Hélénos à Buthrote n'est qu'apparente. Virgile, en effet, utilisait l'adjectif précis de *sonantia* quand il imaginait la description que faisait le prophète de l'antré de la Sibylle entouré de forêts bruissantes. Hélénos installé en terre grecque ne pouvait

⁴¹⁹ H.W. Parke, Dodone n'aurait pas bénéficié d'une continuité culturelle, *the oracles of Zeus. Dodona, Olympia, Ammon*, 1967,

⁴²⁰ J. Champeaux, « Les oracles de l'Italie antique : hellénisme et italicité », *Kernos*, n° 3, 1990, p. 106-108

⁴²¹ P. Bonnechère, « Oracles et mentalités grecques », *Kernos*, n° 26, 2013, p. 389

⁴²² Cicéron, *De la divination*, II, 54, 110, G. Freyburger, J. Scheid, 1992, p. 161

⁴²³ *Hac Troiana tenus fuerit fortuna scruta. / Vos quoque Pergameae iam fas est parcere genti / dique deaeque omnes quibus obstitit Ilium et ingens / gloria Dardaniae*, « Qu'elle ne suive pas davantage la fortune de Troie ! Vous aussi, vous pouvez maintenant épargner le peuple de Pergame, dieux et déesses tous ensemble auxquels firent ombrage Ilium et la gloire si grande de la Dardanie », Virgile, *Enéide*, VI, 62-65, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 44 ; dans son introduction, J. Perret suggère que Virgile, parce qu'Auguste prenait plaisir à s'attarder sur de menus faits, montrait également Enée presque détaché de son destin. La valeur historique de l'*Enéide* tenait aussi à une certaine prise de distance, à un détachement par Enée, J. Perret, « Introduction », *Enéide*, I-IV, (1997), 1992, p. XX

pas occulter le rapprochement entre le murmure des arbres qui entouraient la caverne de Cumès et celui du chêne de Dodone :

Virgile, *Enéide*, III, 441-444

Huc ubi delatus Cumaeam accesseris urbem, / diuinisque lacus, et Auerna sonantia siluis, / insanam uatem aspicias, quae rupe sub ima / fata canit, foliisque notas et nomina mandat. /

« Dès que, porté là-bas, tu auras approché la ville de Cumès, les lacs divins, l'Averne bruissant de ses forêts, tu verras une prophétesse en délire qui, sous la roche profonde, chante les destins et confie aux feuilles des signes et des noms⁴²⁴.

Lorsqu'Enée parvient à la grotte de la Sibylle, le texte virgilien combine trois éléments descriptifs : l'aspect de la grotte de la Sibylle à l'approche des Troyens, un antre majestueux entouré de forêts; le moyen des feuilles volantes sur lesquelles la Sibylle écrivait ordinairement selon Hélios les réponses d'Apollon aux questions des consultants ; la demande d'Enée d'entendre distinctement et de comprendre les paroles proférées par la prêtresse. Ces rapprochements inspirent deux réflexions. D'une part, la présence de feuilles volantes révélatrices, support des prophéties de la Sibylle, renvoie aux feuilles du chêne de Dodone auxquelles Hélios pouvait penser puisque le devin était Grec et que l'oracle du chêne était célèbre autour de la Méditerranée. Dans la mise en garde d'Hélios sur la précarité de l'écriture sur ces feuilles aériennes, trois mots du texte virgilien sont reliés qui tous peuvent s'appliquer au chêne : *frons*, *frondis*, le feuillage, *uentus*, le vent et le mouvement qu'il imprime au feuillage rendu par le verbe *turbo*, « agiter, troubler, mettre en désordre »⁴²⁵ :

Virgile, *Enéide*, III, 445-451

*Quaecumque in foliis descripsit carmina uirgo, / digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit. / Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt / uerum eadem, uerso tenuis cum cardine **uentus** / impulit et teneras **turbauit** ianua **frondes**, / numquam deinde cauo uolitantia prendere saxo, / nec reuocare situs aut iungere carmina curat:*

« Tous les oracles que la vierge a inscrits sur ces feuilles, elle les dispose en un ordre et les laisse enfermés dans son antre. Ils restent en leur place tels quels et sans les déranger. Mais qu'au tourner des gonds, le vent ténu de la porte ait, ému, dispersé ces frondaisons légères, jamais ensuite elle n'a cure de rattraper au creux du rocher ses oracles voletants, d'en rétablir la suite ou les liens »⁴²⁶.

Parce qu'en cas de coup de vent dans la caverne, la Sibylle négligeait de remettre en ordre ces feuilles, les consultants se trouvaient frustrés dans leur espérance puisque la prêtresse n'était alors plus capable de donner un sens aux prophéties et brouillait le message d'Apollon. Il fallait donc insister pour qu'elle parle, ce que fit Enée, car ses mots étaient, eux, porteurs d'un sens qui éclairait l'avenir des Troyens de même que la transcription du message des feuilles du chêne prophétique assurait les consultants d'une réponse interprétable de Zeus-Jupiter dodonéen :

⁴²⁴ Virgile, *Enéide*, III, 441-444, Trad. J. Perret, 1977, p. 92

⁴²⁵ A. Ernout et A. Meillet « uentus », *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 708,

⁴²⁶ Virgile, *Enéide*, III, 445-447, Trad. J. Perret, 1977, p. 92

Virgile, *Enéide*, VI, 74-76

Foliis tantum ne carmina manda / ne turbata uolent rapidis ludibria uentis : / ipsa canas oro

« Seulement ne confie pas tes révélations à des feuilles, de peur qu'en désordre elles ne volent, jouets des vents ravisseurs, profère-les toi-même, je t'en prie »⁴²⁷.

D'autre part, Virgile n'était pas sans savoir, écrit H. Jeanmaire, que les paroles de la Sibylle de Cumès étaient « en affinité » avec les bois sacrés et les antres prophétiques. Le rapport entre ces bois qui entouraient la caverne de la Sibylle et les paroles de celle-ci ne tenait pas d'une supputation du poète mais révélait le même type de rapport que Virgile exprimait dans la IV^e églogue des *Bucoliques* entre l'Âge d'or mythique et le nouvel Âge d'or qu'Auguste souhaitait représenter en glorifiant Rome et la latinité toute entière⁴²⁸ :

Virgile, *Bucoliques*, IV, 1-14

Sicelides Musae, paulo maiora canamus ! / non omnis arbusta iuvant humilesque myricae ; / si canimus silvas, silvae sint consule dignae. / Ultima Cumaei venit jam carminis aetas / magnus ab integro saeculorum nascitur ordo. / Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna, / jam nova progenies caelo demittitur alto. / Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum / desinet ac toto surget gens aurea mundo, / casta fave Lucina ; tuus jam regnat Apollo. / Teque adeo decus hoc aevi, te consule, inibit, / Pollio, et incipient magni procedere menses / te duce. Si qua manent sceleris vestigia nostri, / irrita perpetua solvent formidine terras

« Muses de Sicile, élevons un peu le sujet de nos chants ; tous n'aiment pas les vergers et les humbles tamaris ; si nous chantons les bois, que les bois soient dignes d'un consul. Le voici venu, le dernier âge prédit par la prophétie de Cumès ; la grande série des siècles recommence. Voici que revient aussi la Vierge, que revient le règne de Saturne ; voici qu'une nouvelle génération descend des hauteurs du ciel. Daigne seulement, chaste Lucine, favoriser la naissance de l'enfant qui verra, pour la première fois, disparaître la race de fer et se lever, sur le monde entier, la race d'or ; voici le règne de ton frère Apollon. C'est précisément sous ton consulat, oui sous le tien, Pollion, que cette ère glorieuse débutera et la Grande Année fera ses premiers pas sous tes ordres. S'il demeure quelques traces de notre scélératesse, leur impuissance affranchira la terre d'une incessante terreur »⁴²⁹.

Virgile, dans l'*Enéide*, donnait à Auguste l'occasion d'instaurer une Sibylle italique en plaçant à Cumès dans une grotte sous le temple d'Apollon que l'empereur avait fait restaurer, l'oracle de la Sibylle. Les prédictions d'une Sibylle figuraient dans les Livres Sibyllins qu'Auguste avait fait déposer dans le temple d'Apollon sur le Palatin.

La prophétie d'Hélénos est un élément central car toutes les étapes d'Enée avant son arrivée au Latium y sont retracées. La citation par le prophète de la consultation d'Enée à la Sibylle lui permettait de connaître plus précisément son itinéraire et les étapes

⁴²⁷ Virgile, *Enéide*, VI, 74-76, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 45

⁴²⁸ Jeanmaire, *Le messianisme de Virgile*, E. J. Vrin, Paris, 1930, p. 41

⁴²⁹ Virgile, *Bucoliques*, IV, 1-14, Trad. E. De Saint-Denis, (1967), 1992, p. 60

qu'il devrait encore faire avant de s'installer sur un sol qui puisse accueillir la fondation de Rome. Les prophéties, d'étape en étape, dévoilaient les noms de lieux ou de cités qui, dans la tradition, se targuaient d'avoir reçu le héros. L'avertissement d'Hélénos à Enée de ne pas négliger les paroles de la Sibylle sous-entendait déjà l'épreuve terrible pour le héros de devoir descendre aux Enfers. Une des conditions imposée par la Sibylle à Enée pour revenir des Enfers où le héros souhaitait descendre pour y rencontrer son père défunt, était la cueillette d'un rameau sur un arbre extraordinaire voué à Junon infernale :

Virgile, *Enéide*, VI, 135-139

*Et insano iuuat indulgere labori / accipe quae peragenda prius. Latet **arbore**
opaca / aureus et foliis et lento uimine ramus, / Iunoni infernae dictus sacer ;
hunc tegit omnis lucus et obscuris claudunt conuallibus umbrae*

« Et s'il te plaît d'épuiser un labeur insensé, apprends ce qu'il te faut d'abord accomplir. Sur un arbre, entre les branches impénétrables, un rameau se cache dont la baguette souple, dont les feuilles sont d'or, il est voué en propre à Junon infernale. Tout le bois le protège ; les ombres au creux des vallées obscures le serrent »⁴³⁰.

L'emploi par Virgile des substantifs *arbor*, *ramus* et *frons* qui correspondent à des termes de la réalité terrestre mais qui, appliqués à un monde virtuel, magique, prennent le poids d'un monde tangible et, pris dans un contexte sacré, ritualisent les gestes d'Enée :

Virgile, *Enéide*, VI, 140-144

*Sed non ante datur telluris operta subire, / auricomos quam quis decerpserit
arbore fetus. / Hoc sibi pulchra suum ferri Proserpina munus / instituit. Primo
auulso non deficit alter / aureus, et simili frondescit uirga metallo.*

« Mais à personne il n'est donné d'accéder aux souterrains mystères avant qu'il n'ait de l'arbre détaché la pousse aux cheveux d'or : la belle Proserpine⁴³¹ a décidé qu'elle lui serait portée en présent personnel. Le rameau arraché, un autre ensuite, d'or lui aussi, ne manque pas de renaître et cette branche se couvre de feuilles du même métal »⁴³²

Virgile qui rapportait la réalité de la découverte du rameau d'or à la réalité de la mort de Misène donnait à ces deux événements le même caractère d'un rituel sacré car Enée était appelé à être un roi dont la succession des descendants permettront d'aboutir à la fondation de Rome :

Virgile, *Enéide*, VI, 187-189

*Si nunc se nobis ille aureus **arbore** ramus / ostendat nemore in tanto, quando
omnia uere / heu nimium de te uates, Misene, locuta est*

⁴³⁰ Virgile, *Enéide*, VI, 135-139, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 47

⁴³¹ Servius notait en marge du vers 136, « *Latet arbore opaca aureus* » : *licet de hoc ramo hi qui de sacris Proserpinae scripsisse dicuntur, quiddam esse mysticum adfirmant, publica tamen, opinio hoc habet, Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici*, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. 30 ; selon Hésiode, Persephone était la fille de Déméter, *Αὐτὰρ ὁ Δήμητρος πολυφόρβης ἐς λέχος ἦλθεν, ἣ τέκε Περσεφόνην λευκώλενον*, « Il [Zeus] entra aussi au lit de Déméter la nourricière qui lui enfanta Perséphone aux bras blancs », *Théogonie*, 912-913, Trad. P. Mazon, (1928), 1986, p. 64

⁴³² Virgile, *Enéide*, VI, 140-144, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 47

« Ah ! si maintenant ce rameau d'or sur son arbre se montrait à nous dans ces grands bois ! Puisque la prêtresse ne nous a dit que vérités, hélas ! trop vraies en ce qui te touche, pauvre Misène ! »⁴³³.

Virgile soulignait le contexte sacré par l'obligation qu'avait Enée de consacrer le rameau d'or à Proserpine. Le commentaire de Servius éclaire le tissage opéré par Virgile entre un rite exécuté par les hommes dans lequel entrait l'utilisation d'un rameau, la mort et le monde des dieux, ici celui de Proserpine :

Servius, *Commentaires à l'Enéide*, VI, 136

LATET ARBORE OPACA AVREVS : licet de hoc ramo hi qui de sacris Proserpinae scripsisse dicuntur, quiddam esse mysticum adfirmant, publica tamen opinio hoc habet. Orestes post occisum regem Thoantem in regione Taurica cum sorore Iphigenia, ut supra diximus, fugit et Dianae simulacrum inde sublatum haud longe ab Aricia collocavit. In huius templo post mutatum ritum sacrificiorum fuit arbor quaedam, de qua infringi ramum non licebat. Dabatur autem fugitiuis potestas, ut si quis exinde ramum potuisset auferre, monomachia cum fugitio templi sacerdote dimicaret, nam fugitius illic erat sacerdos ad priscae imaginem fugae. Dimicandi autem dabatur facultas quasi ad pristini sacrificii reparationem. Nunc ergo istum inde sumpsit colorem. Ramus enim necesse erat ut et unius causa esset interitus : unde et statim mortem subiungit Miseni ; et ad sacra Proserpinae accedere nisi sublato ramo non poterat. Inferos autem subire hoc dicit, sacra celebrare Proserpinae

« DANS UN ARBRE TOUFFU EST CACHÉ [UN RAMEAU] D'OR : bien que ceux qui, dit-on, ont écrit sur les mystères de Proserpine affirment, à propos de ce rameau, qu'il est lié à quelque rite secret, voici cependant ce qui est admis dans l'opinion commune : Oreste, après avoir tué le roi Thoas de Tauride, avec l'aide de sa soeur Iphigénie, comme nous l'avons dit plus haut, prit la fuite et déposa non loin d'Aricie la statue de Diane qu'il avait dérobée en Tauride. Dans son temple, après le changement des rituels sacrificiels, il y eut un arbre dont il n'était pas permis de briser un rameau. On donnait cependant aux esclaves fugitifs qui auraient pu détacher un rameau, l'occasion d'affronter en combat singulier le prêtre du temple, lui-même esclave fugitif, car le prêtre y était un esclave fugitif pour symboliser la fuite d'autrefois. On donnait la possibilité de combattre comme pour renouveler le sacrifice ancien. Voilà donc d'où Virgile a tiré la coloration de son récit. En effet, le rameau était inévitablement cause de la mort d'un homme, c'est pourquoi s'ensuit immédiatement après la mort de Misène ; et c'est pourquoi il était impossible d'accéder aux mystères de Proserpine sans avoir cueilli le rameau. («descendre aux Enfers») veut donc dire « célébrer les mystères de Proserpine »⁴³⁴.

La conclusion possible à tirer du commentaire de Servius sur l'épisode du Rameau d'or est que le récit virgilien dépasse le simple cadre narratif et mythique pour prôner des valeurs morales et religieuses de piété, de loyauté, de fidélité :

Servius, *Commentaires à l'Enéide*, VI, 135 « LATET ARBORE OPACA AVREVS »

⁴³³ Virgile, *Enéide*, VI, 187-189, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 49

⁴³⁴ Maurus Servius Honoratus, *Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici*, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. 30, Trad. E. Jeunet-Mancy, livre VI, Ed. Les-Belles-Lettres, 2012, p. 19

*Ergo per ramum uirtutes dicit esse sectandas, qui est Y litterae imitatio : quem ideo in siluis dicit latere, quia re uera in huius uitae confusione et maiore parte uitiorum uirtus et integritas latet. Alii dicunt ideo ramo aureo inferos peti, quod diuitiis facile mortales intereunt. Tiberianus : « **aurum**, quo pretio reserantur limina Ditis »*

Ainsi, avec le rameau qui imite la lettre Y, il dit que ce sont les vertus que l'on doit rechercher et s'il dit que le rameau est caché dans la forêt, c'est qu'en vérité la vertu et l'honnêteté sont cachées dans le désordre de notre vie, en grande partie livrée aux vices. D'autres disent que si on gagne les Enfers avec un rameau d'or, c'est que la richesse aide les mortels à mourir. De Tiberianus : or, précieuse valeur qui fait s'ouvrir les portes de Dis». ⁴³⁵

La matérialisation par la fourche à deux branches maîtresses de l'arbre d'or peut s'expliquer symboliquement par l'image d'une séparation entre les errances d'Enée et l'accomplissement de son vœu de trouver une terre d'asile. Mais les deux fourches sont inséparables d'un tronc commun qui figure la volonté du père divin que la réalisation des vœux d'Enée ne peut être exaucée sans la pratique des vertus morales et du courage physique.

En continuant son discours narratif, Virgile tissait de nouveaux liens, importants sous Auguste, entre les Grecs-Troyens et les Romains. La réponse de Misène à la prière d'Enée aux Enfers pour reconnaître le rameau d'or prenait la forme de deux colombes qui se posaient sur un arbre à l'entrée de l'Averne, indication que les Romains rapportaient au mythe de Dodone ⁴³⁶ :

Virgile, *Enéide*, VI, 201-204

*Inde ubi uenere ad fauces graue olentis Auerni, / tollunt se celeres, liquidumque per aera lapsae / sedibus optatis **geminæ super arbore** sidunt, / discolor unde auri per ramos **aura** refulsit.*

« Puis, une fois arrivées près des gorges méphitiques de l'Averne, elles s'élèvent rapides et, glissant à travers l'air transparent, se posent au lieu recherché sur l'arbre à la double nature d'où le reflet de l'or brilla, étrange, au travers des branches. » ⁴³⁷.

Dans le texte virgilien, la mention de l'expression *geminæ super arbore*, traduite par « l'arbre à la double nature », relie à l'arbre l'adjectif *aureus*, c'est-à-dire « orné d'or, garni d'or, de couleur d'or » et au nom *aurum*, « or, or travaillé, richesse » ⁴³⁸, image d'un moyen utilisée par Servius pour ouvrir la porte des Enfers. Ces deux termes donnent à la quête d'Enée une autre double signification. D'une part, le don d'objets en or, qui se faisait notamment pour récompenser un général lors de son triomphe, était une reconnaissance par le Sénat et/ou par l'empereur de la valeur exceptionnelle du général : à valeur exceptionnelle, don exceptionnel. D'autre part, l'offrande par les

⁴³⁵ Maurus Servius Honoratus, *Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici*, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. 31, Trad. E. Jeunet-Mancy, 2012, p. 19

⁴³⁶ L'ancre oraculaire de la Sibylle que Virgile situait près du lac Averne était environnée de collines couvertes de forêts épaisses que Strabon évoquait lorsque Circé indiquait à Ulysse l'arrêt qu'il devait respecter aux Enfers dans les bois d'Hécate là où se jettent les deux fleuves de l'Achéon, le Pyriphlégéthon et le Cocyte, « Mais elles [les pentes qui dominent l'Averne] étaient couvertes d'une forêt de grands arbres, impénétrable et sauvage, et selon la superstition plongeaient le golfe entier dans l'ombre », Strabon, *Géographie*, V, 5, 3-5, Trad.F. Lasserre, 1967, p. 107

⁴³⁷ Virgile, *Enéide*, VI, 201-204, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 49

⁴³⁸ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire etymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 60

Romains d'une quantité d'or était une reconnaissance de l'aide que des alliés leur apportaient dans une guerre difficile, telle la seconde guerre punique⁴³⁹ et, réciproquement, les alliés de la République romaine, pour assurer leur délivrance ou leur sûreté, devaient s'acquitter d'un don précieux, tel l'or. L'or cèle donc une alliance. D'un côté la vision d'Enée de l'arbre au rameau doré et sa capacité à en cueillir la branche était un don exceptionnel fait au héros pour remonter vivant des Enfers et poursuivre sa route afin d'établir les prémisses de la fondation de Rome. D'autre part, la branche constituait un pacte entre Enée et l'arbre représentant de Dis pater, Jupiter lui-même, dieu des lieux souterrains : les épreuves, les guerres que le héros devrait affronter étaient équivalentes à une rétribution en or faite au dieu suprême pour prix de sa victoire finale. L'attitude d'Enée devait être active, il devait chercher le rameau, et non une attitude passive qui aurait consisté à trouver par hasard, dans une quête « à l'aveugle », un arbre dont il ne connaissait pas l'essence mais qui promettait la « richesse ». Pour J. Perret, cette richesse terrestre se conjugait avec une richesse *post mortem* que la double appartenance de l'arbre au monde végétal et au monde divin reflétait. La générosité de l'arbre n'était en rien fortuite mais constituait la figuration d'une initiation terrestre pour acquérir une vie future dans les Champs Élysées après sa mort⁴⁴⁰. L'arbre était d'abord *opaca*, sombre, épais, presque indiscernable dans la forêt du Tartare à l'égal de la chaîne des errances d'Enée qui le déroutaient. Mais l'arbre était aussi *fetus*⁴⁴¹, l'arbre « fécondé » dont le fruit, le rameau doré, était l'aboutissement de cette fécondité et qui marquait la voie des vertus que devait emprunter le héros.

L'attitude d'Enée devait être active, il devait chercher le rameau, et non une attitude passive qui aurait consisté à trouver par hasard, dans une quête « à l'aveugle », un arbre dont il ne connaissait pas l'essence mais qui promettait la « richesse ». Pour J. Perret, cette richesse terrestre se conjugait avec une richesse *post mortem* que la double appartenance de l'arbre au monde végétal et au monde divin reflétait. La générosité de l'arbre n'était en rien fortuite mais constituait la figuration d'une initiation terrestre pour acquérir une vie future dans les Champs Élysées après sa mort⁴⁴². L'arbre était d'abord *opaca*, sombre, épais, presque indiscernable dans la forêt du Tartare à l'égal de la chaîne des errances d'Enée qui le déroutaient. Mais l'arbre était aussi *fetus*⁴⁴³, l'arbre « fécondé » dont le fruit, le rameau doré, était l'aboutissement de cette fécondité et qui marquait la voie des vertus que devait emprunter le héros.

L'apparition successive au regard d'Enée d'abord de l'arbre puis du rameau caché dans le feuillage répondait à la part de mystère que Virgile avait voulu lui donner et les interprétations réalistes ou symboliques prêtées au rameau d'or relevaient, selon

⁴³⁹ *scire sese populi {Romani} aerarium bello exhauriri et, cum iuxta pro urbibus agrisque sociorum ac pro capite atque arce Italiae urbe Romana atque imperio geratur, aequum censuisse Neapolitanos, quod auri sibi cum ad templorum ornatum tum ad subsidium fortunae a maioribus relictum foret, eo iuuare populum Romanum*, « Ils savaient que la guerre avait vidé les caisses de l'Etat ; or la guerre concernait autant les villes et les territoires des alliés que la capitale et forteresse de l'Italie, Rome et son empire. Les Napolitains trouvaient donc normal d'aider le pleur romain en lui donnant l'or que leurs ancêtres leur avaient laissé pour orner leurs temples et pour leur servir en cas de besoin. Ils se mettraient donc à la disposition des Romains avec le même empressement s'ils pensaient être de quelque secours. », Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, XXII, 32, 9, Trad. A. Flobert, 1993, p. 190

⁴⁴⁰ J. Perret, commentaire au vers 187-189 du livre VI, (1978), 1993, p. 49

⁴⁴¹ *Op. cit.* p. 71

⁴⁴² J. Perret, commentaire au vers 187-189 du livre VI, (1978), 1993, p. 49

⁴⁴³ *Op. cit.* p. 107

R. Schilling, de la reconnaissance de l'antique coutume de devoir rendre aux morts privés de sépulture, un hommage posthume. Le rameau d'or prenait alors la valeur d'un talisman apotropaïque qui permettait à Enée de franchir les obstacles des Enfers et de revenir parmi les vivants⁴⁴⁴. L'attribution à un bois de couleur doré d'un pouvoir talismanique est un thème déjà présent dans les *Hymnes homériques*. Dans *L'hymne à Hermès*, ce fut par le don à Hermès d'une baguette d'or qu'Apollon lui conférait le pouvoir de transmettre aux hommes les ordres suprêmes de Zeus, d'être lui-même un dieu prophétique et un conducteur⁴⁴⁵ :

« Hymne à Hermès », *Hymnes homériques*, 526-533

Je vais, dit-il [Apollon], faire de toi un dieu prophétique aux sûrs présages entre les Immortels et entre tous les êtres ; tu seras fidèlement cher à mon cœur ; par ailleurs je te donnerai ensuite une baguette merveilleuse d'opulence et de richesse – en or et à triple feuille : elle te protégera contre tout danger en faisant s'accomplir les décrets favorables – paroles et actes – que je déclare connaître de la bouche de Zeus »⁴⁴⁶.

L'initiation d'Enée, indispensable pour pouvoir fonder la nation romaine, passait par la traversée de mondes parallèles, celui habité par les enfants, les innocents, injustement condamnés, et les guerriers morts sans sépulture, celui du Tartare, habité par les criminels éternellement condamnés dans lequel Enée ne pouvait pénétrer, pour aboutir, enfin, dans la région riante des Champs Élysées, après l'offrande du rameau à Porserpine⁴⁴⁷. Ces traversées, qui étaient autant d'étapes initiatiques en vue de l'accession à la dernière étape, élyséenne, sont comparables aux différentes phases d'un sacrifice dont la dernière correspondait au sens même du rite, la communication avec les dieux.

Le point de départ de ce parcours vertical d'Enée aux Enfers (en opposition à son initiation horizontale terrestre que représentaient ses escales) est un arbre dont un des rameaux brille de la couleur d'or. Pour faire comprendre le voyage souterrain d'Enée pris entre l'irréel et le réel que représentait sa matérialité d'être vivant sur la terre, Virgile rapportait la vision irréaliste de l'arbre au rameau d'or à celle réelle d'une yeuse dont les branches portent du gui :

⁴⁴⁴ Schilling, « Tradition et innovation dans le chant VI de l'*Enéide* de Virgile », *Journal des savants*, 1980, p. 199-200.

⁴⁴⁵ « Hymne à Hermès », *Hymnes homériques*, 518-520, [Apollon dit à Hermès] « Mais si tu t'engageais à me jurer le grand serment des dieux, soit d'un signe de tête, soit sur l'eau puissante du Styx – tous tes actes trouveraient la faveur et l'amitié de mon cœur, Trad. J. Humbert, 1951, p. 137

⁴⁴⁶ « Hymne à Hermès », *Hymnes homériques*, 526-533, Trad. J. Humbert, 1951, p. 137

⁴⁴⁷ Schilling, « Tradition et innovation dans le chant VI de l'*Enéide* de Virgile », *Journal des savants*, 1980, p. 200, 202-203

Virgile, *Enéide*, VI, 205-209

*Quale solet siluis brumali frigore uiscum / fronde uirere noua, quod non sua
seminat arbos /et croceo fetu teretis circumdare truncos /talīs erat species auri
frondentis opaca / ilice, sic leni crepitabat brattea uento*

« Ainsi dans les forêts, lors des froids du solstice, le gui verdoie en un feuillage neuf, le gui sans être né de l'arbre qui le porte et de ses pousses safranées il entoure les troncs lisses ; tel dans l'yeuse sombre apparaît le feuillage d'or, telles ses lames minces crépitaient au vent léger »⁴⁴⁸.

La comparaison de l'arbre d'or du Tartare avec la réalité terrestre du chêne porteur de gui relève d'un choix intentionnel du poète car le chêne, *Quercus*, en tant qu'espèce générique, est un arbre souvent parasité par le gui même s'il n'est pas seul à être colonisé ainsi que l'affirmait Pline. Le gui pousse aussi sur le prunier, le tétébinthe ainsi que sur le sapin et le mélèze :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 93, 245

*Visci tria genera. namque in abiete, larice stelin dicit Eubeoa nasci, hyphear
Arcadia, uiscum autem in quercu, robore, ilice, piro siluestri, terebintho, nec non
et aliis arboribus adgnasci plerique. copiosissimum in quercu quod hyphear
uocant. in omni arbore, excepta ilice et quercu, differentiam facit - odor
uirusque, et folium non iucundi odoris, utroque uisci amaro et lento.*

« Il y a trois espèces de gui : celui du sapin et du mélèze se nomme stélis en Eubée, hyphéar en Arcadie ; le gui pousse sur le chêne pédonculé, le rouvre, l'yeuse le poirier sauvage, le térébinthe⁴⁴⁹ et aussi sur d'autres arbres selon la plupart des auteurs et abonde surtout sur le chêne pédonculé ; d'autres nomment hyphéar celui qui pousse sur tous les arbres excepté l'yeuse et le chêne. La différence réside dans l'odeur et le jus du fruit et dans la feuille dont l'odeur est désagréable ; fruits et feuilles sont amers et visqueux dans le gui »⁴⁵⁰.

La distinction que faisait Pline entre les deux variétés de gui, celui du chêne pédonculé, du poirier et du pistachier et celui qui se développe sur le sapin et l'yeuse, rejoint la distinction entre arbres caducifoliés et arbres sempervirents. En effet, le gui qui pousse sur le chêne pédonculé ou sur le poirier colonise des arbres caducifoliés et perd ses feuilles ; alors que le gui qui garde ses feuilles pousse sur les arbres sempervirents, l'yeuse et le sapin (le mélèze, de la même famille des Abiétinées que le sapin perd toutes ses aiguilles en automne) :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 93, 246

*adiciunt discrimen: uisco in iis, quae folia amittant, et ipsi decidere, contra
inhaerere nato in aeterna fronde*


« Autre différence : le gui sur les arbres qui perdent leurs feuilles, perd aussi les siennes, mais elles demeurent s'il naît sur un feuillage à feuillage persistant »⁴⁵¹.


⁴⁴⁸ Virgile, *Enéide*, VI, 205-209, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 49

⁴⁴⁹ Térébinthe ou pistachier térébinthe, *Pistacia terebinthus*, arbuste de la famille des Anacardiaceae, caducifolié, Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, (1989), 2008, p. 797


⁴⁵⁰ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 93, 245, Trad. J. André, 1962, p. 97


⁴⁵¹ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 93, 246, Trad. J. André, 1962, p. 98


 Du point de vue botanique, la biologie distingue également le gui blanc, *Viscum album*, qui appartient à la famille des Santalacées, de la sous espèce du genre *Loranthus europaeus*. *Viscum album*, conserve ses feuilles et présente des baies d'une couleur laiteuse. Pendant sa phase parasitaire durant laquelle se forme le système dit endophytique (système d'ancrage définitif dans l'arbre hôte), *Viscum album* est une plante semi-parasitaire car ses feuilles assurent partiellement une fonction chlorophyllienne. Durant cette phase, le gui émet un suçoir principal axial et plusieurs suçoirs secondaires longitudinaux qui s'enfoncent dans la partie du bois responsable de la croissance en épaisseur de la branche⁴⁵².
 A l'inverse, *Viscum loranthus*, dépourvu de pigments chlorophylliens donc totalement parasite perd ses feuilles en hiver et émet des baies jaunes et ne présente d'un seul suçoir.



Le gui sur l'yeuse (arbre sempervirent) des Enfers correspond donc au *Viscum album* et le *Viscum loranthus* correspond au gui que citait Pline à propos du chêne pédonculé.


 Cependant la biologie actuelle a montré que la variété de gui *Viscum album*, aux baies blanches, atteint aussi les arbres caducifoliés *Viscum album*, le gui blanc dit européen, atteint essentiellement le peuplier mais également les tilleuls, les sorbiers ou les pommiers. En revanche, il ne parasite quasiment jamais les chênes pédonculés, les charmes ou les hêtres au contraire du *Viscum loranthus* qui est un parasite endémique des chênes caducifoliés (*Quercus robur*)⁴⁵³.



Le choix de Virgile de placer le gui-rameau d'or sur une branche d'yeuse renvoie simultanément à l'idée de l'yeuse qui faisait partie des arbres des Enfers et, dans le contexte virgilien, à l'idée de la pérennité de l'arbre, censé ne jamais perdre ses feuilles, et de la couleur dorée des boules de gui. Ces deux évocations imaginaires s'associaient à la pérennité de Rome et à son accomplissement. Chez Homère, la baguette d'or servait à Hermès psychopompe de conduire les morts au Tartare et les aider à naviguer dans les profondeurs souterraines de la terre :

Homère, *Odyssée*, XXIV, 1-7

Ερμῆς δὲ ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο / ἀνδρῶν μνηστήρων· ἔχε δὲ ράβδον μετὰ χερσίν / καλήν χρυσεῖην, τῆ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει / ὧν ἐθέλει, τοὺς δ' αὐτε καὶ ὑπνῶντας ἐγείρει· / τῆ ρ' ἄγε κινήσας, ται δὲ τρίζουσαι ἔποντο. / ὡς δ' ὅτε νυκτερίδες μυχῷ ἄντρου θεσπεσίοιο / τρίζουσαι ποτέονται,

« Répondant à l'appel de l'Hermès du Cyllène, les âmes des seigneurs prétendants accouraient : le dieu avait en mains la belle verge d'or dont il charme les yeux

⁴⁵² G. Sallé, H. Frochot, C. Andary, « Le gui », *La recherche*, n° 260, Ed. Soumillon, Bruxelles, 1993, p. 1334-1339

⁴⁵³ G. Sallé, H. Frochot, C. Andary, « Le gui », *La recherche*, n° 260, Ed. Soumillon, Bruxelles, 1993, p. 1340

des mortels ou les tire à son grès du sommeil. De sa verge, il donna le signal du départ ; les âmes en poussant de petits cris, suivirent... »⁴⁵⁴.

La cueillette du rameau d'or sur la branche d'yeuse était une des conditions du but que s'était assigné Enée, celui de revoir son père défunt et d'écouter sa prophétie⁴⁵⁵. Mais s'y ajoutait une autre condition : rendre un hommage funèbre à Misène qui avait eu une mort indigne, privé de sépulture et réparer ainsi la souillure qui atteignait les Troyens eux-mêmes. C'était avec des bois d'yeuse de sapin et d'orme qu'Enée et ses compagnons construisaient son bûcher :

Virgile, *Enéide*, VI, 178-182

*Itur in antiquam siluam, stabula alta ferarum, procumbunt piceae, sonat icta securibus ilex, / fraxineaeque trabes cuneis et fissile robur / scinditur : aduoluont ingentis montibus ornos*⁴⁵⁶.

« on va dans l'antique forêt, haute retraite des bêtes sauvages ; les sapins tombent en avant, le chêne sonne sous les coups de hache, des coins ouvrent les troncs de frêne, le rouvre de bonne fente, du haut des montagnes ils font rouler des ornes énormes ».

Virgile a fait encore de l'yeuse un bois d'hommage aux héros morts lorsqu'il plaçait une yeuse noire près du tombeau de Dercennus, un roi des premiers Laurentes :

Virgile, *Enéide*, XI, 849-851

regis Dercenni terreno ex aggere bustum /antiqui Laurentis opacaque ilice tectum,

« Il y avait au pied de la haute montagne le tombeau d'un Laurente des vieux âges, le roi Dercennus, énorme, fait d'un amas de terre et ombragé d'une yeuse sombre »⁴⁵⁷.

Dans son parcours à travers les lieux qui se différencient par la catégorie des ombres qui y errent, le séjour des ombres sans sépulture, le passage du Styx, « les champs de pleurs » où séjournent les victimes de l'amour et les héros guerriers dont le destin a été prématurément interrompu, un lieu où Enée rencontre Didon mais aussi Adraste ou Glaucus, Enée est confronté à un choix entre deux routes. Une route mène au palais de Pluton et à la quatrième région des Champs Élysées, la seconde, sur la gauche, conduit au Tartare où errent les hommes responsables d'actions criminelles. Enée, incité par la Sibylle, emprunte le chemin qui conduit aux Champs Élysées. Les deux routes possibles rappelaient à nouveau à Enée l'image d'une fourche dont nous avons vu la double signification, réelle lorsqu'elle se rapportait à l'arbre sur lequel

⁴⁵⁴ Homère, *Odyssée*, 24, 1-7, Trad. V. Bérard, (1928), 1956, p. 171; Pindare mettait entre les mains d'Hermès le bois d'or en forme de caducée, *ἐξ Ἀπόλλωνος δὲ φορμιγκτὰς αἰοιδᾶν πατήρ / ἔμολεν, εὐαίνητος Ὀρφεύς./ πέμψε δ' Ἑρμῆς χρυσόραπις διδύμους υἱούς ἐπ' ἄρτυρον πόνον./ τὸν μὲν Ἐχίωνα, κεχλάδοντα ἦβρα, τὸν δ' Ἐρυθον*, « La race d'Apollon fournit le foueur de phormix, le père des chants mélodieux, l'illustre Orphée. Hérmès, à la verge d'or, envoya deux fils à cette prouesse difficile ; l'un était Echion ; tous deux débordaient de jeunesse, lui et son frère Erythos », *Pythiques*, IV, 177-180, Trad. A. Puech, (1922), 1966, p. 78

⁴⁵⁵ D'autant que Virgile avait brièvement évoqué la mort d'Anchise, Virgile, *Enéide*, III, 709-711

⁴⁵⁶ Virgile, *Enéide*, VI, 178-182, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 49

⁴⁵⁷ Virgile, *Enéide*, XI, 849-851, Trad. J. Perret, 1980, p. 117

s'étaient posaient les colombes et symbolique. Cette fourche des chemins⁴⁵⁸ et le choix du chemin étaient une manière pour Virgile de rappeler le choix laissé aux Romains entre deux attitudes morales. Enée délaissait le royaume des ombres qui, lorsqu'elles étaient des hommes avaient eu des actions contraires à la morale qui leur valaient les châtiements du Tartare, et empruntait le chemin riant du séjour des bienheureux. La fourche est donc le carrefour symbolique entre une vie juste et une vie soumise à toutes les formes de vices qui se repercutent au royaume des ombres⁴⁵⁹.

Le paysage du chemin des Champs Élysées décrit par Virgile, riant, gai mêlait des prés et les bois :

Virgile, *Enéide*, VI, 637-644

Hic demum exactis, perfecto munere diuae / deuenere locos laetos et amoena uirecta / fortunatorum nemorum sedesque beatas. / Largior hic campos aether et lumine uestit / purpureo, solemque suum, sua sidera norunt./ Pars in gramineis exercent membra palaestris, contendunt ludo et fulua luctantur harena; / pars pedibus plaudunt choreas et carmina dicunt.

« Tout ceci une fois accompli et leur hommage rendu à la déesse, ils parvinrent enfin au espaces riants aux aimables prairies des bois fortunés, les demeures bienheureuses. Là un éther plus large illumine les plaines et les revêts de pourpre ils ont leur soleil et leurs astres. Les uns s'exercent en des palestres gazonnées, ils se mesurent par jeu et luttent sur le sable fauve. D'autres frappent du pied le rythme d'un chœur et chantent des poèmes »⁴⁶⁰.

Ce décor où le nécessaire et le superflu étaient donnés gratuitement aux hommes, n'est pas sans rappeler celui auquel était confronté Tantale lorsqu'Ulysse le vit aux Enfers. Homère faisait de l'impossibilité pour Tantale de cueillir les fruits qui ressemblaient à ceux qui mûrissaient à l'Âge d'Or, l'objet même du supplice :

Homère, *Odyssée*, XI, 588-591

δένδρεα δ' ὑψιπέτηλα κατὰ κρήθεν χέε καρπὸν, ἴογχναι καὶ ῥοιαὶ καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι / συκέαι τε γλυκεραὶ καὶ ἐλαῖαι τηλεθώσσαι· ἰτῶν ὀπὸτ' ἰθύσει' ὁ γέρων ἐπὶ χερσὶ μάσασθαι, / τὰς δ' ἄνεμος ῥίπτασκε ποτὶ νέφεα σκιάοντα.

« Des arbres à panache au-dessus de sa tête, poiriers et pommiers aux fruits d'or laissaient prendre leurs fruits et puissants oliviers figuiers domestiques : à peine le veillard [Tantale] faisait-il un effort pour y porter la main, le vent les emportait jusqu'aux sombres nuées »⁴⁶¹.

⁴⁵⁸ *Hic locus est, partes ubi se uia findit in ambas: / dextera quae Ditis magni sub moenia tendit, / hac iter Elysium nobis; at laeua malorum / exercet poenas, et ad impia Tartara mittit,* « Voici l'endroit où la route se divise vers deux côtés, le chemin de droite conduit sous les murs du noble Dis, c'est par là que nous irons à l'Elysée ; à gauche, c'est le chemin des justes châtiements : il mène dans l'impitoyable Tartare », Virgile, *Enéide*, VI, 540-543, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 63

⁴⁵⁹ *aut qui diuitiis soli incubuere repertis, / nec partem posuere suis quae maxima turba est, / quique ob adulterium caesi, quique arma secuti / impia nec ueriti dominorum fallere dextras, / inclusi poenam exspectant. Ne quaere doceri / quam poenam, aut quae forma uiros fortunaue mersit,* [Aux Enfers, ceux qui] « Ayant rencontré la richesse, l'on couvée pour eux seuls sans en donner une part à leurs proches – ceux-là sont innombrables - ; ceux qui ont été tués comme adultères ceux qui se sont enrôlés dans des guerres impies et n'ont pas craint de tromper la foi jurée de leurs maîtres, renfermés là, ils attendent leur châtiement Ne cherche pas à avoir quel châtiement, ni davantage la forme de l'arrêt, la dure destinée qui les a es a engloutis », Virgile, *Enéide*, VI, 610-615, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 66

⁴⁶⁰ Virgile, *Enéide*, VI, 638-644, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 67

⁴⁶¹ Homère, *Odyssée*, XI, 588-591, Trad.V. Bérard, (1924), 1992, p. 107

L'Âge d'or des Champs élysées étaient pour Virgile une référence à l'Âge d'or de Rome que promettait Auguste. Cette référence rapportée au gouvernement de l'empereur que Virgile plaçait sous la présidence d'Apollon recouvrait trois conditions, le retour de la paix avec la fin des guerres civiles qui avaient instillé la peur au cœur des Romains, le retour de l'abondance et la restauration de la justice⁴⁶² :

Virgile, *Enéide*, VI, 792-794

Augustus Caesar, Diui genus, aurea condet /saecula qui rursus Latio regnata per arua /Saturno quondam

« Auguste, César, fils d'un dieu ; il rouvrira ce siècle d'or qu'au Latium jadis Saturne conduisit par les champs »⁴⁶³.

A l'intérieur même du récit, la découverte⁴⁶⁴ du rameau d'or sur l'yeuse résumait le parcours initiatique d'Enée sur terre, mais la cueillette du rameau pour les Romains résumait aussi leur propre histoire. *Arbor ramus*, une entité rameau de l'arbre, était à la fois *ilex* et *ramus*, deux entités, l'yeuse et la branche.

Il ya une sorte de symbiose qui trouve un équivalent dans la biologie L'harmonie qui se crée entre l'arbre hôte et le gui blanc, *Viscum album*, vient de la simultanéité du développement du gui et de l'arbre. Les suçoirs du gui s'adaptent et se développent en synchronisation avec l'accroissement du bois du feuillu pour rester dans la même partie du cambium. Les suçoirs sont alimentés par le bois vivant de la branche et du tronc dans lesquels circule la sève brute puisée dans le sol (eau et sel minéraux). L'apparition de nouveaux « articles » (branches) du gui est synchrone avec le bois de l'arbre, principalement au printemps et en été, mais aussi, plus faiblement en hiver⁴⁶⁵.

Le rameau de l'arbre qui contenait cette particularité d'être doré était la couleur des vainqueurs loyaux et équitables placés par Pindare sous la protection d'Apollon :

⁴⁶² *ipsae lacte domum referent distenta capellae / ubera nec magnos metuent armenta leones; / ipsa tibi blandos fundent cunabula flores. / Occidet et serpens et fallax herba ueneri / occidet ; Assyrium uulgo nascetur amomum. / At simul heroum laudes et facta parentis / iam legere et quae sit poteris cognoscere uirtus, / molli paulatim flauescet campus arista / incultisque rubens pendebit sentibus uua / et durae quercus sudabunt roscida mella*, « Spontanément, les chèvres ramèneront au logis leurs mamelles gonflées de lait et les troupeaux ne redouteront pas les grands lions ; spontanément ton berceau foisonnera d'une séduisante floraison. Périra le serpent et la perfide plante vénéneuse périra ; partout poussera l'amome assyrien. Cependant dès que tu seras capable de lire les exploits des héros, les hauts faits de ton père et d'apprendre ce qu'est la valeur, la plaine nue blondira peu à peu sous l'épi ondoyant, la grappe vermeille pendra aux ronces sauvages et le bois dur des chênes distillera la rosée du miel », Virgile, *Bucoliques*, IV, 21-30, Trad. R. Lesueur, (1967), 1992 p. 60

⁴⁶³ Virgile, *Enéide*, VI, 792-794, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 73

⁴⁶⁴ Le verbe *lateo* du vers 136, que J. Perret traduit par « se cache » suggère que le rameau sur l'arbre est intimement mêlé aux autres branches, et que son retrait à une vision immédiate, s'explique par sa spécificité magique, *Enéide*, VI, 136-137, *Latet arbore opaca, / aureus et foliis et lento uimine ramus*, « Sur un arbre, entre les branches impénétrables, un rameau se cache dont la baguette souple, dont les feuilles sont en or », Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 47 ; la promesse d'accéder aux Champs Elysées était soumise à une dernière condition, celle d'accrocher le rameau d'or à la porte qui menait à ce lieu des élus, Virgile, *Enéide*, VI, 635-636

⁴⁶⁵ G. Sallé, H. Frochot, C. Andary, « Le gui », *La recherche*, n° 260, Ed. Soumillon, Bruxelles, 1993, p. 1337

Pindare, *Pythiques*, I, 2-10

σύνδικον Μοισᾶν κτέανον· τᾶς ἀκούει μὲν βάσις ἀγλαΐας ἀρχά, / πείθονται δ' ᾄοιδοὶ σάμασιν / ἀγησιχόρων ὅπταν προοιμίων ἀμβολὰς τεύχης ἐλελιζομένα./ καὶ τὸν αἰχματὰν κεραυνὸν σβεννύεις / αἰένου πυρός. εὕδει δ' ἀνὰ σκάπτῳ Διὸς αἰετός, ὠκείαν πτέρυγ' ἀμφοτέρωθεν χαλάξαις, / ἀρχὸς οἰωνῶν, κελαινῶπιν δ' ἐπὶ οἱ νεφέλα / ἀγκύλῳ κρατί, γλεφάρων ἀδὺ κλαΐθρον, κατέχευας· ὁ δὲ κνώσσων / ὑγρὸν νῶτον αἰῶρει, τεαῖς / ῥιπαῖσι κατασχόμενος. καὶ γὰρ βιατὰς

« Jadis il grandit [Typhon] dans l'ancre fameux de Cilicie. Aujourd'hui les hauteurs qui dominant Cumes et opposent leur barrière à la mer pèsent avec la Sicile sur sa poitrine velue et la colonne du ciel le maîtrise, l'Etna couvert de neige qui toute l'année nourrie la glace piquante. Du mont sortent, vomies par ses abîmes les sources les plus pures, du feu inabordable et pendant le jour, ces torrents répandent un flot de fumée ardente. Mais, dans les ténèbres, une flamme rouge roule et entraîne jusqu'aux profondeurs de la plaine marine les blocs de roche avec fracas. Celui qui fait jaillir ces épouvantables jets d'Héphaistos, c'est ce monstre ; Prodige merveilleux à voir, émerveillement aussi pour ceux à qui des témoins le racontent. Que la fureur de ce captif qui git ainsi entre les s-cimes aux noirs feuillages de l'Etna et le sol, le dos tout lacéré et meurtri par la couche sur laquelle il pose. »⁴⁶⁶.

Pindare voyait d'abord dans l'or, un métal inaltérable, un élément du décor qui entourait les dieux :

Pindare, *Pythiques*, III, 90-93

ἐν ὄρει Μοισᾶν καὶ ἐν ἐπταπύλοισ / αἴον Θήβαις, ὀπόθ' Ἀρμονίαν γάμεν βοῶπιν, / ὁ δὲ Νηρέος εὐβούλου Θέτιν παῖδα κλυτάν, / καὶ θεοὶ δαΐσαντο παρ' ἀμφοτέροις

[Ceux qui entendirent] « les Muses au diadème d'or chanter sur la montagne et dans Thèbes aux sept portes lorsque l'un épousa Harmonie aux grands yeux et l'autre Thétis, l'illustre fille du sage Nérée. Et tous deux virent les dieux s'asseoir à leur table »⁴⁶⁷.

La venue sur l'yeuse du rameau d'or, que nous avons identifié dans l'*Enéide* par la variété de gui *Viscum album*, est d'autant plus paradoxale que sa présence sur le chêne sempervirent est aussi rare que sur le chêne pédonculé. Aux Enfers, la fusion de l'yeuse avec le rameau d'or revêtait avant tout des valeurs symboliques et religieuses car, selon R. Schilling, le chant VI de l'*Enéide* proposait la réalisation de la promesse que contenait à lui seul le rameau d'or et le plein accomplissement de cette promesse lorsqu'Enée accrochait le rameau à la porte des Champs élyséens. Cette concrétisation suggérait qu'Auguste avait mis en pratique les vertus contenues dans le

⁴⁶⁶ Pindare, *Pythiques*, I, 2-10, Trad. A. Puech, (192), 1966, p. 28

⁴⁶⁷ Pindare, *Pythiques*, III, 91-94, Trad. A. Puech, (1922), 1966, p. 58 ; voir Ovide, *Métamorphoses*, II, 1-2, *Regia Solis erat sublimibus alta columnis, clara micante auro flammisque imitante pyrope*, « Le palais du soleil sur de hautes colonnes, brillait de tous les feux de l'or et du pyrope », Trad. O. Sers, 2009, p. 54 ; pour Pindare l'or paraît tous les attributs des dieux,.

rameau, ce qu'exprimait l'expression *aurea condet saecula*, « il rouvrira ce siècle d'or »⁴⁶⁸.

Même si de nombreux commentateurs de Virgile ont opéré une distinction symbolique entre l'arbre et le rameau, à Cumae, l'yeuse, prise en tant qu'arbre, et le rameau prenaient la même valeur symbolique et constituaient une borne qui marquait le dernier passage d'Enée entre deux mondes, celui qui clôturait son initiation et celui qui projetait prophétiquement la future descendance troyenne⁴⁶⁹. Il fallait que ce fût une yeuse poussée dans le monde souterrain des ombres qui donnât à Enée, par l'entremise de son père, les clés de la construction, sur terre, dans le Latium, de la première empreinte de Rome, ce que Hélénos et Callisto lui avaient fait seulement entrevoir. Revenu sur la terre, Enée pouvait concevoir qu'il avait rêvé et douter d'une véritable rencontre avec son père⁴⁷⁰, mais le souvenir de l'yeuse qui servait dans son périple mythique de passage entre deux mondes et deux temps, le passage définitif du monde grec à la terre italienne, prenait, pour les Romains, une consistance, l'épaisseur de la réalité de l'histoire romaine.

3 – 2 – Un dernier détour en Sicile

Les deux étapes à Gaète, un petit port au nord de Cumae, et sur « l'île » de Circé qui diffèrent la découverte par Enée de l'embouchure du Tibre, sont relatées brièvement dans le récit virgilien et leur place modeste donne à Virgile l'occasion de faire un long développement sur l'histoire du Latium⁴⁷¹. Si Gaète ne fait l'objet que d'un court passage, le vers *Tu quoque litoribus nostris, Caieta dedisti*, « Toi aussi Caiéta, toi, nourrice d'Enée »⁴⁷², par sa forme grammaticale d'interpellation, inaugure de manière emphatique la première arrivée d'Enée dans le Latium auquel il rendait hommage par cette forme de salutation⁴⁷³. J. Perret commente l'emphase délibérée des vers du livre VII de l'*Enéide* (1-2) par la volonté de Virgile de créer une homologie à la fois

⁴⁶⁸ *Augustus Caesar, Diui genus, aurea condet / saecula qui rursus Latio regnata per arua / Saturno quondam*, « Auguste, César, fils d'un dieu ; il rouvrira ce siècle d'or qu'au Latium jadis Saturne conduisit par les champs » Virgile, *Enéide*, VI, 792-794, trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 73 ; Schilling, « Tradition et innovation dans le chant VI de l'*Enéide* de Virgile », *Journal des savants*, 1980, p. 208 ; Virgile, *Bucoliques*, IV, 4-5, *Ultima Cumaei uenit iam carminis aetas / magnus ab integro saeculorum nascitur ordo*, « Le voici venu, le dernier âge prédit par la prophétie de Cumae ; la grande série des siècles recommence », Trad. E. De Saint-Denis, (1978), 1992, p. 60

⁴⁶⁹ Dans un texte de Claudien, comme Enée, Hercule et Orphée qui descendaient et sortaient des Enfers, victorieux de la mort, avaient été guidé par un arbre aux feuilles brillantes comme le métal qui poussait dans les bois autour de la demeure de Pluton identiques aux bois riants des Champs élysées énéens, *Zephyris illic melioribus halant perpetui flores, quos nec tua protulit Aetna. Est etiam lucis arbor praediues opacis, fulgentes uiridi ramos curuata metallo*, Sous de meilleurs Zéphyrus, là embaument des fleurs vivaces que n'a pas portées ton Etna. Sous l'ombrage des bois, il est un arbre précieux qui courbe ses brillants rameaux à la verdure de métal », Claudien, *Le rapt de Proserpine*, II, 1, 288-291, (Trad.), J.-L. Charlet, 1991, p. 48 ; J.-L. Charlet note que Claudien s'est inspiré de Virgile et que, rapporté à Proserpine, le rameau d'or signifiait, dans les enfers, que l'arbre compenserait par son éclat, la perte de la lumière, notes complémentaires, p. 155

⁴⁷⁰ Pour J. Perret, la visite des Enfers par Enée n'était pas seulement un songe des ombres passées et futures qui peuplaient le Tartare, mais le transport d'une partie de son propre corps et de son âme qui avaient eu accès à des visions plus riches de contenu que si Enée avait été visité dans un rêve par les ombres, J. Perret, Trad. Virgile, *Enéide*, VI, 897, (1978), 1993, « Notes complémentaires », p. 183

⁴⁷¹ Virgile, *Enéide*, VII, 37-106

⁴⁷² *Tu quoque litoribus nostris, Aeneia nutrix, aeternam moriens famam, Caieta, dedisti*, « Toi aussi Caiéta, toi, nourrice d'Enée, tu as en y mourant illustré pour toujours nos rivages », Virgile, *Enéide*, VII, 1-2, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 82

⁴⁷³ La forme déclamatoire de l'apostrophe suppose un dialogue interrogatif et subjectif dans lequel chacun se situe par rapport à des événements ou des pensées, voir C. Détrie, *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, 2001

temporelle et géographique du Latium entre l'étendue de la région au temps d'Enée et celle au temps d'Auguste qui s'étendait du Liris à Volturne⁴⁷⁴.

L'étape des bateaux d'Enée en vue du territoire de Circé⁴⁷⁵ est aussi relatée brièvement par Virgile. Enée se contentait de contourner l'île en passant au large. A l'inverse du texte virgilien, le texte homérique consacrait un long développement au séjour d'Ulysse sur l'île de la magicienne⁴⁷⁶. La forêt sur le territoire de Circé faite fut la vision qu'avait Enée de la demeure de la magicienne entourée de bois profonds :

Virgile, *Enéide*, VII, 11-13

diues inaccessos ubi Solis filia lucos / adsiduo resonat cantu tectisque superbis /
urit odoratam nocturna in lumina cedrum,
« Là, parmi ses trésors, la fille du soleil, d'un chant qui jamais ne se repose
emplit ses bois inaccessibles ; sous son toit orgueilleux, pour éclairer la nuit, elle
brûle le cèdre odorant »⁴⁷⁷.

Virgile avait suivi Homère qui prêtait à la première vision qu'avait eue Ulysse de la maison de Circé l'image d'une demeure qui s'offrait furtivement à son regard à travers une épaisse chênaie qui l'assombrissait :

Homère, *Odyssée*, X, 149-150

καί μοι ἐείσατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης, / Κίρκης ἐν μεγάροισι, διὰ δρυμὰ πικκὰ καὶ
ῥλην.

« Me voici sur le roc de la guette, au sommet ; il monte une fumée du sol
aux larges routes »⁴⁷⁸.

Si Homère avait fait surgir de cette forêt un cerf, Virgile transformait cet animal sauvage en lions, ours et loups enchaînés par Circé⁴⁷⁹. Mais dans les deux cas, l'allusion à la forêt est immédiatement suivie de celle de bêtes farouches et inapivoisées. Ainsi l'environnement de Circé n'est pas seulement inhospitalier à cause des pouvoirs de la magicienne, mais il est aussi inquiétant en tant qu'espace naturel. Virgile peignait encore le paysage du territoire de Circé par une sensation olfactive qui se révélait être l'odeur entêtante que dégageait la consommation de bois de cèdre. Virgile employait deux images conjointes, une première visuelle, la flamme du bois de cèdre dans le feu de la maison de Circé, *urit odoratam nocturna in lumina cedrum*, « pour éclairer sa nuit elle brûle le cèdre odorant »⁴⁸⁰ et seconde olfactive,

⁴⁷⁴ Perret, Trad. Virgile, *Enéide*, VII, 1-2, (1978), 1993

⁴⁷⁵ L'emplacement maintenant admis pour l'île mystérieuse de Circé serait le cap à l'extrémité des Marais Pontins, à environ 80 km au Sud-Est de Rome, opinion qui était déjà partagée par Pline, *Latium antiquum a Tiberi Cerceios seruatam est m. p. L longitudine: tam tenues primordio imperi fuere radices. colonis saepe mutatis tenuere alii aliis temporibus*, « Le Latium Ancien est resté tel que, du Tibre à Circé, sur une longueur de 50 milles : si ténues furent à l'origine les racines de notre empire ! Ses habitants sont souvent changé et divers peuples l'ont occupé successivement », *Histoire naturelle*, III, 9, 56, Trad. H. Zehnacker, (1998), 2004, p. 35

⁴⁷⁶ Voir Homère, *Odyssée*, X, 150-570

⁴⁷⁷ Virgile, *Enéide*, VII, 11-13, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 82

⁴⁷⁸ Homère, *Odyssée*, X, 149-150, Trad. V. Bérard, (1924), 1992, p. 61 ; V. Bérard note qu'au-delà de la demeure de Circé, c'était le maquis et les grands bois. D'ailleurs les vers suivants confirment la présence de la forêt lorsque Ulysse apercevait un énorme cerf qui en sortait pour aller boire, *Odyssée*, X, 159-160

⁴⁷⁹ Virgile, *Enéide*, VII, 15-19

⁴⁸⁰ Virgile, *Enéide*, VII, 13, Trad. J. Perret, 1978, p. 82

celle du cèdre et des herbes puissantes, *potentibus herbis*, les deux images suggéraient la crainte qu'inspiraient les pouvoirs inquiétants de Circé et les liens de la magicienne avec les puissances chtoniennes :

Virgile, *Enéide*, VII, 19-20

quos hominum ex facie dea saeua potentibus herbis/ induerat Circe in uoltus ac terga ferarum

« La terrible déesse avait, par ses herbes puissantes, dépouillé de leurs traits des hommes pour les revêtir d'un mufler et d'un dos de bête [de loup] »⁴⁸¹.

Le poète reprenait la sensation déjà développée par Homère de parfums enivrants même s'ils s'avéraient dangereux :

Homère, *Odyssée*, X, 449-451

*τόφρα δὲ τοὺς ἄλλους ἐτάρους ἐν δώμασι Κίρκῃ / ἐνδυκέως λουσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ,
/ ἀμφὶ δ' ἄρα χλαίνας οὐλας βάλεν ἠδὲ χιτῶνας·*

« Circé, dans son logis traitait mes autres gens et, les ayant baignés et frottés d'huile fine, les vêta de la robe et du manteau de laine »⁴⁸².

La peur qu'inspiraient les dangers mystérieux de ces émanations du cèdre avait été partagée avec celle des Egyptiens sur l'absence d'embaumement des défunts⁴⁸³ pour lequel Hérodote racontait que, dans sa pratique, les Egyptiens utilisaient le suc du cèdre :

Hérodote, *Histoires*, II, 87, 2-15

τοὺς δὲ τὰ μέσα βουλομένους τὴν δὲ πολυτελεῖν φεύγοντας σκευάζουσι ὡδε. ἐπεὶ τὸν κλυστήρας πλήσωνται τοῦ ἀπὸ κέδρου ἀλείφατος γινομένου, ἐν ᾧ ἔπλησαν τοῦ νεκροῦ τὴν κοιλίην, οὔτε ἀναταμόντες αὐτὸν οὔτε ἐξελόντες τὴν νηδύν, κατὰ δὲ τὴν ἔδρην ἐσηθήσαντες καὶ ἐπιλαβόντες τὸ κλύσμα τῆς ὀπίσω ὁδοῦ ταριχεύουσι τὰς προκειμένας ἡμέρας, τῇ δὲ τελευταίῃ ἐξιεῖσι ἐκ τῆς κοιλίης τὴν κεδρίην τὴν ἐσήκαν πρότερον. ἡ δὲ ἔχει τοσαύτην δύναμιν ὥστε ἅμα ἐωυτῇ τὴν νηδύν καὶ τὰ σπλάγχνα κατατετηκότα ἐξάγει. τὰς δὲ σάρκας τὸ λίτρον κατατῆκει, καὶ δὴ λείπεται τοῦ νεκροῦ τὸ δέρμα μόνον καὶ τὰ ὀστέα. ἐπεὶ δὲ ταῦτα ποιήσωσι, ἀπ' ᾧ ἔδωκαν οὕτω τὸν νεκρόν, οὐδὲν ἔτι πρηγματευθέντες.

« Avec ceux qui veulent le traitement moyen et désirent éviter de grandes dépenses, voici comment ils s'y prennent. Ils emplissent des seringues du liquide gras qui provient du genévrier-cade et ils en emplissent le ventre du mort sans l'ouvrir ni retirer les entrailles, faisant l'injection par le fondement et empêchant

⁴⁸¹ Virgile, *Enéide*, VII, 19-20, Trad. J. Perret, 1978, p. 83

⁴⁸² Homère, *Odyssée*, X, 449-451, Trad. V. Bérard, (1924), 1992, p. 75 ; on retrouvera le même type de relation entre la combustion d'un bois et l'utilisation de ses pouvoirs par une divinité chtonienne, lorsqu'Ulysse arrivait à l'autel de Calysto, *Πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τηλόσε δ' ὀδμή- / κέδρου τ' εὐκεάτοιο θύου τ' ἀνὰ νῆσον ὁδῶδει 60 / δαισμένων· ἡ δ' ἔνδον ἀοιδιάουσ' ὅπι καλῆ / ἱστὸν ἐποιομένη χρυσεῖη κερκιδ' ὕφαινε*, « Il [Hermès] la trouva chez elle, auprès de son foyer où flambait un grand feu ; on sentait du plus loin le cèdre pétillant et le thuya, dont les fumées embaumaient l'île », Homère, *Odyssée*, V, 59-62, Trad. V. Bérard, (1924), 1992, p. 145

⁴⁸³ Cette crainte avait pour fondement le mythe d'Osiris tué et dépecé par Seth, reconstitué par sa sœur Isis

les pouvoirs de Circé, concordent au but de l'*Enéide*, celui d'une épopée nationale de Rome.

Ainsi le navigateur Enée qui constatait que Gaète et le territoire de Circé étaient situés sur le continent, le territoire de Circé avait perdu son statut d'île, ce qui ramenait le récit virgilien à une réalité géographique⁴⁹¹, abandonnait son errance au hasard des conditions météorologiques ou suivant la recherche « à l'aveugle » de la terre promise pour l'ancrer définitivement sur le sol continental de l'Italie.

3 - 3 – L'établissement d'Enée dans le Latium

La remontée du Tibre

Il y a une similitude entre la vision éloignée de l'environnement boisé autour de la maison de Circé et la première vision qu'avait Enée de l'embouchure du Tibre. Mais, à l'inverse de l'image de l'ancre de la magicienne qui se déroba au regard, Virgile donnait à voir l'image d'un large bois où coulait un fleuve dont l'impétuosité emplissait Enée d'un sentiment quasi religieux :

Virgile, *Enéide*, VII, 29-34

*Atque hic Aneneas ingentem ex aequore lucum/ prospicit. Hunc inter fluuio
Tiberinus amoeno /uerticibus rapidis et multa flauos harena /in mare prorumpit.
/Variae circumque supraque /adsuetae ripis uolucres et fluminis alueo /aethera
mulcebant cantu lucoque uolabant*

« Alors Enée découvre du large un bois immense. Entre ses arbres, en un aimable cours, en tourbillon rapide, Tibérinus, blond d'un sable abondant, s'élanche dans la mer. Autour et dans les airs, familiers des rives et des courants du fleuve, les oiseaux diaprés charmaient l'air de leur chant et volaient dans les bois »⁴⁹².

Pour J. Perret, l'imagination de Virgile avait transformé un lieu où, en son temps, se tenaient les entrepôts d'Ostie en un endroit verdoyant quasi « paradisiaque », totalement fictif⁴⁹³. Le caractère sacré de la terre et des événements qui se dérouleront dans le Latium est rendu, dès cette arrivée, par l'emploi du terme *lucus* par Virgile⁴⁹⁴.

Le décor boisé s'étendait au-delà de l'embouchure du Tibre sur le territoire des Laurentes gouverné par le roi Latinus. Virgile donnait de l'environnement de la terre

⁴⁹¹ pour H. de la Ville de Mirmont, le passage de l'ancre de Circé cité par Hélénois comme une île à celle d'un endroit continental constaté par Enée, venait de ce qu'Hélénois, comme Grec, ne pouvait connaître que les traditions antiques, *Apollonios de Rhodes et Virgile, la mythologie et les dieux dans les Argonautiques et l'Enéide*, 1894, p. 129 ; cette transformation fut expliquée par Servius qui citait Varron, *a Circe dicitur, aliquando, ut Varro dicit, insula fuit nondum siccatis paludibus, quae eam dividebant a continente*, *Commentaire à L'Enéide*, III, 386

⁴⁹² Virgile, *Enéide*, VII, 29-32, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 83

⁴⁹³ Virgile, *Enéide*, VII, 34, Trad. J. Perret, (1978), 1993, note p. 83

⁴⁹⁴ Pour rappel, J. Scheid définit le *lucus*, comme une clairière ouverte dans un bois peu dense avec des arbres ordonnés par les soins de l'homme et qui avait toujours un caractère sacré, Scheid, « *Lucus, nemus*. Qu'est-ce qu'un bois sacré ? », *Les bois sacrés*, 1993, p. 19 ; J. Scheid souligne les variations du contenu des termes *lucus*, *silua* et *nemus* au cours du temps et selon les lieux auxquels ils s'adressaient ; voir aussi Servius qui écrivait à propos de l'expression de Virgile « *in conuexo nemorum* », *prooeconomia est ad causam pertinens. Non enim tenebitur ab Afris, ut Ilionei, et qui cum ipso superuenerant. « Conuexo » autem curuo, unde et conuexum dicitur calelum. Sane subaudimus loco, ut alibi castrorum et campi medio, id est spatium. Nemorum autem modo siluarum, interest autem inter nemus et siluam et lucum ; lucus enim est arborum multitudo cum religione, nemus uero composita multitudo arborum, silua diffusa et inculta, Vergilii carmina comentarii. Servii Grammatici, T. I, H. Hagen, G. Thilo. Leipzig, 1881, p. p. 112*

des Laurentes l'image d'une nature forestière encore sauvage où Latinus pénétrait pour consulter son père Faunus sur la conduite qu'il devait adopter face à la lutte entre les prétendants de sa fille :

Virgile, *Enéide*, VII, 82-84

adit lucosque sub alta/consulit Albunea, nemorum quae maxima sacro/fonte sonat saeuamque exhalat opaca mephitim

« il [Latinus] prend conseil des clairières saintes ; c'est la plus grande des forêts, pleine du bruit d'une source sacrée, faisant monter dans l'ombre l'haleine de cruelles vapeurs »⁴⁹⁵.

Dans le récit de Virgile, deux mots successivement décrivent les lieux dans lesquels résidait Faunus, *lucus*, un bois sacré, et *nemus*, un grand bois. Le substantif *nemus* introduisait deux images. La première faisait du territoire de Latinus une terre sur laquelle les bois gardaient une nature libre puisque le *nemus* pouvait prendre l'acception profane de bois, de forêts qui ne sont pas aussi sauvage que la *silva*, la forêt, mais qui gardaient un aspect semi-sauvage. La seconde image était que ces bois relevaient déjà du bois sacré, idée renforcée par l'emploi du substantif *lucus*. Les deux images du *lucus* et des vapeurs dans le bois de Faunus plaçaient Latinus dans un cadre oraculaire et indiquaient à Enée qu'il était effectivement sur la terre élue du Latium⁴⁹⁶. C'était cette dernière notion qu'Enée percevait car les bois du bord du Tibre constituaient pour le héros la première expérience réelle et concrète de la sacralité de la terre qui deviendra romaine.

La connaissance de la sacralité du sol du Latium qu'Enée découvrait à travers les bois qui bordaient le Tibre, était déjà une réalité profonde pour Latinus. Le paysage de son royaume fait de pâturages et de bois offrait l'image d'une terre apaisée et sacrée dont Virgile rendait l'idée par la voix prophétique de son père Faunus qu'entendait Latinus sortie du fond d'un *lucus* :

Virgile, *Enéide*, VII, 95

subita ex alto uox reddita luco est

« Du fond de la haute clairière une voix soudain s'éleva »⁴⁹⁷.

Virgile, en décrivant la résidence de Faunus, jouait simultanément sur deux registres, celui de la forêt et celui du bois sacré. Mais les deux termes *silva* et *lucus* qui, généralement donnaient deux images contraires⁴⁹⁸, sont complémentaires dans le

⁴⁹⁵ Virgile, *Enéide*, VII, 82-84, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 85

⁴⁹⁶ P. Chantraine écrivait que le mot *ἄλσος* signifiait d'abord un bois sacré, pouvait prendre le sens général de bois mais toujours dans un contexte religieux, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq.*), 1980, p. 65 ;

⁴⁹⁷ Virgile, *Enéide*, VII, 95, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 85

⁴⁹⁸ Virgile jouait de la conception de *Silva* comme celle d'un lieu sauvage en faisant de la forêt un lieu inhospitalier et inquiétant lorsque Allecto, la furie envoyée par Junon, égarait Amata, la femme de Latinus qui, possédée par un délire comparable à celui d'une bacchante, s'enfuyait dans la forêt pour cacher sa fille, *Quin etiam in siluas, simulato numine Bacchi, /maius adorta nefas maioremque orsa furem /euolat et natam frondosis montibus abdit, /quo thalamum eripiat Teucris*

« Bien plus, égarée par les apparences d'une possession bachique, entreprenant pires excès, se livrant à pure folie, elle vole dans les forêts et cache sa fille sous les ombrages de la montagne pour arracher leurs noces aux Troyens et retarder les torches nuptiales », Virgile, *Enéide*, VII, 385-388, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 97 ;

Talem inter siluas, inter deserta ferarum, / reginam Allecto stimulis agit undique Bacchi, « Ainsi parmi les forêts, dans les déserts des bêtes sauvages, la reine qu'Allecto chasse de partout aux aiguillons de Bacchus », Virgile, *Enéide*, VII, 404-405, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 98 ; J. Perret note que cette référence à Bacchus était peut être le souvenir d'un culte orgiaque célébré au bord du Tibre et qui était lié au souvenir du complot des Bacchanales ; *Olli*,

texte virgilien. En effet, l'utilisation par Virgile du terme *silua*, les forêts dans lesquelles résidaient Picus et Faunus, ne correspond pas à la description d'un lieu abrupt et inquiétant mais à celle d'un lieu qui inspirait une ferveur sacrée⁴⁹⁹ :

Virgile, *Enéide*, VII, 170-172

Tectum augustum ingens. Centum sublime columnis, / urbe fuit summa, Laurentis regia Pici, / horrendum siluis et religione parentum.

« Le toit auguste [du palais de Latinus], énorme, soutenu de cent colonnes s'élevait au plus haut de la ville, royale résidence du Laurent Picus, rempli d'une horreur sacrée par les forêts comme par la religion des ancêtres »⁵⁰⁰.

La rencontre de Latinus avec son père Faunus présente une situation comparable à celle de la consultation du chêne de Zeus à Dodone. Le bois dans lequel se rendait Latinus, Virgile en faisait un lieu oraculaire tout aussi réputé⁵⁰¹ en Italie que celui de Zeus à Dodone⁵⁰². Le frémissement de chêne de Zeus et celui du feuillage des arbres du bois de Faunus révélaient les paroles des dieux.

Le bois sacré de Faunus était un préalable mythique qui, selon O. de Cazanove, reliait d'une part les premières terres continentales italiennes au Latium et, d'autre part, signifiait l'approbation par les dieux de la succession à la tête du royaume de Latinus d'Enée⁵⁰³. Le débarquement sur la terre du Latium était symboliquement inscrit dans l'obligation morale et religieuse d'Enée d'établir le culte des Pénates afin de faire de cette terre un lieu sacré.

L'aspect purement national des dieux et du territoire de Faunus et Picus que leur donnait Virgile se conjugue à l'image de l'ancienneté du territoire de l'Italie qui avait porté, au paravent, le nom de Saturnie qui tirait son nom de Saturne honoré par les agriculteurs, selon Denys d'Halicarnasse. L'idée du règne mythique de Saturne sur le Latium était aussi développée par Justin :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 34, 5-6

Ὡς δ' ἐγὼ συμβαλλόμενος εὐρίσκω, καὶ πρὶν Ἡρακλέα ἐλθεῖν εἰς Ἰταλίαν ἱερός ἦν ὁ τόπος τοῦ Κρόνου καλούμενος ὑπὸ τῶν ἐπιχωρίων Σατόρνιος, καὶ ἡ ἄλλη δὲ ἀκτὴ σύμπασα ἡ νῦν Ἰταλία καλουμένη τῷ θεῷ τούτῳ ἀνέκειτο, Σατορνία πρὸς τῶν ἐνοικούντων ὀνομαζομένη, ὡς ἔστιν

pestis enim tacitis latet aspera siluis, / inprovisi adsunt, « Eux [les pâtres] – car cette peste redoutable est là, cachée dans les forêts muettes – arrivent soudain », Virgile, *Enéide*, VII, 505-506, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 102

⁴⁹⁹ Ovide, *Fastes*, III, 315-316, *di sumus agrestes et qui dominemur in altis / montibus arbitrium est in sua tecta Ioui*, « Nous sommes des dieux rustiques et régnons sur les sommets des montagnes. Jupiter exerce la souveraineté sur son palais », Trad. R. Schilling, 1992, p. 75

⁵⁰⁰ Virgile, *Enéide*, VII, 170-172, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 88

⁵⁰¹ Virgile, *Enéide*, VII, 85-86, *hinc Italea gentes omnisque Oenotria tellus / in dubiis responsa petunt*, « Ici les peuples italiens, toute la terre d'Oenotrie viennent chercher réponses à leurs incertitudes », Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 85

⁵⁰² Enée situait ce bois à Alburnée, un lieu que les auteurs actuels localisent entre Lavinium et Albe et non, comme des auteurs plus anciens le pensaient, près de Tibur. Cette localisation près de la zone dite de la « Solfatara » est confortée par la présence de nombreuses sources et la découverte d'un sanctuaire du IV^e ou III^e siècle av. J.-C., F. Castagnoli, « Commentaires topographiques à l'Enéide », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, N. 1, 1983, p. 212 ; A. Grandazzi souligne combien les distances autour des monts Albains étaient réduites, de Lanuvium à Ostie, 27 kilomètres environ, 6,5 kilomètres entre Lanuvium et Aricie, *Alba longa ; histoire d'une légende. Recherches sur l'archéologie, la religion, les traditions de l'ancien Latium*, 2008, p. 485

⁵⁰³ Cazanove, « Suspension d'ex-voto dans les bois sacrés », *Les bois sacrés*, 1993, p. 112

εὐρεῖν ἔν τε Σιβυλλείοις τισὶ λογίοις καὶ ἄλλοις χρηστηρίοις ὑπὸ τῶν θεῶν δεδομένοις εἰρημένον, ἰερά τε πολλαχῆ τῆς χώρας ἐστὶν ἰδρυμένα τῷ θεῷ καὶ πόλεις τινές οὕτως ὥσπερ ἡ σύμπασα τότε ἀκτὴ ὀνομαζόμεναι χώροι τε πολλοὶ τοῦ δαίμονος ἐπώνυμοι καὶ μάλιστα οἱ σκόπελοι καὶ τὰ μετέωρα

« Personnellement, tout bien considéré, je trouve, d'après mes recherches, d'une part, que même avant qu'Héraclès arrivât en Italie, le site était consacré à Cronos et appelé « saturnien » par les indigènes et que, d'autre part, tout le reste de la péninsule aujourd'hui appelée Italie était placé sous la protection de ce dieu, ses habitants le nomment Saturnie comme on peut le trouver exprimé dans certains prophéties de la Sibylle et autres oracles rendus par les dieux, et qu'enfin en maints endroits du pays il y a des sanctuaires consacrés à ce dieu, que des cités portent le même nom que jadis l'ensemble de la péninsule et que cette divinité est éponyme de nombreux sites, en particulier des promontoires et lieux élevés »⁵⁰⁴.

Justin, *Histoire universelle*, XLIII, 1

Itaque Italia regis nomine Saturnia appellata, et mons in quo habitabat Saturnius, in quo nunc ueluti ab Ioue pulso sedibus suis Saturno Capitolium est. Post hunc tertio loco regnasse Faunus ferunt, sub quo Euander ab Arcadiae urbe Pallanteo in Italiam cum mediocri turba popularium uenit, cui Faunus et agros et montem, quem ille postea Palatium appellauit, benigne adsignauit. In hujus radicibus templum lyceo, quem Graeci Pana, Romani Lupecum appellant, constituit

« L'Italie, du nom de son roi, fut d'abord appelée Saturnie ; et le mont qu'il habitait Saturnien. Là s'élève aujourd'hui le Capitole, comme si Jupiter eût chassé Saturne de sa demeure. Faunus fut, après Saturne, le troisième roi des Aborigènes. Ce fut alors qu'Évandre, parti de Pallantée en Arcadie, passa en Italie avec une petite troupe de ses concitoyens. Faunus l'accueillit avec bonté, lui donna un territoire, et le mont qu'Évandre nomma plus tard Palatin. Au pied de cette colline, il éleva un temple à Lycée, appelé Pan par les Grecs et par les Romains, Lupercus. »⁵⁰⁵.

Dans le texte virgilien, Enée avait donc eu du Latium la vision d'une terre apaisée et sacrée qui se confirmait lorsqu'il s'était installé avec ses compagnons à l'embouchure du Tibre sous la frondaison d'un arbre imposant pour manger des galettes de blé :

Virgile, *Enéide*, VII, 107-109

Aeneas primique duces et pulcher Iulus / corpora sub ramis deponunt arboris altae / instituuntque dapes

« Enée, les chefs du premier rang et le bel Iule s'étendent sous la ramure d'un arbre élevé »⁵⁰⁶.

Là encore, Virgile jouait sur les deux registres concret et symbolique. L'adjectif *altus* s'applique d'abord à la réalité de l'arbre, mais, par sa stature, il devient un point

⁵⁰⁴ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 34, 5-6, Trad. V. Fromentin, (1998), 2006, p. 126

⁵⁰⁵ Justin, *Histoire universelle*, XLIII, 1, Trad. J. Pierrot, E. Boitard, 1936, p. 379

⁵⁰⁶ Virgile, *Enéide*, VII, 107-109, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 86

culminant qui réitère l'importance de la fin du voyage des Troyens sur la terre du Latium car l'arbre se situait à l'endroit où Ascagne eut la vision⁵⁰⁷. L'image véhiculée par l'adjectif *altus* renvoie à celle du chêne de Zeus-Jupiter qui étaient la matérialisation des dieux. De même que le chêne de Dodone entrainé dans l'image de la Grèce, l'arbre sous lequel s'étend Ascagne a pu servir de support de la mémoire pour toute la communauté latine. Le chêne, un des arbres consacrés à Jupiter, servait de support à une présence divine, et attestait, écrit A. Grandazzi, de son importance « socioculturelle » et c'est sa longévité qui avait pu donner aux Romains l'idée d'une mémoire collective à la fois grecque, albaine et romaine⁵⁰⁸

Le chêne de Zeus dodonéen auprès duquel Homère prêtait à Ulysse une consultation était un arbre avec une grande chevelure, *ὑφικόμοιο*. Cette stature haute, élevée du chêne de Dodone est une image qu'adaptait Virgile aux arbres du Latium. La frondaison de l'arbre sous lequel déjeunaient Enée et ses compagnons était suffisamment ample pour y faire un sacrifice à Cérés⁵⁰⁹. La même idée de hauteur ressort des arbres d'où sortait la voix de Faunus.

Virgile employait également l'adjectif *altus*⁵¹⁰ à propos du laurier qui poussait au milieu du palais de Latinus. Si l'adjectif ne s'applique pas directement à l'arbre mais au palais, la vénérabilité de l'arbre créait l'image d'un arbre qui, par son âge, était en osmose avec l'ancienneté du palais du roi. Ces deux textes font partie de l'antienne de l'*Enéide* sur l'origine archaïque de l'Italie sur laquelle prendra racine la terre romaine. Cette terre qui serait romaine avait été d'abord celle qui avait pris le nom des Laurentes :

Virgile, *Enéide*, VII, 59-63

*Laurus erat tecti medio in penetralibus altis / sacra comam multosque metu
seruata per annos, /quam pater inuentam, primas cum conderet arces, /ipse
ferebatur Phoebosacrassae Latinus Laurentisque ab ea nomen posuisse colonis*

« Au milieu du palais, au cœur de la haute maison, il était un laurier ; sa chevelure était sacrée, lui-même avait été conservé dans la crainte à travers de longues années. On disait que le vénérable Latinus, l'ayant trouvé comme il jetait les premiers fondements de la citadelle, l'avait lui-même consacré à Phébus et en avait formé le nom de Laurentes qu'il imposa aux habitants »⁵¹¹.

⁵⁰⁷ On se souvient que Virgile avait également utilisé l'adjectif *altus* à propos des arbres que les compagnons d'Enée étaient partis abattre dans la forêt pour construire le bûcher de Misène, la « haute retraite des bêtes sauvages », *stabula alta ferarum*, Virgile, *Enéide*, VI, 176-182, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 48

⁵⁰⁸ Grandazzi, *Alba longa. Histoire d'une légende*, 1990, p. 132-133

⁵⁰⁹ Virgile, *Enéide*, VII, 105-109

⁵¹⁰ Lors de l'escale sur l'Etna, le gigantisme des montagnes qu'habitaient les Cyclopes avait été caractérisé par l'adjectif *altus* et ces géants prenaient une dimension cosmique en formant avec les rochers de ces montagnes l'image même du monde *Enéide*, III, 675-68 ; la pierre fécondante jetée dans la terre par Deucalion était une métaphore de cette naissance du monde qui avait donné une nouvelle race d'hommes, Pseudo Apollodore, *la Bibliothèque*, I, 7, 2, 48, *Δευκαλίων δὲ ἐν τῇ λάρνακι διὰ τῆς θαλάσσης φερόμενος ἐφ' ἡμέρας ἑννέα καὶ νύκτας τὰς ἴσας τῷ Παρνασσῷ προσίσχει, κάκει τῶν ὄμβρων παύσαν λαβόντων ἐκβάς θύει Διὶ φυξίω. Ζεὺς δὲ πέμψας Ἑρμῆν πρὸς αὐτὸν ἐπέτρεψεν αἰρεῖσθαι ὅ τι βούλεται· ὁ δὲ αἰρεῖται ἀνθρώπους αὐτῷ γενέσθαι. καὶ Διὸς εἰπόντος ὑπὲρ κεφαλῆς ἔβαλλεν αἴρων λίθους, καὶ οὓς μὲν ἔβαλε Δευκαλίων, ἄνδρες ἐγένοντο, οὓς δὲ Πύρρα, γυναῖκες, « Deucalion choisit de faire naître une humanité à lui. Sur l'ordre de Zeus, il se mit à ramasser des pierres et à les lancer par-dessus sa tête. Les pierres jetées par Deucalion devinrent des hommes et celles jetées par Pyrrha des femmes », Trad. J.-C. Carrière, B. Massonnié, 1991, p. 35*

⁵¹¹ Virgile, *Enéide*, VII, 59-63, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 84

Cette terre laurente était à l'image du palais de Latinus et de son laurier, une terre ancestrale qui s'étendait au-delà des monts albains :

Virgile, *Enéide*, XI, 316-317

Est antiquos ager Tusco mihi proximus amni, /longus in occasum, finis super usque Sicanos,

« Je [Latinus] possède une ancienne terre, toute proche du fleuve Etrusque, elle s'allonge vers le couchant, par-delà le pays des Sicanes »⁵¹².

L'origine ancestrale des peuples italiques, Stace la rapportait aux Arcadiens dont la terre grecque avait été constatée par les lauriers et les chênes :

Stace, *Thébaïde*, IV, 275-280

Arcades huic ueteres astris lunaque priores agmina fida datis, nemorum quos stirpe rigenti fama satos, cum prima pedum uestigia tellus admirata tulit; nondum arua domusque nec urbes, conubiisue modus; quercus laurique ferebant cruda puerperia

« Antiques Arcadiens, antérieurs aux astres et à la lune, vous lui donnez vos fidèles bataillons, vous qui naquîtes, dit-on des dures souches de bois lors que la terre étonnée porta les premières traces de pas. Il n'y avait encore ni cultures ni habitations, ni villes ni mariages réguliers. Les chênes et les lauriers supportaient les rudes enfantements »⁵¹³.

La vénérabilité du chêne et du laurier donnait à ces deux arbres un caractère sacré qui se matérialisait par la vénération dont ils étaient l'objet. Ce lien était clairement établi par Virgile qui installait, au début de *l'Enéide*, dans le palais de Priam un laurier et un autel consacré aux dieux domestiques :

Virgile, *Enéide*, II, 512-517

Aedibus in mediis nudoque sub aetheris axe /ingens ara fuit iuxtaque ueterrima laurus, /incumbens arae atque umbra complexa Penatis./ Hic Hecuba et natae nequiquam altaria circum, /praecipites atra ceu tempestate columbae, /condensae et diuom amplexae simulacra sedebant.

« Au milieu du palais, à découvert sous la voûte du ciel, il y avait un autel colossal et auprès un laurier très vieux penché sur l'autel et de son ombre embrassant les Pénates. Là, Hécube et ses filles, vainement, autour des tables consacrées, comme des colombes qu'abat une noire tempête, étaient assises, pressées les unes contre les autres, entourant de leurs bras les images des dieux »⁵¹⁴.

Le laurier de Priam est éloigné temporellement et symboliquement du laurier que contemplait Enée au cœur de palais de Latinus parce qu'il annonçait le drame de la chute de Troie, le délabrement du royaume de Priam et la fuite d'Enée⁵¹⁵. A l'inverse,

⁵¹² Virgile, *Enéide*, XI, 316-317, Trad. J. Perret, 1980, p. 96 ; dans son commentaire, J. Perret pense que l'expression « terre ancienne », correspondait chez Virgile à l'image des terres voisines de la côte qui s'étendaient vers l'ouest le long du Tibre et dont certaines parties qui appartenaient primitivement aux monts Albains, étaient habitées par des Rutules qui avaient fait alliance avec les Latins ; c'était sur ces terres qu'Enée avait découvert la truie et le figuier et qu'il y avait établi un premier camp, « Notes complémentaires », p. 224

⁵¹³ Stace, *Thébaïde*, IV, 275-280, Trad. R. Lesueur, 1990, p. 94

⁵¹⁴ Virgile, *Enéide*, II, 512-517, Trad. J. Perret, 1977, p. 58

⁵¹⁵ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 71

celui de Latinus correspondait au moment où Enée était assuré d'avoir abordé sur la terre italienne et de trouver le lieu élu. De même, Virgile associait au laurier porteur de l'annonce de la chute de Troie aux deux colombes qui apparaissaient comme deux oiseaux muets, apeurés par la tempête qui les fouettait. Cette image funèbre est une antithèse de la présentation qu'avait faite Homère du camp victorieux des Grecs où Hécamède leur offrait une coupe d'or ornée de deux colombes, symbole de leur future victoire⁵¹⁶ :

Homère, *Iliade*, XI, 628-636

ἢ σφωὶν πρῶτον μὲν ἐπιπροΐηλε τράπεζαν / καλήν κυανόπεζαν εὐξοον, αὐτὰρ ἐπ' αὐτῆς / χάλκειον κάνεον, ἐπὶ δὲ κρόμμον ποτιῶ ὄψον, / ἦδ' ἔ μέλι χλωρόν, παρὰ δ' ἀλφίτου ἱεροῦ ἀκτῆν, / πὰρ δὲ δέπας περικαλλές, ὃ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραῖός, / χρυσείοις ἦλοισι πετταρμένον· οὔατα δ' αὐτοῦ / τέσσαρ' ἔσαν, δοιαὶ δὲ πελειάδες ἀμφὶς ἕκαστον / χρύσειαι νεμέθοντο, δύω δ' ὑπὸ πυθμένεσσι ἦσαν. / ἄλλος μὲν μογέων ἀποκινήσασκε τραπέζης

« Devant eux, tout d'abord, elle [Hécamède] pousse une table aux pieds de smalt, belle et bien polie. Elle y dépose une corbeille en bronze avec des oignons pour accompagner le breuvage, du miel jaune, de la sainte mouture de blé, enfin une coupe splendide et que le vieillard lui-même a apportée de chez lui. Elle est ornée de clous d'or. Elle a quatre anses et deux colombes d'or becquetant à côté de chacune et un support double au-dessous »⁵¹⁷.

A la différence de la destruction et de la mort que *Iliade* promettait aux Troyens, *l'Enéide* se révélait être un engagement fait à Enée d'un avenir dont Jupiter était le garant. Virgile symbolisait cette assurance par la branche verte d'un arbre dont Enée cernait son front et qu'il offrait au dieu en remerciement pour avoir accordé à Ascagne la révélation que la terre qu'il venait de toucher était celle du territoire promis⁵¹⁸ :

Virgile, *Enéide*, VII, 135-138

Sic deinde effatus /frondenti tempora ramo /implicat et geniumque loci primamque deorum /Tellurem nymphasque et adhuc ignota precatur / flumina,
« Ayant ainsi parlé il entoure son front d'un rameau feuillu, il adresse ses prières au Génie du lieu et d'abord parmi les dieux à la Terre, puis aux nymphes, aux Fleuves encore inconnus »⁵¹⁹.

Les chênes et les châtaigniers qui boisaient en majorité la région du Latium, là où Enée avait débarqué, composaient encore le paysage forestier de la Rome historique

⁵¹⁶ Pour perpétuer le souvenir d'une victoire qu'elle avait remportée, une cité commandait parfois deux exemplaires d'une même statue dont l'un était destiné à la population de la cité elle-même et le second, envoyé dans un sanctuaire panhellénique. M. Muller-Dufeu cite Pausanias qui indiquait que la cité de Pagai possédait une statue en bronze d'Artémis Sotéria qui était conforme à celle qui se trouvait à Mégare et qu'elle avait été offerte pour commémorer un épisode de la guerre médique au moment où s'affrontèrent les Argiens et les Thébains. Pour M. Muller-Dufeu, la création de deux statues identiques réalisées par deux cités voisines ou par une même cité dont un exemplaire était envoyé dans un sanctuaire panhellénique était un moyen pour fédérer les cités alliées autour du prestige de la victoire et de ses conséquences pour la paix, *Créer du vivant : sculpteurs et artistes dans l'Antiquité grecque*, 2011, p. 183, 198

⁵¹⁷ Homère, *Iliade*, XI, 628-636, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 133 ; Hécamède qui était fille d'Arsinoos, allié des Troyens, était devenue l'esclave d'Achille lorsqu'il avait pris la cité de Ténédos

⁵¹⁸ *Heus, etiam mensas consumimus, inquit Iulus, /nec plura, adludens*, « Holà ! dit Iule simplement et par plaisanterie, nous mangeons même nos tables », Virgile, *Enéide*, VII, 116-117, Trad. J. Perret, 1978, p. 86

⁵¹⁹ Virgile, *Enéide*, VII, 135-138, Trad. J. Perret, 1978, p. 87

dont la physionomie de s'était très peu modifiée entre le Quarternaire et la période archaïque, mais la structure de la forêt avait été profondément modelée dès la période protohistorique par l'action de l'homme, selon A. Grandazzi⁵²⁰.

La *silva* rencontrée lors des successives errances d'Enée qui hantait son esprit⁵²¹ s'était transformée à l'embouchure du Tibre en un *nemus* accueillant qui était un point de passage dans l'avènement de l'histoire de Rome. Et même si Enée qui était proche de sa destination finale, devrait encore affronter des combats dont les bois et les forêts seraient les témoins, il était assuré de devenir le roi sur un territoire sur lequel s'établirait la fondation de Rome.

L'arrivée à Lavinium

La vision qu'avait Enée des terres qui menaient le long du Tibre à Lavinium est celle d'un appareil photographique qui embrasserait un large panorama avant de « zoomer » sur l'image remarquable du chêne, de la truie et de ses trente petits. Virgile, dans plusieurs passages, rendait une impression réellement cinématographique du paysage qui défilait le long des bateaux d'Enée où se côtoyaient différentes essences d'arbres :

Virgile, *Enéide*, VIII, 89-93

*Remo ut luctamen abesset. /Ergo icter inceptum celerant rumore secundo /
labitur uncta uadis abies ; mirantur et undae, /Miratur **nemus** insuetum fulgentia
longe /scuta uirum fluuio pictasque innare carinas*

« Les rames n'ont plus à lutter. Aussi accélèrent-ils leur course, avec une rumeur joyeuse : le sapin luisant glisse sur les fonds ; les ondes elles aussi, admirent, le bois surpris admire les boucliers des hommes qui brillent au loin sur le fleuve, les carènes peintes qui passent »⁵²².

Virgile, *Enéide*, VIII, 94-96

*Olli remigio noctemque diemque fatigant /et longos superant flexus uariisque
teguntur/ arboribus uiridisque secant placido aequore **siluas***

« Eux travaillent à la rame la nuit, le jour, ils franchissent les longs méandres, sous le couvert d'arbres de tous feuillages, sur la surface calme ils fendent de vertes forêts »⁵²³.

La superposition d'une réalité visuelle et des connotations symboliques se poursuivait quand Virgile donnait la vision du Tibre bordé de bois qu'il assimilait au dieu :

Virgile, *Enéide*, VIII, 31-33

*Huic deus ipse loci fluuio Tiberinus amoeno populeas inter senior se attollere
frondes uisus*

⁵²⁰ A. Grandazzi souligne également que les recherches actuelles sont davantage capables de reconstituer la forêt-climax du Quarternaire alors que les données sur la forêt de la protohistoire sont plus parcellaires et plus fragiles, *Alba longa ; histoire d'une légende. Recherches sur l'archéologie, la religion, les traditions de l'ancien Latium*, 2008, p. 128-129 ; 132-133

⁵²¹ Les citations sont nombreuses, à titre d'exemple et pour rappel, Virgile, *Enéide*, III, 258, *Enéide*, III, 679-681

⁵²² Virgile, *Enéide*, VIII, 89-93, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 121

⁵²³ Virgile, *Enéide*, VIII, 94-96, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 121

« Alors paraissant en personne, le dieu du pays, Tibérinus, entre les frondaisons des peupliers, lui [Enée] sembla se lever de l'aimable fleuve sous les traits d'un vieillard »⁵²⁴.

On peut noter que Virgile utilisait exactement la même expression, *fluvio Tiberinus amoeno*, au début du livre VII lorsqu'Enée quittait la mer et s'engageait dans le Tibre⁵²⁵ et au livre VIII, lorsque le héros se rapprochait de Lavinium. Le qualificatif d'agréable, d'accueillant s'applique au cours du fleuve lui-même mais il indique aussi que la sensation d'apaisement qui en émane était un signe de bienveillance du dieu Tibre.

Lorsqu'Enée découvrait la terre de Lavinium, il apercevait la cité d'Evandre au travers d'un rideau de bois qui participait à l'atmosphère d'un paysage naturel que créait Virgile pour annoncer la réussite finale des actions d'Enée (ce qui explique l'ordre choisi des textes) :

Virgile, *Enéide*, VIII, 107-110

*Ut celsas uidere rates atque inter opacum / adlabi **nemus** et tacitos incumbere remis / terentur uisu subito cunctique relictis / consurgunt mensis*

« dès qu'ils [Evandre et ses citoyens] virent les hautes nefes et à travers le bois plein d'ombre des hommes silencieux préparant leur approche et pesant sur les rames, il s'effraient de cette apparition soudaine et tous se lèvent, abandonnant les tables »⁵²⁶.

Symétriquement à l'amabilité du fleuve-dieu Tibre, Enée découvrait un lieu civilisé habité par les hommes proches de la nature⁵²⁷.



Du point de vue géo-morphologique, la proximité de la nature constante dans les descriptions de Virgile est corroborée par les études sur l'histoire de la végétation dans la zone de l'Italie Centrale à l'étage méso-méditerranéen, entre 400 et 500 mètres d'altitude, où se situe le site de Rome. Les zones boisées, installées près des rives des fleuves comme le Pô, offraient, à une période encore récente, une diversité d'essences, notamment caducifoliées, caractéristiques de la forêt dite « galerie »⁵²⁸. M. Hotyat désignait par forêts galeries ou forêts alluviales une organisation structurée d'arbres autour des distributions à peupliers (*Populus alba*), à aulnes et ormeaux de type montagnard et submontagnard. Les éléments forestiers comme les noisetiers, les lauriers et les chênes, et tout

⁵²⁴ Virgile, *Enéide*, VIII, 31-33, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 119

⁵²⁵ Virgile, *Enéide*, VII, 30

⁵²⁶ Virgile, *Enéide*, VIII, 107-108, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 122

⁵²⁷ G. Chouquer note l'exiguïté du territoire de Rome royale comme de la Rome républicaine qui ne s'étendait pas au-delà de huit kilomètres tout autour de la cité et qui constituait *l'ager romanus antiquus*, Chouquer, Favory, *Les paysages de l'Antiquité*, 1991, p. 91 ; Pline le Jeune décrivait encore entre Rome et sa villa des Laurentes à environ vingt-cinq kilomètres de la cité, une voie sablonneuse avec des bois qui enserraient la route et qui alternaient avec de vastes champs, Pline le jeune, *Aditur non una uia / Utrimque excipit iter aliqua ex parte harenosum iunctis paulo grauius et longius equo breue et molle. Varia hinc atque inde facies ; nam modo occurrentibus siluis uia coartatur modo latissimis pratis diffunditur et patescit*, « On a plus d'une route pour y aller [dans sa villa des Laurentes]. De part et d'autre, on rencontre alors un chemin en partie sablonneux où les attelages avancent avec un peu de peine et de lenteur, mais court et bon pour un homme qui était à cheval. Ici et là des paysages variés. Par instants les bois s'avancent et serrent de près la route, par instant elle s'attarde et se déroule dans de vastes prairies », Pline le jeune, *Lettres*, « A Gallus », II, 17,2-3, Trad.A.-M. Guillemin, 1987, p. 83

⁵²⁸ Hotyat, *Les forêts d'Europe*, 1997, p. 280

spécialement *Quercus pedunculata*, qui trouvent dans les zones ripicoles des conditions favorables créent, avec les essences de zone humide, un éco-système où s'équilibrent une régulation des cours d'eau qu'accompagne une diversité forestière et animale⁵²⁹.



Nous avons vu que Virgile avait utilisé simultanément deux mots *nemus* et *lucus* pour décrire le bois dans lequel résidait Faunus et le territoire de Latinus sur lequel se situait ce bois et que ces deux termes conduisaient à l'idée d'un espace libre, préservé mais déjà sacré. Nous trouvons à nouveau ces deux substantifs pour décrire l'environnement forestier du territoire d'Evandre et des Laurentes. Ici, Virgile mettait en relief l'ancienneté du *nemus* ou du *lucus* du territoire d'Evandre qui remontait au temps où Hercule était venu en Italie. En évoquant l'autel de l'Ara Maxima⁵³⁰ qui rendait hommage à l'action d'Hercule pour avoir débarrasser le Latium des agissements néfastes de Cacus, le but de Virgile restait le même : rapprocher un temps mythique de l'époque d'Auguste où Hercule avait pris un aspect indigène :

Virgile, *Enéide*, VIII, 270-273

*Et domus Herculei custos Pinaria sacri / hanc aram **luco** statuit, quae maxima semper / dicitur nobis et erit quae maxima semper*

« La maison de Pinarius, gardienne du culte d'Hercule, a dressé dans le bois cet autel que nous nommerons toujours le plus grand et qui restera toujours le plus grand »⁵³¹.

Virgile opérait deux va-et-vient concomitants, un, temporel, entre un temps mythique et un temps contemporain, un, environnemental, entre un espace semi sauvage, profane ou sacré du *nemus* et un espace sacré de *lucus* inséré dans les rites. Le temps archaïque du *nemus* était celui de Saturne, celui des premiers habitants du Latium que rappelait Evandre à Enée :

Virgile, *Enéide*, VIII, 313-318

*Tum rex Euandrus, Romanae conditor arcis : / « Haec **nemora** indigenae fauni nymphaeque tenebant / gensque uirum truncis et **duro robore** nata, / quis neque mos neque cultus erat, nec iungere tauros / aut componere opes norant aut parcere parto, / sed rami atque asper uictu uenatus alebat »*

« Alors le roi Evandre, fondateur de la citadelle romaine : « ces bois avaient jadis pour habitants ceux qui en étaient issus, faunes, nymphes, et une race d'hommes sortie du tronc des chênes durs, ils n'avaient ni traditions, ni usages, ils ne savaient ni atteler les taureaux, ni amasser les provisions, ni ménager les

⁵²⁹ Quezel, Médail, « Valeur phytoécologique et biologique des ripisylves méditerranéennes », *La forêt méditerranéenne*, T. 24-3, 2003, p. 239-240 ; voir aussi S. Brullo, G. Spampinato, *Indagine fitosociologica sulle ripisilve della Calabria (Italia meridionale)*, Ed. departamento de biologia II, Facultad de Farmacia, Madrid, 1997 ; le nom de forêt galerie vient de l'entrelacement des branches des hauts arbres comme les peupliers qui crée une d'ogive

⁵³⁰ J. Perret dans ses « Notes complémentaires », remarque que les origines du rituel de l'Ara Maxima ont été diversement racontées et, pour l'historien, Virgile n'avait pas cherché à incorporer dans le rite, des particularités qui existaient de son temps dont il aurait eu connaissance et qui remontaient aux temps anciens, mais avait plutôt cherché à respecter les règles de l'épopée, Virgile, *Enéide*, VIII, (1978), 1993, « Notes complémentaires », p. 208

⁵³¹ Virgile, *Enéide*, VIII, 270-273, Trad. J. Perret, Virgile, *Enéide*, VIII, (1978), 1993, « Notes complémentaires », p. 128

biens acquis ; les branches, une chasse sauvage fournissaient à leur nourriture »⁵³².

Dans le vers 314, *Haec nemora indigenae fauni nymphaeque tenebant /gensque uirum truncis et duro robore nata*, « ces bois avaient jadis pour habitants ceux qui en étaient issus, faunes, nymphes, et une race d'hommes sortie du tronc des chênes durs », Virgile donnait aux anciens peuples du Latium qui parcouraient les *nemora*, les bois semi-sauvages qu'ils entretenaient au caractère des peuples dont l'endurance était comparable à celle du bois du chêne, *durus robur*. Selon J. Perret, l'expression *durus robur* plaçait Evandre dans la position d'un homme extérieur dont le jugement était empreint d'une sorte d'impartialité qui prouvait la justesse de son jugement sur la supériorité de son peuple⁵³³. Cette position « en hauteur » prise par Virgile contrebalançait la partie de tradition romaine imprégnée de la tradition grecque qui prêtait aux premiers habitants de l'Italie le caractère de peuples barbares. Une autre partie de la tradition romaine, jalouse de l'histoire de ses origines, avait au contraire pris argument de la sauvagerie des premiers Aborigènes pour montrer toute l'importance de l'œuvre civilisatrice de Rome⁵³⁴.

Par la bouche d'Evandre, l'association qu'a faite Virgile des deux mots *robur* et *gens*, qui désigne les Aborigènes, ne peut pas être comprise dans un sens péjoratif. Au contraire, les deux termes soulignent que le rassemblement composite des premiers habitants de l'Italie qui formerait le peuple romain, avant même la colonisation grecque, résultait d'une fermeté et d'une force égales à celle d'un chêne. Tite-Live avait aussi rendu hommage aux premiers hommes du Latium qui se caractérisaient par la robustesse de leur corps, *corpus robur* et, par voie de conséquence, par la vigueur de leur âme. Ces qualités physiques et psychiques s'étaient peu à peu diluées jusqu'à disparaître chez les combattants romains face aux troupes d'Hannibal à Capoue : impression que rendait Tite-Live par l'emploi du verbe intransif *dilabor*⁵³⁵ :

⁵³² Virgile, *Enéide*, VIII, 313-318, Trad. J. Perret, Virgile, *Enéide*, VIII, (1978), 1993, « Notes complémentaires », p. 130

⁵³³ J. Perret, Trad. Virgile, *Enéide*, VIII, « Notes complémentaires », (1978), 1993, p. 209

⁵³⁴ J. Perret, Trad. Virgile, *Enéide*, VIII, « Notes complémentaires », (1978), 1993, p. 209-210 ; parmi les hypothèses sur l'origine des peuples qui furent désignés sous le nom d'Aborigènes et dont les Romains étaient issus, Denys d'Halicarnasse écrivait, "Ετεροι δὲ λέγουσιν ἀνεστίους τινὰς καὶ πλάνητας ἐκ πολλῶν συνελθόντας χωρίων κατὰ δαίμονα περιτυχεῖν

ἀλλήλοισι αὐτόθι καὶ τὴν οἴκησιν ἐπὶ τοῖς ἐρύμασι καταστήσασθαι, ζῆν δὲ ἀπὸ ληστείας καὶ νομῆς. Παραλλάπουσι δὲ καὶ τὴν ὀνομασίαν αὐτῶν ἐπὶ τὸ ταῖς τύχαις οἰκειότερον, Ἀβερριγίνας λέγοντες, ὥστε δηλοῦσθαι αὐτοὺς πλάνητας, « D'autres disent qu'il s'agissait d'hommes sans feu ni lieu, venus de plusieurs pays, qui se rencontrèrent par hasard, s'y installèrent à l'abri de fortifications et vécurent de rapines et d'élevage. Ces auteurs vont jusqu'à modifier le nom de ces hommes afin qu'il soit davantage en rapport avec leur condition en les appelant Aberrigènes pour bien montrer que c'étaient des errants », *Antiquités romaines*, I, 10, 2, V. Fromentin, 1998, Trad. p. 89 ; dans sa « Notice », V. Fromentin explique que, malgré l'évidence de l'origine du mot Aborigène, du fait du rapprochement de *ab* et *origo*, théorie que soutenait Varron, (*De la langue latine*, V, 53), celle de Denys était que le terme Aborigène venait du rapprochement de *ab* et du nom grec *ὄρος* de la montagne, ce qui faisaient des Aborigènes un peuple hybride gréco-latin qui, à l'origine étaient des montagnards, « Notice », p. 9

⁵³⁵ Selon A. Ernout et A. Meillet, le substantif masculin, *labor*, *laboris*, le travail en tant qu'effort fourni et souvent avec le sens accessoire d'effort fatigant, d'épreuve dans sa forme d'élément actif indiquait, qu'à l'origine, le mot désignait une force agissante, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 334 ; La tension que réclame le travail et qu'exprime également le verbe, dérivé du substantif, *laboro*, *laboras*, être à la peine ou à l'ouvrage, s'oppose à l'image et le sens que le verbe intransif *dilabor*, lapsus sum, *labi* renvoie, à savoir, un état d'écoulement d'un côté et d'un autre, d'une dissipation d'une dispersion

Tite-Live, *Ab urbe condita*, XXIII, 45, 3

Abisse illam uim uigoremque, dilapsa esse robora corporum animorumque quibus Pyrenaei Alpiumque superata sint iuga

« Disparues l'énergie et la vigueur, évanouie la force physique et morale qui leur ont permis de franchir les chaînes des Pyrénées et des Alpes »⁵³⁶.

Le lien entre l'adjectif *robur* employé par les Romains dans son sens immatériel de force, de robustesse et l'arbre physique, le chêne notamment pédonculé, renvoie au chêne de Zeus-Jupiter de Dodone. Cette image en filigrane du chêne dodonéen rend avec plus de force le contraste avec le verbe *dilabor*. Cicéron dans *Des devoirs*, avait utilisé ce verbe pour montrer l'état de dissolution, de disparition, en l'occurrence celle des Lacédémoniens⁵³⁷.

S'opère donc un élargissement symbolique de l'état concret de la dureté du chêne qu'illustre l'adjectif *durus* à une application morale qui concerne en particulier les qualités du peuple fruste des premiers habitants de l'Italie. L'identité italique à laquelle s'applique *Durus* affirme la résistance, la fermeté de l'âme romaine⁵³⁸.

Pour en revenir au déroulement de *l'Enéide*, Virgile opérait une sorte de travelling qui resserait la description du paysage forestier et du Tibre sur des éléments clés, ceux de l'yeuse au bord du fleuve et la truie avec trente petits. Le resserrement de la perspective correspond chez Virgile à la présence d'un arbre qui abritait la truie et sa portée et dont Enée prenait connaissance en songe par l'intervention bienveillante du dieu-fleuve :

⁵³⁶ Tite-Live, *Ab urbe condita*, XXIII, 45, 3, Trad.P. Jal, (1943), 2001, p. 76

⁵³⁷ *Ac propter hoc iniuriae genus Lacedaemonii Lysandrum ephorum expulerunt, Agim regem, quod nunquam antea apud eos acciderat, necauerunt, exque eo tempore tantae discordiae secutae sunt, ut et tyranni existerent et optumates exterminarentur et praeclarissime constituta res publica dilaberetur*, C'est pour cette sorte de méconnaissance du droit que les Lacédémoniens ont banni Lysandre alors éphore et ont tué le roi Agis, chose sans précédent, et, depuis ce temps-là, les dissensions se sont succédé de telle façon que des tyrans ont surgi, qu'il y a eu extermination de l'élite et qu'un Etat pourvu d'une constitution admirable s'est effondré, Cicéron, *Des devoirs*, II, 23, 80

⁵³⁸ La force de l'âme ne devait pas aboutir à l'inflexibilité et l'intransigeance et les exemples dans la littérature latine où l'adjectif *durus* devient synonyme d'impitoyable ; Dans une partie du discours que Tite-Live prêtait au consul Titus Manlius Torquatus, il usait de l'adjectif *durus* pour monter l'inflexibilité du consul qui, au cours de la deuxième guerre punique, donna raison au Sénat de ne pas racheter les Romains prisonniers des Carthaginois, *tum Titus Manlius Torquatus, priscae ac nimis durae, ut plerisque uidebatur, seueritatis, interrogatus sententiam ita locutus fertur* : « *si tantummodo postulassent legati pro iis qui in hostium potestate sunt ut redimerentur, sine ullius insectatione eorum breui sententiam peregissem; quid enim aliud quam admonendi essetis ut morem traditum a patribus necessario ad rem militarem exemplo seruaretis. Nunc autem, cum prope gloriati sint quod se hostibus dederint, praeferri non captis modo in acie ab hostibus sed etiam iis qui Venusiam Canusiumque peruenerunt* »....«Alors Titus Manlius Torquatus dont la sévérité passait aux yeux de beaucoup pour rétrograde et excessive, fut invité à donner son avis ; voici à peu près le discours qu'il prononça : « Si les délégués s'étaient contentés de demander le rachat des prisonniers tombés au pouvoir de l'ennemi, j'aurais rapidement, exprimé mon avis sans attaquer personne. Je n'aurais pu que vous rappeler la tradition transmise par nos ancêtres qui est la condition indispensable de la discipline militaire. Mais puisqu'ils se sont en fait presque vantés de s'être rendus à l'ennemi et puisqu'ils trouvent normal de se mettre au-dessus des soldats pris sur le champ de bataille ou qui s'étaient réfugiés à Venusia et à Canusium.....», Tite-Live, *Ab urbe condita*, XXII, 60, 5-7, Trad. A. Flobert, Ed. Flammarion, 1993, p. 229 ; Aulu-Gelle écrivait à propos de Titus Manlius, *Cum primis autem respiciendum putauerunt ingenium naturamque illius, cuja res praecipuumque esset; ne ferox, durus, indomitus, inexorabilisque sit; qualia fuerunt Postumiana imperia et Manliana. Nam si tali praecceptorum ratio reddenda sit, nihil faciendum esse monuerunt aliter, quam praecipuum est.* « Mais ils [les philosophes] ont pensé qu'il faut considérer en premier lieu la nature et le caractère de celui dont les intérêts sont en jeu et qui a donné les ordres ; qu'il ne soit pas farouche, dur, inflexible, inexorable comme le furent dans leur commandements Postumius et Manlius. S'il faut rendre compte à quelqu'un de cette sorte, on ne doit, selon eux, rien faire autrement que cela a été prescrit », Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, I, 13, 7-8, Trad. R. Marache, 1967, p. 50 ; R. Marache note que Manlius Torquatus mit à mort son propre fils, p. 50

Virgile, *Enéide*, VIII, 42-45

Iamque tibi, ne uana putes haec fingere somnum, litoreis ingens inuenta sub ilicibus sus, triginta capitum fetus enixa, iacebit,

« Tu vas trouver sous les yeuses de mes rives, une truie énorme couchée à terre parmi trente petits qu'elle vient de mettre bas »⁵³⁹.

Précédemment, dans les textes de Virgile, nous avons vu que l'yeuse apparaissait dans deux contextes différents, celui des oracles, et celui des rites funéraires.

Du point de vue oraculaire le lien est direct entre l'yeuse citée par Tibérinus et celle citée par Héléno à Buthrote⁵⁴⁰. Mais, à la différence de la prédiction d'Héléno dont les indications concrètes ne permettaient pas à Enée de localiser précisément la terre finale, la prophétie de Tiberinus délivrait à Enée des indices nets qui ne seraient pas ceux d'une terre à venir mais qui apparaîtraient sur le territoire même du Latium là où Enée avait pris pied. Enée avait alors la certitude que c'était là, sur cette terre qu'il devait trouver l'yeuse et la truie. Buthrote n'avait été qu'une étape, une fausse arrivée pour Enée comme Eryx en Sicile. D'ailleurs selon P. Grimal, le paysage autour de la cité d'Eryx et de Buthrote, encaissées au fond de chaînes verticales qui forment une véritable ceinture, n'invitait pas le navigateur antique à rester mais suscitait plutôt le voyage car le paysage était vide d'habitants à l'exception des rares cités étaient juchées sur les collines et servaient de refuges aux populations⁵⁴¹.

L'*illex* du Tibre devient alors l'ultime limite, celle qu'Enée n'avait pas à dépasser comme l'yeuse des jeux nautiques en l'honneur d'Anchise à Eryx qui signalait la borne au-delà de laquelle les jeux ne seraient plus équitables⁵⁴². Virgile tissait un réseau de correspondances entre le premier paysage connu d'Enée, celui de Troie et ceux ultimes de l'Italie. Par touches successives, Virgile, à partir d'un cadre général qui donnait l'architecture sommaire de la future terre d'Enée, resserait le paysage sur des éléments d'un décor situés sur le Latium mais sans que le fil entre Troie et le Latium ne soit rompu. Virgile concluait la victoire des Troyens aux régates⁵⁴³ par la description de la clamyde d'or donnée aux capitaines vainqueurs qui était familière des Romains :

⁵³⁹ Virgile, *Enéide*, VIII, 42-45, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 119

⁵⁴⁰ Virgile, *Enéide*, III, 389-393 ; pour rappel Op. Cit. p. 71, *ad fluminis undam / litoreis ingens inuenta sub ilicibus sus / triginta capitum fetus enixa iacebit, / alba, solo recubans, albi circum ubera nati*, « près des eaux d'un fleuve écarté, tu découvriras une énorme truie gisant sous des yeuses de la rive avec les trente petits qu'elle vient de mettre bas, étendue, blanche sur le sol, ses nouveaux-nés tout blancs autour de ses mamelles », Trad. J. Perret, 1978, p. 90

⁵⁴¹ Grimal, *Virgile ou la seconde naissance de Rome*, 1985, p. 15

⁵⁴² *hic uiridem Aeneas frondenti ex illice metam constituit signum nautis*, « Là, d'une yeuse feuillue, le grand Enée dresse une borne verte, un signal [pour les équipages] », Virgile, *Enéide*, V, 129-131, Trad. J. Perret, 1978, p. 9 ;

⁵⁴³ L'importance que donnait Virgile aux régates faisait écho à l'événement majeur que furent les jeux nautiques organisés par Octave en 28 av. J.-C. pour célébrer sa victoire à Actium ; cette large place faite par Virgile à la description des jeux nautiques ne reflétait pas la réalité qui leur donnait en fait peu de place en comparaison avec les courses de chars particulièrement prisées par les Romains, Thuillier, *Les Jeux athlétiques dans la civilisation étrusque*, (1985), 1996, p. 335

Virgile, *Enéide*, V, 250-252

*uictori chlamydem auratam, quam plurima circum / purpura maeandro duplici
Meliboea cucurrit, / intextusque puer frondosa regius Ida*

« au vainqueur une clamyde d'or : elle est largement bordée d'une pourpre mélibéenne courant en un double méandre ; tissé dans la trame, l'enfant royal, sur l'Ida plein de feuillage »⁵⁴⁴.

De même Virgile liait rappel d'un passé grec à une actualité romaine par le rapprochement de Vénus et de Tiberinus. A Eryx, Vénus avait invoqué Neptune pour qu'il vienne en aide aux champions d'Enée afin de gagner la course⁵⁴⁵ et sur les bords du Tibre, dans l'adresse que faisait Tiberinus à Enée, il l'interpelait par les termes, *nate dea*, fils de déesse. A Eryx où Vénus intervenait directement et sur les bords du Tibre où le dieu-fleuve unissait, dans sa prophétie, la découverte de l'yeuse et de la truie avec ses petits à l'ascendance divine d'Enée, les actes d'Enée, le choix de l'yeuse à Eryx, la découverte de l'*Ilex*, étaient placés sous la vigilance la déesse.

La protection et les interventions de Vénus sont constantes tout au long de l'*Enéide*⁵⁴⁶, notamment lorsqu'Enée se retrouve en position critique. De manière similaire à l'adresse que faisait Vénus à Neptune pour remédier aux difficultés grandissantes des Troyens lors des jeux d'Eryx, Vénus s'adressait aussi directement à Vulcain devant la menace que faisaient peser les Laurentes sur Enée dans sa guerre contre Turnus :

Virgile, *Enéide*, VIII, 377-383

*Artis opisque tuae nec te, carissime coniunx, / incassumue tuos uolui exercere
labores, / quamuis et Priami deberem plurima natis / et durum Aeneae fleuissem
saepe laborem. / Nunc Iouis imperiis Rutulorum constitit oris : / ergo eadem
supplex uenio et sanctum mihi numen / arma rogo genetrix nato.*

« et je nai pas voulu te voir déployer sans fruit tes efforts ; pourtant je devais beaucoup aux fils de Priam et j'ai pleuré souvent des dures épreuves imposées à Enée. Maintenant, obéissant aux ordres de Jupiter, il s'est établi au pays des Rutules ; cette fois je viens donc en suppliante devant toi ; de ta puissance qui m'est sainte, je sollicite des armes, mère pour mon fils »⁵⁴⁷.

Une des interventions les plus inaccoutumées de Vénus décrite par Virgile est celle de la déesse en personne pour donner ses armes à Enée, un bouclier, un casque une épée, une cuirasse dont les ornements sont propres à susciter chez le héros le courage⁵⁴⁸ nécessaire pour vaincre ses ennemis aux confins du Latium :

⁵⁴⁴ Virgile, *Enéide*, V, 250-252, Trad. J. Perret, (1978), 1998, p. 13

⁵⁴⁵ Tite-Live écrivait qu'en 215 av. J.-C., lors de la deuxième guerre punique face à Hannibal, le consul Cunctator, pour sauver Rome du désastre, avait fait consulter les livres sibyllins qui indiquèrent qu'en cas de victoire de Rome, la cité devait célébrer des jeux en l'honneur de Jupiter et dédier un temple à Vénus Erycine, *Ab Vrbe condita*, XXII,9, 10

⁵⁴⁶ Dans les livres précédents, l'hommage d'Hélénos à Anchise, *Coniugio, Anchise, Veneris dignate superbo, / cura deum, bis Pergameis erepte ruinis*, « Toi qui jadis apparus digne du superbe hymen de Vénus, Anchise, souci des dieux, arraché par deux fois des ruines de Pergame », Virgile, *Enéide*, III, 475-476, Trad. J. Perret, 1977, p. 93 ; le rappel par Allecto elle-même de l'hymen favorisé par la déesse entre Enée et Lavinia, *Talia coniugia et talis celebrent hymenaeos / egregium Veneris genus et rex ipse Latinus*, « Voilà les noces, voilà les hyménées qu'auront à célébrer le beau rejeton de Vénus et le roi Latinus lui-même ! », Virgile, *Enéide*, VII, 555-556, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 104

⁵⁴⁷ Virgile, *Enéide*, VIII, 377-383, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 133

⁵⁴⁸ Junon, comme Vénus, avait des attributions guerrières rendues par l'épithète *Curitis*, *Surge age, nate dea, primisque cadentibus astris / Iunoni*, « Debout, courage, fils d'une déesse, et au déclin des premiers astres offre, selon le rite, tes prières à Junon », Virgile, *Enéide*, VIII, 59-60, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 120

Virgile, *Enéide*, VIII, 612-616

« *En perfecta mei promissa coniugis arte / munera, ne mox aut Laurentis, nate, superbos / aut acrem dubites in proelia poscere Turnum* » : */Dixit et amplexus nati Cytherea petiuit, / arma sub aduersa posuit radiantia quercu.*

« Voici mes cadeaux, chefs d'œuvre, comme promis, de l'art de mon époux. Pour que tu n'hésites pas, mon fils à provoquer au combat les orgueilleux Laurentes et le fougueux Turnus ». Ainsi parla Cythérée et se jeta dans les bras de son fils, puis déposa les armes étincelantes en face de lui sous un chêne⁵⁴⁹.

Là encore, le dépôt ne se fait pas sous n'importe quel arbre mais au pied d'un chêne pédonculé, *Quercus*.

Un bref récapitulatif, sans être exhaustif, de l'emploi alternativement par Virgile des deux variétés de chênes, *Quercus ilex* et *Quercus robur* donne le tableau suivant :

<i>Ilex</i>	enterrement de Misène	<i>Enéide</i> , VI, 180
<i>Ilex</i>	jeux nautiques	<i>Enéide</i> , V, 129-131
<i>Ilex</i>	Enée aux Enfers	<i>Enéide</i> , VI, 209
<i>Ilex</i>	La découverte de la truie et de ses petits	<i>Enéide</i> , VIII, 42-45
<i>Ilex</i>	La mort dans une forêt des Troyens Nisus et Euryale	<i>Enéide</i> , IX, 381
<i>Ilex</i>	tombeau Laurente Dercennus	<i>Enéide</i> , XI, 849-851
<i>Quercus robur</i>	Cartage - intervention de Zeus	<i>Enéide</i> , IV, 440-443
<i>Quercus robur</i>	sur le bouclier lutte d'Ascagne avec le cerf sous l'emprise d'Allecto - fureur de Tyrrhus	<i>Enéide</i> , VII, 509
<i>Quercus robur</i>	bouclier d'Enée	<i>Enéide</i> , VIII, 612-616
<i>Quercus robur</i>	Les gardiens Pandare et Bitias	<i>Enéide</i> , IX, 681
<i>Quercus robur</i>	armes d'Halesus dédiées à Thybris	<i>Enéide</i> , X, 423

Deux textes sont intéressants à reproduire pour montrer comment, à l'aide de ces deux arbres, Virgile a construit des métaphores et des images symboliques psychologiques ou philosophiques. Le premier concerne la description physique et psychologique des deux gardiens Pandare et Bitias des portes du camp troyen établi par Enée dans sa guerre contre Turnus qui est proche de celle des Cyclopes qu'avait aussi affrontés Enée :

Virgile, *Enéide*, IX, 677-682

*Ipsi intus dextra ac laeua pro turribus adstant, / armati ferro et cristis capita alta corusci:/ quales aerae liquentia flumina circum, / siue Padi ripis Athesim seu propter amoenum, / consurgunt geminae **quercus** intonsaque caelo / attollunt capita et sublimi uertice nutant.*

« Eux, à l'extérieur, à droite et à gauche, comme des tours, se tiennent, armés de fer, et sur leurs hautes têtes un panache ondoie. Ainsi dans les airs auprès des eaux vivres, soit aux rives du Pô, soit au long de l'aimable Adige, deux

⁵⁴⁹ Virgile, *Enéide*, VIII, 612-616, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 142 ; Cythérée, c'est-à-dire Aphrodite parce que la déesse aborda sur l'île de Cythère, Hésiode, *Théogonie*, 195-198

chênes se dressent, lèvent au ciel leurs têtes qu'aucun bûcheron ne toucha, font osciller leur haute cime »⁵⁵⁰.

Dans ce passage, Virgile rapportait l'ascendance des deux géants à l'Ida qui avaient été élevés dans les bois consacrés à Zeus. *Quercus* suggère l'image que les cyclopes étaient deux gardiens semblables des tours inébranlables et invincibles.

Dans le second texte, lors des combats que menaient Enée et ses guerriers contre Turnus, Virgile prêtait à Pallas, un de ses compagnons, l'adresse d'une prière qu'il faisait à Thybris dont une tradition considérait que le nom d'origine étrusque avait précédé celui de Tiberis. Pallas, dans sa prière, promettait au roi-dieu d'accrocher à un chêne, *Quercus*, les dépouilles d'Halensus après la victoire :

Virgile, *Enéide*, X, 421-423

*Da nunc, Thybri pater, ferro, quod missile libro, / fortunam atque uiam duri per pectus Halaesi. / Haec arma exuuiasque uiri tua **quercus** habebi*

« A ce fer que je brandis pour le lancer, grand Thybris, donne maintenant heureuse chance et bonne route à travers la poitrine d'Halesus. Les armes, les dépouilles de l'homme, ton chêne les aura »⁵⁵¹.

Dans ce second texte, l'image du chêne, le lieu de dépôt des armes d'Halensus, s'insère dans un présent immédiat, celui de la victoire du camp troyen que Virgile plaçait dans le futur en décrivant les armes d'Enée données par Vénus qui retracent les futures victoires romaines. L'image du chêne pédonculé qui illustrait la victoire de Pallas, Virgile l'utilisait aussi pour le dépôt des armes de Mézence⁵⁵² celles d'Acron pendues à une *Quercus* par Romulus. Dans tous les cas il s'agit de montrer l'histoire conquérante de Rome.

Virgile associait chacune des deux images de la *Quercus ilex* et de la *Quercus robur* à deux idées parallèles. L'yeuse est employée dans un contexte funéraire et dans celui des prophéties. L'yeuse répond à cette double concordance parce qu'elle renvoie, sur le plan symbolique, à l'idée de permanence, de constance, d'enseignement, de mise en relation entre deux mondes, celui des dieux et de la terre des hommes ou celui des souterrains et celui du sol où les hommes vivent. Du point de vue botanique, l'idée de la permanence de Rome vient de la constatation que la *Quercus ilex* est un arbre sempervirent dont le bois très dur permet une durabilité remarquable. Son écorce principalement, séchée et pulvérisée, fournissait un tan qui, mélangé à des substances aromatiques, était employé, entre autres, dans l'embaumement des corps⁵⁵³.

Quand à la métaphore de la *Quercus robur*, Virgile l'employait dans un contexte guerrier qui sous-entendait une victoire liée de manière plus ou moins directe avec

⁵⁵⁰ Virgile, *Enéide*, IX, 677-682, Trad. J. Perret, 1980, p. 31

⁵⁵¹ Virgile, *Enéide*, X, 421-423, Trad. J. Perret, 1980, p. 59

⁵⁵² *vota deum primo uictor soluebat Eoo. / Ingentem quercum decisis undique ramis / constituit tumulo fulgentiaque induit arma, / Mezenti ducis exuuias*, « Dès l'aube pourtant exécutait, maintenant en vainqueur, ses promesses envers les dieux. Il dresse sur un tertre un chêne énorme dont il a abattu les branches, il les revêt des armes étincelantes, dépouilles de Mézence le grand chef », Virgile, *Enéide*, XI, 4-7, Trad. J. Perret, 1980, p. 84

⁵⁵³ Rameau, Mansion, *Flore forestière française, la flore méditerranéenne* T. 3, 1989, p. 843 ; voir . J. Viray, *Traité de pharmacie théorique et pratique, contenant les éléments, l'analyse et les formules de tous les médicaments, leurs préparations chimiques et pharmaceutiques, classées méthodiquement*, Ed. Rémond, Paris, 1823

Zeus-Jupiter. Ce qui ramène, du point de vue végétatif, au tronc droit de l'arbre (vaillance des guerriers), à sa haute stature (hauteur prodigieuse des Cyclopes, de Pandare et Bitias) que couronne une frondaison étendue et large (pouvoirs de Zeus-Jupiter). Ainsi, Virgile interrompait la narration de *l'Enéide* par des passages qui mettaient en perspective l'histoire romaine des descendants d'Enée, lui-même porteur d'une origine troyenne et d'une tradition qui le rattachait à l'Ida, berceau de Zeus-Jupiter. Dans le chant I, c'était Jupiter qui révélait à Vénus la venue d'Enée à Lavinium et les guerres qu'il serait amené à affronter et à remporter⁵⁵⁴. Dans le chant VI, c'était Anchise qui expliquait à Enée le défilé des hommes héroïques passés et futurs⁵⁵⁵ et entre les vers 626 et 730 du chant VII, la description du bouclier d'Enée donnait l'occasion à Virgile de retracer une nouvelle fois les perspectives de l'histoire future de Rome depuis le temps d'Enée jusqu'à l'époque d'Auguste.

Plus encore que le chêne pédonculé, l'yeuse du Tibre a été à la jonction directe entre le passé grec de Rome que Virgile rapportait à la tradition italique d'un Latium présenté à l'égal de l'Arcadie⁵⁵⁶ et le présent qu'Anchise montrait à Enée, quand le héros l'avait rencontré aux Enfers grâce au rameau d'or de l'yeuse, celui de l'aboutissement de la montée de la puissance romaine jusqu'à son apogée sous Auguste⁵⁵⁷. G. Dumézil remarquait que l'affrontement entre Mézence et Enée, sous les auspices de Jupiter, était un affrontement entre deux avenir du Latium présentés comme possibles avec ou sans la fondation de Rome et qu'à ce titre, la victoire revenait obligatoirement à Enée, parce qu'à travers Troie, Albe et Lavinium, c'était l'avènement nécessaire de Rome qui se jouait⁵⁵⁸. H. De la Ville de Mirmont remarquait à juste titre que le Jupiter de *l'Enéide* était « le Jupiter Optimus Maximus de Rome », un dieu impartial, équitable et bienveillant que tous les protagonistes de l'épopée invoquaient et prenaient à témoins⁵⁵⁹.

L'yeuse découverte au bord du Tibre qui désignait enfin un lieu précis que les prophéties successives, vagues pour les premières, l'Ausonie, puis de plus en plus intelligibles, la terre italique, le Latium, concrétisait la possibilité pour Enée de pouvoir déposer les Pénates. Enée les portaient depuis Troie malgré toutes les vicissitudes dont il avait été l'objet. Au chant II de *l'Enéide*, ce fut Hector lui-même qui confia à Enée la garde des Pénates ce que ne pût faire Panthos, le prêtre d'Apollon, malgré sa piété⁵⁶⁰. Virgile, à plusieurs reprises dans *l'Enéide*, faisait des Pénates un guide

⁵⁵⁴ Virgile, *Enéide*, I, 257-266

⁵⁵⁵ Virgile, *Enéide*, VI, 756-853

⁵⁵⁶ *sed tunc pascebant herbosa Palatia uaccae / et stabant humiles in Iouis arce casae. / lacte madens illic suberat Pan illicis umbrae / et facta agresti lignea falce Pales, / pendeatque uagi pastoris in arbore uotum*, « Mais alors que des génisses paissaient l'herbe du Palatin et d'humbles cabanes se dressaient sur l'emplacement du temple de Jupiter, arrosé de lait, Pan reposait, là, à l'ombre d'une yeuse auprès d'une Palès en bois façonnée avec un fer rustique », Tibulle, *Élégies*, II, 5, 27-29, Trad.M. Ponchont, (1926), 2003, p.109

⁵⁵⁷ Virgile, *Enéide*, VI, 789

⁵⁵⁸ Dumézil, « Virgile, Mézence et les Vinalia », *L'Italie préromaine et la Rome républicaine*, 1976, p. 256

⁵⁵⁹ H. de la Ville de Mirmont, *Apollonios de Rhodes et Virgile, la mythologie et les dieux dans les Argonautiques et l'Enéide*, 1894, p. 220

⁵⁶⁰ *Sacra suosque tibi commendat Troia penatis / hos cape faorum comites, his moenia quaere*, « Troie te confie ses choses saintes et ses Pénates, prend-les comme compagnons de tes destins », Virgile, *Enéide*, II, 293-294, Trad. J. Perret, 1977, p. 49 ; *Praestat Trinacrii metas lustrare Pachyni / Cessantem longos et circum flectere cursus / quam semel informem uasto uidisse sub antro / Scyllam et caeruleis canibus resonantia saxa*, « Mieux vaut passer au large du Pachymum trinacien, tarder un peu, arrondir un long détour qu'avoir vu une seule fois dans son antre démesurée l'informe Scylla et ses écueils battus par l'aboi de ses chiens sombres » *Enéide*, II, 429-432, Trad. J. Perret, 1977, p. 91

prophétique qui indiquait à Enée sa véritable destination. En Thrace, Enée qui espérait s'y installer, se souvenait les liens des Troyens avec le royaume de Lycurgue⁵⁶¹. Les Pénates apparaissaient encore en territoire grec lorsqu'en Crète, Enée les vit dans un songe au cours duquel ils le détrompèrent sur l'idée qu'il avait de fonder un établissement dans l'île⁵⁶². En effet, Denys d'Halicarnasse attestait de la jonction indéfectible entre l'Enée troyen et celui qui avait découvert Lavinium lorsqu'il relatait qu'Ascagne n'avait pas voulu transférer de Lavinium à Albe la Longue, la nouvelle ville qu'il construisait, les dieux ancestraux domestiques apportés par son père :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 67, 2-3

ἄνδρας δὲ τοὺς ἐπιμελησομένους αὐτῶν ἐκ τῆς Ἰθάκης εἰς τὸ Λαοῦϊνον αὐθις ἐποίκους μεταγαγεῖν. καὶ ἐγένοντο οἱ πεμφθέντες ἑξακόσιοι μελεδωνοὶ τῶν ἱερῶν αὐτοῖς μεταναστάντες ἐφεστίοις ἡγεμῶν δ' ἐπ' αὐτοῖς ἐτάχθη Αἴγεστος. Τοὺς δὲ θεοὺς τούτους Ῥωμαῖοι μὲν Πενάτας καλοῦσιν

«[la solution de savoir si les Pénates apportés par Enée devaient rester à Lavinium ou transportés à Albe] c'était de laisser demeurer en place les statues et de faire partir d'Albe des gens qui, en nouveaux colons, se réinstalleraient à Lavinium pour s'occuper d'elles. C'est ainsi que furent envoyés six cents hommes préposés à la garde des objets sacrés, qui déménagèrent avec leurs maisonnées. A leur tête fut placé comme chef Aigestos. Ces dieux-là les Romains les nomment Pénates »⁵⁶³.

Pour P. Grimal le souci constant de Virgile de maintenir une cohérence entre l'Italie et des origines troyennes avait aussi pour origine la tradition dans laquelle les Pénates étaient originaires d'Espérie⁵⁶⁴ et qu'à ce titre, leur dépôt par Enée dans le Latium n'était qu'un retour⁵⁶⁵.

La mise en avant des Pénates par le poète prenait alors un caractère politique qui servait à justifier les actions d'Auguste. Servius avait noté comment Virgile avait

⁵⁶¹ *Terra procul uastis colitur Mauortaia campis, /Thracas arant, acri quondam regnata Lycurgo, / hospitium antiquum Troiae sociique Penates, / dum Fortuna fuit*, « « Une terre habitée, au loin la terre de Mars déploie ses vastes plaines que labourent les Thraces, royaume jadis du farouche Lycurgue, nation liée à Troie depuis toujours, Pénates alliées des nôtres tant que notre fortune dura », Virgile, *Enéide*, III, 13-16, Trad. J. Perret, 1977, p. 75

⁵⁶² *Nox erat, et terris animalia somnus habebat : /effigies sacrae diuom*

Phrygiique Penates, / quos mecum a Troia mediisque ex ignibus urbis, / extuleram, uisi ante oculos adstare iacentis /in somnis, multo manifesti lumine, « C'était la nuit et sur la terre tous les vivants étaient sous la loi du sommeil ; les images sacrées des dieux et des Pénates phrygiens que j'avais avec moi emportés de Troie et du milieu des femmes de la ville, je les vis devant mes yeux, présents, comme je gisais dans mes songes », Virgile, *Enéide*, III, 147-151, Trad. J. Perret, 1977, 1825, p. 80, J. Perret indique dans ses « Notes complémentaires » que Virgile entretenait le doute sur l'état de veille d'Enée : deux interprétations sont possibles ; soit il dormait et son sommeil était peuplé de rêves, soit il était éveillé, soumis à des visions ; III, 170-171, *Corythum terrasque requirat / Ausonias; Dictaeta negat tibi Iuppiter arua*, « Qu'il cherche Corythe et les terres d'Ausonie : Zeus te refuse les champs Dictéens », Trad. J. Perret, 1977, p. 81

⁵⁶³ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 67, 2-3, Trad. V. Fromentin, (1998), 2006, p. 177 ; V. Fromentin insiste sur la valeur collective des Pénates qui étaient censés protéger la survie de la communauté. Elle mentionne aussi qu'un culte des Pénates était effectivement rendu à Lavinium pendant la République car, chaque année, les plus hauts magistrats à leur entrée en charge se rendaient dans la cité pour sacrifier aux Pénates et à Vesta, « Notes complémentaires », p. 264

⁵⁶⁴ Virgile, *Enéide*, III, 148-149, *effigies sacrae diuom Phrygiique Penates, / quos mecum a Troia mediisque ex ignibus urbis*, « Les images sacrées des dieux et les Pénates phrygiens, que j'avais emportés de Troie au milieu de la ville en flammes », Trad. A. Bellessort, (1925), 1970, p. 74 ; *Enéide*, III, 163-164

⁵⁶⁵ Grimal, *Virgile ou la seconde naissance de Rome*, 1985, p. 188

justifié la bataille d'Actium⁵⁶⁶ : la guerre contre Antoine n'avait pas été une guerre intestine mais une guerre extérieure, entreprise dans les formes du droit parce que les Pénates et le peuple étaient du côté d'Auguste :

Servius, *Commentaire à l'Énéide*, VIII, 678

bellum iustum : Sed quia belli ciuilibus triumphus turpis uidetur, laborat poeta ut probet iustum bellum fuisse, dicens Augustum esse 'cum patribus populoque penatibus et magnis dis', contra cum Antonio auxilia peregrina et monstrosa Aegypti numina. Et re uera in exercitu Antonii omnes barbari fuerunt

« Or comme le triomphe de la guerre civile semble honteux, le poète s'efforce de montrer que cela a été une guerre juste, en disant qu'Auguste avait à ses côtés les Pères et le peuple, les Pénates et les Grands Dieux », et qu'en revanche des aides étrangères et des divinités monstrueuses d'Égypte assistaient Antoine. Et vraiment, tous furent des barbares dans l'armée d'Antoine»⁵⁶⁷.

Au centre du bouclier posé au pied d'un chêne pédonculé c'était bien la grande bataille qui « opposa l'Occident à l'Orient », écrit P. Grimal, qui était décrite par Virgile. La longue série des événements depuis la fondation de Rome jusqu'à la divinisation de César, poursuit l'historien, était un gage donné aux Romains sur la justification de leur destin.

Le choix du chêne pédonculé comme lieu de dépôt des armes d'Énée et l'aperçu de l'histoire romaine, illustrée sur le bouclier, Virgile devait les rassembler pour expliciter comment la conquête de l'Empire romain s'était construite sur la force d'âme dont avait fait preuve Énée en dépit de ses errements et de ses fautes et qui avait abouti aux actions d'Auguste doué d'une grande force d'âme égale à celle d'Énée⁵⁶⁸.

le chêne pédonculé était la meilleure illustration végétale pour affirmer la justesse⁵⁶⁹ des guerres qu'Énée entreprenait où le héros se comportait comme un général qui n'était pas sûr de la victoire, mais qui, par les auspices, avait eu l'accord formel des divinités et pour affirmer que le respect des règles de droit avait été couronné de succès⁵⁷⁰.

Dans le passage sur la remise des armes par Vénus, Virgile les qualifiait par le terme *radiantia*, issu du verbe *radio*, « munir de rayons, rendre rayonnant » et dans le passage concernant les armes de Mézence, Virgile les qualifiait de *fulgentia*, issu du verbe *fulgeo* que A. Ernout et A. Meillet traduisaient par « briller, faire des éclairs »

⁵⁶⁶ Virgile présentait la victoire d'Actium comme, un des points culminants de son principat, *At Caesar, triplici inuectus Romana triumpho / moenia, dis Italis uotum immortale sacrat, / maxuma tercentum totam delubra per urbem*, « Mais César en un triple triomphe entrant dans les murs de Rome consacrait aux dieux italiens, impérissable offrande, les trois cents grands temples par toute la ville », Virgile, *Énéide*, VIII, 714-716 Trad. J. Perret (1978), 1993, p. 146

⁵⁶⁷ Servius, *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, G. Thilo et H. Hagen, Leipzig, 1881, p. 204

⁵⁶⁸ Virgile, *Énéide*, VI, 781-782

⁵⁶⁹ L'issue de la guerre d'Énée contre Turnus devait être la défaite de Turnus car il avait enfreint les règles en accord avec les dieux d'une *iustum bellum* malgré les interventions de Junon, Virgile, *Énéide*, VII, 620-622, *Tum regina deum caelo delapsa morantis / impulit ipsa manu portas et cardine uerso / belli ferratos rumpit Saturnaia postis*, « Alors la reine des dieux, descendue du ciel, poussa elle-même de sa main les portes trop lentes et, les faisant pivoter, rompt, fille de Saturne, les battants ferrés de la guerre », Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 106

⁵⁷⁰ Pour rappel, Virgile se référait au chêne pédonculé, *Quercus*, lorsqu'Énée accrocha à un chêne les armes du tyran Mézence qu'Énée avait vaincu *Ingentem quercum decisis undique ramis constituit tumulo fulgentiaque induit arma, Mezenti ducis exuuias, tibi, magne, tropaeum, bellipotens*, « il dresse sur un tertre un chêne énorme » dont il a abattu les branches, il le revêt d'armes étincelantes, dépouilles de Mézence, le grand chef, trophée pour toi, puissant maître de guerre », Virgile, *Énéide*, XI, 5-8, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 84; voir D. Briquel, « La fabrication d'un tyran : Mézence chez Virgile », In *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°2, 1995. p. 176. ; nous retrouvons l'image de la *Quercus* utilisée pour signifier la victoire lorsque Romulus avait accroché à un chêne pédonculé les armes d'Acron

mais aussi par « éclat » dans le sens physique et moral⁵⁷¹. Ces deux emplois exploitent deux images du rapport complémentaire entre le divin et le terrestre : Vénus qui n'appartient pas au monde terrestre mais, par le don des armes, donne sur la terre, les moyens à Enée d'affermir son courage. Dans le cas de Mézence, ses armes étaient aussi puissantes que la foudre de Jupiter, mais par son courage exceptionnel, Enée avait su le vaincre et c'était à Jupiter qu'il offrait les dépouilles de son ennemi. Ces démonstrations trouvaient à Rome leur concrétisation lorsque les Romains assistaient à la cérémonie qui récompensait le courage du citoyen romain par l'attribution de la couronne civique faite en feuilles de chêne.

Plutarque résumait bien l'esprit dans lequel les Romains comprenaient l'emploi du chêne pour la couronne civique. Outre le fait que le chêne était un arbre familier du paysage, apprécié pour sa verdure et sa fertilité, il était avant tout l'arbre de Zeus poliade :

Plutarque, « Vie de Coriolan », 3, 3

ὡς οὖν ἐκράτησεν ὁ στρατηγός, ἐν πρώτοις ἐκεῖνον ἐστεφάνωσε δρυὸς στεφάνῳ. τοῦτον γὰρ ὁ νόμος τῷ πολίτην ὑπερασπίσαντι τὸν στέφανον ἀποδέδωκεν, εἴτε δὴ μάλιστα τιμήσας δι' Ἀρκάδας τὴν δρῦν, βαλανηφάγους ὑπὸ τοῦ θεοῦ χρησμῷ προσαγορευθέντας, εἶθ' ὡς ταχὺ καὶ πανταχοῦ δρυὸς οὖσαν εὐπορίαν στρατευσόμενοις, εἴτε Διὸς Πολιέως ἱερὸν ὄντα τὸν τῆς δρυὸς στέφανον οἰόμενος ἐπὶ σωτηρίᾳ πολίτου δίδοσθαι πρεπόντως.

« Après la victoire, le général le récompensa [Marcius] parmi les premiers en lui remettant une couronne de chêne. C'est la couronne que la loi accorde à celui qui a sauvé un concitoyen en le couvrant de son bouclier. Le choix de l'arbre s'explique soit parce qu'on aura voulu honorer le chêne à cause des Arcadiens qu'un oracle du dieu a appelés mangeurs de glands, soit parce qu'on trouve aisément cet arbre partout où l'on fait campagne, soit parce que, la couronne de chêne, étant consacrée à Zeus Polieus, elle semblait convenir pour récompenser le sauveur d'un citoyen »⁵⁷².

Auguste ne manqua pas de se faire attribuer par le Sénat en 27 ap. J.-C la couronne civique⁵⁷³ qui illustre les quatre vertus de l'empereur, le courage, la clémence, la justice et la piété et qu'il eut le droit de faire représenter au-dessus de la porte d'entrée de sa maison sur le Palatin. La couronne, encadrée par deux lauriers signait en quelque sorte comment la *Victoria Augusti* avait permis d'établir une *Pax Augusta*, les deux termes recouvrant d'ailleurs les mêmes faits d'honneur, de vertu et de paix⁵⁷⁴.

⁵⁷¹ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 259

⁵⁷² Plutarque, « Vie de Coriolan », *Vies des hommes illustres*, 3, 3, Trad. R. Flacelière, E. Chambry, (1964), 1969, p. 178 ; R. Flacelière précise dans ses « Notes complémentaires » que dans l'esprit de Plutarque, le dieu de l'oracle était Apollon et que les Arcadiens étaient les ancêtres des Romains à cause d'Evandre, p. 248

⁵⁷³ Cet honneur avait été accompagné de l'attribution par le Sénat d'un bouclier votif, *Senatus / Populus romanus / Imperatori Caesar divi filio Augusto / Co(n) s(uli) VIII dedit clupeum / Virtus clementiae / iustitiae pietatis erga / Deos patriamque*, Le Sénat et le peuple Romain à l'empereur César Auguste, fils du divin fils (Jules), consul pour la 8ème fois, ont offert ce bouclier en hommage à son courage, à sa clémence, à sa justice et à sa piété envers les dieux et la patrie

⁵⁷⁴ Voir W. Haase, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung. Kerkonstantinisches Christentum : apostolische Vater und Apologeten. 2, Principat. 27. 1*, Ed. De Gruyter, Berlin, 1993

Le rapprochement établi par Plutarque entre la couronne civique en feuilles de chêne et Zeus dodonéen, D. Dumézil le faisait pour l'affrontement entre Enée et Mézence et la défaite de ce dernier. La victoire d'Enée avait été considérée par les Romains comme nécessaire au monde, compte tenu de la mission universelle dont Rome serait investie, et comme acquise d'avance par l'acquiescement de Jupiter⁵⁷⁵.

Dans l'éloge que faisait Ovide d'Auguste, le poète rappelait les ascendances troyennes de Rome⁵⁷⁶ et plaçait l'empereur au rang des divinités⁵⁷⁷ et n'omettait pas de rappeler sa puissance qu'il tenait de la faveur de Jupiter dont le chêne était le symbole autant divin qu'humain :

Ovide, *Fastes*, I, 607-614

sed tamen humanis celebrantur honoribus omnes, / hic socium summo cum Ioue nomen habet. / Sancta uocant augusta patres, augusta uocantur / templa sacerdotum rite dicata manu : /huius et augurium dependet origine uerbi / et quodcumque sua Iuppiter auget ope. / augeat imperium nostri ducis, augeat annos, / protegat et uestras querna corona fores:

« Cependant, tous ceux-là ne sont célébrés que par des honneurs humains : celui-ci [Auguste] partage son nom avec le souverain Jupiter. Nos pères appellent « auguste » tout ce qui est sacré ; on appelle « augustes », les temples rituellement consacrés par la main des prêtres. C'est de l'origine de ce mot que vient *augurium* [augure] et tout ce que Jupiter accroît [*auget*] par son assistance. Puisse-t-il accroître l'empire de notre chef, accroître le nombre de ses années ; puisse la couronne de feuilles de chêne protéger votre porte ! »⁵⁷⁸.

Homère avait aussi fait une comparaison analogue entre la vaillance d'Hector et le chêne. De même que Virgile, il avait employé le terme générique du chêne, *δουρός*, *Quercus* qui caractérisait l'âme grecque d'Hector :

Homère, *Iliade*, III, 58-64

Ἀλέξανδρος θεοειδής·Ἐκτορ ἐπεὶ με κατ' αἴσαν ἐνείκεσας οὐδ' ὑπὲρ αἴσαν·/ αἰεὶ τοι κραδίη πέλεκυς ὡς ἐστὶν ἀπειρής / ὅς τ' εἶσιν διὰ δουρός ὑπ' ἀνέρος ὅς ρά τε τέχνη / νήϊον ἐκτάμνησιν, ὀφέλλει δ' ἀνδρὸς ἐρωήν·/ ὡς σοὶ ἐνὶ στήθεσσι

« Alexandre [Troyen] pareil aux dieux répond : « Hector, tu as raison de me prendre à parti ; c'est de stricte justice. Ton cœur, à toi, toujours est inflexible ; on croirait voir la hache qui entre dans le bois, quand, aux mains de l'artisan taillant la quille d'une nef, elle aide l'effort de l'homme. Ton cœur est aussi ferme au fond de ta poitrine »⁵⁷⁹.

Le chêne était le double symbole de la toute puissance de Zeus-Jupiter et de celle de Rome acquise par la vaillance de son peuple. Virgile rapportait la puissance romaine à

⁵⁷⁵ G. Dumézil, « Virgile, Mézence et les Vinalia ». *L'Italie préromaine et la Rome républicaine. Mélanges offerts à Jacques Heurgon*, Ed. École Française de Rome, Rome, 1976. P. 256

⁵⁷⁶ Ovide, *Fastes*, I, 523-524

⁵⁷⁷ Ovide, *Fastes*, I, 529-534

⁵⁷⁸ Ovide, *Fastes*, I, 607-614, Trad. R. Schilling, 1992, p. 23

⁵⁷⁹ Homère, *Iliade*, III, 58-64, Trad. P. Mazon, (1937), 1972, p. 72

« Mais Enée, car de toute évidence les prédictions étaient accomplies, voyant qu'à cet endroit la terre était mauvaise, la mer éloignée et qui plus est, dépourvue de bon mouillage, se trouvait dans l'embarras, ne sachant s'il leur fallait obéir à l'oracle et s'installer à cet endroit où ils mèneraient une existence pénible sans profiter d'aucune avantage ou bien plus loin à la recherche d'une terre meilleure »⁵⁸⁴.

Le pseudo-Aurelius Victor, citant Caton, reprenait cette idée de pauvreté de l'environnement de la future Lavinium et il la complétait par l'idée que cette simplicité n'était que le prélude d'une prospérité future dont Albe serait la première représentante :

Pseudo-Aurelius-Victor, *O. G. R.*, 12, 5

At Cato in Origine generis Romani ita docet: suem triginta porculos peperisse in eo loco, ubi nunc est Lavinium, cumque Aeneas ibi urbem condere constituisset propterque agri sterilitatem maereret, per quietem ei uisa deorum penatum simulacra adhortantium, ut perseueraret in condenda urbe, quam coeperat; nam post annos totidem, quot foetus illius suis essent, Troianos in loca fertilia atque uberiores agrum transmigraturos et urbem clarissimi nominis in Italia condituros,

« Mais voici ce que Caton enseigne dans ses *Origines de la nation romaine*. La truie mit bas trente porcelets à l'endroit où se trouve aujourd'hui Lavinium. Comme Enée qui avait décidé d'y fonder une ville déplorait la pauvreté de ce sol, les statues des dieux Pénates lui apparurent en songe et l'exhortèrent à en poursuivre la construction déjà commencée. Car, après autant d'années que la truie avait mis bas les porcelets, les Troyens iraient s'établir en des lieux fertiles, sur un sol plus riche et fonderaient une ville au nom entre tous clair en Italie »⁵⁸⁵.

Le choix par Virgile des indices de l'yeuse et de la truie pour indiquer à Enée son établissement sur la terre de Lavinium, relève de deux raisons, l'une concrète, topographique, l'autre symbolique, leur rapport avec un établissement dynastique. La raison topographique relie le lieu de la découverte de l'yeuse et de la truie de celui des futures villes depuis l'emplacement de Lavinium jusqu'à celui de Rome. Pour J. Perret, ce n'était à l'embouchure du Tibre qu'Enée avait découvert la truie, mais à mi-chemin entre Rome et la mer. Du point de vue dynastique, la localisation du prodige était une première allusion faite par Virgile à ce qui serait la fondation d'Albe qui succéderait politiquement à celle de Lavinium⁵⁸⁶. La localisation du prodige qui se rapportait aux les monts Albains les *loci Albani* intégrés au territoire de la civilisation latine, inaugurerait la naissance d'un territoire plus large où se situerait Rome. Ce lien topographique entre l'histoire fondatrice d'Enée et celle de Romulus est aussi fondé sur le caractère albain du Tibre. Virgile attribuait au Tibre le vieux nom albain d'Albula⁵⁸⁷ qui aurait été le nom du roi albain Tiberinus. La sécheresse de la liste des

⁵⁸⁴ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 56, 2, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 160

⁵⁸⁵ Pseudo-Aurélius Victor, *O. G. R.*, 12, 5, Trad. J.-C. Richard, 1983, p. 90 ; pour J.-C. Richard, la future ville était Albe dont le nom se rapportait à la couleur blanche de la truie, « Notes complémentaires », p. 152

⁵⁸⁶ J. Perret, « Commentaire », Trad. Virgile, *Enéide*, V-VIII, 1993, p. 205 ; le nom même d'Alba s'expliquait par le souvenir de la truie prodigieuse

⁵⁸⁷ Virgile, *Enéide*, VIII, 330-332, *tum reges asperque immani corpore Thybris, /a quo post Itali fluium cognomine Thybrim /diximus, amisit uerum uetus Albula nomen*, « Alors furent les rois et le rude Thybris au corps gigantesque

rois d'Albe qui s'étaient succédés, livrée par Tite-Live, dont faisait partie Tiberinus, montre, selon A. Grandazzi, la défiance de l'historien à l'égard de la légende albaine. Varron lui-même qui n'avait pas été favorable à la divinisation des souverains albaïns⁵⁸⁸, faisait entrer dans leur liste les noms de Picus, de Faunus, ou Latinus-Latialis à propos desquels Varron⁵⁸⁹ employait les termes de *regem Latinorum*, un « roi des Latins »⁵⁹⁰.

Le lieu où poussait l'yeuse qui abritait la truie a une force symbolique égale à celle du prodige de l'animal avec ses trente petits. L'*Ilex* plaçait la zone albaine où Enée fondait Lavinium et qui recélait les Pénates troyennes en continuité avec la fondation même de Rome. Le Tibre créait un fil conducteur avec les deux premiers arbres fondateurs de Rome, le chêne et le figuier des jumeaux.

L'importance que donnait Virgile au rapport entre Rome et les rois des *loci Albani*, couronnés de rameaux de chêne lors de leur mariage selon J. Frazer⁵⁹¹, ascendance dont se prévalaient les Silvii, permettait de constituer une trace continue depuis la royauté albaine jusqu'à la royauté romaine dont le *rex* était le symbole le plus net⁵⁹². Nous ne savons pas si la couronne de chêne dont se paraient les rois albaïns, était faite de branches de chêne pédonculé ou d'yeuse, mais elle était une marque de la royauté à l'égal de la toge royale, symbole à la fois politique et religieux, dont Romulus, le roi-dieu était par excellence le représentant⁵⁹³.

Le lien entre les rois albaïns et Rome est perceptible dans le rite du *rex Nemorensis*, chargé du culte de Diane d'Aricie. Le rite qui avait pour rôle d'assurer une succession dynastique tenait, pour W. Déonna, de son caractère sacré⁵⁹⁴. G. Dumézil ne disait pas autre chose lorsqu'il écrivait que la fonction de *rex* n'était pas seulement une fonction politique mais d'abord une fonction sacerdotale puisque, parmi ses fonctions, le roi devait annoncer les dates de fêtes du mois au premier quartier de la lune⁵⁹⁵. Le

dont nous avons ensuite, nous Italiens, donné le nom au fleuve Thybris, l'antique Albula oublia son véritable nom », Trad. J. Perret, 1978, p. 131

⁵⁸⁸ A. Grandazzi, « Les Rois d'Albe : analyse d'une tradition », *Alba Longa, histoire d'une légende*, 2008, p. 139, 144

⁵⁸⁹ *Sed de Tiberis nomine anceps historia; nam et suum Etruria, et Latium suum esse credit; quod fuerunt qui ab Thebri vicino regulo Veientum, dixerint appellatum Thebrim; sunt qui Tiberim priscum nomen Latinum Albulam uocitatum litteris tradiderint, posterius propter Tiberinum regem Latinorum mutatum, quod ibi interierit, nam hoc eius ut tradunt sepulcrum*, « Quant à l'origine du nom du Tibre, l'Etrurie et le Latium se le disputent. Selon les Etrusques, Tibre viendrait du nom d'un petit roi de Véies, ville voisine, lequel s'appelait Thebris ; selon les Latins, l'ancien nom du Tibre serait Albula, nom qu'il aurait perdu pour celui qu'il a aujourd'hui, en mémoire de Tiberinus, roi du Latium, mort dans les eaux de ce fleuve, qui est regardé comme son tombeau » Varron, *De la langue latine*, V, 4, 30, Trad. M. Nisard, 1863, p. 481

⁵⁹⁰ Pour B. Liou-Gille, l'expression de Latinorum signifiait que Latinus roi-dieu des Latins, comme Faunus et Picus, était une qualification d'une communauté à naître qui n'existait pas encore. La qualité de rois civilisateurs de Latinus, Faunus ou Picus qui apportaient aux hommes encore sauvages des éléments de civilisation, avait permis aux Romains de devenir des hommes emprunts d'humanitas, « Naissance de la ligue latine. Mythe et culte de fondation », *Revue belge de philologie et d'histoire*, T. 74-1, 1996, p. 75

⁵⁹¹ J. Frazer, « Les rois de Rome et d'Albe », *Le rameau d'or*, T. 2, p. 363-364 (363-374) ; J. Frazer écrivait, « Beaucoup de peuples ont célébré le mariage sacré des puissances des plantes et des eaux dont le but de fertiliser la terre et que dans ces rites, le rôle de mariés divins échoit souvent à des hommes ou des femmes. Dans le bosquet sacré de Némi, un hymen unissant chaque année le Roi mortel du Bois à Diane, la Reine immortelle du Bois. Dans le bois, un personnage important était la nymphe Egérie que les femmes enceintes adoraient parce qu'elle pouvait, comme Diane, leur accorder une délivrance facile. », (363)

⁵⁹² J. Frazer, « Les rois de Rome et d'Albe », *Le rameau d'or*, T. 2, p. 366 ; Frazer écrivait en substance, Si donc les rois de Rome prétendaient être les représentants ou les incarnations de Jupiter, Dieu du ciel, du tonnerre et du chêne, il est naturelle de penser que la dynastie albaine qui portait le nom de Silvii, ou du Bosi, et ce ne peut être par hasard que, dans la vision des gloires historiques de Rome relevée à Enée dans les Enfers, Virgile ait représenté toute la lignée des Silvii comme couronnée de chêne, (366)

⁵⁹³ N. Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 363.

⁵⁹⁴ Déonna, « L'ex-voto de Cypsélos à Delphes », *Revue d'histoire des religions*, 1951, p. 10

⁵⁹⁵ Altheim, *La religion romaine antique*, 1955, p. 172 ; Dumézil, *Idées romaines*, 1969, p. 160

règlement particulier du sanctuaire de Nemi, qui stipulait que même un esclave fugitif pouvait briguer la succession, exigeait que le prétendant ait cueilli un rameau d'un arbre particulier du bois sacré de Diane et en ait frappé le roi en place Le *rex Nemorensis*, qui prenait le titre de « Roi du Bois », était le successeur de la dynastie Albaine des Silvii dont les rois étaient couronnés de rameaux ce chêne, selon J. Frazer⁵⁹⁶.

Stace qui reprenait l'idée d'une Diane d'Aricie hellénisée⁵⁹⁷, dont le sanctuaire était situé dans les monts Albains sur la rive nord du lac de Nemi, rappelait aux Romains ce culte mystérieux dans lequel les bois avaient une place importante :

Stace, *Silves*, III, 1, 52-62,

Tempus erat caeli cum torrentissimus axis / incumbit terris ictusque Hyperione multo/ acer anhelantis incendit Sirius agros. / iamque dies aderat profugis cum regibus aptum / fumat Aricinum Triuiaie nemus et face multa / conscius Hippolyti splendet lacus; ipsa coronat / emeritos Diana canes et spicula terget / et tutas sinit ire feras, omnisque pudicis / Itala terra focis Hecateidas excolit idus. / ast ego,

« C'était la saison où la voute céleste fait peser leur la terre sa plus forte chaleur et où, frappé des coups redoutables d'Hypérion, l'ardent Sirius embrase les campagnes haletantes. Et déjà était arrivé le jour où à Aricie la fumée des torches s'élève du bois sacré de Trivia, fait pour donner la royauté à des esclaves fugitifs et où de nombreux flambeaux font resplendir le lac qui connut le secret d'Hyppolyte ; Diane elle-même couronne de fleurs ses chiens d'élite, elle dérouille ses dards et laisse les bêtes sauvages aller en sécurité tandis qu'à ses chastes foyers toute la terre d'Italie célèbre les ides d'Hécate⁵⁹⁸.

Mais le culte de Nemi et Diana Nemorensis fut oublié au profit de celui du sanctuaire fédéral de l'Aventin substitut du sanctuaire latin quand Rome prit la tête de la confédération latine⁵⁹⁹. L'yeuse d'Enée dans le domaine de Latinus dont la légitimité royale était attestée par la protection d'Apollon, préfigurait l'accession d'Enée au titre de roi que Virgile reliait aux rois de Rome et à leurs conquêtes pour asseoir le début de l'empire romain⁶⁰⁰.

Il existe un second lien entre le chêne d'Enée, *Ilex*, et la fondation de Rome. *Ilex* rappelait le nom de la mère des jumeaux fondateurs, la vestale désignée par le nom de Rhéa Silvia et/ou d'Ilia⁶⁰¹. Varron rappelait que le nom d'Albe, en rapport avec la

⁵⁹⁶ Frazer, « Le roi magicien dans la société primitive », *Le Rameau d'or*, 1981, p. 20

⁵⁹⁷ La participation de l'ensemble des régions alliées des Latins au culte fédéral du sanctuaire de Nemi qui aurait été fondé par Servius Tullius sur le modèle de l'Artémision d'Ephèse, soulignait la puissance de Rome et sa domination sur le Latium, F.-H. Massa-Pairault, « Diana Nemorensis, déesse latine, déesse hellénisée », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 81, 1969. p. 426

⁵⁹⁸ Stace, *Silves*, III, 52-62, Trad. H.-J. Izaac, (1943), 2003, p. 99

⁵⁹⁹ M. Le Glay, *La religion romaine* 1991, p. 23

⁶⁰⁰ *Qui iuuenes! Quantas ostentant, aspice, uires, / atque umbrata gerunt ciuili tempora quercu! / Hi tibi Nomentum et Gabios urbemque Fidenam, / hi Collatinas imponent montibus arces, / Pomētios Castrumque Inui Bolamque Coramque.*, « Quels hommes ! Vois la force qu'ils font paraître, vois leurs tempes qu'ombrage le chêne de la couronne civique. Ceux-ci fonderont pour toi Nomentum et Gabies et la ville de Fidènes, ils imposeront aux montagnes les citadelles de Collatia, Pomētii, Castrum Inui et Bola et Cora », Virgile, *Enéide*, VI, 771-775, Trad. J. Perret, 1978, p. 72

⁶⁰¹ Gagé, Jean. *Huit recherches sur les origines italiennes et romaines*, 1950, p. 203

trouée découverte par Enée, était aussi la ville où était née Rhea Silvia, la mère de Romulus :

Varron, *De la langue Latine*, V, 32, 144

Hinc post triginta annos oppidum alterum conditur, Alba; id ab sue alba nominatum. Haec e nauis Aeneae cum fugisset Lauinium, triginta parit porcos; ex hoc prodigio post Lauinium conditum annis triginta haec urbs facta, propter colorem suis et loci naturam Alba Longa dicta. Hinc mater Romuli Rhea, ex hac Romulus, hinc Roma.

« Trente ans après [la fondation de Lavinium] eut lieu la fondation d'Albe, ainsi nommée en mémoire d'une trie blanche qui s'était échappée du vaisseau d'Enée et réfugiée à Lavinium où elle avait mis bas trente petits. Le souvenir de ce prodige fit donner le nom d'Albe à la ville bâtie trente ans après la fondation de Lavinium et surnomme la longue à cause de la disposition du lieu. Dans cette ville naquit Rhéa, mère de Romulus dont le nom dérivé de Rhea fut l'origine de celui de Rome »⁶⁰².

Pour A. Carandini, la figure d'Ilia albaine évoquait celle de la déesse romaine Vesta, ce qui permettait à la religion romaine de passer d'un contexte albain à un contexte romain. En effet Tite-Live attribuait au sacerdoce romain de Vesta une origine albaine :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 20, 3

uirginesque Vestae legit, Alba oriundum sacerdotium et genti conditoris haud alienum. Iis, ut adsiduae templi antistites essent, stipendium de publico statuit, uirginitate aliisque caerimoniis uenerabiles ac sanctas fecit.

« Il [Numa] choisit en outre des jeunes filles pour le service de Vesta, sacerdoce d'origine albaine et qui s'apparentait à la famille du fondateur de Rome. Pour leur permettre de se consacrer exclusivement au service du temple, il leur donnait un traitement payé par l'Etat par le vœu de chasteté et par d'autres pratiques pieuses il les rendit vénérables et sacrées »⁶⁰³.

Vesta a été aussi assimilée à Rhea Silvia, ce qui permettait également de passer d'une civilisation à l'autre, de la civilisation grecque à la civilisation romaine⁶⁰⁴.

Une mythologie archaïque, rationalisée par les récits historiques de Rome, attribuait aux origines de l'*Vrbs* un ensemble de données topographiques, politiques et religieuses qui remontaient aux ascendances gréco-troyennes de Rome mais aussi, à des origines proprement italiennes qu'avait défendues Virgile. Du côté italien, la possibilité de créer une synergie entre le chêne *Ilex* et la déesse albaine Ilia (Rhea Silvia) avait conduit certaines familles romaines à essayer de relier leur propre nom à des ascendances latines albaines ou sabinnes (telle la gens des Fabii qui se réclamait d'une ascendance sabinne)⁶⁰⁵. L'image d'une force vitale, d'un principe d'immortalité qu'évoquait la variété *Quercus ilex*, abondante dans les monts albains, image

⁶⁰² Varron, *De la langue latine*, V, 32, 144, Trad. M. Nisard, 1863, P. 501

⁶⁰³ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 20, 3, Trad. G. Baillet, (1941), 2009, p. 69

⁶⁰⁴ A. Carandini, *La nascita di Roma*, 1997, p. 108

⁶⁰⁵ Voir J. Cels-Saint-Hilaire, *Dialogues d'histoire ancienne*, 1979, p.109 ; J. Cels-Saint-Hilaire écrit que Rome aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C. avait joui d'une expansion économique et une structuration de ses institutions qui avaient attiré des Grecs et des Etrusques. Ces immigrants avaient formé de nouvelles *gentes* et porté un nom qui révélait leurs origines étrusques, tels les Fabii, les Claudii

également attribuée à Ilia aurait liée la vestale à Tellus⁶⁰⁶. Par des glissements étymologiques et symboliques, la terre albaine sur laquelle poussait l'yeuse du Tibre était liée à Rhea Silvia que la tradition considérait comme la fille de Numitor, épouse de Mars et la mère de Romulus et Rémus⁶⁰⁷. Du point de vue religieux, le rapport de l'yeuse avec la terre, sol et divinité, Tellus, était manifeste pour les travaux agricoles auxquels le chêne fournissait le bois des outils notamment⁶⁰⁸.

Ainsi, l'yeuse du Tibre, par sa topographie, créait un pont entre des origines troyennes, albaines ou Sabines⁶⁰⁹ et Rome, Enée servant d'intermédiaire entre Troie et le Latium.

Le rapport de l'yeuse avec la terre a donc à voir avec le lieu où le roi Latinus faisait paître des troupeaux qui appartenait aux monts albains. Selon J. Perret, la présence du bétail explique que la truie soit un animal domestique qui puisse ensuite être sacrifié. Varron confirmait que la truie et ses trente petits était un animal domestique échappé des vaisseaux d'Enée ce qui lui permettait de créer un lien topographique et dynastique entre Lavinium et Albe-la-Longues, Enée et Ascagne⁶¹⁰. Latinus qui descendrait d'Ulysse et de Circé dont Virgile faisait la compagne de Picus⁶¹¹, avait aussi, selon Virgile, comme grand-père Picus⁶¹². Les domaines de Picus et de Faunus étaient des lieux mal définis, un domaine forestier qu'avait connu plus tard le roi Numa d'origine Sabine. C'est ainsi qu'Ovide décrivait la campagne au temps de Numa, qui passait aux yeux des Romains pour un roi historique au regard de Faunus et de Picus. Le paysage était une alliance entre des champs et la forêt sauvage :

Ovide, *Fastes*, IV, 649-652,

Silua uetus nullaque diu uiolata securi/ stabat, Maenalis sacra relicta deo. / Ille dabat tacitis animo responsa quieto / noctibus,

« il est une forêt antique, que depuis longtemps aucune hache n'avait touchée : elle était consacrée et réservée au dieu du Ménale. Celui-ci donnait des réponses aux dormeurs dans le silence de la nuit »⁶¹³.

⁶⁰⁶ Voir A. Grandazzi, « Les Rois d'Albe : analyse d'une tradition », *Alba Longa, histoire d'une légende*, 2008

⁶⁰⁷ Gagé, *Huit recherches sur les origines italiennes et romaines*, 1950, p. 201

⁶⁰⁸ *uomis et inflexi primum graue robur aratri, / tardaue Eleusinae matris uoluentia plaustra, / tribulaue traehaeque et iniquo pondere ratri, / uirgea pareterea*, « D'abord le soc et le bois pesant de l'aire cintré, le chariot à la marche lente de la Mère Eleusienne, les rouleaux, les traîneaux et les houes au poids énorme », Virgile, *Géorgiques*, I, 162-165, Trad. E. De-saint-Denis, (1957), 1994, p. 7

⁶⁰⁹ A. Grandazzi note que si les auteurs actuels pour considérer qu'il n'y a pas de liens, sauf associatifs, entre Sabins et Romains, cette ascendance romaine avait été défendue par les Romains de la République eux-mêmes, *Alba longa ; histoire d'une légende. Recherches sur l'archéologie, la religion, les traditions de l'ancien Latium*, 2008, p.

⁶¹⁰ Varron rangeait la truie dans la même catégorie de bétail que le cheval ou la vache, *Equa enim uentrem fert duodecim menses, uacca decem, ouis et capra quinos, sus quattuor*, « La jument par exemple porte un an, la vache dix mois, la truie quatre, la brebis cinq, et la chèvre autant », *Economie rurale*, II, 1 ; *De la langue Latine*, V, 32, 144, *Hinc post triginta annos oppidum alterum conditur, Alba; id ab sue alba nominatum. Haec e nauis Aeneae cum fugisset Lauinium, triginta parit porcos*, « Trente ans après la fondation d'Albe, ainsi nommée en mémoire d'une truie blanche qui s'était échappée du vaisseau d'Enée et s'était réfugiée à Lavinium où elle avait mis bas trente petits », Trad. M. Nisard, 1868, p. 501

⁶¹¹ Virgile, *Enéide*, VII, 189-191

⁶¹² *Rex arua Latinus et urbes / iam senior longa placidas in pace regebat. / Hunc Fauno et nympha genitum Laurente Marica / accipimus, Fauno Picus pater isque parentem / te, Saturne, refert, tu sanguinis ultimus auctor*, « Le roi Latinus, déjà sur le versant de l'âge, régnait sur des terres et des villes endormies dans une longue paix. Nous savons qu'il était né de Faunus et de la nymphe laurente Marcia ; Faunus était fils de Picus et ce dernier, ô Saturne, te proclame son père », Virgile, *Enéide*, VII, 45-49, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 84

⁶¹³ Ovide, *Fastes*, IV, 649-652, Trad. R. Schilling, 1993, p. 26 ; R. Schilling note l'identification de Faunus avec le dieu Pan qui résidait en Arcadie sur le mont Maenalos, « Notes », p. 127

il est le roi dont la statue à la *Regia* de Latinus était nantie des attributs royaux, politiques et religieux. Picus, roi, inséré dans la généalogie des rois mythiques que l'histoire ultérieure de Rome s'est appropriée, était, selon J.-Ch. Jolivet, le *rex augur* primordial, le devin pré-romuléen⁶¹⁸.

Le Faunus, roi, père de Picus, que Latinus éte allé consulter, régnait sur un paysage sauvage proche de celui du temps de Saturne⁶¹⁹, celui où la nature donnait sans retour laborieux de l'homme⁶²⁰. Saturne était un roi civilisateur qui avait amené les bergers nomades à la sédentarisation et leur avait appris les techniques agricoles⁶²¹. Enée, en découvrant un paysage du Latium encore sauvage, pouvait le rapporter au décor mythique du temps des origines, celui de Saturne et celui de Pan, où le sol fécond était cependant la promesse d'une perpétuation du groupe social.

Dans la tradition grecque, Pan fut le Pan Lykaïos des Arcadiens⁶²² avant d'être un dieu guerrier, souligne M. Jost. Mais, même en tant que divinité guerrière, au côté d'Artémis, Pan restait toujours extérieur au combat, tout au plus en bouleversait le déroulement normal voulu par Zeus. Pan, selon l'historienne, se plaçait dans un domaine à la limite de l'espace humain qu'il soit topographique ou symbolique⁶²³. Virgile avait établi implicitement un lien temporel entre les bois découverts par Enée où poussait l'yeuse et la grotte du Lupercal au pied du Palatin. Dans sa description généalogique des peuples qui habitèrent le site de Rome, le poète imaginait le paysage abrupt du site du Lupercal aux temps légendaires :

Virgile, *Enéide*, VIII, 342-344

*Hinc lucum ingentem quem Romulus acer Asylum /rettulit et gelida monstrat sub
rupe Lupercal, /Parrhasio dictum Panos de more Lycaeï.*

miratur: pennas in corpore uidit, « A plusieurs reprises la file du Titan renouvelles ses instances mais en vain ! « Tu ne resteras pas impuni, s'écrie-t-elle et Canente ne te reverra jamais ; ce que peut une amante, une femme outragée, tu vas l'apprendre par un exemple, ajoute-t-elle : mais aujourd'hui l'amante la femme outragée c'est Circé » Pui elle se tourne deux fois vers le couchant, deux fois vers le levant, trois fois elle touche le jeune homme de sa baguette et elle prononce trois incantations. Il fuit mais il s'étonne lui-même de courir plus vite que de coutume, il voit des plumes sur son corps, c'est un nouvel oiseau qui est devenu tout à coup hôte des forêts du Latium », Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 382-390, Trad. G. Lafaye, (1930), 1988, p. 102

⁶¹⁸ J.-Ch. Jolivet, « Picus dans l'*Enéide* et les *Métamorphoses* », *Aere Perennius*, 2006, p. 492

⁶¹⁹ pour Ch. Guittard l'ancienneté du culte de Saturne qui assumait alors un rôle de dieu agraire lui avait conféré la qualité de dieu chtonien et représentait le territoire de la vieille Italie, « Recherches sur la nature de Saturne des origines à la réforme de 217 av. J.-C », *Recherches sur les religions de l'Italie*, 1976, p. 52

⁶²⁰ Horace louait la vie dans un environnement forestier et champêtre un endroit idyllique où l'yeuse fournissait aux hommes une ombre bienfaisante, *Quid, si rubicunda benigni / corna uepres et pruna ferant, si quercus et illex / multa fruge pecus, multa dominum iuuet umbra? / Dicis adductum propius frondere Tarentum*. « Que dirais-tu en voyant les buissons porter libéralement des cornouilles et des prunelles, le chêne et l'yeuse prodiguer au bétail le régal de leurs fruits, au maître son ombre ? », Horace, *Épîtres*, I, 16, 8-10 Trad. F. Villeneuve, (1934), 1995, p. 107 ; de même Virgile dans les *Géorgiques*, décrivait comment l'yeuse abritait les abeilles qui offraient spontanément au paysan leur miel, « abile miel, *Nec non et torrentem undam leuis innatat alnus missa Pado, nec non et apes examina condunt corticibusque cauis uitiosaeque ilicis alueo*, « de même l'aune léger, lancé sur le Pô, flotte sur l'onde torrentueuse, de même les abeilles cachent leurs essains dans les écorces creuses et des la cavité d'une yeuse pourrie », Virgile, *Géorgiques*, II, 451-453, Trad. E. de Saint-Denis, (1957), 1982, p. 35

⁶²¹ B. Liou-Gilles, « Naissance de la ligue latine. Mythe et culte de fondation », *Revue belge de philologie et d'histoire*, T. 74-1, 1996, p. 75 ; D. Briquel souligne cependant que cette présentation de Saturne, fondateur d'un ordre civilisateur, était contrebalancée celle qui se rapprochait de la conception d'Hésiode dans laquelle le dieu était, au contraire, le représentant de l'indistinction, d'un monde non culturel où les lois ne soutenaient pas la communauté des hommes, « Jupiter, Saturne et le Capitole. Essai de comparaison indo-européenne », *Revue de l'histoire des religions*, T. 198-2, Paris, 1981, p. 131-162, p. 146-147

⁶²² R. Schilling note que le dieu Pan, identifié à Faunus, résidait en Arcadie sur le mont Maenalos, Trad. R. Schilling, 1993, Ovide, *Fastes*, IV, « Notes », p. 127,

⁶²³ Jost, « Les divinités de la guerre », *Armée et sociétés de la Grèce classique*, 1999, p. 166

« Il leur montre le grand bois où l'ardent Romulus institua l'Asyle⁶²⁴, le Lupercal sous une roche fraîche, ainsi nommé d'après la tradition parrhasienne, de Pan, dieu du Lycée »⁶²⁵.

Le caractère abrupt du Lupercal au temps d'Enée ait été aussi pour Denys d'Halicarnasse, le moyen de mesurer l'écart entre la rudesse et la sauvagerie du site et la Rome monumentale qu'il vantait :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 32, 4

Νῦν μὲν οὖν συμπεπολισμένων τῷ τεμένει τῶν πέριξ χωρίων δυσείκαστος γέγονεν ἡ παλαιὰ τοῦ τόπου φύσις, ἣν δὲ τὸ ἀρχαῖον ὡς λέγεται σπήλαιον ὑπὸ τῷ λόφῳ μέγα, δρυμῶ λασίῳ κατηρεφές, καὶ κρηνίδες ὑπὸ ταῖς πέτραις ἐμβύθιοι, ἧ τε προσεχῆς τῷ κρημνῷ νάπη πυκνοῖς καὶ μεγάλοις δένδροισιν ἐπίσκιος.

« Aujourd'hui que les alentours ont été réunis, à l'enceinte sacrée de la cité, il est difficile d'imaginer ce qu'était l'ancienne physionomie du site, mais c'était, dit-on, à l'origine une vaste grotte située en bas de la colline, au sein d'un épais bois de chêne avec des sources profondes jaillissant de dessous les rochers et le vallon au pied des escarpements était ombragé par une forêt de grands arbres »⁶²⁶.

Dans son texte, Virgile n'employait pas le singulier pour planter le décor forestier qui protégeait la truie, mais le pluriel, *litoreis ingens inuenta subilicibus sus*, « tu vas trouver sous les yeuses de mes rives »⁶²⁷ qui incluait l'yeuse dans un ensemble paysager forestier qui inspirait le calme et la paix. Le vers 46 du livre VIII⁶²⁸, *hic locus urbis erit, requies ae certa laborum*, ce sera le lieu d'une ville, un lieu où tu prendras du repos après les épreuves, corrobore l'impression de paix du royaume forestier de Latinus et reprend encore une fois le fil continu qui relie les cités et les rois légendaires à l'histoire contemporaine de Rome. Le lieu de l'yeuse sur la rive du Tibre qui appelait au repos, à la paix, se présentait comme un *locus amoenus*. Pour E.-R. Curtius, le *locus amoenus* était une « tranche de la nature »⁶²⁹ qui faisait partie du paysage idéal caractérisé par une forêt aux essences mélangées. Pour les Grecs et les Romains, la forêt de Tempé était la personnification même du *locus amoenus*. Cette vallée fluviale du Pénée, entre deux gorges profondes escarpées et boisées, présentait de petites plaines de terrain fertile où des champs alternaient avec des bois de lauriers, de platanes et de chênes⁶³⁰. Dans la description qu'avait faite Pline de la

⁶²⁴ Voir *infra* p. 320, Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 15, 3

⁶²⁵ Virgile, *Enéide*, VIII, 342-344, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 131

⁶²⁶ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 32, 4, Trad. V. Fromentin, (1998), 2006, p. 122

⁶²⁷ Virgile, *Enéide*, VIII, 43, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 119

⁶²⁸ A noter que ce vers mis entre parenthèse dans le texte latin n'est pas traduit par J. Perret sans qu'il en donne une explication (vers douteux ?), Virgile, *Enéide*, VIII, 46

⁶²⁹ Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, 1956, p. 240 ; on peut citer à cette occasion un passage des *Géorgiques* de Virgile qui décrivait le sentiment de joie qu'inspirait le lieu mythique de l'Âge d'or, et qui rappelait que cet Âge était celui promis par Auguste aux Romains, *Felix qui potuit rerum cognoscere causas, atque metus omnis et inexorabile fatum subiecit pedibus strepitumque Acheruntis auari ! Fortunatus et ille deos qui nouit agrestis Panaque Silvanumque senem Nymphasque sorores*, « Heureux qui a pu connaître les principes des choses, qui a foulé aux pieds toutes les craintes, l'inexorable destin et tout le bruit fait autour de l'insatiable Achéron ! Bienheureux aussi celui qui connaît les dieux champêtres, et Pan et le vieux Silvain et les Nymphes sœurs ! », Virgile, *Géorgiques*, II, 451-453, Trad. E. de Saint-Denis, (1957), 1982, p. 35

⁶³⁰ Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, 1956, p. 240, 242-243

vallée du Tempé, ressortait l'agrément de ses forêts et de son fleuve Pénée qui recevait sans bienveillance les eaux de son affluent l'Horcus, un fleuve infernal⁶³¹

Plinie, *Histoire naturelle*, IV, 15, 31

in eo cursu Tempe uocant, V passuum longitudine et ferme sesquiugeri latitudine, ultra uisum hominis attollentibus se dextra laeuaque leniter conuexis iugis, intus silua late uiridante, ac labitur Penius uiridis calculo, amoenus circa ripas gramine, canorus auium concentu. Accipit amnem Horcon nec recipiti, sed olei modo supernatantem, ut dictum est Homero, breui spatio portatum abdicat, poenales aquas dirisque genitas argenteis suis misceri recusans.

« Sur son cours [le Pénée], se trouve la région qu'on appelle Tempé, longue de 5000 pas et large d'environ une jugère et demi ; sur sa gauche et sa droite, des montagnes s'élèvent en pente douce au-delà de la portée du regard humain : à l'intérieur, sur une large étendue s'étend une forêt verdoyante à travers laquelle s'écoule le Pénée ; les galets de ce fleuve lui donnent une couleur verte, ses rives agréables sont couvertes de gazon et il fait entendre le chant mélodieux des oiseaux. Il reçoit le fleuve Horcos mais sans l'accepter. Après l'avoir porté sur une courte distance à la manière d'une nappe d'huile qui surnage, comme l'a dit Homère, il le rejette, refusant de mêler à ses eaux argentées des eaux consacrées aux châtiments et nées pour servir les Furies »⁶³².

Ovide avait donné à la vallée du Tempé un sentiment de grandeur sacré qu'inspiraient ses eaux tumultueuses, ses forêts épaisses qui gardaient l'empreinte d'une nature encore vierge :

Ovide, *Métamorphoses*, I, 568-580

Est nemus Haemoniae, praerupta quod undique claudit /silua : uocant Tempe; per quae Peneos ab imo/ effusus Pindo spumosis uoluitur undis /deiectuque graui tenues agitantia fumos /nubila conducit summisque adspergine siluis / inpluit et sonitu plus quam uicina fatigat:/ haec domus, haec sedes, haec sunt penetralia magni /amnis, in his residens facto de cautibus antro, /undis iura dabat nymphisque colentibus undas. / conueniunt illuc popularia flumina primum, /nescia, gratentur consolenturne parentem,/ populifer Sperchios et inrequietus Enipeus / Ediranusque senex lenisque Amphrysos et Aeas

« Il est dans l'Hémonie un bocage qu'enferme de toutes parts une forêt abrupte ; on l'appelle Tempé. Au milieu, le Pénée, sorti des pieds du Pinde, roule ses eaux écumantes ; d'une chute où s'abîme leur masse, il soulève des nuages de vapeurs légères qui retombent en pluie sur la cime des arbres et, bien au-delà de

⁶³¹ A l'origine du monde quand, à la génération des Olympiens, naissent d'Eris et d'Arès, une série de maux et le dieu Horkos, le dieu Serment. L'appartenance d'Horkos aux puissances primordiales, était pour Hésiode, un motif pour le redouter parce que le serment se prêtait sur le Styx et que l'Horkos était en quelque sorte une représentation du fleuve, Ὁρκον θ' ὅς δὴ πλείστον ἐπιχθονίους ἀνθρώπους πημαίνει, ὅτε κέν τις ἐκὼν ἐπίορκον ὁμόσση. Νηρέα δ' ἀψευδέα καὶ ἀληθέα γείνατο Πόντος, « Horkos, enfin, le pire des fléaux pour tout mortel d'ici-bas qui, de propos délibéré aura commis un parjure », *Théogonie*, 231-233, Trad. P. Mazon, (1928), 2008, p. 29

⁶³² Plinie, *Histoire naturelle*, IV, 15, 31 Trad. S. Schmitt, Ed. Gallimard, 2013, p. 189 ; Théocrite dans ses *Idylles* avait décrit la vallée du Tempé comme un lieu plaisant contemplé par les Dioscures, irrigué de sources, enserré par des forêts sauvages, « Mais Castor, habile à faire évoluer les chevaux, et Pollux au teint brun, erraient tous deux solitaires à l'écart de leurs compagnons et contemplaient dans la montagne la forêt sauvage faite d'arbres de toute sorte. Ils trouvèrent une source vive au pied d'un rocher lisse, pleine d'une onde limpide ; les cailloux de son lit brillaient du fond de l'eau comme cristal et argent. Auprès, avaient poussé des pins élevés, des peupliers blancs (λεῦχαι), et des platanes (πλαάνιστος) et des cyprès (Κυπάρισσος, Théocrite, "Thyrsis », *Idylles*, I, 64-66, PH.-E. Legrand, Trad. (1925), 2001, p. 23

son voisinage, il fatigue les airs de leur fracas. Là était la demeure, le séjour, la retraite sacrée du grand fleuve ; là, assis sous une grotte taillée dans le roc, il donnait les lois aux eaux et aux nymphes qui habitent les eaux. En ce lieu, des fleuves se rassemblent, et d'abord ceux de la contrée, se demandant s'ils doivent féliciter ou consoler le père de Daphné : le Sperchios couronné de peupliers, le turbulent Enipée, le vieil Eridan, le paisible Amphrysos et l'Eas »⁶³³.

L'impression de religiosité qu'inspirait l'agrément de la vallée du Tempé était du même ordre que celui qui se dégage d'un *locus amoenus*. Selon J. Scheid, le *locus amoenus* était « un désert profond mais limité au sein des terres abritées » (le mot désert me semble inapproprié sauf à y voir une étendue géographique sauvage vide de présence humaine), et ressemblait aussi à un bois sacré⁶³⁴. Dans l'environnement riant du Tempé, les évocations *silva late uiridante*, « la forêt verdoyante », de Pline ou *claudit silva*, « la forêt abrupte », d'Ovide, rejoignent le paysage des bords du Tibre qu'Enée remontait, décrit par Virgile. Les bords du Tibre alliaient des espaces ouverts, un milieu bocager, plaisant, où alternaient les *nemus*, les bois et les champs, à une *silva* profonde⁶³⁵ où poussaient des essences forestières irriguées par de nombreuses sources et où les chênes avaient leur place⁶³⁶.



Du point de vue de la bio-géographie végétale, le décor forestier des bords du Tibre répond à un état de stabilité (climax) dans lequel les plantes, dont les espèces sont sélectionnées par la pétrographie et la climatologie propres à leur habitat, vivent en équilibre. Pour M. Barbero et R. Loisel, les chênaies à chêne vert poussent préférentiellement dans des structures ouvertes, c'est-à-dire qu'ils sont associés en lisière de bois à des arbustes et arbrisseaux comme l'églantine, *Viola sempervirens*, au chèvrefeuille d'Etrurie, *Lonicera etrusca* et à des herbes, telle la laïche à deux épis, *Carex distachya*, vivace, les violettes dites persistantes, *Rosa sempervirens*,⁶³⁷. Ces chênaies de chênes verts remontent du côté méditerranéen jusqu'à l'étage supraméditerranéen mais se situent plus largement à l'étage mésoméditerranéen, c'est-à-dire à un étage collinéen élargi jusqu'à 1000 mètres d'altitude et se localisent principalement dans les zones les plus humides et, à un moindre degré, dans les zones subhumides. Selon M. Hotyat, dans la forêt du pourtour occidental du bassin méditerranéen, les zones ripicoles de limons et de sables (comme la plaine alluviale du Pô), abritent majoritairement un mélange de hêtres, de frênes, de chênes pédonculés, de chênes chevelus (*Quercus cerris*), de peupliers et, dans la zone apenninique occidentale qui s'échelonne de

⁶³³ Ovide, *Métamorphoses*, I, 568-579, Trad. G. Lafaye, (1925), 2007, p. 27 ; C. Lafaye souligne dans son *Introduction*, l'importance de la place des sources grecques dans la rédaction des *Métamorphoses*. Et notamment la part élégiaque et idyllique de ce poème, tient sa forme et son contenu dans les écrits des poètes de l'école alexandrine, p. V-VI ; il note par ailleurs que les fleuves cités par Ovide arrosent la Thessalie sauf l'Eas qui coule en Illyrie et qu'il n'y a pas lieu d'identifier l'Eridan cité avec le Pô

⁶³⁴ Scheid, « Lucus, nemus. Qu'est-ce qu'un bois sacré ? », *Les bois sacrés*, 1993, p. 19 ; Festus, *De verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, 159L, *nemora significant silvas amoenas*,

⁶³⁵ Virgile, *Enéide*, VIII, 94-96

⁶³⁶ Virgile, *Enéide*, VIII, 31-33

⁶³⁷ Barbero, Loisel, « Le chêne vert en région méditerranéenne », *Revue Forestière Française*, T. 32-6, 1980, p. 533, 535

l'étage mésoméditerranéen jusqu'à l'étage montagnard, s'associent des hêtres, des oliviers, des pins, des sapins et des chênes à feuilles persistantes (*Quercus ilex*, l'yeuse, *Quercus coccifera*, le chêne Kermès)⁶³⁸. Les forêts plus anciennes du bassin méditerranéen occidental, lorsqu'elles étaient en équilibre avec le milieu végétal, étaient composées d'arbres caducifoliés qui les rapprochaient des chênaies septentrionales⁶³⁹. Elles ont été remplacées actuellement par un milieu forestier, jugé fragile, constitué essentiellement de chênes verts, *Quercus ilex*. En conclusion, M. Hotyat rejoint l'avis de J.-L. Vernet sur les anciens climax des forêts méditerranéennes où les chênes caducifoliés étaient dominants remplacés progressivement par des chênes sempervirents (chênes verts), des oliviers et des pins. Dès la protohistoire, les forêts des zones méditerranéennes occidentales humides étaient composées de chênes caducifoliés associés aux pins, aux cornouillers, aux érables, aux ormes et aux cormiers essentiellement, selon les conditions pétro et bioclimatiques locales⁶⁴⁰.



Dans l'*Enéide*, les thèmes dans lesquels la forêt joue un rôle ont servi de cadres topographiques qui ponctuaient et accompagnaient les jalons du parcours d'Enée dont leur énumération était indispensable, selon G. Guillaume Coirier, pour installer la première histoire romaine jusqu'à la fondation de Rome⁶⁴¹.

Le bois d'yeuses où s'était cachée la truie, comparable à *locus amoenus*, était aussi empreint d'un sentiment du sacré qui concordait à celui de la truie sacrifiée par Enée à Junon. Ici, la déesse était une Junon, jeune, car la première acception de son nom était « génisse », ce qui amenait à voir dans la déesse le principe de la force vitale, de la fertilité permanente, selon M. Renard⁶⁴². Le bois d'yeuses dans lequel Enée pénétrait se revêtait ainsi de l'intangibilité propre aux bois sacrés. Il devenait le bois de la déesse qui, avant d'être la grande déesse matrimoniale de l'époque classique, créait, favorisait la croissance de « tout ce qui pousse ou vit sur la terre » écrit N. Boëls-Janssen. C'était à la Junon féconde, une divinité agraire qu'Enée sacrifiait une truie. Ainsi que la phase du rite nuptial qui consistait pour la jeune mariée à frotter de graisse les montants de la porte de sa nouvelle demeure, le sacrifice de la truie signifiait, pour Enée, la volonté d'entrer, par son implantation sur la terre de Lavinium, dans le cycle de la vie et de la mort de tous les éléments du sol que réglait Cérès⁶⁴³. Cérès, écrit G. Dury-Moyaers, la déesse de la croissance, ne pouvait pas se désintéresser de la race humaine⁶⁴⁴.

L'yeuse du bois sacré conjugait ainsi un élément cultuel et un élément culturel. Les monts Albains qui fédéraient des centres latins indépendants mais associés

⁶³⁸ M. Hotyat, *Les forêts d'Europe*, 1997, p. 281, 305

⁶³⁹ M. Hotyat, *Les forêts d'Europe*, 1997, p.280

⁶⁴⁰ Vernet, *L'homme et la forêt méditerranéenne de la Préhistoire à nos jours*, 1997, p 125, 179

⁶⁴¹ La citation des forêts apparaît notamment dans les passages qui décrivent les combats des Troyens contre les armées de Turnus, Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992, p. 343

⁶⁴² M. Renard, « Aspects anciens de Janus et de Junon », *Revue belge de philologie et d'histoire*, T. 31-1, 1953, p. 9

⁶⁴³ N. Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 152, 159 ; pour rappel, Apollon, au début de l'*Enéide*, confirmait à Enée que la terre italienne, le berceau originel des Arcadiens, était la Mère antique, Virgile, *Enéide*, III, 94-96 voir aussi Grimal, Virgile ou la seconde naissance de Rome, 1985, p. 186, 220-221

⁶⁴⁴ Dury-Moyaers, *Enée et Lavinium*, 1981, p. 185

essentiellement par des liens religieux, note G. Dury-Moyaers, passaient dans la tradition pour avoir colonisé le site de Rome. Cette colonisation avait créé une affinité entre les monts Albains et Rome qui était devenue l'héritière des traditions lavinates. L'yeuse, sur la terre albaine de Latinus, était un témoignage de la sacralité de ces terres et avait matérialisé le lieu où l'union politique des cités du Latium s'était élaborée qui s'était achevée par la primauté prise par Rome. Si Lavinium abritait le sanctuaire des Pénates, Rome abritait celui de Jupiter Latiaris, dieu protecteur de la confédération des peuples du Latium, célébré lors des Fêtes latines⁶⁴⁵. Junon de Lavinium était aussi la Junon Curitis, représentée avec une lance et un bouclier, la déesse qui seulement présidait aux actions guerrières auxquelles s'ajoutaient des compétences politiques. Conseillère divine des rois, Junon de Lanuvium était une déesse tutélaire qui assurait le salut de la communauté⁶⁴⁶.

Un exemple grec d'une association fructueuse entre territoires dont une cité prend la tête est celui de la cité d'Orchomène en Arcadie⁶⁴⁷ proche de Mantinée et de Tégée. A. Plassart a découvert une stèle de bornage datée de 369 av. J.-C qui listait les repères naturels qui servaient de frontière entre les trois territoires d'Orchomène, de la cité de Méthydrion et de Torthyneion. Une phrase de la stèle de bornage, traduite par A. Plassart, stipule « Deux [bornes?], de ce point, à la Lande aux genêts. / La Lande aux genêts sera commune aux deux parties. / De la Lande aux genêts, qui sert de pâture à boeufs, / au chêne, à la gorge qui se trouve dans la plantation ». Les éléments végétatifs du paysage, ici un chêne, servent d'indicateurs de bornage pour marquer l'autonomie que voulait conserver chacune des cités⁶⁴⁸. Le cippe qui date probablement de l'époque de l'adhésion d'Orchomène à la ligue arcadienne, vers la fin de 370 av. J.-C., en mentionnant la ligue arcadienne du IV^e siècle av. J.-C., révèle que des cités mineures, même si des commissaires fédéraux participaient à leurs décisions, elles réglaient leurs divergences locales directement et gardaient une certaine autonomie dans les relations par les autorités fédérales de la Ligue arcadienne. Curieusement, Plinie, dans deux chapitres rapprochés, citait Orchomène proche de Mantinée donc en Arcadie et Orchomène en « Thessalie », portant autrefois le nom de Minyée, ce qui situe la cité en Béotie⁶⁴⁹.

⁶⁴⁵ Dury-Moyaers, *Enée et Lavinium*, 1981, p. 113

⁶⁴⁶ N. Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 46, 473 ; Dans son livre des Prodiges, J. Obsequens montrait comment la colère de Junon Sospita, déesse souveraine, s'exerçait quand la pureté des jeunes filles promises à l'enfantement était profanée car sa première fonction était de protéger la fécondité des femmes, *Metella Caecilia somnio, Junonem Sospitam profugientem, quod immunde sua templa foedarentur, quum suis precibus aegre revocatam diceret, gregem matronarum sordidis obscenisque corporis coinquinatum ministeriis, in quo etiam sub sumulacro sdae cubile aenis confoetuerat, commundatem supplicationibus habitis pristino splendori restituit*, « Metella Cecilia ayant déclaré qu'en songe elle avait rappelé avec peine par ses prières Junon Sospita qui s'enfuyait à cause de l'immonde profanation de ses temples, expia par des supplications les honteuses obscénités dont s'était souillé par ses prostitutions le corps des matrones, obscénités au milieu desquelles une chienne avait mis bas sur le lit de la déesse au pied de sa statue et rendit ce corps à sa première splendeur », *Livre des Prodiges*, 115, Trad. M. Nisard, 1850, p. 127

⁶⁴⁷ Il existait deux villes nommées Orchomène, une en Arcadie, voisine de Mantinée et l'autre en Béotie qui avait toujours su garder son indépendance jusqu'aux temps mythiques d'Héraclès où la cité fut menacée par la puissance montante de Thèbes

⁶⁴⁸ « Orchomène d'Arcadie. Fouilles de 1913 », *Bulletin de correspondance hellénique*. V.39, 1915, p. 56, 65-66

⁶⁴⁹ *Mediterraneo eius Arcadia maxime tenet undique a mari remota, initio Drymodes, mox Pelasgis appellata. oppida eius Psophis, Mantinea, Stymphalum, Tegea, Antigonea, Orchomenum, Pheneum, Pallantium, unde Palatium Romae*, « L'intérieur des terres du Péloponnèse est principalement occupé par l'Arcadie, qui est de tous côtés éloignée de la mer ; elle fut d'abord appelée Drymodès, puis Pélasgide. Ses villes sont Psophis, Mantinée, Strymphalum, Tégée, Antigonea, Orchomène, Phénéum, Pallantium, dont le Palatin à Rome tire son nom » *Histoire naturelle*, IV, 10, 20, Trad. S. Schmitt, Ed. Gallimard, 2013, p. 186 ; « Quant à la Thessalie, on peut y voir Orchomène, autrefois nommé Minyus et la ville d'Alimon, appelée Holmon par les autres, Atrax, Palamna, la source Hypéria, les villes de Phérea derrière laquelle la Piérie s'étend jusqu'à la Macédoine », *Histoire naturelle*, IV, 15, 29 Trad. S. Schmitt, Ed. Gallimard, 2013, p. 188

De même que l'yeuse du Tibre, image de Junon Curitis fédération des peuples, une autre yeuse avait été un témoin actif des actions guerrières de Rome pour propéger l'intégrité de son territoire. Rome qui avait estimé ses intérêts politiques et économiques en péril avec l'avènement de Jugurtha à la tête de la Numidie, entreprit en 112 av. J.-C. une guerre pour parer toute éventualité de revendication d'indépendance. Le consul Marius qui avait succédé à la tête de l'arommaine Quintus Caecilius Metellus avait essayé d'investir sans succès une place forte sur un escarpement à pic tout près du fleuve Mulucha, Salluste racontait comment un ligurien du camp romain qui était allé chercher de l'eau était parvenu au sommet du crêt rocheux où il avait découvert une yeuse. Redescendu au camp, il avait informé Marius sur l'itinéraire qui conduisait au chêne et qui permettrait enfin à l'armée romaine d'investir la place forte.

Salluste, *Guerre de Jurgurtha*, 93, 4

Et forte in eo loco grandis ilex coaluerat inter saxa, paulum modo prona, deinde inflexa atque aucta in altitudinem, quo cuncta gignentium natura fert. Cuius ramis modo, modo eminentibus saxis nisus Ligus in castelli planitiem peruenit, quod cuncti Numidae intenti proeliantibus aderant.

« Il se trouvait là un grand chêne vert, poussé entre les rochers, dont le tronc d'abord un peu incliné vers le bas, se redressait ensuite et s'élevait en hauteur, comme il est naturel à tous les végétaux. Le Ligure, s'aidant tantôt des branches, tantôt des rochers en saillit parvient sans encombre jusque sur la plateforme de la citadelle, car tous les Numides n'avaient d'attention que pour la bataille qui se livrait »⁶⁵⁰.

L'yeuse à la truie représente un point central de l'*Enéide* où s'opère un basculement. Dans les livres précédents, l'*Enéide* était une nouvelle *Odyssée* alors qu'à partir de l'arrivée définitive d'Enée en terre italienne, commence une nouvelle *Iliade* latine dans laquelle les victoires d'Enée conduisaient à l'édification du territoire romain et à la fondation de Rome, avec, au-delà, l'édification de son empire. La prophétie d'Anchise aux Enfers avait déjà assigné à l'yeuse du Tibre le rôle de révélateur prophétique du destin rayonnant de Rome. Les Romains rapprochaient la date choisie pour la célébration du triple triomphe d'Auguste en 29 av. J.-C. du débarquement d'Enée à l'embouchure du Tibre, un 12 août, ce qui était un moyen de rappeler la réussite de la mission civilisatrice de Rome accomplie par l'empereur⁶⁵¹.

Pour E.-R. Curtius, Virgile, qui avait été animé d'un véritable sentiment poétique sensible dans ses descriptions d'un univers pastoral, les avait adaptées aux scènes épiques qui lui permettaient de mettre en scène l'histoire de Rome et d'Octave devenu le sauveur divin de l'Empire⁶⁵². Selon Ph. Le Doze, les *Géorgiques*, prélude à l'*Enéide*, avaient constitué pour Virgile une oeuvre qui servait les idées de Mécène et d'Auguste. A l'égal de l'*Enéide*, Virgile dans les *Géorgiques* avait essayé de faire coïncider le retour à une vie rurale où avaient cohabité en harmonie la nature et le

⁶⁵⁰ Salluste, *Guerre de Jurgurtha*, 93, 4, Trad. J. Hellegouarc'h, (1941), 1994, p. 240

⁶⁵¹ Grimal, *Virgile ou la seconde naissance de Rome*, 1985, p. 211 ; le triomphe avait été décerné à Auguste après sa victoire sur les Pannoniens, les Dalmates, les Iapyges et des Gaulois, puis celle d'Actium, enfin la et la mort d'Antoine qui signifiait la main mise de Rome sur l'Égypte

⁶⁵² Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, 1956, p. 234, 239

labor, les efforts et les peines, avec les principes que prônait Auguste d'un retour à la terre qui reprenait les valeurs ancestrales proprement italiennes⁶⁵³.

Virgile dans l'*Enéide* avait relié l'image du chêne à l'évolution de l'histoire de Rome illustrée par l'évolution de la personnalité d'Enée qui, d'homme errant à la recherche de lui-même, devenait un homme mûr, sûr de sa terre d'élection et « seul guide de son peuple », selon l'expression de P. Grimal⁶⁵⁴. La forêt et les arbres qui la compsaient, restaient, écrivent P. Gallais et J. Thomas « consubstantiellement liés à l'évolution du héros »⁶⁵⁵. Depuis les origines des antiques Arcadiens dont descendait Enée, son périple résumait une sorte de « préhistoire » qui devenait une histoire avec la fondation de Lavinium et cette première histoire s'ancrait dans la réalité augustéenne et constituait, écrit L. Jerphagnon, « l'essence même de Rome »⁶⁵⁶. Le chêne au pied duquel Vénus déposait les armes d'Enée ou le chêne sur lequel étaient pendues les armes de Mézence vaincu, représentait l'avènement augustéen d'un empire romain pacifié jusqu'aux confins du monde connu ainsi que l'empereur se plaisait à l'indiquer dans les *Res gestae diui Augusti*⁶⁵⁷. Si le choix de l'yeuse par Virgile relevait de l'intérêt du poète pour les relations de l'homme à la terre, écrit P. Grimal⁶⁵⁸, celui du chêne pédonculé portait l'image d'un arbre « producteur de victoire » qui reflétait le pouvoir d'Enée⁶⁵⁹. Dans la suite des quatre livres de IX à XII de l'*Enéide*, le chêne, sous la forme générique de *Quercus* ou de *robur* correspondant au chêne pédonculé, apparaît neuf fois, une fois sous le terme de *Quercus*, huit fois sous la forme *robur*. Dans tous les cas, il s'agit d'un contexte guerrier⁶⁶⁰ et les deux termes prennent soit un sens moral, celui de la force, de la vaillance et de respect que sa vénérabilité imposait, soit un sens matériel dans lequel la dureté du bois de chêne est en jeu alors que, dans ces mêmes livres, l'yeuse n'apparaît que deux fois⁶⁶¹.

⁶⁵³ Le Doze, « Choisir son roi. Virgile, Géorgiques, IV, 67-108 », *Revue de philologie*, T. 85-2, 2011, p. 251

⁶⁵⁴ Grimal, *Virgile ou la seconde naissance de Rome*, 1985, p. 208 ; la transformation de la personnalité d'Enée en homme souverain, doté des qualités du héros homériques est un des points d'ancrage de la vaillance et de la fermeté des Romains qui, disait Caton, avaient aussi hérité des Sabins leur caractère solide et austère, Caton, « c'est donc à juste titre que l'adjectif « austère » est appliqué aux Sabins qui sont nés de durs parents et dont les habitudes de vie ont été adoptées dans de nombreux domaines par les Romains, leurs vainqueurs », *Des origines*, II, 22, (I, 271), Trad. M. Chassignet, (1986), 2002, p. 27 ; Grimal, *Virgile ou la seconde naissance de Rome*, 1985, p. 208

⁶⁵⁵ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 56

⁶⁵⁶ Voir Jerphagnon, *Histoire de la Rome Antique. Les armes et les mots*. 1987, p. 221,

⁶⁵⁷ Pour rappel, *uota deum primo uictor soluebat Eoo. / Ingentem quercum decisis undique ramis / constituit tumulo fulgentiaque induit arma, / Mezenti ducis exuuias*, « Dès l'aube pourtant exécutait, maintenant en vainqueur, ses promesses envers les dieux. Il dresse sur un tertre un chêne énorme dont il a abattu les branches, il les revêt des armes étincelantes, dépouilles de Mézence le grand chef », Virgile, *Enéide*, XI, 4-7, Trad. J. Perret, 1980, p. 84 ; *[B]ella terra et mari c[ivilia ex]ternaque toto in orbe terrarum s[aepe gessi] victorque omnibus, v[eniam petentib]us civibus peperci*, Tab.1-3, *Res gestae diui Augusti*

⁶⁵⁸ Grimal, *Virgile ou la seconde naissance de Rome*, 1985, p. 137

⁶⁵⁹ Voir Ch. Picard, *Les trophées romains*, 1957, p. 63, 65

⁶⁶⁰ La capacité à vaincre Turnus venait du dépôt par Vénus des armes d'Enée forgées par Vulcain au pied d'un chêne pédonculé ; Virgile utilisait le substantif *Quercus*, *Dixit et amplexus nati Cytherea petiuit, arma sub aduersa posit radiantia quercu*, « Ainsi parla Cythérée et elle se jeta dans les bras de son fils, puis déposa les armes étincelantes en face de lui, sous un chêne » Virgile, *Enéide*, VIII, 615-616, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 142 ; *Quercus* revient au livre XI à propos des armes de Mézence et qu'il consacrait à Mars *Ingentem quercum decisis undique ramis / constituit tumulo fulgentiaque induit arma, / Mezenti ducis exuuias, tibi, magne, tropaeum / bellipotens*, « Il dresse sur un tertre un chêne énorme dont il a abattu les branches, il de revêt d'armes étincelantes, dépouilles de Mézence le grand chef, trophée pour toi, puissant maître de la guerre », Virgile, *Enéide*, XI, 5-8, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 84.

⁶⁶¹ L'adjectif *robur* est employé par Virgile dans un sens matériel et immatériel de la même manière que *Quercus*. Les qualités matérielles du bois de chêne apte par sa dureté à la fabrication d'outils ou d'éléments de charpente avaient été reconnues par les Anciens car du choix des essences et selon les parties de l'arbre dépendaient la qualité et la facilité de fabrication des éléments de charpente d'un bateau ou de ceux d'un javelot ou d'une pique ; lles

Du point de vue du courage et de l'endurance guerriers, *Robur* et (*Quercus robur*) servait, dans livres X et XI, pour indiquer la force qu'Enée avait dû déployée contre ses ennemis qui, eux-mêmes, étaient de forts et vaillants guerriers :

Virgile, *Enéide*, XI, 366-370

*Sat funera fusi /uidimus ingentis et desolauimus agros. / Aut si fama mouet, si tantum pectore **robur** / concipis et si adeo dotalis regia cordi est, /aude atque aduersum fidens fer pectus in hostem.*

« Nous avons vu dans nos défaites assez de morts, nous avons dépeuplé d'immenses territoires. Ou bien, si ta gloire te touche, si tu as en toi une fermeté suffisante, si tu tiens si fort à recevoir en dot le palais d'un roi, aie de l'audace et, sûr de toi, présente ta poitrine en face à l'ennemi »⁶⁶².

Robur servait encore à montrer la reconnaissance par Enée de la bravoure de Turnus⁶⁶³ :

Virgile, *Enéide*, XI, 173-175

*tu quoque nunc stares immanis truncus in armis, / esset par aetas et idem si **robur** ab annis, / Turne*

« Toi aussi, Turnus, tu serais à cette heure dressé debout en armes, tronc nouveau, s'il avait eu le même âge et comme toi la vigueur qui vient des années »⁶⁶⁴.

Virgile se servait de la résistance d'*illex* dans l'affrontement principal entre Enée et Turnus pour la conquête de Lavinium pour montrer l'extraordinaire détermination d'Enée qu'il comparait au bruit semblable au tonnerre du feuillage des yeuses des Apennins :

Virgile, *Enéide*, XII, 700-703

*laetitia exultans, horrendumque intonat armis; /quantus Athos aut quantus Eryx aut ipse coruscis /cum fremit **ilicibus** quantus gaudetque niuali / uertice se attollens pater Appenninus ad auras.*

« Tressaillant de joie, il [Enée] fait retentir l'horrible tonnerre des armes : aussi grand que l'Athos, aussi grand que l'Éryx, aussi grand que l'auguste Apennin

branches de chêne servaient aux parties courbes du bateau, voir C. Dubois Christian. « Remarques sur les quilles des navires romains », *Revue archéologique de Narbonnaise*, T. 9, 1976. p 158

⁶⁶² Virgile, *Enéide*, XI, 366-370, Trad. J. Perret, 1980, p. 98

⁶⁶³ Le pseudo-Hésiode s'était aussi servi du chêne pour illustrer le heurt violent de la charge d'Héraclès et de Kynos l'un contre l'autre, « Ainsi, quand du haut sommet d'une grande montagne dévalent des rochers qui tombent les uns contre les autres, par centaines font crouler les chênes hauts et chevelus, par centaines vont brisant pins et peupliers aux larges racines, et roulent eux-mêmes, rapides, jusqu'à ce qu'ils atteignent la plaine », Le pseudo Hésiode, *Le bouclier*, 374-379, Trad. P. Mazon, 1947, p. 146

⁶⁶⁴ Virgile, *Enéide*, XI, 173-175, Trad. J. Perret, 1980, p. 91 ; un autre exemple de la connection entre *robur* et vaillance est celui illustré par celles des femmes rutules secondant leurs maris assiégés, *Ipsae de muris summo certamine matres, / monstrat amor uerus patriae, ut uidere Camillam, / tela manu trepidae iaciunt ac **robore** duro /stipitibus ferrum sudibusque imitantur obustis / praecipites primaeque mori pro moenibus ardent*, « Elles mêmes, [Les matrones rutules], du haut des murs, les mêmes avec un zèle extrême – le pur amour de la patrie les anime – depuis qu'elles ont vu Camille, lancent des traits de leurs propres mains avec rage. Le rouble dur suppléant au fer, elles durcissent au feu des bâtons, des épieux, elles se jettent en avant et brûlent de mourir les premières pour leur ville », Virgile, *Enéide*, XI, 891-895, Trad. J. Perret, 1980, p. 119

quand il fait gronder ses chênes mouvants, quand il se réjouit des sommets neigeux qu'il exalte si jusqu'aux nues »⁶⁶⁵.

Cette victoire ultime d'Enée contre Turnus qui assurait le rassemblement des peuples sous l'égide des Latins, G. Dumézil la considérait comme une des conditions nécessaires à l'émergence de Rome. Ainsi la mort significative de Turnus le « réduisait à sa propre aventure toute terrestre », comme celle de Mézence, dépourvue de tout caractère sacré⁶⁶⁶.

Quercus robur était le chêne prophétique, l'arbre parlant de Zeus-Jupiter, le premier arbre à avoir nourri les hommes⁶⁶⁷ qui partageait avec *Quercus ilex* des propriétés mécaniques de dureté et de robustesse plus remarquables pour le bois d'yeuse qui en faisaient ainsi le bois privilégié pour fabriquer des outils de bornage⁶⁶⁸. Cette résistance de la *Quercus ilex* qui s'alliait à la propriété végétative de ses feuilles d'être persistantes (ou semi-persistantes pour le chêne liège), était synonyme de longévité, symbole d'une Rome éternelle. La robustesse de *Quercus Robur* et *ilex* rejoignait l'image archétypale de ténacité qui passait aux yeux des Romains pour être une de leurs vertus et qui s'exprimait dans toutes les facettes de leurs activités⁶⁶⁹.

Les propriétés mécaniques, matérielles de *Robur* et *ilex* étaient exploitées pour assurer le déroulement et l'aboutissement du périple d'Enée. Ainsi Virgile, qui relatait les propositions de Latinus pour établir la paix entre les Latins et les Troyens, utilisait *robur* pour montrer que les carènes des vaisseaux, que les Latins fabriqueraient, pourraient donner les moyens aux Troyens de retourner dans leur patrie, s'ils le désiraient :

Virgile, *Enéide*, XI, 324-326

*Sin alios finis aliamque capessere gentem / est animus possuntque solo
decedere nostro : / bis denas Italo texamus robore navis / seu pluris complere
ualent,*

« S'ils veulent aller en d'autres terres et chez une autre nation, s'ils peuvent se retirer de notre sol, assemblons-leur en rouvre italien vingt navires ou plus, s'ils peuvent en armer davantage »⁶⁷⁰.

Un autre exemple d'emploi des qualités mécaniques de *robur* s'applique au javelot de Camille :

Virgile, *Enéide*, XI, 552-553

*Telum immane manu ualida quod forte gerebat / bellator, solidum nodis et
robore cocto*

⁶⁶⁵ Virgile, *Enéide*, XII, 700-703, Trad. J. Perret, (1980), 1987, p. 151

⁶⁶⁶ Dumézil, « Virgile, Mézence et les Vinalia », *L'Italie préromaine et la Rome républicaine*, 1976, p. 256

⁶⁶⁷ *Postmodo glans nota est: bene erat iam glande reperta, / duraque magnificas quercus habebat opes*, « Ensuite fut connu le gland : la découverte du gland avait déjà créé un bien-être et les chênes durs fournissaient de magnifiques ressources », Ovide, *Fastes*, IV, 399-400, Trad. R. Schilling, 1993, p. 16 ; pour R. Schilling, l'aspect virgilien de l'expression *magnificas quercus*, ne se réfère pas à l'Âge d'or mais aux différentes étapes des progrès dans l'alimentation, « Notes », (119)

⁶⁶⁸ Virgile, *Enéide*, V, 125, 1978. Cf. Deonna, « L'exvoto de Cypselos », *Revue Histoire des Religions*, 1951, p. 10

⁶⁶⁹ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 34, 57

⁶⁷⁰ Virgile, *Enéide*, XI, 324-326, Trad. J. Perret, 1980, p. 97

« en guerrier, il avait dans sa forte main une énorme javeline, massive, noueuse, de rouvre durci au feu »⁶⁷¹.

Dans les deux textes suivants, Théophraste citait le chêne parmi les bois réputés les plus solides pour servir d'éléments de structure. Il employait le substantif *δροῦς*, qui, s'il désignait d'abord un arbre avait très vite été associé au chêne de Dodone. Les qualités de la plupart des chênes qu'elles soient végétatives ou mécaniques, la solidité et la dureté, faisaient de leur bois un matériau exemplaire pour construire les quilles des vaisseaux d'Enée de même qu'en Grèce, la coque des trières selon Théophraste :

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 5, 7, 2, 19-23

« Alors que les autres parties [de la trière] sont faites de ces bois [le pin noir, le sapin, le pin d'Alep], la quille est sur la trière en chêne pour qu'elle résiste aux halages ; sur les chalands elle est en pin, mais on place au dessous une doublure de chêne quand il s'agit de navires qu'on hale »⁶⁷².

De même, le chêne entrait dans la liste des bois qui, pour Théophraste, étaient les plus aptes aux matériaux de construction :

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 5, 7, 4, 12-16

« Les bois utilisés dans le bâtiment sont beaucoup plus nombreux : sapin et pin, cèdre, sans compter le cyprès le chêne, le genévrier, en un mot n'importe quelle essence pourvu qu'elle ne manque pas totalement de solidité »⁶⁷³.

Du côté du chêne vert, Caton considérait que la solidité du bois de l'yeuse le rendait le plus approprié pour fabriquer les tenons qui retenaient les éléments d'un pressoir à huile :

Caton, *Economie rurale*, 21, 18, 9

Orbem olearium latum pedibus IV punicanis coagmentis facito, crassum digitos VI facito, subscudes iligneas adindito. Eas ubi confixeris, clavis corneis occludito
« Faites le plateau circulaire du pressoir à huile d'un diamètre de quatre pieds, à joints puniques ; faites-le d'une épaisseur de six doigts ; emboitez-y des liens d'yeuse quand vous les aurez mis en place, retenez-les avec des chevilles de cornouiller »⁶⁷⁴.

De même pour Palladius la dureté de l'yeuse recommandait son bois pour fabriquer les poteaux de bornage :

Palladius, *Traité d'agriculture*, I, 9, 2

Primum in fabricis planis earum obseruandum est, ut aequalis et solida contignatio fiat, ne gradus ambulantium tremor fabricae titubantis excutiat. Deinde ut axes quernae cum aesculeis non misceantur. Nam quercus umore

⁶⁷¹ Virgile, *Enéide*, XI, 552-553, Trad. J. Perret, 1980, p. 106

⁶⁷² Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 5, 7, 2, 19-23, Trad. S. Amigues, 1993, p. 19 ; Dans son « Commentaire », S. Amigues remarque qu'il n'y a eut encore aucune découverte d'une trière authentiquement grecque, mais que les navires gréco-romains recensés donnent raison aux propos de Théophraste, p. 89

⁶⁷³ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 5, 7, 4, 12-16, Trad. S. Amigues, 1993, p. 20

⁶⁷⁴ Caton, *Economie rurale*, 21, 18, 9, Trad. R. Goujard, 1975, p. 29

concepto, cum se coeperit siccare, torquebitur et rimas in pauimento faciet: aesculus autem sine uitio durat.

« Tout d’abord il faut veiller, en construisant le plancher, à ce que la charpente en soit bien horizontale et solide pour éviter que le tremblement d’un parquet mal assuré n’inflige des secousses à ceux qui marcheront dessus. En second lieu, il faut veiller à ne pas mêler les planches de chêne aux planches d’yeuse car le chêne qui aura pris de l’humidité travaillera lorsqu’il commencera à sécher et fera des crevasses dans le plancher alors que l’yeuse demeure sans défaut »⁶⁷⁵.



Ci-dessous, le tableau comparatif des propriétés mécaniques du chêne pédonculé et du chêne vert (à titre de comparaison, a été rajouté le chêne liège, proche du chêne vert, notamment par ses propriétés mécaniques⁶⁷⁶) montre que les qualités de densité et de dureté s’accroissent entre les le chêne pédonculé et l’yeuse mais elles restent supérieures à d’autres bois qui entraient dans la fabrication des objets des anciens⁶⁷⁷ :

Caractéristiques physico-techniques ⁶⁷⁸	<i>Quercus robur</i>	<i>Quercus ilex</i>	<i>Quercus suber</i>
Densité (poids de l'échantillon divisé par le volume)	1	1.7	1,9
Dureté	Classe 5 ou 6	Classe 8 à 9	Classe 8 à 9
Elasticité (résistance à la compression)	De 2,3 kg/m ³ à 3,5 (échelle Monnin) moyennement résistant	De 4,5 kg/m ³ à 5.3 (Monnin) très grande résistance	De 7 kg/m ³ à 9 (Monnin)
durabilité	Durable (sans traitement du bois)	Très durable (sans traitement du bois)	Très durable (sans traitement du bois) ⁶⁷⁹

A titre de comparaison, les mesures de densité, d'élasticité et de dureté du Frêne commun, de l'Orme champêtre et du sapin :

Caractéristiques physico-techniques ⁶⁸⁰	<i>Fraxinus excelsior</i>	<i>Ulmus minor</i>	<i>Abies alba</i>
Densité	0.72	0.75	0,389
Dureté	5.3	4.9	1.5
Elasticité	7.7	5.9	4.83

⁶⁷⁵ Palladius, *Traité d'agriculture*, I, 9, 2 trad. R. Martin, 1976, p. 16

⁶⁷⁶ *Quercus ilex* et *Quercus suber* partagent également une stature comparable, de dix à quinze mètres également, une même distribution géographique mésoméditerranéenne et collinéenne même si le chêne liège a une sensibilité au froid supérieure, un même emploi comme combustible, Rameau, Mansion, *Flore forestière française, la flore méditerranéenne* T. 3, 1989, p. 843, 851

⁶⁷⁷ Théophraste avait établi une hiérarchie dans la dureté des bois de chêne qu'il avait établie sur la plus ou moins grande facilité de travail et qui correspond aux évaluations actuelles de densité, de résilience, c'est à dire de dureté (la résistance aux chocs), d'élasticité. Pour Théophraste le plus dur était le chêne kermès (*Q. coccifera*), *πρίνω*, puis le chêne liège *Φελλόδρνος* (*Q. suber*) enfin l'yeuse, *σμίλαξ* (*Q. ilex*), « Le chêne kermès fournit les essieux des chariots à roues solidaires, ainsi que les traverses des lyres et des harpes », Théophraste, *Recherches sur les Plantes*, 5, 7, 6, 17-20, Trad. S. Amigues, 1993, p 21

⁶⁷⁸ R. Marchal, « Propriétés des bois de chêne vert et de chêne pubescent. Caractéristiques physiques », *Forêt méditerranéenne*, n°4, 1995, p. 430-434

⁶⁷⁹ R. Marchal, « Propriétés des bois de chêne vert et de chêne pubescent. Caractéristiques physiques », *Forêt méditerranéenne*, n°4, 1995, p. 434

⁶⁸⁰ D. Bolmont, M. Fouchard, *Le guide du bois et de ses dérivés*, 2010, p. 76



Le regard d'Enée n'était pas dérouté par le paysage quand il entra dans le bois d'yeuses du bord du Tibre car, en remontant le Tibre, il avait vu défiler des forêts où poussaient des chênes pédonculés, des peupliers et des chênes verts. Ce fut auprès de ces arbres qu'Enée débarquait et ils lui rappelaient ceux qu'il avait vus lorsqu'il vivait à Troie.

Le bois du sanctuaire de Zeus à Dodone où Enée se serait rendu, selon Denys d'Halicarnasse, était une sorte d'isolat qui, du point de vue physique, appartenait à l'ensemble forestier des pentes du Tomaros couvertes de chênes feuillus ou à feuilles persistantes. Du point de vue symbolique, le bois de Dodone était pour les consultants de Zeus, un espace dans lequel ils cherchaient l'apaisement à leurs interrogations. Dans le royaume de Latinus, Enée retrouvait dans le bois d'yeuses qui protégeaient la truie la même caractéristique physique et éthique de paix.

La communication qui s'était établie dans la forêt entre Latinus et Faunus, unis par leur lien de parenté et leur ancienneté, nécessitait un espace de paix. C'était aussi sous une yeuse qu'Horace choisissait de faire reposer Silvanus⁶⁸¹. Dieu italique, pastoral et gardien des limites, proche du Pan arcadien⁶⁸², qui avait succédé aux temps classiques à l'antique dieu italique Faunus, était particulièrement vénéré à Lavinium et à Rome.

Horace, *Epodes*, « A Alphius », II, 21-24

Et te pater Siluane, tutor finium. libet iacere modo sub antiqua ilice, modo in tenaci gramine

« à toi, Silvain, ô père, ô protecteur des limites. Il se plaît à s'étendre tantôt sous une yeuse antique, tantôt sur un gazon dru »⁶⁸³.



Du point de vue géo-morphologique, en Grèce continentale, l'équilibre entre les chênes caducifoliés (actuellement remplacés en partie par les chênes chevelus, *Quercus cerris*), les chênes pubescents, *Quercus pubescens*, et les chênes à feuilles persistantes, notamment *Quercus ilex*, est une des caractéristiques de la forêt montagnarde qui perdure pratiquement depuis le Néolithique, constate M. Hotyat⁶⁸⁴. Ces forêts égéennes orientales ont des points communs avec celles des zones méditerranéennes occidentales (auxquelles appartenait le Latium) qui, dès le Néolithique final (vers 2500 av. notre ère) également, étaient dominées par les chênes caducifoliés, selon J.-L. Vernet. Les forêts composées de chênes feuillus qui côtoyaient

⁶⁸¹ J. Gagé écrivait en substance que Silvius, génie parfois proche de Faunus, le type du Silvius albain qui entra dans la légende troyenne, restait lié de près au culte d'un arbre plus ou moins oraculaire et correspondait au thème d'une retraite cachée à distance de la ville, « Comment Enée est devenu l'ancêtre des Silvii Albains ? », *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité* T. 88-1, 1976, p.20

⁶⁸² Pan ajoutait à sa vocation de protection des troupeaux, celle de dieu oraculaire au mont Lycée ; voir. M. Jost, « De Pallantion d'Arcadie à Pallantium du Latium : fêtes arcadiennes et fêtes romaines », *Kernos* 2012 p. 479

⁶⁸³ Horace, *Epodes*, « A Alphius », II, 21-24, Trad. F. Villeneuve, (1929), 2001, p. 206 ; l'explication d'Hygin le Gromaticus sur la définition étrusque des limites, venait de la division de l'univers en un certain nombre de lignes qui plaçaient la terre à leur point de convergence. Ses lignes se régèraient à plusieurs cercles divins du cosmos, ceux de Jupiter, Saturne, Mars, Vénus, Mercure et à celui de la lune, *Les arpenteurs romains*, Hygin le Gromaticus, 8, 4

⁶⁸⁴ M. Hotyat, *Les forêts d'Europe*, 1997, p.341 ; les premières forêts à feuilles persistantes seraient apparues il y a environ 5 millions d'années, C. Rabaa, *Le chêne vert, le chêne liège et autres chênes méditerranéens*, 2008, p. 18

des chênes verts, *Quercus ilex*, des pins, des érables, des noisetiers ou des ifs, ont fait ensuite place à des forêts dominées par les chênes sempervirents, notamment les chênes verts⁶⁸⁵.



L'*Enéide* fut, pour P. Gallais et J. Thomas, le texte narratif de l'Antiquité qui a laissé la place la plus importante au paysage végétal⁶⁸⁶. Les chênes, que rencontrait Enée, qu'ils soient des chênes pédonculés ou des yeuses, présentaient un caractère d'unicité malgré une apparente multiplicité due aux aspects terrestres et symboliques car ils étaient la représentation physique du principe souverain et divin que contenait l'unique prôné par Aristote :

Aristote, *Métaphysique*, 5, 1016b, 18-20

Τὸ δὲ ἐνὶ εἶναι ἀρχὴ τινὶ ἐστὶν ἀριθμοῦ εἶναι· τὸ γὰρ πρῶτον μέτρον ἀρχή, ᾧ γὰρ πρῶτῳ γνωρίζομεν, τοῦτο πρῶτον μέτρον ἐκάστου γένους· ἀρχὴ οὖν τοῦ γνωστοῦ περὶ ἕκαστον τὸ ἔν. Οὐ ταῦτὸ δὲ ἐν πᾶσι τοῖς γένεσι τὸ ἔν.

« D'autre part l'être de l'un est le principe de l'être d'un nombre quelconque car la première mesure est un principe ; en effet, la première mesure de chaque genre est la première chose par laquelle nous en prenons connaissance ; donc l'un est le principe du connaissable pour chaque genre »⁶⁸⁷.

Pour Enée, Zeus, le roi de tous les dieux était la personnification de ce principe suprême d'unicité. Le dieu restait le maître du jeu des alliances et des rivalités entre dieux et déesses (Héra contre Vénus) et sa promesse de la victoire finale d'Enée faite à la mère d'Enée ne pouvait pas être démentie⁶⁸⁸. Zeus était le dieu fécondant de toutes les choses terrestres, prospérité dont Virgile louait le dieu pour en avoir pourvu Rome et l'Italie :

Virgile, *Géorgiques*, II, 325-331

tum pater omnipotens fecundis imbribus Aether /coniugis in gremium laetae descendit, et omnis /magnus alit magno commixtus corpore fetus. : auia tum resonant auibus uirgulta canoris, :et Venerem certis repetunt armenta diebus. /Parturit almus ager, Zephyrique tepentibus auris /laxant arua sinus

« Alors le Père tout-puissant, l'Éther, descend en pluies fécondantes dans le sein de son épouse prolifique et, uni dans une puissante étreinte à son corps puissant, vivifie tous les embryons. Alors les oiseaux mélodieux font résonner les

⁶⁸⁵ Vernet, *L'homme et la forêt méditerranéenne de la Préhistoire à nos jours*, 1997, p 125

⁶⁸⁶ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p. 25

⁶⁸⁷ Aristote, *Métaphysique*, 1016b, 18, Trad. M.-P. Dumnil, A. Jaulin, Ed. Presses Universitaires du Mirail, 1991, p. 49

⁶⁸⁸ Virgile, *Enéide*, I, 254-260, *Olli subridens hominum sator atque deorum /uoltu, quo caelum tempestatesque serenat / oscula libauit natae, dehinc talia fatur / « Parce metu, Cytherea, manent immota tuorum / fata tibi ; cernes urbem et promissa Lauini /moenia sublimemque feres ad sidera caeli / magnanimum Aenean »* « Le Père des hommes et des dieux, avec un sourire et ce visage qui rassérène le ciel orageux, effleura d'un baiser les lèvres de sa fille et lui répondit : « Rassure-toi, Cythérée. La destinée de tes Troyens reste immuable. Tu verras la ville et les murs promis de Lavinium, et tu emporteras dans l'espace jusqu'aux astres du ciel le magnanime Enée » », Trad. A. Bellessort, (1925), 1970, p. 15 ; A. Bellessort note en marge que la réponse de Jupiter est l'axe même de l'Enéide, le dieu ayant déjà dans sa tête l'image de la ville éternelle couronnée de tours comme Cybèle, vouée à la contemplation des autres nations, p. 15

buissons écartés et le bétail réclame Vénus à dates fixes. La terre nourricière est en gésine, et aux souffles tièdes de Zéphyr, les champs ouvrent leur sein »⁶⁸⁹.

Du haut feuillage jusqu'à ses racines, la figure du chêne était le rappel constant chez Virgile de tout ce que la fondation de Rome devait au périple et aux luttes d'Enée⁶⁹⁰

⁶⁸⁹ Virgile, *Géorgiques*, II, 325-331, Trad. E. de Saint-Denis, (1957), 1982, p. 31

⁶⁹⁰ Gallais, Thomas *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas*, 1997, p.22

B – Le figuier à Rome

I- le mythe du figuier de Romulus

Les domaines d'intervention du figuier, le deuxième des trois arbres qui relève de la fondation de Rome, regardent la légende des origines de Rome et l'histoire de la cité. Ils sont de trois ordres, topographique, parce qu'il transcrit le choix d'un site déterminé, politique et social. L'aspect politique du figuier est lié à la notion « quiritaire » attachée au citoyen romain. Le droit quiritaire en justice suppose, en théorie, la participation de l'ensemble des citoyens et, dans la cité archaïque, ce droit qui était commun au droit privé, public et au culte témoignait du plaisir que la cité entière avait d'être ainsi réunie, selon A. Magdelain. Le lien entre Quirinus, le dieu des Quirites qui étendait sa tutelle sur le corps civique pour garantir des droits absolus, et le droit quiritaire apparaît, à travers la *hasta*, le symbole du dieu, qui sous la forme de la *festuca* (masse pour enfoncer les pieux), servait à ponctuer la formule vindicatoire des plaideurs⁶⁹¹.

L'aspect social de l'arbre rejoint son utilisation religieuse et rituelle de la fête des nones Caprotines.

1- Ce qui est rapporté du mythe

1 – 1 Le lieu de l'abandon de la corbeille

La topographie du site de la future Rome, que Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Plutarque ont rapporté sous des formes à peu près semblables, est celle de l'échouage légendaire des jumeaux. L'environnement de la nacelle de Rémus et Romulus sur la rive du Tibre, là où les serviteurs d'Amulius déposèrent la corbeille et celui où elle s'échoua, est corrélé à la situation du figuier et la topographie boisée qui se dégage des récits des auteurs. Cet environnement était conforme à la vision qu'avaient les Romains de la légende et répondait à leur sensibilité esthétique relativement aux bois, et plus tard aux jardins et aux parcs qui furent, selon les mots de P. Grimal, « l'expression d'une civilisation »⁶⁹².

Le mode opératoire par noyade qui menaçait la vie des jumeaux, sur lequel les écrivains qui retraçèrent la légende s'étaient accordés, avait été aggravé par la crue du Tibre qui était survenue à ce moment là et qui en augmentait encore le danger.

Tite-Live, dans deux passages successifs, montre comment, alors que l'état du Tibre concourait à favoriser la volonté d'Amulius de se débarrasser des deux enfants qui auraient menacé plus tard son trône, aboutit paradoxalement à la réalisation du destin de Romulus et de Rémus que les dieux avait promise :

⁶⁹¹ Magdelain, « Quirinus et le droit. Spolia opima, ius fetiale, ius Quiritium », *Mélanges de l'École française de Rome*, n°96-1, p. 225

⁶⁹² Grimal, *Les jardins romains*, 1969, p. 1

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 3.

Sed nec di nec homines aut ipsam aut stirpem a crudelitate regia uindicant; sacerdos uincta in custodiam datur; pueros in profluentem aquam mitti iubet

« Mais ni les dieux ni les hommes ne mettent la mère et les enfants à la cruauté du roi : il [Amulius] donne l'ordre d'enchaîner la prêtresse de la mettre en prison et de jeter ses enfants dans le courant du fleuve »⁶⁹³.

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 4

Forte quadam diuinitus super ripas Tiberis effusus lenibus stagnis nec adiri usquam ad iusti cursum poterat amnis et posse quamuis languida mergi aqua infantes spem ferentibus dabat

« Par un hasard providentiel, le Tibre, débordé, s'étalait en nappes dormantes ; le lit régulier du fleuve était partout inaccessible ; mais ces eaux stagnantes paraissaient cependant suffisantes aux porteurs pour noyer les nouveaux nés »⁶⁹⁴.

Le pied du Palatin était le lieu qui répondait à l'adéquation entre la localisation légendaire de l'abandon des jumeaux par les serviteurs d'Amulius et une reconstruction historique faite par les Romains et dont Ovide rendait compte dans les *Fastes* :

Ovide, *Fastes*, II, 387-388

Iussa recusantes peragunt lacrimosa ministri/ (flent tamen) et geminos in loca sola ferunt.

« Tout en les contestant, les serviteurs accomplissent ces ordres déplorables, ils pleurent et pourtant ils portent les jumeaux à l'endroit prescrit »⁶⁹⁵.

Le choix du Palatin dans ses *Antiquités romaines* relevait de la volonté de Denys d'Halicarnasse d'ancrer, dès sa phase initiale, la légende de la fondation de Rome dans sa topographie :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 5

Ἐπεὶ δὲ ἐγγύς ἐγένοντο καὶ εἶδον ἔξω τοῦ γνησίου ρείθρου τὸν Τέβεριν ὑπὸ χειμῶνων συνεχῶν ἐκτετραμμένον εἰς τὰ πεδία, καταβάντες ἀπὸ τοῦ Παλλαντίου τῆς κορυφῆς ἐπὶ τὸ προσεχέστατον ὕδωρ

« Mais quand ils [les serviteurs d'Amulius] furent tout près et qu'ils virent que le Tibre, par suite d'intempéries répétées, avait été détourné de son cours habituel et débordait dans la plaine, ils descendirent du sommet du Palatin vers l'eau toute proche »⁶⁹⁶.

La narration des légendes, antérieures à la date de la fondation de Rome par Romulus, explique V. Fromentin, servait à mettre en place « les bases de la puissance hégémonique future de la cité, en élaborant progressivement ses

⁶⁹³ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 3, Trad. G. Bayet, (1940), 1995, p. 9

⁶⁹⁴ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 4, Trad. G. Bayet, (1940), 1995, p. 10

⁶⁹⁵ Ovide, *Fastes*, II, 387-388, Trad. R. Schilling, (1939), 1992, p. 43

⁶⁹⁶ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 5, Trad. V. Fromentin, (1998), 2006, p. 198

institutions politiques, sociales, religieuses et militaires »⁶⁹⁷. Enée avait été le premier des héros légendaires de Rome qui avait donné à l'Italie le rang de terre plus glorieuse qui fût au monde⁶⁹⁸.

La légende de la dérive jusqu'au pied du figuier des jumeaux et de leur sauvetage contribuaient à créer une scission entre une antériorité, celle d'Albe-la-Longue, et l'avènement d'un présent nouveau indépendant.

Tite-Live ne mentionnait pas expressément le Palatin mais s'était servi d'un repère familier aux Romains, celui du figuier Ruminal autrefois le figuier « romulaire », c'est-à-dire le figuier de Romulus, pour que le lieu légendaire de l'échouage des jumeaux fasse écho à leur imaginaire :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 5

Ita, uelut defuncti regis imperio, in proxima alluuie, ubi nunc ficus Ruminalis est - Romularem uocatam ferunt -, pueros exponunt.

«Ils [les esclaves] s'imaginent donc exécuter l'ordre du roi en déposant les enfants dans la première étendue d'eau venue, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le figuier Ruminal, anciennement le figuier Romulaire»⁶⁹⁹.

Dans son introduction aux *Antiquités romaines*, V. Fromentin note que les annalistes de l'histoire romaine, sur lesquels s'étaient appuyés Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, avaient repris la tradition inaugurée par Fabius Pictor⁷⁰⁰ et Lucius Cincius Alimentus, son contemporain, qui avaient écrit en grec et avaient donné une vision essentiellement événementielle de l'histoire de Rome⁷⁰¹. En effet, l'histoire de la cité, telle que les Romains la concevaient, relatait, depuis la période royale, les événements politiques, intérieurs et extérieurs, de la *res publica Romana* qui se confondaient essentiellement avec les guerres que Rome avait menées au cours des siècles. Ces annalistes avaient conféré à l'histoire de Rome, depuis Enée, une nouvelle ampleur que n'offraient pas les récits très résumés dont s'étaient contentés auparavant les écrivains grecs⁷⁰². Dans son activité d'ambassadeur en Grèce, Fabius Pictor avait

⁶⁹⁷ Fromentin, « Introduction », Trad. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, Livre I, 1998, p. 28

⁶⁹⁸ *Nunc age, Dardaniam prolem quae deinde sequatur / gloria, qui maneant Itala de gente nepotes, / inlustris animas nostrumque in nomen ituras, / expediam dictis, et te tua fata docebo*, « Et maintenant, la gloire qui pour les siècles futurs va escorter la race dardarienne, ces neveux qui nous attendent nés de race italienne, nobles âmes qui monteront prolonger notre nom, je vais te les présenter, je vais t'instruire de tes destins, Virgile, *Enéide*, VI, 756-759, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 72

⁶⁹⁹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 5, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 19

⁷⁰⁰ Une des sources de Fabius Pictor fut Dioclès de Péparethos, qui aurait écrit une génération ou deux avant lui une première histoire des Romains rédigée en grec ; voir G. Binder, *Die Aussetzung des Königskindes Kyros und Romulus*, 1964 p 89, 95, 106 ; Binder montre que le thème de l'exposition et de la salvation est commun à de nombreuses légendes dans lesquelles l'enchaînement des événements aboutit à lier un lieu à un héros

⁷⁰¹ Briquel, « La naissance de l'historiographie romaine : la canonisation de la mémoire nationale selon un modèle étranger », *Revue Science et Lettres*, 2013

⁷⁰² Fromentin, Trad. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, Livre I, 1998, « Introduction », p. 24 ; par exemple Denys donnait une description assez précise du Lupercal dont les *Origines* de Caton avaient été la source d'inspiration, « Il y avait un lieu sacré couvert d'un bois profond avec une roche creuse d'où jaillissaient des sources ; ce vallon boisé était dit-on consacré à Pan et il s'y trouvait un autel du dieu. Parvenue à cet endroit la louve s'y cacha. Le bois sacré bien sûr n'existe plus mais pour ce qui est de la grotte d'où jaillit l'eau, elle est visible sous la forme d'une construction aux abords du Palatin », Caton, les *origines*, (1986), 2002, Trad. M. Chassignet, p. 8,

pu constater les idées que les Grecs se faisaient de Rome et avait alors entrepris de contribuer auprès de ces derniers à redresser leur image défavorable de la cité⁷⁰³.

Comme ses prédécesseurs, Plutarque entrait dans une même mise en perspective du mythe de l'exposition de Romulus et Rémus et de leur abandon sur le Tibre avec l'histoire de la cité :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 3, 5

ἐνθέμενος οὖν εἰς σκάφην τὰ βρέφη, κατέβη μὲν ἐπὶ τὸν ποταμὸν ὡς ῥίψων, ἰδὼν δὲ κατιόντα πολλῶ ῥεύματι καὶ τραχυνόμενον, ἔδεισε προσελθεῖν, ἐγγύς δὲ τῆς ὄχθης καταθεῖς ἀπηλλάσσετο.

« Il [le serviteur d'Amulius] mit donc les nouveaux-nés dans une corbeille et descendit au fleuve pour les y abandonner ; mais voyant le courant gonflé et houleux, il n'osa pas s'en approcher, et les déposa sur la berge et se retira »⁷⁰⁴.

Dans le texte de Plutarque, le processus de l'abandon des enfants qui aurait dû aboutir à leur mort inéluctable, mais qui avait été différée par la mauvaise exécution des ordres d'Amulius par ses serviteurs⁷⁰⁵, posait en fait l'idée que le lieu de fondement de Rome avait été préparé par celui du sauvetage des jumeaux.

Le texte de l'*Origo gentis Romanae* reprend à son compte la tradition de l'exposition au pied du Palatin, contrairement au texte de Plutarque qui était resté silencieux sur le lieu précis de l'abandon :

pseudo-Aurelius Victor, *OGR*, 20, 3

Tum illi, quibus id imperatum erat, impositos alveo pueros circa radices montis Palatii in Tiberim, qui tum magnis imbribus stagnauerat, abiecerunt eiusque regionis

« Alors ceux qui avaient reçu cet ordre placèrent les enfants dans une barque et les abandonnèrent au pied du Palatin, dans le Tibre qui, grossi à ce moment là par de fortes pluies formait des étendues d'eau dormantes »⁷⁰⁶.

Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et le pseudo-Aurelius Victor en mentionnant d'emblée le Palatin pour avoir été l'endroit de l'abandon de la corbeille (contrairement à Ovide et Plutarque qui ne donnaient aucune précision, Ovide parlait d'un *locus* et Plutarque d'une berge), situaient ainsi topographiquement l'emplacement de la future Rome dans un lieu libéré de ses antécédents topographiques et historiques⁷⁰⁷. Dans l'*O.G.R.*, l'abandon des bébés dans une

⁷⁰³ Briquel, « La naissance de l'historiographie romaine : la canonisation de la mémoire nationale selon un modèle étranger », *Revue Science et Lettres*, 2013

⁷⁰⁴ Plutarque, « Vie de Romulus », 3, 5, Trad. R. Flacelière, 1964, p. 62

⁷⁰⁵ Dans sa « Notice », R. Flacelière souligne que l'intérêt du récit de Plutarque est d'être le reflet de l'idée que les Romains de son époque se faisaient du passé de Rome qui était une véritable mythologie ; Trad. Plutarque, « Vie de Romulus », 1964, p. 51

⁷⁰⁶ Le pseudo-Aurelius Victor, *OGR*, 20, 3, Trad. J.-C. Richard, 1983, p. 99

⁷⁰⁷ A. Meurant, « Romulus, jumeau et roi. Aux fondements du modèle héroïque », *Revue belge de philologie et d'histoire*. T.78-1, 2000, p. 74

nacelle au gré de la crue du Tibre contribuait à identifier le destin de Romulus et Rémus à celui d'hommes exceptionnels, en dehors des normes communes⁷⁰⁸.

La rupture avec un passé qui aurait rattaché le passé de Rome à des cités albaines et qui avait été abusivement amplifié dans l'historiographie romaine telle qu'elle avait été mise en forme à partir de Fabius Pictor à la fin du III^{ème} siècle av. J.-C.⁷⁰⁹, avait été en quelque sorte historicisée par Denys d'Halicarnasse en avançant l'hypothèse que les serviteurs d'Amulius avaient parcouru cent vingt stades, soit une vingtaine de kilomètres, depuis Albe-la-Longue pour exposer la corbeille, ce qui situait son abandon à un endroit où nulle cité antérieure n'était connue :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 4

Περι δὲ τῶν ἐκ τῆς Ἰλίας γενομένων Κόιντος μὲν Φάβιος ὁ Πίκτηρ λεγόμενος, ᾧ Λεύκιός τε Κίγκιος καὶ Κάτων Πόρκιος καὶ Πείσων Καλπούρνιος καὶ τῶν ἄλλων συγγραφέων οἱ πλείους ἠκολούθησαν, γέγραφε· ὡς κελεύσαντος Ἀμολίου τὰ βρέφη λαβόντες ἐν σκάφῃ κείμενα τῶν ὑπηρετῶν τινες ἔφερον ἐμβαλοῦντες εἰς τὸν ποταμὸν ἀπέχοντα τῆς πόλεως ἀμφὶ τοὺς ἑκατὸν εἴκοσι σταδίους

« Par ailleurs, au sujet des enfants de Silvia, Quintus Fabius, dit Pictor, suivi par Lucius Cincius, Porcius Cato, Calpurnius Piso et la plupart des autres historiens, a écrit que sur l'ordre d'Amulius, des serviteurs s'emparèrent des nouveaux-nés qui se trouvaient dans une corbeille, les emportèrent pour les jeter dans le fleuve distant de la cité de cent vingt stades environ »⁷¹⁰.

L'espace des cent vingt stades accentue la césure temporelle entre la fermeture de la période albaine et l'ouverture sur une nouvelle réalité romaine⁷¹¹. L'unicité du lieu du renversement de la corbeille et celui, ultérieur, du site de la future Rome, fut encore accentuée par une construction de la narration par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Plutarque, des premiers temps de l'existence des jumeaux selon une forme de composition épique⁷¹². La forme d'épopée offrait une sorte d'assimilation du récit du drame de la dérive sur le Tibre, le deuxième dans l'ordre de succession des séquences, à une sorte de petit déluge, pour A. Meurant⁷¹³. Le texte de Tite-Live est le plus équivoque sur la dérive de la corbeille puisque l'historien ne mettait pratiquement aucune distance entre le lieu de l'abandon des

⁷⁰⁸ « Introduction », J.-C. Richard, Trad. Le pseudo-Aurelius Victor, *Les origines du peuple romain*, Livre I, 1983, p. 42 ; voir aussi M. Delcourt sur le thème du héros sauvé de la mort qui, par son destin exceptionnel, se révèle être un élu, un homme investi de pouvoirs extraordinaires, *Œdipe ou la légende du conquérant*, 1944, p. 10

⁷⁰⁹ Briquel, « À propos de Tite-Live, l'apport de la comparaison indo-européenne et de ses limites », *Revue d'Études Latines* de Paris, T. 76, 1998, p. 62-63

⁷¹⁰ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 4, V. Fromentin, 1998, p. 198

⁷¹¹ Ch. Lécrivain écrivait que l'histoire primitive du Latium avait été une pure création et un remodelage des historiens grecs et romains de traditions plus anciennes motivés par des raisons chronologiques et politiques ; quant à la fondation d'Albe par Ascanie, certains historiens l'attribuaient à Enée (Photius, « Récits de Conon », *Bibliothèque*, 46) ou comme Dion Cassius qui la mettait en relation avec Enée puisque son nom rappelait la couleur blanche de la truie (Dion Cassius, *Histoire romaine*, 1, 8) ou encore les auteurs anciens y voyaient l'oeuvre du premier roi de la dynastie albaine, A. Daremberg et A. Saglio, « Latini », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, T. III-1, (1892), 1904, p. 972

⁷¹² « Introduction », J. Bayet, Trad. Tite-Live, *Histoire romaine*, I, (1940), 1995 p. 63 ; pour J. Bayet, le texte de Tite-Live est une suite de morceaux qui « se détachent facilement » et créent une scansion dans le récit

⁷¹³ A. Meurant, « Romulus, jumeau et roi. Aux fondements du modèle héroïque », *Revue belge de philologie et d'histoire*. T. 78-1, 2000, p. 74

jumeaux et le pied du Palatin⁷¹⁴ que la tradition avait reconnu pour être l'endroit où avait poussé le figuier de Romulus. Le fait mis en exergue par l'historien était moins la distance parcourue par l'auge que la crue du Tibre qui, en dépit des apparences, annonçait le retournement du destin des jumeaux :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 6

Tenet fama, cum fluitantem alueum, quo expositi erant pueri, tenuis in sicco aqua destituisset,

« Une tradition constante affirme que le berceau où les enfants étaient exposés commença à flotter ; puis que les eaux baissant le laissèrent à sec »⁷¹⁵.

La notion de distance entre le dépôt de la nacelle des jumeaux et son arrivée avait été précisée par Ovide. Dans un premier temps, le poète avait laissé un certain flou sur l'endroit de l'abandon⁷¹⁶ mais plaçait ensuite l'abandon de la corbeille au pied du Grand Cirque, c'est-à-dire entre le Palatin et l'Aventin :

Ovide, *Fastes*, II, 391-394,

hic, ubi nunc fora sunt, lintres errare uideres, / quaque iacent ualles, Maxime Circe, tuae. / Huc ubi uenerunt (neque enim procedere possunt / Longius

Là où se trouvent aujourd'hui les Forums et où s'étend ta vallée, Grand Cirque, ont pouvait voir voguer les barques. Quand les serviteurs arrivèrent à cet endroit, (il était impossible d'avancer plus loin) »⁷¹⁷.

Ovide avait inséré cet épisode dans la narration de la fête des Lupercales dont une des origines était l'accouchement de la vestale Rhea Silvia à l'endroit de la grotte, c'est-à-dire au pied du Palatin. Même si la distance entre le Grand cirque, construit dans la vallée Murcienne, et le Palatin est petite, la notion de séparation entre les deux sites présente une homologie avec les propos des serviteurs sur la différence morphologique des bébés, l'un, Romulus, plus vigoureux que l'autre :

Ovide, *Fastes*, II, 395-398

At quam sunt similes! at quam formosus uterque! / plus tamen ex illis iste uigoris habet. / Si genus arguitur uoltu, nisi fallit imago, / nescioquem in uobis suspicor esse deum.

« Comme ils se ressemblent ! Comme ils sont beaux tous les deux ! Pourtant celui-ci est plus vigoureux. Si la descendance se prouve par le visage et si l'apparence n'est pas trompeuse, je soupçonne en vous la présence de quelque dieu »⁷¹⁸.

Les crues du Tibre en 202, 192 et 189 av. J.-C. qui avaient recouvert le Circus Maximus, le Forum Boarium et une partie du champ de Mars, dont a fait état.-J. Kardos, avaient donné corps à la légende de la crue du Tibre au temps d'Amulius.

⁷¹⁴ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 5

⁷¹⁵ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 6, Trad. G. Baillet, (1940), 1985, p. 10

⁷¹⁶ Ovide, *Fastes*, II, 387-388

⁷¹⁷ Ovide, *Fastes*, II, 391-393, Trad. R. Schilling, 1992, p. 44

⁷¹⁸ Ovide, *Fastes*, II, 395-398, Trad.R. Schilling, (1993), 2011, P. 44

Ces crues réelles avaient donné au récit légendaire une vraisemblance que des Romains avaient eux-mêmes expérimentée⁷¹⁹.

Denys d'Halicarnasse, comme Ovide, a donné au trajet de la nacelle une apparence de dérive qui, si minime soit-elle, est encore une manière de montrer la spécificité de la naissance de Rome à laquelle la décrue du Tibre ajoutait un surcroît de bienfaits :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 5

Ἡ δὲ μέχρι μὲν τινος ἐνήχето, ἔπειτα τοῦ ρείθρου κατὰ μικρὸν ὑποχωροῦντος ἐκ τῶν περιῆσχατα λίθου προσπταίσει περιπραπίσα ἐκβάλλει τὰ βρέφη.

« Celle-ci flotta un certain temps, puis comme le fleuve se retirait peu à peu de ses limites extrêmes, en heurtant une pierre elle se retourna, jetant les nouveaux-nés par-dessus bord »⁷²⁰.

L'échouage de la corbeille au Germalus, c'est-à-dire au nord-ouest du Palatin (de même que la *Velia*), relaté par Plutarque, confirme cette volonté de resserrer sur un espace délimité la première histoire de la cité :

Plutarque, « Vie de Romulus », 3, 6

*τοῦ δὲ ποταμοῦ κατακλύζοντος ἡ πλημμύρα τὴν σκάφην ὑπολαβοῦσα καὶ μετεωρίσασα πρῶως κατήνεγκεν εἰς χωρίον ἐπιεικῶς μαλθακόν, ὃ νῦν **Κερμαλόν** καλοῦσι, πάλαι δὲ Γερμανόν, ὡς ἔοικεν ὅτι καὶ τοὺς ἀδελφοὺς γερμανοὺς ὀνομάζουσιν.*

« Le fleuve continuant à grossir le flot souleva la corbeille, l'éleva doucement et la porta dans un endroit assez accueillant qu'on nomme aujourd'hui *Cermalus* mais qui s'appelait autrefois *Germanus* apparemment parce que les Romains donnent aussi aux frères le nom de germains »⁷²¹.

Plutarque employait la forme *Cermalus* et non celle de *Germalus* que Varron utilisait et dont il faisait le lieu emblématique de la première histoire de la fondation de Rome :

Varron, *De la langue latine*, V, 8, 54

Huic Germalum et Velias coniunxerunt, quod in hac regione scriptum est : Germalense quinticeps apud aedem Romuli. Et Veliense, sexticeps in Velia apud aedem deum Penatium. Germalum a germanis Romulo et Remo

« Au Palatin étaient joints le Germal (*Germalus*) et les *Veliae* puisqu'on trouve ici à propos de cet arrondissement : « Quartier du Germal : cinquième chapelle près du temple de Romulus » et « Quartier de la Velia : sixième chapelle sur la Vélia près du temple des Pénates ». *Germalus* vient des *germani* (jumeaux) Romulus et Rémus »⁷²².

⁷¹⁹ Kardos, *Lexique de la topographie de Rome*, II, 2003 p. 337 ; *nam ita abundavit Tiberis ut ludi Apollinares circo inundato extra portam Collinam ad aedem Erycinae Veneris parati sint. Ceterum ludorum ipso die subita serenitate orta*, « Le Tibre déborda au point d'inonder le Cirque ; ce qui fit indiquer la célébration des jeux Apollinaires hors la porte Colline, près du temple de Vénus Erycine. Au reste, le jour même des jeux, le ciel reprit tout à coup sa sérénité », Tite-Live, *Ab Urbe condita*, XXX, 38, 10, Trad. A.-J. Liez, 1835, p. 133

⁷²⁰ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 5, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 198

⁷²¹ Plutarque, « Vie de Romulus », Trad. R. Flacelière, 3, 6, (1957), 1964, p. 62

⁷²² Varron, *De la langue latine*, V, 8, 54, Trad. J. Collart, 1954, p. 34

Dans le texte de Varron, le nom de *Germalus*, qui venait du terme *germanus*, ajoutait à la topographie une dimension humaine, celle de l'individualité d'un nouveau peuple. En effet, *germanus* était un des nombreux dérivés de la racine **gen* qu'on trouve par exemple dans le nom de la race *genus*, traduit par « naissance, race et même noble naissance » selon A. Ernout et A. Meillet⁷²³, et expliquait le lien entre l'histoire de Romulus et de Rémus et le destin de Rome. La même spécificité du site de Rome transparait chez le pseudo-Aurelius Victor qui avait localisé l'abandon de la corbeille au pied du Palatin et le situait dans un endroit proche la découverte par Faustulus des jumeaux :

pseudo-Aurelius Victor, *OGR*, 20, 3
Faustulus speculatus exponentes, ut uidit relabente flumine alueum
« un porcher de l'endroit, Faustulus, aperçut ceux qui exposaient les jumeaux »⁷²⁴.

1 – 2 - Le lieu du sauvetage des jumeaux

Enfin, le dernier épisode de la légende des jumeaux nouveaux nés concerne leur sauvetage par une louve à l'endroit précis où se trouvait un figuier, selon Plutarque :

Plutarque, « Vie de Romulus », 4, 1
Ἦν δὲ πλησίον ἐρινεός, ὃν Ῥωμινάλιον ἐκάλουον, ἢ διὰ τὸν Ῥωμύλον ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσιν, ἢ διὰ τὸ τὰ μηρικώμενα τῶν θρεμμάτων ἐκεῖ διὰ τὴν σκιὰν ἐνδιάζειν, ἢ μάλιστα διὰ τὸν τῶν βρεφῶν θηλασμόν, ὅτι τὴν τε θηλὴν ροῦμαν ὠνόμαζον οἱ παλαιοί, καὶ θεόν.
« Il y avait près de là un figuier sauvage, qu'on appelait Ruminal, soit à cause de Romulus, comme on le croit généralement, soit parce que les animaux ruminants allaient au milieu du jour s'y reposer à l'ombre »⁷²⁵.

Plusieurs auteurs, dont Ovide, ont repris la vulgate de l'histoire de Romulus qui indiquait que le point de repère pour l'endroit de l'échouage des jumeaux avait été la présence d'un arbre :

Ovide, *Fastes*, II, 409-414,
Alueus in limo siluis adpulsus opacis paulatim fluuio deficiente sedet. Arbor erat: remanent uestigia, quaeque uocatur Rumina nunc ficus Romula ficus erat.
« Poussée vers un boqueteau touffu, l'auge s'immobilise dans la vase au fur et à mesure que décroît le niveau. Il y avait là un arbre – il en subsiste des vestiges : ce figuier que l'on nomme maintenant Ruminal était alors le figuier de Romulus »⁷²⁶.

⁷²³ Cicéron employait le terme de *germani* dans le sens d'individus de même race lorsqu'il évoquait le premier peuplement de la Campanie, *De la loi agraire*, II, 35, 97 ; Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 270 ; A. Ernout et A. Meillet notaient également que, de manière elliptique, *germanus* souvent joint à *frater* (ou *germana* à *soror*), prenait le sens de frère (ou sœur)

⁷²⁴ Le pseudo-Aurelius Victor, *OGR*, 20, 3, Trad. J. C. Richard, 1983, p. 99

⁷²⁵ Plutarque, « Vie de Romulus », 4, 1, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 62

⁷²⁶ Ovide, *Fastes*, II, 409-414, Trad. R. Schilling, 1992, p. 44

Le pseudo-Aurelius Victor qui avait bâti le texte des *OGR* sur les mêmes connaissances du passé recréé par la vulgate et qu'avait adoptées l'imaginaire des Romains, situait aussi l'épisode du renversement de la nacelle au pied d'un figuier :

pseudo-Aurelius Victor, *OGR*, 20, 3

ut uidit relabente flumine alueum, in quo pueri erant, obhaesisse ad arborem fici

« Puis à la décrue, il constata que la barque dans laquelle les enfants se trouvaient s'était arrêtée à un figuier »⁷²⁷.

Nous avons vu que Tite-Live, contrairement à la vulgate qui avait fait le figuier le point d'arrivée de la corbeille, situait l'arbre au point de départ et le reliait au figuier ruminal, la *Ficus Ruminalis*, à l'endroit où les Romains pouvaient la regarder⁷²⁸. Ce choix de Tite-Live témoigne que les points de repère topographique qu'il avait utilisés lui avaient d'abord servi à retracer l'histoire de Rome.

A la différence de ce qu'on peut relever dans les textes de Tite-Live, d'Ovide ou de Plutarque, lors de sa relation du nourrissement des jumeaux par la louve, Denys d'Halicarnasse ne donnait aucune référence sur la présence d'un arbre ou d'un environnement végétal, de la même manière qu'il n'avait signalé la présence d'aucun végétal lors de l'abandon de la corbeille et de la fin de sa course au pied du Palatin :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, 79, 6

Τὰ μὲν δὴ κνουζούμενα κατὰ τοῦ τέλματος ἐκλυινδεῖτο, λύκαινα δὲ τις ἐπιφανεῖσα νεοτόκος σπαργῶσα τοὺς μαστοὺς ὑπὸ γάλακτος ἀνεδίδου τὰς θηλάς τοῖς στόμασιν αὐτῶν καὶ τῆ γλώπῃ τὸν πηλόν, ᾧ κατάπλεοι ἦσαν, ἀπελίχμα.

« Ces derniers se roulaient dans la vase en vagissant, quand une louve, de toute évidence mère depuis peu, car ses mamelles étaient gonglées de lait, présenta ses tétines à leurs bouches et enleva, en la léchant avec sa langue, la boue dont ils étaient recouverts »⁷²⁹.

Dans ses « Notes complémentaires », V. Fromentin indique que la raison pour laquelle Denys d'Halicarnasse n'avait pas fait état de la tradition qui localisait au pied du Germal l'endroit où les enfants s'étaient échoués, là où se trouvait le figuier de Rémus et Romulus, était la retenue de l'historien devant l'absence de preuve probante puisque, de son temps, le figuier de Rémus et Romulus poussait sur le Comitium⁷³⁰.

La tradition la plus répandue sur la fondation de Rome avait donc lié la présence de la louve à celle du figuier, ces deux figures ayant été également rattachées à

⁷²⁷ Le pseudo-Aurelius Victor, *OGR*, 20, 3, Trad. J.-C. Richard, 1983, p. 100

⁷²⁸ Tite-Live, *Ab Urbe condita*, I, 4, 5

⁷²⁹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 6, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 198

⁷³⁰ « Notes complémentaires », V. Fromentin, 1998, p. 271, Trad. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I ; Pline situait la *Ficus Ruminalis* à proximité de la statue d'Attus Navius, un devin qui, au temps de Tarquin l'Ancien, avait accompli de nombreux prodiges dont celui de la pierre et du rasoir relaté par Tite-Live (*Ab urbe condita*, I, 36, 5) et celui du transport du figuier du bord du Tibre jusqu'au Comitium (Pline, *Histoire Naturelle*, XXXIV, 11)

d'anciens cultes par Florus qui les évoquait avec le dieu Tibre. L'emploi de la forme active dans le membre de phrase *Tiberinus amnem repressit* transforme une donnée hydrographique en un paramètre du caractère religieux qui préside à la naissance de Rome :

Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, I, 1, 1
Siquidem et Tiberinus amnem repressit, et relictis catulis lupa secuta uagitum, uber admouit infantibus, matremque se gessit. Sic repertos apud arborem regis pastor tulit in casam, atque educauit
« Le dieu du Tibre arrêta le cours du fleuve et une louve, abandonnant ses petits, se dirigea vers les vagissements des nouveaux-nés leur présenta ses mamelles et leur servi de mère. C'est ainsi que furent découverts au pied d'un arbre par Faustulus, berger du roi, qui les porta dans sa cabane et les éleva »⁷³¹.

De même que l'avait fait Tite-Live, le but du discours de Florus, dans son abrégé de l'histoire romaine, qui fut rédigée au début du II^{ème} siècle, était d'accroître l'admiration que suscitait la ville et le peuple romain, chaque fait marquant permettant d'éclairer les autres pour les relier et montrer la grandeur de Rome⁷³².

2 - Les alentours de Rome au temps de l'enfance des jumeaux

Les renseignements topographiques qu'apportent les textes anciens lors de l'épisode de l'abandon de la corbeille et de son échouage concernent pour l'essentiel la présence d'un arbre au pied du Palatin et celle de la louve, mais ne donnent que très peu d'indications sur l'environnement boisé de l'arbre. Plutarque, dans deux passages, évoquait un lieu accueillant et des ruminants près de l'arbre, ce qui suppose la présence de prés⁷³³. Dans les *Fastes*, Ovide signalait l'arrivée de la corbeille près d'un « boqueteau touffu », *siluis adpulsus opacis*⁷³⁴ et dans *l'Art d'aimer*, dont nous reparlerons à propos du cornouiller, le poète évoquait le Palatin environné d'un paysage boisé⁷³⁵.

A défaut de précisions sur les alentours végétatifs immédiats du figuier du Tibre, des passages de Denys d'Halicarnasse, Tite-Live et Cicéron aident à reconstituer l'environnement de l'arbre tel qu'il aurait pu se présenter au moment de la fondation de Rome. La première vision est celle d'un cadre relativement sauvage,

⁷³¹ Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, I, 1, 1, Trad. P. Hainsselin, H. Watelet, 1932, p. 283

⁷³² Dans la « Notice » P. Hainsselin, H. Watelet insistent sur le travail de condensation auquel s'était livré Florus pour recréer une histoire romaine qui s'adressait aux Romains déjà instruits de cette histoire afin de les inciter à retrouver les idées de courage et piété qui avaient permis l'élaboration de l'Empire, p. 274-275 ; . Hainsselin, H. Watelet estimaient qu'en dépit des difficultés pour établir la biographie de Florus, Florus était contemporain de Pline le Jeune, né dans une des provinces romaines (l'Espagne ?)

⁷³³ Plutarque, « Vie de Romulus », 3, 6 ; 4, 1

⁷³⁴ Ovide, *Fastes*, II, 409-414

⁷³⁵ *Illic quas tulerant nemorosa Palatia, frondes / Simpliciter positae, scena sine arte fuit ; / in gradibus sedit populus de caespite factis, / Qualibet hirsutas fronde tegente comas*, « A ce moment les branchages fournis par les bois du Palatin et disposés sans apprêt constituaient un fond de scène où l'art n'intervenait pas. Sur les gradins de gazon [du cirque] assirent les spectateurs qui, un feuillage quelconque, protégeaient leur chevelure hirsute.», Ovide, *l'Art d'aimer*, I, 106 -109, Trad. H. Bornecque, (1924), 1998, p. 24

entouré de bois épais. Tite-Live employait le terme de *solitudo*, « solitude »⁷³⁶. L'expression de l'historien, *montibus qui circa*, « les montagnes environnantes », aux quelles étaient associées les forêts, situait le lieu de repos de la louve (et selon la tradition celui du figuier) dans un espace aux contours imprécis, différent de celui de la cité défini par la ville elle-même :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4,6
Vastae tum in his locis solitudines errant
«Ce lieu alors n'était qu'une vaste solitude»⁷³⁷.

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 6
Lupam sitientem ex montibus qui circa sunt ad puerilem uargitum cursum flexisse : eam submissas infantibus adeo mitem parebuisse mammas ut lingua lambentem pueros magister rigii pecoris inuenerit -Faustulo fuisse nomem ferunt
« qu'une louve poussée par la soif hors des montagnes environnantes et attirée par les cris des enfants, tourna ses pas vers eux et se baissant, leur présenta ses mamelles avec tant de douceur qu'elle les léchait à coups de langue quand le berger du roi les découvrit – Il s'appelait Faustulus dit-on »⁷³⁸.

L'emploi par Tite-Live du terme *mons* qui met à distance un environnement de pâturages et de champs rejoint l'application du substantif *silua*, la forêt, faite par Cicéron au territoire primitif de Rome. *Silua* servait à Cicéron de métaphore pour évoquer un endroit retiré et âpre afin de mettre en exergue l'application continue des Romains depuis la fondation de Rome qui avaient su transformer un site de forêts touffues et conduire à la supériorité de la cité :

Cicéron, *De la République*, II, 4, 289
quo in loco eum esset siluestris beluae sustenatus urberibus pastoresque eum ; sustulissent et in agresti cultu laboreque aluissent
« Là ce fut une bête fauve de la forêt qui le nourrit de son lait, puis des bergers le recueillirent et l'élevèrent au milieu des travaux champêtres »⁷³⁹.

La proximité des mots *silua* et *belua*, la bête sauvage, concourent aussi à renforcer l'impression que le territoire du Palatin était alors le domaine de terres incultes où seuls pénétraient des hommes de la forêt, tels les bûcherons, et où vivaient les bêtes sauvages dont le loup que Varron considérait nuisible au bétail :

Varron, *Economie rurale*, II, 9, 1
Canes enim ita custos pecoris eius quod eo comite indiget ad se defendendum. In quo genere sunt maxime oues, deinde caprae. Has enim lupus captare solet, cui opponimus canes defensores.

⁷³⁶ à l'article « *solus* », son dérivé *solitudo* signifiait la « solitude » mais aussi « le désert » et le sentiment de l'abandon, A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 634 ; voir Stace, *Thébaïde*, XI, 728-729 ; XII, 145 ; Cicéron, *Contre Verrès*, II, 30, 77

⁷³⁷ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 6, Trad. G. Baillet, (1940), 1985, p. 10

⁷³⁸ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 6, Trad. G. Baillet, (1940), 1985, p. 10

⁷³⁹ Cicéron, *De la République*, II, 4, 289, Trad. E. Bréguet, 1980, p. 9

« le chien en effet est bien le protecteur du bétail et de qui a besoin de sa collaboration pour se défendre. Dans cette catégorie il y a surtout les moutons, ensuite les chèvres. Car elles sont la proie habituelle du loup et nous lui opposons les chiens comme défenseurs »⁷⁴⁰.

L'association de la forêt sauvage et du loup conduisait naturellement Pline à étendre à l'homme le caractère préjudiciable de l'animal, ce qu'avait noté Pline :

Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 34, 80

Sed in Italia quoque creditur luporum uisus esse noxius uocemque homini, quem priores contemplantur, adimere ad praesens

« En Italie on croit aussi que le regard des loups est nuisible, et que s'ils fixent un homme avant d'en être vus, ils lui enlèvent momentanément l'usage de la voix »⁷⁴¹.

En Grèce, un autre exemple de loup présenté comme un ennemi de l'homme est celui, rapporté par Pausanias, de la légende de la cité de Sicyone. Selon le récit, le ravage des troupeaux par les loups avait conduit les habitants de la cité à demander à Apollon d'intervenir pour les débarrasser de ces bêtes féroces et ce fut un morceau d'écorce de bois sec dont on ignorait l'essence, précisait Pausanias, qui les avait sauvés :

Pausanias, *Périégèse*, II, 9, 7

πλησίον δὲ Ἀπόλλωνός ἐστιν ἱερὸν Λυκίου, κατερρηκός τε ἤδη καὶ ἡκιστα θέας ἄξιον. φοιτῶντων γὰρ λύκων σφίσις ἐπὶ τὰς ποιμένας ὡς μηδὲνα εἶναι καρπὸν ἐπὶ ἀπ' αὐτῶν, ὁ θεὸς τόπον τινὰ εἰπὼν ἔνθα ἔκειτο αὐτὸν ξύλον, τοῦτου φλοιὸν ἐχρησε τοῦ ξύλου καὶ κρέας ὁμοῦ προθεῖναι τοῖς θηρίοις· καὶ τοὺς μὲν αὐτίκα ὡς ἐγεύσαντο διέφθειρεν ὁ φλοιός, τὸ ξύλον δὲ ἐκεῖνο ἔκειτο μὲν ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Λυκίου, ὃ τι δὲ ἦν δένδρον οὐδὲ οἱ τῶν Σικυωνίων ἐξηγηταὶ συνίεσαν.

« Dans le voisinage, le sanctuaire d'Apollon Lycien (dieu-loup) actuellement ruiné, ne mérite guère qu'on s'y arrête. Les fréquentes incursions des loups contre les troupeaux de Sicyone avaient réduit à néant le profit qu'on en pouvait tirer : le dieu indiqua un endroit où se trouvait un morceau de bois sec et enjoignit par l'oracle d'appâter les fauves en mélangeant avec de la viande l'écorce de ce bois. A peine en goûtèrent-ils que l'écorce les tua. Ce morceau de bois se trouvait, lors de mon passage, dans le sanctuaire lycien mais même les guides de Sicyone ignoraient de quelle espèce d'arbre il provenait »⁷⁴².

⁷⁴⁰ Varron, *Economie rurale*, II, 9, 1, Trad. Ch. Guiraud, 1985, p. 59

⁷⁴¹ Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 34, 80, Trad. A. Ernout, 1952, p. 51

⁷⁴² Pausanias, *Périégèse*, II, 9, 7, Trad. G. Leroux, 1958, p. 64 ; La forme *Λύκειος* est rattachée généralement par les traducteurs à Apollon loup alors que la forme *Λύκιος* correspondrait à Apollon de Lycie., mais c'est cette dernière forme qui est employée par Pausanias pour parler du loup, Cl.-Fr. de Roguin, « Apollon Lykeios dans la tragédie : dieu protecteur, dieu tueur, dieu de l'initiation », *Kernos*, n° 12, 1999, p. 100

Les indications principales à retenir du texte de Pausanias sont celles de la localisation précise révélée par Apollon, là où se trouvait le bois, et de l'information oraculaire qui conférait au bois de ce seul arbre le pouvoir d'éradiquer les loups⁷⁴³.

L'environnement sauvage du figuier, ébauché par l'expression ὕλη βαθεία employée par Denys d'Halicarnasse qui conjugue deux termes, le substantif ὕλη, la « forêt » et de l'adjectif βαθεία, « profond », accentue l'idée d'un endroit écarté des hommes mais qui a un caractère sacré :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 8

Καὶ ἦν γὰρ τις οὐ πολὺ ἀπέχων ἐκεῖθεν ἱερός χώρος ὕλη βαθεία [forêt profonde] συνηρηφής καὶ πέτρα κοίλη πηγὰς ἀνιείσα, ἐλέγετο δὲ Πανός [Pan] εἶναι τὸ νάπος, [vallon]

« Il y avait non loin de là un endroit sacré couvert d'une épaisse forêt avec un rocher creux d'où jaillissaient des sources. On disait que ce bois était consacré à Pan et il s'y trouvait un autel du dieu »⁷⁴⁴.

Le sens figuré de l'adjectif βαθεία, qui, pour P. Chantraine, exprimait la « puissance » et l'abondance⁷⁴⁵, intensifie le sentiment de sacré dégagé par les bords du Tibre.

Le vocabulaire des Romains rapportait à l'image première d'une végétation dense et forestière aux alentours du figuier des jumeaux le terme de *silua* dont le sens était celui d'un lieu générique planté d'arbres et d'arbustes. Pour R. Otto, l'emploi de *silua* créait un double sentiment, celui d'un effroi face à l'inconnu et celui de l'intuition d'une présence divine. Ce double sentiment de sublime et de crainte ressort des deux expressions *locus horridus* et *mysterium tremendum*⁷⁴⁶. Sénèque exprimait la même sensation d'effroi, d'irrationnel et d'indéfinissable que provoquait la profondeur sombre des arbres par les deux expressions *secretum loci* et *religionis suspicione* :

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, IV, 41, 3

Si tibi occurrerit uetustis arboribus et solitam altitudinem egressis frequens lucus et conspectum caeli densitate ramorum aliorum alios protegentium summouens, illa proceritas siluae et secretum loci et admiratio umbrae in

⁷⁴³ Le rapprochement entre les forêts et la sauvagerie du loup apparaît dans un passage des *Métamorphoses* dans lequel Ovide comparait Procné, la fille du roi légendaire d'Athènes, violée par Térée, à une brebis dévorée par les loups, *puppibus exierant, cum rex Pandione natam / in stabula alta trahit, siluis obscura uetustis, / atque ibi pallentem trepidamque et cuncta timentem / et iam cum lacrimis, ubi sit germana, rogantem / includit fassusque nefas et uirginem et unam / ui superat frustra clamato saepe parente, / saepe sorore sua, magnis super omnia diuis. / illa tremit uelut agna pauens, quae saucia cani / ore excussa lupi nondum sibi tuta uidetur*, « Quand le roi entraîne la fille de Pandion dans une bergerie à la haute enceinte cachée au milieu d'une antique forêt, là, pâle, tremblante, redoutant tous les malheurs à la fois, elle demande en pleurant où est sa sœur, mais il la tient prisonnière lui avoue son dessein criminel et par la force il triomphe de cette vierge de celle femme seule qui vainement invoque à grands cris tantôt son père, tantôt sa sœur, et surtout les dieux tout puissants. Elle frissonne comme une agnelle épouvantée qu'un loup au poil gris a blessée et qui, arrachée de sa gueule, ne croit pas encore en sûreté », *Métamorphoses*, VI, 520-528, Trad. p. G. Lafaye, (1928), 1989, 19

⁷⁴⁴ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 8, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 198 ; C. Dulière note que Denys d'Halicarnasse ne mentionnait pas la présence d'un figuier dans sa description du Lupercal, ce qui révèle, pour l'historienne, que l'arbre n'existait plus près de la grotte à son époque, *Lupa romana*, 1979, p. 61

⁷⁴⁵ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 155

⁷⁴⁶ R. OTTO, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, Trad. A. Jundt, Ed. Payot, 1995, p. 87-89

aperto tam densae atque continuae fidem tibi numinis faciet. Si quis specus saxis penitus exesis montem suspenderit, non manu factus, sed naturalibus causis in tantam laxitatem excauatus, animum tuum quadam religionis suspitione percutiet.

« Si tu arrives devant une futaie antique d'une hauteur extraordinaire, bois sacré où la multiplication et l'entrelacs des branches dérobent la vue du ciel, la grandeur des arbres, la solitude du lieu, le spectacle impressionnant de cette ombre si épaisse et si continue au milieu de la libre campagne te feront croire à une divine présence »⁷⁴⁷.

Le thème du saisissement et de l'aspiration à communiquer avec la divinité⁷⁴⁸ que pouvait susciter la forêt ou le bois sacré isolé avait été à plusieurs reprises un des thèmes des tragédies de Sénèque :

Sénèque, *Thyeste*, 650-668

arcana in imo regio secessu iacet, / alta uetustum ualle compescens nemus, / penetrare regni, nulla qua laetos solet / praebere ramos arbor aut ferro coli, / sed taxus et cupressus et nigra ilice / obscura nutat silua, quam supra eminens / despectat alte quercus et uincit nemus. / hinc auspicari regna Tantalidae solent, / hinc petere lapsis rebus ac dubiis opem. / affixa inhaerent dona; uocales tubae / fractique currus, spolia Myrtoi maris, / uictaeque falsis axibus pendent rotae / et omne gentis facinus; hoc Phrygius loco / fixus tiaras Pelopis, hic praeda hostium / et de triumpho picta barbarico chlamys. / fons stat sub umbra tristis et nigra piger / haeret palude; talis est dirae Stygis / deformis unda quae facit caelo fidem. / Hinc nocte caeca gemere feralis deos

Une zone mystérieuse est enfouie au cœur de la plus profonde retraite, enfermant un bois sacré au fond d'une vallée, sanctuaire du royaume, en lequel aucun arbre n'étale de riantes branches ou n'est paillé par le fer, mais courbent leurs têtes les ifs, les cyprès et une forêt d'yeuses noires au-dessus de laquelle se dresse un chêne, jetant un regard hautain, et dominant ce bois. Là les Tantalides ont coutume d'inaugurer leur règne, là aussi de demander de l'aide dans l'adversité et le péril. Des offrandes sont accrochées : trompettes sonores, débris de char, dépouilles de la mer de Myrtos, des roues de vaincus sont suspendues avec leurs essieux faussés, ainsi que tous les souvenirs des crimes de cette race ; en ce lieu a été clouée la tiare phrygienne de Pélops, ici sont les butins pris à l'ennemi, les chlamydes brodées venant de son triomphe sur les barbares. Sous les ombrages une eau croupit tristement ; elle stagne indolente en un noir marais ; telle est l'onde hideuse du sinistre Styx, par laquelle jurent les dieux. Là dans la nuit obscure gémissent, dit-on, les dieux des morts⁷⁴⁹.

⁷⁴⁷ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, IV, 41, 3, Trad. H. Noblot, (1945), 1969, p. 167

⁷⁴⁸ Sénèque avec Lucrèce furent les seuls parmi les auteurs anciens à réfléchir sur la notion de prière philosophique, à la fois réflexion philosophique et prière religieuse, car « la religion romaine ne connaît que la prière de demande, le *uotum* et les différentes formes de supplications et d'actions de grâces » écrit Ch. Guittard. Sénèque, poursuit-il, définissait la véritable piété par la reconnaissance intime de la puissance divine qui s'exprimait pleinement dans la solitude de la nature, « au milieu des forêts, au bord des sources et des fleuves, près des grottes ». Et le Romain qui était animé par le sentiment de la présence divine qui émanait de la contemplation de la nature était lui-même « l'expression d'une force divine, « La prière philosophique grecque et latine : une esquisse de définition et de classification », *Varietates fortunae*, 2010, p. 196, 201

⁷⁴⁹ Sénèque, *Thyeste*, 650-668, Trad. F.-R. Chaumartin, 1999, p. 134

Tite-Live et Florus ont utilisé les termes *horrendus*, *inuius*, *terror* pour exprimer également ce que la forêt induisait de sentiment d'incertitude et d'effroi. Pour Tite-Live et pour Florus, certaines forêts italiennes, telle la forêt de Ciminia, étaient aussi redoutables que les forêts de Germanie. Tite-live associait *horrendus*, au sentiment de peur qui s'emparait d'un marchand et des soldats lorsqu'ils s'aventuraient dans la forêt Ciminienne :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, IX, 36, 1

Silva erat Ciminia magis tum inuia atque horrenda quam nuper fuere Germanici saltus, nulli ad eam diem ne mercatorum quidem adita. Eam intrare haud fere quisquam praeter ducem ipsum audebat;

« La forêt Ciminienne était alors plus impénétrable et d'un aspect plus effrayant, que ne l'étaient, dans ces derniers temps, les forêts de la Germanie; et jusque-là aucun marchand même s'y avait pénétré. Il n'y avait guère que le général qui eût la hardiesse d'y entrer»⁷⁵⁰.

De même que Tite-Live, Florus, conférait à la forêt un aspect si effrayant qu'elle évoquait aux soldats romains une forêt archaïque et mythique, un refuge de bêtes sauvages, et dont les débordements des forces primaires pouvaient mettre en péril les espaces sociaux construits par les hommes ⁷⁵¹ :

Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, I, 12, 3-4

Ciminius interim saltus in medio ante inuius plane quasi Caledonius uel Hercycius adea tum terrori erat, ut senatus consuli denuntiaret ne tantum periculi ingredi auderet. Sed nihil horum terruit ducem ; quin fratre praemisso explorat accessus

« Cependant, nous séparerant d'elles [la coalition des Ombriens et des Samnites], le bois Ciminien jusqu'alors inviolé (à croire vraiment qu'il s'agissait de la forêt de Calédonie ou d'Hercynie) inspirait alors une si grande terreur que le Sénat manda officiellement au consul de ne pas oser affronter un si grand péril. Mais rien de tout cela n'effraya le général ; mieux il fait explorer les voies d'accès par son frère envoyé en éclaireur »⁷⁵².

Plaute, dans sa comédie *La marmite* renversait l'image traditionnelle de la sensation de troubles, d'émois quasi divins que faisait naître forêt archaïque, pour l'attribuer à la ville dans laquelle on encourait les plus grands dangers :

⁷⁵⁰ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, IX, 36, 1, Trad. M. Nisard, 1856, p. 424 ; la forêt Ciminienne se situe près de Pérouse

⁷⁵¹ *Ἄλλ' ὅπῳτ' ἂν δῆ νηὶ δι' Ὠκεανοῖο περήσῃς, / ἔνθ' ἀκτὴ τε λάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης, / μακραί τ' αἰγίροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι, / νῆα μὲν αὐτοῦ κέλσαι ἐπ' Ὠκεανῶ βαθυδίνῃ, / αὐτὸς δ' εἰς Αἰδέω ἰέναι δόμον εὐρώεντα*, « Ton vaisseau va d'abord traverser l'Océan ; Quand vous aurez atteint le Petit promontoire le bois de Perséphone, es saules aux fruits morts et ses hauts peupliers, échouez le vaisseau sur le bord des courants profonds de l'Océan mais toi, prends ton chemin vers la maison d'Hadès ! À travers le marais avances jusqu'aux lieux où l'Achéron reçoit le Pyriphlégéthon et les eaux qui, du Styx tombent dans le Cocyte », Homère, *Odyssée*, X, 507-511, Trad, V. Bérard, (1924), 1992, p. 78

⁷⁵² Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, I, 12, 3-4, Trad. P. Jal, 1976, p. 31

Plaute, *La marmite*, IV, 6, 673-676

nunc hoc ubi abstrudam cogito solum locum. / Siluani lucus extra murum est auius, / crebro salicto oppletus. ibi sumam locum. / certum est, Siluano potius credam quam Fide.

« Il s'agit à présent de trouver pour cacher ceci un endroit bien désert. Il y a, en dehors des remparts, le bois de Silvain : il est loin de la route et tout envahi d'une épaisse saussaie. C'est là que je choisirai mon endroit. C'est décidé, fions-nous plutôt à Silvain qu'à la Bonne Foi»⁷⁵³.

La proximité des termes *solum locum*, *Siluani*, *lucus* et *crebro salicto* crée une itération qui traduit à la fois un sentiment de solitude (*solum locum*) et une image d'impénétrabilité par l'accumulation des substantifs de forêt, de bois (ici pris dans le sens profane) et d'un taillis de saules serrés.

Même si un sentiment religieux émanait de l'obscurité et de la grandeur des arbres de la forêt, l'idée de sacré était davantage liée pour les Romains aux deux substantifs qui se rapportaient à l'image d'un bois, *lucus* (qui pouvait se trouver à l'intérieur d'une forêt) et *nemus*.

Le *lucus* s'appliquait ordinairement à un bois où s'exerçait un pouvoir divin⁷⁵⁴ dans lequel le silence devait, selon Pline, faire l'objet d'un hommage respectueux :

Pline, *Histoire naturelle*, XII, 2, 3

nec magis auro fulgentia atque ebore simulacra quam lucos et in iis silentia ipsa adoramus

« Et pour nous, les statues où brillent l'or et l'ivoire ne nous inspirent pas plus de vénération que les bois sacrés et leur silence même »⁷⁵⁵.

La création d'un espace libre dégarni d'arbres à l'intérieur d'un bois ou d'une forêt que supposait le *lucus*, le bois sacré, dans lequel l'homme intervenait après avoir sacrifié à son hôte divin, et l'idée que ce bois était animé depuis des temps immémoriaux d'une présence divine, renvoie au grec *λύκη*. Pour P. Chantraine *λύκη* correspondait à un vocalisme zéro à l'instar du mot de la même famille *λύχνος* « torche, lampe, lumière »⁷⁵⁶. De leur côté, A. Ernout et A. Meillet indiquaient au substantif *lucus*, que les Romains avaient pu faire dériver l'épithète *Lucina* attribuée à Junon, la déesse de la première lumière et de la petite enfance, de *lux* ou *luceo*, luire, briller, mais que ce mot *Lucina* pouvait aussi avoir le sens « d'apparaître »⁷⁵⁷. D. Briquel remarque cependant que, s'il était nécessaire de faire un sacrifice lorsqu'on voulait modifier un bois sacré afin d'apaiser le dieu qui y habitait, le *lucus* désignait d'abord un bois « normal » dans lequel « n'importe quel paysan pouvait être amené à jouer de la hache »⁷⁵⁸.

⁷⁵³ Plaute, *Aulularia*, (la marmite), IV, 6, 673-676, Trad.A. Ernout, (1932), 1996, p.187

⁷⁵⁴ William Van Andringa, « Silva, nemus, lucus pratiques religieuses en milieu forestier et boisé à l'époque romaine », *Boletín Arkeola*, T 15, 2007-2008, p. 103-104.

⁷⁵⁵ Pline, *Histoire naturelle*, XII, 2, 3, Trad. A. Ernout, 1949, p. 20

⁷⁵⁶ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 652

⁷⁵⁷ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 368

⁷⁵⁸ Briquel, « Les voix oraculaires », *Les bois sacrés*, 1993, p. 78

Le site de Rome au temps de Romulus était lui-même concerné⁷⁵⁹ par la présence de la *silua*, de la forêt, parce que c'était aux abords de celle-ci que les jumeaux avaient été nourris par la louve. La *silua* qui représentait, pour les premiers Romains, la forêt nourricière⁷⁶⁰, était aussi le domaine de la chasse. A ce titre, la forêt ne garantissait pas une limite sûre entre le chasseur, vite envahi par la panique, et sa proie qui devenait alors le prédateur. La *silua* appartenait au domaine extérieur et, note G. Bonin, maintenant encore, dans le projet européen dit « Interreg » en 2002, le mot forêt est défini comme un lieu « extérieur » « constitué d'espaces périphériques des territoires, éloignés des établissements humains et le moins intensément soumis aux activités des hommes »⁷⁶¹.

La présence de divinités au sein de la forêt propice, par son mystère, à cacher un dieu, était déjà un thème présent chez Homère⁷⁶² et la littérature latine de la fin de la République avait usé du même thème de la forêt mystérieuse dans laquelle les dieux trouvaient un habitat isolé et protecteur que Pline faisait remonter aux temps mythiques antérieurs à la venue de l'homme :

Pline, *Histoire naturelle*, XII, 2, 3
quin et Siluanos Faunosque et dearum genera siluis ac sua numina tamquam e caelo attributa credimus
« Bien mieux, notre crédulité peuple les forêts de Silvains, de Faunes, de diverses sortes de déesses, attribuant à ces bois des divinités propres comme si elles leur étaient tombées du ciel »⁷⁶³.

Le pseudo-Aurelius Victor a également usé du thème de la résidence des divinités dans la forêt aux temps archaïques, au moment où les premiers aborigènes, après le déluge, avaient occupé l'Italie⁷⁶⁴. Ils avaient été accueillis par Faunus qui régnait alors sur ce territoire :

pseudo-Aurelius Victor, *Les origines du peuple romain*, IV, 6
Hunc Faunum plerique eundem Siluanum a siluis, Inuum deum, quidam etiam Pana uel Pan esse dixerunt.
« Quant à Faunus dont nous sommes en train de parler, la plupart l'ont assimilé à Silvain dont le nom vient de *silua* (la forêt), et au dieu Inuus, certains même à Pan »⁷⁶⁵.

⁷⁵⁹ De nombreuses forêts existaient encore à l'époque historique à la périphérie de Rome ; la description par Pline le Jeune des alentours de Tibur montre une grande proximité entre la forêt ou les établissements humains, « Ici et là des paysages variés. Par instant, les bois avancent et serrent de près la route, par instant elle bois et la ville, *Varia hinc atque inde facies; nam modo occurrentibus siluis uia coartatur, modo latissimis pratis diffunditur et patescit s'attarde* et se déroule dans de vastes prairies » « Lettre à Gallus », II, 17, 3 Trad. A. N. Guillemin, 1987, p. 17

⁷⁶⁰ Voir Virgile, *Géorgiques*, I, 147-149

⁷⁶¹ Bonin, *Forêt méditerranéenne*, T. 32-1, 2011, p. 9 ; le projet de la commission européenne dit « Interreg » est destiné à l'aménagement transnational sur des territoires spécifiques

⁷⁶² Homère, *Ἔσθην δὲ σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθῶν, /καὶ μοι εἴισατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης, / Κίρκης ἐν μεγάροισι, διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην*, Je [Ulysse] m'arrêtai quand je fus parvenu au sommet escarpé et j'aperçus de la fumée qui montait de la vaste terre dans le palais de Circé à travers une épaisse forêt de chênes, *Odyssée*, X, 148-150

⁷⁶³ Pline, *Histoire naturelle*, XII, 2, 3, Trad. A. Ernout, 1949, p. 20

⁷⁶⁴ D'après Apollodore, le déluge eut lieu à la fin de la race des Bronze, *La bibliothèque*, I, 7, 1-2

⁷⁶⁵ Le pseudo-Aurelius Victor, *Les origines du peuple romain*, IV, 6, Trad. J.-C. Richard, 1983, p. 81 ; le dieu Inuus, identifié au dieu grec Pan venait du verbe *ineo* dont le sens était «d'aller dans, pénétrer », ce qui, pour J. A

Pour J. Scheid, la séparation entre la *silua*, composée d'une multitude d'arbres sauvages qui la rendaient épaisse et sombre, et le *lucus, nemus*, d'aspect plus aéré, résidait dans l'absence ou la présence d'une intervention humaine : si la *silua* était manifestement soustraite à « toute action humaine », le *nemus* et le *lucus* étaient entretenus, soumis à l'action humaine qui les transformait en bosquets harmonieux⁷⁶⁶.

Le bois sacré qui était consacré à Dea Dia et placé sous la garde des frères arvaux, situé sur la pente d'une colline dans la vallée du Tibre à huit km de Rome, faisait l'objet d'un entretien qui nécessitait un sacrifice expiatoire dont fait état J. Scheid pour l'année 183 ap. J.-C. Les frères arvaux immolèrent au bois sacré de Dea Dia parce qu'un figuier débordait sur le toit de l'autel de la déesse⁷⁶⁷.

Une autre inscription concernant le bois sacré de Dea Dia sous le règne de Gordien fait mention de la mise en ordre de sa clairière :

Pridie Kalendas Apriles. Fratres Aruales in luco deae Diae via Campana apud lapidem V conuenerunt per Fabium Fortunatum Victorinum promagistrum vice Flauii Luciliani magistri, operis inchoandi causa luci sublucandi et arborum oblaqueandarum et aliarum restituendarum. Huius rei lustrum missum suoetaurilibus maioribus et, ante aedem, deae Diae boues feminas auro iunctas albas numero II, Iano Patri arietes numero II, Ioui uerbeces numero II, siue deo siue deae uerbeces numero II uirginibus oues numero II, famulis dis uerbeces numero II, Laribus uerbeces numero II, matri Larum oues numero II, Florae oues numero II, Vestae matri oues numero II. Item, ante caesareum, Genio domini nostri Imperatoris Marci Antoni Gordiani Pii Felicis Augusti taurum auratum. Solemnibus sacrificiis factis felicia dixerunt

« La veille des calendes d'avril. Les frères arvaux se sont réunis dans le bois sacré de la déesse Dia sur la voie Campana à la borne 5, sous la présidence de Fabius Fortunatus Victorinus, vice-maître, remplaçant le Maître Flavius Lucilianus, pour commencer les opérations : éclaircir le bois sacré, déplacer des arbres et en remettre d'autres. La cérémonie de purification de cette action commença par un suovétaurile solennel puis, devant le temple, à la déesse Dia on sacrifia des génisses blanches au nombre de deux attelées d'un joug d'or, à Janus Pater des béliers au nombre de deux, à Jupiter des moutons au nombre de deux, à la divinité masculine ou à la divinité féminine des moutons au nombre de deux et de jeunes brebis au nombre de deux, aux dieux subalternes des moutons au nombre de deux, aux Lares des moutons au

Hild, rendait logique le lien entre Faunus et Inuus car Faunus était garant de la fécondité des troupeaux (notamment contre les déprédations du loup) et qu'il était donc *inuus* quand il personnalisait la force vitale, notamment sexuelle, « Faunus », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, 1892, T.2-2, p.2021 ; Virgile qualifiait Faunus de *siluicola*, le dieu de la forêt, *Enéide*, X, 551, *siluicolae Fauno Dryope quem nympa creatat* ; quant au lien avec Pan, il est tout aussi logique puisque le dieu arcadien était avant tout le gardien des troupeaux et sa demeure principale était le couvert des forêts et les grottes, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, 1892, T.4.1, p. 298

⁷⁶⁶ Scheid, « Lucus, nemus. Qu'est-ce qu'un bois sacré ? », *Les bois sacrés*, (novembre 1989), 1993, p. 19

⁷⁶⁷ Scheid *Commentarii Fratrum Arvalium qui Supersunt. Les copies épigraphiques des protocoles annuels de la conférie arvale. 21 av – 304 ap. J.-C.* ; sous Commode, 8 janvier en 183 ap. J.-C., p. 264, *In luco deae Diae Q. Lucinius Nepos magister operis inchoandi causa, quod in fastigio aedis deae Deae ficus innata esset, uerendum et aedem reficiendam, immolauit suoetaurilibus maioribus ; item ad aedem deae Diae boues feminas (duas) Iano patri arietes (duos), Ioui berbeces (duos) altilaneos* ; J. Scheid donne un autre exemple d'abattage rituel celui de 105 ap. J.-C stipule l'abattage de lauriers foudroyés, CFA 12, n° 64, col. I.I ; 28-41, Scheid, *Quand faire c'est croire, les rites sacrificiels des Romains*, 2005, annexes, p. 301

nombre de deux, à la Mère des Lares des brebis au nombre de deux, à Flora des brebis au nombre de deux, à Vesta Mère des brebis au nombre de deux. Ensuite, devant l'autel des Césars, au Génie de notre maître l'empereur Marcus Antonius Gordianus Pius Felix Auguste un taureau aux cornes recouvertes d'or. Les sacrifices rituels accomplis, les frères Arvales prononcèrent les formules de bénédiction⁷⁶⁸ ».

Dea Bona dont le bois sacré, au sixième mille de Rome, et la campagne qui environnait le temple de la déesse, paraissaient encore à l'époque d'Auguste considérablement éloignés de Rome aux yeux des Romains. Cette perception, pour J. Champeaux, rapprochait Dea Bona de la déesse de Fors Fortuna car leurs bois sacrés, isolés du cœur de la cité, demeuraient « au contact des énergies telluriques » et « perpétuaient un sentiment primitif du sacré lié aux puissances de la nature »⁷⁶⁹.

Depuis l'arrivée d'Enée dans le Latium, le paysage au temps de Rémus et de Romulus avait évolué mais il gardait encore des traits de l'ancien temps lors de l'arrivée des Troyens. Au temps d'Enée, le Latium était dans l'imaginaire des écrivains anciens un lieu où les forêts à demi explorées, gardaient encore le souvenir de Faunus⁷⁷⁰. Au moment de l'abandon de la nacelle, le site de Rome est encore qualifié de *silua*, un paysage d'arbres à la frondaison épaisse, associé en même temps, par les auteurs latins, à un paysage ouvert où alternaient les bois *nemus*, *lucus* ou *saltus*, et les champs⁷⁷¹ dans lequel s'était déroulée la jeunesse de Romulus et de Rémus.

Un passage de *Phèdre* de Sénèque est un exemple de l'environnement composé de forêts, de bois jouxtant des pâturages qu'Enée ou Romulus aurait pu parcourir, des paysages qui, en réalité, ne diffèrent que très peu⁷⁷² :

⁷⁶⁸ En 238-240 ap. J.-C., *L'Année épigraphique*, 1915, 0102, col. II, lignes 1-4

⁷⁶⁹ Champeaux, *Fortuna. Le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain. I - Fortuna dans la religion archaïque*, 1982, p. 231 ; J. Champeaux note également qu'à la fin de la République et au début de l'Empire, Bona Dia comme de nombreuses divinités italiennes, restait chère aux yeux de la plèbe, p. 219

⁷⁷⁰ *dixit et effigiem nullo cum corpore falsi / fingit apri praeterque oculos transcurrere regis / iussit et in densum trabibus nemus ire uideri, / plurima qua silua est et equo loca peruia non sunt. / haut mora, continuo praedae petit inscius umbram / Picus equique celer spumantia terga relinquit / spemque sequens uanam silua pedes errat in alta*, « Elle dit et elle fait apparaître n fantôme de sanglier, ombre vaine et sans corps, qui, par son ordre, s'en va passer devant les yeux du roi et semble s'enfoncer dans l'épaisseur du bois, là où les troncs des arbres plus serrés ne permettent point à un cheval de frayer un chemin. A l'instant même Picus abusé poursuit cette proie imaginaire, vivement il saute à bas de son cheval écumant et, entraîné par un espoir chimérique, il erre à pied dans les profondeurs de la forêt », Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 358-364, Trad. G. Lafaye, (1930), 1988, p. 102

⁷⁷¹ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (1959), 1979, p. 43

⁷⁷² Vitruve montrait que les habitations du temps d'Enée et de Romulus ressemblaient aux habitations phrygiennes par leur caractère primitif, fruste, composées de hutte de paille et de terre, de troncs d'arbre, notamment de chêne, *Insuper autem stipites inter se religantes metas efficiunt, quas harundinibus et sarmentis tegentes exaggerant supra habitationes e terra maximos grumos. Ita hiemes calidissimas, aestates frigidissimas efficiunt tectorum rationes. Nonnulli ex ulua palustri componunt tiguria tecta. Apud ceteras quoque gentes et nonnulla loca pari similitudine ratione casarum perficiuntur constitutiones. Non minus etiam Massiliae animaduertere possumus sine tegulis subacta cum paleis terra tecta. Athenis Areopagi antiquitatis exemplar ad hoc tempus luto tectum. Item in Capitolio commonefacere potest et significare mores uetustatis Romuli casa et in arce sacrorum stramentis tecta*, « Liant, par-dessus de grosses planches les unes aux autres, ils forment un cône qu'ils recouvrent de roseaux et de sarments et ils entassent d'énormes mottes de terre sur ces habitations. Ce type de couverture assure aussi des hivers très chauds et des étés très frais. Certaines utilisent les plantes des marais comme couverture des huttes qu'ils construisent. Chez d'autres peuples encore et en divers lieux, c'est d'une manière exactement semblable qu'est réalisée la construction des cabanes. Aussi bien nous pouvons également voir à Marseille des toitures sans tuiles faites de paille mélangée à de la terre. A Athènes, il y a de nos jours encore sur l'Aréopage les vestiges de ce passé : une toiture faite de boue. La cabane de Romulus sur le Capitole ainsi que les toits de chaume des

Sénèque, *Phèdre*, 1-14

[Hippolyte] *Ite, umbrosas cingite silvas / summaque montis iuga Cecropii ! / celeri planta lustrate uagi / quae saxoso loca Parnetho / subiecta iacent, quae Thriasiis / uallibus amnisrapida currens / uerberat unda ; scandite colles / semper canos niue Riphaea. / Hac, hac alii qua nemus alta / textitur alno, qua prata iacent / quae rorifera mulcens aura / Zephyrus uernas euocat herbas, / ubi per graciles breuis Ilisos / labitur agros piger et steriles / amne maligno radit harenas.*

Allez, répandez-vous autour de ces bois épais; parcourez d'un pas agile le sommet de la colline de Cécrops, la plaine qui s'étend au pied du Parnès rocailleux, et les bords du fleuve dont l'onde rapide traverse la vallée de Thria. Franchissez ces monts toujours blanchis par la neige. Et vous, pénétrez sous l'ombrage des aunes entrelacés, dans ces vastes prairies où l'humide haleine du zéphyr fait naître l'herbe du printemps; dans ces lieux où, d'un cours égal et paisible, l'Ilissus, semblable au Méandre, promène ses eaux languissantes, et mouille à peine un sable aride« Allez, placez-vous tout autour des forêts ombreuses et des sommets de la montagne cécropienne ! D'un pas alerte, parcourez en tous sens les terrains qui s'étendent au pied du Parnès rocheux, ceux que dans la vallée de Thrie un cours d'eau fouette de son onde vive ; escaladez les collines, toujours blanchies d'une neige riphéenne ! Par ici, par ici, vous autres, là où de grands aunes couronnent des bois, où s'étendent des prairies que le Zéphyr caresse de son souffle porteur de rosée, faisant jaillir de terre des herbes printanières, là où l'humble Ilissos glisse indolent parmi les maigres champs et effleure de son onde chiche des sables stériles.»⁷⁷³.

Le caractère ambivalent de la forêt, *silua ou nemus*, s'appliquait aussi à la louve de Rémus et Romulus, à la fois sauvage et potentiellement dangereux mais aussi providentiel et bénéfique. Le caractère équivoque d'un animal sauvage a constitué le ressort de nombreuses légendes⁷⁷⁴. Ainsi, l'enfance de Thoas, contée par Pline qui rapportait les paroles de Démocrite, avait été marquée par une véritable connivence avec un serpent qui avait la réputation d'être avant tout un animal dangereux, isolé dans la forêt, un lieu étranger à la société des hommes :

Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 22, 61

Haec fidem et Democrito adferunt, qui Thoantem in Arcadia seruatum a dracone narrat. nutrierat eum puer dilectum admodum, parensque serpentis naturam et magnitudinem metuens in solitudines tulerat

« Ces faits donnent créance au récit de Démocrite d'après lequel Thoas en Arcadie fut sauvé par un dragon. Enfant, Thoas l'avait élevé et s'était pris d'une grande affection pour lui : mais son père, redoutant le naturel et la taille du serpent, l'avait porté dans un lieu désert »⁷⁷⁵.

sanctuaires sur la citadelle peuvent donner un témoignage significatif de ces pratiques anciennes », *De l'architecture*, II, 1, 5

⁷⁷³ Sénèque, *Phèdre*, 1-14, trad. F.-R. Chaumartin, 1966, p. 204

⁷⁷⁴ Brulé, *La fille d'Athènes*, 1987, p. 131

⁷⁷⁵ Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 22, 61, Trad. A. Ernout, 1952, p. 45 ; voir G. Binder, *Die Aussetzung des Königskindes*, Meisenheim, 1964.

Le figuier des jumeaux jouxtait un espace forestier, sauvage, un adjectif auquel le mot « barbare » servait de substitut, pour Cl. Lévi-Strauss. Le mot barbare, écrivait Cl. Lévi-Strauss, était référé « étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux ». Le terme de sauvage était synonyme à l'origine « de la forêt » qui évoquait aussi « un genre de vie animale ». Mais les deux adjectifs, l'un ou l'autre ou ensemble, étaient opposés à la « valeur signifiante » de la culture humaine et conduisaient à considérer que « l'humanité cessait aux frontières de la tribu, du village, du groupe linguistique ». Cette conception avait ainsi amené les Grecs, et à leur suite les Romains, à donner le nom de barbare à tout ce qui ne relevait pas de la culture grecque, puis gréco-romaine, parce que mot évoquait tout ce qui était étranger aux fondamentaux de leur culture⁷⁷⁶.

Entre l'appréhension religieuse suscitée par la *silva*, dont certains bois sacrés étaient proches par leur isolement ou parce qu'ils abritaient des divinités infernales et le bois sacré qui faisait l'objet d'une surveillance et d'une intervention régulière des hommes, se plaçaient les lieux boisés ouverts auxquels appartenait le figuier des jumeaux, un espace intermédiaire entre la *silva* et le *lucus* que Varron évoquait par le mot de *saltus* :

Varron, *De la langue latine*, V, 6, 36

Quos agros non colebant propter silvas aut id genus ubi pecus posset pasci et possidebant, ab usu suo saltus nominarunt

« quant aux terrains que les propriétaires ne pouvaient cultiver, à cause des bois ou d'autres obstacles, mais où ils pouvaient faire paître leur bétail, l'usage auquel on les employait leur fit donner le nom de *saltus* »⁷⁷⁷.

A. Ernout et A. Meillet considéraient que le substantif *saltus* qui, dans son sens premier signifiait « bond », était une dérivation du verbe *salio*, « bondir, sauter ». Puis le terme avait pris le sens d'un « passage étroit » et comme « ces passages étaient souvent recouverts de bois, de pâturages et d'herbages », *saltus* avait aussi pris le sens plus général de « pâturages, herbages »⁷⁷⁸.

La mention faite par Virgile de peupliers le long du Tibre autour du site de Rome que découvrait Enée⁷⁷⁹ ou celle de saules par Plaute⁷⁸⁰, d'une part, et la présence du figuier légendaire, d'autre part, nécessite de savoir si, du point de vue

⁷⁷⁶ Lévy-Strauss, *Race et histoire*, 2007, p. 20-21

⁷⁷⁷ Varron, *De la langue latine*, V, 6, 36, Trad. M. Nisard, 1850, p. 482

⁷⁷⁸ Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 590

⁷⁷⁹ Virgile, *Enéide*, VIII, 31-33 ; pour rappel, « Alors paraissant en personne, le dieu du pays, Tibérinus, entre les frondaisons des peupliers, lui [Enée] sembla se lever de l'aimable fleuve sous les traits d'un vieillard », Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 119

⁷⁸⁰ Plaute, *La marmite*, IV, 6, 673-676 ; Homère déjà avait noté la présence simultanée des deux espèces ripicoles que sont le saule et le peuplier, Homère, *Odyssée*, X, 508-512, ἄλλ' ὀπότ' ἂν δὴ νηὶ δι' Ὠκεανοῖο περήσει, ἐνθ' ἄκτῃ τε λάχεια καὶ ἄλσει Περσεφονείης, μακρὰ τ' αἰγίροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι, νῆα μὲν αὐτοῦ κέλσαι ἐπ' Ὠκεανῶ βαθυδίνῃ, αὐτὸς δ' εἰς Αἰδέω ἰέναι δόμον εὐρώεντα, « Ton vaisseau va d'abord traverser l'Océan ; quand vous aurez atteint le Petit Promontoire, le bois de Perséphone, ses saules aux fruits morts et ses hauts peupliers, échouez le vaisseau sur le bord des courants profonds de l'Océan » Homère, *Odyssée*, X, 508-512, Trad. V. Bérard, (1927), 1995, p. 78 ; de même dans la description par Ovide du paysage où Alphée poursuit la nymphe Aréthuse à la sortie de la forêt de Stymphale, *Métamorphoses*, V, 590-591, *Cana salicta dabant nutritaque populus unda sponte sua natas ripis declivibus umbras*, « Des saules au blanc feuillage et des peupliers nourris par ses eaux étendaient sur le penchant de ses rives des ombrages que la nature seule y avait fait croître », Ovide, *Métamorphoses*, V, 590-591, Trad. G. Lafaye, (1925), 2007, p. 144

biogéographique, le développement de ces deux essences sont compatibles sur le territoire relativement étroit que constituait le Latium.



En Italie, les évolutions climatiques entre le IX^{ème} siècle et le IV^{ème} siècle av. J. C. furent caractérisées par l'alternance de périodes de sécheresse courtes où le climat était de type collinéen mésoméditerranéen et de périodes très humides, favorables aux inondations, qui ont entraîné la formation de milieux ripicoles, en Italie centrale et tout le long de la plaine de Pô. A ces deux types de climat sont associés deux types de milieux végétatifs : à la sécheresse correspondent des essences sclérophylles, tels les chênes sempervirents, les oliviers ou les Moracées, dont fait partie le figuier, et aux périodes humides, des essences favorables aux bords d'eau, des peupliers, des saules. Ces deux arbres dits mésothermes, appartiennent à la même famille des Salicacées⁷⁸¹. Rien n'interdit donc la présence simultanée de ces trois essences car la région du Latium, et jusqu'à la Campanie, est concernée par une zone magmatique dont les sous-sols renferment des roches riches en silice et des roches plus calcaires (alcalines)⁷⁸². Les trois arbres, le saule, le peuplier et le figuier s'accommodent de ce type de roches même s'ils ont une préférence pour les terrains à pH plutôt basique, comme c'est le cas pour les monts albains⁷⁸³.



3 - La situation topographique du figuier des jumeaux

La notion de *saltus* évoquée par les descriptions de Cicéron ou Denys d'Halicarnasse⁷⁸⁴ évoque un espace intermédiaire entre bois et prés ou pâturages dans lequel avait voyagé la corbeille sur le Tibre. Le *saltus* est un compromis entre un espace de grands bois et un espace de prés ou de pâturages, que Plutarque ou le pseudo-Aurelius Victor suggéraient en faisant de Faustulus un porcher⁷⁸⁵. Le *saltus*, centre primitif d'une forêt verdoyante, territoire de chasse, mais aussi centre de *materia*, de bois de construction, conduit à l'idée que le figuier avait poussé à la lisière d'un bois qui jouxtait des champs. La double image du *saltus* renvoie à la vision que donnaient Catulle et Virgile.

Le domaine de Diane était pour Catulle celui des forêts giboyeuses, mais il était aussi celui de la déesse lumineuse que les Romaines invoquaient lors de l'enfantement :

⁷⁸¹ Quezel, Médail, *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003, p. 39-41 ; J.-C. Koeniguer, *La forêt*, 1991, p. 192 ; les végétations mésothermes sont des végétations de transition entre des végétaux adaptés aux climats chauds et secs et des végétaux de type submontagnard

⁷⁸² Garelli, *European geothermal update*, Ed. Kluwer Academic publishers, 1989, p.94

⁷⁸³ Voir R. Almagia, « Lazio », *Revue européenne des sciences sociales*, Turin, 1965 ; voir aussi P. Ambrossetti, A. Azzoroli, «A scheme of pleistocene chronology for the tyrrhenian site of central Italy », *Bolletino della Societa geologica Italiana*, 1972, p. 169-184

⁷⁸⁴ Cicéron, *De la République*, II, 4, 289 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 8

⁷⁸⁵ Plutarque, « Vie de Romulus », 3, 6 ; Le pseudo-Aurelius Victor, *OGR*, 20, 3

Catulle, *Poèmes*, 34, 9-12

montium domina ut fores / siluarumque uirentium / saltuumque reconditorum / amniumque sonantum:

« Pour que tu sois la maîtresse des monts, des forêts vertes, des bocages mystérieux et des cours d'eau sonores »⁷⁸⁶.

L'autre vision du *saltus* était celle de Virgile qui, dans les *Bucoliques*, évoque la vie paysanne dépourvue d'artifices où le décor naturel et sauvage des grottes, des forêts propices à la chasse, côtoyait celui des pacages dans lesquels les bergers gardaient les troupeaux :

Virgile, *Bucoliques*, X, 40-43

mecum inter salices lenta sub uite iaceret /serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas. / Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori / hic nemus

« Ou l'un ou l'autre reposerait avec moi [Silvain] parmi les saules sous une vigne flexible ; pour moi Phyllis cueillerait des guirlandes, Amyntas chanterait. Ici des sources fraîches, ici de moelleuses prairies ; Lyooris, ici un bocage »⁷⁸⁷.

Virgile, *Bucoliques*, X, 50-60

*Ibo et Chalcidico quae sunt mihi condita uers / carmina pastoris Siculi modulabor auena / Certum est in siluis inter spelaea feraru / malle pati tene risque meos incidere Amore / arboribus: crescent illae, crescetis, Amores. / Interea mixtis lustrabo Maenala Nymphis / aut acris uenabor apros; non me ulla uetabunt / frigora Parthenios canibus circumdare **saltus** / Iam mihi per rupes uideor lucosque sonanti / ire; libet Partho torquere Cydonia cornu / spicula*

« Je m'en irai, et les vers que j'ai composés à la manière du poète de Chalcis, je les modulerai sur le pipeau du pâtre sicilien, C'est décidé : dans les forêts, parmi les repaires des bêtes sauvages, j'aime mieux souffrir et graver les Amours sur des arbres tendres : ils grandiront, vous grandirez, mes Amours. Cependant, mêlé aux Nymphes, je parcourrai le Ménale ou je chasserai les sangliers acharnés ; nuls froids ne m'empêcheront de cerner avec ma meute les halliers du Parthénios. Je me vois déjà en marche parmi les rochers et les bois retentissants »⁷⁸⁸.

L'emploi par Virgile du substantif *saltus*, dont nous avons vu précédemment que Varron lui donnait pour définition celle d'être un espace trop accidenté et trop morcelé, notamment par la présence de nombreux arbres, pour être cultivé mais utile pour faire paître le bétail, est une autre manière de suggérer que le renversement de la corbeille des jumeaux et leur prochain allaitement était un saut,

⁷⁸⁶ Catulle, *Poèmes*, 34, 9-12 trad

⁷⁸⁷ Virgile, *Bucoliques*, X, 40-43, Trad. E. de Saint-Denis, 1970, p. 98 ; au vers 42, *hic gelidi fontes. Hic mollia prata, Lycori*, Servius notait que « c'était comme si Virgile disait, en quoi te-plaît-il de t'attarder dans les froids de la Gaule ? Et comme il avait souhaité autre chose, il en est revenu à sa bien-aimée », Trad. F. Daspet, *Traduction du commentaire de Servius aux Bucoliques de Virgile*, 2007, p. 168

⁷⁸⁸ Virgile, *Bucoliques*, X, 50-60, Trad. E. de Saint-Denis, 1970, p.98 ; au vers 52, Servius commentait ainsi le mot *spelaea*, les repaires, « il emploie un mot grec à la place de speluncae, [les cavernes] ; puis au vers 54, *cescent illae*, il notait, « comme si à nouveau il lui déplaisait que ses amours augmentent avec les arbres. Tout ce sens a été exprimé avec beaucoup de concision », Trad. F. Daspet, *Traduction du commentaire de Servius aux Bucoliques de Virgile*, 2007, p. 169

le franchissement d'une nouvelle étape que marquait topographiquement le figuier⁷⁸⁹.

Ovide décrivait le même type d'environnement de bois, de champs et de prairies lorsque, plus tard, Romulus et Rémus, jeunes adolescents, s'adonnaient à des activités sportives avec les bergers :

Ovide, *Fastes*, II, 365-366

Romulus et frater pastoralisque iuuentus / solibus et campo corpora nuda dabant

« Romulus et son frère et les jeunes bergers livraient leurs corps nus au soleil dans la plaine »⁷⁹⁰.

Au début de l'Empire, Auguste s'était préoccupé de réorganiser l'économie des *saltus* qui relevaient des terres arcifinales qui n'avaient pas des formes régulières mais qui étaient définies par des contours constitués de rideaux d'arbres⁷⁹¹.

Nous avons vu que, dans le récit de la légende de Rémus et Romulus, le figuier était associé à l'adjectif ruminal auquel une des étymologies possibles était, pour Plutarque, la rumination du bétail :

Plutarque, « Vie de Romulus », 4, 1

ἡ μάλιστα διὰ τὸν τῶν βρεφῶν θηλασμόν, ὅτι τήν τε θηλήν ροῦμαν ὠνόμαζον οἱ παλαιοί

« soit parce que les animaux ruminants allaient au milieu du jour s'y reposer à l'ombre »⁷⁹².

Le pacage des ruminants et la situation du figuier dans une prairie ou très proche à la lisière d'une forêt rassemblent deux espaces, à la fois antagonistes et complémentaires. Nous avons montré que, selon les auteurs, le mot *saltus* prenait soit le sens d'une forêt, ainsi chez Catulle mais aussi chez Florus⁷⁹³, soit celui d'un espace boisé, certes impropre à la culture, mais laissant libres des espaces pour les pâturages, selon la définition de Varron⁷⁹⁴. La présence de la forêt près des pâturages était encore pour les paysans et les bergers une avancée des éléments naturels qui faisaient reculer la linéarité castrale et, en conséquence, réimposaient des forces contraires à la fertilité des champs⁷⁹⁵.

A Rome, le *saltus* était à l'articulation entre l'*ager Romanus* qui couvrait le premier territoire urbain des rois de Rome placé, selon la tradition, sous la garde de

⁷⁸⁹ A. Cartault, *Étude sur les Bucoliques de Virgile*, Ed. A. Colin, Paris, 1897

⁷⁹⁰ Ovide, *Fastes*, II, 365-366, Trad. R. Schilling, 1992, p. 43 ;

⁷⁹¹ G. Chouquet et F. Favory définissent l'*ager arcifinius* comme les terres libres de liens occupées par des particuliers qui espéraient pouvoir rendre ces terres cultivables, *Les paysages de l'Antiquité*, 1991, p. 139

⁷⁹² Plutarque, « Vie de Romulus », 4, 1, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 62

⁷⁹³ *Pro hac urbe, his regionibus populus romanus Samnites inuasit; gentem, si opulentiam quaeras, aureis et argenteis armis, discolori ueste, usque ad ambitum, armatam; si fallaciam, saltibus fere et montium fraude grassantem*, « C'est pour défendre cette ville [Capoue] et ces régions que le peuple romain se jette sur les Samnites, nation qui – veut-on se rendre compte de sa richesse ? – portait au point d'en faire étalage des armes d'or et d'argent et des vêtements bariolés ; de sa ruse ? Nos marches d'approche se faisaient presque toujours dans les bois et les embûches dans les montages », Florus, *Abrégé d'histoire romaine*, I, 16, 7, Trad. P. Jal, 1967, p. 29

⁷⁹⁴ Varron, *De la langue latine*, V, 6, 36 ; Tite-Live reprenait la définition de Varron, *Ab Vrbe condita*, IX, 36, 1

⁷⁹⁵ G. Chouquet, M. Clavel-Lévêque, F. Favory, *Structures agraires en Italie centro-méridionale. Cadastres et paysages ruraux*, Ed. École française de Rome, Rome, 1987, p. 49-50

Terminus et l'*ager* dont les sanctuaires, tel celui de Fortuna Muliebris ou les bois sacrés de Robigo, se situaient au-delà des limites de la cité. Pour J. Scheid, le rapatriement dans Rome des deux sanctuaires extérieurs à la cité avait été un des motifs d'Auguste de restauration des valeurs antiques et de conservation de l'aspect agraire que Fortuna Muliebris et Robigo représentaient plus particulièrement⁷⁹⁶. Ainsi selon G. Chouquet et F. Favory, la multiplicité des références à laquelle répondait le *saltus* permet d'imaginer que le figuier des jumeaux appartenait à ces terres du domaine public exploitées collectivement où se mêlaient prés, forêts, bois ou marais. D'ailleurs, pour les auteurs, la naissance et l'évolution cadastrale des parcelles de terre, cataloguées précisément par la loi, reflétait une « concertation » avec le paysage naturel que les Romains avaient su adapter sans le contraindre⁷⁹⁷.

La description des abords austères du Tibre que faisait Evandre à Enée, Virgile lui associait le lieu de la future Rome, c'est-à-dire, d'un espace civilisé où la nature est maîtrisée :

Virgile, *Enéide*, VIII, 347-350

*Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit, / aurea nunc, olim siluestribus
horrida dumis. / Iam tum religio pauidos terrebat agrestis / dira loci, iam tum
siluam saxumque tremebant*

« De là il [Evandre] les conduit [Enée] vers la demeure Tarpéienne et vers le Capitole, tout or maintenant, jadis hérissé de broussailles sauvages. Alors déjà la redoutable sainteté du lieu pénétrait de terreur les gens de ces campagnes ; cette forêt, cette roche les faisaient trembler »⁷⁹⁸.

La dualité temporelle et spatiale entre un espace forestier, encore soumis aux forces naturelles et qui se conjugait à l'association indéfectible entre le figuier et la louve, est une notion reprise par Ovide qui décrivait le site de la fondation de Rome au temps de Romulus :

Ovide écrivait *Fastes*, III, 71-72

*Iam, modo quae fuerant siluae pecorumque recessus, / urbs erat, aeternae
cum pater urbis ait,*

« Bientôt à la place de ce qui n'était que forêt et refuge de troupeaux se trouvait une ville ; alors le père de la Ville éternelle dit »⁷⁹⁹.

⁷⁹⁶ Scheid, "Les sanctuaires de confins dans la Rome antique. Réalité et permanence d'une représentation idéale de l'espace romain", *L'Urbs : espace urbain et histoire (Ier siècle av. J.-C. - IIIe siècle ap. J.-C.)*, Actes du colloque international de Rome 1985, 1987. p. 594 ; J. Champeaux remarque que la loi instaurée par Numa, de borner les propriétés et le territoire de Rome avait eu pour but de réguler les relations de voisinages qu'ils fussent d'ordre privé ou public. Selon le texte de Plutarque, c'était la raison pour laquelle les offrandes faites à Terminus n'étaient pas sanglantes car, de même que Zeus *Horios*, Jupiter *Terminalis* ou *Terminus* étaient des dieux gardiens de la paix et qu'en validant le partage des terres, ils préservaient la communauté et les individus des affrontements, Champeaux, *La religion romaine*, 1998, p. 28 ; Plutarque, *Questions romaines*, 15. Pour J.-N. Robert, les poètes augustéens ont affirmé que la sérénité du monde rural provenait des actions de l'empereur, *La vie à la campagne dans l'Antiquité romaine*, (1985), 2009, p. 305.

⁷⁹⁷ Chouquet, Favory, *L'arpentage romain*, 2001, p. 96, 187

⁷⁹⁸ Virgile, *Enéide*, VIII, 347-350, Trad. J. Perret, 1978, p. 131

⁷⁹⁹ Ovide, *Fastes*, III, 71-72, Trad. R. Schilling, 1992, p. 65 ; la ville éternelle renvoie pour R. Schilling à la *Roma aeterna* voir, Virgile, I, 278-279, *His ego nec metas rerum nec tempora pono ; imperium sine fine dedi*, dans sa traduction, Frazer utilisait les termes de « wood and pastoral solitudes » pour rendre *silua et pecorumque recessus*, Frazer, *Publii Ovidii Nasonis Fastorum libri*, 1929, Ed. Macmillan, Edinbourg, p. 118

Le rapprochement du substantif *silua* et du verbe *recedo*, dont le sens est celui de « se retirer dans un lieu, de s'éloigner », suggère le passage direct des bêtes des près vers le couvert des forêts qui offraient un abri sûr et reposant, impression que R. Schilling a rendue par le substantif de « refuge ». La notion d'un franchissement spatial que supposait *silua* et les notions d'espace sauvage et de refuge que renfermait le mot est à rapporter aux sens que lui donnaient A. Ernout et A. Meillet. A l'article « Silua », les grammairiens expliquaient que la graphie *sylua* avec un « y » au lieu de *silua* avec un « i » était due à son rapprochement avec le mot grec *ῦλη*, « l'arbre sur pied », la «forêt, le bois (qu'il soit sauvage ou cultivé)». P. Chantraine donnait pour première traduction au terme grec *ῦλη* celle de « région boisée, bois, forêt », ensuite celle de matériau de construction, rapprochement que faisaient également A. Ernout et A. Meillet, parce que l'arbre sous-entendait une notion de solidité. S'y ajoutait, le fait que la multiplicité des significations du terme *ῦλη* avait conduit à lui donner aussi des sens abstraits dont celui de matière philosophique⁸⁰⁰.

Ainsi, Aristote, dans la *Métaphysique*, faisait de la matière, élément matériel, le principe premier qui, allié à la forme, permettait à toute chose de s'exprimer totalement :

Aristote, la *Métaphysique*, H, 1 1042a, 25

Αὐταὶ δ' εἰσὶν αἱ αἰσθηταί· αἱ δ' αἰσθηταὶ οὐσαὶ πᾶσαι ῦλην ἔχουσιν. Ἔστι δ' οὐσία τὸ ὑποκείμενον, ἄλλως μὲν ἢ ῦλη (ῦλην δὲ λέγω ἢ μὴ τὸδε τι οὐσα ἐνεργεῖα δυνάμει ἐστὶ τὸδε τι), ἄλλως δ' ὁ λόγος καὶ ἡ μορφή, ὃ τὸδε τι ὄν τῷ λόγῳ χωριστόν ἐστιν)

« Ce sont les substances sensibles ; et les substances sensibles ont toutes de la matière. Or le substrat est substance et c'est en un sens la matière (et j'appelle matière ce qui, n'étant pas déterminé en acte, est, en puissance seulement, un être déterminé) »⁸⁰¹.

L'ouverture du paysage et sa variété ont toujours été pour les Romains une source d'admiration et de fierté que Pline ramenait à la profusion des richesses de la nature :

Pline, *Histoire naturelle*, XXII, 1

Implesse poterant miraculum sui natura atque tellus reputantium uel prioris tantum uoluminis dotes totque genera herbarum utilitatibus hominum aut uoluptatibus genita. sed quanto plura restant quantoque mirabilia inuentu!

« la nature et la terre pouvaient avoir comblé la mesure de leurs merveilles si l'on considère même les qualités exposées dans le volume précédent et tant d'espèces de plantes engendrées pour les besoins ou les plaisirs des hommes. Mais combien plus en reste-t-il et de plus admirables à découvrir ! »⁸⁰².

⁸⁰⁰ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 626 ; Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 1154

⁸⁰¹ Aristote, *la Métaphysique*, H, 1 1042a, 25, Trad. J. Tricot, 1986, p. 455

⁸⁰² Trad.V. Naas ; *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, 2002, p.271

Les arbres forestiers des collines environnant le site de Rome participaient donc à deux séries d'images, celle d'un environnement du figuier à peine ouvert à l'homme⁸⁰³ et celle d'un endroit déjà strié par les champs et les prés où le bois des arbres fournissait un matériau solide dont les multiples exploitations⁸⁰⁴ étaient les prémisses de l'érection de Rome.

Nous avons vu comment le figuier était indéfectiblement associé à la louve qui, dans sa forme générique de loup avait été considérée par les auteurs anciens comme un ennemi de l'homme mais qui, dans le cadre de la légende des jumeaux, avait adopté vis-à-vis des jumeaux un comportement maternant. Ce paradoxe, déjà souligné par Tite-Live, *Lupam sitientem ex montibus qui circa sunt ad puerilem uargitum cursum flexisse*, « qu'une louve poussée par la soif hors des montagnes environnantes et attirée par les cris des enfants »⁸⁰⁵ est repris et amplifié par Ovide :

Ovide, *Fastes*, II, 415-418

Non nocuisse parum est, prodest quoque. Quos lupa nutrit, perdere cognatae sustinere manus.

« C'est trop peu dire qu'elle n'a fait aucun mal ; elle leur a été bénéfique. Et ces êtres nourris par une louve, un parent avait osé vouloir leur perte ! »⁸⁰⁶.

Les divers aspects du loup qui nourrit les jumeaux a donné lieu à des représentations dont la plus célèbre est celle de la louve du Capitole. Les interrogations sur la datation de la statue en bronze de la louve allaitant les jumeaux, commandée et érigée par les édiles curules, Gnaeus et Quintus Ogulnii en 296 av. J.-C., que les nombreux débats qui se fondent sur l'analyse de caractéristiques stylistiques et techniques, n'ont pas encore pu trancher, se conjuguent avec celles sur la composition du groupe statuaire⁸⁰⁷.

⁸⁰³ Dans la biogéographie actuelle, P. Quézel englobe sous le terme de forêts non seulement les paysages sylvatiques avec des arbres de « belle venue », les forêts dites « pré-steppiques à pins et genévriers, mais aussi les sous-bois plus ou moins clairs avec des espèces herbacées sciaphiles (préférant les zones ombrées), Quézel, Médail, *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003, p. 38

⁸⁰⁴ Bien que Vitruve n'entre pas dans le cadre de cette étude, l'architecte employait *silva* simultanément pour décrire l'espace sauvage, *Homines uetere more ut ferae in siluis et speluncis et nemoribus nascebantur ciboque agresti uescendo uitam exigebant*, « les hommes primitifs naissaient comme les animaux sauvages dans les forêts, dans les grottes, dans les bois et n'avaient d'autre nourriture pour vivre que les aliments offerts par la nature », *De l'architecture* II, 1, 1, Trad. L. Callebaut, 1999, p. 4 ; et le bois pour la construction, *Apud nationem Colchorum in Ponto propter siluarum abundantiam arboribus perpetuis planis dextra ac sinistra in terra positis, spatio inter eas relicto quanto arborum longitudines patiuntur, conlocantur in extremis partibus earum supra alterae transversae, quae circumcludunt medium spatium habitationis*, « En Colchide dans le Pont, où les forêts sont abondantes, on dispose à plat sur le sol, à droite et à gauche, des arbres d'une seule pièce, on laisse entre eux un espace proportionné à leur longueur et l'on dispose transversalement sur ces arbres, à leur extrémités, d'autres arbres qui circonscrivent l'espace intérieur de l'habitation », II, 1, 4, Trad. L. Callebaut, 1999, p. 6 ; L. Callebaut dans son « Commentaire » note à propos des hommes primitifs qu'il ne s'agissait pas pour Vitruve de « brosser un tableau de la rudesse primitive mais de partir d'une sorte d'état zéro de la technique humaine », p. 64 ; et à propos du bois, matériau de construction, L. Callebaut note que le membre de phrase *arboribus perpetuis planis* désigne « l'absence de discontinuité dans la structure » entre l'arbre sur pied et son bois, p. 68

⁸⁰⁵ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 6, Trad. G. Baillet, (1940), 1985, p. 10

⁸⁰⁶ Ovide, *Fastes*, II, 415-418, Trad. R. Schilling, 1992, p. 44-45

⁸⁰⁷ La louve qui relèverait selon J. Carcopino de l'art hellénistique et serait donc une œuvre grecque importée, fut ensuite considérée comme une œuvre étrusque. Ces dates ont été récemment remises en cause par A. M. Carruba qui juge l'œuvre du Moyen-Age ; Carcopino, *La Louve du Capitole*, 1925, p. 21 ; Jones H. Stuart, *A catalogue of the ancient sculptures preserved in the municipal collections of Rome. The sculptures of the Palazzo dei Conservatori*, 1926, p. 56-58 ; A.-M. Carruba, *La lupa capitolina*, 2006

les frères Ogulnii avaient repris le thème légendaire du groupe qui était apparu pour la première fois sur des didrachmes d'argent dits de style « romano-campanien » dont la date d'émission fait aussi débat. La gueule menaçante de la louve, sa crinière, la crête dorsale hérissée, créent une tension avec sa tête tournée vers les jumeaux. D'un côté, la gueule menaçante était l'expression du danger potentiel commun aux jumeaux et à la louve du fait d'un rapprochement hors norme qui s'opposait à l'instinct animal et la condition normale des nourrissons. De l'autre, la tête de la louve tournée vers les jumeaux préparait l'image de l'allaitement des jumeaux par la louve.

Un nouveau débat s'est alors instauré pour savoir si les deux édiles avaient simplement ajouté à la statue primitive de la louve celle des enfants ou s'ils avaient fait élever un groupe complet⁸⁰⁸. Pour J. Carcopino, le groupe se composait de deux parties distinctes, la louve très ancienne et les jumeaux rajoutés par les Ogulnii et cette analyse est reprise par C. Dulière⁸⁰⁹. Si, pour A. M. Carruba, la louve est une statue du Moyen-Age, l'historienne rejoint C. Dulière sur les caractéristiques stylistiques archaïques de l'animal. Là, la louve est un animal sauvage et terrifiant avec des poils, une crinière, une collerette, des oreilles dressées, une gueule entre-ouverte dont le réalisme se retrouve dans les figures de louve primitive, telle qu'elle apparaît dans les statues étrusques de félins de Véies. Celles-ci, avaient, selon C. Dulière, la valeur apotropaïque de la « Terre, source de vie et de mort »⁸¹⁰. Mais la louve dans le groupe des frères Ogulnii présente la particularité d'avoir une tête tournée vers les jumeaux, ce qui n'est pas le cas des louves archaïques à la tête dans le prolongement du corps. Cette attitude particulière correspond, pour A. Dardenay, à une première utilisation politique de la légende de la fondation par les deux édiles qui n'avaient pas été insensibles à l'exaltation de Rome que la littérature tirait des mythes fondateurs⁸¹¹. Pour C. Dulière, même dans son attitude maternante qui correspondait à la tradition dite « pittoresque » apparue au Ier siècle av. J.-C. et qui avait perduré au moins jusqu'aux Antonins, la louve qui apparaît devant la grotte du Lupercal sur le dernier registre du relief d'un des côtés de l'Ara Casali⁸¹², daté du II^e siècle ap. J.-C.⁸¹³, reste dans le domaine du sauvage. Sa représentation debout, les enfants plus ou moins dressés pour boire aux mamelles, signifiait une certaine indifférence de la bête contraire à l'attitude maternelle de se pencher sur son nourrisson⁸¹⁴.

⁸⁰⁸ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 43, 45

⁸⁰⁹ Carcopino, *La Louve du Capitole*, 1925, p. 22 ; Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 62 ; La datation au Moyen-Age de la louve que propose A. M. Carruba en se fondant sur des arguments techniques, pose alors le problème de savoir si à cette époque, un groupe similaire à celui des Ogulnii a été fabriqué ou si la louve seule est conservée

⁸¹⁰ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 42

⁸¹¹ Dardenay, *Les mythes fondateurs*, 2010, p. 57 ; le loup intervient dans des présages que les Romains interprétaient comme un moyen de connaissance faste ou néfaste de l'avenir de Rome, Voir Bayet, « L'étrange omen de Sentinum et le celtisme en Italie », *Idéologie et plastique*, 1974, p 169 ; Tite-Live, *Ab Vrbs condita*, X, 27

⁸¹² Les quatre reliefs du côté de l'autel évoquent la légende de Romulus et Rémus depuis leur conception par Mars et Rhéa Silvia jusqu'à leur allaitement par la louve

⁸¹³ Maynial, « base Casali », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1903, p. 55 ; voir A. Dardenay, la comparaison avec l'Ara Pacis, *Les mythes fondateurs*, 2010, p. 96

⁸¹⁴ Pour C. Dulière, la composition composite du groupe statuaire, les frères Ogulnii n'ayant fait que compléter avec le groupe des jumeaux, une statue plus ancienne de la louve que représentait vraisemblablement la statue du Capitole, était évoquée par Denys l'Halicarnasse qui la situait alors au Lupercal. L'archaïsme de la louve qui avait attiré Denys, avait décidé Auguste à garder l'ancienne effigie de la louve dédiée par les frères ogulnii sur les

L'ensemble du groupe statuaire des Ogulnii au Comitium et de la *Ficus Ruminalis* fait de ces deux acteurs les témoins de la fondation de Rome. Le figuier du Comitium rappelait à la fois les récits légendaires et fondateurs de Rome et le discours historique élaboré sur les origines de la cité tiré de ces légendes⁸¹⁵.

Le figuier des jumeaux poussait dans l'espace de l'*agrestis*, qu'A. Ernout et A. Meillet faisaient dériver de *ager*, à la fois *siluestris* et *campestris*⁸¹⁶, ouvert et boisé qu'il partageait avec des divinités plus ou moins sauvages dont Faunus, un dieu indigène « des surprises, des peurs, des puissances secrètes » mais aussi de la fertilité⁸¹⁷. Faunus évolua de dieu de la nature indomptée en dieu de la forêt proche des champs que les paysans savaient calmer par des sacrifices⁸¹⁸. Les fonctions de Faunus de dieu prophétique qui s'exprimait par les bruits de la forêt et de dieu de la fertilité étaient personnifiées par la situation géographique et le rôle symbolique du figuier du Lupercal lors de la fête annuelle des Lupercalia fixée le 15 février. Le lien de *Caprificus* avec le bouc (ou la chèvre, selon les auteurs) le reliait aussi à Faunus qui, dès Tite-Live, avait pris la caractéristique du dieu caprin Pan. Le figuier et Faunus occupaient et représentaient l'espace du monde sauvage, le domaine habituel du dieu, mais aussi ils revêtaient un aspect du monde domestiqué que figuraient le passage à la procréation que représentait le rite de flagellation fécondant des Lupercalia⁸¹⁹. Dans le rite des Lupercalia qui débutait au pied sud-ouest du Palatin, le plus mystérieux était celui des jeunes gens nus qui sillonnaient la ville en brandissant des lanières de peau de chèvre dont ils frappaient essentiellement les femmes. Son assimilation par les historiens avec un rite archaïque de fécondité, permettait à Cicéron de traiter les luperques de pâtres sauvages et primitifs⁸²⁰. Pour G. Dumézil, le rite des Lupercalia se rattachait à la

mêmes lieux au pied du Palatin lors de l'aménagement du Lupercal, *Lupa romana*, 1979, p. 62 ; Denys d'Halicarnasse avait montré la louve dans une attitude qui se voulait maternelle, Ως δὲ κάκεῖνοι πλησίον ἐλθόντες ἔμαθον τὴν μὲν ὡσπερ τέκνα περιέπουσαν, τὰ δ' ὡς μητρὸς ἐξεχόμενα, δαιμόνιον τι χρῆμα ὄραν ὑπολαβόντες ἔγγυτέρω προσήεσαν ἀθροοὶ δεδιπτόμενοι βοῆ τὸ θηρίον « Quand ils s'approchèrent et se rendirent compte que la louve entraînait les nouveaux nés comme s'ils étaient ses petits et qu'eux se penchaient à elle comme si elle était leur mère, ils soupçonnèrent la quelque phénomène divin et s'avancèrent davantage tous ensemble en cherchant à effrayer le louve par leurs cris », *Antiquités romaines*, I, 79, 7, Trad. V. Fromentin, (1998), 2006, p. 199;

⁸¹⁵ Les scènes comme l'échouage de la corbeille des jumeaux au pied d'un arbre, l'allaitement de la louve, devaient avoir pour C. Dulière une connotation sentimentale que les récits des analystes ne soulignaient pas, Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 91-91

⁸¹⁶ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 14 ; *campestris* traduit par « de la plaine, du champ » est lui-même un dérivé de *campus*, p. 90

⁸¹⁷ F. Altheim, *La religion romaine antique*, 1955, p. 168 ; l'identification de Faunus au loup est pour F. Altheim une façon de le présenter sous une forme encore « animalière »

⁸¹⁸ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 350-351

⁸¹⁹ N. Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p.155 ; « Faunus et les satyres : du singulier au pluriel », *Varietates fortunae*, 2010, p. 189 ; P. Flobert s'est élevé contre l'attribution par Ovide des Lupercalia à Faunus le 15 février car le dieu était honoré le 13 février lors des Faunalia. Et, souligne, P. Flobert, Faunus n'avait pas sa place « ni dans l'Vbs ni au Palatin » lors du jour des Lupercalia, Flobert, « Faunus et les satyres : du singulier au pluriel », *Varietates fortunae*, 2010, p. 189 ; on peut également noter que l'enlèvement des Sabines et le flagellament des Lupercalia appartiennent au même archétype des rites de fécondité, voir Ovide, *Fastes*, II, 430-434

⁸²⁰ *Fera quaedam sodalitas et plane pastorica atque agrestis germanorum Lupercorum, quorum coitio illa siluestris ante est instituta quam humanitas atque leges, siquidem non modo nomina deferunt inter se sodales, sed etiam commemorant sodalitem in accusando, ut, ne quis id forte nesciat, timere uideantur*, « Confrérie vraiment grossière franchement pastorale et rustique, que celle des frères luperques, dont l'association fut formée autrefois dans les bois avant la civilisation et la législation, puisque ces confrères se dénoncent mutuellement en justice et rappellent, même en s'accusant, leur confraternité comme s'ils semblaient craindre qu'on l'ignore par hasard » Cicéron, *Pour Célius*, 11, 26, Trad.J. Cousin, 1962, p. 104

détention du pouvoir royal, ce qui signifiait la réintégration des intervenants, dont Faunus et Romulus, dans le champ des « réalités sociales » écrivait le comparatiste⁸²¹

Le qualificatif donné par Ovide d'*agrestis* à Faunus était, pour G. Dumézil, caractéristique d'un génie aux traits primitifs, auteur de voix mystérieuses sortant du fond des forêts profondes⁸²² qui « n'émigre pas quand la colonisation transforme la forêt en terre cultivable » mais qui, paradoxalement, était devenu le dieu « de la villa, de l'exploitation agricole » et à l'occasion pouvait être assimilé à un Lare⁸²³. Deux passages d'Ovide résument le double statut de Faunus :

Ovide, *Fastes*, III, 315-316

Di sumus agrestes et qui dominemur in altis / montibus; arbitrium est in sua tecta Ioui.

« Nous sommes des dieux rustiques, et ne régnons que sur les sommets des montagnes. Jupiter exerce sa souveraineté sur son palais »⁸²⁴.

Ovide, *Fastes*, IV, 761-762

Nec dryadas nec nos uideamus labra Dianae / nec Faunum, medio cum premit arua die.

« Puissè-je ne pas porter mes regards sur les dryades, ni sur le bain de Diane, ni sur Faunus quand il repose dans la campagne au milieu du jour »⁸²⁵.

Pour P. Flobert, l'application de Faunus aux Lupercalia relève d'une aberration dont Ovide était responsable puisque les Faunalia qui se fêtaient le 13 février « devaient être absolument séparées des Lupercalia du 15 février ». Faunus, écrit encore P. Flobert, « n'a ni sa place dans la cité, ni au Palatin » et le travail d'assimilation initié par Ovide n'a pu prendre corps qu'après 194 ap. J.-C. lors de la dédicace de son temple. P. Flobert rejoint cependant G. Dumézil et J.-P. Vernant sur la « pluralisation » du caractère de Faunus, le dieu de la nature exubérante, qui fut cependant assimilé à Silvanus, lui aussi un dieu pluriel. Silvanus d'abord un dieu « vagabond des montagnes hirsute », qui avait subi l'ascendant de Pan, s'était transformé, suivant la même évolution que Faunus, en un dieu de la maison, figuré comme un dieu Lare⁸²⁶. Si Silvanus restait à Rome un dieu secondaire

⁸²¹ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 354-355 ; c'est par cette inscription politique qu'il expliquait le geste de Marc-Antoine qui avait couronné Jules César pendant une célébration des Lupercalia ; le 15 février 44 av. J.-C. Marc-Antoine, un des lupercules, lorsqu'il était passé devant Jules César, lui avait tendu un diadème, ce qui avait suscité immédiatement une rumeur désapprobatrice de la foule. Pour juguler les huées, Jules César avait refusé par un geste la couronne, geste qui fut salué par des applaudissements, *At etiam adscribi iussit in fastis ad Lupercalia C- Caesari dictatori perpetuo M- Antonium consulem populi iussu regnum detulisse; Caesarem uti noluisse*, « Bien plus, il a fait inscrire dans les fastes, à la date des Lupercalia, qu'au dictateur perpétuel C. César, le consul Marc Antoine, conformément à la volonté du peuple, avait offert la royauté et que César n'avait pas voulu l'accepter », Cicéron, *Philippiques*, II, 34, 87, Trad. A. Boulanger, P. Willeumier, 1959, p. 136

⁸²² Ovide, *Fastes*, III, 327-329

⁸²³ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 351

⁸²⁴ Ovide, *Fastes*, III, 315-316, Trad. R. Schilling, (1993), 2011, p. 75

⁸²⁵ Ovide, *Fastes*, IV, 761-762, Trad. R. Schilling, 1993, p. 31 ; concernant le danger de voir Faunus au milieu de la journée, voir Théocrite, *Idylles*, 1, 15s, « notes » R.Schilling, p.130

⁸²⁶ Flobert, « Faunus et les satyres : du singulier au pluriel », *Varietates fortunae*, 2010, p. 189, 192 ; Cependant, J.-P. Vernant écrit que le jour des Lupercalia le 15 février, l'opposition première entre les deux territoires, l'un des étendus sauvages, de la forêt inconnue, celui de Faunus, et l'autre des champs, aux terres cultivées. est bouleversée, car « l'équilibre entre le monde domestiqué et le monde sauvage est rompu », il y a plus de compartimentation, les lupercules restaient pour J.-P. Vernant tout entiers du côté de Faunus, « Histoire et structure dans la religion romaine archaïque », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, T.8-4, 1968, P. 99

essentiellement réservé au culte privé qui avait été cependant sous Hadrien lié au culte des Lares impériaux⁸²⁷, le dieu avait pris dans les colonies romaines (telle Lambèse), une place publique ; honoré par les soldats en tant que protecteur des frontières de Rome mais aussi des territoires qui appartenaient à l'Empire. Silvanus assumait aussi le rôle de dieu protecteur latin de la vie rurale⁸²⁸. Cet ensemble de fonctions de Silvanus sont jumelles de celles de Faunus, lui-même dieu des champs et Lare.

Le figuier du Tibre poussé dans un *saltus* du domaine de Faunus, et par l'intermédiaire de ce dieu, lié à Mars, père de Romulus est un arbre similaire à celui qui fut transposé symboliquement sur Comitium près de la louve⁸²⁹.

II- Du figuier des jumeaux à la *Ficus Ruminalis*, une étymologie construite sur le vocabulaire

1 -La réciprocité des étymologies : *Ficus navia* et *Ficus Ruminalis*

Nous avons déjà noté que l'identité de vocabulaire entre la *Ficus Ruminalis* sur le Comitium et la *Ficus navia* était renforcée par la proximité topographique de la statue Attus navius et du figuier. C. Dulière affirme que l'épithète *Ruminal* qui rappelait la légende des jumeaux au bord du Tibre, accolée à la *Ficus* du Comitium n'avait aucun lien organique avec la légende de Rémus et Romulus et qu'elle avait été artificiellement rattachée au Palatin et à la louve par le biais du vocabulaire⁸³⁰. Les étymologies données par les auteurs anciens pour expliquer l'expression *Ficus Ruminalis*, notamment celles qui rattachaient les mots aux ruminants ou à la déesse Rumina, relevaient selon, B. Liou-Gille, de la fantaisie⁸³¹. Cependant, les monuments du Comitium dont Cicéron attribuait l'aménagement à Tullus Hostilius qui avait construit autour de la place une enceinte et la *curia Hostilia*⁸³² étaient, pour M.-J. Kardos, autant de témoignages de la valeur symbolique de la place et, en conséquence, des valeurs symboliques, religieuse et politique, de la *Ficus Ruminalis*⁸³³. Les représentations symboliques des premières institutions administratives et politiques, voulues par Romulus qu'assumait le figuier du Comitium, s'étaient reportées sur le sanctuaire de Vulcain, le Volcanal, près de la

⁸²⁷ Dardenay, *Les mythes fondateurs de Rome*, 2010, p.147-148

⁸²⁸ P. F.Dorcey, *The cult of Silvanus : a study in Roman folk religion*, Ed. E. J. Brill, Leiden, 1992, p. 96 ; J. A. Hild indiquait qu'à Lambèse, Silvanus était honoré par la 3ème légion d'Auguste et que son culte était plus largement étendu aux provinces de Dalmacie, de Dacie, de Mésie et de Pannonie ; « Silvanus », J.-A. Hild, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, T. III, 1892, p. 1344

⁸²⁹ L'emplacement exact du groupe a suscité des débats venu de la difficulté d'interprétation de la phrase de Tite-Live qui disait que les édiles Ogulnii avaient élevé un monument à la louve, *ad ficum Ruminalem*, Tite-Live, *Ab Vrbs condita*, X, 23, 12

⁸³⁰ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 59 ; J. Carcopino avait déjà affirmé cette absence de rapport entre le mythe des fondateurs et le figuier Ruminal, *La louve du Capitole*, 1925, p. 25

⁸³¹ B. Liou-Gille, *Cultes "héroïques" romains : les fondateurs*, 1980, p.155

⁸³² Cicéron, *La république*, II, 17, 31 ; Tite-Live, *Ab Vrbs condita*, I, 30, 2 ; à noter que c'était à Tullus Hostilius que Cicéron attribuait la création du rite des féciaux dont il sera abondamment parlé lors de l'étude du cornouiller, voir Varron, *De la langue latine*, V, 32, 155 qui expliquait que sur le Comitium, la *curia Hostilia* était un des des bâtiments représentatifs du Sénat qui s'occupait des affaires civiles (et qui d'après l'auteur, servait aussi aux prêtres)

⁸³³ Tite-Live plaçait à l'endroit du Comitium près de la salle du Sénat, le prodige qu'avait réalisé Attus Navius au temps de Tarquin, *Ab Vrbs condita*, I, 36, 5

Ficus Ruminalis (comme de la statue de Marsyas) lorsque le vieux Comitium disparut lors du réaménagement du secteur par César⁸³⁴. Auguste lui-même avait utilisé la situation de la *Ficus Ruminalis* sur le Comitium pour en faire un exemple de sa restauration religieuse et politique, notait. J. Carcopino⁸³⁵

La transcription sur le figuier du Comitium des témoignages symboliques véhiculés par le figuier du Palatin constatée par M.-J. Kardos, avait été une des préoccupations des auteurs anciens, tel Varron qui conciliait les deux étymologies de l'adjectif *ruminalis*, celle des mamelles, *ruma*, le pis des animaux de lait⁸³⁶, et celle de la déesse *Rumina* que révèraient les bergers par des sacrifices de lait :

Varron, *Economie rurale*, II, 11, 5

Non negarim inquam ideo aput diuae Ruminiae sacellum a pastoribus satam ficum. Ibi enim solent sacrificari lacte pro uino et pro lactentibus. Mamma enim rumis (sive ruminare), ut ante dicebant; a rumi etiam nunc dicuntur subrumi agni, lactantes a lacte

« Je soutiendrais volontiers dis-je que c'est pour cette raison⁸³⁷ que les bergers ont planté un figuier près du petit sanctuaire de la déesse *Rumina*. Là en effet on a coutume de prendre pour les sacrifices du lait au lieu de vin et des animaux de lait. Car *rumis* signifie « pis » (ou bien ruminer) dans la langue d'autrefois et c'est de *rumis* que vient l'expression toujours en usage *subrumi agni* (agneaux sous le pis, de la même manière qu'à partir de *lac* (lait) on a fait *lactantes* (animaux de lait)»⁸³⁸.

Plutarque, comme Varron, avait relié l'adjectif *Ruminalis* aux mots ruminer *μηρυκώμενα*, et *ruma*, *ρούμαν*, nom ancien des mamelles, et à *Rumina*, la déesse de l'allaitement des nourrissons⁸³⁹.

Par ailleurs, aucun auteur ancien n'avait fait mention de Rémus à propos des origines étymologiques et symboliques de la *Ficus Ruminalis*⁸⁴⁰, ce qui conférait à

⁸³⁴ Kardos, *Topographie de Rome. Lexique de topographie romaine*, V. II, 2003, p.96 ; A. Carandini, *Palatino, Velia e Sacra via : paesaggi urbani attraverso il tempo*, 2004, p. 21

⁸³⁵ Carcopino *La louve du Capitole*, 1925, p. 28

⁸³⁶ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 580 ; à *ruma* était associé son dérivé *ruminare*, ruminer propre aux animaux laitiers

⁸³⁷ L'explication que donnait Varron au figuier planté par les bergers près du temple de la déesse *Rumina* était que le « suc » du figuier, désigné par les Grecs par les deux mots, *όπός*, « suc » ou *δάχρυν*, « larme » était considérée comme la meilleure présure ; C. Guiraud note dans ses commentaires que de nombreux écrivains comme, Aristote, *Histoire des animaux*, 3, 21, Théophraste, *Histoire des plantes*, 1, 2, 3 ou Columelle, *Economie rurale*, 7, 8, 1-3, ont énuméré les produits susceptibles de faire cailler le lait, « Commentaire », p. 166

⁸³⁸ Varron, *Economie rurale*, II, 11, 5, Trad.C. Guiraud, 1985, p. 70

⁸³⁹ Plutarque, «*Vie de Romulus*», 4, 1, *Ἦν δὲ πλησίον ἐρινεός, ὃν Ρωμινάλιον ἐκάλου, ἢ διὰ τὸν Ρωμίλον ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσιν, ἢ διὰ τὸ τὰ μηρυκώμενα τῶν θρεμμάτων ἐκεῖ διὰ τὴν σκιὰν ἐνδιάζειν, ἢ μάλιστα διὰ τὸν τῶν βρεφῶν θηλασμόν, ὅτι τὴν τε θηλήν ρούμαν ὠνόμαζον οἱ παλαιοί, καὶ θεόν τινα τῆς ἐκτροφῆς τῶν νηπίων ἐπιμελεῖσθαι δοκοῦσαν ὀνομάζουσι Ρουμίναν, καὶ θύουσιν αὐτῇ νηφάλια, καὶ γάλα τοῖς ἱεροῖς ἐπισπένδουσιν*, « car les anciens appelaient la mamelle *ruma* et l'on nomme *Rumina* une déesse qui passe pour prendre soin de la nourriture des petits enfants » Trad. R. Flacelière, 1957, p. 62 Festus reprenait l'interprétation physiologique du nom *Ruminalis* issu du terme mamelle, *Ruminalis dicta est ficus, quod sub ea arbore lupa mammam dederit Remo et Romolo. Mamma autem rumis dicitur, unde et rustici appellunt aedos subrimios quia adhunc sub mammis habentur, De verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, 369L,

⁸⁴⁰ On se souvient que Tite-Live avait seulement affirmé que la *Ficus Ruminalis* s'appelait à l'origine figuier romulaire, *ubi nunc ficus Ruminalis est, Romularem uocatam ferunt, Dictionnaire étymologique de la langue Latine*, (1932), sqq. 1979, p., I, 4, 5 ; Ovide avait associé également la *Ficus Ruminalis* au seul Romulus, *Arbor erat - remabant uestigia - Rumina nunc ficus, Romula ficus erat, Fastes*, II, 411-412

Romulus seul le bénéficie du prestige du figuier du Comitium auquel était indissolublement liée la mémoire du figuier du Palatin. Pour Festus, Romulus ne tirait pas son nom du figuier ruminal mais du mot *robur*⁸⁴¹ qui exprimait sa force dans son acception morale. Le terme *robur* provenait de la forme grecque *ῥώμη* qui avait pris deux sens « force, vigueur » d'abord celui de la force physique puis, celui de force psychique⁸⁴².

La mémoire du Palatin avait été occultée, selon A. Dardenay, par l'unicité du vocabulaire faite par les Romains entre la *Ficus Ruminalis* et la *Ficus Navia*. Le figuier du Comitium reprenait à lui seul toute la symbolique dont l'arbre historique était chargé⁸⁴³. A l'appui de cette idée, d'un point de vue topographique, H. Thédenat opère une distinction entre le Comitium de la Rome royale agencée, au temps des rois, en une place découverte qui était le centre des affaires civiles et politiques et le Forum qui était une place de marché, celle des jeux et un lieu de promenade. Pourtant, note H. Thédenat, sous la République, le Comitium et le Forum étaient indissociables⁸⁴⁴. De la même façon, J. Carcopino avait déjà développé l'idée que les auteurs anciens avaient cherché à donner à la *Ficus Ruminalis* « un parrainage plus intéressant » que celui qu'aurait pu procurer le seul souvenir de la légende du figuier du Tibre. La symbolique du figuier du Palatin se trouvait, par voie de conséquence, englobée dans celle du figuier du Comitium⁸⁴⁵. Ainsi, la *Ficus Ruminalis* du Comitium et, par ricochet, le figuier du Palatin, devenus les figuiers de Romulus, prenaient place dans l'étendue des significations symboliques auxquelles étaient rattachés la statue d'Attus Navius mais aussi le Puteal Libonis érigé par le sénateur Scribonius Libo, où furent enterrées les premières foudres⁸⁴⁶. Pour F. Coarelli, la proximité topographique de la *Ficus*

⁸⁴¹ *Romulum quidam a fico Ruminali, ali quod lupae ruma nutritus est, appellatum esse ineptissime dixerunt. Quem credibile est a virium magnitudine, item fratrem eius appellatos, Festus, De verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome, 1913, p. 326L.*

⁸⁴² La forme conjuguée du parfait la plus usuelle *ἔρωσο* du verbe *ῥώννυμι* signifiait « être solide, se bien porter » et *ῥώμη*, dérivé du radical *ῥω* qui signifiait « force, vigueur », P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 981

⁸⁴³ Dardenay, *Les mythes fondateurs de Rome*, 2010, p. 53 ; A. Dardenay note que le rôle des Ogulnii dans la propagation politique de la légende de la louve, ce qui touche aussi directement le figuier du Comitium, a été essentiel pour inscrire Rome « dans le cercle restreint des cités grecques ou hellénisées qui pouvaient se vanter d'un prestigieux fondateur », p. 55

⁸⁴⁴ H. Thédenat, « Forum », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, 1904, T.2- 2, p. 1279, 1286

⁸⁴⁵ Carcopino, *La louve du Capitole*, 1925, p. 26

⁸⁴⁶ Coarelli, *Il foro romano*, 1992, p. 31 ; Pline faisait le rapprochement entre le figuier sur le Comitium près duquel avaient été enterrées les foudres et le souvenir du sauvetage des jumeaux, *Colitur ficus arbor in foro ipso ac comitio Romae nata, sacra fulguribus ibi conditis magisque ob memoriam eius quae, nutrix Romuli ac Remi, conditores imperii in Lupercali prima protexit*, « On vénère un figuier à Rome sur le Forum même dans le Comitium, parce qu'en ce lieu furent enterrées les foudres, et plus encore en mémoire du figuier qui, nourricier des fondateurs de l'empire », *Histoire naturelle*, XV, 20, 777, Trad. J. André, 1960, p. 48 ; Deux exemples illustrent le caractère sacré de la foudre, dans la cosmogonie hésiodique la foudre était directement liée aux premiers dieux, le tonnerre et la foudre étaient primitivement des offrandes de reconnaissance déposées par les frères et des sœurs de Zeus délivrés par le dieu du ventre de leur père Kronos, *Théogonie*, 70-75 ; la transformation de la foudre en arme fut nécessitée par l'obligation de Zeus de lutter d'abord contre les Titans, *Théogonie*, 690-695 ; Zeus armé de la foudre pouvait commander aux mortels comme aux immortels, Eliade, « De l'âge de pierre aux mystères d'Eleusis », *Histoire des croyances et des idées religieuses*, 1986, p. 262-263 ; pour Y. Vadé, le mythes grecs ont majoritairement fait de la foudre une arme et rarement un principe fécondateur dont l'exemple pourrait être le mythe de Sémélé, « Sur la maternité du chêne et de la pierre », *Revue de l'histoire des religions*, 1977, p. 15 ; l'autre exemple est celui d'Ovide qui indiquait que la foudre faisait l'objet d'un rituel dont la connaissance originelle pour les hommes était attribuée à Numa ; *Fastes*, III, 287-292, *Non alias missi cecidere frequentius ignes:/ pauet et uolgi pectora terror habet./ Cui dea 'ne nimium terrere: piabile fulmen / est' ait 'et saeui flectitur ira Iouis./ Sed poterunt ritum Picus Faunusque piandi/ tradere, Romani numen utrumque soli*, « Jamais on ne vit tomber si

Ruminalis sur le Comitium près du tribunal des préteurs, de la statue d'Attus Navius et du Puteal Libonis formaient un ensemble spatial et symbolique homogène et cohérent, même si la cohérence topographique n'avait pas été synonyme de simultanéité temporelle⁸⁴⁷. Le figuier romulaire du Palatin gardait seul, cependant, la symbolique de la nature sauvage sacrée que faisait revivre la fête publique des *Lupercalia*. G. Dumézil écrivait que le 15 février « l'*humanitas* et les *leges* de la ville s'effaçaient devant le *siluestre* et l'*agreste* »⁸⁴⁸.

2 – Du figuier du Germalus à la *Ficus Ruminalis*

2 – 1 – La question du sauvage : rupture et naissance

Le caractère exclusif d'une référence à la nature sauvage que gardait le figuier du Palatin appartenait, par le mythe de l'allaitement extraordinaire des jumeaux confié à une louve, aux récits des légendes dans lesquels un enfant voué à la mort, déposé dans une nature farouche, sauvage voire mortelle, en réchappait grâce aux soins d'une bête sauvage, selon P. Brulé⁸⁴⁹. La nature hostile qui cernait jumeaux promis à la mort au pied du figuier était transcrite par Varron dans le choix du moment saisonnier particulièrement hostile de l'hiver :

Varron, *De la langue latine*, V, 8, 54

quod ad ficum ruminalem ibi inuenti, quo aqua hiberna Tiberis eos detulerat in alueolo expositos.

« car ce lieu dit [le Germal] est à côté du Figuier Ruminal et c'est là que furent découverts les enfants à l'endroit où, en plein hiver, le cours du Tibre les avait entraînés avec le panier où ils étaient exposés »⁸⁵⁰.

L'image du sauvage que prenait le figuier du Germalus, venait non seulement de son environnement végétatif, mais aussi des animaux non domestiques, la louve et un piver qui avait participé au nourrissage des bébés auquel Ovide avait fait référence :

Ovide, *Fastes*, III, 53-54

Lacte quis infantes nescit creuisse ferino, / et picum expositis saepe tulisse cibos?

souvent la foudre ; le roi est épouvanté et la terreur s'empare des cœurs de la foule. Alors la déesse dit au roi – ne t'alarme pas à l'excès, on peut détourner la foudre par des expiations et la colère furieuse de Jupiter se laisse fléchir. Mais c'est à Picus et à Faunus, deux divinités du terroir romain, qu'il appartiendra de te révéler le rituel d'expiation », Trad. H. Le Bonniec, 1990, p. 84

⁸⁴⁷ Coarelli, *Il Foro Romano*, 1992, p. 31-32; pour J. Rose Evans il y avait lieu de distinguer au contraire deux ensembles, celui de la *Ficus Ruminalis* qui aurait été au Lupercal et celui de la *Ficus Navia* qui se situait au Comitium et qui lui était donc postérieure, J. de Rose Evans, «The Sacred Figs of Rome», *Latomus*, n°50, 1991, p. 798-808 ; F. Coarelli estime que Denys d'Halicarnasse lorsqu'il plaçait la statue d'Attus Navius et donc la *Ficus Ruminalis* à proximité de la Curie, pensait à la Curia Julia qu'il voyait plutôt qu'à la Curia Hostilia qui n'existait plus au temps d'Auguste, *Il Foro Romano*, 1992, p. 33 ; Denys d'Halicarnasse, *ἡ καὶ εἰς ἐμὲ ἦν ἐπὶ τοῦ βουλευτηρίου κειμένη πλησίον τῆς ἱερᾶς συκῆς ἐλάττων ἀνδρὸς μετρίου τὴν περιβολὴν ἔχουσα κατὰ τῆς κεφαλῆς*. «elle était située jusqu'à mon époque encore devant le Sénat près du figuier sacré, *Antiquités romaines*, III, 71, 8, Trad. J.-H. Sautel, 1999, p. 118

⁸⁴⁸ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 353

⁸⁴⁹ Brulé, *La fille d'Athènes*, 1987, p. 131

⁸⁵⁰ Varron, *De la langue latine*, V, 8, 54, Trad. J. Collart, 1954, p. 34

« Qui ne sait que les nourrissons ont pu se développer grâce au lait d'une bête sauvage, qi souvent un pivert est venu le nourrir alors qu'ils étaient exposés ? »⁸⁵¹.

Le pseudo-Aurelius Victor donnait aussi au pivert le rôle d'un père nourricier des jumeaux et il faisait de l'oiseau un attribut de Mars à côté de la louve :

Le pseudo-Aurelius Victor, *Les origines du peuple romain*, 20, 4
Addunt quidam Faustulo inspectante picum quoque aduolasse et ore pleno cibum pueris ingessisse; inde uidelicet lupum picumque Martiae tutelae esse. Arborem quoque illam Ruminalem dictam, circa quam pueri abiecti erant, quod eius sub umbra pecus acquiescens meridie ruminare sit solitum.

«Certains ajoutent que, sous les yeux de Faustulus, un pivert aussi vola jusqu'aux enfants, le bec plein de nourriture qu'il leur fit avaler : telle serait apparemment la raison pour laquelle le loup et le pivert sont sous la protection de Mars». Ils expliquent aussi que l'arbre auprès duquel les enfants avaient été abandonnés fut appelé Ruminal, car le bétail qui se reposait sous son ombre au milieu du jour avait l'habitude de ruminer »⁸⁵².

Les deux thèmes développés par P. Brulé, celui d'une nature et/ou d'une bête mortelle pour l'homme et celui du sauvetage par l'animal lui-même dans les légendes d'exposition des bébés, se conjuguèrent et transformèrent l'environnement hostile en un environnement accueillant. Ainsi le figuier du Germalus est en concordance avec la réciprocité des interactions entre hostile et accueillant.

Le côté sauvage vient de sa topographie des premiers moments des jumeaux sur le site de Rome mais aussi du *furor* dont étaient animés les jeunes gens qui entouraient Romulus et Rémus. En Grèce, l'exposition d'un enfant dans une corbeille était d'abord une « expulsion » qui le chassait de l'*oikos*, de la maison, selon P. Brulé⁸⁵³. A la campagne, le « rejet hors de l'*oikos* mettait le bébé directement en contact avec la nature sauvage »⁸⁵⁴, ce qui fut le cas des jumeaux placés dans l'auge chassés de la maison d'Amulius c'est-à-dire de son royaume et abandonnés au territoire étranger⁸⁵⁵.

Les Romains qui perpétuaient le souvenir de l'allaitement des jumeaux par la louve et le figuier du Palatin dans la célébration du rite des Lupercalia, ne dissociaient pas la fête d'une vision de la nature sauvage dont avait dotée la légende la grotte du Lupercal près du figuier des jumeaux au pied du Palatin. Cette image était encore

⁸⁵¹ Ovide, *Fastes*, III, 53-54, Trad. R. Schilling, (1993), 2011, p. 65

⁸⁵² Pseudo Aurelius-Victor, *Les origines du peuple romain*, 20, 4, Trad. J. C. Richard, 1983, p. 100 ; pour plus de détail sur Picus, *Martia auis*, voir D. Briquel, «L'oiseau ominal, la louve de Mars, la truie féconde», *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 1976, p. 35-36

⁸⁵³ Brulé, *La fille d'Athènes*, 1987, p. 131

⁸⁵⁴ Brulé, *La fille d'Athènes*, 1987, p. 132; Strabon relatait la légende des enfants sabins qui furent consacrés à Mars et qui durent partir pour fonder une colonie, guidés par un taureau qui s'arrêta sur le territoire des Opiques qui occupaient une partie de la Campanie, près de Cumes, (Strabon, *Géographie*, V, 4, 12)

⁸⁵⁵ D. Briquel cite un autre exemple d'expulsion hors du territoire, celui du rituel sabin (passé dans les traditions samnites) de consacrer à Mars les enfants de l'année qui, devenus adultes, étaient mis hors de la communauté pour s'établir sur une nouvelle terre. La conquête et le peuplement d'un nouveau territoire sous la présidence de Mars était le thème du *uer sacrum*, le printemps sacré, que développait la légende dans laquelle les peuples italiques consacraient à Mars le « printemps d'une année, c'est à dire tous les enfants qui naîtraient alors » et qui devaient chercher un nouveau territoire, D. Briquel, *Le regard des autres*, 1997, p. 185 ; cit. Strabon, *Géographie*, V, 4, 12, 205

renforcée par la tenue et le comportement des luperques⁸⁵⁶ dont le nom provenait selon Plutarque, du mot louve :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 21, 5

ἀλλὰ τοῦτο μὲν κοινόν ἐστι·δύναται γὰρ ἀπὸ τῆς Λυκαίνης γεγονέναι τοῦνομα. καὶ γὰρ ἀρχομένους τῆς περιδρομῆς τοὺς Λουπέρκους ὀρώμεν ἐντεῦθεν, ὅπου τὸν Ῥωμύλον ἐκτεθῆναι λέγουσι

« C'est du moins l'opinion commune, mais ce nom peut venir de la louve. Nous voyons en effet que les Luperques commencent leurs courses à partir de l'endroit où l'on dit que Romulus fut exposé »⁸⁵⁷.

Mais si le figuier du Palatin, qui avait protégé la louve et le pivert, était un arbre de la forêt sauvage, il prenait place ensuite dans la forêt qui avait été conquise par les bergers avec qui avaient vécu avec les jumeaux enfants et qui se l'étaient appropriée, ramenant le figuier dans l'espace domestiqué.

Le côté accueillant de la bête sauvage développé par P. Brulé, était résolu dans les légendes par la posture de l'animal sauvage qui prenait très souvent la figure de l'animal empli de sollicitude pour le nouveau-né. La caractéristique même de l'état sauvage qui distinguait l'animal légendaire était ce qui, justement, sauvait l'enfant abandonné au danger des bêtes de la nature vierge, parce que son destin ne pouvait pas être celui d'une mort prématurée⁸⁵⁸. L'assertion du double aspect physique et comportemental de la bête sauvage qui, ainsi que nous l'avons vu, s'applique au groupe statuaire des Ogulnii, par sa situation près du figuier ruminal, était un report mémoriel du figuier du Palatin et de la louve⁸⁵⁹, dont le lait était destiné à ses seuls petits dans des conditions normales mais qui avait servi, de manière improbable et providentielle, à nourrir les jumeaux⁸⁶⁰.

Cette communion de Romulus et Rémus avec la vie primitive de la louve puis avec celle menée par les bergers, n'empêche pas, selon D. Briquel⁸⁶¹, de donner corps au lien qu'avait fait Plutarque puis Ovide entre la louve, les luperques et la signification du rite qui les ramenait dans le monde civilisé. Contrairement à Rémus qui « ne vivra jamais que dans le monde de Faunus, au sein du monde extérieur »,

⁸⁵⁶ Ovide attribuait à Faunus la nudité des luperques, *Nunc quoque detecti referunt monimenta uetusti / moris, et antiquas testificantur opes. / Sed cur praecipue fugiat uelamina Faunus, / traditur antiqui fabula plena ioci*, « Maintenant encore les Luperques dévêtus rappellent le souvenir de l'ancien usage et porte témoignage de l'antique condition. Mais la raison essentielle pour laquelle Faunus fuit tout vêtement vous est contée par un récit plein de sel antique », Ovide, *Fastes*, II, 301-304, Trad. R. Schilling, (1993), 2011, p. 40

⁸⁵⁷ Plutarque, «*Vie de Romulus*», 21, 5, Trad. R. Flacelière, 1964, p. 87 ; l'opinion commune selon Plutarque est que le nom de luperque provenait de la fête des loups les Lykaia introduite en Italie par Evandre et les Arcadiens qui le suivaient

⁸⁵⁸ Brulé, *La fille d'Athènes*, 1988, p. 131 ; P. Brulé écrit que les récits mythiques gardent en mémoire que les dieux et des héros dans leurs primes enfances ne soient pas élevés par leur mère mais au sein de la nature, proches des divinités qui expriment la vie et la puissance végétative, p. 63

⁸⁵⁹ *Illa loco nomen fecit, locus ipse Lupercis; / magna dati nutrix praemia lactis habet,*

« Ils têtent les mamelles et bénéficient pour se nourrir d'un lait qui ne leur était pas destiné. La louve donna son nom au lieu, le lieu à son tour aux luperques : ainsi cette nourrice a reçu pour le don du lait une grande récompense », Ovide, *Fastes*, II, 421-422, Trad. R. Schilling, 1992, p. 45

⁸⁶⁰ Ovide, *Fastes*, II, 422

⁸⁶¹ Briquel, « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 278 ; voir G. Binder, *Die Aussetzung des Königskindes*, Meisenheim, 1964, p. 293-294

Romulus, indique D. Briquel, n'allait pas jusqu'à la « séparation irrémédiable avec l'humanité » mais restait toujours sous la protection potentielle de Jupiter⁸⁶². A. Carandini a la même analyse et considère que Rémus restait une personnalité inachevée, même dans son culte, alors que le culte de Romulus reprenait la stratification des mythes qui avait opéré une généalogie continue et nécessaire de Picus, Faunus⁸⁶³ jusqu'à Latinus. Le figuier du Palatin identifiait, à travers les personnages légendaires des bergers lupercques, un lieu et un moment de l'histoire relié à la chaîne parentale des Romains depuis les premiers ancêtres⁸⁶⁴. On peut concevoir que les *Lupercalia* simulaient la dualité entre les deux communautés que représentaient Romulus et Rémus présentes sur le site de Rome et que cette dualité, simulée dans le rite, se concluait par la victoire des Latins avec, à leur tête, Romulus. Les *Lupercalia* rappelaient ainsi que ses symboliques, depuis le figuier près de l'emplacement de la grotte du Lupercal au pied du Palatin qui concernait les deux frères, Rémus et Romulus, étaient transférées et reprises par la seule *Ficus Ruminalis* au Comitium. Les gestes des lupercques étaient la résurgence mémorielle de ce passé lointain et illustraient la trace dans l'histoire de Rome de ses origines⁸⁶⁵. C'est dans le sens d'une victoire de Romulus que Plutarque interprétait l'origine du rite des Lupercques, car Romulus après sa victoire sur Amulius avait voulu la célébrer au lieu même, providentiel, de son sauvetage avec celui de Rémus :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 21, 8

ἴδιον δὲ τῆς ἑορτῆς τὸ καὶ κύνα θύειν τοὺς Λουπέρκους. Βούτας δὲ τις, αἰτίας μυθῶδεις ἐν ἐλεγείοις περὶ τῶν Ῥωμαϊκῶν ἀναγράφων, φησὶ τοῦ Ἀμουλίου τοὺς περὶ τὸν Ῥωμύλον κρατήσαντας ἐλθεῖν δρόμῳ μετὰ χαρᾶς ἐπὶ τὸν τόπον, ἐν ᾧ νηπίοις οὖσιν αὐτοῖς ἡ λύκαινα θηλὴν ὑπέσχε, καὶ μίμημα τοῦ τότε δρόμου τὴν ἑορτὴν ἄγεσθαι, καὶ τρέχειν τοὺς ἀπὸ γένους τοὺς Ἑμποδίους τύπποντας, ὅπως τότε φάσαν ἔχοντες ἐξ Ἄλβης ἔθειον Ῥωμύλος ἡδὲ Ρέμος".

« Un certain Boutas qui a exposé en vers élégiaque les origines fabuleuses des usages romains, rapporte que la troupe de Romulus après sa victoire sur Amulius, courut, transporté de joie au lieu où la louve avait tendu ses mamelles aux deux enfants nouveaux-nés, que la fête était une imitation de cette course et que les garçons de famille noble couraient ainsi : « en frappant les passants comme, le glaive au poing, d'Albe accourraient Romulus et Rémus »⁸⁶⁶.

⁸⁶² Briquel, « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 278 ; voir G. Binder, *Die Aussetzung des Königskindes*, Meisenheim, 1964, p. 294

⁸⁶³ Voir le pseudo-Aurelius-Victor, *Post Picum regnavit in Italia Faunus, quem a fando dictum uolunt, quod is solet futura praecinere uersibus, quos Saturnios dicimus*, En Italie, après Picus, régna Faunus ; son nom dériverait du verbe fari, (dire), car il avait coutume de prédire l'avenir, en des vers que nous appelons « saturniens », *Les origines du peuple romain*, XX, 4

⁸⁶⁴ Carandini, *La nascita di Roma*, 1997, p. 180-183

⁸⁶⁵ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 352 ; pour G. Dumézil, si l'origine du mot lupercque reste obscure, les lupercques représentaient « les esprits de la nature » et leur nom qui contient celui de loup faisait écho à Mars, le père de Romulus dont l'animal était un de ses attributs ; à côté du loup, leur ceinture faite de lanières en peau de bouc les assimilait aussi selon N. Boëls-Janssen, au dieu bouc Inuus dont le nom venait du verbe *inire* à cause de son appétit sexuel, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 306

⁸⁶⁶ Plutarque, «*Vie de Romulus*», 21, 8, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 88

La référence à la louve de Romulus, par la légende de l'allaitement des jumeaux et par son rappel implicite dans le rite des Lupercales, inscrivait « le primitivisme sauvage » au cœur même de la Rome historique, écrit J. Champeaux⁸⁶⁷ : ainsi le figuier mythique du Germalus était rattaché au figuier historique du Comitium. La *Ficus Ruminalis*, du fait de sa situation près du groupe statuaire de la louve et des jumeaux et de la statue de Jupiter destinée à orner le temple de Jupiter Capitolin, était au centre de l'expression républicaine. La *Ficus Ruminalis*, avec les édifices qui l'entouraient, participait à la démonstration des vertus politiques et religieuses pour lesquelles Rome s'est illustrée⁸⁶⁸. S. Estienne qui s'interroge sur la valeur qu'avait pu prendre pour les premiers Romains, la présence en un même lieu de la *Ficus Ruminalis*, de la statue d'Attus Navius et, on peut ajouter, du temple de Jupiter Capitolin, pense qu'à l'origine, ce rapprochement avait moins une valeur culturelle qu'une valeur topographique qui rendait le lieu sacré ce dont, ensuite, la religion avait rendu compte⁸⁶⁹. A la suite et presque contradictoirement de la première figure de Romulus, pâtre pratiquant une vie fruste, sa maturité correspondait à la Rome monumentale. Cette image temporelle paradoxale avait été aussi utilisée par les Grecs dont un exemple était celle de l'enfance des Spartiates. P. Vidal-Naquet écrit que « l'enfance spartiate apparaît comme placée à la fois sous le signe de la sauvagerie et sous celui de la culture hoplitique » ; enfant, il relevait de l'animalité et son terrain de jeu était celui où il courait, nu, dans les bois et les champs ; adulte, il relevait des valeurs hoplitiques de courage et de communauté de vie⁸⁷⁰. Cette même image confère au figuier du Germalus une valeur initiatique pour les jumeaux dont témoignait le rite des Lupercales. Interprété comme un double rite fécondité et de purification, le rite reprenait de la légende de Romulus et Rémus le passage du thème de la jeunesse turbulente des deux frères à celui, par une rupture brusque et initiatique, de l'instauration d'un ordre établi. G. Dumézil écrivait que les *Lupercalia*, du fait même de leur place dans le calendrier, étaient l'occasion de célébrer la liquidation de l'ancienne année pour préparer, par une purification, une nouvelle année afin d'instaurer un nouvel ordre social⁸⁷¹. D'ailleurs, l'ancienneté et la vénérabilité du rite des Lupercales étaient attestées par Plutarque qui faisait remonter la fête aux Arcadiens venus avec Evandre⁸⁷² :

⁸⁶⁷ Champeaux, *La religion romaine*, 1998, p. 38

⁸⁶⁸ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 19, 1, *Qui regno ita potitus urbem novam, conditam vi et armis, iure eam legibusque ac moribus de integro condere parat*, « désormais sur le trône, Numa voulut que la ville naissante fondée par la violence et par les armes, le fût de nouveau par la justice, par les lois et la sainteté des mœurs », Trad. M. Nisard, 1856, p. 19

⁸⁶⁹ Estienne, « Statues des dieux isolées et lieux de Culte », *Cahiers du centre Gustave Glotz*, 1997, p. 85-86

⁸⁷⁰ Vidal-Naquet, *Le chasseur noir*, 1881, p. 202

⁸⁷¹ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 352

⁸⁷² Pour P. Chantraine *Λυκηγενής* était une épithète d'Apollon qui signifiait « originaire de Lycie » mais son épithète *λύκειος* était dérivé du mot *λύκος* qui signifie le loup et dont a dérivé le féminin « louve », *λύκαινα*, P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 650

Plutarque, *Vie de Romulus*, 21, 4

Τὰ δὲ Λουπερκάλια τῷ μὲν χρόνῳ δόξειεν ἂν εἶναι καθάρσια· δρᾶται γὰρ ἐν ἡμέραις ἀποφράσι τοῦ Φεβρουαρίου μηνός, ὃν καθάρσιον ἂν τις ἐρμηνεύσειε, καὶ τὴν ἡμέραν ἐκείνην τὸ παλαιὸν ἐκάλουν Φεβράτην. τοῦνομα δὲ τῆς ἑορτῆς ἑλληνιστὶ σημαίνει Λύκαια, καὶ δοκεῖ διὰ τοῦτο παμπάλαιος ἀπ' Ἀρκάδων εἶναι τῶν περὶ Εὐάνδρον.

« Les Lupercales, à en juger par l'époque de leur célébration, peuvent sembler une fête de purification car elles se font pendant les jours néfastes du mois de février dont le nom peut se traduire par purificateur et le jour de la fête s'appelait anciennement *februata*. Son nom grec *Lycaia* signifie fête des loups, ce qui semble prouver qu'elle est très ancienne et qu'elle remonte aux Arcadiens qui accompagnèrent Evandre »⁸⁷³.

Comme Plutarque, Denys d'Halicarnasse avait aussi fait référence aux Lupercales lorsqu'il rapportait aux Arcadiens venus s'installer en Italie, l'initiative de construire un temple en l'honneur de Pan Lycaios :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 32, 3

Οἱ δ' οὖν Ἀρκάδες ὑπὸ τῷ λόφῳ συνοικισθέντες τὰ τε ἄλλα διεκόσμουσαν τὸ κτίσμα τοῖς οἴκοθεν νομίμοις χρώμενοι καὶ ἱερά ἰδρύονται, πρῶτον μὲν τῷ Λυκαίῳ Πανὶ τῆς Θέμιδος ἐξηγουμένης (Ἀρκάσι γὰρ θεῶν ἀρχαιότατός τε καὶ τιμιώτατος ὁ Πάν) χωρίον ἐξευρόντες ἐπιπήδειον, ὃ καλοῦσι Ῥωμαῖοι Λουπερκάλιον, ἡμεῖς δ' ἂν εἴποιμεν Λύκαιον

« Les Arcadiens donc, après s'être rassemblés au pied de la colline, se mirent à organiser la construction de toutes sortes de bâtiments, en suivant les usages de chez eux, et en particulier érigèrent des temples dont le premier était dédié à Pan Lycaios comme l'ordonnait Thémis. Pour les Arcadiens en effet le plus ancien et le plus honoré des dieux est Pan, quand ils eurent trouvé un emplacement approprié que les Romains appellent Lupercal, ce que, nous, nous pourrions traduire par Lykaion »⁸⁷⁴.

La figure de Pan à Rome qui appartenait, selon Denys d'Halicarnasse, à un environnement forestier à la fois isolé et protecteur qui convenait au dieu⁸⁷⁵, était équivalente à Pan *Lycaios*, le plus ancien des dieux vénérés en Arcadie⁸⁷⁶. Cette équivalence, fondée sur une analogie entre les cérémonies du Lupercal et le culte de Pan Lycaios en Grèce, provenait de la lente tradition qui s'était construite à Rome au fil des époques sur un passé des Romains qui venait d'une origine Arcadienne qui, elle-même fondait en un seul deux peuples antiques grecs, les Pélasges et les Oenotriens. Bien qu'inséparables l'une et l'autre, la précellence de la tradition arcadienne sur la tradition pélasge⁸⁷⁷ avait transformé à Rome des figures mythiques grecques en figures proprement italiennes, telles Pallas, éponyme du

⁸⁷³ Plutarque, «*Vie de Romulus*», 21, 4, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 87 ; Virgile reliait de même la grotte du Lupercal à un lieu du domaine d'Evandre arcadien, *Enéide*, VIII, 344-345

⁸⁷⁴ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 32, 3, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 122

⁸⁷⁵ *Op. cit.* p. 171

⁸⁷⁶ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p 351

⁸⁷⁷ Bayet, « Les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, 1920, p. 94, 125

Palatin, dont Virgile faisait effectivement un des ancêtres des Arcadiens venus en Italie avec Evandre⁸⁷⁸, ou Pan-Faunus, transformation de Pan *Lycaios* qu'Ovide avait relié au dieu indigène du mont Lycée⁸⁷⁹.

Pour Ph. Borgeaud, le fait remarquable est que les Arcadiens, à partir d'une origine primitive qui reflétait des forces dynamiques que représentait Pan, ont construit une entité politique cohérente. En effet, Pan était moins le dieu arcadien qui concentrait toutes les forces vitales que le « pâtre » qui avait été secondairement inséré dans un tissu symbolique social⁸⁸⁰.

L'inscription exclusive de la *Ficus Ruminalis* dans l'*ager Romanus publicus*⁸⁸¹ qui rejetait dans le domaine de l'étranger la cité d'Amulius, Albe-la-longue⁸⁸², et dont le souvenir était lié au figuier du Palatin, exprimait la rupture entre deux états de la nature végétative et deux états de Romulus, pâtre puis chef appelé à devenir roi. La *Ficus Ruminalis* était l'arbre symbolique de régénération que J.-L. Vernet distinguait de l'anonymat des arbres de la forêt car « toutes les sociétés font la différence entre la forêt et l'arbre, la première représente un espace difficile, voire hostile, alors que l'arbre, par « sa longévité, sa renaissance annuelle à chaque printemps est un symbole mythique de la vie »⁸⁸³.

Un rite initiatique de rupture sociale, proche de la course des luperques, pour une partie de son déroulement, était celui que devaient accomplir les adolescents dans la Sparte archaïque et qu'a décrit Xénophon⁸⁸⁴.

Ce rite d'initiation du jeune Spartiate à l'endurance qui le faisait entrer dans la vie adulte⁸⁸⁵ fut aussi commenté par Justin. L'historien reprenait la légende commentée par Pausanias en insistant sur la valeur d'éducation du rite tiré du mythe qui, chez Pausanias, avait pris un aspect plus violemment sanguinaire⁸⁸⁶ que devait affronter avec sénérité l'éphèbe :

⁸⁷⁸ Virgile, *Enéide*, VIII, 50-51

⁸⁷⁹ *Quid uetat Arcadio dictos a monte Luperkos? /Faunus in Arcadia templa Lycaeus habet*, « Mais qui m'empêche de dériver le mot Luperque d'un mont d'Arcadie ? Faunus possède un temple en Arcadie sous le vocable de Lycaeos », Ovide, *Fastes*, II, 423-424, Trad. R. Schilling, (1993), 2011, p. 45

⁸⁸⁰ Borgeaud, *Recherches sur le dieu Pan*, 1979, p. 11, 40

⁸⁸¹ Pour G. Chouquet et F. Favory, Rome au temps de la royauté n'hésitait pas pour augmenter son territoire alors exigu, à pratiquer une politique belliqueuse pour renforcer les effectifs de sa propre population, *Les payages de l'Antiquité*, 1991, p. 91

⁸⁸² Pour rappel, la fondation par Ascagne d'Albe qui succédait à celle de Lavinium par Enée, entrainait dans la préoccupation des Romains de se constituer un passé qui remontait au temps de Troie, préoccupation qui pour D. Nélis fut l'objet même de l'*Enéide*, Nélis, « L'*Enéide* et les origines de Rome », *Origines gentium*, 2001, p. 224 ; la prophétie de Jupiter indique clairement à Vénus comment de l'établissement d'une colonie troyenne par Enée, découleront la fondation d'Albe la Longue par Ascagne, puis Rome par Romulus ; Virgile, *Enéide*, I, 267 ; I, 270-271 ; I, 276-277

⁸⁸³ Vernet, *L'homme et la forêt méditerranéenne. De la préhistoire à nos jours*, 1997, p. 161

⁸⁸⁴ *Και ὡς πλείστους δὴ ἀρπάσαι τυρούς παρ' Ὀρθίας καλὸν θεῖς, μαστιγοῦν τούτους ἄλλοις ἐπέταξε, τοῦτο δηλώσαι καὶ ἐν τούτῳ βουλόμενος ὅτι ἔστιν ὀλίγον χρόνον ἀλγήσαντα πολλὸν χρόνον εὐδοκιμοῦντα εὐφραίνεισθαι.] Δηλοῦται δὲ ἐν τούτῳ ὅτι καὶ ὅπου τάχους δεῖ ὁ βλακεύων ἐλάχιστα μὲν ὠφελεῖται, πλείστα δὲ πράγματα λαμβάνει. Enfin Lycurgue, en présentant comme un bel acte de recevoir de nombreuses meurtrissures devant l'autel d'Orthia, a par là même prescrit aux enfants de s'y faire flageller par d'autres, et il a voulu montrer qu'on peut, au prix d'une souffrance de peu de durée, acheter le plaisir d'une gloire durable. Xénophon, *Le gouvernement des Lacédémoniens*, 2, 462, TTrad. E. Talbot, Ed. Hachette, Paris, 1859*

⁸⁸⁵ Voir H. Jeanmaire, *Couroi et Courètes. Essai sur l'éducation spartiate et sur les rites d'adolescence dans l'Antiquité hellénique*, Lille, 1939, p. 515

⁸⁸⁶ Pausanias, *Périégèse*, III, 16, 9-10

Justin, *Abrégé d'histoire universelle de Trogue Pompée*, III, 3
Pueros puberes non in Forum, sed in agrum deduci praecepit, ut primos annos non in luxuria, sed in opere et in laboribus agerent.

« Il [Lycurgue] voulut que les jeunes gens, parvenus à l'âge de la puberté fussent élevés hors de la ville, qu'ils passassent leurs premières années à la campagne, loin des plaisirs, dans le travail et la fatigue »⁸⁸⁷.

2 - 2 – Les questions topographique et temporelle des figuiers du Palatin et du Comitium

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, le pied du Palatin fut privilégié par les auteurs anciens, Varron, Denys d'Halicarnasse, Ovide, Plutarque ou le pseudo-Aurelius Victor, pour être le lieu d'échouage de la corbeille des jumeaux et celui où poussait le figuier. L'indication du Palatin laisse cependant une indétermination topographique sur son emplacement exact.

Varron, dans *l'Economie rurale*, plaçait le figuier des jumeaux près du temple de la déesse Rumina sans apporter d'indication topographique sur la situation du sanctuaire de la déesse, emplacement qui, d'ailleurs, n'a pu encore être établi⁸⁸⁸ :

Varron, *Economie rurale*, II, 11, 5

Non negarim, inquam, ideo aput diuae Ruminae sacellum a pastoribus satam ficum, ibi enim solent sacrificari lacte pro uino et lactentibus. Mamma enim rumis, ut ante dicebant

« Je soutiendrais volontiers, dis-je, que c'est pour cette raison que les bergers ont planté un figuier près du petit sanctuaire de la déesse Rumina »⁸⁸⁹

Denys d'Halicarnasse situait, pour sa part, la louve des jumeaux dans la grotte du Lupercal:

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 8

καὶ βωμὸς ἦν αὐτόθι τοῦ θεοῦ· εἰς τοῦτο τὸ χωρίον ἐλθοῦσα ἀποκρύπτεται. Τὸ μὲν οὖν ἄλσος οὐκέτι διαμένει, τὸ δὲ ἄντρον, ἐξ οὗ ἡ λιβάς ἐκδίδεται, τῷ Παλλαντίῳ προσωκοδομημένον δεῖκνυται κατὰ τὴν ἐπὶ τὸν ἵππόδρομον φέρουσαν ὁδόν, καὶ τέμενός ἐστιν αὐτοῦ πλησίον, ἔνθα εἰκῶν κείται τοῦ πάθους Λύκαινα παιδίσις δυοῖς τοὺς μαστοὺς ἐπίσχουσα, χαλκῆ ποιήματα παλαιᾶς ἐργασίας.

« C'est vers cet endroit que la louve se dirigea pour s'y cacher. Il ne reste plus rien de ce bois, mais la caverne d'où l'eau s'écoule apparaît comme une construction située près du Palatin sur la route qui mène au Grand Cirque, et il y a tout près un enclos sacré avec une statue figurant cet événement sous la forme d'une louve offrant ses mamelles à deux enfants : il s'agit d'une œuvre en bronze de facture ancienne »⁸⁹⁰.

⁸⁸⁷ Justin, *Abrégé d'histoire universelle de Trogue Pompée*, III, 3, Trad. J. Pierrot, E. Boitard, p. 50

⁸⁸⁸ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 59

⁸⁸⁹ Varron, *Economie rurale*, II, 11, 5, Trad. C. Guiraud, 1985, p. 70

⁸⁹⁰ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 8, Trad. V. Fromentin, (1998), 2006, p.199

L'absence de mention de Denys d'Halicarnasse de la présence d'un arbre près de la grotte du Lupercal conduit à penser que l'arbre avait disparu de son temps, elle n'apporte également aucune certitude quant à son absence au temps de la fondation de Rome. L'existence possible d'un figuier des jumeaux au Germalus comme l'avait indiqué Plutarque,⁸⁹¹ n'interfère pas sur la position au Comitium parce que, notait J. Carcopino, les auteurs anciens en parlaient au passé⁸⁹².

La contraction opérée par Tite-Live qui situait le figuier des jumeaux au départ de la corbeille⁸⁹³ dans la zone du Comitium, suggère une vision traditionnelle de Rome qui englobait le Comitium et le Lupercal, proches topographiquement l'un de l'autre, conception sera partagée par Pline. Cependant, et nous le verrons, si Tite-Live a ignoré la tradition, Pline s'était fait l'écho de la légende du transfert miraculeux du figuier par Attus Navius.

La divergence de situation faite par Tite-Live qui plaçait le figuier des jumeaux sur le Comitium, *ubi nunc ficus Ruminalis est - Romularem uocatam ferunt*⁸⁹⁴, introduit le figuier du Tibre dans le temps historique de Rome, et devient le figuier vénéré par les Romains. Cette transposition mémorielle était rappelée par Pline :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 20, 77

Colitur ficus arbor in foro ipso ac comitio Romae nata, sacra fulguribus ibi conditis magisque ob memoriam eius quae, nutrix Romuli ac Remi, conditores imperii in Lupercali prima protexit, ruminalis appellata, quoniam sub ea inuenta est lupa infantibus praebens rumim (ita uocabant mammam)

« On vénère un figuier à Rome sur le Forum même dans le Comitium, parce qu'en ce lieu furent enterrées les foudres, et plus encore en mémoire du figuier qui, nourricier des fondateurs de l'empire, Romulus et Rémus, leur offrit le premier abri dans le Lupercal et fut nommé Ruminal, parce que sous son ombre fut trouvée la douve donnant aux petits enfants la mamelle (*rumis*), c'est l'ancien nom pour *mamma* »⁸⁹⁵

Tite-Live confirmait l'inscription du figuier mythique dans le temps historique en le plaçant près du groupe statuaire des Olgunii et du figuier au Comitium :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, X, 23, 12

Eodem anno Cn- Et Q- Ogulnii aediles curules aliquot foeneratoribus diem dixerunt; quorum bonis multatis ex eo quod in publicum redactum est,.... et ad ficum Ruminalem simulacra infantium conditorum urbis sub uberibus lupae

« La même année, Cneius et Quintus Ogulnius, édiles curules, traduisirent en jugement quelques usuriers. Du produit qui revint au trésor public de la confiscation de leurs biens on fit faire et près du figuier Ruminal, les simulacres des deux enfants fondateurs de Rome allaités par la louve »⁸⁹⁶.

⁸⁹¹ Plutarque, «*Vie de Romulus*», 3, 6 ; pour rappel Varron expliquait le nom de Germalus par celui des jumeaux Varron, *De la langue latine*, V, 8, 54

⁸⁹² Carcopino, *La louve du Capitole*, 1925, p. 30

⁸⁹³ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 4, 5

⁸⁹⁴ Tite-Live, *Ab Vrbs condita*, I, 4, 5

⁸⁹⁵ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 20, 77, Trad. J. André, 1960, p. 45

⁸⁹⁶ Tite Live, *Ab Vrbe condita*, X, 23, 12, Trad. J. Liez, N. A. Dubois, 1935, p. 311

Et encore de Tacite qui, de la même manière que ses prédécesseurs, situait le figuier commémoratif au Comitium :

Tacite, *Annales*, XIII, 58,

Eodem anno Ruminalem arborem in comitio, quae octingentos et triginta ante annos Remi Romulique infantiam texerat, mortuis ramalibus et arescente trunco deminutam prodigii loco habitum est, donec in novos fetus reuiuisceret.

« La même année [fin 58 ap. J.-C.], l'arbre Ruminal dressé sur le Comitium qui, plus de huit cent trente ans auparavant [en 772 av. J.-C.] avait abrité l'enfance de Rémus et Romulus subit, en perdant ses branches et en se desséchant du tronc, une décrépitude qui passa pour un mauvais présage jusqu'à ce que la poussée de nouveaux rejetons le fit reverdir »⁸⁹⁷.

La localisation du figuier sur le Comitium, celui que pouvaient contempler les Romains, leur permettait de résoudre la question de la place du figuier des jumeaux, attribuée, selon les auteurs, au Comitium, à la grotte du Lupercal ou dans un autre endroit et de concilier sa double appartenance, au mythe et à la réalité historique.

Au bas de la pente du Palatin, le Germalus qui bordait le côté nord-est de la dépression du Vélabre était à une distance réduite du Comitium. La zone du Comitium⁸⁹⁸ appartenait à la partie sud-est de la vallée du Forum dont le Germal était aussi une partie constitutive selon F. Coarelli⁸⁹⁹. A son origine, la vallée du Forum sur laquelle furent ensuite construits le Forum Romanum et le Forum boarium, constituait l'espace entre le Palatin et le Comitium à son érection. Sa superficie restreinte correspondait à la dépression du Vélabre. Les faits historiques qui avaient fait état de la dangerosité du Vélabre, propice au débordement du Tibre, donnaient corps à la légende des jumeaux qui présentait le pied du Germal comme un lieu inhospitalier. Tite-Live mais aussi Ovide avaient fait de la vallée du Vélabre une terre rébarbative qui ne semblait pas être faite pour devenir le lieu remarquable que deviendra la cité :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, V, 53, 9

Maiores nostri, conuenae pastoresque, cum in his locis nihil praeter siluas paludesque esset, nouam urbem tam breui aedificarunt

« Nos ancêtres, troupe d'étrangers et de bergers qui ne trouvaient en ces lieux que bois et marais, ont eu bien vite fait de construire une ville nouvelle »⁹⁰⁰.

Ovide, *Fastes*, II, 391-392,

hic, ubi nunc fora sunt, lintres errare uideres, / quaque iacent ualles, Maxime Circe, tuae.

« Là où se trouvent aujourd'hui les Forums et où s'étend ta vallée, Grand Cirque, on pouvait voir voguer les barques »⁹⁰¹.

⁸⁹⁷ Tacite, *Annales*, XIII, 58, Trad. P. Wuilleumier, 1990, p. 79

⁸⁹⁸ Coarelli, *Il Foro Romano. Periodo arcaico*, (1983), 1992, p. 119

⁸⁹⁹ Le vélabre qui se prolongeait au Sud-Ouest par la vallée du Tibre, était une zone marécageuse, particulièrement sujette aux crues du Tibre, Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, (1980), 1994, p. 37, 91

⁹⁰⁰ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, V, 53, 9, Trad. G. Baillet, 1954, p. 88

La question temporelle et topographique que posaient le figuier des jumeaux et la *Ficus Ruminalis* avait été expliquée par Pline qui mentionnait la tradition légendaire du prodige qu'aurait réalisé Attus Navius. Le devin avait été capable de transporter l'arbre du pied du Palatin au Comitium. Cette distance relevée par Pline, si petite fût-elle, n'était pas anodine car elle manifestait le pouvoir dont les dieux avaient doté Attus Navius :

Pline, *Histoire naturelle*, .XV, 20, 77
miraculo ex aere iuxta dicato, tamquam in Comitium sponte transisset Atto Nauio augurante

« un bronze [les jumeaux et la louve] représentant ce miracle a été consacré auprès de ce figuier, comme si celui-ci avait passé de lui-même dans le Comitium sous les auspices d'Attus Navius »⁹⁰².

Pour J. André, Pline avait pris le parti de se moquer de la tentative de conciliation entre les deux endroits où aurait pu se situer le figuier des jumeaux⁹⁰³. Les lecteurs des versions traditionnelles de la légende des origines de Rome, avaient eu la possibilité d'interpréter des récits contradictoires selon leurs convenances et leurs sensibilités. Ce fut notamment le cas des historiens et des poètes augustéens qui, poussés à faire de nouveaux *Enéide*, s'efforçaient de passer sous silence les équivoques que le scrupule d'historicité aurait pu soulever. La prise de distance de Pline vis-à-vis du prodige reflétait, selon J. Carcopino, la position des auteurs anciens qui avaient « voilé les discordances » et s'en étaient tenus à des « formules vagues » qui évitaient de donner une cohérence logique entre la légende et la réalité historique⁹⁰⁴. Le figuier du Comitium rendait un double hommage au sauvetage des jumeaux par la louve salvatrice et à l'action d'Attus Navius qui avait opéré une sorte de dédoublement du figuier du Palatin en le transférant au Comitium. Ce thème, devenu fréquent dès le V^e siècle av. J.-C, avait été mis en exergue par des monnayages grecs de la cité de Kydonia⁹⁰⁵, qui amenait à recentrer le figuier du Palatin au cœur même de la cité.

Pour Festus, le figuier du Comitium honorait Attus Navius pour son activité augurale qui s'était manifestée à plusieurs reprises sous Tarquin l'Ancien et, notamment, lorsque le devin avait réparti le ciel en plusieurs régions dont les signes particuliers à chacune, étaient autant d'indications envoyées par les dieux⁹⁰⁶:

⁹⁰¹ Ovide, *Fastes*, II, 391-392, Trad. R. Schilling, 1992, p. 43 ; le drainage de la zone marécageuse du forum par la construction de l'égout collecteur, la *cloaca maxima* que Tite-Live attribuait à Tarquin le Superbe, *Ab Vrbe condita*, I, 56, 2 ; à l'inverse, la description du repos d'Hercule et de ses bœufs sur les bords du Vélabre par Properce donne du marécage une image plus réconfortante, *uenit ad inuictos pecorosa Palatia montis, /et statuit fessos fessus et ipse boues, / qua Velabra suo stagnabant flumine quoque / nauta per urbanas uelificabat aquas*, « il [Hercule] jusqu'aux collines invincibles, au Palatin des troupeaux et, fatigué aussi lui-même arrêta ses bœufs fatigués là où le Vélabre faisait un marais de son flot et où le matelot venait à la voile par les eaux de la ville », Properce, *Elégies*, IV, 9, 3-6, Trad. S. Viarre, 2005, p. 156

⁹⁰² Pline, *Histoire naturelle*, XV, 20, 77, J. Trad. J. André, 1960, p. 45

⁹⁰³ J. André, « commentaire », Pline, *Histoire naturelle*, XV, 1960, p. 102

⁹⁰⁴ Carcopino, *La louve du Capitole*, 1925, p. 28

⁹⁰⁵ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 125

⁹⁰⁶ Quid ? *Multis annis post Romulum, Prisco regnante Tarquinio, quis ueterum scriptorum non loquitur quae sit ab Atto Nauio per lituum regionum facta discriptio? Qui cum propter paupertatem sues puer pasceret, una ex iis amissa, uouisse dicitur, si recuperasset, uuam se deo daturum, quae maxima esset in uinea; itaque, sues inuenta, ad meridiem spectans in uinea media dicitur constituisse, cumque in quattuor partis uineam diuisisset trisque partis aues abdixissent, quarta parte, quae erat reliqua, in regiones distributa, mirabili magnitudine uuam, ut scriptum*

Festus, *De verborum significatione*, 168L

ficus quoque in Comitio appellatur Navia ab Atto Navio augure. Nam cum Tarquinius Piscus institutas tribus a Romulo mutare vellet, deterrereturque ab Atto per augurium

« on appelle aussi Navia du nom de l'augure Attus Navius, un figuier qu'on voit au Comitium. Tarquin l'Ancien qui voulait modifier les tribus instituées par Romulus en fut détourné par Attus Navius par son pouvoir augural »⁹⁰⁷.

La célébrité du devin avait amené les Romains à ériger sa statue au Comitium⁹⁰⁸ près du figuier Ruminal et de la statue de la louve. Ainsi, le figuier du Comitium était lié à l'autorité augurale qu'avait acquise Attus Navius et à laquelle Tarquin l'Ancien avait dû se soumettre⁹⁰⁹. Cette proximité du figuier du Comitium et de la personnalité d'Attus Navius n'est pas un simple rapprochement topographique mais le partage avec le devin, comme avec la louve, d'une même communauté de termes qui permettait de définir Rome dans sa parenté depuis sa création par Romulus.

Ainsi que l'affirmait J. Carcopino, une seule, la *Ficus Ruminalis* historique, représentait le figuier des jumeaux du bord du Tibre, même si on pouvait dénombrer à Rome de nombreux figuiers commémoratifs⁹¹⁰, dont deux sur le Forum même, celui des jumeaux et un devant le temple de Saturne mentionné par Pline⁹¹¹. Cette multiplication du figuier sacré s'était aussi produite pour les statues de la louve : Rome s'ornait du groupe statuaire des jumeaux et de la louve au Capitole, d'un groupe de loups entourant Mars sur la via Appia⁹¹² ou sur l'Esquilin qu'ornait la statue monumentale d'une louve selon C. Dulière⁹¹³. Parmi les figuiers

uidemus, inuenit. Qua re celebrata, cum vicini omnes ad eum de rebus suis referrent, erat in magno nomine et gloria, « Quoi ? Bien des années après Romulus, sous le règne de Tarquin l'ancien, n'y eut-il pas Attus Navius ? Quel auteur ancien ne raconte pas la division des régions célestes qu'il opéra au moyen du *lituus* ? C'était un pauvre enfant réduit à mener paître des truies et comme il en avait perdu une, il fit vœu, dit-on, d'offrir s'il la retrouvait, une grappe de raisin au dieu, la plus grosse que se trouverait dans ses vignes. Ainsi donc, après avoir retrouvé la truie, il se plaça dit-on, au milieu de la vigne en regardant vers le sud ; quand il eut divisé la vigne en quatre parties et que les oiseaux eurent donné un signe défavorable pour trois d'entre elles, il distribua la quatrième, celle qui restait en régions et trouva, comme les livres nous l'apprennent, une grappe d'une merveilleuse grosseur. La chose ayant fait grand bruit, tous ses voisins vinrent le consulter sur leurs affaires ; il jouissait donc d'un grand prestige. »Cicéron, *De la divination*, I, 17, 31, Trad. J. Kany-Turpin, 2004, p. 113

⁹⁰⁷ Festus, *De verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, 168L

⁹⁰⁸ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, III, 71, 5, Et il [Tarquin] se le concilia [le devin] par beaucoup d'autres marques d'humanité. En particulier, afin qu'il jouit d'une mémoire éternelle auprès des générations à venir, il fit façonner sa statue en bronze et la fit dresser sur le forum », Trad. J. H. Sautel, 1999, p. 118

⁹⁰⁹ Voir le prodige de la pierre et du rasoir relaté entre autres par Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, III, 21, 71 ; Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 36, 5 ; Cicéron, *De la divination*, I, 17, 33 ; D. Briquel indique que le miracle était la démonstration de l'irreligion du roi et l'obligation qu'il avait de respecter les décisions des dieux ; « Les Tarquins de Rome et les trois fonctions de l'idéologie indo-européenne », *Revue de l'Histoire des Religions*, n°215, 1998, p. 428

⁹¹⁰ Pline mentionnait l'arrachage d'un figuier qui menaçait la statue de Silvain, *nec sine praesagio aliquo arescit rursusque cura sacerdotum seritur. fuit et ante Saturni aedem, urbis anno sexcentesimo sublata sacro a Vestalibus facto, cum Siluani simulacrum subuerteret*, « Il y en avait un aussi devant le temple de Saturne, qui fut arraché en l'an six cent de Rome, après un sacrifice célébré par les Vestales, parce qu'il sapait la base de la statue de Silvain » Pline, *Histoire naturelle*, XV, 20, 77, Trad. J. André, 1960, p. 45

⁹¹¹ Carcopino, *La louve du Capitole*, 1925, p. 25

⁹¹² Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, XXII, 1, 121, et per idem tempus Romae signum Martis Appia uia ac simulacra luporum sudasse, « A Rome, dans le même temps, la statue de Mars sur la voie Appia s'était trouvée avec celles des loups toute baignée de sueur », Trad. J. Liez, 1831, p. 193

⁹¹³ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 60

commémoratifs de Rome, le statut unique du figuier du Comitium qui était le témoin de l'arrivée des jumeaux sur le bord du Tibre, de son transport miraculeux par le prodige d'Attus Navius jusqu'au Comitium près de l'emplacement où seront installés les Rostres, permettait, selon M. Meslin, de forger une histoire nationale à partir des récits légendaires. Leur transmission libre assurait la reconstitution d'un passé significatif et jalonnait la grandeur de Rome, *a posteriori*, d'un certain nombre de manifestations notoires⁹¹⁴.

Le choix, par les textes anciens, de voir dans le figuier des jumeaux des bords du Tibre, un arbre exceptionnel et unique est l'occasion d'examiner si ce statut d'unicité est confirmé par la forestière ou si le figuier, ainsi que le laissait sous-entendre J. Carcopino, était à Rome et dans ses environs un arbre banal.



Du point de vue de la forestière, dans les études récentes, rares sont les citations de figuiers. Dans la palynologie (étude des pollens) ou l'anthracologie, les graines d'arbres qui sont repérées dans des couches sédimentaires sont essentiellement le chêne (largement majoritaire), le frêne, le pin, le hêtre, le tilleul ou l'érable et parmi les arbrisseaux, le noisetier, le genévrier, le micocoulier ou le buis⁹¹⁵. Les graines de figuier ont été recensées en France à la période gallo-romaine, importées par les routes commerciales depuis l'Italie où il constituait un arbre fruitier traditionnel à côté du poirier *Pyrus communis*, qui poussait à l'état sauvage⁹¹⁶. J.-L. Vernet note que les restes de figuiers sont détectés dans les cas les plus favorables lorsque les éléments de la végétation ont été transportés dans des milieux aptes à la fossilisation tels les tufs ou les travertins⁹¹⁷.

Malgré ces difficultés, les données d'archéo-géographie permettent de montrer que, si l'extrême frange de la côte du Latium est celle d'un climat méditerranéen à végétation sclérophyle, dans le cas des zones fossiles, qui correspondent à l'actuel étage supraméditerranéen (altitude de 700 mètres à 1000 mètres environ⁹¹⁸) et auxquelles appartient le site de Rome, une poche à végétation mélangée, typique d'un climat méditerranéen humide, combine des arbres feuillus, comme le laurier

⁹¹⁴ Meslin, *L'homme romain des Origines au Ier siècle de notre ère*, 1978, p. 28

⁹¹⁵ Beaucoup d'études ont été menées sur le territoire de la France comme J.-L. Vernet, *Guide d'identification des charbons de bois préhistoriques et récents : sud-ouest de l'Europe. France, péninsule ibérique et îles Canaries*, Ed. CNRS, 2001 ; et plusieurs des revues d'Archéosciences se sont également intéressées à l'étude carpologique de plantes cultivées et sauvages dont la synthèse a mis en évidence le développement de l'arboriculture à partir de l'époque gallo-romaine, A. Bouchette, M. Rösch, G. Jalut « Paysages, productions et collectes végétales en Limousin (Massif central occidental) de la Tène finale à la fin du Moyen Âge (100 BC-1 400AD) », *Archéosciences*, n° 35, 2011

⁹¹⁶ Quezel, Médail, *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003, p. 178 ; les auteurs précisent que le poirier spontané pousse en individu isolé en lisière de bois ou dans les haies

⁹¹⁷ Vernet, *L'homme et la forêt méditerranéenne*, 1997, p. 53, 57 ; pour V. Matherne une des grandes difficultés de l'étude des carporestes est leur fragilité en milieu hors urbain qui ne peuvent être observés que s'ils ont subi une transformation physico-chimique, sédimentation ou minéralisation, *Agriculture et alimentation végétale durant l'âge du Fer et l'époque gallo-romaine*, 2001, p. 17-18

⁹¹⁸ Rameau, « Région méditerranéenne », *Flore forestière française*, 2008, p. 25

(*Laurus nobilis*), la vigne, l'olivier⁹¹⁹, et des arbres persistants⁹²⁰. La variété de la végétation sur le site de Rome jusqu'à Chieti (sur les bords de l'Adriatique) s'explique par les forts contrastes climatiques avec des vents d'Ouest en saison froide qui apportent des pluies abondantes et qui alternent avec une période sèche de climat méditerranéen⁹²¹.

Du point de vue pétrographique, le site de Rome se trouve à la jonction de deux types de sols, des sols argilo-limoneux alluviaux du Pliocène et sur des sols volcaniques schisteux⁹²². L'alternance de ces sols convient donc au figuier spontané qui fait partie des arbres dont les exigences sont larges tant sur le plan pétrographique par sa capacité d'adaptation à des sols pauvres, que sur le plan climatologique, par son développement préférentiel dans des sols riches et aquifères. De plus, le figuier supporte des températures relativement froides jusqu'à -17° C⁹²³. Les bords du Tibre présentaient donc une morphologie pétrographique et climatologique favorable à la pousse spontanée de figuiers.



On peut donc imaginer que des figuiers à la lisière de la forêt dans une zone éclairée par le soleil mais relativement proche du Tibre pour bénéficier des infiltrations d'eau souterraine aient effectivement existé au temps de Romulus et que, de même que les poiriers ou les pommiers, ils se présentaient sous forme d'arbres isolés. Il est difficile de conclure sur la « banalité » à Rome de l'espèce *Ficus carica* (le figuier commun) que déclarait J. Bayet, mais on peut estimer que l'assertion de Plutarque sur l'échouage de la corbeille auprès du figuier n'était pas dénuée de fondement. En Grèce, les recherches de M. Barbero et P. Quezel ont montré que le figuier sauvage avait existé dans les écosystèmes forestiers et que le figuier cultivé semble devoir remonter au Néolithique final, soit vers 4000 ans av. J. C.⁹²⁴.

⁹¹⁹ Vernet, *L'homme et la forêt méditerranéenne*, 1997, p. 154 ; le développement de l'olivier a pris de l'ampleur au Néolithique lors de la première métallurgie pendant lequel s'établit un régime méditerranéen, en Europe, il y a environ 60 siècles av. J.-C., voir J. P. Demoule, « La révolution néolithique », *Les sciences humaines*, n° 227, 2011

⁹²⁰ Birot, *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, 1964, p. 418

⁹²¹ Birot, *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, 1964, p. 415, 418

⁹²² Birot, *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, 1964, p. 381-382

⁹²³ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 61

⁹²⁴ M. Barbero, P. Quezel, « La végétation en Grèce et l'action de l'homme », *Méditerranée*, n° 2, 1983, p. 68

III- Du figuier Palatin et la future royauté de Romulus à la Ficus Ruminialis et la grandeur de Rome

1 -Le figuier du Palatin et le figuier du Comitium, deux représentations de la royauté

Le renom de la colline du Palatin venait aussi des origines arcadiennes des hommes qui en avaient fait leur terre. Au livre VIII de l'Énéide, Virgile présentait Evandre comme un Arcadien venu s'établir dans le Latium et plus précisément sur le site de Pallantée⁹²⁵. La légende qui rapportait que son nom, Pallantée était le souvenir de la cité arcadienne de Pallantion a été mise en doute par J. Bayet. L'historien estimait que le rapprochement qui avait été fait entre le Pallantion arcadien et la Pallantée romaine aurait été la trace d'une tradition légendaire grecque importée à Rome à une époque tardive par le biais d'un jeu étymologique entre Palatium et Pallantion. J. Bayet pensait, en revanche, que la légende de la venue d'Evandre était une tradition romaine et que la fondation qu'il aurait faite de la cité de Pallantée ne se situait pas sur le Palatin mais près de l'Aventin⁹²⁶. Ce n'aurait été qu'au II^e siècle av. J.-C. que le nom de Palatium avait perdu son origine étymologique romaine au profit d'une étymologie grecque. Quant au nom de Pallantée, il serait venu de celui du Grec Pallas, fils d'Evandre, qui aurait été enseveli dans la cité. Cette nouvelle attribution répondait, pour l'historien, à une propension naturelle des mythographes grecs et latins de donner à un lieu le nom d'un héros⁹²⁷. Varron n'avait pas voulu choisir entre les différentes étymologies traditionnelles qui expliquaient le nom du Palatin :

Varron, *De la langue latine*, V, 53, 1

Quartae regionis Palatium, quod Pallantes cum Evandro venerunt, aut quod Palatini Aborigines ex agro Reatino, qui appellatur Palatium, ibi consederunt. Sed hoc alii a Palanto uxore Latini putarunt

la quatrième région, le Palatium, est ainsi appelée, ou des Palatins, qui accompagnaient Evandre, ou des Palatins aborigènes qui vinrent du territoire de Réate, appelé Palatium, et s'établirent dans cette région. Selon d'autres, elle doit son nom à Palante, épouse de Latinus⁹²⁸.

⁹²⁵ Arcades his oris, genus a Pallante profectum, //qui regem Euandrum comites, qui signa secuti, //delegere locum et posuere in montibus urbem //Pallantis proavi de nomine Pallanteum, « Des Arcadiens en ce pays – leur race descend de Pallas, ils suivirent en compagnons le roi Evandre et ses enseignes – se sont choisis une terre, ils ont fondé sur nos collines une ville, Pallantée du nom de leur ancêtre Pallas », Virgile, *Énéide*, VIII, 51-54, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 120

⁹²⁶ Bayet, « Les origines de l'Arcadisme romain », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 38, 1920, p. ; J. Bayet appuyait son hypothèse sur un passage de Denys d'Halicarnasse qui ne plaçait pas l'autel en l'honneur d'Evandre sur le Palatin mais sur l'Aventin, *καὶ Καρμέντη, καθάπερ τοῖς λοιποῖς ἥρωσι καὶ δαίμοσι, καὶ βωμοῦς ἐθεασάμην ἰδρυμένους, Καρμέντη μὲν ὑπὸ τῷ καλουμένῳ Καπιτωλίῳ παρὰ ταῖς Καρμεντίσι πύλαις, Εὐάνδρω δὲ πρὸς ἐτέρῳ τῶν λόφων Αὐεντίνῳ λεγομένῳ πῆς Τριδύμου πύλης*, « J'ai vu des autels érigés l'un à Carmenta au pied de la colline appelée Capitole près de la porte Carmentale, l'autre à Evandre sur une autre colline dite Aventin, non loin de la porte Trigemina », *Antiquités romaines*, I, 32, 2, Trad. V. Fromentin, (1998), 2006, p. 122 ; V. Fromentin ajoute dans ses « Notes complémentaires » que le statut de Carmenta d'être la mère d'Evandre était aussi une attribution tardive, p. 245

⁹²⁷ Bayet, « Les origines de l'Arcadisme romain », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 38, 1920, p. 71 ; ce n'est qu'au II^e siècle av. J.-C. avec Polybe qu'apparaît véritablement l'étymologie grecque

⁹²⁸ Varron, *De la langue latine*, V, 53, 1, Trad. M. Nisard, 1863, p. 485

Sur les événements dont l'enchaînement aurait conduit des Grecs en Italie, Caton, ainsi que le fera son successeur Denys d'Halicarnasse, avait eu le souci d'adopter une attitude prudente :

Caton, *Les origines*, 1 4

« les plus savants des historiens romains parmi lesquels Pacius Caton qui a rassemblé avec le plus grand soin les origines des cités d'Italie, Gaius Sempronius et bien d'autres encore, disent que les Aborigènes étaient des Grecs faisant partie de ceux qui habitaient autrefois en Achaïe qui ont émigré de nombreuses générations avant la guerre de Troie. Mais ils ne fournissent aucun autre renseignement ni sur la cité d'où ils partirent ni sur l'époque de leur migration, ni sur le chez qui la dirigea, ni sur les circonstances qui les firent quitter leur métropole. Et bien que suivant une tradition grecque, ils n'ont cité aucune écrivain de l'histoire grecque pour appuyer leurs dires »⁹²⁹.

Pour J. Bayet, de la même façon que la cité romaine de Pallantée fut l'objet d'un rapprochement étymologique tardif avec la ville arcadienne dû à l'hellénisation de la culture romaine, le rapprochement du nom de *Iupercus* avec celui de Zeus Lycaios en Arcadie relevait d'une construction mentale. Les auteurs anciens, d'ailleurs, n'avaient pas corroboré ce rapprochement mais seulement souligné la similitude des cultes⁹³⁰. De même, pour D. Briquel, « la tradition arcadienne d'Evandre est un développement de la tradition latine de Faunus » qui, avec Evandre, « sont des personnages importants de la tradition locale »⁹³¹.

De même que le nom de Palatium, venu de la ville arcadienne Pallantion et qui avait donné son nom au lieu éponyme de la cité romaine, les noms et les figures de héros indigènes ou extérieurs avaient été formés à partir des noms de lieux ou leur avaient servi de lien étymologique. Ainsi, Palantium⁹³² serait aussi venu de Pallantia, l'épouse de Latinus, selon Varron⁹³³, ou de Pallas que Denys d'Halicarnasse, qui citait Polybe, disait fils d'Héraclès et de Lavinia elle-même fille d'Evandre⁹³⁴. Du côté de la tradition latine, Faunus, père de Latinus, avait résidé sur le Palatin où il était honoré et dont le nom serait un dérivé du verbe *faveo*, « être favorable »⁹³⁵. Ainsi le Palatin jouissait d'une double origine, grecque, due à l'installation des Arcadiens d'Evandre (et du passage d'Hercule à son retour d'Espagne), latine, correspondant au règne de Faunus. Enée et ses Troyens seraient arrivés un siècle après le règne d'Evandre sous celui de Latinus. Denys d'Halicarnasse expliquait comment le peuple des Latins résultait d'un mélange entre

⁹²⁹ Caton, *Les origines*, I, 4 d'après Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 11, 1 Trad. M. Chassignet, 1986, p. 2

⁹³⁰ Bayet, « Les origines de l'Arcadisme romain », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 38, 1920, p. 74

⁹³¹ Briquel, *Le regard des autres*, 1997, p. 41 ; cit. A. Brelich, *Tree variazioni romane sul tema delle origini*, 1956, p. 56-74 ; D. Briquel conçoit le nom de Faustulus, le berger qui avait recueilli les jumeaux, comme le double terrestre de Faunus, « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 278 ; voir G. Binder, *Die Aussetzung des Königskindes*, Meisenheim, 1964, p. 82

⁹³² Pausanias expliquait la transformation de Pallantée en Palantium par l'élision du l et du n du mot grec Παλλάντιον, *Périégèse*, VIII, 43, 2

⁹³³ Varron, *De la langue latine*, V, 8, 53

⁹³⁴ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 32, 1

⁹³⁵ ⁹³⁵ Briquel, *Le regard des autres*, 1997, p. 41

des populations venues avec les héros et les traditions grecs et des populations indigènes, intégration qui avait été réalisée par le roi Latinus :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 2, 2

Ὄνομα δὲ κοινὸν οἱ σύμπαντες οὗτοι Λατῖνοι ἐκλήθησαν ἐπ' ἄνδρὸς δυναστεύσαντος τῶν τόπων Λατίνου τὰς κατὰ {τὸ} ἔθνος ὀνομασίας ἀφαιρεθέντες

« On appela indistinctement tous ces gens [des indigènes mélangés aux Grecs] des Latins, du nom de Latinus, l'homme qui régnait sur le pays, et ils abandonnèrent les dénominations propres à chacun des peuples »⁹³⁶.

Le Palatin avait donc bénéficié du système parental-ancestral⁹³⁷ qui reliait Latinus à Romulus et les Latins aux Romains, comme l'indiquait Denys d'Halicarnasse :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 2, 3

Ἐτειχίσθη μὲν οὖν ἡ πόλις ὑπὸ τούτων τῶν ἐθνῶν ἐνιαυτῷ δευτέρῳ καὶ τριακοστῷ καὶ τετρακοσιοστῷ μετὰ {τὴν} Ἰλίου ἄλωσιν ἐπὶ τῆς ἑβδόμης ὀλυμπιάδος. Οἱ δὲ ἀγαγόντες τὴν ἀποικίαν ἀδελφοὶ δίδυμοὶ τοῦ βασιλείου γένους ἦσαν· Ῥωμύλος αὐτῶν ὄνομα θατέρῳ, τῷ δ' ἐτέρῳ Ῥώμος· τὰ μητρόθεν μὲν ἀπ' Αἰνείου τε καὶ Δαρδανίδαι, πατρός

« C'est donc la quatre cent trente-deuxième année après la prise de Troie, au cours de la septième olympiade, que ces peuples fortifièrent la ville. Les chefs de la colonie étaient deux jumeaux de sang royal : l'un s'appelait Romulus, l'autre Rémus. Par leur mère ils descendaient d'Enée et des Dardanides. Il est difficile de dire précisément qui était leur père, mais les Romains sont convaincus qu'il s'agissait des fils d'Arès »⁹³⁸.

La prudence adoptée par les auteurs anciens sur l'origine supposée des Latins et donc des Romains permettait à J.-A. Hild à l'article *Latinus* d'écrire que l'existence de Latinus relevait pour les auteurs romains de la fiction littéraire. Cependant, le but de son élaboration était d'exploiter les potentialités d'interprétation que cette fable offrait pour expliquer le rapport entre les origines de Rome et le pays des Laurentes. Latinus n'avait pris réellement corps chez les annalistes romains qu'avec la tradition d'Enée venu de Troie qui débarquait sur le territoire des Laurentes⁹³⁹. C'était au Grec Enée que les Latins devaient d'avoir gardé leur nom, indiquait Servius, et la permanence du nom de Latins s'expliquait par l'alliance renouvelée entre Lavinium la cité de Latinus et Rome. L'adverbe corrélatif *unde* qui suppose un point de départ et un enchaînement, une succession et qui apparaît au vers 6 du livre I de l'*Enéide* et au vers 766 du livre VI, signifiait, pour Servius, l'inclusion d'Enée dans la généalogie romaine :

⁹³⁶ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 2, 2, Trad. V. Fromentin, 1990, p. 128 ; au livre I, Denys d'Halicarnasse qui présentait Latinus comme un roi d'Italie, peignait son alliance avec les Troyens venus avec Enée, *Antiquités romaines*, I, 57, 2-4

⁹³⁷ A. Carandini, *La nascita di Roma. Dei, Lari, eroi e uomini all'alba di una civiltà*, 1997, p. 180-181

⁹³⁸ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 2, 3, Trad. V. Fromentin, 1990, p. 128

⁹³⁹ J.-A. Hild, « Latinus », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, T. III (L-M), 1904, p. 980

Servius, *Commentaires à l'Enéide de Virgile*, I, 6

[Virgile, *Enéide*, I, 6-7, *inferretque deos Latio, genus unde Latinum, / Albanique patres*]

*Sed volens sibi favorem Latii conciliare nomen Latinum non solum illis non sustulit, sed etiam Troianis imposuit. Merito ergo illi tribuit quod in ipso fuerat ut posset perire, unde et ipse inducit in duodecimo libor rogantem Iunonem, ne pereat nomen Latinus*⁹⁴⁰

«Mais voulant se concilier la faveur du Latium, non seulement il [Enée] ne fit pas disparaître le nom de Latins, mais il l'imposa même aux Troyens. C'est pourquoi il [Virgile] lui attribua à juste titre, la possibilité intrinsèque qu'il pérît, en conséquence de quoi, il introduit au Livre XII la demande de Junon que le nom latin ne pérît pas »⁹⁴¹.

Servius, *Commentaires à l'Enéide*, VI, 766

[Virgile, *Enéide*, VI, 765-766, *educet siluis regem regumque parentem, / unde genus Longa nostrum dominabitur Alba*]

Unde : a quo ut genus unde latinum, nam posteri eius fuerunt qui postea apud Albanam regnauerunt ciuitatem

*Unde : à partir duquel comme dans « d'où vient la race latine ». Ses descendants [de Latinus] furent en effet ceux qui plus tard régnèrent sur la cité albaine*⁹⁴².

Un passage de la *Théogonie* d'Hésiode mentionne l'existence en Italie de Latinus avec ses deux frères Agrios et Télégonos et, pour J.-A. Hild, cette mention était d'autant plus remarquable qu'elle allait à rebours des légendes telle celle d'Enée, un Grec transplanté en Italie. En effet, ce mythe faisait de Latinus un habitant du Latium qui avait été transposé dans la légende hellénique⁹⁴³ :

Hésiode, *Théogonie*, 1011- 1013

Κίρκη δ', Ἡελίου θυγάτηρ Ὑπεριονίδαο, γείνατ' Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἐν φιλότῃτι

Ἄγριον ἠδὲ Λατῖνον ἀμύμονά τε κρατερόν τε

« Circé, fille du Soleil, le fils d'Hypérion, de l'amour (philotês) d'Ulysse l'endurant donna le jour à Agrios, ainsi qu'à Latinos héros puissants et accomplis »⁹⁴⁴.

Virgile s'était servi des cadres mythiques qu'avait développés Hésiode, selon J.-A. Hild, pour construire un canevas cohérent des légendes antérieures et donner de

⁹⁴⁰ Servius, *In Vergilii carmina commentarii*, I, 6-7, H. Hagen, 1902, Teubner, p. 13

⁹⁴¹ Trad. D. Briquel

⁹⁴² Servius, *Commentaires à l'Enéide*, VI, 760, Trad. E. Jeunet-Mancy, 2012, p. 177, Servii Grammatici, *In vergilii carmina commentarii*, VI, 766, 1884, p. 108L ; C'est Ascagne, fils d'Enée et de Lavinia, qui était réputé comme le fondateur d'Albe-La-Longue

⁹⁴³ J.-A. Hild, « Latinus », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, T. III (L-M), 1904, p. 980 ; à voir également ce qu'écrit D. Briquel sur les contradictions de la légende des amours d'Héraclès avec l'Hyperboréenne Palanthe, la mère de Latinus notamment détaillée par Denys d'Halicarnasse qui s'expliquent par la volonté de mettre le site de Rome en relation avec un personnage hyperboréen qui devient par Latinus, une figure locale, *Le regard des autres*, 1997, p. 41

⁹⁴⁴ Hésiode, *Théogonie*, 1011- 1013, Trad. P. Mazon, (1925), 2008, p.107

Latinus une origine à la fois grecque et proprement italique, celle d'un roi des Aborigènes, ancêtre des Romains⁹⁴⁵. Latinus, chez Virgile, était le fils de Faunus et de la nymphe Marica⁹⁴⁶. Le poète, qui poursuivait sa remontée généalogique, donnait pour père à Faunus Picus, qui était lui-même le fils de Saturne le premier habitant du Latium⁹⁴⁷. La conclusion de R. Schilling sur l'analyse de la figure de Faunus faite par Virgile est que Faunus assumait la double figure d'un roi qui s'inscrivait dans la lignée des rois du Latium⁹⁴⁸ et d'un dieu doué du don oraculaire⁹⁴⁹.

La liaison entre une ascendance mythique, ainsi Latinus, donnée à une cité ou un peuple et une réalité historique de fondation avait déjà été faite par les mythes grecs. Un exemple est celui des habitants de la cité d'Hermioné ou de celle d'Asiné qui avaient volontairement voulu garder le nom de Dryops, peuple du roi arcadien Dryops.

Pausanias, lorsqu'il visitait la cité d'Asiné et retraçait le parcours des Dryopes⁹⁵⁰ depuis la région du Parnasse jusqu'au Péloponnèse, mettait en avant la permanence des pratiques culturelles qu'ils avaient conservée en maintenant leur nom :

Pausanias, *Périégèse*, IV, 34, 11

Μόνοι δὲ τοῦ γένους τοῦ Δρυόπων οἱ Ἀσιναῖοι σεμνύνονται καὶ ἐς ἡμᾶς ἔτι τῷ ὀνόματι, οὐδὲν ὁμοίως καὶ Εὐβοέων οἱ Στύρα ἔχοντες. Εἰσὶ γὰρ καὶ οἱ Στυρεῖς Δρύοπες τὸ ἐξ ἀρχῆς, ὅσοι τῆς πρὸς τὸν Ἡρακλέα οὐ μετέσχον μάχης, ἀπωτέρω τῆς πόλεως ἔχοντες τὰς οἰκήσεις ἀλλὰ οἱ μὲν Στυρεῖς καλεῖσθαι Δρύοπες ὑπερφρονοῦσι, καθάπερ γε καὶ οἱ Δελφοὶ πεφεύγασιν ὀνομάζεσθαι Φωκεῖς, Ἀσιναῖοι δὲ Δρύοπες τε τὰ μάλιστα χαίρουσι καλούμενοι καὶ τῶν ἱερῶν τὰ ἀγιώτατά εἰσι δῆλοι κατὰ μνήμην πεπιοιημένοι τῶν ποτὲ ἐν Παρνασσῷ σφισιν ἰδρυμένων. Τοῦτο μὲν γὰρ Ἀπόλλωνός ἐστιν αὐτοῖς ναός, τοῦτο δὲ Δρύοπος ἱερὸν καὶ ἄγαλμα ἀρχαῖον· ἄγουσι καὶ παρὰ ἔτος αὐτῷ τελετὴν, παῖδα τὸν Δρύοπα Ἀπόλλωνος εἶναι λέγοντες.

« Les Asinéens, seuls de la race des Dryopes, sont encore jusqu'à aujourd'hui fiers de leur nom. à la différence de Eubéens qui habitent Styra. Les gens de Styra sont en effet, à l'origine des Dryopes ; ce sont tous ceux qui ne

⁹⁴⁵ Pour J. A. Hild, Latinus était probablement une figure de la cité de Lavinium dont la légende fut agencée par les poètes et analystes romains pour la rattacher aux légendes troyennes, « Latinus », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, T. III (L-M), 1904, p. 981

⁹⁴⁶ Virgile, *Enéide*, VII, 47 ; J. A. Hild notait qu'il n'existait aucune représentation certifiée de Latinus avant l'époque d'Auguste et que la seule qui soit vraisemblable est celle des *Lares Augusti* que représenterait l'autel du Belvédère, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, T. III (L-M), 1904, p. 981

⁹⁴⁷ Virgile, *Enéide*, VII, 48-49

⁹⁴⁸ Voir le développement fait par A. Mastrocinque, sur l'assimilation entre Faunus et Evandre, *Romolo la fondazione di Roma tra storia leggenda*, 1993, p. 24

⁹⁴⁹ « Introduction » R. Schilling, Trad. Ovide, *Fastes*, III, 1992, p. 49 ; Faunus-Pan qui avait élu domicile au Lupercal et que la tradition, dans ses diverses versions, avait présenté comme un dieu subalterne à vocation rurale, était une divinité topique de l'histoire romaine qui se plaisait à habiter tantôt les espaces sauvages des bois et des forêts, tantôt les espaces civilisés de la plaine, des enclos des bergers et des champs du laboureur selon J.-A. Hild, « Faunus », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, T. II-2, 1904, p. 1021

⁹⁵⁰ Une version du mythe faisait de Dryops le fils d'Apollon et de Dia, fille de Lycaon qui fut enfantée à l'abri d'un chêne, Scholies à Apollonios de Rhodes, 1212,19d

participèrent pas à la bataille conte Héraclès par qu'ils avaient leurs maison un peu çà l'écart de la ville. Mais les gens de Styra rechignent à être appelés Dryopes, comme les Delphiens reculent à l'idée d'être appelés Phocidiens. Les gens d'Asiné au contraire sont ravis d'être nommés Dryopes, et il est clair qu'ils ont érigé leurs sanctuaires les plus sacrés en souvenir de ceux qu'ils avaient jadis construits sur le Parnasse. C'est ainsi qu'ils ont d'abord un temple d'Apollon, puis un sanctuaire de Dryops et une statue ancienne. Ils célèbrent chaque année, une cérémonie en son honneur en disant que Dryops est le fils d'Apollon »⁹⁵¹.

Comme Pausanias, Strabon constatait la fierté que tiraient les Dryopes de leur ancêtre Dryops, le petit fils de Lycaion, et de leur terre primitive, le Parnasse, alors que plusieurs régions à différentes reprises les avaient chassés de leur territoire⁹⁵². Cet orgueil venait de ce que, sur chaque nouvelle terre, les Dryopes avaient rebâti une cité, Hermioné en Argolide, puis une nouvelle Asiné en Messénie, sans que jamais, écrit D. Fourgous, ils ne perdent leur identité⁹⁵³ :

Strabon, *Géographie*, VIII, 6, 11, 11-14

Ἀλιεῖς καλουμένους, οἱ δ' ἐκ τῆς Ἀσίνης (ἔστι δ' αὕτη κώμη τῆς Ἀργείας πλησίον Ναυπλίας) ὑπὸ Λακεδαιμονίων εἰς τὴν Μεσσηνίαν μετωκίσθησαν, ὅπου καὶ ἡ ὁμώνυμος τῆ Ἀργολικῆ Ἀσίνη πολίχνη}. οἱ γὰρ Λακεδαιμόνιοι

« Ceux d'Asiné (il s'agit d'une bourgade d'Argolide voisine de Nauplie) furent installés par les Lacédémoniens en Messénie où la petite ville d'Asiné porte le nom de celle d'Argolide »⁹⁵⁴.

Strabon, *Géographie*, VIII, 6, 13, 1-5

*Δρυόπων δ' οἰκητήριόν φασι * καὶ τὴν Ἀσίνην, εἴτ' ἐκ τῶν περὶ Σπερχειὸν τόπων ὄντας αὐτοὺς Δρύοπος τοῦ Ἀρκάδος κατοκίσαντος ἐνταῦθα, ὡς Ἀριστοτέλης φησίν, εἶθ' Ἡρακλέους ἐκ τῆς περὶ τὸν Παρνασσὸν Δωρίδος ἐξελάσαντος αὐτοὺς.*

« Hermioné, aussi bien qu'Asiné, serait, assure-t-on un établissement fondé par les Dryopes. Venus de la vallée du Sperchéios, ils auraient été conduits par l'Arcadien Dryops – c'est la thèse d'Aristote - il se peut également qu'ils aient été refoulés par Héraclès dans cantons de la Doride proches du Parnasse »⁹⁵⁵.

⁹⁵¹ Pausanias, *Périégèse*, IV, 34, 11, Trad. M. Casevitz, 2005, p. 95

⁹⁵² *Τέχνη μὲν οὖν ἐς τὰ πολεμικά ὁμοῦ καὶ μελέτη πολὺ οἱ Λακεδαιμόνιοι προέσχον, πρὸς δὲ καὶ τῷ πλήθει· τοὺς τε γὰρ περιοίκους ὑπηκόους ἤδη καὶ συνακολουθοῦντας εἶχον Ἀσιναῖοί τε [καὶ] οἱ Δρύοπες γενεᾷ πρότερον ὑπὸ Ἀργείων ἐκ τῆς σφετέρας ἀνεστηκότες καὶ ἤκοντες ἐς τὴν Λακεδαίμονα ἰκέται κατ' ἀνάγκην συνεστρατεύοντο· πρὸς δὲ τοὺς ψιλούς τῶν, « Dans ce contexte, les Lacédémoniens dominèrent largement à la fois par leur tactique militaire et leur entraînement, par le nombre aussi de surcroît : car ils avaient les Périèques qui étaient déjà leurs sujets, rangés à leur suite ; et des Asinéens qui, de race Dryope, avaient été d'abord évincés de leur terre par les Argens et s'étaient rendus à Lacédémone en suppliant, étaient aussi contraints de prendre part avec eux aux opérations », Pausanias, *Périégèse*, IV, 8, 3 Trad. M. Cazevitz, 2005, p. 21*

⁹⁵³ D. Fourgous, « Les Dryopes, peuple sauvage ou divin ? », *Mètis*, T. 4-1, 1989, p. 24

⁹⁵⁴ Strabon, *Géographie*, VIII, 6, 11, 11-14, Trad. R. Baladié, 1978, p. 168

⁹⁵⁵ Strabon, *Géographie*, VIII, 6, 13, 1-5, Trad. R. Baladié, 1978, p. 169

De même qu'Enée avait été un étranger qui avait trouvé pour dernier refuge le Latium, Hérodote donnait des Dryopes l'image d'hommes presque apatrides, toujours étrangers au regard des grandes cités grecques et qui avaient trouvé refuge sur des terres qui n'étaient pas celle de leur origine :

Hérodote, *Histoires*, VIII, 73, 1-2

οἰκέει δὲ τὴν Πελοπόννησον ἔθνεα ἑπτὰ. τούτων δὲ τὰ μὲν δύο αὐτόχθονα ἔοντα κατὰ χώραν ἴδρυται νῦν τε καὶ τὸ πάλαι οἶκεον, Ἀρκάδες τε καὶ Κυνούριοι· ἐν δὲ ἔθνος τὸ Ἀχαιϊκὸν ἐκ μὲν Πελοποννήσου οὐκ ἐξεχώρησε, ἐκ μέντοι τῆς ἐωυτῶν, οἰκέει δὲ τὴν ἀλλοτρίην. τὰ δὲ λοιπὰ ἔθνεα τῶν ἑπτὰ τέσσερα ἐπήλυδα ἐστί, Δωριεῖς τε καὶ Αἰτωλοὶ καὶ Δρύοπες καὶ Λήμνιοι. Δωριέων μὲν πολλαὶ τε καὶ δόκιμοι πόλεις, Αἰτωλῶν δὲ Ἥλις μούνη, Δρυόπων δὲ Ἐρμιῶν τε καὶ Ἀσίνη ἢ πρὸς Καρδαμύλη τῇ Λακωνικῇ,

« Sept peuples habitent le Péloponnèse. Deux d'entre eux, peuples autochtones restés sur place sont fixés aujourd'hui là où ils habitaient anciennement : es Arcadiens et les Cynuriens. Un peuple, le peuple Achéen, s'il n'est pas sorti du Péloponnèse, est sorti d'un pays qui était le sien et habite le pays d'autre. Les quatre peuples, quatre sur sept, sont des immigrés : Doriens, Etoliens, Dropes, Hermione et Arsiné, voisine de la Cardamyla laconienne »⁹⁵⁶.

C'était en étranger que Strabon présentait aussi Enée qui, tel un Dryope, avait fait alliance avec le roi indigène Latinus pour s'établir sur ses terres :

Strabon, *Géographie*, V, 3, 2, 1-16

Ἐξῆς δ' ἡ Λατίνη κεῖται, ἐν ἧ καὶ ἡ τῶν Ῥωμαίων πόλις, πολλὰς συνειληφυῖα καὶ τῆς μὴ Λατίνης πρότερον. Αἴκοι γὰρ καὶ Ουόλσκοι καὶ Ἑρνικοὶ Ἀβοριγίνες τε οἱ περὶ αὐτὴν τὴν Ῥώμην καὶ Ρούτουλοι οἱ τὴν ἀρχαίαν Ἀρδέαν ἔχοντες καὶ ἄλλα συστήματα μείζω καὶ ἐλάττω τὰ περιρικούντα τοὺς τότε Ῥωμαίους ὑπήρξαν, ἠνίκα πρῶτον ἐκτιστο ἡ πόλις· ὧν ἕνια κατὰ κώμας αὐτονομεῖσθαι συνέβαινε ὑπ' οὐδενὶ κοινῷ φύλῳ τεταγμένα. Φασὶ δὲ Αἰνεΐαν μετὰ τοῦ πατρὸς Ἀγχίσου καὶ τοῦ παιδὸς Ἀσκανίου κατάραντας εἰς Λαυρεντὸν τῆς πλησίον τῶν Ἰστίων καὶ τοῦ Τιβέρεως ῥόνου, μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης, ὅσον ἐν τέτταρσι καὶ εἴκοσι σταδίοις, κτίσαι πόλιν. Ἐπελθόντα δὲ Λατίνον τὸν τῶν Ἀβοριγίνων βασιλέα, τῶν οἰκούντων τὸν τόπον τοῦτον, ὅπου νῦν ἡ Ῥώμη ἐστί, συμμάχοις χρήσασθαι τοῖς περὶ τὸν Αἰνεΐαν ἐπὶ τοὺς γειτονεύοντας Ῥουτούλους τοὺς Ἀρδέαν κατέχοντας (στάδιοι δ' εἰσὶν ἀπὸ τῆς Ἀρδέας εἰς τὴν Ῥώμην ἑκατὸν ἐξήκοντα), νικήσαντα δ' ἀπὸ τῆς θυγατρὸς Λαουινίας ἐπώνυμον κτίσαι πλησίον πόλιν

« A la Sabine succède le Latium, qui comprend avec la capitale romaine plusieurs cités dont certaines, autrefois, n'étaient pas latines. En effet, lorsque Rome fut fondée, elle était environnée de populations telles que les Eques, les

⁹⁵⁶ Hérodote, *Histoires*, VIII, 73, 1-2 Trad. Ph. E. Legrand, (1953), 1973, p. 72 ; Ph. E. Legrand note que la Cynurie se trouvait sur la côte est du Péloponnèse, au sud de l'Argolide et qu'Asiné était située sur la côte occidentale du golfe de Messénie

Volsques, les Herniques, les Aborigènes, fixés tout près de son propre emplacement, les Rutules qui possédaient l'antique Ardéa et d'autres groupes plus ou moins considérables. Certaines de ces nations, organisées en bourgs fédérés, vivant dans l'autonomie et n'étaient pas subordonnées à aucun ensemble ethniques. On rapporte qu'Enée aborda avec Anchise son père et Ascagne, son fils, à Laurentum près d'Ostie et de la rive du Tibre et qu'il fonda une ville non loin de la mer à 24 stades de là. Il reçut alors la visite de Latinus, le roi des Aborigènes, qui habitaient le lieu où s'élève Rome aujourd'hui et ses compagnons lui offrirent leur alliance pour lutter contre ses voisins les Rutules, qui possédaient Ardéa (il y a 160 stades d'Ardéa à Rome). Revenu du combat avec la victoire Latinus fonda à son tour près de l'autre ville une cité à laquelle il donna un nom évoque celui sa fille Lavinia »⁹⁵⁷.

Chez Solin, la même alliance entre Enée, représentant de la tradition grecque venu en Italie⁹⁵⁸, et Latinus, représentant d'une tradition purement italique, expliquait l'ascendance du peuple romain :

Solin, II, 3, 14.

tribusque mox annis cum Latino regnat socia potestate, quingentis iugeribus ab eo acceptis. Quo defuncto, summa bienno adeptus

« Et bientôt après, partagea [Enée] pendant trois ans, le pouvoir royal avec Latinus qui lui avait donné cinq cents arpents. Après la mort de Latinus, Enée fut revêtu pendant deux de l'autorité souveraine⁹⁵⁹.

Tite-Live indiquait qu'avant même l'arrivée d'Enée dans le Latium, l'arbre du Palatin à côté de la grotte du Lupercal, avait représenté pour les Romains leur ascendance grecque et avait permis de relier la royauté d'Evandre à celle de Romulus :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 5, 1-2,

Iam tum in Palatio monte Lupercal hoc fuisse ludicrum ferunt et a Pallanteo, urbe Arcadica, Pallantium, dein Palatium montem appellatum. Ibi Euandrum, qui ex eo genere Arcadum multis ante tempestatibus tenuerit loca, sollemne adlatum ex Arcadia instituisse, ut nudi iuvenes Lycaeam Pana venerantes per lusum atque lasciuam currerent, quem Romani deinde uocauerunt Inuum

« Dès cette époque, là, existait, dit-on, sur le mont Palatin, notre Lupercal. Evandre, établi depuis de longues années dans cette contrée, y avait institué une fête annuelle importée d'Arcadie et qui consistait à faire des courses de jeunes gens nus en guise de jeu et d'amusement, pour honorer Pan lycaon, que les Romains appelèrent par la suite Inuus »⁹⁶⁰.

⁹⁵⁷ Strabon, *Géographie*, V, 3, 2, Trad. F. Lasserre, 1967, p. 76 ; pour F. Lasserre Laurentum serait la ville de Lavinium selon Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 53, 3

⁹⁵⁸ Selon D. Briquel, la désignation de Rome comme une cité grecque venait de la tradition légendaire qui avait attribué aux prédécesseurs de Romulus une ascendance grecque, ce qui lui conférait l'honneur d'appartenir au monde hellénique, Briquel, *Le regard des autres*, 1997, p. 14

⁹⁵⁹ Solin, II, 3, 14 Trad. M. A. Agnant, 1847, p. 72

⁹⁶⁰ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 5, 1-2, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 21 ; G. Baillet notait que Inuus tenait à la fois de Pan et de Faunus et fêté le 15 février, son culte relevait, par son caractère violent, des anciennes traditions qui évoquaient le chaos originel et les sacrifices humains

Du temps d'Enée, ce fut un laurier poussé au centre du palais de Latinus qui avait fait découvrir au héros, au cœur des terres du roi, sa cité vénérable et monumentale⁹⁶¹. Le laurier et la cité étaient deux signes probants de la royauté de Latinus :

Virgile, *Enéide*, VII, 59-63

*Laurus erat tecti medio in penetralibus altis/ sacra comam multosque metu
seruata per annos /quam pater inuentam, primas cum conderet arces / ipse
ferebatur Phoebosacrassae Latinus / Laurentisque ab ea nomen posuisse
colonis.*

« Au milieu du palais, au cœur de la haute maison, il était un laurier ; sa chevelure était sacrée, lui-même avait été conservé dans la crainte à travers de longues années. On disait que le vénérable Latinus l'ayant trouvé comme il jetait les premiers fondements de la citadelle, l'avait consacré à Phébus et en avait formé le nom de Laentes qu'il imposa aux habitants »⁹⁶².

La vision du site de Rome et de ses environs comme une région forestière⁹⁶³, qu'avait eue Enée, se transformait en une vision monumentaliste de la royauté de Latinus qui était une anticipation de celle de Romulus. De même que le laurier de Latinus au cœur de Lavinium, le figuier du Palatin prenait alors le sens d'une transcription d'un état déjà construit, antérieur à la fondation de Rome, même s'il ne symbolisait pas topographiquement le cœur de Rome (ce sera le cornouiller).

En Grèce, la personnalité de Pan Lykaion, le roi-dieu, représentait le même saut entre deux états, celui d'un dieu dont la réputation était de préférer parcourir des espaces inhabités, et celui d'un roi, le deuxième d'Arcadie ca, mentionnait Hérodote, son intervention dans les affaires militaires avait suscité à Athènes une ferveur particulière que les Athéniens rapportaient à leur victoire inattendue à Marathon. Ce mythe expliquait, selon A. Bovon, la piété populaire dont les Athéniens entouraient Pan, un des plus anciens dieux protecteurs d'Athènes⁹⁶⁴ :

Hérodote, *Histoire*, VI, 105, 5-13

*περὶ τὸ Παρθένιον ὄρος τὸ ὑπὲρ Τεγέης ὁ Πάν περιπίπτειβώσαντα δὲ τὸ οὔνομα τοῦ
Φειδιππίδew τὸν Πᾶνα Ἀθηναίοισι κελεύσαι ἀπαγγεῖλαι, δι' ὃ τι ἑωυτοῦ οὐδεμίαν
ἐπιμελείην ποιεῦνται ἐόντος εὐνόου Ἀθηναίοισι καὶ πολλαχῆ γενομένου σφι ἤδη χρησίμου,*

⁹⁶¹ Virgile, *Enéide*, VII, 150-154

⁹⁶² Virgile, *Enéide*, VII, 59-63, Trad. J. Perret, 1978, p. 84 ; sur certaines monnaies de la période républicaine, à côté de la tête de Roma apparaît une couronne de laurier, symbole pour E. Cahen de la cité elle-même, « Roma », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, T. IV-2, 1904, p. 876 ; voir M.H. Crawford, *Roman republican coinage*, 1974, p. 367

⁹⁶³ *Atque hic Aneneas ingentem ex aequore lucum/ prospicit. Hunc inter fluuio Tiberinus amoeno /uerticibus rapidis et multa flauos harena /in mare prorumpit*, « Alors Enée découvre du large un bois immense. Entre ses arbres, en un aimable cours, en tourbillon rapide, Tibérinus, blond d'un sable abondant, s'élanche dans la mer, Virgile, *Enéide*, VII, 29-32, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 83

⁹⁶⁴ Bovon, « Les guerres médiques dans la tradition et les cultes populaires d'Athènes », *Etudes de Lettres* (Faculté des lettres de l'Université de Lausanne), 1963, p. 221-229 ; pour A. Bovon, c'était la situation inverse qui avait prévalu, sans la victoire, l'intervention miraculeuse de Pan n'aurait pas pu exister ; cependant, selon R. Lonis, l'importance du culte de Pan à Athènes ne relevait pas d'un culte de la victoire mais de l'existence en Attique d'un culte très ancien, sans doute antérieur au V^e siècle Av. J.-C., qui n'avait connu une certaine expansion qu'à partir des guerres médiques Lonis, *Guerre et religion en Grèce à l'époque classique. Recherches sur les rites, les dieux, l'idéologie de la victoire*, 1980, p. 183

τὰ δ' ἔτι καὶ ἔσομένου. Καὶ ταῦτα μὲν Ἀθηναῖοι, καταστάντων σφί εὖ ἤδη τῶν πρηγμάτων, πιστεύσαντες εἶναι ἀληθέα ἰδρύσαντο ὑπὸ τῇ ἀκροπόλει Πανὸς ἱρόν, καὶ αὐτὸν ἀπὸ ταύτης τῆς ἀγγελίης θυσίησι ἐπετείοισι καὶ λαμπάδι ἰλάσκονται.

« Cet homme, d'après ce qu'il raconta lui-même et rapporta aux Athéniens, fit dans la région du mont Parthénion, au-dessus de Tégée, la rencontre de Pan ; Pan l'appela à haute voix par son nom, Philppidès, et il lui ordonna de demander de sa part aux Athéniens pourquoi ils ne prenaient aucun soin de lui, alors qu'il leur voulait du bien, qu'il leur avait rendu déjà des services en maintes circonstances et leur en rendrait encore. Les Athéniens, quand leurs affaires furent mises sur un bon pied, convaincus de la véracité du récit, établirent en bas de l'Acropole un sanctuaire à Pan et, depuis le message qu'ils ont reçu, ils se rendent le dieu propice par des sacrifices annuels et une course aux flambeaux »⁹⁶⁵.

C'était au roi Pan Lycaion qui avait fondé la ville de Lycosure sur le mont Lycée que Pausanias se référait mais son exercice du pouvoir avait pas été empreint de la même sagesse que Cécrops⁹⁶⁶ :

Pausanias, *Périégèse*, VIII, 2, 2

Δοκῶ δὲ ἔγωγε Κέκροπτι ἡλικίαν τῷ βασιλεύσαντι Ἀθηναίων καὶ Λυκάονι εἶναι τὴν αὐτήν, σοφία δὲ οὐχ ὀμοία σφᾶς ἐς τὸ θεῖον χρῆσασθαι.

« Mon avis personnel est que l'époque à laquelle Cécrops régnait sur les Athéniens et celle de Lykaon sont la même, mais qu'ils n'ont pas usé envers le divin d'une sagesse égale »⁹⁶⁷.

A Rome, Faunus et Picus rois-dieux dont la première forme avait été animalière avaient eu pour résidence, selon Plutarque, l'Aventin lorsque la colline n'était encore qu'un bois touffu⁹⁶⁸. Ensuite Picus roi, de la même façon que le fera Latinus envers Enée, s'était comporté en roi accueillant car il avait permis à des hommes de différentes régions, rescapés du déluge, de l'installer sur ses terres selon une des traditions rapportée par pseudo-Aurélius Victor :

Le pseudo-Aurelius Victor, *Les origines du peuple Romain*, 4, 3

Eos aduenientes Picus excepit permissos uiuere ut uellent,

« Picus les accueillit et leur permit de vivre comme ils le voudraient »⁹⁶⁹.

⁹⁶⁵ Hérodote, *Histoire*, VI, 105, 5-13, Trad. Ph.-E. Legrand, (1948), 1963, p. 104 ; Ph.-E. Legrand note qu'Hérodote ne mentionnait pas légende de la « peur panique » qu'aurait suscité Pan parmi les Perses à la bataille de Marathon, « notes », p. 104 ; la bataille serait localisée sur le mont Parthénion qui se situe entre l'Argolide et l'Arcadie et Pausanias y avait vu les restes d'un sanctuaire à Pan en l'honneur de son apparition à Philppidès, *Périégèse*, VIII, 54, 6, « Un peu plus loin, il y a un sanctuaire à Pan, où Pan serait apparu à Philppidès et lui aurait tenu des propos dont les Athéniens et les Tégéates donnent la même version », Trad. M. Jost, 1998, p. 146

⁹⁶⁶ Pausanias, *Périégèse*, VIII, 1, 3 ; la cruauté dont fit preuve Pan-Lycayon lui valût d'être changé en loup

⁹⁶⁷ Pausanias, *Périégèse*, VIII, 2, 2, Trad. M. Jost, 1998, p. 17 ; M. Jost précise que Cécrops cité par Pausanias était le deuxième du nom, fils d'Erechthée et que l'allusion à la différence de sagesse faisait référence à celle des comportements religieux des deux rois ; Cécrops institua en l'honneur de Zeus Hypatos un sacrifice sans mise à mort alors que Lykaon fit un sacrifice humain dont il fut puni par sa transformation en loup, « Commentaire », p. 162

⁹⁶⁸ Plutarque, *Vie de Numa*, XV, 810

⁹⁶⁹ Le pseudo-Aurelius Victor, *Origo Gentis Romanae*, IV, 2, 1-4

Picus, qui était lié directement aux jumeaux parce qu'il était un oiseau de Mars, avait joué un rôle particulier de garant du destin de Rome. Cette protection de Rome assurée par Picus depuis les origines de la cité faisait l'objet de sa représentation sur un denier de Sextus Fostlus, émis au II^e siècle av. notre ère. Sur la monnaie, le pivert apparaît le symbole de la légende des origines de Rome telle qu'elle avait été élaborée et diffusée par Fabius Pictor dont les écrits en grec vers 210 av. J.-C, avaient fixé la tradition reprise par des auteurs comme Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Plutarque ou encore le pseudo-Aurelius Victor,⁹⁷⁰i. Sur le revers du denier (l'avvers représente la tête casquée de *Roma*) le berger Faustulus est penché au-dessus de la louve allaitant les jumeaux à côté de laquelle un arbre à trois branches pourvues de feuilles abrite un pivert dans ses branches.

Le figuier du Palatin avait été le témoin topographique et temporel de personnages dont les actions avaient préparé les territoires et les peuples du Latium et des environs du futur site de Rome. L'anticipation de l'avènement de la cité avait pris corps par les actions de Rémus et Romulus. La remarque déjà faite que leur vie présentait une rupture entre un état à demi sauvage et un état d'hommes prêts à fonder et diriger une ville, prend d'autant plus d'importance qu'il s'agissait pour les jumeaux d'accéder à la faculté de fonder et de diriger une ville. L'accession à la royauté de Romulus, inscrite dans une temporalité, correspondait, selon D. Briquel, au passage de la troisième fonction dumézilienne à la première fonction. Les activités de Romulus, dont l'ancienne tradition faisait un personnage marginal, celle de pâtre et celle de l'enlèvement des Sabines relevaient de la troisième fonction car ces actions avaient contribué à la fertilité de la terre et des Romains, avaient été transformées par la tradition classique en un personnage de la deuxième fonction, fils de Mars, animé du courage du dieu. Enfin Romulus relevait de la première fonction car la sanction de Jupiter lors de la prise des auspices, qui avait été une forme d'oracle pour la fondation de Rome, opérait une distinction entre les jumeaux et avait élu Romulus pour assurer⁹⁷¹ un rôle de chef civil et religieux.

Un épisode du passage de Romulus aux deux premières fonctions, fut celui de son affrontement avec Rémus pour la fondation de Rome⁹⁷². Romulus, chassé avec son frère du royaume d'Amulius, sans possibilité de revenir à Albe-la-Longue⁹⁷³, s'engage dans un acte guerrier qui prend, à la lumière du soutien de Jupiter, la valeur d'un acte rituel d'un souverain pour la fondation d'une cité. C'est Romulus, écrit D. Briquel, qui garantissait « la participation de la composante militaire à l'histoire future de la ville » et permettait à la cité d'être sûre de ses murailles.⁹⁷⁴

Un passage de Properce à la gloire de Mécène est significatif de l'enchaînement nécessaire des événements pour permettre la construction de Rome, depuis les

⁹⁷⁰ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 80 ; pour Fabius Pictor, voir D. Timpe, *Antike Geschichtsschreibung*, Ed. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 2007, p. 928-969

⁹⁷¹ Briquel, «La triple fondation de Rome », *Revue de l'histoire des religions*, T. 189-2, 1976, p. 147, 158

⁹⁷² Pour D. Briquel, il était nécessaire qu'il y ait effusion de sang et la mort de Rémus pour que Rome, débarrassée à l'intérieur de toute violence, soit fondée et puisse accueillir la fonction guerrière chargée de protéger ses murailles, Briquel, «La triple fondation de Rome», *Revue de l'histoire des religions*, n° 189-2, 1976, p. 170

⁹⁷³ Le schéma de l'emploi de la force que relatait la légende du *uer sacrum* se rapportait aux rites sabins d'expulsion hors du territoire des jeunes hommes consacrés à Mars, D. Briquel, *Le regard des autres*, 1997, p. 186

⁹⁷⁴ Briquel, «La triple fondation de Rome », *Revue de l'histoire des religions*, T. 189-2, 1976, p. 170

premiers temps de Romulus, en passant par l'acte meurtrier de Rémus, jusqu'aux titres glorieux d'Auguste, le second Romulus :

Propertius, *Elégies*, III, 9, 47-50

eductosque pares siluestri ex ubere reges, / ordiar et caeso moenia firma Remo, / celsaque Romanis decerpta palatia tauris, / crescet et ingenium sub tua iussa meum

« Je dirai les jumeaux royaux nourris à la mamelle de la bête des bois, je dirai les remparts affermis par le meurtre de Rémus et le haut Palatin brouté par les taureaux romains et mon génie croîtra sous tes ordres »⁹⁷⁵.

Le figuier du Palatin appartenait au temps de la troisième fonction dumézilienne lorsqu'il avait été le témoin mémoriel de l'enfantement de Romulus par l'union de Mars et de Rhéa Silvia dans une nature sauvage et de l'échouage de la corbeille dans un même environnement. Mais le bouleversement de l'ordre normal que représentait le sauvetage des jumeaux qui prenait la figure de la « première » naissance de Rome, anticipait ce que symbolisera la *Ficus Ruminalis*, représentante des deux premières fonctions de Romulus, conquérant et souverain. Le figuier du Comitium, parce qu'il était associé à l'image de Romulus, gardait la trace du figuier du Palatin car la *Ficus Ruminalis* rappelait deux épisodes marquants des actions de Romulus en vue de la royauté : le rassemblement de fuyards à l'asyle et le rapt des Sabines fécondées par ce premier peuple, deux événements qui avaient été la garantie de la prospérité de Rome. La *Ficus Ruminalis* reprenait ainsi de manière implicite la troisième fonction dumézilienne assurée par le figuier du Palatin.

Les deux images de la volonté farouche de Romulus d'accéder à la royauté laissées par des auteurs anciens sont celle de sa compétition avec Rémus et de la délimitation de la *Roma Quadrata*. La détermination de Romulus d'affirmer sa royauté résidait d'abord, pour Cicéron, dans la démonstration de hardiesse, d'assurance dont faisait preuve son âme (*animi ferocitate*) ce qui assurait sa supériorité (*praestitisse*) :

Cicéron, *La République*, II, 4, 289.

ut adoleuerit et corporis uiribus et animi ferocitate tantum ceteris praestitisse, ut omnes qui tum eos agros ubi hodie est haec urbs incolebant, aequo animo illi libenterque parerent.

« Quand il fut devenu grand, il montra, dit-on, une telle supériorité sur les autres et par la force physique et par la fougue de son caractère, que tous les habitants des terres où se trouve maintenant notre ville acceptèrent volontiers de lui obéir »⁹⁷⁶

Cette détermination de Romulus à être le premier des citoyens romains était en partie concrétisée par la vénération rendue à la *Ficus Ruminalis* dont l'emplacement au centre du Comitium révélait la figure universaliste de Romulus à la fois père et « mère » d'une cité à qui le héros avait donné une assise stable par la composition de véritable peuple des Romains. Selon A. Ernout et A. Meillet, *propago* avait été

⁹⁷⁵ Propertius, *Elégies*, III, 9, 47-50, Trad. S. Viarre, 2005, p. 103

⁹⁷⁶ Cicéron, *De la République*, II, 4, 289, Trad. E. Bréguet, 1980, p. 9 ; dans ses « Notes complémentaires » E. Bréguet note que la référence aux travaux des champs était une dernière allusion à Rémus dont Cicéron ne parlera plus pour ne pas entrer dans le débat sur l'accusation faite à Romulus de fratricide, p. 122

formé par l'ajout d'un préverbe à *pango*, (*is*, *pepegi*) qui signifiait établir solidement. *Propago* avait d'abord eu le sens concret de reproduire par provignement, par bouture, puis le sens abstrait de propager, perpétuer⁹⁷⁷. Le substantif *propago*, *propaginis*, avait des significations parallèles à celles du verbe : au premier sens matériel, il correspondait à la technique de la marcotte ou de la bouture, au deuxième sens abstrait, il prenait le sens de rejeton, lignée ce qu'exprime le texte de Servius :

Servius, *Commentaires à l'Énéide*, IV, 231

Proderet modo « protenderet » id est propagaret. « propago » autem si genus significet, « pro » brevis est ut sit Romana potens Itala virtute propago. Si de arbore dicas, producitur « pro » ut flexos propaginis arcus exspectant

« Or si *propago* désigne une race, « pro » est bref comme dans le sens – que la race romaine soit forte de la valeur italienne – ; mais si c'est d'un arbre que l'on parle « pro », s'allonge comme dans – « elles attendent les arcs recourbés de la marcotte »⁹⁷⁸.

C'est dans son sens abstrait de perpétuation des valeurs du peuple romain que Virgile s'était aussi servi du substantif *propago* :

Virgile, *Énéide*, XII, 826-827

Sit Latium, sint Albani per saecula reges, /, sit Romana potens Itala uirtute propago

« Qu'il y ait un Latium, qu'il y ait, à travers les siècles des rois albains, qu'il y ait une race romaine forte de la valeur italienne »⁹⁷⁹.

Le fait remarquable est que le marcottage⁹⁸⁰ entre parmi les techniques de multiplication des plantes par voie végétative, ne faisant intervenir aucun phénomène sexuel, le substantif *propago*, la marcotte, la bouture, est féminin. L'écart entre la signification du substantif, celle de conserver les caractères de la plante-mère et de multiplier l'espèce presque à l'infini⁹⁸¹ et la spécification du sexe reflète les idées des Romains sur la différenciation et l'agencement des fonctions entre les hommes et les femmes dans la perpétuation de l'espèce. C'était à la femme que la tradition confiait la fonction par l'enfantement le rôle de nourrir les nouvelles générations, c'était à l'homme que la tradition confiait le rôle de *paterfamilias*, celui qui a le pouvoir de prolonger la *gens*.

L'idée abstraite d'extension temporelle de la population de Rome appliquée par Servius, prend aussi le sens de l'expansion des Romains hors de leur territoire par l'appropriation de terres et de peuples étrangers auxquels l'obligation était faite d'adopter les normes politiques, sociales et productives de la cité.

⁹⁷⁷ Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 479

⁹⁷⁸ Servius, *Commentaires à l'Énéide*, IV, 231(506L), Trad. M. Bredin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, 2012, p. 118

⁹⁷⁹ Virgile, *Énéide*, XII, 826-827, Trad. J. Perret, 1980, p. 156

⁹⁸⁰ Le marcottage consiste à faire émettre d'un rameau du végétal partiellement enterré, des racines qui, une fois développées, permettent ultérieurement de couper le rameau du pied-mère

⁹⁸¹ Bredin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, 2012, p. 142 ; le marcottage est particulièrement important pour les arbres dioïques puisque les caractéristiques de l'arbre géniteur sont conservées, L. Giordano, *Grefte et taille des arbres*, Ed. Hachette, 1976, p. 28

Virgile, dans l'emploi du terme *propago*, montrait la valeur de la trace historique de Rome sur le sol du Latium depuis les Arcadiens par l'idée du marcottage qui sousentend la constance d'une continuité en permettant de garder simultanément la plante-mère et sa fille dont les caractéristiques sont redevables du pied-mère :

Virgile, *Géorgiques*, 2, 26-27

siluarumque aliae pressos propaginis arcus//exspectant et uiua sua plantaria terra

« Certaines espèces forestières attendent que l'on courbe en terre leurs marcottes, plantes-filles vivant du même sol que leurs mères »⁹⁸².

Ainsi, si Rome est comparable à un pied-mère, le marcottage, par la duplication de ses caractéristiques, se traduit par la duplication de ses institutions dans les provinces romaines, et leur maintien. Ce marcottage qui revient à illustrer l'expansion de Rome dans l'empire romain, constitue une méthode particulièrement efficace qui garantit à Rome sa pérennité. Théophraste avait souligné les atouts majeurs que représentait le marcottage :

Théophraste, *Histoire des plantes*, 2, 5, 3

« il faut en outre marcotter tous les végétaux qui s'y prêtent, soit sur les arbres mêmes, dans le cas de l'olivier, du poirier, du pommier, du figuier, soit à distance dans le cas de la vigne qu'il n'est pas possible en effet de marcotter sur le cep »⁹⁸³.

Le premier avantage du marcottage est d'améliorer les chances de vie et de vigueur du rejeton en le laissant en contact avec le pied-mère jusqu'à ce qu'il soit de belle venue. Homère s'était servi de l'analogie végétale de la vigueur remarquable du rejeton pour évoquer la beauté de Nausicaa qui provoque chez Ulysse le même sentiment de trouble que le palmier d'Apollon⁹⁸⁴ :

Homère, *Odyssée*, VI, 155-157

*τρὶς μάκαρες δὲ κασίγνητοὶ μάλα πού σφισι θυμὸς / αἰὲν εὐφροσύνησιν ἰαίνεται εἵνεκα
σεῖο, / λευσσόντων τοιόνδε θάλας χορὸν εἰσοιχνεύσαν.*

« Comme en leurs cœurs charmés [les frères de Nausicaa] tu dois verser la joie, chaque fois qu'à la danse ils voient entrer ce beau rejet de la famille ».

Homère, *Odyssée*, VI, 162-164

*Δήλω δὴ ποτε τοῖον Ἀπόλλωνος παρὰ βωμῶ / φοίνικος νέον ἔρνος⁹⁸⁵ ἀνερχόμενον
ἐνόησα / ἦλθον γὰρ καὶ κείσε, πολὺς δέ μοι ἔσπετο λαός*

« A Délos autrefois, à l'autel d'Apollon, j'ai vu même beauté : le rejet d'un palmier⁹⁸⁶ qui montait vers le ciel »⁹⁸⁷.

⁹⁸² Virgile, *Géorgiques*, 2, 26-27, Trad. E. De Saint-Denis, (1957), 1982, p. 21

⁹⁸³ Théophraste, *Histoire des plantes*, 2, 5, 3, Trad.S. Amigues, 1988, p. 54 ; il faut noter que Théophraste préconisait le marcottage aérien (Caton faisait de même, *Economie rurale*, 52), peut-être parce qu'il avait décrit précédemment le racinage naturel en couchant le plant sur le sol et qu'il y incluait ainsi la marcotte naturelle

⁹⁸⁴ Homère, *Odyssée*, VI, 155-157, Trad. V. Bérard, (1924), 1989, p. 173

⁹⁸⁵ P. Chantraine traduisait ἔρνος, par « pousse nouvelle, rejeton, descendant, surgeon », terme qui se rencontre presque exclusivement chez les poètes grecs, *Dictionnaire Bailly*, 1969, p. 708

L'avantage principal de la marcotte est de garder intact, jusqu'au plein enracinement du rejeton, des liens avec la vigueur du pied-mère, contrairement à la bouture, qui coupe la branche ou la racine du pied-mère ce qui l'expose aux risques de l'environnement ou des intempéries alors même que le rameau privé des ressources de son pied-mère est fragilisé.

L'importance que joue dans le marcottage la temporalité est aussi un élément déterminant qui interfère entre le figuier du Palatin et le figuier du Comitium. La référence de Varron au printemps pour améliorer les chances de réussite de la marcotte souligne le temps nécessaire pour une bonne maturation des racines avant que les feuilles et les fleurs ne détournent à leur profit les ressources de l'arbre :

Varron, *Economie rurale*, I, 40, 4

Tertium genus seminis, quod ex arbore per surclos defertur in terram, si in humum demittitur, in quibusdam est uidendum ut eo tempore sit deplantatum, quo oportet (id fit tum, antequam gemmare aut florere quid incipit); et quae de arbore transferas ut ea deplantes potius quam defringas, quod plantae solum stabilius, quo latius aut radices facilius mittit. Ea celeriter, antequam sucus exarescat, in terram demittunt.

« Le troisième genre de semences, celle qui est transférée d'un arbre en terre par le moyen d'une marcotte, il y a certains cas, si l'on l'enfonce dans le sol, où toutefois il faut prendre garde que la séparation de la marcotte et du pied-mère ait lieu au moment convenable – cela se produit avant que les bourgeons et les fleurs ne commencent à se former – et que la tige transplantée de l'arbre soit détachée plutôt que brisée, car alors le plan a une base d'autant plus stable qu'il pousse plus largement et plus facilement ses racines. On l'enfonce rapidement avant que le sève ne se dessèche »⁹⁸⁸.

Le figuier du Palatin était le pied allaitant à la fois « mère » et « père », puisqu'il avait abrité la louve et le piver, deux substituts de Mars qui déléguaient sur terre son autorité de père à Faustulus. L'important était que Romulus et Rémus tirent leur légitimité de Romains de leur filiation parternelle avec Mars. Dans la société romaine, la reconnaissance et l'acceptation d'un enfant étaient un fait du père qui accomplissait un certain nombre de gestes rituels dont celui de donner son nom, alors que le rôle de la mère se résumait à allaiter éventuellement son bébé (avant d'être confié à une nourrice) et à surveiller sa croissance.

Un signe indubitable de la délégation divine provisoire de l'autorité paternelle par Mars à Faustulus, Denys d'Halicarnasse le voyait dans la connaissance qu'avait eu Faustulus des circonstances de la naissance des jumeaux :

⁹⁸⁶ Dans une des versions légendaires de la naissance d'Apollon à Délos, sa mère Léto s'était servi du stipe d'un palmier pour accoucher d'Apollon et d'Artémis ; Homère, *Hymne à Apollon*, I, 14-18 ; Callimaque, *Hymne à Délos*, 206-211 ; et Pline signale le palmier d'Apollon parmi les arbres remarquables que ses contemporains pouvaient contempler, *Regionem Aulocrenen diximus, per quam Apamea in Phrygiam itur. Ibi platanus ostenditur, ex qua pependit Marsuas uictus ab Apolline, quae iam tum magnitudine electa est. nec non palma Deli ab eiusdem dei aetate conspicitur*, « Nous avons parlé de l'Aulocrène pays par où l'on va d'Apamée en Phrygie. On y montre le platane auquel fut pendu Marsyas après sa défaite par Apollon, et qui fut choisi dès lors pour sa grosseur. On voit aussi à Délos un palmier contemporain de la naissance de ce dieu. » Histoire naturelle, XVI, 89, 240,

⁹⁸⁷ Homère, *Odyssée*, VI, 162-164, Trad. V. Bérard, (1924), 1989, p. 174

⁹⁸⁸ Varron, *De l'agriculture*, I, 40, Trad. J. Heurgon, 1978, p. 67

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 9

Ὡς δὲ ἀπέστη τὸ θηρίον αἴρουσιν οἱ νομεῖς τὰ βρέφη σπουδῆν ποιούμενοι τρέφειν ὡς θεῶν αὐτὰ σώζεσθαι βουλομένων. Ἦν δὲ τις ἐν αὐτοῖς συοφορβίων βασιλικῶν ἐπιμελούμενος ἐπιεικῆς ἀνὴρ Φαιστύλος ὄνομα, ὃς ἐν τῇ πόλει κατὰ δῆ τι ἀναγκαῖον ἐγεγόνει καθ' ὄν χρόνον ἡ φθορὰ τῆς Ἰλίας

« Quand le fauve se fut éloigné, les bergers prirent les enfants avec l'intention de les élever dans la pensée que les dieux voulaient qu'ils fussent sauvés. Il y avait parmi eux le préposé à l'entretien des porcheries royales, un homme bon du nom de Faustulus qui s'était trouvé dans la cité par je ne sais quelle nécessité au moment où la perdition de Silvia et son accouchement lui étaient reprochés et quand ensuite les nouveaux nés furent emportés vers le fleuve ; il se trouva par un divin hasard suivre la même route que ceux qui les transportaient puisqu'il allait vers le Palatin. Cet homme, sans avoir montré le moins du monde aux autres qu'il savait quelque chose de l'affaire, demanda que les nouveaux-nés lui fussent confiés. Il les reçut d'un consentement unanime et alla les porter à sa femme »⁹⁸⁹.

Homère utilisait encore la métaphore végétale pour faire de Thétis, le pied « mère » qui avait nourri Achille, jusqu'à ce qu'il soit assez fort et grand pour assumer son destin :

Homère, *Iliade*, XVIII, 431-441

ἐμοὶ ἐκ πασέων Κρονίδης Ζεὺς ἄλγε' ἔδωκεν; / ἐκ μὲν μ' ἀλλάων ἀλιάων ἀνδρὶ δάμασσεν / Αἰακίδῃ Πηληϊῆ, καὶ ἔτλην ἀνέρος εὐνήν / πολλὰ μάλ' οὐκ ἐθέλουσα. ὃ μὲν δὴ γήραι' λυγρῶ / κεῖται ἐνὶ / μεγάροις ἀρημένος, ἄλλα δὲ μοι νῦν, / υἱὸν ἐπεὶ μοι δῶκε γενέσθαι τε τραφέμεν τε / ἔξοχον ἡρώων· ὃ δ' ἀνέδραμεν ἔρνεϊ ἴσος· / τὸν μὲν ἐγὼ θρέψασα φυτὸν ὡς γουνῶ ἀλλωῆς / νηυσὶν ἐπιπροέηκα κορωνίσιν Ἴλιον εἴσω / Τρωσὶ μαχησόμενον· τὸν δ' οὐχ ὑποδέξομαι αὐτίς / οἴκαδε νοστήσαντα δόμον Πηληϊῶν εἴσω.

Seule, entre toutes les déesses marines, il [Zeus] m'a soumise à un mortel, Pélée d'Éacide ; et j'ai dû, en dépit de mille répugnances, entrer au lit d'un mortel, qui maintenant est couché dans son palais, tout affaibli par la vieillesse amère, tandis que, pour moi voici d'autres douleurs. Je l'ai enfanté [Achille], élevé, héros entre les héros. Il a grandi comme une jeune pousse et après l'avoir nourri comme un plant au flanc du vignoble, je l'ai envoyé sur des nefs recourbées, au pays d'Ilion combattre les Troyens »⁹⁹⁰

A Rome, le lait nourricier de la louve (le latex contenu dans les branches du figuier pris comme métaphore du lait maternel ?) abritée par le figuier du Palatin avait été un des facteurs de la force et de la vaillance qui caractérisèrent Romulus. Le sein « source magique du lait », avait, aux yeux des Romains, des pouvoirs guérisseurs qui pouvaient se transmettre à un organe du corps. La lactation manifestait donc

⁹⁸⁹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 79, 9, Trad. V. Fromentin, (1998), 2009, p. 199

⁹⁹⁰ Homère, *Iliade*, XVIII, 437-441, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 183

« la capacité de la femme à nourrir le petit de l'homme pour assurer la survie de la race », écrit N. Boëls-Janssen⁹⁹¹.

La marcotte qui prenait, pour les Romains, le sens d'une métaphore végétale de la filiation paternelle avait créé l'image d'une horizontalité de la parenté non plus seulement hiérarchisée, mais qui reposait sur la parenté d'un groupe, d'une entité collective propre à une cité, écrit M. Bretin-Chabrol⁹⁹². Romulus, « père » du peuple romain, élément du réseau de la communauté des Romains, par son statut de roi et ses qualités guerrières, se prête à la métaphore végétale du pied souche qui concerne aussi le figuier du Palatin. Ce dernier, dans sa composante de pied « père », se caractérise par un état de plant adulte dont la résistance éprouvée par le passage des saisons était une des raisons du choix de la technique du marcottage pour créer un « fils » qui posséderait les mêmes qualités.

La volonté de Mars est de faire de Romulus, parvenu à l'âge adulte, un homme qui entre dans la lignée des héros fondateurs. La différence entre Romulus, appelé à la royauté, et Rémus, appelé à mourir encore jeune homme alors que Romulus en mourant avait été reçu par les dieux, était déjà clairement énoncé, selon Pline, par la distinction de rapport de stature entre deux myrtes. La vigueur de l'un, celui de Romulus, n'est pas comparable la vigueur du second, Rémus, qui se présentait comme un arbre chétif⁹⁹³ :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 36, 120-121

inter antiquissima namque delubra habetur Quirini, hoc est ipsius Romuli. in eo sacrae fuere myrti duae ante aedem ipsam per longum tempus, altera patricia appellata, altera plebeia. patricia multis annis praevaluit exuberans ac laeta; quamdiu senatus quoque floruit, illa ingens, plebeia retorrída ac squalida. quae postquam eualuit flavescente patricia, a Marsico bello languida auctoritas patrum facta est ac paulatim in sterilitatem emarcuit maiestas.

« Au nombre des sanctuaires les plus anciens, on range celui de Quirinus, c'est-à-dire Romulus lui-même. Deux myrtes sacrés y vécurent longtemps devant le temple même, l'un appelé patricien, l'autre plébéien. Le patricien fut pendant de nombreuses années le plus beau, vigoureux et prospère ; tant que le Sénat aussi fut florissant, il fut énorme et le plébéien souffreteux et rabougri ; quand ce dernier prit de la vigueur tandis que le patricien se mettait à jaunir à partir de la guerre de Marses, l'autorité des sénateurs s'affaiblit peu à peu ce corps majestueux se flétrit et devint stérile »⁹⁹⁴.

⁹⁹¹ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 5 ; Pline notait que la qualité du lait était dépendante de la saison, phénomène que nous avons noté pour la robustesse de la marcotte, *pullos earum, ubi pingue pabulum, biduo a partu maternum lact gustasse letale est. genus mali uocatur colostratio*, « Les ânesses pleines sont aussitôt du lait. Là où leur pâturage est gras, le lait maternel est mortel pour les petits s'ils y goûtent les deux premiers jours de leur naissance : le genre de maladie qui en résulte s'appelle colostration », Pline, *Histoire naturelle*, XI, 96, 237, Trad. A. Ernout, 1947, p. 103

⁹⁹² Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, 2012, p. 233

⁹⁹³ Le renversement du rapport entre la place de la classe des nobles créée par Romulus et celle du peuple que représentait Rémus, ne peut-il faire l'objet d'un rapprochement avec la réhabilitation de Rémus à la fin de la République ?

⁹⁹⁴ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 36, 120-121, Trad. J. André, 1960, p. 58 le temple de Quirinus-Romulus renvoie à la notion très complexe de *quirites* et de *curia* ; les deux termes avaient pour G. Dumézil une origine commune mais leur évolution, au fil du temps, avait été différente ; Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 270 ; G. Dumézil rappelait que les *Quirites* (*co-uirites*, les hommes rassemblés), c'est-à-dire la totalité des Romains divisés selon le principe territorial des *curies*, se réunissaient et votaient aux premiers temps de la République à la *Curia* dans l'enceinte de la ville ; parallèlement les *comitia centuriata* qui furent créées selon la tradition par Servius Tullius et qui rassemblaient les citoyens choisis selon la classe d'âge et la fortune et qui

Pour D. Porte, l'argument principal d'ordre religieux pour établir une discrimination entre les gouvernants, de quelque classe qu'ils fussent, et les gouvernés, conférait aux gouvernants une autorité indiscutable⁹⁹⁵. En effet, pour D. Porte, la religion fut un des moteurs du pouvoir dont un des moyens avait été aussi celui des institutions romaines : leur alliance protégeait les citoyens, souvent prêtres, qui détenaient ce pouvoir. Les institutions avaient établi un équilibre entre religion et pouvoir de manière à ce que leur interdépendance ne soit jamais faussée. Du point de vue végétal la garantie des institutions de Rome était représentée par la qualité particulière du myrte d'être un arbre à feuilles persistantes, ce qui le rangeait, souligne G. Guillaume-Coirier, parmi les *arbores felices* et le plaçait à l'égal du laurier parmi les arbres garants de la pérennité de Rome⁹⁹⁶.

La reconnaissance de l'action fondatrice de Romulus qui lui valut l'apothéose, avait décidé Octave-Auguste, écrit J. Beaujeu, à choisir d'habiter à l'endroit du Palatin où les Romains pouvaient admirer la cabane de Romulus. La « maison » d'Auguste sur le Palatin qui faisant partie d'un ensemble consacré à Apollon formé par son temple, une bibliothèque, un péristyle auquel s'était intégré en 12 av. J.-C. le temple de Vesta⁹⁹⁷, n'avait pas été l'objet d'un choix arbitraire, mais s'accordait à la reprise par l'empereur des rôles augural et royal (même s'il en avait repoussé la notion) de Romulus. La célébrité de la piété d'Auguste, venue en partie de son installation dans une simple maison sur le Palatin, était due, selon Dion Cassius, à la vénération des Romains pour la cabane de Romulus :

Dion Cassius, *Histoire romaine*, 53, 16, 5

Ὁ δ' οὖν Καῖσαρ πολλὰ μὲν καὶ πρότερον, ὅτε τὰ περὶ τῆς ἐξωμοσίας τῆς μοναρχίας καὶ τὰ περὶ τῆς τῶν ἐθνῶν διανομῆς διελέχθη, ἔλαβε· καὶ γὰρ τό τε τὰς δάφνας πρὸ τῶν βασιλείων αὐτοῦ προτιθεσθαι, καὶ τὸ τὸν στέφανον τὸν

habitaient dans la cité mais aussi à l'extérieur de son enceinte, étaient exclues de la Curia alors que le mot signifiait le rassemblement des hommes. En fait, ajoutait G. Dumézil, c'étaient en réalité les mêmes citoyens qui étaient concernés, p. 271 ; quant à la « guerre de Marses », il s'agit de la guerre sociale qui se sévit de 91 à 88 av. J.-C.

⁹⁹⁵ Porte, *Les donneurs de sacré*, 1989, p. 165-166

⁹⁹⁶ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992-1, p. 348 ; on peut rappeler ici qu'il fallait une branche d'*arbor felix* pour protéger les prêtresses lors des sacrifices ; Varron évoquait ces myrtes à propos de l'intérieur du Grand Cirque qui s'appelaient *ad Murcicim* et en donnait deux explications ; l'endroit était celui des potiers (pot de terre, *urceus*) ou il avait été recouvert d'un bois de myrtes (*murtetum*) dont le temple de Vénus Murtea en était la trace, *De la langue latine*, V, 154, 1 ; le myrte était avant tout considéré comme un attribut de Vénus, mais qui sous le nom de Vénus Genetrix dont le temple avait été érigé par Jules César sur le forum, la déesse, comme gardienne de la gens Julia, l'image politique de la légitimité de Jules César ; *Venimus ad quartum, quo tu celeberrima mense: /et uatem et mensem scis, Venus, esse tuos. / Mota Cytheriaca leuiter mea tempora myrto*, J'arrive au quatrième mois où vous jouez un si grand rôle, ô Vénus: ce mois vous appartient, et vous savez si le poète vous appartient aussi. La déesse, émue à ces mots, touche légèrement mon front du myrte de Cythère ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 64, 155, *nec Caesaris dictatoris quemquam alium recepisse dorso equus traduntur, idemque similes humanis pedes priores habuisse, hac effigie locatus ante Veneris Genetricis aed em*, « On rapporte aussi que le cheval du dictateur César ne se laissa jamais monter par un autre, et qu'il avait les pieds de devant semblables à des pieds humains: c'est ainsi que cet animal est représenté devant le temple de Vénus Génitrix », Ovide, *Fastes*, IV, 13-15, Trad. H. Zehnacker, 2009, p. 118

⁹⁹⁷ Beaujeu, « Le frère de Quirinus », *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, 1974, p. 71-72 ; A Grandazzi, écrit que l'accord général qui faisait remonter les cabanes datées du VIII^e siècle av. J.-C. découvertes sur le Palatin, à la fondation de Rome et à sa première occupation avait été remis en cause par la découverte, sous l'emplacement de la maison de Livie, d'une tombe du dixième siècle avant notre ère car sa présence d'une tombe impliquait que le Palatin avait été occupé avant l'époque du légendaire Romulus, *La fondation de Rome, réflexion sur l'histoire*, 1991, p. 221.

δρύινον ὑπὲρ αὐτῶν ἀρτᾶσθαι, τότε οἱ ὡς καὶ ἀεὶ τοὺς τε πολέμιους νικῶντι καὶ τοὺς πολίτας σώζοντι ἐψηφίσθη

« Or on donne le nom de palais à la demeure de l'empereur, non qu'il lui ait été jamais attribué par une décision publique, mais parce que César habitait sur le Palatin, qu'il y avait son *pretorium*, et que sa maison emprunta un certain éclat à la montagne entière qui avait autrefois été habitée par Romulus ; et c'est pour cela aussi que, lors même que l'empereur loge autre part, sa résidence n'en prend pas moins le nom de palais »⁹⁹⁸.

La *Ficus Ruminalis*, marcotte⁹⁹⁹ du figuier des jumeaux, ne peut devenir indépendante qu'à partir du moment où elle est transportée par le prodige d'Attus Navius et doit attendre, pour acquérir cette indépendance, que le figuier du Palatin ne soit plus à même, compte tenu de sa situation près de la grotte du Lupercal, de représenter l'histoire politique de Rome. Cette indépendance de la *Ficus Ruminalis* tient aussi au fait que Romulus soit passé de l'adolescence à celui de représentant des citoyens romains et soit devenu le premier d'entre eux, le créateur des curies, celui qui sera appelé Romulus-Quirinus.

La *Ficus Ruminalis* qui, en première hypothèse, en tant que marcotte du figuier du Palatin, son pied mère, survit grâce à son alimentation par le suc du figuier des jumeaux¹⁰⁰⁰. Mais son rameau une sorte de pied-père, enfoncé dans la terre à côté de son pied-mère, peut être considéré, en deuxième analyse, comme une bouture. Les premiers Romains, issus du rassemblement d'hommes à l'Asyle, avaient formé un nouveau peuple qui revendiquait hautement son autonomie et son individualité. Ils étaient une bouture qui, issue du rameau d'un arbre souche, planté dans la terre, acquière, dès ce moment, le caractère d'une plante autonome en devenir.

Si le but du marcottage et du bouturage est le même, celui de créer une nouvelle plante¹⁰⁰¹, le rejet du pied mère conserve longtemps ses relations avec lui¹⁰⁰². La bouture du futur rejeton exige une coupure qui doit même être nette¹⁰⁰³ pour avoir

⁹⁹⁸ Dion Cassius, *Histoire romaine*, 53, 16, 5, Trad. E. Gros, 1865, p. 369

⁹⁹⁹ Parmi les techniques actuelles de multiplication de la *Ficus carica*, le marcottage pour multiplier les figuiers reste une des plus sûres. En effet, spontanément, les branches basses du figuier ont tendance à s'affaisser au cours du temps et, lorsqu'elles entrent au contact du sol, émettent des racines, Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 38

¹⁰⁰⁰ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, 2012, p. 231

¹⁰⁰¹ *hos natura modos primum dedit his genus omne siluarum furcicumque uiret nemorumque sacrorum. Sunt alii quos ipse uia sibi reppetit usus. Hic plantas tenero abscondes de corpore matrum deposuit sulcis, hic stirpes obruit aruo*, « Tels les moyens que la nature a d'abord procurés ceux qui font verdoyer toute la race des arbres forestiers des arbrisseaux et des bosquets sacrés. Il en est d'autres que l'expérience pas à pas a découverts. L'un détachant des boutures du corps tendre de leurs mères, les a déposés dans des sillons, l'autre enfouit en pleine terre des souches », Virgile, *Géorgiques*, I, 20-25, E. de Saint-Denis, 1982, p. 28

¹⁰⁰² *Itaque custodiemus, ut ex praedictis locis, quos humeros rustici uocant, semina legamus, ea tamen, quae attulisse fructum antea animaduertimus. Nam si fetu uacua sint, quamuis laudabilem partem uitis nihil censemus ad feracitatem conferre malleolo. Quare uitiosissima est eorum agriculturalum opinio, qui minimum referre credunt, quot uuas sarmentum habuerit, dum ex uite fertili lagatur et non ex duro trunco enatum, quod pampinarium uocant*, En conséquence nous ne négligerons pas de choisir nos marcottes sur les points dont nous avons parlé et que les paysans appellent épaulés, après toutefois avoir constaté qu'ils ont produit convenablement des fruits. S'il en était autrement, quoiqu'ils proviennent d'une partie estimable de la vigne, nous ne pensons pas qu'ils puissent, par cela seulement, donner de la fécondité au plant, Columelle, *De l'agriculture*, III,

¹⁰⁰³ *Tum ramos nouellos proceros et nitidos, quos comprehensos manus possit circumuenire, hoc est manubrii crassitudine, feracissimis arboribus adimito, et quam recentissimas taleas recidito, ita ut ne corticem aut ullam aliam partem, quam qua serra praeciderit, laedas. Hoc autem facile contingit, si prius uaram feceris et eam partem, supra quam ramum secaturus es, foeno aut stramentis texeris, ut molliter et sine noxa corticis taleae superpositae secentur*, « Alors coupez sur des arbres de jeunes branches droites et vigoureuses que la main puisse empoigner, c'est-à-dire qui soient de la grosseur d'un manche d'outil; pendant qu'elles sont fraîches, vous en ferez

une meilleure possibilité de développer ses racines, mais dépend, de façon analogue à la marcotte, du phénomène saisonnier et, pour avoir des chances de survie, doit être plantée encore bien verte avant de traverser des périodes climatiques défavorables¹⁰⁰⁴.

2 – Les rapports symboliques politique, guerrier et social de la *Ficus Ruminalis* avec les caractéristiques végétatives du figuier

2 - 1 – La *Ficus Ruminalis* au Comitium, un lieu politique

Si le Comitium fut à l'origine un espace royal et religieux car Numa y aurait eu sa maison, la *Regia*¹⁰⁰⁵, il devint le lieu central de la politique romaine. Son importance, rappelée par Varron, tenait à sa double signification religieuse et politique qui remontait probablement au tout début du VI^e siècle av. J.-C.¹⁰⁰⁶, issue de l'ancienne organisation gentilice décrétée par Romulus¹⁰⁰⁷. Le Sénat tenait ses séances sur le Comitium au sein de la curia, qui fut le lieu de rassemblement du peuple (ce qui correspondait au sens originel du mot formé de *cum-ire*, se rassembler¹⁰⁰⁸) :

Varron, *De la langue latine*, V, 155

Comitium ab eo quod coibant eo comitiis curiatis et litium causa. Curiae duorum generum: nam et ubi curarent sacerdotes res diuinas, ut Curiae Veteres, et ubi senatus humanas, ut Curia Hostilia, quod primus aedificauit Hostilius rex. Ante hanc Rostra: cuius id uocabulum, ex hostibus capta fixa sunt rostra. Sub dextra huius a Comitio locus substructus, ubi nationum

des boutures, en prenant garde de blesser l'écorce ni aucune autre partie que celle que la scie a tranchée », Columelle, *De l'agriculture*, V, 9, 2, Trad. M.-L. Dubois, 1945, p. 74

¹⁰⁰⁴ *Tertium genus seminis, quod ex arbore per surculos defertur in terram, si in humum demittitur, in quibusdam est uidentum ut eo tempore sit deplantum, quo oportet (id fit tum, antequam gemmare aut florere quid incipit); et quae de arbore transferas ut ea deplantes potius quam defringas, quod plantae solum stabilius, quo latius aut radices facilius mittit. Ea celeriter, antequam sucus exarescat, in terram demittunt, « Le troisième genre de semences, celle qui est transférée d'un arbre en terre par le moyen d'une marcotte, il y a certains cas, si on l'enfonce dans le sol où toutefois il faut prendre garde que la séparation de la marcotte du pied mère ait lieu au moment convenable – cela se produit avant que les bourgeons et les fleurs commencent à se former – et que la tige transplantée de l'arbre soit détachée plutôt que brisée car alors le plant a une base d'autant plus stable qu'il pousse plus largement et plus facilement ses racines. On l'enfonce rapidement en terre avant que la sève ne se dessèche ». Varron, *De l'agriculture*, I, 40, 4, Trad. J. Hurgon, 1978, p. 67*

¹⁰⁰⁵ Solin, 1, 5, *Ceteri reges quibus locis habitauerunt...Numa in colle primum Quirinali. Deinde propter aedem Vestae in Regia, quae adhuc ita appellatur*, « Nous dirons quels lieux habitèrent les autres rois...Numa habita d'abord le mont Quirinal, puis près du temple de Vesta, lieu qui s'appelle encore aujourd'hui Regia », Trad. A. Agnat, 1847, p. 31 ; ou encore Tacite, *Annales*, XV, 41, *Domum et insularum et templorum, quae amissa sunt, numerum inire haud promptum fuerit; sed uetustissima religione, quod Seruius Tullius Lunae, et magna ara fanumque, quae praesenti Herculi Arcas Euander sacrauerat, aedesque Statoris Iouis uota Romulo Numaeque regia, et delubrum Vestae cum Penatibus populi Romani, exusta* « Fixer le nombre des demeures, des îlots et des temples détruits [par Néron] ne serait pas aisé ; mais les plus antiques monuments de la religion, celui que Servius Tullius, avait dédié à la lune [sur l'Aventin], le Grand Autel et la chapelle consacrés à Hercule secourable par l'Arcadien Evandre [au S-O du Palatin], le temple de Jupiter Stator voué par Romulus [au N. du Palatin], le palais royal de Numa et le sanctuaire de Vesta avec les Pénates du peuple romain furent consumés », Trad. P. Wuilleumier, (1978), 1990, p. 167

¹⁰⁰⁶ Coarelli, *Il Foro Romano*, 1992, p. 225

¹⁰⁰⁷ Coarelli, *Il Foro Romano*, 1992, p.15

¹⁰⁰⁸ A. Ernout et A. Meillet notaient que Comitium ne désignait pas le fait de se rassembler mais le lieu du rassemblement souvent opposé à Forum car il avait fini par désigner l'assemblée elle-même, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 135

subsisterent legati, qui ad senatum essent missi. Is Graecostasis appellatus a parte, ut multa.

« Comitium, lieu où s'assemblait le peuple par curies ou pour le jugement des procès, de *coire* (aller ensemble). Il y avait deux espèces de curies, celles où les prêtres s'occupaient (*curarent*) des choses divines, comme les curies anciennes, et celles où le Sénat s'occupait des choses humaines, comme la curie Hostilienne, bâtie par le roi Hostilius. Devant cette curie sont les Rostres, ainsi nommés de *rostrum*, parce qu'on y plaça les éperons de navires pris sur les ennemis. A droite des Rostres en venant du comice est un lieu appelé, par synecdoque Grécostase, où les députés des nations étrangères attendent les audiences du sénat »¹⁰⁰⁹.

La *Ficus Ruminalis* qui fait corps avec le premier Comitium présentait pour G. Guillaume-Coirier la même image de longévité et de vitalité qui était renouvelée par ses rejetons. Dans la réalité quotidienne des Romains, lorsqu'un figuier sacré mourait¹⁰¹⁰ il était remplacé par un rejeton. Ce remplacement matérialisait la longévité et la prospérité et la puissance la vitalité de Rome¹⁰¹¹. Le Comitium était à la fois un centre politique de décision et un espace sacré par la *Regia*, la maison du roi¹⁰¹² parce que c'était à l'intérieur de la *Regia*, écrivait G. Dumézil, que les pontifes délibéraient et qu'étaient conservés les objets sacrés. La *Regia* symbolisait la double capacité de Rome d'être une puissance guerrière mise au service de la défense de la République et une puissance productive par ses biens fonciers en Italie et dans ses colonies. C'était, en effet, dans le temple de la *Regia*, le *sacrarium*¹⁰¹³, que les Romains conservaient la représentation de Mars sous la forme d'une lance, les *hasta Martis*¹⁰¹⁴ et que se trouvait aussi le *sacrarium* d'*Ops Consivia* dédiée à l'abondance car *Ops* était apparentée à *Consus*. La réunion dans le même espace de la chapelle d'*Ops* et celle de Mars, résumait, pour G. Dumézil, la fonction de roi qui, s'il relevait par ses rapports avec les dieux de la première fonction, ne pouvait négliger ni la guerre, ni la prospérité dans son royaume. Ces

¹⁰⁰⁹ Varron, *De la langue latine*, V, 155, Trad. M. Nisard, 1850, p. 503 ; F. Coarelli écrit à ce propos que c'était sur le Comitium que Romulus avait sollicité l'expertise des prêtres étrusques pour sanctifier la fondation de la cité ; les prêtres avaient préconisé de creuser une fosse, que Plutarque appelait *mundus* et dans laquelle furent jetées les prémices de la terre, Coarelli, *Il Foro Romano*, 1992, p. 224 ; Plutarque, *Vie de Romulus*, 11, 1-2 ; Chez Plutarque, *La vie de Romulus* constitue un véritable « hapax », ainsi l'écrit J.-P. Guilhembet, par rapport à *La vie de Thésée* rapportée par la tradition du fait de la localisation du rituel de fondation de Rome au Comitium avec le creusement du *mundus* où sont déposés des morceaux de terre de la patrie d'origine des nouveaux Romains. Cette tradition rapportée dans *La Vie de Romulus* était pour Plutarque l'affirmation d'un véritable synoecisme romain, « Les dirigeants et antiques et la ville dans *Les Vies parallèles* de Plutarque », *Pouvoir et territoire*, I, 2007, p.200

¹⁰¹⁰ *eodem anno Ruminalem arborem in comitio, quae octingentos et quadraginta ante annos Remi Romulusque infantiam texerat, mortuis ramalibus et arescente trunco deminutam, prodigii loco habitum est, donec in nouo foetus reuiresceret*

Eodem anno Ruminalem arborem in comitio, quae octingentos et triginta ante annos Remi Romulique infantiam texerat, « La même année (fin 58 ap. J.-C.), l'arbre Ruminal, au Comitium, qui - huit cent trente ans plus tôt - avait protégé Rémus et Romulus encore tout petits, perdit toute vigueur, ses branches mortes et son tronc desséché, ce qui fut considéré comme un présage jusqu'au moment où il reprit de la force et donna de nouveaux rejetons », Tacite, *Annales*, XIII, 58, Trad.P. Wuilleumier, 1990, p. 79

¹⁰¹¹ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992-1, p. 345

¹⁰¹² Dans la note 278, Tacite plaçait la *Regia* avec les temples et les chapelles, *Annales*, XV, 41

¹⁰¹³ Servius écrivait que le général avant de partir en guerre, entraînait dans le *sacrarium* de Mars pour agiter les boucliers et la lance du dieu lui-même, en prononçant les mots « Mars vigila », Servius, *Commentaires à l'Enéide*, VIII, 3, *Is qui belli susceperat curam, sacrarium Martis ingressus, primo ancilia commovebat, post hastam simulacri ipsius, dicens « Mars vigila »*

¹⁰¹⁴ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 183

deux composantes sont complémentaires et interdépendantes, et, poursuivait G. Dumézil, dans les plus anciens temps, la Rome naissante avait à assurer par la guerre la protection de l'*ager Romanus* contre les déprédations ennemies ce qui l'assurait, du même coup, du ravitaillement de la cité¹⁰¹⁵. Le couple divin Mars, *Ops Consivia* dans la *Regia* équivalait, selon F. Coarelli, au couple que formaient sur la terre le roi et la reine¹⁰¹⁶.

Le substantif *opes* et l'adjectif *opulentus* dérivés du nom d'Ops, selon L. Nadjo, exprimaient une notion de richesse de même que *opus*, *operari*, qui étaient employés dans le domaine agricole comme synonymes de journée de travail¹⁰¹⁷. Ops qui manifestait aux Opalia l'étalement au marché des richesses productives de Rome, par la situation de son *sacrarium* à la *Regia*¹⁰¹⁸, de même que Consus, créait, pour P. Pouthier, un ensemble architectural homogène avec Mars (et Jupiter). Même si Ops et Consus gardaient leurs identités propres, leur place à la *Regia*, rattachait leurs fonctions productives aux deux premières fonctions assurées par le roi, religieuse et guerrière¹⁰¹⁹.

La *Ficus Ruminalis*, au cœur de la représentation politique et sociale, reprenait symboliquement les valeurs attachées à Romulus, devenu roi et dieu protecteur de l'*ager Romanus* dans toutes ses dimensions religieuses, guerrières et productives.

2 – 2 -La symbolique guerrière de la *Ficus Ruminalis*

G. Guillaume-Coirier discerne dans la *Ficus Ruminalis* une image générique de longévité et de vitalité que les Romains perpétuaient à chaque renouvellement du figuier. Lorsqu'un figuier sacré mourait, les Romains¹⁰²⁰ le remplaçaient par un pied issu du pied-mère. Cette substitution matérialisait la longévité, la prospérité et la puissance de la vitalité de Rome¹⁰²¹. La *Ficus Ruminalis* qui faisait corps avec le

¹⁰¹⁵ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 185, 230

¹⁰¹⁶ Kardos, *Topographie de Rome*. V. II, 2003, p. 296 ; F. Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, 1975, p. 87

¹⁰¹⁷ Nadjo, *L'argent et les affaires à Rome des origines au IIe siècle avant J.-C.*, 1989, p. 437-438

¹⁰¹⁸ Des trois Regia successives bâties à Rome, la première *Regia* réellement identifiable au Palatin dans le dernier quart du VI^e siècle av. J.-C. (les traces de la première *Regia* seraient constituées par des restes d'un temple bâti sans doute au VII^e siècle av. J.-C.), contenait probablement, pour P. Pouthier, les deux chapelles de Mars et de Consus/Ops devant lesquelles se trouvait un autel à Jupiter, Junon, Janus ; P. Pouthier, considère que cette *Regia* n'était pas la maison du roi, son lieu de résidence, mais le bâtiment dans lequel le roi devait accomplir ses obligations sacrées. Ensuite la *Regia* fut transplantée au début de la République à l'extrémité Est du forum à côté du temple de Vesta reliée aux Comices par la via Sacra, et l'ensemble crée un nouveau centre civique, Pouthier, *Ops et la conception divine de l'abondance dans la religion romaine jusqu'à Auguste*, 1981, p. 63-64, 75

¹⁰¹⁹ Des trois Regia successives bâties à Rome, la première *Regia* réellement identifiable au Palatin dans le dernier quart du VI^e siècle av. J.-C. (les traces de la première *Regia* seraient constituées par des restes d'un temple bâti sans doute au VII^e siècle av. J.-C.), contenait probablement, pour P. Pouthier, les deux chapelles de Mars et de Consus/Ops devant lesquelles se trouvait un autel à Jupiter, Junon, Janus ; P. Pouthier, considère que cette *Regia* n'était pas la maison du roi, son lieu de résidence, mais le bâtiment dans lequel le roi devait accomplir ses obligations sacrées. Ensuite la *Regia* fut transplantée au début de la République à l'extrémité Est du forum à côté du temple de Vesta reliée aux Comices par la via Sacra, et l'ensemble crée un nouveau centre civique, *Ops et la conception divine de l'abondance dans la religion romaine jusqu'à Auguste*, 1981, p. 63-64, 75

¹⁰²⁰ *Eodem anno Ruminalem arborem in comitio, quae octingentos et triginta ante annos Remi Romulique infantiam texerat*, « La même année (fin 58 ap. J.-C.), l'arbre Ruminale, au Comitium, qui - huit cent trente ans plus tôt - avait protégé Rémus et Romulus encore tout petits, perdit toute vigueur, ses branches mortes et son tronc desséché, ce qui fut considéré comme un présage jusqu'au moment où il reprit de la force et donna de nouveaux rejetons », Tacite, *Annales*, XIII, 58, Trad.P. Wuilleumier, 1990, p. 79

¹⁰²¹ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 1992-1, p. 345

premier Comitium appartenait à ce centre, à la fois centre politique de décision et espace sacré par la *Regia*, la maison du roi¹⁰²². En effet, à l'intérieur de la *Regia*, les pontifes délibéraient et les objets sacrés y étaient conservés, écrivait G. Dumézil. La *Regia* symbolisait la double capacité de Rome d'être une puissance guerrière mise au service de la défense de la République et une puissance productive par ses biens fonciers en Italie et dans ses colonies. A l'intérieur du temple de la *Regia*, dans le *sacrarium Martis*¹⁰²³, les Romains conservaient la représentation de Mars sous la forme d'une lance, les *hasta* *Martis* ainsi que les *ancilia* sacrés¹⁰²⁴. Dans le temple de la *Regia*, se trouvait aussi le *sacrarium Opis Consiua* dédié à l'abondance. Le substantif *opes* et l'adjectif *opulentus* dérivés du nom d'Ops, selon L. Nadjo, exprimaient une notion de richesse de même qu'*opus*, *operari*, qui, dans le domaine agricole, étaient synonymes de journée de travail¹⁰²⁵. Pour G. Dumézil, la réunion dans le même temple de la chapelle d'Ops et de celle de Mars signifiait que, non seulement la déesse agissait « en tant qu'Abondance mise en réserve » et par conséquent relevait du domaine agricole, c'est-à-dire de la troisième fonction, mais que de sa proximité avec Mars, Ops relevait de la sphère politique qui intéressait les deux premières fonctions. Ops était « un des principaux ressorts de la vie commune » et, à ce titre, elle intéressait les affaires touchant le roi¹⁰²⁶. Si le roi relevait de la première fonction, représentant terrestre des dieux, il ne pouvait négliger ni la guerre, ni la prospérité dans son royaume. Ces deux composantes étaient complémentaires et interdépendantes, et, poursuivait G. Dumézil, dans les plus anciens temps, la Rome naissante avait à assurer par la guerre la protection de l'*ager Romanus* contre les déprédations ennemies. Les victoires de la cité assuraient, du même coup, son ravitaillement¹⁰²⁷. Le couple divin Mars, *Ops Consiua* dans la *Regia* équivalait, selon F. Coarelli, au couple que formaient sur la terre le roi et la reine¹⁰²⁸. Ainsi la *Regia*, à l'origine un centre des affaires religieuses qui relevait du roi ou de ses obligations sacrées¹⁰²⁹, juxtaposait des cultes que P. Pouthier rattache aux trois fonctions duméziennes, celle de souveraineté sacrée, de la guerre et de l'abondance¹⁰³⁰.

G. Dumézil ne rapportait pas directement les valeurs guerrières et productives de Romulus avec la *Ficus Ruminalis*. Cependant, la situation de l'arbre, devant la *Regia*

¹⁰²² Dans la note 278, Tacite plaçait la *Regia* avec les temples et les chapelles, *Annales*, XV, 41

¹⁰²³ Servius écrivait que le général avant de partir en guerre, entrait dans le *sacrarium* de Mars pour agiter les boucliers et la lance du dieu lui-même, en prononçant les mots « Mars vigila », Servius, *Commentaires à l'Enéide*, VIII, 3, *Is qui belli susceperat curam, sacrarium Martis ingressus, primo ancilia commovebat, post hastam simulacri ipsius, dicens « Mars vigila »*

¹⁰²⁴ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 183

¹⁰²⁵ Nadjo, *L'argent et les affaires à Rome des origines au IIe siècle avant J.-C.*, 1989, p. 437-438

¹⁰²⁶ Dumézil, *Fêtes romaines d'été et d'automne suivi de Dix questions romaines*, 1975, p. 295

¹⁰²⁷ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 185, 230

¹⁰²⁸ Kardos, *Topographie de Rome*. V. II, 2003, p. 296 ; F. Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, 1975, p. 87

¹⁰²⁹ Des trois *Regia* successives bâties à Rome, la première *Regia* réellement identifiable au Palatin dans le dernier quart du VI^e siècle av. J.-C. (les traces de la première *Regia* seraient constituées par des restes d'un temple bâti sans doute au VII^e siècle av. J.-C.), contenait probablement, pour P. Pouthier, les deux chapelles de Mars et de Consus/Ops devant lesquelles se trouvait un autel à Jupiter, Junon, Janus ; P. Pouthier, considère que cette *Regia* n'était pas la maison du roi, son lieu de résidence, mais le bâtiment dans lequel le roi devait accomplir ses obligations sacrées. Ensuite la *Regia* fut transplantée au début de la République à l'extrémité Est du forum à côté du temple de Vesta reliée aux Comices par la via Sacra, et l'ensemble crée un nouveau centre civique, Pouthier, *Ops et la conception divine de l'abondance dans la religion romaine jusqu'à Auguste*, 1981, p. 63-64

¹⁰³⁰ Ops Consiua avait des liens étroits avec Vesta du fait que la *Regia* et le temple de Vesta se trouvaient à proximité et qu'au Opiconsuia, c'était le pontifex maximus des vestales qui officiait, Pouthier, *Ops et la conception divine de l'abondance dans la religion romaine jusqu'à Auguste*, 1981, p. 64-65

créait un ensemble cohérent avec les deux *sacraria* : celui de Mars, père de Romulus qui ne rendait pas honneur au dieu après ses victoires mais à Jupiter car Mars était le dieu du combat violent de la guerre qui restait le combattant pour le héros contre les fléaux ennemis¹⁰³¹. Or ces victoires de Romulus combattant étaient un préalable à sa prétention de régner sans partage et d'accéder au titre de *rex* ; Quant au *sacrarium* d'Ops qui manifestait aux *Opalia* l'étalement des richesses productives de Rome sur le marché faisait l'objet des rituels exclusifs des vestales avec le grand pontife et qui, seules, pouvaient pénétrer dans le *Sacrarium Opis Consivia*¹⁰³².

La spécificité très ancienne de l'édifice de la *Regia*, par sa situation sur le Forum et en regroupant des cultes liés aux trois fonctions duméziliennes, était une manifestation de la sacralisation de la cité. La *Ficus Ruminalis*, sur le Forum où les Romains lui rendaient hommage, était lié aux fonctions comitiales de Romulus-roi, protecteur de l'*ager Romanus*. Varron qui tentait d'expliquer les termes du calendrier « *Q. R.C. F.* » et, notamment le passage dans la même journée d'une période néfaste à une période faste, plaçait dans cette seconde période la présidence des comices par le roi. A. Magdelain voit dans la réunion de ces comices, celle, biannuelle obligatoire des comices curiates qui « permettaient au peuple de tester »¹⁰³³, Varron reliait le pouvoir du roi à une personne spécifique, le *rex sacrorum*, que les auteurs contemporains envisagent comme le prêtre de Janus aux temps archaïques qui détenait les *sacra publica* :

Varron, *De la langue latine*. VI, 4, 31

Dies qui uocatur sic : Quando rex comitiauit, fas, is dictus ab eo quod eo die rex sacrificio ius dicat ad comitium, ad quod tempus est nefas, ab eo fas: itaque post id tempus lege actum saepe.

Le jour qu'on appelle *Quando rex comitiauit, fas*, a tiré son nom de ce que, ce jour-là, le roi des sacrifices se rend aux comices, et que, pendant ce temps seulement, le travail est interdit ; et, en effet, l'action de la justice a souvent repris son cours dans la même journée.¹⁰³⁴

G. Dumézil voyait une différence importante entre les fonctions d'Ops et de Consus, Ops fêtée le 25 août lors des *Ops Consivia*, puis le 19 décembre lors des *Opalia*, Consus était honoré le 21 août lors des *Consualia* et le 15 décembre. Le rôle de Consus restait le même au printemps et en hiver : au printemps, il était chargé de la bonne conservation et de la protection des grains par l'engrangement et, en hiver, le dieu continuait à surveiller la bonne santé des grains cachés pendant l'été dans les réserves et qui servaient pendant l'hiver à la nourriture du bétail. En revanche, Ops, qui veillait aussi à la conservation des grains au printemps, en hiver, lors du désengrangement des grains pour la nourriture et pour les plantations, la déesse se chargeait de veiller sur les semis, c'est-à-dire qu'elle était

¹⁰³¹ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 246-247

¹⁰³² *Opeconsivia dies ab dea Ope Consivia, cuius in regia sacrarium, quod adeo artum, eo praeter uirgines Vestales et sacerdotem publicum introeat*, « Opeconsivia, jour consacré à Ops, qui avait un sanctuaire dans le palais royal, ce qu'on avait fait pour qu'il n'y entrât que les vestales et le prêtre public », Varron, *De la langue latine*, VI, 3, 21, Trad.M. Nisard, 1858, p. 511 ; G. Dumézil, *Fêtes romaines d'été et d'automne suivi de Dix questions romaines*, 1975, p. 64-65

¹⁰³³ Magdelain, «Quando rex comitiauit fas», Ed. École Française de Rome, Coll. *Jus imperium auctoritas*. Études de droit romain, Rome, 1990. p. 271-277, p. 273-274

¹⁰³⁴ Varron, *De la langue latine*. VI, 4, 31, Trad. M. Nisard, 1850, p. 513

« L'Abondance tout court, circulante ». Ops ne veillait plus en hiver sur la garde des grains mais veillait à leur étalage sur le marché qui témoignait ainsi de l'abondance des récoltes d'août. G. Dumézil constatait un parallélisme entre les deux rôles d'Ops, celui d'*Ops Consivia* en été, celui de l'abondance conservée, accumulée et en hiver, celui de l'abondance libérée, et les rôles de Mars, enfermé dans un *sacrarium* en attendant la saison guerrière, les deux divinités desservies par les vestales¹⁰³⁵.

La fonction d'*Ops Consivia* lors des *Opiconsivia* le 25 août et sa place dans la Regia en haut du Palatin dans le *pomerium*, en faisaient la gardienne de l'abondance des habitants de Rome alors que l'autel de Consus était souterrain situé au pied du Grand Cirque¹⁰³⁶. Mais de même que les *Opiconsivia*, les *Consualia* qui fêtaient le dieu dans son sanctuaire près du *Circus Maximus*, étaient intimement mêlées à la fondation de Rome¹⁰³⁷. La légende racontait que ce fut pendant une de ces fêtes célébrées entre les Romains et les Sabins que Romulus enleva les Sabines¹⁰³⁸.

L'enlèvement des Sabines avait une des démonstrations de l'esprit politique de Romulus et avait donné à Rome un essor démographique grâce auquel la cité avait assis son autorité sur les peuples voisins et avait ainsi garanti sa prospérité¹⁰³⁹, Lors de leur rapt, l'autre dieu qui intervint à côté de Consus avait été Mars Gradivus qui, aux dires d'Ovide, oeuvrait alors pour faire œuvre de pais contrairement à son rôle habituel de dieu de la guerre, et avait suggéré à Romulus de faire la guerre aux cités voisines de Rome qui refusaient de partager leurs femmes :

Ovide, *Fastes*, III, 193-199

Cum pare quaeque suo coeunt uolucresque feraeque / atque aliquam de qua procreet anguis habet. Extremis dantur conubia gentibus: at quae / Romano uellet nubere nulla fuit. / Indolui patriamque dedi tibi, Romule, mentem. / "tolle preces", dixi "quod petis arma dabunt." / Festa parat Conso

« Oiseaux et animaux sauvages peuvent s'unir, chacun à la compagne de son espèce ; même le serpent trouve avec qui procréer. Aux populations les plus frustes est accordé le mariage : le Romain pourtant, ne trouvait personne qui voulût l'épouser. Je [Mars] m'en affligeai et j'insufflai en toi, Romulus, l'esprit

¹⁰³⁵ Dumézil, *Idées romaines*, (1969), 1980, p. 299

¹⁰³⁶ *Τὴν δὲ τότε ὑπὸ Ῥωμύλου καθιερωθεῖσαν ἑορτὴν ἔτι καὶ εἰς ἐμὲ ἄγοντες Ῥωμαῖοι διετέλουν Κωνσουάλια καλοῦντες, ἐν ἧ βωμῶς τε ὑπόγειος ἰδρυμένος παρὰ τῷ μεγίστῳ τῶν ἵπποδρόμων περισκαφείσης τῆς γῆς θυσίαις τε καὶ ὑπερπύροις ἀπαρχαῖς γεραίρεται, καὶ δρόμος ἵππων ζευκτῶν τε καὶ ἀζευκτῶν ἐπιτελεῖται. Καλεῖται δὲ ὁ θεός, ᾧ ταῦτ' ἐπιτελοῦσι, Κῶνσος ὑπὸ Ῥωμαίων, « Les Romains ont continué à célébrer jusqu'à [son] époque la fête instituée par Romulus en cette occasion [le rapt des Sabines] et qu'ils l'appelaient les *Consualia* On met au jour, en le dégageant de la terre, un autel souterrain situé près du *Circus Maximus* et on l'honore par des prémices et des sacrifices qu'on fait brûler ; et il y a des courses de chevaux attelés aux chariots et de chevaux seuls. Les Romains appellent Consus le dieu auquel on rend ces hommages », Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 31, 2*

¹⁰³⁷ E. Pottier plaçait pourtant avant tout Consus parmi les divinités agrestes, protectrices de l'agriculture honorées par les bergers et les cultivateurs qui avaient entouré l'enfance du fondateur de Rome, E. Pottier, « Consus », Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, T. 4, (1892), (1892), 1904, p. 1484

¹⁰³⁸ *Festa parat Conso. Consus tibi cetera dicet, / illa facta die dum sua sacra canet, « Il prépare la fête pour Consus. Consus te racontera le reste de l'histoire au jour où tu chanteras sa cérémonie », Ovide, Fastes, III, 199-200, Trad. R. Schilling, 1992, p. 70 ; Voir aussi Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, II, 4, 4*

¹⁰³⁹ Qui renvoie, selon l'interprétation de G. Dumézil, à la troisième fonction, d'autant que le rapt s'était effectué au cours de la fête rurale de Consus, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 22, 266

de ton père. – Laisse les prières – dis-je, - ce que tu demandes te sera donné par les armes »¹⁰⁴⁰.

Les patriciens honoraient les trois divinités Jupiter, Mars et Romulus-quirinus qui composaient la triade pré-capitoline et conservaient leur sens ancien de souveraineté et de puissance guerrière. Les plébéiens honoraient Cérès, la grande déesse de l'agriculture, notamment des productions céréalières et qui remplaçait Quirinus dans la troisième fonction car Quirinus avait évolué vers les deux seules premières fonctions. Le remplacement de Quirinus par Ops dans une triade parallèle à la triade canonique, s'était mis en place une autre triade dans laquelle Quirinus, sous couvert de Romulus, était remplacé par Ops, ne modifiait pas la place des deux divinités dans la hiérarchie divine puisque ils étaient toutes deux des divinités archaïques de même rang.

Au tournant du IV^e siècle av. J.-C. la figure d'Ops, de même que celle de la *Ficus Ruminalis* assurent aux deux divinités de pouvoir personnifier les trois fonctions duméziliennes. Nous avons déjà noté que leur place dans ou devant la *Regia* répondait aux deux premières fonctions de l'antique triade pré-capitoline, Jupiter, Mars et Romulus-quirinus, la souveraineté et la puissance guerrière. Nous avons vu d'une part, que le sacrarium d'Ops était uniquement desservi par les vestales, gardiennes de la cité¹⁰⁴¹. D'autre part que la *Ficus Ruminalis* matérialisait les valeurs guerrières de Romulus, fils de Mars, victorieux au combat, protégé par le dieu dont le sacrarium était aussi dans la maison du roi à la *Regia*. L'arbre matérialisait également les valeurs politiques de Romulus qui avait su donner aux Romains les premières lois qui organisaient leurs rapports internes et externes. L'habileté de Romulus à être un législateur et un organisateur de la société accentuait encore son assimilation à Quirinus, car, soulignait G. Dumézil, Quirinus pacifique ne patronnait pas un groupe social « exclu du service de la guerre », opposé à un groupe spécifiquement occupé à la guerre, mais patronnait des Romains qui, suivant les saisons, adoptaient deux comportements, un militaire et un civil dirigé alors vers la production¹⁰⁴². Parmi les cérémonies adjointes aux *Ambarvalia* destinées à Dea Dia des Frères Arvales, celle qui concernait Mars comprenait un chant adressé au dieu dans sa deuxième fonction afin qu'il s'abstienne de déclencher la guerre et de ruiner ainsi les Romains pour leur permettre des récoltes abondantes. Mars, dieu de la guerre, qui interdisait l'entrée sur l'*ager Romanus* des forces ennemies veillait en temps de paix à ce que les frontières ne soient pas violées¹⁰⁴³ et, à la période augustéenne, les auteurs anciens qui avaient fondu

¹⁰⁴⁰ Ovide, *Fastes*, III, 193-199, Trad. R. Schilling, 1992, p. 70 ; R. Schilling indique dans ses «Notes» que Gradius fut assimilé à *gradior* sans qu'on puisse déterminer son origine, verbe (*gradio, gressus, gradi*) que le dictionnaire traduit par « marcher, s'avancer »

¹⁰⁴¹ « IGNARUM ADLOQUITUR aut praesentiae suae ignarum, aut quod e navibus nympphae factae sunt. VIGILASNE DEUM GENS AENEA VIGILA verba sunt sacrorum; nam virgines Vestae certa die ibant ad regem sacrorum et dicebant 'vigilasne rex? vigila'. quod Vergilius iure dat Aeneae, quasi et regi et quem ubique et pontificem et sacrorum inducit peritum. et bene primo interrogat, deinde quod vigilat, approbat. « deum » autem « gens » propter « dis genite » et « geniture deos », *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, X, 228, G. Thilo, H. Hagen.1881, p. 86

¹⁰⁴² Pour G. Dumézil, Quirinus était la représentation de Mars vigilant du temps de paix, lorsque les Romains, libres des servitudes de la saison guerrière, se consacraient à la production Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 139, 272

¹⁰⁴³ G. Dumézil analysait la prière du paysan à Mars Silvanus comme une demande de protection des limites de ses champs et de surveillance armée des fléaux naturels qui pourraient les frapper, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 139 ; *Votum pro bubus. Votum pro bubus, uti valeant, sic facito. Marti Silvano in silva interdus, in capita singula boum uotum facito farris adorei libras III et lardi IV S et pulpae P- IV S, uini* « Faites ainsi

Romulus après son apothéose dans la figure de Quirinus, avaient transformé Romulus en un gardien type du gardier armé qui veillait sur le territoire¹⁰⁴⁴.

L'image de Quirinus d'un dieu politique, un Mars vigilant de la paix, représentant des *Quirites*¹⁰⁴⁵, se double de son ancienne fonction, celle d'être un dieu agraire qui, indique D. Briquel, était l'affaire aussi de divinités plus spécialisées telles Ops, et des déesses de la liste des dieux de Titus Tatius¹⁰⁴⁶ et qui, à l'instar de Vesta, était une des manifestations de la Terre mère rattachée à la troisième fonction¹⁰⁴⁷.

Varron, *De la langue latine*, V, 10, 74

«Et arae Sabinum linguam olent, quae Tati regis voto sunt Romae dicatae: nam, ut annales dicunt, vovit *Opi, Florae, Vedio, Iovi Saturnoque, Soli, Lunae, Volcano* et *Summano*, itemque *Larundae, Termino, Quirino, Vortumno, Laribus, Dianae Lucinaeque*. E quis nonnulla nomina in utraque lingua habent radices, ut arbores quae in confinio natae in utroque agro serpunt»

Les autels élevés à Rome par le roi Tatius portent également des noms qui sentent la langue des Sabins. On voit, en effet, dans les annales, qu'il en éleva à Ops, à Flore, à Vedio, Jupiter et Saturne, au Soleil, à la Lune, à Vulcain, à Summanus, à Larunda, à Terminus, à Quirinus, à Vertumne, aux Lares, à Diane et Lucine. Quelques-uns de ces noms tiennent des deux langues, comme des arbres plantés sur les confins de deux héritages mêlent et entrelacent leurs racines. Le nom de Saturne, en effet, peut avoir dans notre langue une autre cause que dans celle des Sabins; ainsi de Diane et des autres divinités dont j'ai parlé plus haut¹⁰⁴⁸.

Lorsque G. Dumézil appliquait à la carrière de Romulus le schéma trifonctionnel, il considérait que Romulus était passé successivement de la troisième à la deuxième fonction puis à la première fonction¹⁰⁴⁹. Ce schéma peut, nous semble-t-il, n'est pas aussi clair car, dans sa fonction de roi avant son apothéose qui relève aussi de la première fonction est aussi pour tous les Romains un gage de survie, de protection et de prospérité et Romulus ne pouvait accéder à la royauté sacrée qu'en exerçant la violence qui lui a donné le pouvoir et qu'il a ensuite assis sur une légitimité politique¹⁰⁵⁰.

l'offrande pour les bœufs, afin qu'ils se portent bien : à Mars, à Silvanus, dans la forêt de jour, pour chaque bœuf, faites une offrande : trois livres de blé amidonnier, quatre livres et demie de lard, quatre livres et demie de viande, trois setiers de vin ; qu'il soit permis de mettre ces ingrédients dans un seul récipient et qu'il soit permis aussi de verser du vin dans un seul récipient », Caton, *De rustica*, 92, 83, Trad. R. Goujard, 1975, p. 64

¹⁰⁴⁴ Après le ravissement dans les airs de Romulus, sa déification avait une signification guerrière et politique qui était mise en évidence par le moment de son apothéose, celui où Romulus tenait une assemblée lors d'un recensement militaire ; *His immortalibus editis operibus cum ad exercitum recensendum contionem in campo ad Caprae paludem haberet, subito coorta tempestas cum magno fragore tonitribusque tam denso regem operuit nimbo ut conspectum eius contioni abstulerit; nec deinde in terris Romulus fuit*, « Après ces immortels travaux, un jour que, pour passer en revue ses troupes, il tenait une assemblée dans la plaine au marais de la Chèvre, soudain éclata un orage accompagné de violents coups de tonnerre. Le roi fut enveloppé d'un nuage si épais qu'il disparut aux regards de l'assemblée », Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 16, 1, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 57

¹⁰⁴⁵ Dumézil, *Idées romaines*, (1969), 1980, p. 183-184

¹⁰⁴⁶ Briquel, « Remarques sur le dieu Quirinus », *Revue belge de philologie et d'histoire*, Coll. Antiquité, T. 74-1, 1996, p. 99-120, p. 108

¹⁰⁴⁷ P. Lambrechts, « Consus et l'enlèvement des Sabines », *L'antiquité classique*, T. 15- 1, 1946. p. 61-82, p. 78

¹⁰⁴⁸ Varron, *De la langue latine*, V, 10, 74, Trad. M. Nisard, 1850, p. 489

¹⁰⁴⁹ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 266-267,

¹⁰⁵⁰ *quae ita sancta generi hominum agresti fore ratus, si se ipse uenerabilem insignibus imperii fecisset, cum cetero habitu se augustiorem, tum maxime lictoribus duodecim sumptis fecit*, « Mais il comprit que, pour les [les

Consus partageait son autel souterrain au Grand Cirque avec Cérès. Par leur proximité, les deux divinités embrassent la totalité du processus végétatif des végétaux productifs, et notamment des céréales. Le patronage de Cérès, en effet, concernait uniquement la plante enterrée ou poussée et s'étendait des semailles à la promesse de la moisson. Ops et Consus, s'occupaient de la plante arrivée à maturité, lorsque le grain récolté était remis pour sa conservation. La seconde fonction d'Ops, différente de celle de Consus, de la remise des grains en circulation pour la nourriture ou les semis, rejoint ainsi la première fonction de Cérès des semailles et de la germination des grains. Il y a donc une grande complémentarité entre les fonctions de ces trois divinités qui, dans ce registre appartiennent à la troisième fonction.

Le rite du *sacrum anniversarium Cereris* dédié à Cérès qui se déroulait au mois d'août et pour lequel les Romains offraient à la déesse les prémices des fruits et des épis de blé¹⁰⁵¹ est un exemple de la complémentarité des rôles de Cérès et de Consus dans la globalité du cycle végétatif. G. Dumézil a fait observer que les mises en réserve du cultivateur sous la protection d'Ops et de Consus au mois d'août, ne concernaient pas seulement les céréales mais aussi les légumes et les fruits¹⁰⁵². Parmi ces fruits qui se prêtent à la conservation, la figue à Rome comme en Grèce a fait l'objet d'une sorte de vénération, symbole de la fécondité de la terre¹⁰⁵³. Dans la comédie d'Aristophane « Ploutos » qui exposait la misère des paysans à la fin de la guerre du Péloponnèse, la mise en réserve des figues, une fois séchées, était gage d'une abondance et d'une prospérité disparue¹⁰⁵⁴.

La figue, écrit M. M. Mactoux, qu'on récolte l'été à l'époque des moissons ou à l'époque des vendanges, « transcende les oppositions saisonnières et mythologiques »¹⁰⁵⁵.

D'été ou d'automne, la figue, considérée comme un cadeau divin parce qu'elle était l'archétype de l'abondance totale et entière, se prêtait au séchage pour être confiée

lois] rendre sacrées à ces hommes grossiers, il devait lui-même inspirer le respect par les marques extérieures de son autorité il s'entoura d'un appareil imposant et prit notamment douze licteurs. D'aucuns pensent qu'il adopta en cela le nombre des oiseaux qui lui avaient présagé la royauté. », Tite-Live, *Ab Urbe condita*, I, 8, 2, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 31

¹⁰⁵¹ *Festa piae Cereris celebrabant annua matres / illa, quibus niuea uelatae corpora ueste/ primitias frugum dant spicea serta suarum*, « Les mères de famille célébraient pieusement les fêtes annuelles de Cérès où, vêtues d'étoffes blanches comme la neige, lui offrent des guirlandes d'épis, prémices de leurs récoltes », Ovide, *Métamorphoses*, X, 431-433, Trad. G. Lafaye, (1928), 1989, p. 136

¹⁰⁵² Dumézil, *Idées romaines*, (1969), 1980, p. 293

¹⁰⁵³ *εύφημειν χρη και την νύμφην έξω τινά δεύρο κομίζειν / δᾶδᾶς τε φέρειν, και πάντα λεών συγχαίρειν κάτχορευειν. / και τὰ σκεύη πάλιν ές τόν άγρόν νυνη χρη πάντα κομίζειν / όρχησαμένους και σπεισαντας και 'Υπέρβολον έξελάσαντας, Χορός/ κάπευξαμένους τοίσι θεοίσιν / διδόναι πλουτον τοίς Έλλησιν, / κριθάς τε ποιειν ήμᾶς πολλάς / πάντας όμοίως οίνόν τε πολύν, / σύκά τε τρώγειν*, « Qu'on se recueille, qu'on fasse sortir ici l'épousée, qu'on porte des torches, que le peuple entier s'associe à notre joie, et à nos acclamations, C'est le moment de rapporter aux champs tous nos outils, après avoir fait des libations, chassé Hyperbolos et prié les dieux de donner la richesse aux Hellènes, de nous accorder à tous pareillement de l'orge en quantité, du vin à foison, et des figues à croquer », Aristophane, *La paix*, 1316-1319, Trad. V. Coulon, (1925), 1985, p. 155

¹⁰⁵⁴ *Op. Cit.* p. 33, [Mercure] « Oui, auparavant j'avais dès le matin, chez les cabaretières, toutes sorte de bonnes choses : gâteaux au vin, miel, figues, enfin tout ce dont il convient de régaler Mercure. Mais à présent, mourant de faim, je me repose les jambes croisées », Aristophane, *Ploutos*, 1058-1060, Trad. E. Talbot, 1897, p. 163

¹⁰⁵⁵ Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1991, p. 58

aux bons soins d’Ops et de Consus¹⁰⁵⁶. Celles d’automne, les plus communes et les mieux à même d’être stockées, conviennent au cycle saisonnier de Consus car, récoltées entre septembre et octobre, les mois des semailles, après leur séchage, les figes pourront être conservées jusqu’à l’arrivée des figes-fleurs du printemps récoltées entre la mi-juin et juillet¹⁰⁵⁷. Les figes de printemps, moins aptes à la conservation, répondent plus spécifiquement à Ops car, lorsque, au mois de décembre, la déesse était honorée aux *Consiua* c’était déjà le moment où les grains enfouis promettaient de sortir et le retour des productions mises à la garde de Cérés. Les grains ou des fruits ensilés sous le patronage d’*Opis Consiua* enfermée dans « le secret de la maison du roi », écrivait G. Dumézil, lorsqu’ils étaient délivrés progressivement sous la surveillance d’Ops qui avait quitté son statut solennel d’*Opis Consiua*, manifestaient la présence de la déesse dans la « pleine vie sociale, au marché »¹⁰⁵⁸.

Varron exprimait l’adéquation entre les saisons de commercialisation des deux variétés de figes et leurs moments de récolte. Le paysan avait intérêt à écouler la fige d’automne lorsque les produits frais étaient rares ou lors de difficultés économiques ou politiques :

Varron, *Economie rurale*, I, 69, 1

Alia enim, quae manere non possunt, antequam se commutent, ut celeriter promas ac uendas; alia, quae seruari possunt, ut tum uendas, cum caritas est. Saepe enim diutius seruata non modo usuram adiciunt, sed etiam fructum duplicant, si tempore promas.

« les unes en effet qui ne peuvent se garder, veiller à ce qu’elles sortent promptement et soient vendues avant de s’altérer, d’autres qui peuvent se conserver, veiller à ce qu’on les vende quand les prix sont hauts »¹⁰⁵⁹.

2 – 3 -La *Ficus Ruminalis* et la construction d’un Etat

L’association des deux faits lors du rapt des Sabines, la guerre et la prospérité, avait représenté un apport d’énergie créatrice pour une société romaine menacée d’extinction. Ovide comparait l’espérance d’accroître le peuple romain avec le cycle saisonnier des arbres :

Ovide, *Fastes*, III, 229-240

Inde, diem quae prima mea est, celebrare Kalendas /Oebaliae matres non leue munus habent, / aut quia committi strictis mucronibus ausae / finierant lacrimis Martia bella suis ; / uel quod erat de me feliciter Ilia mater / rite colunt matres sacra diemque meum. /Quid quod hiems adoperta gelu tum denique cedit, / et pereunt lapsae sole tepente niues ; / arboribus redeunt

¹⁰⁵⁶ *Eorum si est multitudo, non minimam partem cibariorum per hiemem rusticis vindicant : nam pro pulmentario cedit, sicuti ficus, quae, quum arida seposita est, hiemis temporibus rusticorum cibaria adiuuat*, « Si elles sont en abondance [les pommes et les poires] elles fournissent une bonne partie de la nourriture aux paysans pendant l’hiver ; car elles tiennent lieu de mets comme les figes qui, sèches et mises en réserve contribuent à la nourriture des paysans pendant saison d’hiver. », Columelle, *Economie rurale*, XII, 14, Trad. J. André, 1988, p. 43

¹⁰⁵⁷ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 72

¹⁰⁵⁸ Dumézil, *Idées romaines*, (1969), 1980, p. 295

¹⁰⁵⁹ Varron, *De l’agriculture*, I, 69, 1, Trad. J. Heurgon, 1978, p. 86

detonsae frigore frondes, / uuidaque in tenero palmite gemma tumet ; / quaeque diu latuit, nunc, se qua tollat in auras, / fertilis occultas

« Depuis les mères Oebaliennes attachent une grande importance à la célébration des Calendes, du premier jour qui m'appartient. Est-ce parce qu'en osant s'interposer au milieu des épées nues, elles avaient, par leurs larmes, mis un terme aux combats de Mars, ou parce qu'Ilia u le bonheur d'être mère par les œuvres, que les mères honorent rituellement mon jour et ma cérémonie ? Et faut-il rappeler qu'alors l'hiver se retire enfin avec sa couche de glace et que les neiges disparaissent en fondant sous les tièdes rayons du soleil ? Aux arbres repoussent les feuilles que le froid avait enlevées et la sève fait gonfler le bourgeon sur le tendre sarment ; le grain longtemps caché sous terre est maintenant une pousse fertile qui trouve des chemins secrets pour se dresser dans l'air.»¹⁰⁶⁰.

La confirmation par Varron du lien entre Consus et le rapt des Sabines, montre l'importance religieuse de ce rite archaïque :

Varron, *De la langue latine*, VI, 20

Consualia dicta a Conso, quod tum feriae publicae ei deo, et in circo ad aram eius ab sacerdotibus ludi illi, quibus uirgines Sabinae raptae

« Les Consualia tirent leur nom de Consus parce que ce dieu a alors une fête publique et que les prêtres célèbrent dans le cirque, auprès de son autel, les jeux au cours desquels les jeunes Sabines furent enlevées »¹⁰⁶¹.

Tertulien expliquait le nom de Consus par une pseudo-étymologie avec le mot de *consilium* « conseil » et le rattachait à l'action guerrière de Romulus qu'avait été le rapt des Sabines :

Tertulien, *Contre les spectacles*, 5, 5,

quamquam et Consualia Romulo defendunt, quod ea Conso dicauerit deo, ut uolunt, consilii, eius scilicet, quo tunc Sabinarum uirginum rapinam militibus suis in matrimonia excogitauit,

« il est vrai qu'on revendique aussi pour Romulus les Consualia qu'il aurait voué à Consus, dieu, à ce qu'on prétend, du conseil de celui, apparemment qui lui donna l'idée d'enlever les Sabines pour les marier à ses soldats »¹⁰⁶².

G. Dumézil remarquait que les divinités d'origine sabine qui protégeaient, dans la tradition classique, Titus Tatius appartenaient à la troisième fonction, celle de la richesse et de la fécondité. Certaines de ces divinités de la troisième fonction, dont Ops, étaient mises en relation avec Quirinus et leur association dans l'enlèvement des Sabines avait eu pour résultat une unification sous un même vocable des deux peuples romains et sabins¹⁰⁶³

¹⁰⁶⁰ Ovide, *Fastes*, III, 229-240, Trad. R. Schilling, (1993), 2011, p. 72 ; R. Schilling précise que l'adjectif oebaliennes donné aux Sabines tire son origine de Oibalos, ancien nom du roi des Spartes qui passaient pour les ancêtres des Sabins, « Notes » p. 104

¹⁰⁶¹ Varron, *De la langue latine*, VI, 20, Trad. P. Flobert, 1985, p. 13

¹⁰⁶² Tertulien installait son autel dans la vallée du Grand cirque, *Contre les spectacles*, 5, 5, Trad. M. Turcan, 1986, p. 130

¹⁰⁶³ *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 25, 262

L'ensemble cohérent que représentait Mars, inspirateur du génie conquérant des Romains, et les divinités Consus et Ops qui, toutes les deux, furent l'image de la richesse, de la prospérité et un gage de la conservation de l'héritage génétique, se retrouve dans le mythe des nones Caprotines. En effet, la légende des nones correspondait aussi à une situation de mise en danger de Rome, menacée de famine par la coalition des Gaulois, des Latins et des Etrusques, et de façon comparable au rapt des Sabines, ce fut l'intervention d'une femme inspirée par Junon, symbole de la fertilité, qui permit aux Romains de gagner la bataille. Dans les deux cas, le ressort était celui de la force sexuelle des femmes qui perpétuaient l'espèce et préservaient le peuple romain. Ce qui ressort aussi de l'analogie des deux rites, c'est leur archaïsme commun ; la vieille déesse Tutela (ou Tutilina ou Tutelina) était classée parmi les *dii agrestes* et partageait avec Consus la même fonction de conservation des grains. Puis, par une association de noms, la déesse fut apparentée au Genius Tutela, le protecteur des lieux et des personnes, enfin elle fut assimilée à l'esclave-courtesane Tutela, libératrice de Rome célébrée aux nones Caprotines et substitut terrestre à Junon¹⁰⁶⁴.

La réunion topographique dans la Rome archaïque du figuier du Comitium, de la *Regia* historique, dont le temple de Vesta ou la *domus publica*, la demeure officielle du grand pontife¹⁰⁶⁵, étaient des bâtiments majeurs, figurait le centre du pouvoir politique, social et religieux de Rome. Cette proximité réaffirme l'appartenance de la *Ficus Ruminalis* aux *arboribus felices*. G. Guillaume-Coirier explique que le substantif *felicitas* appliqué à une branche prenait le sens de rameau issu d'un arbre fertile et que lui-même était aussi fertile. Ainsi la *Ficus Ruminalis*, prise dans le sens d'un rejeton du figuier du Palatin, était un figuier fertile, venu d'un figuier mâle qui lui avait apporté le germe nécessaire pour qu'elle soit elle-même productive.

De même que le figuier du Comitium était une *arbor felix*, la nouvelle branche de laurier tenue par le roi, les prêtres et le peuple¹⁰⁶⁶ réunis pour fêter le début de l'année, exprimait des vœux de réussite et de prospérité de Rome¹⁰⁶⁷. Les deux arbres, le laurier et le figuier, avaient à Rome un lien avec la composante grecque des Romains. C'est avec du laurier, du chêne, des couronnes de feuillages et de fleurs que Virgile ceignait la tête du dieu arcadien Pan¹⁰⁶⁸. ainsi dans les

¹⁰⁶⁴ J. A. Hild, « Tutela », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, T. V, 1904, p. 553

¹⁰⁶⁵ Suétone, « Vie de Jules César », 46, 1 ; la *Domus publica* située en haut de la voie Sacrée et qui était la maison du grand pontife sans doute d'après C. Ampolo, à partir du II^e siècle av. J.-C. avait été précédemment la maison du roi des sacrifices, « *Analogie e rapporti fra Atene e Roma arcaica. Osservazioni sulla Regia, sul Rex sacrorum e sul culto di Vesta* », *La Parola del Passato*, n°XXVI-141, 1971, p. 443-444.

¹⁰⁶⁶ *Neu dubites primae fuerint quin ante Kalendae / Martis, ad haec animum signa referre potes. / Laurea flaminibus quae toto perstitit anno / tollitur, et frondes sunt in honore nouae; // ianua tum regis posita uiret arbore Phoebi / ante tuas fit idem, Curia prisca, fores*, « Si on doutait que les calendes de Mars aient été jadis les premières, on pourrait prêter attention aux indices que voici : le laurier qui est resté toute l'année chez les flamines est enlevé et de nouveaux rameaux sont mis à la place d'honneur, c'est alors qu'à la porte du roi des sacrifices, verdoie l'arbre de Phébus qu'on vient d'y placer ; on fait de même devant ta porte, Ancienne Curie », Ovide, *Fastes*, III, 135-139, Trad. H. Le Bonniec, 1990, p. 79 ; le laurier dont était faite la couronne du vainqueur aux jeux pythiens, était inséparable à Rome de la coutume inaugurée par Auguste de porter une branche de laurier lors de la procession du triomphe ; voir Pline, *Histoire naturelle*, XV, 40, 135 ; Suétone, « Galba », *Vie des douze Césars*, VII, 1, 1-3

¹⁰⁶⁷ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992-1, p. 347

¹⁰⁶⁸ Virgile, *Bucoliques*, 10, 25

Géorgiques, l'emploi du mot *mater* pour évoquer le laurier pythien montre l'enchevêtrement des rôles de la Terre-mère et d'Apollon, dieu fondateur de cité :

Virgile, *Géorgiques*, II, 18-19

Etiam Parnasia laurus parua sub ingenti matris se subicit umbra

« de même le laurier du Parnasse, petit surgeon, grandit sous l'ombrage immense de sa mère »¹⁰⁶⁹.

G. Guillaume-Coirier remarque que Symmaque, dans un texte daté de 384 ap. J.-C., signalait les usages des étrennes par les Romains à une époque déjà tardive, ce qui rattachait le rite au gouvernement religieux, militaire et civil conjoint de Romulus et de Titus Tatius afin de démontrer la continuité exemplaire du pouvoir à Rome¹⁰⁷⁰ :

Symmaque, *Relations*, XV, 1

Ab exortu paene Urbis Martiae strenarum usus adoleuit auctore Tatio rege qui uerbebas felicis arboris ex luco Streniae anni noui auspices primus accepti, Domini Imperatores Valentiniane, Theodosi et Arcadi inlyti, uictores ac triumphatores semper Augusti. Nomen indicio est uiris strenuis haec conuenire uirtute atque ideo Vobis huiusmodi insigne deberi, quorum diuinus animus magis testimonium uigilantiae quam omen expectat

« Depuis presque les origines de la Ville de Mars, l'usage des étrennes s'est développé à l'initiative du roi Tatio qui le premier, Seigneurs Valentinien, Théodose et Arcadius, glorieux, vainqueurs et triomphants empereurs, Augustes à jamais, reçut pour bien inaugurer l'année nouvelle, les rameaux d'un arbre prospérant dans le bocage sacré de la vive *Strenia*¹⁰⁷¹. Le nom l'indique : ces étrennes conviennent à des hommes d'une vitalité virile et c'est pourquoi ce genre de distinction Vous est dû, Votre divin courage attendant moins le présage de sa vigilance que son attestation »¹⁰⁷².

En grèce, le même type de métaphores, l'arbre ou le rameau fertile, illustre l'expansion d'un peuple ou d'une cité et leurs principes religieux, politiques et sociaux. Ainsi le laurier avait servi à Pausanias pour illustrer l'expansion du culte d'Apollon dans tous les territoires de la Grèce :

Pausanias, *Périégèse*, X, 5, 9

ποιηθῆναι δὲ τὸν ναὸν τῷ Ἀπόλλωνι τὸ ἀρχαιότατον δάφνης φασί, κομισθῆναι δὲ τοὺς κλάδους ἀπὸ τῆς δάφνης τῆς ἐν τοῖς Τέμπεσι· καλύβης δ' ἂν σχῆμα οὗτός γε ἂν εἴη παρεσχηματισμένος ὁ ναός. δεύτερα δὲ λέγουσιν οἱ Δελφοὶ γενέσθαι ὑπὸ μελισσῶν τὸν

¹⁰⁶⁹ Virgile, *Géorgiques*, II, 18-19, Trad.E. de Saint-Denis, (1957), 1882, p. 20

¹⁰⁷⁰ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992-1, p. 346

¹⁰⁷¹ Varron plaçait un oratoire consacré à Strenia à l'entrée de la voie Sacrée et il précisait que les prêtres passaient devant cette chapelle pour se rendre à l'*arx* pour les sacrifices, Varron, *De la langue latine*, V, 47 : Augustin définissait la déesse Strenia par la phrase, *quae faceret strenuum*, déesse agissante et turbulente, *La cité de Dieu*, IV, 16

¹⁰⁷² Symmaque, *Relations*, XV, 1, Trad. J.-P. Callu, 2009, p. 98

ναὸν ἀπὸ τε τοῦ κηροῦ τῶν μελισσῶν καὶ ἐκ πτερῶν· πεμφθῆναι δὲ ἐς Ὑπερβορέους φασὶν αὐτὸν ὑπὸ τοῦ Απόλλωνος

« On dit que le temple le plus ancien qu'on érigea à Apollon dans cet endroit était en branches de laurier qu'on avait apportées de celui qui est à Tempé ; ce temple était sans doute en forme de cabane. Les Delphiens racontent que le temple fut construit une seconde fois par des abeilles qui le fabriquèrent avec de la cire et avec leur propres ailes ; et l'on prétend qu'Apollon l'envoya dans le pays des Hyperboréens »¹⁰⁷³.

Avant Pausanias, Hérodote, dans la relation d'un songe d'Astyage, le roi des Mèdes, confiait au cep de vigne le rôle d'évoquer à la fois la fertilité et le pouvoir politique d'extension territoriale :

Hérodote, *Histoires*, I, 108,

Συνοικεούσης δὲ τῷ Καμβύσῃ τῆς Μανδάνης, ὁ Ἀστυάγης τῷ πρώτῳ ἔτει εἶδε ἄλλην ὄψιν, συνοικεούσης δὲ τῷ Καμβύσῃ τῆς Μανδάνης, ὁ Ἀστυάγης τῷ πρώτῳ ἔτει εἶδε

« Dans la première année que Mandane vivait avec Cambyse, Astyage eut une autre vision : il lui sembla que du sexe de sa fille pourrait un cep de vigne et que cette vigne s'étendait sur toute l'Asie »¹⁰⁷⁴.

M. Detienne indique que, parmi les symbolismes multiples attachés à l'ombre de l'arbre qui s'étend sur le monde, deux étaient dominants : celui de la «solidarité qui lie le personnage royal à l'arbre qui porte des fruits » et celui de l'extension de la cité à l'extérieur de son royaume¹⁰⁷⁵. Dans le rêve de Xerxès, sa tête couronnée d'olivier lui avait semblé un présage favorable lorsque le roi projetait de conquérir la Grèce :

Hérodote, *Histoires*, VII, 19, 1

ὀρμημένῳ δὲ Ξέρξῃ στρατηλατέειν μετὰ ταῦτα τρίτῃ ὄψις ἐν τῷ ὕπνῳ ἐγένετο, τὴν οἱ μάγοι ἔκριναν ἀκούσαντες φέρειν τε ἐπὶ πᾶσαν γῆν δουλεύσειν τέ οἱ πάντας ἀνθρώπους. ἡ δὲ ὄψις ἦν ἡδε· ἐδόκεε ὁ Ξέρξης ἐστεφανῶσθαι ἐλαίης θαλλῶ, ἀπὸ δὲ τῆς ἐλαίης τοὺς κλάδους γῆν πᾶσαν ἐπισχεῖν, μετὰ δὲ ἀφανισθῆναι περὶ τῆ κεφαλῆ κείμενον τὸν στέφανον.

« Résolu à faire campagne, Xerxès eut en dormant une troisième vision que les mages, à qui on en fit part, jugèrent avoir trait au sort de toute la terre et signifier que tous les hommes seraient asservis au Roi. Voici quelle était cette vision : il sembla à Xerxès qu'il était couronné de feuillage d'olivier et que les rameaux de cet olivier couvraient la terre entière puis que la couronne posait sur sa tête disparaissait »¹⁰⁷⁶

¹⁰⁷³ Pausanias, *Périégèse*, X, 5, 9, Trad. E. Clavier, 1821, 286

¹⁰⁷⁴ Hérodote, *Histoires*, I, 108, 1, Trad. Ph.-E. Legrand, (1932), 1970, p. 133

¹⁰⁷⁵ Detienne, « L'olivier : un mythe politico-religieux », *Revue de l'histoire des religions*, 1970, p. 13

¹⁰⁷⁶ Hérodote, *Histoires*, VII, 19, 1, Trad. Ph.-E. Legrand, (1951), 1986, p. 19

2 – 4 - Du figuier mâle du Palatin à la *Ficus Ruminalis* femelle

La métaphore végétale de la *Ficus Ruminalis* qui avait servi à sa célébration au centre du Forum avait transformé, par sa transplantation, le figuier sauvage du Tibre, réputé stérile, en arbre fertile.

Le qualificatif de « sauvage » conférait aux arbres le désavantage d'être improductif, c'est-à-dire de ne pas garantir le mûrissement des figues.

C'était dans cette catégorie que Théophraste rangeait le caprifiguiier dont les caractéristiques végétatives ne lui permettaient pas de devenir un figuier domestique, productif :

Théophraste, *Recherche sur les plantes*, 1, 14, 4

« Ainsi le figuier et le caprifiguiier, l'olivier et l'oléaste, le poirier et le poirier sauvage, sans compter les variétés qui dans chacun de ces couples, se distinguent par leurs fruits et leurs feuilles, par leurs autres aspects et leurs parties constitutives »¹⁰⁷⁷.

Théophraste, *Recherche sur les plantes*, 2, 2, 4

« De la graine de figue ne sort aucune variété tout à fait domestique, rien qu'un caprifiguiier ou un figuier sauvage, souvent même de couleur différente : d'un figuier noir naît un figuier blanc et d'un blanc, un noir »¹⁰⁷⁸

Caton avait fait la même constatation que Théophraste du peu de fiabilité de la promesse d'une bonne maturation du figuier sauvage :

Caton, *De l'agriculture*, 94

Fici uti grossos teneant. Fici uti grossos teneant, facito omnia, quo modo oleae, et hoc amplius. Cum uer adpetet, terram adaggerato bene. Si ita feceris, et grossi non cadent, et fici scabrae non fient, et multo feraciores erunt.

« Pour que les figues ne tombent pas prématurément, procédez en tout comme pour les oliviers, et en outre à l'approche du printemps, buttez bien. Si vous procédez ainsi, les figues encore vertes ne tomberont pas, les figuiers ne deviendront pas galeux et seront beaucoup plus productifs »¹⁰⁷⁹.

Il n'est restait pas moins que le figuier du Palatin qui était un figuier mâle, avait une fonction fécondante indispensable à la production du figuier cultivé femelle ; Pline rendait compte de la double qualité du caprifiguiier, être de sexe mâle et posséder un pouvoir de fécondation :

Pline, *histoire Naturelle*, XV, 21, 79

caprificus uocatur e siluestri genere ficus numquam maturescens, sed quod ipsa non habet alii tribuens, quoniam est naturalis causarum transitus atque ut e putrescentibus gignatur aliquid.

¹⁰⁷⁷ Théophraste, *Recherche sur les plantes*, 1, 14, 4, Trad. S. Amigues, 1988, p. 42

¹⁰⁷⁸ Théophraste, *Recherche sur les plantes*, 2, 2, 4, Trad. S. Amigues, 1988, p. 47

¹⁰⁷⁹ Caton, *De l'agriculture*, 94, Trad. R. Goujard, 1975, p. 69

« On nomme caprifiguiier le figuier sauvage dont les figues ne mûrissent jamais, mais qui donne aux autres ce qu'il n'a pas lui-même, puisqu'on observe un transfert naturel des causes et que, comme de la pourriture, il naît ici quelque chose »¹⁰⁸⁰.

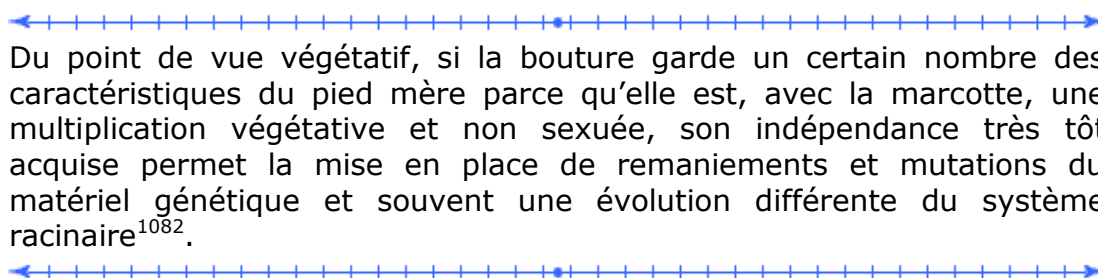
Pline avait argumenté la vigueur du figuier en montrant comment un bout de branche donnait naissance à un nouvel arbre :

Pline, *Histoire naturelle*, XVII, 27, 123

optime quidem, si vastiore ramo pali modo exacuto adigatur alte, exiguo super terram relicto capite eoque ipso harena cooperto.

« Mais il [le figuier] vient surtout très bien si, épointant une grosse branche en forme de pieu, on l'enfonce profondément en laissant au-dessus du sol une courte tête que l'on recouvre elle-même de sable »¹⁰⁸¹.

Le paradoxe du figuier du Comitium, marcotte ou bouture, venait de ce qu'il gardait dans ses racines, par ses feuilles et son suc, les mêmes caractères végétatifs que le figuier sauvage du Palatin, mais, par son indépendance, développait les qualités fructifères propres au figuier domestique greffé.



Plutarque avait relevé cette singularité du figuier cultivé dont les feuilles et le suc avaient l'amertume et l'âcreté du figuier sauvage mais qui développait des figues appréciées par leur goût sucré :

Plutarque, *Symposiaques*, V, 9, 1, 683F

Τίς ἡ αἰτία, δι' ἣν ἡ συκῆ δριμύτατον οὔσα δένδρον γλυκύτατον παρέχει τὸν καρπὸν ? τί δῆποτε πίων καὶ γλυκὺς οὕτως καρπὸς ἀπὸ δένδρου φύεται πικροτάτου· τῆς γὰρ συκῆς καὶ τὸ φύλλον διὰ τὴν τραχύτητα θρῖον ὠνόμασται, καὶ τὸ ξύλον ὀπῶδες ἐστίν, ὥστε καίόμενον μὲν ἐκδιδόναι δριμύτατον καπνὸν κατακαυθὲν δὲ τὴν ἐκ τῆς τέφρας κονίαν ῥυπτικωτάτην παρέχειν ὑπὸ δριμύτητος.

« Pour quelle raison le figuier, qui est un arbre si acerbe, produit-il un fruit particulièrement sucré ?

¹⁰⁸⁰ Pline, *histoire Naturelle*, XV, 21, 79, Trad. J. André, 1960, p. 46 ; J. André écrit dans ses « Notes », que le deux termes atque...aliquid s'expliquent par le fait que de l'impossibilité pour les figues des figuiers sauvages de parvenir à maturité ; les figues « pourrissent » en quelque sorte et c'est de cette pourriture que naîtront les insectes responsables de la fertilisation des figuiers « femelles »

¹⁰⁸¹ Pline, *Histoire naturelle*, XVII, 27, 123, Trad. J. André, 1960, p. 62

¹⁰⁸² J.-S. Walter, *Botanique systématique : une perspective phylogénétique*, Ed. De Boeck Université, Bruxelles, 2002

Columelle avait souligné l'utilité pratique de l'âcreté du suc du figuier qui agissait à l'égal d'un ferment pour faire cailler le fromage :

Columelle, *Economie rurale*, VII, 8, 2

Verum optimus caseus est, qui exiguum medicaminis habet. Minimum autem coagulum recipit sinum lactis argentei pondus denarii, nec dubium quin fici ramulis glaciatus caseus iucundissime sapiat

« Ordinairement, c'est avec de la présure d'agneau ou de chevreau qu'on le fait cailler, quoiqu'on puisse parvenir au même but avec la fleur du chardon sauvage, ou avec les semences du *cnicus*¹⁰⁸⁹, ou encore avec la sève laiteuse que rend le figuier, quand on pratique une incision à l'écorce d'un de ses rameaux verts »¹⁰⁹⁰.

3 - Deux hypothèses sur la différence de sexe du figuier du Palatin et du figuier du Comitium

Deux hypothèses complémentaires peuvent expliquer le changement de comportement végétatif du figuier du Palatin sauvage en celui d'un figuier cultivé au Comitium.

3 – 1 - La première hypothèse : la *Ficus Ruminalis*, un arbre productif symbole de la générosité de la terre romaine et sa conséquence sur le savoir-faire romain

La première, d'ordre symbolique, vient de la transplantation par Attus Navius du figuier du Palatin au Comitium qui déplaçait le figuier d'un lieu sauvage et peu propice pour être cultivé dans un lieu symbolique où Ops et Consus avaient une place éminente à côté de Mars. Aux côtés d'Ops, Consus et Mars, les autres divinités tels Vulcain ou Saturne qui prenaient aussi place sur le Comitium et dont les cultes qui remontaient à l'époque archaïque avaient perduré à la période classique, avaient également assumé des fonctions productives. Vulcain, à côté de son rôle dans la puissance du feu de et Saturne, à côté de son rôle de protection de la cité, ont été des dieux de la troisième fonction¹⁰⁹¹. La proximité de la *Ficus Ruminalis* avec ces divinités renforçait d'autant plus la représentation des fonctions productive et guerrière du figuier.

L'étymologie que donnait Varron de Saturne dont l'autel était abrité dans le sanctuaire de Vulcain au pied du Capitole, également situé à proximité du Lapis Niger et du temple de Janus, investissait le dieu de la troisième fonction. Varron rapprochait Saturne de *satus*, que le dictionnaire traduit par action de semer, prenant au pluriel la signification de semences et, au sens figuré, celui de génération, paternité :

Varron, *De la Langue latine*, V, 64, 1

Quare quod caelum principium, ab satu est dictus Saturnus, et quod ignis, Saturnalibus cerei superioribus mittuntur. Terra Ops, quod hic omne opus et

¹⁰⁸⁹ *Cnitus* appartient aux centaureés qui contiennent une dizaine de variétés ; c'est une plante annuelle qui pousse en Méditerranée orientale

¹⁰⁹⁰ Columelle, *De l'agriculture*, VII, 8, 2, Trad. M. Louis du Bois, 1845, p. 257

¹⁰⁹¹ Briquel, « Tarquins de Rome et idéologie indo-européenne : Tarquin l'Ancien et le dieu Vulcain ». *Revue de l'histoire des religions*, n° 215-3, 1998, p. 378

hac opus ad uiuendum; et ideo dicitur Ops mater, quod terra mater. Haec enim Terris gentis omnis peperit et resumit denuo, quae dat cibaria, ut ait Ennius. Quae quod gerit fruges, Ceres : antiquis enim quod nunc G C,
« Le ciel étant le principe de toutes choses, Saturne fut ainsi nommé de *satus* (génération, semence) ; et comme il est aussi le feu, on présente des cierges aux vieillards. La terre fut appelée *ops*, parce que tout travail se fait sur la terre, et qu'on a besoin d'elle (*opus*) pour vivre; et de là le nom de mère donné à Ops et à la Terre. La terre, en effet, suivant Ennius, enfante tous les animaux, les alimente, et les recueille, après la mort, dans son sein. Elle a été nommée Cérès, parce qu'elle porte des fruits (*gerit*), le C étant autrefois ce qu'est aujourd'hui le G »¹⁰⁹².

A. Ernout et A. Meillet constataient que la tradition romaine avait identifié Saturne, le plus ancien roi du Latium venu sous le règne de Janus, à Kronos, *Κρόνος*, ce qui s'était traduit dans l'étymologie populaire par le rapprochement d nom de *Saturnus* et de *satus*, dieu des semailles¹⁰⁹³. D. Briquel, qui juge cette étymologie populaire fantaisiste car la date de la fête principale de Saturne, le 17 décembre ne convenait pas aux ensemencements, avait été l'objet d'une élaboration secondaire relativement tardive mais reconnaît que la tradition a gardé le caractère agraire du dieu introducteur de l'économie rurale dans le Latium¹⁰⁹⁴. Virgile mettait en évidence le rôle pacificateur et organisateur d'une société rurale au temps de Saturne :

Virgile, *Enéide*, VIII, 319-327

Primus ab aethereo uenit Saturnus Olympo, / arma Iouis fugiens et regnis exsul ademptis. / Is genus indocile ac dispersum montibus altis / composuit legesque dedit Latiumque uocari / maluit, his quoniam latuisset tutis in oris. / Aurea quae perhibent illo sub rege fuere / saecula. Sic placida populos in pace regebat, / deterior donec paulatim ac decolor aetas / et belli rabies et amor successit habendi.

« Le premier qui vint fut Saturne, descendu de l'Olympe éthéré, fuyant les armes de Jupiter, exilé, déchu de sa royauté. Il réunit ces hommes indociles et dispersés sur les hautes montagnes, il leur donna des lois et choisit pour le pays le nom de Latium parce qu'il avait sur ces bords trouvé une retraite sûre »¹⁰⁹⁵.

Ce rôle primitivement agraire de Saturne, qu'il partageait avec Vulcain et Ops, concernait les mythes de fondation de Rome ce dont attestait, pour P. Pouthier, la situation d'Ops à la *Regia* qui lui donnait un aspect royal et qui avait la charge « talismanique » de la survie de la cité »¹⁰⁹⁶.

Dans une liste donnée par Varron, Ops, Saturne, Vulcain et Quirinus faisaient partie des divinités qui auraient été d'origine sabine, installées par Titus Tatius au

¹⁰⁹² Varron, *De la Langue latine*, V, 10, 64, Trad. M. Nisard, 1858, p. 487

¹⁰⁹³ Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), *sqq.* 1979, « Saturnus », p. 596

¹⁰⁹⁴ Briquel, « Jupiter, Saturne et le Capitole. Essai de comparaison indo-européenne », *Revue de l'Histoire des Religions*, n° 198-2, 1981, p. 143-144 ; voir Virgile, *Enéide*, VIII, 314,

¹⁰⁹⁵ Virgile, *Enéide*, VIII, 319-327, Trad. J. Perret, (1978), 199 », p. 130

¹⁰⁹⁶ Pouthier, *Ops et la conception divine de l'abondance dans la religion romaine jusqu'à Auguste*, 1981, p. 132

Capitole¹⁰⁹⁷. A côté d'Ops, divinité de la productivité agricole, notamment céréalière et représentante de la troisième fonction, Vulcain, en tant que dieu du feu, relevait de la deuxième fonction militaire ainsi que Quirinus à qui Romulus fut assimilé après sa mort¹⁰⁹⁸ :

Varron, *De la langue latine*, V, 74

Et arae Sabinum linguam olent, quae Tati regis uoto sunt Romae dedicatae: nam, ut annales dicunt, uouit Opi, Florae, Vedio, Ioui Saturnoque, Soli, Lunae, Volcano et Summano, itemque Larundae, Termino, Quirino, Vortumno, Laribus, Dianae Lucinaeque. E quis nonnulla nomina in utraque lingua habent radices, ut arbores quae in confinio natae in utroque agro serpunt: potest enim Saturnus hic de alia causa esse dictus atque in Sabinis, et sic Diana, de quibus supra dictum est,

« Les autels élevés à Rome par le roi Tatius portent également des noms qui sentent la langue des Sabins. On voit, en effet, dans les Annales, qu'il en éleva à Ops, à Flore, à Vedius, Jupiter et Saturne, au Soleil, à la Lune, à Vulcain, à Summanus, à Larunda, à Terminus, à Quirinus, à Vertumne, aux Lares, à Diane et Lucine. Quelques-uns de ces noms tiennent des deux langues, comme des arbres plantés sur les confins de deux héritages mêlent et entrelacent leurs racines. Le nom de Saturne, en effet, peut avoir dans notre langue une autre cause que dans celle des Sabins; ainsi de Diane et des autres divinités dont j'ai parlé plus haut¹⁰⁹⁹.

La métaphore utilisée par Varron de l'unification de deux traditions religieuses romaines et sabines, par l'enchevêtrement des racines de deux arbres qui finissent par se souder les unes aux autres, convient aux deux figuiers fondateurs, celui du Palatin et celui de Comitium.

Le changement comportemental de la *Ficus Ruminalis* du Comitium qui assumait l'image de la fonction productive par rapport au figuier du Palatin peut s'expliquer symboliquement par les raisons que donnait J. Carcopino. L'historien attribuait aux auteurs anciens la volonté de conférer un poids historique à la *Ficus Ruminalis* par sa situation à un endroit religieux et un poids politique qui rappelait la fondation de Rome¹¹⁰⁰. On peut ajouter à la remarque de J. Carcopino que le nom même de *Ficus Ruminalis*, si étymologiquement était fortement lié à la fondation de Rome, désignait un seul arbre à un seul endroit dans la Rome historique.

La vision du figuier du Comitium était celle d'un arbre fertile, une *felix arbor*. Et, pour J. André, le classement à l'époque historique des arbres entre *arbores felices* et *infelices* répondait à l'opposition *fecundus* qui « porte des fruits » et *infecundus*, « improductif »¹¹⁰¹. C'était aussi la distinction que faisait Festus qui citait Caton

¹⁰⁹⁷ J. Scheid considère que la parenté qui existait entre plusieurs divinités de l'abondance du sol, Romulus et Titus Tatius étaient associés dans une relation productive Scheid, *Pouvoir et religion à Rome*, 2011, p. 36

¹⁰⁹⁸ Briquel, « Jupiter, Saturne et le Capitole. Essai de comparaison indo-européenne », *Revue de l'Histoire des Religions*, n° 198-2, 1981, p. 139 ; parmi les contradictions relevées par D. Briquel, celle de Quirinus sabin de cures dont la suite de la tradition avait fait aussi de Romulus une représentation du dieu

¹⁰⁹⁹ Varron, *De la langue latine*, V, 10, 74, Trad. M. Nisard, 1863, p. 489

¹¹⁰⁰ Carcopino, *La louve du Capitole*, 1925, p. 26

¹¹⁰¹ André, « Arbor felix, arbor infelix », *Latomus*, Vol. 52, 1964, p.36

entre *fruniscor* et *infruniscor*¹¹⁰². A. Ernout et M. Meillet avaient considéré *fruniscor* comme un « doublet archaïque » de *fruor*, verbe qui signifiait « jouir des produits, des fruits de » à la période impériale et dont le composé *fructifer* spécifiait un arbre qui porte des fruits¹¹⁰³.

Les figues portées par le caprifiquier sont souvent immatures, peu sucrées, ce qui a conduit les auteurs anciens à les assimiler aux fruits peu goûteux des arbres sauvages. Le classement entre *arbores felices* et *infelices* relevait en partie de cette opposition entre sauvage et non sauvage qui s'était même élargie, selon J. André, à l'opposition « favorable, propice » et « funeste, maudit » à l'époque historique¹¹⁰⁴.

Pline comparait effectivement les arbres improductifs sauvages à des arbres malheureux :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 45, 108

infelices autem existimantur damnataeque religione, quae neque seruntur umquam neque fructum ferunt.

On regarde comme sinistres et la religion condamne les arbres que l'on ne sème jamais, et qui ne portent pas de fruits¹¹⁰⁵.

Dans la liste la plus récente (datée de la fin du VI^e siècle ou le début du V^e siècle av. J.-C.) des arbres productifs d'Italie, *felices arbores*, les premiers arbres inclus étaient ceux qui avaient servi à l'alimentation¹¹⁰⁶. Puis la liste s'était élargie aux arbres qui n'étaient pas producteurs de fruits comestibles mais qui présentaient un caractère d'utilité. Cet accroissement des arbres bénéfiques fructifères ou utiles avait pris la signification symbolique d'arbres propices ce qui faisait entrer dans le domaine religieux les arbres porteurs de signes favorables. C'était en tant que branche *felix* que Tibulle demandait à Apollon sa protection pour une nouvelle année en lui offrant une branche de laurier :

Tibulle, *Elégies*, II, 5, 81-84

et succensa sacris crepitet bene laurea flammis, / omine quo felix et sacer annus erit ./ laurus ubi bona signa dedit, gaudete coloni; / distendet spicis horrea plena Ceres

« ou que le laurier allumé crépité favorablement dans les flammes sacrées et fasse augurer une année heureuse et protégée des dieux. Puisque le laurier a

¹¹⁰² *Fruniscor et frunitum dixit Cato ; nosque cum adhuc dicimus infrunitum, certum est antiquos dixisse frunitum. Felices arbores Cato dixit, quae fructum ferunt, infelices quae non ferunt, Festus, De uerborum significatu cum Pauli Epitome*, Ed. Lindsay, Teubner, 1913, p. 81

¹¹⁰³ Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 256

¹¹⁰⁴ André, « Arbor felix, arbor infelix », *Latomus*, Vol. 52, 1964, p.36 ; La première liste établie fut celle des *arbores infelices* qui venait pour J. André, du rituel étrusque qu'on peut situer entre la fin du VII^e siècle et la fin du VI^e siècle av. J.-C et dont le premier critère de différenciation était celui qui caractérisait un arbre *infelix* privé de fruits, épineux ou à rameaux colorés en rouge (p. 40)

¹¹⁰⁵ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 45, 108, Trad J. André, 1962, p. 55

¹¹⁰⁶ Alors que l'humain et l'animal pouvaient engendrer le *monstrum*, le végétal ne pouvait relever que du prodige, de la merveille. La liste canonique des *arbores felices* et *infelices*, établie par Macrobe, si elle n'existe pas pour les animaux, indique Ch. Guittard, est constituée pour les *arbores infelices* dans les pratiques étrusco-italiques. Cette différence vient de ce que la frontière entre l'animal et l'humain n'est pas toujours nette, alors que les végétaux se prêtaient à des observations quotidiennes, notamment des paysans, qui permettaient de répertorier les arbres qui présentaient un aspect funèbre, tel des fruits presque noirs, ou qui présentaient des caractéristiques rangées du côté de la stérilité, de l'improductivité et étaient associés à des événements funestes, Ch. Guittard, « Contribution des sources littéraires à notre connaissance de l'Etrusca Disciplina : Tarquiti Priscus et les " Arbores infelices " », *Die Welt der Etrusker*, colloque international, 24-26 oct. 1988, Edit. Akademie-Verlag, Berlin, 1991, p. 91-99

donné des signes propices, réjouissez-vous laboureurs, les épis feront gonfler les greniers remplis par Cérès »¹¹⁰⁷.

La Ficus Ruminalis, l'expression de l'art industriels des Romains

La *Ficus Ruminalis* était donc à ranger parmi les arbres heureux parce qu'elle marquait le lieu de fondation de Rome et parce qu'elle était un figuier productif qui matérialisait l'expansion de Rome. La vie de Romulus suit la transformation du figuier dans son transfert du Palatin au Comitium. L'enfance de Romulus parmi les bergers répond à la qualité de sauvage donnée au figuier du Palatin. Ensuite, Romulus devenu un adulte et le premier chef du peuple de Rome, avait fondé la *Roma Quadrata*, là où se trouvait la *Ficus Ruminalis*, symbole heureux pour les Romains qui exprimait les valeurs de la civilisation romaine¹¹⁰⁸.

Pline avait relié ces deux temps de la jeunesse et de la maturité, au comportement végétatif des arbres qui, jeunes, n'exprimaient pas toutes leurs qualités dont celle de porter des fruits, avant de pouvoir le faire à l'âge adulte :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 46, 109

Nouellae arbores carent fructu, quamdiu crescunt. perdunt facillime ante maturitatem palma, ficus, amygdala, malus, pirus

« Les jeunes arbres sont improductifs durant leur croissance. Perdent le plus facilement leurs fruits avant la maturité, le palmier, le figuier, l'amandier, le pommier, le poirier »¹¹⁰⁹.

Varron aussi constatait ce même passage entre deux états improductifs, productifs :

Varron, *Economie rurale*, I, 44, 4

Ille, Quae nata sunt, inquit, in fundo alescunt, adulta concipiunt, praegnata, cum sunt matura, pariunt poma aut spicam, sic alia. A quo profectum, redit semen.

« Une fois nées, elles grandissent dans le domaine ; une fois adultes, elles conçoivent ; une fois parvenues au terme de leur gestation, elles enfantent des fruits ou un épi, etc »¹¹¹⁰.

La *Ficus Ruminalis*, plantée près du *mundus* qui symbolisait le centre de la cité¹¹¹¹, faisait partie de ce point focal de Rome et de l'Empire romain. Le figuier et le

¹¹⁰⁷ Tibulle, *Elégies*, II, 5, 81-84, Trad. M. Ponchont, (1926), 2003, p. 111 ; Apollon qui avait été d'abord le dieu protecteur des paysans leur avait appris la science des plantes. En Grèce, le deuxième jour des Thargélies, dédié à Apollon, des semences lui étaient offertes en signe apotropaïque de l'abondance des moissons et des récoltes futures. La prière des paysans à Cérès pour que leurs récoltes de l'année soient favorables est semblable à celle qui se faisait en Grèce lors des Pyaneosies, au début du novembre au cours desquelles avait lieu la procession de l'eirésionè accompagné d'offrandes de figues, de pain « gras », de miel, l'huile et le vin, symboles de richesse, d'abondance, d'humidité (Plutarque, « Vie de Thésée », 22, 7)

¹¹⁰⁸ Coarelli, *Il foro romano. Periodo arcaico*, (1983), 1992, p. 199

¹¹⁰⁹ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 46, 109, Trad. J. André, 1962, p. 55

¹¹¹⁰ Varron, *Economie rurale*, I, 44, 4, Trad. J. Heurgon, 1994, p. 71

¹¹¹¹ Il faut noter qu'il existait à côté de la légende qui plaçait la fosse (*mundus*) sur le Comitium, la légende rapportée par Ovide qui en faisait un monument au sommet du Palatin ; A. Magdelain, *Jus imperium auctoritas : études de droit romain*, 1990, p. 168 ; *Sacra Palis suberant : inde movetur opus. / Fossa fit ad solidum; fruges iaciuntur in ima; / et de vicino terra petita solo. / Fossa repletur humo, pleneaque imponitur ara ; / et novus accenso finditur igne focus*, « Les fêtes de Palés étaient proches elles marquent le début de l'entreprise. On creuse une fosse jusqu'au tuf ; on y jette les fruits et la terre prélevée sur le sol voisin, puis la fosse est comblée on y

mundus, participaient à une mémoire de la fondation de Rome tout en restant, pour les Romains, une donnée de leur présent. Les deux éléments étaient aux yeux des Romains la marque tangible de la supériorité de Rome sur le monde. La Ville et son empire constituaient un « tout » qui pouvait rivaliser avec le reste de la terre, selon V. Naas¹¹¹².

Le *mundus*, par les prémices qui avaient été jetées dans sa fosse circulaire et qui avaient été les *garantes de la future prospérité de Rome*, était lié à la mémoire de la fondation de Rome, ce que rappelait Plutarque :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 11, 2

βόθρος γὰρ ὠρύγη περι τὸ νῦν Κομίτιον κυκλοτερής, ἀπαρχαί τε πάντων, ὅσοις νόμῳ μὲν ὡς καλοῖς ἐχρῶντο, φύσει δ' ὡς ἀναγκαίοις, ἀπετέθησαν ἐνταῦθα.

« on creusa, vers l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Comitium, une fosse circulaire où l'on déposa les prémices de tout ce dont l'usage est légitimé par la loi ou rendu nécessaire par la nature »¹¹¹³.

Situé au centre du Comitium, les Romains voyaient dans le *mundus* la démonstration de la grandeur de Rome que Pline rangeait parmi les *miracula*, les merveilles, c'est-à-dire les prodiges du savoir-faire de l'homme qui peut transformer une merveille naturelle due au hasard en une merveille construite :

Pline, *Histoire naturelle*, XXXVI, 24, 101

Verum et ad urbis nostrae miracula transire conueniat DCCCque annorum dociles scrutari uires et sic quoque terrarum orbem uictum ostendere. quod accidisse totiens paene, quot referentur miracula, apparebit; uniuersitate uero aceruata et in quendam unum cumulum coiecta non alia magnitudo exurget quam si mundus alius quidam in uno loco narretur

« Mais il conviendrait aussi d'en venir aux merveilles de notre Ville, d'examiner la force docile manifestée au cours de ses huit cents ans d'existence et de montrer que, dans ce domaine aussi, elle a vaincu le monde entier. Autant presque de victoires on le verra, que de merveilles citées mais quand on les rassemble toutes et qu'on les réunit comme en un seul bloc, leur hauteur se dressera comme si on parlait autre monde »¹¹¹⁴.

Strabon donnait la même vision de Rome de centre de la terre dont la richesse, la puissance, et même le bonheur d'y résider¹¹¹⁵, venait de l'esprit des Romains qui avaient su fédérer les hommes pour donner à l'empire des conditions de vie exemplaire :

dresse un autel et on allume le feu dans le nouveau foyer » Ovide, *Fastes*, IV, 820-824, Trad. R. Schilling, 1993, p. 34

¹¹¹² Naas, « Opera mirabilia in terris et Romae operum miracula », *Conceptions et représentations de l'imaginaire dans le monde antique*, actes du colloque de Lausanne, 2003, p. 259,

¹¹¹³ Plutarque, « Vie de Romulus », 11, 2, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 71

¹¹¹⁴ Pline, *Histoire Naturelle*, XXXVI, 24, 101, Trad. J. André, (1980), 1981, p. 84

¹¹¹⁵ Dans ce sens de bonheur personnel, Pétrone utilisait le mot de *felicitas*, *Dii, inquam, immortales, si ego huic dormienti abstulero coitum plenum et optabilem, pro hac felicitate cras puero asturconem Macedonicum optimum donabo, cum hac tamen exceptione, si ille non senserit*, « Dieux immortels ! m'écriai-je, faites que je puisse, au gré de mes vœux, goûter dans ses bras une jouissance complète sans toutefois, qu'il en sente rien », *Satiricon*, 86, Trad. J. N. M. De Guerle, 1900, p. 131 ; *Tu dominam tuam de rebus illis fecisti. Tu parum felix in amicos es. Nemo unquam tibi parem gratiam refert*, « Tu es allé chercher ton tyran [Fortunata] dans tel ou tel endroit ; tu n'es guère heureux en amis. Personne ne te paie de retour », *Satiricon*, 77, Trad. A. Ernout, (1923°, 1962, p. 78

Strabon, *Géographie*, V, 3, 8, C236

Πάλιν δ' εἴ τις εἰς τὴν ἀγορὰν παρελθὼν τὴν ἀρχαίαν ἄλλην ἐξ ἄλλης ἴδοι παραβεβλημένην ταύτη καὶ βασιλικὰς στοὰς καὶ ναοὺς, ἴδοι δὲ καὶ τὸ Καπιτώλιον καὶ τὰ ἐνταῦθα ἔργα καὶ τὰ ἐν τῷ Παλατίῳ καὶ τῷ τῆς Λιβίας περιπάτῳ, ῥαδίως ἐκλάθοιτ' ἂν τῶν ἔξωθεν. Τοιαύτη μὲν ἡ Ρώμη

« Mais si, là-dessus, l'on passe dans l'ancien Forum quand on voit l'un après l'autre les Forums qui le bordent, les basiliques et les temples, quand on voit le Capitole et les œuvres qui le décorent, quand on voit les édifices du Palatin et la promenade de Livie, on oublie à l'instant toute ce qu'on avait pu voir hors de la ville - Telle est Rome »¹¹¹⁶.

Au-delà de Rome, l'Italie toute entière était l'exemple du don généreux de la nature qui, par sa fertilité, offrait spontanément aux hommes les éléments dont les Romains, par le savoir industrieux avaient su tirer parti. C'était, selon Polybe, la démonstration de leur capacité à faire de Rome une cité extraordinaire :

Polybe, *Histoires*, II, 14, 7

παρὰ δὲ τὴν προειρημένην παρώρειαν, ἦν δεῖ νοεῖν ὡσανεὶ βάσιν τοῦ τριγώνου, παρὰ ταύτην ἀπὸ μεσημβρίας ὑπόκειται πεδία τῆς συμπάσης Ἰταλίας τελευταῖα πρὸς τὰς ἄρκτους, ὑπὲρ ὧν ὁ νῦν δὴ λόγος, ἀρετῇ καὶ μεγέθει διαφέροντα τῶν κατὰ τὴν Εὐρώπην, ὅσα πέπτωκεν ὑπὸ τὴν ἡμετέραν ἱστορίαν.

« Le long de ce massif [alpin] qu'il faut concevoir comme la base du triangle, s'étend au sud, la plaine qui termine l'Italie du Nord et dont il est maintenant question, celle qui par sa fertilité et son étendue dépasse toutes celles qui en Europe sont venues à notre connaissance »¹¹¹⁷.

Polybe, *Histoires*, II, 15, 1-3

περὶ γε μὴν τῆς ἀρετῆς οὐδ' εἰπεῖν ῥάδιον. σίτου τε γὰρ τοσαύτην ἀφθονίαν ὑπάρχειν συμβαίνει κατὰ τοὺς τόπους ὥστ' ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς καιροῖς πολλάκις τετάρων ὀβολῶν εἶναι τῶν πυρῶν τὸν Σικελικὸν μέδιμνον, τῶν δὲ κριθῶν δυεῖν, τοῦ δ' οἴνου τὸν μετρητὴν ἰσόκριθον. ἐλύμου γε μὴν καὶ κέγχρου τελέως ὑπερβάλλουσα δαψίλεια γίνεται παρ' αὐτοῖς. τὸ δὲ τῶν βαλάνων πλῆθος τὸ γινόμενον ἐκ τῶν κατὰ διάστημα δρυμῶν ἐν τοῖς πεδίοις ἐκ τούτων ἂν τις μάλιστα τεκμήραιτο· πλείστων γὰρ οἰκῶν ἱερείων κοπτομένων ἐν Ἰταλίᾳ διὰ τε τὰς εἰς τοὺς ἰδίους βίους καὶ τὰς εἰς τὰ στρατόπεδα παραθέσεις, τὴν ὀλοσχερεστάτην χορηγίαν ἐκ τούτων συμβαίνει τῶν πεδίων αὐτοῖς ὑπάρχειν.

« Décrire sa fertilité [de la plaine du Pô] n'est pas facile. On y trouve du grain en si grande abondance selon les endroits qui souvent à notre époque le médimne sicilien de blé y vaut quatre oboles, celui d'orge deux et me métrète devin le prix du médimne d'orge. Le millet et le panic y viennent avec une

¹¹¹⁶ Strabon, *Géographie*, V, 3, 8, C236, Trad. F. Lasserre, 1967, p. 92

¹¹¹⁷ Polybe, *Histoires*, II, 14, 7, Trad. P. Pédech, 1970, p. 53

profusion véritablement extraordinaire ; de la quantité de glands produite par les forêts de chênes de place en place dans la plaine on aura une idée par ce fait : sur la masse des porcins abattus en Italie pour la consommation domestique et l'approvisionnement des troupes, la contribution la plus considérable provient de cette plaine »¹¹¹⁸.

Plus tard, Hérodien mettait en valeur la différence entre les Romains et les Germains, du côté des Barbares dont l'industrie était restée au stade archaïque d'un approvisionnement conditionné par la proximité de la source :

Hérodien, *Histoire romaine*, VII, 2

εὐμαρέστατα γὰρ τὸ πῦρ ἐπινέμεται τὰς τε πόλεις αὐτῶν ἃς ἔχουσι, καὶ τὰς οἰκίσεις ἀπάσας· λίθων μὲν γὰρ παρ' αὐτοῖς ἢ πλίνθων ὀπτῶν σπάνις, ὕλαι δ' εὐδενδροί, ὅθεν ξύλων οὕσης ἐκτενείας συμπηγνύντες αὐτὰ καὶ ἀρμόζοντες σκηνοποιοῦνται.

« pillant [l'armée romaine] et brûlant les villages, où le feu prenait fort aisément car les maisons ne sont bâties que de gros pieux joints ensemble que les vastes forêts fournissent aux habitants du pays qui n'emploient guère la pierre et la brique »¹¹¹⁹.

Le figuier, né spontanément sur la terre d'Italie, était un des bienfaits de la générosité que Pline attribuait à Pomone qui offrait aux hommes avec libéralité des fruits sans exiger d'eux les efforts d'un rude labeur :

Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 2, 2

At ex me parata omnia nec cura laboranda, sed sese porrigentia ultro et, si pigeat attingere etiam cadentia

« Mes dons à moi sont tout préparés ; ils ne demandent pas un soin laborieux, mais s'offrent spontanément et tombent même si on ne veut pas se donner la peine de les atteindre »¹¹²⁰

Au regard du monde, la *Ficus Ruminalis* et la fosse du *mundus*, que F. Coarelli situe entre l'autel de Saturne et l'ancien Comitium, étaient un nouvel *axis mundi* selon l'expression de D. Briquel¹¹²¹. Ainsi le figuier du Palatin, un adulte lorsque les jumeaux n'étaient encore que des nouveaux-nés, donnait aux Romains ce que G. Guillaume-Coirier appelle « le sentiment d'un *initium* de leur histoire » puisé au cœur même de la nature¹¹²². Le figuier du Comitium devenait l'arbre à la vie

¹¹¹⁸ Polybe, *Histoire*, s, II, 15, 1-3, Trad. P. Pédech, 1970, p. 53 ; P. Pédech précise qu'un médimne valait 51,84 L et le métrète, 38,88 L. p. 53 ; le millet dit « étalé » (*Milium diffus*, graminée d'ombre et de mi-ombre présente dans les milieux forestiers mélangés chênaie, hêtre, le panic (*Eryngium campestre*, dit panicaut commun ou chardon à cent têtes, nom commun inapproprié car *Eryngium* appartient à la classe des ombellifères alors que les chardons appartiennent à celle des astéracées, est une vivace thermophile présente dans les forêts claires de chênes persistants) et les chênes cités par Polybe sont des végétaux sauvages, Rameau, « Région méditerranéenne », *Flore forestière française*, 2008, p. 1551 ; Rameau, Mansion, « Plaines et collines », *Flore forestière française*, 1989, p. 1341

¹¹¹⁹ Hérodien, *Histoire romaine*, VII, 2, Trad. J. Séruse, 2003, p. 157

¹¹²⁰ Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 2, 2, Trad. j. André, 1971, p. 21

¹¹²¹ Briquel, « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1890, p. 306

¹¹²² Guillaume-Coirier, « croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 1992, p. 348

inépuisable, un arbre de la « vie sans mort » selon la formulation de M. Eliade¹¹²³. L'arbre peut perdre ses feuilles, mais parce qu'il se régénère en même temps que l'année, il est l'indice de la vie inépuisable de la terre romaine.



Du point de vue biomorphologique, le figuier présente une capacité adaptative importante que F. Dupont qualifie d'« arbre très étrange » capable de pousser dans les espaces urbains mais aussi rustiques et qui, ainsi, échappe à l'opposition simple entre sauvage et cultivé¹¹²⁴. La souplesse d'adaptation du figuier touche les domaines à la fois pétrographique, hygrométrique et climatologique et a conduit les chercheurs à considérer que l'espèce spontanée a pu se développer dès avant l'Age de Bronze dans des zones méso-méditerranéennes plus ou moins ripicoles¹¹²⁵. Cette capacité adaptative résulte aussi de la structure naturelle du figuier en cépée et de ses racines traçantes qui peuvent elles-mêmes produire des rejets-drageons, notamment lorsqu'il y a eu coupe du pied mère¹¹²⁶. La vigueur des rejetons d'un figuier-mère est suffisamment importante pour qu'ils se structurent rapidement ce qu'exprime la manifestation de leur sexualité dès la première année, pour J. Vidaud¹¹²⁷.



3 – 2 -La seconde hypothèse : la greffe, le moyen technique pour garantir l'union des sexes du figuier du Palatin et de la *Ficus Ruminalis* et l'indépendance de chacun d'eux

L'hypothèse est de considérer que la *Ficus Ruminalis* avait été le résultat d'une greffe du figuier du Palatin qui, devenue autonome sur Comitium, avait exprimé son caractère sexuel d'arbre productif femelle. Cette hypothèse conduit à analyser quelles sont les répercussions sur son comportement végétal du phénomène d'acceptation d'un « mariage » d'un caprificier avec un rameau fertile et/ou d'une autre forme de « mariage » lors de la pénétration dans la figue des « mouchérons » émis par le figuier mâle.

C'est en effet sur le critère du sexe que les auteurs anciens grecs et romains séparaient les arbres mâles spontanés, le plus souvent « stériles », des arbres cultivés, femelles, définition que Théopraste appliquait au figuier, à l'olivier et au poirier :

¹¹²³ Eliade, *Traité d'histoire des religions*, (1964), 2004, p. 274

¹¹²⁴ Dupont, « le lait du père romain », *Corps romains*, 2002, p. 125-126

¹¹²⁵ D'autres plantes sauvages telles que l'ortie ou le roseau et, dans les lieux plus secs, le jonc strié, *Juncus striatus* ou l'armoise, *Ambrosia artemisiaefolia* se seraient développés conjointement au figuier, Renault-Miskovsky J. Cattani, L. « Etude pollinique du remplissage de la grotte de Broion (Vicenza-Italie) : Paléoclimatologie du Würmien en Vénétie », *Bulletin de l'Association française pour l'étude du quaternaire*, V. 20, n° 4, 1983, p. 203 ; les carporestes de graines de figuier dans les travertins caractéristiques de la glaciation Würm (Pléistocène supérieur environ de 128 000 à 10 000 années BP) mis à jour dans le Sud de la France ou en Dordogne ont été identifiés comme les traces de l'existence de la *Ficus Carica*, P. Ambert, Y. Quinif, P. Roiron, R. Athuis, « Les travertins de la vallée du Lez, datations 230Th et 234U et environnements Pléistocènes », *Revue de l'Académie des Sciences, Série IIa, Géoscience des surfaces*, 1995, p. 673 ; M. Godron, *Ecologie et évolution du monde vivant*, V. 1, 2012, p. 228

¹¹²⁶ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 33

¹¹²⁷ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 39

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 1, 8

« Les sujets « mâles » sont plus noueux que les sujets « femelles » dans les cas où il existe deux variétés, le cyprès, le sapin, le charme le cornouiller. Les arbres sauvages le sont, plus que les arbres domestiques, dans l'absolu comme pour les espèces appartenant au même genre. Ainsi l'oléaste l'est plus que le figuier, le caprifiguier, plus que le figuier »¹¹²⁸.

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 1,14, 3-4, 26-28, 1-5

« En un mot, chez tous les arbres et toutes les plantes on trouve plusieurs espèces par genre : presque aucun genre n'est simple. Les espèces dites respectivement domestiques et sauvages ont dans ce caractère leur différence la plus nette et la plus importante ; ainsi le figuier et le caprifiguier, l'olivier et l'oléastre, le poirier et le poirier sauvage, sans compter les variétés qui, dans chacun de ces couples se distinguent par leurs fruits et leurs feuilles et leurs autres aspects et leurs parties constitutives »¹¹²⁹.

Pline, qui reprenait la classification sexuelle de Théophraste, assimilait les arbres mâles à des arbres dont l'expression sexuelle des caractéristiques est incertaine :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 47, 111

fit haec differentia et sexu, ut in iis quae mares non ferunt; aliqui hoc permutant et mares esse quae ferant tradunt.

« Cette différence [entre arbres improductifs et producteurs] résulte aussi du sexe : ainsi les espèces mâles ne portent pas de fruits. Quelques auteurs intervertissent et disent que ce sont les mâles qui portent. »¹¹³⁰.

Quant à Columelle, il recommandait de mettre à proximité le pied d'un olivier de celui d'un figuier adulte afin qu'une branche de l'olivier, suffisamment grandi, puisse être liée à une branche du figuier :

Columelle, *Economie rurale*, V, 27, 2

Scrobem quoquoversus pedum quattuor ab arbore oliuae tam longe fodito ut extremi rami oleae possint eam contingere ; in scrobem deinde fici arbusculam deponito diligentiamque adhibeto ut robusta et nitida fiat post triennium, cum iam satis amplum incrementum ceperit, ramum oliuae, qui uidetur nitidissimus, deflecte, et ad crus arboris ficulneae religa;

« Creusez un trou de quatre pieds en tous sens à une distance de l'olivier qui permette à l'extrémité de ses branches de l'atteindre ; ensuite plantez dans le trou un petit figuier et prenez soin qu'il devienne vigoureux et beau ». Après trois ans, quand il aura pris assez d'accroissement, courbez un rameau d'olivier de belle venue, et liez-le au pied du figuier ; retranchez ensuite tous

¹¹²⁸ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 1, 8, 2, Trad. S. Amigues, 1988, p. 23

¹¹²⁹ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 1,14, 3-4, 26-28, 1-5, Trad. S. Amigues, 1988, p. 41

¹¹³⁰ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 47, 111, Trad. J. André, 1962, p. 56 ; l'argument d'une baisse de fertilité due au rapprochement trop important des figuiers était aussi avancé par Columelle, *Arbores raris intervallis serito, ut, quum creverint spatium habeant quo ramos extendant : nam se spisse posueris, nec infra serere quid poteris nec pisae fructuosae erunt, nisi intervulseris*, « Plantez à de grands intervalles, afin que les arbres en croissant aient assez d'espace pour étendre leurs branches, si vous les rapprochiez trop, vous ne pourriez rien semer sous leur ombrage, et eux-mêmes ne donneraient du fruit qu'autant que vous les éclairciez », 3 *L'économie rurale*, V, 10, 5, Trad. M. Louis du Bois, 1845, p. 81

les autres jets, et conservez seulement les pointes que vous destinez à la greffe »¹¹³¹.

Le résultat de la greffe sera celui de créer un olivier productif plus vigoureux. Cette technique permettait donc d'accroître la productivité en multipliant les variétés :

Columelle, *Economie rurale*, V, 27, 4

Sic interposito triennio coalescet ficus oliuae, et tum demum quarto anno com bene coierit uelut propoginis ramulos oliuae ramos a matre resecahis : hoc modo omne genus in omnem arborem inseritur

« Ainsi après un intervalle de trois ans, le figuier sera soudé à l'olivier et la quatrième année seulement quand il sera bien soudé, vous sèvrerez les branches d'olivier comme les rameaux marcottés ; de cette façon toute espèce se greffe sur tout arbre »¹¹³²

Théophraste qui s'était éloigné de la classification des plantes qu'Aristote avait établie par comparaison avec la différence sexuelle des animaux, ne s'en était cependant pas totalement affranchi et avait gardé les habitudes de pensée qui classaient toute chose en référence à l'homme, et, en premier, par la différence de sexe, écrit S. Amigues¹¹³³ :

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 1,14, 5

« Voici encore une particularité qui concerne chacune des deux catégories [sauvage/cultivée] : les plantes sauvages se divisent seulement et surtout en mâle et femelle »¹¹³⁴.

Théophraste considérait impossible le passage d'un état mâle improductif en état femelle femelle productif alors que l'inverse, possible, revenait à une évolution régressive :

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 2, 2, 12

« Il en va évidemment de même des plantes sauvages qui se domestiquent ou des plantes domestiques qui redeviennent sauvages : les unes doivent à la culture, les autres à l'absence de culture leur transformation – à moins qu'on puisse dire que ce n'est pas vraiment une transformation, pas une évolution dans le sens du mieux ou du pire. Car il n'est pas possible de faire de l'oléastre un olivier, ni du poirier sauvage un poirier domestique, ni du caprifiguiier un figuier »¹¹³⁵.



Du point de vue de la biologie végétale, il existe des figuiers femelles spontanés dont la distinction du figuier mâle, le caprifiguiier, ne repose pas sur des critères morphologiques trop proches et trop variables, mais

¹¹³¹ Columelle, *Economie rurale*, V, 27, 2

¹¹³² Columelle, *De l'agriculture*, V, 27, 4, Trad. R. Goujard, 1986, p. 83

¹¹³³ Amigues, *Etudes de botanique antique*, 2002, p. 22, 37

¹¹³⁴ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 1,14, 5, Trad. S. Amigues, 1988, p. 42 ; Leterme, *Le greffage et la plantation des arbres fruitiers : les techniques les plus actuelles*, 2008, p. 91

¹¹³⁵ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 2, 2, 12, Trad. S. Amigues, 1988, p. 50

sur la répartition des fleurs à l'intérieur de la figue. Dans le cas du figuier femelle spontané, les fleurs, à l'intérieur de la figue, à la fois mâles et femelles, lorsqu'elles sont femelles sont actives, lorsqu'elles sont mâles, sont stériles. Or ajoute J. Vidaud la quasi-totalité des figuiers cultivés sont des figuiers femelles¹¹³⁶.



L'indépendance sexuelle de la Ficus Ruminalis

La différence établie par les auteurs anciens entre un figuier mâle et un figuier femelle, qui donne une véritable production fruitière, venait du fait que le figuier femelle avait une mollesse qui lui permettait d'exprimer plus rapidement son caractère sexuel¹¹³⁷. Alors que, selon Varron, le caractère sec de la semence d'un arbre mâle expliquait sa différence avec la semence d'un arbre femelle qui, bien que sèche, se caractérisait par une nonchalance qui activait l'expression de sa sexualité :

Varron, *Economie rurale*, I, 41, 4

omnia enim minuta et arida ad crescendum tarda, ea quae laxiora, et fecundiora, ut femina quam mas et pro portione in uirgultis item; itaque ficus, malus punica et uitis propter femineam mollitiam ad crescendum prona, contra palma et cupressus et olea in crescendo tarda

« Tout ce qui est en effet menu et sec est de croissance lente ce qui a plus d'ampleur est aussi plus fécond, par exemple la femelle plus que le mâle et proportionnellement de même chez les jeunes pousses ; ainsi le figuier, le grenadier et la vigne à cause de leur mollesse féminine dont de croissance aisée. Tandis que le palmier, le cyprès et l'olivier sont lents à pousser, en cela en effet l'humide l'emporte sur le sec »¹¹³⁸.

Pline montrait que la passivité du figuier cultivé s'exprimait par l'état « d'attente » des fleurs afin que le souffle du vent lui amène les « moucherons » polinisateurs émis par le figuier mâle :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21,80-81

ideoque ficetis caprificus permittitur ad rationem uenti, ut flatus euolantes in ficos ferat. 81 inde repertum ut inlatae quoque aliunde et inter se colligatae inicerentur fico

« Aussi place-t-on dans les plantations de figuiers un caprifuier au-dessus du vent dont le souffle portera sur les figuiers le vol des moucherons. Cela fit imaginer d'apporter aussi d'ailleurs des [rameaux de figuiers sauvages] de les attacher ensemble et de les jeter dans le figuier »¹¹³⁹.

¹¹³⁶ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 37, 41

¹¹³⁷ M. Bretin-Chabrol note que chez Aristote comme chez Théophraste, l'opposition entre plantes mâles et femelles n'était fondée que sur la morphologie extérieure et sur les préjugés d'origine anthropomorphique, *L'arbre et la lignée*, 2012, p. 123

¹¹³⁸ Varron, *De l'agriculture*, I, 41, Trad. J. Heurgon, 1978, p. 69

¹¹³⁹ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21,80-81, Trad. J. André, 1960, p. 46 ; la parenthèse ne reflète pas la traduction de J. André qui écrit [des figues sauvages], mais il semble plus cohérent et plus réaliste de parler de rameaux de caprifuier qui portent des figues

Cette passivité du sexe féminin était la démonstration de sa soumission qui le différençait de l'ordre masculin, seul en charge de la gouvernance de l'Etat. Elle était toutefois largement tempérée par la capacité féminine à engendrer et à produire. Un passage de Columelle indique que la dépendance du figuier femelle vis-à-vis du figuier mâle permet, *in fine*, de mener les figues à maturité de même que la femme lorsqu'elle enfante :

Columelle, *Economie rurale*, XI, 2, 56,

Quin etiam tempus est ficulneis arboribus caprificum suspendere, quod quidam existimant idcirco fieri debere, ne fructus decidat, et ut celerius ad maturitatem perueniat.

« En outre, c'est temps de suspendre des figues sauvages aux figuiers : précaution que quelques personnes croient nécessaire pour empêcher que leur fruits ne tombent et pour le faire parvenir plus tôt à sa maturité »¹¹⁴⁰.

Le geste de l'arboriculteur qui attachait (et attache) au printemps une branche d'un caprifiguiers à une branche de figuier femelle afin d'en améliorer la pollinisation offre un parallélisme avec l'articulation entre l'autorité maritale légale de l'époux et la capacité de la femme à enfanter. Si la femme était subordonnée à son mari, l'enfantement lui valait d'obtenir le respect pour son état de matrone. M. Bretin-Chabrol note que les termes *maritare* et de *maritus*, employés par des agronomes latins, notamment Columelle, exprimaient le fait que le « mariage » entre arbres relevait de termes institutionnels. Un jeune plant femelle devait être éduqué (« conduit » en termes d'arboriculture), pour qu'une fois marié, il se consacre à la reproduction¹¹⁴¹.

La greffe est une multiplication artificielle qui demande l'intervention humaine et s'oppose aux multiplications végétatives spontanées telles le marcottage, le bouturage, ou encore les multiplications souterraines spontanées par les rhizomes ou les racines. Si la greffe d'un rameau est aussi un mode de reproduction végétatif à l'égal de la marcotte ou de la bouture en ce qu'elle est une insertion sur un arbre d'un rameau, elle allie les caractéristiques de deux éléments étrangers, le porte-greffe et le greffon, tous les deux choisis pour leurs qualités particulières. Le but de la greffe du figuier est de créer un nouvel arbre par le « mariage » d'un rameau fertile sur un pied sauvage.



Du point de vue biologique, le résultat du greffage - grossièrement schématisé - est la constitution d'un arbre hybride. Son pied et ses racines conservent les caractéristiques de l'arbre porte-greffe et la constitution du tronc et du branchage supérieurs est représentative des qualités du greffon (la morceau de branche). Cette soudure (ce « mariage ») est réalisée par l'intermédiaire de l'élaboration d'une nouvelle zone de bois (le cambium intermédiaire) qui produit spontanément un tissu permettant la cicatrisation des cellules nécrosées par les blessures imposées au porte-greffe et au greffon (il y

¹¹⁴⁰ Columelle, *De l'agriculture*, XI, 2, 56, Trad. M.-Nisard, 1844, p. 432

¹¹⁴¹ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, 2012, p. 205-207

a eu section du tronc pour le porte-greffe, d'un rameau pour le greffons)¹¹⁴².



La capacité fructifère (ou l'expression des qualités particulières de la figue) de l'arbre greffé constituait, pour Columelle, la preuve de la réussite de la greffe et sa supériorité sur les multiplications par marcottage ou bouturage :

Columelle, *Economie rurale*, V, 26, 2

Arbos insita furctuosior quam quae insita non est, id est quam quae ramis aut plantis ponitur

« Un arbre greffé est plus productif qu'un arbre qui ne l'est pas, c'est-à-dire qu'un planté de rameau ou de bouture racinée »¹¹⁴³

Varron jugeait de la qualité de la greffe par sa capacité de la transmission de génération en génération d'un *ars* qui s'était au fil du temps enrichi des multiples expériences des agriculteurs :

Varron, *Economie rurale*, I, 18, 7-8

Antiquissimi agricolae temptando pleraque constituerunt, liberi eorum magnam partem imitando. Nos utrumque facere debemus, et imitari alios et aliter ut faciamus experientia temptare quaedam, sequentes non aleam, sed rationem aliquam: ut si altius repastinauerimus aut minus quam alii, quod momentum ea res habeat, ut fecerunt ii in sariendo iterum et tertio, et qui insitiones ficulnas ex uerno tempore in aestiuum contulerunt.

« Les plus anciens agriculteurs, c'est en essayant qu'ils ont établi la plupart de leurs principes, et leurs fils une grande partie en imitant. Quant à nous, nous devons faire l'un et l'autre, imiter les uns et pour faire autrement tenter certaines expériences en suivant non le coup de dés du hasard, mais une méthode : par exemple à force de houer plus ou moins profondément que les autres quelle influence cela peut avoir comme ont fait ceux-là en sarclant pour la seconde et pour la troisième fois et ceux qui ont reporté du printemps à l'été la greffe du figuier »¹¹⁴⁴.



Le greffage est toujours un des modes opératoires essentiels des figuiers femelles fructifères qui résultent en grande partie de l'intervention humaine car ses bénéfices sont multiples. Le greffage permet à la fois d'accroître la productivité de l'arbre peu ou pas fructifère ou encore de modifier une variété pour l'adapter à un terrain particulier ou d'améliorer la qualité de ses fruits¹¹⁴⁵.



¹¹⁴² Voir Michelot, *La production en pépinière : des références techniques à la certification environnementale*, 2010, p. 120-121 ;

¹¹⁴³ Columelle, *Economie rurale*, V, 26, 2, R. Goujard, 1986, Trad. p. 71

¹¹⁴⁴ Varron, *De l'agriculture*, I, 18, 7-8, Trad. J. Heurgon, 1994, p. 46

¹¹⁴⁵ Giordano, *Greffe et taille des arbres en dix leçons*, 1977, p. 33

La Ficus Ruminalis : le résultat d'une hybridation à l'image des Romains

Que la *Ficus Ruminalis* soit bouture, rejet d'une cépée ou greffe, elle était l'arbre fertile qui résultait à la fois des dons généreux de Pomone¹¹⁴⁶ et de l'art des Romains.

Pour J. Scheid et J. Svenbro, la déesse Pomone qui possédait un bois sacré sur la route d'Ostie, loin de Rome, à environ douze milles de la cité, dans le Latium, instaurait une histoire proprement romaine qu'Ovide avait datée, en introduction à sa légende, par le basculement de son récit du monde des mythes grecs et d'Enée au monde du Latium et de la fondation de Rome. Pomone, une hamadryade latine qui fuyait les avances des hommes, s'était laissé persuader, par la ruse, d'accepter celles de *Vertumnus*, dieu romain des jardins. J. Scheid et J. Svenbro considéraient que les deux éléments lors de cette union, celui de l'existence propre des végétaux, le jardin de *Vertumnus*, celui de leur transformation, de leur hybridation et son résultat de porter des fruits, étaient réunis. *Vertumnus* qui était le dieu qui autorisait le bon accomplissement de la greffe permettait à Pomone de mener à bien le mûrissage des fruits¹¹⁴⁷.

L'hybridation que certains auteurs avaient faite entre culture grecque et latine, à propos de Pomone, touchait aussi, pour *Vertumnus*, celle entre culture latine et étrusque. En effet, G. Dumézil relevait que le nom de *Vertumnus* qui évoquait « la puissance de mutation cyclique des saisons », était un nom latin¹¹⁴⁸ détourné par les Romains pour donner au dieu une origine étrusque¹¹⁴⁹. Ce rapprochement avait été facilité par la proximité de la consonnance de nom entre *Vertumnus* et le dieu étrusque *Voltumna*. Pour G. Dumézil, cette insistance des Romains à donner à Vertumne une origine étrusque relevait de leur volonté d'intégrer à Rome, dans leur panthéon, des divinités étrangères grecques et étrusques. Cette volonté était d'autant plus affirmée que *Voltumna* étrusque représentait initialement un ennemi pour les Romains¹¹⁵⁰. *Vertumnus* était, pour G. Dumézil, un dieu concret¹¹⁵¹ qui personnifiait la succession des saisons telles que les Romains les vivaient¹¹⁵².

Pour J. Scheid et J. Svenbro, le mariage de *Vertumnus* et de Pomone constitue une volonté « d'hybridité » qui permettait à Ovide d'incorporer des récits grecs dans

¹¹⁴⁶ *Rege sub hoc Pomona fuit, qua nulla Latinas / inter hamadryadas coluit sollertius hortos*, « Sous son règne, vécut Pomone, parmi les hamadryades du Latium, aucune n'était plus habile dans la culture des jardins », Ovide, *Métamorphoses* XIV, 623-624, Trad. G. Lafaye, (1930), 1988, p. 111

¹¹⁴⁷ Scheid, Svenbro, « Les métamorphoses dans l'Antiquité gréco-romaine », *La vie des formes et les formes de vie*, 2012, p. 167-168

¹¹⁴⁸ Son nom dériverait du verbe *uerto, uertere* que A. Ernout et A. Meillet traduisaient par « tourner, changer, convertir » au sens propre mais aussi au sens figuré, physique comme moral, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), *sqq.* 1979, p. 725

¹¹⁴⁹ Origine confirmée par Varron, *Ab eis dictus Vicus Tuscus, et ideo ibi Vortumnum stare, quod is deus Etruriae princeps*. « De là le nom de Tusque, donné à un quartier de Rome où l'on voit la statue de Vertumne, divinité principale de l'Étrurie », Varron, *De la langue latine*, V, 8, 46, Trad. M. Nisard, 1850, p. 484

¹¹⁵⁰ Tite-Live faisait du temple de *Voltumna* le lieu de délibération des assemblées des peuples de l'Étrurie pour décider de la guerre, *Ab Vrbe condita*, IV, 23, 5

¹¹⁵¹ Properce décrivait Vertumne comme un dieu changeant et versatile mais attentif aux soins que l'agriculteur apportait à sa terre et que le dieu récompensait par de belles récoltes, *prima mihi uariat liuentibus uua racemis, // et coma lactenti spicea fruge tumet; // hic dulcis cerasos, hic autumnalia pruna // cernis et aestiuo mora rubere die; // insitor hic soluit pomosa uota corona, // cum pirus inuito stipite mala tulit*, « C'est pour moi que le premier raisin met des nuances variées sur ses pampres bleuâtres ; et que la chevelure des épis se gonfle de grains laitueux ; ici tu vois les cerises douces, ici les prunes d'automne et les mûres qui rougissent en été ; c'est ici que le greffeur acquitte ses vœux d'une couronne de fruits quand le poirier malgré sa souche a porté des pommes », *Élégies*, IV, 2, 13-18, Trad. S. Viarre, 2005, p. 134

¹¹⁵² G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 345-346

une histoire romaine¹¹⁵³. Vertumnus, le dieu type pour prendre de multiples figures¹¹⁵⁴, dans le récit d'Ovide, assume le rôle de jardinier et de paysan par ses travaux agricoles. Son union avec Pomone, dont il fait une déesse inséparable, avait pour but de montrer que le couple ainsi constitué représentait la totalité des mutations¹¹⁵⁵.

Ovide avait donc donné à l'évolution du monde une image à la fois d'altérité et d'identité. L'hybridation des cultures italiques, grecque ou étrusque à la culture romaine que représentait le couple *Vertumnus* et Pomone, s'était traduite par leur mélange et l'assimilation des divinités étrangères au panthéon romain. Elle avait ainsi donné aux Romains un argument supplémentaire pour démontrer la puissance de Rome¹¹⁵⁶. Rome avait toujours revendiqué pour une de ses vertus premières sa capacité à intégrer et harmoniser, depuis le début de sa royauté, différents peuples avec leurs cultes, leurs usages particuliers. C'était cette adaptation qui avait permis la constitution du peuple romain¹¹⁵⁷. Dans le texte ovidien, l'énumération en contexte romain, des rois de Rome, prenaient les figures grecques (troyennes) d'Ascagne, d'Epytus ou de Capetus, et latines, de Latinus, de Tiberinus, dont le pseudo-Aurelius Victor faisait aussi une figure italique¹¹⁵⁸. Ovide montrait la transformation dynamique que la tradition romaine avait su donner aux mythes grecs désormais révolus. Cette idée d'une hybridation en mouvement des origines de Rome et des Romains avec les cultures grecques ou proprement italiques (latines ou sabinnes) que représentait Pomone est aussi défendue par H. Vial¹¹⁵⁹.

¹¹⁵³ Scheid, Svenbro, « Les métamorphoses dans l'Antiquité gréco-romaine », *La vie des formes et les formes de vie*, 2012, p. 162-163

¹¹⁵⁴ Pour Ovide, Vertumnus avait la capacité de se renouveler sans cesse comme les saisons qu'il patronait, *Vim tamen agrestum metuens pomaria claudit//intus et accessus prohibet refugitque uiriles. / Quid non et Satyri, saltatibus apta iuuentus, / fecere et pinu praecincti cornua Panes, / Silenusque, suis semper iuuenilior annis, / quique deus fures uel falce uel inguine terret, / ut poterentur ea ? Sed enim superabat amando/ hos quoque Vertumnus, neque erat felicior illis*, « Mais comme elle redoute les violences des dieux champêtres elle ferme ses vergers en dedans ; elle interdit à ceux du sexe mâle d'y pénétrer, elle fuit leurs approches. Que n'ont point tenté les jeunes Satyres, amis de la danse et les Pans aux cornes couronnés de pin et Silvain toujours plus jeune que son âge, et ce dieu qui effraie les voleurs avec sa faux ou avec son membre viril ? Que n'ont-t-ils point fait pour venir à bout de la nymphe ? », Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 635-642, Trad. G. Lafaye, (1930), 1988, p. 111

¹¹⁵⁵ Scheid, Svenbro, « les métamorphoses dans l'Antiquité gréco-romaine », *La vie des formes et les formes de vie*, 2012, p. 166, 170

¹¹⁵⁶ Cicéron notait que les processions solennelles des triomphes passaient devant la statue de Vertumnus au Grand Cirque, *Quis umquam templum illud adspexit quin auaritiae tuae,quin iniuriae, quin audaciae testis esset ? Quis a signo Vortumni in circum Maximum uenit quin is uno quoque gradu de auaritia tua commoneretur? quam tu uiam tensorum atque pompae*, « Est-il quelqu'un que ait jamais vu ce temple [De Castor] et qui puisse ne pas témoigner de ton avidité, de ton injustice, de ton audace ? Est-il quelqu'un qui soit venu de la statue de Vertumne au Grand Cirque et qui puisse ne pas avoir trouvé à chaque pas de son trajet des renseignements sur ton avidité ? Cette voie que suivent les chars sacrés et les pompes religieuses », *Contre Verrès*, I, action 2, 59, 154, Trad. H. De La Ville de Mirmont, (1922), 1984, p. 202; le consul Flavius Flaccus après sa victoire en 264 av. J.-C. contre les Gaulois l'avait consacrée au dieu ; voir J.-L. Bastien, *Le triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République*, 2007

¹¹⁵⁷ J.Scheid écrit qu'au-delà des rivalités qui avaient existé entre peuples habitant l'Italie dont le mythe de Tarpéia était un exemple, « les Romains et les Sabins, les guerriers et les agriculteurs avaient fini par s'entendre et s'associer ». Romulus et Titus Tatius cessaient de se combattre pour partager la royauté et consacrer le partage des rôles entre la guerre et la prospérité nourricière, *Pouvoir et religion à Rome*, 2011, p. 36

¹¹⁵⁸ *Igitur regnante Latino Siluio coloniae deductae sunt Praeneste, Tibur, Gabii, Tusculum, Cora, Pometia, Labici, Crustumium, Cameria, Bouillae ceteraque oppida circumquaue*, « Sous le règne de Latinus Siluius, des colonies furent envoyées à Préneste, Tibur, Gabies, Tusculum Cora, Pometia, Labici, Crustumium, Cameria, Bovillae et dans toutes les villes à l'entour », le pseudo-Aurelius Victor, *Origine du peuple romain*, 17, 6, Trad. J.-C. Richard, 1883, p. 97

¹¹⁵⁹ H. Vial, *La métamorphose dans les "Métamorphoses" d'Ovide*, 2010, p. 248

Pomone, déesse de la production des fruits par la greffe, dont une tradition faisait l'épouse de Picus, un roi du Latium, était une déesse tutélaire de la terre italique, servie à Rome par un flamme¹¹⁶⁰. Pour J. Cels-Saint-Hilaire, au moment où Rome était en pleine croissance, Servius Tullius avait assis son pouvoir sur l'intégration au peuple romain de populations étrangères attirées par la cité. La consolidation de la royauté par Servius Tullius, note J. Cels-Saint-Hilaire, était passée par des dispositions légales vis-à-vis des étrangers, notamment en leur distribuant des terres¹¹⁶¹.

La *Ficus Ruminalis*, résultat du greffage du figuier du Palatin, présente la même double caractéristique, son identité est une, c'est un arbre greffé qui présente telles ou telles caractéristiques souhaitées (grosseur, couleur des fruits, résistance aux parasites...) mais qui est marquée par une altérité celle de deux plants qui se différenciaient initialement.

4 - L'expression féminine de la *Ficus Ruminalis* : la générosité de sa fécondité naturelle et culturelle

4 – 1 - La générosité de la terre

La *Ficus Ruminalis* au Comitium qui, par multiplication ou conversion végétative, avait été le résultat d'une transformation du figuier du Palatin, un figuier sauvage improductif, en un arbre productif, démontrait, par ses fruits que les Romains avaient su sélectionner les meilleures variétés¹¹⁶² pour en faire un exemple à porter au monde extérieur.

¹¹⁶⁰ *Inde sub Ascanii dicione binominis Alba / resque Latina fuit. succedit Silivius illi. / quo satus antiquo tenuit repetita Latinus / nomina cum sceptro, clarus subit Alba Latinum. / Epytus ex illo est; post hunc Capetusque Capysque, / sed Capys ante fuit; regnum Tiberinus ab illis / cepit et in Tusci demersus fluminis undis / nomina fecit aquae; de quo Remulusque feroxque / Acrota sunt geniti. Remulus maturior annis / fulmineo periit, imitator fulminis, ictu. / fratre suo sceptrum moderatior Acrota forti / radit Auentino, qui, quo regnarat, eodem / monte iacet positus tribuitque uocabula monti; / iamque Palatinae summam Proca gentis habebat. / Rege sub hoc Pomona fuit, qua nulla Latinas / inter hamadryadas coluit sollertius hortos,* « Ensuite Albe et le Latium passèrent sous les lois d'Ascagne au double nom. Il eut pour successeur Silivius, dont le fils Latinus reçut, avec le sceptre antique, un nom déjà porté par un autre ; après Latinus régna l'illustre Alba, dont Epytus fut l'héritier ; puis viennent Capetus et Capys, mais Capys en premier lieu. Ils transmissent la couronne à Tiberinus, qui s'étant noyé dans les eaux du fleuve Toscan lui da donné son nom ; de lui naquirent Rémulus et le fier Acrota. L'aîné Remulus, pour avoir voulu imiter la foudre, périt frappé de la foudre ; Acrota plus sage que son frère légua le sceptre au vaillant Aventin ; ce prince est enseveli sur la montagne où il avait régné et qui porte son nom. Déjà Procas gouvernait le peuple du Palatin ; sous son règne vécut Pomone ; parmi les hamadryades du Latium aucune n'était plus habile na la culture des jardins », Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 609-624, Trad. G. Lafaye, 1988, p. 110

¹¹⁶¹ Cels-Saint-Hilaire, Février, « Guerres, échanges, pouvoir à Rome à l'époque archaïque », *Dialogues d'histoire ancienne*, T. V, 1979, p. 118 ; Tite-Live voyait dans le don de terres une stratégie politique qui visait à arrêter la menace de captation du pouvoir royal que faisait peser Tarquin le Superbe sur Servius Tullius, *Tarquinio audiebat se iniussu populi regnare, conciliata prius uoluntate plebis agro capto ex hostibus uiritim diuiso ausus est ferre ad populum, uellent iuberentne se regnare; tantoque consensu, quanto haud quisquam alius ante, rex est declaratus.* « [Servius Tullius] entendait dire cependant que souvent le jeune Tarquin lançait un mot contre lui et l'accusait d'être roi sans l'aveu du peuple. Aussi, après s'être rendu populaire en distribuant à chaque citoyen une part des terres conquises à l'ennemi, il n'hésita plus à se référer au peuple - le voulait-on le désignait-on comme roi - il obtint une majorité qu'aucun autre n'avait encore atteinte » Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 46, 1, trad. G. Baillet, (1940), 1995, P. 74

¹¹⁶² Pline considérait la sélection de certaines variétés de figuiers comme indispensable pour assurer la bonne conservation des figues, *siccandis haec sole in annuos usus aptissima cum mariscis et quas harundinum folii macula ueriat,* « cette dernière [la figue de Pompée] est la meilleure à sécher au soleil pour la garder un an avec les marisques et celles qui sont mouchetées comme la feuille du roseau », Pline, *Histoire naturelle*, XV, 19, 70, Trad. J. André, 1960, p. 43

Après la création d'un arbre adéquat par la technique du greffage, l'obtention abondante de fruits de belle venue suppose une autre intervention naturelle, très souvent humaine, celle de la caprification qui diffère de la marcotte, de la bouture ou de la greffe par le rôle sexuel qu'elle assure entre figuier mâle et figuier femelle. Son résultat était de produire de beaux fruits dont l'apparence et le goût étaient un des critères des Grecs et des Romains pour les offrir en cadeaux à la nouvelle année. Aux Calendes de Janvier, quand l'année correspondait à une nouvelle année solaire, l'offrande des vieux fruits, la datte et la figue par exemple, était, pour Ovide, le présage que la terre pour l'année qui débutait serait aussi généreuse qu'elle venait de l'être :

Ovide, *Fastes*, I, 185-190

Quid uolt palma sibi rugosaque carica' dixi / et data sub niueo candida mella cado? / Omen' ait 'causa est, ut res sapor ille sequatur et peragat coeptum dulcis ut annus iter. // Dulcia cur dentur uideo: stipis adice causam, pars mihi de festo ne labet ulla tuo

« Je dis – que signifient la datte et la figue ridée ainsi que l'offrande de miel contenu dans une jarre blanche comme neige ? – cela s'explique par le présage, dit-il [Janus] afin que pareille saveur accompagne toutes choses et que l'année achève doucement sa route sur sa lancée »¹¹⁶³.

En février, au démarrage de la nouvelle année, Ovide faisait de la figue encore verte le présage heureux de l'aboutissement à maturité des fruits :

Ovide, *Fastes*, II, 243-256

Continuata loco tria sidera, Coruus et Anguis / et medius Crater inter utrumque, iacent. / Idibus illa latent, oriuntur nocte sequenti; / quae, tibi, cur tria sint tam sociata, canam. / Forte Ioui Phoebus festum sollemne parabat / (non faciet longas fabula nostra moras): / I, mea' dixit 'auis, ne quid pia sacra moretur, / et tenuem uiuis fontibus adfer aquam. / Coruus inauratum pedibus cratera recuruis / tollit et aerium peruolat altus iter. / Stabat adhuc duris ficus densissima pomis: / temptat eam rostro, non erat apta legi; / immemor imperii sedisse sub arbore fertur, / dum fierent tarda dulcia poma mora.

Trois constellations sont contiguës, le Corbeau, et le Serpent ainsi que la Coupe qui se cache entre les deux autres. Aux Ides elles sont invisibles ; elles se lèvent la nuit suivante. Je vais te raconter pour quelle raison toutes les trois sont aussi groupées. Phébus préparait d'aventure une fête solennelle en l'honneur de Jupiter (mon récit ne fera pas de longs détours). « Va mon oiseau, dit-il, pour que rien ne retarde mon pieux sacrifice, apporte moi de l'eau claire puisée à une source vive ». Le corbeau emporte une coupe dorée dans ses serres recourbées et effectue son vol dans la hauteur des airs. Il se trouvait un figuier tout couvert de fruits encore verts ; le corbeau les tâte de

¹¹⁶³ Ovide, *Fastes*, I, 185-190, Trad. R. Schilling, 1992, p. 8 ; la traduction que donne R. Schilling de *rugosa carica* par « figue ridée » est contestable. A. Ernout et A. Meillet donnaient à *ruga* le sens de « ride » et pour son dérivé *rugosus*, « ridé, rugueux ». Mais la meilleure traduction de *rugosa carica* semble être « figue rugueuse » ; Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 579 ; en effet, l'épiderme des figues s'il diffère suivant les variétés est dans l'ensemble ferme et a tendance à s'épaissir au fur et à mesure de l'avancement de la saison, il peut alors présenter des craquelures qui peuvent fendre le fruit en deux, Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 202, 205

son bec ; ils n'étaient pas encore bons à cueillir. Oubliant ses instructions, il s'installa, dit-on, sous l'arbre pour laisser aux fruits le temps de mûrir¹¹⁶⁴.

La sapidité¹¹⁶⁵, les qualités nutritives du fruit étaient, pour les auteurs anciens, un critère de sélection des arbres productifs. Le caractère goûteux de la figue et de la datte entraine dans le classement hiérarchique que Pline faisait de ces fruits selon le pays et les variétés. A propos de celles de Judée, Pline affirmait :

Pline, *Histoire naturelle*, XIII, 11, 44

dos iis praecipua suco pingui lactentibus quodamque uini sapore in melle praedulci,

« Leur supériorité [des dattes de Judée] tient à leur suc gras qu'elles secrètent et qui unit une sorte de saveur vineuse à celle d'un miel très doux »¹¹⁶⁶.

Les fruits doux et agréables étaient le résultat de la protection de Pomone :

Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 2, 2

Plurimum, inquit, homini uoluptatis ex me est. ego sucum uini, liquorem olei gigno, ego palmas et poma totque uarietates, neque, ut Tellus, omnia per labores

« C'est moi, dit-elle [Pomone] qui procure à l'homme le plus de plaisirs ; c'est moi qui produis le vin et l'huile et aussi les dattes et tant de fruits variés sans faire, comme la terre, tout acheter par le travail »¹¹⁶⁷.

Malgré la réputation de mollesse du sexe féminin, qui s'appliquait dans le domaine végétal à la figue, celle du figuier femelle avait une qualité de douceur que Pline comparait à celle du lait et du miel :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21, 82

Quin etiam tempus est ficulneis arboribus caprificum ficis mollis omnibus tactus, maturis frumenta intus, sucus maturescentibus lactis, percoctis mellis

« Toutes les figues sont molles au toucher ; mûres, elles sont remplies de grains ; le suc a l'apparence du lait au début de la maturité, du miel à la fin »¹¹⁶⁸.

Nous avons vu que Zeus lui-même avait été élevé avec le lait de la chèvre Amalthée en Crète¹¹⁶⁹, ce qui témoignait que le lait d'une mère divine ou choisie

¹¹⁶⁴ Ovide, *Fastes*, II, 243-256, Trad.R. Schilling, 1992, p. 38

¹¹⁶⁵ Pline différencie le goût sucré de la datte ou de la figue de ceux gras ou plus acides, *Ergo suorum uinosi piro, moro, myrto, minime, quod miremur, uuis; pingues oliuae, lauro, nuci iuglandi, amygdalis; dulces uuis, ficis, palmis*, « Donc parmi les sucs, les sucs vineux appartiennent à la poire, la mûre, la baie de myrte mais, chose singulière, absolument pas au raisin ; les sucs gras à l'olive, à la baie de laurier, à la noix, à l'amande ; les sucs doux au raisin, à la figue, à la datte », *Histoire naturelle*, XV, 33, 109, Trad. J. André, 1960, p. 55 ; dans son « Commentaire », J. André remarque que la liste de Pline est très proche de celle qu'avait établi Théophraste, mais ce dernier contrairement à Pline citait la vigne parmi les végétaux à suc vineux et dans l'énumération des arbres à suc huileux ou miellé, il ajoutait des arbres qui n'étaient pas fruitiers (le pin parasol et maritime, le sapin huileux, le châtaignier, mielleux), p. 115, Théophraste, *Histoire des plantes*, 1, 12, 1

¹¹⁶⁶ Pline, *Histoire naturelle*, XIII, 11, 44, Trad. A. Ernout, 1956, p. 32

¹¹⁶⁷ Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 2, 2, Trad. j ; André, 1971, p. 20

¹¹⁶⁸ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21, 82, Trad. J. André, 1960, p. 47

¹¹⁶⁹ Callimaque, *Hymne à Zeus*, 42-51

par les dieux avait des vertus salvatrices qui permettaient de transformer de simples hommes en héros¹¹⁷⁰. L'association du lait et du miel évoquait, chez Tibulle, des dons généreux de la Terre mère que le poète rattachait à une vie campagnarde riante et prometteuse :

Tibulle, *Elégies*, I, 43-46

*Non domus ulla fores habuit, non fixus in agris, /Qui regeret certis finibus arua,
lapis. /Ipsae mella dabant quercus, ultroque ferebant /Obuia securis ubera lactis
oues.*

« pas une maison n'avait de porte, il n'y avait pas de borne plantée dans les champs pour délimiter les terrains avec exactitude ; d'eux-mêmes les chênes donnaient du miel et les brebis apportaient spontanément leurs mamelles gonflées de lait qu'elles offraient aux hommes exempts de soucis »¹¹⁷¹.

Pour Athénée, le goût divin de la figue venait du don du fruit fait par Cybèle aux humains :

Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, III, 75b

*Ἄλεξις δ' ἐν Ὀλυνθίῳ Φρυγίων σύκων μνημονεύων φησί- Τό τε θειοφανές μητρῶον
ἐμοί//μελέδημ' ἰσχάς, //Φρυγίας εὐρήματα συκῆς*

« figue!...Alexis rappelle les figues de Phrygie dans son *Olynthien* :

- Un manger divin, et bien fait pour la mère des dieux, est la figue sèche, invention de la Phrygienne»¹¹⁷².

Pausanias avait attribué le caractère divin de la figue au don de Déméter à Phytalos qui avait offert à la déesse un asile lorsqu'elle errait à la recherche de sa fille Perséphone :

¹¹⁷⁰ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, 2012, p. 237

¹¹⁷¹ Tibulle, *Elégies*, I, 43-46, Trad. Mondoloni, 2003, p. 47

¹¹⁷² Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, III, 75b, Trad. M. Lefebvre de Villebrune, Leipzig, 1607, p. 176

Pausanias, *Périégèse* I, 37, 2

*Προελθοῦσι δὲ ὀλίγον Λακίου τέμενός ἐστιν ἥρωος καὶ δήμος ὃν Λακιάδας ὀνομάζουσιν ἀπὸ τούτου, καὶ Νικοκλέους Ταραντίνου ἐστὶ μνήμα, ὃς ἐπὶ μέγιστον δόξης κιθαρῶδῶν ἀπάντων ἦλθεν. ἔστι δὲ καὶ Ζεφύρου τε βωμὸς καὶ Δήμητρος ἱερὸν καὶ τῆς παιδός· σὺν δὲ σφισιν Ἀθηνᾶ καὶ Ποσειδῶν ἔχουσι τιμὰς. ἐν τούτῳ τῷ χωρίῳ Φύταλόν φασιν οἴκῳ Δήμητρα δέξασθαι, καὶ τὴν θεὸν ἀντὶ τούτων δοῦναί οἱ τὸ φυτὸν τῆς συκῆς· μαρτυρεῖ δὲ μοι τῷ λόγῳ τὸ ἐπίγραμμα τὸ ἐπὶ τῷ Φυτάλου τάφῳ· ἐνθάδ' ἄναξ ἥρωος Φύταλός ποτε δέξατο σεμνήν Δήμητρα<ν>, ὅτε πρῶτον ὀπώρας καρπὸν ἔφηνεν, ἣν ἱερὰν **συκὴν** θνητῶν γένος ἐξονομάζει· ἐξ οὗ δὴ τιμὰς Φυτάλου γένος ἔσχεν ἀγήρω.*

« Quand on avance encore un peu, on rencontre le sanctuaire du héros Lakios ainsi que le dème que l'on nomme Lakiades d'après ce héros. Il y a aussi le monument de Nicoclès de Tarente qui atteignit à un très haut degré de gloire entre tous les citharèdes. Il y a aussi un autel de Zéphyr et un sanctuaire de Déméter et de sa fille. En même temps qu'elles, Athéna et Poséidon y reçoivent un culte. En cet endroit, Phytalos, dit-on, reçut Déméter en sa maison, en échange de quoi la déesse lui donna le plant de figuier. La preuve de ce récit je la trouve dans l'épigramme inscrite sur le tombeau de Phytalos : « un jour en ce lieu sire Phytalos, le héros, accueillit Déméter la sainte ; elle alors, fit paraître pour la première fois le fruit de l'automne que la race des mortels nomme la figue, objet sacré ce qui a valu depuis lors honneur à la race de Phytalos impérissablement » »¹¹⁷³.

L'épithète de *sukatès*¹¹⁷⁴ donné à Dionysos en Laconie, signifiait, selon M.-M. Mactoux, que la figue était synonyme d'un sol généreux, d'une fécondité débordante et indifférenciée¹¹⁷⁵. Cette indifférenciation des dons de la terre-mère dénotait un rattachement de la figue aux cultes agraires archaïques¹¹⁷⁶.

La figue qui, selon les variétés, se récolte au début de l'été lors des moissons ou au début de l'automne, lors des vendanges, intervenait dans les deux fêtes des Thargélies au mois de mai et des Pyanepsies en octobre où les figues étaient offertes sous forme de gâteaux. La figue était le paradigme de toutes les formes de fécondité de la terre¹¹⁷⁷. Par ses qualités particulièrement « nutritives et fortifiantes », la figue rassemblait, sous son seul nom, les qualités des fruits secs et des céréales et la représentation imaginaire de l'abondance, de la richesse et de la fécondité. M.-M. Mactoux en voit l'illustration dans l'amalgame du terme d'*ischas*, figues sèches au terme *trôgalia* pour désigner toutes les friandises (raisins, noix, céréales grillées) que le maître offrait dans les *symposia*¹¹⁷⁸. Les *trôgalia* étaient liées aux *katachysmata*, différentes choses que l'on versait en signe rituel

¹¹⁷³ Pausanias, *Périégèse* I, 37, 2, Trad. J. Pouilloux, 1992, p. 112

¹¹⁷⁴ P. Chantraine indiquait qu'un des mots tirés de figue était celui de *συκίτης*, « de figue » et qu'à Sparte, au nom de Dionysos était ajoutée l'épithète, *της*, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 1068

¹¹⁷⁵ Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1991, p. 58

¹¹⁷⁶ Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1991, p. 57

¹¹⁷⁷ Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1991, p. 58

¹¹⁷⁸ Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1991, p. 56

d'aspersion¹¹⁷⁹, répandues par la maîtresse de maison sur la tête des esclaves avant que ceux-ci ne franchissent pour la première fois le seuil de l'*oikos*. La figue en synthétisant des *trôgalia* et des *katachysmata*, représentait simultanément le paradigme des fruits, des céréales et la concrétisation d'un don, d'une intervention. L'utilisation par Aristophane dans sa comédie *Ploutos* du seul nom de figue sèche correspondait à une sythétisation de toutes les autres friandises offertes aux *trôgalia* et aux *katachysmata*, selon M.-M. Mactoux. L'action humaine faisait de la figue un fruit divin qui évoquait dans l'imaginaire grec la générosité mythique de la terre et son utilisation dans les pratiques religieuses et profanes étaient une appropriation humaine de son caractère divin¹¹⁸⁰. Du point de vue profane, la figue synthétisait aussi une des formes du plaisir d'un moment de loisir¹¹⁸¹.

Dans le *ritus Romanus*, les figes sèches entraient dans la liste des offrandes destinées à demander aux dieux, et plus particulièrement à Hercule selon Festus¹¹⁸², leur protection.

En Italie, à l'instar de la Grèce, le figuier, à l'égal du chêne¹¹⁸³, était l'exemple de l'arbre dont branches porteuses de fruits nourrissaient les humains. Mais également les dispositions nutritionnelles des figes provenaient du perfectionnement des connaissances de la culture du figuier qui avaient participé à l'enrichissement des moyens physiques et intellectuels des Romains pour mieux aménager la nature et accroître leur bien-être. C'était ce qu'affirmait Pline qui soulignait combien la

¹¹⁷⁹ D'un point de vue étymologique, M.-M. Mactoux relie le substantif *katachysmata* à l'action verbale de répandre, asperger et les *katachysmata* pouvaient être des objets matériels divers, des liquides comme des petites pièces de monnaie, Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1991, p. 57

¹¹⁸⁰ Mactoux, « Esclaves et rites de passage », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1990, p. 56-57 ; l'idée de la figue comme symbole de la fertilité de la nature peut être rapportée à la fête des *Arrhèphoria* qui, pour B. Holtzmann, introduisaient la grande fête des Panathénées. Durant les *Arrhèphoria* qui se déroulaient la nuit (et qui présentaient le même caractère furtif que les nones Caprotines explicitées plus loin), les arrhéphores descendaient selon Pausanias, au jardin d'Aphrodite où elles emportaient un panier dont le contenu leur était caché. *Périégèse*, I, 27, 3, 25 « il y a dans la ville une enceinte sacrée d'Aphrodite qu'on appelle Aphrodite des jardins non loin de là et à laquelle on accède par un passage souterrain d'origine naturelle. Les jeunes filles [les arrhéphores] descendent par là. En bas, elles laissent ce qu'elles portent et prennent autre chose qu'elles emportent enveloppé », Trad. M. Cazevitz, 1992, p. 85 ; pour B. Holtzmann ces paniers pouvaient contenir des symboles de fertilité dont des gâteaux spéciaux préparés spécialement pour les jeunes filles, fertilisés par la rosée d'Aphrodite et la puissance végétative d'Athéna ; l'hypothèse de W. Burkert, pour qui ces paniers symbolisaient le passage de l'état d'enfant à celui de jeune fille nubile, est en fait très proche de la précédente car dans les deux cas les friandises du panier prises dans le jardin d'Aphrodite pour être offertes à Athéna étaient un gage de renouvellement des générations qu'elles soient végétales ou humaines, B. Holtzmann, *L'acropole d'Athènes*, 2003, p. 229 ; W. Burkert, *The Greek religion*, Ed. Harvard University press, Cambridge, 1966

¹¹⁸¹ Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1990, p. 59

¹¹⁸² Festus faisait entrer à côté des figes, des végétaux, des animaux et des préparations élaborées, *Pollucere' merces --- liceat: sunt far, polenta, uinum, panis fermentatus, ficus passa, suilla, bubula, agnina, casei, ovilla, alica, sesama, et oleum, pisces, quibus est squama, praeter squatum: Herculi autem omnia esculenta, posculenta, De uerborum significatu cum Pauli Epitome*, Ed. Lindsay, Teubner, 1913, p. 298

¹¹⁸³ Ovide, *Fastes*, IV, 395-402, *Panis erat primis uirides mortalibus herbae, quas tellus nullo sollicitante dabat; et modo carpebant uiuax e caespite gramen, nunc epulae tenera fronde cacumen erant. Postmodo glans nota est: bene erat iam glande reperta duraque magnificas quercus habebat opes. Prima Ceres homine ad meliora alimenta uocato mutauit glandes utiliore cibo*, « Pour les premiers hommes, le pain ne consistait qu'en herbes vertes que la terre produisait spontanément. Tantôt leurs repas se composaient de pointes tendres de feuillage. Ensuite fut connu le gland : la découverte du gland avait déjà créé un bien-être et les chênes durs fournissaient de magnifiques ressources. La première, Cérès convia l'homme à se nourrir mieux en remplaçant les glands par une alimentation plus profitable », Trad. R. Schilling, 1993, p. 16

multiplication des variétés du figuier, par l'industrie des Romains, avait fait évoluer la société romaine¹¹⁸⁴ :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 19, 72

Postea tot subiere nomina aque genera, ut uel hoc solum aestimantibus appareat mutatam esse uitam

« Par la suite, les noms et les espèces [de figues] se sont si multipliées que, même de ce seul point de vue, la civilisation apparaît manifestement transformée¹¹⁸⁵.

Strabon avait déjà corrélié la générosité de la nature au travail des Romains et leur association avait été un des facteurs de la richesse de Rome :

Strabon, *Géographie*, V, 3, 8, C235

Ταῦτα μὲν οὖν ἡ φύσις τῆς χώρας παρέχεται τὰ εὐτυχήματα τῇ πόλει, προσέθεσαν δὲ Ῥωμαῖοι καὶ τὰ ἐκ τῆς προνοίας

« Tels sont les avantages que la nature a mis à la disposition de Rome. Les Romains, de leur côté, ont apporté les ressources de leur prévoyance »¹¹⁸⁶.

La figue au goût sucré, résultat d'un greffage et de soins appropriés, avait une valeur énergétique que les auteurs romains avaient unanimement reconnue et qui la plaçait à l'égal de la valeur nutritionnelle du pain. La saveur douce et la capacité calorique de la figue en faisaient un don divin aussi important que le blé donné par Cérès¹¹⁸⁷. Pline également prônait la vertu supérieure de la figue à celle du pain parce qu'elle avait (et a) la capacité à être séchée et qu'elle remplaçait la figue fraîche dans les périodes où cette dernière n'était pas encore apparue :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21, 82

panisque simul et opsonii uicem siccatae implent, utpote cum Cato cibaria ruris operariis iusta ceu lege sanciens minui iubeat per fici maturitatem.

¹¹⁸⁴ La valeur réelle et symbolique de la figue était illustrée en Grèce par les sanctions qu'encourageaient les Grecs qui exportaient illégalement les figues, *τῶν δὲ γινομένων διάθειν πρὸς ξένους ἐλαίου μόνον ἔδωκεν, ἄλλα δ' ἐξάγειν ἐκώλυσε· καὶ κατὰ τῶν ἐξαγόντων ἀράς τὸν ἄρχοντα ποιείσθαι προσέταξεν, ἢ ἐκτίνειν αὐτὸν ἑκατὸν δραχμὰς εἰς τὸ δημόσιον. καὶ πρῶτος ἄξιων ἐστὶν ὁ τοῦτον περιέχων τὸν νόμον. οὐκ ἂν οὖν τις ἠγήσαιτο παντελῶς ἀπιθάνους τοὺς λέγοντας ὅτι καὶ σύκων ἐξαγωγὴ τὸ παλαιὸν ἀπίρητο, καὶ τὸ φαίνειν ἐνδεικνύμενον τοὺς ἐξαγόντας κληθῆναι συκοφαντεῖν, « De tous les produits indigènes, il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile et défendit l'exportation des autres. Il enjoignit à l'archonte de prononcer des imprécations contre ceux qui les exporteraient, sous peine de payer lui-même cent drachmes au trésor public. Cette loi se trouve dans la première de ses tables. On ne peut donc refuser toute confiance à ceux qui disent que l'exportation des figues fut jadis interdite et que les dénonciateurs de ceux qui en avaient exportés étaient appelés sycophantes », Plutarque, « Vie de Solon », 24, 1-2, 91^e, Trad. R. Flacelière, 1968, p. 38*

¹¹⁸⁵ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 19, 72, Trad. J. André, 1960, p. 44

¹¹⁸⁶ Strabon, *Géographie*, V, 3, 8, C235, Trad. F. Lasserre, 1967, p. 90

¹¹⁸⁷ Dans son commentaire des *Bucoliques* de Virgile, Servius notait que Cérès et Bacchus étaient deux divinités honorées par les paysans, *Bucoliques*, V, 79, commentaire de Servius, « ut Baccho Cererique, « comme à Bacchus et à Cérès car ce sont deux puissances divines qu'honorent surtout les paysans et dont les présents sont communs à tous les mortels, ainsi dans les *Géorgiques*, *uestro si munere tellus / Chaoniam pingui glandem mutauit arista*, « puisque, grâce à votre don, la terre a remplacé le gland de Chaonie par l'épi gonflé » » ; *o clarissima mundi / lumina, labentem caelo quae ducitis annum / Liber et alma Ceres, uestro si munere tellus / Chaoniam pingui glandem mutauit arista, / poculaque inuentis Acheloia miscuit uuis*, « Ô vous flambeaux éclatants du monde qui guidez dans le ciel le cours de l'année ; vous Liber et Cérès nourricière, et mélangé à la boisson d'Achéloüs le jus des grappes par vous découvertes », Virgile, *Géorgiques*, I, 5-9, Trad. F. Daspet, *Traduction du Commentaire de Servius aux Bucoliques de Virgile*, 2007, p. 87

« séchées, elles tiennent lieu à la fois de pain et de pitance, puisque Caton, fixant par une sorte de loi la ration des travailleurs des champs la fait réduire pendant la maturité des figes »¹¹⁸⁸.

Caton également s'était appuyé sur la valeur nutritionnelle des figes pour en faire un argument de gestion efficace des travaux des champs. Les repas à base de figes, pendant les travaux agricoles les plus intensifs durant la période estivale, entre le début juillet et la fin octobre, était facilité par le mûrissement de la majorité des figes, dites d'automne¹¹⁸⁹ :

Caton, *Economie rurale*, 56

Familiae cibaria qui opus facient per hiemem, tritici modios IV, per aestatem modios IV S, uilico, uilicae, epistatae, opiloni modios III, compeditis per hiemem panis P- IV. Ubi uineam fodere coeperint, panis P- V, usque adeo dum ficos esse coeperint, deinde ad P- IV redito

« Pour ceux qui travaillent aux champs pendant l'hiver, quatre *modii* de blé dur¹¹⁹⁰, pendant l'été, quatre *modii* et demi ; pour le fermier, la fermière, le surveillant, le berger, trois *modii* ; pour les esclaves enchaînés, pendant l'hiver, quatre livres de pain ; quand ils commenceront à piocher la vigne, cinq livres de pain jusqu'à ce qu'il commence à y avoir des figes ; ensuite revenez à quatre livres »¹¹⁹¹.

Columelle, de même, avait reconnu le pouvoir énergétique de la fige sèche notamment sa vertu d'être stockée à l'égal du blé dont l'engrangement aux *Consualia* était offert à Consus¹¹⁹² :

Columelle, *Economie rurale*, XII, 15, 4

Nonnulli hanc ipsam farinam fici orcis sine pice includunt et oblita uasa clibano uel furno torrefaciunt, quo celerius omnis umor excoquatur; sic siccatam in tabulatum reponunt et, cum exigit usus, testam comminuunt,

« Certains enferment cette farine de figes dans des tonnes non poissées qu'ils lutent et torréfient dans un *clibanus* ou au four pour en chasser plus vite

¹¹⁸⁸ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21, 82, Trad. J. André, 1960, P. 47

¹¹⁸⁹ Il existe également des figes dites « retardées » qui se développent sur les figuiers mâles et qui arrivent à maturité vers juillet uniquement sur ces caprifiguiers, *Le figuier*, 1997, p. 40

¹¹⁹⁰ *Triticum turgidum* subsp. *Durum*, le blé dur pousse spontanément cultivé en Syrie et de Palestine dès le VIII^e millénaire, il était apparu en Grèce au VI^e millénaire et en Europe occidentale au V^e millénaire, son grain dur résistant à la sécheresse est riche en gluten et donc propre à la confection de semoule et de pâtes alors que l'utilisation principale du blé tendre, *Triticum aestivum*, est la fabrication de pain, Ph. Marinval, *L'alimentation végétale en France du Mésolithique jusqu'à l'Age du Fer*, 1988, p. 58 ; R. Portères, « Les appellations des Céréales en Afrique », *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, n°4-5, 1958. p. 312-313.

¹¹⁹¹ Caton, *Economie rurale*, 56, Trad.R. Goujard, 1975, p. 53 ; R. Goujard note que si la ration inférieure attribuée au fermier, *uilicus*, s'explique par l'absence de travaux pénibles confiés aux esclaves, elle est illusoire car c'est le fermier qui leur distribuait les rations mensuelles de vivres, « Commentaire », p. 231

¹¹⁹² Le blé mis en réserve pendant l'été était dégrangé pendant l'hiver pour être consommé, Varron écrivait, *Far, quod in spicis condideris per messem et ad usus cibatus expedire uelis, promendum hieme, ut in pistrino pisetur ac torreatur*, « Le blé que l'on a engrangé en épis au temps de la moisson et que l'on destine à un usage alimentaire, doit être dégangé en hiver pour être moulu dans le *pistrinum* et torrifié, *De l'agriculture*, I, 63, Trad. G. Dumézil, *Idées romaines*, 1969, p. 302

toute l'humidité ; une fois séchées ainsi, ils les placent sur un plancher et quand le besoin l'exige, ils cassent le vase »¹¹⁹³.

C'était encore pour sa valeur énergétique que Sénèque faisait de la figue l'ordinaire de son repas qu'il alliait à son plaisir d'une dégustation qu'il comparait au plaisir de recevoir des menus présents au début de la nouvelle année :

Sénèque, *Lettres*, XI, 87, 3

De prandio nihil detrahi potuit : paratum fuit non magis hora, nusquam sine caricis, numquam sine pugillaribu ; illae, si panem habeo, pro pulmentario sunt, si non habeo, pro pane. Cotidie mihi annum nouum faciunt,

« Quant au déjeuner, impossible d'en retrancher rien ; les apprêts sont pris moins d'une heure : ma provision de figues de conserve m'accompagne partout. Mes tablettes à écrire, toujours. Les figues me tiennent lieu de fricot quand j'ai du pain et de pain quand j'en manque. Elles me font de chaque jour un jour de Nouvel-An »¹¹⁹⁴.

En Grèce, la figue sèche constituait, relevait ironiquement Aristophane, une part essentielle du repas du paysan :

Aristophane, *La paix*, 1145-1146

ὅμως δ' ὅτι τὸ σφήκωμ' ἔχει πόνον πολύν, τῶν τε πυρῶν μείζον αὐτοῖς, τῶν τε σύκων ἔξελε, / τὸν τε Μανῆν ἢ Σύρα βωστρησάτω κ' τοῦ χωρίου.

« Et bien fais griller les gesses, ma femme : trois mesures ! mélanges-y les grains de blé et des figues, fais-en voir un peu ! »¹¹⁹⁵.



Du point de vue de la paléontologie, les études des paléo-semences pour les périodes pré et protohistoriques ont permis de dégager qu'un certain nombre de végétaux, dès le Néolithique (7000 – 5000 av. J.-C.), étaient utilisés soit sous forme de plantes alimentaires qui étaient alors cultivées, soit sous la forme de complément alimentaire qui faisait l'objet d'une cueillette. Dès le néolithique final et au chalcolitique (2 500 – 1800 av. J.-C.), à côté des blés (et de nombreuses autres graines dont l'orge ou le millet), la culture d'arbres pérennes tels l'olivier, le pêcher et la vigne, mais aussi celle du figuier comestible (*Ficus carica*) est attestée sur tout le pourtour méditerranéen¹¹⁹⁶. Et, même si les connaissances de la cuisine protohistorique sont encore aujourd'hui au stade embryonnaire, note Ph. Marinval, la hiérarchisation de la société à l'Age du Fer (800 – 50 av. J.-C.) avait marqué une rupture avec les périodes précédentes car, à côté des bouillies de végétaux, était apparue la confection de galettes (farine de glands, de céréales, de fèves) dans lesquelles

¹¹⁹³ Columelle, *Economie rurale*, XII, 15, 4, Trad. J. André, 1988, p. 45 ; J. André note que le *clibanus* était une sorte de cloche en terre cuite ou en métal, utilisée en particulier pour la cuisson du pain

¹¹⁹⁴ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XI, 87, 3 Trad. H. Noblot, 1965, p. 145

¹¹⁹⁵ Aristophane, *La paix*, 1145-1146, Trad. V.-H. Debidour, 1965, p. 496

¹¹⁹⁶ Marinval, *L'alimentation végétale en France Mésoolithique jusqu'à l'Age du Fer*, 1988, p. 123 ; il est remarquable qu'au Néolithique moyen (5300 – 4500 av. notre ère.), la production agricole qui est la caractéristique essentielle des populations est complétée par la cueillette notamment celle de glands, p. 126

entraient des graines concassées (pavot). La fabrication s'était accompagnée d'une pratique de la consommation de fruits séchés¹¹⁹⁷ La comparaison de quelques uns des oligo-éléments de la figue sèche avec ceux de la figue fraîche montre le mérite énergétique des figues séchées qui contiennent un pourcentage moyen de 3% de protéines contre 1,3% pour la figue fraîche, 55% de sucre contre 13%, de vitamine A, 142% contre 48% ou encore pour le fer, 2,5% contre 0,6%¹¹⁹⁸.



Le plaisir psychique qu'éprouvait Sénèque à manger des figues était aussi en Grèce un ressort de sa consommation. Ainsi pour Athénée, la figue procurait un plaisir de l'esprit qui était une preuve des progrès culturels des hommes :

Athénée, *Deipnosophistes*, III, 74c-74e

Ἡ συκῆ, φησὶν ὁ Μάγνος· οὐδενὶ γὰρ τῶν περὶ σύκων λόγων παραχωρήσαιμι ἄν, κἂν ἀπὸ κράδης ἀποκρέμασθαι δέη· φιλόσυκος γὰρ εἰμι δαιμονίως· λέξω τὰ μοι προσπίπτοντα — ἡ συκῆ, ἄνδρες φίλοι, ἡγεμῶν τοῦ καθαρείου βίου τοῖς ἀνθρώποις ἐγένετο. Δῆλον δὲ τοῦτο ἐκ τοῦ καλεῖν τοὺς Ἀθηναίους ἱερὰν μὲν συκῆν τὸν τόπον ἐν ᾧ πρῶτον εὐρέθη, τὸν δ' ἀπ' αὐτῆς καρπὸν ἡγητηρίαν διὰ τὸ πρῶτον εὐρεθῆναι τῆς ἡμέρου τροφῆς. Τῶν δὲ σύκων ἐστὶ γένη πλείονα. Ἀπικὸν μὲν, οὐ μνημονεύει Ἀντιφάνης ἐν Ὀμωνύμοις· ἐπαινῶν δὲ τὴν χώραν τὴν Ἀπικὴν τάδε λέγει· Οἶα δ' ἡ χώρα φέρει διαφέροντα πάσης, Ἴππόνικε, τῆς οἰκουμένης, τὸ μέλι, τοὺς ἄρτους, τὰ σῦκα. Σῦκα μὲν, νῆ τὸν Δία, πάνυ φέρει. Ἰστρος δ' ἐν τοῖς Ἀπικοῖς οὐδ' ἐξάγεσθαι φησι τῆς Ἀπικῆς τὰς ἀπ' αὐτῶν γινομένας ἰσχάδας, ἵνα μόνοι ἀπολαύοιεν οἱ κατοικοῦντες· καὶ ἐπεὶ πολλοὶ ἐνεφανίζοντο διακλέπτοντες, οἱ τούτους μὲν ἡμῶν τοῖς δικασταῖς ἐκλήθησαν τότε πρῶτον συκοφάνται.

Non, dit Magnus, je ne le céderai à personne, lorsqu'il s'agira de parler de figues, dussé-je être branché¹¹⁹⁹ ; car j'aime singulièrement ce fruit. Je vais donc vous dire tout ce qui me viendra sur ce sujet. Messieurs, c'est la figue qui a introduit parmi les hommes une manière de vivre moins grossière : ce qui est prouvé par le lieu de l'Attique qu'on appelle figuier sacré, parce que ce fut là qu'on trouva la première fois cet arbre : on en nomma le fruit hégétérie (ou qui devance), parce que c'est le premier des aliments qu'on s'est ensuite procurés par la culture. Il y a diverses espèces de figues. La première est la figue attique, dont Antiphane fait mention [dans la liste des figues] qui ont le même nom. Voici ce qu'il dit en faisant l'éloge de l'Attique. « Hipponicus, quelles choses ne croissent pas dans ce pays ! Et combien ne l'emportent-elles pas sur ce que produit toute la terre ! du miel, des pains, des figues : oui, certes, des figues en abondance. » Istrus, dans ses *Attiques*, dit qu'il n'était pas permis d'exporter de l'Attique les figues sèches afin que les habitants en eussent seuls la jouissance. Mais plusieurs en faisant sortir secrètement, ceux

¹¹⁹⁷ Marinval, *L'alimentation végétale en France Mésoolithique jusqu'à l'Age du Fer*, 1988, p. 135

¹¹⁹⁸ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 203

¹¹⁹⁹ Ici, le mot prend son sens ancien, celui d'être fixé à une branche puis le verbe prit le sens de se percher sur la branche d'un arbre en parlant des oiseaux ; il faut comprendre que Magnus voulait bien rester accroché à une branche de figuier pourvu qu'il mangeât des figues

qui les dénonçaient à la justice, furent alors appelés, pour la première fois, sycophantes¹²⁰⁰.

Ainsi la figue du figuier du Comitium prenait aussi le sens d'une représentation symbolique de l'*otium* romain. Par ses qualités gustatives, elle égalait le miel et constituait un des éléments de la partie de la vie qui n'était pas consacrée au travail productif mais aux loisirs¹²⁰¹. Le conseil d'Horace qui dénonçait les ravages de la guerre civile, était de se tourner vers la vie rurale simple et paisible dont la figue était une image¹²⁰² :

Horace, *Epodes*, XVI, 41-48

nos manet Oceanus circum uagus: arua beata / petamus, arua diuites et insulas, reddit ubi cererem tellus inarata quotannis / et inputata floret usque uinea, / germinat et numquam fallentis termes oliuae / suamque pulla ficus ornat arborem, / mella caua manant ex ilice, montibus altis / leuis crepante lympha desilit pede.

« Oui, nous, l'Océan qui erre autour du monde nous attend. Gagnons les campagnes, les riches campagnes, les Iles Fortunées, où la terre chaque année rend à l'homme Cérès sans labour ; où toujours, la vigne fleurit sans qu'on l'émonde, où bourgeonne le rameau d'un olivier qui jamais ne trompe ; où la figue brune décore un arbre qui est le sien, où le miel coule du creux de l'yeuse ; où du haut des monts bondit d'un pied sonore l'onde légère »¹²⁰³.

L'idée d'une paix rurale heureuse dans laquelle la nature offrait de multiples présents, dont celui de la figue, avait été déjà soulignée par Diogène Laërce :

Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des Philosophes illustres*, VI, 5, 85
Κράτης Ἀσκώνδου Θηβαῖος. Καὶ οὗτος τῶν ἐλλογίμων τοῦ κυνὸς μαθητῶν. Ἰππόβοτος δὲ φησὶν οὐ Διογένους αὐτὸν μαθητὴν γεγονέναι, ἀλλὰ Βρύσωνος τοῦ Ἀχαιοῦ. Τούτου Παίγνια φέρεται τάδε· Πλήρη τις πόλις ἐστὶ μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι τύφῳ, καλὴ καὶ πείρα, περίρρυτος, οὐδὲν ἔχουσα, εἰς ἣν οὔτε τις εἰσπλεῖ ἀνὴρ μωρὸς παράσιτος, οὔτε λίχνος

¹²⁰⁰ Athénée *Deipnosophistes*, III, 74d-74e, Trad. M. Lefebvre de Villebrune, Liepsig, 1607, p. 175

¹²⁰¹ Le miel était une des friandises du banquet, *τὸ μὲν δὴ δεῖπνον ἦν ἀπὸ συμφορῶν. παρεσκεύαστο δὲ πολλὰ καὶ ποικίλα, δίχληλα ὕσια καὶ σχελιδες καὶ ἡτριαία καὶ τοκάδος ὑὸς τὸ ἐμβρυοδόχον ἐντερον καὶ λοβὸς ἐκ ταγίνου καὶ μυπτωτὸς καὶ ἀβυρτάκη καὶ τοιαῦται τινες καρκεῖαι καὶ θρυμματίδες, καὶ θρία καὶ μελιποῦται· τῶν δὲ ὑποβρυχίων τὰ σελάχια πολλὰ καὶ ὄσα ὀστράκινα τὸ δέρμα.* « C'était un souper par écot, On avait apprêté des mets nombreux et variés, des pieds d cochon, des côtelettes, des tripes, la matrice d'une truie qui avait mis bas, du foie sauté à la poêle, un salmis d'ail et d'olives, de la sauce épicée e » d'autres assaisonnements du même genre, des compotes, des crêpes dans des feuilles de figuier, des gâteaux au miel. », Lucien, *Lexiphanès*, 6, Trad. E. Chambry, 1934, p. 180

¹²⁰² Numa Pompilius passait, pour la tradition, pour le modèle même du roi qui avait cherché à établir la paix, contrairement à Romulus, par la conciliation, *Ac primum agros quos bello Romulus ceperat diuisit uiritim ciuibus, docuitque sine depopulatione atque praeda posse eos colendis agris abundare commodis omnibus, amoremque eis otii et pacis iniecit, quibus facillime iustitia et fides conualescit, et quorum patrocinio maxime cultus agrorum perceptioque frugum defenditur.* « Il commença par distribuer entre tous les citoyens, par tête, les terres conquises par Romulus au cours de ses campagnes et leur fit comprendre qu'ils pouvaient sans ravager et sans piller, jouir largement de toutes les commandités de la vie en cultivant leurs champs ; il leur inspira l'amour de la tranquillité et de la paix qui font plus aisément fleurir la justice et l'honnêteté et qui protègent et défendent le mieux le travail agricole et la récolte des moissons », Cicéron, *De la République*, II, 14, 26, Trad. E. Breguet, 1980, p. 20

¹²⁰³ Horace, *Epodes*, XVI, 41-48, Trad. F. Villeneuve, (1929), 1967, p. 225

πόρνης ἐπαλλόμενος πυγῆσιν· ἀλλὰ θύμον και σκόρδα φέρει και σύκα και ἄρτους, ἐξ ὧν οὐ πολεμοῦσι πρὸς ἀλλήλους περὶ τούτων, οὐχ ὄπλα κέκτηνται περὶ κέρματος, οὐ περὶ δόξης.

« Cratès fils d'Ascondos était de Thèbes. Il fut lui aussi un des disciples réputés du philosophe cynique. Hippobotos affirme qu'il fut disciple non de Diogène mais de Bryson d'Achaïe ; on lui attribue les vers suivants : « Besace est, au milieu d'une fumée couleur de vin, une belle et large cité, mais sale et sordide où ne vient aborder ni parasite sot ni gourmand attiré par les fesses des prostituées, elle est riche en thym, en ail, en figues et en pain nourritures qui ne suscitent aucune gerre entre les hommes et l'on n'y prend point les armes, ni pour l'argent, ni pour la gloire » »¹²⁰⁴.

Une partie du bonheur pour les Romains depuis le V^e siècle av. J.-C. venait de la productivité des arbres, ce que G. Guillaume-Coirier rattache au fait qu'ils étaient classés alors parmi les arbres « heureux », *arbores felices*¹²⁰⁵. Ces arbres productifs, dont les fruits étaient des dons de Pomone, rendaient heureux, disait Pline, parce qu'à leur utilité, *utilitas*, s'ajoutait le plaisir ; Pline employait même le terme de *uoluptas* :

Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 2, 2

Certauit ipsa secum plusque utilitatis causa genuit etiam quam uoluptatis,
« Elle a rivalisé avec elle-même et elle [Pomone] a encore plus fait pour notre utilité que pour notre plaisir »¹²⁰⁶.

4 – 2 - La générosité culturelle de la *Ficus Ruminalis*

M. M. Mactoux confère à la figue sèche une des valeurs « agrégative », c'est-à-dire intégratrice, tant d'un point de vue physiologique que social : la figue entraine dans le repas qui intègre l'individu dans la communauté et, d'un point de vue religieux, elle servait d'offrandes aux dieux, ce qui était un autre moyen de médiation pour assurer la survie sociale de la communauté¹²⁰⁷. La *Ficus Ruminalis* présente cette même valeur agrégative car, par sa matérialité, elle démontrait comment, grâce au rassemblement des premiers Romains, Rome avait accompli un cycle dont la manifestation était sa prospérité, son urbanisation, sa grandeur morale et politique et qui s'étendait aux cités des provinces¹²⁰⁸.

Mais on peut aussi considérer que le figuier du Comitium avait une valeur séparative par rapport au figuier du Palatin qui gardait l'empreinte symbolique sauvage qui se manifestait pendant les Luperciales même s'il était rattaché au

¹²⁰⁴ Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des Philosophes illustres*, VI, 5, 85, Trad. R. Genaille, Ed. Garnier, Paris, 1933, p. 34

¹²⁰⁵ Guillaume-Coirier, « Les couronnes militaires végétales à Rome », *Revue de l'histoire des religions*, 1993, p. 392

¹²⁰⁶ Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 2, 2, Trad. j. André, 1971, p. 21

¹²⁰⁷ Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1990, p. 62-63

¹²⁰⁸ Voir N. Mathieu, « conscience de la réalité de l'*amoenitas urbium* », *Amoenitas urbium : les agréments de la vie urbaine en Gaule romaine et dans les régions voisines*, actes du colloque 26 et 27 mai 2000, Centre de recherches André Piganiol, *Caesarodunum Limoges*, 2002 ; voir P. Gros, *L'architecture romaine. 1, Les monuments publics : du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*, Ed. Picard, 2002 (2^{ème} édition), p. 101-120

souvenir de l'asyle ouvert par Romulus. C'était Romulus qui avait instauré la division de la société romaine en deux catégories avec, pour conséquence, que certains d'entre eux avaient été assignés au travail de la terre et ne pouvaient pas prétendre à l'égalité avec les patriciens qui étaient leurs patrons. Ces derniers, à l'origine, étaient vraisemblablement les seuls à pouvoir bénéficier d'une véritable citoyenneté¹²⁰⁹.

Concernant le figuier du Lupercal, il pouvait avoir une signification séparative dans la mesure où elle matérialisait la distanciation entre Rémus, du côté de Faunus, et Romulus, du côté de Quirinus.

De même, l'attribution d'une valeur séparative à la *Ficus Ruminalis* peut s'expliquer par la position du figuier au Comitium qui, si théoriquement elle représentait tout le peuple romain, dans la pratique, entérinait en quelque sorte la division réelle des Romains en catégories.

La valeur agrégative de la *Ficus Ruminalis* devient cependant supérieure à sa valeur séparative dans la mesure où elle prend aussi en charge toutes les formes de dissolution pour les prévenir et perpétuer la cohésion des Romains. Cette valeur de prévention des tentations ségrégatives assumée par le figuier du Comitium peut être mise en relation avec la tradition du rite du *rex Nemorensis* pendant lequel, dans le sanctuaire de Némi, « se dressait un certain arbre », selon l'expression de J. Frazer¹²¹⁰, sur lequel le futur prêtre d'Aricie devait détacher un rameau avant de pouvoir mettre à mort le *rex Nemorensis* en exercice et lui succéder. Le rite traduisait un lien entre la nécessité d'assurer une succession dynastique et le caractère sacré du meurtre rituel. N. Boëls-Janssen rattache le rapport entre Rémus et Romulus qu'elle qualifie de « dynastique » au sens du rite du *rex Nemorensis*. Dans le rite, l'ancien roi ne pouvait pas mourir de mort naturelle, mais devait disparaître, tué mystérieusement par son successeur. La posture de meurtrier tenue par le successeur du *rex Nemorensis* ne pouvait pas avoir affecté Romulus car, en tant que fondateur de Rome, il ne pouvait pas avoir de prédécesseur et ne pouvait pas être un meurtrier. Rémus assurait ce rôle virtuel de prédécesseur et sa mort accomplissait rituellement la volonté des dieux¹²¹¹.

¹²⁰⁹ J. C. Richard, « Les origines de la plèbe romaine. Essai sur la formation du dualisme patricio-plébéien », *Ecole française de Rome*, 1978, p. 26

¹²¹⁰ J. Frazer, « Le roi magicien dans la société primitive », « Le roi du bois », *Le Rameau d'or*, 2002, p. 19

¹²¹¹ Frazer, « Boucs émissaires humains dans l'Antiquité classique », *Le Rameau d'Or*, (1925, 1935), 1983, p. 575 ; N. Boëls-Janssen, « Les signes de royauté à Rome à l'époque royale : prédestination et confirmation », *Pouvoir des hommes, signes des dieux dans le monde antique*, Ed. Presses universitaires Franc-Comtoises, Besançon, 2002, p. 38

1 - Le mythe

Le 7 juillet, le rituel des nones Caprotines commémorait une anecdote légendaire dans laquelle Rome avait dû son salut à l'intervention de servantes. Des peuples latins exigeaient de Rome l'envoi de matrones, en gage d'alliance, afin de sceller des mariages entre les deux peuples. L'esclave Philôtis¹²¹² se porta volontaire avec plusieurs de ses compagnes (esclaves et/ou courtisanes selon les interprétations) pour se substituer aux matrones. Grâce à un stratagème que Philôtis avait imaginé, elle assura la victoire romaine ce que Plutarque relatait dans deux passages distincts :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 29, 7-8

ἀποροῦσι δ' αὐτοῖς θεράπεινα Φιλωτίς, ὡς δ' ἔνιοι λέγουσι Τουτόλα καλουμένη, συνεβούλευσε μηδέτερα ποιεῖν, ἀλλὰ χρησαμένους δόλῳ διαφυγεῖν ἅμα τὸν πόλεμον καὶ τὴν ἐξομήρευσιν. ἦν δ' ὁ δόλος, αὐτὴν τε τὴν Φιλωτίδα καὶ σὺν αὐτῇ θεραπεινίδας εὐπρεπεῖς κοσμήσαντας ὡς ἐλευθέρας ἀποστεῖλαι πρὸς τοὺς πολεμίους· εἶτα νύκτωρ τὴν Φιλωτίδα πυρσὸν ἄραι, τοὺς δὲ Ῥωμαίους ἐπελθεῖν μετὰ τῶν ὄπλων καὶ χρήσασθαι κοιμημένοις τοῖς πολεμίοις. ταῦτα δ' ἐδράτο πεισθέντων τῶν Λατίνων, καὶ τὸν πυρσὸν ἀνέσχεν ἡ Φιλωτίς ἔκ τινος ἔρινεοῦ, περισχοῦσα προκαλύμμασι καὶ παραπετάσμασι ὀπισθεν, ὥστε τοῖς πολεμίοις ἀόρατον εἶναι τὸ φῶς, τοῖς δὲ Ῥωμαίοις κατάδηλον.

« Comme ils ne savaient [les Romains] quel parti prendre, une esclave appelée Philôtis ou, selon d'autres Tutula, leur conseilla de ne s'arrêter ni à l'un ni à l'autre mais de recourir à la ruse afin d'éviter à la fois de faire la guerre et de donner des otages. Cette ruse était d'envoyer aux ennemis Philôtis elle-même et avec elle, les plus belles des esclaves vêtues en femmes de condition libre ; au cours de la nuit, Philôtis élèverait un flambeau et les Romains accourant avec leurs armes, mettraient à profit le sommeil des ennemis. Ce plan fut exécuté, les magistrats romains s'étant laissés persuader. Philôtis éleva son flambeau en haut d'un figuier sauvage qu'elle couvrit par derrière d'un voile et de tentures de façon que la lumière fût invisible aux ennemis et ne put être aperçue que des Romains. »¹²¹³.

Plutarque, *Vie de Camille*, 33, 4

ἀπορούντων δὲ τῶν Ῥωμαίων τί χρῆ ποιεῖν - καὶ γὰρ τὸν πόλεμον ὠρρώδουν οὕτω καθεστῶτες οὐδ' ἀνειληφότες αὐτούς, καὶ τὴν αἴτησιν τῶν γυναικῶν ὑπώπτειον ἐξομήρευσιν εἶναι, τοῦ δ' εὐπρεποῦς χάριν ἐπιγαμίαν καλεῖσθαι - , θεραπεινίδα τοῦνομα

¹²¹² Philôtis porte également le nom de Tutela ou Tutula. P. Drossart voit dans ces différences de noms l'expression du rôle de médiatrice de l'esclave entre deux sortes de ténèbres. Philôtis est la courtisane, celle qui agit dans le secret des ténèbres grossières et néfastes ; Tutula ou Tutela, était, pour P. Drossart, la « Tutélaire », du côté de l'obscurité bienveillante qu'elle éclairait par le flambeau ou les bougies dont rendait compte le culte domestique, Drossart « Nonae Caprotinae. La fausse capture des Aurores », *Revue de l'histoire des religions*, T. 185, 1974, p. 137. Pour C. Champeaux, le terme de Tutela est à rapprocher de Mutunus Tutunus dont la signification est tournée vers la sexualité, *Fortuna*, 1982, p. 363

¹²¹³ Plutarque, « Vie de Romulus », 29, 7, Trad. R. Flacelière, 1957, P. 99

Τουτούλαν, ὡς δ' ἔνιοι λέγουσι Φιλωτίδα, τοῖς ἄρχουσι παραινέσαι πέμπειν σὺν αὐτῇ τῶν δμωίδων τὰς ἐν ὥρᾳ μάλιστα καὶ ταῖς ὄψεσιν ἐλευθερίους, κοσμήσαντας ὡς νύμφας εὐγενεῖς, τὰ λοιπὰ

«Les Romains embarrassés se demandèrent ce qu'ils devaient faire. Ils redoutaient la guerre, encore ébranlés et mal remis des précédentes secousses [contre les Gaulois], et ils soupçonnaient qu'en leur demandant des femmes, c'étaient des otages qu'on voulait et que l'on ne parlait de mariage que pour déguiser l'affaire. Alors une esclave nommée Tutula ou, selon quelques-uns, Philôtis conseilla aux magistrats de l'envoyer au camp des Latins et, avec elle d'autres servantes à la fleur de l'âge que l'on pût prendre, à les voir, pour des filles de condition libre après les avoir parées comme des jeunes filles de bonne famille et de s'en remettre à elle pour le reste »¹²¹⁴.

La célébration des nones Caprotines était la commémoration de l'exploit de Philôtis et attestait, selon Plutarque, de la grandeur de la cité qui avait été démontré par la victoire romaine sur les peuples latins :

Plutarque, *Vie de Camille*, 33, 5

Νύκτωρ δὲ τὰς μὲν ἄλλας ὑφελέσθαι τὰ ἐγχειρίδια τῶν πολεμίων, τὴν δ' εἶτε Τουτούλαν εἶτε Φιλωτίδα προσβάσαν ἐρινεῶν μεγάλῳ καὶ παρατείνασαν ὀπίσω τὸ ἰμάτιον ἄραι πυρσὸν εἰς τὴν Ρώμην, ὡσπερ ἦν αὐτῇ συγκείμενον πρὸς τοὺς ἄρχοντας, οὐδενὸς ἄλλου τῶν πολιτῶν εἰδότος

« Pendant la nuit, les servantes dérobèrent aux ennemis leurs épées tandis que Tutula ou Philôtis, montait sur un grand figuier sauvage et élevait un flambeau du côté de Rome en déployant son manteau par derrière comme il avait été convenu entre elle et les magistrats à l'insu de tous les autres citoyens »¹²¹⁵.

Plutarque, *Vie de Romulus*, 29, 9

καὶ Καπρᾶτιναι μὲν αἰ νῶναι καλοῦνται διὰ τὸν ἐρινεόν, καπρίφικον ὑπὸ Ρωμαίων ὀνομαζόμενον. ἐστιῶσι δὲ τὰς γυναῖκας ἐξω συκῆς κλάδοις σκιαζόμενας

« Et c'est en souvenir de cette victoire qu'on célèbre la fête du jour appelé nones Caprotines, à cause du figuier sauvage, que les Romains nomment Caprificus. On y offre un festin aux femmes hors de la ville à l'ombre de branches de figuier »¹²¹⁶.

Plutarque, *Vie de Camille*, 33, 7

καὶ διαφθεῖραι τοὺς πλείστους. τοῦτο δὲ γενέσθαι ταῖς νῦν Ἰουλίαις, τότε δὲ Κυῖνπιλαῖς νῶναις

« Cet événement se produisit aux nones du mois de juillet, alors appelé *Quintilis*¹²¹⁷ et la fête qu'on célèbre ce jour-là en est une commémoration »¹²¹⁸

¹²¹⁴ Plutarque, « Vie de Camille », 33, 4, Trad. R. Flacelière, 1968, p. 191

¹²¹⁵ Plutarque, « Vie de Camille », 33, 5, Trad. R. Flacelière, 1968, p. 192

¹²¹⁶ Plutarque, « Vie de Romulus », 29, 9, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 100

¹²¹⁷ L'appellation de cette fête qui fête tombait le cinq du mois, appelée aussi *nonae quintiles* venait de *quintus*, cinquième, adjectif ordinal correspondant à *quinque*, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, A. Ernout et A. Meillet, (1932), *sqq.* 1979, p. 558 notaient que

Macrobe ajoutait à la version du mythe relatée par Plutarque un moment préliminaire d'enivrement par les esclaves des soldats sabins. Cet enivrement qui s'était déroulé pendant la journée correspondait à une séparation lunaire en même temps qu'une séparation rituelle des rôles assurés lors du rite par les esclaves et les matrones¹²¹⁹ :

Macrobe, *Saturnales*, I, 11, 36-37

Nonis Iuliis diem festum esse ancillarum tam uulgo notum est, ut nec origo et causa celebritatis ignota sit. Iunoni enim Caprotinae die illo libero pariter ancillaeque sacrificant sub arbore caprifico in memoriam benignae uirtutis quae in ancillarum animis pro conseruatione publicae dignitatis apparuit. Nam post Urbem captam cum sedatus esset Gallicus motus, res publica uero esset ad tenue deducta

« Les Nones de juillet sont une fête en l'honneur des femmes esclaves. Tout le monde le sait et connaît même l'origine et la cause de cette solennité. Ce jour-là en effet femmes libres et esclaves sacrifient à Junon Caprotine sous un figuier sauvage en mémoire du précieux dévouement que montrèrent les âmes des femmes esclaves pour sauver la dignité de l'Etat. En effet, après que Rome eut été prise [par les Gaulois] la guerre provoquée par eux avait pris fin, mais l'Etat était réduit à une situation infiniment critique »¹²²⁰.

Macrobe, *Saturnales*, I, 11, 38-39

Cumque patres essent in ancipiti deliberatione suspensi, ancilla nomine Tutela seu Philotis pollicita est se cum ceteris ancillis sub nomine dominarum ad hostes ituram: habituque matrumfamilias et uirginum sumpto hostibus cum prosequentium lacrimis ad fidem doloris ingestae sunt. Quae cum a Liuio in castris distributae fuissent, uiros plurimo uino prouocauerunt diem festum apud se esse simulantes: quibus soporatis ex arbore caprifico quae castris erat proxima signum Romanis dederunt.

« Les sénateurs délibéraient et hésitaient lorsqu'une esclave nommée Tutela ou Philôtis promet qu'elle et les autres esclaves se rendraient chez les ennemis sous le nom de leurs maîtresses. Elles prirent donc le costume des matrones et des vierges et furent livrées aux ennemis accompagnées d'un cortège dont les larmes devaient attester la douleur. Livius les ayant réparties dans le camp elles excitèrent les hommes à boire beaucoup et feignant que ce fut pour elles un jour de fête. Lorsqu'ils furent endormis, d'un figuier sauvage, voisin du camp, elles firent un signal aux Romains¹²²¹.

Si le rôle du figuier au cours du rite des nones Caprotines répondait à l'explication historique donnée par les auteurs anciens, dont Macrobe, il était démenti par les calendriers épigraphiques. En effet les nones Caprotines sont citées dans la liste des fêtes énumérées par les calendriers primitifs, dont celui attribué à Numa daté

¹²¹⁸ Plutarque, « Vie de Camille », 33, 7, Trad. R. Flacelière, 1968, p. 192

¹²¹⁹ Voir « Nonae Caprotinae. La fausse capture des Aurores », *Revue de l'histoire des religions*, T. 185, 1974, p. 136 ; Boëls-Janssen, *La vie religieuse des Matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 335

¹²²⁰ Macrobe, *Saturnales*, I, 11, 36-37, Trad. H. Bornecque, 1938, p. 104

¹²²¹ Macrobe, *Saturnales*, I, 11, 38-39, Trad. H. Bornecque, 1938, p. 104

du VII^e ou VI siècle av. J.-C., alors que l'histoire légendaire de l'épisode de Philôtis était censée se situer en 390 av. J.-C.¹²²² :

Macrobe, *Saturnales*, I, 11, 40

Qui cum repentina incursione superassent, memor beneficii senatus omnes ancillas manu iussit emitti dotemque his ex publico fecit et ornatum quo tunc erant usae gestare concessit, diemque ipsum Nonas Caprotinas nuncupavit ab illa caprifico ex qua signum victoriae ceperunt, sacrificiumque statuit annua sollemnitate celebrandum, cui lac quod ex caprifico manat propter memoriam facti procedentis adhibetur

« Ceux-ci [les Romains] attaquèrent surprisent l'ennemi et furent vainqueurs. Alors le Sénat, reconnaissant, fit donner la liberté à toutes les femmes esclaves les dota aux frais de l'Etat, leur permit de porter le costume qu'elles avaient revêtu nomma la journée même nones Caprotines, à cause du figuier sauvage (*Caprificus*) d'où fut donné aux Romains le signal de la victoire, enfin décida un sacrifice célébré dans une fête annuelle, sacrifice au cours duquel, en souvenir de l'événement que je viens de raconter, on fait usage du lait que donne le figuier »¹²²³.

Varron avait mis en évidence le rôle symbolique central du figuier dans le mythe lors du rituel des nones Caprotines. Le figuier, sous lequel s'asseyaient les matrones pour banqueter, non seulement servait d'ombrage bénéfique¹²²⁴, mais aussi il correspondait concrètement à un changement d'état des femmes esclaves qui prenaient alors la toge prétexte¹²²⁵ :

Varron, *De la langue latine*, VI, 18-19

Nonae Caprotinae, quod eo die in Latio Iunoni Caprotinae mulieres sacrificantur et sub caprifico faciunt ; e caprifico adhibent uirgam. Cur hoc, toga pretexta data eis Apollinaribus ludis docuit populum

« On parle des Nones Caprotines parce que ce jour-là, dans le Latium, les femmes offrent un sacrifice à Junon Caprotine et l'accomplissent sous un figuier sauvage ; elles utilisent une branche prise sur le figuier. Pourquoi cela ? La toge prétexte qui leur a été donnée aux Jeux Apollinaires a renseigné le peuple »¹²²⁶.

Aux nones, qui étaient incluses dans ces jeux institués lors de la 2^{ème} guerre punique, les esclaves (ou courtisanes), qui portaient ordinairement la tunique sans

¹²²² C. Jullian, «Feria», A. Daremberg et A. Saglio, « Latini », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, T. III-1, (1892), 1904, p. 1049

¹²²³ Macrobe, *Saturnales*, I, 11, 40, Trad. H. Bornecque, 1938, p. 104

¹²²⁴ Plutarque considérait que les branches de figuier sous lesquelles les femmes banquetaient étaient une des principales concrétisations de la commémoration, *ἔστιν ὡς δὲ τὰς γυναῖκας ἔξω σικκῆς κλάδοις σκιαζομένας*, «On y offre un festin aux femmes hors de la ville à l'ombre de branches de figuier », Plutarque, *Vie de Romulus*, 29, 9, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 100

¹²²⁵ La toge prétexte, une robe blanche bordée d'une bande de pourpre, était la robe des enfants qui prenait une valeur honorifique contrairement aux magistrats et aux pontifes qui la portaient aussi en signe de leur pouvoir et qui distinguait le statut de l'enfant de celui de l'adulte qui portait la toge unie. Alors qu'à la fin de la République, la toge archaïque s'était assouplie et que les femmes portaient la stola, les prostituées portaient toujours la toge prétexte ce qui plaçait les esclaves sous la protection de *Spes* et de *Fortuna*, J. P. Nadeau, *Etre enfant à Rome*, 2008, p. 148, 226

¹²²⁶ Varron, *De la langue latine*, VI, 18-19, Trad. P. Flobert, 1985, p. 12

ornement, avaient le droit de porter le costume des femmes libres et acquéraient provisoirement un autre statut que chaque commémoration des nones renouvelait. N Boëls-Janssen lie l'offrande d'une branche de figuier sacré, que mentionne le texte de Varron, à l'offrande de leur toge prétexte que faisaient les jeunes vierges dans les rites pré-nuptiaux et qui signifiait une initiation à la sexualité¹²²⁷.

Le rôle du caprifiguiier dans les deux textes de Plutarque, extraits de la vie de Romulus¹²²⁸ et de celle de Camille¹²²⁹, qui mentionnent les nones Caprotines, met en évidence deux rapports, l'un linguistique, l'autre temporel entre la fête et le figuier.

Du point de vue temporel, pour R. Flacelière et pour P. Drossart, Plutarque qui rapprochait les nones Caprotines de la disparition de Romulus, commettait une erreur en confondant deux moments correspondant à deux célébrations, celle des nones et celle des *Poplifugia* qui se déroulait, pour cette dernière, l'avant-veille des nones¹²³⁰. Pour Plutarque, les deux fêtes étaient célébrées au *Palus Caprae*, le marais de la chèvre, zone marécageuse près du Champ de Mars, et c'était justement ce mot de *capra*, la chèvre, présent dans les deux célébrations qui avait suscité la confusion chez l'historien¹²³¹. Les nones, interprétées en tant que fête de la fécondité, n'avaient aucun rapport avec celles des *Poplifugia*. Cette dernière commémorait la fuite du peuple qui aurait été due au désarroi des Romains à la suite de la mort de Romulus, enlevé par la nuée, ou du fait de la menace des Etrusques ou des Latins, après celle des Gaulois en 390 av. J.-C.¹²³², d'envahissement du territoire romain. Quant aux conclusions de Macrobie, elles mettaient en avant l'aspect politique du mythe qui avait uni la *Caprificus* au dévouement de Philôtis pour la sauvegarde de l'Etat. Lorsque Macrobie écrivait « [le figuier] a donné le signal de la victoire », *ab illa caprifico ex qua signum uictoriae ceperunt*¹²³³, sa référence à l'arbre servait à renforcer l'aspect hégémonique de Rome.

¹²²⁷ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 56, 447

¹²²⁸ Plutarque, *Vie de Romulus*, 29, 9

¹²²⁹ Plutarque, *Vie de Camille*, 33, 7

¹²³⁰ R. Flacelière, « Sur quelques passages des Vies de Plutarque. I. Thésée-Romulus », *Revue des Études Grecques*, T. 61-284-285, 1948, p. 100 ; « Nonae Caprotinae. La fausse capture des Aurores », *Revue de l'histoire des religions*, T. 185, 1974, p. 131

¹²³¹ Plutarque, *Vie de Romulus*, 29, 2, *ἱερὸν μὲν οὖν αὐτοῦ κατεσκευασμένον ἐστὶν ἐν τῷ λόφῳ τῷ Κυρίνῃ προσαγορευομένῳ δι' ἐκεῖνον· ἢ δ' ἡμέρα μετήλλαξεν, ὄχλου φυγῆ καλεῖται καὶ νῦναι Καπρατῖναι διὰ τὸ θύειν εἰς τὸ τῆς αἰγὸς ἔλος ἐκ πόλεως καπόντας· πῆν γὰρ αἶγα κάπραν ὀνομάζουσιν*, « le jour où il [Romulus] disparut s'appelle fuite du peuple et nones Caprotines parce qu'on descend de la ville au marais de la chèvre pour un faire un sacrifice et le nom latin de chèvre est *capra* », Trad. R. Flacelière, 1957, p. 98 et Plutarque concluait qu'il préférerait cette version à la légende de Philôtis, *Vie de Romulus*, 29, 11, *ταῦτ' οὐ πολλοὶ προσείναι τῶν συγγραφέων, ἀλλὰ καὶ τὸ μεθ' ἡμέραν χρῆσθαι τῇ ἀνακλήσει τῶν ὀνομάτων καὶ τὸ πρὸς τὸ ἔλος τὸ τῆς αἰγὸς ὡς ἐπὶ θαλίαν βαδίζειν ἔοικε τῷ προτέρῳ λόγῳ προστίθεσθαι μᾶλλον, εἰ μὴ νῆ Δία τῆς αὐτῆς ἡμέρας ἐν χρόνοις ἐτέροις ἀμφοτέρα τὰ πάθη συνέτυχε γενέσθαι* « mais peu d'historiens son d'accord la-dessus : cette manière de crier des noms en plein jour [par les esclaves] cette sortie vers le marais de la chèvre pour aller y sacrifier semblent mieux s'ajuster à la première interprétation à moins que, ma foi, les deux événements ne soient arrivés le même jour à des époques différentes », Trad. R. Flacelière, 1957, p. 100 ; pour J. Frazer la proximité entre le marais de la chèvre où avait disparu Romulus la la *Caprificus* des nones était évidente, « Boucs émissaires humains dans l'Antiquité classique », *Le Rameau d'Or*, (1925, 1935), 1983, p. 396-397

¹²³² Champeaux, *Fortuna*, 1982, p. 336-337 ; cit. Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, I, VIII, 4

¹²³³ Macrobie, *Saturnales*, I, 11, 40, « à cause du figuier sauvage d'où fut donné le signal de la victoire », Trad. H. Bornecque, 1938, p. 106

Le rôle du figuier sauvage aux nones Caprotines est donc double : d'une part, le figuier revêt un aspect concret, celui d'avoir servi de support pour permettre à Philôtis de se hisser suffisamment haut pour que le signal de son flambeau soit perceptible par les Romains ; d'autre part, le figuier sauvage joue le rôle symbolique de porte-trophée social, puisque, par sa participation indirecte à la victoire romaine, ses branches ont permis aux femmes d'exprimer ouvertement leur féminité, ce qui s'était traduit, dans le rite, par une latitude comportementale hors de la norme ordinaire.

Du point de vue linguistique, le mot de chèvre, *capra*, était l'occasion pour Plutarque de rapporter la fête des nones au sacrifice d'une chèvre que faisaient les matrones pendant le rite et l'utilisation du « lait » de la *Caprificus*, le figuier sauvage sous lequel, ensuite, elles banquetaient. Les deux thèmes de la fête, la fécondité et la lactation, étaient donc reliés religieusement aux symboles du rôle nourricier du lait donné par la chèvre dont le « lait » du figuier, symbole de fécondité, était alors l'expression¹²³⁴.

Le rôle sexuel du figuier sauvage aux nones s'était déjà exprimé dans le figuier du Lupercal au Palatin (le même ou différent de celui du bord du Tibre qui avait protégé la louve). Les recoupements qu'avaient faits les Romains entre le nom du figuier sauvage, la *Caprificus*, dit aussi figuier bouc, et la fécondité liaient les deux fêtes des nones et des *Lupercalia*. Ce rapprochement avait été opéré par G. Dumézil qui soulignait la proximité symbolique entre la *Caprificus* sous laquelle les femmes banquetaient et les lanières de cuir de bouc, *amiculum Junonis*, dont se servaient les luperques pour frapper les matrones afin d'assurer leur fécondité¹²³⁵. Dans le même registre sexuel, nous avons déjà noté la double correspondance faite, d'une part, entre le « suc » du figuier d'aspect laiteux et le lait de la mère et, d'autre part, entre le suc du figuier du Lupercal qui, par l'abri qu'il avait offert à la louve, prenait la même valeur symbolique que le lait de la louve qui avait allaité les jumeaux. Enfin, la même couleur blanche du suc du figuier mâle du Lupercal et celui du figuier sauvage que les matrones offraient à Junon aux nones Caprotines¹²³⁶ avait donc à voir avec la capacité de la femme à allaiter et l'allaitement lui-même.

¹²³⁴ L'emploi chez Homère du terme αἴξ, la chèvre, qui désigne tantôt une chèvre domestiquée, tantôt une chèvre sauvage et le passage du féminin au masculin E. Schwyzer, *Griechische Grammatik : auf der Grundlage von Karl Brugmanns Griechischer Grammatik*, (1939, sqq.), 1971

¹²³⁵ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 302 ; la peau de bouc des lanières des luperques était aussi celle qui recouvrait les épaules de Junon Sospita de Lanuvium ; le terme d'*amiculum Junonis* était utilisé par Festus, *Februarius mensis dictus, quod tum, id est extremo mensi anni, populus februaertur, id est lustraretur ac purgaretur, vel a Junone Februata, quam alii Februalem, Romani Februlim vocant, quod ipsi eo mense sacra fiebant, eiusque feriae erant Lupercalia, quo die mulieres februantur a Iupercis amiculo Iunonis, id est pelle caprina ; quam ab causa is quoque dies februatatus appellabatur*, « Februarius » *De verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, Lindsay, 1913, p. 75 ; Tite-Live citait Junon Sospita à Lanuvium à laquelle les matrones sacrifiaient, *Iunonique Sospitae Lanuuii majoribus hostiis sacrificaretur*, « [on décida d'offrir des dons d'argent] à Junon Sospita à Lanuvium », *Ab Urbe condita*, XXII, 1, 4, Trad. p. J. Liez, 1831, 195 ; voir aussi Cicéron, *Tam, hercle, quam tibi illam uestram Sospitam. Quam tu numquam ne in somnis quidem uides nisi cum pelle caprina, cum hasta, cum scutulo, cum calceolis repandis. At non est talis Argia nec Romana Iuno. Ergo alia species Iunonis Argiuis, alia Lanuinis* « Tout autant ma foi, que la Junon Tutélaire de ton pays est pour toi une déesse. Tu ne la vois jamais même en rêve, sans sa peau de chèvre, son petit bouclier et ses chaussures à pointes relevées. Or ni la Junon d'Argos, ni la Junon de Rome ne se présentent sous la même forme. Elle se présente sous une forme pour les habitants d'Argos et sous une autre encore pour les habitants de Lanuvium », *De la nature des dieux*, I, 29, 82, Trad. C. Auvray-Assayas, 2009, p. 37 ; C. Auvray-Assayas écrit dans ses « Notes » que la Junon de Lanuvium recevait les épithètes de *Sospita*, Tutélaire et de *Caprotina*, de la chèvre, p. 194

¹²³⁶ Macrobie, *Saturnales*, I, 15, 18, *Vt autem Idus omnes Ioui, ita omnes Kalendas Iunoni tributae et Varronis et pontificalis affirmat auctoritas*, « Que toutes les calendes aient été consacrées à Junon comme toutes les ides à Jupiter, l'autorité de Varron et des pontifes en apporte la confirmation », Trad. Ch. Guittard, 1997, p. 85 ; Varron

2- Les rapports entre le mythe et la *Caprificus*

2 - 1 - Le figuier des nones porte-flambeau et démonstration de la puissance guerrière romaine

Le figuier des nones porte-flambeau

Aux nones Caprotines, la fonction première, très concrète, du figuier sauvage fut d'avoir servi de point haut sur lequel Philôtis put se percher pour être aperçue des Romains. Philôtis et le figuier constituaient un seul arbre dont la partie basse était faite du tronc du figuier et la partie la plus haute était constituée par les branches qui se mêlaient au corps de Philôtis et à son flambeau. La cohérence entre le figuier, lui a servi de point haut à Philôtis, et le corps même de l'esclave vient du fait que l'arbre tout entier avait anticipé à l'élan ascensionnel de Philôtis, entraînée dans un double mouvement d'élévation pour monter sur le figuier, puis brandir la torche.

L'ensemble que constitue le figuier, Philôtis et la torche visualise une itération de la grandeur de Rome. P. Drossart fait l'analogie entre l'image de Philôtis à la torche et l'image d'une femme portant un flambeau sur la cuirasse d'Auguste Prima Porta. L'historien voit sur les sculptures de la cuirasse de la statue une représentation classique de la lune bienfaisante¹²³⁷. P. Drossart s'appuie sur l'analyse qu'a faite R. Rebuffat de la cuirasse d'Auguste qui avait vu dans la femme qui porte la torche une représentation de la lune dans sa dernière phase avant de céder sa place à l'Aurore. Cette représentation n'était pas un symbole « supra-terrestre », mais l'image concrète de la victoire d'Auguste sur l'Orient. C'est donc l'aspect triomphal que les jeunes femmes à la torche représentent sur la cuirasse de la Prima Porta¹²³⁸ et dans le mythe des nones .

Philôtis cachée dans les branches du figuier était en quelque sorte greffée sur une des branches du figuier. L'ensemble indissociable de Philôtis, de son flambeau et du figuier sauvage, qui se place dans un contexte guerrier, a également une portée prophétique puisqu'elle est l'illustration de la victoire de Rome due à un retournement de situation improbable.

non seulement associait directement Junon aux phases de la lune mais aussi avec les travaux agricoles qu'il convenait de faire, ce qui accentue encore la fonction de force vitale de la déesse, *Economie rurale*, 1, 37, 3, *Numquam rure audisti, inquit, octauo Ianam lunam et crescentem et contra senescentem, et quae crescente luna fieri oporteret, et tamen quaedam melius fieri post octauo Ianam lunam quam ante? Et si quae senescente fieri conueniret, melius, quanto minus haberet ignis id astrum ?* « N'as-tu jamais entendu parler à la campagne du huitième jour avant Notre-Dame la Lune pleine ou nouvelle ? Parmi les choses qu'il fallait faire pendant le croissant de la lune il y en avait pourtant qu'il valait mieux faire après le huitième jour avant Notre-Dame la lune qu'avant. Quant à celles qu'il convenait de faire dans son déclin, mieux valait que cet astre eût moins de feu », Trad. J. Heurgon, 1994, p. 63

¹²³⁷ « Nonae Caprotinae. La fausse capture des Aurores », *Revue de l'histoire des religions*, T. 185, 1974, p. 134-135

¹²³⁸ R. Rebuffat, « Les divinités du jour naissant sur la cuirasse d'Auguste de Prima Porta. Recherche sur l'illustration symbolique de la victoire orientale », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 73, 1961, p. 173, 205

2-2 Le figuier des nones, démonstration de la puissance guerrière de Rome

Nous avons vu que le pseudo-Aurelius Victor liait les deux interventions du pivert et de la louve abrités par le même figuier sauvage du bord du Tibre (ou du Lupercal) à celle d'une tutelle commune de Mars¹²³⁹ qui conférait aux deux animaux les noms de *Picus Martius* et *Lupus Martius*. L'idée de force de frappe, propre à Mars, était associée au pivert du fait de sa caractéristique ornithologique notée par Pline¹²⁴⁰. En effet, une des particularités du pivert est de frapper l'écorce des arbres à coups de bec¹²⁴¹ (pour récupérer les insectes ou les larves contenus dans les galeries du bois), de creuser le tronc des arbres.

Pline avait également associé le pivert *picus* au nom du roi-dieu Picus, dont certains auteurs faisaient le père de Faunus, le dieu loup, essentiel dans le rite des Lupercales. Et nous avons vu aussi que le pivert, Picus, partageait avec Faunus, tous deux à la fois roi et divinité, un don prophétique dont une des manifestations avait été l'intervention d'un loup à la bataille de Sentinum livrée en 295 av. J.-C. remportée par les Romains contre les Samnites et les Gaulois. La direction prise par le loup avait été un gage de la victoire décisive des Romains pour la survie de l'*Vrbs*, victoire importante que relatait Tite-Live :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, X, 27

Cum instructae acies starent, cerua fugiens lupum e montibus exacta per campos inter duas acies decurrit; inde diuersae ferae, cerua ad Gallos, lupus ad Romanos cursum deflexit. Lupo data inter ordines uia; ceruam Galli confixere. Tum ex antesignanis Romanus miles "illac fuga" inquit "et caedes uertit, ubi sacram Dianae feram iacentem uidetis; hinc uictor Martius lupus, integer et intactus, gentis nos Martiae et conditoris nostri admonuit."

« Le troisième jour, on fit descendre toutes les troupes sur le champ de bataille. Quand elles furent en présence, une biche, chassée des montagnes par un loup qui la poursuivait, traversa la plaine qui séparait les deux armées ; puis les deux animaux se dirigèrent en sens opposé, la biche vers les Gaulois, le loup du côté des Romains. Les rangs de ceux-ci s'ouvrirent pour donner passage au loup, les Gaulois percèrent la biche. Alors un soldat romain de la tête de la ligne, élevant la voix : « la fuite et la mort, dit-il, passent de ce côté-là où vous voyez entendu l'animal consacré à Diane. De ce côté-ci, le

¹²³⁹ Pseudo Aurelius-Victor, *Les origines du peuple romain*, 20, 4

¹²⁴⁰ *Sunt et paruae aues uncorum unguium, ut pici Martio cognomine insignes et in auspiciis magni. quo in genere arborum cauatores scandentes in subrectum felium modo, illi uero et supini, percussi corticis sono pabulum subesse intellegunt. pullos in cauis educant auium soli. adactos cauernis eorum a pastore cuneos admota quadam ab iis herba elabi creditur uulgo*, « De petits oiseaux ont aussi des serres crochues, comme les pics qu'illustre leur surnom d'oiseaux de Mars et qui jouent un grand rôle dans leurs auspices ; à ce genre appartiennent les pics, qui creusent les arbres où ils grimpent verticalement comme des chats et même le corps renversé : d'après les sons rendu par l'écorce qu'ils frappent ils reconnaissent qu'elle recouvre une pâture. Ce sont les seuls oiseaux qui élèvent leurs petits dans des creux d'arbres. On croit communément que, si un berger enfonce un coin dans leur trou, ils le font tomber en y appliquant une certaine herbe », Pline, *Histoire naturelle*, X, 18, 40, Trad. E. De Saint-Denis, 1961, p. 41

¹²⁴¹ Pline, *Histoire naturelle*, X, 18, 38, *Externorum de auguriis peritissime scripsisse Hylas nomine putatur. is tradit noctuam, bubonem, picum arbores cauantem, trygonem, cornicem, a cauda deouo exire*, « Parmi les étrangers, celui qui passe pour avoir écrit sur les augures avec le plus de compétence se nomme Hylas. Il rapporte que la chouette, le grand-duc le pic qui creuse les arbres, le trygon, la corneille sortent de l'œuf la queue la première », Trad. E. De Saint Denis, 1961, p. 41 ; E. De Saint Denis note dans son « Commentaire » que le trygon serait une tourterelle, p. 118

loup de Mars, vainqueur, échappé au péril sans blessure, nous a rappelé notre fondateur et notre origine qui remonte à Mars »¹²⁴².

De l'apparition du pic au préteur Aelius Tubero¹²⁴³, dépendit aussi, selon Pline, la sauvegarde de l'Etat romain :

Pline, *Histoire naturelle*, X, 18, 41

ipsi principales Lati sunt in auguriis a rege qui nomen huic aui dedit. unum eorum praescitum transire non queo. in capite praetoris urbani Aelii Tuberonis in foro iura pro tribunali reddentis sedit ita placide, ut manu prehenderetur. respondere uates exitium imperio portendi, si dimitteretur, at si exanimaretur, praetori. et ille auem protinus concepsit nec multo post impleuit prodigium.

« Ces oiseaux [les pics] dans le Latium tiennent le premier rang pour les augures depuis le roi qui leur a donné son nom. Je ne puis passer sous silence un de leurs présages : Sur la tête du préteur urbain Aelius Tubero, alors qu'il rendait la justice au forum en avant du tribunal, un pic se posa si calmement qu'il se laissa pendre à la main. Les devins répondirent qu'il annonçait la perte de la puissance romaine on le lâchait et si on le tuait, celle du préteur ; alors celui-ci sans tarder, le mit en pièces et peu après l'oracle s'accomplît »¹²⁴⁴.

A. Carandini considérait que le rôle cultuel de *Picus Martius* était une donnée fondamentalement italique déjà attestée chez les Osco-Ombriens et chez les Latins¹²⁴⁵. Sa fonction d'oiseau ominal intervenait dans le cadre d'un culte rendu au dieu Mars¹²⁴⁶. Et, précise D. Briquel, le loup et le pivert, *lupus Martius* et *picus Martius*, par leur caractère martial et leur lien au dieu Mars, coloraient aussi le destin de Romulus d'une valeur guerrière. Les Romains avaient donc le loisir de

¹²⁴² Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, X, 27, Trad. M. Nisard, 1956, p. 464

¹²⁴³ Aelius Tubero, jurisconsulte, voir Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, I, 22, 7

¹²⁴⁴ Pline, *Histoire naturelle*, X, 18, 41, Trad. E. De Saint-Denis, 1961, P. 42

¹²⁴⁵ Carandini, *La nascita di Roma*, 2003, p. 74

¹²⁴⁶ A propos du rôle du pivert dans l'auguration, deux textes plus particulièrement sont à mentionner ; un de Denys d'Halicarnasse et un satirique de Plaute ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* I, 14, 5, *Από δὲ Ρεάτου πάλιν τὴν ἐπὶ Λατίνην ὁδὸν ἰοῦσι Βατία μὲν ἀπὸ τριάκοντα σταδίων, Τίωρα δὲ ἀπὸ τριακοσίων, ἢ καλουμένη Ματιήνη. ἐν ταύτῃ λέγεται χρηστήριον Ἄρεος γενέσθαι πάνυ ἀρχαῖον. Ὁ δὲ τρόπος αὐτοῦ παραπλήσιος ἦν ὡς φασὶ τῷ παρὰ Δωδωναίους μυθολογουμένῳ ποτὲ γενέσθαι· πλήν ὅσον ἐκεῖ μὲν ἐπὶ δρυὸς ἱεράς (πέλεια) καθεζομένη θεσπιωδεῖν ἐλέγετο, παρὰ δὲ τοῖς Ἀβοριγῖσι θεόπεμπτος ὄρνις, ὃν αὐτοὶ μὲν πίκον, Ἕλληνας δὲ δρυοκολάπτην καλοῦσιν, ἐπὶ κίονος ξυλίνου φαινόμενος τὸ αὐτὸ ἔδρα. γενέσθαι πάνυ ἀρχαῖον. Ὁ δὲ τρόπος αὐτοῦ παραπλήσιος ἦν ὡς φασὶ τῷ παρὰ Δωδωναίους μυθολογουμένῳ ποτὲ γενέσθαι· πλήν ὅσον ἐκεῖ μὲν ἐπὶ δρυὸς ἱεράς (πέλεια) καθεζομένη θεσπιωδεῖν ἐλέγετο, παρὰ δὲ τοῖς Ἀβοριγῖσι θεόπεμπτος ὄρνις, ὃν αὐτοὶ μὲν πίκον, Ἕλληνας δὲ δρυοκολάπτην καλοῦσιν, ἐπὶ κίονος ξυλίνου φαινόμενος τὸ αὐτὸ ἔδρα, « Quand on quitte de nouveau Réate mais en empruntant la via Listina [Lista nom de la cité aborigène], on trouve Batia, à trente stades et à trois cents stades, Tiora, dite Matiena, à une distance de. On raconte qu'il y eut dans cette ville un très ancien oracle d'Arès du même genre dit-on, que celui, qui selon la légende, exista jadis à Dodone, à ceci près que là-bas c'était une colombe perchée sur un chêne sacré qui à ce qu'on raconte, prophétisait, tandis que chez les Aborigènes c'était un oiseau envoyé par la divinité appelé par eux-mêmes *picus*, et par les Grecs, *dryokolaptès* qui appaissait sur une colonne de bois et accomplissait la même fonction», Trad. V. Fromentin, 2006, p. 96 ; Plaute, *Asinaria* 259-260, *Impetratum, inauguratum/st : quovis admittunt aves.//Picus et cornix ab laeva est; corvos porro ab dextera consuadent*, « Bon, augures pris, présages consultés, toute direction est permise par les oiseaux. pivert et corneille à gauche, corbeau et orfraie à droite, nous encouragent de concert », Trad. A. Ernout, 1932, p. 99 ; le texte de Denys est d'autant plus intéressant qu'il situait le pivert en haut d'un poteau de bois ce qui, au-delà de l'évidence que la situation normale des oiseaux est d'être perchés, plaçait le pivert dans une situation de domination symbolique que lui conférait le pilier de la même manière que le chêne sur lequel était perchée la colombe à Dodone, lui conférait la valeur symbolique de domination de Zeus ; voir pour la colombe oraculaire de Dodone, Philostrate, *Une galerie antique*, II, 33, 501*

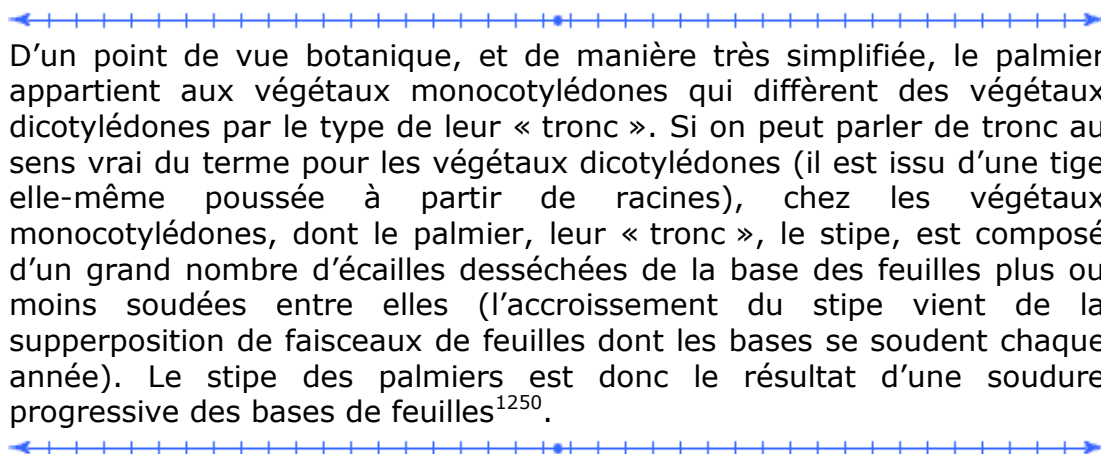
tenir le mythe du double nourrissage des jumeaux, sous le patronage de Mars, pour une préfiguration de leur mission de « domination militaire universelle que les dieux leur avait assignée »¹²⁴⁷.

Le pivert passait donc aux yeux des augures pour un oiseau ominal qui intervenait dans la prise des auspices et, de son observation, les augures déduisaient les signes envoyés par les dieux¹²⁴⁸. Dans le récit des origines de Rome, Ovide, qui relatait le rêve de Rhéa Silvia à la suite de l'union de Mars et de Rhéa Silvia, avait associé l'apparition du pivert et de la louve à l'annonce prophétique de l'alliance armée des deux animaux pour assurer la survie des jumeaux :

Ovide, *Fastes*, 3, 37-38

Martia, picus, auis gemino pro stipite pugnans/et lupa: tuta per hos utraque palma fuit.

« Le pivert, oiseau de Mars et une louve combattent pour les deux stipes : grâce à eux les deux palmiers ont été saufs »¹²⁴⁹.



Cette définition est loin de la signification du terme latin *stipes* dont la première acception est celle de « pieu rond fixé en terre », mais se rapprocherait davantage du verbe *stipo*, « serrer, presser, entasser »¹²⁵¹, qui renvoie à l'image que donne le stipe du palmier

De la même façon que le figuier du Lupercal était un signe de Mars par l'abri qu'il avait offert au pivert et à la louve, le figuier des nones, abritant Philôtis, était aussi un signe de l'intervention de Mars. Il avait rendu possible l'expression des conditions qui avaient conduit à rassembler les troupes romaines et les conduire à la victoire alors qu'elles étaient défaites et démobilisées. La présence latente de

¹²⁴⁷ Briquel, *Le regard des autres*, 1997, p. 167

¹²⁴⁸ Briquel, « L'oiseau ominal, la louve de Mars, la truie féconde », *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, T. 88-1, 1976, p. 39 ; le pivert, selon Pline, était doté de pouvoirs guérisseurs, *multa et alia ex his remedia sunt, propter quae in melle seruantur*, « De plus, ceux qui portent sur eux un bec d'un pivert ne sont pas piqués par ces animaux [les abeilles] », *Histoire naturelle*, XXIX, 29, 92, Trad. A. Ernout, 1962, p. 51 ; Pline reprenait cette affirmation dans son livre XXX, 147

¹²⁴⁹ Ovide, *Fastes*, 3, 37-39, Trad. R. Schilling, 1992, p. 64

¹²⁵⁰ A. Richard, *Nouveaux éléments de botanique contenant l'organographie, l'anatomie, la physiologie végétale et les caractères de toutes les familles naturelles*, Ed. Drapiez, Paris, 1864, p. 36

¹²⁵¹ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 560

Mars, dieu protecteur des hommes en guerre, qui était dévoilée par la louve et le pivert, se révélait dans la présence de Philôtis en haut du figuier.

L'impétuosité et la fougue héroïques de Philôtis (et sous son nom il faut comprendre les femmes romaines) pour sauver Rome qui avait poussé l'héroïne à grimper en haut du figuier sont aussi à mettre en parallèle avec celles de Céler. Ainsi que le note A. Meurant, le nom de Céler était fondé sur l'adjectif *celer*, rapide, prompt, vif. Plutarque¹²⁵² avait expliqué l'ardeur de Céler, que dénotait son nom, par la promptitude de son obéissance aux ordres de Romulus. Cette explication avait été reprise par la tradition tardive qui avait ajouté des détails qui faisaient de Céler un « personnage d'envergure »¹²⁵³. Ainsi apparaît un parallélisme entre des deux statuts endossés par Philôtis et Céler. L'un et l'autre étaient d'abord des réprouvés, Philôtis parce qu'elle était une esclave (ou une courtisane), Céler parce qu'il passait pour le meurtrier de Rémus, puis, grâce à un acte hors norme lié à un fait de guerre, devenaient des personnages héroïques, Philôtis parce qu'elle sauvait le peuple romain, Céler, parce qu'en obéissant aux ordres de Romulus, ne s'était pas comporté en simple exécutant mais en chef des gardes à qui le fondateur avait confié la mission de surveillance du *pomerium*.

La connotation guerrière des nones Caprotines, qui commémoraient une victoire romaine, honorait Junon dans sa dimension de déesse guerrière. Cicéron représentait à Lanuvium Junon armée d'une lance et d'un bouclier¹²⁵⁴ et Servius, sous le nom de *Iuno Curitis*, dotait la déesse d'un char et également d'un bouclier¹²⁵⁵. Le vocabulaire utilisé par Homère pour décrire le char d'Héra qui s'était adressée à Athéna pour venir au secours des Grecs durant la guerre de Troie, était celui de termes techniques qu'employaient les hoplites :

Homère, *Iliade*, V, 721-725

*Ἥρη πρέσβα θεὰ θυγάτηρ μέγαλοιο Κρόνοιο· / Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα
κύκλα / χάλκεα ὀκτάκνημα σιδηρέω ἄξονι ἀμφίς. / Τῶν ἦτοι χρυσῆ ἵτις ἄφθιτος, αὐτὰρ
ὑπερθε / χάλκε' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι·*

« Héré examine et équipe ses coursiers au frontal d'or, Héré, l'auguste déesse, la fille du grand Cronos. De chacun des côtés du char, Hébé vivement met les roues recourbées, les roues de bronze à huit rayons aux deux bouts de l'essieu de fer. La jante est d'or, inaltérable mais par-dessus s'adaptent des cercles de bronze – une merveille à voir »¹²⁵⁶.

Héra partage avec Junon le même double statut d'être d'abord une déesse de la fécondité mais aussi une déesse qui peut intervenir dans les faits de guerre.

¹²⁵² Plutarque, *Vie de Romulus*, 12, 3

¹²⁵³ Meurant, « Quelques observations sur Céler, un autre double de Romulus », *Hommages rendus à Carl Deroux*, IV, 2003, p. 491-492

¹²⁵⁴ Voir note ci-dessus n° 345, J. A. Hild, « Tutela », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, T. V, 1904, p. 553 ; Cicéron, *De la nature des dieux*, I, 29, 82

¹²⁵⁵ Servius, I, 17, *id est a re divina aut certe illud « currus » quod ait ductos alta ad donarai currus. Habere enim Iunonem currus certum est*, Hacken, *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, 1881, p. 18 ; pour A. Ernout et A. Meillet, les Romains considéraient que l'origine de *curis* était sabine et que l'adjectif *Curitis* appliquée à Junon en faisait une déesse porte lance, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 160

¹²⁵⁶ Homère, *Iliade*, V, 721-725, Trad.P. Mazon, (1937), 1967, p.141

Le figuier des nones peut donc se concevoir à la fois comme un tuteur porte flambeau enflammé brandi par Philôtis et comme un porte-arme pour l'esclave qui révélait humainement la présence cachée de Junon porte lance. Le rôle de Junon Curitis, introduite à Rome seulement en 241 av. J.-C. après la prise de Faléries et qui fut surtout honorée à Lanuvium, eut, pour G. Dumézil, un rôle guerrier qui intéressait le peuple tout entier¹²⁵⁷. Le lien entre Junon Curitis et la guerre s'était traduit par la remise aux soins d'un homme, le *pontifex sacrarius*, de la charge de son culte¹²⁵⁸. N. Boëls-Janssen indique que Junon cumulait les fonctions de fécondité et guerrière¹²⁵⁹ dont attestaient des inscriptions à Faleries et à Tibur, datant de la période impériale, sur lesquelles Junon Curitis était servie par un prêtre, le *pontifex sacrarius*¹²⁶⁰.

Le figuier du Tibre rappelait les prémisses de la fondation de Rome et son expansion dont nous avons vu que Tite-Live la rattachait à Mars¹²⁶¹. Le figuier des nones attaché au culte de Junon prenait en charge les multiples rôles de la déesse. Junon n'était pas seulement la déesse de la fécondité en tant que Junon Lucina, mais intervenait dans les deux premières fonctions, celle de la royauté marquée par son titre de *Regina*¹²⁶², et celle guerrière, assurée par Junon Curitis¹²⁶³.

Le figuier du Tibre qui faisait office de seuil par rapport au futur territoire de Rome, rappelait l'union de peuples différents sous l'égide de la cité. Parallèlement, la symbolique du figuier des nones Caprotines est incluse dans celle de Philôtis qui apparaît en bienfaitrice du peuple romain¹²⁶⁴. De même que figuier du Tibre, le figuier des nones, placé sous la protection de Junon guerrière, était aussi sous la protection de Mars.

Le figuier avait eu un équivalent en Grèce avec l'olivier, l'arbre d'Athéna déesse poliade d'Athènes. La cité rendait à la déesse un culte particulièrement pompeux

¹²⁵⁷ A Lanuvium, Junon Curitis, porte-lance, était invoquée par les jeunes gens pour toutes les activités dont celles, essentielles de la guerre, et était associée à Junon Sospita, celle qui gardait sain et sauf et que de nombreuses monnaies montraient également munie d'une lance et d'un bouclier, voir H. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain. De Magnence à Romulus Augustule*. Tessères, Contorniates, Ed. Florange, 1995

¹²⁵⁸ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 303-304

¹²⁵⁹ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des Matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 414

¹²⁶⁰ *Nummius Hor. V. m provinciae i... Dacorum praef.. thr trib. Leg. I Italicae...donis militaribus donatus ab imp.Traiano Aug. Ci...pontif. Sacr. Iun. Curitis...cellam caldadiam pec. Sua fecit*, H. Dessau, *Inscriptiones Latinae Selectae*, n° 3100; *Mammiae C. f. Iustae Q. Tullius Q. f. Horat. Cincius Priscus pontifex sacrarius Iunonis Quiritis patronus minicipi testamento poni iussit*, CIL XI 3125

¹²⁶¹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, X, 27

¹²⁶² Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 303

¹²⁶³ Les fonctions de fécondité guerrière sont partagées par Junon Curitis et Junon Sospita, ainsi Tite-Live relatait un fait de guerre entre Romains et les Insubres, *Consul principio pugnae uouit aedem Sospitae Iunoni si eo die hostes fusi fugatique fuissent: a militibus clamor sublatus compotem uoti consulem se facturos, et impetus in hostes est factus*, « Le consul, au moment d'engager le combat, promet un temple à Junon Sospita si les ennemis étaient dispersés et mis en fuite en jour-là : les soldats crièrent qu'ils permettraient au consul de réaliser son vœu et on lança alors d'assaut contre l'ennemi », *Ab Vrbe condita*, XXXII, 30, 10, Trad. B. Minéo, 2003, p. 49 ; B. Minéo note qu'au moment de la dédicace du temple en 193, les manuscrits évoquent Junon Matuta et non Sospita ; mais l'épithète *Sospita* convient mieux aux circonstances guerrières du récit et elle s'adresse directement à Junon et non à l'entité multiple que signifie Matuta, rattachée davantage à Mater matuta (93)

¹²⁶⁴ P. Drossart fait le parallèle entre Philôtis et Anna Perenna, dont une inscription situait le déroulement de sa fête à la première pierre militaire, « Nonae Caprotinae. La fausse capture des Aurores », *Revue de l'histoire des religions*, T. 185, 1974, p. 132 ; A. Degrassi, *Inscriptiones Italiae*, XIII. 1, *Fasti anni Numani Iuliani*, Rome 1963, 423, *Fasti Vaticani* 15 mars, *Feriae Annae Perennae/ uia Flam(inia) ad lapidem prim(um)*, «Fête d'Anna Perenna, sur la via Flaminia, à la première pierre miliaire.»

lors des Panathénées qui se déroulaient le vingt-huit de l'Hecatombaion¹²⁶⁵ c'est-à-dire, comme les nones, au cœur de l'été. Ces fêtes, les plus longues du calendrier athénien qui rassemblaient tout le peuple athénien, rappelaient qu'Athéna avait été l'instigatrice du rassemblement du peuple attique. Aux nones, les femmes, matrones, esclaves et prostituées dans le mythe, étaient les représentantes des hommes armés, à Athènes, les métèques qui prenaient part la fête devenaient, le temps des Panathénées, des « citoyens ». M. Camps-Gaset, B. Holtzmann et A. Queyrel ont une vision similaire sur la signification de la fête des Panathénées qui, placées sous la protection de la déesse guerrière, étaient une démonstration de l'hégémonie qu'Athènes « entendait avoir sur les autres cités grecques en même temps que sa « volonté d'unification du peuple grec ». Les Panathénées se rapportaient aussi au roi fondateur de ces fêtes, Erichthonios, dont la tradition fit un roi civilisateur et un dieu¹²⁶⁶. Les grandes Panathénées, qui se déroulaient tous les quatre ans, avaient une signification nettement politique car elles étaient l'occasion pour Athènes d'afficher sa « prééminence » sur les autres territoires grecs¹²⁶⁷.

3 – le figuier des Nones, le figuier du Lupercal, le figuier du Comitium, un rapport de sexe

3 – 1 - L'alliance des sexes

Les auteurs anciens, lorsqu'ils utilisaient le terme *Ficus*, désignaient presque exclusivement le figuier domestiqué. Dans le cas du figuier sauvage ils précisaient généralement le genre par le mot *Caprificus*. Lorsque Columelle s'occupait de la greffe sur le figuier, avait accolé *arbor* et *ficulneus*¹²⁶⁸, ce qui, dans le contexte du greffage, désignait une *Caprificus*. L'image que renvoie le mot *arbor* est celle d'un arbre de forte stature, vigoureux et résistant, deux qualités que partage le figuier sauvage et qui expliquent son emploi de porte-greffe¹²⁶⁹.

¹²⁶⁵ Selon B. Holtzmann, les Grecs avaient attribué à Erichthonios l'origine des Panathénées, qui étaient alors une fête agraire, avant qu'elles ne fussent refondées par Thésée à l'occasion du synoecisme de l'Attique. Selon B. Holtzmann, les mythographes anciens avaient confondu Erechthée avec Erichthonios. C'était sous le nom d'Erechthée qu'Homère confiait à Athéna son éducation et son installation à Athènes, « Ensuite ceux d'Athènes, la belle cité, peuple d'Erechthée au grand cœur, Erechthée enfant de la Glèbe profonde, qu'Athéna, fille de Zeus, jadis éleva puis installé à Athènes dans son riche sanctuaire », *Iliade*, II, 546-549, Trad. P. Mazon, (1937), 1987, p. 51 ; *L'acropole d'Athènes*, 2003, p. 28, 339

¹²⁶⁶ Camps-Gaset, M., *L'année des Grecs : la fête et le mythe*, 1994, p. 128 ; Et lors de la procession des grandes Panathénées, l'élément militaire n'était pas absent mais il était représenté par des hoplites, par des cavaliers et par des conducteurs de chars.

¹²⁶⁷ Camps-Gaset, *L'année des Grecs : la fête et le mythe*, 1994, p. 126-127 : vraisemblablement vers 566/565, les Panathénées se sont divisées en deux fêtes, les Grandes Panathénées qui avaient lieu tous les quatre ans et qui avaient été fondées par Pisistras selon la tradition, alors que les Petites Panathénées étaient annuelles ; l'attribution de ces fêtes à Athéna daterait de cette époque selon A. Queyrel, précédemment attribuées à Thésée, Athènes. *La cité archaïque et classique*, 2003, p. 247

¹²⁶⁸ Columelle, *De l'agriculture*, V, 27, 2

¹²⁶⁹ Les auteurs anciens n'étaient pas d'accord sur les essences d'arbre qui pouvaient être greffées entre elles. Ainsi Pline jugeait le chêne rouvre (ou chêne sessile, *Quercus petraea*) et le platane comme les meilleures essences pour être porte-greffes, Pline, *Histoire naturelle*, XVII, 26, 121 *capacissima insitorum omnium ducitur platanus, postea robur, uerum utraque sapores corrumpit*, « on regarde le platane comme celui de tous les porte-greffe qui reçoit le plus de greffes, puis le rouvre mais l'un et l'autre gâtent le goût des fruits », Pline, *Histoire naturelle*, XVII, 26, 121, Trad. J. André, 1964, p. 61 ; pour Varron le chêne était au contraire à rejeter, *Non enim pirum recipit quercus, neque enim si malus pirum*, « car le chêne n'accueille pas le poirier », *De l'agriculture*, I, 40, 5, Trad. J. Heurgon, 1994, p. 67

Lorsqu'on recense les termes employés pour le figuier par les auteurs anciens dans le mythe ou dans le rite des nones Caprotines, c'est le terme *caprificus* qui apparaît systématiquement chez Macrobe et Varron et *ἐρίνεός*, le figuier sauvage, chez Plutarque. Plutarque avait fait une exception à propos du rite des nones par l'emploi du mot *σῦκον* qu'il associe aux branches du figuier et que P.Chantraine traduisait par figue¹²⁷⁰, ce qu'il laisse supposer qu'il pensait au figuier cultivé chargé de fruits.

Plutarque, <i>Vie de Romulus</i> , 29, 7-8	<i>ἐρίνεοῦ</i>	mythe
Plutarque, <i>Vie de Camille</i> , 33, 5	<i>ἐρίνεῶ</i>	mythe
Plutarque, <i>Vie de Romulus</i> , 29, 9	<i>ἐρίνεόν</i>	mythe
Plutarque, <i>Vie de Romulus</i> , 29, 9	<i>συκῆς</i>	rite
Macrobe, <i>Saturnales</i> , I, 11, 36-37	<i>arbore caprifico</i>	rite
Macrobe, <i>Saturnales</i> , I, 11, 38-39	<i>arbore caprifico</i>	mythe
Macrobe, <i>Saturnales</i> , I, 11, 40	<i>caprifico</i>	mythe
Varron, <i>De la langue latine</i> , VI, 18-19	<i>caprifico</i>	rite

Deux analogies sont possibles entre le figuier des nones et les figuiers fondateurs. Pour la première, le figuier de Philôtis et le figuier fondateur du bord du Tibre sont deux figuiers sauvages, mâle, deux *Caprificus*.

Pour la seconde, dans le texte de Plutarque¹²⁷¹, le passage du substantif *ἐρίνεόν*, le figuier mâle sauvage (*Caprificus*) à celui *συκῆς*, le figuier cultivé femelle (*Ficus carica*), est le seul à établir un lien entre le figuier légendaire de Philôtis et la tradition des célébrantes des nones de banqueter sous un figuier. L'emploi par Plutarque de *συκῆς*, la figue du figuier greffé femelle, suggère une analogie entre le sexe féminin de Philôtis et celui de la *Ficus Ruminalis* pour exprimer, de façon latente, puis aboutie, la puissance romaine.

Aux nones Caprotines, la victoire romaine avait été conditionnée par l'action de Philôtis qui avait su mobiliser la force des soldats romains. La *Ficus Ruminalis* au Comitium, un figuier femelle, le résultat d'une greffe du figuier mâle du Lupercal, avait été le témoin des premières assemblées politiques, là où Romulus et Titus Tatius auraient conclu la paix et l'union entre Romains et Sabins¹²⁷². Dans les deux cas, la légende des nones Caprotines, celle de Romulus, les figuiers étaient les témoins d'événements qui relevaient de la sacralité de l'Etat, celle de la royauté de Romulus, celle de Rome.

Au mouvement ascensionnel de Philôtis, représentante des femmes, juchée sur le figuier sauvage, avait correspondu l'engagement dans le combat des soldats romains et avait ainsi scellé une alliance des deux sexes. L'union entre la louve et

¹²⁷⁰ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 1068

¹²⁷¹ Pour rappel, *καὶ Καπρατῖναι μὲν αἱ νῶναι καλοῦνται διὰ τὸν ἐρίνεόν, καπρίφικον ὑπὸ Ῥωμαίων ὀνομαζόμενον. ἐστιῶσι δὲ τὰς γυναῖκας ἔξω συκῆς κλάδοις σκιαζόμενα*, « Et c'est en souvenir de cette victoire qu'on célèbre la fête du jour appelé nones Caprotines, à cause du figuier sauvage, que les Romains nomment *Caprificus*. On y offre un festin aux femmes hors de la ville à l'ombre de branches de figuier », Plutarque, *Vie de Romulus*, 29, 9, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 100

¹²⁷² Cels-Saint-Hilaire, *La République des tribus*, 1995, p. 91

le figuier du Lupercal avait scellé, de façon analogue, un appariement des sexes mâle et femelle. Philôtis, instigatrice du salut de Rome, révélait et affirmait la tutelle de Junon et confrontait ainsi les fonctions féminines à la masculinité des soldats romains, selon V. Basanoff¹²⁷³.

Parmi les exemples cités par Ovide des divinités vénérées par les peuples ancestraux, le poète citait l'alliance entre le pouvoir militaire du masculin et les symboles de la féminité que représentaient Pélops et Héra [Junon dans le texte] qui faisait l'objet d'une fête réservée aux femmes en souvenir de la résistance d'Hippodamie, la femme de Pélops, aux pouvoirs de son père :

Ovide, *Fastes*, III, 80-85

*hoc dederat studiis bellica turba suis. / Pallada Cecropidae, Minoa Creta
Dianam, / Volcanum tellus Hypsipylaea colit, / Iunonem Sparte
Pelopeiadesque Mycenae, / pinigerum Fauni Maenalis ora caput*

« Cependant, déjà avant, nos ancêtres ont honoré Mars plus que tout autre dieu ; ce peuple guerrier avait cédé, là, à son penchant. Les Cécropides vénèrent Pallas ; la Crète de Minos, Diane ; la terre d'Hypsipyle, Vulcain ; Sparte et Mycènes la ville de Pélops, Junon ; la région du Ménale, Faunus, la tête ornée de pin »¹²⁷⁴.

G. Dumézil, voyait dans la cérémonie mal connue des nones Caprotines, étudiée par N. Boëls-Janssen ou P. Drossart¹²⁷⁵, la réminiscence d'un ancien mythe de Junon qui avait été perdu¹²⁷⁶. G. Dumézil considérait que les deux caractéristiques principales du rite étaient, qu'au moment de la fête, les femmes libres et les esclaves célébraient l'événement et que, lors du sacrifice, la libation offerte à Junon était du « lait ». La mention de la flamme brandi par l'esclave qui avait donné le signal aux Romains, et qui était au cœur du renversement de la situation, explique pourquoi la plupart des auteurs se sont essentiellement concentrés sur l'interprétation lunaire de la fête. Ces auteurs ont relié directement Junon, à qui étaient consacrées les nones, à ses rôles dans les cycles de fertilité et de fécondation de la femme et lors des accouchements. Pourtant le mythe, semble une entité qui garde une personnalité propre à l'intérieur même du rite.

Dans la relation du mythe des nones les textes anciens se sont référés au flambeau qu'avait brandi Philôtis et au figuier qui lui servit à se percher et, à propos du rite lui-même, ont fait référence à la course des femmes et au lait.

¹²⁷³ Basanoff, « Nonae caprotinae », *Latomus*, 1949, 213-214

¹²⁷⁴ Ovide, *Fastes*, III, 80-85, Trad. Schilling, 1992, p. 66 ; R. Schilling note que, pour Ovide, la primauté de Mars marquait sa place dans le culte italique par rapport aux autres cultes comme ceux des Athéniens (appelés Cécropides), des Crétois (qui adoraient de préférence Artémis sous le nom de Dictynna ou Britomartis) ou encore les habitants de Lemnos (dont la reine était Hypsipyle au temps des Argonautes), « Notes », p. 130

¹²⁷⁵ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des Matrones dans la Rome archaïque*, 1993 ; Drossart « Nonae Caprotinae. La fausse capture des Aurores », *Revue de l'histoire des religions*, T. 185, 1974 ; on peut encore citer V. Girod, *Les femmes et le sexe dans la Rome antique*, Ed. Tallandier, 2011

¹²⁷⁶ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 72, La déesse, écrit N. Boëls-Janssen, était celle qui « crée et entretient en favorisant la croissance de tout ce qui pousse ou vit sur la terre », Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 152 ; parmi les déesses qui participaient dans la Rome archaïque aux cultes agraires, J. Champeaux cite Cérès dont le nom même dérivait de *creare, crescere*, faire naître, faire croître et, à ce titre était une « puissance créatrice », *La religion archaïque*, 1998, p. 32 ; c'était aussi le cas de Fortuna Primigenia que J. Champeaux reconnaît à côté de sa fonction oraculaire, une fonction maternelle car, écrit-elle, " il est normal d'invoquer une déesse de la fécondité au printemps ", « La Fortune de Préneste : Fortuna Primigenia », *Fortuna*, 1982, p. 60

Dans le mythe, le rapport entre le masculin et le féminin est celui établi entre Philôtis et le figuier, concomitant à celui de Philôtis et de la masculinité des soldats.

Philôtis et le figuier sauvage que nous avons vu être réputé de sexe masculin entretiennent un rapport dynamique. Le figuier mâle est l'instrument indispensable à l'accomplissement de l'exploit de l'esclave, de la même manière qu le sperme est indispensable à l'aboutissement de l'accouplement avec, pour conséquence, la naissance d'un enfant. Ce qui définissait le principe mâle dynamique de la *Caprificus* de Philôtis par rapport au figuier femelle, la *Ficus carica*, du Comitium, était d'être l'arbre sauvage qui renfermait un suc que les Romaines assimilaient au sperme masculin qui ensemence la femme, selon V. Girod¹²⁷⁷. Dans le discours scientifique et philosophique tenu par Aristote, le sperme était le principe non seulement fécondateur par rapport à la femme mais aussi il était l'âme même qui animait l'embryon :

Aristote, *De la génération des animaux*, II, 4, 737a

Τοῦτο δ' οὐ πῦρ οὐδὲ τοιαύτη δύναμις ἐστὶν ἀλλὰ τὸ ἐμπεριλαμβανόμενον ἐν τῷ σπέρματι [sperme] καὶ ἐν τῷ ἀφρώδει πνεῦμα

« Quant à la matière du liquide séminal, qui sert de véhicule à la portion du principe psychique (une portion de ce principe est indépendante de la matière chez tous les êtres où se trouve inclus un élément divin, tel est le caractère de ce qu'on appelle intellect, tandis que l'autre en est inséparable) cette matière de la semence se dissout et s'évapore, du fait qu'elle possède une nature humide et aqueuse »¹²⁷⁸

Aristote, *De la génération des animaux*, II, 4, 737a

ἀλλὰ συμβαίνει ὡσπερ εὐλογον, ἐπειδὴ τὸ μὲν ἄρρεν παρέχεται τὸ τε εἶδος καὶ τὴν ἀρχὴν τῆς κινήσεως τὸ δὲ θῆλυ τὸ σῶμα καὶ τὴν ὕλην, οἷον ἐν τῇ τοῦ γάλακτος πῆξει τὸ μὲν σῶμα τὸ γάλα ἐστίν

« Ainsi donc à propos de l'âme, nous avons déterminé dans quel sens les embryons et la semence l'ont et ne l'ont pas ; ils l'ont en puissance, mais ne l'ont pas en acte. Puisque le sperme est un résidu et qu'il est animé d'un mouvement identique à celui par lequel le corps s'accroît à mesure que s'y distribuent les parcelles de nourriture définitivement élaborée, quand il pénètre dans l'utérus, il coagule et met en mouvement le résidu de la femelle en lui imprimant le mouvement dont lui-même est animé¹²⁷⁹.

Ainsi la force d'animation du sperme venait, pour Aristote, de son principe coagulant :

Aristote, *De la génération des animaux*, I, 20, 729a, 10

¹²⁷⁷ V. Girod, *Les femmes et le sexe dans la Rome antique*, 2011, p. 64

¹²⁷⁸ Aristote, *De la génération des animaux*, II, 4, 737a, Trad. P. Louis, 1961, p. 61

¹²⁷⁹ Aristote, *De la génération des animaux*, II, 4, 737a, Trad. P. Louis, 1961, p. 62

Ἡ καὶ δηλον ὅτι οὐκ ἀπὸ παντὸς ἔρχεται ἡ γονή· οὔτε γὰρ ἂν κεχωρισμένα ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ μέρους εὐθύς ἀπεκρίνετο οὔτε ἅμα ἐλθόντα εἰς τὰς ὑστέρας ἐκεῖ διεχωρίζετο ἀλλὰ συμβαίνει ὡσπερ εὐλογον, ἐπειδὴ τὸ μὲν ἄρρεν παρέχεται τὸ τε εἶδος καὶ τὴν ἀρχὴν τῆς κινήσεως τὸ δὲ θῆλυ τὸ σῶμα καὶ τὴν ὕλην, οἷον ἐν τῇ τοῦ γάλακτος πῆξει τὸ μὲν σῶμα τὸ γάλα ἐστίν

Mais tout se passe comme il est rationnel puisque que le mâle fournit la forme et le principe du mouvement, la femelle, le corps et la matière. C'est comme dans la coagulation du lait : le lait est le corps et le suc du figuier ou la présure fournit le principe coagulant »¹²⁸⁰.

Ce statut du sperme d'être une puissance liante, concerne également le figuier de Philôtis : la *Caprificus* agrège l'intention de l'esclave, sauver Rome, et sa réalisation, brandir matériellement le flambeau et donner la victoire aux Romains. Dans le discours culinaire romain, écrit aussi F. Dupont, « la puissance de coction du sperme humain » correspondait à son pouvoir de cuire « le cru », et en cela, le sperme s'opposait au sang menstruel, une substance qui avait à voir avec la putréfaction qui contenait une puissance de mort¹²⁸¹. Le suc du figuier sauvage qui agissait aux nones en tant que principe civilisateur, était lui-même le sperme qui possédait (et possède) une même capacité à faire coaguler. Le pouvoir coagulant de la présure analogue à celui du figuier, était effectivement comparé par Aristote à celui du sperme :

Aristote, *De la génération des animaux*, II, 4, 739b, 15-25

Ὅταν δὲ συστήῃ ἢ ἐν ταῖς ὑστέραις ἀπόκρισις τοῦ θήλεος ὑπὸ τῆς τοῦ ἄρρενος γονῆς, παραπλήσιον ποιούσης ὡσπερ ἐπὶ τοῦ γάλακτος τῆς πυετίας - καὶ γὰρ ἡ πυετία γάλα ἐστὶ θερμότητα ζωτικὴν ἔχον ἢ τὸ ὅμοιον εἰς ἐν ἄγει καὶ συνίστησι, καὶ ἡ γονή πρὸς τὴν τῶν καταμηνίων φύσιν

« Lorsque la sécrétion de la femelle contenue dans l'utérus est soumise à l'influence de la semence du mâle, l'action de cette dernière est voisine de celle qu'exerce la présure sur le lait. En effet, la présure est du lait qui possède une chaleur vitale et qui réunit les parties identiques et les coagule »¹²⁸²

Ce principe coagulant du suc du figuier est partagé par le figuier femelle et par le figuier mâle, ce qui relie les trois figuiers, les deux figuiers de la fondation de Rome et celui des nones en tant que représentant du principe civilisateur assumé par la cité. Le figuier du Lupercal, celui du Comitium, celui des nones, à des titres divers, ont tous été des participants de la constitution de Rome et, par le mélange des sexes, ont permis l'expansion de la civilisation romaine.

Le principe générateur qu'attribuait Aristote au sperme qui devenait le suc du figuier aux nones, Plutarque le voyait dans son pouvoir humidificateur qui animait les éléments de la fécondité :

¹²⁸⁰ Aristote, *De la génération des animaux*, I, 20, 729a, 10, Trad. P. Louis, 1961, p. 39

¹²⁸¹ Dupont, « le lait du père romain », *Corps romains*, 2002, p. 116-117

¹²⁸² Aristote, *De la génération des animaux*, II, 4, 739b, 15-25, Trad. P. Louis, 1961, p. 69 ; sur le même sujet, *De la génération des animaux*, IV, 772, 10

Plutarque, *Isis et Osiris*, 36

Οὐ μόνον δὲ τὸν Νεῖλον, ἀλλὰ πᾶν ὑγρὸν ἀπλῶς Ὀσίριδος ἀπορροήν καλοῦσι, καὶ τῶν ἱερῶν αἰεὶ προπομπεύει τὸ ὑδρεῖον ἐπὶ τιμῇ τοῦ θεοῦ. Καὶ θρύω βασιλέα καὶ τὸ νότιον κλίμα τοῦ κόσμου γράφουσι, καὶ μεθερμηνεύεται τὸ θρύον ποτισμὸς καὶ κύησις πάντων καὶ δοκεῖ γεννητικῶ μορίῳ τὴν φύσιν εἰκέναι. Τὴν δὲ τῶν Παμυλίων ἐορτὴν ἄγοντες, ὥσπερ εἴρηται, φαλλικὴν οὔσαν ἄγαλμα προτίθενται καὶ περιφέρουσιν, οὗ τὸ αἰδοῖον τριπλάσιόν ἐστιν· ἀρχὴ γὰρ ὁ θεός, ἀρχὴ δὲ πᾶσα τῶ γονίμῳ πολλαπλασιάζει τὸ ἐξ αὐτῆς.

« Ce n'est pas seulement le Nil, mais en général toute espèce d'humidité que ces philosophes regardent comme un écoulement d'Osiris. Dans les cérémonies publiques, les Egyptiens portent toujours en pompe un vase plein d'eau à l'honneur du dieu. Ils désignent par un figuier le roi Osiris et l'Egypte située dans la partie méridionale du monde, parce que le figuier est, selon eux, le principe de l'humidité et de la production et qu'il paraît semblable à l'organe de la génération. Dans la fête des Pamyliens, qui, comme on l'a déjà dit, est la même que celle des Phallophories, on promène une figure d'Osiris dont le phallus est triple ; car ce dieu est le principe de la génération, et tout principe, par sa faculté productive, multiplie tout ce qui sort de lui. »¹²⁸³.

Et dans un passage précédant, la comparaison entre les cultes de Dionysos et d'Osiris tenait, pour Plutarque, à ce que les deux dieux, par leur principe commun humidifiant, étaient les pères de la richesse de la terre :

Plutarque, *Isis et Osiris*, 34, 351

Καὶ γὰρ Ἕλληνες τὴν τοῦ σπέρματος πρόεσιν ἀπουσίαν καλοῦσι καὶ συνουσίαν τὴν μίξιν, καὶ τὸν υἱὸν ἀπὸ τοῦ ὕδατος καὶ τοῦ ὕσαι, καὶ τὸν Διόνυσον ὕην' ὡς κύριον τῆς ὑγρᾶς φύσεως οὐχ ἕτερον ὄντα τοῦ Ὀσίριδος

« Les noms que les Grecs donnent à l'émission de germes productifs et à l'union des corps supposent le même principe ; le nom *fis* en grec vient d'eau ou de pleuvoir et celui qu'on donne à Bacchus montre qu'il est le dieu de la substance humide, et qu'il est le même qu'Osiris »¹²⁸⁴.

Les éléments épars contenus dans la femme qui ne pourraient pas donner naissance à un embryon sans le principe rassembleur et de transformation du sperme qui coagulait le sang menstruel, empreint de souillure, en un être vivant, étaient aussi « coagulés » par le suc de la *Caprificus* des nones et celui du figuier mâle du Lupercal. Tous deux avaient un pouvoir apotropaïque que N. Boëls-Janssen reconnaissait. N. Boëls-Janssen considère que le principe rassembleur aux nones et celui des Lupercales avait une même signification de fécondité des femmes. Aux Lupercales, les coups de lanières en peau de bouc que donnaient les jeunes hommes nus aux matrones est secondaire, pour l'historienne, par rapport à sa première signification qui est celle d'une lustration de Rome parce que les luperques frappaient aussi bien les femmes stériles ou non que les monuments¹²⁸⁵.

¹²⁸³ Plutarque, *Isis et Osiris*, 36, Trad. G. Rachtet, Ed. Sand, 1995, p. 42

¹²⁸⁴ Plutarque, *Isis et Osiris*, 34,351, Trad. R. Ricard, 1995, p. 40

¹²⁸⁵ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 303-304

Lors de la fête des nones, seules les matrones romaines pouvaient toucher le suc du figuier mâle ce qui correspondait à une appropriation du sexe masculin. La manipulation transposée du sperme que constituait le suc du caprifuier était, pour les matrones, une manière de demander à une déesse féminine la facilitation de leur aptitude à procréer sans l'intervention directe de l'homme défini par son sperme. La manipulation du suc du figuier mettait à distance le sexe masculin et affirmait leur volonté d'autonomie. Dans le mythe, Philôtis, une courtisane qui prenait également le nom de Tutela, c'est-à-dire la Tutélaire, matérialisait la présence de Junon tutélaire¹²⁸⁶ et déportait l'opposition faite dans la société romaine entre les épouses et les esclaves, rangées du côté des prostituées, sur l'opposition du couple sexuel homme/femme. Le rite des nones annihilait cette séparation entre matrones et *meretrices* qui ne formaient plus que le seul fondement du sexe féminin¹²⁸⁷.

Cependant, G. Dumézil notait que le rassemblement de toutes les Romaines dans le mythe des nones n'était pas une réalité lors du rite où « seules les esclaves participaient au cortège joyeux et au combat simulé » auxquels ne participaient pas les matrones qui, en revanche, officiaient¹²⁸⁸. Il existe, de ce point de vue, un parallélisme entre le rite des nones et celui de fête de la Bonne déesse, Bona Dea. La fête en l'honneur de Bona Dea¹²⁸⁹, les 4 et 5 décembre, présentait avec le rite des nones Caprotines plusieurs points communs : les deux fêtes se déroulaient la nuit et leurs rites, tenus secrets, ne devaient pas être révélés aux hommes¹²⁹⁰. Les

¹²⁸⁶ Drossart, «Nonae caprotinae ». La fausse capture des Aurores », *Revue de l'Histoire des religions*, 1974, p. 137

¹²⁸⁷ Le figuier pour N. Boëls-Janssen, à la suite de G. Dumézil, était à la fois un symbole lunaire et la manifestation sensible de la « puissance de fécondité de la Grande-déesse », *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 406

¹²⁸⁸ Dumézil, *Fêtes romaines d'été et d'automne*, 1975, p. 277 ; G. Dumézil n'analysait pas cependant cette différence marquée de statut comme une relation d'hostilité mais bien plutôt comme une complémentarité entre les deux groupes de femmes, les servantes assurant une fonction de secours et de prise en charge

¹²⁸⁹ Pour N. Boëls-Janssen, Bona Dea était une déesse grecque chtonienne qui représentait la Terre et qui fut importée à Rome tardivement, Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 432

¹²⁹⁰ Cicéron avait souligné l'exclusivité féminine de la fête de *Bona dea* et la préservation du secret de ses rites à l'occasion de l'affaire jugée scandaleuse de Clodius en 62 ap. J.-C. lorsque celui-ci s'était introduit subrepticement dans la maison de César où se tenait le sacrifice, *credo enim te audisse comm apud Caesarem pro populo fieret, uenisse eo miliebrei uestitu urium sacrificium cum uirgines instaurassent, mentionem a Q. Cornificio in senatu factam (is fuit princeps netu forte aliquem nostrum putes)*, « Tu as su en effet, je pense, que pendant le sacrifice officiel dans la maison de César, un homme s'y est introduit en vêtements de femme et que, les Vestales ayant dû recommencer le sacrifice, Q. Cornificius a parlé de la chose au Sénat (c'est lui, note-le, qui a pris cette initiative et non pas comme tu pourrais le croire, quelqu'un de nous [un des consulaires]) », Cicéron, *Lettes à Atticus*, I, 19, 3, Trad. L.-A. Constans, 1969, p. 131 ; voir aussi Plutarque, *Ταύτην τότε τήν έορπήν τής Πομπηίας έπιτελούσης, ό Κλωδιος ούπω γενειών, και διά τουτο λήσειν οióμενος, έσθήτη και σκευήν ψαλτριάς αναλαβών έχωρει, νέα γυναικι τήν όψιν έοικώς και ταίς θύραις έπιτυχών άνεωγμέναις, εισήχθη μέν άδεώς υπό τής συνειδυίας θεραπεινίδος, εκείνης δέ προδραμούσης, ώς τή Πομπηία φράσειε, και γενομένης διατριβής, περιμένειν μέν όπου κατελείφθη τώ Κλωδίω μη καρτερούντι, πλανωμένω δ' έν οικία μεγάλη και περιφεύγοντι τά φώτα προσπεσούσα τής Αύρηλίας άκόλουθος, ώς δη γυνή γυναικα παιζειν προύκαλειτο, και μη βουλόμενον εις τό μέσον ειλικε, και τίς έστι και πόθεν έπυνθάνετο. του δέ Κλωδιου φήσαντος Άβραν περιμένειν Πομπηίας, αυτό τουτο καλουμένην, και τή φωνή γενομένου καταφανούς, ή μέν άκόλουθος εύθύς άπεπήδησε κραυγή προς τά φώτα και τόν όχλον, άνδρα πεφωρακέναι βοώσα, τών δέ γυναικών διαπποθηθεισών, ή Αύρηλία τά μέν όργια τής θεου κατέπαυσε και συνεκάλυψε, αυτή δέ τās θύρας άποκλείσαι κελεύσασα περιήει τήν οικίαν υπό λαμπάδων, ζητούσα τόν Κλωδιον. εύρίσκειται δ' εις οικημα παιδίσκης ή συνεισηλθε καταπεφευγώς, και γενόμενος φανερός υπό τών γυναικών έξελαύνεται διά τών θυρών. τό δέ πράγμα και νυκτός εύθύς αί γυναίκες άπιούσαι τοίς αύτών έφραζον άνδράσι, και μεθ' ήμέραν έχωρει διά τής πόλεως λόγος, ώς άθέσμοις έπιχειρηκότος του Κλωδιου και*

prostituées représentées par le myrte consacré à Aphrodite étaient exclues du temple de la déesse. L'exclusion du myrte du temple de la déesse, remontait, selon Macrobe, Plutarque¹²⁹¹ ou Arnobe¹²⁹², au mythe de la fustigation de Vénus par son époux et tenait aussi à ce que la déesse était vénérée par les prostituées¹²⁹³. Aux nones cependant, écrit Boëls-Janssen, les rôles des matrones et des *meretrices* étaient complémentaires et leur « coopération » (partielle) s'exprimait par l'imitation des courtisanes à leur appartenance à la classe des matrones. En revêtant des habits de matrones, les courtisanes leur assuraient ainsi qu'une sécurité qui les mettait « à l'abri des désirs interdits des hommes »¹²⁹⁴.

L'association du nom de Junon *Caprotina*, qui apparaissait comme une déesse de la chèvre, et de figuier mâle venait de ce que le nom de *Caprificus* avait été mis en rapport avec le bouc¹²⁹⁵. Dans le texte cité précédemment de son ouvrage *De la nature des dieux*, Cicéron expliquait qu'à Lanuvium, Junon, à qui était consacrée la fête des Lupercales au mois de février, avait pour marque distinctive dans sa représentation de porter une peau de chèvre¹²⁹⁶. Parallèlement, les nones, écrit N. Boëls-Janssen, étaient « une sorte de caprification des femmes comme le figuier

δίκτην οὐ τοῖς ὑβρισμένοις μόνον, ἀλλὰ καὶ τῇ πόλει καὶ τοῖς θεοῖς ὀφείλοντος, « Comme cette année-là la fête était célébrée par Pompeia, Clodius qui était encore imberbe et qui espérait passer ainsi inaperçu, prit les vêtements et l'attirail d'une joueuse de harpe et vint à la maison sous l'apparence d'une jeune femme. Il trouva la porte ouverte et fut introduit en toute sécurité par une servante qui était complice et qui courut avertir Pompeia. Mais un certain temps s'écoula pendant lequel Clodius n'ayant pas la patience d'attendre à l'endroit où on l'avait laissé se mit à errer dans la maison qui était grande en essayant d'éviter les lumières. Une suivante d'Aurelia le rencontra et, croyant s'adresser une femme, elle l'invita à jouer un air. Comme il refusait elle le tira au milieu de la pièce et lui demanda qui elle était et d'où elle venait. Clodius répondit qu'il attendait la servante favorite de Pompeia mais sa voix le trahit et la suivante s'élança aussitôt vers les lumières et vers l'assemblée en criant qu'elle avait surpris un homme. L'épouvante saisit les femmes. Aurelia fit cesser la cérémonie et voiler les objets sacrés, puis elle ordonna de fermer les portes et parcourut la maison avec des flambeaux à la recherche de Clodius. On le trouva réfugié dans la chambre de la jeune servante qui l'avait introduit. Les femmes le reconnurent et le jetèrent à la porte. Puis aussitôt alors qu'il faisait encore nuit, elles sortirent et allèrent conter l'affaire à leurs maris. Avec le jour, le bruit se répandit par la ville que Clodius avait commis un sacrilège et qu'il devait une satisfaction non seulement à ceux qu'il avait outragés, mais encore à la cité et aux dieux », « Vie de César », 10, 1-5, 711f-712c Trad. R. Flacelière, E. Chambry, 1975, p. 155

¹²⁹¹ Plutarque, *Questions romaines*, 20

¹²⁹² *Fentam igitur Fatuam, Bona quae dicitur Dea, transeamus, quam murteis caesam uirgis, quod marito nesciente seriam meri ebiberit plenam, Sextus Clodius indicat sexto de diis graeco, signumque monstrari quod, cum ei diuinam rem mulieres faciunt, uini amphora constitutatur obtecta nec myrteas fas sit inferre uerbenas, sicut suis scribit in causalibus*, Bona Dea est le nom donné à Fauna Fatua dont Sextus Clodius, dans son sixième livre sur les dieux de la Grèce, déclare qu'elle fut fustigée à mort avec des branches de myrte parce qu'elle avait bu une coupe de vin à l'insu de son mari. Et la preuve de cela est que lorsque les femmes rendent honneur à la déesse, elles lui offrent une coupe de vin mais la couvrent à la vue et que les branches de myrte sont interdites, Arnobe, *Contre les païens*, 5, 18, 3

¹²⁹³ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 327 ; N. Boëls-Janssen considère que ce rôle du myrte attesté nul par ailleurs puisqu'il était avant tout regardé comme un symbole érotique ou purificateur du fait de son appartenance à Vénus, est une invention d'Ovide dont le but était de donner à Vénus, l'image d'une déesse pudique. L'historienne indique par ailleurs que l'exhibition des parties féminines avait une valeur apotropaique d'agressivité envers un ennemi, ce qui avait été le rôle de Fortuna Muliebris qui avait un rôle nettement défensif pour arrêter tout agresseur (p. 383)

¹²⁹⁴ Boëls-Janssen, « Matrona/Meretrix », *Varietates fortunae*, 2010, p. 123

¹²⁹⁵ Monte sub Esquilio multis incaeduis annis, / Iunonis magnae nomine lucus erat. / Huc ubi uenerunt, pariter nuptaeque uirique / suppliciter posito procubuere genu : / cum subito motae tremuere cacumina siluae, / et dea per lucos mira locuta suos. / « Italidas matres' inquit 'sacer hircus inito », « Au pied du mont Esquilin, il y avait un bois qui n'avait pas connu de coupe depuis de nombreuses années : il était consacré à la grande Junon. Quand ils y parvinrent, épouses et époux mirent ensemble genou à terre, en suppliants. Brusquement les cimes de la forêt se mirent à frissonner et la déesse lança d'étranges paroles à travers son bois. « Mères italiennes, dit-elle, il faut qu'un bouc sacré vous pénètre » », Ovide, *Fastes*, II, 435-441, Trad. R. Schilling, 1992, p. 45

¹²⁹⁶ Cicéron, *De la nature des dieux*, I, 29, 82

sauvage féconde les figuiers cultivés»¹²⁹⁷. Dans le nom de la *Caprificus*, la jonction des deux mots, *Ficus*, le figuier et *caper*, le bouc, était le révélateur d'une identification de la puissance mâle fécondante et génératrice reconnue au bouc et au figuier sauvage, poursuit l'historienne¹²⁹⁸.

C'est bien par les femmes que le caprifiguier pouvait exprimer sa puissance générationnelle car, écrit J. Vidaud, la figue du figuier sauvage, qui est spongieuse, est appelée « figue de bouc », et ne parvient pas à la pleine maturité, ce qui en fait un fruit non comestible¹²⁹⁹.

Aux nones Caprotines, l'alliance du figuier sauvage et du corps des femmes, ainsi qu'aux Lupercales, celle des lanières de bouc, *amiculum Junonis*¹³⁰⁰, était un « mariage » de deux sexes distinctifs pour créer les conditions de la procréation. Dans les deux cas, la simulation d'un épisode guerrier par femmes correspondait à la demande auprès des divinités fécondantes de pouvoir enfanter¹³⁰¹. La fécondité féminine correspondait, dans l'esprit des Romains, avec le renouveau de l'année et des forces de la nature sous toutes ses formes, ce qui nécessitait parallèlement des rites de purification.



Du point de vue de la biologie végétale, dans le cas de la reproduction sexuée, si chez les essences arboricoles autogames, les plus nombreuses, les pépins issus d'une autofécondation donnent un arbre pratiquement identique à l'arbre mère, chez les arbres allogames, par exemple le pêcher, le pommier ou le figuier, les pépins issus d'une fécondation croisée peuvent donner un individu radicalement différent¹³⁰².

Même si le figuier femelle et le caprifiguier sont hermaphrodites, la répartition et les fonctions des fleurs à l'intérieur de la figue en formation (qui, en langage botanique, est un sycone) conditionnent la qualification du figuier en mâle ou femelle. Dans le sycone du caprifiguier, les fleurs femelles existantes ont une fonction inhibée et cette situation est inversée dans le sycone du figuier cultivé commun, la *Ficus carica*, dans lequel les fleurs mâles sont stériles et seules les fleurs femelles actives permettront de porter des fruits à maturité¹³⁰³.



Le tableau schématique ci-dessous rend compte de la qualification d'un figuier entre mâle et femelle fondée sur la potentialité des fleurs à l'intérieur de la figue :

¹²⁹⁷ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 391

¹²⁹⁸ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 391 ; cit. U. Pestalozza, «Juno Caprotina», *Studi Materiali di Storia delle Religioni*, N° 9, 1933, p. 38-71

¹²⁹⁹ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 46

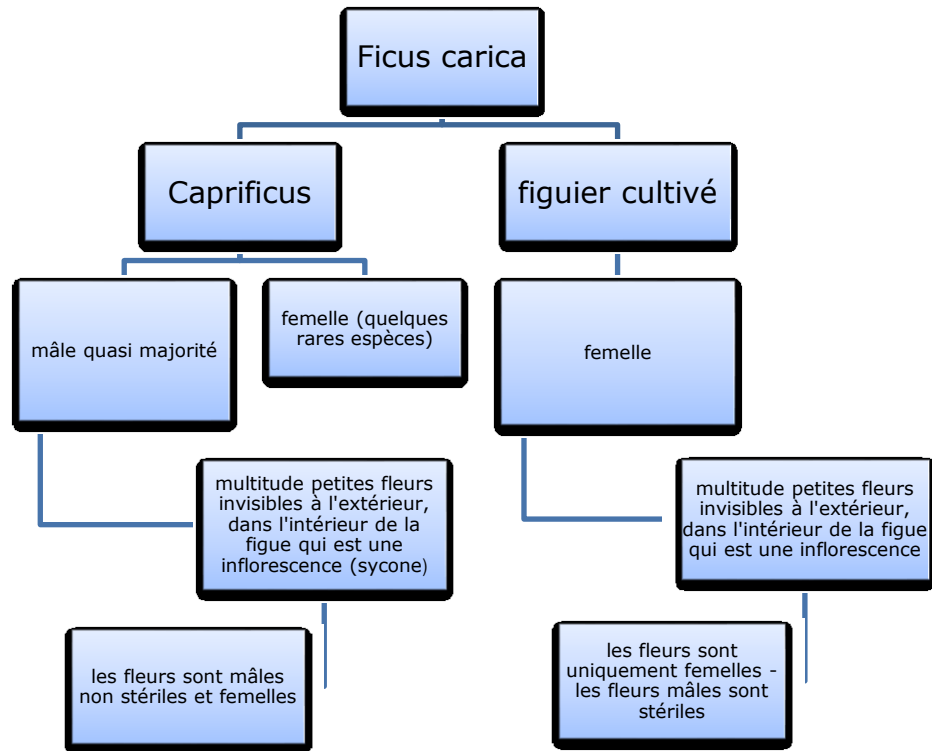
¹³⁰⁰ Festus, « Februarius » *De verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, Lindsay, 1913, p. 75

¹³⁰¹ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1949), 1974, p. 302

¹³⁰² S. Tillier, *Systématique : ordonner la diversité du vivant*, Ed. Tec & Doc, Paris, 2000,

¹³⁰³ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 40 ; J. Vidaud remarque cependant que, si la quasi majorité des figuiers cultivés productifs sont des arbres dits « femelles », il existe quelques figuiers femelles spontanés, p. 37

à



3 – 2 - Les sexes mâle et femelle opposés et complémentaires

Pour N. Boëls-Janssen, avant même la considération des liens symboliques établis entre le bouc et figuier sauvage des nones dont il était une substitution, le figuier était lui-même regardé, à l'origine, comme la manifestation de la puissance génératrice de la Déesse-Mère. L'intervention du figuier au cours des différentes phases du rite était le moyen pour les Romaines de les faire bénéficier de la nature fécondante de l'arbre¹³⁰⁴. N. Boëls-Janssen considère que la séparation entre *Caprificus* et *Ficus carica*, qui venait d'une prise de conscience de la répartition nécessaire des rôles mâles et femelles dans la procréation, était postérieure à la conception d'origine. Primitivement, le pouvoir procréateur était seul attribué aux femmes et le figuier des nones était la représentation de la Déesse-Mère. C'est postérieurement, dans la Rome républicaine, que la connaissance des Romaines des rôles joints féminins et masculins dans la procréation, avait donné au figuier des nones une nature masculine¹³⁰⁵.

Le rite des nones qui retournait et subvertissait la hiérarchisation courante des Romains avait eu des précédents dont celui de la sédition des femmes lors des sécessions de la plèbe. Tite-Live qui relatait la première qui s'était déroulée sous le tribunat de Publius Valerius, mettait en avant le comportement désinvolte des femmes :

¹³⁰⁴ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 399

¹³⁰⁵ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 400

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, XXXIV, 1

matronae nulla nec auctoritate nec uerecundia nec imperio uirorum contineri limine poterant, omnes uias urbis aditusque in forum obsidebant, uiros descendentes ad forum orantes ut florente re publica, crescente in dies priuata omnium fortuna matronis quoque pristinum ornatum reddi paterentur. augebatur haec frequentia mulierum in dies,

« Les dames elles-mêmes, sans se laisser arrêter par aucune autorité ni par la pudeur, ni par les ordres de leurs maris, sortaient de leurs maisons; on les voyait assiéger toutes les rues de la ville, toutes les avenues du forum, et conjurer les hommes qui s'y rendaient de consentir à ce qu'on ne privât point les femmes de leurs parures, dans un moment où la république était si florissante et où la fortune des particuliers s'augmentait de jour en jour »¹³⁰⁶.

L'expression latente de la place des femmes dans la société romaine, dont les nones étaient une des manifestations, était aussi représentée par la *Ficus carica* au Comitium du fait de son caractère de figuier femelle. En tant que résultat d'une fécondation sexuelle, la *Ficus Ruminalis* au Comitium était un arbre unique, autre, différent du figuier sauvage par le mélange des sexes. P. Drossart fait le rapprochement du figuier légendaire avec la réalité : certains figuiers cultivés expriment visuellement leur féminité tel le figuier de Chypre pourvu de petites protubérances visibles sur le tronc et certaines grosses branches¹³⁰⁷.



Du point de vue végétatif, la biologie contemporaine du figuier rend compte de la séparation et du mélange des sexes qui est particulièrement patent dans le phénomène de pollinisation. En effet, dans la figue d'un figuier mâle et d'un figuier femelle, de petits hyménoptères femelles ailés appelés blastophages, *Blastophaga psenes*, se développent à l'intérieur d'une des fleurs femelles de la figue et donnent naissance à des blastophages mâles. Ceux-ci s'accouplent à une larve blastophage femelle, contenue à l'intérieur de certaines des fleurs de la figue (d'un caprifiguiers ou d'un figuier commun). Naissent alors des insectes femelles qui s'échappent à l'extérieur de la figue et qui cherchent des fleurs femelles réceptives (majoritairement celle du figuier femelle greffé) pour leur permettre de pondre¹³⁰⁸. En d'autres termes, si l'intervention du

¹³⁰⁶ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, XXXIV, 1, Trad.M. Nisard, 1857, p. 284

¹³⁰⁷ Drossart, «Nonae caprotinae. La fausse capture des Aurores », *Revue de l'Histoire des religions*, 1974, p. 132 ; P. Drossart s'appuie sur un texte d'Athénée qui traite du figuier de Chypre, *Περί δε τής εν Κρήτη καλουμένης Κυπρίας συκῆς ὁ αὐτὸς Θεόφραστος ἐν τῷ τετάρτῳ τῆς φυτικῆς ἱστορίας τάδε γράφει* : « Ἡ ἐν Κρήτη καλουμένη Κυπρία συκῆ φέρει τὸν καρπὸν ἐκ τοῦ στελέχους καὶ τῶν παχυτάτων ἀκρεμόνων, βλαστὸν δὲ τινα ἀφήσῃ μικρὸν ἄφυλλον ὡσπερ ῥίζιον, πρὸς ᾧ ὁ καρπός, Voici ce que le même Théophraste écrit dans son quatrième livre de *l'Histoire des Plantes*, au sujet de ce qu'on appelle figue de Chypre en Crète, Le figuier, qu'on nomme figuier de Chypre en Crète, porte son fruit sur la tige même de l'arbre, et sur les plus fortes branches ; il pousse une espèce de bourgeon sans feuilles, et petit, qui a l'apparence d'une petite racine : au bout paraît le fruit, Athénée, *Deipnosophistes*, III, 77b ; le figuier de Chypre est l'une des nombreuses sous espèces de figuier, identifié à la *Ficus sycomorus* L qui appartient comme le figuier cultivé à la famille des Moracées

¹³⁰⁸ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 45-46 ; A ce sujet, Pline écrivait, *ergo culices parit; hi fraudati alimento in matre, putri eius tabe, ad cognata euolant morsuque ficorum crebro, hoc est audiore pastu, aperientes ora earum, ita penetrantes intus solem inducunt cerialesque auras inmittunt foribus adaperitis*, «il engendre [le caprifiguiers] donc des moucherons ; ceux-ci privés de nourriture sur l'arbre où ils sont nés quand il se décompose [les figues du caprifiguiers] en pourriture s'envolent vers le fruit son parent criblant les figues de morsures c'est-à-dire s'en repaissant goulûment ils en ouvrent les pores et pénétrant à l'intérieur ils y font d'abord entrer le soleil

blastérophage mâle est indispensable au cycle de reproduction du figuier, le sexe du figuier, quant à lui, est indifférent. Le phénomène de pollinisation est encore compliqué par la saison où les blastophages interviennent. Si le cycle de pollinisation démarre en avril, seules les fleurs du caprifigier sont réceptives aux blastophages. Le caprifigier se comporte alors comme un arbre à la fois mâle et femelle. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une caprification, mais d'une reproduction parthénocarpique¹³⁰⁹. En revanche, mais si le cycle débute en automne, les fleurs du figuier femelle domestique sont fécondables par l'insecte chargé du pollen des figes du figuier sauvage. La pollinisation à l'intérieur de la figue du figuier femelle, la *Ficus carica*, est alors une véritable caprification¹³¹⁰.



Au moment des nones Caprotines, les figes, que les célébrantes goûtaient probablement à leur banquet, pouvaient résulter des figes-fleurs dont la croissance est maximale en juillet, phénomène qui ne concerne que la *Caprificus*. L'intervention de la seule *Caprificus*, exprimait symboliquement une autre manière pour les matrones d'incorporer le sexe masculin, de se l'approprier. Si, au début des nones, le figuier mâle représentait encore l'image traditionnelle de l'autorité masculine à laquelle les Romaines ne pouvaient déroger, à la fin de la fête, les branches du figuier sous lesquelles les célébrantes s'abritaient, reflétaient la consommation de l'autonomie des femmes. La licence et le caractère festif du banquet des célébrantes aux nones Caprotines qui, d'après J. Champeaux¹³¹¹, relevaient de rituels anciens plus libres moins assujettis aux normes imposées ensuite par les pontifes, montraient ostensiblement une sorte de promotion sociale des matrones qui, le temps de la fête, accédaient aux rôles endossés par les hommes.

Le verbe *pario* que Pline employait pour qualifier la « production » de moucherons par le figuier sauvage contient implicitement l'idée que la *Caprificus* mâle contenait un principe féminin :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21, 80
ergo culices parit

« celui-ci [le figuier mâle sauvage] engendre des moucherons »¹³¹².

Le sens usuel et « classique » de *pario*, était celui de « enfanter, engendrer » pour A. Ernout et A. Meillet¹³¹³ et ce verbe est d'abord un terme qui concernait la sphère féminine. Si Pline avait pensé au sens ancien de *pario*, « produire »,

avec eux et livrent passage aux souffles fécondants par ces portes ouvertes », *Histoire naturelle*, XV, 21, 80, Trad.J. André, 1960, p. 46

¹³⁰⁹ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 162

¹³¹⁰ Même pour les blastophages, le sexe est ambivalent. Car si les insectes mâles sont indispensables pour l'éclosion des insectes femelles, ils meurent très rapidement au cours du cycle alors que les insectes femelles ont une durée de vie suffisante pour pondre des larves dont celles de sexe femelle sont en nombre bien supérieur à celles de sexe masculin, Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 45-46

¹³¹¹ J. Champeaux, « La fête romaine, fête publique, fête pour le peuple », *Dieux, fêtes sacré dans la Grèce et la Rome antiques*, 1999, p. 180

¹³¹² Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21, 80, Trad.J. André, 1960, p. 46

¹³¹³ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latin*, (1959), 1979, p. 483

faute d'autre verbe pour expliquer la sortie des « moucherons » du figuier mâle, sa signification répondait aussi à l'idée que le sexe féminin était seul capable de « produire » un enfant. N Boëls-Janssen voit dans l'opération de caprification, prise dans le sens d'une fécondation des figuiers cultivés (femelles) par les figuiers sauvages (mâles), l'assimilation de cet acte par les auteurs anciens à une pénétration. C'est le sens qu'elle donne au passage de Pline où il avait utilisé le verbe *penetro* pour montrer comment les moucherons du figuier mâle pénètrent dans la figue¹³¹⁴, représentante du sexe féminin. Le moucheron « naît » du figuier sauvage (mâle) et devient l'intermédiaire, l'agent de l'intrusion du sexe mâle dans la figue femelle¹³¹⁵.

Théophraste avait déjà émis sensiblement cette idée d'un engendrement par le sexe masculin du figuier sauvage qui émettait les « moucherons » pour échapper à un état de pourriture dont nous avons vu qu'il était propre aux menstrues :

Théophraste, *Histoire des plantes*, II, 9, 6

« Ces insectes naissent en effet de l'impossibilité des figues sauvages de mûrir et de parvenir à leur terme. Comme dans les autres pourritures, la nature crée ici aussi des êtres »¹³¹⁶.

Le texte de Varron, dans lequel il rapprochait le rite des nones de l'abandon de la toge prétexte par les enfants au profit de la toge virile blanche pour devenir des citoyens (cet abandon correspondait aussi au passage à la puberté), laisse perceptible le déplacement d'un état subordonné à un état de responsabilité¹³¹⁷. Dans la société romaine, pour J. Champeaux, l'évolution du statut de la femme correspondait à l'acquisition, à l'égal des hommes qui avaient à titre personnel leur Genius, d'une divinité privée propre qui prenait le nom de *Iuno* et qui était l'expression de leur féminité¹³¹⁸. Nous l'avons vu précédemment que Junon Curitis assumait des fonctions de fécondité, notamment par sa protection des jeunes épouses lors de la conclusion du mariage et qu'elle assumait également des fonctions politiques dont une des expressions était l'ascension de Rome d'une simple cité-Etat à celui d'un Etat, l'entrée de Rome au rang d'une puissance intégratrice de terres étrangères. Ces notions, contenues dans la *Ficus Ruminalis* du Comitium, sont reprises par le figuier des nones consacré à Junon pour sa protection de la fécondité mais qui, parallèlement, s'insérait dans un épisode guerrier.

L'occultation du principe de masculinité, sans être totalement niée aux nones Caprotines, avait un équivalent en Grèce lors des Thesmophories, en l'honneur de Déméter. Les Thesmophories qui se déroulaient entre le 11 et le 13 mois du

¹³¹⁴ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 214

¹³¹⁵ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 21, 79

¹³¹⁶ Théophraste, *Histoire des plantes*, 2 9, 6, Saïd El Bouzidi, « Le figuier : histoire, rituel et symbolisme en Afrique du Nord » *Dialogues d'Histoire ancienne*. n° 2, 2002, p.108

¹³¹⁷ Pour rappel, *sacrificantur et sub caprifico faciunt ; e caprifico adhibent uirgam. Cur hoc, toga pretexta data eis Apollinaribus ludis docuit populum*, « On parle des Nones Caprotines parce que ce jour-là, dans le Latium, les femmes offrent un sacrifice à Junon Caprotine et l'accomplissent sous un figuier sauvage ; elles utilisent une branche prise sur le figuier. Pourquoi cela ? La toge prétexte qui leur a été donnée aux Jeux Apollinaires a renseigné le peuple » Varron, *De la langue latine*, VI, 18-19, Trad. P. Flobert, 1985, p. 12

¹³¹⁸ Champeaux, *La religion romaine*, 1998, p. 29

Pyanepsion, correspondant schématiquement au mois d'octobre¹³¹⁹, étaient réservées aux femmes athéniennes. Elles excluaient les hommes en établissant un principe direct de fécondité avec la terre¹³²⁰. Au deuxième jour des fêtes, le jour des *Strénia*, des offrandes de l'année passée étaient mélangées aux semences de la nouvelle année et le dernier jour, lors du banquet pendant lequel des gâteaux et des fruits étaient partagés, les épouses invoquaient et remerciaient Déméter de pouvoir enfanter. M. Camps-Gaset associe ces deux moments et les met en relation avec les rituels de fertilité qui assuraient le cycle vital. Les Athéniennes demandaient à Déméter de protéger leur fonction procréatrice¹³²¹. De même qu'aux nones Caprotines, cette qualité de pouvoir enfanter se faisait sans l'intervention apparente des hommes¹³²². Le dernier jour des Thesmophories très mal connu se rapprochait aussi de la fin du rite des nones. C'était le jour en effet où les célébrantes invoquaient la « belle naissance », c'est-à-dire la capacité pour les êtres vivants, végétaux, animaux et humains à se perpétuer et le rite se terminait par un festin que le mari devait payer au nom de sa femme ou au nom des autres femmes selon Isée¹³²³. Pour le festin, les femmes devaient fournir à Déméter divers produits de la terre dont de la farine d'orge et de froment pour la confection de pains et de gâteaux mélangée à du sésame et du pavot, puis des figes sèches, du vin, du miel et de l'huile¹³²⁴. Le 9, deux jours avant les Thesmophories, une autre fête féminine dite des *Strénia* se caractérisait par un trait identique à celui des nones Caprotines, l'échange d'injures rituelles obscènes¹³²⁵. Pareillement à Junon, Athéna préhellénique, assimilée à une grande Déesse-Mère avant de devenir une déesse poliade, avait gardé un aspect de protectrice de la

¹³¹⁹ Camps-Gaset, *L'année des Grecs*, 1994, p. 46 ; Le premier jour des Thesmophories, les Athéniennes offraient des pourceaux et récupéraient les offrandes de l'année antérieure qui étaient mélangées aux semences de l'année. Le deuxième jour, les femmes mariées jeûnaient en se reposant sur des litières de gattilier. Elles devaient observer une stricte abstinence sexuelle vis-à-vis des hommes. La litière de rameaux de gattilier rappelait aux femmes mariées leur devoir de chasteté, car le gattilier passait pour être antiaphrodisiaque qui l'opposait aux senteurs voluptueuses de la myrrhe et des aromates aux fêtes d'Adonis dominées par les courtisanes ; Detienne, *Les jardins d'Adonis, la mythologie des aromates en Grèce*, 1989, p. 151 ; En fait la vertu antiaphrodisiaque du gattilier reposait sur une confusion de nom entre le mot grec, ἄγνος, proche du mot latin *acus*, la balle du grain, dont un des dérivés serait *agna*, l'épi. Pourtant la confusion a été faite entre *agna* et *agnus*, l'agneau qui symbolisait la pureté ; ses vertus antiaphrodisiaques se résument à des effets sédatifs et soporifiques, P.-V. Fournier, *Dictionnaire des plantes médicinales*, (1947), 2010, p. 441 ; P. Chantraine indiquait que son étymologie était inconnue et l'utilisation de ses rameaux aux Thesmophories avait forgé la croyance populaire sur ses pouvoirs de chasteté, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq*), 1980, p. 12 ; Athénée mentionnait à Samos une fête similaire aux Thesmophories mais en l'honneur d'Héra et qu'il nommait *Tonaia* en souvenir du rapt de la statue de la déesse par les Samiens qui l'avaient enfermée dans un tronc de gattilier et qui fut délivrée par les Tyrhéniens. Au cours de la fête des gâteaux étaient aussi offerts à Héra, *Deipnosophistes*, XV, 672d-672e ; Athénée faisait part de son ignorance sur l'usage qui était fait du gattilier au cours de la cérémonie qui servait aux célébrantes à se couronner ou comme aux Thesmophories à l'allonger sur une litière de Vitex, *Deipnosophistes*, XV, 673d-673e

¹³²⁰ Diodore écrivait que les Thesmophories qui fêtaient à Syracuse le don de l'invention du blé qu'avait fait Déméter aux Syracusains qui l'avaient accueillie lorsqu'elle cherchait sa fille en Sicile, duraient 10 jours, *La bibliothèque historique*, V, 4, 7

¹³²¹ M. Delcourt note, ce que remarque également M. Camps-Gaset, que les Thesmophories faisaient partie des fêtes les plus archaïques de l'Attique et que les rites primitifs, dans lesquels les déesses Déméter et Koré étaient absentes, étaient directement rattachés aux rites de végétation, *Les grands sanctuaires de la Grèce*, 1992, p. 9 ; Camps-Gaset, *L'année des Grecs*, 1994, p. 45 ;

¹³²² Camps-Gaset, *L'année des Grecs*, 1994, p. 46, 48

¹³²³ Camps-Gaset, *L'année des Grecs*, 1994, p.46-47 ; Isée, *Plaidoyers sur la succession de Pyrrhos*, 80 ; cette participation replaçait l'homme au cœur même de la fête

¹³²⁴ E. Michon, « Communications », « Inscription de provenance athénienne récemment acquise par le musée du Louvre », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, n° 1, 1913. P. 30

¹³²⁵ M. Camps-Gaset considère que cette journée était un prologue aux Thesmophories et faisait partie intégrante de la fête à l'époque classique, *L'année des Grecs*, 1994, p. 46

fertilité humaine et végétale, des activités domestiques, rurales et artisanales. C'est le sens que donne A. Queyrel à la représentation primitive d'Athéna, un xoanon grossier en bois d'olivier, don d'Erichthonios, auxquels les rites de fertilité étaient associés¹³²⁶ notamment aux Arrhéphories. Les fêtes des Arrhéphories se déroulaient de nuit et revêtaient le même caractère secret que les nones. Servies par deux fillettes consacrées à Athéna, celles-ci transportaient dans un « panier », des objets enveloppés dont elles ignoraient ce qu'ils étaient, depuis le temple d'Athéna jusqu'au temple de « l'Aphrodite des jardins ». Elles revenaient ensuite dans le temple d'Athéna pour y déposer d'autres objets tout aussi secrets. A. Queyrel y voit un rite agraire car les « objets » étaient la représentation des produits venus de la terre qui, offerts à Athéna, devaient être la promesse d'une bonne récolte¹³²⁷. L'expression de la prospérité qu'avait apportée Athéna aux hommes était pleinement rendue par le mythe de la dispute entre la déesse et Poséidon. Sous le règne de Cécrops, Poséidon, qui revendiquait sa domination sur Athènes, avait creusé sur l'acropole un trou avec son trident d'où avait jailli une source d'eau salée. Mais Athéna, qui revendiquait également d'être la déesse protectrice d'Athènes, planta un olivier, symbole pour les Grecs de la prospérité¹³²⁸. L'importance de l'olivier dans l'économie athénienne apparaît chez Callimaque pour qui l'expression de la richesse apportée par l'olivier était son fruit :

Callimaque, *Iambes*, 65-80 (frag. 194 Pf)

« Qui a découvert l'olivier ? Pallas, lorsqu'elle rivalisait avec celui qui habite au milieu des algues et à l'époque où était juge pour les anciens au sujet de l'Actè, l'homme dont la partie inférieure est celle d'un serpent. Le laurier chute une fois. Et, parmi les immortels, qui honore l'olivier ? Qui honore le laurier ? Apollon honore le laurier, Pallas l'arbre qu'elle découvrit. Egalité entre eux sur ce point ; je ne juge pas entre les dieux. Quel est le fruit du laurier ? Quel usage puis-je en faire ? On ne peut ni le manger, ni le boire, ni l'utiliser comme onguent ; tandis que le fruit de l'olivier est premièrement une bouchée qu'on appelle marc d'olives, deuxièmement un onguent et troisièmement de la saumure que but aussi Thésée »¹³²⁹.

Le pseudo-Apollodore qui reprenait la légende montrait que l'eau salée de Poséidon ne devait en aucune sorte évincer l'olivier :

Le pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, III, 14, 1

¹³²⁶ Queyrel, *La cité archaïque et classique*, 2003, p. 248 ; Strabon, à propos de la statue de Zeus exécutée par Phidias et qui était chryséléphantine, employait paradoxalement le terme ξόανον : *Ανέγραψαν δέ τινες τὰ μέτρα τοῦ ξόανου*, « Certains auteurs donnent les dimensions de la statue », *Géographie*, VIII, 3, 30, 353c5, Trad. R. Baladié, 1978, p. 106 ; pour M. Mactoux, l'institution des Panathénées et l'érection du xoanon de la déesse étaient la marque de deux facteurs indissociables, la royauté et la prêtrise, *Discours religieux dans l'Antiquité, actes du colloque*, Besançon, 1995, p. 217

¹³²⁷ Queyrel, *La cité archaïque et classique*, 2003, p. 247

¹³²⁸ Au revers d'un tétradrachme en argent frappé à Athènes entre 449-413 av. J.-C., un croissant de lune, une chouette entourée d'un rameau d'olivier et les lettres du nom des Athéniens, relie la déesse poliaide à la cité, Bibliothèque nationale de France, *Catalogue du Cabinet des médailles* ; G. K. Jenkins, *Les monnaies grecques*, 1972, statère en or, vers 296 av. J.-C., avers la tête d'Athéna, revers, la chouette, la branche d'olivier, un croissant de lune, au dessus un anneau de Bacchus ; statère d'Athènes d'Athéna, revers, la chouette, le rameau d'olivier et le croissant de lune, vers 460-450 av. J.-C. p. 85 (fig. 150 et 151)

¹³²⁹ Callimaque, *Iambes*, 65-80 (frag. 194 Pf), Trad. Y. Durbec, 2006, p. 157

Κέκροψ αὐτόχθων, συμφυῆς ἔχων σῶμα ἀνδρὸς καὶ δράκοντος, τῆς Ἀττικῆς ἐβασίλευσε πρῶτος, καὶ τὴν γῆν πρότερον λεγομένην Ἀκτὴν ἀφ' ἑαυτοῦ Κεκροπτιαν ὠνόμασεν. ἐπὶ τούτου, φασίν, ἔδοξε τοῖς θεοῖς πόλεις καταλαβέσθαι, ἐν αἷς ἔμελλον ἔχειν τιμὰς ἰδίας ἕκαστος. ἦκεν οὖν πρῶτος Ποσειδῶν ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν, καὶ πλήξας τῇ τριαίνῃ κατὰ μέσσην τὴν ἀκρόπολιν ἀπέφηνε θάλασσαν, ἣν νῦν Ἐρεχθίδα καλοῦσι. μετὰ δὲ τοῦτον ἦκεν Ἀθηνᾶ, καὶ ποιησαμένη τῆς καταλήψεως Κέκροπα μάρτυρα ἐφύτευσεν ἑλαίαν, ἣ νῦν ἐν τῷ Πανδροσεῖω δείκνυται

« Cécrops, né de la terre, doué d'un corps dont la nature tenait à la fois de l'homme et du serpent ; fut le premier roi de l'Attique ; il donna à la terre que l'on appelait auparavant Acté le nom de Cécropie, d'après son propre nom ? C'est sous son règne, dit-on, que les dieux résolurent de s'approprier les cités dans lesquelles ils avaient chacun l'intention de recevoir leurs propres cultes. Poséidon fut ainsi le premier à venir en Attique, d'un coup de trident qu'il asséna au milieu de l'acropole, il fit apparaître une mer, que l'on appelle aujourd'hui mer Eréchtéide. Après lui vint Athéna ; elle fit de Cécrops le témoin de son appropriation, et planta un olivier, que l'on montre aujourd'hui dans le sanctuaire de Pandrosos »¹³³⁰.

Du côté des auteurs romains, Ovide associait Athéna poliaide au sol d'Athènes :

Ovide, *Métamorphoses*, VI, 70-82

Cecropia Pallas scopulum Mauortis in arce / pingit et antiquam de terrae nomine litem. / Bis sex caelestes medio Ioue sedibus altis / augusta grauitate sedent; sua quemque deorum / inscribit facies: Iouis est regalis imago; / stare deum pelagi longoque ferire tridente / aspera saxa facit, medioque e uulnere saxi / exsiluisse fretum, quo pignore uindicet urbem; / at sibi dat clipeum, dat acutae cuspidis hastam, / dat galeam capiti, defenditur aegide pectus, / percussamque sua simulat de cuspide terram / edere cum bacis fetum canentis oliuae : / mirarique deos

« Pallas représente le rocher de Mars qui se dresse sur la citadelle de Cécrops et le débat auquel donna lieu jadis le nom de la contrée. Les douze dieux du ciel, rangés autour de Jupiter avec une auguste gravité, sont assis sur des sièges élevés ; chacun d'eux est reconnaissable à son extérieur ; l'image de Jupiter est celle d'un roi. Pallas montre le dieu des mers debout, frappant de son long trident les rochers escarpés ; du milieu d'un rocher entrouvert jaillit l'eau de la mer, gage qu'il invoque pour revendiquer la ville. A son propre personnage Pallas attribue un bouclier, une lance à la pointe acérée ; un casque couvre sa tête, l'égide protège sa poitrine ; elle figure la terre, frappée par sa lance, produisant un olivier chargé de baies et d'un pâle feuillage, et les dieux sont saisis d'admiration »¹³³¹.

¹³³⁰ Le pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, III, 14, 1, Trad. P. Schubert, Ed. L'Aire, 2014, p. 183 voir aussi Pausanias, *Πεποιήται δὲ καὶ τὸ φυτὸν τῆς ἐλαίας Ἀθηνᾶ καὶ κύμα ἀναφαίνων Ποσειδῶν*, « Sont représentés Athéna et Poséidon, la première faisant apparaître au monde le plant d'olivier, le second, la vague marine », *Périégèse*, I, 24, 3, Trad. J. Pouilloux, 1992, p. 76

¹³³¹ Ovide, *Métamorphoses*, VI, 70-82, Trad. G. Lafaye (1928), 1995, p. 4

Pour Athènes, la symbolique de la prospérité était rapportée à l'olivier productif, *ἐλαία*, dont P. Chantraine donnait un premier sens d'« olivier » mais aussi « olive »¹³³² ce qui le distinguait d'olivier sauvage, *χότινος*, *Olea europaea sylvestris*, l'oléastre. A Rome également, les Romains distinguaient *olea* et *oleaster*. A. Ernout et A. Meillet notaient la différence de genre entre *olea* de genre féminin, traduit par olivier et olive, et *oleaster*, de genre masculin¹³³³.

Pour Théophraste la différence de genre entre les arbres cultivés et les arbres sauvages tenait à ce que les premiers étaient fructifères et les seconds non. Mais le botaniste nuance l'affirmation d'Hippon, qu'il citait, qu'un arbre sauvage pouvait devenir un arbre productif grâce aux soins de l'homme. Théophraste considérait au contraire que tous les arbres sauvages ne donnaient aucun fruit et même que le passage d'un arbre cultivé à l'état sauvage était une régression :

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 3, 2, 2-3

« Car ce qui est rebelle à la domestication, c'est, comme chez les animaux, l'espèce sauvage par nature. O Hippon prétend que tout sujet est à la fois domestique et sauvage, domestique quand il reçoit des soins ; sauvage quand il n'en reçoit pas, ce en quoi il a raison d'un côté et tort de l'autre. En effet, si tout sujet totalement négligé dégénère et s'assauvagit, il n'est pas vrai que tout sujet qui reçoit des soins s'améliore, nous l'avons déjà dit. C'est là que doit passer la ligne de démarcation et il faut qualifier certaines espèces de sauvages, les autres de domestiques, comme le sont les animaux qui vivent hors de la société de l'homme et ceux qui se laissent apprivoiser. Mais qu'il faille s'exprimer d'une manière ou de l'autre, cela n'a sans doute aucune importance. En revanche tout sujet passant à l'état sauvage perd la qualité de ses fruits et lui-même se rabougrit à la fois des feuilles, des rameaux, de l'écorce et sous tous ses aspects. Ces organes, et son être tout entier, deviennent plus denses, plus enchevêtrés et plus durs comme si en eux se réalisait au mieux la différence entre végétaux domestiques et végétaux sauvages. Aussi qualifie-t-on de sauvages les espèces domestiquées qui se trouvent ainsi faites, comme le pin et le cyprès, soit globalement soit dans leur variété « mâle » ainsi que le noisetier et le châtaignier »¹³³⁴.

La même dissemblance entre mâle et femelle, stérilité et productivité de l'olivier avait pour origine, selon Pausanias, l'étymologie de l'olivier sauvage dont l'image rendue était celle de la stérilité, de quelque chose de tordu tels les rênes des chevaux d'Hippolyte qui s'étaient entortillées dans les roues de son char :

Pausanias, *Périégèse*, II, 32, 10

ἐπιθάλασσαν δὲ τὴν Ψιφαίαν πορευομένοις Κότινος πέφυκεν ὀνομαζόμενος ῥάχος στρεπτός. ῥάχους μὲν δὴ καλοῦσι Τροιζήνιοι πᾶν ὅσον ἄκαρπον ἐλαίας, Κότινον καὶ φυλλίαν καὶ ἔλαιον· στρεπτόν δὲ ἐπονομάζουσι τοῦτον, ὅτι ἐνσχεθεισῶν αὐτῷ τῶν ἡνιῶν ἀνετράπη τὸ ἵππολύτου τὸ ἄρμα. τοῦτου δὲ οὐ πολὺ τῆς Σαρωνίας Ἀρτέμιδος ἀφέστηκε τὸ ἱερόν, κ

¹³³² Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 331

¹³³³ Ernout, Meillet, « libitina », « lubet », *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 460

¹³³⁴ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 3, 2, 2-3, Trad. S. Amigues, 1989, p. 6

αἰ τὰ ἐς αὐτὸ ἐμήνυσεν ὁ λόγος ἤδη μοι. τοσόνδε δὲ ἔτι δηλώσω· Σαρώνια γὰρ δὴ κατὰ ἔτος τῇ Ἀρτέμιδι ἑορτὴν ἄγουσι.

« En avançant vers la mer Psiphæa, on trouve un olivier sauvage nommé Rachos Streptos. Les Trézéniens donnent le nom de Rachos à tout olivier qui ne porte point de fruit, de quelque espèce qu'il soit ; ils nomment celui-ci Streptos (tordu), parce que les rênes des chevaux d'Hippolyte s'y étant entortillées, son char fut renversé. Le temple de Diane (Artémis) Saronia dont j'ai déjà parlé est à peu de distance de cet olivier; j'ajouterai seulement à ce que j'en ai dit, qu'on y célèbre tous les ans en l'honneur d'Artémis une fête nommée Saronia »¹³³⁵.

Pourtant si l'image légendaire véhiculée par l'olivier sauvage, *κότινος*, des rennes d'Hippolyte est celle d'une forme de stérilité, l'image qui émane du récit de Pindare sur l'origine de la couronne des vainqueurs olympiques est, à l'inverse, celle de la fécondité, de la productivité. En effet, déjà Pindare avait raconté que l'olivier avait été choisi pour ceindre les athlètes victorieux en raison du don d'Héraclès-Hercule qui avait rapporté l'olivier pour honorer le sanctuaire de Zeus depuis le pays des Hyperboréens qui honoraient particulièrement Apollon :

Pindare, *Olympiques*, III, 1, 9-27

*ὦ πιני, κραίνων ἐφετμᾶς / Ηρακλέος προτέρας, / ἀτρεκῆς Ἑλλανοδίκας γλεφάρων
Αἰτωλὸς / ἀνὴρ ὑψόθεν / ἀμφὶ κόμαισι βάλῃ γλαυκόχροα / κόσμον ἐλαίας· τάν ποτε /
Ἰστρου ἀπὸ σκιαρᾶν παγᾶν / ἔνεικεν Ἀμφιτριωνιάδας, / μνᾶμα τῶν Οὐλυμπία*

« A celui qui a vu l'Étolien, l'Hellanodice véridique, exécuter des antiques prescriptions d'Héraclès, oser poser au-dessus de ses paupières, autour de ses cheveux le vert feuillage de l'olivier que jadis, des sources ombreuses de l'Ister, le fils d'Amphytrion rapporta magnifique des victoires des jeux d'Olympie »¹³³⁶.

Ce rappel de Pindare avait été aussi fait par Pausanias :

Pausanias, *Périégès*, VIII, 48, 2

Ἐν μὲν δὴ Οὐλυμπία κοτίνου τῷ νικῶντι δίδοσθαι στέφανον καὶ ἐν Δελφοῖς δάφνης, τοῦ μὲν ἤδη τὴν αἰτίαν ἀπέδωκα ἐν τοῖς ἐς Ἡλείους, τοῦ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἔπειτα δηλώσω· ἐν Ἰσθμῷ δὲ ἡ πίτυς

« A Olympie on donne au vainqueur une couronne d'olivier sauvage et à Delphes une couronne de laurier : J'ai déjà donné la raison de la première de ces pratiques dans mon développement sur l'Élide et j'expliquerai la seconde plus loin »¹³³⁷.

La différence de genre entre masculin et féminin à propos de l'olivier apparaît aussi chez Virgile qui dédiait l'olivier productif à Bacchus et associait l'olivier sauvage à Faunus :

¹³³⁵ Pausanias, *Périégèse*, II, 32, 10, Trad. M. Clavier, 1821

¹³³⁶ Pindare, *Olympiques*, III, 1, 1, 9-27, Trad. Aimé Puech, (1922), 1962, p. 54

¹³³⁷ Pausanias, *Périégès*, VIII, 48, 2, Trad. M. Jost, (1998), 2002, p. 130

Virgile, *Bucoliques*, V, 67-69

Pocula bina nouo spumantia lacte quotannis, / craterasque duo statuum tibi pinguis oliui, / et multo in primis hilarans conuiuia Baccho,

« Je t'offrirai chaque année deux coupes écumantes de lait frais et deux cratères d'huile octueuse ; avant tout, égayant les festiins d'abondantes libations »¹³³⁸.

Virgile, *Enéide*, XII, 766-769

Forte sacer Fauno foliis oleaster amaris / hic steterat, nautis olim uenerabile lignum, / seuati ex undis ubi figere dona solebant / Laurenti diuo

Il y avait là un arbre consacré à Faunus, un olivier sauvage aux feuilles amères, bois de tout temps vénérable aux marins : sauvés des flots, ils y fixaient leurs offrandes comme au dieu des Laurentes¹³³⁹.

La séparation entre les sexes et la mise à l'écart du sexe masculin qui semble se manifester dans le rite des nones, était tempérée par Columelle pour qui la présence de l'olivier cultivé n'était pas concevable sans la présence de l'oléastre, l'olivier sauvage. Pour Columelle, les deux variétés d'oliviers étaient indispensables au bon équilibre agricole, car les défaillances de productivité de l'olivier cultivé pouvaient être corrigées par la présence de l'olivier sauvage :

Columelle, *Traité d'agronomie*, V, 9, 16

Solent etiam quamuis laetae arbores fructum non afferre. Eas terebrari gallica terebra conuenit, atque ita in foramen uiridem taleam oleastri arcte immitti. Sic uelut inita arbor fecundo semine fertilior exstat.

« Il arrive quelquefois que les oliviers, quoiqu'ayant une belle apparence, ne produisent pas de fruits : il convient alors de les percer avec la tarière gauloise et d'enfoncer dans le trou une cheville verte d'olivier sauvage : ainsi, par cette sorte d'alliance qui le féconde, l'arbre devient plus fertile »¹³⁴⁰

Ce sont donc les qualités de l'oléastre, sa robustesse, sa vigueur qui peuvent régénérer les oliviers cultivés. Pline voyait dans ses capacités végétatives un renouvellement sans fin qui conférait à tous les oliviers une sorte d'immortalité :

Pline, *Histoire naturelle*, XVII, 30, 129

Africae peculiare, quod in oleastro eas inserit quadam aeternitate, cum senescant, proxima adoptione uirga emissa atque ita alia arbore ex eadem iuuenescente iterumque et quotiens opus sit, ut aeuis eadem oliueta constant. inseritur autem oleaster calamo et inoculatione.

« Un procédé particulier à l'Afrique consiste à greffer les oliviers sur l'olivier sauvage en les éternisant pour ainsi dire quand ils vieillissent : une tige nouvelle est émise par adoption et ainsi, du même arbre repousse un autre arbre et ainsi de suite, chaque fois qu'il est nécessaire, de sorte que les

¹³³⁸ Virgile, *Bucoliques*, V, 67-69 Trad. E. de Saint-Denis, (1967), 1992, p. 67

¹³³⁹ Virgile, *Enéide*, XII, 766-769, J. Perret, 1980, p. 154

¹³⁴⁰ Columelle, *Traité d'agronomie*, V, 9, 16, Trad. L. Dubois, 2008, p. 299

mêmes olivaias durent des siècles. On pratique sur l'olivier sauvage la greffe en fente set l'inoculation »¹³⁴¹

De même que la *Caprificus*, le figuier sauvage des nones, était une figuration de Junon, l'oléastre était une figuration d'Héraclès dont Pline faisait remonter une origine légendaire qui racontait qu'Héraclès avait couronné de rameaux d'olivier sauvage le premier vainqueur des jeux olympiques :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 89, 240

Olympiae oleaster, ex quo primus Hercules coronatus est, et nunc custoditur religio. Athenis quoque olea durare traditur in certamine edita a Minerua.

« A Olympie, un olivier sauvage, dont Hercule se couronna le premier, est encore aujourd'hui l'objet d'une vénération religieuse. A Athènes aussi, dit-on, vit encore l'olivier que fit naître Athéna lors de la dispute »¹³⁴².

L'opposition entre les arbres cultivés et les arbres sauvages parmi lesquels s'insérait le figuier mythique des nones n'est donc pas aussi nette qu'elle pouvait apparaître. Si le figuier cultivé ainsi que l'olivier, *Olea*, tenaient du domaine pratique de l'ager, les qualités végétatives du figuier sauvage et de l'oléastre participaient à la construction pérenne des exploitations agricoles. Et nous avons déjà montré plusieurs fois comment le figuier sauvage des nones relevait aussi de Junon sous l'adjectif de Curitis, guerrière et politique défenderesse de Rome¹³⁴³.

Ce sont ces deux aspects qui concernaient le figuier sauvage des nones Caprotines. Du point de vue agricole, sa fertilité ne venait pas de sa capacité fructifère, mais de sa capacité à enrichir les qualités du figuier cultivé par son pollen.

Du point de vue politique, le figuier des nones prenait aussi les significations symboliques qu'avait prises la *Ficus Ruminalis* du Comitium. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, N. Boëls-Janssen rappelle que Junon était une déesse qui recevait un culte collectif dont le rôle débordait la stricte sphère de la féminité. Sa représentation en une Junon guerrière à Lanuvium ou son nom à Rome de *Iuno Regina* supposaient qu'elle avait des pouvoirs politiques qui appartenaient, par principe, aux hommes. La signification de solidarité entre courtisanes et matrones, dont le caractère de masculinité venait de l'épisode guerrier de la *Caprificus*, avait été le gage de la victoire romaine. Cette complicité ne concernait pas seulement les femmes mais signifiait, qu'à cette occasion, le peuple romain, hommes et femmes mélangés, s'était rassemblé. Le sens politique de la fête des nones rejoignait celui des *Feriae Latinae*. Cette fête archaïque au mont Albain consacrée à Jupiter Latiaris rassemblait toutes les cités du Latium, écrivait G. Dumézil, et « manifestait chaque année que Rome était définitivement l'héritière des confédérations »¹³⁴⁴.

¹³⁴¹ Pline, *Histoire naturelle*, XVII, 30, 129, Trad. J. André, 1964, p. 65

¹³⁴² Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 89, 240, Trad. J. André, 1962, p. 96

¹³⁴³ Dans la vision de la pythie de Delphes, Eschyle liait la présence d'un rameau d'olivier sauvage à l'idée de sang, en l'occurrence celui d'un meurtre qui, ici, entraînait en opposition avec l'olivier qu'Athéna poliade, bienveillante et généreuse, avait offert aux Athéniens, ἔδραν ἔχοντα προστρόπαιον, αἵματι / στάζοντα χεῖρας καὶ νεοσπαδῆς ξίφος / ἔχοντ' ἐλαίας θ' ὑψιγένητον κλάδον, / λήνει μεγίστω σωφρόνως ἐστεμμένον, / ἀργῆτι μαλλῶ· τῆδε γὰρ τρανώς ἐρώ, «J'allais vers le fond du sanctuaire garni d'offrandes, quand j'aperçois près de l'ombilic, un homme [Oreste] souillé d'un sacrilège dans l'attitude d'un suppliant, avec des mains dégouttantes de sang et une épée fraîchement tirée ; Il tenait une branche d'olivier soigneusement entourée d'un gros peloton de laine, ou, pour dire le rait mot, d'une vraie toison blanche » Eschyle, *Les Euménides*, 41-45, Trad. E. Chambry, Ed. Flammarion, 1962, p. 212

¹³⁴⁴ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 214

3 – 3 - Le suc du figuier et le lait animal

Lors du rituel des nones Caprotines, Varron mentionnait l'utilisation des branches de figuier sauvage par une expression vague, *caprifico adhibent uirgam*¹³⁴⁵, qui a donné sujet à de multiples interprétations¹³⁴⁶. Celle de N. Boël-Janssen pour l'expression de Varron est l'indication d'une mise en relation de la branche du caprifiguier avec les femmes, d'un simple contact avec leur corps par la branche dans l'état où elle avait été cueillie car la branche possédait en elle-même le pouvoir fécondant¹³⁴⁷. Deux éléments concrets apparaissent, celui de l'utilisation des branches de figuier et celui du suc du figuier sauvage.

A propos du suc du figuier, seul le texte de Macrobe, que nous avons cité, fait référence au lait que les célébrantes offraient en libation à Junon. Mais l'imprécision du texte de Macrobe sur l'utilisation des branches de figuier, analogue à l'expression de Varron, ne permet pas non plus de préciser l'usage du suc du figuier :

Macrobe, *Saturnales*, I, 11, 40

sacrificiumque statuit annua sollemnitate celebrandum, cui lac quod ex caprifico manat propter memoriam facti procedentis adhibetur.

enfin décida un sacrifice célébré dans une fête annuelle, sacrifice au cours duquel, en souvenir de l'événement que je viens de raconter, on fait usage du lait que donne le figuier »¹³⁴⁸.

Cette double utilisation de la branche et du latex du figuier montre que le figuier sauvage était apparenté à la fécondité et à la lactation. Pour N. Boëls-Janssen, qui reprend l'hypothèse de V. Basanoff, l'utilisation du lait avait une valeur apotropaïque car il se rapportait directement aux seins. Les seins eux-mêmes par leur suc laiteux, en plus de leur fonction physiologique, avaient des propriétés religieuses, notamment d'écarter le danger. Pour V. Basanoff, le rôle du suc du figuier sauvage consacré à Junon par les célébrantes pour demander la procréation, avait la même valeur apotropaïque que la ruse de Philôtis qui avait induit en erreur les ennemis de Rome¹³⁴⁹. Cette hypothèse confirme les multiples fonctions de Junon, fécondante, guerrière et tutélaire.

L'utilisation du lait se manifestait, de manière similaire au rituel des nones, lors des fêtes mobiles des *Feriae Latinae*, était caractéristique des célébrations d'une civilisation agricole et pastorale pense B. Liou-Gille¹³⁵⁰. Les *Feriae Latinae* commençaient par une aspersion de lait qui correspondait au troisième jour de la

¹³⁴⁵ Varron, *De la langue latine*, VI, 18-19

¹³⁴⁶ Rites de flagellation semblables à ceux des fêtes du Lupercal, (S. Reinach, « La flagellation rituelle », *cultes, mythes et religions*, 1996, p. 173-183), une utilisation pour le corps des femmes identique au rite nuptial de la jeune mariée (D. Porte, *Fêtes romaines antiques*, 2001), deux suppositions que refuse N. Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 396

¹³⁴⁷ N. Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 397-398

¹³⁴⁸ Macrobe, *Saturnales*, I, 11, 40, Trad. H. Bornecque, 1938, p. 104

¹³⁴⁹ V. Basanoff, *Nonae Caprotinae*, 1949, p. 212-213

¹³⁵⁰ B. Liou-Gille, « Naissance de la ligue latine. Mythe et culte de fondation » *Revue belge de philologie et d'histoire*, T. 74-1, 1996, p. 88

fête évoqué par Cicéron dans les vers qu'il avait composés sous son consulat. Ce jour contrastait avec les deux premiers jours faits de réunions populaires joyeuses. Le troisième jour était celui, solennelle, du sacrifice où les villes latines agissaient individuellement et non en groupe, caractéristique à laquelle Cicéron faisait référence¹³⁵¹ :

Cicéron, *De la divination*, I, 11, 17

*Tu quoque, cum tumulos Albano in monte niualis / lustrasti et laeto mactasti
laete Latinas, / uidisti et claro tremulos ardore cometas / multaue misceri
noctura stage putasti / quod ferme dirum in tempus cecidere Latinae / cum
claram speciem concreto lumine luna / abdidit et subito stellanti nocte
perempta est.*

« Toi aussi, quand tu as purifié les hauteurs enneigées du mont albain et honoré les Fêtes latines d'une ample libation de lait, tu les as vus [les astres], ainsi que les comètes à l'éclat scintillant ; et tu as imaginé la confusion d'un massacre nocturne parce que les Fêtes latines tombèrent presque au temps funeste où la lune restreignant sa lumière, de son visage déroba la vue et soudain, dans la nuit constellée, s'évanouit »¹³⁵².

Le rapprochement du rôle du lait dans les *Feriae Latinae* avec le suc du figuier des nones Caprotines vient de ce que, dans les deux cas, le lait avait une connotation féminine, et donc un caractère potentiellement dangereux, et servait d'antidote aux forces néfastes qui pouvaient s'attacher à Rome. Le corps des femmes relevait d'une sorte de tabou, écrit N. Boëls-Janssen, car il était ambigu et mystérieux au regard des hommes par sa capacité à engendrer. Il suscitait tantôt leur reconnaissance, tantôt leur méfiance dont l'origine était à rechercher dans la sacralisation du corps féminin¹³⁵³.

En Grèce, le lait, parce qu'il était indispensable au nourrisson, avait à voir avec la petite enfance. Ce trait particulier lui donnait un aspect qui relevait, écrit J. Auberger, « de l'être humain encore animal »¹³⁵⁴ et le rattachait ainsi aux êtres inférieurs ou monstrueux¹³⁵⁵ et notamment aux peuples barbares. Hérodote citait l'exemple des Scythes, buveurs de lait, dont les manières de vivre n'étaient pas civilisées puisqu'ils n'hésitaient pas à crever les yeux de leurs esclaves :

Hérodote, *Histoire*, IV, 2, 2-14

*Τοὺς δὲ δούλους οἱ Σκύθαι πάντας τυφλοῦσι τοῦ γάλακτος εἵνεκεν τοῦ πίνουσι ποιεῦντες
ὤδε. ἐπέαν φυσητήρας λάβωσι ὅστεινους αὐλοῖσι προσεμφερεστάτους, τούτους ἐσθέντες
ἐς τῶν θηλέων ἵππων τὰ ἄρθρα φυσῶσι τοῖσι στόμασι, ἄλλοι δὲ ἄλλων φυσῶντων*

¹³⁵¹ C. Juillien, « *Feriae Latinae* », A. Daremberg et A. Saglio, « Latini », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, T. III-1, (1892), 1904, p. 1071-1072 ; les magistrats de chaque cité présentaient des offrandes particulières à Jupiter et les bourgades les plus pauvres envoyaient du lait, des fromages, des aliments simples

¹³⁵² Cicéron, *De la divination*, I, 11, 17, Trad. J. Kany-Turpin, 2004, p. 103

¹³⁵³ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 12

¹³⁵⁴ Auberger, « Le lait des Grecs, boisson divine ou barbare ? », *Dialogues d'histoire ancienne*, n°1, 2001, p. 136

¹³⁵⁵ C'était le cas des Cyclopes qu'Homère décrivait mangeant de la chair humaine et buvant du lait, *αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ μεγάλην ἐμπλήσαστο νηδὺν/ἀνδρόμα κρέ' ἔδων καὶ ἐπ' ἄκρητον γάλα πίνων*, « Quand enfin le Cyclope a la panse remplie de cette chair humaine et du lait non mouillé qu'il buvait par-dessus, il s'allonge au milieu de ses bêtes dans l'ancre », Homère, *Odyssée*, IX, 296-297, Trad. V. Bérard, (1924), 1995, p. 40

ἀμέλγουσι. φασὶ δὲ τοῦδε εἶνεκα τοῦτο ποιέειν· τὰς φλέβας τε πύμπλασθαι φυσωμένας τῆς ἵππου καὶ τὸ οὐθαρ κατίεσθαι. ἐπεὰν δὲ ἀμέλξωσι τὸ γάλα, ἐσχέαντες ἐς ξύλινα ἀγγήια κοῖλα καὶ περιστίζαντες κατὰ τὰ ἀγγήια τοὺς τυφλοὺς δονέουσι τὸ γάλα, καὶ τὸ μὲν αὐτοῦ ἐπιστάμενον ἀπαρύσαντες ἡγεύνται εἶναι τιμιώτερον, τὸ δ' ὑπιστάμενον ἦσσον τοῦ ἐτέρου. τούτων μὲν εἶνεκα ἅπαντα τὸν ἄν λάβωσι οἱ Σκύθαι ἐκτυφλοῦσι. οὐ γὰρ ἀρόται εἰσὶ ἀλλὰ νομάδες.

« Les Scythes privent de la vue tus leur esclaves pour recueillir le lait dont ils font leur boissons, de la façon que voici. Ils prennent des engins en os dans quoi on peut souffler tout à fait semblables à des flûtes, les introduisent dans les parties naturelles des juments et soufflent avec la bouche ; tandis que les uns soufflent les autres traitent : la raison d'être de ce procédé est, disent-ils, la suivante : le souffle fait gonfler les veines de la jument et fait baisser de pis. Après la traite, ils versent le lait dans des vases profonds en bois et disposent tout autour de ces vase les aveugles : on agite le lait, la partie qui vient dessus est prélevée et tenue pour la meilleure ; celle de dessous est moins estimée que l'autre. C'est pour ce service que les Scythes font des aveugles de tous leurs prisonniers ; car i ils ne cultivent point mais sont nomades »¹³⁵⁶.

Chez Pline aussi, l'absorption de lait cru était un des signes de la condition de nomade qu'il rapportait à un des nombreux peuples d'Arabie, par opposition avec la condition sédentaire de l'agriculteur :

Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32, 161

cetera explorata retulit: Nomadas lacte et ferina carne uesci, reliquos uinum ut Indos palmis exprimere, oleam sesamae.

« Au reste, il observa [Aelius Gallus, un chevalier romain] dit-il, que les Nomades vivent de lait et de la chair des bêtes féroces ; que, comme les Indiens, les autres tirent du vin des palmiers et de l'huile du sésame »¹³⁵⁷.

Dans la culture romaine le lait de la femme était anonyme, exclu « de la civilisation des hommes et de la parenté », écrit F. Dupont, qui considère que la substitution de la mère par une esclave qui servait de nourrice ou même par un animal telle la louve (celle qui avait nourri les jumeaux) mettait en évidence son absence dans le fonctionnement juridique de la société romaine¹³⁵⁸.

Pour Aristote le lait, de même nature que le sang, résultait de l'action d'un principe moteur masculin (à l'égal du sang féminin à Rome). La condensation du lait relevait du même processus que celle, aboutie, du sang des menstrues par le sperme pour engendrer le fœtus. La coagulation du lait pendant la grossesse provenait de son activation par le sperme :

Aristote, *De la génération des animaux*, IV, 8, 777a

¹³⁵⁶ Hérodote, *Histoire*, IV, 2, 2-14, Trad, Ph.-E. Legrand, (1945, 2003), p. 47

¹³⁵⁷ Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32, 161, Trad. M. Ajasson de Grandsagne, 1830, p. 119

¹³⁵⁸ Dupont, « le lait du père romain », *Corps romains*, 2002, p. 122

Ὅτι μὲν οὖν ἐστὶ τὸ γάλα τὴν αὐτὴν ἔχον φύσιν τῇ ἀποκρίσει ἐξ ἧς γίγνεται ἕκαστον, δῆλον, εἴρηται δὲ καὶ πρότερον. Ἡ γὰρ αὐτὴ ὕλη ἣ τε τρέφουσα καὶ ἐξ ἧς συνιστᾶ τὴν γένεσιν ἡ φύσις. Ἔστι δὲ τοῦτο ἡ αἱματικὴ ὑγρότης τοῖς ἐναίμοις· τὸ γὰρ γάλα πεπεμμένον αἷμά ἐστιν ἀλλ' οὐ διεφθαρμένον.

« Le lait possède la même nature que la sécrétion d'où naît chaque animal : c'est là un fait évident et dont nous avons traité précédemment ; Il y a identité entre la matière qui nourrit et celle avec laquelle la nature procède à la génération. C'est chez les animaux qui ont du sang, le liquide sanguin. En effet, le lait est du sang qui a subi une coction parfaite et non du sang corrompu. »¹³⁵⁹.

Aristote, *De la génération des animaux*, II, 6, 739b, 5-25

Ὅταν δὲ συστήῃ ἡ ἐν ταῖς ὑστέραις ἀποκρίσις τοῦ θήλεος ὑπὸ τῆς τοῦ ἄρρενος γονῆς, παραπλήσιον ποιούσης ὥσπερ ἐπὶ τοῦ γάλακτος τῆς πνεύσεως - καὶ γὰρ ἡ πνεύσεως γάλα ἐστὶ θερμότητα ζωτικὴν ἔχον ἢ τὸ ὁμοίον εἰς ἓν ἄγει καὶ συνίστησι, καὶ ἡ γονὴ πρὸς τὴν τῶν καταμνηνίων φύσιν [25] ταῦτό πέπονθεν· ἡ γὰρ αὐτὴ φύσις ἐστὶ γάλακτος καὶ καταμνηνίων -2 συνιόντος δὴ τοῦ σωματώδους ἐκκρίνεται τὸ ὑγρὸν καὶ περιστάνται κύκλω ξηρανομένων τῶν γενησάντων ὑμένες, καὶ ἐξ ἀνάγκης καὶ ἕνεκά τινας·

« Lorsque la sécrétion de la femelle contenue dans l'utérus est soumise à l'influence de la semence du mâle, l'action de cette dernière est voisine de celle qu'exerce la présure sur le lait. En effet, la présure du lait possède une chaleur vitale et réunit les parties identiques et les coagule : la semence est dans le même cas par rapport à la substance des règles. Car la nature du lait est la même que celle des règles. Ainsi, quand les parties solides se rassemblent, le liquide s'en va et, les éléments terreux se desséchant, des membranes se forment à l'entour sous l'effet de la nécessité et aussi par une certaine finalité »¹³⁶⁰.

Aristote avait donc considéré que le lait était un résidu « cuit » du sang ce qui lui donnait sa nature enrichissante pour le nouveau-né et perdait alors sa nature putréfiante. La capacité du sperme à « cuire » était du même ordre que celle du suc du figuier dont nous avons vu qu'elle était aussi une qualité de la présure, ce dont rendait compte Pline :

Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 63, 117

Fici sucus lacteus aceti naturam habet, itaque coaguli modo lac contrahit.

« Le suc laiteux du figuier a les propriétés du vinaigre et caille le lait comme la présure »¹³⁶¹.

Le maniement du suc du figuier sauvage des nones avait ainsi métaphoriquement pour les célébrantes la même fonction que le sperme¹³⁶² celle de concentrer les

¹³⁵⁹ Aristote, *De la génération des animaux*, IV, 8, 777a, Trad. P. Louis, 1961, p. 172

¹³⁶⁰ Aristote, *De la génération des animaux*, II, 5, 739b, 5-25, Trad. P. Louis, 1961, p. 69

¹³⁶¹ Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 63, 117, Trad. J. André, 1971, p. 59

éléments de leur corps, le sang, le lait, pour pouvoir enfanter. Aux nones, le suc du figuier sauvage était l'élément extérieur que les femmes incorporaient en l'offrant à Junon (ou en le buvant ?) et dont la labilité était comparable à celle du sperme ou du « lait » du figuier qui, selon Aristote, disparaissaient pour donner corps à un produit autre, différent :

Aristote, *De la génération des animaux*, II, 3, 737a, 10-15

τούτο τὸ σῶμα τῆς γονῆς διαλύεται καὶ πνευματοῦται φύσιν ἔχον ὑγρὰν καὶ ὑδατώδη. Διόπερ οὐ δεῖ ζητεῖν αἰεὶ θύραζε αὐτὸ ἐξίεναι, οὐδὲ μόνιον οὐθὲν εἶναι τῆς συστάσης μορφῆς ὥσπερ οὐδὲ τὸν ὄπὸν τὸν τὸ γάλα συνιστάντα· καὶ γὰρ οὗτος μεταβάλλει καὶ μόνιον οὐθὲν ἐστὶ τῶν συνισταμένων ὄγκων

« Cette matière de la semence se dissout et s'évapore, du fait qu'elle possède une nature humide et aqueuse. Aussi ne faut-il pas chercher si le sperme s'en va toujours au dehors, ni s'il est une partie de la forme qui prend corps, pas plus qu'on ne pose la question pour le suc du figuier qui fait cailler le lait : car ce suc se transforme et ne constitue aucune partie de la masse qui se caille »¹³⁶³.

Le statut du suc du figuier qui avait le pouvoir de coaguler, à l'égal du sperme vis-à-vis du sang féminin, et dont la couleur et la consistance était comparable au lait animal, permettait ainsi aux matrones d'acquérir, à côté de leur statut féminin de ventres procréateurs, celui masculin que signifiait le figuier sauvage. Son latex restait, même ingéré, un élément agissant mais toujours extérieur à leur propre corps.

La puissance particulière masculine du sperme qui, seule, donnait un nom à l'enfant, justifiait la protection que les femmes romaines demandaient à Junon aux nones Caprotines car l'homme était toujours susceptible de menacer l'intégrité physique de la matrone. Lucrece condamnait l'usage provocateur que les courtisanes faisaient de leur corps, car s'il concourait à afficher une certaine liberté de la sexualité féminine, il empêchait le processus de la procréation, but de la vie de la femme respectable. Le comportement lascif des courtisanes constituait ainsi une sorte de dénégation de l'obligation des matrones à appartenir à la classe sociale qui les faisait exister par l'intermédiaire d'un homme.¹³⁶⁴

Dans le rite, le déguisement des esclaves en matrones était une « ruse », selon N. Boëls-Janssen, qui leurrait les « mauvais esprits ». L'historienne rapproche ce déguisement du mythe de Philôtis. Dans le mythe, la substitution des femmes libres par des esclaves était une ruse due à la méfiance des Romains qui voyaient dans la réclamation des Latins une demande d'otages. Le rôle de Philôtis et ses compagnes

¹³⁶² F. Dupont note que le suc coagulant du figuier différait du sperme en ceci que le sperme avait un pouvoir coagulant incontrôlable, « le lait du père romain », *Corps romains*, 2002, p. 126

¹³⁶³ Aristote, *De la génération des animaux*, II, 3, 737a, 10-15, Trad. P. Louis, 1961, p. 61

¹³⁶⁴ *Clunibus ipsa uiri Venerem si laeta retractat/atque exossato ciet omni pectore fluctus;/eicit enim sulcum recta regione uiaque/uomeris atque locis auertit seminis ictum./idque sua causa consuerunt scorta moueri,/ne completerentur crebro grauidaeque iacerent,/et simul ipsa uiris Venus ut concinnior esset;/coniugibus quod nil nostris opus esse uidetur*, « si par des déhanchements voluptueux elle stimule, joyeuse, le désir de l'homme et fait jaillir de son corps qui se fond les flots de sa liqueur. Elle rejette ainsi le soc de la ligne du sillon et détourne de son but le jet de la semence. L'intérêt seul pousse les filles à s'agiter ainsi ; elles ne veulent subir la langueur des grossesses trop fréquentes et en même temps elles procurent à leurs amants un plaisir plus raffiné. Mais de tout cela nos femmes ne sauraient avoir nul besoin », Lucrece, *De natura rerum*, IV, 1270-1277, Trad. A. Ernout, 1967, p. 49

était le même que le déguisement des esclaves lors du rite, celui de protéger Rome de toutes influences néfastes¹³⁶⁵. Le banquet commun particulièrement gai que J. Champeaux qualifie d'« éminemment populaire » permettait aux matrones et aux esclaves-courtisanes, de substituer leur statut, le temps des fêtes, à celui des « citoyens » du peuple romain¹³⁶⁶.

Le parallélisme que nous avons noté entre les nones Caprotines et les fêtes en l'honneur de Bona Dea à propos de l'exclusion des esclaves dans la partie sacrificielles des deux rites, se poursuit à propos du lait.

Le subterfuge que représentait l'utilisation du suc du figuier aux nones Caprotines par les matrones, qui leur permettait d'acquérir provisoirement une puissance masculine, était aussi le moyen employé durant la fête de la Bonne Déesse. Durant le rite, le subterfuge d'ordre linguistique consistait à désigner du vin caché dans des vases, par le terme de lait. Macrobe spécifiait que ces vases étaient appelés « vases à miel » :

Macrobe, *Saturnales*, I, 12, 25

Horum omnium haec proferuntur indicia quod uirgam myrteam in templo haberi nefas sit, quod super caput eius extendatur uitis qua maxime eam pater decipere tentauit quod uinum in templum eius non suo nomine soleat inferri, sed uas in quo uinum inditum est mellarium nominetur et uinum lac nuncupetur,

« De toutes ces assertions, l'on apporte les preuves suivantes : il est sacrilège d'introduire dans son temple des baguettes de myrte ; sa tête est ombragée de vigne, parce que ce fut le principal moyen que son père employa pour la séduire ; on ne peut introduire dans son temple du vin sous son nom ordinaire mais le vase qui le contient est appelé vase à miel et le vin est dénommé lait »¹³⁶⁷.

Cette ruse était d'autant plus probante que Plutarque soulignait comment l'usage du vin par les femmes était un motif suffisant pour leur faire subir un châtement :

Plutarque, *Questions romaines*, 20

Ἡ τῆ γυναικεία θεῶ, ἦν Ἀγαθὴν καλοῦσιν, κοσμοῦσαι σηκὸν αἱ γυναῖκες οἴκοι μυρσίνας οὐκ εἰσφέρουσι, καίτοι πᾶσι φιλοτιμούμεναι χρῆσθαι τοῖς βλαστάνουσι καὶ ἀνθοῦσι;

Πότερον ὡς οἱ μυθολογοῦντες ἱστοροῦσι, Φαύνου μὲν ἦν γυνὴ τοῦ μάντεως, οἶνω δὲ χρησαμένη κρύφα καὶ μὴ λαθοῦσα ῥάβδοις ὑπὸ τοῦ ἀνδρὸς ἐκολάσθη μυρσίνης (ὅθεν μυρσίνην μὲν οὐκ εἰσφέρουσιν, οἶνον δ' αὐτῆ σπένδουσι, γάλα προσαγορεύουσαι) ; Ἡ πολλῶν μὲν ἀγναὶ μάλιστα δ' ἀφροδισίων τὴν ἱερουργίαν ἐκείνην ἐπιτελοῦσιν; Οὐ γὰρ μόνον ἐξοικίζουσι τοὺς ἄνδρας, ἀλλὰ καὶ πᾶν ἄρρεν ἐξελαύνουσι τῆς οἰκίας, ὅταν τὰ νενομισμένα τῆ θεῶ ποιῶσι. Τὴν οὖν μυρσίνην ὡς ἱερὰν Ἀφροδίτης ἀφοσιοῦνται· καὶ γὰρ ἦν νῦν Μουρκίαν Ἀφροδίτην καλοῦσι, Μυρτίαν τὸ παλαιὸν ὡς ἔοικεν ὠνόμαζον.

¹³⁶⁵ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 408

¹³⁶⁶ Champeaux, *Dieux, fêtes, sacré dans la Grèce et la Rome antiques*, 2003, p. 180, 184

¹³⁶⁷ Macrobe, *Saturnales*, I, 12, 25, Trad. H. Bornecque, 1938, p. 119

« Pourquoi les femmes, quand elles décorent un enclos consacré à la déesse des femmes appelée Bonne Déesse, n'introduisaient-elles pas de myrte dans la maison, alors qu'elles mettent leur amour-propre à utiliser tout ce qui pousse et fleurit ? »

« Est-ce, comme le racontent les mythographes, qu'elle était l'épouse de Faunus le devin et que, s'étant mise secrètement à boire du vin, elle fut découverte et châtiée par son mari à coups de baguettes de myrte d'où le fait qu'elles n'introduisent pas le myrte chez elles et qu'elles lui offrent en libation un vin auquel elles donnent le nom de lait ? Ou bien accomplissent-elles cette cérémonie religieuse en étant pures à de nombreux points de vue et surtout au point de vue sexuel ? Car non seulement elles mettent leur mari à la porte, mais encore elles chassent de la maison tout représentant du sexe masculin, chaque fois qu'elles exécutent pour la déesse les rites usuels. Elles excluent donc le myrte par sens du sacré en tant qu'il est consacré à Aphrodite. De fait celle qu'ils appellent maintenant Aphrodite Murcia recevait, semble-t-il, dans l'ancien temps le nom de Myrtia »¹³⁶⁸

L'absorption de vin par les femmes dans la célébration du sacrifice à la fête de Bona Dea était donc une transgression de l'interdit qui leur était fait¹³⁶⁹ car seul le père de famille pouvait consacrer des offrandes de vin. Les auteurs anciens, Arnobe¹³⁷⁰ ou Lactance, qui citait Varron¹³⁷¹, confortaient l'image de la chasteté à laquelle étaient soumises les matrones et que représentait Bona Dea, une déesse avant tout matronale¹³⁷². Aulu-Gelle avait rapporté aux lois édictées par Romulus¹³⁷³ la

¹³⁶⁸ Plutarque, *Questions romaines*, 20, Trad. J. Boulogne, 2002, p. 118

¹³⁶⁹ Aulu-Gelle qui citait Caton constatait le droit de l'époux à sévir contre sa femme si cette dernière buvait du vin, *Verba Marci Catonis adscripti ex oratione, quae inscribitur de dote, in qua id quoque scriptum est in adulterio uxores deprehensas ius fuisse maritis necare*: "Vir" inquit "cum diuortium fecit, mulieri iudex pro censore est, imperium, quod uidetur, habet, si quid peruerse taetereque factum est a muliere ; multatur, si uinum bibit, « J'ai transcrit en annexe un passage de Marcus Caton tiré du discours qui s'intitule "Sur la dot", dans lequel il a écrit aussi que les maris avaient le droit de tuer leur femme surprise en état d'adultère : " L'homme qui a décidé le divorce est juge de sa femme comme le censeur, il a une sorte de pouvoir absolu ; si la femme a commis une action perverse ou honteuse il l'a punie, si elle a bu du vin », *Nuits attiques*, X, 23, 4, Trad. R. Marache, 1978, p. 182

¹³⁷⁰ Arnobe, *Contre les païens*, 5, 18, 3

¹³⁷¹ *Eamdem Varro scribit tantae pudicitiae fuisse, ut nemo eam, quoad uixerit, praeter uirum suum mas uiderit, nec nomen eius audierit. Idcirco illi mulieres in operto sacrificant, et bonam deam nominant. Et Sextus Clodius in eo libro, quem graece scripsit, refert Fauni hanc uxorem fuisse, quae quia contra morem decusque regium clam uini ollam ebiberat, et ebria facta erat, uirgis myrteis a uiro usque ad mortem caesa. Postea uero cum eum facti sui poeniteret, et desiderium eius ferre non posset, diuinum illi honorem detulisse; idcirco in sacris eius obuolutam uini amphoram poni*, « Varron écrit que cette même Fauna avait une si grande pudeur qu'aucun mâle, excepté son époux, ne la vit ni n'entendit son nom aussi longtemps qu'elle vécut. Voilà pourquoi les femmes lui sacrifient en secret et l'appellent Bonne Déesse. Et Sextus Clodius, dans le livre qu'il écrivit en grec, rapporte qu'elle était l'épouse de Faunus : celle-ci au mépris des habitudes et des convenances royales, avait bu en cachette un coup de vin et s'était enivrée, son mari la battit à mort avec des verges de myrte », Lactance, *Des institutions divines*, I, 22, 10-11, Trad. P. Monat, Ed. Du Cerf, (1978), 1986, p. 233

¹³⁷² La retenue de leurs gestes par les matrones était pour Lucrèce le gage qde leur contribution à la succession des générations par l'en'antement, *nec molles opus sunt motus uxoribus hilum./nam mulier prohibet se concipere atque repugnat*, « Nos épouses n'ont nul besoin de mouvements voluptueux. Car la femme s'empêche elle-même et s'interdit de concevoir », Lucrèce, *De natura rerum*, IV, 1268-1277 ; cependant N. Boëls-Janssen différencie les deux fêtes car si les nones Caprotines étaient une fête de la fertilité, il n'en était rien des fêtes de Bona Dea qui n'était pas une déesse de la fécondité mais une déesse prophétique, p.444 ; N. Boëls-Janssen émet l'hypothèse que les libations de vin offertes à la déesse seraient à mettre en relation avec un rôle oraculaire de la déesse car « la parole prophétique est souvent assimilée à l'ivresse », *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 446

¹³⁷³ Pour M. Gras, l'introduction du vin comme élément central des sacrifices à la fin du VIII^e siècle av. J.-C. était un héritage de pratiques communautaires culturelles archaïques centrées sur le sang, le lait et la viande passage

prohibition du vin pur¹³⁷⁴ qui était exigée des matrones dans les rites culturels. C'était encore une façon pour le chef de la communauté romaine de réguler la condition des femmes par leur soumission à la structuration d'une société archaïque :

Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, X, 23, 1

Qui de uictu atque cultu populi Romani scripserunt, mulieres Romae atque in Latio aetatem abstemias egisse, hoc est uino semper, quod "temetum" prisca lingua appellabatur

« Ceux qui ont écrit sur la vie et la civilisation du peuple romain disent que les femmes de Rome et dans le Latium passaient leur vie « abstèmes », c'est-à-dire qu'elles s'abstenaient en toute circonstance de vin qui s'appelait dans la langue ancienne *temetum* »¹³⁷⁵.

Avant Aulu-Gelle, Denys d'Halicarnasse avait placé au même niveau de faute, l'adultère et la consommation de vin par les femmes :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 25, 6

Ταῦτα δὲ οἱ συγγενεῖς μετὰ τοῦ ἀνδρὸς ἐδίκαζον· ἐν οἷς ἦν φθορὰ σώματος καί, ὁ πάντων ἐλάχιστον ἀμαρτημάτων Ἑλλησι δόξειεν ἂν ὑπάρχειν, εἴ τις οἶνον εὐρεθείη πιούσα γυνή. Ἀμφότερα γὰρ ταῦτα θανάτῳ ζημιοῦν συνεχώρησεν ὁ Ρωμύλος, ὡς ἀμαρτημάτων γυναικείων αἴσχιστα, φθορὰν μὲν ἀπνοίας ἀρχὴν νομίσας, μέθην δὲ φθορᾶς,

« Cependant les membres de la famille s'associaient parfois au mari pour porter le jugement : ainsi procédait-on en cas d'adultère ou encore, faute qui passerait en Grèce pour la plus vénielle de toutes, si on surprenait une femme à boire de vin. Dans l'un et l'autre cas, en effet, Romulus autorisa la peine de mort considérant qu'il s'agissait des plus graves fautes qu'une femme pût commettre et que l'adultère conduisant à la démence et l'ivresse à l'adultère »¹³⁷⁶.

Dans les deux fêtes des nones et de Bona Dea, la provocation féminine qui consistait à rompre le tabou qui pesait sur les femmes de s'arroger les prérogatives masculines par le maniement du suc du figuier sauvage et l'absorption de vin les libérait de la pression sociale et leur permettait d'accéder à une sorte d'état d'euphorie qui créait une relation extra-ordinaire (au sens premier de hors de la réalité matérielle) entre les célébrantes, Junon et Bona Dea. Dans les deux fêtes, il y avait une permutation de sexe identique : à la fête de Junon, le suc du figuier, à celle de Bona Dea, le vin, ces deux matériaux, rangés symboliquement du côté du masculin, se transformaient en lait et acquéraient une dimension féminine.

qui accentuait la dimension élitiste de la société, Gras, « Vin et société à Rome et dans le Latium à l'époque archaïque », *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, 1983, p. 1074

¹³⁷⁴ Seul le vin pur qui était apte aux libations sacrées et servait de médiateur entre les hommes et les dieux elles, était interdit aux femmes qui avaient cependant sous la Rome républicaine la possibilité, lors des banquets, de boire du vin dont la préparation n'avait pas été contrôlée, ce qui était une manière d'afficher leur rang social, Gras, « Vin et société à Rome et dans le Latium à l'époque archaïque », *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, 1983, p. 1075

¹³⁷⁵ Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, X, 23, 1, Trad. R. Marache, 1978, p. 182

¹³⁷⁶ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 25, 6, Trad. V. Fromentin, J. Schnäble, 1990, p. 133

Mais pour acquérir un statut masculin, le lait des matrones lors de l'allaitement devait être « cuit » de même le lait devait être « cuit » par le suc du figuier pour être transformé en fromage. Cette « cuisson » du lait de la mère était dévolu au père qui donnait au nourrisson un corps et une âme. C'était le père nourricier qui apportait un élément civilisateur et, aux nones Caprotines, le figuier mâle sauvage, son suc, rendaient compte, symboliquement, du rôle du père nourricier pour faire de l'enfant un être humain et non « un enfant loup »¹³⁷⁷. Cette réflexion de F. Dupont permet de rapprocher le figuier des nones Caprotines du figuier du Lupercal et de l'allaitement de Rémus et Romulus par la louve¹³⁷⁸. L'allaitement par la louve, un animal sauvage, des jumeaux avec du lait brut¹³⁷⁹, sans transformation placé du côté de l'animalité, aurait dû faire des jumeaux des enfants à son image, des enfants non civilisés. L'humanisation des jumeaux nécessitait l'intervention d'un élément extérieur masculin qui fut, dans le mythe, celui des bergers. Ils connaissaient la technique de transformation du lait en fromage qui est un processus caractéristique de civilisation¹³⁸⁰. Junon, aux nones Caprotines, Rumina, dans le mythe du héros fondateur que G. Dumézil plaçait aussi sous le patronage de Junon¹³⁸¹ et à laquelle les bergers sacrifiaient, sont deux déesses allaitantes et nourricières. Varron rapportait que les bergers rendaient hommage à Rumina nourricière, même si, d'après D. Briquel, il ne pensait pas spécifiquement au figuier du Lupercal (ou du Tibre)¹³⁸² :

Varron, *Economie rurale*, II, 11, 5

Non negarim, inquam, ideo aput diuae Ruminae sacellum a pastoribus satam ficum, ibi enim solent sacrificari lacte pro uino et lactentibus. Mamma enim rumis, ut ante dicebant; a rumi etiam nunc dicuntur subrumi agni, lactantes a lacte.

« Je soutiendrais volontiers, dis-je, que c'est pour cette raison que les bergers ont planté un figuier près du petit sanctuaire de la déesse Rumina. Là en effet on a coutume de prendre pour les sacrifices du lait au lieu de vin et des animaux de lait. Car *rumis* signifie « pis » (ou bien ruminer) dans la langue d'autrefois ; et c'est de *rumis* que vient l'expression toujours en usage

¹³⁷⁷ Dupont, « le lait du père romain », *Corps romains*, 2002, p. 137

¹³⁷⁸ Ovide avait fait référence à la double intervention animale dans la scène de l'allaitement des jumeaux dans laquelle le pivert endossait aussi un rôle nourricier à côté de celui de la louve, celui de la louve et du pivert, *Lacte quis infantes nescit creuisse ferino, / et picum expositis saepe tulisse cibos?*, « Qui ne sait que les nourrissons ont pu se développer grâce au lait d'une bête sauvage que souvent un pivert est venu les nourrir alors qu'ils étaient exposés ? », *Fastes*, 3, 53-54, Trad. R. Schilling, 1992, P. 65 ; Plutarque avait aussi repris la tradition de l'intervention du pivert pour nourrir les nouveaux-nés, Plutarque, *La fortune des Romains*, 8C-8D, 320C-320D, *Vie de Romulus*, 4, 2, 19e

¹³⁷⁹ Dupont écrit que le lait cru « n'était pas perçu comme une nourriture civilisée » ; le lait cru était aussi associé à Faunus, dieu champêtre que F. Dupont place avant le début de la civilisation romaine et qui n'était soumis à aucune contrainte sociale ou sexuelle et satisfaisait immédiatement ses pulsions, quelles qu'elles soient, « le lait du père romain », *Corps romains*, 2002, p. 122 ; Horace décrivait Faunus amoureux des nymphes, *Faune, Nympharum fugientum amator*, « Faunus, amoureux des nymphes qui te fuient », était considéré comme un dieu de la nature « sauvage » ; Horace, *Odes*, III, 18, 1, Trad. F. Villeneuve, 1967, p. 128

¹³⁸⁰ Dupont, « le lait du père romain », *Corps romains*, 2002, p. 126

¹³⁸¹ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 50 ; La fonction de Rumina de donner à boire aux nouveaux-nés était ensuite relayée par la déesse appelée à Rome Potina à qui Augustin attribuait le rôle du passage de l'allaitement à une alimentation solide, celle de l'homme constitué ; *Sine dea Rumina suxerunt, sine Cunina in cunis fuerunt, sine Educa et Potina escam potumque sumpserunt*, « Sans la déesse Rumina, ils [les chrétiens] ont sucé la mamelle ; sans Cunina, ils furent mis au berceau, sans Educa et sans Potina, ils ont mangé et bu » Augustin, *La cité de Dieu*, IV, 34, Trad. G. Combès, 1993, p. 286

¹³⁸² Briquel, « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 304

subrumi agni (agneaux sous le pis) de la même manière qu'à partir de *lac* (lait) on a fait *lactantes* (animaux de lait) »¹³⁸³.

Le double rôle de père nourricier et d'éducateur¹³⁸⁴ était dévolu par Augustin à Jupiter, qualifié de *Ruminus*, ce qui lui conférait la puissance de prendre en charge les fonctions normalement dévolues de la déesse Rumina :

Augustin, *La cité de Dieu*, VII, 11

Cogito enim posse responderi, et ipsam Iunonem nihil aliud esse quam Iouem, secundum illos Valerii Sorani uersus, ubi dictum est: Iuppiter omnipotens regum rerumque deumque Progenitor genetrixque deum. Quare ergo dictus est et Ruminus, cum diligentius fortasse quaerentibus ipse inueniatur esse etiam illa diua Rumina? Si enim maiestate deorum recte uidebatur indignum, ut in una spica alter ad curam geniculi, altera ad folliculi pertineret: quanto est indignius unam rem infimam, id est ut mammis alantur animalia, duorum deorum potestate curari, quorum sit unus Iuppiter, rex ipse cunctorum, et hoc agat non saltem cum coniuge sua, sed cum ignobili nescio qua Rumina, nisi quia ipse est etiam ipsa Rumina

« Car on pourra j'y pense, me répondre que Junon elle-même n'est rien d'autre que Jupiter, selon ces vers de Valerius Soranus : « Jupiter tout-puissant, père et mère des dieux ». Pourquoi donc l'a-t-on appelé Ruminus quand un examen plus attentif découvrirait sans doute qu'il est lui-même cette divine Rumina ? Car il semblait vraiment indigne de la majesté des dieux que pour un seul épi l'un fût chargé des nœuds de la tige, l'autre de l'enveloppe des grains ; combien serait-il plus indigne qu'une seule infime opération, à savoir l'allaitement des vivants, exigeât les soins de deux divinités, dont l'une sera Jupiter, le roi même de tous les dieux et il le ferait non pas avec son épouse, mais avec je ne sais quelle obscure Rumina, à moins que lui-même ne soit cette Rumina ; ou peut-être Ruminus, quand ce sont des mâles qui têtent et Rumina quand ce sont des femelles »¹³⁸⁵.

L'élément femelle qui restait constant par la présence des matrones aux nones Caprotines et qui incorporait l'élément mâle par l'absorption du suc du figuier mâle, était aussi pris en charge par le figuier du Palatin, un figuier mâle. Les deux figuiers sont sous la protection de deux divinités féminines, Junon et Rumina. Cette présidence dans laquelle entrait les deux figuiers mâles, le temps de la fête des nones et de l'allaitement des jumeaux, mettait les deux arbres en correspondance avec la féminité de la *Ficus Ruminalis*, un figuier femelle.

Le figuier des nones permettait aux matrones d'endosser le statut de l'homme, à la fois procréateur et père « nourricier »¹³⁸⁶ qu'avait représenté symboliquement le figuier du Lupercal. Les deux arbres étaient encore liés à la *Ficus Ruminalis* par le biais de l'étymologie et par la permanence de la condition de féminité des matrones et de la louve. Le figuier des nones échappait à la « distinction entre le rustique, le

¹³⁸³ Varron, *De l'agriculture*, II, 11, 5, Trad. Ch. Guiraud, 1985, p. 70

¹³⁸⁴ Parmi les composés du mot *τρέφω* qui, dans son sens premier suivant Benveniste, signifiait « favoriser le développement de ce qui est en croissance » et plus simplement « nourrir », P. Chantraine plaçait le mot *θρεπτήρ*, « le père nourricier » *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 1133-1134

¹³⁸⁵ Augustin, *La cité de Dieu*, VII, 11, Trad. G. Combès, 1993, p. 410

¹³⁸⁶ J. P. Néraudeau, *Etre enfant à Rome*, Ed. Les-Belles-Lettres, 2008, p. 170-171

sauvage et l'urbain, le cultivé » écrit F. Dupont¹³⁸⁷. Là, se nouait une alliance implicite entre les sexes mâle et femelle pour permettre un renouvellement des générations et la continuation de Rome. Ces trois figuiers étaient dispensateurs de bienfaits et par leurs rameaux et leur suc, matérialisaient la capacité de Rome d'être elle-même dispensatrice de bienfaits. Dans un de ses *Epigrammes*, Martial qui comparait la figue marisque à la figue de Chios, ne cherchait pas à les opposer et, par ce biais, entendait montrer la complémentarité de la place de l'épouse avec celle de l'homme. Mari et femme avaient le même leur but, celui de donner à Rome des enfants. La figue marisque, symbole du sexe féminin, passait pour se contenter d'un sol pierreux, suivant Caton¹³⁸⁸, et confirmait ainsi la place modeste et effacée de la femme. En revanche, la figue de Chios, introduite en Italie, à laquelle Martial attribuait le sexe masculin, donnait les meilleurs fruits selon Pline¹³⁸⁹ et confirmait la place hiérarchique première des hommes dans l'ordre de la cité :

Martial, *Epigrammes*, XII, 96, 5-12

Plus tibi quam domino pueros praestare probabo: / Hi faciunt, ut sis femina sola uiro ; / Hi dant quod non uis uxor dare. Do tamen, inquis, / Ne uagus a thalamis coniugis erret amor. / Non eadem res est: Chiam uolo, nolo mariscam : / Ne dubites quae sit Chia, marisca tua est. / Scire suos fines matrona et femina debet : / Cede sua pueris, utere parte tua.

« Que ces jeunes esclaves te rendent plus de services qu'à leur maître je vais te le prouver ; c'est grâce à eux que ton mari ne connaît pas d'autre femme, ceux-ci lui donnent ce que toi, l'épouse tu ne veux pas lui donner. « Je le lui donne quand même, pour que son amour n'aille pas errer à l'aventure hors de la chambre conjugale » Ce n'est pas la même chose ; je souhaite une figue de Chio je ne veux pas d'une marisque. Pour que tu ne te demandes pas ce qu'est une figue de Chio, la tienne est une marisque. Une matrone doit connaître son domaine, une femme aussi, Laisse aux jeunes garçons leur rôle, remplis le tien »¹³⁹⁰.

¹³⁸⁷ Dupont, « le lait du père romain », *Corps romains*, 2002, p. 126 ; le lait cru était associé à Faunus, dieu champêtre qu'Horace décrit comme amoureux des nymphes fugitives, *Faune, Nympharum fugientum amator*, « Faunus, amoureux des nymphes qui te fuient », Faunus était considéré comme un dieu de la nature « sauvage », que F. Dupont place avant le début de la civilisation romaine et qui n'était soumis à aucune contrainte sociale ou sexuelle et satisfaisait immédiatement ses pulsions, quelles qu'elles soient ; Horace, *Odes*, III, 18, 1, Trad. F. Villeneuve, 1967, p. 128

¹³⁸⁸ Caton, *De l'agriculture*, 8, 1

¹³⁸⁹ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 19, 69

¹³⁹⁰ Martial, *Epigrammes*, XII, 96, 5-12, Trad. H. J. Izaac, 1933, p. 190

1 – Le figuier du Palatin, la *Ficus Ruminalis*, témoins de la formation du peuple romain

Nous avons vu que le figuier du Palatin (Lupercal) et la *Ficus Ruminalis* au Comitium étaient intimement liés au pouvoir et à la puissance de Rome. Les deux figuiers avaient été la transposition de la figure de Romulus dont les premiers titres furent d'être un fondateur et un roi. Dans la Rome augustéenne, la figure de Romulus était celle d'un homme hors du commun des hommes ordinaires qui, avec les hommes qu'il avait rassemblés, avait donné à Rome les assises de sa population et instauré un monde nouveau fondé sur la loi, en rupture avec le monde antérieur marqué par la sauvagerie¹³⁹¹. Nous avons aussi associé les deux propriétés végétatives du figuier, le marcottage (c'est-à-dire la capacité du figuier à se multiplier par des rejets) et la greffe (c'est-à-dire la possibilité d'intégrer sur un seul arbre des éléments hétérogènes) à l'image de Romulus fondateur, « père » par son action de rassembler en seul endroit des populations diverses, et « mère » d'une cité et du peuple romain qui s'est construit un empire.

Les deux propriétés du figuier, le marcottage et la greffe, ont été attribuées à la *Ficus Ruminalis* du Comitium à la fois symbole d'une continuité puisqu'elle gardait dans ses racines le souvenir du figuier du Palatin et d'une discontinuité (le prodige d'Attus Navius)

Lorsqu'en 27 av. J.-C., les sénateurs souhaitèrent décerner un titre honorifique à Auguste qui avait mis fin aux guerres civiles à Rome, certains proposèrent le surnom de Romulus. Suétone¹³⁹² exposait les arguments des sénateurs favorables à ce titre parce qu'il permettait de faire le lien entre Romulus, fondateur de Rome¹³⁹³, et Auguste, rénovateur et « second » fondateur. Dion Cassius¹³⁹⁴, en revanche,

¹³⁹¹ A. Meurant, « Romulus, jumeau et roi. Aux fondements du modèle héroïque », *Revue belge de philologie et d'histoire*. T. 78-1, 2000, p.81

¹³⁹² Suétone, « vie d'Auguste », 7, 4, *quibusdam censentibus Romulum appellari oportere quasi et ipsum conditorem urbis*, « certains sénateurs proposaient qu'il fût appelé Romulus, comme étant le second fondateur de la ville » ; le récit de Dion Cassius diffère légèrement de celui de Suétone car il semble attribuer la volonté de se faire appeler Romulus à Octave lui-même, ce qui a suscité de la part des chercheurs des interrogations sur le sens du texte de Dion Cassius, *Histoire romaine*, 53, 16, 7-8 ; ce qui est intéressant c'est de souligner que l'argument qu'a utilisé Dion Cassius pour marquer le renoncement d'Octave à se faire surnommer Romulus est un argument négatif, puisque le surnom aurait pu susciter chez les Romains le rappel de la monarchie de Romulus

¹³⁹³ Sa divinisation avait conclu la réhabilitation de Romulus après sa disparition surnaturelle au marais de la Chèvre, enlevé par son père Mars selon la volonté de Jupiter, aux dires d'Ovide, *Redde patri natum: quamuis intercidit alter, / pro se proque Remo qui mihi restat erit. / Unus erit quem tu tolles in caerulea caeli / tu mihi dixisti: sint rata dicta Iouis*, « Rends au père son enfant : bien que l'autre fils ait disparu, celui qui me reste me tiendra lieu également de Rémus. Tu m'as déclaré : il y en aura un seul que tu élèveras à l'azur du ciel. Puisse la parole de Jupiter être ratifiée », *Fastes*, II, 485-488, Trad. R. Schilling, 1992, p. 47

¹³⁹⁴ *βουλῆς καὶ παρὰ τοῦ δήμου ἐπέθετο. βουλευθέντων γάρ σφων ἰδίως πῶς αὐτὸν προσεπιεῖν, καὶ τῶν μὲν τὸ τῶν δὲ τὸ καὶ ἐσηγομένων καὶ αἰρουμένων, ὁ Καῖσαρ ἐπεθύμει μὲν ἰσχυρῶς Ῥωμύλος ὀνομασθῆναι, αἰσθόμενος δὲ ὅτι ὑποπτεύεται ἐκ τούτου τῆς βασιλείας ἐπιθυμεῖν, οὐκέτ' αὐτοῦ ἀντεποιήσατο, ἀλλὰ Αὐγουστος ὡς καὶ πλεῖον τι ἢ κατὰ ἀνθρώπους ὧν ἐπεκλήθη· πάντα γὰρ τὰ ἐντιμώτατα καὶ τὰ ἱερώτατα αὐγουστα προσαγορεύεται. ἐξ οὗπερ καὶ σεβαστὸν αὐτὸν καὶ ἐλληνίζοντές πῶς, ὡσπερ τινὰ σεπτόν, ἀπὸ τοῦ σεβάζεσθαι, προσεῖπον*, [Les sénateurs] voulaient donner [au jeune César] un titre qui le distinguait mais certains proposaient un nom, d'autres poussaient à lui donner un autre nom. César désirait vivement se faire appeler Romulus mais quand il perçut qu'il pouvait être soupçonné de ce fait d'aspirer à la royauté, il renonça à cette idée et choisit le titre d'Auguste, ce qui signifiait qu'il était plus qu'humain. En effet, toutes les choses les

relatait les motifs défavorables exposés par d'autres, parmi lesquels celui de l'association faite par de nombreux Romains entre le nom de Romulus et le titre de *rex* dont il s'était paré et qui avait progressivement évolué vers un *odium regni*, un pouvoir tyrannique. En prenant le nom de Romulus, Auguste aurait pu lui-même être soupçonné de visées monarchiques contraires à l'esprit républicain propre à Rome. En dépit des soupçons de tyrannie qui pesaient sur Romulus selon Plutarque¹³⁹⁵, Denys d'Halicarnasse prêtait à Romulus la posture d'un homme qui avait su donner une nouvelle patrie aux hommes libres du Latium mais opprimés par leurs cités :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 15, 3

Ἐπειτα καταμαθὼν πολλὰς τῶν κατὰ τὴν Ἰταλίαν πόλεων πονηρῶς ἐπιτροπευόμενας ὑπὸ τυραννίδων τε καὶ ὀλιγαρχιῶν, τοὺς ἐκ τούτων ἐκπίπτοντας τῶν πόλεων συχνοὺς ὄντας, εἰ μόνον εἶεν ἐλεύθεροι, διακρίνων οὔτε συμφορὰς οὔτε τύχας αὐτῶν ὑποδέχεσθαι καὶ μετὰγειν ὡς ἑαυτὸν ἐπεχείρει, τὴν τε Ῥωμαίων δύναμιν αὐξήσαι βουλευθεὶς καὶ τὰς τῶν περιοίκων ἐλαττώσαι· ἐποίησε δὲ ταῦτα πρόφασιν ἐξευρῶν

« En second lieu, ayant appris que beaucoup de cités d'Italie étaient soumises aux excès d'un gouvernement tyrannique ou oligarchique, il entreprit d'accueillir et d'attirer à lui la foule considérable de ceux qui fuyaient ces cités. Pourvu qu'ils fussent de naissance libre, il ne regardait ni à leur malheurs ni à leur condition sociale. Il se proposait ainsi d'augmenter la puissance de Rome tout en affaiblissant celles des cités voisines ; pour y parvenir il imagina un prétexte spécieux et prétendit qu'il s'agissait d'honorer une divinité»¹³⁹⁶.

L'emploi du terme d'Asyle par Denys d'Halicarnasse justifie sa brève explication car ce lieu eut une grande importance dans la geste de Romulus et suscita de nombreux commentaires, tant des auteurs anciens que contemporains. Denys d'Halicarnasse considérait que la consécration de l'Asyle était le fruit d'une ruse de Romulus pour sédentariser sur le site de Rome des populations étrangères, mais il défendait ce subterfuge par l'argument que le héros avait alors fait preuve d'œuvre politique et, ainsi, assuré l'accroissement de la puissance de Rome :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 15, 4

Τὸ γὰρ μεταξύ χωρίον τοῦ τε Καπιτωλίου καὶ τῆς ἄκρας, ὃ καλεῖται νῦν κατὰ τὴν Ῥωμαίων διάλεκτον μεθόριον δουεῖν δρυμῶν καὶ ἦν τότε τοῦ συμβεβηκότος ἐπώνυμον, ὕλαις ἀμφιλαφέσι κατ' ἀμφοτέρας τὰς συναπτούσας τοῖς λόφοις λαγόνας ἐπίσκιον, ἱερὸν ἀνεῖς ἄσυλον ἰκέταις καὶ ναὸν ἐπὶ τούτῳ κατασκευασάμενος (ὅτῳ δὲ ἄρα θεῶν ἢ δαιμόνων οὐκ ἔχω τὸ σαφές εἰπεῖν) τοῖς καταφεύγουσιν εἰς τοῦτο τὸ ἱερὸν ἰκέταις τοῦ τε μηδὲν κακὸν ὑπ'

plus estimées et les plus sacrées étaient dites « augustes » : c'est pourquoi il fut appelé en grec *σεβαστός* ce qui signifiait un homme digne et *σεβίζεσθαι*, venant du verbe *σεβομαι* « être vénéré », Dion Cassius, *Histoire romaine*, 53, 16, 7-8, d'après la Trad. E. Cary, ed. The Loeb Classical Library, 1927, p. 235 ; P. Chantraine indique que le terme *σεβομαι* généralement utilisé était une forme passive qui signifiait « éprouver une crainte respectueuse », puis avec un accusatif, respecter, témoigner un respect religieux », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 992

¹³⁹⁵ Plutarque, *Comparaison de Thésée et Romulus*, 2, 1

¹³⁹⁶ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 15, 3, Trad. V. Fromentin, 1990, p. 142

ἐχθρῶν παθεῖν ἐγγυητῆς ἐγένετο τῆς εἰς τὸ θεῖον εὐσεβείας προφάσει καὶ εἰ βούλοιντο παρ' αὐτῷ μένειν πολιτείας μετεδίδου καὶ γῆς μοῖραν, ἣν κτήσαιοτο πολεμίους ἀφελόμενος.

« Il y avait entre le Capitole et la citadelle un espace que les Romains appellent aujourd'hui « l'entre-deux chênaies », un nom qui vient de la particularité du lieu tel qu'il se présentait alors. Il était ombragé à ses deux extrémités par d'épais bois qui poussaient le long des collines. Romulus consacra cet endroit et en fit un asile destiné aux suppliants. Il y édifia un temple pour les fugitifs qui venaient implorer son secours (mais je ne peux dire au juste à quel dieu ou à quelle divinité était consacré le temple) et, prenant prétexte du respect dû au divin, il garantit à ces hommes une entière protection contre leurs ennemis. S'ils désiraient rester à ses côtés, il leur accorderait même la citoyenneté et une part des terres qu'il prendrait à l'ennemi »¹³⁹⁷.

Ainsi que l'avait écrit Denys d'Halicarnasse, Plutarque signalait que l'Asyle avait été aussi un lieu entouré de bois sacrés¹³⁹⁸, voué à un dieu et usait d'une argumentation similaire pour montrer l'action bénéfique de Romulus dans l'établissement de Rome : dès sa création, Romulus avait rassemblé à l'Asyle des hommes de toute condition¹³⁹⁹ et dédié le lieu à un dieu que Plutarque nommait le dieu « Asyle » alors que Denys avait avoué ne pas connaître son identité :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 9, 3

ἔπειτα τῆς πόλεως τὴν πρώτην ἴδρυσιν λαμβανούσης, ἱερόν τι φύξιμον τοῖς ἀφισταμένοις κατασκευάσαντες, ὁ Θεοῦ Ἀσυλαίου προσηγόρευον, ἐδέχοντο πάντας, οὔτε δεσπότης δούλον οὔτε θῆτα χρήταις οὔτ' ἄρχουσιν ἀνδροφόνον ἐκδιδόντες, ἀλλὰ μαντεύματι πυθοχρήστῳ πᾶσι βεβαιοῦν τὴν ἀσυλίαν φάσκοντες, ὥστε πληθῦσαι ταχὺ τὴν πόλιν, ἐπεὶ τὰς γε πρώτας ἐστίας λέγουσι τῶν χιλίων μὴ πλείονας γενέσθαι.

« Une seconde preuve, c'est que les premiers fondements de la ville étaient à peine posés qu'ils établirent [Rémus et Romulus] un sanctuaire où les hors la loi trouvèrent un refuge et qu'ils appelèrent le sanctuaire du dieu Asyle. Ils y recevaient tout le monde et ne rendaient ni l'esclave à son maître, ni le pauvre à ses créanciers, ni le meurtrier aux magistrats. Ils assuraient que ce droit d'asile général avait été confirmé par un oracle de la Pythie. C'est ainsi que la

¹³⁹⁷ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 15, 4, Trad. V. Fromentin, 1990, p. 143

¹³⁹⁸ Plutarque expliquait l'origine du nom des trois tribus primitives dont celle des *Luceres* qu'il faisait dériver du bois sacré de l'Asyle, mais dont l'origine pour de nombreux auteurs avait en fait étrusque, *φυλάς δὲ τρεῖς καταστήσαντες, ὠνόμασαν τοὺς μὲν ἀπὸ Ρωμύλου Ραμνήνης, τοὺς δ' ἀπὸ Τατίου Ταπήνης, τρίτους δὲ Λουκερήνης διὰ τὸ ἄλσος εἰς ὃ πολλοὶ καταφυγόντες ἀσυλίας δεδομένης τοῦ πολιτεύματος μετέσχον· τὰ δ' ἄλλα Λούκους ὀνομάζουσιν*, « On institua trois tribus dont les membres furent appelés, les uns *Ramnenses*, du nom de Romulus, les autres *Tatienses* du nom de Tadius, et les troisièmes *Lucerenses*, du bois sacré où le droit d'asile avait attiré beaucoup de gens qui obtinrent ensuite le droit de cité, car ils appellent *lucus*, les bois sacrés », Plutarque, *Vie de Romulus*, 20, 2, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 85

¹³⁹⁹ Chez les poètes latins, dans sa VIII^e satire, Juvénal rappelait à un jeune noble vaniteux qu'il descendait d'un simple berger sorti d'un asile infâme, *et tamen, ut longe repetas longaeque reuoluas nomen, ab infami gentem deducis asylo; maiorum primus, quisquis fuit ille, tuorum aut pastor fuit aut illud quod dicere nolo*, « D'ailleurs tu as beau remonter loin, aller chercher loin ton nom, tu tires ta race d'un asile infâme : le premier de tes aïeux quel qu'il fut, c'était un berger ou quelque choix que je ne peux pas dire », Juvénal, *Satires*, VIII, 270- 275 ; voir M.-J. Kardos, « L'Urbs dans les satires de Juvénal, *Roma illustrata, représentations de la ville*, 2008, p. 217

ville qui, d'abord, n'avait pas compté, dit-on, plus de mille foyers, accrut rapidement sa population »¹⁴⁰⁰.

Du côté des auteurs latins, tous deux, Tite-Live puis Florus avaient spécifié que Romulus visait par le choix de l'Asyle à faire passer le territoire de Rome d'un lieu relativement désert, occupé seulement par ses quelques compagnons, à un territoire pourvu d'une population capable de conquérir, à terme, des terres au-delà du *pomerium* :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 8, 5-6

Deinde, ne uana urbis magnitudo esset, adiciendae multitudinis causa uetere consilio condentium urbes, qui obscuram atque humilem conciendo ad se multitudinem natam e terra sibi prolem ementiebantur, locum, qui nunc saeptus escendentibus inter duos lucos est, asylum aperit. Eo ex finitimis populis turba omnis sine discrimine, liber an seruus esset, auida nouarum rerum perfugit, idque primum ad coeptam magnitudinem roboris fuit. Cum iam uirium haud paeniteret, consilium deinde uiribus parat,

« Puis pour ne pas laisser vide cette ville immense et pour y attirer une population nombreuse, Romulus prend la vieille méthode des fondateurs de villes qui rassemblaient autour d'eux de la terre, et, à l'endroit où il y a maintenant un enclos dans la montée entre deux bois sacrés, il ouvre un lieu d'asile. Là vient se réfugier des contrées voisines une foule de toute sorte, mélange indistinct d'hommes libres et d'esclaves, tous en quête de nouveauté. Et tel fut le premier afflux qui répondit à l'ampleur du dessein de la ville »¹⁴⁰¹.

Le texte de Florus montre comment la sacralité de l'Asyle, dans l'inter *duos lucos*, avait été initiatrice d'une politique qui, dès l'origine, avait eu la capacité d'intégrer des populations allogènes par l'octroi de la citoyenneté romaine :

Florus, *Abrégé d'histoire romaine* I, 1

Imaginem urbis magis quam urbem fecerat : incolae deerant. Erat in proximo lucus : hunc asilum facit, et statim mira uis hominum« Il avait créé l'image d'une ville plutôt qu'une ville véritable : les habitants manquaient. Il y avait dans le voisinage un bois sacré : Romulus en fait un asile, et voici aussitôt une étonnante affluence»¹⁴⁰²

L'ancienneté et le caractère sacré de l'asyle étaient certifiés par la proximité de ce lieu avec le temple d'une vieille divinité Italique, Veious dont le culte daterait de l'époque royale. Inséparable de Jupiter, Veious¹⁴⁰³ en était sa composante infernale¹⁴⁰⁴. Inséparable de Jupiter, Veious en était sa composante infernale¹⁴⁰⁵.

¹⁴⁰⁰ Plutarque, *Vie de Romulus*, 9, 3, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 69 ; seul Plutarque faisait référence au dieu Asyle

¹⁴⁰¹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 8, 5-6, Trad. G. Baillet, (1940), 1997, p. 16

¹⁴⁰² Florus, *Abrégé d'histoire romaine* I, 1, Trad. P. Jal, 1967, p. 8

¹⁴⁰³ Pour Varron les origines sabinnes de la déesse Ops et du dieu Veious avaient pris racine dans les traditions latines et côtoyaient des divinités latines telles Saturne et Diane, De la langue latine, V, 10, 74

¹⁴⁰⁴ Festus définissait Veious comme un dieu privé de lumière, un dieu du monde souterrain à qui on sacrifie une chèvre, *Ue enim syllabam rei pravae praeponebant, unde Uediouem paruuum Iouem et uegrandem fabam minutam decibant, De uerborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, p. 519L

¹⁴⁰⁵ Festus définissait Veious comme un dieu privé de lumière, un dieu du monde souterrain à qui on sacrifie une chèvre, *Ue enim syllabam rei pravae praeponebant, unde Uediouem paruuum Iouem et uegrandem fabam minutam decibant, De uerborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, p. 519L

Les humains qui ne respectaient pas le droit d'asile des personnes menacées étaient exclus de la société, car ils étaient alors chargés d'une souillure et devaient être consacrés aux dieux par la *sacratio* ; cette procédure archaïque permettait une expiation, éventuellement celle de toute la cité, pour apaiser la vengeance des dieux¹⁴⁰⁶. Pour rester un dieu avant tout ouranien, le côté souterrain de Jupiter avait été assumé par un dieu chtonien distinct que Varron appelait Dis pater et dont il avait pu (éventuellement) reconstituer la trace archaïque. Selon A. Grandazzi, il conviendrait de reconnaître dans l'oscillum découvert sur le Comitium et avec l'appui d'un passage des *Saturnales* de Macrobe concernant la dédicace à Dis Pater d'effigies à formes humaines, la trace atténuée de l'ancien rite qui consistait à faire des sacrifices humains¹⁴⁰⁷ :

Varron, *De la langue latine*, V, 10, 66

dem hic Dis pater dicitur, infimus qua est coniunctus terrae, ubi omnia ut oriuntur, ita aboriuntur : quare, quod finis ortus, Orcus dictus

« Jupiter est encore appelé Dis Pater en tant que dieu des lieux bas de la terre où tout retourne après la vie : et comme il préside à la fin de l'existence, on l'appelle aussi Orcus »¹⁴⁰⁸.

Si Ovide, aussi, faisait le lien entre Veïous et l'Asyle de Romulus, les données historiques, là encore, ne semblent pas assurées. Il est possible que les historiens de la période augustéenne se soient livrés à une réinterprétation du passé mythique de Romulus pour appuyer la réaffirmation par Auguste des valeurs antiques dans sa nouvelle construction politique :

Ovide, *Fastes*, III, 429-434

Una nota est Marti Nonis, sacrata quod illis / templa putant lucos Veïouis ante duos. / Romulus, ut saxo lucum circumdedit alto, / « quilibet huc », inquit, « confuge ; tutus eris. » / O quam de tenui Romanus origine creuit, / turba uetus quam non inuidiosa fuit!

Les nones de mars ne portent qu'une seule mention : elles signalent, pense-t-on, la consécration d'un temple de Veïouis devant les deux bosquets sacrés. Quand Romulus eut entouré le bosquet d'un haut rempart, il dit « Que n'importe qui se réfugie ici : il y sera en sécurité »¹⁴⁰⁹

Ainsi, Romulus, chef militaire et religieux à la tête d'un peuple naissant rassemblé à l'Asyle ne satisfaisait pas à une quelconque bienveillance mais l'accueil d'hommes de tout statut répondait à sa volonté de donner une assise juridique sacrée¹⁴¹⁰ à sa

¹⁴⁰⁶ Ch. Lécrivain, « *sacratio capitis* », Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, T. 4, (1892), (1892), 1904, p. 955 ; Festus évoquait le sacrifice de l'homme rendu coupable d'un crime pour montrer qu'il n'était permis de lui donner la mort selon les rites mais s'il était tué, son bourreau n'était pas coupable d'homicide *At homo sace is est, quem populus indicavit ob maleficium ; neque fas est eum immolari, sed qui occidit parricidi non damnatur ; nam lege bribunica prima cauetur, si quis eum, qui eo plebei scito sacer sit occidit, parricida ne sit, De verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, p. 424L

¹⁴⁰⁷ Grandazzi, *Alba Longa, histoire d'une légende : recherches sur l'archéologie, la religion, les traditions de l'ancien Latium*, 2008, p. 646

¹⁴⁰⁸ Varron, *De la langue latine*, V, 10, 66, (Trad.) M. Nisard, 1850, p. 488

¹⁴⁰⁹ Ovide, *Fastes*, III, 429-434, Trad. R. Schilling, 1992, p. 80 ; R. Schilling note que le temple de Veïouis, situé entre deux bosquets du Capitole, était fêté le 1^{er} janvier

¹⁴¹⁰ Tite-Live, *Ab urbe condita*, I, 8, 6-7, *Cum iam uirium haud paeniteret, consilium deinde uiribus parat. Centum creat senatores, siue quia is numerus satis erat, siue quia soli centum erant qui creari patres possent. Patres certe ab honore, patricique progenies eorum appellati*, « Désormais, sans inquiétude au sujet de ses forces, il leur

nouvelle cité dont il serait le premier représentant. Précédé de douze licteurs porteurs de faisceaux, Romulus les chargea de faire appliquer les lois.

De même que les faisceaux des licteurs, les Céléres, la chaise curule était la marque de la souveraineté de Romulus Plutarque¹⁴¹¹ à laquelle l'instauration de lois avait conféré une légitimité. Mais la prise en charge de la fonction de magistrat, nécessitait pour Romulus, comme elle le fut pour les magistrats républicains, de la prise préalable des auspices. Or de Rémus ou de Romulus, Jupiter avait donné la priorité à Romulus pour la dévolution de l'inauguration de l'urbs et de l'imperium. Ainsi, se noue entre la prise des auspices sur le Palatin par Romulus et les bois sacrés qui entouraient l'Asyle un entrelacement de causalité et d'effets que nous avons vu apparaître à de nombreuses reprises. La prise des auspices, garantie par le dieu suprême¹⁴¹², assurait à Romulus d'abord d'être le détenteur de la puissance publique en gouvernant sur de pauvres hommes accueillis à l'Asyle, ensuite affermissait sa royauté plénière sur une terre qui s'étendait au-delà du périmètre de Rome, royauté totale qui lui serait dévolue après que le héros en commandant en chef fut sorti victorieux de plusieurs guerres.

Romulus fondateur avait fait montre d'une grandeur politique qui en faisait le représentant de Jupiter pour la société romaine naissante et qui justifiait son titre de rex¹⁴¹³ et cette majesté s'était ensuite appliquée au peuple romain dans ses rapports avec les autres peuples¹⁴¹⁴

De même que Tite-Live qui avait considéré que la soif de pouvoir et le titre de roi avaient conduit Romulus à la tyrannie¹⁴¹⁵, Plutarque avait aussi considéré que

ménage une direction sage. Il crée cent sénateurs soit que le nombre fût suffisant, soit qu'il n'y eût que cent citoyens capables de devenir sénateurs. En tout cas, cet honneur leur valut le titre de Pères et à leurs descendants celui de Patriciens », Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 33 ; Cicéron, *De la République*, II, 8, 14

¹⁴¹¹ *ἀλουργή μὲν γὰρ ἐνεδύετο χιτῶνα καὶ τήβεννον ἐφόρει περιπόρφυρον, ἐν θρόνῳ δ' ἀνακλίτῳ καθήμενος ἐχρημάτιζεν. ἦσαν δὲ περὶ αὐτὸν αἰεὶ τῶν νέων οἱ καλούμενοι Κέλερες ἀπὸ τῆς περὶ τὰς ὑπουργίας ὀξύτητος, « Il était vêtu d'une tunique de pourpre et portait une toge également bordée de pourpre Il donnait ses audiences sur un trône à dossier incliné. Puis il avait toujours autour de lui ces jeunes gens qu'on appelait celeres à cause de leur célérité à le servir », Plutarque, « Vie de Romulus », 26, 2-3, 77, Trad. R. Flacelière, (1957), 1964, p. 93*

¹⁴¹² Voir A. Magdelain, « L'inauguration de l'urbs et l'imperium », *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, coll. Antiquité, T. 89-1, 1977, p. 11-29, p. 28

¹⁴¹³ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 6, 1

¹⁴¹⁴ *τῆς Ἑλλάδος ἀποχρῶσαν, ἣν ἐμελλε τὸ πεπρωμένον σὺν χρόνῳ θήσειν ὄσσην οὐθ' Ἑλλάδα πόλιν οὔτε βάρβαρον κατὰ τε οἰκίσεως μέγεθος καὶ κατὰ δυναστείας ἀξίωσιν καὶ τὴν ἄλλην ἅπασαν εὐτυχίαν, χρόνον τε ὅποσον ἂν ὁ θνητὸς αἰὼν ἀντέχη πόλεων μάλιστα πασῶν μνημονευθησομένην, « C'est à ce village que le destin allait avec le temps donner une grandeur que ne connut aucune cité ni grecque, ni barbare, à la fois par les dimensions de son établissement, par l'estime où l'on tient sa puissance et par sa prospérité dans tous les domaines et une notoriété bien supérieure à celle de toutes les autres cités pour aussi longtemps que durera le temps humain », Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 31, 3, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 121*

¹⁴¹⁵ *Haec tum sacra Romulus una ex omnibus peregrina suscepit, iam tum immortalitatis uirtute partae, ad quam eum sua fata ducebant fautor. Rebus diuinis rite perpetratis uocataque ad concilium multitudine, quae coalescere in populi unius corpus nulla re praeterquam legibus poterat, iura dedit; quae ita sancta generi hominum agresti fore ratus, si se ipse uenerabilem insignibus imperii fecisset, cum cetero habitu se augustiorem, tum maxime lictoribus duodecim sumptis fecit, « Ce fut à cette époque le seul culte étranger qu'adopta Romulus il admettait déjà l'immortalité conquise par le mérite, celle à laquelle le conduisait son destin. Après s'être acquitté régulièrement des fonctions religieuses, il réunit en assemble cette foule qu'on ne pouvait fondre en un peuple*

l'organisation du Sénat¹⁴¹⁶ permettait la création d'une société romaine hiérarchisée qui empêchait le roi, son premier représentant, de montrer toute velléité de l'instauration d'un régime tyrannique ce qui autorisait sa comparaison avec Thésée¹⁴¹⁷.

Selon la tradition homérique, déjà au VIII^e siècle av. notre ère, les Grecs connaissaient un système politique dans lequel le pouvoir était partagé entre un roi et les citoyens grecs dont Thésée était l'illustre représentant : roi inventeur de la « prédémocratie », Thésée, chef de guerre et gardien des lois partageait son pouvoir avec les citoyens athéniens :

Isocrate, *Eloge d'Hélène*, 36

Τοσούτου δ' ἐδέησεν ἀκόντων τι ποιεῖν τῶν πολιτῶν ὥσθ' ὁ μὲν τὸν δῆμον καθίστη κύριον τῆς πολιτείας, οἱ δὲ μόνον αὐτὸν ἄρχειν ἡξίουσι, ἡγούμενοι πιστοτέραν καὶ κοινοτέραν εἶναι τὴν ἐκείνου μοναρχίαν τῆς αὐτῶν δημοκρατίας

« Enfin, bien éloigné d'agir contre le désir de ses compatriotes, il [Thésée] fit du peuple le maître de sa vie politique, mis les habitants le jugèrent seul capable de dommander car ils étaient convaincus que l'autorité mise entre ses mains était plus sûre et pratiquée plus justement que s'ils eussent eux-mêmes exercé le pouvoir populaire »¹⁴¹⁸.

Romulus, initiateur de la constitution du noyau des premiers Romains à l'Asyle¹⁴¹⁹, était bien le père de Rome et du peuple.

homogène que par des liens juridiques et il lui donna des lois. Mais il comprit que pour les rendre sacrées à ces hommes grossiers il devrait lui-même inspirer le respect par des marques extérieures de son autorité. Il s'entoura d'un appareil important et prit notamment douze licteurs », Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 7, 15-8, 1-2, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 31

¹⁴¹⁶ *Quo facto primum uidit iudicauitque idem quod Sparta Lycurgus paulo ante uiderat, singulari imperio et potestate regia tum melius gubernari et regi ciuitates, si esset optimi cuiusque ad illam uim dominationis adiuncta auctoritas. itaque hoc consilio et quasi senatu fultus et munitus, et bella cum finitimis felicissime multa gessit, et cum ipse nihil ex praeda domum suam reportaret, locupletare ciuis non destitit*, « Ces actes révèlent que Romulus comprit clairement dès le début ce que Lycurgue avait reconnu à Sparte un peu auparavant : quand elles sont soumises au pouvoir d'un seul homme revêtu de l'autorité royale les cités sont mieux gouvernées et dirigées si le prestige moral de tous les meilleurs citoyens s'allie à la puissance absolue. », Cicéron, *De la République*, II, 9, 237, Trad. E. Breguet, 1980, p. 15

¹⁴¹⁷ Plutarque, *Comparaison de Thésée et Romulus*, 2, 1, 140

¹⁴¹⁸ Isocrate, *Eloge d'Hélène*, 36, Trad. G. Mathieu, E. Brémond, (1929), 2008, p. 171 ; Les cultes locaux rendus à Thésée, propres à des populations particulières, avaient subi une évolution qui était parallèle à celle des comportements politiques ou religieux qui appaurent dans la société spartiate au VI^e siècle av. J.-C. Cette société connût « un processus complexe d'innovation, de transformation en même temps que de réactivation d'éléments et d'institution venant du fond des âges », écrit P. Vidal-Le *chasseur noir*, 1981, p. 201

¹⁴¹⁹ L'absence de dieu réellement identifié à l'Asyle par les auteurs anciens était un argument pour voir dans l'Asyle l'emplacement du temple de Veïouis et qu'en conséquence il fallait écarter la légende qui n'avait aucun fondement réel. E. Caillemer, « Asyia », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, T. I, 1904, p. 510

R. Adam note que l'explication donnée par Tite-Live sur le droit d'asile dans le temple d'Apollon à Delos est embarrassée parce que les Grecs avaient une notion très précise de l'asile, ce qui n'était pas le cas des Romains dont la première référence était l'asile de Romulus et qui n'avaient pas cependant vraiment tenu compte de cet usage, « Notes complémentaires », p. 128, *urbi et in fano lucoque ea religione et eo iure sancto quo sunt templa quae asyia Graeci appellant* « A cet endroit, dans un sanctuaire et un bois sacré qui bénéficient de la protection religieuse et de l'exemption sacrée des temples que les Grecs appellent asyles », *Ab Vrbe condita*, XXXV, 51, 2, Trad. R. Adam, 2004, p. 76

1 – 1 - Romulus rassembleur d'hommes et les bois de l'Asyle

L'histoire de Romulus crée une sorte de résonance entre les collines de la cité à laquelle font écho le figuier du Palatin et la *Ficus Ruminalis*. La légende de la fondation de Rome avait relié le Capitole, qui fut, pour les Romains, le lieu d'élection des divinités souveraines, au Palatin et au Comitium. Le Capitole qui faisait face au Palatin dont il était séparé par la vallée du Vélabre¹⁴²⁰, débouchait sur le Forum. Le Palatin attaché au figuier des jumeaux et le lieu de la fondation de la *Roma Quadrata*, le Comitium, là où poussait la *Ficus Ruminalis*, figure de la *res publica*, « le bien public » qui concernait tout le peuple¹⁴²¹, et, enfin le Capitole sur lequel Romulus avait offert à Jupiter Férétrien les dépouilles opimes, ces trois lieux étaient liés au mythe fondateur de Rome. Ils participaient au même mouvement de l'histoire de la cité, dont le centre civique et religieux s'était déplacé du Palatin vers le Comitium et le Capitole. Pour D. Briquel, la naissance topographique de Rome était rattachée à deux événements de la constitution du peuple romain, celui du rassemblement à l'Asyle et celui de l'enlèvement des Sabines, eux-mêmes intimement liés à deux autres événements de la geste de Romulus, celui de la prise des auspices et celui des combats contre Acron¹⁴²².

Les trois figuiers mythiques connaissent une migration similaire. Du Palatin, le lieu où avait poussé le figuier de la louve dont l'importance tenait à ce qu'il figurait les prémisses de la fondation de Rome¹⁴²³, le figuier s'était transplanté au Comitium, sous le nom de *Ficus Ruminalis*, et cette transplantation, due à l'augure le plus célèbre de la cité, avait correspondu au passage du temps mythique au temps historique. On peut ajouter que le figuier des nones Caprotines, bien que son emplacement fût à l'extérieur de Rome, par sa légende, retraçait un épisode de consolidation et d'expansion de Rome et s'inscrivait dans un troisième temps de l'histoire de Rome. La position de l'Asyle faisait de cet endroit le nœud topographique originel de l'histoire des Romains, dont le Forum avait pris la succession. Virgile avait déjà fait d'Enée le premier contemplateur de l'Asyle et d'avoir su, le premier, que ce lieu serait celui sur lequel s'élèverait la grandeur de Rome :

Virgile, *Enéide*, VIII, 337-343

*dehinc progressus monstrat et aram / et Carmentalem Romani nomine portam /
quam memorant, nymphae priscum Carmentis honorem, / uatis fatidicae, cecinit
quae prima futuros / Aeneadas magnos et nobile Pallanteum. / Hinc lucum
ingentem quem Romulus acer Asylum / rettulit*

¹⁴²⁰ Le Capitole se composait de deux crêtes séparées par un petit val, l'intermontium

¹⁴²¹ Pour Tite-Live l'alliance des peuples étrangers reposait sur un respect mutuel des coutumes mais sur une commune célébration des dieux, *Ab Vrbe condita*, VIII, 14, 2, *Lanuvinis ciuitas data sacraque sua reddita, cum eo ut aedes lucusque Sospitae Iunonis communis Lanuvinis municipibus cum populo Romano esset*, « Aux Lanuvins, on donna droit de cité et l'on rendit leurs cultes à condition que le temple et le bois sacré de Juno Sospita appartiendraient désormais en commun aux citoyens du municipes de Lanuvium et au peuple romain » Trad. R. Bloch, Ch. Guittard, 1987, p. 35

¹⁴²² Briquel, « A propos de Tite-Live, I. Présence de l'idéologie indo-européenne des trois fonctions », *Vita Latina*, n° 149, 1998, p. 36

¹⁴²³ Properce avait rattaché le Lupercal aux familles primitives, en l'occurrence celle des Fabii, *uerbera pellitus saetosa mouebat arator, / unde licens Fabius sacra Lupercus habet*, « « Le laboureur vêtu de peaux agitait des lanières velues. C'est de là que le licencié Fabius Lupercus tient ses cérémonies », *Elégies*, IV, 25-26, Trad. S. Viarre, 2005, p. 129

« Après quelques pas il leur montre et l'autel et la porte que les Romains appellent Carmentale, antique honneur rendu à la nymphe Carmentis, prêtresse et prophétesse qui la première chanta la grandeur future des Enéades et la gloire de Pallantée. Puis il leur montre le grand bois où l'ardent Romulus institua un asile »¹⁴²⁴.

Velleius Paterculus faisait de l'Asyle, le premier lieu qui avait accueilli des peuples étrangers, un endroit à partir duquel s'étaient construites l'extension et l'expansion de Rome :

Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, I ; 8, 5,
cum aliter firmare urbem nouam tam uicinis Veientibus aliisque Etruscis ac Sabinis cum imbelli et pastoralis manu uix potuerit, quamquam eam asylo facto inter duos lucos auxit,

« car, sans cela, il lui eût été difficile d'établir solidement avec une paisible troupe de bergers une ville nouvelle si près des Véiens, des autres Etrusques et des Sabins, bien qu'il ait accru ses forces par l'asile qu'il créa entre deux bois sacrés »¹⁴²⁵.

Ce fut encore du pied de l'Asyle que Numa monta au sommet du Capitole à la Citadelle pour y recevoir la caution des dieux et la validation de son élection à la royauté par le peuple romain. Tite-Live montrait l'importance de la cérémonie puisque Numa était appelé à légiférer dans les domaines civils mais surtout religieux :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 18, 6-7

Inde ab augure, cui deinde honoris ergo publicum id perpetuumque sacerdotium fuit, deductus in arcem in lapide ad meridiem uersus consedit. Augur ad laeuam eius capite uelato sedem cepit, dextra manu baculum sine nodo aduncum tenens, quem lituum appellarunt.

Alors sous la conduite de l'augure (et depuis lors cette fonction honorifique est constamment restée une de ses attributions officielles), Numa se rendit à la citadelle et s'assit sur une pierre face au midi. L'augure prit place à sa gauche, la tête voilée et tenant de la main droite un bâton recourbé et sans nœud appelé *lituus*¹⁴²⁶.

1 – 2 - L'Asyle et la *Ficus Ruminalis*, deux symboles mythique et historique du peuple romain

Dans la zone que formaient l'Asyle et le Comitium sur laquelle s'étaient situés le figuier du Palatin et la *Ficus Ruminalis*, il y avait donc une collusion topographique entre les deux arbres. Elle témoignait de l'alliance entre des peuples pour former le *populus Romanus* redevable à l'action de Romulus, et des liens conjoncturels entre la constitution de ce premier peuple romain et la notion de *quirites*. Le mot *quirites* devint, entre autres, similaire à celui de *populus Romanus*, l'ensemble des Romains considérés dans leur organisation civile et politique républicaine, organisation qui correspondait également à une rupture par rapport à un état primitif dans lequel

¹⁴²⁴ Virgile, *Enéide*, VIII, 337-343, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 131

¹⁴²⁵ Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, I ; 8, 5, Trad. J. Hellegouarc'h, 1982, p. 8

¹⁴²⁶ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 18, 6-7, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 65

l'exercice d'une vie républicaine était inconnu¹⁴²⁷ ou réduit¹⁴²⁸. Un passage de Florus montre nettement comment d'un mélange hétérogène de peuples, les Etrusques, les Sabins et les Latins, étaient sortis les Romains¹⁴²⁹ :

Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, III, 19, 1

Quippe quum populus Romanus Etruscos, Latinos Sabinosque sibi miscuerit, et unum ex omnibus sanguinem ducat, corpus fecit ex membris, et ex omnibus unus est

« Le peuple romain étant un mélange d'Etrusques, de Latins et de Sabins, et tenant par le sang à tous ces peuples, a formé un seul corps avec ces différents membres et un tout avec ces éléments variés »¹⁴³⁰.

On note à nouveau que la comparaison de Florus de la composition ethnologique des Romains avec les différentes parties d'un seul corps humain est très proche de celle des éléments en apparence hétérogènes qui composent un arbre.

Le lieu du Comitium qui portait l'expression politique et judiciaire du peuple romain tout entier avait été, pour J. Cels-Saint-Hilaire, le lieu du premier accord conclu entre Sabins et Romains, « non loin du *sacellum* de *Cloacina*, en un lieu qui était alors devenu le Comitium ». Le Comitium qui longeait « la via Sacra [au pied du Capitole] qui, naguère, avait servi de séparation entre les deux peuples, était placé au coeur du nouvel espace civique »¹⁴³¹.

La proximité symbolique entre le Palatin et le Comitium fut réactivée par Auguste. Sa maison sur le Palatin était inséparable métaphoriquement de la « cabane » de Romulus. Cette « cabane » était étroitement liée au souvenir de l'enfance du héros depuis son sauvetage par la louve, sous le figuier palatin, en passant par le titre de Romulus de *princeps* et de *principatus*, premier citoyen jusqu'au titre de premier commandant en chef de tout le peuple romain. Auguste s'était paré des vertus de Romulus, *princeps* et *conductor*, ce qui lui avait permis de construire l'image d'une

¹⁴²⁷ *Romanorum uero populum a pastoribus esse ortum quis non dicit ? Quis Faustulum nescit pastorem fuisse nutricium qui Romulum et Remum educauit ?*, « D'autre part, qui ne s'accorde à dire que le peuple romain est issu de bergers ? Qui ignore que Faustulus, père nourricier de Romulus et de Rémus a été berger ? », Varron, *Economie rurale*, II, 1, 9, Trad. Ch. Guiraud, 1985, p. 16

¹⁴²⁸ Les historiens romains ont daté la fin de la monarchie en 509 av.J.-C., écrit J. Blänsdorf, mais les recherches historiques ont montré que la véritable constitution qui définissait les droits et devoirs du citoyen ne fut pas mise en place avant le milieu du V^e siècle av. J.-C., « Les théories de l'Etat Républicain », *Aere Perennius*, 2006, p. 39

¹⁴²⁹ Selon J. Cels-Saint-Hilaire, le peuple romain émanait de l'unification des Sabins de Titus Tatius avec les Romains de Romulus et celle des deux populations de Rome et d'Albe, en vertu d'un traité passé aux *fossae Cluiliae*, qui sanctionnaient la naissance d'une même communauté civique, Cels-Saint-Hilaire, *La République des tribus*, 1995, p. 107

¹⁴³⁰ Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, III, 19, 1, Trad. P. Hainselin, H. Watelet, Ed. Gargnier, Paris, 1932, p. 461

¹⁴³¹ Cels-Saint-Hilaire, *La République des tribus*, 1995, p. 107 ; J. Cels-Saint-Hilaire cependant ajoute que si les citoyens romains ne formaient en théorie qu'un seul peuple, dès la royauté de Romulus, ils étaient séparés en deux catégories : les « patrons » qui exerçaient le pouvoir, et les « clients » qui représentaient la plus grande partie de la population et qui intervenaient dans le secteur productif, *La République des tribus*, 1995, p. 747 ; J. Cels-Saint-Hilaire avec C. février, expliquent par ailleurs que, selon la tradition, les curies au nombre de trente établies par Romulus et prises dans les trois tribus primitives, tiraient leur nom soit d'un toponyme, soit de celui d'une famille et que le patriarcat, issu de ces curies qui constituaient le sénat de la Rome royale, avaient très rapidement affirmé son emprise sur le reste du peuple romain, *Dialogues d'histoire ancienne*, 1979, p. 103

forme de gouvernement idéalisée¹⁴³² qu'il opposait au *regnum* tyrannique de Romulus¹⁴³³.

La Grèce a aussi fourni des exemples de l'impossibilité de séparer la terre de fondation d'une cité et d'un premier rassemblement d'hommes. Il y a une continuité, en Grèce comme à Rome, entre l'origine pastorale de la terre et son devenir de lieu de civilisation que la fondation d'une cité avait instaurée. Ainsi, pour J. Duchemin, la nature ancienne d'Apollon d'être un pasteur, un gardien et un conducteur de troupeaux n'était pas séparable de son installation à Delphes et de son rôle dans l'organisation des campements humains.

Dans la narration des actes et des rôles d'Apollon qu'avait faite Callimaque, le poète avait mis en relief le rôle du dieu « dont la voix, fondatrice de cités a fait naître les empires des hommes », selon les propos de J. Duchemin¹⁴³⁴ :

Callimaque, « Hymne à Apollon », 55-64

Φοῖβω δ' ἐσπόμενοι πόλιας διεμετρήσαντο / ἄνθρωποι· Φοῖβος γὰρ αἰεὶ πολίεσσι φιληδεῖ / κτιζομένης', αὐτὸς δὲ θεμεΐλια Φοῖβος ὑφαίνει. / τετραέτης τὰ πρῶτα θεμεΐλια Φοῖβος ἔπηξε / καλῆ ἐν Ὀρτυγίῃ περιηγέος ἐγγύθι λίμνης. / Ἄρτεμις ἀγρώσσουσα καρῆατα συνεχῆς αἰγῶν / Κυνθιάδων φορέεσκεν, ὁ δ' ἔπλεκε βωμὸν Ἀπόλλων, / δείματο μὲν κεράεσσιν ἐδέθλια, πῆξε δὲ βωμὸν / ἐκ κεράων, κεραοὺς δὲ πέριξ ὑπεβάλλετο τοίχους. / ὦδ' ἔμαθεν τὰ πρῶτα θεμεΐλια Φοῖβος ἐγείρειν. / Φοῖβος καὶ βαθύγειον ἐμὴν πόλιν ἔφρασε Βάττω / καὶ Λιβύην ἐσίοντι κόραξ ἠγήσατο λαῶ, / δεξιὸς οἰκιστῆρι, καὶ ὤμοσε τείχεα δώσειν

« C'est sur les pas de Phoibos qu'on trace l'enceinte des cités ; Phoibos se plaît à leur établissement et sa main en bâtit les fondements. Dieu de quatre ans, il fit pour la première fois tel ajustement dans la belle Ortygie [Délос] près du lac arrondi. Artémis en chasse amassait têtes sur têtes des chèvres du Cynthe ; Apollon en arrangeait un autel. De cornes il en fit la base ; de cornes il en ajusta la tale ; tout autour des parois furent des cornes. Telle fut sa première école à bâtir les cités. Phoibos encore à Battos désigna ma ville au sol fécond, guida, corbeau divin, à la droite du chef, l'entrée de son peuple en Libye et fit promesse de remettre un jour ces murailles aux mains de nos rois »¹⁴³⁵.

¹⁴³² Dans les faits, sous couvert d'une doctrine philosophique qui prônait la sagesse et la modération d'une sorte de monarchie, c'était l'omnipotence d'Auguste qui avait été à l'œuvre, Lyasse, *Le Principat et son fondateur. L'utilisation de la référence à Auguste de Tibère à Trajan*, 2008, p. 69

¹⁴³³ Cicéron écrivait à ce sujet, *quis uero diuitiorem quemquam putet quam eum cui nihil desit quod quidem natura desideret, aut potentiorum quam illum qui omnia quae expetat consequatur, aut beatiorem quam qui sit omni perturbatione animi liberatus, aut firmiore fortuna quam qui ea possideat quae secum ut aiunt uel e naufragio possit eferre? quod autem imperium, qui magistratus, quod regnum potest esse praestantius, quam despicientem omnia humana et inferiora sapientia ducentem nihil umquam nisi sempiternum et diuinum animo uolutare? cui persuasum sit appellari ceteros homines, esse solos eos qui essent politi propriis humanitatis artibus?* « Peut-il exister un commandement, une magistrature, une royauté qui l'emportent sur ceux que l'homme, qui, dédaigneux de tous les biens humains, parce qu'il les considère comme inférieurs à la sagesse, ne pense qu'aux choses éternelles et divines et qui est convaincu que, si les autres sont appelés du nom d'hommes, seuls sont réellement des hommes ceux qui ont embelli leur esprit grâce aux disciplines qui sont le privilège de l'humanité. », Cicéron, *De la République*, I, 17, 28, 141, Trad. E. Bréguet, (1980), 1989, p. 215,

¹⁴³⁴ Duchemin, *La houlette et la lyre*, 1960, p. 237-238 ; Cit. Pindare, *Phytiques*, IX, 1-8

¹⁴³⁵ Callimaque, « Hymne à Apollon », 55-64, Trad. E. Cahen, (1925), 1972, p. 226

2- La *Ficus Ruminalis* des *anaglypha*

2 – 1 - Le contexte historique

Les trois fonctions, religieuse, politique et sociale symbolisées aux yeux des Romains par la *Ficus Ruminalis* du Comitium étaient mises en image sur les *anaglypha Traiani*. Alors que le figuier avait disparu au temps de Trajan¹⁴³⁶, pour M. Torelli et pour F. Coarelli, le figuier représenté sur les *anaglypha* prenait la valeur symbolique de la mémoire de Rome et sa fuguration sur les reliefs mettait en évidence les bienfaits du gouvernement Trajan. L'empereur qui se réclamait d'Auguste¹⁴³⁷ avait exalté les mêmes idéaux que son prédécesseur, ceux d'un chef de guerre qui avait su, par ses victoires, ramener la paix à Rome¹⁴³⁸. L'érection des deux balustrades de marbre ornées de bas-reliefs, placées primitivement le long des rostres sur le Forum¹⁴³⁹, avait été justifiée par l'importance des distributions d'argent et de vivres de Trajan, selon Ch. Huelsen. Ces distributions constituaient, pour E. Cizek, « l'une des mesures des plus significatives de la pratique politique de Trajan » et furent, estime l'historien, supérieures même à celles qu'avait pratiquées Domitien¹⁴⁴⁰.

La première représentation des deux bas-reliefs des balustrades, dite des *alimenta*¹⁴⁴¹, fut identifiée comme une allusion aux distributions alimentaires de l'empereur. Sur les *alimenta*, l'empereur, suivi de sa suite, est debout sur les rostres¹⁴⁴². Au centre du bas-relief, Trajan, assis sur une chaise curule et entouré par des licteurs au milieu la foule, reçoit les honneurs de l'Italie personnifiée par une femme portant un enfant. Derrière l'empereur, le figuier du Comitium et un personnage debout sur un podium identifié comme étant la figure de Marsyas.

¹⁴³⁶ Tacite montrait comment, encore au temps de Néron, la *Ficus Ruminalis* faisait l'objet de soins attentifs, *Eodem anno Ruminalem arborem in comitio, quae octingentos et triginta ante annos Remi Romulique infantiam texerat, mortuis ramalibus et arescente trunco deminutam prodigii loco habitum est, donec in novos fetus reuiuisceret*, » La même année, le figuier Ruminal, dressé sur le Comitium, qui, plus de huit cent trente ans auparavant, avait abrité l'enfance de Rémus et de Romulus, subit, en perdant ses branches et en se déesséchant du tronc, une décrépitude qui passa pour un mauvais présage, jusqu'à ce que la poussée de nouveaux rejetons le fit reverdir » Tacite, *Annales*, XIII,58, Trad. P. Wuilleumier, (1978), 1990, p. 60

¹⁴³⁷ Tacite, dans un de ses textes, qui retraçait le règne de Trajan, montrait la continuité philosophique qui avait lié le gouvernement des grands empereurs depuis Auguste, *Sed apud priores ut agere digna memoratu primum magisque in aperto erat, ita celeberrimus quisque ingenio ad prodendam uirtutis memoriam sine gratia aut ambitione bonae tantum conscientiae pretio ducebantur*, « Mais chez nos devanciers, de même qu'on était porté aux actions mémorables et qu'un champ plus libre leur était ouvert, on voyait aussi les plus célèbres génies incités à commémorer le mérite sans partialité ni vue intéressée, pour le seul plaisir de bien faire », *Vie d'Agricola*, 1, 2, Trad. E. De Saint-Denis, (1942), 1985, p. 1

¹⁴³⁸ M. Torelli, *Typology and Structure of Roman Historical Reliefs*, 1982, p. 90-95 ; F. Coarelli, *Il foro romano. Periodo Repubblicano e Augusteo*, 1992, p. 34

¹⁴³⁹ Huelsen, *Le forum romain*, 1906, p. 100

¹⁴⁴⁰ Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 249

¹⁴⁴¹ S'il est nécessaire de distinguer les *frumentationes*, des distributions gratuites destinées aux enfants nécessiteux de la seule ville de Rome, des *alimenta* destinées aux enfants des parents pauvres des villes italiennes, dans notre analyse nous regrouperont les deux distributions sous le seul terme d'*alimenta* ; voir S.Mrozek, *Les distributions d'argent et de nourriture dans les villes italiennes du Haut-Empire romain*, Ed.Latomus, Bruxelles, 1987

¹⁴⁴² Seston, « anaglypha Trajani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 166

Sur la seconde représentation, dite du brûlement des dettes, est figuré Hadrien qui est assis sur une chaise posée sur les rostres et qui donne l'ordre à des fonctionnaires de brûler les tablettes qu'ils entassent et sur lesquelles étaient inscrites les reconnaissances de dettes. Face à l'empereur, est représenté le même groupe de Marsyas et du figuier. Contrairement à l'identification de Trajan sur les *alimenta* qui n'a pas fait l'objet de polémiques, celle de l'empereur du brûlement des dettes a soulevé davantage d'interrogations. La reconnaissance de la figure d'Hadrien s'est faite sur l'étude de l'importance des gestes de munificence de Trajan, notamment en matière de fiscalité. Selon E. Cizek, contrairement à ce que suggéraient les *anaglypha traiani*, Trajan avait pratiqué une politique fiscale traditionnaliste, préférant davantage privilégier l'administration centrale et protéger les intérêts du Trésor¹⁴⁴³. En revanche, l'érection spécifique d'un bas-relief en mémoire d'Hadrien, celui de brûlement des dettes, s'explique, selon W. Seston, par l'importance de ses exonérations des anciennes dettes, alors que les exonérations fiscales pratiquées par Trajan, notamment envers les populations des provinces et sur les droits de succession, ne justifiaient pas leurs représentations sur un bas-relief. Cette considération permettait à W. Seston de dater les deux balustrades vers 118. La présence de Trajan s'expliquait par l'image qu'Hadrien avait voulu donner de sa politique de continuateur des bienfaits dont Trajan avait fait bénéficier le peuple. Hadrien, en même temps rendait hommage à Trajan en représentant ses distributions publiques, notamment pour les plus pauvres, qui avaient pris la forme d'espèces, de vivres ou de congiaires, accordées à l'occasion de ses triomphes¹⁴⁴⁴.

2 – 2 - La lecture visuelle par les Romains de la *Ficus Ruminalis* des *anaglypha*

Alors que, sur les reliefs, W. Seston reconnaissait deux empereurs Trajan et Hadrien, les deux figures étaient reliées par deux autres, identiques, celle de la statue de Marsyas et celle d'un figuier. Sur les deux bas-reliefs, placés en vis-à-vis par rapport à chaque empereur, Marsyas, nu, debout, juché sur un podium, porte une outre sur l'épaule, et, derrière lui, se dresse un figuier dont le feuillage cache de nombreuses figures.

W. Seston et Ch. Huelsen ont donné deux visions de la situation primitive des *anaglypha Traiani*. Ch. Huelsen situait les deux reliefs au côté sud du Comitium en face de la curie sur la plateforme des rostres dont ils formaient une sorte de balustrade, ce qui plaçait Marsyas et le figuier à droite sur le relief des *alimenta* et à gauche sur le relief du brûlement des dettes¹⁴⁴⁵. En revanche, W. Seston plaçait primitivement les balustrades encadrées dans les murs d'une petite enceinte à l'endroit du Forum où se dressait la statue de Marsyas près du tribunal des prêteurs et où étaient également plantés un figuier¹⁴⁴⁶, un olivier¹⁴⁴⁷ et un cep de vigne¹⁴⁴⁸.

¹⁴⁴³ Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 240-241 ; pour E. Cizek, les prodigalités de l'empereur pour l'organisation de jeux, des congiaires, de ses constructions comme pour les *alimenta*, avaient obligé Trajan à pratiquer une politique fiscale qui conservait intact la hiérarchie des privilèges fiscaux, même si au retour de la guerre contre les Daces, le trésor public bénéficiait d'un énorme butin d'or et d'argent, p. 260-261

¹⁴⁴⁴ Seston, « anaglypha Traiani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 162, 164

¹⁴⁴⁵ Huelsen, *Le forum romain*, 1906, p. 103

¹⁴⁴⁶ Pline donnait comme légitimité à la présence des trois arbres sacrés des événements remarquables qui avaient façonné l'histoire de Rome comme le figuier attaché à l'histoire d'Attus Naevius, *eadem fortuito satu uiuit in medio foro, qua sidentia imperii fundamenta ostento fatali Curtius maximis bonis, hoc est uirtute ac pietate ac morte praeclara, expleuerat. aequae fortuita eodem loco est uitis atque olea, umbrae gratia sedulitate plebeia satae*,

La position des empereurs sur les bas reliefs et les bas reliefs eux-mêmes, qui influait sur le sens de la vision des Romains, ne conditionnait pas la vision du figuier et de Marsyas qui ne forment qu'un seul groupe au centre des deux bas-reliefs réunis.

La présence du figuier tenait à l'hommage mémoriel que les Romains rendaient aux figuiers remarquables qui avaient jalonné leur histoire depuis la fondation de Rome. Ainsi la légende et la topographie¹⁴⁴⁹ se combinaient pour donner du figuier du Lupercal, de la *Ficus Ruminalis* et du figuier, associé à la statue de Marsyas et contigu aux trois arbres sacrés devant le Comitium, l'image d'une seule unité symbolique de la mémoire de la République¹⁴⁵⁰.

ara inde sublata gladiatorio munere Diui Iuli, quod nouissime pugnauit in foro, « Un autre figuier, né fortuitement, s'élève au milieu du Forum, là où se produisit aux bases même de l'Empire, présage funeste, un affaissement de terrain que Curtius combla avec les biens les plus précieux, c'est-à-dire la vertu, la piété et une mort glorieuse. On trouve au même endroit une vigne poussée aussi par hasard et un olivier planté pour son ombre par les soins du peuple, quand on ota l'autel qui s'y dressait lors des derniers jeux de gladiateurs donnés par le divin Jules sur le Forum », *Histoire naturelle*, XV, 20, 5, 78, Trad. J. André, 1960, p. 46 ; c'était au même endroit qu'avaient été enterrées les foudres pour la première fois, aux dires de Pline, *Colitur ficus arbor in foro ipso ac comitio Romae nata, sacra fulguribus ibi conditis*, « On vénère un figuier poussé à Rome sur le Forum même dans le Comitium parce qu'en ce lieu furent enterrées rituellement les foudres *Histoire Naturelle*, XV, 20, 77, Trad. J. André, 1960, p. 45 ; voir aussi M. Torelli, *Typology and Structure of Roman Historical Reliefs*, 1982, p 90

¹⁴⁴⁷ Pline qui mettait en avant le caractère persistant des feuilles de l'olivier peut s'expliquer comme l'image de la permanence des tensions entre la plèbe et les patriciens qui entraient dans le fonctionnement normal de la République. En Grande Grèce également les feuilles d'olivier avaient servi à l'expression démocratique ; à Syracuse la coutume de l'ostracisme qui correspondait à une forme d'exil infligée par les Athéniens à tout citoyen qu'ils soupçonnaient d'avoir des visées malveillantes ou tyranniques et qui aurait été fondée par Thésée, était pratiquée, au moyen d'une feuille d'olivier aux dires de Diodore, *παρά γὰρ Ἀθηναίους ἕκαστον τῶν πολιτῶν ἔδει γράφειν εἰς ὄστρακον τοῦνομα τοῦ δοκοῦντος μάλιστα δύνασθαι τυραννεῖν τῶν πολιτῶν, παρά δὲ τοῖς Συρακοσίοις εἰς πέταλον ἐλαίας γράφεσθαι τὸν δυνατώτατον τῶν πολιτῶν, διαριθμηθέντων δὲ τῶν πετάλων τὸν πλεῖστα πέταλα λαβόντα φεύγειν πενταετὴ χρόνον.*, « Chez les Athéniens, en effet, chaque citoyen devait écrire sur un tesson d'argile (ostrakon) le nom de celui d'entre eux qui lui semblait être le plus à même d'exercer un pouvoir tyrannique sur ses concitoyens ; chez les Syracusains, c'est une feuille d'olivier (*pétalon*) que devait être inscrit le nom du citoyen le plus puissant ; puis on faisait le compte des feuilles et celui qui était sur le plus grand nombre de feuilles devait quitter le pays pendant cinq ans », Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XI, 87, 1, 10, Trad. J. Haillet, 2001, p. 111 ; pour J. Carcopino, Thésée avait été lui-même victime d'une mesure d'ostracisme, Carcopino, *L'ostracisme athénien*, 1935, p. 5, 14 ; cit. Isocrate, *Panathénaïque*, 50, 128-129

¹⁴⁴⁸ Seston, « Anaglypha Trajani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 176 ; Le cep de vigne faisait partie des productions les plus développées par les agriculteurs et sa présence sur le Comitium rappelait l'importance de sa culture avec celle du blé dans l'alimentation et l'économie rurale, place que Varron reconnaissait en associant la vigne au terme *fundus*, *Fundus : ager quod uidebatur pecudum ac pecuniae esse fundamentum, fundus dictus ; aut quod fundit quotquotannis multa. Vineta ac uineae a uite multa. Vitis a uino, id a ui; hinc uindemia, quod est uinidemia aut uitidemia.* « *Fundus* (fonds de terre) dérive de *fundamentum* (fondement), parce qu'un champ est, en quelque sorte, un fondement de bestiaux et d'argent; ou bien de *fundere* (répandre, produire), parce qu'il produit beaucoup de fruits annuellement. *Vineta* et *uineae*, vignobles, dérivent de *uitis* (vigne) et *multa* (abondantes), *uitis* (vigne), de *uinum* (vin), qui dérive de *uis* (violence) ; et de là, *uindimonia* (vendange), de *demere* (ôter, cueillir), et de *uitis* », Varron, *De la langue latine*, V, 6, 37, Trad. M. Nisard, 1850, p. 483

¹⁴⁴⁹ M. Torelli observait qu'il était impossible de voir simultanément la statue de Marsyas et les trois arbres sacrés sur le Forum et de les considérer comme une seule unité topographique, M. Torelli, *Typology and Structure of Roman Historical Reliefs*, Ed. Univ. of Michigan Press, 1982, p. 108-109

¹⁴⁵⁰ F. Coarelli va dans ce même sens d'une unité symbolique, écrit « la prossimatà della statua [Marsyas] a quella dell'augure per eccellenza, Atto Navio, e alla ficus Navia (testimoniata dai plutei traiani) assume così tutto il suo significato », *Il foro romano. Periodo Repubblicano e Augusteo*, 1992, p. 118 ; ces valeurs symboliques politiques avaient été remarqués par Pline qui localisait la statue d'Attus Naevius devant la curie, Pline, *Histoire Naturelle*, XXXIV, 11, 21 et par Tite-Live qui précisait que la statue se trouvait à la gauche du Sénat et commémorait l'acte fabuleux du devin qui avait fendu une pierre avec un rasoir et qui avait convaincu Romulus de sa supériorité, Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 36, 5, *Statua Atti capite uelato, quo in loco res acta est, in comitio in gradibus ipsis ad laeuam curiae fuit; cotem quoque eodem loco sitam fuisse memorant, ut esset ad posteros miraculi eius monumentum*, « il y avait jadis une statue d'Attus la tête voilée sur l'emplacement du miracle dans le Comitium, sur les marches mêmes de la Curie, du côté gauche. La pierre aussi, dit-on, fut placée au même endroit pour rappeler le miracle à la postérité », Trad. G. Baillet, (1940), 1997, p. 61

F. Coarelli relie le besoin constant qu'avait l'Etat de valoriser sa politique, quelle que fut l'époque, par le biais d'une proximité topographique et visuelle dont rendait compte la *Ficus Ruminalis*. La représentation de la *Ficus Ruminalis* sur les *anaglypha* reprenait les symboles contenus dans la situation de la *Ficus Ruminalis* près du tribunal des prêteurs, de la statue d'Attus Naeuius, de la statue de Marsyas dans le secteur nord-ouest du Comitium et du groupe statuaire des jumeaux¹⁴⁵¹.

3 - La *Ficus Ruminalis* et Marsyas, deux figures de la liberté du peuple

La figure de Marsyas et la *Ficus* des *anaglypha* qui en était inséparable, ne constituaient pas seulement, pour W. Seston, de simples repères topographiques, mais les Romains voyaient dans le groupe une image de la liberté de l'ensemble du peuple, c'est-à-dire des hommes ayant la citoyenneté romaine¹⁴⁵². Cicéron définissait ce principe démocratique par l'expression *res publica, res populi*¹⁴⁵³. Servius faisait de Marsyas un ministre de Bacchus¹⁴⁵⁴ et un symbole de liberté qu'il justifiait par la présence des statues du Silène qui ornaient de nombreux forums¹⁴⁵⁵. La position du figuier contiguë à celle de Marsyas sur les deux reliefs amplifie la symbolique, personnifiée par le Silène, « des droits civils et politiques dont jouissaient les citoyens romains », selon l'expression de W. Seston¹⁴⁵⁶. S. Estienne fait justement remarquer que le figuier, contrairement à toute logique, n'est pas planté en terre mais sur le podium même où se tient Marsyas. Cette situation ne relevait donc pas d'un simple hommage à la figure de Marsyas et au figuier du Comitium mais conférait au groupe la valeur religieuse que revêtait la liberté civique qui rassemblait tout le peuple romain et la valeur commémorative du destin de Rome que notait déjà W. Seston¹⁴⁵⁷.

3 – 1 - Du figuier du Palatin au figuier des *anaglypha*, le sentiment d'un continuum

Le figuier des jumeaux au Palatin, antérieur à la fondation de Rome, avait été un élément précis sur lequel les Romains avaient bâti le sentiment de l'existence d'un

¹⁴⁵¹ Coarelli, *Il Foro Romano. Periodo Repubblicano et Augustoeo*, 1992, p. 33, 95

¹⁴⁵² Seston, « *anaglypha* Trajani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 167

¹⁴⁵³ *Est igitur, inquit Africanus, res publica res populi, populus autem non omnis hominum coetus quoquo modo congregatus, sed coetus multitudinis iuris consensu et utilitatis communione sociatus*, « Donc, reprit l'Africain la république c'est la chose du peuple : mais un peuple n'est pas un rassemblement quelconque de gens réunis n'importe comment c'est un rassemblement d'une multitude d'individus qui se sont associés en vertu d'un accord sur le droit et d'une communauté d'intérêts », Cicéron, *De la république*, I, 25, 39, Trad. E. Bréguet, (1980), 1989, p. 222.

¹⁴⁵⁴ A propos de la mort d'Orphée, Ovide donnait à Bacchus le nom de Lyaios, *Les métamorphoses*, XI, 67-69

¹⁴⁵⁵ *Patrique Lyaeo : dictus Lyacos λύχειος quod nimio uino membra soluantur. Qui ut supra diximus apte urbibus libertatis est deus ; unde etiam Marsyas eius minister, est in civitatibus in foro positus, libertatis indicium, qui erecta manu testatur nihil urbi deesse*, Servius, *Commentaires de l'Énéide*, IV, 58, 15, G. Thilo, ed. Leipzig, 1881, p. 473 ; *Similiter et Liber propter Marsyam, sicut supra dictum est ; merito et Apollo : nam et in arce coli solet, et muros Troianis instituit iure ergo in noua urbe is sacra fuit*, Servius, *Commentaires de l'Énéide*, IV, 58, 10, 474, G. Thilo, ed. Leipzig, 1881, p. 474

¹⁴⁵⁶ Seston, « *Anaglypha* Trajani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 168 ; Bacchus à qui il rendait compte, et était donc une donnée culturelle issue de la mythologie grecque, S. Estienne, « Statues des dieux isolées et lieux de Culte », *Cahiers du centre Gustave Glotz*, 1997, p. 95

¹⁴⁵⁷ Estienne, « Statues des dieux isolées et lieux de Culte », *Cahiers du centre Gustave Glotz*, 1997, p. 91

*initium*¹⁴⁵⁸, d'un « commencement », dans leur histoire, écrit G. Guillaume-Coirier. Cette « entrée » avait procuré à Rome un sentiment de sécurité¹⁴⁵⁹. Pour garantir la pérennité des structures et leurs influences dont Rome se prévalait, l'Etat devait répondre aux exigences d'une forme de constitution dont la meilleure expression, défendue par Cicéron, était celle qui permettait à Rome de conserver collectivement la conscience de son unité. Cette constitution idéale reposait sur les rapports entre le pouvoir, l'autorité, les vertus qui y étaient rattachées et la liberté du peuple qui devait être garantie :

Cicéron, *De la République*, II, 33, 7

id enim tenetote quod initio dixi, nisi aequabilis haec in ciuitate compensatio sit et iuris et officii et muneris, ut et potestatis satis in magistratibus et auctoritatis in principum consilio et libertatis in populo sit, non posse hunc incommutabilem rei publicae conseruari statum.

« Retenez en effet, ce que j'ai dit en commençant : s'il n'y a pas, dans la cité, un juste équilibre des droits, des obligations et des fonctions, si les magistrats n'ont pas assez de pouvoir, le conseil des premiers citoyens pas assez d'autorité et le peuple pas assez de liberté, il est impossible que cette constitution subsiste sans bouleversement»¹⁴⁶⁰.

Depuis la fondation de la cité et la légende du figuier des bords du Tibre jusqu'à la représentation de la *Ficus Ruminalis* sur les *anaglypha*, les écrits, la rhétorique et les représentations avaient toujours exprimé une absence de rupture dans la légitimité historique et politique de Rome. Pour C. Dulière, cette argumentation romaine reposait sur le rattachement artificiel de la grotte du Lupercal à l'allaitement des jumeaux, qu'avait abrité le figuier du Palatin, tout comme celui du transfert miraculeux du figuier du Lupercal au Comitium. Mais ce lien fabriqué ancrerait les lieux et les figuiers dans l'histoire romaine et donnait à Rome l'idée de l'efficacité continue de la puissance publique dont les *anaglypha* étaient le symbole¹⁴⁶¹. Les *anaglypha Traiani* qui représentaient la réalité pérenne d'un état, dirigé démocratiquement par le peuple, étaient une démonstration des vertus romaines de piété, de loyauté, de dévouement envers les dieux. Ainsi la présence de la *Ficus Ruminalis* sur les *anaglypha*, celle qui poussait au Comitium, unie à Marsyas, était une nouvelle consécration faite par Hadrien, d'une *lustratio*, qui reconnaissait la valeur religieuse de la liberté des citoyens dont W. Seston voyait un indice dans la représentation au dos des balustrades d'un *suouetaurilia*¹⁴⁶².

3 – 2 - La dialectique politique entre la *Ficus Ruminalis* et le bon gouvernement de Trajan

La présence divine sur les *anaglypha Traiani* se manifeste aussi par la présence sous-jacente d'Apollon dans le groupe du silène et de la *Ficus Ruminalis*, le dieux

¹⁴⁵⁸ A l'article « Eo », parmi ses nombreux dérivés, A. Ernout et A. Meillet citaient *ineo*, « aller dans, commencer », d'où *initium*, « le commencement, le début l'origine, *Dictionnaire étymologique de la langue latin*, (1959), 1979, p. 198

¹⁴⁵⁹ Guillaume-Coirier, « croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992, p. 348

¹⁴⁶⁰ Cicéron, *De la République*, II, 33, 57, 7, Trad. E. Bréguet, (1980), 2000, p. 39

¹⁴⁶¹ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 10, 59

¹⁴⁶² Seston, « anaglypha Traiani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 17'

intervant dans la légende de Marsyas. Selon la version légendaire traditionnelle, Marsyas, un silène phrygien fils d'Olympos¹⁴⁶³, qui avait trouvé la « flûte » jetée par Athéna sous prétexte que le jeu de l'instrument déformait son visage, sûr de la beauté de la mélodie qu'il tirait de son instrument, avait osé défier Apollon à la cour de Midas. Apollon, après avoir été une première fois vaincu, usa d'une ruse¹⁴⁶⁴ pour être déclaré vainqueur. Mais malgré d'avoir perdu face à un humain, le dieu fit écorcher Marsyas et sa dépouille, selon Nonnos, fut suspendue à un arbre :

Nonnos, *Dionysiaques*, 19, 312-320

« Pauvre fou ! Qui t'a appris à défier plus fort que toi ? Jadis, un autre silène empruntant un arrogant pipeau, dressa une nuque insolente et lança un défi à Phoïbos. Mais le dieu le dépouilla de sa peau velue en le suspendant à une branche et il en fit une outre animée : souvent au sommet de l'arbre ; souvent, au sommet de l'arbre le vent qui s'y engouffrait lui donnait forme à son image comme si le pâtre babillard chantait à nouveau. Et pris de pitié, Apollon Delphien le métamorphosa et en fit un fleuve à sa ressemblance. Ainsi s'appelle encore le cours sinueux du silène velu ; il disperse son clapotis à tous les vents, comme si le fleuve flûtait sans cesse sur des roseaux qui rappellent ceux d'autrefois »¹⁴⁶⁵.

Selon le pseudo-Apollodore, l'arbre qui, pour les auteurs anciens, avait été un des instruments du supplice du silène, n'était pas un figuier mais un pin :

pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, I, 4, 24, 2

ΡΑπέκτεινε δὲ Ἀπόλλων καὶ τὸν Ὀλύμπου παῖδα Μαρσύαν. Οὗτος γὰρ εὐρῶν αὐλοῦς, οὐς ἔρριπεν Ἀθηνᾶ διὰ τὸ τὴν ὄψιν αὐτῆς ποιεῖν ἄμορφον, ἦλθεν εἰς ἔριν περὶ μουσικῆς Ἀπόλλωνι. Συνθεμένων δὲ αὐτῶν ἵνα ὁ νικήσας ὁ βούλεται διαθῆ τὸν ἠττημένον, τῆς κρίσεως γινομένης τὴν κιθάραν στρέψας ἠγωνίζετο ὁ Ἀπόλλων, καὶ ταῦτὸ ποιεῖν ἐκέλευσε τὸν Μαρσύαν· τοῦ δὲ ἀδυνατοῦντος εὐρεθεὶς κρείσσων ὁ Ἀπόλλων, κρεμάσας τὸν Μαρσύαν ἐκ τινος ὑπερτενοῦς πίτυος, ἐκτεμὼν τὸ δέρμα οὕτως διέφθειρεν.

« Apollon tua aussi fils d'Olympos Marsyas ; Celui-ci en effet avait trouvé la flûte qu'Athéna avait jetée parce qu'elle déformait son visage, et il défia Apollon dans une joute musicale. Comme ils avaient convenu que le vainqueur disposerait à son gré du vaincu, Apollon au cours de l'épreuve, joua de la cithare à l'envers et invita Marsyas à en faire autant : il en fut incapable et

¹⁴⁶³ Olympos aurait été selon Diodore, le père éducateur de Zeus, *Bibliothèque historique*, III, 73,4, 10, « en outre, à ses côtés, il établit comme précepteur Olympos de qui Zeus reçut son éducation et, d'après lequel, il fut appelé Olympien après qu'il eut manifesté un mérite sans égal », Trad. B. Bommelear, 1989, p. 116 ; Platon faisait de Marsyas le maître d'Olympos, *Le banquet*, 215c, ἃ γὰρ Ὀλυμπος ἤλει, Μαρσύου λέγω, τούτου διδάξαντος — τὰ οὖν ἐκείνου ἐάντε ἀγαθὸς αὐλητῆς αὐλῆ ἐάντε φαύλη αὐλητῆς, μόνα κατέχεσθαι ποιεῖ καὶ δηλοῖ τοὺς τῶν θεῶν τε καὶ τελετῶν δεομένους διὰ τὸ θεῖα εἶναι, « En effet, ce que jouait Olympos, je dis moi, que c'était de Marsyas son maître. Et ses airs, qu'ils soient joués par un bon artiste ou par un pauvre joueur de flûte, sont seuls capables de nous saisir profondément et de révéler ceux qui ont besoin des dieux et des initiations car ces airs sont divins », Trad. P. Vicaire, (1989), 1992, p. 77

¹⁴⁶⁴ Apollon, selon les versions, aurait haussé le ton de sa cithare, ou ajouté sa voix à la mélodie de son instrument

¹⁴⁶⁵ Nonnos, *Dionysiaques*, 19, 312-320, Trad. J. Gerbeau, 1992, p. 126

Apollon, reconnu le meilleur suspendit Marsyas à un pin immense et le fit périr en l'écorchant »¹⁴⁶⁶.

C'était encore un pin qui servait de lieu du supplice dans une épigramme de l'*Anthologie grecque* :

« Epigrammes funéraires », « D'Archias de Mytilène », *Anthologie grecque*, VII, 696

« Tu te balances, ton corps de bête fouetté par les vents ; malheureux suspendu à un pin velu, tu te balances. Contre Phébus tu t'es dressé en une lutte inégale, Satyre, toi qui habitais les rocs élevés de Célènes. L'appel de ta flûte aux doux accents, nous, Nymphes, nous ne l'entendons plus, comme autrefois sur les montagnes de Phrygie »¹⁴⁶⁷.

Les auteurs anciens s'accordaient aussi sur la transformation en baudruche de la peau de Marsyas écorché. Platon utilisait le mot *ἀκρός*¹⁴⁶⁸, l'outre, pour décrire la peau du silène accrochée à un figuier ou un pin :

Platon, *Euthydème*, 285e-285d

Καὶ ὁ Κτήσιππος, ἐγὼ μὲν, ἔφη, καὶ αὐτός, ὦ Σώκρατες, ἔτοιμός εἰμι παρέχειν ἑμαυτὸν τοῖς ξένοις, καὶ ἐὰν βούλωνται δέρειν ἔτι μᾶλλον ἢ νῦν δέρουσιν, εἴ μοι ἢ δορὰ μὴ εἰς ἀσκὸν τελευτήσῃ, ὥσπερ ἢ τοῦ Μαρσύου, ἀλλ' εἰς ἀρετήν.

« Là-dessus Ctésippe dit : « Moi aussi, Socrate, je suis prêt à me remettre aux mains des étrangers, même s'ils veulent m'écorcher encore plus qu'ils ne font en ce moment, à condition que ma peau se change finalement, non pas en outre comme celle de Marsyas, mais en vertu »¹⁴⁶⁹.

La dureté du martyr de Marsyas rappelait la nécessité d'un respect mutuel des citoyens et des dirigeants de l'Etat et de l'exercice bienveillant de ces derniers, que Cicéron s'efforçait de démontrer. Il devait y avoir un équilibre entre l'exercice par le peuple de sa liberté et l'*auctoritas* des patriciens auquel A. Ernout et A. Meillet donnaient le sens de « celui qui fonde », de « garant » des lois¹⁴⁷⁰ :

Cicéron, *Seconde action contre Verrès*, V, 63, 163, 1-2

O nomen dulce libertatis! o ius eximium nostrae civitatis! o lex Porcia legesque Semproniae! o grauitas desiderata et aliquando reddita plebi Romanae tribunicia potestas! Hucine tandem haec omnia reciderunt ut civis Romanus in

¹⁴⁶⁶ Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, I, 4, 24, 2, Trad. J.-C. Carrière, B. Massonier, 1991, p. 31

¹⁴⁶⁷ « Epigrammes funéraires », « D'Archias de Mytilène », *Anthologie grecque*, VII, 696, Trad. P. Waltz, 1941, p. 148 ; à propos de la cité de Célènes, Hérodote écrivait, *ὅς ἐξ αὐτῆς τῆς ἀγορῆς τῆς Κελαινέων ἀνατέλλων ἐς τὸν Μαϊανδρὸν ἐκδοῖ ἐν τῇ καὶ ὁ τοῦ Σιληνοῦ Μαρσύεω ἀσκός ἀνακρέμαται, τὸν ὑπὸ Φρυγῶν λόγος ἔχει ὑπὸ Ἀπόλλωνος ἐκδάρενα ἀνακρεμασθῆναι.* « A Célènes, ville de Phrygie, près des sources du Méandre, on voit suspendue la peau du silène Marsyas qui aux dires des Phrygiens fut écorché par Apollon », *Histoires*, VII, 26, 3, Trad. P. Waltz, 1941, p. 148

¹⁴⁶⁸ P. Chantraine donnait au mot *ἀκρός* le sens de « peau d'un animal écorché » ce qui dans le langage courant désignait l'outre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 124

¹⁴⁶⁹ Platon, *Euthydème*, 285c-285d, Trad. L. Méridier, 1931, p. 164

¹⁴⁷⁰ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 57

prouincia populi Romani, in oppido foederatorum, ab eo qui beneficio populi Romani fascis et securis haberet deligatus in foro uirgis caederetur ? Quid ? cum ignes ardentisque laminae ceterique cruciatus admouebantur, si te illius acerba imploratio et uox miserabilis non inhibebat, ne ciuium quidem Romanorum qui tum aderant fletu et gemitu maximo commouebare? In crucem tu agere ausus es quemquam qui se ciuem Romanum esse diceret ?

« Ô doux nom de liberté ! Privilège merveilleux de notre cité ! O loi Porcia ! Ô loi de Sempronius ! Ô pouvoir tribunicien fortement regretté et enfin rendu à la plèbe romaine ! Toutes ces garanties ont-elles donc abouti à ce qu'un citoyen romain, dans une province du peuple romain, dans une ville d'alliés, fût attaché et tailladé à coups de verges sur le Forum par celui qui tenait des suffrages du peuple romain les haches et les faisceaux ? Et quoi ! Lorsque les feux, les lamelles de fer rougies et tous les autres instruments de torture étaient appliqués, si l'invocation douloureuse de la victime et sa voix touchante ne te retenaient pas, n'étais-tu pas ému même par les pleurs et les gémissements multipliés des citoyens romains qui lors étaient présents ?»¹⁴⁷¹.

Trajan, par sa générosité envers le peuple, s'était comporté en bon père¹⁴⁷² de famille, ce dont les Romains en charge des responsabilités de l'Etat devaient faire preuve, et cette attitude, selon Pline Le Jeune, relevait de l'homme de bien, celui qui exerçait la *pietas* :

Pline le Jeune, *Panegyrique de Trajan*, 33, 1-2

Satis factum qua ciuium, qua sociorum utilitatibus. Visum est spectaculum inde non enerue, nec fluxum, nec quod animos uirorum molliret et frangeret, sed quod ad pulchra uulnera contemptumque mortis accenderet : quum in seruorum etiam noxiorumque corporibus amor laudis et cupido uictoriae cerneretur. Quam deinde in edendo liberalitatem, quam iustitiam exhibuit, omni affectione aut intactus, aut maior! Impetratum est, quod postulabatur: oblatum, quod non postulabatur

« Satisfaction avait été donnée aux besoins des citoyens comme à ceux des alliés. On put voir ensuite un spectacle qui n'énervait pas, qui n'amollissait pas, incapable de relâcher ou de dégrader les âmes viriles, mais propre à les enflammer pour les belles blessures et le mépris de la mort, en faisant paraître jusque dans des corps d'esclaves et de criminels l'amour de la gloire et le désir de la victoire. Par surcroît, celui qui donnait ces jeux, quelle libéralité n'a-t-il pas montrée, quel esprit de justice, inaccessible ou supérieur à toute passion ! On était exaucé quand on demandait, prévenu quand on ne demandait pas »¹⁴⁷³.

Dion Cassius prêtait à Trajan la même image de bon monarque qui cumulait les qualités attachées à la *libertas*, la *pietas*, la *concordia*, la *clementia* :

Dion Cassius, *Histoire romaine*, 68, 7,

¹⁴⁷¹ Cicéron, *Seconde action contre Verrès*, V, 63, 163, 1-2, Trad. G. Rabaud, 2002, p. 36

¹⁴⁷² Festus notait, *Liberales dicuntur non solum benigni sed etiam ingenuae formae homines, De verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, 108L, 20

¹⁴⁷³ Pline le Jeune, *Panegyrique de Trajan*, 33, 1, Trad. M. Durry, (1948), 1972, p. 123

Φιλούμενός τε οὖν ἐπ' αὐτοῖς μᾶλλον ἢ τιμώμενος ἔχαιρε, καὶ τῷ τε δήμῳ μετ' ἐπιεικείας
 συνενέμετο καὶ τῇ γερουσίᾳ σεμνοπρεπῶς ὠμίλει, ἀγαπητὸς μὲν πᾶσι, φοβερὸς δὲ μηδενὶ
 πλὴν πολεμίῳ ὦν. Καὶ γὰρ θήρας καὶ συμποσίων ἔργων τε καὶ βουλευμάτων σκωμμάτων
 τε συμμετείχε σφίσι, καὶ πολλάκις καὶ τέταρτος ὠχεῖτο, ἕς τε τὰς οἰκίας αὐτῶν καὶ ἄνευ γε
 φρουρᾶς ἔστιν ὦν ἐσιῶν εὐθυμεῖτο. Παιδείας μὲν γὰρ ἀκριβοῦς, ὅση ἐν λόγοις, οὐ μετέσχε,
 τό γε μὴν ἔργον αὐτῆς καὶ ἠπίστατο καὶ ἐποίει

« Il mettait de la douceur dans ses rapports avec le peuple, et de la dignité dans ses entretiens avec le sénat ; chéri de tous, et redoutable seulement aux ennemis. Il prenait part aux chasses des citoyens, à leurs festins, à leurs travaux et à leurs projets, comme aussi à leurs distractions ; souvent même il occupait la quatrième place dans leur litière, et il ne craignait pas d'entrer sans garde dans leur maison »¹⁴⁷⁴.

3 – 3 -Le figuier du Comitium, une tentative de représenter le peuple romain

De même qu'Auguste, Trajan n'avait pas pu ignorer une réalité plus crue qui affectait notamment les antagonismes entre les patriciens et les plébéiens, car, écrit E. Cizek, si Rome, au I^o siècle, avait décidé de faire coïncider l'*orbis Romanus* avec « tout le monde habité », les citoyens avaient le sentiment d'être enfermés dans un cadre étroit et rigide. L'opposition entre citoyens et non citoyens, *honestiores* et *humiliores* s'était transformée en celle de riches et de pauvres qui regroupaient les esclaves, mais aussi des hommes libres de condition modeste qu'ils fussent urbains ou habitants de petites propriétés agricoles soumises aux grandes propriétés foncières ». L'association de la *Ficus Ruminalis* et de Marsyas, champion de la *libertas* du peuple qui consistait au respect d'un cadre juridique (alors que les patriciens faisaient de la légalité juridique et de l'autorité religieuse l'équivalent de la *dignitas*), et dans le contexte de tension qui avait amené les Antonins à pratiquer une doctrine de gouvernement empreinte d'un « paternalisme absolutiste »¹⁴⁷⁵, prêtait aussi au figuier du Comitium la même valeur symbolique d'expression de la liberté.

Tite-Live suggérait que le figuier du Comitium représentait aussi les vexations auxquelles la plèbe était en but de la part des classes dirigeantes :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, VI, 37, 6

Qui crederent duobus nunc in locis sua uoluntate impertituros plebi honorem, qui octona loca tribunis militum creandis occupare soliti sint, et ad consulatum uiam fieri passuros, qui tribunatum saeptum tam diu habuerint ? Lege obtinendum esse quod comitiis per gratiam nequeat, et seponendum extra certamen alterum consulatum ad quem plebi sit aditus,

« Comment croire que, disposant de deux places, ces gens partageraient de leur plein gré cette magistrature avec la plèbe alors que, en ayant huit de tribuns militaires, ils avaient l'habitude de se saisir de toutes ? Et qu'ils

¹⁴⁷⁴ Dion Cassius, *Histoire romaine*, 68, 7, Trad. E. Gros, 1867 ; l'image de Trajan comme une sorte de bon père de famille est reflétée par le mot *oikia*, directement tiré du substantif οἶκος que P. Chantraine traduisait par « demeure, maison où l'on habite » mais aussi « patrie », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 781 p. 781

¹⁴⁷⁵ Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 73, 238, 289

souffriraient la percée vers le consulat alors que si longtemps ils avaient accumulé des obstacles devant le tribunat. C'est par une loi qu'il fallait obtenir ce que n'obtenaient pas par la bonne volonté les comices »¹⁴⁷⁶.

Les libéralités de Trajan ou d'Hadrien vis-à-vis de la plèbe avaient constitué pour de nombreux patriciens un argument palpable pour asseoir leur clientèle et faire carrière dans la magistrature, ce qui revenait, pour les annalistes, à contrôler autant que possible l'assemblée du peuple pour lequel les libéralités fiduciaires, qui figurent sur les deux bas-reliefs des *alimenta* et du brûlement des dettes, démontraient le souci, d'un Trajan par exemple, du bien-être des moins privilégiés. Les libéralités alimentaires, d'autant plus importantes qu'elles étaient destinées à la population la plus démunie¹⁴⁷⁷, étaient un moyen pour les empereurs, selon Suétone, d'assurer la protection des privilèges de la *nobilitas* qu'aux premiers temps de Rome les sessions de la plèbe avaient mis à mal :

Suétone, « vie de Claude », 18, 3

Artiore autem annona ob assiduas sterilitates detentus quondam medio foro a turba conuiciisque et simul fragminibus panis ita infestatus, ut aegre nec nisi postico euadere in Palatium ualuerit, nihil non excogitauit ad inuehentos etiam tempore hiberno commeatus.

« D'autre part, ayant un jour, pendant une disette causée par une série de mauvaises récoltes, été retenu en plein Forum par une foule qui l'accablait d'injures [César], mais aussi de croûtons de pain, de sorte qu'il put à grand 'peine rentrer au Palatium, et seulement par une porte de derrière, il imagina tous les mesures possibles pour faire arriver des convois de blé, même en hiver. »¹⁴⁷⁸.

Tacite avait noté toute l'ambiguïté de l'expression *populus Romanus*, un seul peuple romain, suivant que l'expression était employée par la classe dirigeante, même si son nombre était sans rapport avec sa richesse ou qu'elle s'appliquait à la plèbe, qualifiée par les termes *plebs* et *multitudo* et non par *populus* :

Tacite, *Annales*, XIII, 48

Isdem consulibus auditae Puteolanorum legationes, quas diuersas ordo plebs ad senatum miserant, illi uim multitudinis, hi magistratum et primi cuiusque auaritiam increpantes

« Sous les mêmes consuls, on donna audience aux délégations qu'avaient envoyées séparément au Sénat le conseil [des décurions] et la plèbe de Pouzzoles. Les uns dénonçaient les violences de la multitude, les autres la cupidité des magistrats et des premiers de la cité. »¹⁴⁷⁹.

¹⁴⁷⁶ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, VI, 37, 6, Trad. J. Bayet, 1966, p. 65

¹⁴⁷⁷ *Legata non ultra ciuilem modum, nisi quod opulo et plebi quadringentiens triciens quinquens, praetoriarum cohortium militibus singula nummum milia, (urbanis quingenos), legionariis aut cohortibus ciuium Romanorum trecenos nummos uiritim dedit*, « Ses legs ne dépassaient pas la moyenne de ceux des simples citoyens, si ce n'est qu'au peuple et à la plèbe il donnait quarante-trois millions cinq cent mille sesterces, mille à chaque soldat des cohortes prétoiriennes, cinq cents par tête aux cohortes urbaines, trois cents par homme soit aux légionnaires, soit aux cohortes de citoyens romains », Tacite, *Annales*, XIII, 48, Trad. P. Wuilleumier, (1978), 1990, p. 47

¹⁴⁷⁸ Suétone, « vie de Claude », 18, 3, Trad. H. Alloud, 1989, p. 127

¹⁴⁷⁹ Tacite, *Annales*, XIII, 48, Trad. P. Wuilleumier, (1978), 1990, p. 47

Denys avait déjà fait allusion aux abus de pouvoir des decemvirs sous le consulat d'Appius Claudius Caecus. Certains membres de leur collègue¹⁴⁸⁰ avaient été accusés de détourner les pouvoirs que leur avait donnés le peuple pour asseoir et affirmer leur pouvoir personnel :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, X, 13, 4, 548

Τὸ μὲν οὖν ἐκ τῶν ἀπόρων καὶ τῶν ταπεινῶν ταῖς τύχαις τοὺς πλείους φανῆναι τυραννικῆς κόλακας ἐξουσίας, τοῦ κοινοῦ συμφέροντος ἀλλαξαμένους τὰς αὐτῶν ὠφελείας, οὔτε παράδοξον οὔτ' ἀνέλπιστον ἦν· τὸ δὲ καὶ ἐκ τῶν πατρικίων εὐρεθῆναι συχνοὺς ἔχοντάς τι καὶ ἐπὶ πλοῦτῳ καὶ ἐπ' εὐγενείᾳ μέγα φρονεῖν τοὺς ὑπομένοντας συγκαταλύειν

« Il ne faut donc pas être surpris si la plupart des pauvres et les gens de médiocre fortune plus sensibles à leurs propres intérêts qu'au bien public, flattaient alors cette puissance tyrannique des décemvirs, on devait bien s'y attendre. Mais on aura peine à croire qu'un grand nombre de patriciens des plus distingués et par leurs richesses et par leur naissance, se soient livrés à eux pour opprimer la liberté de la patrie. C'était en effet devenir les ministres de ces tyrans »¹⁴⁸¹.

La position sur un même socle de Marsyas et du figuier, qui rendait le couple indissociable, teintait la *Ficus Ruminalis* des *anaglypha* de la même image de la contestation de la plèbe résolue à faire entendre ses droits légitimes. Cette vision était d'autant plus paradoxale que le figuier de Comitium était également, comme nous l'avons montré, la représentation de l'*imperium* de Romulus sanctifié par les augures qui faisait du héros le premier magistrat de Rome investi de la majesté du commandement suprême¹⁴⁸².

Mais, quoique représentés sur un même socle, le figuier et Marsyas apparaissent physiquement séparés contrairement à la légende qui supposait Marsyas pendu ou tout au moins attaché au figuier (ou au pin). Marsyas se présente debout l'outre sur l'épaule paraissant se moquer du châtement d'Apollon.

Dans *Le banquet*, Platon prêtait à Socrate et à Marsyas un même détachement, une même ironie :

Platon, *Le banquet*, 215b-215c

Καὶ φημι αὐτῷ εἰσκήναι αὐτὸν τῷ σατύρῳ τῷ Μαρσύᾳ. Ὅτι μὲν οὖν τό γε εἶδος ὁμοῖος εἶ τούτοις, ὡς Σώκρατες, οὐδ' αὐτὸς ἄν ποτε ἀμφισβητήσαις· ὡς δὲ καὶ τὰλλα εἰσκάς, μετὰ τοῦτο ἄκουε. Ὑβριστῆς εἶ· ἢ οὐ; ἐὰν γὰρ μὴ ὁμολογήης, μάρτυρας παρέξομαι. Ἄλλ' οὐκ αὐλητῆς; πολὺ γε θαυμασιώτερος ἐκείνου. ὁ μὲν γε δι' ὀργάνων ἐκλήλει τοὺς ἀνθρώπους τῇ ἀπὸ τοῦ στόματος δυνάμει, καὶ ἔτι νυνὶ ὅς ἄν τὰ ἐκείνου αὐλητῆ

¹⁴⁸⁰ Selon la tradition avait été créée par Tarquin le Superbe chargé de doter Rome d'une législation du droit privé dont l'ensemble était connu sous le nom de loi des XII Tables ; voir A. Magdelain, *De la royauté et du droit de Romulus à Sabinus*, Ed. « L'ERMA » di Bretschneider, Rome, 1995

¹⁴⁸¹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, X, 13, 4, 548 ; Trad.M. Levy, 2005

¹⁴⁸² [Scipion haranguait les soldats rebelles en ces termes], *Ciues ? Qui a patria uestra descistis. an milites ? qui imperium auspiciumque abnuistis, sacramenti religionem rupistis*, « Compatriotes ? Vous qui vous être détachés de votre patrie ; soldats ? Vous qui avez dit non à l'autorité militaire et au droit d'auspices, vous qui avez rompu le lien sacré du serment », Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, XXVIII, 27, 4, Trad. P. Jal, 1995, p. 57

« Je déclare ensuite qu'il a l'air du satyre Marsyas Une chose est certaine : de figure, tu es leur pareil, Socrate : toi-même tu ne le contesterais pas. Quant aux autres ressemblances, eh bien, écoute à présent. Tu es un être insolent, n'est-ce pas ? Si tu ne le reconnais pas, je produirai des témoins. Mais, dira-t-on tu n'es pas joueur de flûte ? Si, et bien plus merveilleux que Marsyas »¹⁴⁸³.

Pour C. Dulière, Marsyas avec l'outre sur l'épaule n'était pas seulement, selon l'opinion qui avait prévalu¹⁴⁸⁴, un *indicium libertatis*¹⁴⁸⁵ des Romains défavorisés, mais le symbole de la liberté en général, de la capacité à « l'expression, la prétention à l'indépendance »¹⁴⁸⁶.

La séparation de Marsyas et du figuier, pourtant instrument de son supplice, se prête à deux interprétations.

Marsyas, l'outre sur l'épaule, était le témoin de la clémence de Trajan¹⁴⁸⁷ et, à ce titre, ne pouvait pas apparaître sous la forme d'un corps supplicié comme Ovide s'était complu à le décrire¹⁴⁸⁸. L'hommage posthume légendaire qu'accomplissait Apollon envers Marsyas, par la consécration de ses « flûtes »¹⁴⁸⁹, rendait compte de

¹⁴⁸³ Platon, *Le banquet*, 215b-215c, Trad. P. Vicaire, 1989, p. 77

¹⁴⁸⁴ J. Toutain, « Études sur l'organisation municipale du Haut-Empire », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 18, 1898, p. 141-16

¹⁴⁸⁵ Notamment les municipes ou les colonies avaient le privilège de pouvoir orner leur forum d'une statue de Marsyas, ce qui était pour elles un moyen d'affirmer la légitimité de leurs droits au même titre que Rome, J. Paoli, « Marsyas et le *ius italicum* », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 55, 1938, p. 114-115

¹⁴⁸⁶ Dulière, *Lupa romana*, 1979, p. 219

¹⁴⁸⁷ « Anaglypha Trajani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 167

¹⁴⁸⁸ *Sic ubi nescio quis Lycia de gente uirorum /rettulit exitium, satyri reminiscitur alter, /quem Tritoniaca Latous harundine uictum /adfecit poena. Quid me mihi detrahis ? Inquit ; /a ! piget, a ! non est clamabat 'tibia tanti. / clamanti cutis est summos direpta per artus, / nec quicquam nisi uulnus erat; cruor undique manat, / detectique patent nerui, trepidaque sine ulla / pelle micant uenae; salientia uiscera possis /et perlucentes numerare in pectore fibras. /illum ruricolae, siluarum numina, fauni /et satyri fratres et tunc quoque carus Olympus / et nymphae flerunt, et quisquis montibus illis / lanigerosque greges armentaue bucera pauit. /fertilis inmaduit madefactaque terra caducas / concepit lacrimas ac uenis perbibit imis ; /quas ubi fecit aquam, uacuas emisit in auras. /inde petens rapidus ripis decliuibus aequor / Marsya nomen habet, Phrygiae liquidissimus amnis. /Talibus extemplo redit ad praesentia dictis/Vulgus et extinctum com stirpe Amphiona luget, « Lorsque le conteur, dont j'ignore le nom, eut rapporté en ces termes la triste fin des paysans lyciens, un autre rappela le châtement infligé par le fils de Latone au satyre qu'il avait vaincu dans le combat de la flûte due à la déesse du Triton : « Pourquoi m'arraches-tu à moi-même ? demandait celui-ci. Et il criait « A quel est mon repentir ! Ah, une flûte ne vaut pas d'être payée si cher ! » En dépit de ses cris, la peau lui fut arrachée sur toute la surface de son corps ; il n'était plus qu'une plaie : son sang coule de toutes parts ; ses muscles mis à nu apparaissent au jour ; un mouvement convulsif fait tressaillir se veines dépouillées de la peau ; on pourrait compter ses viscères palpitants et les fibres que la lumière vient éclairer dans la poitrine. Les Faunes rustiques, divinités des bois, les satyres, ses frères, Olympus, qui, même à ce moment, lui est encore cher, et les nymphes de pleurèrent et, avec eux tous les bergers qui sur ces montagnes faisaient paître les bêtes à laine et les troupeaux de bœufs. Leur larmes en tombant, baignèrent la terre fertile, elle les recueillit dans son sein et s'en abreuva jusqu'au fond de ses veines ; puis les ayant changées en eau, elle les renvoya vers les libres espaces de l'air. Ainsi est né un fleuve qui va, entre les pentes de ses rives, se jeter dans la mer orageuse ; c'est celui qu'on nomme le Marsyas, le plus limpide de la Phrygie », Ovide, *Métamorphoses*, VI, 382-402, Trad. G. Lafaye, (1928), 1989, p. 15*

¹⁴⁸⁹ Dans le texte d'Ovide (note *op. cit.*), le poète utilisait le mot *tibia*, mot qu'employait aussi Pline pour décrire les diverses sortes d'instruments à vent et les premières mélodies apparues ; Diodore, dans le texte suivant, avait utilisé *αὐλός*, que définissait P. Chantraine par « tuyau creux et allongé, instrument de musique, chalumeau avec une anche double battante » correspondant à « flûte » et *Αὐλός* par « pipeau, flûte », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq*), 1980, p. 140 ; *musicam Amphion, fistulam et monaulum Pan Mercuri, obliquam tibiam Midas in Phrygia, geminas tibias Marsyas in eadem gente, Lydios modulosa Amphion, Dorios Thamyras Thrax, Phrygios Marsyas Phryx, citharam Amphion, ut alii, Orpheus, ut alii, Linus. septem chordis primum cecinit III ad IIII primas additis*, « Le chalumeau et la flûte simple de Pan, fils de Mercure ; la flûte traversière, de Midas de Phrygie ; la double flûte de Marsyas, également originaire de Phrygie ; la mélodie lydienne, d'Amphion, la mélodie dorienne, de Thammyras de Thrace ; la mélodie phrygienne, du Phrygien Marsyas, la cithare, d'Amphion, selon

la réhabilitation du silène devenu une sorte de philosophe au regard des Grecs et des Romains. Pour Diodore, l'hommage le plus important rendu à Marsyas était la perpétuation de la musique que le silène avait produite :

Diodore, *Bibliothèque historique*, III, 59, 5, 15-6, 20

Μαρσύαν λειφθῆναι, τὸν δ' Ἀπόλλω διὰ τὴν ἔριν πικρότερον χρῆσάμενον ἐκδεῖραι ζῶντα τὸν ἠπτηθέντα. ταχὺ δὲ μεταμεληθέντα καὶ βαρέως ἐπὶ τοῖς ὑπ' αὐτοῦ πραχθεῖσιν ἐνέγκαντα τῆς κιθάρας ἐκρήξαι τὰς χορδὰς καὶ τὴν εὐρημένην ἀρμονίαν ἀφανίσει. ταύτης δ' ὕστερον Μούσας μὲν ἀνευρεῖν τὴν μέσην, Λίνον δὲ τὴν λίχανον, Ὀρφέα δὲ καὶ Θαμύραν ὑπάτην καὶ παρυπάτην. τὸν δ' Ἀπόλλω φασὶν εἰς τὸ ἄντρον τοῦ Διονύσου τὴν τε κιθάραν καὶ τοὺς αὐλοὺς ἀναθέντα, καὶ τῆς Κυβέλης ἐρασθέντα, συμπλανηθῆναι ταύτη μέχρι τῶν Ὑπερβορέων.

« Marsyas eut le dessous, et Apollon que la querelle avait passablement irrité, écorcha vif le vaincu. Mais rapidement pris de repentir et affligé de ce qu'il avait fait, il rompit les cordes de sa cithare et détruisit le type d'harmonie qu'il avait découvert. De cette harmonie, cependant, les Muses redécouvrirent par la suite la corde médiane Linos, la *lichosanos*, Orphée et Thamyras, l'*hypate* et la *parhypate*. Apollon, dit-on, déposa la cithare et la double flûte en offrande dans la grotte de Dionysos et s'étant épris de Cybèle, il l'accompagna dans ses errances jusque chez les Hyperboréens »¹⁴⁹⁰.

S'était ajoutée, pour montrer la longanimité d'Apollon, la tradition légendaire phrygienne, retracée par Pausanias¹⁴⁹¹ et reproduite par Ovide, qui avait fait de Marsyas un fleuve éponyme dont le murmure était pareil à la musique du silène :

Pausanias, *Périégèse*, X, 30, 9

ὑπὲρ τούτου ἐστὶν ἐπὶ πέτρας καθεζόμενος Μαρσύας, καὶ Ὀλυμπος παρ' αὐτὸν παιδὸς ἐστὶν ὠραίου καὶ αὐλεῖν διδασκομένου σχῆμα ἔχων. οἱ δὲ ἐν Κελαιναῖς Φρύγες ἐθέλουσι μὲν τὸν ποταμὸν ὃς διέξεισιν αὐτοῖς διὰ τῆς πόλεως ἐκεῖνόν ποτε εἶναι τὸν αὐλητὴν, ἐθέλουσι δὲ καὶ εὖρημα εἶναι τοῦ Μαρσύου τὸ Μητρῶον αὐλημα· φασὶ δὲ ὡς καὶ τὴν Γαλατῶν ἀπώσαιντο στρατείαν τοῦ Μαρσύου σφίσις ἐπὶ τοὺς βαρβάρους ὕδατί τε ἐκ τοῦ ποταμοῦ καὶ μέλει τῶν αὐλῶν ἀμύναντος,

[les peintures de Polygnote à la Lesché de Delphes] Au-dessus de lui est Marsyas assis sur une pierre, et auprès de lui Olympos, sous la forme d'un jeune garçon très beau qui apprend à jouer de la flûte. Les Phrygiens qui

d'autres, d'Orphée ; selon d'autres encore de Linus », Pline, *Histoire naturelle*, VII, 56, 204, trad. R. Schilling, 1977, p. 117

¹⁴⁹⁰ Diodore, *Bibliothèque historique* III, 59, 5, 15-6, 20, Trad. Trad. B. Bommelaer, 1989, p. 92

¹⁴⁹¹ Nonnos également liait le bruit du fleuve Marsyas aux sons de la fûte du silène, « Mais le dieu le dépouilla de sa peau velue en le suspendant à une branche et il en fit une outre animée : souvent, au sommet de l'arbre, le vent qui s'y engouffrait lui donnait forme à son image, comme si le pâtre babillard chantait à nouveau. Et pris de pitié, Apollon Delphien le métamorphosa et en fit un fleuve à sa ressemblance. Ainsi s'appelle encore le cours sinueux de ce silène velu ; il disperse son clapotis à tous les vents comme si le fleuve flûtait sans cesse sur des roseaux qui rappellent ceux d'autrefois », Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XIX, 319-327, Trad. J. Gerbeau, 1992, p. 125

habitent Célènes, disent que le fleuve qui traverse leur ville, était jadis le joueur de flûte Marsyas ; ils prétendent aussi que l'air de flûte nomme métroum est de son invention ; enfin ils ajoutent qu'il les assista contre les barbares, tant par le secours de ses eaux que par ses airs de flûte¹⁴⁹².

4 - Le figuier des *anaglypha*, une reconstruction politique de la prospérité en continuité avec le figuier sacré du Comitium

La *Ficus Ruminalis*, chargée de fruits des *anaglypha*, apparaît alors le produit de la terre féconde, un fruit qui ne réclame aucun labeur, car il vient de la générosité de la Terre-mère, du temps de l'Âge d'or et nous avons vu comment, aux fêtes des Thargélies et des Pyanepsies, les gâteaux de figues sèches portés en procession étaient offerts à Apollon en remerciement de la fécondité qu'il procurait à la terre¹⁴⁹³. C'était cet Âge d'or qu'Horace exhortait les Romains à retrouver alors qu'ils l'avaient perdu pendant les guerres civiles :

Horace, *Epodes*, XVI, 41-50

nos manet Oceanus circum uagus: arua beata / petamus, arua diuites et insulas, / reddit ubi cererem tellus inarata quotannis / et inputata floret usque uinea / germinat et numquam fallentis termes oliuae / suamque pulla ficus ornat arborem, / mella caua manant ex ilice, montibus altis / leuis crepante lympa desilit pede. / illic iniussae ueniunt ad mulctra capellaegerminat et numquam fallentis termes oliuae / suamque pulla ficus ornat arborem, / mella caua manant ex ilice, montibus altis / leuis crepante lympa desilit pede. / illic iniussae ueniunt ad mulctra capellae / refertque tenta grex amicus ubera,

« Oui, nous, l'Océan qui erre autour du monde nous attend. Gagnons les campagnes, les riches campagnes, les îles Fortunées, où la terre, chaque année, rend à l'homme Cérès sans labour ; où, toujours, la vigne fleurit sans qu'on l'émonde, où bourgeonne le rameau d'un olivier qui mais ne trompe ; où la figue brune décore un arbre qui est le sien ; où le miel coule du creux de l'yeuse ; où, du haut des monts, bondit d'un pied sonore l'onde légère Là sans être commandées, les chèvres viennent vers les jarres à traire et le troupeau rapporte de bonne amitié ses mamelles distendues »¹⁴⁹⁴,

J.-P. Brisson interprète la fuite poétique d'Horace vers les îles Fortunées par la sidération et la révolte du poète devant les désastres qu'avaient produits les guerres civiles et un appel à la paix¹⁴⁹⁵. En regard du figuier productif, Trajan devient alors sur les *anaglypha* une figure de l'homme sage¹⁴⁹⁶ qui imposait la paix

¹⁴⁹² Pausanias, *Périégèse*, X, 30, 9, Trad. E. Clavier, 1821, p. 474

¹⁴⁹³ Mactoux, « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1990, p. 58 ; De même, pour M. Camps-Gaset, lors des Chalkéia, l'*eirésioné*, une branche d'olivier entrelacée de rubans de laine rouges ou blancs et ornée de friandises telles que les figues, offert en l'honneur d'Athéna avait un sens agraire, pour qu'Athéna soit propice à la écontinuité naturelle », Camps-Gaset, *L'année des Grecs : la fête et le mythe*, 1994, p. 104

¹⁴⁹⁴ Horace, *Epodes*, XVI, 41-50, Trad. F. Villeneuve, (1927), 1967, p. 226

¹⁴⁹⁵ J.-P. Brisson, *Rome et l'âge d'or : de Catulle à Ovide, vie et mort d'un mythe*, 1992, p. 67

¹⁴⁹⁶ L'image d'un arbre sec et tordu avait servi à Sénèque de comparaison avec la paix lorsqu'elle était suppliciée par les exactions de l'homme ; l'arbre était rabougri parce que l'homme ne savait pas maîtriser sa colère, *Vides illum praecipitem locum? illac ad libertatem descenditur. Vides illud mare, illud flumen, illum puteum? libertas illic in imo sedet. Vides illam arborem breuem retorridam infelicem? pendet inde libertas*, « Vois-tu cet abîme, On y

à ses ennemis¹⁴⁹⁷ (les Daces notamment), engageant, dans ce temps de repit, selon Dion Cassius, des dépenses considérables pour le bien de Rome¹⁴⁹⁸ :

Dion Cassius *Histoire romaine*, 68, 7, 1

καὶ ἔδαπάνα πάμπολλα μὲν ἐς τοὺς πολέμους πάμπολλα δὲ ἐς τὰ τῆς εἰρήνης ἔργα, καὶ πλεῖστα καὶ ἀναγκαιότατα καὶ ἐν ὁδοῖς καὶ ἐν λιμέσι καὶ ἐν οἰκοδομήμασι δημοσίοις κατασκευάσας οὐδενὸς αἶμα ἐς οὐδὲν αὐτῶν ἀνάλωσεν. οὕτως γάρ που καὶ μεγαλόφρων καὶ μεγαλογνώμων ἔφου ὥστε καὶ τῷ ἵπποδρόμῳ ἐπιγράψαι ὅτι καὶ ἔδαπάνα πάμπολλα μὲν ἐς τοὺς πολέμους πάμπολλα δὲ ἐς τὰ τῆς εἰρήνης ἔργα, καὶ πλεῖστα καὶ ἀναγκαιότατα καὶ ἐν ὁδοῖς καὶ ἐν λιμέσι καὶ ἐν οἰκοδομήμασι δημοσίοις κατασκευάσας οὐδενὸς αἶμα ἐς οὐδὲν αὐτῶν ἀνάλωσεν. Οὕτως γάρ που καὶ μεγαλόφρων καὶ μεγαλογνώμων ἔφου ὥστε καὶ τῷ ἵπποδρόμῳ ἐπιγράψαι ὅτι ἐξαρκοῦντα αὐτὸν τῷ τῶν Ῥωμαίων δήμῳ ἐποίησεν, ἐπειδὴ διαφθαρέντα πῆ καὶ μείζω καὶ περικαλλέστερον ἐξεργάσατο.

« Il dépensait beaucoup pour la guerre, beaucoup aussi pour des travaux pendant la paix ; mais les dépenses les plus nombreuses et les plus nécessaires avaient pour objet la réparation des routes, des ports et des édifices publics, sans que, pour aucun de ces ouvrages, il versât jamais le sang. Il avait naturellement tant de grandeur dans ses conceptions et dans ses pensées, qu'ayant relevé le Cirque de ses ruines, plus beau et plus magnifique, il y mit une inscription portant qu'il l'avait rebâti de la sorte pour qu'il pût contenir le peuple romain. Il souhaitait plutôt se faire aimer par cette conduite que de se faire rendre des honneurs »¹⁴⁹⁹.

E. Lyasse remarque cependant que Trajan avait délibérément provoqué les guerres en Dacie et avait ainsi donné l'image omniprésente d'une Rome conquérante qui dominait le monde¹⁵⁰⁰ (comparable à la figure de Romulus meneur d'hommes).

La seconde interprétation est de voir dans la séparation de Marsyas et du figuier une façon indirecte de rendre compte du poids politique et social de la plèbe face au pouvoir des patriciens¹⁵⁰¹. La plèbe avait déjà acquis, avant l'époque de Trajan, une

descend vers la liberté. Vois-tu cette mer, ce fleuve, ce puits ? La liberté est au fond. Vois-tu cet arbre rabougri, sec sinistre ? La liberté y pend », Sénèque, *De la colère*, III, 15, 4, Trad. A. Bourgery, (1922), 1971, p. 8

¹⁴⁹⁷ E. Lyasse note que l'image principale que Trajan avait voulu donner de lui était celle d'un conquérant, *Le Principat et son fondateur. L'utilisation de la référence à Auguste de Tibère à Trajan*, 2008, p. 333

¹⁴⁹⁸ *Solus ergo ad hoc aevi pro munere tanto paria accipiendo fecisti, immo ultro dantem obligasti: communicato enim imperio, sollicitior tu, ille securior factus est.*, « Seul donc jusqu'à ce jour, en échange d'un si beau cadeau tu t'es acquitté en acceptant ; que dis-je, bien plus tu as obligé le bienfaiteur ; le partage de l'empire ne fit qu'apporter à toi plus de soucis, à lui plus de tranquillité », Pline le Jeune, *Panegyrique*, 6, 5, Trad. M. Durry, (1948), 1972, p. 101

¹⁴⁹⁹ Dion Cassius *Histoire romaine*, 68, 7, 1, Trad. E. Gros, 1867, p. 399

¹⁵⁰⁰ Lyasse, *Le Principat et son fondateur. L'utilisation de la référence à Auguste de Tibère à Trajan*, 2008, p. 335

¹⁵⁰¹ Tite-Live avait affirmé avec force, la capacité de la plèbe à participer à l'exercice du pouvoir, *lege obtinendum esse quod comitiis per gratiam nequeat, et seponendum extra certamen alterum consulatum ad quem plebi sit aditus, quoniam in certamine relictum praemium semper potentioris futurus sit. nec iam posse dici id quod antea iactare soliti sint, non esse in plebeis idoneos viros ad curules magistratus*, « C'est par une loi qu'il fallait obtenir ce que n'obtenaient pas par bonne volonté les comices ; et il fallait mettre hors de contestation l'un des consulats où la plèbe eût accès : car, si l'on permettait la contestation, toujours le plus puissant l'emporterait. Et l'on ne pouvait plus maintenant lancer cette objection, tant rebattue, qu'il n'y avait point dans la plèbe d'hommes propres aux magistratures curules », *Ab Vrbe condita*, VI, 37, 7, Trad. J. Bayet, 1966, p. 65

capacité relative à obtenir et s'arroger une certaine liberté. Au temps où Rome était en guerre contre les Volsques, le soulèvement de la plèbe, privée d'une partie de ses ressources, avait été contré par le censeur Appius Claudius qui avait argué de l'autorité consulaire. Cette autorité mise en avant lui avait servi pour user d'une rigueur excessive vis-à-vis des citoyens endettés, et notamment les *humiliores* les premiers concernés. C'était cette image d'un homme violent et intraitable que donnait Tite-Live :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, II, 29, 9-10

Ap. Claudius, et natura inmitis et efferatus hinc plebis odio, illinc patrum laudibus, non miseriis ait, sed licentia tantum concitum turbarum, et lasciuire magis plebem quam saeuire. Id adeo malum ex prouocatione natum : quippe minas esse consulum, non imperium, ubi ad eos qui un peccauerint prouocare liceat

« Quant à Appius Claudius, dont le caractère violent était surexcité à la fois par la haine du peuple et par la faveur du sénat, il disait que la licence et non la misère causait tous ces troubles. La plèbe était plus fondeuse que furieuse. Tout le mal venait du droit d'appel car le pouvoir des consuls se réduisait à une simple menace du moment qu'il était permis au coupable de faire appel devant ses complices »¹⁵⁰².

La première sécession de la Plèbe en 494 av. J.-C qui avait amené les magistrats à rédiger de la table des XII lois avait donné une apparence d'égalité à tous les Romains mais elle laissait en place, *de facto*, une certaine inégalité car tout projet de loi devait recevoir l'accord du Sénat. Cependant, remarque C. Nicolet, même si les cadres institutionnels ne donnaient pas à la plèbe les moyens réels de s'exprimer¹⁵⁰³, ses manifestations hors des institutions étaient entrées dans la vie collective de Rome à la fin de la République¹⁵⁰⁴.

Marsyas et la *Ficus Ruminalis* sur les *anaglypha* rendent compte d'un compromis entre deux forces, la liberté de la plèbe et le pouvoir de Trajan de même que la légende avait transformé l'opposition de Marsyas et d'Apollon en une sorte de réconciliation.

La mise en scène sur les *anaglypha*, d'une *Ficus Ruminalis*, un arbre vigoureux, dru, qui prend racine sur un piedestal légèrement au-dessus des estrades à proximité de Marsyas libre de son corps et dont le feuillage abrite des fruits, affirmait la valeur supérieure des bienfaits de la civilisation dont Trajan et Hadrien, par leurs libéralités, avaient été deux importants contributeurs. Selon W. Seston, les Romains étaient conduits à voir d'abord le figuier et Marsyas du bas-relief des *alimenta*, placé du côté des *Rostra vetera*, puis le bas-relief de la remise de dettes, placé du côté des *Rostra aedis diuis Iulii* avec l'empereur sur son trône¹⁵⁰⁵.

Ainsi, le figuier et Marsyas ouvraient et clôturaient la lecture des bas-reliefs, encadrant les gestes des empereurs englobés dans la symbolique de la liberté mais

¹⁵⁰² Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, II, 29, 9-10, Trad. G. Baillet, (1941), 1991, p. 43

¹⁵⁰³ C'était ainsi que le résultat du travail des esclaves était devenu un « fruit » pécunier, un revenu salarial pour la classe possédante, Thomas, « Le corps de l'esclave et son travail à Rome », *Corps romains*, 2002, p. 233, 238

¹⁵⁰⁴ Nicolet, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, (1988), 2006, p. 473

¹⁵⁰⁵ Seston, « anaglypha Trajani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 178

aussi de la piété, de la clémence dans la conduite des affaires¹⁵⁰⁶ que représentaient, dans le mythe, les gestes d'apaisement d'Apollon à l'égard de Marsyas¹⁵⁰⁷.

La musique de Marsyas était celles des Phrygiens que les Grecs rangeaient parmi les barbares¹⁵⁰⁸, des agriculteurs ancrés dans la terre. La musique phrygienne¹⁵⁰⁹

¹⁵⁰⁶ Diodore voyait dans le Silène un modèle non seulement de génie créateur mais aussi d'exemplarité dans la conduite, *καὶ φιλίαν ἔχειν ἐπὶ πλέον φασὶ Μαρσύαν τὸν Φρύγα, θαυμαζόμενον ἐπὶ συνέσει καὶ σωφροσύνη· καὶ τῆς μὲν συνέσεως τεκμήριον λαμβάνουσι τὸ μιμήσασθαι τοὺς φθόγγους τῆς πολυκαλάμου σύριγγος καὶ μετενεγκεῖν ἐπὶ τοὺς αἰλοὺς τὴν ὄλην ἄρμονίαν, τῆς δὲ σωφροσύνης σημεῖον εἶναι φασὶ τὸ μέχρι τῆς τελευτῆς ἀπείρατον γενέσθαι τῶν ἀφροδισίων*, « A ce qu'on dit l'homme qui lui était le plus proche [Cybèle] et qui l'aimait plus que tous les autres était Marsyas le Phrygien, dont on admirait l'intelligence et la sagesse : on prend pour preuve de son intelligence le fait qu'il imita les sons de la flûte à plusieurs tuyaux et qu'il adapta la gamme toute entière à la flûte à double tuyau et l'on dit que le signe de sa sagesse est qu'il s'abstint jusqu'à la mort des plaisirs de l'amour », *Bibliothèque historique*, III, 58, 3, 15, Trad. B. Bommelaer, 1989, p. 90 ; le miracle de la pierre et du couteau réalisé par Attus Navius qui avait rendu compte aussi du rejet de la tyrannie de Tarquin l'Ancien, prenait la forme sous Trajan d'un gouvernement d'un monarque idéal, à la fois sauveur et gardien du territoire et de ses membres ; Briquel, « Tarquins de Rome et l'indéologie indo-européenne. Les vicissitudes d'une dynastie », *Revue de l'histoire des religions*, N°215-4, 1998, p. 424 ; Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 223 ; Martial comparait la sagesse de Trajan à celle de Numa, *Tanta tibi est recti reuerentia, Caesar, at aequi / quanta Numae fuera / sed Numa pauper erat. / ardua res haec est, opibus non tradere mores / et, cum tot Croesos uiceris, esse Numam*, « Ton respect, César, pour le droit et la justice égale celui qui animait aussi Numa : mais Numa était pauvre. C'est chose difficile pour un carctère d'homme de ne pas s'abandonner aux attraits de la richesse et, quand on surpasse tant de Crésus, d'être un Numa ! », *Epigrammes*, IV, 52, Trad. H.-L. Izaac, (1930), 1969, p. 13 ; et Pline le Jeune, vantait les qualités personnelles de Trajan, *Ut nihil seueritati eius hilaritate, nihil grauitati simplicitato, nihil maiestati humanitate detrahitur !* « Sa gaieté n'élève rien à sa gravité, sa simplicité à son autorité, sa bonté à sa majesté ! », Trad. M. Durry, (1948), 1972, p. 99

¹⁵⁰⁷ On se souvient qu'Ovide ne voyait pas dans le martyr de Marsyas un châtement définitif mais la forme de la légende qui transformait le Silène en fleuve ce qui lui permettait d'acquérir une sorte d'éternité ; Seston, « Anaglypha Trajani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 167

¹⁵⁰⁸ *καὶ οἱ Λυδοὶ καὶ οἱ Μαίονες, οὓς Ὀμηρὸς καλεῖ Μήϊονας, ἐν συγχύσει πῶς εἰσι καὶ πρὸς τοὺτους καὶ πρὸς ἀλλήλους, ὅτι οἱ μὲν τοὺς αὐτοὺς οἱ δ' ἐτέρους φασὶ· πρὸς δὲ τοὺτους, ὅτι τοὺς Μυσοὺς οἱ μὲν Θρᾶκας οἱ δὲ Λυδοὺς εἰρήκασι, κατ' αἰτίαν παλαιῶν ἱστοροῦντες, ἦν Ξάνθος ὁ Λυδὸς γράφει καὶ Μενεκράτης ὁ Ἐλαίτης, ἐτυμολογοῦντες καὶ τὸ ὄνομα τὸ τῶν Μυσῶν ὅτι τὴν ὀξύην οὕτως ὀνομάζουσιν οἱ Λυδοί· πολλή δ' ἡ ὀξύη κατὰ τὸν Ὀλυμπον, ὅπου ἐκτεθῆναι φασὶ τοὺς δεκατευθέντας, ἐκείνων δὲ ἀπογόνους εἶναι τοὺς ὕστερον Μυσοὺς, ἀπὸ τῆς ὀξύης οὕτω προσαγορευθέντας· μαρτυρεῖν δὲ καὶ τὴν διάλεκτον· μιζολύδιον γάρ πως εἶναι καὶ μιζοφρύγιον· τῶς μὲν γὰρ οἰκεῖν αὐτοὺς περὶ τὸν Ὀλυμπον, τῶν δὲ Φρυγῶν ἐκ τῆς Θρᾶκης περαιωθέντων [ἀν]μελόντων τε τῆς Τροίας ἄρχοντα καὶ τῆς πλησίον γῆς, ἐκείνους μὲν ἐνταῦθα οἰκῆσαι τοὺς δὲ Μυσοὺς ὑπὲρ τὰς τοῦ Καΐκου πηγὰς πλησίον Λυδῶν.* « Les Lydiens et les Maéoniens qu'Homère appelle Méoniens, sont également mélangés pour ainsi dire, à la fois entre eux et avec les Mysiens dont vous venons de parler. Entre eux, puisqu'une partie des auteurs les considèrent comme formant une même nation en même temps que d'autres en font deux nations distinctes. Avec ces Mysiens puisqu'on donne à ces derniers tantôt une thrace, tantôt une origine lydienne en renvoyant à l'ancienne explication étymologique de leur nom alléguée par Xanthos de Lydie et Ménécratès l'Élaïte. Ce serait le nom que les Lydiens donnent au hêtre et comme il y a beaucoup de hêtres dans la région de l'Olympe, et que c'est là disent ces auteurs qu'on exposait les hommes désignés par les décimations, les Mysiens des époques ultérieures en seraient les descendants et auraient pris le nom du hêtre en raison de ces circonstances< ; Leur langue attesterait aussi, étant une sorte de mélange moitié Lydien, moitié Phrygien. Jusqu'alors les Mysiens en effet habitaient les parages d'e l'olympie. Mais les Phrygiens tant arrivés en Thrace en traversant le détroit eurent tué ?qui régnait sur Troie et les territoires voisins, les Phrygiens virent habiter ces lieu tandis que les Mysiens émigraient en amont des sources du Caïcos tout près de la Lydie », Strabon, *Géographie*, XII, 8, 3, Trad. F. Lasserre, 1981, p. 130

¹⁵⁰⁹ Dans le texte d'Ovide (note *op. cit.*), le poète utilisait le mot *tibia*, mot qu'employait aussi Pline pour décrire les diverses sortes d'instruments à vent et les premières mélodies apparues ; Diodore, dans le texte suivant, avait utilisé *αὐλός*, que définissait P. Chantraine par « tuyau creux et allongé, instrument de musique, chalumeau avec une anche double battante » correspondant à « flûte » et *Αὐλός* par « pipeau, flûte », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq*), 1980, p. 140 ; *musicam Amphion, fistulam et monaulum Pan Mercuri, obliquam tibiam Midas in Phrygia, geminas tibias Marsyas in eadem gente, Lydios modulus Amphion, Dorios Thamyras Thrax, Phrygios Marsyas Phryx, citharam Amphion, ut alii, Orpheus, ut alii, Linus. septem chordis primum cecinit IIII ad IIII primas additis*, « Le chalumeau et la flûte simple de Pan, fils de Mercure ; la flûte traversière, de Midas de Phrygie ; la double flûte de Marsyas, également originaire de Phrygie ; la mélodie lydienne, d'Amphion, la mélodie dorienne, de Thammyras de Thrace ; la mélodie phrygienne, du Phrygien Marsyas, la cithare, d'Amphion, selon d'autres, d'Orphée ; selon d'autres encore de Linus », Pline, *Histoire naturelle*, VII, 56, 204, trad. R. Schilling,

s'opposait donc à la musique dorienne élaborée d'Apollon. L'aulos grec de Marsyas, dont l'équivalent latin était *tibia*¹⁵¹⁰, était un instrument très simple avec une anche double, sur laquelle s'inséraient deux tuyaux cylindriques dont l'un était recourbé à son extrémité¹⁵¹¹. Selon B. Leclercq-Neveu, l'aulos de Marsyas n'était qu'un simple roseau dont les sons reproduisaient les bruits du vent dans les herbes¹⁵¹². Quelque fut les possibilités mélodiques de l'aulos, il ne rendait pas la sonorité puissante et variée de la cithare d'Apollon avec lequel le dieu produisait une mélodie complexe par les diverses attaques des cordes avec ses doigts ou avec un plectre¹⁵¹³. La cithare, par des sons puissants était naturellement polyphonique ce que les sons de l'aulos parvenaient difficilement à reproduire¹⁵¹⁴.

Le figuier des *anaglypha* représentait donc deux états contradictoires, mais présents simultanément dans la société de la Rome républicaine ; d'un côté, un contexte de tension entre les intérêts de deux groupes sociaux ; de l'autre côté, une société romaine unie dans un même *populus Romanus*, acteur et bénéficiaire d'une civilisation économique et politique avancée.

Sur les bas reliefs des *anaglypha Traiani*, le tronc du figuier est une illustration des tensions entre les Romains nantis et la population regroupée sous le terme de plèbe. En effet, le figuier n'apparaît pas sous la forme d'un jeune arbre au tronc droit, lisse, sans aspérités, mais son image est celle d'un vieil arbre dont le tronc présente des départs de branches qui ont été coupées. Nous avons vu précédemment que ce stade de vieillesse était suggéré dans l'*Epigramme funéraire*, où le tronc du pin était qualifié de velu et chez le pseudo-Apollodore, l'arbre de Marsyas était, *ὑπερτενοῦς πίτυος*, un pin immense et cette grandeur ne peut être due qu'à un grand âge¹⁵¹⁵.

1977, p. 117 ; Ce furent les sons des auloi et les danses des courètes qui masquèrent les cris de Zeus nouveau-né, ὦ θαλάμειμα Κουρήτων / ζῆθεοί τε Κρήτας / Διογενέτορες ἔναυλοι, / ἔνθα τρικόρυθες ἄντροις / βυρσότονον κύκλωμα τόδε / μοι Κορύβαντες ἤϊρον· / βακχεῖαι δ' ἄμα συντόνωι / κέρασαν ἠδυβόαι Φρυγίων, « « Ô séjour les Courettes, antres sacrés de Crète, berceau de Zeus enfant ! C'est au fond de vos grottes que les Corybantes au triple casque ont inventé pour moi cet orbe tendu de cuir. Puis mariant leurs transports au souffle plus doux des flûtes de Phrygie, ils l'ont remis aux mains de la Mère Rhéa pour faire écho aux clameurs des Bacchantes », Euripide, *Les bacchantes*, 120-127, Trad. H. Grégoire, (1961), 1072, p. 247

¹⁵¹⁰ A l'origine, la tibia était munie de trois trous, mais son nombre augmenta au cours du V^e siècle av. J.-C., S. Gülgonen, *Des lyres et cithares*, 2010, p. 8

¹⁵¹¹ J. Chailley insiste sur le fait que l'aulos différait de la flûte par la présence d'une anche double et, contrairement à la flûte dont le son est directement produit par une brisure sur la colonne d'air, l'aulos grec était muni d'une lamelle mobile qui vibrait et transmettait les sons dans la colonne d'air, Chailley, *La musique grecque antique*, 1979, p. 60

¹⁵¹² Leclercq-Neveu, « Marsyas, le martyr de l'Aulos », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, n° 4-2, 1989, p. 259, 261 ; selon J. Chailley, pour les Grecs, la flûte était la syrinx de Pan, un assemblage de tiges de roseaux que Pan promenait entre ses lèvres, Chailley, *La musique grecque antique*, 1979, p. 71 ; Selon l'*Hymne homérique*, c'était Hermès qui, à côté de ses talents de cithariste, avait été l'inventeur de la syrinx pour pallier le manque d'instrument après avoir donné sa cithare à Apollon, *Hymne à Hermès*, 511-512, « Et lui-même [Hermès] inventa encore l'instrument d'un autre art, il fit la syrinx dont la voix s'entend au loin », Trad. J. Humbert, (1936), 1967, p. 136

¹⁵¹³ J. Chailley insiste également sur la confusion entre la cithare et la lyre. La cithare se distinguait de la lyre par sa grandeur et la présence d'un bâti en bois alors que la caisse de résonance de la lyre était faite d'une carapace de tortue. La complexité des sons de la cithare venait de la multiplicité des types possibles d'organisation musicale, Chailley, *La musique grecque antique*, 1979, p. 66, 107

¹⁵¹⁴ Chailley, *La musique grecque antique*, 1979, p. 60, 63

¹⁵¹⁵ *Op. Cit.* « Epigrammes funéraires », « D'Archias de Mytilène » ; Le pseudo-Apollodore, p. 326 ; selon T. Pérot, la courbe de fertilité du pin sylvestre atteint son maximum au bout de 120 ans, « Prévoir la croissance et la production du Pin sylvestre : le module Sylvestris sous Caspis », *Revue forestière française*, 2007-01, p. 59 ; « Caspis », plateforme de modélisation de croissance des arbres

Le tronc du figuier rappelle le corps prématurément âgé du vieux paysan, propriétaire d'un petit lopin de terre ou salarié agricole, ou de l'esclave dont le travail était une des sources de la richesse de l'Italie qu'elle tirait principalement des revenus agricoles. La traduction de ce poids corporel du travail de la terre se traduisait par une valeur pécuniaire indépendante de l'objet même (l'esclave)¹⁵¹⁶. Caton recommandait aux propriétaires de revendre les esclaves âgés au même titre que le bétail :

Caton, *De rustica*, 3, 7

Auctionem uti faciat : uendat oleum, si pretium habeat , uninum, frumentum quod supersit uendat, boues uetulos, armenta delicula, oues deliculas, lanam, pelles, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruuum senem, seruuum morbosum, et si quid aliut supersit, uendat. Patrem familias uendacem, non emacem esse oportet,

« Qu'il fasse une vente aux enchères : qu'il vende l'huile, si elle se vent cher ; qu'il vende le vin, le blé en surplus ; qu'il vende les bœufs, qui ont pris de l'âge, le bétail en mauvais état, les brebis en mauvaise état, la laine, les peaux, le vieux chariot, les vieilles ferrailles, l'esclave âgé, l'esclave mal portant, et toutes les choses superflues ; il faut que le maître soit vendeur de son naturel et non acheteur »¹⁵¹⁷.

Aristophane avait relevé cette équivalence entre une production et sa valeur financière issue du travail :

Aristophane, *La paix*, 1218-1219

ὄμως δ' ὅτι τὸ σφήκωμ' ἔχει πόνον πολύν, / δοίην ἂν αὐτοῖν ἰσχάδων τρεῖς χοίνικας. ἴν' ἀποκαθαίρω τὴν τράπεζαν τουτωί.

« Tout de même, il y a bien du travail dans la bague du serrage : j'en donnerais trois mesures de figes sèches »¹⁵¹⁸.

Tacite s'était fait l'écho, ainsi que le fera ensuite Suétone¹⁵¹⁹, de la tension latente, mais permanente, entre la classe des nantis et les citoyens pauvres dont le travail permettait pourtant à Rome d'approvisionner les soldats à l'extérieur du territoire et qui, pour survivre, devait compter sur le soutien alimentaire qu'assurait seule la puissance publique :

Tacite, *Annales*, XII, 43, 2-4

Nec occulti tantum questus, sed iura reddentem Claudium circumuasere clamoribus turbidis, pulsumque in extremam fori partem ui urgebant, donec militum globo infensos perrupit. Quindecim dierum alimenta urbi, non amplius superfuisse constitit, magnaue deum benignitate et modestia hiemis rebus extremis subuentum. At hercule olim Italia legionibus longinquas in prouincias

¹⁵¹⁶ Thomas, « Le corps de l'esclave et son travail à Rome. Analyse d'une dissociation juridique », *Corps romains*, 2002, p. 226-227, 240

¹⁵¹⁷ Caton, *De l'agriculture*, 3, 7, Trad. R. Goujard, 1975, p. 12

¹⁵¹⁸ Aristophane, *La paix*, 1218-1219, Trad. V.-H. Debidour, 1965, p. 498

¹⁵¹⁹ Suétone, « Vie de Claude », 18, 3

commeatus portabat, nec nunc infecunditate laboratur, sed Africam potius et Aegyptum exercemus, navibusque et casibus uita populi Romani permissa est.

« On ne se borna pas à des plaintes secrètes : pendant que Claude rendait la justice, le peuple l'enveloppa tout à coup avec des cris séditeux, il fut poussé jusqu'à l'extrémité du Forum et l'on l'y pressait violemment lorsque, grâce à un peloton de soldats, il perça cette foule hostile. Il ne restait dans Rome que des vivres pour quinze jours, le fait fut constaté et il fallut l'insigne bonté des dieux et la clémence de l'hiver pour écarter les dernières extrémités. Autrefois, par Hercule ! L'Italie transportait pour les légions du blé dans les provinces lointaine et maintenant, certes, elle ne souffre pas de stérilité, mais nous préférons cultiver l'Afrique et l'Égypte et la vie du peuple romain est abandonnée aux navires et aux hasards »¹⁵²⁰.

Le tronc noueux du figuier des *anaglypha* rappelait à Trajan et à Hadrien que la réalité vécue par la population de Rome, et particulièrement la partie pauvre de ses citoyens, était celle d'une grande précarité, jamais assurée de pouvoir manger à sa faim et dépendante d'institutions qui variaient au gré des dirigeants et des nantis. Les moyens techniques arriérés des ruraux, dont le statut économique s'était dégradé, ne permettaient plus de lutter contre la concurrence d'autres marchés de pays de la Méditerranée. Lorsque Trajan avait donné un cadre juridique aux *alimenta*¹⁵²¹, dans un souci l'améliorer la culture des champs, les mesures qu'il avait prises favorisaient avant tout les membres de la plèbe les moins pauvres. Cette partie « nantie » de la plèbe était en effet plus facile à contrôler et fournissait la base des cadres militaires destinés à servir dans les provinces et dans l'armée de Rome¹⁵²². P. Veyne considère que la coupure entre les riches familles romaines qui appartenaient aux deux premiers *ordines* et la foule des miséreux d'hommes mal nourris et sans ressources, *plebs humilis*, *plebecula misera*, selon Cicéron¹⁵²³, était profonde car, pour ces citoyens, même leur alimentation s'ajustait « au jour le jour »¹⁵²⁴. L'exposition au premier plan du tronc tordu du figuier rend perceptible l'opposition que la plèbe manifestait face aux intérêts des magistrats et des riches Romains propriétaires. La condition des pauvres en Italie, s'était nettement rapprochée de celle des esclaves dont le statut restait sévère et discriminatoire¹⁵²⁵. Le mot de *libertas*, même si Trajan l'avait introduit dans sa monnaie, ne perdait donc rien de son acuité.

¹⁵²⁰ Tacite, *Annales*, XII, 43, 2-4, Trad. H. Goelzer, 1953, p. 335

¹⁵²¹ Les *alimenta* reposaient sur des prêts hypothécaires accordés aux propriétaires de terre dont les bénéfices perçus par l'administration des cités étaient reversés aux enfants d'hommes indigents, Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 247

¹⁵²² Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 247

¹⁵²³ Cicéron, *Lettres à Atticus*, I, 16, 11

¹⁵²⁴ P. Veyne, *L'Empire gréco-romain*, 2005, p. 119 ; P. Veine distingue aussi cette partie de la plèbe de la *plebs media* qui, quoique pauvre, était assurée par son travail, des biens, de revenus minimum de ne pas dépendre totalement des libéralités de l'État

¹⁵²⁵ Voir Tacite, *Histoire*, I, 4, 3-4

4 – 1 - Le figuier du Palatin, le figuier du Comitium et le figuier des *anaglypha*, l'opposition entre deux états de civilisation.

Le figuier du Lupercal et la *Ficus Ruminalis* des *anaglypha* reprennent le partage entre deux civilisations. La première représentée par l'aulos, qui participait aux grandes fêtes paysannes de la fécondité de la Terre-mère, était celle, rurale, de Déméter par la célébration du blé, et de Dionysos, avec la vigne, et qui était rythmée la succession des saisons. La seconde civilisation était celle représentée par la cithare, manifestation d'une culture évoluée. Cette différence se matérialisait dans les matériaux de l'aulos, fabriqué dans des matières végétales, le roseau, le bois, et ceux de la cithare dont les cordes étaient faites de boyaux ou de tendons de bœuf ou de mouton. Pour M. Corbier, les sacrifices grecs et romains consistaient en viande dont les dieux humaient les fumets des chairs grillées et plaçaient ainsi le cuit du côté de la civilisation alors que le crû relevait du sauvage, du barbare¹⁵²⁶. Dans cette acception, Marsyas était du côté de Dionysos, dont les espèces végétales en Grèce étaient une des manifestations culturelles archaïques¹⁵²⁷. En revanche, Apollon était du côté animal qui témoignait d'une société avancée. M. Detienne donne à l'adjectif de *Μαγερίωι* (*Μαγίριω*), le sens de *mageirios*, patron des bouchers et des sacrificateurs sacrés. Cette épithète portée par Apollon à Pyla, sur l'île de Chypre, rendait l'image d'un « dieu vorace »¹⁵²⁸ qui prenait plaisir au bruit du grésillement des viandes dévorées par le feu du bûcher, mais aussi d'un dieu qui jouissait du spectacle du dépouillement des bêtes et de leur découpe par les *mageiroi*¹⁵²⁹. Les réflexions de M. Detienne sur l'Apollon de Pyla et l'hypothèse de J. Chailey de voir dans le couple Marsyas / Apollon des *anaglypha* l'expression d'une concurrence entre deux états de la civilisation romaine, ramènent à la séparation symbolique entre le figuier du Lupercal et celui des *anaglypha*.

D'un côté, appartenaient la figure de Marsyas rattaché au monde primitif rural, centré sur le travail de la terre et dont l'alimentation était essentiellement d'ordre végétal, et la figure du figuier du Lupercal, un arbre des bois sacrés de Faunus, dieu bienveillant du monde sauvage¹⁵³⁰ dont la voix oraculaire, à l'exemple de celle d'Apollon Lakeutès, résonnait au fond de la forêt bruisante¹⁵³¹.

De l'autre côté, appartenaient Apollon, dieu des bergers gardiens de troupeaux dont l'alimentation relevait de l'animal et de la consommation de sa viande¹⁵³² et la

¹⁵²⁶ Corbier, « Le statut ambigu de la viande à Rome », *Dialogues d'histoire ancienne*, Vol. 15-2, 1989, p. 109, 134

¹⁵²⁷ Jeanmaire, *Dionysos, histoire du culte de Bacchus*, 1991, p. 20

¹⁵²⁸ Detienne, *Apollon, le couteau à la main*, 1989, p. 67, 73

¹⁵²⁹ Apollon, dans le même sanctuaire, portait le nom *Ἀπόλλωνος Lakeutès*, le dieu « hurleur » le « chef des devins », Detienne, *Apollon, le couteau à la main*, 1989, p. 64, 67, 74

¹⁵³⁰ ἀμφὶ μοι Ἑρμείω φίλον γόνον ἔννεπε Μοῦσα / αἰγυπόδην δικάρωτα φιλόκροτον ὅς τ' ἀνά πίση / δεινδρήεντ' ἄμυδις φοιτᾷ χορορήθει νύμφαις/αἶ τε κατ' αἰγίλιπος πέτρης στειβουσι κάρηνα / Πᾶν' ἀνακεκλόμενοι νόμιον θεὸν ἀγλαέθειρον / αὐχμήενθ', ὅς πάντα λόφον νιφόνετα λέλογχε / καὶ κορυφᾶς ὀρέων καὶ πετρήεντα κέλευθα.// φοιτᾷ δ' ἔνθα καὶ ἔνθα διὰ ῥωπήϊα πυκνά, « Muse, parle-moi du fils d'Hermès, le chèvre-pieds a deux cornes, le dieu bruyant qui se promène à travers les prairies boisées avec les nymphes accoutumées aux danses, ces nymphes qui marchent sur les cimes inaccessibles aux chèvres en invoquant le dieu pastoral à la magnifique chevelure incluse, Pan a pour apanage toutes les hauteurs neigeuses, ainsi que les cimes des monts et sentiers pierreux. Il va çà et là parmi les taillis épais » « Hymne à Pan », *Hymnes homériques*, 1-8, Trad. J. Hubert (1936), 1967, p. 211

¹⁵³¹ Champeaux, *La religion romaine*, 1998, p. 38

¹⁵³² Chailey, *La musique grecque antique*, 1979, p. 10-12, 67

Ficus Ruminalis, celle qui poussait au Comitium ou celle représentée sur les *anaglypha*. La *Ficus Ruminalis*, de même qu'Apollon en Grèce, représentait un état présent d'une société romaine aboutie. Dans son étude de la colonne trajane, M. Galinier écrit que « la végétation est un marqueur primordial de l'espace » qui, du côté romain, est définie par une architecture de pierre et n'est « en aucun cas un espace sauvage »¹⁵³³. Cette analyse s'applique à la *Ficus Ruminalis* des *anaglypha* qui se transforme aussi en un élément urbain mis au premier plan parmi les monuments de la Rome architecturale sous Trajan.

4 – 2 - Le figuier des *anaglypha* : un témoignage de la maturité du peuple romain au regard de l'évolution des techniques arboricoles

Les figures sur les *anaglypha* n'attestent pas seulement que le figuier était un figuier greffé à l'égal de la *Ficus Ruminalis* du Comitium, mais que l'amélioration des techniques dans la fertilisation de la terre, dans le greffage¹⁵³⁴, résultait d'une agriculture quasi industrielle de l'empire romain¹⁵³⁵. Ce que Varron constatait en montrant la capacité productive supérieure de l'Italie :

Varron, *Economie rurale*, I, 2, 6-7

Contra quid in Italia utensile non modo non nascitur, sed etiam non egregium fit? Quod far conferam Campano? Quod triticum Apulo? Quod uinum Falerno? Quod oleum Venafro? Non arboribus consita Italia, ut tota pomarium uideatur? An Phrygia magis uitibus cooperta, quam Homerus appellat ἀμπελόεσσαν, quam haec? Aut tritico Argos, quod idem poeta πολύπυρον? In qua terra iugerum unum denos et quinos denos culleos fert uini, quot quaedam in Italia regiones?

« Au contraire qu'y a-t-il en Italie d'utile qui non seulement ne pousse, mais encore ne vienne d'une qualité exceptionnelle? Quel blé amidonnier comparer à celui de Campanie? Quel blé poulard à celui d'Apulie? Quel vin à celui de Falerne? Quelle huile à celle de Venafrum? L'Italie n'est-elle pas planté d'arbres, au point de paraître toute entière un verger? Est-ce que la Phrygie est plus couverte de vignes, elle qu'Homère appel « terre de vignobles »? Ou de triticum Argos que le même poète nomme « riche en blé »? En quel pays

¹⁵³³ Galinier, *La colonne Trajane et les forums impériaux*, (Thèse de doctorat, Montpellier 1995), 2007, p. 160

¹⁵³⁴ Virgile voyait dans l'amélioration des techniques de greffage un geste de civilisation, Virgile, *Géorgiques*, II, 50-52, *Tamen haec quoque, si quis inserat aut scrobibus mandet mutata subactis, / exuerint siluestrem animum, cultuque frequenti / in quascumque uoles artis haud tarda sequentur*, « Néanmoins, ces espèces (les arbres sauvages) aussi sont-elles greffées ou transplantées, confiées à des fosses profondément ameublées? Elles auront vite dépouillé leur naturel sauvage et, grâce à des soins assidus, elles ne tarderont pas à se plier à toute discipline qu'on voudra », Virgile, *Géorgiques*, II, 50-52, Trad. E. de Saint-Denis, 1994, p.21

¹⁵³⁵ La bonification de techniques qui relevaient prioritairement du domaine agricole, intéressait tous les secteurs économiques, comme celui marginal des produits cosmétiques qui distinguait, pour A. Dubourdieu, la ville de la campagne, Dubourdieu, Lemirre, « Le maquillage à Rome », *Corps romains*, 2002, p. 105 ; Ovide rangeait la cosmétologie à laquelle seules les Romaines des cités s'adonnaient, parmi les conséquences des améliorations des techniques de production agricoles, *Discite, quae faciem commendet cura, puellae, / et quo sit vobis causa tuenda modo. / Cultus humum sterilem Cerealia pendere iussit / Munera : mordaces interiere rubi ; / cultus et in pomis sucos emendat acerbos, / fissaque adoptivas accipit arbor opes*, « Apprenez, jeunes filles, quels sont les soins qui embellissent le visage, et les moyens à employer pour conserver votre beauté. La culture ordonne à la terre stérile de se parer des dons de Cérès, aux ronces épineuses de disparaître. La culture adoucit les sucres amers dans les fruits, et l'arbre greffé accepte ses richesses adoptives », Ovide, *Les produits de beauté pour le visage de la femme*, 1-8, Trad. H. Bornecque, 1961

un seul jugère produit-il des dix à quinze *cullei* de vin autant que certaines régions d'Italie ?¹⁵³⁶.

Un des facteurs de la richesse agricole de l'Italie, soulignée par Strabon¹⁵³⁷, résultait de l'alliance entre la qualité de son sol et les techniques qui avaient permis une production abondante de figues goûteuses ce qui avait été, selon Pline, une des raisons des Gaulois pour envahir l'Italie :

Pline, *Histoire naturelle*, XII, 2, 5
produnt Alpibus coercitas ut tum inexcuperabili munimento Gallias hanc primum habuisse causam superfundendi se Italiae, quod Helico ex Heluetiis civis earum fabrilem ob artem Romae commoratus ficum siccam et uam oleique ac uini promissa remeans secum tulisset. Qua propter haec uel bello quaesisse uenia sit

« On dit que les Gaules, que les Alpes tenaient alors enfermées comme dans un rempart infranchissable, eurent pour premier motif de se déverser sur l'Italie le fait que l'Helvétie Hélicon, citoyen des Gaules, après avoir séjourné à Rome comme forgeron, avait emporté avec lui en regagnant sa patrie, des figues sèches, du raisin, des échantillons d'huile et de vin. Aussi les Gaulois seraient-ils excusables d'avoir cherché à obtenir ces produits, même par la guerre »¹⁵³⁸.



Du point de vue de la pédologie, les connaissances sur la fumure des sols, les variétés de figuiers ou les conditions à appliquer suivant les espèces sont encore des facteurs de productivité préconisées de nos jours. C'est seulement depuis une période très récente que la science s'est intéressée à différencier et classer les variétés de figues sur des critères objectifs de culture *in vitro*. Auparavant la différenciation des variétés reposait sur la transmission et la diffusion des techniques de bouturage et de greffage, écrit J. Vidaud¹⁵³⁹. Cette approche scientifique a concerné également les types de fumure minérale dont les proportions en nitrate, phosphate et calcium dépendent de la saison, du type de sol et de la variété du figuier¹⁵⁴⁰.

Du seul point de vue de l'opération de greffage, le début de la vie et du développement d'un greffon dépend des soins attentifs qui lui sont prodigués. La prise d'une greffe est subordonnée à la vigueur du greffon, qui peut se réduire à une seule tige, aux amendements en matières organiques, en éléments minéraux apportés par la terre, à l'évolution du

¹⁵³⁶ Varron, *Economie rurale*, I, 2, 6-7, J. Heurgon, 1978, Trad. p. 13

¹⁵³⁷ Ταῦτα μὲν οὖν ἡ φύσις τῆς χώρας παρέχεται τὰ εὐτυχήματα τῇ πόλει, προσέθεσαν δὲ Ῥωμαῖοι καὶ τὰ ἐκ τῆς προνοίας, « Tels sont les avantages que la nature a mis à la disposition de Rome. Les Romains, de leur côté, ont apporté les ressources de leur prévoyance », Strabon, *Géographie*, V, 3, 8, C235, Trad. F. Lasserre, 1967, p. 90

¹⁵³⁸ Pline, *Histoire naturelle*, XII, 2, 5, Trad. A. Ernout, 1949, p. 21

¹⁵³⁹ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 50

¹⁵⁴⁰ Le besoin en fumure phospho-potassique sera plus important à l'apparition de la végétation alors que ce sera un apport en calcium qui sera plus important au début du grossissement de la figue : de même, les agronomes antiques avaient déjà remarqué ce que les études scientifiques récentes ont montré à savoir qu'à un stade de murissement égal, les figues de printemps ont un taux de sucre et une densité plus faible que les figues d'automne, plus aptes à être séchées, Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 162, 202

porte-greffe. La reprise vigoureuse d'un greffon dépend aussi de la lutte contre les oiseaux ou les parasites particulièrement importante¹⁵⁴¹. Aux causes d'échec d'une greffe s'ajoute celle de la venue de la figue elle-même dont l'épiderme, écrit J. Vidaud, qui tend à se craqueler est une voie importante de pénétration des micro-organismes et des parasites¹⁵⁴².



Nous avons envisagé le figuier du Lupercal comme un pied-mère, attaché à la figure de Romulus, et considéré que la *Ficus Ruminalis* pouvait être symboliquement la marcotte¹⁵⁴³ (ou la bouture) ou la greffe du figuier du Palatin. Le figuier du Comitium, indépendant et unique, illustre un état de civilisation dont rendait compte la diffusion des institutions de Rome dans les colonies, les municipes, et les provinces romaines de l'empire. Ces territoires extérieurs, parties intégrantes du territoire romain ou associées, étaient autant de rejets du pied mère obtenus par marcottage ou bouturage. En revanche, la *Ficus Ruminalis* des *anaglypha* est symboliquement entièrement du côté de la greffe¹⁵⁴⁴ parce qu'elle en représente le résultat, c'est-à-dire le compromis qui s'établit entre deux éléments dissemblables pour donner vie à un arbre unique porteur de fruits. L'unicité du figuier des *anaglypha* démontre comment les caractéristiques de vigueur du pied-mère ont été absorbées par le greffon pour constituer un seul figuier porteur de fruits.



E. Leterme définit l'affranchissement d'un figuier greffé par sa capacité à émettre des racines vigoureuses au niveau du point de greffe et juste au dessus lorsque celui-ci est enterré, estompant complètement l'effet du porte-greffe¹⁵⁴⁵.



Plus encore que le tronc noueux, les figues, cachées dans les branches de la *Ficus Ruminalis*, attestent du résultat physique du travail appliqué des ruraux.

La réalité des figues du figuier des *anaglypha* manifeste l'obligation pour Trajan et pour Hadrien de prendre en compte la force productive de la plèbe qui alimente et soutient le pouvoir dont dispose l'empereur.

Mais la seconde lecture du tronc noueux et des figues de la *Ficus Ruminalis* des *anaglypha* est la mise en valeur de la progression de Rome depuis le temps mythique de sa fondation, à laquelle était lié le souvenir de la *Caprificus* du

¹⁵⁴¹ Leterme, *Le greffage et la plantation des arbres fruitiers. Les techniques les plus actuelles*, 2008, p. 28, 89

¹⁵⁴² Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 191

¹⁵⁴³ la rapidité de constitution en figuier véritable de la *Caprificus* (du Palatin) est particulièrement remarquable, écrit J. Vidaud. Dès la première année de croissance, les rameaux latéraux apparaissent sur la portion de branche du pied-mère plantée¹⁵⁴³. L'autonomisation de la marcotte spontanée issue d'une branche mère par la croissance d'un nouveau tronc s'accompagne d'une dégénérescence de la portion de branche du pied mère en amont de la marcotte, Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 39

¹⁵⁴⁴ le figuier issu d'un greffage permet de compter sur une amélioration du rendement et de la qualité des fruits tout en gardant le bénéfice de la vigueur du système racinaire du porte-greffe, Leterme, *Le greffage et la plantation des arbres fruitiers. Les techniques les plus actuelles*, 2008, p. 15

¹⁵⁴⁵ Leterme, *Le greffage et la plantation des arbres fruitiers. Les techniques les plus actuelles*, 2008, p. 106


Lupercal, et la notion positive que représentait, en dépit des contrastes, le *populus Romanus*.

La personnification de la pleine maturation de Rome était figurée par les figes de *Ficus Ruminalis*, un figuier greffé fructifère dont les fruits pouvaient être exportés dans tout l'empire. Les figes symbolisaient l'aboutissement des institutions de la cité, son rayonnement extérieur et un niveau de bien-être ignoré dans ses premiers temps de fondation. Martial avait eu recours à la métaphore de la distance entre la *Caprificus* et la *Ficus carica* pour dénoncer celle entre une conduite conforme aux préceptes romains et la conduite dissolue d'Hédylus :


Martial, *Epigrammes*, IV, 52

Gestari iunctis nisi desinis, Hedyle, capris, / qui modo ficus eras, iam caprificus eris.

« Cesse, Hédylus, de te faire porter par un attelage de chèvres ; sinon *ficus* que tu étais auparavant, tu vas devenir *caprificus* »¹⁵⁴⁶.



Du point de vue botanique, les figes-fleurs de printemps, issues d'un caprifuier, diffèrent des figes d'automne, issues d'un figuier greffé, par leur teneur en sucre et leur densité moindre que celles de l'arbre greffé. Plusieurs variétés de figes d'automne issues de plants sélectionnés, par exemple la « Marseillaise », « la Bellone » ou encore « la Noire de Caromb », sont cultivées préférentiellement pour leur aptitude à être consommées fraîches et plus encore séchées¹⁵⁴⁷.



Les figes des *anaglyphi* étaient la part de l'*otium* romain qui dépendait de l'état de paix de Rome. Le but de Trajan était de conserver, à l'intérieur de l'Italie, l'état de réconciliation et de paix qui avait été loué par Pline le Jeune¹⁵⁴⁸. Pour ce faire, l'empereur avait pris des mesures économiques en faveur de l'économie rurale, pour élargir l'accès de la petite propriété aux classes modestes et donner aux paysans de meilleures conditions techniques afin d'assurer une alimentation satisfaisante à la population de Rome. E. Cizek analysait ces mesures par le besoin d'instaurer un ordre intérieur parfait. Les moyens employés par l'empereur étaient ceux d'une politique paternaliste, acceptée de toutes les classes sociales (même si les sénateurs en étaient les premiers bénéficiaires)¹⁵⁴⁹. En dépit de sa politique traditionnaliste et la création d'une administration absolutiste, Trajan avait veillé à trouver un équilibre, une modération¹⁵⁵⁰ entre les citoyens nantis et les

¹⁵⁴⁶ Martial, *Epigrammes*, IV, 52, Trad. H.-L. Izaac, (1930), 1969, p. 133

¹⁵⁴⁷ Vidaud, *Le figuier*, 1997, p. 69-70, 202

¹⁵⁴⁸ *Talem esse oportuit, quem non bella ciuilia nec armis oppressa respublica, sed pax, et adoptio, et tandem exorata terris numina, dedissent*, « Tel devait être celui que nous ne devons ni aux guerres civiles ni à l'oppression des armes, mais à la paix et à l'adoption et aux divinités enfin fléchies par les habitants de la terre », Pline le Jeune, *Panegyrique*, 5, 1, Trad. M. Durry, (1948), 1972, p. 99

¹⁵⁴⁹ Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 243, 246

¹⁵⁵⁰ Pline le Jeune reconnaissait à Trajan parmi ses nombreuses qualités celle de tempérance tant dans les institutions que dans sa personne, *At quo di boni temperamento postatem tuam fortunamque moderatus es*, « Mais avec quel ménagement, dieux bons, tu as su garder la mesure dans le pouvoir et la fortune ! », *Panegyrique*, 10, 3, Trad. M. Durry, (1948), 1997, p. 103 ; A. Ernout et A. Meillet donnaient au verbe *tempero* pris au sens transitif la traduction de « mélanger, adoucir, tempérer » et se modérer, s'abstenir » lorsque le verbe était intransitif, *Dictionnaire étymologique de la langue latin*, (1959), 1979, p. 680

*humiliores*¹⁵⁵¹. M. Torelli relève que, sur les *alimenta*, l'absence d'enfants était une façon de montrer que le don de Trajan n'était pas réservé à une seule catégorie de Romains, mais destiné à tout le peuple, sur tout le territoire de l'Italie¹⁵⁵².

Les figures des *anaglypha*, que reprend l'attitude bonasse de Marsyas, étaient le reflet de l'avancée sociale et politique de Rome, contruite par le « peuple romain ». L'intérêt de l'empereur était de prévenir, par des mesures inédites, les perturbations dans l'approvisionnement de Rome même si ces mesures relevaient en fait d'une préservation du contrôle de l'empereur sur le pouvoir. L'expérience, depuis la fin de la République, avait révélé que les pénuries, même provisoires, s'accompagnaient d'une augmentation rapide de la population dépendante des ressources alimentaires étatiques et pouvaient entraîner des mouvements incontrôlés menaçant l'ordre public¹⁵⁵³.

Malgré la connotation tacticienne que recouvrait le terme de « peuple romain », l'expression donnait la pleine capacité aux citoyens de l'Italie d'accéder aux mêmes droits. Florus dans son avant-propos usait des expressions *populus Romanus* et *populus* pour rendre l'image d'une Rome unifiée dont l'édification progressive depuis les temps mythiques avait été sûre et dont la renommée s'étendait au monde entier :

Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, I, 0, 1
Populus romanus a rege Romulo in Caesarem Augustum, septingentos per annos, tantum operum pace belloque gessit, ut, si quis magnitudinem imperii cum annis conferat, aetatem ultra putet. Ita late per orbem terrarum arma circumtulit, ut qui res illius legunt, non unius populi, sed generis humani fata discant. Nam tot laboribus periculisque iactatus est, ut ad constituendum eius imperium contendisse uirtus et fortuna uideantur.

« Le peuple romain, accomplit tant d'actions en sept cents ans du roi Romulus à César Auguste en temps de paix et en temps de guerre, que, si l'on comparait la grandeur de l'Empire avec les nombres de ses années, on le croirait plus vieux ; Il a porté si loin ses armes sur la terre, qu'à lire ses exploits on apprend l'histoire non d'un seul peuple mais du genre humaine. Il fut aux prises avec tant de peines et de dangers que, pour constituer son Empire, courage et fortune semblent avoir rivalisé »¹⁵⁵⁴.

Plinie le Jeune, avant Florus, avait mis en valeur la notion d'un peuple rassemblé, d'une unité collective victorieuse des nations. Rome avait su édifier dans la cité une œuvre monumentale qui reflétait la vision politique que les magistrats ou les empereurs voulaient donner à leurs actions. Ce fut le cas notamment des généraux qui, dans les deux derniers siècles de la République et au début de l'Empire, avaient édifié nombre d'édifices religieux à la suite de leur victoires militaires qui leur avait valu le triomphe ce qui leur permettait, également d'asseoir durablement leur postérité :

¹⁵⁵¹ Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 71, 195-196, 238

¹⁵⁵² M. Torelli, *Typology and Structure of Roman Historical Reliefs*, 1982, p. 91 ; M. Torelli note que le geste de l'empereur sur le bas-relief du brûlement des dettes, et celui des *alimenta*, avaient été deux faits rendus de manière identique pour Trajan et pour Hadrien, p. 91

¹⁵⁵³ P. Veyne, *L'Empire gréco-romain*, 2005, p. 158

¹⁵⁵⁴ Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, I, 0, 1, Trad. P. Jal, 1967 p. 6

Pline le Jeune, *Panegyrique de Trajan*, 51, 3-4

At quam magnificus in publicum es? Hinc porticus, inde delubra occulta celeritate properantur, ut non consummata, sed tantum commutata uideantur. Hinc immensum latus circi templorum pulchritudinem prouocat, digna populo uictore gentium sedis nec minus ipsa uisenda quam quae ex illa spectabuntur uisenda autem cum cetera specie, tum quoad aequatus plebis ac principis locus

« Mais combien au contraire tu vois grand pour les ouvrages publics ! Ici un portique, là des sanctuaires s'élèvent comment par enchantement si bien qu'ils semblent non des constructions entièrement nouvelles, mais des restaurations. Ailleurs le pourtour immense du Cirque rivalise avec la beauté des temples, lieu digne du peuple vainqueur du monde et qui mérité aussi bien d'être vu que les spectacles auxquels on y assistera ; qui mérite d'être vu non seulement pour toutes ses beautés, mais surtout parce que les places du peuple et du prince sont au même niveau »¹⁵⁵⁵.

Si, ainsi que l'affirme E. Cizek, les monnaies de Trajan semblaient démontrer que le sentiment majoritaire des Romains était que la *maiestas populi*, « la majesté du peuple romain », était synonyme de la *felicitas temporum*, la population défavorisée restait convaincue de sa légitimité et entendait faire savoir ses revendications à être autant estimée de son prince que la classe sénatoriale¹⁵⁵⁶.

Les vertus attachées à la *maiestas populi* devaient pour Pline le Jeune être le souci de chaque citoyen romain pour laisser le souvenir de l'honnête homme :

Pline le Jeune, *Lettres*, IX, 3, 1

Alius alium : ego beatissimum existimo, qui bonae mansuraeque famae praesumptione perfruitur, certusque posteritatis cum futura gloria uiuit. Ac mihi nisi praemium aeternitatis ante oculos, pingue illud altumque otium placeat.

« A chacun son idéal. Selon moi, le comble du bonheur est de jouir par anticipation d'une réputation bonne et durable et, sûr de sa postérité, de vivre auréolé de sa gloire future. Et pour ma part, si ne n'avais pas en vue l'éternité pour récompense, c'est cette forme de loisir confortable et profond que j'apprécierais »¹⁵⁵⁷.

Les fruits du figuier sur les *anaglyphypha* exprimaient, autant que l'arbre greffé, le compromis et la fragilité de l'équilibre entre la partie des Romains qui bénéficiaient d'une richesse leur permettant d'accéder aux plus hautes distinctions et la partie des Romains, toujours prête à une agitation politique, qui bénéficiait de l'institution publique des *alimenta* sous Trajan, ou de celle privée gérée par des fondations¹⁵⁵⁸.

¹⁵⁵⁵ Pline le Jeune, *Panegyrique de Trajan*, 51, 3-4, Trad. M. Dubry, (1948), 1972, p. 140

¹⁵⁵⁶ Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 361 ; P. Veyne, *L'Empire gréco-romain*, 2005, p. 160-161

¹⁵⁵⁷ Pline le Jeune, *Lettres*, IX, 3, 1, Trad. N. Méthy, 2012, p. 76

¹⁵⁵⁸ Claudien, dans son *Panegyrique*, transformait en cris d'ovation les huées que la plèbe avait poussées au Grand cirque contre l'empereur Macrin le 14 septembre 217 parce qu'elle entendait ainsi faire valoir l'hommage que Macrin lui devait et qu'il ne lui avait pas rendu en étant pourtant lui-même présent, *Panegyriques*, VI, 1, 613-617

Un exemple de ces fondations privées fut celui que Pline le Jeune avait fondé à Côme, une ville à laquelle l'écrivain était particulièrement attaché¹⁵⁵⁹. E. Cizek note, qu'à court terme au II^e siècle, les *alimenta* qui avaient été un des facteurs de l'accès à la prospérité des hommes indigents, en ville et à la campagne, mais à long terme, les *alimenta* ne changèrent pas en profondeur les disparités sociales¹⁵⁶⁰.

L'image renvoyée par le figuier et ses figues est analogue à celle de Marsyas, dont l'attitude était celle d'un homme pris de boisson qui essayait, remarquait W. Seston, « de rattraper un équilibre » compromis par la boisson. Le silène titubant ne dénotait aucunement, de ce fait, son caractère libertaire. Au contraire, pour W. Seston, et nous l'avons noté précédemment, Marsyas était le témoin de la générosité de l'empereur et sa démarche incertaine était un facteur supplémentaire qui mettait en valeur son approbation envers la générosité de Trajan (et celle d'Hadrien)¹⁵⁶¹. Les monnaies gravées par Trajan sur lesquelles figuraient la Concorde (*Concordia*), la Paix (*Pax*) et le Bonheur (*Salus*), muni d'une corne d'abondance¹⁵⁶², « maquillaient » l'aspect d'une concorde simplement implicite que donnaient l'attitude avinée de Marsyas et les figues. Un texte de Columelle illustre, dans le domaine agricole, le compromis tacite entre le paysan et le figuier au moment de la cueillette des figues dans leur plénitude :

Columelle, *Economie rurale*, XII, 15, 1

Ea porro neque nimium uieta neque inmatura legi debet et in eo loco expandi, qui toto die solem accipit.

« Elles [les figues] doivent être cueillies ni trop mûres ni trop avancées ni vertes et doivent être étendues en un lieu qui reçoive le soleil toute la journée »¹⁵⁶³.

¹⁵⁵⁹ *Quid agit Comum, tuae meaeque deliciae ?*, Donnez-moi des nouvelles de Côme, vos délices et les miennes », Pline le Jeune, *Lettres*, I, 3, 1, Trad. A-M. Guillemin, (1927), 1987, p. 5 ; Côme honorait sa mémoire par elle lui était redevable de l'emploi des bénéfices tirés de la vente d'une partie de ses terres pour l'alimentation des enfants pauvres garçons ou filles de naissance libre et à offrir des repas publics, *Aduentus meos celebrat, profectioibus angitur, honoribus gaudet. In hoc ego, ut referrem gratiam (nam uinci in amore turpissimum est) templum pecunia mea exstruxi, cuius dedicationem, cum sit paratum, differre longius irreligiosum est. Erimus ergo ibi dedicationis die, quem epulo celebrare constitui*, « A mon arrivée, c'est toujours la fête, à mon départ, la tristesse, à ma promotion, l'allégresse. J'y ai, pour ma part, afin de marquer ma reconnaissance (car quand il s'agit d'affection, se laisser surpasser est la pire des hontes) fait construire un temple à mes frais ; et, puisqu'il est prêt, en différer plus longtemps l'inauguration serai une impiété. Nous serons donc là-bas le jour de l'inauguration que j'ai décidé de fêter par un banquet. », Pline le Jeune, *Lettres*, IV, 1, 4-6, Trad. N. Methy, 2011, p. 1

¹⁵⁶⁰ Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, 1983, p. 251

¹⁵⁶¹ Seston, « Anaglypha Trajani, du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 », *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, T. 44, 1947, p. 155, 167

¹⁵⁶² A. Ernout et A. Meillet donnaient au mot *salus*, le sens premier de ce qui est entier, intact, de ce qui est en bonne santé, dans un bon état de conservation, éléments qui entraînent dans l'appréciation du bien-être chez les Romains, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 591

¹⁵⁶³ Columelle, *Economie rurale*, XII, 15, 1, Trad. J. André, 1988, p. 43

C - Le cornouiller à Rome

I – Le cornouiller romuléen : La légende et le lieu

1 - La légende

Après le chêne d'Enée et le figuier de Romulus et Rémus, un troisième arbre, le cornouiller, devint, à son tour, un des acteurs de la fondation de Rome.

Des textes d'Ovide et de Plutarque ont relaté la transformation légendaire du javelot de Romulus en arbre vivant au sommet du Palatin mais seul Plutarque a fait état d'un cornouiller. Le texte Ovide fait simplement mention de la métamorphose du bois de la lance de Romulus jetée depuis l'Aventin en un arbre feuillu (*arbor*), muni de racines :

Ovide, *Métamorphoses*, XV, 560-564,
utue Palatinis haerentem collibus olim / cum subito uidit frondescere Romulus
hastam, / *quae radice noua, non ferro stabat adacto / et iam non telum, sed*
lenti uiminis arbor / non exspectatas dabat admirantibus umbras
« Tel fut encore l'étonnement de Romulus, le jour où il vit sa javeline, fixée sur le mont Palatin, se couvrir tout à coup de feuillage ; elle se dressait sur une racine nouvelle et non plus sur le fer qu'il avait enfoncé en terre. Son arme était remplacée par un arbre dont les rameaux flexibles offraient une ombre inattendue aux spectateurs stupéfaits»¹⁵⁶⁴.

Dans son texte, Plutarque précisait l'essence de l'arbre né de la lance de Romulus, un cornouiller, *κράνεια*, et reprenait également la tradition de son lieu d'enracinement, le Palatin, puisque c'était du sommet de l'Aventin que Romulus avait jeté son javelot :

Plutarque, *Romulus*, 20, 6, 7, 68
ένταῦθα δὲ καὶ τὴν κράνειαν ἔφασαν τὴν ἱερὰν γεγονέναι, μυθολογοῦντες ὅτι πειρώμενος ὁ Ῥωμύλος αὐτοῦ λόγχην ἀκοντίσειεν ἀπὸ τοῦ Ἀουεντίνου, τὸ ξυστὸν ἔχουσαν κρανείας· καταδύσης δὲ τῆς αἰχμῆς εἰς βάθος, ἀνασπάσαι μὲν οὐδεὶς πειρωμένων πολλῶν ἴσχυσε, τὸ δὲ ξύλον ἔστεξεν ἢ γῆ ζώφυτος οὖσα, καὶ βλαστοῦς ἀνήκε καὶ στέλεχος εὐμέγεθες κρανείας ἔθρεψε. τοῦτο δ' οἱ μετὰ Ῥωμύλον ὡς ἔν τι τῶν ἀγιωτάτων ἱερῶν φυλάττοντες καὶ σεβόμενοι περιτείχισαν.

« c'est là qu'on voyait aussi, dit-on, le cornouiller sacré dont la légende rapporte l'origine : Romulus, pour éprouver sa force, lança du haut de l'Aventin un javelot dont le bois était de cornouiller. Les successeurs de Romulus conservèrent cet arbre comme un monument des plus sacrés, en firent un objet de vénération et l'entourèrent d'un mur »¹⁵⁶⁵.

L'importance du cornouiller dans l'établissement de la cité de Rome relève de la topographie, le mont Palatin, admis par la tradition pour être le berceau de Rome, et d'éléments symboliques qui entreront à l'histoire de Rome. Le rite du fécial lors

¹⁵⁶⁴ Ovide, *Métamorphoses*, XV, 560-564, Trad. G. Lafaye, (1928), 1991, p. 139

¹⁵⁶⁵ Plutarque, *Romulus*, 20, 6, 7, 68, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 86

l'entrée en guerre, qui fut le témoignage principal de la perpétuation de la légende, nécessite de distinguer les deux variétés de cornouiller, la *Cornus mas*, le cornouiller mâle, et la *Cornus sanguinea*, le cornouiller sanguin ou cornouiller femelle.

2 - Le cornouiller et le lieu topographique de la Roma Quadrata

L'intérêt du mont Palatin relève non seulement de sa situation topographique dans le site de Rome mais aussi de sa dénomination.

De point de vue de l'origine étymologique, Varron envisageait deux possibilités principales qui rendaient compte de l'origine du mot Palatin. L'appellation de la colline aurait renvoyé à une origine uniquement grecque : le nom serait alors venu de celui des Grecs nommés *Pallantes*, arrivés avec l'Arcadien Evandre qui avait fondé une cité sur le site du futur Palatin¹⁵⁶⁶. La seconde hypothèse se référait à l'appellation italique qu'auraient donnée au Palatin des Aborigènes (les *Palatini*) de la région de Réate sur le territoire voisin de la Sabine¹⁵⁶⁷ :

Varron, *De la langue latine*, V, 8, 53, 1-3

Quartae regionis Palatium, quod Pallantes cum Euandro uenerunt, aut quod Palatini Aborigines ex agro Reatino, qui appellatur Palatium, ibi consederunt.

« Le quatrième arrondissement est constitué par le Palatin (*Palatium*), appellation due au fait que, avec Evandre, virent s'installer les Pallentes (*Pallantes*) appelés aussi *Palatini*. Selon d'autres, c'est parce que les *Palatini*, peuplade primitive venue de la région de Réate dont le territoire était appelé *Palatium*, s'y établirent »¹⁵⁶⁸.

L'hypothèse de l'origine grecque du nom Palatin était celle qu'avait adoptée Tite-Live :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 5, 1-2

Iam tum in Palatio monte Lupercal hoc fuisse ludicrum ferunt et (a Pallanteo, urbe Arcadica, Pallantium, dein Palatium montem appellatum), ibi Euandrum, qui (ex eo genere Arcadum) multis ante tempestatibus tenuerit loca, sollemne allatum ex Arcadia instituisse

« Dès cette époque, existait, dit-on, sur le mont Palatin notre Lupercal et c'est de Pallantée, ville arcadienne, que le mont tirait son nom de Pallantium, plus tard *Palatium*. Evandre, établi depuis de longues années dans cette contrée, y avait institué une fête annuelle importée d'Arcadie »¹⁵⁶⁹.

L'existence d'une parenté entre les Romains et les Grecs, précisément des Arcadiens, qu'avait développée Denys d'Halicarnasse, conciliait un fait de

¹⁵⁶⁶ J. Bayet notait qu'Evandre s'était trouvé « immobilisé sur le Palatin » sans que cette implantation soit clairement définie, d'autant que les mythographes n'ont pas donné corps à la légende avant le III^e siècle av. J.-C. Il écrivait par ailleurs que les hypothèses des auteurs anciens qui, sans renier une origine arcadienne du Palatin, y situaient aussi une occupation des Aborigènes, « Les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 1920, p. 67, 79

¹⁵⁶⁷ Varron, *De la langue latine*, V, (4), 21

¹⁵⁶⁸ Varron, *De la langue latine*, V, 8, 53, 1-3, Trad. J. Collart, 1934, P. 34

¹⁵⁶⁹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 5, 1, Trad. G. Baillet, (1940), 1997, p. 10

colonisation et la présence sur le site de peuples italiques qui avaient accueilli ces colons non en ennemis mais en amis. L'historien montrait que l'étymologie du mot Palatin était la démonstration de cette unification de la colonie grecque, amenée par Evandre, et du peuple italiqque qui vivait alors sur le futur site de Rome :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 31, 1

Μετὰ δὲ οὐ πολὺν χρόνον στόλος ἄλλος Ἑλληνικὸς εἰς ταῦτα τὰ χωρία τῆς Ἰταλίας κατὰγεται, ἐξηκοστῷ μάλιστα ἔτει πρότερον τῶν Τρωικῶν, ὡς αὐτοὶ Ῥωμαῖοι λέγουσιν, ἐκ Παλλαντίου πόλεως Ἀρκαδικῆς ἀναστάς. Ἠγεῖτο δὲ τῆς ἀποικίας Εὐάνδρος Ἑρμοῦ λεγόμενος καὶ νύμφης τινὸς Ἀρκάσιν ἐπιχωρίας,

« Peu après, une autre expédition grecque aborde dans ces régions de l'Italie, la soixantième année environ avant la guerre de Troie, selon les Romains eux-mêmes, venant de la cité arcadienne de Pallantion ; la colonie avait à sa tête Evandre que l'on dit fils d'Hermès et d'une nymphe locale d'Arcadie »¹⁵⁷⁰.

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 31, 2.

Ὁ δὲ στόλος οὗτος οὐκ ἀπὸ τοῦ κοινοῦ τῆς γνώμης ἐπέμφθη, ἀλλὰ στασιάσαντος τοῦ δήμου τὸ ἐλαττωθὲν μέρος ἐκούσιον ὑπεξήλθεν. ἐτύγχανε δὲ τότε τὴν βασιλείαν τῶν Ἀβοριγίνων παρειληφὺς Φαῦνος, Ἄρεος ὡς φασιν ἀπόγονος, ἀνὴρ μετὰ τοῦ δραστηρίου καὶ συνετὸς, καὶ αὐτὸν ὡς τῶν ἐπιχωρίων τινὰ Ῥωμαῖοι δαιμόνων θυσίαις καὶ ᾠδαῖς γεραίρουσιν. Οὗτος ὁ ἀνὴρ δεξάμενος κατὰ πολλὴν φιλότητα τοὺς Ἀρκάδας ὀλίγους ὄντας, δίδωσιν αὐτοῖς τῆς αὐτοῦ χώρας ὀπόσῃν ἐβούλοντο.

« Cette expédition ne fut pas envoyée de l'aveu unanime de la population, mais à la suite d'une guerre civile, le parti minoritaire s'exila volontairement. L'héritier du royaume des Aborigènes se trouvait être alors Faunus, un descendant, dit-on, d'Arès, un homme énergique et intelligent que les Romains honorent par des sacrifices et des chants comme l'un de leurs démons indigènes. Cet homme, ayant accueilli avec beaucoup d'aménité les Arcadiens, qui étaient peu nombreux, leur donna de son propre territoire une portion aussi grande qu'ils voulaient »¹⁵⁷¹.

Dans son introduction aux *Antiquités romaines*, V. Fromentin écrit que Denys d'Halicarnasse entendait opposer à ses détracteurs « la vérité » de l'origine grecque de Rome qui était à la fois ethnique et culturelle¹⁵⁷². S'il fallait une preuve, selon

¹⁵⁷⁰ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 31, 1 Trad. V. Fromentin, 2006, p. 120 ; V. Fromentin situe la cité de Pallantion en Arcadie sur une colline à environ une douzaine de km de l'actuelle Tripolis ; dans ses « Notes complémentaires », elle indique que la nymphe arcadienne était connue en Grèce sous le nom de Nicostratè, de Thémis ou de Timandra et qu'à Rome, elle était vénérée sous celui de Carmenta ou Carmentis, p. 244

¹⁵⁷¹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 31, 2, Trad. V. Fromentin, 2006, p. 120 ; V. Fromentin note encore que Faunus, dont le sanctuaire était localisé près de la grotte du Lupercal, qui était identifié avec le dieu arcadien Pan Lykaios (alors que Denys d'Halicarnasse insistait sur la nature humaine du roi aborigène, Faunus) Faunus était à la fois un dieu singularisé mais aussi une multiplicité de divinités, les Faunes, démons champêtres et forestiers équivalents des satyres grecs, (p. 244)

¹⁵⁷² V. Fromentin note aussi que pour prouver la parenté des deux civilisations grecques et romaines, Denys avait élaboré un système d'équivalences lexicales et institutionnelles et qu'il minimisait, autant que faire se peut, l'apport des autres influences notamment pendant la période royale, « Introduction », Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, 1998, p. 31, 33-34

Denys d'Halicarnasse, de l'ancienneté du lien qui unissait les Arcadiens aux Romains et Pallanté à Pallantium, ce serait celle de la date de venue d'Evandre, avant même la guerre de Troie, au temps du règne de Faunus. Pourtant J. Bayet n'avait pas considéré la tradition d'une origine grecque du mont Palatin « originelle » mais le résultat d'une élaboration tardive après la fin du II^e siècle av. J-C. Pour J. Bayet, la dérivation du terme de Pallantium du mot grec Pallantion, du nom de la cité arcadienne d'où venait Evandre, avait été le fait d'historiens et d'annalistes qui avaient forgé une étymologie sans qu'elle neût aucun fondement réel¹⁵⁷³. L'ancrage de cette tradition grecque¹⁵⁷⁴ était également perceptible dans les propos rapportés par Pausanias sur l'attachement des Romains à faire une synthèse, ici étymologique, entre des termes venus de Grèce et des noms donnés à une des collines de Rome¹⁵⁷⁵ :

Pausanias, *Périégèse*, VIII, 43, 2,

φασί δὴ γενέσθαι καὶ γνώμην καὶ τὰ ἐς πόλεμον ἄριστον τῶν Ἀρκάδων ὄνομα Εὐάνδρον, παῖδα δὲ αὐτὸν νύμφης τε εἶναι, θυγατρὸς τοῦ Λάδωνος, καὶ Ἑρμοῦ. σταλέντα δὲ ἐς ἀποικίαν καὶ ἄγοντα Ἀρκάδων τῶν ἐκ Παλλαντίου στρατιάν, παρὰ τῷ ποταμῷ πόλιν τῷ Θύβριδι οἰκίσαι· καὶ Ῥωμαίων μέρος τῆς καθ' ἡμᾶς πόλεως, ὃ ὠκεῖτο ὑπὸ τοῦ Εὐάνδρου καὶ Ἀρκάδων τῶν συνακολουθησάντων, ὄνομα ἔσχε Παλλάντιον κατὰ μνήμην τῆς ἐν Ἀρκαδίᾳ· χρόνῳ δὲ ὕστερον μετέπεσε τὸ ὄνομα ἐν ἀναιρέσει γραμμάτων τοῦ τε <λ> καὶ τοῦ <ν>. τούτων μὲν τῶν λελεγμένων ἔνεκα Παλλαντιεῦσιν ἐκ βασιλέως ἐγένοντο δωρεαί·

« On dit que, à la fois pour le jugement et les qualités guerrières, le plus éminent des Arcadiens fut un certain Evandre. Il aurait été le fils d'une nymphe, fille du Ladon et d'Hermès. Envoyé établir une colonie à la tête d'une troupe d'Arcadiens de Pallantion, il aurait fondé une cité au bord du fleuve Tibre. Et le quartier de Rome actuelle qui fut habité par Evandre et les Arcadiens qui l'avaient suivi reçut le nom de Pallantion en souvenir de la ville arcadienne. Mais plus tard, le nom s'altéra, avec la suppression des lettres lambda et nu. Pour les raisons que je viens de dire, les gens de Pallantion eurent les faveurs de la part de l'empereur [Antonin]»¹⁵⁷⁶.

Dans le discours courant des Romains, après le I^e siècle de notre ère, de l'attachement à l'origine grecque d'une fondation sur le Palatin est fournie par les témoignages de Dion Cassius, puis de Solin :

¹⁵⁷³ J. Bayet, « les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1920, p. 71-72

¹⁵⁷⁴ Ainsi que le constate le texte de Juvénal, l'attachement légendaire à la Grèce pouvait coexister avec le rejet d'une origine grecque et un mépris des Grecs nommés les *Graeculis* ; *non possum ferre, Quirites, / Graecam urbem. Quamuis quota portio faecis Achaei? / iam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes / et linguam et mores et cum tibicine chordas / obliquas nec non gentilia tympana secum, uexit et ad circum iussas prostare puellas*, « Je ne puis, Ô Quirites, supporter une Rome grecque. Et encore ! Qu'est-ce que représente l'élément proprement achéen dans cette lie ? Il y a beau temps que le fleuve de Syrie, l'Oronte se dégorge dans le Tibre charriant la langue, les mœurs de cette contrée, la harpe aux cordes obliques, les joueurs de flûte – les tambourins exotiques, les filles dont la consigne et de guetter le client près du cirque », Juvénal, *Satires*, III, 60-65, Trad. F. Villeneuve, 1994, p. 26

¹⁵⁷⁵ Un exemple de la vivacité dans la tradition d'une origine grecque fut celui de la décision d'Antonin le Pieux de rendre son autonomie à la bourgade arcadienne de Pallantion et de l'exempter de tribut, Bayet, « les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1920, p. 71-72

¹⁵⁷⁶ Pausanias, *Périégèse*, VIII, 43, 2, Trad. M. Jost, 1998, p. 120

Dion Cassius, *Histoire romaine*, I, 7,

Εὐάνδρος Ἀρκὰς ἀπὸ Παλλαντίου ἐστάλη μετὰ Ἀρκάδων εἰς ἀποικίαν, καὶ παρὰ τῷ Θύβρι πόλιν ᾠκίσε, Ῥωμαίων μέρος της καθ' ἡμᾶς πόλεως· καὶ ὄνομα ἔσχε Παλλάντιον κατὰ μνήμην τοῦ ἐν Ἀρκαδίᾳ· χρόνῳ δὲ ὕστερον, μετέπεσε τὸ ὄνομα ἐν ἀναιρέσει γραμμάπτων τοῦ τε λ καὶ τοῦ ν

« Evandre, né en Arcadie, partit de Pallantium avec une troupe de ses compatriotes, pour aller établir une colonie ; il fonda sur les bords du Tibre une ville qui, de nos jours, forme une partie de Rome : elle reçut le nom de Pallantium, en mémoire de la ville d'Arcadie qui s'appelait ainsi : dans la suite, ce nom perdit un λ et un ν »¹⁵⁷⁷.

Solin, I, 4

Palatinum nemo dubitauerit, quin Arcades habeat auctores, a quibus primum Pallanteum oppidum: quod aliquandiu Aborigines habitatum, propter incomodum uicinae paludis, quam praeterfluens Tiberis fecerat, profecti Reate, postmodum reliquerunt

« Personne ne peut douter que le Palatin ne doive son origine aux Arcadiens, qui fondèrent Pallantée, ville que les Aborigènes habitèrent quelque temps, mais qu'ensuite, en raison du voisinage incommode d'un marais, dû aux débordements du Tibre, ils quittèrent pour Réate »¹⁵⁷⁸.

La tradition d'une origine grecque du nom de Palatin est importante car elle relie aux noms d'Enée et de Romulus deux points topographiques qui ont déterminé l'emplacement de Rome. Ce fut d'abord le lieu où avait poussé le chêne qui marquait la fin du voyage d'Enée sur le territoire de Lavinium, puis ce fut celui, plus précis, du « javelot » de Romulus transformé en cornouiller. Du point de vue ethnique, Denys d'Halicarnasse faisait de Romulus un des successeurs d'Enée :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 45, 3,

Γενεαῖς δ' ὕστερον ἑκκαίδεκα μετὰ Ἰλίου ἄλωσιν ἐκπέμψαντες ἀποικίαν εἰς τὸ Παλλάντιόν τε καὶ τὴν Σατορνίαν, ἔνθα Πελοποννήσιοί τε καὶ Ἀρκάδες τὴν πρώτην οἴκησιν ἐποίησαντο καὶ ἦν ἔτι ἐπ' αὐτῶν ζώπυρ' ἄττα περιλειπόμενα τοῦ παλαιοῦ γένους, οἰκίζουσι τοὺς τόπους περιλαβόντες τείχεσι τὸ Παλλάντιον, ὥστε λαβεῖν πόλεως σχῆμα τότε πρώτον. Τίθενται δὲ τῷ κτίσματι Ῥώμην ὄνομα ἀπὸ τοῦ στείλαντος τὴν ἀποικίαν Ῥωμύλου, ὃς ἦν ἑβδομος καὶ δέκατος ἀπ' Αἰνείου γεγονώς

« Et, seize générations après la prise de Troie, ils envoyèrent une colonie sur le Palatin et la colline de Saturne, là où Péloponnésiens et Arcadiens avaient fait leur premier établissement où subsistaient encore quelques vestiges de leur ancienne origine ; ils occupèrent ces lieux et entourèrent de murailles le Palatin, de façon à lui donner pour la première fois l'aspect d'une ville. Ils attribuèrent à cette fondation le nom de Rome, d'après celui du chef de la

¹⁵⁷⁷ Dion Cassius, *Histoire romaine*, I, 7, Trad. E. Gros, 1845, p. 9

¹⁵⁷⁸ Solin, I, 4, Trad. M.-A. Agnant, 1847, p. 29

colonie, Romulus, qui était descendant d'Enée à la dix-septième génération »¹⁵⁷⁹.

Le site du Palatin que la colonie d'Evandre avait entouré d'une première muraille, selon Denys d'Halicarnasse, fut l'endroit où avait poussé le cornouiller et sur lequel Romulus avait circonscrit l'aire du cœur de Rome, la *Roma Quadrata*, par le creusement d'un sillon, le *sulcus primigenius*. L'emplacement réel de la *Roma Quadrata* qui a suscité de nombreuses polémiques, tant anciennes qu'actuelles, n'a pas lieu d'être explicité ici. Il suffira de rappeler que, suivant les versions des auteurs anciens, la cité fondée par Romulus était localisée sur le seul Palatin ou, au contraire, s'étendait jusqu'au Forum. Ce dernier avis était en particulier soutenu par Plutarque. Nous citons uniquement Denys d'Halicarnasse qui relatait comment, après avoir exclu définitivement Rémus pour ériger et diriger la future cité, Romulus avait rassemblé les habitants pour être les témoins du tracé d'un sillon sur lequel serait construit le mur d'enceinte de la future cité au sommet du Palatin :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 88, 2

Ἐπει δὲ πᾶν, ὅσον ἦν ἐκ λογισμοῦ θεοῖς φίλον, ᾤετο πεπραχθαι καλέσας ἅπαντας εἰς τὸν ἀποδειχθέντα τόπον περιγράφει τετράγωνον σχῆμα τῷ λόφῳ, βοὸς ἄρρενος ἅμα θηλεία ζευχθέντος ὑπ' ἄροτρον ἐλκύσας αὐλακα διηνεκῆ τὴν μέλλουσαν ὑποδέξασθαι τὸ τεῖχος· ἐξ οὗ Ῥωμαῖοις τὸ ἔθος τοῦτο τῆς περιαρόσεως τῶν χωρίων ἐν οἰκισμοῖς πόλεων παραμένει. ἐργασάμενος δὲ ταῦτα

« Quand qu'il estima que tout ce que la raison considère comme agréable aux dieux avait été accompli, il appela tout le monde à l'endroit désigné et dessina un quadrilatère sur la colline en traçant, avec un bœuf mâle et une vache attelés à une même charrue, un sillon continu destiné à recevoir un rempart. Depuis lors, les Romains ont conservé cette coutume de tracer un sillon autour de leurs terres quand ils fondent une cité »¹⁵⁸⁰.

Pour A. Mastrocinque, quelle que fut la position de la *Roma Quadrata*, au sommet du Palatin¹⁵⁸¹ ou à mi-pente, et sa configuration, ronde ou carrée, il est possible que, vers la fin du VI^e siècle av. J.-C., elle ait déjà été un lieu de mémoire qui avait été consacré avant de devenir l'aire sacrée qui symbolisait l'origine de Rome. Ce fut, à partir de ce dépôt votif, que fut localisée la *Roma Quadrata*¹⁵⁸².

¹⁵⁷⁹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 45, 3, Trad. V. Fromentin, 2006, p. 142

¹⁵⁸⁰ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 88, 2, Trad. V. Fromentin, 2006, p.217

¹⁵⁸¹ La situation de Romulus au sommet du Palatin a été déduite par Th. Mommsen de celle de Rémus qu'Ovide plaçait sur l'Aventin, mais l'ambiguïté des vers d'Ovide en ce qui concerne Romulus ne permet pas de trancher réellement ; un texte de Festus corrobore aussi cette hypothèse : *alter init nemorosi saxa Palati; / alter Auentinum mane cacumen init*, l'un monte sur les rochers du Palatin boisé ; l'autre, de bon matin, sur la cime de l'Aventin », *Fastes*, IV, 815-816, Trad. R. Schilling, 1993, p.33 ; Mommsen, *Histoire romaine*. Livres, T. I, 1868, p. 68 ; hypothèse que corrobore aussi un texte de Festus, *Remurius ager dictus, quia possessus est a Remo, et habitatio Remi Remora. Sed et lucus in summo Aventino Remoria dicitur, ubi Remus de urbe condenda fuerat auspicatus*, « Remurinus est le nom donné au territoire possédé par Rémus, et Remona celui de son habitation. Mais on appelle Remoria un lieu situé au sommet de l'Aventin, où dit-on, Rémus aurait pris les auspices pour la fondation de la ville, *De verborum significatu quae supersunt com Pauli epitome*, 1913, 345L

¹⁵⁸² Pour A.Mastrocinque, l'assimilation par Varron de la *Roma quadrata* sur le Palatin au *pomerium* est la version la plus solide, parce que l'endroit était sacré et avait contenu les offrandes de fondation, « *Roma quadrata* », *Mélanges de l'École Française de Rome*, T. 110-2, 1998, p. 684, 693

Le chêne, au pied duquel avait débarqué Enée, avait circonscrit un espace dans lequel s'inscrivait une « Rome » sabine qui répondait aux prophéties divines¹⁵⁸³. Le site de Rome qui s'inscrivait dans ce territoire sabin, là où les Arcadiens d'Evandre s'étaient installés avec les Aborigènes, était plus précisément localisé par la portion du Palatin de la *Roma quadrata* dans laquelle le cornouiller avait poussé et à partir de laquelle s'érigerait et se déploierait Rome et l'Empire romain.

2 – 1 - Le boisement du site de la *Roma Quadrata*

L'environnement du site de Rome, essentiellement boisé, est un élément morpho-géographique commun à Enée et Romulus.

A l'époque archaïque, la proximité de la forêt représentait pour les habitants à la fois une difficulté, celle qu'ils avaient de conserver les parcelles cultivées en bon état du fait des ravages causés par les bêtes sauvages et de l'extension naturelle des espèces de ligneux endémiques, et un avantage, celui d'offrir un abri et une source de nourriture en cas de guerre ou de disette. Cette vision ancienne schématique doit être modulée, notamment en fonction des phases de la déforestation et de conquête de nouveaux territoires agricoles ainsi que le souligne J.-L. Vernet¹⁵⁸⁴. Entre l'époque d'Enée et celle de Romulus, plusieurs périodes d'agrandissement des parcelles agraires avaient destabilisé l'état d'équilibre dans lequel s'étaient développées les forêts du Latium même si Rome et ses environs, à la fin de la République et au début de l'Empire, restaient encore des zones particulièrement boisées. L'observation faite par J.-L. Vernet que les villages se situaient à proximité des forêts pendant les périodes de déforestation permet de conjecturer qu'aux temps d'Enée et de Romulus l'installation des deux héros sur le site de Rome se soit faite aussi par le défrichement de zones boisées. En effet l'édification de villages et la délimitation de nouvelles parcelles qui empiétaient sur la forêt, requéraient une proximité avec l'espace forestier pour faciliter l'approvisionnement en bois compte tenu des moyens de transport de l'époque¹⁵⁸⁵.

Varron, dans liste des noms des bois sacrés qui bordaient de son temps les deux hauteurs de l'Esquilin, mentionnait les hêtres auxquels on peut rattacher les chênes de la porte *Querquetulana* qui se dressait entre la partie de l'Esquilin appelé d'abord mont Oppius, selon Tacite¹⁵⁸⁶ :

Varron, *De la langue latine*, V, 8, 50, 1-6
Exquiliae duo montes habiti, quod pars Oppius, pars Cespius mons suo antiquo nomine etiam nunc in sacris appellatur. In sacris Argeorum scriptum sic est: Oppius Mons: princeps Esquiliis uls lucum Fagutalem¹⁵⁸⁷; sinistra uia secundum moerum est. Oppius Mons, terticeps cis lucum Exquilinum; dexterio uia in tabernola est. Oppius Mons, quarticeps cis lucum Exquilinum; uia dexteriore in Figlinis est. Cespius Mons: quinticeps cis lucum Poetelium.... Esquiliis est. Cespius Mons, sexticeps apud aedem Iunonis Lucinae, ubi aeditumus habere solet.

¹⁵⁸³ On retient en particulier à ce sujet la prophétie d'Hélénos, prêtre d'Apollon, Virgile, *Enéide*, III, 389-393

¹⁵⁸⁴ J.-L. Vernet, *L'homme et la forêt méditerranéenne*, 1997, p. 64

¹⁵⁸⁵ J.-L. Vernet, *L'homme et la forêt méditerranéenne*, 1997, p. 64-65

¹⁵⁸⁶ Tacite, *Annales*, IV, 65, 1

¹⁵⁸⁷ Varron écrivait *Facutal* au lieu de la terminologie courante de *Fagutal*

« Les Esquilies comportent deux hauteurs, attendu qu'aujourd'hui encore, dans le cérémonial chacune des deux hauteurs, respectivement l'*Oppius* et le *Cespius*, porte son nom d'autrefois. On trouve par écrit dans le cérémonial des Argées la mention que voici : « Mont *Oppius*, première chapelle aux Esquilies au-delà du *Lucus Fagutalis* (la hêtraie sacrée), elle est à main gauche dans la rue le long du mur ; Mont *Oppius*, troisième chapelle, au-delà du *Lucus Esquilinus* (bois sacré de l'Esquilin) elle est sur la droite de la rue, dans une baraque ; Mont *Oppius*, quatrième chapelle, au-delà du *Lucus Esquilinus*, elle est à main droite dans la rue au milieu des ateliers de poterie ; Mont *Cespius*, cinquième chapelle au-delà du *Lucus Poetelius*, elle est aux Esquilies ; Mont *Cespius*, sixième chapelle, près du temple de Junon Lucina au domicile habituel du sacristain »¹⁵⁸⁸.

Les mentions de la présence de hêtres et de chênes sur le site de Rome faites par Varron sont reprises par Pline qui attestait aussi de l'importance de la présence forestière à l'époque de Romulus par leurs traces laissées dans le nom de lieux. Pline rattachait la présence des hêtres au nom de Jupiter Fagutal :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 15, 36-37

Scandula e robore aptissima, mox e glandiferis aliis fagoque, facillima ex omnibus, quae resinam ferunt, sed minime durans praeterquam e pino. scandula contectam fuisse Romam ad Pyrrhi usque bellum annis CCCCLXX Cornelius Nepos auctor est. Siluarum certe distinguebatur insignibus, Fagutali Ioue etiam nunc ubi lucus fageus fuit, porta Querquetulana, colle in quem uimina petebantur, totque lucis, quibusdam et geminis.

« D'après Cornélius Népos, Rome fut couverte avec des bardeaux [de chêne et de hêtre] jusqu'à la guerre de Pyrrhus pendant 470 ans. Il est certain qu'on distinguait ses quartiers par les noms des forêts : Jupiter Fagutal aujourd'hui encore sur l'ancien emplacement d'un bois de hêtres, la porte Querquétulane, la colline où l'on allait aux osiers, et tant de bois, parfois deux au même endroit »¹⁵⁸⁹.

Tacite, qui, ainsi que le note D. Briquel « n'avait pas un tempérament d'antiquaire »¹⁵⁹⁰, confondait le mont *Oppius* avec le *Caelius* (situé dans la Rome républicaine au bout du *Ludus Magnus*, la principale caserne des gladiateurs¹⁵⁹¹) du nom d'un chef étrusque *Caeles Vibenna* qui s'était lui-même rendu à Rome :

¹⁵⁸⁸ Varron, *De la langue latine*, V, 8, 50, 1-6, Trad. J. Collart, 1954, p. 33 ; J. Collart note dans ses commentaires que les emplacements du *lucus Esquilinus* et du *lucus Portelius* sont inconnus, p. 176 ; l'article sur l'Esquilin du lexique topographique de Rome montre que, jusqu'à la fin de la République une vaste nécropole occupait la colline recouverte ensuite par des monuments, dont deux églises, à l'époque constantinienne, *Lexicon topographicum urbis Rromae*, 1995, p. 236 ; À la rubrique *fagus*, le LIMC écrit que *Fagus* était très probablement une divinisation du hêtre dont le culte, à l'époque gallo-romaine, était particulièrement répandu en Aquitaine, *Lexicon Iconographicum mythologiae classicae*, IV, 1, 1988, p. 130

¹⁵⁸⁹ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 15, 36-37, Trad. J. André, 1962, p. 33

¹⁵⁹⁰ D. Briquel, « Le témoignage de Claude sur Mastarna/Servius Tullius », *Revue belge de philologie et d'histoire*, T. 68-1, 1990, p. 93

¹⁵⁹¹ Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, 1980, p. 127, 120

Tacite, *Annales*, IV, 65, 1

haud fuerit absurdum tradere montem cum antiquitus Querquetulanum cognomento fuisse, quod talis silvae frequens fucundusque erat, mox Caelium appellitatum a Caele Vibenna, qui dux gentis Etruscae,

« Il ne saurait être hors de propos de rappeler que ce mont fut d'abord nommé *Querquetulanus* (la chânaie) à cause du grand nombre de bois de cette essence dont il était abondamment couvert ; puis on lui donna le nom de *Caelius* de *Caelès Vibenna*, chef de race étrusque »¹⁵⁹².

Les noms de deux des sept collines de Rome tiraient leur origine d'une essence d'arbres du temps de la royauté : le nom du *Viminal*, la plus petite des sept collines de Rome qui prolongeait au sud-est l'Esquilin, tirait son nom des osiers qui y poussaient ce que Pline avait déjà noté. Le nom du *Viminal* qui était un dérivé du verbe *uieo*, « tresser, courber » était le lieu des osiers, nom venu du substantif *uimen*, tiré du verbe, qui signifiait « osier »¹⁵⁹³. Quant à l'Asyle, au pied du Capitole mentionné par Tacite, son bois avait servi aux Vitelliens de point d'entrée pour investir la colline où Sabinus, préfet de Rome et frère de Vespasien, s'était réfugié :

Tacite, *Histoires*, III, 71, 2-3

faces in prominentem porticum iecere et sequebantur ignem ambustasque Capitolii fores penetrassent, ni Sabinus reuulsas undique statuas, decora maiorum, in ipso aditu uice muri obiecisset. Tum diuersos Capitolii aditus inuadunt iuxta lucum asyli et qua Tarpeia rupes centum gradibus aditur

« La porte du Capitole était en flammes et ils l'auraient forcée, si Sabinus, faisant arracher de leur base toutes les statues, monuments glorieux de nos ancêtres, n'en avait fait juste à l'entrée une sorte de barricade. Alors l'ennemi attaque d'autres points d'accès du Capitole du côté opposé près du bois de l'Asyle et à l'endroit où on accède à la roche Tarpéienne par les Cent degrés »¹⁵⁹⁴.

Solin délimitait la *Roma Quadrata* moins par sa forme que par des traces antiques qu'il voyait dans la cabane du berger Faustulus et dans la forêt qui la jouxtait car, à son époque, les Romains ne savaient plus exactement pourquoi Rome s'était appelée la *Roma Quadrata* au temps de Romulus :

Solin, I, 4

Ea incipit a silva quae et in area Apollinis, et ad supercilium scalarum Caci habet terminus, ubi tugurium fuit Faustuli

« Elle [la *Roma Quadrata*] commence à la forêt qui voisine le temple d'Apollon et se termine au sommet des échelles de Cacus, où fut la cabane de Faustulus »¹⁵⁹⁵.

¹⁵⁹² Tacite, *Annales*, IV, 65, 1, Trad. F. Goelzer, 1953, p. 218

¹⁵⁹³ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 735.

¹⁵⁹⁴ Tacite, *Histoires*, III, 71, 2-3, Trad. H. Le Bonniec, 1989, p.130 ; les Vitelliens pénétrèrent dans le bois de l'Asyle situé dans le petit vallon entre les deux sommets du Capitole par le nord-est, « Notes », p. 312

¹⁵⁹⁵ Solin, 4, Trad. M.-A. Agnant, 1847, p. 29

L'espace élargi de la *Roma Quadrata* qui s'était érigée sur un site boisé incluait les bois sacrés situés hors de l'enceinte de Rome. Pour connaître la limite des bois sacrés et des sanctuaires qui jouxtaient des territoires qui n'appartenaient pas au collège sacerdotal ou qui ne faisaient pas partie de l'*ager publicus*, le domaine public, les arpenteurs Romains, note F. Favory, appliquaient pour leur limite et pour leur superficie la technique d'arpentage qui consistait à découper un terrain aux contours sinueux pour le rendre rectiligne¹⁵⁹⁶.

L'ancienneté ou la vénérabilité de ces bois sacrés avaient été le moyen pour les arpenteurs d'établir une des limites qui séparaient l'*ager publicus* des *pagi* et des *fundi*. Ovide citait le bois sacré de Robigo situé au cinquième mille de la *via Claudia* dont la position extra urbaine en faisait un *terminus* de l'*ager publicus*, la portion de terre que la cité possédait collectivement :

Ovide, *Fastes*, IV, 907,
flamen in antiquae lucum Robiginis ibat
« le flamme se rendait au bois sacré de l'antique Robigo »¹⁵⁹⁷.

Pour M. Garcia-Quintela, les arbres particuliers, rattachés à des légendes, des rituels ou des coutumes, prenaient le statut de *luci* lorsqu'ils étaient associés à des bois sacrés du Latium dont beaucoup d'entre eux avaient une position suburbaine. Les arbres de la fondation de Rome avaient ainsi acquis un statut de véritables bois sacrés¹⁵⁹⁸. L'association mentale que les auteurs anciens faisaient dans la Rome contemporaine entre leur expérience visuelle des restes de bois sacrés¹⁵⁹⁹ et les arbres de l'époque romuléenne conféraient à ces arbres, qu'ils soient fondateurs ou non, le statut d'arbre augural, premier annonciateur d'un rite, d'une instance religieuse ou politique, selon G. Guillaume-Coirier¹⁶⁰⁰.

Parmi ces arbres remarquables vénérés par les Romains dont des quartiers de Rome ou des lieux particuliers gardaient la trace, Varron citait le laurier qui aurait donné son nom à la hauteur du Petit-Aventin qui constituait, avec le Grand-Aventin, la colline de l'Aventin et qui avait été englobé par le mur servien¹⁶⁰¹. Varron citait également le myrte qui aurait aussi donné son nom au mur circulaire intérieur du grand cirque :

¹⁵⁹⁶ F. Favory, « La part de l'indigène et du vernaculaire dans les textes des arpenteurs romains », *Etudes rurales*, n°3, 2003, p. 45 ; la désignation des terres était intimement liée au cadastre et aux prélèvements fiscaux et censitaires

¹⁵⁹⁷ Ovide, *Fastes*, IV, 907, Trad. R. Schilling, 1993, p. 37 ; l'auteur précise dans ses « Notes », que *Robigo* était généralement considérée comme la déesse « Rouille » que les Romains priaient aux *Robigalia* pour faire cesser son action, p. 133

¹⁵⁹⁸ Garcia Quintela, *Le pendu et le noyé des Monts Albains*, 2007, p. 22

¹⁵⁹⁹ P. Grimal notait que l'évolution du sens de la nature pour les Romains urbains de la Rome républicaine tendait à conformer des jardins encore emprunts d'une certaine spontanéité de la nature à un idéal qui imposait de modeler cette nature désordonnée. Et les bois sacrés qui, dans leur principe, étaient intouchables, subirent eux-mêmes cette transformation afin de perdre leur caractère sauvage, Grimal, *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire : essai sur le naturalisme romain*, 1943, p. 62-63, 180

¹⁶⁰⁰ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992, p. 348-349

¹⁶⁰¹ M. J. Kardos rejoint ce qu'écrivait P. Quoniam sur l'intégration dans le mur servien des deux hauteurs qui formaient l'Aventin séparées par le *vicus Piscinae Publicae* et le *vicus Portae Raudusculanae*, *Topographie de Rome. Lexique de topographie romaine*, T. II, 2002, p. 45 ; P. Quoniam, « A propos du mur dit de Servius Tullius », *Mélanges d'archéologie et d'histoire* T. 59, 1947. p. 59

Varron, *De la langue latine*, V, 32, 152
In eo Lorentum ab eo quod ibi sepultus est Tatius rex, qui ab Lorentibus interfectus est, uel ab silua laurea, quod, ea ibi excisa, est audificatus vicus

« Une partie du mont Aventina été nommée Laurentum, soit en mémoire du roi Tatius qui y fut tué par les Laurentes et enseveli, soit à cause d'un bois de lauriers qui fut remplacé par des maisons dont l'emplacement garda le nom de Laurentum »¹⁶⁰².

Varron, *De la langue latine*, V, 32, 154
Intumus circus ad Murcim, uocatur, ut Procilius aiebat, ab urceis, quod is locus esset inter figulos; alii dicunt a murteto declinatum, quod ibi id fuerit; cuius uestigium manet, quod ibi est sacellum etiam nunc Murteae Veneris. « L'intérieur du cirque est appelé *ad Murcim*, nom que Procilius faisait dériver de *urceus* (pot de terre) parce que ce lieu était entouré de potiers. Selon d'autres, il vient de *murtetum*, lieu planté de myrtes et ce qui semble confirmer cette étymologie c'est qu'il y a dans ce lieu un sanctuaire consacré à Vénus Murtea »¹⁶⁰³.

Pline notait aussi l'existence d'un autre myrte qui avait poussé à l'endroit où se dressaient à son époque des statues de Vénus Cloacine dans la partie occidentale du Forum à l'entrée de la *Cloaca*, près de l'ancien Comitium :

Pline, *Histoire naturelle*, XV, 36, 119
quippe ita traditur, myrtea uerbena Romanos Sabinosque, cum propter raptas uirgines dimicare uoluissent, depositis armis purgatos in eo loco qui nunc signa Veneris Cloacinae habet

« En effet, la tradition rapporte que les Romains et les Sabins ayant voulu en venir aux mains à cause de l'enlèvement des vierges, se purifièrent après avoir déposé les armes, avec des branches de myrte sur l'emplacement actuel des statues de Vénus Cloacine »¹⁶⁰⁴.

Selon F. Coarelli, le myrte à l'angle septentrional du Forum, près du temple de Vénus, était un exemple de ces arbres particuliers encore visibles du temps des auteurs anciens pour qui ils étaient apparentés à des arbres des temps légendaires, car le myrte rappelait aux Romains le faisceau de branches qui leur avait servi à matérialiser la paix qu'ils avaient scellé avec les Sabins et de moyen de purification¹⁶⁰⁵. Ce rite de purification qui était intervenu après l'épisode du rapt des femmes sabinas avait pour but, selon G. Guillaume-Coirier, non seulement de laver la souillure de la guerre mais aussi d'assurer l'avenir de Rome¹⁶⁰⁶.

¹⁶⁰² Varron, *De la langue latine*, V, 32, 152, Trad. M. Nisard, 1850, p. 502

¹⁶⁰³ Varron, *De la langue latine*, V, 32, 154, Trad. M. Nisard, 1850, p. 503

¹⁶⁰⁴ Pline, *Histoire naturelle*, XV, 36, 119, Trad. J. André, 1960, p. 58

¹⁶⁰⁵ Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, 1980, p. 43

¹⁶⁰⁶ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 1992, p. 345

De même, Pline rapportait la présence d'un micocoulier qui poussait près du temple de Vesta, sur le Forum¹⁶⁰⁷ :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 85, 235

Romae uero lotos in Lucinae area, anno, qui fuit sine magistratibus, CCCLXXIX urbis aede condita. incertum, ipsa quanto uetustior; esse quidem uetustiore non est dubium, cum ab eo luco Lucina nominetur. haec nunc D circiter annum habet. antiquior, sed incerta eius aetas, quae capillata dicitur, quoniam Vestalium uirginum capillus ad eam defertur. .

« Il existe à Rome un micocoulier, dans la zone du sanctuaire de Lucine, dont le temple fut élevé en 379 de Rome, l'année au cours de laquelle la ville n'eut pas de magistrats¹⁶⁰⁸. On ne sait de combien l'arbre est plus ancien, mais il n'est pas douteux qu'il le soit, puisque Lucine tient son nom de ce bois (*lucus*) ; il y a donc maintenant cinq cents ans environ. Plus ancien, mais d'âge indéterminé, est le micocoulier dit chevelu parce qu'on y porte les cheveux des vierges vestales »¹⁶⁰⁹.

Un autre micocoulier et un cyprès, dont le naturaliste constatait également la présence, étaient les rejetons d'arbres poussés lors de la fondation de Rome. Selon Pline, le micocoulier et à proximité le cyprès, tous deux contemporains de Romulus, poussaient alors dans le Volcanal, c'est-à-dire près de la chapelle, adossée au Capitole, dédiée à Vulcain, près des Rostres et de l'angle occidental de l'arc de Septime Sévère¹⁶¹⁰:

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 86, 236

Verum altera lotos in Volcanali, quod Romulus constituit ex uictoria de decumis, aequaeva urbi intellegitur, ut auctor est Masurius. radices eius in forum usque Caesaris per stationes municipiorum penetrant. fuit cum ea cupressus aequalis, circa suprema Neronis principis prolapsa atque neglecta.

« Un autre micocoulier dans le Volcanal que Romulus vainqueur fonda avec la dîme du butin, passe pour contemporain de la naissance de Rome au dire de Masurius. Ses racines pénètrent jusqu'au Forum de César à travers les bureaux des municipes. On y trouvait aussi un cyprès de même âge qui tomba vers la fin du règne de Néron et qu'on négligea de relever »¹⁶¹¹.

¹⁶⁰⁷ Le percement de la *via sacra* se fit selon F Coarelli entre le temple de Vesta et la Regia qui, au début de la république, lui semble être un édifice cultuel, *Il foro romano*, 1992, p. 67

¹⁶⁰⁸ La tradition précise qu'en 379 l'opposition des tribuns de la plèbe au patriciat avait empêché l'élection des magistrats à Rome et cette obstruction aux institutions prit fin grâce aux lois Licinio-Sextiennes de 367 av. J.-C. qui réglaient le conflit des ordres ou ouvrant à la plèbe l'accès au consulat

¹⁶⁰⁹ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 85, 235, Trad. J. André, 1962, p.94 ; Varron donnait au mont Lucine une origine sabine qu'il faisait remonter au roi Titus Tatius, Varron, *De la langue latine*, V, 10, 74, voir J. André « Commentaire », (181) ; dans le texte cité le mot *lotos* que J. André traduit par micocoulier, du fait du pronom démonstratif *haec* dans la phrase précédente, serait contemporain de Numa qui avait créé l'ordre des Vestales ; Pline parlait aussi d'un micocoulier près du temple de Lucine, planté probablement vers 375 av. J.-C., *Histoire naturelle*, XVI, 85, 235;

¹⁶¹⁰ Les restes de ce temple dédié à Vulcain ont été retrouvés sous le *Lapis Niger* et doivent être dissociés de l'autel de Saturne derrière les rostrales impériaux, près de l'arc de Septime Sévère ; Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, 1988, p. 50

¹⁶¹¹ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 86, 236, Trad. J. André, 1962, p.94 ; Des diverses propositions tentées pour identifier le « lotos » antique, les botanistes pensent que la plus vraisemblable est celle du *Ziziphus zizyphus*, le jujubier, de la famille des Rhamnacées, un petit arbre épineux de six à huit mètres originaire de l'Inde, à feuilles finement dentelées, de port ressemblant à l'yeuse, à drupes sucrées abondant dans toute les régions méditerranéennes, Rameau, Mansion « Région méditerranéenne », *Flore forestière française*, 2008, p. 1019

dériver de *cupiditas* [désir]. Quand les marchands eurent adopté un seul et même lieu pour l'exposition et la vente des vivres, on construisit une halle qui fut appelée *macellum*, parce qu'auparavant il y avait là, suivant quelques-uns un jardin, ou, suivant d'autres une maison surnommée *macellus* »¹⁶¹⁴.

Si le cornouiller de Romulus correspondait à la variété précise du cornouiller sanguin, son choix pour le rite des féciaux à la fin de la République, ne vient pas de sa rareté géo-botanique car les cornouillers sont des arbustes courants. L'association du cornouiller à Rome venait du prodige de la transformation d'un bois mort, ferré, en bois vivant capable d'entrer dans un cycle végétatif. Le cornouiller de la hampe en bois mort avait déjà été la métaphore de la croissance de la ville, grâce aux conquêtes de Romulus, et les descendants du héros s'appliquèrent à consolider cette expansion tant à l'intérieur qu'à l'extérieur jusqu'à créer un empire¹⁶¹⁵. Ainsi, l'importance du cornouiller de Romulus dans l'histoire de Rome est d'autant plus significative que, contrairement au chêne ou au laurier, l'arbuste n'était lié à aucune divinité ni même à aucune nymphe particulière¹⁶¹⁶.

3 - Le cornouiller au fondement de Rome

De même que le lieu d'implantation du chêne avait été le signe tangible (avec la truie) de l'établissement d'Enée dans le Latium, celui du javelot-cornouiller de Romulus devient le point central d'un espace, la *Roma Quadrata*, où s'édifiera Rome. Le cornouiller assigne ainsi au Palatin le rôle de berceau de la cité délimitée par le sillon primordial, le *sulcus primigenius*, qui formait la base de l'enceinte idéale de la ville. Tite-Live avait effectivement rattaché le « javelot » de Romulus transformé en cornouiller au Palatin qui constituait le nœud topographique de la naissance de Rome :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 12, 3-4

Romulus et ipse turba fugientium actus arma ad caelum tollens "Iuppiter, tuis" inquit "iussus aibus hic in Palatio prima urbi fundamenta ieci.

« Romulus élève ses armes vers le ciel et dit : « Jupiter, c'est sur la foi de tes auspices que j'ai jeté ici sur le Palatin les premiers fondements de Rome »¹⁶¹⁷.

¹⁶¹⁴ Varron, *De la langue latine*, V, 146-147, Trad. M. Nisard, 1850, p. 502 ; H. Thédenat écrivait qu'au nord de Rome, se fondèrent plusieurs petits forums spécialisés comme le *forum cupedinis*, *vinarium* ou *suarium*, où les boutiques des marchands restaient modestes au regard de celles qui s'édifiaient sur les grands forums. Ces petits forums disparurent lorsque fut érigé le premier grand marché de Rome, le *macellum*, H. Thédenat « Macellum », Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, T. 3-1, (1892), 1904, p. 1457

¹⁶¹⁵ Dans les *signa manipulorum*, la lance elle-même qui était l'antique symbole du dieu de la guerre était ornée parfois à son sommet par un animal, notamment l'aigle, ou par des couronne de chêne ou de laurier. selon A. J. Reinach, les enseignes étaient sacrées et, au sens propre, étaient les dieux eux-mêmes des légions, (Tertullien, *Apologétique*, 16, 8). Portée pendant le combat, l'enseigne était le signe de la protection des dieux mais également elle était présente à toutes les cérémonies militaires. C'est ainsi que, sous l'Empire, l'enseigne figure Rome en communication avec la volonté des divinités militaires et marque comment le génie du peuple romain a su conquérir les territoires de la Méditerranée, A. J. Reinach, «Signa militaria», Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, T. 4, (1892), (1892), 1904, p. 1324-1325

¹⁶¹⁶ A. J. Reinach, «Signa militaria», Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, T. 4, (1892), (1892), 1904, p. 1325

¹⁶¹⁷ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, XII, 3-4, Trad. G. Baillet, (1940), 1995, p. 21

3 – 1 – La propriété garantie par le *sulcus primigenius*

Dans l'*Enéide*, l'expression *telorum seges* que Virgile employait à propos de l'évocation de la mort de Polydore relevait de la métaphore. Elle transformait les coups de lance qui l'avaient transpercé en une moisson pareille à celle des blés¹⁶¹⁸. L'expression avait suscité chez Servius le souvenir du Palatin, le lieu où la cité s'était érigée, et les rites qui avaient accompagné cette fondation, dont le premier fut celui de la prise des auspices¹⁶¹⁹ :

La corrélation établie par Servius entre les épis coupés et le cornouiller correspondait également au passage d'un bois mort dans lequel été confectionnées les lances à celui de bois vivant. Mais la métaphore, qu'elle concerne le myrte ou le cornouiller, prend aussi des dimensions religieuse et militaire. Le myrte exprimait l'impiété du Thrace Polymestor qui avait provoqué la mort de Polydore face à la piété d'Enée¹⁶²⁰ qui avait permis à Polydore de reposer en paix. Le jet du javelot du fécial en cornouiller était l'expression de l'entrée en guerre. La guerre restait une situation temporaire remplacée par une période de paix qui était en réalité, pour A. Magdelain, un état de guerre à l'état latent. Romulus divinisé en dieu Quirinus, représentait la partie de cette paix armée, en sommeil, alors qu'à Mars revenait le patronage de la guerre¹⁶²¹.

Le premier geste de Romulus de tracer le *sulcus primigenius* s'était accompagné d'un second geste accompli par Romulus et ses compagnons, du jet de mottes de terre dans une fosse creusée à l'intérieur du périmètre idéal de la *Roma Quadrata*. Plutarque situait le dépôt des mottes de terre dans la fosse, non sur le Palatin, mais « près du Comitium » dans la vallée du Vélabre où s'érigeront les futurs forums de Rome. Ces morceaux de terre qui étaient jetés dans la fosse que Plutarque positionnait parallèlement au centre de l'aire circonscrite par le sillon et qui portait le nom de *mundus*, provenaient des pays d'origine des hommes qui s'étaient rassemblés autour de Romulus :

Plutarque, *Romulus*, 11, 2

βόθρος γὰρ ὠρύγη περι τὸ νῦν Κομίτιον κυκλοτερῆς, ἀπαρχαί τε πάντων, ὅσοις νόμῳ μὲν ὡς καλοῖς ἐχρῶντο, φύσει δ' ὡς ἀναγκαίοις, ἀπετέθησαν ἐνταῦθα. καὶ τέλος ἐξ ἧς ἀφίκτο

¹⁶¹⁸ Virgile, *Enéide*, III, 45-46, *nam Polydorus ego; hic confixum ferrea textit/telorum seges et iaculis increuit acutis*, « Je suis Polydore. La moisson de traits qui m'ont percé, me tient ici caché et a poussé en ces hampes aiguës », Trad. J. Perret, 1977, p. 76

¹⁶¹⁹ « *telorum seges* » *traxit autem hoc de historia Romana. Nam Romulus captato augurio, hastam de Aventino monte in Palatinum iecit : quae fixa frondiut et arborem fecit*, Par ces mots, Virgile traitait de l'histoire romaine. De fait, après avoir pris les auspices, Romulus avait lancé son javelot de l'Aventin sur le Palatin et celui-ci, en s'y fixant de transforma en arbre Servii Grammatici, *In vergilii carmina commentarii*, III, 46, 1881, Leipzig, p. 344

¹⁶²⁰ *Cede procul myrtumque istam fuge, nescius hospes: / telorum seges est sanguine adulta meo. / Confixus iaculis et ab ipsa caede sepultus, / condor in hoc tumulo bis Polydorus ego. / Scit pius Aeneas et tu, rex impie, quod me / Thracia poena premit, Troia cura tegit*, « Éloigne-toi [implore Polydore], fuis ce myrte, étranger ignorant : c'est une moisson de javelots qui a pris racine dans mon sang. Percé de traits, enseveli sous les armes qui m'avaient tué je repose dans ce double tombeau, moi Polydore. Le pieux Énée sait bien, et toi aussi, roi impie, que le crime thrace m'écrase, que le culte troyen m'abrite », Trad. E.-F., Corpet, *Épithèses des héros de la guerre de Troie*, Ed. C.-L.-F. Panckoucke, 1842

¹⁶²¹ A. Magdelain, « Quirinus et le droit (*spolia opima, ius fetiale, ius Quiritium*) », *Mélanges de l'École française de Rome*, T. 96-1, 1984. p. 197

γῆς ἕκαστος ὀλίγην κομίζων μοῖραν ἔβαλλον εἰς ταῦτό καὶ συνεμείγνουσιν. καλοῦσι δὲ τὸν βόθρον τοῦτον ᾧ καὶ τὸν ὄλυμπον ὀνόματι **μούνδον**. εἶθ' ὥσπερ κύκλον κέντρῳ περιέγραψαν τὴν πόλιν.

« On creusa vers l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Comice une fosse circulaire où l'on déposa les prémices de tout ce dont l'usage est légitimé par la loi et rendu nécessaire par la nature. A la fin chacun y jeta une poignée de terre apportée du pays d'où il était venu et on mêla le tout ensemble. Ils donnent à cette fosse le nom de *mundus*, le même qu'à l'Olympe. Puis on traça autour de ce centre l'enceinte de la ville en lui donnant la forme d'un cercle. Le fondateur ayant mis à sa charrue un soc d'airain, y attelle un bœuf et une vache puis les conduit en creusant sur la ligne circulaire qu'on a tracée un sillon profond »¹⁶²².

Sur le Palatin, la fosse, matérialisée par un autel¹⁶²³, et le cornouiller appartenaient à un même espace sacré¹⁶²⁴ et leur consécration témoignait, pour Ovide, de leur appartenance commune au centre initial de Rome :

Ovide, *Fastes*, IV, 821-824

Fossa fit ad solidum, fruges iaciuntur in ima//et de uicino terra petita solo;/ fossa repletur humo, pleneaque imponitur ara, / et nouus accenso fungitur igne focus

« On creuse une fosse jusqu'au tuf ; on y jette des fruits et de la terre prélevée sur le sol voisin, puis la fosse est comblée, on y dresse un autel et on allume le feu dans le nouveau foyer ».

Les éclats de terre du *mundus* ont en commun avec les Pénates qu'Enée avait rapportés de Troie de provenir de peuples étrangers au territoire qui engloberait la future Rome. Ces hommes, venus des villes voisines où leurs pères étaient ensevelis, avaient usé de la fiction d'emporter avec eux un fragment de leur patrie¹⁶²⁵. Ce rite de piété instituait leur nouvelle terre à l'égal de leur ancienne

¹⁶²² Plutarque, *Romulus*, 11, 2, Trad. R. Flacelière, (1957), 1964, p. 71 ; R. Flacelière, dans ses « Notes complémentaires », indique que le *mundus* symbolisait à la fois la voûte céleste et l'ouverture sur le monde infernal qui, lui-même, était représenté surmonté d'une voûte qui symbolisait le ciel, p. 229

¹⁶²³ l'allusion au *mundus* est précédée par l'indication d'Ovide de la montée de Romulus sur le Palatin puis elle est suivie de l'indication du creusement d'un sillon par le héros ; pour rappel, *alter init nemorosi saxa Palati ; /alter Auentinum mane cacumen init*, « l'un monte sur les rochers du Palatin boisé ; l'autre, de bon matin, sur la cime de l'Aventin », *Fastes*, IV, 815-816, Trad. R. Schilling, 1993, p.33, *Inde premens stiuam designat moenia sulco*, « Ensuite Romulus, serrant les mancherons de la charrue, creuse un sillon pour le tracé des remparts », *Fastes*, IV, 825, Trad. R. Schilling, 1993, p.34

¹⁶²⁴ Ovide avait insisté sur l'acte d'impiété que revêtait la violation de l'enceinte *Celer urget opus, quem Romulus ipse uocarat, / Sint' que, 'Celer, curae' dixerat 'ista tuae, /neue quis aut muros aut factam uomere fossam / Transeat audentem talia dede neci*, «Celer s'occupe avec opiniâtreté des travaux appelé par Romulus lui-même pour conduire cette tâche ; Celer, voici la tâche que je confie à tes soins : que personne ne franchisse les murs ni le fossé creusé par le soc ; mets à mort quiconque aurait cette audace », Ovide, *Fastes*, IV, 821-824, Trad. R. Schilling, 1993, p. 34 ; Schilling rappelle dans ses notes, que Céler était tiré de *celeres* dont la tradition faisait les trois cents cavaliers de Romulus suivant Tite-Live, *trecentosque armatos ad custodiam corporis, quos Celeres appellauit non in bello solum sed etiam in pace habuit*, « trois cents hommes qu'il appelait *Celeres*, étaient ses gardes du corps soit en campagne, soit même à Rome » *Ab Vrbe condita*, I, 15, 8, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 55 : *Op. cit.* p. 325, Plutarque, « Vie de Romulus », 26, 2

¹⁶²⁵ Voir Platon, *πρῶτων δὴ νόμοι ἔστωσαν λεγόμενοι τοῦνομα γεωργικοί. Διὸς ὀρίου μὲν πρῶτος νόμος ὅδε εἰρήσθω· μὴ κινεῖτω γῆς ὄρια μηδεὶς μήτε οἰκείου πολίτου γείτονος, μήτε ὁμοτέρμονος ἐπ' ἔσχαπιδς κεκτημένος ἄλλω ξένω γειτονῶν*, «Soient donc portées en premier lieu les lois dites agricoles. Formulons ainsi la première, consacrée à Zeus protecteur des bornes : "que personne ne meuve les bornes de la terre voisine, soit qu'elle appartienne à un compatriote, ou

patrie qui contenait l'âme de leurs ancêtres. Les Lares domestiques, qui faisaient l'objet d'un culte toujours renouvelé, représentaient ces âmes humaines divinisées par la mort.

L'emplacement de la fosse et du *sulcus primigenius* qui étaient différents chez Plutarque (près du Comitium)¹⁶²⁶ et chez Ovide (sur le Palatin), étaient intimement liés au cornouiller. En effet, le jet des mottes de terre qualifiées, par Ovide, avec le terme *fruges*, prémices d'une bonne récolte, le sillon creusé par la charrue attelée aux bœufs et le cornouiller, étaient tous des signes de fertilité. Pour C. Roux, le *mundus* creusé originellement au centre de la ville avait été dédié à Cérès¹⁶²⁷. Cette association avait déjà été faite par A. Piganiol pour qui la présence d'un culte agraire reliait la fondation de Rome et la dédicace de la fosse à Cérès, déesse de la Terre mère. A. Piganiol situait la fosse au Germal, partie intégrante de la colline du Palatin, le lieu où s'était construite l'enceinte de la *Roma Quadrata* près de l'escalier de Cacus (et où avait échoué l'auge de Romulus et Rémus)¹⁶²⁸.

Alors que la *Roma Quadrata* n'était pas une terre vouée à l'agriculture, Romulus, en enfonçant le soc de la charrue dans la terre et en jetant les prémices des récoltes dans la fosse, lui conférait la potentialité d'être un *hortus*. Selon A. Ernout et A. Meillet, ce mot désignait, avant d'être un espace cultivé, un enclos, une « propriété close de murs » faite d'un seul tenant et dont la vocation était d'être mise en valeur¹⁶²⁹. La *Roma Quadrata* répond à cette définition du *hortus* : cernée par un mur de pierre, elle était un morceau de terre à partir duquel s'édifierait une Rome symbole de prospérité¹⁶³⁰. Le cornouiller devenait ainsi le premier élément végétatif de ce jardin clos productif. Le lien relevé par Varron, à propos du quartier commerçant des cornouillers, entre l'espace clos de pierres et l'espace agricole,¹⁶³¹ venait, pour M.-J. Kardos, d'une des origines grecques possibles du terme *macellum*, qui primitivement désignait un « jardin clos » (*χόρτος*)¹⁶³². Ce substantif *χόρτος* que P. Chantraine traduisait par « enceinte, cour » et son dérivé *χορτίον* par « petit enclos », avait connu, à partir de la période hellénistique, un grand développement par ses applications dans le domaine d'abord du pastoralisme puis dans l'alimentation humaine¹⁶³³. La fosse et le cornouiller appartenaient déjà à un espace occupé par une vie pastorale,

qu'elle soit seulement limitrophe, lors que, propriétaire aux confins du pays, on a pour voisin un étranger, et qu'on se dise que ce serait là vraiment mouvoir ce qui ne dit pas être mu», Platon, *Les lois*, VIII, 9, 842^e, Trad. A. Diès, 1956, p. 86

¹⁶²⁶ Plutarque, « Vie de Romulus », 20, 6, 7, 68

¹⁶²⁷ Roux, « Le mundus, images modernes et textes anciens », *Images d'origines et origines d'une image*, 2004, p. 56, 59, 63

¹⁶²⁸ Piganiol, *Les origines de Rome*, 1917, p. 289

¹⁶²⁹ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), *sqq.* 1979, p. 300 ; P Grimal expliquait qu'à la fin du II^e siècle av. J.-C., les petits jardins rustiques qui existaient hors du territoire propre de la cité étaient appelés *hortuli* et servaient à cultiver des fruits et des légumes, *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire*, 1943, p. 62

¹⁶³⁰ Plutarque précisait, lorsqu'il parlait des mottes de terre qui provenaient du sillon tracé par la charrue de Romulus et jetées dans la fosse au centre du cercle circonscrit par le héros, qu'aucune ne devait être laissée au dehors, « Vie de Romulus », 11, 3

¹⁶³¹ Varron, *De la langue latine*, V, 146-147

¹⁶³² Kardos, *Topographie de Rome. Lexique de topographie romaine*, T. II, 2002, p. 222

¹⁶³³ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq.*) 1980, p. 1270

contrairement à l'aspect du Latium encore sauvage et à demi conquis par l'homme qu'Enée avait pu découvrir. Cette notion d'abondance intéresse à la fois le cornouiller, circonscrit par une enceinte, les fruits de la terre jetés par les compagnons de Romulus¹⁶³⁴ et le marché vu comme un jardin.

Le jardin que constituait la *Roma Quadrata* avec, en son centre le cornouiller, était un « espace où l'artifice se mêlait à la nature et la composait », ainsi que l'écrit V. Faranton. Sur l'endroit de la *Roma Quadrata*, les arbres cultivés et les espèces sauvages se côtoyaient¹⁶³⁵. Ce n'est pas encore le jardin des riches Romains des temps ultérieurs, ordonné et aménagé destiné à procurer le repos et la distraction, mais un lieu où les conditions de vie sont étroitement dépendantes des aléas de la nature et cette proximité engendrait chez Ovide un sentiment de nostalgie :

Ovide, *Fastes*, I, 195-206

*Tempore crevit amor, qui nunc est summus, habendi / uix ultra quo iam
progrediatur habet. / Pluris opes nunc sunt quam prisci temporis annis, / dum
populus pauper, dum noua Roma fuit, / dum casa Martigenam capiebat parua
Quirinum, / et dabat exiguum fluminis ulua torum. / Iuppiter angusta uix totus
stabat in aede, / inque Iouis dextra fictile fulmen erat. / Frondibus ornabant
quae nunc Capitolia gemmis, / pascebatque suas ipse senator oues / nec pudor
in stipula placidam cepisse quietem / et fenum capiti subposuisse fuit*

« Avec le temps s'est développée la passion de posséder, qui maintenant est à son comble. Elle ne peut plus guère aller au-delà. Aujourd'hui les richesses ont plus de prix qu'au temps jadis, quand le peuple était pauvre, quand Rome était neuve, quand une modeste cabane abritait Quirinus, le fils de Mars, et que l'algue du fleuve suffisait à lui fournir une couche étroite. Jupiter avait de la peine à se dresser en pied dans un sanctuaire exigü et sa main droite ne tenait qu'un foudre d'argile. Le Capitole était orné de feuillages comme il est aujourd'hui de pierres précieuses et le sénateur paissait lui-même ses brebis : on n'avait pas honte de prendre un repos paisible sur la paille et de poser sa tête sur une botte de foin »¹⁶³⁶.

Cette vie campagnarde avait été la condition durant la jeunesse des jumeaux qui, avant de devenir des hommes engagés dans la vie civile, avaient été des pasteurs dont la vie était tournée vers l'agriculture à laquelle se mêlaient des aspects farouches de la nature. La version que donnait Denys d'Halicarnasse de l'adolescence des jumeaux où se mêlaient une vie de bergers identique à celle que menaient leurs parents adoptifs, et une éducation « grecque » qui leur donnait les outils pour devenir des meneurs d'hommes, était, pour V. Fromentin, une addition tardive qui corrigeait l'invraisemblance de la version originelle de la vie des jumeaux élevés par de simples pâtres :

¹⁶³⁴ Ovide, *Fastes*, IV, 821-824

¹⁶³⁵ Faranton, *La nature et ses images dans le roman grec*, 2012, p. 64 ; cit. P. Grimal, *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire*, 1943, p. 69

¹⁶³⁶ Ovide, *Fastes*, I, 195-206, Trad. R. Schilling, 1992, p. 103 ; la statue de Jupiter *Feretrius* en bois ainsi que son foudre en argile étaient les symboles pour les poètes augustéens de la simplicité des origines, note R. Schilling, « Notes », p. 103

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 84, 5-6

Ἦνίκα δὲ τῆς ἐν τῷ γάλακτι τροφῆς ἀπηλλάγη τὰ παιδία, δοθῆναι πρὸς τῶν τρεφόντων εἰς Γαβίους πόλιν οὐ μακρὰν ἀπὸ τοῦ Παλλαντίου κειμένην, ὡς Ἑλλάδα παιδεῖαν ἐκμάθοιεν, κάκει παρ' ἀνδράσιν ἰδιοξένοις τοῦ Φαιστύλου τραφήναι γράμματα καὶ μουσικὴν καὶ χρῆσιν ὄπλων Ἑλληνικῶν ἐκδιδασκομένους μέχρις ἡβῆς. Ἐπεὶ δὲ ἀφίκοντο πρὸς τοὺς νομιζομένους γονεῖς συμβῆναι τὴν διαφορὰν αὐτοῖς πρὸς τοὺς Νεμέτορος βουκόλους περὶ τῶν συννόμων χωρίων· ἐκ δὲ τούτου πληγὰς αὐτοῖς δόντας ὡς αὐτοὺς ἀπελάσαι τὰς ἀγέλας

Quand les enfants furent sevrés, ils furent envoyés par leurs parents nourriciers à Gabies, ville située non loin du Palatin, afin d'y recevoir une éducation grecque et ils furent élevés chez des amis personnels de Faustulus où ils apprirent les lettres, la musique et le maniement des armes grecques jusqu'à l'adolescence. C'est à leur retour chez leurs parents putatifs que leur advint le conflit avec les bouviers de Numitor portant sur les terres communes. A la suite de quoi ils les frappèrent au point qu'ils quittèrent les lieux avec leurs troupeaux¹⁶³⁷.

Si Properce avait exprimé avec nostalgie les notions de partage et de simplicité que la vie pastorale des deux frères supposait, l'enjeu que représentait la prospérité future du Palatin, sous-entendues par les expressions allusives des auteurs anciens, ne permettait pas de maintenir cette égalité entre Romulus et Rémus :

Properce, *Elégies*, IV, 1A, 9-10

Qua gradibus domus ista Remi se sustulit, olim unus erat fratrum maxima regna focus

« Sur les degrés où devait s'élever cette demeure de Rémus, un seul foyer formait jadis l'ensemble du royaume des deux frères »¹⁶³⁸.

L'abondance de la terre du Palatin, garantie déjà implicitement à Enée par Jupiter lui-même, ne pouvait se réaliser que par la préférence donnée à Romulus, un homme qui allait transformer, avec également la protection des dieux, la terre promise à Enée. Le Palatin était le sol de la future Rome dont le chef, par ses prérogatives, s'élevait au-dessus des simples hommes dont les premiers, rassemblés à L'Asyle et plus tard, des Romains eux-mêmes. Cette transformation était aussi due au travail des Romains qui avaient été les artisans de la prospérité future de Rome. Ce fut par le travail de ces hommes que le Palatin était passé d'un espace encore sauvage à celui d'un espace maîtrisé qui était, pour Virgile, celui amplifié par les actions d'Auguste (on peut se souvenir de l'Ara Pacis) :

¹⁶³⁷ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 84, 5-6, Trad. V. Fromentin, p. 210 ; « Notes complémentaires », p. 274

¹⁶³⁸ Properce, *Elégies*, IV, 1A, 9-10, Trad. S. Viarre, 2005, p. 128

Virgile, *Bucoliques*, IV, 1-7

Sicelides Musae, paulo maiora canamus. / non omnis arbusta iuuant humilesque myricae; / si canimus siluas, siluae sint consule dignae. / Ultima Cumaei uenit iam carminis aetas; / magnus ab integro saeculorum nascitur ordo. / iam / redit et Virgo, redeunt Saturnia regna, / iam noua progenies caelo demittitur alto.

« Muses de Sicile, élevons un peu le sujet de nos chants ; tous n'aiment pas les vergers et les humbles tamaris ; si nous chantons les bois, que les bois soient dignes d'un consul. Le voici venu, le dernier âge prédit par la prophétie de Cumès ; la grande série des siècles recommence. Voici que revient aussi la Vierge, que revient le règne de Saturne ; voici qu'une nouvelle génération descend des hauteurs du ciel »¹⁶³⁹

Properce avait aussi mis en exergue le travail des Romains qui avaient converti le lieu fruste d'une Rome encore sauvage et naturelle en un centre prospère et exemplaire de l'Empire romain :

Properce, *Elégies*, IV, 1A, 1-4

hoc, quodcumque uides, hospes, qua maxima Roma est, / ante Phrygem Aenean collis et herba fuit; / atque ubi Nauali stant sacra Palatia Phoebos, / Euandri profugae concubere boues / Fictilibus creuere deis haec aurea templa / nec fuit opproprio facta sine arte casa

« Tout ce que tu vois ici, étranger, là où s'étend Rome la très grande, avant le Phrygien Enée, n'était qu'herbe et colline ; et là où se tient le sanctuaire palatin de Phébus Naval, les génisses fugitives d'Évandre se sont couchées. Ces temples d'or ont grandi pour des dieux d'argile qui ne trouvaient pas déshonorante une cabane faite sans art »¹⁶⁴⁰

Le travail qu'implique l'espace cultivé exigeait, pour Columelle, une clôture afin de protéger les fruits de la terre dont la production dépendait de l'application du paysan :

Columelle, *De l'agriculture*, X, 423-428

Sed iam maturis nos flagitat anxius uuis / Euhius excultosque iubet claudamus ut hortos. / Claudimus imperioque tuo paremus agrestes, / ac metimus laeti tua munera, dulcis Iacche, / inter lasciuos Satyros Panasque bifformes, / brachia iactantes uetulo marcentia uino.

« Mais voici qu'Euhius, inquiet pour les raisins mûrs, nous réclame et nous ordonne de fermer les jardins, objets de nos soins. Nous les fermons et les campagnards dociles à ton commandement, aimable Iacchus, nous récoltons

¹⁶³⁹ Virgile, *Bucoliques*, IV, 1-7, Trad. E. de Saint-Denis, (1967), 1999, p. 60 ; Servius dans son commentaire de l'expression de Virgile, *Ultima Cumaei uenit iam carminis aetas*, indiquait que les philosophes [les stoïciens et les néo-pythagoriciens] supputent « qu'une fois achevée la grande année, tous les astres reviennent à leurs points de départ et sont emportés par le même mouvement. Et si le mouvement des astres est le même, fatalement tout ce qui a été recommencé, car tout dépend, à l'évidence, du mouvement des astres. Virgile, qui a suivi ce point de vue dit que l'âge d'or revient et que tout ce qui a été recommencé », Trad. F. Daspét, Commentaire du grammairien Servius à l'ouvrage des « Bucoliques » de Virgile, 2007, p. 61

¹⁶⁴⁰ Properce, *Elégies*, IV, 1A, 1-4, Trad. S. Viarre, 2005, p. 128 ; S. Viarre note que l'adjectif « naval » attribué à Phébus se rapportait à la bataille d'Actium, *Notes*, p. 214

avec allégresse tes présents, au milieu des Satyres pétulants et des Pans hybrides qui agitent leurs bras alanguis par le vin vieux »¹⁶⁴¹.

C'est bien le mur de pierre sur le Palatin qui enclosait le cornouiller qui isolait la terre et créait une sorte d'insularité : une sorte de microcosme inscrit dans un autre microcosme, ainsi que l'écrit V. Faranton.

Dans la poésie hellénique, cet emboîtement des espaces correspondait à l'inscription des parties cultivées d'un jardin à l'intérieur d'un environnement pastoral où voisinaient des arbres aux essences variées, des sources, des grottes¹⁶⁴². La pousse du cornouiller au centre de la *Roma Quadrata* allait créer un jardin cultivé dont l'insularité contre les agressions extérieures était protégée par les dieux¹⁶⁴³.

J.-P. Guilhembet montre que l'urbanisation était consubstantielle à la naissance d'une culture historique et que, dans la relation *Vrbs/Orbis* (Ville/Monde), la naissance de la « grande Rome de Romulus » s'était organisée autour du Palatin, à la fois centre politique et sacré. Pour l'historien, Plutarque faisait du Comitium le centre de fondation de la véritable ville romulienne. L'historien avait opéré la translation à Rome de la vie de Thésée, qui avait été l'organisateur de la cité d'Athènes¹⁶⁴⁴, en écrivant la *Vie de Romulus*. L'écrivain avait eu la volonté de présenter la dimension symbolique de la Rome de Romulus aux Romains car ces derniers reliaient généralement à des lieux précis, choisis¹⁶⁴⁵, la mémoire de la carrière des héros, transformée en mythe d'origine.

Le commentaire de Servius du vers des *Bucoliques* de Virgile, *si canimus silvas, silvae sint consule dignae*, exprime l'idée que les bois devaient eux-mêmes être suffisamment ordonnés pour être dignes de Soloninus, fils du consul Asinius Pollion, parce qu'à cause de la prise de la ville de Salone en Germanie, son père avait reçu la couronne de lauriers¹⁶⁴⁶. L'association de la couronne de lauriers et de l'expression *Ultima Cumaei uenit iam carminis aetas*, montre que certaines

¹⁶⁴¹ Columelle, *De l'agriculture*, X, 423-428, Trad. E. de Saint-Denis, 1969, p. 46

¹⁶⁴² Faranton, *La nature et ses images dans le roman grec*, 2012, p. 66-67 ; Longus avait rendu l'image de cet isolement du jardin clos, ici le domaine d'un homme riche, dans un espace sauvage, la mer, « Loin de celle-ci [Mytilène], environ un quart de lieue, l'un des plus riches habitants, ayant un fort bel héritage, car il y avait des montagnes où se nourrissaient grand nombre de bêtes sauvages, des coteaux revêtus de vignes, des plaines de terres labourables portant le froment et des pâturages pour le bétail. Le tout s'étendait le long de la mer ce qui rendait l'endroit délicieux », Longus, *Daphnis et Chloé*, I, 1, 2, Trad. Ch. Donner, Ed. Seuil, 1994, p. 9

¹⁶⁴³ Pour Tite-Live, Jupiter était le garant du serment que faisait le fécial à la frontière ennemie et s'il ne respectait pas la procédure définie par lois judiciaires et religieuses, il encourait le risque d'être privé de la possibilité d'un retour dans sa patrie, Tite-Live, *Ab urbe condita*, I, 32, 7

¹⁶⁴⁴ Plutarque, "ἄμφω δ' αἰχμητά, τό γε δὴ καὶ ἴδμεν ἄπαντες", καὶ μετὰ τοῦ δυνατοῦ τὸ ξυνετὸν ἔχοντες· πόλεων δὲ τῶν ἐπιφανεστάτων ὁ μὲν ἔκτισε τὴν Ῥώμην, ὁ δὲ συνώκισε τὰς Ἀθήνας· ἀρπαγῆ, « Tous deux de vrais guerriers, chacun de nous le sait » ils alliaient l'intelligence à la force. Les deux villes les plus illustres sont Rome, que l'un a fondée, et Athènes dont l'autre a réuni les bourgs, *Vie de Thésée*, 2, 1-2, Trad. R. Flacelière, 1964, p. 13

¹⁶⁴⁵ Guilhembet, « Les dirigeants antiques et la ville dans les *Vies parallèles* de Plutarque », *Pouvoir et Territoire I, actes du Colloque CERHI 2005*, p.198

¹⁶⁴⁵ Briquel, « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions dans l'Antiquité classique*, 1980, p. 310

¹⁶⁴⁵ La principale référence est celle de J. Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935

¹⁶⁴⁵ Cicéron, *De la République*, II, 17, 218, Trad. E. Breguet, 1980, p. 23

¹⁶⁴⁶ « C'est à dire qu'elles soient empreintes d'une considération qui les rende dignes d'un consul, en l'occurrence du fils du consul Asinius Pollion », Servius, Commentaire aux *Bucoliques* de Virgile, IV, 1-7, Trad. F. Daspet, p. 61

prophéties, en l'occurrence celle de la Sibylle de Cumès, portaient sur la gloire qui rejaillissait des chefs de Rome dont le dernier serait Apollon lui-même, dieu qui avait été pour Auguste un modèle selon Servius¹⁶⁴⁷.

Comme le furent le chêne et le figuier, le cornouiller fut à la fois un jalon topographique et un repère temporel, celui du revirement d'un destin. Enée, le fugitif de Troie, à qui était promis une éternelle errance, s'était implanté avec ses compagnons dans le Latium pour fédérer les petits royaumes latins. Certes, Evandre venu de Grèce, avant Enée, avait été déjà présent sur ce territoire, mais lui-même avait été un migrant. Le destin de Romulus qui semblait, avec Rémus, promis à la noyade, fut bousculé par le heurt de la corbeille au pied du figuier (sous lequel se tenaient la louve et ses petits). Son renversement sur la terre ferme fut le témoignage de la préservation de leur vie. Le cornouiller « sauveur » était le premier signe à partir duquel s'accomplissait la construction de Rome et assignait à Romulus le devoir futur de rassembler le noyau du peuple romain. Plutarque se désolait que la vénération portée au cornouiller, qui était la réminiscence pour les Romains d'une filiation qui remontait aux Grecs et aux premiers habitants du Latium ainsi qu'aux temps de la royauté de Rome, fût tombée en désuétude sous la République. Il en avait vu une preuve lorsque le cornouiller qui avait dépéri ne fut pas renouvelé sous Caligula. Cette perte de la mémoire par les Romains était, pour Plutarque, le signe de la perte d'une valeur ancestrale, celle du respect et de la piété due aux choses vénérables qui parlaient du passé de Rome :

Plutarque, *Romulus*, 20, 7-8

τοῦτο δ' οἱ μετὰ Ῥωμύλον ὡς ἔν τι τῶν ἀγιωτάτων ἱερῶν φυλάττοντες καὶ σεβόμενοι περιετείχισαν [mur qui enserre l'arbre] ὅτῳ δὲ προσιόντι δόξειε μὴ θαλερόν εἶναι μηδὲ χλωρόν, ἀλλ' οἶον ἀτροφεῖν καὶ φθίνειν, ὁ μὲν εὐθύς ἔφραζε κραυγῇ τοῖς προστυγχάνουσιν, οἱ δ' ὥσπερ ἐμπρησμῶ βοηθοῦντες ἐβόων ὕδωρ, καὶ συνέτρεχον πανταχόθεν ἀγγεῖα πλήρη κομίζοντες ἐπὶ τὸν τόπον. Γαῖου δὲ Καίσαρος ὡς φασὶ τὰς ἀναβάσεις ἐπισκευάζοντος, καὶ τῶν τεχνιτῶν περιορυπτόντων τὰ πλησίον, ἔλαθον αἱ ῥίζαι κακωθεῖσαι παντάπασι, καὶ τὸ φυτὸν ἐμαράνθη.

« Les successeurs de Romulus conservèrent cet arbre comme un monument des plus sacrés, en firent un objet de vénération et l'entourèrent d'un mur. Si quelqu'un en passant trouvait que l'arbre n'était pas assez vigoureux ni vert et qu'il paraissait s'atrophier et dépérir, sur le champ, il donnait à pleine voix l'alarme aux gens qu'il rencontrait. Ceux-ci se précipitaient aussitôt comme à un incendie, demandaient de l'eau à grands cris et accouraient de toutes parts vers cet endroit avec des récipients plein d'eau. Mais lorsque Gaius César dit-on, fit réparer les degrés [de l'escalier de Cacus] les ouvriers en creusant près de l'arbre, endommagèrent par mégarde ses racines à tel point que l'arbre se dessécha »¹⁶⁴⁸.

¹⁶⁴⁷ Auguste dédie en 28 ap. J.-C. un temple à Apollon sur le Palatin ; Servius indiquait qu'à Cumès, un temple en bois dédié à Apollon une avait été dédié au III^e siècle av. J.C.

¹⁶⁴⁸ Plutarque, « Romulus », 20, 7-8, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 86

3 – 2 – L'essor de Rome garanti par les dieux

Le cornouiller, qu'il fut sur le sommet du Palatin, ainsi que l'affirmait Denys d'Halicarnasse¹⁶⁴⁹, ou sur le Comitium, d'après Plutarque, de même que le *mundus* situé différemment par ce dernier et Ovide, avaient en commun de communiquer avec les profondeurs de la terre. Le cornouiller parce que l'ancrage de ses racines dans la terre faisait de lui un symbole de la prospérité de la future Rome ; le *mundus* parce que les morceaux de sols ancestraux, jetés dans la fosse creusée dans la terre, les faisait entrer directement dans le royaume des morts, ce qui avait conduit les Romains de la République à limiter son ouverture à trois jours par an.

Le *mundus* rattaché aux divinités infernales, *Dis Pater* et Proserpine¹⁶⁵⁰ et les racines du cornouiller peuvent se concevoir comme une souche, une *stirps*, au sens que lui donne M. Bretin-Chabrol, de fondement qui peut être matériel, analogue aux fondations d'une maison, mais aussi symbolique, celui du soubassement d'une lignée¹⁶⁵¹. Suivant la définition de Caton, reprise par Festus¹⁶⁵², et celle de Plutarque¹⁶⁵³, le *mundus* aurait été formé d'une partie aérienne composée d'un autel en rapport avec le ciel, habité par les dieux de l'Olympe, et d'une partie souterraine, en rapport direct avec le sol. Il existe une congruence entre cette bipartition et la structure du cornouiller dont les branches et le feuillage étaient tournés vers le ciel et les racines enfoncées dans la terre. G. Dumézil écrivait, qu'au regard des commentaires des auteurs anciens, Caton, Plutarque, Ovide qui ne comprenaient plus le sens réel du *mundus*, la seule interprétation fiable était que le *mundus* avait deux significations séparées. D'une part, la fosse représentait le trou fermé à jamais dans lequel Romulus avait jeté les mottes de terre. D'autre part, la fosse, par son ouverture trois fois par an, qui donnait accès au monde souterrain, en relation avec Cérès, n'était pas le moyen symbolique pour les vivants de descendre dans les mondes souterrains, mais un moyen donné aux Manes de venir visiter les humains¹⁶⁵⁴.

Ainsi, si le tronc, les branches et les feuilles étaient du domaine aérien de Jupiter, les racines du cornouiller de Romulus avaient à voir avec les deux divinités infernales habitantes des profondeurs de la terre, *Dis Pater* et Proserpine¹⁶⁵⁵ qui

¹⁶⁴⁹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 88, 2

¹⁶⁵⁰ M. Humm indique le culte de Dis Pater et de Proserpine n'a pas pu être introduit à Rome avant la fin du IVE siècle av. J.-C., « Le mundus et le Comitium : représentations symboliques de l'espace de la cité », *Histoire urbaine*, Ed. Société française d'histoire urbaine n° 10, 2004, p. 50

¹⁶⁵¹ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, (2007), 2012, p. 53

¹⁶⁵² *Mundus, ut ait Capito Ateius in lib. VI Pontificali, ter in anno patere solet diebus his : postridie Volkanalia et ante diem (III Non. Oct. et ante diem - VI Id. Nov). Qui quid ita dicatur sic refert Cato in Commentaris iuris civilis : « Mundo nomen inpositum est ab eo mundo qui supra nos est : forma enim eius est, ut ex is qui intravere cognoscere potui, adsimilis illae ». Eius inferiorem partem, veluti consecratam Dis Manibus clausam omni tempore nisi his diebus qui supra scripti sunt maiores censuerunt habenda*, Festus, *De verborum significatu quae supersunt com Pauli epitome*, 1913, p. 144 L.

¹⁶⁵³ Plutarque écrit εἶθ' ὡσπερ κύκλον κέντρῳ περιέγραψαν τὴν πόλιν, « Ils donnent à cette fosse le nom de *mundus*, le même qu'à l'Olympe », « Vie de Romulus », 11, 2, Trad. R. Flacelière, (1957), 1964, p. 71

¹⁶⁵⁴ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 357 ; voir aussi ce qu'écrit J.-M. Pailler sur la triade Cérès, Liber, Libera, *Bacchanalia. La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie : vestiges, images, tradition*, Rome, École française de Rome (BEFAR, 270), 1988, p.421-427.

¹⁶⁵⁵ Porphyre écrivait à propos des rapports symboliques des objets avec les dieux que Pythagore enseignait, « il en livrait aussi d'une manière mystérieuse sous forme de symboles ; Aristote en a consigné plus d'un, que par exemple il appelait la mer « pleurs » (de Cronos ?), les ourses « mains de Rhéa, la Pléiade « lyre des Muses », les planètes « chiens de Perséphone », Porphyre, *vie de Pythagore*, 41, Trad. E. Des Places, 1982, p. 55 ; E. Des Places indique que Porphyre envisageait Perséphone comme une déesse lunaire et que l'évocation des chiens

jouaient, pour F.-H. Massa-Pairault, un rôle essentiel dans la fondation des cités. Ces divinités, en effet, qui conservaient les *semina*, garantissaient la reproduction des générations¹⁶⁵⁶, *du semen*. Le mot qui, au premier sens, désignait la graine, la semence, prenait ensuite le sens de descendance, produit de la semence de l'homme ou de l'animal. La semence, était considérée, écrit M. Martin-Chabrol, comme « le germe d'un nouvel être »¹⁶⁵⁷.

Le culte de *Dis Pater*¹⁶⁵⁸ dont le *sacellum* était contigu à l'autel de Saturne sur le sanctuaire du dieu avait un rapport étroit avec la vie rurale et, plus largement, la richesse et la prospérité de la cité. Varron qui assimilait *Dis Pater* à la fonction chtonienne de Jupiter, réunissait ainsi en un seul dieu le monde arérien et le monde souterrain où tout avait une fin :

Varron, *De la langue latine*, V, 66

Idem hic Dis pater dicitur, infimus qua est coniunctus terrae, ubi omnia ut oriuntur, ita aboriuntur : quare, quod finis ortus, Orcus dictus,

« Jupiter est encore appelé Dis pater, en tant que dieu des lieux bas de la terre, où tout retourne après la vie; et comme il préside à la fin de l'existence (*ortus*), on l'appelle aussi *Orcus* »¹⁶⁵⁹.

L'intervention de *Dis Pater*, dieu souterrain, dans les troubles terrestres, notamment ceux de la guerre, justifiait, pour Macrobe, l'interdiction d'ouvrir le *mundus* en temps de guerre et durant la fête dédiée à Saturne pour la raison que Rome avait l'obligation d'être en paix lors de la fête car, lorsque Saturne avait habité l'Italie, régnait alors l'Âge d'or¹⁶⁶⁰ :

Macrobe, *Saturnales*, I, 16, 16-18

Nam cum Latiar, hoc est Latinarum sollemne, concipitur, item diebus Saturnaliorum, sed et cum Mundus patet, nefas est proelium sumere: quia nec Latinarum tempore, quo publice quondam induciae inter populum Romanum Latinosque firmatae sunt, inchoari bellum decebat, nec Saturni festo, qui sine ullo tumultu bellico creditur imperasse, nec patente Mundo, quod sacrum Diti Patri et Proserpinae dicatum est: meliusque occlusa Plutonis fauce eundem ad praelium putauerunt. Unde et Varro ita scribit: Mundus cum patet, deorum tristium atque inferum quasi ianua patet

« En effet, après la proclamation du Latiar, ou les solennités des Fêtes latines, ainsi que pendant la durée des Saturnales et même pendant l'ouverture du *mundus*, il est sacrilège de prendre les armes, car il ne convenait pas de déclencher la guerre à l'époque des Fêtes latines où était autrefois conclue une trêve officielle entre le peuple Romain et les Latins ainsi que pendant la fête de Saturne, dont le règne passe pour n'avoir jamais été troublé par le

renvoyait à la figure de Potnia théron, la « dame des fauves », « Notes complémentaires », p. 155 ; Ptonia Théron, la protectrice des animaux sauvages, serait une des figures de la « déesse-mère », de la mère primordiale comme Perséphone, déesse qui donne la mort mais aussi la renaissance, voir Markale, *La Grande déesse. Mythes et sanctuaires. De la Vénus de Lespugne à Notre-Dame de Lourdes*, 1997

¹⁶⁵⁶ Massa-Pairault, *La cité des Étrusques*, 1996, p. 188

¹⁶⁵⁷ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, (2007), 2012, p. 68

¹⁶⁵⁸ C'était Titus Tatius qui avait institué les rites en l'honneur de *Dis Pater*

¹⁶⁵⁹ Varron, *De la langue latine*, V, 66, Trad. M. Nisard, 1850, p. 488

¹⁶⁶⁰ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, (2007), 2012, p. 244-245

bruit des armes et pendant l'ouverture du *mundus*, cérémonie consacrée à Pluton et à Proserpine et l'on a jugé préférable d'attendre que la bouche des Enfers fût fermée pour marcher au combat. Aussi Varon écrit-il : « Le *mundus* ouvert ouvre en quelque sorte la porte des sinistres divinités des Enfers Aussi est-ce alors une impiété non seulement d'engager le combat mais encore de lever des hommes pour faire la guerre et mettre l'armée en campagne, d'appareiller, d'épouser une femme pour avoir des enfants »¹⁶⁶¹.

L'enfouissement des racines d'un arbre qui les met directement en communication avec les forces telluriques deviennent les premiers éléments dont la croissance inaugure l'existence du végétal¹⁶⁶². Selon Varron, l'observation des différents temps de développement des arbres sauvages montrait le rôle primordial des racines et l'observation de leur comportement face aux perturbations atmosphériques était nécessaire pour adapter les traitements aux différentes espèces :

Varron, *Economie rurale*, I, 45, 3

nam radices autumno aut hieme magis sub terra quam supra alescunt, quod tectae terrae tepore propagantur, supra terram aere frigidiore coguntur. Itaque ita esse docent siluestria, ad quae sator non accessit. Nam prius radices, quam ex iis quod solet nasci, crescunt. Neque radices longius procedunt, nisi quo tepor uenit solis.

« En effet, les racines en automne ou en hiver, grandissent plus sous terre qu'au-dessus : la tiédeur de la terre les protège et leur permet de s'étendre ; au-dessus de la terre l'air trop froid les fait geler. C'est pourquoi nous enseigne-t-on, ainsi font les plantes sauvages dont le semeur ne s'est point approché. Car les racines poussent avant ce qui a coutume de sortir. Et les racines ne s'allongent que jusqu'où parvient la tiédeur du soleil »¹⁶⁶³

3 - 3 - Le cornouiller, image d'une filiation dynastique

Le cornouiller tout entier, dont les racines lui avaient permis de prendre vie sur le sol de Rome, au centre de la *Roma Quadrata*, avait été le résultat d'un miracle. Ce prodige végétal avait acquis une valeur prophétique parce que son rôle, comme les présages de même type, tenait une place importante dans la représentation de la filiation dynastique, souligne M. Bretin-Chabrol¹⁶⁶⁴. Pour M. Bretin-Chabrol, la meilleure image du lien entre l'enracinement végétal et la filiation dynastique royale est celle du lit d'Ulysse¹⁶⁶⁵ taillé dans un antique olivier autour duquel le héros avait construit son palais. Le texte d'Homère, qui montre tout le soin qu'avait apporté Ulysse à la construction du lit conjugal, exprime également qu'il avait été le lieu manifeste de la fertilité du couple dont Télémaque était l'image vivante :

¹⁶⁶¹ Macrobe, *Saturnales*, I, 16, 16-18, Trad. Ch. Guittard, 1997, p. 91

¹⁶⁶² Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 1, 7, 1, « il semble que les racines de tous les végétaux se développent avant leurs parties aériennes ; elles poussent en profondeur. Mais aucune ne descend au-delà de la limite qu'atteint le soleil », Trad. S. Amigues, 1988, p. 21

¹⁶⁶³ Varron, *Economie rurale*, I, 45, 3, Trad. J. Heurgon, 1978, p. 72

¹⁶⁶⁴ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, (2007), 2012, p. 243

¹⁶⁶⁵ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, (2007), 2012, p. 244

Homère, *Odyssée*, XXIII, 188-195

ἐπεὶ μέγα σῆμα τέτυκται / ἐν λέχει ἀσκητῶ· τὸ δ' ἐγὼ κάμον οὐδέ τις ἄλλος. / θάμνος ἔφυ
τανύφυλλος ἐλαίης ἔρκεος ἐντός, / ἀκμηνὸς θαλέθων· πάχετος δ' ἦν ἡῦτε κίων. / τῷ δ' ἐγὼ
ἀμφιβαλῶν θάλαμον δέμον, ὄφρ' ἐτέλεσσα, / πυκνήσιν λιθάδεσσι, καὶ εὖ / καθύπερθεν
ἔρεψα, / κολλητὰς δ' ἐπέθηκα θύρας, πυκινῶς ἀραρυίας.

« C'est moi seul qui l'avais fabriqué sans un aide. Au milieu de l'enceinte, un rejet d'olivier éployait son feuillage ; il était vigoureux et son gros fût avait l'épaisseur d'un pilier ; je construisis autour (en blocs appareillés) les murs de notre chambre, je la couvris d'un toit et je la munie d'une porte aux panneaux de bois plein »¹⁶⁶⁶.

M. Bretin-Chabrol voit dans l'image du lit d'Ulysse fabriqué dans un vieil olivier une évocation à la fois du passé (l'olivier vénérable), du présent (la construction du lit) et du futur (le renouvellement des générations par l'accouplement). Ainsi, si le chêne d'Enée rappelait le passé, le figuier de Romulus, le présent, puisqu'il avait été un acteur de son sauvetage, le cornouiller indiquait le futur, manifestant, par l'épanouissement de sa végétation, le développement et l'expansion futurs du peuple romain¹⁶⁶⁷. Le cornouiller dans le sol de Rome, par sa symbolique végétale, exprimait l'instauration d'une filiation patrilinéaire qui se perpétuerait. La relation du cornouiller avec Jupiter, le dieu des *summa*, garantissait l'authenticité romaine de la monarchie de Romulus et la légitimité de son lignage (Virgile employait la formule *sanguinis ultimus auctor*¹⁶⁶⁸). G. Dumézil rappelait que Janus avait été le premier roi du Latium et que les auteurs anciens avaient construit une théorie qui en faisait « le plus vieux dieu indigène de l'Italie », avant même Jupiter¹⁶⁶⁹.

Les racines du cornouiller sont liées à Dis Pater, dont le nom peut se traduire par père des richesses¹⁶⁷⁰ données en partage, car le dieu et les racines participent aux fonctions du cycle continu des saisons et du renouvellement des générations végétales. Le *sacellum* du dieu situé dans le sanctuaire de Saturne sur le Capitole associait ainsi un pouvoir romain et les deux dieux, représentants de l'Âge d'or, qui étaient les modèles agrestes du temps heureux de l'âge d'or qu'Auguste prétendait faire renaître.

¹⁶⁶⁶ Homère, *Odyssée*, XXIII, 188-195, Trad. V. Bérard, 1947, p. 157 ; V. Bérard note que ce lit conjugal était intransportable car Ulysse n'avait pas abattu l'olivier s'étant contenté d'ébrancher l'arbre et d'écorcer le tronc, p. 157

¹⁶⁶⁷ Mircea Eliade soulignait que la sacralité de l'arbre donnée par la puissance dont il était investi, ne se comprenait que par son existence végétative de mort apparente par la chute des feuilles et de renaissance par ses racines et que chacun de ses fragments exprimait le « Tout » de l'arbre, « Symboles et rites du renouvellement », *Traité de l'histoire de religion*, 1991, p. 232

¹⁶⁶⁸ Virgile, *Enéide*, VII, 49

¹⁶⁶⁹ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 336

¹⁶⁷⁰ Voir A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 177

4 - La place du cornouiller dans les rites d'entrée en guerre

4 - 1 - Le javelot en cornouiller de Romulus à l'origine du rite des féciaux

Les avis des auteurs anciens divergeaient sur l'instigateur du rite du fécial dont ils n'avaient pas attribué expressément l'établissement à Romulus¹⁶⁷¹. Cicéron en avait attribué l'origine à Tullus Hostilius :

Cicéron, *De la République*, II, 17, 218

Constituitque ius quo bella indicerentur, quod per se iustissime inuentum sanxit fetiali religione, ut omne bellum quod denuntiatum indictumque non esset, id iniustum esse atque inpium iudicaretur.

« Il [Tullus Hostilius] fixa la forme juridique des déclarations de guerre et cette institution nouvelle très juste en elle-même, il la sanctionna par le rite des féciaux ; ainsi on considérait comme contraire à la justice et à la religion toute guerre qui n'avait pas été proclamée et déclarée »¹⁶⁷².

Pour Tite-Live, l'instaurateur était Ancus Marcus :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 32, 5

Vt tamen, quoniam Numa in pace religiones instituisset, a se bellicae caerimoniae proderentur nec gererentur solum, sed etiam indicerentur bella aliquo ritu.

« Mais comme Numa avait réglé les pratiques religieuses de la paix, il [Ancus Marcus] voulut instituer celles de la guerre. Faire la guerre ne suffisait pas, encore fallait-il la déclarer rituellement »¹⁶⁷³.

Et pour Denys d'Halicarnasse, ce fut Numa¹⁶⁷⁴ qui créa le collège des féciaux lorsqu'il entreprit de donner aux Romains des lois en matière de religion :

¹⁶⁷¹ A noter que A. Ernout et A. Meillet orthographiaient la traduction du substantif masculin *fetialis*, « fécial », *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. p. 231 ; une autre tradition faisait remonter l'instauration du rite du fécial au roi des Équicoles, Fertor Resius et cette tradition est attestée par une inscription sur un cippe trouvé au pied du Palatin, *Anabestas / Marspiter/ Remureine /Fertor Resius / rex Aequeicolus. / Is preimus. iusfetiale parauit / inde p(opulus) R(omanus) /disciplineinam excepit*, « Fertor Resius, roi des Équicoles. Il fut le premier à établir le droit fécial ; ensuite le peuple romain en adopta les principes », Trad. M. Ver Eecke, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 85

¹⁶⁷² Cicéron, *De la République*, II, 17, 218, Trad. E. Breguet, 1980, p. 23

¹⁶⁷³ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 32, 5, Trad. G. Baillet, (1940), 1995, p. 52

¹⁶⁷⁴ Plutarque avait aussi attribué à Numa la création du collège des féciaux, *Πολλὰς δὲ καὶ ἄλλας Νομᾶ καταδείξαντος ἱερωσύνας ἔτι δεῖν μνησθήσομαι, τῆς τε Σαλίων καὶ τῆς τῶν Φηιαλέων, αἱ μάλιστα τὴν εὐσέβειαν τοῦ ἀνδρὸς ἐμφαίνουσιν*, Numa institua encore plusieurs autres collèges de prêtres : je n'en citerai plus que deux, celui des Saliens et celui des Féciaux, parce qu'ils mettent dans tout son jour la piété du monarque, « Vie de Numa », 12, 4, 156

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 72, 1

ἀπόχρη δέ μοι τοσούτο μόνον εἰπεῖν, ὅτι πρὸ τῆς Νόμα ἀρχῆς οὕτω τὸ τῶν εἰρηνοδικῶν σύστημα παρὰ Ῥωμαίοις ἦν.

« Le roi Numa fut, là encore, le premier à établir à Rome cette magistrature sacrée [le collège des féciaux] »¹⁶⁷⁵.

Les historiens contemporains, cependant, ont fait remonter l'origine légendaire du rite du fécial à Romulus¹⁶⁷⁶. L'attribution à Romulus de ce qui deviendra le rite du fécial est directement liée au rôle que joue le cornouiller dans le lancé par le héros de son « javelot » sur le Palatin. Ce geste s'apparente à une déclaration de guerre car Romulus s'était réclamé d'être le propriétaire du sol au sommet du Palatin alors qu'il n'en était que le possesseur¹⁶⁷⁷. Cette appropriation, qui avait été légitimée par la transformation de l'extrémité ferrée de la lance en arbre vivant, avait entraîné une lutte mortelle entre les deux frères. Pour les Romains de la République, comme de l'Empire, le respect du rite du fécial venait de la réminiscence de ce premier acte de prise de possession d'un territoire. Ce fut Tite-Live qui décrit le plus complètement le déroulement du rite. L'historien lui avait donné un « coloris antique » en plaçant cette procédure au temps de la guerre entre Romains et Latins, procédé que J. Bayet considérait être une légitimation par l'ancienneté du rite du fécial¹⁶⁷⁸.

Tite-live voyait, ainsi que l'ensemble des Romains, dans le lancer du javelot le geste ultime, rendu nécessaire par le refus des ennemis de Rome d'accepter tout compromis de paix, et ce, malgré les démarches et les discours des ambassadeurs romains pour les convaincre de la possibilité d'une conciliation :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, 1,32, 13-14

*Quod populi Priscorum Latinorum hominesque Prisci Latini aduersus populum Romanum Quiritium fecerunt, deliquerunt, quod populus Romanus Quiritium bellum cum Priscis Latinis iussit esse senatusque populi Romani Quiritium censuit, consensit, consciuit, ut bellum cum Priscis Latinis fieret, ob eam rem ego populusque Romanus populis Priscorum Latinorum hominibusque Priscis Latinis bellum indico facioque". Id ubi dixisset, **hastam** in fines eorum emittebat. Hoc tum modo ab Latinis repetitae res ac bellum indictum, moremque eum posterii acceperunt.*

«Attendu que le peuple romain des Quirites a décidé d'entrer en guerre contre les Anciens Latins ou que le Sénat du peuple romain des Quirites a proposé, voté, décrété de faire la guerre aux Anciens Latins ; pour ces motifs, moi ainsi que le peuple romain, je déclare la guerre aux peuples des Anciens Latins et aux citoyens Anciens Latins et je la fais » A ces mots, il [le fécial] lançait la

¹⁶⁷⁵ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 72, 1, Trad. V. Fromentin, J. Schnäbele, 1990, p. 201

¹⁶⁷⁶ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 1992, p. 345

¹⁶⁷⁷ Les juristes spécialistes du droit romain reconnaissent la difficulté de définir la possession qui peut être très schématiquement résumée par la possession d'une chose dont on croit de bonne foi être le propriétaire au sens quiritaire du terme, voir E.-V. Giffard, *Précis de droit romain*, Ed. Dalloz, 1938

¹⁶⁷⁸ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935, p. 9

javeline sur leur territoire. Voilà comment on fit alors pour adresser des réclamations aux Latins et leur déclarer la guerre »¹⁶⁷⁹.

Denys d'Halicarnasse, de même que Tite-Live¹⁶⁸⁰, a fait ressortir que la légitimité des actes du fécial était assurée par la garantie donnée par Jupiter¹⁶⁸¹, car le lancer du javelot résultait d'une cause déclarée conforme par le collège sacré des féciaux¹⁶⁸² :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 72, 6-7

εἰς τὴν τῶν ἀδικούντων παρεγίνετο πόλιν· ἐπιστὰς δὲ τοῖς ὀρίοις τὸν τε Δία καὶ τοὺς ἄλλους ἐπεκαλεῖτο θεοὺς μαρτυρόμενος ὅτι δίκας αἰτῶν ἦκει περὶ τῆς Ῥωμαίων πόλεως ; ἔπειτα ὁμόσας ὅτι πρὸς ἀδικούσαν ἔρχεται πόλιν καὶ ἀράς τὰς μεγίστας εἰ ψεύδοιτο ἐπαρασάμενος ἑαυτῷ τε καὶ τῇ Ῥώμῃ, τότε ἐντὸς ἦει τῶν ὄρων· ἔπειτα ὅτῳ πρώτῳ περιύχοι τοῦτον ἐπιμαρτυράμενος,

« Un de des féciaux, choisi par le reste du collège et revêtu de l'habit et des ornements sacrés afin qu'il se distinguât nettement de ses collègues, prenait le chemin de la cité qui avait commis le tort. Il s'arrêtait aux limites de son territoire et là, il invoquait Zeus et les autres dieux, les prenant à témoin qu'il était venu réclamer justice au nom de Rome. Il [le fécial] confirmait ensuite par serment que la cité où il se rendait avait bien commis un tort et proférait, au cas où il mentirait, les plus terribles imprécations contre lui-même et contre Rome. C'est alors qu'il franchissait la frontière »¹⁶⁸³.

¹⁶⁷⁹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, 1,32, 13-14, Trad. G. Baillet, (1940), 1995, p. 55

¹⁶⁸⁰ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, 1,32, 7-8, *Inde Iouem testem facit: "Si ego iniuste impieque illos homines illasque res dedier mihi exposco, tum patriae compotem me numquam siris esse". Haec, cum finis superscandit,* « Puis il prend [le fécial] à témoin Jupiter : « Si je manque à ce qui est juste et saint en réclamant qu'on me remette à moi, ces hommes et ces objets comme propriété du peuple romain, ne permets pas que je retrouve jamais ma patrie ». Il répète celle formule en franchissant la frontière », Trad. G. Baillet, (1940), 1995, p. 53

¹⁶⁸¹ *Legibus deinde recitatis, "Audi" inquit, "Iuppiter; audi, pater patratre populi Albani; audi tu populus Albanus. Vt illa palam prima postrema ex illis tabulis ceraue recitata sunt sine dolo malo, utique ea hic hodie rectissime intellecta sunt, illis legibus populus Romanus prior non deficiet,* « Il donne ensuite lecture des clauses du traité et ajoute : « Ecoute, Jupiter ; écoute père patrat d'Albe ; écoute aussi, peuple albain. Ces clauses telles qu'elles ont été lues à haute voix, d'un bout à l'autre d'après ces tablettes de cire sans mauvaise foi et telles qu'en ce lieu et en ce jour elles ont été clairement comprises, le peuple romain ne sera jamais le premier à s'en écarter » », Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 24, 7, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 82

¹⁶⁸² Tite-Live comme Denys d'Halicarnasse insistent sur le souci des Romains que Rome entreprenne une guerre juste, *Tum ille: "Puro pioque duello quaerendas censeo itaque consentio consciscoque,* « Alors celui-ci [le fécial] « de faire une guerre juste et et sainte pour avoir notre dû ; tels sont mon avis et ma proposition » , Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, 1,32, 12, Trad. G. Baillet, (1940), 1995, p. 54 ; *ἵνα διάδηλος ἦ παρὰ τοὺς ἄλλους, εἰς τὴν τῶν ἀδικούντων παρεγίνετο πόλιν· ἐπιστὰς δὲ τοῖς ὀρίοις τὸν τε Δία καὶ τοὺς ἄλλους ἐπεκαλεῖτο θεοὺς μαρτυρόμενος ὅτι δίκας αἰτῶν ἦκει περὶ τῆς Ῥωμαίων πόλεως,* « Il s'arrêtait aux limites de son territoire et là, il invoquait Zeus et les autres dieux, les prenant à témoin qu'il était venu réclamer justice au nom de Rome », Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 72, 6, Trad. V. Fromentin, J. Schnäbele, 1990, p. 202 ; Cicéron, *Foederum, pacis, belli, indiciarum oratores, fetiales, iudices, duo sunt. Bella disceptanto,* « Que des conditions de la paix, de la guerre et des trêves soient les féciaux négociateurs, non vengeurs : qu'ils arbitrent les guerres », *Des lois*, II, 9, 1, Trad. G. de Plinval, 1959, p. 50

¹⁶⁸³ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 72, 6-7, Trad. V. Fromentin, J. Schnäbele, 1990, p. 203 ; Plutarque faisait aussi part de cette volonté première de Rome de suivre les rites qui permettraient de lui donner le bon droit d'engager la guerre, *οἱ μὲν γὰρ Φηιαλεῖς εἰρηνοφύλακές τινες ὄντες, ὡς δ' ἔμοι δοκεῖ, καὶ τοῦνομα λαβόντες ἀπὸ τῆς πράξεως, λόγῳ τὰ νείκη κατέπαιον, οὐκ ἔωντες στρατεύειν πρότερον ἢ πᾶσαν,* « Les féciaux veillaient sur la paix et tiraient, je crois, ce nom de leurs fonctions ; car c'est par des paroles qu'ils tranchaient les différends, sans permettre aucune expédition avant que tout espoir d'obtenir justice fût perdu », Plutarque, « Vie de Numa », 12, 5, 68, Trad. R. Flacelière, (1957), 1964, p. 198

4 – 2 - la lance- javelot de Romulus

Avant de devenir le cornouiller vivant, l'arbre avait été une *hasta* tenue par Romulus.

Lorsqu'ils ont fait l'analyse du rite du fécial et celle de la légende de Romulus, les auteurs ont traduit quasi systématiquement le terme *hasta* par « javelot », J. Bayet a utilisé le terme 17 fois. Cette traduction conduit à s'interroger sur ce que pouvait être le « javelot » de Romulus et à examiner l'intérêt d'utiliser du bois de cornouiller pour le fabriquer.

Dans la légende de Romulus, le terme de *hasta* est constant chez Ovide¹⁶⁸⁴ et, chez Plutarque¹⁶⁸⁵, c'est le mot *ξυστόν* qui revient pour désigner la lance. Ce terme qui était un substantif composé à partir de l'adjectif verbal *ξυστός*, traduit par P.Chantraine par « raboté, gratté », désignait « la javeline, la lance » et ce substantif était lui-même originellement, pour l'étymologiste, une épithète de *δόρυ*, qui, dans sa première acception, prenait le sens d'un « arbre »¹⁶⁸⁶.

Homère employait déjà la forme *ξυστόν* pour parler de la hampe de la lance¹⁶⁸⁷. L'association des deux termes *ξυστόν* et *δόρυ*, ne détermine pas précisément le type de l'arme de jet mais établit un lien formel entre l'arme (sa hampe plus précisément) et le bois. Dans les textes des auteurs latins, l'emploi systématique du mot *hasta* à l'époque royale met en évidence l'ancienneté du terme auquel Tite-Live se référait lorsqu'il décrivait, à la troisième génération des rois de Rome, sous le roi Tullus Hostilius, la reprise des hostilités entre Rome et Albe-la-Longue :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 27, 8

*Eidem impera ut **hastas** equites erigere iubeat*

« Il l'envoie [Tullus Hostilius envoie un cavalier] donner à la cavalerie l'ordre de dresser les lances »¹⁶⁸⁸.

Tite-Live utilisait encore *hasta* pour décrire l'armement offensif des Romains de première classe qui comprenait également un bouclier, lors de la répartition par Servius Tullius des citoyens romains dans l'armée¹⁶⁸⁹ :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 43, 2

Arma his imperata gales, clipeum, ocreae, lorica, omnia exaere, haec ut tegumenta corporis essent, tela in hostem hastaque et gladius

¹⁶⁸⁴ Ovide, *Métamorphoses*, XV, 560-564

¹⁶⁸⁵ Plutarque, « Vie de Romulus », 20, 6, 7, 68

¹⁶⁸⁶ Cet adjectif verbal était formé à partir du verbe *ξύω* qui signifiait « racler, frotter, gratter », Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, II, (1933), 1968, *sqq*, p. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq*), 1980, p. 767

¹⁶⁸⁷ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq*), 1980, p. 768

¹⁶⁸⁸ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 27, 8, Trad. G. Baillet, (1941), 2009, p. 95

¹⁶⁸⁹ Cette répartition était établie selon le cens dont les citoyens s'acquittaient ce qui les distinguait dans le type d'armement ; Servius Tullius avait été aussi l'artisan de la division en classes de la société romaine

« Leurs armes réglementaires étaient, comme armes défensives, le casque, le bouclier rond, les jambières, la cuirasse, le tout en bronze ; comme armes offensives, la lance et l'épée »¹⁶⁹⁰.

Tite-Live montrait encore que les soldats de quatrième classe, les Romains qui payaient le cens le moins élevé, ne possédaient que deux armes offensives, *hasta*, la lance, et *uerutum*, un javelot muni d'un dard¹⁶⁹¹ :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 43, 6

In quarta classe census quinque et uiginti milium, totitem centuriae factae arma mutatae : nihil praeter hastam et uerutum datum

« Dans la quatrième classe, la fortune était de 25 000 as. Il y avait le même nombre de centuries mais l'armement changeait : on ne leur laissait que la lance et le javelot »¹⁶⁹².

Pour L. Couve, parmi les bouleversements de l'armée opérés par Servius Tullius, celui de la première légion romaine fut considérable car son accès ne se référait plus à la naissance, fondée sur la reconnaissance d'une ascendance dont des familles pouvaient se prévaloir, mais sur la fortune foncière¹⁶⁹³. La condition financière du paiement ou non d'un cens entraînait, *de facto*, une diminution de la qualité de l'armement offensif comme défensif. Ainsi, pour les citoyens romains qui formaient la cinquième classe, les armes étaient seulement faites de frondes et de pierres. Et, constatait Tite-Live, ces soldats les plus pauvres et les plus mal armés, regroupés avec les gens de trait, les frondeurs puis les sonneurs de cor et de trompette, étaient recrutés dans la plèbe :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 43, 7

Quinta classis aucta; centuriae triginta factae. Fundas lapidesque missiles hi secum gerebant. {In} his accensi cornicines tubicinesque, in duas centurias distributi.

¹⁶⁹⁰ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 43, 2, Trad. G. Baillet, (1941), 2009, p. 147

¹⁶⁹¹ Le mot *uerutum* dérivé de *ueru*, « branche à rôtir, javelot » n'est apparu qu'à l'époque impériale pour décrire un javelot court, A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 727

¹⁶⁹² Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 43, 6, Trad. G. Baillet, (1941), 2009, p. 147

¹⁶⁹³ L. Couve, «Legio », Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, T. 3-1, (1892), 1904, p. 1047 ; L. Couve notait également que les auteurs romains anciens ont insisté sur la supériorité de la légion par rapport à celle de la phalange grecque mais, au temps de Servius Tullius, la légion, sous la forme qu'elle avait à cette époque, prenait pour modèle la phalange alors que, ultérieurement, à l'époque républicaine, le modèle de la phalange s'était avéré moins efficace, notamment parce que les Romains avaient adopté l'ordre manipulaire ; voir Tite-Live, *et cohortes in uicem sub signis quae cuneum Macedonum - phalangem ipsi uocant, si possent, ui perrumperent emittebat. Sed ad loci angustias, haud late patente interuallo diruti muri, genus armorum pugnaeque hosti aptius erat. Vbi conferti hastas ingentis longitudinis prae se Macedones obiecissent, uelut in constructam densitate clipeorum testudinem Romani pilis nequiquam emissis cum strinxissent gladios, neque congregi propius neque praecidere hastas poterant et, si quam incidissent aut praefregissent, hastile fragmento ipso acuto inter spicula integrarum hastarum uelut uallum explebat* , « Tandis qu'il [le consul Quinctius] envoyait successivement les cohortes en bon ordre enfoncer brutalement, si possible, la formation en coin des Macédoniens, qu'eux-mêmes appelle phalange. Mais compte tenu de l'étroitesse du terrain, du faible espace ouvert par le mur à demi effondré, la nature des armes, le genre de combat avantageaient l'ennemi. Après que les Macédoniens, en formation serrée, eurent tendu devant eux leurs lances immenses, les Romains, qui avaient lancé inutilement leurs javelots contre cette espèce de « tortue » constituée par les boucliers serrés les uns aux autres, ayant tiré leurs glaives s'étaient retrouvés dans l'incapacité d'approcher davantage leurs adversaires et de couper leurs lances. Sil parvenaient à entailler quelques-unes ou à les briser, l'éclat pointu de la hampe, au milieu des pointes des lances intactes, contribuait à combler cette espèce de palissade ». *Ab Vrbe condita*, XXXII, 17, 11-14, 229, Trad. B. Minéo, 2003, p. 26

« La cinquième classe était plus nombreuse et formait trente centuries : les hommes étaient armés de frondes et de pierres. On fit entrer dans cette classe les clairons et les trompettes, deux centuries au total »¹⁶⁹⁴.

La rusticité de ces armes, *funda, lapis*, ramène au temps d'Enée, lorsque le roi Latinus avait engagé la guerre contre les Troyens et que ses soldats étaient armés seulement de *sudis (sudes)*, de « pieu, épieu »¹⁶⁹⁵ ; terminologie qu'utilisait le pseudo-Aurelius Victor :

Le pseudo-Aurelius Victor, *Les origines du peuple romain*, 13, 1
animaduertisse Troianos militariter instructos, cum sui lapidibus ac sudibus armati, tum etiam ueste aut pellibus, quae eis integumento erant, sinistris manibus inuolutis processissent.

« Mais avant de donner le signal du combat, il [Latinus] remarqua que les Troyens étaient équipés comme de véritables soldats, à la différence de ses hommes qui avaient fait mouvement avec pour armes des pierres et des bâtons et, de plus, enroulaient sur leur main gauche les vêtements ou les peaux qui les couvraient »¹⁶⁹⁶.

Encore au début de l'Empire dans les épisodes guerriers, l'emploi du terme *hasta* (la lance) restait en vigueur. Depuis le II^e siècle av. J.-C. elle était ne désignait pas nécessairement une arme particulière car elle était souvent assimilée au javelot (*pilum*). Ainsi Servius ne faisait aucune différence entre la lance, *hasta*, et le *pilum*, le javelot car l'important n'était pas la qualification de l'arme mais l'usage qui en était fait :

Servius, *Commentaires sur l'Énéide de Virgile*, VII, 664,
« *Pila manu* » *Pilum proprie est hasta Rvomanā, ut gaesa Gallorum, sarissae Macedonum,*
« Le pilum est proprement l'arme des Romains, comme les javelots sont celles des Gaulois et les sarisses celles des Macédoniens »¹⁶⁹⁷,

Ainsi, sous le règne de Tibère, Tacite utilisait encore le mot *hasta* pour décrire l'arme, que les Romains lançaient au loin, pendant un siège tenu par le général Poppeus Sabinus contre les Goths en Dalmatie :

Tacite, *Annales*, IV, 49, 2
tum paulatim ut aquam pabulumque eriperet contrahere claustra artaque circumdare; et struebatur agger unde saxa hastae ignes propinquum iam in hostem iacerentur.
« Dès lors, pour enlever aux assiégés l'eau et le fourrage, il resserrait l'investissement et rendait le blocus plus étroit ; en outre, on construisait une

¹⁶⁹⁴ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 43, 7, Trad. A. Flobert, (1940), 1995, p. 127

¹⁶⁹⁵ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 662

¹⁶⁹⁶ Le Pseudo-Aurélius Victor, *Les origines du peuple romain*, 13, 1, Trad. J.-C. Richard, 1983, p. 91

¹⁶⁹⁷ Servius, *In Vergilii carmina commentarii*, VII, 664, 1881, Leipzig, p. 179 ; et pour V. D. Hanson, la lance des hoplites grecs entre un mètre quatre-vingt et deux mètres présentait les défauts d'être difficilement maniable du fait de sa lourdeur et de se briser facilement sous les chocs défaut que ne présentait pas le *pilum* plus court d'environ un mètre. Hanson, *Le modèle occidental de la guerre, (The Western Way of War, infantry battle in classical Greece*, 1989,) 1990, p. 120,

terrasse, d'où l'on pouvait lancer pierres, javelots et brandons sur l'ennement désormais à portée »¹⁶⁹⁸.

Y. Le Bohec constate que le choix des armes par le général romain était conditionné par la capacité de pénétration de ses troupes lors du premier élan : parmi ces armes, le *pilum*, avec la lance et le glaive, intervenaient durant les premiers corps-à-corps¹⁶⁹⁹. Le paradoxe que constitue la traduction de *hasta* par javelot, au regard de la considération des Romains pour qui le *pilum* était le javelot caractéristique du légionnaire, s'explique, pour P. Couissin, par les modifications successives qui ont été apportées au javelot.

Le désaccord des auteurs anciens et des auteurs modernes est profond sur l'origine du *pilum* ainsi que sur l'époque à laquelle il était apparu. Les modifications ont notamment porté sur la forme de son bout ferré et sur la longueur de la hampe. Ces adaptations furent l'œuvre non seulement de Marius ou de César mais des généraux au II^e siècle après J.-C. P. Couissin considérait cependant que le *pilum* restait une vieille arme italique qui remontait au temps de Romulus¹⁷⁰⁰. Cette constatation est appuyée par l'emploi par Tite-Live dans un de ses textes du terme *pilum* qui ne décrivait pas un javelot mais un poteau de bois à propos du combat des Horaces et des Curiaces sous le règne de Tullus Hostilius :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 26, 10-11

Inter haec senex iuuenem amplexus, spolia Curiatorum fixa eo loco, qui nunc pila Horatia appellatur, ostentans "Huncine » aiebat, "quem modo decoratum ouantemque uictoria incedentem uidistis, Quirites, eum sub furca uinctum inter uerbera et cruciatus uidere potestis ? quod uix Albanorum oculi tam deforme spectaculum ferre possent. I, lictor, colliga manus quae paulo ante armatae imperium populo Romano pepererunt. I, caput obnube liberatoris urbis huius; arbore infelici suspende uerbera uel intra pomerium, modo inter illa pila et spolia hostium, uel extra pomerium, modo inter sepulcra Curiatorum

« A ces mots, le vieillard prenant le jeune homme dans ses bras, montra avec orgueil les dépouilles des Curiaces, attachées à ce qu'on appelle encore le Trophée d'Horace » ; ce « héros », disait-il que vous venez de voir marcher avec les insignes et la gloire du vainqueur, Romains, pouvez-vous le voir, lui, la fourche au cou et garrotté, sous les coups de verges et dans les tortures ? A peine les Albains pourraient-ils supporter la vue d'un si affreux spectacle. Va, licteur, lie ces mains qui viennent de s'armer pour donner l'empire à Rome. Va, voile la tête de notre libérateur ; attache-le au poteau d'infamie. Frappe-le soit en dedans du pomerium, mais alors au milieu de ses trophées, de ces dépouilles ennemies, soit en dehors, mais alors au milieu des tombeaux des Curiaces »¹⁷⁰¹.

Dans ce passage, l'emploi par Tite-Live de l'expression *pila horatia* pour indiquer la colonne qui se dressait sous Auguste à l'entrée du *Forum Romanum*, et dont les

¹⁶⁹⁸ Tacite, *Annales*, IV, 49, 2, Trad. H. Le Bonniec, (1975), 1990, p. 47

¹⁶⁹⁹ Le Bohec, *L'armée romaine sous le haut Empire*, 1989, p. 129

¹⁷⁰⁰ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 21, 23

¹⁷⁰¹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 26, 10-11, Trad. G. Baillet, (1941), 2009, p. 92

Romains attribuaient l'origine légendaire au trophée érigé par Horace après sa victoire sur les Curiaces, pouvait encore s'entendre comme un simple poteau de bois¹⁷⁰² et non l'arme désignée sous le terme de *pilum*. P. Couissin admettait l'interprétation de « pilier d'Horace » pour l'expression de *Pila Horatia* et non celle de « javelot d'Horace ». Mais il est possible, ajoutait P. Couissin, que les Romains du I^{er} siècle av. J.-C. aient interprété *Pila Horatia* par « javelot d'Horace », ce qui permettait de légitimer l'ancienneté italique du *pilum*¹⁷⁰³.

L'emploi par Plutarque¹⁷⁰⁴ du terme *ξυστόν* que P. Chantraine traduisait par « lance, javeline », montre la difficulté de déterminer la nature, lance ou javelot, de l'arme de jet dont s'était servi Romulus depuis l'Aventin. Les auteurs contemporains, P. Couissin ou Y. Le Bohec¹⁷⁰⁵, sont unanimes pour estimer que la diversité des armes connues, et en particulier les javelots et les lances, ne permet pas une distinction claire entre les deux fonctions de lancer ou de combat rapproché. D'autant, ajoute Y. Le Bohec, que les archéologues hésitent toujours pour déterminer si l'arme est romaine ou empruntée à l'ennemi car « il n'existe pratiquement pas d'armes romaines », tant à l'époque républicaine qu'ultérieurement car, à chaque campagne, les soldats romains s'emparaient des armes des vaincus qu'ils trouvaient efficaces¹⁷⁰⁶. Ainsi Servius distinguait la *pila* et la *hasta* suivant leur origine. Il citait le *gaesum* gaulois dont P. Couissin fait un javelot alors que la sarisse macédonienne était une des variétés de la lance¹⁷⁰⁷.

Déjà en Grèce, même dans le combat rapproché, la lance de l'hoplite pouvait servir à la fois d'arme de jet et d'arme d'estoc. Les Grecs, en effet, écrit V. D. Hanson, considéraient que la lance d'estoc était la preuve du courage du soldat qui avait la volonté d'approcher l'ennemi au plus près et de le frapper face à face¹⁷⁰⁸. En contexte romain, P. Couissin rangeait sous le terme de *hasta* le javelot des temps anciens dans sa fonction de jet¹⁷⁰⁹. Pour l'historien, comme pour Y. Le Bohec, la pertinence du classement entre lance et javelot se fondait sur leur appartenance aux armes défensives ou aux armes offensives, catégories dans lesquelles, selon les cas, se rangeaient les *hasta* qui pouvaient aussi bien correspondre à une lance

¹⁷⁰² A. Piganiol, *Essai sur les origines de Rome*, 1917, p. 128 ; pour G. Dumézil les *pila Horatia* pouvaient être la trace non seulement des dépôts des dépouilles des vaincus mais aussi des traces des armes des vainqueurs, *Horace et les Curiaces*, 1942, p. 125 ; voir également l'article de A. Reinach, « *Pila horatia* », *Revue de l'Histoire des Religions*, 1907, p. 307-345

¹⁷⁰³ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 23

¹⁷⁰⁴ Plutarque, « Vie de Romulus », 20, 6, 7, 68

¹⁷⁰⁵ Le Bohec, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, 1989, p. 128

¹⁷⁰⁶ Le Bohec, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, 1989, p. 129 ; Rome et les provinces de l'Europe occidentale jusqu'à la fin du principat. Conquêtes et stratégies, 2009, p. 47

¹⁷⁰⁷ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 16 ; Servius, *In Vergilii carmina commentarii*, VII, 664, 1881, Leipzig, p. 179

¹⁷⁰⁸ V. D. Hanson, *Le modèle occidental de la guerre*, 2007, p. 119 ; deux exemples d'Homère illustrent les propos de V. D. Hanson sur la force de pénétration de la lance de l'hoplite qui avait pour but principal de s'enfoncer à travers la cuirasse de l'adversaire ; Homère, *Iliade*, V, 40-42, *δοῦπησεν δὲ πρῶτῳ γὰρ στρεφθέντι μεταφρένῳ ἐν δόρυ πῆξεν ὤμων μεσσηγύς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασσε, πεσῶν, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ*. « Il [Agamemnon] lui [le chef des Halizons] plante sa pique au dos entre les épaules et lui transperce la poitrine. L'homme tombe avec fracas et ses armes sonnent sur lui » Homère, *Iliade*, V, 10, 40-42, Trad.P. Mazon, (1937), 1996, p. 116 ; Homère, *Iliade*, IV, 480-483, *Πρῶτον γὰρ μιν ἰόντα βάλε στήθος παρὰ μαζὸν //δεξιόν· ἀντικρὺ δὲ δι' ὤμου χάλκεον ἔγχος / ἦλθεν· ὃ δ' ἐν κονίησι*, « car d'abord il [Ajax] le [Simoisius] frappa de la lance de bronze qui suit sa route, tout droit, à travers l'épaule et l'homme choit au sol dans la poussière » Homère, *Iliade*, IV, 482-483, Trad. P. Mazon, (1937), 1972, p. 109

¹⁷⁰⁹ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 14, 17

d'estoc ou un javelot de jet¹⁷¹⁰. L'attaque ou la défense qui ressortent d'un passage de Strabon dans lequel la javeline, employée comme arme de jet, désigne moins une différence d'arme que le mouvement engendré par le corps. Le terme *Παλτόν*¹⁷¹¹, la pique lancée, était un des nombreux composés du terme *Πάλλω*¹⁷¹² que P. Chantraine traduisait « agiter, brandir, tirer au sort ». Strabon opposait cette arme à la pique du corps à corps, *μελιᾶ*, qui pour P. Chantraine avait d'abord le sens de frêne, et par extension la pique en manche de frêne¹⁷¹³ :

Strabon, *Géographie*, X, 1, 13, C448-449

Οἱ δ' Εὐβοεῖς ἀγαθοὶ πρὸς μάχην ὑπῆρξαν τὴν σταδίαν, ἣ καὶ συστάδην λέγεται καὶ ἐκ χειρός. Δόρασι δ' ἐχρῶντο τοῖς ὀρεκτοῖς, ὡς φησὶν ὁ ποιητής « Αἰχμηταὶ μεμαῶτες ὀρεκτῆσι μελίησι / θώρηκας ῥήσσειν » Ἀλλοίων ἴσως ὄντων τῶν παλτῶν, οἷαν εἰκὸς εἶναι τὴν Πηλιάδα μελίην ἦν, ὡς φησὶν ὁ ποιητής « Οἶος ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεύς / καὶ ὁ εἰπῶν / Δουρὶ c δ' ἀκοντίζω, ὅσον οὐκ ἄλλος τις οἴστῳ, » τῷ παλτῷ λέγει δόρατι. Καὶ οἱ μονομαχοῦντες τοῖς παλτοῖς χρώμενοι δόρασιν εἰσάγονται πρότερον, εἶτα ἐπὶ τὰ ξίφη βαδίζοντες· ἀγγέμαχοι δ' εἰσὶν οὐχ οἱ ξίφει χρώμενοι μόνον, ἀλλὰ καὶ δόρατι -ἐκ χειρός, ὡς φησὶν « Οὕτησε ξυστῷ χαλκήρεϊ, λῦσε δὲ γυῖα »

« Les Eubéens excellaient dans les formes de combat d'infanterie dites combat rapproché et combat corps à corps. Ils se servaient de piques braquées à ce que rapporte le poète : « Tous armés de la pique, ils n'avaient qu'un seul vœu : que ce frêne poli qu'ils braquent devant eux des guerriers ennemis transperce les cuirasses ». Piques sans doute différentes des piques de jet tel que devait être « le frêne du Pélion » dont le poète dit encore « duquel Achille seul savait la propulsion ». Il s'agit également d'une pique lancée dans le vers : « et je lance ma pique aussi loin que jamais personne de son arc n'a fait voler le trait ». De même dans les combats, ils sont au corps à corps, ils ne se servent pas seulement de ce dernier, mais se frappent aussi de la lance comme on le voit dans le passage suivant : « Du bois garni d'airain bientôt il l'eut blessé et la mort débanda ses membres affaissés »¹⁷¹⁴.

De nombreux textes d'auteurs grecs font état d'une spécification de l'arme en fonction du mouvement. Lorsqu'Homère détaillait l'armure dont se revêtait Achille, il peignait aussi les essais de ses différentes armes, dont sa lance que le héros pouvait jeter ou s'en servir pour transpercer une cuirasse :

¹⁷¹⁰ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 15

¹⁷¹¹ Voir Xénophon, *Helléniques*, III, 4, 14, *Ὡς δ' εἰς χεῖρας ἦλθον, ὅσοι μὲν τῶν Ἑλλήνων ἐπαισάν πινας, πάντες συνέτριμαν τὰ δόρατα, οἱ δὲ Πέρσαι κρανεῖνα παλτὰ ἔχοντες ταχὺ δῶδεκα μὲν ἵππας, δύο δ' ἵππους ἀπέκτειναν* ; P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968), sqq, 1980, p. 854

¹⁷¹² Voir Platon, *Cratyle*, 407a, *Τὸ γὰρ που ἢ αὐτὸν ἢ τι ἄλλο μετεωρίζειν ἢ ἀπὸ τῆς γῆς ἢ ἐν ταῖς χερσὶν πάλλειν τε καὶ πάλλεσθαι καὶ ὀρχεῖν καὶ ὀρχεῖσθαι καλοῦμεν.*

¹⁷¹³ P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968), sqq, 1980, p. 682

¹⁷¹⁴ Strabon, *Géographie*, X, 1, 13, C448-449, Trad. F. Lasserre, 1971, p. 30

Homère, *Iliade*, XIX, 388-391

ἐκ δ' ἄρα σύριγγος πατρώϊον ἐσπάσασ' ἔγχος / βριθὺ μέγα στιβαρόν· τὸ μὲν οὐ
δύνατ' ἄλλος Ἀχαιῶν/πάλλειν, ἀλλὰ μιν οἷος ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεύς, / πάλλειν,
ἀλλὰ μιν οἷος ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεύς· / Πηλιάδα μελίην, τὴν πατρὶ φίλῳ πόρε
Χείρων / Πηλίου ἐκ κορυφῆς φόνον ἔμμεναι ἠρώεσσιν·

« de son étui, il tire la pique paternelle, la lourde et longue et forte pique que nul ne peut brandir parmi les Achéens. Achille seul savait la brandir. C'était un frêne que Chiron coupa sur les cimes du Pélion et qu'il donna au Père chéri du d'Achille pour immoler les héros »¹⁷¹⁵.

Dans un autre texte d'Homère, le mouvement de la lance dans un combat rapproché est décrit par les termes *αἰχμὴ χαλκείη* qui sous-entendent le maniement d'une lance ou d'un javelot :

Homère, *Iliade*, IV, 457-461

Πρῶτος δ' Ἀντίλοχος Τρώων ἔλεν ἄνδρα κορυσιήν / ἐσθλὸν ἐνὶ προμάχοισι
Θαλυσιάδην Ἐχέπωλον· / τὸν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλον ἵπποδασειῆς, / ἐν δὲ
μετώπῳ πῆξε, πέρησε δ' ἄρ' ὅστέον εἴσω / αἰχμὴ χαλκείη· τὸν δὲ σκότος ὄσσε
κάλυπεν,

« Le premier, Antiloque, fait sa proie d'un guerrier troyen, un brave parmi les champions hors des lignes, Echepole, fils de Thalysios. Le premier, il l'atteint au cimier de son casque à l'épaisse crinière. Il lui plante son arme au front. La pointe de bronze s'enfonce à travers l'os : l'ombre couvre ses yeux. Il croule comme un mur dans la mêlée brutale »¹⁷¹⁶.

Sans qu'il soit question ici d'entrer dans le détail des modifications que subirent au cours des différentes époques la *hasta* et le *pilum*, la distinction, faite par P. Couissin, entre les armes de jet les armes de combat éloigné ou rapproché revêt de l'importance pour examiner les actes de Romulus accomplis lors de la fondation de Rome et notamment vis-à-vis de Rémus. En effet, parmi les armes de jet, se rangeait le type de la *hasta* qui recouvrait, en fait, de multiples types de lances¹⁷¹⁷, et parmi les armes de combat éloigné ou rapproché, se rangeaient les javelots dont le *pilum*. Le mot *hasta* peut donc désigner une lance ou un javelot long, ou encore une javeline, une lance courte et légère dont étaient équipés les cavaliers et les vélites¹⁷¹⁸. Lorsque la *hasta* était utilisée en arme de jet (lancer), elle devait avoir une certaine longueur, supérieure à celle de l'arme de trait (frapper)¹⁷¹⁹. Polybe donnait au javelot de jet une longueur de 92 centimètres avec une pointe particulièrement acérée :

¹⁷¹⁵ Homère, *Iliade*, XIX, 388-391, Trad. P. Mazon, (1938), 1970, p. 18

¹⁷¹⁶ Homère, *Iliade*, IV, 457-461, Trad. P. Mazon, (1937), 1987, p. 106

¹⁷¹⁷ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 15

¹⁷¹⁸ E. Cuq, « Hasta », Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, « Legio », T. 3-1, (1892), 1904, p. 39

¹⁷¹⁹ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 14

Polybe, *Histoires*, VI, 22, 4

τὸ δὲ τῶν γρόσφων βέλος ἔχει τῷ μὲν μήκει τὸ ξύλον ὡς ἐπίπταν δίπηχυ, τῷ δὲ πάχει δακτυλιαῖον,

« Le bois de leur javelot [vérites] a également deux coudées de long, et un doigt d'épaisseur; sa pointe mesure un empan »¹⁷²⁰.

Selon P. Couissin, la confusion, entretenue par les Anciens entre lance et javelot n'a pas permis d'établir avec certitude le classement du javelot dans l'une ou l'autre catégorie. Cette imprécision est cependant levée lorsque l'arme était munie d'une pointe barbelée (avec des crochets) ce qui la rangeait parmi les javelots¹⁷²¹. Rapporté à la lance-javelot de Romulus, l'aspect acéré « piquant » de sa pointe pour pénétrer profondément dans la terre provenait soit du durcissement du bois soit de l'ajout d'un fer et Tite-Live ne tranchait pas entre ces deux possibilités à propos de la lance du fécial :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 32, 12

Fieri solitum, ut fetialis hastam ferratam aut sanguineam praeustam ad fines eorum ferret

« D'ordinaire le fécial portant une javeline ferrée de fer ou en cornouiller à la pointe durcie au feu se rendait à la frontière ennemie »¹⁷²².

Virgile avait rapporté la lance-javelot primitive munie d'une pointe de bois rendue perçante par l'action du feu au temps de Camille lorsqu'elle avait servi à Métabus, père de Camille, dans la guerre qu'il avait mené contre les Volsques. Le poète employait le mot *telum* était un terme large qui recouvrait autant les armes de jet que celles de trait et qui ne donnait en fait que la catégorie de l'arme :

Virgile, *Enéide*, XI, 552-555

Telum immane manu ualida quod forte gerebat /bellator, solidum nodis et robore cocto, /huic natam, libro et siluestri subere clausam : implicat atque habilem mediae circumligat hastae

« En guerrier, il avait dans sa forte main une énorme javeline, massive, noueuse, de rouvre durci au feu ; il y attache sa fille, envelopée dans une coque d'écorce et de liège des bois, et la lie adroitement au milieu de la hampe »¹⁷²³.

Properce exprimait le caractère fruste et rudimentaire de la lance-javelot par l'expression *nuda sude*, un simple épieu grossier, qui caractérisait l'ancienneté légendaire de l'arme en bois sans pointe métallique malgré qu'elle fut pendant longtemps la seule arme des pauvres¹⁷²⁴ :

¹⁷²⁰ Polybe, *Histoires*, VI, 22, 4, Trad. C. Nicolet, 1977, p. 98 ; les deux coudées représentent environ un mètre

¹⁷²¹ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 14

¹⁷²² Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 32, 12, Trad. G. Baillet, (1940), 1995, p. 55

¹⁷²³ Virgile, *Enéide*, XI, 552-555, Trad. J. Perret, 1980, p. 106

¹⁷²⁴ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 12

Properce, *Elégies*, IV, 27-28,
nec rudis infestis miles radiabat in armis : miscebant usta proelia nuda sude,
« Et le soldat novice ne brillait pas sous des armes belliqueuses ; ils
combattaient nus avec des épieux durcis au feu »¹⁷²⁵.

En Grèce, la capacité d'intrusion de la lance était, pour V. D. Hanson, le souci principal de l'hoplite, alors que celui d'atteindre la cible passait en second¹⁷²⁶.

Les deux possibilités de la *hasta* du fécial d'être munie d'un embout en bois durci ou d'un embout ferré rappelaient la vénérabilité du rite qui tenait à la légende. Pour P. Couissin, l'introduction de la *hasta ferrata* chez les Latins remontait à l'âge de Bronze (dans le monde égéen, l'âge de Bronze s'étend entre 3200 av. J-C. jusqu'à 1100 av. J-C) et provenait essentiellement de l'Etrurie¹⁷²⁷.

Ovide reprenait à son compte la légende qui racontait que Romulus, en constituant le premier embryon de son armée, avait distingué les différents groupes d'hommes au sein de l'armée par leur type d'armes telle la lance-javelot des enseignes qui était à l'origine une perche sur laquelle était ficelée une botte de foin :

Ovide, *Fastes*, III, 115-118
*illa quidem e feno, sed erat reuerentia feno/quantam nunc aquilas cernis
habere tuas. / Pertica suspensos portabat longa maniplos,/ unde manipularis
nomina miles habet*

« Celles-ci [les enseignes] n'étaient faites que de bottes de foin, mais le foin inspirait autant de respect que font tes aigles aujourd'hui. Une longue perche portait à son extrémité ces bottes [*maniplos*] ; c'est d'elles que le soldat tire son nom [*maniplaris*] »¹⁷²⁸.

Cette enseigne militaire, *manipulus*, qui correspondait primitivement à un bâton de bois, avait ensuite évolué pour devenir le manipule de la légion romaine, l'unité de base qui se rangeait sous le même étendard. Dans la légion romaine, pour les hommes des manipules, la lance elle-même munie d'une pointe primait sur l'insigne parce que l'arme rappelait Mars, le dieu de la guerre¹⁷²⁹.

Un passage du pseudo-Aurelius Victor rejoint le témoignage d'Ovide sur les enseignes du temps de Romulus faites de perches à foin. Dans les deux textes, le foin est en adéquation avec la fonction des hommes dans leur vie civile, celle de berger ou de cultivateur :

Le pseudo-Aurelius Victor, *Les origines du peuple romain*, 22, 3
*Quod postquam Romulus comperisset, coacta pastorum manu eaque in
centenos homines distributa perticas manipulis foeni uarie formatis in summo
iunctas dedisse, quo facilius eo signo suum quisque ducem sequeretur. Unde
institutum ut postea milites, qui eiusdem signi essent, manipulares dicerentur*

¹⁷²⁵ Properce, *Elégies*, IV, 27-28, Trad. S. Viarre, 2007, p. 129

¹⁷²⁶ Hanson, *Le modèle occidental de la guerre*, 2007, p. 120

¹⁷²⁷ P. Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 10, 14

¹⁷²⁸ Ovide, *Fastes*, III, 115-118, Trad. R. Schilling, 1992, p. 67 ; pour R. Schilling, l'aigle dont parlait Ovide renvoyait à Auguste dont le symbole comme enseigne de la légion fut introduit par Marius, « Notes », p. 140

¹⁷²⁹ A. J. Reinach, « Signa militaria », Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, T. 3-1, (1892), 1904, p. 1310

« A cette nouvelle, Romulus rassembla une troupe de bergers, la distribua en groupes de cent hommes et leur donna des perches au bout desquelles des manipules de foin de toute forme étaient attachés afin que, au vu de cette enseigne, chacun pût suivre plus facilement son chef »¹⁷³⁰.

Plutarque avait aussi confirmé la correspondance entre la perche garnie de foin et le manipule romain :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 8, 7

πολλήν δὲ καὶ σὺν αὐτῷ δύναμιν ἤγε συλλελοχισμένην εἰς ἑκατοστίδας· ἐκάστης δ' ἀνὴρ ἀφηγεῖτο χόρτου καὶ ὕλης ἀγκαλίδα κοντῷ περικειμένην ἀνέχων· μανίπλα ταύτας Λατῖνοι καλοῦσιν· ἀπ' ἐκείνου δὲ καὶ νῦν ἐν τοῖς στρατεύμασι τούτους μανιπληρίουσ ὀνομάζουσιν
« Il [Romulus] amenait, de son côté, un grand corps de troupes divisé en compagnies de cent hommes dont chacune était conduite par un capitaine qui tenait en l'air au haut d'une pique une brassée d'herbes et de brindilles. Les Latins appellent ces enseignes manipules »¹⁷³¹.

La primauté donnée par les manipules à la lance qui, par la modification de sa pointe, devenait une enseigne, ce qui la rendait impropre à servir au combat, montre le rapport étroit entre le bois de la hampe de l'arme de guerre et sa signification symbolique en tant que rappel commémoratif. Sur la hampe de l'enseigne étaient fixées notamment les décorations obtenues pour des hauts faits d'armes¹⁷³². Le trophée antique qui, à la période archaïque grecque, était celui d'un assemblage provisoire des armes ennemies élevé sur le champ de bataille par les vainqueurs et qui avait une fonction essentiellement rituelle, avait évolué pour devenir une représentation principalement commémorative¹⁷³³.

Le bois de la lance de Romulus extériorisait l'importance de la distinction qui était revenue à Romulus pour avoir été l'homme choisi pour fonder Rome. Même si, dans ce choix prestigieux, se conservait la trace que cette lance-javelot ait été une arme destructive qui avait pu participer au meurtre de Rémus.

Dans sa relation du prodige du cornouiller Ovide utilisait le mot *telum* pour qualifier l'arme de Romulus lorsqu'il l'avait jetée sur le Palatin¹⁷³⁴ et nous avons déjà noté ce que ce terme représentait autant un mouvement d'attaque que de défense. Dans le cas de Romulus, le lancer sur le Palatin correspondait à un mouvement d'attaque qui, sous la République, écrit Y. Le Bohec, se matérialisait chez les Romains aussi par l'attente d'une victoire, aussi tardive et difficile fut-elle, pour proposer la paix¹⁷³⁵.

La volonté des Romains de gagner la guerre ressort d'un texte d'Hérodien sur les hostilités que les Romains menaient contre les Germains. Si l'historien concédait que la nature très boisée de leur terre gênait et affaiblissait fortement la

¹⁷³⁰ Pseudo-Aurelius Victor, *Les origines du peuple romain*, 22, 3, Trad. J.-C. Richard, 1983, p. 102

¹⁷³¹ Plutarque, « Vie de Romulus », 8, 7, Trad. R. Flacelière, (1957), 1964 p. 68

¹⁷³² Le terme *hasta* s'appliquait aussi au joug de bois sous lequel passaient les vaincus

¹⁷³³ Ch. Picard, *Les trophées romains : contribution à l'histoire de la religion et de l'art triomphal de Rome*, 1957, p. 120-121

¹⁷³⁴ Ovide, *Métamorphoses*, XV, 560-564

¹⁷³⁵ Le Bohec, *Rome et les provinces de l'Europe occidentale jusqu'à la fin du principat*, 2009, p. 17

progression de l'armée romaine¹⁷³⁶, il ne mettait pas moins en exergue la supériorité romaine qui avait permis d'écraser les barbares :

Hérodien *Histoire romaine*, VII, 6

καίτοι ὑπὲρ γαστέρα τοῦ ἵππου βρεχομένου, τοὺς ἀνθεστώτας ἐφόνευσε βαρβάρους, ὡς τὸν λοιπὸν στρατὸν αἰδεσθέντα προδοῦναι μαχόμενον ὑπὲρ αὐτῶν βασιλέα τολμησαί τε καὶ τοῖς ἔλεσιν ἐπεισελθεῖν, πολὺ δὲ τι πλήθος ἐκατέρωθεν πεσεῖν, καὶ Ῥωμαίων μὲν - - - τῶν δὲ βαρβάρων σχεδὸν τὴν τότε παροῦσαν δύναμιν, ἀριστεύοντος αὐτοῦ, ὡς τὸ τέναγος σωμαίων πληρωθῆνα

« Cette hardiesse pique de honte ses soldats, qui s'engagèrent aussitôt dans le combat pour seconder leur général et partager avec lui le danger où il s'était exposé pour eux. Il se fit alors un si grand carnage que le marais devint rouge de sang et fut comblé de corps morts. Les Romains perdirent assez de monde mais ils furent redevables de la valeur de Maximin d'une victoire si complète qu'il n'échappa presque pas un seul Barbare »¹⁷³⁷.

Pour revenir au rite du fécial, l'utilisation du terme *hasta* par les auteurs anciens, à quelque époque que ce soit, montre que le mot était à la fois le rappel de l'antiquité du rite qui remontrait, d'après la légende, à l'époque royale et le symbole de l'ouverture des hostilités marquée par l'envoi du javelot en territoire ennemi. Ces deux significations étaient aussi cumulées dans le javelot-lance de Romulus qui prenait une fonction matérielle identique au jet de la lance du fécial dans le camp ennemi et une fonction symbolique d'être la préfiguration de la guerre.

5 - Le bois de la hasta

5- 1 – Des qualités techniques

Compte tenu de la position de Romulus sur l'Aventin, l'enfoncement de sa lance-javelot sur le Palatin sous-entend un éloignement géographique certain ce qui exigeait de l'arme un certain nombre de qualités de résistance et de maniabilité. Le bois dans laquelle elle avait été fabriquée était donc un des facteurs déterminants de ces caractéristiques qui devaient conférer au bois une certaine légèreté et une bonne solidité. Ce constat était celui de P. Couissin pour qui les lances devaient allier une suffisante légèreté due au raccourcissement du fer et une certaine

¹⁷³⁶ *Οἱ δὲ Γερμανοὶ ἀπὸ μὲν τῶν πεδίων, καὶ εἴ τινες ἦσαν χῶραι ἄδενδροι, ἀνακεχωρήκεσαν, ἐν δὲ ταῖς ὕλαις ἐκρύπτοντο περὶ τε τὰ ἔλη διέτριβον, ὡς ἐκεῖ τὰς μάχας καὶ τὰς ἐφόδους ποιοῖντο, τῆς συνεχείας τῶν φυτῶν ἀπασχολούσης ἐς ἑαυτὴν τὰ βέλη καὶ τὰ ἀκόνητα τῶν πολεμίων, τοῦ τε ἀγγιβαθοῦς τῶν ἐλῶν Ῥωμαῖοις μὲν δι' ἄγνοιαν τῶν τόπων ἐπισφαλοῦς ἐσομένου, ἑαυτοῖς δὲ δι' ἐμπειρίαν τῆς χώρας ἐγνωκόσι τὰ ἄβατα καὶ ἀνπιτυπῆ τῶν τόπων ἐς γόνυ τε βρεχομένοις διατρέχειν ῥαδίου. Εἰσὶ δὲ καὶ πρὸς τὸ νήχεσθαι γεγυμνασμένοι ἅτι μόνω λουτρῷ τοῖς ποταμοῖς χρώμενοι, « Les Barbares s'étaient retirés dans leurs bois et dans leurs marais pour dresser des embûches aux Romains et pour combattre avec plus d'avantage dans ces lieux couverts où il était difficile de les forcer : les flèches et les javelots n'étant guère d'usage au travers de ces épaisses forêts et les marais étant si profonds que ceux qui ne connaissent point le pays courent le risque de s'y noyer au lieu que les Germains qui y passent tous les jours à gué, savent les endroits qui sont ou sûrs ou dangereux », Hérodien, *Histoire romaine*, VII, 2, 5, Trad. J. Sérouse, 2003, p. 156*

¹⁷³⁷ Hérodien, *Histoire romaine*, VII, 6, Trad. J. Sérouse, Ed. Paelo, 2003, p. 157

lourdeur pour être efficaces lors du lancer et avoir un bon pouvoir de pénétration¹⁷³⁸.

Le bois de cornouiller pour servir de lance-javelot qui était mentionné par Plutarque à propos de Romulus, et chez les auteurs latins, par Ovide et par Sénèque. C'est dans un contexte cynégétique de la chasse au gros gibier qu'Ovide mettait dans les mains de Céphale, fils de Déinoée et de Diomède¹⁷³⁹, un javelot dont le bois était d'une essence extraordinaire qui ne répondait pas aux essences généralement utilisées pour la hampe, telles le frêne ou le cornouiller :

Ovide, *Métamorphoses*, VII, 675-684

*sum nemorum studiosus ait 'caedisque ferinae; / qua tamen e silua teneas
hastile recisum, / iamdudum dubito: certe si fraxinus esset, / fulua colore
foret; si **cornus**, nodus inesset. / unde sit, ignoro, sed non formosius isto /
uiderunt oculi telum iaculabile nostri. / excipit Actaeis e fratribus alter et usum
/ maiorem specie mirabere' dixit in isto. / consequitur, quodcumque petit,
fortunaque missum / non regit, et reuolat nullo referente cruentum*

« J'aime [dit Phocus] les forêts dit-il, j'aime la chasse ; mais dans quel bois a été taillé le javelot que tu tiens ? Je me le demande depuis quelque temps déjà. A coup sûr, si c'était du frêne il serait de couleur fauve ; si c'était du cornouiller il aurait des noeuds. Quelle en est la matière, je l'ignore ; mais mes yeux n'ont jamais vu une plus belle arme de trait. Un des deux frères arrivés de l'Acté [ancien nom de l'Attique] lui répond : son usage t'émerveillera plus encore que sa beauté. Il atteint toujours son but ; une fois qu'on l'a lancé sa direction n'est jamais sujette au hasard et sans que personne le renvoie, il revient ensanglanté à son point de départ »¹⁷⁴⁰.

Sénèque comparait la violence qui animait Phèdre et Hippolyte aux combats des temps antiques lorsque les hommes étaient armés d'instruments frustes, dont des flèches en bois de cornouiller :

Sénèque, *Phèdre*, 544-549

*Tum primum manu / bellare nuda saxaque et ramos rudes / uertere in arma:
non erat gracili leuis / armata ferro cornus aut longo latus / mucrone cingens
ensis aut crista procul / galeae micantes: tela faciebat dolor.*

[Hippolyte déclare] C'est alors qu'on commença à combattre avec les mains seulement et puis on transforma en armes les pierres et les branches brutes : point encore de cornouiller léger armé d'un fer effilé ou de glaive à la longue lame pendu au côté des guerriers ; point encore de casques chevelus d'un vaste panache ; c'est la fureur qui faisait des choses des armes¹⁷⁴¹.

Les deux bois cités par Ovide, le cornouiller et le frêne, étaient aussi ceux choisis par les Grecs pour les hampes des lances, ainsi que l'indique V. D. Hanson¹⁷⁴². De ces deux espèces de bois, c'est au frêne que la tradition homérique avait attribué les qualités indispensables de souplesse et de résistance.

¹⁷³⁸ Couissin, *Les armes romaines*, 1926, p. 16

¹⁷³⁹ Le pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, 1, 9, 4

¹⁷⁴⁰ Ovide, *Métamorphoses*, VII, 675-684, Trad. G. Lafaye, (1928), 1989, p. 52

¹⁷⁴¹ Sénèque, *Phèdre*, 544-549, Trad. L. Herrmann, 1925, p. 198

¹⁷⁴² Hanson, *Le modèle occidental de la guerre*, 2007, p. 120

Le terme *μελίην* employé par Homère pour décrire la lance d'Achille en bois de frêne¹⁷⁴³ était un dérivé du terme *μελιά*, « frêne ». Selon P. Chantraine, le terme *μελιά* qualifiait à lui seul la lance ou la javeline¹⁷⁴⁴.

Le même terme *μελίην* pour décrire simultanément la lance et le bois apparaît encore chez Homère pour dépeindre l'arme des redoutables guerriers des Abantes eubiens :

Homère, *Iliade*, II, 542-544

Τῷ δ' ἄμ' Ἄβαντες ἔπνοντο θοοὶ ὄπιθεν κομόωντες / αἰχμηταὶ μεμαῶτες ὀρεκτῆσιν μελίησι / θώρηκας ῥήξιν δῆϊων ἀμφὶ στήθεσσι.

« Il [Eléphénor] a sous ses ordres les Abantes impétueux, à cheveux longs sur la nuque, guerriers ardents à rompre sous le jet de leur javeline les cuirasses dont s'entourent les poitrines de leurs ennemis »¹⁷⁴⁵.

Dans le texte de Strabon déjà cité¹⁷⁴⁶, c'est aussi le mot *μελίησι* qui intervient et qui condensait l'essence du bois de la lance, le frêne, le mouvement de l'hoplite eubéen et le bruit que le soldat faisait par sa marche et dans son corps à corps¹⁷⁴⁷.

Tant en Grèce qu'à Rome, il existait donc un rapport étroit entre le type de bois dont était faite la hampe et l'usage de l'arme. Si, en Grèce, le bois de frêne avait été l'essence privilégiée, le cornouiller occupait le deuxième rang parmi les essences utilisées alors que l'arbrisseau tenait, chez les Romains, la première place pour les bois des javelots. Contrairement à l'opinion courante, Xénophon appréciait le bois de cornouiller dont il faisait la meilleure essence en raison de sa qualité de résistance. Une preuve des qualités du bois de cornouiller avait été celle des ravages commis par les guerriers barbares de Tissapherne dans les rangs des hoplites grecs :

Xénophon, *Helléniques*, III, 4, 14

Ὡς δ' εἰς χεῖρας ἦλθον, ὅσοι μὲν τῶν Ἑλλήνων ἔπαισάν τινας, πάντες συνέτριψαν τὰ δόρατα, οἱ δὲ Πέρσαι κρανείνα παλτὰ ἔχοντες ταχὺ δώδεκα μὲν ἵππεας, δύο δ' ἵππους ἀπέκτειναν

¹⁷⁴³ Homère, *Iliade*, XIX, 388-391

¹⁷⁴⁴ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968), *sqq.*, 1980, p. 682

¹⁷⁴⁵ Homère, *Iliade*, II, 542-544, Trad. P. Mazon, (1937), 1987, p. 51

¹⁷⁴⁶ Strabon, *Géographie*, X, 1, 13, C448-449

¹⁷⁴⁷ Homère suggérait le bruit de l'armée en mouvement qu'il comparait aux ravages provoqués par la nature, *Οἱ δ' ἄρ' ἴσαν ὡς εἴ τε πυρὶ χθῶν πάσα νέμοιτο / γαῖα δ' ὑπεστενάχιζε Διὶ ὡς τερπικεραύνῳ / χλωμένῳ ὅτε τ' ἀμφὶ Τυφωεῖ γαῖαν ἰμάσση / εἰν Ἀριμοῖς, ὅθι φασὶ Τυφωέος ἔμμεναι εὐνάς / ὡς ἄρα τῶν ὑπὸ ποσσὶ μέγα στεναχίζετο γαῖα / ἐρχομένων· μάλα δ' ὤκα διέπρησον πεδίοιο*, « Ils vont [l'armée grecque] et l'on dirait que toute la terre est la proie du feu. Le sol sourdement gémit, comme jadis, sous le courroux de Zeus Tonnant, alors que celui-ci allait cinglant la terre tout autour de Typhée, dans ce Arimes, où l'on dit que gîte Typhée. Ainsi sous leurs pas, le sol gémit terriblement, cependant qu'ils avancent et qu'à grand hâte ils dévorent la plaine », *Iliade*, II, 780-785, Trad. P. Mazon, (1937), 1987, p. 60

« Lorsqu'on en vint aux mains, tous les Grecs qui portèrent des coups eurent leurs lances brisées, tandis que les Perses avec leurs javelots de cornouiller, eurent vite fait de tuer douze cavaliers et deux chevaux »¹⁷⁴⁸.

Xénophon conseillait aussi le cornouiller pour la chasse :

Xénophon, *De la cynégétique*, 10, 3

κατὰ δὲ μέσον τὸν αὐλὸν κνώδοντας ἀποκεχαλκευμένους, σπιφρούς, καὶ τὰς ῥάβδους κρανείας δορατοπαχεῖς

« Les épieux auront des fers de cinq palmes de long et par le milieu de la douille, des traverses dentées garnies de cuivre fort solides. les manches seront de cornouiller épais comme ceux de nos lances »¹⁷⁴⁹.

L'intérêt de ces deux exemples de Xénophon est de montrer que, contrairement au frêne qui conférait à la pique de l'hoplite une certaine fragilité, le cornouiller était un meilleur bois lorsqu'il s'agissait de fabriquer une arme solide, caractère que privilégiaient les Romains qui voulaient faire le plus de morts possibles parmi les soldats ennemis. Il fallait donc que le bois de la hampe de la lance ou de la javeline soit suffisamment solide pour supporter des mouvements violents tout en laissant une certaine maniabilité qui supposait un poids relativement faible.



Du point de vue de la physique des matériaux, l'examen des moyennes des caractéristiques techniques, celle de dureté et celle de résistance à la rupture, pour le bois de frêne et de cornouiller, et compte tenu des différences qui apparaissent suivant leurs variétés, montre une supériorité du cornouiller en terme de résistance aux chocs frontaux, ce qui intervenait dans l'intrusion de la lance dans le corps de l'ennemi. De même la supériorité du cornouiller apparaît en terme de robustesse que traduit la dureté du bois. Mais l'inconvénient relatif du bois de cornouiller par rapport à celui du frêne est de présenter une moindre flexibilité que traduit l'élasticité en flexion.

Caractéristiques techniques	Frêne <i>fraxinus</i>	Cornouiller, <i>Cornus</i> ,
dureté ¹⁷⁵⁰	5.3	6 à 8
Elasticité en flexion	124,4 kg/cm ²	95 kg/cm ²
Résistance aux chocs	7,7 kg/cm ²	8,00 à 10 kg/cm ²

Malgré les bonnes qualités de résistance aux tractions axiales ou aux chocs du bois du frêne au grain rugueux, considéré comme un bois à nervosité modérée¹⁷⁵¹, sa facilité à la siccité entraîne une perte de

¹⁷⁴⁸ Xénophon, *Helléniques*, III, 4, 14, Trad. J. Hatzfeld, (1936), 1973, p. 139

¹⁷⁴⁹ Xénophon, *De la chasse*, 10, 3, Trad. M. Counisset-Carnot, 1913, p.52

¹⁷⁵⁰ La dureté est mesurée selon l'indice dit Monnin mesuré par la profondeur de l'empreinte qui est laissée par une bille en acier de 10 millimètres de diamètre sur laquelle est appliquée une force de 3 000 kilogramme-force

¹⁷⁵¹ On appelle bois nerveux un bois à fort coefficient de rétractabilité volumétrique, celui du frêne modéré, s'établie autour de 15 % (elle est de 18% pour le charme par exemple) et le bois doit être traité pour être utilisé durablement ; Bary-Lenger, Pierson, *Transformation, utilisation et industrie du bois en Europe*, 1999, p. 91

souplesse due au raidissement du bois qui émet des craquements. Le bois, à la longue, présente des fissures qui s'accroissent davantage en zone sèche qu'en zone humide¹⁷⁵². La Grèce offre des conditions favorables aux formations ligneuses dans lesquelles entre le frêne car l'arbre est présent dans les zones subatlantique et subméditerranéenne aux étages collinéen et submontagnard. La grande souplesse d'adaptation aux conditions hydroclimatiques permet au frêne de pousser aussi en zone humide et en zone plus sèche. S'y ajoutent une grande souplesse pétrographique et, du point de vue végétatif, une pollinisation anémophile abondante qui l'autorise à s'adapter pratiquement à tous les milieux (même si le frêne préfère les sols argileux et les zones ripicoles). L'installation du frêne dans toute la zone subatlantique et subméditerranéenne est parallèle à celle des chênaies et des hêtraies¹⁷⁵³ qui constituaient primitivement une partie importante de la flore ligneuse. La douceur du climat des zones sub et mésoméditerranéennes, jointe à une grande diversité des substrats, explique la juxtaposition de ces forêts de chênes, de hêtres ou de frênes avec des végétaux comme le cornouiller qui se développe dans ces mêmes zones¹⁷⁵⁴.



Les Grecs connaissaient donc dans leur environnement *Fraxinus excelsior* et on peut supposer que son abondance ainsi que ses qualités mécaniques d'élasticité et de robustesse relative ont facilité l'emploi de son bois pour fabriquer de nombreux outils dont ceux des longues lances des hoplites.

En Grèce, hormis le frêne et le cornouiller, un autre bois, le sapin, servit à oeuvrer des épieux et des lances. Le récit légendaire de Cénéé, repris par Apollonios de Rhodes, faisait du sapin le bois des pieux avec lesquels les Centaures avaient asséné de violents coups à Cénéé qui avait contré leur attaque en leur opposant une résistance farouche :

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 61-64

οἱ δ' ἔμπαλιν ὀρμηθέντες//οὔτε μιν ἐγκλῖναι προτέρω σθένον, οὔτε δαΐξαι://ἀλλ' ἄρρηκτος ἄκαμπτος ἐδύσετο νειόθι γαίης//θεινόμενος στιβαρήσι καταϊγδὴν ἐλάτησιν

« eux, [les Centaures] alors, repartirent à la charge, mais ne purent ni le renverser ni le tuer pour passer outre ; sans se laisser briser, sans plier, il s'enfonça au sein de la terre, frappée sous une grêle d'énormes sapins »¹⁷⁵⁵.

Cependant, les auteurs grecs ne furent pas prolixes sur les essences de bois qui composaient les hampes des lances. Plus nombreuses, furent les citations sur les bois qui entraient dans la fabrication des outils aratoires ou des vaisseaux¹⁷⁵⁶.

¹⁷⁵² J. Venet, « Étude de la résistance mécanique des bois de mine en fonction des facteurs de la production forestière », *Annales de l'école nationale des eaux et forêts*, T. 16-1, 1958, p. 252-253

¹⁷⁵³ J. Venet, « Étude de la résistance mécanique des bois de mine en fonction des facteurs de la production forestière », *Annales de l'école nationale des eaux et forêts*, T. 16-1, 1958, p. 252

¹⁷⁵⁴ M. Hotyat, *Les forêts d'Europe*, 1997, p. 281, 337

¹⁷⁵⁵ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 61-64, Trad. F. Vian, 1974, p. 53

Dans l'anecdote que racontait Strabon sur le Romain Decimus Brutus à qui les Salasses avaient exigé de leur fournir le bois pour confectionner les manches de leurs javelots, la précision de l'essence, à savoir du bois d'orme, paraissait excessive pour l'historien car elle venait d'une population indigène, située alors dans une partie de la vallée d'Aoste :

Strabon, *Géographie*, IV, 6, 7, 205

καὶ Δέκιμον Βροῦτον φυγόντα ἐκ Μουτίνης ἐπράξαντο δραχμὴν κατ' ἄνδρα· Μεσσάλας δὲ πλησίον αὐτῶν χειμαδεύων τιμὴν ξύλων κατέβαλε τῶν τε καυσίμων καὶ τῶν Πτελείνων¹⁷⁵⁷ ἄκοντισμάτων τῶν γυμναστικῶν.

« Ainsi, quand Decimus Brutus s'enfuit de Modène, ils lui firent payer pour lui et ses hommes un drachme par tête, et quand Massala avait ses quartiers d'hiver près de chez eux, il devait payer comptant le bois de feu et le bois d'ormeau nécessaire à la confection des javelots et des armes d'exercice »¹⁷⁵⁸.

Selon Tite-Live, le sapin fut également utilisé par les Sagontins pour fabriquer la hampe de leurs lances :

¹⁷⁵⁶ Athénée de Naucratis décrivait le vaisseau du roi égyptien, Ptolémée Philopator, petit-fils de Cléopâtre, qui ressemblait à un véritable palais flottant, *Πρώτη δ' εἰσιόντι κατὰ πρύμναν ἐτέτακτο προστάς ἐξ ἐναντίου μὲν ἀναπεπταμένη, κύκλω δὲ περίπερος· ἥς ἐν τῷ κατανικρῷ τῆς πύρας μέρει προπύλαιον κατεσκεύαστο δι' ἐλέφαντος καὶ τῆς πολυτελεστάτης ὕλης γεγονός. Τοῦτο δὲ διελοῦσιν ὡσανεὶ προσκίηνιον ἐπεποιήτο τῇ διαθέσει κατάστεγον ὄν. Ἰπὸ πάλιν ὁμοίως κατὰ μὲν τὴν μέσην πλευρὰν προστάς ἐτέρα παρέκειτο ὄπισθεν, καὶ τετράθυρος ἔφερον εἰς αὐτὴν πυλῶν. [205b] Ἐξ ἀριστερῶν δὲ καὶ δεξιῶν θυρίδες ὑπέκειντο εὐαερίαν παρέχουσαι. Συνήπτο δὲ τούτοις ὁ μέγιστος οἶκος· περίπερος δ' ἦν εἴκοσι κλίνας ἐπιδεχόμενος. Κατεσκεύαστο δ' αὐτοῦ τὰ μὲν πλεῖστα ἀπὸ κέδρου σχιστῆς καὶ κυπαρίσσου Μιλησίας· αἱ δὲ τῆς περιστάσεως θύραι τὸν ἀριθμὸν εἴκοσι οὕσαι θύιναις κατεκέκλλητο σανίσιν, ἐλεφαντίνους ἔχουσαι τοὺς κόσμους. Ἡ δ' ἐνήλωσις ἢ κατὰ πρόσωπον αὐτῶν, « A l'entrée du côté de la roue, on avait élevé à la première galerie un avant-corps-tout ouvert en face (de la roue). On pouvait en faire le tour. Il était orné de colonnes dans sa circonférence : quant à la partie qui faisait face à la proue, on y avait d'abord élevé un propylée fait d'ivoire, et des bois les plus précieux. Lorsqu'on l'avait passé, on voyait une espèce d'avant-scène couverte aussi par sa situation. Derrière, et dans le milieu de la partie latérale, il y avait pareillement un avant-corps où l'on entrait par un vestibule à quatre portes. De droite et de gauche il y avait des fenêtres pour procurer, de la salubrité. La plus grande salle était jointe à ces compartiments. Elle était formée en périptère et assez étendue pour contenir vingt lits. La plus grande partie de ses matériaux était de pièces de cèdres qu'on avait détaillées et de cyprès de Milet. Vingt portes s'ouvraient dans son contour. On les avait ornées d'un placage de thya, relevé par des ornements d'ivoire », *Deipnosophistes*, V, 205a-205b ; dans le dialogue entre l'Athénien et Clinias, Platon indiquait qu'en Dardanie, en Troade, le pin et le platane étaient utilisés, faute de mieux, pour construire les superstructures des bateaux, [*Ἀθηναῖος*] τί δὲ δῆ; ναυπηγησίμης ὕλης ὁ τόπος ἡμῖν τῆς χώρας πῶς ἔχει; [*Κλεινίας*] οὐκ ἔστιν οὔτε τις ἐλάτῃ λόγου ἀξία οὔτ' αὐ πεύκη, κυπάριπός τε οὐ πολλή· πίπυν τ' αὐ καὶ πλάτανον ὀλίγην ἂν εὔροι τις, οἷς δὲ πρὸς τὰ τῶν ἐντὸς τῶν πλοίων μέρη ἀναγκαῖον τοῖς ναυπηγοῖς χρῆσθαι ἐκάστοτε, « [l'Athénien] Mais quoi ! Où en est le sol de notre région pour ce qui est du bois de construction navale ? [Clinias] Il n'y a pas de sapins qui vaillent la peine d'en parler ni de pins maritimes non plus ; le cyprès n'abonde pas ; par contre, on trouverait en petite quantité le pin terrestre et le platane dont les constructeurs doivent constamment se servir pour les parties intérieures des bateaux », Platon, *Les lois*, IV, 705c, Trad. E. des Places, (1951), 1965p 50; enfin Pline rapportait les propos de Pythagore qui aurait cité les propriétés prodigieuses du houx utilisé pour fabriquer des bâtons, *Histoire naturelle*, XXIV, 72, 116*

¹⁷⁵⁷ P. Chantraine traduisait *πτελέα* par « orme » dont un des dérivés, selon l'étymologiste, était *πτελέινος* « d'orme » et *πτελεών* « bois d'ormes » ; L'étymologiste notait par ailleurs que l'origine du mot était obscure, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968), sqq, 1980, p. 946 ; nous avons vu qu'Hésiode préconisait les bois d'orme et de laurier pour réparer le timon, la longue pièce de bois qui reliait le corps de la charrue à l'attelage, une des pièces de structure de l'araire, , *Les travaux et les jours*, 433-436, (*op. cit.* p. 40)

¹⁷⁵⁸ Strabon, *Géographie*, IV, 6, 7, 205, Trad. F. Lasserre, 1966, p. 176 ; Lasserre dans sa notice, indique que les Salasses furent soumis en 25 ap. J.-C. par Auguste lorsqu'il entreprit de romaniser le Piémont alpin ; par ailleurs il note aussi le parti pris de Strabon en faveur d'Auguste lorsque le géographe parle de la « fuite » de Brutus, qui en fait avait tenu Modène contre Antoine pendant quatre mois, « notes complémentaires », 4, p. 220

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, XXI, 8, 10

Phalarica erat Saguntinis missile telum hastili abiegno et cetera tereti pareterquam ad extremum unde ferrum exstrabat ;

« Les Sagontins possédaient la phalarique, arme de jet avec une hampe de bois de sapin entièrement cylindrique, sauf à l'extrémité d'où sortait le fer »¹⁷⁵⁹.

←+++++●+++++→
Du point de vue de la physique des matériaux, le bref examen des caractéristiques mécaniques du sapin montre sa très faible dureté, 1,5 selon l'indice Monnin (5, 3 pour le frêne, 8 pour le cornouiller et 3,8 pour le hêtre), mais une grande élasticité en flexion, 120 kg/cm² pratiquement équivalente à celle du frêne (124,4 kg/cm²), toutefois inférieure à celle du hêtre (135 kg/cm²), par exemple¹⁷⁶⁰
←+++++●+++++→

Le choix des Salasses de fabriquer les hampes de leurs javelots dans du bois d'orme s'explique par la bonne tenue du bois lors des affrontements (bois dur, dureté Monnin, 3,8 alliée à une bonne élasticité, 108 kg/cm² en flexion) alors que le choix des Sagontins d'utiliser du sapin (selon Tite-Live) peut difficilement s'expliquer par les qualités du bois, mais davantage par l'attitude de l'historien qui souhaitait montrer la différence entre les Romains et les peuples non romains même s'il disait vouloir se contenter de rapporter l'opinion (souvent négative) de ses contemporains¹⁷⁶¹. De la même façon, Apollonios de Rhodes cherchait à renforcer le contraste entre la petitesse de Cénée face à l'extraordinaire grandeur et force des Centaures par la comparaison matérielle de leur taille avec celle des sapins (qui atteignent couramment 25 à 35 mètres, exceptionnellement 50 mètres¹⁷⁶²).

La référence de Plutarque au cornouiller qui peut s'expliquer matériellement par l'usage courant que faisaient les Romains de son bois pour confectionner toutes sortes d'outils et symboliquement par l'assimilation de la lance-javelot à un symbole du pouvoir dynastique acquis par Romulus, correspondait à sa volonté de rapporter l'image de la lance aux valeurs que les Romains attribuaient aux hommes illustres au temps des rois fondateurs. Selon Ph. Guilhembet, Plutarque considérait

¹⁷⁵⁹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, XXI, 8, 10, Trad. P. Jal, 1988, p. 10 ; P. Jal note dans ses commentaires que la phalarique était une arme de jet en bois très longue et très lourde qui ne pouvait être lancée qu'avec l'aide de plusieurs hommes, *Notes complémentaires*, p. 89

¹⁷⁶⁰ Bary-Lenger, Pierson, *Transformation, utilisation, et industries du bois en Europe*, 1999, p.91, 97, l'élasticité en flexion est la capacité d'un bois à se déformer de manière réversible ; la contrainte de rupture mesure le moment où la déformation du bois n'est plus possible amenant le bois à se rompre : plus l'indice est élevé, plus la résistance du bois est importante ; voir K. Keller, F. Thiercelin, « Influence des gros rayons ligneux sur quelques propriétés du bois de hêtre », *Annales des sciences forestières*, n°32 -2, 1975, p.117 ; voir aussi D. Bolmont, M. Fouchard, *Le guide du bois et ses dérivés*, 2010, p71-72

¹⁷⁶¹ Briquel, *Le regard des autres*, 1997, p. 8

¹⁷⁶² La hauteur et le gigantisme d'un sapin sont suggérés par Pline lorsqu'il relatait que le mât en bois de sapin, dont il avait prôné l'utilisation, du fait de sa légèreté (XVI, 76, 195) avait armé le bateau pour ramener d'Egypte un obélisque sous les ordres de Caligula, *abies admirationis praecipuae uisa est in naue, quae ex Aegypto Gai principis iussu obeliscum in Vaticano circo statutum quattuorque truncos lapidis eiusdem ad sustinendum eum adduxit*, « On a vu un sapin, objet d'une admiration extraordinaire, sur le navire qui amena d'Egypte, par ordre de l'empereur Caligula, l'obélisque dressé dans le cirque du Vatican et les quatre dés de pierre destinés à le porter », *Histoire naturelle*, XVI, 76, 201, Trad. J. André, 1962, p. 84

que la souveraineté de Romulus provenait d'abord de son implantation sur le Palatin¹⁷⁶³, colline dont le cornouiller fut une sorte de balise. Romulus, guerrier puis roi, et le cornouiller expriment, matériellement et symboliquement, le lien entre la position de héros de Romulus qui peut faire appel à la violence pour asseoir son pouvoir¹⁷⁶⁴ et les qualités mécaniques du bois.

5 – 2 - La force primitive du cornouiller de Romulus

Le chêne, principalement, mais aussi le figuier, le cornouiller ou encore le hêtre, le palmier ou le laurier ont constitué métaphoriquement, pour les Romains, une représentation de la force en opposition avec les végétaux tels les fleurs « synonymes du plaisir et de l'inconsistante fuite du temps », écrit G. Guillaume-Coirier¹⁷⁶⁵. La violence avec laquelle Romulus avait propulsé sa lance-javelot sur le Palatin, était la démonstration d'une puissance élémentaire quasi surnaturelle (son père est le dieu Mars) qui témoignait de son avenir. Comme dans le mythe d'Enée, le destin de Romulus, qui servait de garant à celui, glorieux, de Rome et à sa puissance territoriale, s'était matérialisé par la vigueur de la pousse du cornouiller. Pour Y. Lehmann, « Fortuna représentait une force extérieure et mystérieuse aux desseins impénétrables »¹⁷⁶⁶ que seuls pouvaient contrebalancer les qualités exceptionnelles de détermination et d'énergie, caractéristiques des grands hommes, tel Romulus¹⁷⁶⁷.

Matériellement, la force de la lance-javelot résidait dans son aspect primitif d'une arme faite entièrement de bois de cornouiller avec une pointe durcie au feu. Tacite mettait en rapport la rusticité de l'armement des soldats dont la vie civile était proche de la nature et l'état primitif de peuples, éloigné de la conception qu'avaient Les Romains de ce que devait être un peuple civilisé comme le leur :

Tacite, *Annales*, II, 14, 4

denserent ictus, ora mucronibus quaererent: non lorica Germano, non galeam, ne scuta quidem ferro neruoue firmata, sed uiminum textus uel tenuis

¹⁷⁶³ Guilhembet, « Les dirigeants antiques et la ville dans les *Vies parallèles* de Plutarque ; considérations liminaires », *Pouvoir et territoire*, I, 2007, p. 200

¹⁷⁶⁴ *Primus sollicitos fecisti, Romule, ludos, / Cum iuuit uiduos rapta Sabina uiros. / Tunc neque marmoreo pendebant uela theatro, / Nec fuerant liquido pulpita rubra croco ; / Illic quas tulerant nemorosa Palatia, frondes / Simpliciter positae, scena sine arte fuit; / In gradibus sedit populus de caespite factis, / Qualibet hirsutas fronde tegente comas. / Respiciunt, oculisque notant sibi quisque puellam*, « C'est toi qui, le premier, Romulus as jeté le trouble dans les jeux, lorsque l'enlèvement des Sabines fit le bonheur de tes hommes privés de femmes. Alors un voile ne couvrait pas un théâtre de marbre et la scène n'était pas arrosée de la rouge essence du safran. A ce moment les branchages fournis par les bois du Palatin et disposés sans apprêt constituaient un fond de scène où l'art n'intervenait pas. Sur les gradins de gazon assirent les spectateurs qui, un feuillage quelconque, protégeaient leur chevelure hirsute. Chacun regarde derrière soi repère de l'œil la femme qu'il désire et roule silencieusement mille pensées dans son cœur », Ovide, *L'art d'aimer*, I, 101 -110, Trad. H. Bornecque, (1924), 1998, p. 24

¹⁷⁶⁵ Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992, p. 371

¹⁷⁶⁶ Lehmann, « Rhétorique et religions dans le *Logisticus Marius*, de Fortuna de Varron », *Varietates fortunae*, 2010, p. 184 ; c'est ce que montre l'exemple de Fabius Condator donné par Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 3, 24, 10

¹⁷⁶⁷ *Omnes eam rogationem, quique Romae quique in exercitu erant, aequi atque iniqui, praeter ipsum dictatorem in contumeliam eius latam acceperunt. Ipse, qua grauitate animi criminantes se ad multitudinem inimicos tulerat, eadem et populi in se saeuientis iniuriam tulit*, « Cette loi, aux yeux de tous ceux qui étaient à Rome, ou dans l'armée, des amis et des ennemis de Fabius, fut regardée comme un outrage pour le dictateur : lui seul n'en jugea pas ainsi ; il avait bravé touets les inculpations de ses ennemis auprès du peuple il opposa le même courage à l'injustice, au déchainement de la multitude » Tite Live, *Ab Vrbe condita*, XXII, 26, 5-6, Trad. A. J. Liez, 1831, p. 275

et fucatas colore tabulas; primam utcumque aciem hastatam, ceteris praeusta aut breuia tela.

« Il fallait presser les coups, chercher le visage avec la pointe : les Germains n'avaient ni cuirasses, ni casques, ni boucliers non plus, solidement construits en fer et en cuir, mais de simples tissus d'osier et des planches minces et bariolées de peinture ; leur première ligne, en tout cas, était seule armée de piques »¹⁷⁶⁸.

Le javelot durci au feu était aussi en contexte grec un élément d'appréciation de la force guerrière. Lors de la guerre contre Sparte, la réputation des cavaliers, venus de Mysie, de Lydie ou d'Arcadie, et de leurs fantassins légers tenait à la qualité de leurs javelots, *ἀχόντιον*, ce qui avait motivé, selon Hérodote, les Athéniens à faire appel à ces soldats :

Hérodote, *Histoire*, 7, 74, 4

Μυσοὶ δὲ ἐπὶ μὲν τῆσι κεφαλῆσι εἶχον κράνεα ἐπιχώρια, ἀσπίδας δὲ μικράς, ἀκοντίοισι [javelot] δὲ ἐχρέωντο ἐπικαύτοισι [durci au feu]

« Les Mysiens portaient sur leurs têtes des casques du pays, avaient de petits boucliers, se servaient de javelots durcis au feu »¹⁷⁶⁹.

Dans sa présentation de la légende du cornouiller, Ovide donnait à l'impact matériel de la force primitive deux images simultanées. La première est celle du fer de la lance-javelot de Romulus, *non ferro stabat adacto*, « elle [la lance] se dressait non plus sur un fer ». La seconde est celle de la vigueur du cornouiller, *dabat admirantibus umbras*, « offrait une ombre inattendue aux spectateurs stupéfaits »¹⁷⁷⁰. Cette association rend d'autant plus sensible les connotations polique ou guerrière qu'ont acquises la lance-javelot de Romulus et celle du fécial. Ovide se servait encore du même type d'image pour mettre en parallèle l'exaltation d'Hippolyte pour résister¹⁷⁷¹ face à la puissance de l'amour de Phèdre et le bras du combattant qui brandit son javelot dans un geste guerrier :

Ovide, *Héroïdes*, IV, 80-85

*exiguo flexos miror in orbe pedes; / seu lentum valido torques hastile lacerto,
/ ora ferox in se uersa lacertus habet, / siue tenes lato uenabula cornea ferro.
/ denique nostra iuuat lumina, quidquid agis. / Tu modo duritiam siluis depone iugosis;*

¹⁷⁶⁸ Tacite, *Annales*, II, 14, 4, Trad. H. Goelzer, 1953, p. 71

¹⁷⁶⁹ Hérodote, *Histoire*, 7, 74, 1, Trad. Ph.-E. Legrand, (1951), 1986, p. 100

¹⁷⁷⁰ Ovide, *Métamorphoses*, XV, 560-564, Trad. G. Lafaye, (1928), 1991, p. 139

¹⁷⁷¹ L'excitation guerrière pouvait être considérée comme un sentiment néfaste que Pline dénonçait en montrant comment les hommes, par la conception et la réalisation d'une production manufacturée, s'étaient servi de ces atouts pour en faire des armes de guerre, *sed eodem ad bella, caedes, atrocinia, non comminus solum, sed etiam missili uolucrique, nunc tormentis excusso, nunc lacertis, nunc uero pinnato, quam sceleratissimam humani ingenii fraudem arbitror, siquidem, ut ocus mors perueniret ad hominem, alitem illam fecimus pinnaeque ferro dedimus. Quam ob rem culpa eius non naturae fiat accepta*, « Mais c'est le fer aussi qui est l'instrument de la guerre, du meurtre, du brigandage, non seulement dans le corps à corps, mais même sous forme de projectile volant que lancent tantôt les machines, tantôt le bras de l'homme. Nous l'avons même empenné, ce qui est, à mon sens, le crime le plus détestable de l'esprit humain, puisque, pour que la mort parvînt plus vite à l'homme, nous lui avons donné des ailes et nous avons fait voler le fer. Aussi ses crimes ne doivent-ils rien à la nature », Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 39, 138-139, Trad. H. Le Bonniec, 1953, p. 155 ; H. Le Bonniec indique dans son « Commentaire » que Pline s'était fait l'avocat de la Bonne Nature en butte à l'ingratitude de l'homme, p. 302

« Si d'un bras puissant tu brandis le javelot flexible, ce bras intrépide tient mes regards attachés sur lui. Si tu manies les épieux de cornouiller au large fer, enfin tout ce que tu fais est le charme de mes yeux. Toi, dépose seulement ta rudesse dans l'escarpement des forêts »¹⁷⁷².

Du côté grec, deux textes d'Homère montrent une réciprocité entre l'esprit de combat et l'arme :

Homère, *Iliade*, XIII, 76-80

*τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη Τελαμώνιος Αἴας· / « οὔτω νῦν καὶ ἐμοὶ περὶ δούρατι
χεῖρες ἄαπτοι / μαιμῶσιν, καὶ μοι μένος ὤρορε, νέρθε δὲ ποσσὶν / ἔσσυμαι ἀμφοτέροισι·
μενοινῶω δὲ καὶ οἶος / Ἔκτορι Πριαμίδῃ ἄμοτον μεμαῶτι μάχεσθαι ».*

« Ajax, fils de Télamon, en réponse alors lui dit : « Moi aussi, je sens à cette heure autour de ma lance frémir mes mains redoutables ; déjà ma fougue monte, et, sous moi, mes deux pieds prennent leur élan. Je brûle aller, même seul, combattre Hector, fils de Priam, dans son ardeur sans mesure »¹⁷⁷³.

L'ardeur et la force qui animent le combattant s'expriment par le jet de l'arme et leur but commun est de vaincre l'ennemi :

Homère, *Iliade*, IV, 123-129,

*Αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ κυκλοτερὲς μέγα τόξον ἔτεινε, / λίγξε βίος, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἄλτο δ'
οἴστος / ὄξυβελῆς καθ' ὄμιλον ἐπιπτόσθαι μενεαίνων. / Οὐδὲ σέθεν Μενέλαε θεοὶ μάκαρες
λελάθοντο / ἀθάνατοι, πρώτη δὲ Διὸς θυγάτηρ ἀγελείη, / ἧ τοι πρόσθε στήσα βέλος
ἔχεπτουκὲς ἄμυνεν.*

« Il [Pandaros] saisit ensemble l'encoche de la flèche et la corde en boyau de bœuf, les tire à lui et amène la corde jusqu'à sa poitrine, le fer jusqu'à l'arc ; le grand arc tendu prend la forme de cercle. Soudain il crisse, la corde sonne bruyamment, et la flèche aigüe s'élançe ardente à voler vers la masse »¹⁷⁷⁴.

P. Chantraine rattachait le substantif *μέμος* à la famille d'un verbe dont le sens était « penser fortement à, avoir l'intention de » d'où « être plein de courage ». Ce mot, *μένος*, avait été utilisé pour exprimer l'idée de « l'esprit qui anime le corps », « le principe actif » qui entre à l'œuvre quand l'homme combat avec ardeur, montre « la force qui animent ses membres »¹⁷⁷⁵.

La différence entre les Troyens et Achille ne tenait pas à la force guerrière qui les animait mais venait de la revendication par le héros d'être animé d'une ardeur belliqueuse dont la puissante ressemblait à celle des dieux. Et Ajax ou Hector, qui pouvaient également revendiquer un soutien divin, lorsqu'ils combattaient les héros grecs, étaient animés d'une ardeur qui n'était plus seulement humaine mais prenait une dimension divine qui les dépassait.

¹⁷⁷² Ovide, *Héroïdes*, IV, 80-85, Trad. M. Prévost, 1928, p. 22

¹⁷⁷³ Homère, *Iliade*, XIII, 76-80, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 6

¹⁷⁷⁴ Homère, *Iliade*, IV, 122-129, Trad. P. Mazon, (1937) ; 1996, p. 95

¹⁷⁷⁵ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 685

Le durcissement extrême du bois de cornouiller par le feu ou l'emboîtement sur la hampe de la lance-javelot de Romulus d'un bout ferré est aussi une image qui contribue à montrer la grandeur du prodige qui transformait un élément mort en un élément vivant qui appartenait à l'ordre de la nature et entraînait ainsi dans le cycle saisonnier d'un recommencement sans fin. Cette translation venait de la volonté farouche de Romulus (soutenue par Mars et par Vénus) d'être le chef de Rome.

6 - Romulus, représentant d'une communauté d'hommes

La divinisation de Romulus découlait de la vision d'un Romulus, chef d'un rassemblement d'hommes d'où procédera un peuple promis à la gloire, celui des Romains. Cette divinisation émane de la surhumanisation de Romulus qui résultait d'un processus qui plaçait les héros-dieux dans une posture d'exception par leur dignité, leur courage et leur piété, pour J. Bayet. Cette surhumanisation des héros remontait à la conception grecque de l'humain qui distinguait une « sous-humanité », celle des esclaves, des monstres, d'une « sur-humanité » propre aux héros, aux hommes illustres, porteurs d'une « puissance divine ». A Rome, le surdimensionnement d'hommes considérés comme exceptionnels avait été facilité à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. par les troubles civils successifs qu'avaient subis les Romains. Ils avaient alors abandonné les bases d'une pensée rationnelle au profit de l'individualisation de l'homme supérieur, ce qui avait conduit naturellement, à l'époque impériale, à la justification de l'apothéose de l'empereur¹⁷⁷⁶.

Virgile avait utilisé le même procédé envers Enée qui avait eu le pouvoir extra-humain non seulement de descendre aux Enfers mais d'en revenir. Aux Enfers, Enée avait écouté son père Anchise lui annoncer comment, par les héritages successifs caractérisés par la reconnaissance de leur autorité, la lignée des grands hommes conduirait à Romulus et à ceux qui seraient à la tête de Rome :

Virgile, *Enéide*, VI, 777-780

Quin et auo comitem sese Mauortius addet / Romulus, Assaraci quem sanguinis Iliia mater/educet. Viden, ut geminae stant uertice cristae, /et pater ipse suo superum iam signat honore

« Enfin, celui qui assistera son aieul, le fils de Mars, Romulus, que l'auguste Iliia, du sang d'Assaracus, fera paraître au monde. Vois-tu deux aigrettes se dressent sur sa tête, le père des dieux lui-même l'honore du signe de sa gloire »¹⁷⁷⁷.

G. Guillaume-Coirier reprend l'idée qu'avait formulée F. Altheim, qu'à partir d'Auguste, la vision des Romains d'un Romulus descendant de la lignée des rois d'Albe-la-Longue par sa mère, était une construction artificielle. La première tradition avait envisagé que la figure de Romulus était celle d'un représentant d'une « nouvelle naissance », qui ouvrait l'ère d'une autre civilisation et qui, de ce fait, devait être libéré du passé, notamment celui qui l'aurait situé dans la continuité des rois d'Albe¹⁷⁷⁸. Son autorité n'avait pas pris ses racines dans la revendication d'une

¹⁷⁷⁶ Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, 1957, p. 160-162

¹⁷⁷⁷ Virgile, *Enéide*, VI, 777-780, Trad. J. Perret, (1978), 1993, p. 72

¹⁷⁷⁸ Voir « Romulus, jumeau et roi. Aux fondements du modèle héroïque », *Revue belge de philologie et d'histoire*, T. 78-1, 2000, p. 72

descendance d'Enée mais était venue uniquement de l'affirmation de sa propre force qui lui avait permis d'édifier une nouvelle identité culturelle dont il était le premier chef¹⁷⁷⁹.

Cicéron, après avoir blâmé dans les *Devoirs*¹⁷⁸⁰ l'esprit guerrier de Romulus, avait loué dans *La République* cette force de combat qui avait été à l'origine de l'organisation de la société romaine. Ce texte, sur lequel nous reviendrons, s'appuyait sur la tradition qui regardait Romulus comme la racine de l'expansion glorieuse de Rome :

Cicéron, *De la République*, II, 2, 4, 287

Quod habemus inquit, institutae rei publicae tam clarum ac tam omnibus notum exordium quam huius urbis condendae principium profectum a Romulo ? Qui patre Marte natus (concedamus enim famae hominum praesertim non inueteratae solum sed etiam sapienter a maioribus proditae bene meriti de rebus communibus ut genere etiam putarentur non solum ingenio esse diuino) is igitur, ut natus sit

Où trouvons-nous une organisation politique dont les débuts soient aussi brillants et aussi universellement connus que l'origine de notre ville fondée par Romulus ? Il était fils de Mars – faisons cette concession à une tradition qui a pour elle non seulement son ancienneté mais également la sagesse des ancêtres à qui nous la devons. Elle nous apprend que les hommes dont la collectivité a reçu d'éclatants services étaient considérés comme de race divine et non seulement de génies divins¹⁷⁸¹.

A Rome, la lance-cornouiller de Romulus avait été l'axe autour duquel Romulus avait tracé le sillon qui avait donné une première forme concrète à la cité et à l'émergence du peuple romain, des *Quirites*. Romulus, en effet, fut le seul à qui les dieux accordèrent le miracle de faire bourgeonner en bois vivant le bois mort de sa lance. A Romulus fut accordé que, de la hampe de sa lance partent des rameaux, qui furent autant de *Quirites*. Chez les auteurs grecs, apparaît le même type d'analogie entre un prodige et la naissance d'un peuple dont un exemple est celui de la légende de la semence des dents de dragon d'où émergèrent des Spartes armés qui s'entretuèrent mais dont les rescapés furent les premiers Thébains¹⁷⁸². Dans les deux cas, le prodige amenait à la fondation d'une cité, celle de Rome en tant qu'entité matérielle et politique et celle de Thèbes que la tradition faisait

¹⁷⁷⁹ Altheim, *La religion antique*, 1955, p. 169

¹⁷⁸⁰ Cicéron, *Des devoirs*, III, 10, 41

¹⁷⁸¹ Cicéron, *De la République*, II, 2, 4, 287, Trad. E. Bréguet, 1980, p. 9

¹⁷⁸² Pausanias rapportait la tradition qui faisait remonter le nom des Thébains à ceux des Spartes nés des dents de dragon, *Ἐπί μὲν δὴ Κάδμου μέγιστον μετὰ γε αὐτὸν Κάδμον ἠδύναντο οἱ Σπαρτοῖ, Χθόνιος, καὶ Ὑπερήνωρ, καὶ Πέλωρος, καὶ Οὐδαίος· Ἐχίονα δὲ ὡς προέχοντα κατ' ἀνδραγαθίαν γαμβρὸν ἠξίωσεν ὁ Κάδμος ποιήσασθαι. Τοὺς δὲ ἄνδρας τούτους (οὐ γὰρ τι ἠδυνάμην ἐς αὐτοὺς παρευρεῖν) ἔπομαι τῷ μύθῳ, Σπαρτοῦς διὰ τὸν τρόπον, ὄντινα ἐγένοντο, ὀνομασθῆναι. Κάδμου δὲ ἐς Ἰλλυριοῦς καὶ Ἰλλυριῶν ἐς τοὺς καλουμένους Ἐγγελέας μετοικήσαντος, Πολύδωρος ὁ Κάδμου τὴν ἀρχὴν ἔσχε, « Ceux qui sous son règne [Cadmos] eurent après lui le plus de pouvoir, furent les Spartes Chthonios, Hypérénor, Péloros et Udaeos; Echion le plus distingué d'entre eux par sa valeur, eut même l'honneur de devenir le gendre de Cadmos. N'ayant pu rien découvrir sur l'origine de ces Spartes, je m'en tiens à la tradition, qui dit qu'on les nomma Spartes à cause de la manière dont ils avaient été produits. Cadmos étant allé s'établir dans l'Illyrie chez les Enchéléens, Polydoros, son fils, monta sur le trône ».*

Périégèse, IX, 5, 3

passer pour l'œuvre de Cadmos. A Thèbes, le guerrier Cadmos, après avoir tué un dragon qui aurait été le fils d'Arès et le gardien de la source du dieu, selon Apollonios de Rhodes, avait creusé des sillons sur une aire et y avait semé les dents du monstre :

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, 1178-1186

Ἀονίοιο δράκοντος, ὃν Ὠγυγίη ἐνὶ Θήβῃ / Κάδμος, ὄτ' Εὐρώπην διζήμενος εἰσαφίκανεν, / πέφνεν Ἀρητιάδι κρήνη ἐπίουρον ἐόντα· / ἔνθα καὶ ἐννάσθη πομπῇ βοός, ἦν οἱ Ἀπόλλων / ὤπασε μαντοσύνησι προηγέειραν ὁδοῖο. / Τοὺς δὲ θεὰ Τριτωνίς ὑπέκ γενύων ἐλάσσα· / Αἰήτη πόρε δῶρον ὁμῶς αὐτῷ τε φονῆι. / Καὶ ῥ' ὁ μὲν Ἀονίοισιν ἐνισπείρας πεδίοισιν / Κάδμος Ἀγνηορίδης γαιηγενῆ εἶσατο λαόν,

« Dans Thèbes l'Ogygienne, Cadmos quand il vint à la recherche d'Europé, tua ce monstre qui gardait la source d'Arès (c'est là que le héros s'était établi, conduit par la génisse que l'oracle d'Apollon lui avait donnée pour guider sa route). La déesse Tritonide fit cracher leurs dents aux mâchoires du dragon et les partagea par moitié entre Aietès et le vainqueur lui-même. L'Agénoride Cadmos sema les siennes dans les champs d'Aonie où il installa, peuple né de la terre, ceux que la lance d'Arès avait épargnés dans sa moisson »¹⁷⁸³.

Cette légende avait déjà fait l'objet d'un récit par Euripide pour qui Cadmos avait obéi aux ordres d'Athéna :

Euripide, *Les Phéniciennes*, 933-941

σφαγέντα φόνιον αἶμα γῆι δοῦναι χράς, / Κάδμωι παλαιῶν Ἄρεος ἐκ μηνιμάτων, / ὃς γηγενεῖ δράκοντι τιμωρεῖ φόνον· / καὶ ταῦτα δρῶντες σύμμαχον κτήσεσθ' Ἄρη· / χθῶν δ' ἀντι καρποῦ καρπὸν ἀντί θ' αἵματος / αἶμ' ἦν λάβηι βρότειον, ἔξετ' εὐμενῆ / Γῆν, ἣ ποθ' ἡμῖν χρυσοπήληκα στάχυν / Σπαρτῶν ἀνήκεν· ἐκ γένους δὲ δεῖ θανεῖν / τοῦδ' ὃς δράκοντος γένυος ἐκπέφυκε παῖς.

« Dans le repaire où le dragon né de la terre, surveillait les eaux de Dircé, ton fils doit être égorgé pour donner à la terre une libation sanglante c'est l'effet de l'antique ressentiment conçu contre Cadmos par Arès qui venge le meurtre du dragon né de la terre. A cette condition, vous aurez Arès pour allié. Pour le fruit détruit, le sol reçoit un fruit, si pour le sang versé, il recueille un sang mortel propice sera la terre qui jadis poussa pour nous la moisson des Spartes au casque d'or ; c'est leur race qui doit offrir à la mort l'enfant sorti de la mâchoire du dragon »¹⁷⁸⁴.

¹⁷⁸³ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, 1178-1186, Trad. E. Delage, 1980, p. 100 ; dans ses « commentaires », F. Vian indique que Ogygos avait été le premier roi de la Béotie dont le peuple des Ectènes avait été supplanté par celui des Aones, antérieurs à la venue de Cadmos, p. 100

¹⁷⁸⁴ Euripide, *Les Phéniciennes*, 933-941, Trad. H. Grégoire, L. Méridier, 1961, p. 192 ; Euripide qui rapprochait le mythe de Jason de celui de Cadmos en évoquant le reste des dents laissé par Cadmos que Jason devait semer après avoir labouré les champs d'Arès, selon le défi, réputé impossible à relever, imposé par Aietès à Jason, insistait sur l'aspect de la colère, l'hubris d'Arès et sur les ravages destructeurs qu'elle avait entraînés, *πεμφθέντα ταύρων πυρπνῶν ἐπιστάτην / ζεύγλησι καὶ σπεροῦντα θανάσιμον γύνη· / δράκοντά θ', ὃς πάγχρυσον ἀμπέχων δέρας / σπείραις ἔσωζε πολυπλόκοις αὐπνος ὦν, / κτείνασ' ἀνέσχον σοὶ φάος σωτήριον*, « Quand on t'envoya diriger sous le joug les taureaux au souffle de feu et ensemenner le champ de mort ; et le dragon qui, entourant la toison d'or de ses anneaux aux multiples replis, la gardait, inaccessible au sommeil, c'est en le tuant que j'ai fait surgir pour toi, la

Du texte suivant des *Métamorphoses* d'Ovide, il ressort clairement une analogie entre la trace d'un sillon et l'action de semer des éléments morts d'un côté et, de l'autre, la germination et la constitution d'un peuple qui conduit à la fondation d'une cité. A *sulcus*, le sillon, sont associés *spargo*, semer et *semen*, « la semence » dérivé de *sero*, « je sème »¹⁷⁸⁵. Au verbe *cresco*, « pousser, croître », puis « arriver à l'existence, naître »¹⁷⁸⁶, est associé le terme *seges*, (le champ, ce qui y pousse), une moisson de Spartiates appelés à définir le peuple de Thèbes¹⁷⁸⁷. L'enracinement du bois mort de la lance-javelot de Romulus conduit à l'instauration du peuple romain regroupé dans l'enceinte de la *Roma Quadrata*, de même que les dents amènent à la constitution du peuple sparte rassemblé dans Thèbes, cité elle-même fondée par Cadmos¹⁷⁸⁸. Les termes de l'agriculture employés par Ovide, renvoient à la fondation de Rome et au partage des terres attribué Romulus, notamment à la définition de l'*ager romanus*, qui suivit la fondation dont un tiers formait l'*ager publicus* destiné aux pâturages communs :

Ovide, *Métamorphoses*, III, 104-110

paret et, ut presso sulcus patefecit aratro/ spargit humi iussos, mortalia semina, dentes./ inde (fide maius) glaebae coepere moueri,/ primaque de sulcis acies adparuit hastae, /tegmina mox capitum picto nutantia cono, /mox umeri pectusque onerataque bracchia telis/ existunt, crescitque seges clipeata uirorum

« Il [Cadmos] obéit et, quand la charrue pressée par sa main, a ouvert des sillons, il sème dans le sol, et suivant l'ordre qu'il a reçu, ces dents d'où devaient naître des mortels. Alors (prodige incroyable) la glèbe commence à se mouvoir, d'abord apparaissent hors des sillons des pointes de lances, ensuite des casques agités par des têtes qu'ils couvrent de leur cône aux vives couleurs ; puis des épaules, des poitrines, des bras chargés de traits sortent de terre et il pousse une moisson de soldats armés de boucliers »¹⁷⁸⁹.

A Rome, le cornouiller, né de la lance-javelot de Romulus, avait été et restait, pour les Romains de la République, une des images de l'autorité du héros qui provenait

lumière du salut », Euripide, *Médée*, 478- 482, Trad. L. Méridier, (1926), 1970, p. 140 ; Dans *Les Bacchantes*, la colère d'Héra retentissait sur Penthé, fils d'Ichion né des dents du dragon tué par Cadmos, *τῆς δυσσεβείας ὠ ξέν', οὐκ αἰδῆ θεοῦς/ Κάδμου τε τὸν σπειραντα γηγενῆ στάχυν. / Ἐχίονος δ' ὧν παῖς καταισχύνεις γένος;*, « O le langage impie ! Etranger, tu ne crains ni les dieux, ni Cadmos, qui fit sortir du sol la fameuse moisson ? Tu es fils Echion, veux-tu déshonorer ta race ? » Euripide, *Les bacchantes*, 263-265, Trad. H. Grégoire, 1998, p. 21 ; Tirésias ajoutait que deux principes issus de la terre nourricière étaient essentiels aux humains, celui des céréales représentées par Déméter et celui de la vigne que Dionysos apporta aux humains pour les guérir de leurs maux, *Les Bacchantes*, 272-280

¹⁷⁸⁵ Ernout, Meillet *traduisaient Sero*, par « Les plantes qu'on sème, les arbres qu'on plante » ; un de ses dérivés, *semen*, signifiait au sens propre « semence, en particulier semence de blé », au sens figuré « principes, rejeton, descendance, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), *sqq.* 1979, p. 617 ; en Grèce, on trouve les mêmes analogies qui ressortent de *sero*, tenant à la fois à l'agriculture et à la succession des générations : *σπείρω*, traduit d'abord par P. Chantraine, par « semer avec comme complément soit la graine, soit le terrain » prenait le sens « d'engendrer » ; dérivé du mot, *σπέρμα*, « semence, fait de semer, origine », P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, *sqq.*), 1980, p. 1035

¹⁷⁸⁶ Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), *sqq.* 1979, p. 150

¹⁷⁸⁷ Cette légende avait constitué le mythe fondateur de la communauté des Spartes indique N. Richer, Richer, *La religion des Spartiates*, 2012, p. 444

¹⁷⁸⁸ Voir Euripide, *Les Phéniciennes*, 638-648

¹⁷⁸⁹ Ovide, *Métamorphoses*, III, 104-110, Trad. G. Lafaye, (1925), 1994 p. 72

de sa force morale qu'ils lui reconnaissaient et à laquelle ils rendaient hommage en le considérant comme un véritable dieu. En Grèce, à Sparte, le cornouiller, employé sous la forme d'une épithète d'Apollon, *Ἀπολλων Κράνεια*, prenait la dimension du dieu auquel les Doriens rendaient honneur lors des fêtes annuelles des *Karneia* célébrées en souvenir de leur arrivée dans le Péloponnèse. Pausanias indiquait qu'une des hypothèses pour expliquer l'épithète *Karneios* donnée à Apollon était la dérivation de *Κράνεια*, le cornouiller¹⁷⁹⁰, de ceux qui poussaient sur le mont Ida dans le bois du dieu et qui avaient été abattus par les Doriens pour construire le cheval de Troie¹⁷⁹¹ :

Pausanias, *Périégèse*, III, 13, 5-6

Πραξίλλη μὲν δὴ πεπιοιμένα ἐστὶν ὡς Εὐρώπης εἴη καὶ Κάρνειος καὶ αὐτὸν ἀνεθρέψατο Ἀπόλλων καὶ Λητώ· λέγεται δὲ καὶ ἄλλος ἐπ' αὐτῷ λόγος, ἐν τῇ Ἰδῇ τῇ Τρωικῇ κρνείας ἐν Ἀπόλλωνος ἄλσει πεφυκυίας τοὺς Ἕλληνας ἐκτεμεῖν ἐς τοῦ ἵππου τοῦ δουρείου τὴν ποίησιν· μαθόντες δὲ ὀργὴν σφισιν ἔχειν τὸν θεὸν θυσίαις ἰλάσκονται καὶ Ἀπόλλωνα ὀνομάζουσι Κάρνειον ἀπὸ τῶν κρνεϊῶν, ὑπερθέτες τὸ ῥῶν κατὰ δὴ τι ἀρχαῖον.

« Praxilla dit dans ses vers que ce Carneius était fils d'Europe et avait été élevé par Apollon et par Latone. On donne encore une autre raison à ce nom ; on dit que les Grecs ayant coupé sur le mont Ida de la Troade, dans un bois sacré d'Apollon, des cormiers pour construire le cheval dorien, ils s'aperçurent que le dieu était irrité contre eux et l'apaisèrent par des sacrifices, ils lui donnèrent alors le surnom de *Karneius* du mot *Kraenios*, cormier, par une transposition de lettres usitée »¹⁷⁹².



La traduction par M Clavier (et d'autres traductions) de *κράνον* par cormier et non cornouiller s'explique par l'usage courant des noms donné aux d'arbres. Dans le vocabulaire usuel ancien le cormier était un des noms de la *Cornus mas*, le cornouiller mâle¹⁷⁹³. L'arbre désigné sous l'appellation actuelle de « cormier » est en fait la *Sorbus domestica* ou encore sorbier domestique. La *Sorbus domestica*, qui est un véritable arbre, partage avec le cornouiller mâle la même zone géographique méso-méditerranéenne et collinaire. L'arbre et la *Cornus mas* ont en commun de présenter des fruits ovoïdes d'une même couleur rouge-orange. Les Romains utilisaient les baies de la *Sorbus domestica* pour

¹⁷⁹⁰ P. Chantraine traduisait *Κράνος* par « pou » et considérait que le mot était tiré de *Κάρνειος* qui était effectivement une épithète d'Apollon à Sparte de même que dans le Péloponnèse et à Cyrène et qu'il désignait également le mois où se fêtaient les Karnéia, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 499

¹⁷⁹¹ D'après G. Guillaume-Coirier qui s'appuie sur Servius, les deux essences qui entraient dans la fabrication du cheval de Troie était le pin et l'érable, Guillaume-Coirier, « Croyances et usages rattachés aux origines de Rome », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1992, p. 354 ; *acer vero in tutela Stuporis est: et viso equo stupuere Troiani, ut "pars stupet innuptae donum exitiale Minervae, pinus in tutela quidem est matris deum; sed et fraudum et insidiarum, quia eius poma cadentia per fraudem interimunt: et hic equus plenus insidiarum est. abiete solutio est spondei, nunc in proceleumaticum, alias in dactylum, ut "arma virum", alias in anapaestum, ut « fluviorum rex Eridanus »*, Servius, *In Vergilii carmina commentarii*, II, 31-34.

¹⁷⁹² Pausanias, *Périégèse*, III, 13, 5, Trad. M. Clavier, Ed. Berhart, Paris, 1817, p. 104 ;

¹⁷⁹³ Rameau, Mansion, « Plaines et collines », *Flore forestière française*, 2005, p. 415

ses vertus antispasmodiques et, une fois blètes, pour en faire de l'eau-de-vie¹⁷⁹⁴.



6 – 1 – La légitimité des actions De Romulus, représentant de Rome : un accord des dieux

Le cornouiller qui avait été un élément déterminant dans la définition de la première aire sur laquelle se bâtirait Rome, fut aussi, pour les Romains, une image mythique « religieusement légitime ». Le cornouiller qui poussait près de l'escalier de Cacus devait sa présence sur le sol de Rome au fait qu'elle était licite aux yeux de la communauté des hommes et plus encore aux yeux divins. Cette légitimité provenait de l'agrément que les dieux avaient donné aux actions de Romulus¹⁷⁹⁵. Une partie du bon droit de Romulus était issue de la pousse du cornouiller dont le développement avait été soumis à la ratification divine du destin de Romulus. Si la légitimité de Romulus n'était pas avérée, cet état de fait pouvait compromettre gravement le bon droit de la cité qui, alors, en rendant hommage au cornouiller sacré, offensait les dieux.

La légitimité de Romulus s'appuyait essentiellement sur les auspices tirés du nombre des corbeaux et le prodige du cornouiller. Pour D. Briquel, alors que Rémus avait revendiqué le premier la souveraineté au nom de la priorité augurale, sa défaite, dont la conséquence fut la mainmise par Romulus sur la terre de la future Rome, avait joué un rôle dans la reconnaissance de la primauté de Romulus¹⁷⁹⁶. Du point de vue historique, la reconnaissance de Romulus s'appuyait sur les guerres qu'il avait menées, sur la fondation des premières colonies qui avaient conduit, selon A. Grandazzi, à l'élimination des centres satellites autonomes et à la constitution d'un espace romain qui s'étendait hors de l'enceinte primitive de la cité¹⁷⁹⁷.

La rivalité entre les jumeaux était née de leur interprétation divergente sur la prise des auspices. Cet antagonisme s'était ancré topographiquement dans l'opposition faite par la tradition, dès le début de l'histoire de Rome, entre le Palatin, la colline de Romulus, et l'Aventin, celle de Rémus, car chacun, relevait Tite-Live, voulait fonder une cité sur la colline qu'il avait choisie¹⁷⁹⁸ :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 6, 4

Quoniam gemini essent nec aetatis uerecundia discrimen facere posset, ut dii, quorum tutelae ea loca essent, auguriis legerent, qui nomen nouae urbi daret, qui conditam imperio regeret, Palatium Romulus, Remus Auentinum ad inaugurandum templa capiunt

«Comme entre ces deux jumeaux, le choix n'était pas possible, même au bénéfice de l'âge, c'était aux dieux protecteurs de ce lieu de désigner par des

¹⁷⁹⁴ Rameau, Mansion, « Région méditerranéenne », *Flore forestière française*, 2008, p. 955

¹⁷⁹⁵ Scheid, « Le délit religieux dans la Rome tardo-républicaine », *Le délit religieux dans la cité antique*, Actes de la table ronde de Rome (6-7 avril 1978), Ed. École Française de Rome, 1981, p. 167

¹⁷⁹⁶ Briquel, « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions dans l'Antiquité classique*, 1980, p. 310

¹⁷⁹⁷ Grandazzi, *La fondation de Rome, réflexion sur l'histoire*, 1991, p. 218

¹⁷⁹⁸ L'analyse de M. Ver Eecke sur la citation d'Ennius que faisait Cicéron sur la place de Romulus sur l'Aventin au moment de l'auspication n'était pas un artifice d'Ennius. Si, comme le voulait la tradition Romulus avait fondé Rome sur le Palatin, l'auspication pouvait se faire en un autre lieu notamment l'Aventin, « De l'Aventin au Palatin : « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 78

augures celui qui donnerait son nom à la ville nouvelle, la fonderait en en aurait le gouvernement. A cet effet, Romulus choisit le Palatin et Rémus l'Aventin comme emplacement pour prendre les augures»¹⁷⁹⁹.

G. Dumézil notait que, dans le cas des auspices, l'interprétation des signes recevables dépendait non seulement de la sorte d'oiseaux, ces derniers étant classés en deux catégories, celle des *alites* recherchés pour leur vol (tels les vautours des jumeaux) et celle des *oscines*, recherchés pour leurs cris. L'interprétation positive ou négative dépendait aussi de la validité du signe donné par l'oiseau. Cette conformité dépendait d'un certain nombre de facteurs physiques, la direction, la hauteur du vol, le lieu de sa pose, et hiérarchiques. Un des critères hiérarchiques de validité des signes prenait en compte leur apparition dans le temps et dans l'espace : si un oiseau, alors qu'il était apparu postérieurement à un premier oiseau, avait donné un signe de sens contraire au premier, c'était lui qui prévalait. Ainsi dans le cas des deux jumeaux, si chronologiquement la priorité avait été donnée à Rémus qui avait vu six vautours, les douze vautours vus par Romulus, qu'accompagnait le vol d'un aigle, rendaient caduque la prétention de Rémus à interpréter la vision des six vautours comme un signe favorable. Un texte des *Annales* d'Ennius cité par Cicéron, à qui il reconnaissait la justesse des propos qui se fondaient sur le respect d'une tradition ancienne corroborée par l'expérience des magistrats, confirmait la préférence donnée par les dieux à Romulus lors de la consultation des auspices du fait de la présence de l'oiseau de Jupiter :

Cicéron, *De la divination*, I, 49, 107-108

Atque ille Romuli auguratus pastoralis, non urbanus fuit, nec fictus ad opinionones imperitorum, sed a certis acceptus et posteris traditus. Itaque Romulus augur, ut apud Ennium est, cum fratre item augure "Curantes magna cum cura, tum cupientes regni dant operam simul auspicio augurioque. In monte Remus auspicio se deuouet atque secundam solus auem seruat; at Romulus pulcher in alto quaerit Auentino, seruat genus altiuolantum. Certabant, urbem Romam Remoramne uocarent; omnibus cura uiris uter esset induperator. Exspectant, ueduti consul cum mittere signum uolt, omnes auidi spectant ad carceris oras, 108 quam mox emittat pictis e faucibus currus: sic exspectabat populus atque ore timebat rebus, utri magni uictoria sit data regni. Interea sol albus recessit in infera noctis. Exin candida se radiis dedit icta foras lux, et simul ex alto longe pulcherruma praepes laeua uolauit auis. Simul aureus exoritur sol, cedunt ce caelo ter quattuor corpora sancta auium, praepetibus sese pulchrisque locis dant. Conspicit inde sibi data Romulus esse priora, auspicio regni stabilita scamna solumque,

« Et la fonction d'augure due Romulus fut celle d'un berger, non celle d'un citoyen ; elle n'a pas été imaginée pour satisfaire la croyance des ignorants mais elle fut recueillie par des hommes sûrs et transmise à la postérité. Ainsi chez Ennius, l'augure Romulus et son frère, lui-même augure, « En grand souci, soigneusement, car désirant alors la royauté, ils s'attachent en même temps à l'augure et à l'auspice. Sur la colline, Rémus se voue à l'auspice et observe seul un oiseau favorable ; mais le beau Romulus sur le haut Aventin guette, il observe la race au vol altier. Ils se disputaient le droit d'appeler la ville Rome ou Rémore. Tous les hommes avaient souci de savoir quel serait le

¹⁷⁹⁹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 6, 4, Trad. G. Baillet, (1940), 2009 p. 25

chef. Ils attendent comme lorsque le consul s'apprête à donner le signal, tous regardent avidement vers l'entrée des stalles. Attentifs à l'instant où il enverra les chars hors des goulets peints ; ainsi le peuple attendait et, le visage tendu, redoutait de savoir auquel des deux serait donnée la victoire pour la grande royauté. Cependant le pâle soleil se retire dans les profondeurs de la nuit puis l'aube candide, frappée par les rayons, s'élançait au -dehors. Au même moment du haut des airs, un oiseau magnifique s'élançait à gauche, au même moment se lève le soleil d'or et descend du ciel trois fois quatre corps sacrés d'oiseaux ; ils se dirigent vers les lieux favorables et de bon augure. Alors Romulus constate que la primauté lui est donnée et que l'auspice garantit le siège royal et le territoire » »¹⁸⁰⁰.

La prépondérance du nombre douze, déjà reconnue par les Etrusques¹⁸⁰¹, représentait donc pour Romulus la plénitude du signe et lui accordait toute l'efficacité nécessaire pour fonder Rome en garantissant à la cité la faveur divine. La dégradation de la divergence des jumeaux sur l'emplacement de la future Rome, Aventin ou Palatin, reposait, selon Denys d'Halicarnasse, sur deux critères : le meilleur choix topographique propre à recevoir une nouvelle cité et l'ambition :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 85, 6

Τὸ χωρίον ἔνθα ἔμελλον ἰδρύσειν τὴν πόλιν οὐ τὸ αὐτὸ ἤρεϊτο ἑκάτερος. Ῥωμύλου μὲν γὰρ ἦν γνώμη τὸ Παλλάντιον οἰκίζειν τῶν τε ἄλλων ἔνεκα καὶ τῆς τύχης τοῦ τόπου, ἢ τὸ σωθῆναι τε αὐτοῖς καὶ τραφῆναι παρέσχε. Ῥώμῳ δὲ ἐδόκει τὴν καλουμένην νῦν ἀπ' ἐκείνου Ῥεμορίαν οἰκίζειν. Ἔστι δὲ τὸ χωρίον ἐπιτήδειον ὑποδέξασθαι πόλιν λόφος οὐ πρόσω τοῦ Τεβέριος κείμενος, ἀπέχων τῆς Ῥώμης ἀμφὶ τοὺς τριάκοντα σταδίου. Ἐκ δὲ τῆς φιλονεικίας ταύτης ἀκοινώνητος εὐθύς ὑπεδηλοῦτο φιλαρχία. τῷ γὰρ εἶξαντι τὸ κρατήσαν εἰς ἅπαντα ὁμοίως ἐπιθήσεσθαι ἔμελλον.

« L'endroit où la cité devait être fondée n'était pas le même pour chacun des deux jeunes gens. L'intention de Romulus était de coloniser le Palatin, entre autres raisons à cause du destin qui s'attachait à ce lieu qui les avait sauvés et nourris. Rémus préférait coloniser ce que l'on appelle d'après lui aujourd'hui *Remoria* ; c'est un endroit propre à recevoir une cité, une colline située non loin du Tibre, distante de Rome de trente stades. A l'occasion du lieu de cette fondation se fit aussitôt sentir un amour pour le pouvoir qui ne souffrait aucun partage. En effet, au parti qui cèderait le parti vainqueur imposerait sa loi de la même façon en toute chose » »¹⁸⁰².

¹⁸⁰⁰ De la divination, I, 49, 107-108. Trad. J. Kany-Turpin, 2004, p. 173 ; dans ses « Notes » J. Kany-Turpin indique que l'exceptionnelle beauté de l'oiseau, son vol élevé et sa direction sont autant de signes favorables dans la divination augurale, p. 344

¹⁸⁰¹ *me haud paenitet eorum sententiae esse, quibus et apparitores hoc genus ab Etruscis finitimis, unde sella curulis, unde toga praetexta sumpta est, et numerum quoque ipsum ductum placet, et ita habuisse Etruscos, quod ex duodecim populis communiter creato rege singulos singuli populi lictores dederint*, « Je n'hésite pas, pour ma part, à me rallier à l'opinion d'après laquelle l'institution d'appariteurs de ce genre [les licteurs] fut empruntée à l'Etrurie, notre voisine, comme la chaise curule, comme la toge prétexte, et non seulement ce genre d'appariteurs, mais aussi leur nombre ; et il en était ainsi en Etrurie parce que douze peuplades y élisaient le roi en commun et lui fournissaient chacune un licteur », Tite-Live, *Ab Urbe condita*, I, 8, 3, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 30

¹⁸⁰² Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 85, 6, Trad. V. Fromentin, 1998, p. 213

M. Ver Eecke rappelle que l'histoire des dissensions entre les jumeaux, celles de la prise des auspices et celle du choix entre le Palatin, berceau de la Rome romuléenne, et l'Aventin où Rémus voulait fonder Rémora, la « ville de Rémus », fut, au 1er siècle av. J.-C., réécrite et aménagée par les Romains à la lumière de leur présent contemporain. Les récits d'historiens anciens, Tite-Live, Cicéron, Denys d'Halicarnasse ou Plutarque, qui datent de la fin de la République et du début de l'Empire, et sont donc postérieurs à la fondation de Rome, se sont essentiellement appuyés sur le récit de Fabius Pictor. Ils avaient suivis l'interprétation de Fabius Pictor sur l'origine mythique des guerres civiles, qui avait déjà pensé que c'était le conflit entre les deux frères dont les Romains retrouvaient l'image à l'époque des guerres civiles¹⁸⁰³. Au II^e et au I^e siècle av. J.-C, la seconde des dissensions entre Romulus et Rémus, celle de leur situation topographique lors de l'auspication, était aussi controversée¹⁸⁰⁴. La divergence irréductible des sources sur la localisation de Romulus placé soit sur un des monts de l'Aventin, soit sur le Palatin, soit à quelques kilomètres de Rome, près du Tibre, rend vaine toute affirmation, pour M. Ver Eecke. Cette disparité topographique fut simplifiée par la vulgate du I^{er} siècle av. J.-C. Ainsi, parmi les diverses traditions, la tradition courante a opéré un choix en situant les deux frères lors de la prise des auspices sur les deux collines de l'Aventin et du Palatin. Ce choix reposait sur le même choix idéologique des diverses traditions d'ériger le Palatin comme le lieu de l'édification de la future Rome. Cette opposition, à laquelle s'ajoutaient les vues contradictoires des Romains sur la mort de Rémus qui avait été l'inspirateur d'une « fondation manquée », avaient été renforcée par une rivalité gémellaire, comme l'écrit l'historienne¹⁸⁰⁵. Plutarque avait fait état des différentes interprétations sur les divergences entre Romulus et Rémus qui portaient sur le nom et le lieu de la future cité et donc sur la désignation de son roi que l'interprétation du vol des oiseaux permettait de déterminer :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 9, 4-5

Ὀρμήσασι δὲ πρὸς τὸν συνοικισμόν αὐτοῖς εὐθύς ἦν διαφορὰ περὶ τοῦ τόπου. Ῥωμύλος μὲν οὖν τὴν καλουμένην Ῥώμην κουαδράταν (ὅπερ ἐστὶ τετράγωνον) ἔκτισε, καὶ ἐκεῖνον ἐβούλετο πολίξειν τὸν τόπον, Ῥέμος δὲ χωρίον τι τοῦ Ἀβεντίνου καρτερόν, ὃ δὲ ἐκεῖνον μὲν ὠνομάσθη Ῥεμωρία, νῦν δὲ Ῥιγνάριον καλεῖται. (5) συνθεμένων δὲ τὴν ἔριν ὄρνισιν αἰσίοις βραβεῦσαι, καὶ καθεζομένων χωρὶς, ἕξ φασὶ τῷ Ῥέμῳ, διπλασίους δὲ τῷ Ῥωμύλῳ προφανῆναι γύπας· οἱ δὲ τὸν μὲν Ῥέμον ἀληθῶς ἰδεῖν, ψεύσασθαι δὲ τὸν Ῥωμύλον, ἐλθόντος δὲ τοῦ Ῥέμου, τότε τοὺς δώδεκα τῷ Ῥωμύλῳ φανῆναι· διὸ καὶ νῦν μάλιστα χρῆσθαι γυψὶ Ῥωμαίους οἰωνιζομένους.

« Les deux frères s'apprêtèrent à réunir leurs bandes en une seule ville, mais ils furent tout de suite en désaccord sur l'emplacement. Romulus, qui avait fondé ce qu'on appelle la Rome *quadrata*, c'est-à-dire carrée, voulait y placer la ville, tandis que Rémus avait choisi sur l'Aventin une solide position qui fut

¹⁸⁰³ Schilling, « Romulus l'élue et Rémus le réprouvé », *Revue d'Etudes latines*, n° 38, 1960, p. 182-199

¹⁸⁰⁴ Ver Eecke, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 76-77

¹⁸⁰⁵ Ver Eecke, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 79

appelée de son nom Rémorium et qu'on nomme aujourd'hui Rignarium. Ils convinrent de s'en apporter aux augures fournis par des oiseaux pour abriter leur querelle. Ils s'installèrent donc séparément et l'on dit que six vautours apparurent à Rémus et le double à Romulus. Mais d'autres prétendent que, si Rémus vit réellement les siens, Romulus lui, trompa son frère et que ce fut seulement à l'arrivée de Rémus que les douze vautours apparurent à Romulus. Voilà pourquoi aujourd'hui encore les Romains se servent surtout de vautours pour prendre les augures »¹⁸⁰⁶

Dans un passage du livre V des *Fastes*¹⁸⁰⁷, sur lequel nous reviendrons, la vision donnée par Ovide d'un Romulus exempt de toute faute envers Rémus est particulièrement remarquable, pour P. Drossart. « L'insistance » d'Ovide à « effacer toute trace d'affrontement violent entre les deux frères », de disculper Romulus aussi bien que Rémus qui aurait enjambé le sillon par « pure taquinerie », n'annulait pas la première version de Cicéron qui avait accusé Romulus de manquer de piété et d'avoir cédé au profit¹⁸⁰⁸. Le statut de Rémus, donné par la tradition de la fin de la République qui lui donnait celui de co-fondateur de Rome, nécessitait d'occulter l'image de fratricide de Romulus et de transformer une malédiction en une union solidaire selon l'expression de R. Schilling¹⁸⁰⁹. L'apparente neutralité affichée par Denys d'Halicarnasse était aussi celle affichée par Tite-Live. Cependant pour D. Briquel, Tite-live, par l'expression *Vulgatior fama*, optait pour la seconde version qui montrait que le meurtre de Rémus avait été provoqué par son attitude sarcastique vis-à-vis de Romulus¹⁸¹⁰ :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 7, 2

Inde cum altercatione congressi certamine irarum ad caedem uertuntur; ibi in turba ictus Remus cecidit. Vulgatior fama est ludibrio fratris Remum novos transiluisse muros; inde ab irato Romulo, cum uerbis quoque increpitans adiecisset "sic deinde, quicumque alius transiliet moenia mea", interfectum.

« On discute ; on en vient aux mains, les colères s'exaspèrent et dégénèrent en lutte meurtrière. C'est alors que dans la bagarre, Rémus tomba frappé à mort. Selon une tradition plus répandue, Rémus, pour se moquer de Romulus, aurait franchi d'un saut les murailles nouvelles et Romulus, irrité, l'aurait tué en ajoutant cette apostrophe : « Ainsi [périsse] à l'avenir quiconque franchira mes murailles » »¹⁸¹¹.

Ainsi, la conséquence de ces oppositions territoriale et dynastique fut la mort de Rémus. Quelque fut l'auteur du meurtre de Rémus, la responsabilité de sa mort, qui fut d'abord imputée à Romulus avant d'être imputée à Celer, eut pour rejaillissement la souillure de Rome. Nous avons vu que le soupçon de fratricide dont fut accusé Romulus, fut la conséquence, pour Cicéron, de la soif avide d'un pouvoir solitaire qui l'animait :

¹⁸⁰⁶ Plutarque, « Vie de Romulus », 9, 4-5, Trad. R. Flacelière, 1964, p. 69

¹⁸⁰⁷ Ovide, *Fastes*, V, 461-464

¹⁸⁰⁸ Drossart, « La mort de Rémus chez Ovide », *Revue des Etudes latines*, 1972, p. 188

¹⁸⁰⁹ Schilling, « Romulus l'élu et Rémus le réprouvé » *Revue d'études latines*, n° 38, 1960, p. 182-199

¹⁸¹⁰ Cf. D. Briquel, « La triple fondation de Rome », *Revue de l'Histoire des Religions*, n° 189-2, 1976, p. 165

¹⁸¹¹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 7, 2, Trad. G. Baillet, (1940), 1995, p. 13

Cicéron, *Des devoirs*, III, 10, 41

At in eo rege, qui urbem condidit, non item. Species enim utilitatis animum pepulit eius; cui cum uisum esset utilius solum quam cum altero regnare, fratrem interemit. Omisit hic et pietatem et humanitatem, ut id, quod utile uidebatur, neque erat, assequi posset, et tamen muri causa opposuit, speciem honestatis nec probabilem nec sane idoneam. Peccauit igitur, pace uel Quirini uel Romuli dixerim.

« Mais, dans le cas de ce roi qui fonda la Ville, il n'en est pas de même. C'est en effet l'apparence de l'utilité qui poussa son âme : comme il lui avait paru plus utile de régner seul qu'avec un autre, il tua son frère. Il négligea à la fois la piété filiale et l'humanité pour pouvoir obtenir ce qui paraissait utile et ne l'était pas, et néanmoins il mit en avant grâce au prétexte du mur un faux-semblant de beauté morale qui n'était ni probable ni vraiment approprié. Il a donc péché que Quirinus ou Romulus me permette de la dire »¹⁸¹².

Au livre II de ses *Fastes*, Ovide, pour accentuer l'éloge d'Auguste, reprenait les arguments de Cicéron à l'encontre de Romulus qui aurait cédé à la *cupiditas* et à l'*impietas* :

Ovide, *Fastes*, II, 133-144

Romule, concedes: facit hic tua magna tuendo /moenia, tu dederas transilienda Remo. /Te Tatius paruique Cures Caeninaque sensit, / hoc duce Romanum est solis utrumque latus ;/ tu breue nescioquid uictae telluris habebas, /quodcumque est alto sub Ioue, Caesar habet. /Tu rapis, hic castas duce se iubet esse maritas; / tu recipis luco, reppulit ille nefas ; / uis tibi grata fuit, florent sub Caesare leges; /tu domini nomen, principis ille tenet;/ te Remus incusat, ueniam dedit hostibus ille; / caelestem fecit te pater, ille patrem.

« Romulus, il te faudra le reconnaître : lui renforce par sa défense les remparts que toi, tu avais laissé franchir par Rémus. Toi, tu ne t'es imposé qu'à Tatius, à la petite ville de Cures et à Caenina¹⁸¹³ ; sous son commandement à lui, du lever au coucher, le soleil brille sur un monde romain. Tu ne possédais qu'un étroit lopin de terre conquise ; César possède toute la terre qui s'étend sous la voûte de Jupiter. Toi, tu recourus au rapt des femmes, lui leur enjoint de respecter sous son règne la chasteté du mariage. Toi tu abrites le crime dans ton Asyle, lui l'a expulsé. Tu t'es complu dans la violence, sous César fleurissent les lois. Toi, tu portes le nom de maître, lui celui du chef. Sur toi pèse l'accusation de Rémus, lui a fait grâce à ses ennemis. Toi tu dois l'appartenance divine à ton père ; son père la doit à lui »¹⁸¹⁴.

Et Horace avait également relié le meurtre de Rémus dont Romulus était soupçonné à la première manifestation des guerres civiles à venir de Rome :

¹⁸¹² Cicéron, *Des devoirs*, III, 10, 41, Trad. M. Testard, 1970, p. 92

¹⁸¹³ Pline faisait de la cité de Caenina une des plus anciennes du Latium, (*Histoire naturelle*, III, 9, 68)

¹⁸¹⁴ Ovide, *Fastes*, II, 133-144, Trad. R. Schilling, 1992, p. 34

Horace, *Épode*, VII, 17-20

acerba fata Romanos agunt / scelusque fraternae necis, / ut inmerentis fluxit in terram Remi/ sacer nepotibus cruor.

« D'amères destinées poursuivent sur les Romains le meurtre impie d'un frère depuis le jour où le sang innocent de Rémus a coulé sur la terre pour la malédiction de ses neveux »¹⁸¹⁵.

Dans son texte *Des devoirs*, Cicéron ne condamnait pas l'utilisation de biens publics lorsqu'ils servent l'Etat, mais leur appropriation, telle celle de Romulus, pour un profit exclusif. Cicéron reliait cette main mise au manque de *pietas* dont Romulus avait fait preuve. Le droit romain avait tempéré l'accusation de Cicéron du manquement de Romulus à l'utilité publique et à ses institutions qui entachait la cité toute entière en donnant au délit un caractère contingent. La condamnation de l'acte délictueux dépendait des circonstances qui l'avaient suscité et c'était moins la mauvaise intention qui entraînait le châtement que l'écart de la faute par rapport à la loi. Selon J. Scheid, c'était la « volonté publique » qui décidait si, au regard des intérêts de l'Etat, la société pouvait rejeter le délit sur le seul individu, qui était alors jugé responsable, ou assumer publiquement le délit, auquel cas l'acte individuel restait « indifférent »¹⁸¹⁶. Selon P. Drossart, comme l'avait fait Tite-Live, Ovide, en imputant à l'étourderie de la jeunesse l'attitude de Rémus qui avait sauté par-dessus le sillon creusé par Romulus¹⁸¹⁷ ou en reportant la responsabilité de la mort de Rémus sur un tiers, Celer¹⁸¹⁸, coupait ainsi tout lien entre le meurtre supposé de Rémus et la fondation de Rome qui restait alors pure de toute souillure¹⁸¹⁹.

De même, Servius avait conforté la disculpation de Romulus par l'emploi du terme *miles* qui suggère une indétermination sur l'identité du meurtrier de Rémus qui pouvait être n'importe quel soldat au cours de la bagarre généralisée : la mort de Rémus avait été accidentelle :

¹⁸¹⁵ Horace, *Épode*, VII, 17-20, Trad. F. Villeneuve, 1967, p. 213 ; on peut noter l'emploi par Horace du mot *sacer* et de son caractère ambivalent noté par E. Benveniste qui concernait à la fois les actes des Romains liés aux dieux mais qui pouvait être chargé d'une souillure commise par un l'individu, ce qui le mettait hors de la société ; *sanctum* se distinguait de *sacer* parce qu'il concernait ce qui était hors d'atteinte des hommes, toute chose défendue et protégée et dont la violation entraînait une sanction. Benveniste, *Le vocabulaire des Institutions Indo-européennes*, II, 1969, p. 188-190

¹⁸¹⁶ Scheid, *Religion et piété à Rome*, 2001, p. 28, 47

¹⁸¹⁷ En présentant l'attitude de Rémus comme un manque de réflexion, Ovide avait réaménagé la tradition pour disculper Romulus, *Moenia conduntur, quae, quamuis parua fuerunt, / non tamen expediit transiluisse Remo.* « Des remparts sont fondés, qu'en dépit de leur modestie Rémus n'aurait jamais dû franchir », Ovide, *Fastes*, III, 69-70, Trad. R. Schilling, 1992, p. 65

¹⁸¹⁸ Plutarque avait mis en avant pour expliquer la mort de Rémus la légèreté de son comportement qui avait entraîné l'intervention de Celer mandaté par Romulus pour garder le sillon, *Ἐπει δ' ἔγνω τὴν ἀπάτην ὁ Ρέμος, ἐχαλέπαινε, καὶ τοῦ Ρωμύλου τάφρον ὀρύπτοντος ἤ τὸ τεῖχος ἐμελλε κυκλοῦσθαι, τὰ μὲν ἐχλεύαζε τῶν ἔργων, τοῖς δ' ἐμποδῶν ἐγένετο. τέλος δὲ διαλλόμενον αὐτὸν οἱ μὲν αὐτοῦ Ρωμύλου πατάξαντος, οἱ δὲ τῶν ἐταίρων τινὸς Κέλερος, ἐνταῦθα πεσεῖν λέγουσιν,* « Quand Rémus apprit que son frère l'avait trompé, il en fut si fâché qu'en voyant Romulus creuser le fossé dont le rempart devait être entouré, tantôt il se moquait de l'ouvrage et tantôt essayait d'y mettre obstacle. Enfin, il sauta par-dessus le fossé. Frappé alors, selon les uns, par Romulus lui-même, selon les autres par un de ses compagnons, Celer, il tomba mort sur place », *Vie de Romulus*, 10, 1-2, 52, Trad. R. Flacelière, (1957), 1964, p. 70

¹⁸¹⁹ Drossart, « La mort de Rémus chez Ovide », *Revue des Etudes latines*, 1972, p. 189

Servius, *Commentaires sur l'Énéide de Virgile*, VI, 779

Et cum ille tempore ille numero de condenda urbe certarent, orta contentione de urbis nomine inter exercitum, a Romuli militibus Remus occisus est. Fabulosum enim est quod a fratre propter muros dicitur interemptus

« L'un arguant du moment et l'autre du nombre, ils se disputaient à propos de la fondation de la cité ; une lutte éclata au sein de l'armée à propos du nom de la ville et Rémus fut tué par les soldats de Romulus. C'est une légende que celle de la rumeur selon laquelle Rémus a été tué par son frère à cause des murs »¹⁸²⁰.

Denys d'Halicarnasse avait également montré combien la dispute des deux frères à propos des oiseaux avait été lourde de conséquences pour Rome. Il constatait aussi que le meurtre de Rémus n'avait pas eu pour seuls protagonistes deux individus mais les populations toutes entières qui s'étaient rangées les unes en faveur de Rémus, les autres de Romulus et c'était cet affrontement entre des populations qui avait été les prémices des futures guerres civiles :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 87, 1

Ἀνίσταται δὴ ἐκ τούτου μείζων τῆς προτέρας ἔρις ἐκατέρου τὸ πλεον ἔχειν ἀφανῶς δικαιουμένου, τὸ δὲ μὴ μείον ἀναφανδὸν ἀπὸ δικαιώσεως τοιάσδε ἐπισυνάπτοντος. Εἰρημένον γὰρ ἦν αὐτοῖς ὑπὸ τοῦ μητροπάτορος, ὅτῳ ἂν προτέρῳ κρείττους ὄρνιθες ἐπισημήνωσι, τοῦτον ἄρχειν τῆς ἀποικίας. γένους δὲ ὀρνίθων ἐνὸς ἀμφοῖν ὀφθέντος ὁ μὲν τῷ πρότερος, ὁ δὲ τῷ πλείους ἰδεῖν ἐκρατύνετο. Συνελάμβανε δὲ αὐτοῖς τῆς φιλονεικίας καὶ τὸ ἄλλο πλῆθος ἠρξέ τε : πολέμου δίχα τῶν ἡγεμόνων ὀπλισθέν, καὶ γίνεται μάχη καρτερὰ καὶ φόνος ἐξ ἀμφοῖν πολὺς.

« Cet incident provoqua une querelle plus grave que la précédente, chacun des deux frères cherchant en secret à avoir plus que l'autre et faisant dépendre ouvertement la suprématie qu'il revendiquait de la justification que voici : il leur avait été dit par leur grand-père que celui auquel en premier se manifesteraient des oiseaux de bon augure sera le chef de la colonie. Comme tous les deux n'avaient vu qu'une seule sorte d'oiseaux, l'un avait pour lui de les avoir vus le premier, l'autre d'en avoir vu davantage. Prenait aussi part à leur rivalité le reste de la population qui commença à se faire la guerre les armes à la main indépendamment de ses chefs. Il se produisit une violente bataille avec beaucoup de morts des deux côtés »¹⁸²¹.

La querelle fratricide entre les jumeaux avait donc eu pour conséquence d'ouvrir des hostilités entre des hommes qui n'étaient pas initialement concernés. Dans les textes des auteurs anciens, la garantie de la sûreté de la muraille de Rome dont le bon droit de Romulus témoignait, d'abord à cause de l'interprétation de la prise des auspices, puis par sa disculpation de la mort de Rémus, fut accompagnée au cours du 1^{er} siècle av. J.-C. de la relative disqualification de Rémus qui résultait de la

¹⁸²⁰ Servius, *In vergilii carmina commentarii*, VIII, 3, 1881, Leipzig, p. 110

¹⁸²¹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 87, 1, Trad V. Fromentin, 1998, p.215

vision négative¹⁸²² qu'avaient les Romains de l'Aventin. C'était l'objectif de Denys d'Halicarnasse ou d'Ovide de montrer Romulus, le fondateur de Rome et le conducteur d'hommes, exempt de toute suspicion de meurtre dont témoignait l'hommage rendu par Romulus à son frère. Romulus avait en effet donné une sépulture à Rémus sur le lieu même où celui-ci avait voulu fonder sa cité, selon Denys d'Halicarnasse :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 87, 3

Ἀποθανόντος δ' ἐν τῇ μάχῃ Ῥώμου νίκην οἰκίστην ὁ Ῥωμύλος ἀπὸ τε τοῦ ἀδελφοῦ καὶ πολιτικῆς ἀλληλοκτονίας ἀνελόμενος τὸν μὲν Ῥώμον ἐν τῇ Ῥεμορία θάπτει, ἐπειδὴ καὶ ζῶν τοῦ χωρίου τῆς κτίσεως περιείχετο, αὐτὸς δὲ ὑπὸ λύπης τε καὶ μετανοίας τῶν πεπραγμένων παρὲς ἑαυτὸν εἰς ἀπόγνωσιν τοῦ βίου τρέπεται. Τῆς δὲ Λαυρεντίας, ἣ νεογνοῦς παραλαβοῦσα ἐξεθρέψατο καὶ μητρὸς οὐχ ἦπτον ἡσπάζετο,

« Comme Rémus était mort dans cette bataille, Romulus dont la victoire remportée grâce une tuerie à la fois fratricide et intestine était amère, ensevelit Rémus à Rémoria puisque celui-ci de son vivant s'était attaché à cet endroit comme à celui de la fondation »¹⁸²³.

Pour D. Briquel, les actes respectifs de la famille de Rémus et des Fabii qu'il compare au destin du jumeau, avaient abouti à des triomphes, mais aussi à des faillites qui étaient les conséquences des manquements résultant d'une attitude souvent irréfléchie et désordonnée. Parmi ces fautes, le franchissement par Rémus, armé, du sillon du futur *pomerium* correspondait à une faute religieuse qui mettait Rémus dans la position du « réprouvé type, celui qui n'aura pas sa place dans la cité » car il ne respectait pas l'auguration¹⁸²⁴. C'est effectivement l'auspication manquée de Rémus qui donnait à Romulus la première place et confortait sa revendication de s'installer sur le Palatin, selon Aulu-Gelle¹⁸²⁵ :

Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIII, 14, 5-6

Huius rei Messala aliquot causas uideri scripsit, sed praeter cas omnis ipse unam probat, quod in eo monte Remus urbis condendae gratia auspicauerit auesque inritas superatusque in auspicio a Romulus sit ; « Idcirco inquit omnes qui pomerium protulerunt montem istum excluserunt quasi aibus oscenis ominosum »

« A cela¹⁸²⁶, il paraît y avoir différentes causes comme l'a écrit Messala. Mais par-dessus toutes, il en reconnaît une quant à lui : que Rémus a pris les auspices sur cette colline en vue de fonder la ville, et cela en vain, les oiseaux

¹⁸²² Pour J. Bayet, Hercule, à Rome, avait été associé à Faunus hellénisé en Evandre à la porte Trigemina et était devenu, par l'intermédiaire de Faunus aussi maître du Palatin. Il fallait alors « reléguer » le monstre « indésirable » Cacus, tué par Hercule, au pied de l'Aventin, *Les origines de l'Hercule romain*, 1926, p. 232

¹⁸²³ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 87, 3, Trad. V. Fromentin, 1998, p.215

¹⁸²⁴ D. Briquel « Trois études sur Romulus, *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 290

¹⁸²⁵ La conséquence de cette auspication néfaste à Rémus avait été pour M. Ver Eecke, l'exclusion de l'Aventin du *pomerium* lorsqu'il fut élargi par Sylla en 81 av. J.-C., Ver Eecke, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 80

¹⁸²⁶ Aulu-Gelle expliquait que le *pomerium* qui s'était borné d'abord au Palatin, avait ensuite englobé les sept collines de Rome à l'exclusion de l'Aventin et que Romulus, comme initiateur du rassemblement des hommes pour former le premier peuple romain, avait toute autorité pour considérer que toute extension territoriale hors du Palatin comme relevant du pouvoir romain, *Nuits attiques*, XIII, 14, 2-3

ne lui servirent à rien, il a été vaincu dans la prise des auspices par Romulus. « C'est pourquoi, dit-il, tous ceux qui ont porté en avant le pomerium ont laissé cette colline [l'Aventin] à l'extérieur comme portant malheur avec des oiseaux de mauvais augure »¹⁸²⁷.

Cicéron dans le passage déjà cité *De la République*, prenait Romulus pour un exemple des hommes vénérables qui avaient contribué à la constitution et à la valeur de la société romaine¹⁸²⁸. Le rejet de l'Aventin par la *vulgate*, qui ne semble pas remonter à la tradition originelle, s'expliquait, selon J.-N. Robert, par l'opinion qu'avaient les Romains que cette colline était un lieu de contestation lié à la figure de Rémus et au souvenir de la sécession de la plèbe en 494 av. J.-C.¹⁸²⁹. Le placement de Rémus sur la colline de l'Aventin qui laissait ainsi au seul Romulus l'occupation du Palatin sur lequel Auguste avait établi sa demeure, se présentant comme le second Romulus¹⁸³⁰, correspondait aussi au passage de la vision qu'avaient les Romains d'un Romulus tyrannicide, en opposition avec Numa, roi juste, équitable et soucieux du respect des rites, à celle d'une figure légitime dont la conduite avait été celle d'un premier magistrat dans la construction de la société romaine.

Les explications de la mort odieuse de Rémus, qui fut en partie réhabilité, notamment par l'institution d'une journée qui lui était consacrée, la posture responsable de Romulus auxquelles les auteurs anciens avaient eu recours, requéraient le transfert de responsabilité du meurtre sur un tiers, notamment Celer¹⁸³¹. La réconciliation entre deux frères, sans que la réhabilitation de Rémus fasse de lui l'égal de Romulus, avait ainsi permis aux auteurs augustéens de donner de Celer l'image d'un « bouc émissaire », selon l'expression de M. Ver Eecke¹⁸³². La

¹⁸²⁷ Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIII, 14, 5-6, Trad. R. Marache, 1989, p. 81 ; R. Marache dans ses « Notes commentaires » précise que Valerius Messala Rufus, né en 103 et mort en 26-27 av. J.-C., fut augure dès sa jeunesse et qu'il fut un partisan de César puis qu'il écrivit, sans doute vers 45 av. J.-C., un traité *De auspiciis*, p. 198

¹⁸²⁸ Cicéron, *De la République*, II, 2, 4, 287

¹⁸²⁹ J.-N. Robert, « Notes », Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 6, 4, p. 25 ; de même lors de la deuxième cession de la Plèbe, Tite-Live évoquait comment les désordres bouleversaient le droit, [en 473 av. J.-C. lors de l'élection du tribun de la Plèbe Voléron Publilius] *Concitati homines ueluti ad proelium se expediunt; apparebatque omne discrimen adesse, nihil cuiquam sanctum non publici fore, non priuati iuris*, « La foule se soulève et s'arme comme pour le combat ; il semblait qu'il fallait s'attendre à tout ; nul droit public ou privé ne serait respecté », Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, II, 55, 8, Trad. G. Baillet, (1941), 1991, p. 84

¹⁸³⁰ Ver Eecke, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 76

¹⁸³¹ Ce fut le cas d'Ovide qui attribuait à Celer la responsabilité du meurtre, *Saeue Celer, crudelem animam per uolnera reddas, / utque ego, sub terras sanguinulentus eas. / Noluit hoc frater, pietas aequalis in illo est / quod potuit, lacrimas in mea fata dedit / Hunc uos per lacrimas, per uestra alimenta rogat / ut celebrem nostro signet honore diem / Mandantem amplecti cupiunt et brachia tendunt / lubrica prensantes effugit umbra manus / Ut secum fugiens somnos abduxit imago / ad regem uoces fratris uterque ferunt / Romulus obsequitur, lucemque Remuria dicit / illam, qua positis iusta feruntur auis*, « « Impitoyable Celer, puisses-tu être transpercé, comme moi, pour rendre ton âme cruelle, et descendre sous terre tout couvert de sang ! Mon frère n'avait pas voulu cela : son affection était égale à la mienne ; ce qu'il a pu, il l'a donné : des larmes à mes Mânes. O vous qui m'avez pleuré, vous qui m'avez élevé, demandez-lui de désigner un jour de fête en mon honneur ». Sur cette injonction, Faustulus et Acca veulent l'embrasser et lui tendent les bras : mais l'ombre glisse entre les mains qui veulent la saisir et fuit. Dans sa fuite ; l'apparition emporteleur sommeil avec elle : tous deux transmettent au roi le message de son frère. Romulus y défère ; il appelle Remuria le jour où l'on honore par des offrandes les tombes des ancêtres » Ovide, *Fastes*, V, 469-480, Trad. R. Schilling, 1993, p. 58 ; R. Schilling, comme d'autres auteurs, considèrent que la dérivation du mot Lemuria de celui de Remuria qui aurait été un rappel du nom de Rémus est une invention d'Ovide sans fondement réel, « Notes, p. 153

¹⁸³² Ver Eecke, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 83

réconciliation permettait aussi d'affirmer une image de paix dont le partage du pouvoir entre Auguste et Agrippa¹⁸³³ était le reflet. Celer, un subalterne, écrit J. Poucet¹⁸³⁴, qui supportait à lui seul le crime d'avoir tué Rémus, débarrassait ainsi Rome du soupçon d'une violence fondatrice qui avait eu pour origine la lutte fratricide entre les jumeaux qui, elle-même, avait engendré les guerres civiles qui avaient ensanglanté la cité¹⁸³⁵.

Le récit traditionnel de la légende voulait que Rémus fut promis à la mort tandis que Romulus était appelé à fonder Rome sur la colline qu'il avait choisie, le Palatin. Romulus déclaré vainqueur¹⁸³⁶, lavé du soupçon de la mort de Rémus qui résultait d'effets collatéraux, la réconciliation de Romulus et de Rémus imaginée par les auteurs augustéens, garantissaient que la terre de Rome et plus encore son centre symbolique de la *Roma Quadrata* était une terre divine protégée par les dieux¹⁸³⁷. La tradition qui avait donné raison à Romulus et qui avait justifié son action politique et législative, attribuait au héros l'honneur d'avoir contribué à la sauvegarde de la *pax deorum* et d'avoir été utile à la communauté. Le respect des volontés divines et celui du bien public par Romulus n'entraînaient pas, de ce fait, la nécessité d'une expiation d'un meurtre supposé, écrit J. Scheid¹⁸³⁸. Après la victoire d'Actium, Octave puis Auguste utilisa l'image du cornouiller de Romulus pour en faire un symbole de la « restauration » de la paix que les Romains étaient avides de retrouver. Après les troubles civils consécutifs à la mort de César, Auguste utilisa aussi pour lui-même l'image Romulus comme un homme respectueux des lois. L'opposition de statut entre les deux frères, même leur entente rétablie, les Romains l'avaient concrétisée, indique P. Drossart, dans deux fêtes séparées des *Lemuria* et des *Parentalia*. Si les deux fêtes étaient dédiées aux morts, elles différaient par leur finalité. Alors que les *Lemuria* au mois de mai, étaient spécialement consacrées à Rémus qu'il était « pieux de pleurer », et qui le rattachaient au monde d'en bas, celui des ombres, les *Parentalia* du mois de février célébraient une montée dans les cieux divins, celle de l'apothéose de Romulus en tant que *Parens patriae*, père de la patrie, ce qui lui conférait une « éternité astrale »¹⁸³⁹.

Le cornouiller, qui avait été un élément topographique essentiel quand il avait fait du Palatin la terre de Rome bénie par Jupiter, justifiait symboliquement le droit

¹⁸³³ Ver Eecke, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 90

¹⁸³⁴ Poucet, *Les origines de Rome : tradition et histoire*, 1985, p. 282

¹⁸³⁵ Schilling, « Romulus l'écu et Rémus le réprouvé », *Revue des Etudes Latines*, 1960, p. 185

¹⁸³⁶ Dans les *Fastes*, Ovide insérait dans sa relation de la fête des Lupercales, l'épisode de la compétition entre les jumeaux pour rattraper les taureaux de leur troupeau, dérobés par des brigands, dont la conclusion fut de déclarer Rémus vainqueur. L'emploi par Ovide du terme *uictor* renversait l'ordre entre Romulus et Rémus, *Pastor ab excelso* : « Romule, praedones, et Reme », *dixit agunt. / Longum erat armari : diuersis exit uterque / partibus, occursu praeda recepta Remi. / Ut rediit, ueribus stridentia detrahit exta / atque ait « Haec certe non nisi uictor ede »*, « D'un monticule, un berger s'écria : « Romulus et Rémus des brigands poussent vos bovillons à travers des chemins de traverse » Il eût fallu trop de temps pur s'armer ; tous deux s'élançant en des directions opposées ; Rémus rattrape la proie qu'il récupère. Dès son retour il enlève la fressure qui grésille sur les broches et dit « Assurément celle-ci ne sera consommée par personne sinon par le vainqueur » », Ovide, *Fastes*, II, 370-374, Trad. R. Schilling, 1992, p. 43

¹⁸³⁷ Cf. D. Briquel, « La triple fondation de Rome », *Revue de l'Histoire des Religions*, n° 189-2, 1976, p. 145-176

¹⁸³⁸ Scheid, *Religion et piété à Rome*, 2001, p. 44

¹⁸³⁹ Drossart, « La mort de Rémus chez Ovide », *Revue des Etudes latines*, 1972, p. 195, 198

légitime des actions entreprises par la future Rome. Le rite du fécial reprenait le parallèle entre la légitimité reconnue des actes de Romulus (en y incluant la mort de Rémus) et celle de Rome à agir pour protéger son territoire. Par le lancer du javelot sur le territoire ennemi et par ses paroles, le fécial, placé à la frontière¹⁸⁴⁰, affirmait le bon droit de Rome à entrer en guerre et la juste cause de la cité face à l'offense ennemie.

On peut remarquer à propos de l'événement de la transformation de la lance-javelot de Romulus en cornouiller que les textes d'Ovide et de Plutarque¹⁸⁴¹ sont complètement détachés du récit de l'installation de Romulus sur le Palatin et de ses premiers gestes pour la fondation de Rome, notamment du creusement du sillon sur la colline, lui-même associé temporellement à la prise des auspices¹⁸⁴². Chez Ovide, c'est dans les *Métamorphoses*¹⁸⁴³, qu'apparaît le prodige du cornouiller alors que la prise des auspices et le creusement du sillon sont relatés dans les *Fastes*. Chez Plutarque, la prise des auspices et le tracé du sillon sont contenus dans les deux chapitres 9 et 11 de la *Vie de Romulus*, alors que la transformation de la lance-javelot est rejetée au chapitre 20. Ovide plaçait le prodige de la lance-javelot de Romulus immédiatement après avoir parlé de Tagès qui était né miraculeusement d'une motte de terre puis qui avait enseigné l'art divinatoire aux Etrusques. Quant à Plutarque, la transformation de la lance était décrite en même temps que les accords passés entre Romulus et Tatius, le roi albain, pour régner conjointement.

Dans les deux cas, celui des *Métamorphoses*, et celui de *La vie de Romulus*, le prodige du cornouiller était suivi par l'allusion aux Etrusques par Ovide et de celle de Plutarque à Tatius. L'historien indiquait, qu'à la suite de l'alliance passée entre les deux rois, Romulus et Tatius, les Sabins adoptèrent le calendrier des Romains ce qui faisait de cet événement un moment important dans l'histoire de la transformation politique de Rome. L'alliance de la cité avec les peuples voisins, principalement les Sabins et les Etrusques, avait permis d'affirmer une identité italique qui sous-entendait une prise de distance par rapport aux liens originels de la cité avec le monde grec.

6 – 2 - La prise des auspices antérieure à l'enracinement du cornouiller - 1^{er} hypothèse

Dans les textes, l'isolement du prodige du cornouiller par rapport à la prise des auspices et le creusement du sillon amène à envisager deux hypothèses sur l'échelonnement dans le temps de ces événements.

La première hypothèse est d'admettre que la prise des auspices était antérieure au jet de la lance. Dans ce cas, Romulus demandait d'abord l'agrément des dieux pour édifier une cité et l'aboutissement de la lance-javelot sur le Palatin exprimait uniquement le choix précis d'un lieu que l'auguration, et donc les dieux, avaient déjà déterminé.

¹⁸⁴⁰ Tite-Live, *Ab Verbe condita*, I, 32, 12

¹⁸⁴¹ Plutarque, *Vie de Romulus*, [le lancer], 20, 6, 7, 68

¹⁸⁴² Pour Denys d'Halicarnasse, pour Ovide ou Plutarque, l'événement était postérieur à la prise des auspices par les deux frères, Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, [les oiseaux], I, 85, 6 ; [le sillon], I, 88, 2 ; Ovide, *Fastes*, IV, [les oiseaux], 815-816 ; [le sillon] 819-820 ; pour Plutarque cependant, l'enceinte avait été délimité sur le comitium, Plutarque, *Vie de Romulus*, [les oiseaux] 9, 4 ; [le sillon] 11, 2

¹⁸⁴³ Ovide, *Métamorphoses*, XV, 560-564

Varron notait que la portion du ciel dans laquelle l'augure observait le vol des oiseaux était semblable à un *templum*¹⁸⁴⁴ ce qui correspondait sur terre à une aire délimitée par des arbres sur laquelle l'augure observait les signes envoyés par les dieux :

Varron, *De la langue latine*, VII, 8-9

In terris dictum templum locus augurii aut auspicii causa quibusdam conceptis uerbis finitus. Concipitur uerbis non isdem usque quaque; in Arce sic: « Templa tescaque me ita sunt, quoad ego ea rite lingua nuncupauero. « Olla ueter arbos quirquir est, quam me sentio dixisse, templum tescumque me esto in sinistrum. « Olla ueter arbos, quirquir est, quam me sentio dixisse, templum tescumque me esto in dextrum. « Inter ea conregione conspiciunt cortumione, utique ea rite dixisse me sensi. In hoc templo faciundo arbores constitui fines apparet, et intra eas regiones, qua oculi conspiciant

« Le temple terrestre est l'espace désigné, par certaines paroles sacramentelles, pour l'observation du vol des oiseaux. Ces paroles ne sont pas les mêmes en tout temps et en tout lieu. Dans la citadelle, l'augure dit : *Templa tescaque*, etc. Le temple, comme on le voit, était un espace limité par des arbres, et dans lequel l'observation augurale était circonscrite »¹⁸⁴⁵.

D. Briquel remarque que l'accord préalable des dieux était d'autant plus indispensable à Romulus que le soupçon du meurtre de son frère, l'enlèvement des Sabines au cours d'une fête religieuse, sans compter sa propension à la tyrannie, obéraient sa figure d'un certain nombre de traits négatifs¹⁸⁴⁶. La pousse du cornouiller sur le Palatin, en entérinant la décision des dieux révélée par la prise des auspices, garantissait à Romulus que l'aire de la *Roma Quadrata* pouvait être légitimement considérée comme un *templum*, un espace consacré qui pourrait devenir, à son tour, l'espace entouré d'arbres propre à l'auspication. C'est l'interprétation que donne A. Mastrocinque d'un passage de Festus. Festus, qui reflétait l'opinion des Romains de voir dans la *Roma Quadrata* un lieu sacré¹⁸⁴⁷, situait l'aire devant le temple d'Apollon, honoré avec Diane le troisième jour des jeux séculaires, ce qui autorisait l'idée d'une fusion entre la *Roma Quadrata* et l'*area Palatina*, l'endroit même où sera érigée la maison d'Auguste¹⁸⁴⁸.

6 – 3 - la prise des auspices postérieure à l'enracinement du cornouiller - 2ème hypothèse

Dans l'hypothèse où le jet de la lance-javelot sur le Palatin avait précédé la prise des auspices, le geste de Romulus correspondait à une détermination propre au héros. Romulus décidait seul de l'endroit où il bâtirait sa cité et demandait seulement aux dieux d'approuver le choix qu'il avait fait. Romulus se posait

¹⁸⁴⁴ Festus écrivait, *Ideo quia mensam, quando edo, detergeo et in Pseudolo dabo, quando erit. Ducito mediis signis preacincta uolabit en Ennius XII quidem cum e littera ultima scribitur, idemque significat, Festus, De uerborum significato quae supersunt com Pauli epitome, 1913, 310L*

¹⁸⁴⁵ Varron, *De la langue latine*, VII, 8-9, Trad. M. Nisard, 1850, p. 526

¹⁸⁴⁶ D. Briquel « Trois études sur Romulus, *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 337

¹⁸⁴⁷ Mastrocinque, « Roma quadrata », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, T. 110-2, 1998, p. 681

¹⁸⁴⁸ *Quadrata Roma in Palatio ante templum Apollinis dicitur, ubi reposita sunt, quae solent bona ominis gratia in urbe condenda adhiberi quai saxo minitus est initio in speciem quadratam. Eius loci Ennius meminit cum ait « et quis est erat Romae regnare quadratae, Festus, De uerborum significato quae supersunt com Pauli epitome, 1913, 310L*

d'emblée en roi, ce qui rejoint nos remarques précédentes sur sa prétention à s'attribuer le mérite d'être l'initiateur et le chef d'une nouvelle communauté du fait de sa seule volonté¹⁸⁴⁹. L'hypothèse d'une auspication postérieure à la pousse du cornouiller faisait de la prise des augures une confirmation de son choix topographique du Palatin. La prétention de Romulus à accomplir des actions de sa propre initiative, légitimement reconnue, justifiait, pour Denys d'Halicarnasse, ses entreprises en matière politique et militaire :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 7, 1

Ὁ δὲ Ρωμύλος ἀποδειχθεὶς τοῦτον τὸν τρόπον ὑπὸ τε ἀνθρώπων καὶ θεῶν βασιλεὺς τὰ τε πολέμια δεινὸς καὶ φιλοκίνδυνος ὡμολόγηται γενέσθαι καὶ πολιτείαν ἐξηγήσασθαι τὴν κρατίστην φρονιμώτατος. Διέξειμι δ' αὐτοῦ τὰς πράξεις τὰς τε πολιτικὰς καὶ {τὰς} κατὰ πολέμους, ὧν καὶ λόγον ἂν τις ἐν ἱστορίας ἀφηγήσει ποιήσαιο

« Voilà de quelle manière Romulus fut proclamé roi par les hommes et par les dieux. Tous s'accordent à lui reconnaître une grande valeur militaire, le goût du danger, et aussi une extrême réflexion dans l'organisation du plus efficace des régimes. Dès lors que cela relèvera du récit historique, je vais retracer point par point ce qu'il accomplit sur le plan politique comme en matière militaire »¹⁸⁵⁰.

Le caractère volontaire de Romulus, ses capacités exceptionnelles, loués par nombre d'écrivains latins, et malgré la manifestation de l'autonomie dont il se revendiquait, Romulus devait recevoir l'agrément des dieux pour être légitime. Cicéron avait montré simultanément les capacités de Romulus à gouverner en matière politique, législative ou militaire et la légitimité de ses actions approuvées par le Sénat et par les dieux dont il demandait souvent (*plurimum* écrit Cicéron) l'avis :

Cicéron, *De la République*, II, 9, 15-16, 237-238

Quo facto primum uidit iudicauitque idem quod Sparta Lycurgus paulo ante uiderat, singulari imperio et potestate regia tum melius gubernari et regi ciuitates, si esset optimi cuiusque ad illam uim dominationis adiuncta auctoritas. itaque hoc consilio et quasi senatu fultus et munitus, et bella cum finitimis felicissime multa gessit, et cum ipse nihil ex praeda domum suam reportaret, locupletare ciuis non destitit. tum, id quod retinemus hodie magna cum salute rei publicae, auspiciis plurimum obsecutus est Romulus. nam et ipse, quod principium rei publicae fuit, urbem condidit auspicato,

« Ces actes révèlent que Romulus comprit clairement, dès le début, ce que Lycurgue avait reconnu à Sparte, un peu auparavant : quand elles sont soumises au pouvoir d'un seul homme, revêtu de l'autorité royale, les cités

¹⁸⁴⁹ Altheim, *La religion antique*, 1955, p. 169 ; pour rappel, Tite-Live avait souligné combien la querelle entre les jumeaux avait pour origine leur prétention à être les rois de la future Rome et de son territoire, *Priori Remo augurium uenisse fertur, sex uultures, iamque nuntiatio augurio cum duplex numerus Romulo se ostendisset, utrumque regem sua multitudo consalutauerat: tempore illi praecepto, at hi numero auium regnum trahebant*, « Ce fut d'abord Rémus qui obtint, dit-on, un augure : six vautours. Il venait de le signaler quand le double s'en présenta à Romulus. Chacun d'eux fut proclamé roi par son groupe. Les uns faisaient valoir la priorité, les autres le nombre des oiseaux pour tirer à eux la royauté », Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 7, 1-2, Trad. G. Baillet, (1940), 1985, p. 13

¹⁸⁵⁰ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 7, 1, Trad. V. Fromentin, 1990, p. 134

sont mieux gouvernées et dirigées, si le prestige moral de tous les meilleurs citoyens s'allie à cette puissance absolue. C'est donc soutenu et renforcé par cette assemblée qui était presque un Sénat, qu'il fit maintes guerres à ses voisins, avec les plus heureux succès et que, sans rien rapporter chez lui du butin il ne cessa d'en enrichir ses concitoyens. D'autre part, Romulus observa très souvent les auspices, usage que nous conservons aujourd'hui, pour le grand bien de la République. Lui-même, en effet (et ce fut là l'origine de notre Etat), prit les auspices avant de fonder la ville »¹⁸⁵¹.

Un autre texte de Cicéron montre que ce furent les exceptionnelles qualités de chef de gouvernement qui avaient valu à Romulus une apothéose :

Cicéron, *De la République*, II, 10, 17-18

Ac Romulus cum septem et triginta regnauisset annos, et haec egregia duo firmamenta rei publicae peperisset, auspicia et senatum, tantum est consecutus, ut cum subito sole obscurato non comparuisset, deorum in numero conlocatus putaretur; quam opinionem nemo umquam mortalis adsequi potuit sine eximia uirtutis gloria. atque hoc eo magis est in Romulo admirandum, quod ceteri qui dii ex hominibus facti esse dicuntur, minus eruditis hominum saeculis fuerunt, ut fingendi procliuis esset ratio, cum inperiti facile ad credendum impellentur

Après un règne de trente-sept ans, où il avait posé ces deux assises fondamentales de l'Etat, les auspices et le Sénat, il avait acquis un tel prestige que, lorsqu'il disparut soudain, pendant une éclipse du soleil, on s'imagina qu'il avait été admis parmi les dieux. Aucun mortel ne put jamais inspirer une telle croyance, sans avoir mérité par sa vertu une gloire exceptionnelle. Ce fait est d'autant plus étonnant dans le cas de Romulus, que tous les autres hommes mis au nombre des dieux ont vécu dans des siècles où les gens étaient moins instruits, si bien que leur esprit était enclin à imaginer des fables, car les ignorants se laissent facilement aller à la crédulité »¹⁸⁵².

Ce fut aussi le cas de Florus qui montrait comment, dans la succession des rois, Romulus tenait une place particulière à cause de sa détermination à accéder à la royauté :

Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, I, 2, (I, 8)

*Haec est prima aetas populi romani, et quasi infantia, quam habuit sub regibus septem, **quadam fatorum industria**, tam uariis ingenio, ut reipublicae ratio et utilitas postulabat. Nam quid Romulo ardentius? tali opus fuit, ut inuaderet regnum. Quid Numa religiosius? ita res poposcit, ut ferox populus deorum metu mitigaretur. Quid ille militiae artifex Tullus? bellatoribus uiris quam necessarius, ut acueret ratione uirtutem! Quid aedificator Ancus ut urbem coloniaextenderet ponte iungeret, muro tueretur ?, « Tel est le premier âge du peuple romain, et pour ainsi dire de son enfance, telle qu'elle se déroula sous sept rois auxquels les destins s'appliquèrent à donner les qualités si variées que réclamaient l'organisation et l'intérêt de l'Etat. Qui fut le plus*

¹⁸⁵¹ Cicéron, *De la République*, II, 9, 15-16, 237-238, Trad. E. Bréguet, (1980), 2000, p. 15 ; dans ses « Notes complémentaires », E. Bréguet remarque que Tite-Live déniait à Romulus l'institutionnalisation du rite augural et la création du collège des augures, p. 127 ; Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, IV, 4, 2,

¹⁸⁵² Cicéron, *De la République*, II, 10, 17-18, Trad. E. Bréguet, (1980), 2000, p. 16

ardent en effet que Romulus ? C'est d'un homme comme lui qu'on eut besoin pour s'emparer du trône. Qui fut plus religieux que Numa ? La situation demandait qu'un peuple farouche fût adouci par la crainte des dieux. Que dire du créateur de l'art militaire, Tullus ? Comme il était nécessaire à des hommes belliqueux pour fortifier le courage par la discipline ! Et Ancus, le bâtisseur, pour agrandir la ville par une colonie [Ostie], en réunir les rives par un pont, la protéger par un mur ? »¹⁸⁵³.

G. Dumézil écrivait que les Grecs, qui furent pour les Romains les maîtres de la science historique, avaient aussi fait le lien entre la fonction de roi et les trois rôles qu'il devait assumer, celui d'un chef de guerre, d'un législateur et d'un pourvoyeur de richesses¹⁸⁵⁴. F. Altheim souligne cependant que l'affichage par Romulus de sa capacité à décider seul du bien fondé de ses actions et à les mettre en oeuvre, créait une certaine solitude. Ces actions, si indépendantes fussent-elles, étaient contraintes par l'obligation de l'auspiciation pour les légitimer. Mais cet isolement, propre au héros, était « le pendant de celui de Jupiter » que son statut de dieu suprême, père des dieux et des hommes plaçait aussi dans une position à part¹⁸⁵⁵.

L'intervention des dieux dans le domaine humain relevait d'un compromis entre la nécessité de leur agrément et les décisions des hommes qui déterminaient leurs actions. Hérodote rapportait le songe de Xerxès, décidé à faire la guerre, qui avait vu une couronne de rameaux d'olivier sur sa tête, ce que le roi avait pris pour le signe divin (tout de même énigmatique) de sa prochaine victoire :

Hérodote, *Histoires*, VII, 19, 1-10

*ὀρμημένω δὲ Ξέρξῃ στρατηλατέειν μετὰ ταῦτα τρίτῃ ὄψις ἐν τῷ ὕπνῳ ἐγένετο, τὴν οἱ *μάγοι ἔκριναν ἀκούσαντες φέρειν τε ἐπὶ πᾶσαν γῆν δουλεύσειν τέ οἱ πάντας ἀνθρώπους. ἡ δὲ ὄψις ἦν ἡδε· ἐδόκεε ὁ Ξέρξης ἐστεφανῶσθαι ἐλαίης θαλλῶ, ἀπὸ δὲ τῆς ἐλαίης τοὺς κλάδους γῆν πᾶσαν ἐπισχεῖν, μετὰ δὲ ἀφανισθῆναι περὶ τῆ κεφαλῆ κείμενον τὸν στέφανον. κρινάντων δὲ ταῦτα τῶν Μάγων, Περσέων τε τῶν συλληχθέντων αὐτίκα πᾶς ἀνὴρ ἐς τὴν ἀρχὴν ἐωυτοῦ ἀπελάσας εἶχε προθυμίην πᾶσαν ἐπὶ τοῖσι εἰρημένοισι, θέλων αὐτὸς ἕκαστος τὰ προκείμενα δῶρα λαβεῖν,*

« Résolu à faire campagne, Xerxès eut en dormant une troisième vision, que les mages, à qui on en fit part, jugèrent avoir trait au sort de toute la terre et signifier que tous les hommes seraient asservis au roi. Voici quelle était cette vision : il sembla à Xerxès qu'il était couronné de feuillage d'olivier, et que les rameaux de cet olivier couvraient la terre entière, puis que la couronne posée

¹⁸⁵³ Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, I, 2, (I, 8), Trad. P. Jal, 1967, p. 16

¹⁸⁵⁴ Dumézil, *Idées romaines*, 1969, p. 202

¹⁸⁵⁵ Altheim, *La religion romaine antique*, 1955, p. 172, *sed ipse Iuppiter, id est iuuans pater, quem conuersis casibus appellamus a iuuando Iouem, a poetis "pater diuomque hominumque" dicitur, a maioribus autem nostris optumus maxumus, et quidem ante optimus id est beneficentissimus quam maximus, quia maius est certeque gratius prodesse omnibus quam opes magnas habere*, « Jupiter lui-même, c'est-à-dire le « père secourable » que nous appelons « Iouis », aux cas obliques du verbe *iuuare* secourir, les poètes l'appellent « père des dieux et des hommes » et nos ancêtres « très bon et très grand » : « très bon », c'est-à-dire « très bienfaisant », qui précède « très grand » parce qu'il y a plus de grandeur et, en tout cas plus de titre, à la reconnaissance à être utile à tous qu'à posséder de grandes ressources », Cicéron, *De la nature des dieux*, II, 25, 64, Trad. Cl. Auvray-Assayas, 2009, p. 86

sur sa tête disparaissait. Après que les mages eurent donné cette interprétation, chacun des Perses qui avaient été réunis partit aussitôt pour son gouvernement, chacun voulant recevoir les présents proposés »¹⁸⁵⁶.

L'isolement de l'épisode du cornouiller, détaché de tout fil historique, et celui de Romulus, en marge des rois qui lui avaient succédé par son statut de fondateur de Rome¹⁸⁵⁷, fut aussi l'image que voulut donner Auguste de lui-même dans les premiers temps de son gouvernement¹⁸⁵⁸. De façon analogue à Romulus pour conquérir le Palatin, Octave avait d'abord dû entreprendre une guerre contre Cléopâtre en 32 av. J.-C. Il avait ouvert les hostilités en reprenant le rite archaïque du fécial ce qui, pour J. Bayet, correspondait à « une reconstitution archéologique à grand effet »¹⁸⁵⁹. D. Briquel lie la reprise du rite archaïque¹⁸⁶⁰ du fécial par Octave et la restauration du temple de Jupiter férétrien en 32 av. J.-C. qui rappelait la victoire de Romulus à la suite de la guerre que le héros avait menée contre Acron. Elle fut la première guerre de l'histoire de Rome et Romulus consacra sa victoire à Jupiter férétrien par le dépôt des dépouilles opimes accrochées à un chêne sur le Capitole¹⁸⁶¹. Puis, encore, de même que Romulus, Auguste, fit œuvre législative pour rendre à Rome la *pax deorum*. Ainsi les branches vivantes du cornouiller qui étaient, au temps de Romulus, autant de *Quirites*, étaient, au temps d'Auguste, autant de représentations des bienfaits que l'Empereur avait apportés à Rome et aux Romains¹⁸⁶².

¹⁸⁵⁶ Hérodote, *Histoires*, VII, 19, 1-2, Trad. Ph.-E. Legrand, (1951), 1963, p. 70 ; Ph.-E. Legrand note que l'interprétation positive des mages était celle de courtisans alors qu'au contraire, elle aurait dû montrer les revers que subirait Xerxès ; il lui semble qu'Hérodote avait effectivement compris la fable du songe dans le sens d'un présage funeste

¹⁸⁵⁷ G. Dumézil écrivait qu'à la suite de Romulus, chef créateur, chacun des trois autres rois avait représenté une des trois fonctions : Numa, chef sacerdotal calme, juste et instituteur des *sacra* ; Tullus Hostilius, chef militaire, enfin Ancus Marcius, chef occupé des masses, des richesses et des constructions, Dumézil, *Idées romaines*, 1969, p. 202 ;

¹⁸⁵⁸ Pour Rome qui imaginait la première période de son histoire comme celle d'une croissance progressive, les qualités de chaque roi qui était à chaque fois un homme « nouveau », répondaient, selon G. Dumézil, aux nécessités du moment, (Dumézil, *Idées romaines*, 1969, p. 203)

¹⁸⁵⁹ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935, p. 37

¹⁸⁶⁰ D. Briquel, "Trois études sur Romulus", *Recherches sur les religions de l'antiquité classique*, 1980, p. 317

¹⁸⁶¹ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 10, 3

¹⁸⁶² Cl. Badami, Le vocabulaire politique à Rome et en Grèce, thèse, Université Paris-Sorbonne, 2006 ; *Curiam et continens ei chalcidicum templumque Apollinis in Palatio cum porticibus, aedem divi Iuli, Lupercal, porticum ad circum Flaminium, quam sum appellari passus ex nomine eius qui priorem eodem in solo fecerat Octaviam, pulvinar ad circum maximum, aedes in Capitolio Iovis Fereetri et Iovis Tonantis, aedem Quirini*, « J'ai fait construire la curie et le chalcidicum attenant, le temple d'Apollon et ses portiques sur le Palatin, le temple du divin Jules, le Lupercal, le portique qui borde le cirque Flaminus en acceptant qu'il soit appelé Octavien, du nom de celui qui avait fait construire le précédent portique au même endroit, la loge impériale », Auguste, *Res gestae divi Augusti*, III, 19,

II - le bois de la lance de Romulus : deux variétés de cornouiller le bois de la lance du fécial : la *Cornus sanguinea*

1 - Les bois des lances et les intentions guerrières

Les commentaires des auteurs anciens sur la variété du bois du cornouiller avec laquelle était fabriquée à hampe de la lance du fécial¹⁸⁶³ et sur laquelle se sont concentrées les analyses actuelles, ne portent pas, il est important de le rappeler, sur la variété du cornouiller miraculeux. La croissance du cornouiller de Romulus ne dépendait pas de sa variété mais elle était la conséquence du jet de sa lance-javelot qui localisait la prise de possession impérieuse d'un territoire. C'était la prise de possession du Palatin, dont nous avons vu qu'elle s'apparentait à un acte de guerre, qui avait été ensuite reprise dans le geste du fécial qui, en projetant sur le territoire ennemi sa lance de cornouiller sanguin, démontrait au camp adverse qu'il devait redouter la puissance guerrière de Rome.

L'étude de J. Bayet sur la concordance entre le jet sur le Palatin de la lance-javelot de Romulus et le rite du fécial conduit à examiner les interprétations possibles de la variété du cornouiller du Palatin par rapport à celles que la variété de cornouiller, le cornouiller sanguin, dans le rite du fécial a entraînées.

Dans le cas du rite, J. Bayet fondait son analyse des rapports entre le cornouiller et le rituel de déclaration de guerre sur la formule de Tite-Live *sanguineam praeustam* qui se référait au « javelot » utilisé par les féciaux aux temps anciens. La formulation de Tite-Live avait amené J. Bayet à reprendre les deux interprétations possibles sur la nature du bois : une, concrète, « un javelot en cornouiller sanguin » ou une, symbolique, un « javelot rougi par le sang »¹⁸⁶⁴. Pour J. Bayet, la traduction par la couleur rouge du bois semblait d'autant plus logique que la lance du fécial n'était pas trempée dans le sang avant d'être jetée sur le territoire ennemi. Le prêtre utilisait encore le javelot symbolique même lorsque le rituel s'était altéré au IV^e siècle av. J.-C. pour se résumer ensuite à une simple simulation dans laquelle le prêtre se plaçait au pied d'une colonne près du temple de Bellone et lançait le javelot sur un espace considéré comme le territoire ennemi¹⁸⁶⁵.

Les valeurs positives ou négatives qu'imputaient les superstitions à la couleur rouge du cornouiller sanguin permettaient aux Romains d'attribuer au lancer du javelot la valeur d'un rite conjuratoire qui protégerait Rome et ses territoires de la dangerosité de l'ennemi en rejetant du côté de ce dernier la potentialité mortifère

¹⁸⁶³ Tite-Live précisait que la lance du fécial était fabriquée dans le bois d'une *Cornus sanguinea*, Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 32, 12

¹⁸⁶⁴ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 10

¹⁸⁶⁵ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 14 ; voir Ovide, *Fastes*, VI, 205-208, *Prospicit a templo summum brevis area Circum : / est ibi non parvae parua columna notae; / hinc solet hasta manu, belli praenuntia, mitti, / in regem et gentes cum placet arma capi*, « Une petite place devant le temple donne sur l'extrémité du Cirque : il s'y trouve une modeste colonne dont le renom est loin d'être modeste ; c'est d'ici qu'est lancé traditionnellement à la main, le javelot que annonce la guerre, quand la décision est prise de prendre les armes contre un roi ou contre des peuples », Trad. R. Schilling, 1993, p. 78 ; la colonne citée par Ovide portait le nom de *columella bellica* par-dessus laquelle le fécial lançait un javelot qui tombait sur un lopin de terre à proximité du temple de Bellone qui représentait le « territoire ennemi » parce que, précise R. Schilling, un prisonnier avait eu l'obligation de l'acheter, « notes », p. 171,

du sang¹⁸⁶⁶. Le bois rouge de la lance du fécial ne devait pas être pris légèrement par l'ennemi car il lui signifiait la menace que Rome faisait peser sur lui. Car, indique Y. Le Bohec, le but de l'armée romaine était de ne subir qu'un minimum de pertes pour parvenir à la victoire¹⁸⁶⁷. Dans la vision optimiste qu'avait Velleius Paterculus du pouvoir de Rome, l'écrivain montrait que la potentialité mortifère de Rome contre ses ennemis ne s'arrêtait pas seulement aux faits de guerre mais pouvait affecter tout le destin d'un peuple. Ainsi Rome n'avait pas hésité à faire de la Germanie autonome une province soumise au tribut après les victoires de Tibère :

Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, II, 97, 4
quod is sua et uirtute et fortuna administravit peragratusque victor omnis partis Germaniae sine ullo detrimento commissi exercitus, quod praecipue huic duci semper curae fuit, sic perdomuit eam, ut in formam paene stipendiariae redigeret prouinciae. Tum alter triumphus cum altero consulatu ei oblatus est.
« Celui-ci [Tibère] la mena avec ses capacités et sa fortune habituelles et, après avoir parcouru en vainqueur toutes les régions de la Germanie sans que l'armée qui lui avait été confiée subît aucun dommage, ce qui fut toujours le principal souci de ce général, il a soumis si complètement qu'il la réduisit presque à l'état de province tributaire »¹⁸⁶⁸.

La lance-javelot de Romulus prend vis-à-vis de Rémus une signification funeste similaire à celle que symbolisait la couleur rouge du bois de la *Cornus sanguinea* du fécial. En effet, Romulus se trouvait sur l'Aventin au moment où il jetait sa lance ce qui donnait du Palatin l'image d'un territoire extérieur qu'il avait décidé de s'approprier et d'en devenir le « propriétaire ». Mais la tradition au I^{er} siècle av. J.-C. qui avait conforté l'attribution mythique du Palatin à Romulus renversait cette interprétation lorsqu'elle avait fait prévaloir la discorde entre les jumeaux qui aboutissait à la défaite de Rémus¹⁸⁶⁹.

Le geste du lancer de Romulus devient une déclaration de guerre qu'il entendait signifier à Rémus. La pousse du cornouiller est ainsi une matérialisation de la victoire future de Romulus contre un adversaire terrestre, Rémus. Le fait que la lance-javelot se transforme en arbre vivant sur le Palatin signifie aussi que les forces maléfiques contenues dans le bois mort de la lance de Romulus sont transférées sur l'Aventin, le territoire de Rémus. Pour J. Bayet, la lance rouge en bois de cornouiller sanguin du fécial acquérait cette valeur de symbolique de repousser, en premier lieu, hors du territoire de Rome les maux de la guerre et de vouer à l'ennemi les tourments des êtres infernaux. De plus, Romulus et le fécial partageaient la même protection de Mars. Pour Tite-Live, Rome (et le fécial dans le cas de la guerre) pouvait légitimement se proclamer protégée par le dieu car Romulus, le fondateur de Rome, avait été défendu par Mars :

¹⁸⁶⁶ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 47

¹⁸⁶⁷ Le Bohec, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, 1989, p. 15

¹⁸⁶⁸ Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, II, 97, 4, Trad. J. Hellegouarc'h, 1982, p. 103 ; pour J. Hellegouarc'h, le remplacement par Velleius Paterculus du couple *uirtus et industria* qui devait caractériser les patriciens, par le couple *uirtus et fortuna*, semble indiquer que chez cet historien les actions des grands hommes ne résultaient pas seulement de leur qualités personnelles mais aussi au fait qu'ils auraient été élus par le destin et les dieux, « Introduction », *Histoire romaine*, I. 1882, p. XLVIII

¹⁸⁶⁹ Cicéron, *De la divination*, I, 48, 107

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 0, 7

et si cui populo licere oportet consecrare origines suas et ad deos referre auctores : ea belli gloria est populo Romano, ut, cum suum conditorisque sui parentem Martem potissimum ferat, tam et hoc gentes humanae patiantur aequo animo, quam imperium patiuntur.

« Et d'ailleurs, si jamais on doit reconnaître à une nation le droit de sanctifier son origine et de la rattacher à une intervention des dieux, la gloire militaire de Rome est assez grande pour que, quand elle attribue sa naissance et celle de son fondateur au dieu Mars de préférence à tout autre, le genre humain accepte cette prétention sans difficulté tout comme il accepte son autorité »¹⁸⁷⁰.

J.-N. Robert indique dans ses « Notes » que Tite-Live ne prêtait pas réellement foi à la légende d'une double attribution guerrière et fondatrice à Mars¹⁸⁷¹. Le caractère très symbolique que prenait la lance du fécial tenait seulement à son rapprochement avec les significations guerrières de la lance de Romulus. La lance dans les rituels guerriers prenait une importance particulière que ce soit au moment du rite du fécial ou, ensuite, lorsque le général allait entreprendre une guerre (ce qui avait lieu en principe le 1^{er} mars, le début de la saison guerrière), on agitait les « lances de Mars » dans le *sacrarium Martis* qui se trouvait dans la Regia à l'intérieur de l'enceinte de Rome. Ce rituel Servius le rapportait à la religion archaïque de Rome :

Servius, *Commentaires sur l'Enéide de Virgile*, VIII, 3

Vtque impulit arma: nam is qui belli susceperat curam, sacrarium Martis ingressus, primo ancilia commouebat, post hastam simulacri ipsius, dicens, « Mars uigila »

« « Dès qu'il eut brandi les armes » Celui qui avait pris le commandement d'une guerre entrait dans le *sacrarium* de Mars et y agitait d'abord les boucliers, ensuite la lance de la statue du dieu lui-même en prononçant les paroles « *Mars uigila* »¹⁸⁷².

Les sanctuaires de Mars qui étaient situés hors de l'enceinte de Rome étaient au seuil de la cité à l'intérieur de laquelle devait régner la paix jusqu'à l'érection par Auguste sur le forum du temple de Mars Ultor, vengeur de César. Ils remplissaient la fonction de « sentinelles » afin d'alerter Rome des dangers, notamment de ceux de l'ennemi armé. Le temple de Mars à l'extérieur de Rome le plus connu était celui qui gardait la porte Capène devant lequel, indiquait Tite-Live, le général romain plaçait son armée sous la protection du dieu :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, VII, 23, 3-4

Is impigre exercitu scripto, cum omnes extra portam Capenam ad Martis aedem conuenire armatos iuniores iussisset signaque eodem quaestores ex aerario deferre, quattuor expletis legionibus, quod superfuit militum P. Valerio

¹⁸⁷⁰ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 0, 7, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 5

¹⁸⁷¹ J.-N. Robert, Trad. Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 2009, p. 4 ; J. Bayet, toutefois, considérait que le cornouiller n'était pas un attribut direct du dieu mais le devenait par l'entremise de Romulus, fils de Mars, Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935, p. 52

¹⁸⁷² Servius, *In Vergilii carmina commentarii*, VIII, 3, 1881, Leipzig, p. 200

Publicolae praetori tradidit, auctor patribus scribendi alterius exercitus, quod ad incertos belli euentus subsidium rei publicae esset.

« Et lui [le consul M. Popillius Laenas] en toute diligence leva une armée, donna l'ordre à tous les jeunes gens de se rassembler en armes hors de la porte Capène, auprès du temple de Mars, et aux questeurs d'y porter les enseignes en dépôt dans le Trésor public. De la sorte, il forma quatre légions complètes et remit le surplus des soldats au préteur Publius Valerius Publicola, en engageant le Sénat à enrôler une seconde armée que l'Etat aurait comme réserve contre les hasards de la guerre »¹⁸⁷³.

Cependant, G. Dumézil soulignait que, du fait de son appartenance à la *Regia*, le *sacrarium Martis*, le lieu de conservation de la mémoire religieuse et politique de Rome, se trouvait dans l'enceinte de Rome¹⁸⁷⁴. Cette localisation ne contredisait pas la règle d'extériorité car, pour G. Dumézil, le *sacrarium Martis* avait été avant tout un dépôt d'objets sacrés¹⁸⁷⁵. Même si Mars était qualifié par les poètes de *caecus*, celui qui, en proie au *furor*, frappait en aveugle indifféremment Rome et son ennemi, le dieu constituait pour les Romains « le plus sûr rempart de Rome contre tout agresseur »¹⁸⁷⁶.

En Grèce, Arès assumait la même fonction de dieu protecteur de la cité. Dans *Les sept contre Thèbes*, le chœur suppliait le dieu d'accorder cette protection à la cité :

Eschyle, *Les sept contre Thèbes*, 135-136

Σύ τ', Ἄρης, φεῦ, φεῦ, πόλιν ἐπώνυμον / Κάδμου φύλαξον κήδεσαι τ' ἐναργῶς.

« Arès, hélas, hélas, veille sur la ville [Thèbes] qui porte le nom de Cadmos et montre clairement que tu lui es allié par le sang »¹⁸⁷⁷

L'importance de la « Lance de Mars », celle du fécial, celle de Romulus, qui sont toutes les trois des objets sacrés, tient à ce qu'elles sont une matérialisation de Mars mais aussi de toutes les divinités, notamment infernales, qui pouvaient intervenir dans un conflit armé (le transfert de l'action pernicieuse de ces divinités sur l'ennemi étant accompli par le bois rouge de la lance du fécial). F. Poplin note que l'emploi de l'adjectif, *sanguineus*, lorsqu'il concernait les divinités, était uniquement réservé à Mars. Il était le seul dieu à posséder les deux adjectifs de *hastatus* et de *sanguineus*. *Hastatus* prêtait à Mars la fonction de dieu à la lance et la *hasta* était la seule arme à pouvoir lui être accolée. Dans la forme féminisée, la *hasta sanguinea*, fortement attaché au dieu par l'adjectif *hastatus*, ne peut alors désigner autre chose que la lance du dieu¹⁸⁷⁸. La différence de genre entre la *hasta sanguinea* du fécial, le bois de sa lance, et *Mars sanguineus*, correspondait, pour J. Bayet, à une opposition entre un principe féminin péjoratif et un principe masculin

¹⁸⁷³ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, VII, 23, 3-4, Trad. R. Bloch, 1968, p. 39

¹⁸⁷⁴ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 216

¹⁸⁷⁵ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 217

¹⁸⁷⁶ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 239

¹⁸⁷⁷ Eschyle, *Les sept contre Thèbes*, 135-136, Trad. E. Chambry, Ed. Flammarion, 1964, p. 76 ; le souvenir de l'alliance dont parlait Eschyle était le mariage légendaire de Cadmos avec Harmonie, fille d'Arès

¹⁸⁷⁸ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 148

bénéfique dont Mars était le porteur¹⁸⁷⁹. La couleur rouge du sang entrainait dans la séparation courante que faisaient les Romains entre les deux principes masculins et féminins dont Macrobe portait témoignage par le classement des arbres en fonction de la couleur de leurs fruits, ceux, « heureux », bénéfiques, *felices*, de couleur claire, et ceux « malheureux », néfastes, de couleur sombre *infelices* :

Macrobe, *Saturnales*, III, 20, 2-3

Sciendum quod ficus alba ex felicibus sit arboribus contra nigra ex infelicibus. Docent nos utrumque pontifices. Ait enim Veranius « De uerbis pontificatibus », « felices arbores putantur esse quercus, aesculus, ilex, suberis, fagus, corylus, sorbus, ficus alba, pirus, malus, uitis, prunus cornus, lotus ». Tarquitius autem Priscus in « Ostentario arborario », sit ait « arbores quae inferum deorum avertentiumque in tutela sunt, aes infelices nominant : alternum, sanguinem, filicem, ficum atrum, quaeque bacam nigram nigrosque fructus ferunt, itemque acrifolium, pirum silvaticum, pruscum, rubum sentesque quibus portenta prodigiaque mala comburi jubere oportet

« Il faut savoir que le figuier blanc est un arbre de bon augure, le figuier noir au contraire, de mauvaise augure. Les deux notions nous sont fournies par les pontifes. Vèranus en effet nous dit dans ses *Formules pontificales* : « sont réputés de bon augure le chêne la variété de chêne nommée *aesculus*, l'yeuse, le liège, le hêtre, le coudrier, le sorbier, le figuier blanc, le poirier, le pommier, la vigne, le prunier, le cornouiller, le lotos ». D'autre part, dans son *Traité des prodiges relatifs aux arbres*, Tarquitius Priscus s'exprime ainsi : « les arbres placés sous la protection des dieux infernaux et dont on cherche à se préserver, sont appelés de mauvais augure. Ce sont le nerprun, le sanguin, la fougère, le figuier noir, les arbres aux baies ou aux fruits noirs, de même l'alisier, le poirier, le houx, l'églantier et les ronces. Tous ces arbres doivent être brûlés complètement pour détourner les apparitions et les présages funestes »¹⁸⁸⁰.

Dans un second temps, J. Bayet réunissait le cornouiller sanguin et le cornouiller mâle parce que la couleur rouge de la lance du fécial exaltait les vertus de ce dernier. Le caractère néfaste de la coloration rouge du bois du cornouiller sanguin, augmentait l'efficacité de la *Cornus mas* dans l'action guerrière de Rome¹⁸⁸¹. Pline attribuait à la qualité du bois du cornouiller mâle une nervosité, une absence de « chair », c'est-à-dire une absence d'un trop-plein de substance qui donnerait au bois une grande mollesse, proche de celle des femmes. Cette « sécheresse » du bois du cornouiller mâle générait l'efficacité, la vivacité proprement masculine qu'exprimait particulièrement le domaine guerrier :

¹⁸⁷⁹ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 73

¹⁸⁸⁰ Macrobe, *Saturnales*, III, 20, 2-3, Trad. H. Bornecque, 1938, p. 405

¹⁸⁸¹ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 74

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 42, 103

ordine autem naturae siluestrium primae sabucus, cui medulla plurima, et cui nulla, cornus mascula, urbanarum malus paruoque post

« Mais, dans l'ordre de la nature, les premiers sont, parmi les arbres sauvages, le sureau noir, qui a le plus de moelle, et le cornouiller mâle qui n'en a pas »¹⁸⁸².



Du point de vue de la botanique, les deux qualificatifs employés par Pline concernant la *Cornus mas* s'expliquent par la présence d'un aubier à grains fins, caractéristique des bois durs, alors que la *Cornus sanguinea* présente un aubier à gros gains qui absorbe facilement l'eau ce qui rend son bois impropre à un usage en extérieur, par exemple celui de bois de soutien des charpentes¹⁸⁸³.



Le passage de Pline reprenait celui de Théophraste qui avait observé que le bois du cornouiller femelle, *θηλυχράνεια*, était effectivement poreux alors que le bois du cornouiller mâle, ferme et compact, était le seul qui puisse convenir pour fabriquer les javelots :

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 12, 1, 23-27

« De leurs bois, l'un celui du cornouiller mâle, sans cœur distinct tout entier ferme, a la compacité et la tenacité de la corne ; l'autre celui du cornouiller femelle est un bois à moelle, plus tendre, lacuneux et de ce fait inutilisable pour les javelots »¹⁸⁸⁴.

Les lances de Mars et de Romulus devaient exprimer symboliquement les qualités de virilité, de force, de bravoure guerrière dont Mars était le modèle, qualités qu'avait partagées Romulus, ainsi que Plutarque en faisait état :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 29, 1, 82

καὶ Κυρίτιδος Ἴηρας ἄγαλμα καλεῖν ἐπ' αἰχμῆς ἰδρυμένον, ἐν δὲ τῇ Ῥηγία δόρυ καθιδρυμένον Ἄρεα προσαγορεύειν καὶ δόρατι τοὺς ἐν πολέμοις ἀριστεύοντας γεραίρειν· ὡς οὖν ἀρήϊόν τινα τὸν Ῥωμύλον ἢ αἰχμητὴν θεὸν ὀνομασθῆναι Κυρίνον

« Selon d'autres, il [le surnom de Romulus] vient de *Quirites*, nom que portaient alors les citoyens. D'autres encore disent que les anciens appelaient *curis* la pointe de la lance ou la lance elle-même, et que la statue de Junon, nommée *Quiritis*, reposait sur le sommet d'une pique. Enfin que la lance qui était déposée dans la Regia était appelée Mars et qu'on récompensait par le don d'une lance ceux qui se distinguaient dans les combats ; qu'en

¹⁸⁸² Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 42, 103, Trad. J. André, 1962, p. 53

¹⁸⁸³ J. Venet, « Étude de la résistance mécanique des bois de mine en fonction des facteurs de la production forestière », *Annales de l'école nationale des eaux et forêts*, T. 16-1, 1958, p. 381

¹⁸⁸⁴ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 12, 1, 23-27, Trad. S. Amigues, 1989, p. 34

conséquence, Romulus avait été nommé Quirinus parce qu'il était une sorte de dieu armé de la lance et analogue à Mars »¹⁸⁸⁵.

Le bois de la lance de Mars et celle de Romulus, parce qu'il possédait la qualité d'être un bois « musculeux » et « osseux » propre au cornouiller mâle, Pline le mesurait à son degré d'efficacité et d'utilité :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 43, 105

Ligno quoque fungosa et inutilis, cum mas e fortissimis durissimisque sit.

« Son bois [du cornouiller femelle] est aussi spongieux et sans emploi, tandis que celui du cornouiller mâle est des plus solides et des plus durs »¹⁸⁸⁶.

Mais le bois de la lance de Mars et celle de Romulus devaient, pour garder leur pleine efficacité, conserver un minimum de flexibilité de souplesse pour répondre aux situations offensives et/ou défensives. Cette dernière situation défensive était en propre celle de Mars *Tranquillus*, gardien vigilant du territoire. Le Mars *Tranquillus* était celui que le paysan priait pour la protection de ses bœufs ou pour celle de ses champs¹⁸⁸⁷. Le terme de *Tranquillus* permettait au comparatiste de placer Silvanus, dieu considéré pour être un représentant de la troisième fonction¹⁸⁸⁸ à côté de Mars dans le champ de la deuxième fonction : il était nécessaire d'assurer la protection entière du territoire de Rome, dans son enceinte, dans sa partie cultivée des champs et des pâturages, le *fundus*, mais au-delà dans le domaine de la forêt, de la *silva*, là où habitent les bêtes sauvages. Pour G. Dumézil¹⁸⁸⁹, Mars *Tranquillus* restait toujours le dieu de la « Force physique », qui veillait sur les dangers extérieurs à Rome, s'alliait à Silvanus car celui-ci veillait sur le *fundus*. Leur champ, écrivait G. Dumézil, sont « coexistants »¹⁸⁹⁰ car ils partageaient la même fonction de gardiens qui territoires en temps de paix et en temps de guerre.

2 - La *Cornus*, deux variétés sexuellement différenciées

L'étude de J. Bayet sur le bois de cornouiller de la lance du fécial reposait sur les différences mais aussi les rapprochements entre la variété mâle de la *Cornus mas* et celle femelle de la *Cornus sanguinea*. Les différences, les plus évidentes, reposaient sur la texture du bois, l'un dur, l'autre mou, la sapidité des fruits, les baies de l'un sucrées, les autres amères, enfin la sève que J. Bayet croyait être rouge¹⁸⁹¹. L'insistance de Pline sur la distinction entre l'utilité des végétaux mâles contrairement à celle des végétaux femelles, le scientifique l'étendait à la quantité de sève :

¹⁸⁸⁵ Plutarque, *Vie de Romulus*, 29, 1, 82, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 98

¹⁸⁸⁶ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 43, 105, Trad. J. André, 1962, p. 54

¹⁸⁸⁷ Caton, *De rustica*, 83, 141, *Votum pro bubus. Votum pro bubus, uti ualeant, sic facito. Marti Silvano in silva interdus, in capita singula boum uotum facito*, « Faites ainsi l'offrande pour les bœufs afin qu'ils se portent bien : à Mars, à Silvanus, dans la forêt, de jour, pour chaque bœuf, faites une offrande », Trad. R. Goujard, 1975, p. 64

¹⁸⁸⁸ Dumézil, Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 245-246

¹⁸⁸⁹ Dumézil, *Naissance de Rome*, 1944, p. 42, 46

¹⁸⁹⁰ Dumézil, Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 246

¹⁸⁹¹ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935, p. 39

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 72, 183

nec omnibus adipēs carnesue largae, uti nec animalium acerrimis. Neutrum habent buxus, cornus, olea, nec medullam minimumque etiam sanguinis, sicuti ossa non habent sorba, carnem sabuci — at plurimam ambae medullam - nec harundines maiore ex parte.

« Tous n'ont pas de la graisse ou de la chair en abondance comme n'en ont pas les animaux les plus actifs. On ne trouve ni l'une ni l'autre [la graisse et la chair] dans le buis, le cornouiller, l'olivier ni moelle et même très peu de sang de même, le cormier est sans os, le sureau sans chair (et tous les deux ont le plus de moelle) ainsi que les roseaux sur presque toute leur longueur »¹⁸⁹².

La comparaison matérielle entre les essences de bois faite par Pline qui porte sur leur texture « sèche » (en opposition à pulpeuse), l'abondance relative de leur sève, s'étend à leurs connotations symboliques. La qualité de « sécheresse » due à une insuffisance de la sève attribuée au cornouiller mâle était celle de la lance de Mars et de Romulus. Le caractère « osseux » du bois la *Cornus mas* que Pline associait aux ébéniers, aux micocouliers et aux chênes, dont nous avons vu ce qu'il représentait symboliquement, était associé par les Romains aux qualités de force et de grandeur de Jupiter :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 73, 186

Tota ossea ilex cornus, robur, cytisus, morus hebenus, lotos, et quae sine medulla esse diximus

« Tout os sont l'yeuse, le cornouiller, le rouvre, le mûrier, l'ébène, le micocoulier et ceux que nous avons dits être dépourvus de moelle »¹⁸⁹³.

De même l'olivier dont l'importance symbolique tient à ce qu'il passait pour être l'arbre fondateur d'Athènes, constituait une image inséparable de valeurs sociétales. L'arbre de la fondation d'une cité (le cornouiller, l'olivier) prenait une double dimension religieuse et politique » écrit M. Detienne¹⁸⁹⁴.

Le bois du cornouiller de la lance de Romulus, et l'olivier fondateur d'Athènes, celui du songe de Xerxès, avaient la même utilité métaphorique de montrer la puissance de chaque nation, l'Empire romain, la Grèce ou la Perse. Si, selon Ph.-E. Legrand, Hérodote avait compris la fable du songe du roi dans le sens d'un présage funeste, l'historien donnait seulement l'interprétation positive faite par les mages et les courtisans. Cette version biaisée laisse sous-entendre qu'Hérodote voulait montrer que la résistance et la victoire de la Grèce (au début des guerres médiques, celle des cités-états de la Grèce septentrionale et des îles égéennes), face à la

¹⁸⁹² Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 72, 183, Trad. J. André, 1962, p. 78 ; J. André s'interroge, sans apporter de réponse, sur le rangement du cormier (le sorbier domestique) avec les bois « sans os » puisque il fait partie des bois les plus durs, « Commentaire », (160)

¹⁸⁹³ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 73, 186, Trad. J. André, 1962, p. 79 ; les végétaux que Pline joignait le buis et l'olivier au cornouiller mâle parmi les arbres « sans moelle » ; la structure du bois du buis, par exemple, est faite de rayons ligneux très fins et extrêmement nombreux avec peu de pores dispersés dans un abondant tissu fibreux ce qui rend le bois extrêmement dur correspondant à une densité de classe 8 ou 9, S. Thiébaud, *L'homme et le milieu végétal*, 1988, p. 160

¹⁸⁹⁴ M. Detienne, « L'olivier : un mythe politico-religieux », *Revue de l'histoire des religions*, 1970, p. 5, 13 ; D'un point de vue économique, M. Barbero écrit qu'en Grèce, dès l'âge de bronze final, la culture de l'olivier a été largement étendue par les hommes qui ont transformé la forêt naturelle en forêt fruitière, même s'il ne faut pas méconnaître les différences de culture en fonction des facteurs climatiques et pétrologiques des différentes régions de la Grèce, « La végétation de la Grèce et l'action de l'homme », *Méditerranée*, n°2, 1963, p. 68

formidable armée des Perses, était d'autant plus éclatante que l'ennemi était d'une puissance redoutable¹⁸⁹⁵ :

Hérodote, *Histoires*, VII, 19, 1-10

*ὄρμημένω δὲ Ξέρξῃ στρατηλατέειν μετὰ ταῦτα τρίτῃ ὄψις ἐν τῷ ὕπνῳ ἐγένετο, τὴν οἱ *μάγοι ἔκριναν ἀκούσαντες φέρειν τε ἐπὶ πᾶσαν γῆν δουλεύσειν τέ οἱ πάντας ἀνθρώπους. ἡ δὲ ὄψις ἦν ἡδε· ἐδόκεε ὁ Ξέρξης ἐστεφανῶσθαι ἐλαίης θαλλῶ, ἀπὸ δὲ τῆς ἐλαίης τοὺς κλάδους γῆν πᾶσαν ἐπισχεῖν, μετὰ δὲ ἀφανισθῆναι περὶ τῆ κεφαλῆ κείμενον τὸν στέφανον. κρινάντων δὲ ταῦτα τῶν Μάγων, Περσέων τε τῶν συλλεχθέντων αὐτίκα πᾶς ἀνὴρ ἐς τὴν ἀρχὴν ἐωυτοῦ ἀπελάσας εἶχε προθυμίην πᾶσαν ἐπὶ τοῖσι εἰρημένοισι, θέλων αὐτὸς ἕκαστος τὰ προκείμενα δῶρα λαβεῖν.*

« Résolu à faire campagne, Xerxès eut en dormant une troisième vision, que les mages, à qui on en fit part, jugèrent avoir trait au sort de toute la terre et signifier que tous les hommes seraient asservis au roi. Voici quelle était cette vision : il sembla à Xerxès qu'il était couronné de feuillage d'olivier, et que les rameaux de cet olivier couvraient la terre entière ; puis, que la couronne posée sur sa tête disparaissait. Après que les mages eurent donné cette interprétation, chacun des Perses qui avaient été réunis partit aussitôt pour son gouvernement, chacun voulant recevoir les présents proposés »¹⁸⁹⁶.

Dans la liste des bois d'arbres ou d'arbrisseaux cités par Pline¹⁸⁹⁷, il n'est pas utile d'approfondir d'un point de vue botanique la structure du cambium et des aubiers, ni les qualités de dureté qui en découlent. A côté du cornouiller mâle et de l'olivier, le scientifique plaçait le buis, le cormier et le sureau noir. A titre d'exemple, nous citons le buis qui présente les mêmes analogies que le cornouiller et l'olivier entre des qualités végétatives et sa représentation symbolique. Le buis était rangé à côté de la *Cornus mas* dont il partage la dureté du bois, ce qui lui donnait une apparence d'éternité et qui lui conférait également une résistance aux agressions extérieures, telles les intempéries d'après Pline :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 28, 70

In primis uero materies honorata buxo est raro crispanti nec nisi radice, de cetero lenis quies materiae, silentio quodam et duritie ac pallore commendabilis, ipsa uero arbor et topiario opere.

« Au rang des bois les plus estimés est le buis, il est rarement madré et seulement dans la racine ; pour le reste, c'est un bois tranquille, qui se recommande par une sorte de silence, par sa dureté et sa couleur jaune terne ; l'arbre lui-même s'emploie dans la décoration des jardins »¹⁸⁹⁸.

¹⁸⁹⁵ Hérodote lui-même ne tenait pas compte des principes philosophiques qui avaient été à la base et qui animaient encore au temps des guerres médiques de l'état monarchique de la Perse

¹⁸⁹⁶ Hérodote, *Histoires*, VII, 19, 1-2, Trad. Ph.-E. Legrand, (1951), 1963, p. 70

¹⁸⁹⁷ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 72, 183

¹⁸⁹⁸ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 28, 70, Trad. J. André, 1962, p. 43

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 78, 212

Cariam uetustatemque non sentiunt cupressus, cedrus, hebenus, lotus, buxum, taxus, iuniperus, oleaster, olea, e reliquis tardissime larix, robur, suber, castanea, iuglans. rimam fissuramque non capit sponte cedrus, cupressus, olea, buxum (.....) Rimam fissuramque non capit sponte cedrus, cupressus, olea, buxum.

« Ni la carie ni le temps n'ont d'effet sur le cyprès, le cèdre, l'ébène, le micocoulier, le buis, l'if, le genévrier, l'olivier sauvage et cultivé (....). Le cèdre, le cyprès, l'olivier, le buis ne se crevassent pas ni ne se fendent spontanément »¹⁸⁹⁹.

Enfin Pline notait que, pour l'assemblage des différents éléments d'un char, il était recommandé de faire adhérer le buis avec le cornouiller à cause des qualités communes de leur bois :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 83, 226

quaedam et inter se et cum aliis insociabilia glutino, sicut robur, nec fere cohaerent nisi similia natura, ut si quis lapidem lignumque coniungat. Cornum maxime odit sorbus, carpinus, buxus, postea tilia,

« Certains bois ne se collent ni entre eux ni avec d'autres, comme le rouvre ; seules en général adhèrent des matériaux de nature semblable et l'on essaierait vainement d'unir la pierre et le bois. Le sorbier, le charme, le buis, et à un moindre degré le tilleul, ne veulent surtout pas du cornouiller mâle »¹⁹⁰⁰.

Ces caractéristiques de dureté, de nervosité, de résistance appliquées au bois du buis (et à celui du cornouiller mâle) par Pline, Virgile les avait déjà associées aux qualités masculines. Dans les temps anciens, la couronne de buis de Cybèle était le symbole, pour les Phrygiens, de leur courage et de leur valeur guerrière qui, pour le poète, était l'apanage du sexe masculin :

Virgile, *Enéide*, IX, 619-620

Tympana uos buxusque uocat Berecynthia Matris / Idaeae sinite arma uiris et cedite ferro

Les tambourins vous appellent et le buis bérécyntien de la Mère de l'Ida ; laissez les armes [vous les femmes phrygiennes] aux hommes, inclinez-vous devant le fer »¹⁹⁰¹.

La dichotomie entre les deux sexes et l'aspect péjoratif que la couleur rouge du bois du cornouiller femelle contenait s'étendaient au vocabulaire. Pline assignait au cornouiller sanguin une place parmi les *sanguinei frutices* ce qui le rangeait dans la liste des végétaux qui pouvaient au mieux servir d'attache, contrairement à d'autres bois d'arbres, dont celui du cornouiller mâle, qui servaient de bois de charpente :

¹⁸⁹⁹ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 78, 212 Trad. J. André, 1962, p. 87 ; J. André dans son « Commentaire » remarque que l'assertion de Pline concernant l'imputréscibilité du buis est fautive, car le bois a tendance à s'altérer s'il est exposé aux intempéries, (p. 172)

¹⁹⁰⁰ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 83, 226, Trad. J. André, 1962, p 91

¹⁹⁰¹ Virgile, *Enéide*, IX, 619-620, Trad. J. Perret, 1980, p. 29

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 69, 176

siquidem et genistae et populi et ulmi et sanguinei frutices et betullae et harundo fissa et harundinum folia, ut in Liguria, et uitis ipsa recisisque aculeis rubi alligant et intorta corylus

« En effet, le genêt, le peuplier, l'orme, le cornouiller sanguin, le bouleau, le roseau refendu, les feuilles de roseau, comme en Ligurie, la vigne elle-même et la ronce débarrassée de ses épines servent à lier, ainsi que le noisetier tordu »¹⁹⁰².

Le terme de *frutex* donnait au bois du cornouiller sanguin une image dévalorisante en comparaison avec celle de la *Cornus mas*, végétal dont nous avons vu qu'il était une symbolique de Mars comme le chêne celle de Jupiter. L'écart entre le cornouiller sanguin et le cornouiller mâle est corroboré par la traduction par « arbrisseau, rejeton d'un arbre, puis de branche » que donnaient A. Ernout et A. Meillet du terme *frutex*¹⁹⁰³. Ce qualificatif d'arbrisseau, donné au cornouiller femelle, renforce l'image (fausse) d'une stature du cornouiller mâle comparable à celle du chêne.

J. Bayet s'était appuyé sur un autre passage de Pline pour expliciter, parmi les différences végétatives entre le cornouiller mâle et le cornouiller sanguin, la troisième, celle de la saveur des baies. Pline notait combien les baies de la *Cornus sanguinea* étaient impropres à la consommation humaine :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 43, 105

cornus enim circa solstitia reddit primo candidum, postea sanguineum. ex eo genere femina post autumnum fert bacas acerbis et ingustabiles cunctis animantibus

« Le cornouiller femelle porte après l'automne des baies acerbes auxquelles aucun animal ne peut goûter »¹⁹⁰⁴.

La différence de goût avait déjà attiré l'attention de Théophraste :

Théophraste, *Recherches sur les Plantes*, III, 4, 3

« Le cornouiller produit dans sa variété hâtive vers le solstice d'été, c'est-à-dire en tout premier lieu, semble-t-il, mais dans sa variété tardive, appelée parfois cornouiller femelle, au-delà de l'automne proprement dit, le fruit de celle-ci est immangeable »¹⁹⁰⁵.

Si les baies du cornouiller femelle étaient bonnes à donner aux porcs¹⁹⁰⁶, celles, sucrées, du cornouiller mâle, en revanche, étaient un régal pour les humains :

¹⁹⁰² Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 69, 176, Trad. J. André, 1962, p. 76

¹⁹⁰³ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 257 ; F. Poplin reprend le terme et y voit effectivement une expression défavorable appliquée au sexe féminin dans l'imaginaire romain, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 142

¹⁹⁰⁴ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 43, 105, Trad. J. André, 1962, p. 54 ; M. Saule note que la baie de la *Cornus sanguinea* est même légèrement toxique, *La grande flore illustrée des Pyrénées*, 1992, p. 100

¹⁹⁰⁵ Théophraste, *La cause des plantes*, III, 4, 3, Trad. S. Amigues, 1989, p. 11

¹⁹⁰⁶ Théophraste, *Recherches sur les Plantes*, III, 4, 3

Théophraste *Recherches sur les Plantes*, III, 2, 1

« C'est une règle absolue [que la fructification des arbres sauvages est plus tardive que celle des arbres cultivés], à de rares exceptions près, comme pour les cornouilles et les sorbes (on dit qu'elles mûrissent mieux et ont meilleur goût à l'état sauvage que sur les arbres domestiques) »¹⁹⁰⁷.

L'argumentation de J. Bayet pour expliquer les valeurs symboliques que contenait le bois rouge de la lance du fécial reposait sur la perception qu'avaient les Romains des différences végétatives entre les deux variétés de cornouiller. Pour F. Poplin, la symbolique du rouge qui était en rapport avec le sexe féminin, était aussi une représentation des actions guerrières et du châtiment qu'encourait le parricide soumis aux *uirgae sanguineae*, aux coups de verge¹⁹⁰⁸. La *uirga*, la verge, associée à la couleur rouge, était un rappel, indique F. Poplin, des traces dermatologiques laissées par des coups de fouet qui ne laissent pas couler le sang hors du corps, ce que fait le coup mortel, mais qui, par sa couleur rouge, imprègnent également le fouet¹⁹⁰⁹. Les deux images utilisées par F. Poplin, celle de parricide et celle de coups non mortels, évoquent les deux figures de Romulus, celle d'un fratricide, entaché de la mort de Rémus, et celle d'un homme, pris dans un combat violent, qui n'était pas responsable de la mort de son frère.

3 - La confusion des genres et les trois alternatives

L'allégation de J. Bayet sur la couleur dite « rouge » de la sève des deux types de cornouillers, ce que contredit F. Poplin qui précise que la sève est en fait incolore, peut être analysée à partir de la constatation que J. Bayet faisait du caractère « neutre » et même réversible des potentialités que les Romains assignaient virtuellement à la couleur rouge de la lance du fécial, dotée d'une « puissance magique »¹⁹¹⁰. Le cornouiller de Romulus, dans sa symbolique guerrière, qui reprend à son compte la neutralité symbolique apparente de la lance du fécial attribuée au sexe masculin, présente une première ambivalence qui concerne son aspect végétatif concret. La séparation entre les deux variétés, fondées sur leurs différences botaniques, celle de la texture de leur bois, des valeurs chromatiques de leurs baies, rouge-orangé pour la *Cornus mas*, rouge-noirâtre pour la *Cornus sanguinea*, que F. Poplin développe, devient plus confuse au seul examen de la couleur de leurs rameaux.



Les arbustes jeunes développent des rameaux dont les couleurs sont pratiquement inversées. Alors que les jeunes branches du cornouiller mâle sont d'un brun-verdâtre, (plus proche de la couleur relativement sombre du sang), les nouvelles branches du cornouiller sanguin sont d'un vert brillant et ne deviennent rouges qu'à l'automne après leur exposition au soleil¹⁹¹¹.

¹⁹⁰⁷ Théophraste, *Recherches sur les Plantes*, III, 2, 1, Trad. S. Amigues, 1989, p. 5

¹⁹⁰⁸ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 149

¹⁹⁰⁹ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 143

¹⁹¹⁰ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 17, 20

¹⁹¹¹ Rameau, *Flore forestière française. Montagnes*, (1989), 2012, p. 503, 505



3-1 - La lance-javelot de Romulus issue de la *Cornus mas*, le cornouiller mâle : première hypothèse

Comme le montre N. Boël-Janssen, la première connotation symbolique de la couleur rouge qui était associée par les Romains à la couleur du sang féminin, particulièrement lors des menstrues, était celle d'une couleur néfaste. Il était recommandé aux hommes de renoncer au coït pendant les menstrues, notamment si elles intervenaient au moment d'une éclipse lunaire ou solaire car la fréquentation d'une femme représentait alors un danger pratiquement létal pour le sexe masculin¹⁹¹².

Dans un second temps, cette même couleur rouge du sang avait une valeur protectrice qui assurait la société contre une contamination dangereuse¹⁹¹³. La protection qu'assurait le sang menstruel ne se limitait pas aux êtres vivants, aux hommes et aux végétaux, particulièrement contre certaines maladies¹⁹¹⁴, mais s'étendait aux phénomènes météorologiques¹⁹¹⁵. Cependant, le rapprochement opéré par Pline, qui expliquait les bienfaits potentiels à attendre des menstrues de la femme, est moins dû à la couleur du sang qu'à l'état spécifique de la femme à cette période particulière de son cycle biologique. Symboliquement, la protection qu'assurait la couleur rouge dans la société romaine couvrait tous les domaines, civils, militaires et religieux (le rôle des femmes dans la religion, s'il semble effacé, n'en était pas moins indispensable au bon équilibre de Rome). Le rouge qui bordait la toge prétexte des adolescents, avait pour fonction de les protéger contre les dangers intérieurs et extérieurs qui pouvaient les menacer, protection dont bénéficiaient également les magistrats, les sénateurs, le général lors du triomphe¹⁹¹⁶ (qui portait alors le *paludamentum*, un manteau entièrement rouge¹⁹¹⁷). J. Bayet concluait que la couleur rouge sur laquelle s'appuyaient certaines superstitions

¹⁹¹² *Dira et infanda uaticinantur, e quibus dixisse non pudeat, si in defectus lunae solisue congruat uis illa, inremediabilem fieri, non segnius et in silente luna, coitusque tum maribus exitiales esse atque pestiferos*, « Si les règles coïncident avec une éclipse de lune ou de soleil, leur puissance maléfique et invincible, elle n'est pas moins violente pendant la nouvelle lune ; c'est alors que le coït est funeste et mortel pour les mâles », Pline, *Histoire naturelle*, XXVIII, 23, 77, Trad. A. Ernout, 1962, p. 46

¹⁹¹³ Boël-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 3-4

¹⁹¹⁴ *Priuatim autem contra urucas ambiri arbores singulas a muliere inctati, nudis pedibus, recincta*, « Contre les chenilles, tout particulièrement, on fait faire le tour de chaque arbre à une femme ayant ses règles, pieds nus et les vêtements retroussés », Pline, *Histoire naturelle*, XVII, 47, 266, Trad. J. André, 1964, p. 110

¹⁹¹⁵ *Post haec nullus est modus. Iam primum abigi grandines turbinesque contra fulgura ipsa mense nudato; sic auerti uiolentiam caeli, in nauigando quidem tempestates etiam sine menstruis*, « Après cela il n'y a plus de limites. Disons d'abord que la grêle, les tourbillons sont chassés par une femme qui se dénude au moment de ses règles face aux éclairs eux-mêmes », Pline, *Histoire naturelle*, XXVIII, 23, 77, Trad. A. Ernout, 1962, p. 46

¹⁹¹⁶ *Καὶ τῆβέννας ἐμπεπορημένοι περιπορφύρους φοινικοπαρύφους, ἃς καλοῦσι τραβέας (ἔστι δ' ἐπιχώριος αὕτη Ῥωμαίοις ἐσθῆς ἐν τοῖς πάνυ τιμῆ) καὶ τὰς καλουμένας ἀπίκας ἐπικείμενοι ταῖς κεφαλαῖς*, « Ils [les Saliens] portent des tuniques de couleurs variées qu'ils ceignent d'un baudrier de bronze et sur lesquelles ils agrafent une robe striée et bordée de pourpre que les Romains appellent travée (C'est un vêtement qui leur est propre et qui marque chez eux une considération toute particulière), Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 70, 2, Trad. V. Fromentin, 1990, p. 199 ; V. Fromentin précise que la confrérie des saliens représentait *Mars Gravidus* et qu'ils déposaient leurs boucliers dans la *Curia Saliorum*, distincte du sanctuaire de Mars, elle ajoute également que la travée était une toge particulière archaïque conservée comme signe distinctif par certaines confréries comme celle des Saliens, « Notes » (A. Ernout p. 275) ; A. Meillet supposait que la couleur rouge du manteau du général était d'origine sabine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), *sqq.* 1979, p. 698

¹⁹¹⁷ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 29 ; le manteau pourpre triomphal était d'autant plus important qu'il couvrait les épaules d'un empereur parce sa personne avait un caractère particulièrement sacré

exprimait son caractère actif « de détourner » avant tout « le mal »¹⁹¹⁸. A la période historique, la sauvegarde que le général ou à l'empereur pouvait attendre de son manteau rouge lors de son triomphe, avait précédemment bénéficié à Romulus politiquement et religieusement¹⁹¹⁹. Les signes du pouvoir et de la souveraineté sur son territoire que représentait l'attribution à Latinus de la *trabea*¹⁹²⁰ furent aussi ceux de Romulus, premier roi de Rome¹⁹²¹. D. Briquel indique que la toge des magistrats restait à Rome un attribut du pouvoir civil, « symbole de l'autorité » mais que sous la République, en revanche, la trabée avec les chaussures et les armes, avaient perdu leur cohérence comme insignes royaux¹⁹²². Pour D. Briquel, Romulus avait été porteur de l'ambivalence de la couleur rouge. En effet, dans le rite du fécial, la couleur rouge du sang prenait simultanément une valeur défensive de protection contre les influences néfastes et offensive de transfert sur l'ennemi de cette négativité. De même, le geste de Romulus du jet de la lance-javelot, dans le conflit qui l'opposait à Rémus, était défensif dans la mesure où il assurait à Romulus la protection garantie par Jupiter d'un territoire qu'il considérait lui appartenir et offensif dans la mesure où, parallèlement, il dépossédait Rémus de cette protection¹⁹²³. Le côté offensif de la couleur rouge appliqué à Romulus, se manifestait non seulement lors du jet de sa *hasta* dont une de conséquences avait été le meurtre de Rémus, mais aussi en tant qu'insigne royal de son gouvernement que Plutarque jugeait trop despotique :

¹⁹¹⁸ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 29

¹⁹¹⁹ Denys d'Halicarnasse montrait que la couleur pourpre avait été jugée digne du consul Titus Siccus qui reçut le grand triomphe, à la suite de la guerre qu'il fit avec le consul Caius Aquilius Tuscus contre les Herniques et les Volsques, à la fin du V^e siècle av. J.-C. ; Titus Siccus fut autorisé à porter le manteau entièrement rouge alors que le rouge bordait seulement la toge blanche de son collègue qui bénéficia d'une ovation, *Ἀφικομένων δ' εἰς τὴν Ρώμην ἀγγέλων, οὓς ἀπέστειλαν οἱ ὑπάτοι, μεγίστη χαρὰ τὸν δῆμον κατέσχε, καὶ αὐτίκα τοῖς μὲν θεοῖς χαριστηρίου ἐψηφίσαντο θυσίας, τοῖς δ' ὑπάτοις τὴν τῶν θριάμβων τιμὴν προσέθεσαν. Οὐ μέντοι τὴν αὐτὴν γ' ἀμφοτέροις· ἀλλὰ Σικκίῳ μὲν, ἐπειδὴ φόβου μείζονος ἡλευθερωκέναι ἐδόκει τὴν πόλιν τὸν Οὐλοῦσκων ὑβριστὴν καθελῶν στρατὸν καὶ τὸν ἡγεμόνα αὐτῶν ἀποκτείνας τὴν μείζονα πομπὴν ἐψηφίσαντο· καὶ εἰσήλασεν ὁ ἀνὴρ ἄγων τὰ λάφυρα καὶ τοὺς αἰχμαλώτους καὶ τὴν συναγωνισαμένην δύναμιν ἄρματι παρεμβεβηκῶς χρυσοχαλίνων ἵππων τὴν βασιλικὴν ἡμφιεσμένος ἐσθήτα, ὡς περὶ τοὺς μείζονας θριάμβους νόμος. Ἀκυλλίῳ δὲ τὸν ἐλάττονα θρίαμβον ἀπέδωσαν, ὃν αὐτοὶ καλοῦσιν οὐαστῆν· δεδήλωται δὲ μοι διὰ τῶν προτέρων, ἦν ἔχει διαφορὰν οὗτος πρὸς τὸν μείζονα· καὶ εἰσήλθεν ὁ ἀνὴρ πεζὸς τὰ λοιπὰ τῆς πομπῆς ἐπαγόμενος. Καὶ τὸ ἔτος τοῦτο ἐτελεύτα*, « Cette nouvelle portée à Rome par les courriers que les consuls y avaient dépêchés exprès répandit la joie par toute la ville. Aussitôt on fit faire des sacrifices d'action de grâce et on décerna aux deux consuls les honneurs du triomphe : mais on mit quelque différence entre ces deux triomphes. Siccus fut jugé digne du grand triomphe, parce qu'il avait délivré Rome du plus grand péril par la défaite de l'armée insolente des Volsques et par la mort de leur général. Il entra dans Rome accompagné de ceux qui portaient les dépouilles, précédé par les prisonniers de guerre, suivi des soldats qui avaient été compagnons de sa victoire. Il était monté sur un char de triomphe dont les chevaux avaient des rênes d'or, et était couvert d'un manteau royal, comme il se pratique dans les grands triomphes. Pour Aquilius, on ne lui accorda que le petit triomphe, que les Romains appellent Ovation : j'ai fait voir dans les livres précédents en quoi il était différent du grand triomphe. Aquilius fit son entrée à pied avec tous les autres ornements convenables à la cérémonie. Ainsi finit cette année », Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VIII, 10, 9, 67

¹⁹²⁰ *ire placet pacisque manu praetendere ramos, / munera portantis aurique eborisque talenta / et sellma regni trabeamque insignia nostri*, « Ils auront en mains les rameaux de la paix, ils porteront des cadeaux, talents d'or et d'ivoire, la chaise et la trabée qui sont chez nous insignes de royauté », Virgile, *Enéide*, XI, 332-334, Trad. J. Perret, 1980 ; p. 97

¹⁹²¹ On peut rappeler la description faite par J. Gagé de la fresque représentant Romulus au trophée découverte à Pompéi à la porte d'entrée d'une maison de la via dell'Abondanza, revêtu d'un « manteau rouge foncé qui voltige derrière ses épaules » avançant d'une allure martiale avec sur son épaule gauche « un trophée d'armes hissé sur un bâton », Gagé, « Romulus-Augustus », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 47, 1930, p. 142

¹⁹²² Briquel, « Sur l'équipement royal indo-européen. Données latines et grecques », *Revue de l'histoire des religions*, T.200-1, 1983, p. 69

¹⁹²³ D. Briquel « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p.310

Plutarque, *Vie de Romulus*, 26, 1-2, 33f

εἶθ' ὁ πολλοί, μᾶλλον δὲ πλὴν ὀλίγων πάσχουσι πάντες οἱ μεγάλαις καὶ παραλόγοις ἀρθέντες εὐτυχίαις εἰς δύναμιν καὶ ὄγκον, οὐδ' αὐτὸς διέφυγε παθεῖν, ἀλλ' ἔκτεθαρρηκῶς τοῖς πράγμασι καὶ βαρυτέρῳ φρονήματι χρώμενος, ἐξίστατο τοῦ δημοτικοῦ, καὶ παρήλλαπεν εἰς μοναρχίαν ἐπαχθῆ καὶ λυποῦσαν ἀπὸ τοῦ σχήματος πρῶτον ᾧ κατεσχημάτιζεν ἑαυτόν. ἀλουργῆ μὲν γὰρ ἐνεδύετο χιτῶνα καὶ τήβεννον ἐφόρει περιπόρφυρον, ἐν θρόνῳ δ' ἀνακλίτῳ καθήμενος ἐχρημάτιζεν

« Dès lors, ce qui arrive à beaucoup de ceux (ou, pour mieux dire, à presque tous ceux) qui, par des succès considérables et inattendus se sont élevés au faite de la puissance, il ne sut pas, lui non plus y échapper. Enhardi par la prospérité et plein d'un orgueil insupportable, il perdit toutes façons démocratiques et, en échange, se mit à prendre les manières d'un monarque, choquant et blessant chacun en premier lieu par l'apparat dont il s'entourait : il était vêtu d'une tunique de pourpre et portait une toge également bordée de pourpre. Il donnait ses audiences sur un trône à dossier incliné »¹⁹²⁴.

Cette ambiguïté conduit à donner à l'arbre-lance-javelot de Romulus une valeur sexuelle qui peut se traduire par le terme humain « d'androgyné »¹⁹²⁵ qui implique la possibilité d'un retournement des sexes.

Certaines fêtes à Rome étaient l'occasion de ce renversement des rôles comme le montre l'article *Mutini Titini* de Festus. Celui-ci indiquait que, lorsque les femmes rendaient hommage à l'ancien dieu *Mutinus* et/ou *Tutunus* (?), dont le nom paraissait déjà obscur aux Romains de la République, et qui avait une chapelle dans le quartier de la Velia, elles se couvraient de la toge prétexte, attribut masculin puisqu'elle était portée par les sénateurs et même les rois :

Festus, *De verborum significatione*, 143L

Mutini Titini : sacellum Romae fuit, cui mulieres velatae togis praetextatis solebant sacrificare.

On rendait à ces dieux des sacrifices pour lesquels les femmes se couvraient de la toge prétexte¹⁹²⁶.

La célébration par les femmes de Mutinus/Tutunus, et notamment par les jeunes filles qui allaient se marier¹⁹²⁷, qui semble appartenir entièrement au sexe féminin, installe, en son centre, un symbole du sexe masculin dans la célébration du phallus.

¹⁹²⁴ Plutarque, *Vie de Romulus*, 26, 1-2, 33f, Trad. R. Flacelière, (1957), 1964, p. 93

¹⁹²⁵ En réalité, les deux variétés sont hermaphrodites, c'est-à-dire que les fleurs portent simultanément les organes mâles et femelles ce qui présente un état de confusion supplémentaire par rapport aux arbres monoïques qui présentent des fleurs mâles séparément des fleurs femelles et à plus forte raison aux arbres dioïques où les sexes sont portés par deux pieds différents

¹⁹²⁶ Festus, *Sexti Pompei Festi, de verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, p. 143L

¹⁹²⁷ Qui était un autre nom de Priape, Boël-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 102 ; *Priapus nimis masculus, super cuius immanissimum et turpissimum fascinum sedere noua nupta iubetur more honestissimo ac religiosissimo matronarum*, « N'y a-t-il pas là aussi un Priape par trop viril, un Priape sur le membre énorme et dégoûtant duquel la jeune mariée doit s'asseoir selon la coutume très chaste et très vénérée des matrones ? », Augustin, *Cité de Dieu*, 6, 9, 3, Trad. S. Astic, J.-L. Boriaud, 2000, p. 242 ; Dans les « Notes », J. Jerphagnon précise que Priape était le nom grec du dieu latin Mutunus Tutunus, représenté par un phallus et honoré sur la Vélia à qui les matrones offraient des couronnes de fleurs, ce qui correspondait à un rite de fécondité. Mais ajoute, J. Jerphagnon, le rite archaïque de la jeune mariée de s'asseoir sur l'image de Mutunus Tutunus, n'était probablement plus en vigueur à l'époque classique

D'autant que le dieu double Phallus, cumulait une fonction de fécondité, propre à la femme, et une fonction apotropaïque de garantie et de sauvegarde de la grandeur de Rome, proprement masculine¹⁹²⁸. Le cornouiller de Romulus (suivant le texte de Plutarque) est donc un arbre éminemment double qui pouvait endosser l'un ou l'autre des sexes, selon les circonstances, à l'instar de l'ambivalence de la société romaine : cette dernière excluait, en principe, les femmes de certains rites ou de certaines fonctions¹⁹²⁹ mais tolérait leur présence, et plus encore, lors de certains rites féminins, exigeait l'expulsion du sexe masculin¹⁹³⁰.

S. Amigues a remis en cause la séparation nette entre la texture du bois du cornouiller femelle, que F. Poplin range du côté de l'herbacée et compare au hièble, et celle du cornouiller mâle qu'il range du côté du sureau noir. Dans son commentaire du texte de Théophraste sur les différences des deux variétés de cornouiller¹⁹³¹, S. Amigues écrit « le bois [est] extrêmement dur chez tous les cornouillers arbustifs »¹⁹³². Cette constatation rejoint ce qu'écrivait Pline à propos du cornouiller femelle qui entrerait dans la liste des arbres ayant une particulière résistance aux températures montagnardes :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 30, 74

Descendunt et in plana cornus, corylus, quercus, ornus, acer, fraxinus, fagus, carpinus. subeunt et in montuosa ulmus, malus, pirus, laurus, myrtus, sanguinei frutices, ilex tinguendusque uestibus nascentes genistae. gaudet frigidis sorbus, sed magis etiam betulla.

« Descendent aussi en plaine le cornouiller, le noisetier, le chêne, l'orme l'érable, le frêne, le hêtre, le charme. Grimpent aussi dans les montagnes l'orme, le pommier, le poirier, le laurier, le myrte, le cornouiller sanguin, l'yeuse, le genêt des teinturiers. Le sorbier se plaît dans les lieux froids et plus encore le bouleau »¹⁹³³.

¹⁹²⁸ Les hommes avaient l'exclusivité des champs de la chasse et de la guerre indique Boël-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 218, 243

¹⁹²⁹ Ainsi le *temetum* qui pour O. De Cazenove correspondait au vin « archaïque » parce qu'il fut le premier vin offert à Jupiter et qui seul pouvait servir aux oblations rituelles avait été interdit par Numa aux femmes, « Jupiter, Liber et le vin latin », *Revue de l'histoire des religions*, 1988, p. 255

¹⁹³⁰ Les Romains à la fin de la République considéraient la bisexualité comme une bizarrerie de la nature humaine et, à ce titre, un état tolérable ce qui, pour Pline, avait pour conséquence une mise à l'écart de la société, *Ex feminis mutari in mares non est fabulosum. Inuenimus in annalibus P- Licinio Crasso C- Cassio Longino cos- Casini puerum factum ex uirgine sub parentibus iussuque haruspicum deportatum in insulam desertam. Licinius Mucianus prodidit uisum a se Argis Arescontem, cui nomen Arescusae fuisse, nupsisse etiam, mox barbam et uirilitem prouenisse uxoremque duxisse; eiusdem sortis et Smyrnae puerum a se uisum. Ipse in Africa uidi mutatum in marem nuptiarum die L- Consitium ciuem Thysdritanum, uiuebatque cum proderem haec*, « Le changement de femmes en hommes n'est pas une fable. Nous avons trouvé dans les annales qu'à Casinum, sous le consulat de P. Licinius Crassus et de C. Cassius Longinus, une fille encore sous la puissance paternelle devint un garçon et fut transférée sur l'ordre des haruspices dans une île déserte. Licinius Mucianus a rapporté qu'il avait connu personnellement à Argos un nommé Arescon qui avait porté le nom d'Arescusa et avait même pris mari ; plus tard il se vit pousser la barbe avec tous les signes de virilité et prit femme. Cet auteur a été le témoin de la même aventure chez un garçon de Smyrne. Mois-même, j'ai vu, en Afrique, un citoyen de Thysdrus, L. Consitius, changé en homme le jour de son mariage (il vivait encore au moment de mon récit) », Pline, *Histoire naturelle*, VII, 4, 36, Trad. R. Schilling, 1977, p. 50

¹⁹³¹ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 12, 1, 23-27

¹⁹³² S. Amigues, « notes complémentaires », Trad. Théophraste, *Recherches sur les plantes*, 1989, p. 131

¹⁹³³ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 30, 74, Trad. J. André, 1962, p. 45



Du point de vue végétatif, l'indice de dureté des cornouillers au regard de la remarque de S. Amigues qui range les cornouillers mâle et femelle parmi les bois durs, montre que le cornouiller, pris dans sa forme générique d'espèce *Cornus*, oscille entre 6 et 8 selon l'échelle Monnin, 6 correspondant au bois de la *Cornus sanguinea* et 8 à celui de la *Cornus mas*. Il y a donc effectivement une communauté de dureté des deux variétés de cornouiller car les indices 6, 7, 8 classent les arbres dans la catégorie des bois durs. Malgré une dureté du bois du cornouiller femelle plus faible que celle du cornouiller mâle, elle est cependant supérieure à celle de nombreux bois dont par exemple le frêne (5,3), dans lequel étaient pourtant faites les lances des hoplites :

	<i>Cornus mas</i> - cornouiller mâle	<i>Cornus sanguinea</i> - cornouiller sanguin	Frêne <i>fraxinus</i>
Densité de l'aubier ¹⁹³⁴ (g/cm ³)	0.950 -	0.74 -	0,68
Dureté ¹⁹³⁵	8 bois très dur	6 bois moyennement dur à dur	5,1
durabilité	Très durable	Peu durable	Non durable
élasticité	Flexion statique 0,8	Flexion statique 1,1	Flexion statique 1,05
La flexion statique est la déformation maximale que peut supporter un bois avant la rupture – plus l'indice est élevé plus l'élasticité du bois est grande			



Dans son essence même, celle d'être un arbre, et dans sa représentation symbolique, le cornouiller de Romulus contient la même confusion des sexes masculin de la *Cornus mas* et féminin de la *Cornus sanguinea* qu'avaient repérée J. Bayet et F. Poplin à propos du cornouiller du fécial. La lance-javelot de Romulus, dont on ignore dans quel bois elle avait été fabriquée, peut s'être transformée en un cornouiller mâle qui, du point de vue sexuel, la place en premier lieu du côté de la masculinité ou s'être transformée en cornouiller femelle, ce qui la positionne d'abord, du côté de la féminité. Les hypothèses des sexes masculin et féminin du cornouiller de Romulus impliquent de prendre pour point de départ la lance du fécial et de prendre en compte la légende communément admise par les Romains que le prodige de la lance-javelot de Romulus fut à l'origine du rite du fécial. Le cornouiller de la lance-javelot de Romulus qui doit alors être considéré dans son essence générique de *Cornus* prend alors symboliquement un caractère androgyne.

¹⁹³⁴ L'aubier est le bois le plus récent où circule la sève brute, il constitue la patrie nutritive du tronc, Dirol, Deglise, *Durabilité des bois et problèmes associés*, 2001, p. 30

¹⁹³⁵ Indice dit Monnin (mesure la résistance d'un matériau à être pénétré par un autre), Bolmont, Foucard, *Le guide du bois et ses dérivés*, 2010, p. 75

Mais la méconnaissance de l'essence de la lance-javelot de Romulus autorise à considérer qu'elle s'était transformée en un autre arbre que le cornouiller si on suit l'indication d'Ovide qui utilisait le mot *arbor* à propos du prodige.

3 – 1 - La lance-javelot de Romulus issue d'une *Cornus mas*, le cornouiller mâle : première hypothèse

Les hommes, seuls représentants de la communauté romaine territoriale et humaine

La Grèce peut servir de point de départ pour étayer la première hypothèse qui fait du cornouiller de Romulus une *Cornus mas*, rangé du côté de la masculinité.

N. Loraux indique que le droit d'expression dans « la pratique sociale et politique des Grecs était l'apanage des hommes et que la femme apparaissait presque comme une étrangère »¹⁹³⁶. Les mythes grecs ont prêté à la femme une existence qui débute et se termine par l'homme. Platon affirmait que l'homme pour se comporter et conserver les valeurs propres au sexe masculin devait se garder d'imiter la femme :

Platon, *La république*, III, 395d-395e

Καὶ μάλα ἡ δ' ὅς - Οὐ δὴ ἐπιτρέψομεν, ἦν δ' ἐγώ, ὧν φαμέν κήδεσθαι καὶ δεῖν αὐτοὺς ἄνδρας ἀγαθοὺς γενέσθαι, γυναῖκα μιμῆσθαι ἄνδρας ὄντας, ἢ νέαν ἢ πρεσβυτέραν, ἢ ἀνδρὶ λοιδορουμένην ἢ πρὸς θεοὺς ἐρίζουσάν τε καὶ μεγαλαυχουμένην, οἰομένην εὐδαίμονα εἶναι, ἢ ἐν συμφοραῖς τε καὶ πένθεσιν καὶ θρήνοις ἐχομένην· κάμνουσαν δὲ ἢ ἐρώσαν ἢ ὠδίνουσαν,

« Certainement, répondit-il. Nous ne souffrirons donc pas, repris-je, que ceux dont nous prétendons prendre soin et à qui nous faisons un devoir de la vertu, contrefassent, eux qui sont des hommes, une femme jeune ou vieille, injuriant son mari ou rivalisant avec les dieux et se glorifiant de son bonheur ou tombée dans le malheur et se laissant aller aux plaintes et aux lamentations »¹⁹³⁷.

N. Loraux indique, en effet, que c'était les hommes adultes, les citoyens et les soldats qui représentaient la communauté grecque¹⁹³⁸. Dans le vocabulaire même, P. Chantraine notait que le terme qui désignait l'homme *άνήρ* comprenait l'idée précise d'un comportement en opposition avec celui de la femme et que le mot *άνδρεῖος*, qui lui était associé, signifiait l'homme au sens de viril et courageux. Les termes du vocabulaire pour caractériser la femme étaient en revanche plus divergents et incertains¹⁹³⁹. Le caractère viril attaché à l'homme avait été, pour les auteurs anciens, un des traits de Romulus dont ils avaient fait un rassembleur d'hommes, représentant de la société masculine qui allait former le noyau du peuple romain.

De même qu'en Grèce, à Rome, la masculinité se traduisait aussi par une volonté de puissance et, principalement, par l'exercice de la citoyenneté. Lors du premier

¹⁹³⁶ Loraux, *Né de la Terre. Mythe et politique à Athènes*, 1976, p. 16

¹⁹³⁷ Platon, *La république*, III, 395d-395e, Trad. E. Chambry, 1943, p. 106

¹⁹³⁸ Loraux, *Né de la Terre. Mythe et politique à Athènes*, 1976, p. 20

¹⁹³⁹ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968), sqq, 1980, p. 87

rassemblement à l'Asyle, la femme n'avait eu aucune place car le premier motif de Romulus avait été, selon Plutarque, de disposer de suffisamment d'hommes pour former des troupes et assurer la puissance de la cité :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 9, 2

οἰκετῶν καὶ ἀποστατῶν πολλῶν ἠθροισμένων πρὸς αὐτοῦς, ἧ καταλυθῆναι παντάπασι τούτων διασπαρέντων, ἧ συνοικεῖν ἰδίᾳ μετ' αὐτῶν. ὅτι γὰρ οὐκ ἤξιουν

« Comme un grand nombre d'esclaves et de hors la loi s'étaient amassés auprès d'eux, ils devaient ou bien perdre toute leur puissance, si ces troupes venaient à se disperser, ou bien aller s'établir l'écart avec eux »¹⁹⁴⁰.

De même que d'autres auteurs grecs et latins le feront à sa suite, Denys d'Halicarsasse¹⁹⁴¹, qui avait relié la formation par Romulus d'une communauté au jugement politique lucide du héros, exprimait une réalité romaine, celle de valeurs civiques masculines. La possibilité de devenir Romains offerte à des hommes sans citoyenneté permettait à Romulus de transformer des hommes bannis en citoyens et de forger ainsi les premiers éléments d'une Rome conquérante. Cette attitude de chef était une des expressions d'une société fondée sur le droit masculin qui s'exprimait jusque dans les pratiques religieuses.

Ainsi que ses prédécesseurs grecs, Velleius Paterculus donnait à Romulus la même motivation de former un noyau de citoyens :

Velleius Paterculus, *Histoire Romaine*, I, 8, 5

Id gessit Romulus adiutus legionibus Latini aui sui: libenter enim iis, qui ita prodiderunt, accesserim, cum aliter firmare urbem nouam tam uicinis Veientibus aliisque Etruscis ac Sabinis cum imbelli et pastorali manu uix potuerit, quamquam eam asylo facto inter duos lucos auxit

« Je me rangerais volontiers à l'avis de ceux qui nous ont donné cette version des faits ; car, sans cela, il lui eût été difficile d'établir solidement avec une paisible troupe de bergers une ville nouvelle si près des Véiens, des autres Etrusques et des Sabins bien qu'il ait accru ses forces par l'asile qu'il créa entre deux bois sacrés »¹⁹⁴².

Pour J. Bayet, le but du jet de la lance par le fécial était de prévenir et préserver la terre de Rome contre tout danger extérieur. Les Romains considéraient, en effet, que le sol romain était l'équivalent d'un camp militaire auquel était attachée l'image religieuse de la cité et qu'il ne pouvait pas, en conséquence, être situé en territoire ennemi¹⁹⁴³. La personne de Romulus, en portant les symboliques masculines, représentait aussi celles, guerrière et politique, de défenseur de l'intégrité du sol romain. Les premières images de la symbolique de la masculinité et de la cohésion territoriale furent la *Roma Quadrata* et le cornouiller de Romulus dans la terre de

¹⁹⁴⁰ Plutarque, *Vie de Romulus*, 9, 2, Trad. R. Flacelière, 1964, p. 69

¹⁹⁴¹ *Op. cit.* p. 320, Denys d'Halicarsasse, *Histoire romaine*, II, 15, 2-4

¹⁹⁴² Velleius Paterculus, *Histoire Romaine*, I, 8, 5, Trad. J. Hellegouarc'h, 1982, p. 8 ; J. Hellegouarc'h note que Velleius Paterculus s'élevait contre une interprétation purement pastorale des premiers habitants de Rome et qu'il pouvait se faire l'écho des auteurs anciens qui véhiculaient l'image d'une Rome dont le premier habitat urbain avait été constitué par les hommes peu recommandables, « Notes complémentaires », (p. 31)

¹⁹⁴³ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 25

laquelle il avait pris racine. Le jet de la lance-javelot de Romulus et sa transformation en cornouiller furent le premier signe (ou le deuxième suivant l'ordre adopté par les auteurs anciens par rapport à la prise des auspices) de la constitution du territoire qui accueillerait les futurs citoyens romains adultes. Pour F. Poplin, le cornouiller dit mâle était le meilleur représentant de ces hommes qui devenaient des Romains. L'historien s'appuie sur des arguments d'ordre végétatif de la *Cornus mas* pour montrer l'association entre Romulus et Mars prise dans un ensemble de sens allégoriques liés à virilité humaine de Romulus et aux dimensions symboliques guerrière et divine de l'arbrisseau¹⁹⁴⁴.

Le jet de la lance-javelot par Romulus, dont l'équivalent était le geste du fétial, et la transformation de l'arme en cornouiller dans sa variété *Cornus mas*, le cornouiller mâle, révélaient un ensemble coordonné entre les actes de Romulus, celui de la création de Rome et du territoire romain conquis par la confiscation de terres, celui de la formation d'un peuple, ceux de la conduite de guerres, et les volontés divines. G. Dumézil écrivait que les Romains étaient partis du constat que l'univers comme la vie des êtres humains était en permanence un « ajustage » de forces antagonistes¹⁹⁴⁵. La remarque de G. Dumézil vient à l'appui de celle faite par D. Briquel pour qui les dieux n'avaient engagé aucune punition envers Romulus lorsque Rémus et les *Luperci Fabiani* avaient été les premiers à rattraper les voleurs des bœufs¹⁹⁴⁶. En dépit des auteurs anciens, Cicéron dans ses premiers écrits, Ovide, Denys d'Halicarnasse ou Horace qui avaient dénoncé l'attitude trompeuse et mortifère de Romulus vis-à-vis de Rémus¹⁹⁴⁷, les dieux avaient, en fait, donné raison au héros. Mircea Eliade rapportait les symboles religieux et rituels dont faisaient l'objet les arbres à une expérience religieuse « archaïque » qui leur conférait une puissance magique (identique à celle attribuée par J. Bayet à la lance du fétial). Cette puissance prenait appui sur l'analogie entre l'expérience réelle que les hommes avaient des cycles végétatifs de l'arbre et son application aux phénomènes de l'univers dans tout ce qu'ils révélaient de sacré¹⁹⁴⁸.



Du point de vue biologique, l'examen que constitue le raisonnement analogique entre la virilité et la *Cornus mas* sur lequel se sont appuyés J. Bayet et F. Poplin et qui a porté sur les différences de période de végétation, de coloration du bois et des fruits des deux variétés de cornouiller, montre que les caractéristiques des deux cornouillers ne présentent pas des distinctions nettes.

Nous avons vu que cette distinction perdait de sa netteté à propos des jeunes rameaux de cornouiller et elle s'avère aussi valable du point de vue de la hauteur et de la stature qui sont pratiquement équivalentes

¹⁹⁴⁴ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 141

¹⁹⁴⁵ Dumézil, *Idées romaines*, 1969, p. 201

¹⁹⁴⁶ D. Briquel « Trois études sur Romulus, *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 290

¹⁹⁴⁷ Dans le passage des *Epodes* d'Horace cité précédemment Horace au vers 19 écrivait *immeritus*, injuste pour parler du sang innocent de Rémus. Le sang de Rémus n'était pas le fait d'une quelconque faiblesse mais le résultat négatif d'un acte masculin propre aux actes guerriers, Horace, *Épodes*, VII, 17-20, *ut inmerentis fluxit in terram Remi*, « le sang innocent de Rémus sa coulé sur la terre », 19, Trad. F. Villeneuve, (1229), 1967, p. 213

¹⁹⁴⁸ Mircea Eliade, « La végétation, Symboles et rites du renouvellement », *Traité de l'histoire de religion*, 1991, p. 275

pour les deux variétés de cornouiller, même si la *Cornus mas* est légèrement plus haute que la *Cornus sanguinea*. Elles partagent également d'avoir des fleurs hermaphrodites, ce qu'avait noté à juste titre J. Bayet¹⁹⁴⁹. Les différences apparaissent lors de la floraison qui, chez le cornouiller mâle est précoce, débutant en février-mars alors que celle du cornouiller femelle n'apparaît pas avant les mois de mai ou juin. Elles concernent aussi les baies (des drupes) du cornouiller mâle qui ont une forme ovoïde et qui peuvent atteindre 1,5 cm avec une belle couleur rouge-oranger, alors que celles du cornouiller sanguin, rondes, n'excèdent pas 8 mm et sont d'un rouge tirant sur le noir. Le tableau suivant reprend L'ensemble des caractéristiques des deux cornouillers :

	Cornouiller mâle (<i>Cornus mas</i>)	Cornouiller sanguin (<i>Cornus sanguinea</i>)
Caractéristiques végétaives	Arbuste de 2/6 m	Arbrisseau de 2 à 5 m
Longévité	jusqu'à 300 ans	jusqu'à 200 ans
floraison	de mars à avril	de mai à juillet
fleurs	Fleurs jaunes	Fleurs blanches
baies	oblongues rouge-oranger mellifères	Sphériques rouges noirâtres mellifères ¹⁹⁵⁰
baies	Sucrées	amères
Groupe végétal	Forêt sèche - chênaie pubescente - hêtraie	Forêt ripicole - chênaie - hêtraie



La Cornus mas, une image de la force de Rome qui s'imposait aux peuples extérieurs

Le domaine végétatif rejoint donc sur certains points l'interprétation donnée au cornouiller de Romulus de voir en lui une image du principe mâle. La première de ces analogies est celle de la floraison précoce de la *Cornus mas*, du lancer par Romulus de sa lance-javelot qui s'était concrétisé par son enracinement et qui avait constitué le premier acte fondateur. La floraison du cornouiller mâle qui débute en mars, avant même le débourrement des feuilles, anticipe sa « finalité », celle de porter jusqu'à leur plein mûrissement les baies, de même que le geste de Romulus anticipait la matérialisation de la création de la ville de Rome par l'édification du mur d'enceinte. F. Poplin émet l'idée que les Romains, pour fabriquer des armes avec le bois de la *Cornus mas*, attendaient l'éclosion avancée de ses fleurs sur des rameaux encore dénudés et que la concordance entre le moment de la floraison et le mois de mars avait conduit naturellement les Romains à associer le cornouiller mâle au dieu Mars¹⁹⁵¹.

D'autre part, la constatation que le tronc et les branches du cornouiller mâle sont raides et quadrangulaires alors que le tronc du cornouiller femelle est buissonnant et que ses rameaux sont flexibles¹⁹⁵², conduit, par analogie, à la représentation de la virilité de Romulus, un homme droit, fier, qui avait lancé avec force sa lance-

¹⁹⁴⁹ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 17

¹⁹⁵⁰ Rameau, *Flore forestière française. Plaines et collines*, (1989), 2012, p. 415, 417

¹⁹⁵¹ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 141

¹⁹⁵² Le port buissonnant du tronc est qualifié par R. Rameau par le terme de « tiges », *Flore forestière française. Plaines et collines*, (1989), 2012, p. 415, 417

javelot. Théophraste faisait remarquer que c'était la verticalité du tronc du cornouiller mâle qui incitait les Grecs à choisir l'arbrisseau pour fabriquer des armes car elles exprimaient un désir actif masculin de conflits :

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 12, 2, 1-2

« La hauteur de l'arbre « mâle » est au plus de douze coudées, la taille de la plus longue sarisse, car le tronc indivis n'a guère par lui-même de hauteur »¹⁹⁵³.

La même idée de verticalité de la *Cornus mas* était associée par Homère à l'autre composante masculine, celle de la force engagée dans le combat :

Homère, *Iliade*, XVI, 765-771

ὡς δ' Εὐρός τε Νότος τ' ἐριδαίνετον ἀλλήλοισιν / οὔρεος ἐν βήσσης βαθέην / πελεμιζέμεν ὕλην φηγόν τε μελίην τε τανύφλοιόν / τε **κράνειαν**, αἶ τε πρὸς ἀλλήλας ἔβαλον τανυήκεας ὄζους / ἠχῆ θεσπεσίη, πάταγος δέ τε ἀγνυμενάων, / ὡς Τρῶες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες / δῆρουν, οὐδ' ἔτεροι μνώοντ' ὀλοοῖο φόβοιο.

« Comme l'Euros et le Notos s'appliquent à l'envi dans les gorges des montagnes, à ébranler une épaisse forêt, chênes, frênes, cornouillers aux longs fûts, qui projettent alors leurs longs rameaux les uns contre les autres, dans un fracas prodigieux où se distingue le bruit sec des branches brisées, ainsi Troyens et Achéens se ruent les uns contre les autres, cherchant à se déchirer sans qu'aucun des deux parties songe à la hideuse défaite »¹⁹⁵⁴.

Homère exprimait l'idée masculine de verticalité physique et morale du combattant en mettant dans le même registre le cornouiller mâle, les chênes et les frênes, deux arbres véritables du fait de leur hauteur (qui voisine les trente mètres pour le frêne et les quarante mètres pour le chêne). La bataille entre les Grecs et les Troyens s'apparente chez Homère à une gigantomachie, dont le chêne, par sa stature, rendait métaphoriquement compte¹⁹⁵⁵, ce qui accentue le paradoxe de la présence du cornouiller dans le texte, sauf à lier la verticalité de son tronc et l'aspect lisse de son écorce (celle de la *Cornus sanguinea* est légèrement fendillée) à l'image du soldat.

Les propriétés végétatives du cornouiller mâle appliquées à la lance-javelot de Romulus sont d'autant plus significatives pour F. Poplin qu'au cornouiller mâle est appliqué le mot *materia*, le bois d'œuvre, alors qu'au cornouiller femelle est appliqué celui de *lignum*, la matière brute servant de bois de chauffe¹⁹⁵⁶. F. Poplin considère que la séparation sexuelle faite par les Romains entre les deux variétés de cornouiller, même si dans la réalité elle s'avère fautive d'un point de vue sexuel,

¹⁹⁵³ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 12, 2, 1-2, Trad. S. Amigues, 1989, p. 34

¹⁹⁵⁴ Homère, *Iliade*, XVI, 765-771, Trad. P. Mazon, 2002, p.128

¹⁹⁵⁵ « La Terre irritée du sort réservé aux Titans engendra d'Ouranos les Géants d'une taille insurpassable et d'une force invincible ; on les regardait avec effroi, ils laissaient retomber une épaisse toison de leur têtes et leurs joutes et leurs jambes étaient recouvertes d'écailles de serpents ; Ils étaient nés selon certains à Phlègres, selon d'autres à Pallène. Ils lançaient contre le ciel des rochers et des chênes embrasés ». Le pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, I, 6,1, Trad. P. Schubert, 2014. p. 28

¹⁹⁵⁶ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 160 ; nous verrons que ce point est contestable puisque le bois de la *Cornus mas* fournissait aussi un excellent bois de chauffage.

rangeait absolument le cornouiller mâle du côté de Vulcain¹⁹⁵⁷ (pris dans l'alors que le bois du cornouiller femelle, un *lignum*, un bois de chauffe, renvoyait aux occupations féminines¹⁹⁵⁸. A. Ernout et A. Meillet notaient que *materies* était un mot du langage populaire qui avait la double signification de « producteur de rejetons » et de « tronc », c'est-à-dire la partie dure de l'arbre, et par extension, désignait le bois de charpente¹⁹⁵⁹. Les acceptions du mot *materies* faites par A. Ernout et A. Meillet, qui conjuguent les notions de solidité de l'arbre et celle de fertilité, transposées dans la légende de Romulus, associent l'image du héros, chef de guerre, à celle de premier bâtisseur du peuple romain.

Romulus porteur de lance était celui qui, à la fondation de Rome, fut le créateur de la cité des *Quirites* que les comices curiates représentaient et un premier organisateur militaire. Son statut d'instigateur d'un premier ordre social romain est relié par F. H. Massa-Pairault à la tradition de Romulus *rex*, ensuite divinisé sous le nom de Quirinus¹⁹⁶⁰. La geste de Romulus, depuis le jet de sa lance-javelot, se positionne du côté de « Quirinus », modèle du sexe masculin organisateur opposé, souligne F. H. Massa-Pairault, à Rémus qui se situe du « côté de Faunus » et reste apparenté à l'état primitif du monde d'avant l'humanité et des lois¹⁹⁶¹. Le couple Rémus-Faunus, écrit encore l'historienne, a un côté inachevé, non urbanisé contrairement à celui des cadres institutionnels qu'avait initiés Romulus¹⁹⁶². Pour D. Briquel, le couple que formaient les Fabii et les Quinctii dans le rite des Lupercales était inégal et transposait l'opposition entre Romulus-Quirinus et Rémus-Faunus¹⁹⁶³. D'après Festus, une des étymologies du nom primitif des Fabii aurait été celle de *Fovius* formé sur *fovea*, la fosse qui servait à capturer les bêtes sauvages :

Festus, *De verborum significatu*, 77L

FOVI, qui nunc Faii appellantur, dicti, quod princeps gentis eius ex ea natus sit, com qua Hercules in foveis concubuit. Allii putant, eum primum ostendisse, quemadmodum ursi et lupi foveis caperentur

« le nom viendrait, selon les uns, du fait que le premier Fabius avait été engendré par Hercule dans une fosse, selon d'autres, parce qu'il aurait montré comment capturer des ours et des loups au moyen de fosses »¹⁹⁶⁴.

¹⁹⁵⁷ Vulcain, ici, relève de la deuxième fonction dumézillienne et que D. Briquel intègre au sein des divinités romaines du feu, « A propos de Tite-Live. Présence de l'idéologie indoeuropéenne des trois fonctions », *Vita Latina*, N° 149, 1998. p.40

¹⁹⁵⁸ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 154

¹⁹⁵⁹ Ernout, Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 390

¹⁹⁶⁰ Massa-Pairault « Romulus et Remus : réexamen du miroir de l'Antiquarium Communal », *Mélanges de l'école française de Rome*, n°132-2, 2011, p. 510

¹⁹⁶¹ L'Aventin dont Rémus avait voulu faire le lieu de fondation de Rome mais qui était le lieu d'une fondation manquée, était pour Ovide, la résidence de Faunus et de Picus, *In medio gramen, muscoque adoperta uirenti / manabat saxo uena perennis aquae ; / inde fere soli Faunus Picusque bibebant*, « Au milieu se trouvait une pelouse et, sous un couvert de mousse verdoyante, sourdait d'une roche un filet d'eau permanent ; c'est là que, seuls d'ordinaire, Faunus et Picus venaient boire », *Fastes*, III, 297-299, Trad. R. Schilling, 1992, p. 74

¹⁹⁶² Massa-Pairault « Romulus et Remus : réexamen du miroir de l'Antiquarium Communal », *Mélanges de l'école française de Rome*, n°132-2, 2011, p. 511

¹⁹⁶³ D. Briquel « Trois études sur Romulus », *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 288-289

¹⁹⁶⁴ Festus, *Sexti pompei festi, de verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, p. 77L

F. Poplin fait une distinction entre deux couples, celui du sureau noir et du cornouiller mâle et celui du sureau hièble et du cornouiller femelle. Dans ces deux couples, le premier, le sureau noir et le cornouiller mâle, représente deux éléments forts alors que le second, le sureau hièble et le cornouiller femelle, représente deux éléments faibles¹⁹⁶⁵.



Du point de vue des comparaisons botaniques, le sureau hièble (petit sureau), *Sambucus ebulus*, de la famille des *Adoxaceae*, est classé parmi les plantes vivaces et est comparable au cornouiller sanguin par sa hauteur qui ne dépasse pas deux mètres alors que le sureau noir (grand sorbier), *Sambucus nigra*, est un petit arbre d'une hauteur de deux à dix mètres, supérieure à celle du cornouiller mâle (qui ne dépasse pas 6 mètres)¹⁹⁶⁶. D'autre part, la tige de la *Sambucus nigra* est ligneuse divisée en rameaux droits, ce qui l'apparente au tronc droit et aux branches aérées du cornouiller mâle alors que la tige de la *Sambucus ebulus* est herbacée¹⁹⁶⁷ et cette caractéristique rappelle, le tronc plus court et les branches touffues et flexibles du cornouiller femelle. D'autre part, les baies de la *Cornus sanguinea* et de la *Sambucus ebulus* produisent des fruits globuleux d'une couleur rouge similaire tirant sur le noirâtre¹⁹⁶⁸. Enfin, la dernière association du couple « faible » représenté par le sureau hièble et le cornouiller femelle est celle de leur date de leurs floraisons pratiquement identiques, celle du cornouiller sanguin intervenant entre les mois de mai et juillet et celle du sureau hièble entre juin et août.



Pour F. Poplin, les caractéristiques végétatives de l'ensemble fort, celui du sureau noir et du cornouiller mâle, en opposition avec celui, faible, du sureau hièble et du cornouiller femelle, constituent symboliquement pour chaque couple un véritable mariage¹⁹⁶⁹. Cette union quasi maritale symbolisée par le couple fort du sureau noir et du cornouiller mâle est reprise, par analogie, par le couple de la lance-javelot de Romulus et les données propres à Romulus, celles du héros victorieux, porteur de trophées, du roi et organisateur de la vie civique identifié à Quirinus¹⁹⁷⁰.

¹⁹⁶⁵ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Ed. 2011, p. 153

¹⁹⁶⁶ Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 2008, p. 937

¹⁹⁶⁷ La différence de tenue du bois permettait à Pline d'opposer le sureau hièble au cornouiller mâle, *ordine autem naturae siluestrium primae sabucus, cui medulla plurima, et cui nulla, cornus mascula*, « Mais, dans l'ordre de la nature, les premiers sont, parmi les arbres sauvages, le sureau noir, qui a le plus de moelle, et le cornouiller mâle, qui n'en a pas », *Histoire naturelle*, XVI, 42, 103, Trad. J. André, 1962, p. 53

¹⁹⁶⁸ Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 2008, p. 2049, Rameau, *Flore forestière française. Plaines et collines*, (1989), 2012, p. 417

¹⁹⁶⁹ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Ed. 2011, p. 154

¹⁹⁷⁰ Dans la description qu'a faite Ovide des statues qui ornaient le temple de Mars Ultor érigé sur le Capitole par Auguste, apparaissait, symétriquement à Enée, Romulus sous les traits du triomphateur. Son insertion lors de l'anniversaire en 20 ap. J.-C. de la dédicace du temple montre les rapports étroits que Romulus entretenait avec Mars Ultor par l'intermédiaire de sa divinisation en Quirinus, Ovide, *Fastes*, V, 559-567, *Perspicit armipotens operis fastigia sommi / et probat inuictas summa tenere deas; / perspicit in foribus diuersae tela figurae, / armaque terrarum milite uicta suo. / Hinc uidet Aenean oneratum pondere caro / et tot Iuleae nobilitatis auos; / hinc uidet Iliaden umeris ducis arma ferentem, / claraque dispositis acta subesse uiris. / Spectat et Augusto praetextum*

F. Poplin écrit que la lance de Romulus, en perçant la terre, avait exprimé un désir de possession dont une des expressions était l'irruption de la guerre. Si la brutalité qu'exprimait le jet de la lance de Romulus exprimait de manière sous-jacente une image guerrière, sa transformation en arbre était une sorte « d'idéalisation » qui ramenait le cornouiller mâle dans le domaine agricole, paisible du paysan¹⁹⁷¹. Le bois dur et résistant du cornouiller était identique au mouvement du « bâton à fouir », fabriqué également en bois de cornouiller mâle, qui frappe comme une bêche¹⁹⁷².

le cornouiller mâle synonyme de victoire

Le geste guerrier de Romulus n'est pas seulement idéalisé par la frondaison de la *Cornus mas* mais aussi par l'aboutissement du processus biologique de l'arbre que constitue l'apparition de baies d'un rouge vif. Symboliquement la venue des fruits illustre la promotion du héros au titre de roi et leur mûrissement correspond aux victoires successives de Romulus que nous avons considérées comme la suite du jet initiateur de la lance-javelot. Le rouge était, pour Denys l'Halicarnasse, la couleur même de la royauté à laquelle s'étaient soumis les Tyrrhéniens vis-à-vis de Tarquin l'Ancien¹⁹⁷³ :

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, III, 61, 1

Ταύτας λαβόντες οἱ πρέσβεις τὰς ἀποκρίσεις ὥχοντο καὶ μετ' ὀλίγας ἡμέρας παρήσαν οὐ λόγους αὐτῷ μόνον φέροντες ψιλοῦς, ἀλλὰ καὶ τὰ σύμβολα τῆς ἡγεμονίας, οἷς ἐκόσμουν αὐτοὶ τοὺς σφετέρους βασιλεῖς, κομίζοντες στεφανόν τε χρύσειον καὶ θρόνον ἐλεφάντινον καὶ σκῆπτρον ἀετὸν ἔχον ἐπὶ τῆς κεφαλῆς χιτῶνά τε πορφυροῦν χρυσόσημον καὶ περιβόλαιον πορφυροῦν ποικίλον, οἶα Λυδῶν τε καὶ Περσῶν ἐφόρουσαν οἱ βασιλεῖς, πλὴν οὐ τετράγωνόν γε τῷ σχήματι, καθάπερ ἐκεῖνα ἦν, ἀλλ' ἡμικύκλιον. Τὰ δὲ τοιαῦτα τῶν ἀμφιεσμάτων Ῥωμαῖοι μὲν τόγας, Ἕλληνες δὲ τήβεννον καλοῦσιν, οὐκ οἶδ' ὀπίθεν μαθόντες· Ἑλληνικὸν γὰρ οὐ φαίνεται μοι τοῦνομα εἶναι.

nomine templum, « Le maître des armes aperçoit le faite du monument et se félicite de voir le sommet occupé par les dieux invincibles. Il aperçoit fixés aux portes, des traits de formes différentes et des armes du monde entier, tous conquis par des soldats. Ici il voit Enée chargé d'un cher fardeau et tant d'ancêtres de la lignée julienne. Là il voit le fils d'Ilia portant sur ses épaules les armes d'un chef (vaincu) et les attestations des exploits qui figurent à la base des statues alignées des héros. Il contemple le temple qui porte au fronton le nom d'Auguste » Ovide, *Fastes*, V, 559-567, Trad. R. Schilling, 1993, p. 62 ; R. Schilling se pose la question de savoir quelles sont les divinités qu'Ovide disait « invincibles », et estime qu'il s'agissait des deux divinités Victoria et Victoria uirgo qui avaient un temple sur le Palatin, en raison du calendrier de Préneste ; l'allusion à Romulus porteur d'un trophée, était la référence à sa victoire sur Acron et aux dépouilles opimes qu'il consacra à Jupiter Férétrien, « Notes », p. 155 ; l'étroitesse des liens entre Quirinus et Mars guerrier, relevait, pour G. Dumézil, des images de Quirinus, soit dieu guerrier du Quirinal faisant le pendant à Mars guerrier du Palatin, soit associé aux *Quirites* faisant le pendant de Mars associé aux *milites* ; ces dieux ajoutait G. Dumézil étaient les seuls munis d'armes donnant lieu à un rituel, Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 122-123

¹⁹⁷¹ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Ed. 2011, p. 162

¹⁹⁷² F. Morand, « Terre arable et milieu physique », *Bulletin de l'Association de géographes français*, n°354, Ed. Association de géographes français, Paris, 1967, p. 20

¹⁹⁷³ V. Fromentin émet l'hypothèse que Denys d'Halicarnasse opposait le nouveau peuple latin formé par la fusion aisée des Troyens et des Aborigènes à l'hostilité des Tyrrhéniens et des Rutules, ce qui était une façon de démontrer le caractère grec des Latins, « La définition de l'histoire comme mélange dans le prologue des Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse », *Pallas*, n° 39, 1993, p. 188

« les ambassadeurs partirent après avoir reçu ces réponses et ils revinrent peu de jours après, en apportant à Tarquin non de simples discours, mais encore en lui présentant les insignes du pouvoir dont eux-mêmes ornaient leurs propres rois : une couronne d'or, un trône d'ivoire, un sceptre avec un aigle sur le pommeau, une tunique de pourpre incrustée d'or et un manteau de pourpre bordé, tels que les rois lydiens et perses le portaient sur eux, à ceci près qu'il n'était pas de forme rectangulaire comme ceux-la mais demi-circulaire. De tels habits sont appelés par les Romains toges, par Grecs *tèbennos* : je ne sais pas où ils ont appris ce mot, car le mot ne semble pas grec »¹⁹⁷⁴.

J. Scheid note que le général qui représentait physiquement Jupiter, lors de son triomphe, était habillé suivant l'image que les Romains prêtaient au dieu¹⁹⁷⁵. L'assimilation symbolique du manteau rouge du général à la protection de Jupiter avait été aussi celle du manteau rouge de Romulus dont il s'était revêtu lorsqu'il avait offert les armes d'Acron à Jupiter qualifié de Férétrien. Cette présentation apparaît sur une peinture de Pompéi située à la porte d'entrée d'une maison de la via dell'Abondanza¹⁹⁷⁶. Le cornouiller mâle, poussé sur l'aire de la *Roma Quadrata*, assume les mêmes dimensions guerrière et sacrée que celles du chêne sur l'aire qu'avait dessinée Romulus pour bâtir un temple à Jupiter Férétrien afin d'y déposer les dépouilles opimes. La pousse du cornouiller symbolise également les mêmes remerciements que faisait Romulus à Jupiter Férétrien pour lui avoir donné son assentiment à son vœu de vaincre Acron. J. Gagé a décrit Romulus sous les traits d'un « guerrier romain » qui, revêtu d'un « manteau rouge foncé qui voltige derrière ses épaules », « avance majestueusement » et porte sur son épaule gauche « un trophée d'armes hissé sur un bâton »¹⁹⁷⁷. Tite-Live, dans la relation qu'il faisait du dépôt des dépouilles opimes, montrait le lien continu entre les origines de Rome, le chêne des bergers, les successeurs de Romulus et l'avenir de la cité :

Tite-Live, *Ab urbe condita*, I, 10, 5-6

ibique ea cum ad quercum pastoribus sacram deposuisset, simul cum dono designavit templo Iouis finis cognomenque addidit deo. "Iuppiter Feretri" inquit, "haec tibi victor Romulus rex regia arma fero templumque his regionibus, quas modo animo metatus sum, dedico, sedem opimis spoliis, quas regibus ducibusque hostium caesis me auctorem sequentes posteriferebant"

« Il monta au Capitole et les [les dépouilles d'Acron] au pied du chêne sacré des bergers. En plus de ce présent, il marqua l'emplacement d'un temple de Jupiter et donna un titre au dieu : "Jupiter Férétrien, dit-il, voici les armes d'un roi qu'un roi vainqueur, Romulus t'apporte. En outre, sur l'emplacement que

¹⁹⁷⁴ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, III, 61, 1, Trad. J.-H. Sautel, 1999, p. 102 ; J.-H. Sautel remarque que la reconnaissance des insignes royaux que firent les Etrusques aux Romains telle que la présentait Denys d'Halicarnasse correspondait à sa volonté de montrer la victoire romaine ; d'autre part, l'allusion à la toge romaine correspond pour J.-H. Sautel à la *toga picta* que revêtaient les triomphateurs, « Notes complémentaires », p. 162-163

¹⁹⁷⁵ Scheid, *Religion et piété à Rome*, 2001, p. 60

¹⁹⁷⁶ Picard, *Les trophées romains*, 1957, pl. II et Gagé, « Romulus-Augustus », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 47, 1930, p. 142

¹⁹⁷⁷ Gagé, « Romulus-Augustus », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 47, 1930, p. 142

mon esprit vient de délimiter, je te consacre un temple destiné à recevoir les dépouilles opimes que t'apporteront à mon exemple mes successeurs après avoir tué les rois et les généraux ennemis."»¹⁹⁷⁸.

3 – 2 - La lance-javelot de Romulus issue de la *Cornus sanguinea*, le cornouiller femelle : deuxième hypothèse

La couleur rouge du bois du cornouiller femelle et celle du sang féminin : une image dévalorisée

Dans la deuxième hypothèse, la lance-javelot de Romulus donne naissance à une *Cornus sanguinea*, un cornouiller femelle. Ce postulat est en conformité avec le rite du fécial d'un point de vue matériel, par l'identité du bois des lances, et d'un point de vue symbolique, par le lien entre la couleur rouge du bois (le sang) et le transfert sur l'ennemi des forces maléfiques attachées à la couleur, amplement développé par J. Bayet. Le lieu de la pousse du cornouiller de Romulus fut un indicateur topographique fort puisqu'il matérialisait l'opposition des deux frères sur la colline où serait tracée l'enceinte de Rome. On peut supposer que le lieu de l'événement, qui avait conduit à la mort violente de Rémus et qui mettait un terme au conflit, soit hors de l'enceinte de la *Roma Quadrata*. Les textes anciens ne donnent aucune indication sur l'endroit précis où s'était déroulée la bagarre, à l'exception de Servius qui indiquait que Romulus et Rémus s'étaient opposés au sein de l'armée¹⁹⁷⁹. La présence de groupes combattants entraîne l'idée que la bagarre entre les jumeaux ne pouvait pas se trouver à l'intérieur de l'enceinte de Rome puisque les troupes étaient aussi interdites dans l'enceinte de Rome en temps de conflit. Comme le fera le javelot du fécial, la couleur rouge du bois de la lance-javelot de Romulus, assimilable au sang, éloignait les forces invisibles ennemies divines qui pourraient résider sur le futur territoire sacré de la *Roma Quadrata*. Hérodote citait le cas des Cauniens qui chassaient les dieux étrangers hors de leur territoire à coups de lances :

Hérodote, *Histoire*, I, 172-173, 9-13

ἰδρυθέντων δὲ σφί ἱρῶν ξεινικῶν, μετέπειτα ὡς σφί ἀπέδοξε, ἔδοξέ δὲ τοῖσι πατρίοισι μούνον, χέασθαι θεοῖσι, ἐνδύντες τὰ ὄπλα ἅπαντες Καύνιοι ἠβηδόν, τύπτοντες δόρασι τὸν ἠέρα, μέχρι οὖρων τῶν Καλυνδικῶν εἶποντο, καὶ ἔφασαν ἐκβάλλειν τοὺς ξεινικοὺς θεοὺς. καὶ οὗτοι μὲν τρόποισι τοιοῦτοισι χρέωνται

« Ils avaient élevé des sanctuaires à des dieux étrangers ; par la suite ils changèrent d'avis et décidèrent de n'adorer que les dieux de leurs pères ; tous les Cauniens adultes revêtirent leurs armes et allèrent en cortège jusqu'aux frontières de Calynda, frappant l'air de leurs lance et disant qu'ils chassaient les dieux étrangers. Telles sont leurs manières d'être »¹⁹⁸⁰.

La couleur rouge du bois du javelot du fécial et son lancer sur le territoire des ennemis de Rome, rappelaient à ces derniers qu'ils auraient à verser leur sang lors

¹⁹⁷⁸ Tite-Live, *Ab urbe condita*, I, 10, 5-6, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 41

¹⁹⁷⁹ Servius, *Commentaires sur l'Énéide de Virgile*, VI, 779

¹⁹⁸⁰ Hérodote, *Histoire*, I, 172-173, 9-13, Trad. Ph.-E. Legrand, (1932), 1993, p. 172 ; Calynda était une ville carienne qui confinait à la Lycie, note (p. 172)

des combats. De manière identique, le rouge de la lance-javelot de Romulus assumait les valeurs néfastes que le sang, particulièrement féminin, était supposé contenir et avait, pour Rémus, la même valeur de présage funeste. Nous avons vu dans un passage de *l'Histoire naturelle* que le sang menstruel était, pour Pline, porteur de prodiges ; l'emploi du terme *monstrificis*, surnaturels, extraordinaires, « qui avertissaient de la volonté des dieux »¹⁹⁸¹, relié au sang menstruel, prenait dans le contexte guerrier une valeur conjuratoire de défense du territoire, celui de la *Roma Quadrata* pour Romulus. L'adjectif *monstrificus* rapproché du terme *frutex*¹⁹⁸² pour qualifier la *Cornus sanguinea* et l'expression *ligno quoque fungosa et inutilis*, « Son bois [du cornouiller femelle] est aussi spongieux et sans emploi », utilisés par Pline¹⁹⁸³, confèrent au cornouiller sanguin un caractère fongible et presque inconsistant, « semblant s'éliminer de lui-même », écrit F. Poplin, ce qui met le cornouiller sanguin du côté de la labilité (du négligeable ?), un effacement propre à la femme au foyer, contrairement à l'homme à la guerre¹⁹⁸⁴. L'aspect spongieux que Pline donnait au bois de la *Cornus sanguinea* s'applique moins à un aspect absorbant qu'à un aspect vacuolaire, lacunaire de son tissu. Nous avons vu que Pline avait remarqué que le bois du cornouiller sanguin était juste bon à lier¹⁹⁸⁵, confirmant ainsi sa comparaison négative, non à tort, avec le sexe féminin. Il soulignait que la faible densité de sa texture ne permettait pas de confectionner des objets qui pouvaient servir de structure et que le bois du cornouiller femelle était seulement bon pour fabriquer les accessoires agricoles, des tuteurs ou des objets de vannerie :

Pline, Histoire naturelle XVI, 76, 206

ab iis proxima est cornus, quamquam non potest uideri materies propter exilitatem, sed lignum non alio paene quam ad radios rotarum utile aut si quid cuneandum sit in ligno clausue figendum ceu ferreis.

Vient ensuite le cornouiller mâle, bien qu'il ne puisse être considéré comme un bois d'œuvre, tant il est menu ; son bois n'est guère employé que pour les rayons de roues, les coins pour fendre le bois ou pour des chevilles utilisées comme celle de fer¹⁹⁸⁶.

L'image dévalorisante que donne l'emploi de *frutex*, celle d'un morceau d'arbre, d'une branche¹⁹⁸⁷, au regard d'un véritable arbre est comparable à l'expression *uirga sanguinea* à qui Pline attribuait des propriétés toxiques :

¹⁹⁸¹ Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 413 ; *ex ipsis uero mensibus, monstrificis alias*, « Quant à la menstruation, qui produit par ailleurs des effets surnaturels Pline, *Histoire naturelle*, XXVIII, 23, 77, Trad. A. Ernout, 1962, p. 46

¹⁹⁸² Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 69, 176

¹⁹⁸³ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 43, 105, Trad. J. André, 1962, p. 54

¹⁹⁸⁴ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 161

¹⁹⁸⁵ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 69, 176

¹⁹⁸⁶ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 76, 206, Trad. J. André, 1962, p. 85

¹⁹⁸⁷ A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), sqq. 1979, p. 739 ; le mot suggère pour les lexicographes des végétaux jeunes et flexibles comme pouvait aussi l'être une verge appelée également *uirga*

Pline, *Histoire naturelle*, XXIV, 43, 73

Nec uirga sanguinea felicior habetur. Cortex eius interior cicatrices, quae praesanuere, aperit.

« La sanguine ne passe pas pour moins funeste. Son écorce intérieure rouvre les plaies trop vite cicatriseses »¹⁹⁸⁸.



D'un point de vue biologique, les vacuoles, au cœur des cellules végétales, sont constituées d'organites, c'est-à-dire d'éléments fonctionnels et de liquide gélatineux dans lequel baignent ces organites. La structure du tissu ligneux du cornouiller sanguin suggère la présence d'un système vacuolaire important qui correspond à la porosité de son bois, c'est-à-dire sa capacité d'absorption d'eau. La structure vacuolaire du cornouiller sanguin explique aussi, en partie, la rareté relative des macrorestes carbonisés de ses graines. L'absorption d'eau est directement liée à la densité du bois qui, en fonction de sa siccité (son taux d'humidité interne), entraîne des périodes de rétractation qui provoque l'apparition de petites cavités internes qui, à terme, changent le comportement du bois et affectent son élasticité jusqu'à conduire à sa rupture totale¹⁹⁸⁹.



Les valeurs positives du cornouiller femelle et du sang féminin : un principe de la dynamique de vie

Les faiblesses du cornouiller sanguin, dont l'image était attachée au sexe féminin, renforcent paradoxalement le poids et l'importance des éléments positifs que recèle le sang féminin¹⁹⁹⁰. Deux principes positifs dérivent de la faiblesse du cornouiller sanguin : celui de force de vie dont la femme était le symbole et celui des valeurs masculines du feu de « domestication » de la conquête par sa facilité de combustion de son bois¹⁹⁹¹.

Sur le premier principe de la dynamique de vie, Pline prêtait des bienfaits thérapeutiques à certaines parties de la *Cornus sanguinea*, les feuilles ou encore les branches :

Pline, *Histoire naturelle*, XIX, 58, 2,180

Sunt qui sanguineis uirgis tangant ea, quae nolint iis obnoxia esse.

« Il en est qui touchent avec du cornouiller sanguin les plantes qu'ils en [les animaux] veulent préserver [des insectes] »¹⁹⁹².

¹⁹⁸⁸ Pline, *Histoire naturelle*, XXIV, 43, 73, Trad. J. André, 1972, p. 50

¹⁹⁸⁹ M. Del Pedro, *Éléments de mécanique des structures*, Ed. Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001, p 13, 15

¹⁹⁹⁰ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 21

¹⁹⁹¹ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 2011, p. 158

¹⁹⁹² Pline, *Histoire naturelle*, XIX, 58, 2,180. Trad. J. André, 1964, p. 92

Appliqué au cornouiller de Romulus, vu en tant que *Cornus sanguinea*, son bois rouge qui contient les valeurs symboliques du sang de la femme procréatrice participe intrinsèquement au principe de vie. L'idée d'une force vitale que la mère transmet à ses rejetons est aussi celle que suggère la croissance vigoureuse du cornouiller sanguin qui présageait la formation du peuple romain.

Alors que la hampe de cornouiller sanguin de la lance du fécial était un bois mort qui annonçait celle de l'ennemi, la lance-javelot de Romulus avait été un bois mort mais sa transformation en un arbrisseau vivant annonçait, métaphoriquement, la naissance de Rome. Cette idée est suggérée par le passage de l'*Enéide* sur la mort infamante de Polydore. Dans un premier temps, l'image de la *Cornus sanguinea* était celle d'un arbre que la couleur noire de son suc qui s'en écoulait rendait funeste ainsi que son port broussailleux et compact, semblable aux armes ennemies dressées :

Virgile, *Enéide*, III, 22-29

Forte fuit iuxta tumulus, quo cornea summo/ uirgulta et densis hastilibus horrida myrtus. / Accessi, uiridemque ab humo conuellere siluam / conatus, ramis tegerem ut frondentibus aras, /horrendum at dictu uideo mirabile monstrum. /Nam prima solo ruptis radicibus arbos /uellitur, huic atro liquontur sanguine guttae / et terram babo maculant

« il y avait là tout près, un tertre avec au sommet, des pousses de cornouiller et un myrte hérissé en un buisson de lances. Je m'en approchai et, lorsque j'essayai d'arracher du sol ces branches vertes pour couvrir l'autel de rameaux feuillus, je vis un incroyable, un horrible prodige. La première branche que j'arrache en brisant ses racines laisse égoutter un sang noir et corrompu qui souille la terre »¹⁹⁹³.

Virgile, *Enéide*, III, 45-46

*nam Polydorus ego; hic confixum ferrea textit/ **telorum seges** et iaculis increuit acutis*

« Je suis Polydore. La moisson de traits qui m'ont percé me tient ici caché et a poussé en ces hampes aiguës »¹⁹⁹⁴.

Mais dans un second temps, dans le texte virgilien, l'organisation par Enée de funérailles réparatrices en l'honneur de Polydore, avait racheté sa mort provoquée par la trahison¹⁹⁹⁵ des Thraces, ralliés aux Grecs, qui l'avaient privé d'une mort en brave et avaient ainsi souillé son corps :

Virgile, *Enéide*, III, 62-68

¹⁹⁹³ Virgile, *Enéide*, III, 22-24, Trad. J. Perret, 1977, p. 76

¹⁹⁹⁴ Virgile, *Enéide*, III, 45-46, Trad. J. Perret, 1977, p. 76

¹⁹⁹⁵ Selon la tradition homérique, Polydore était le plus jeune fils de Priam. Virgile qui avait suivi la version d'Euripide dans sa tragédie Hécube, s'écartait du modèle homérique dans lequel Polydore était tué par Achille. Dans l'O.G.R., le pseudo-Aurelius Victor, à l'époque tardive, reprend la tradition véhiculée par les écrivains augustéens et notamment Virgile dont il s'inspire pour les personnages de l'entourage d'Enée ainsi que pour la topographie du Latium et celle de Rome, *Deinde cognita Polymestoris perfidia ex Polydori nece inde digressum peruectumque ad insulam Delum atque illinc ab eo Lauiniam Anii sacerdotis apollinis filiam, in matrimonium ascitam ex cuius nomine « Lauinia litora » appellata*, « Puis instruit de la perfidie de Polymestor qui avait assassiné Polydore, il [Enée] quitta ces lieux et passa dans l'île de Délos où il épousa Lavinia, fille d'Anius, prêtre d'Apollon. C'est d'elle que les « rivages laviniens » tirent leur nom. », Pseudo-Aurélius Victor, *O.G. R.*, IX, 5, Trad.J.-C. Richard, 1983, p. 87 ; J.-C. Richard note la différence d'interprétation de Denys d'Halicarnasse, qui faisait de Lavinia la fille de Latinus et qui avait donné son nom à Lavinium, *Antiquités romaines*, I, 59, 3

Ergo instauramus Polydoro funus, et ingens / aggeritur tumulo tellus; stant Manibus arae, / caeruleis maestae uittis atraque cupresso, / et circum Iliades crinem de more solutae ; / inferimus tepido spumantia cymbia lacte / sanguinis et sacri pateras, animamque sepulchro / condimus, et magna supremum uoce ciemus.

« En conséquence, nous préparons à Polydore de justes funérailles : sur le tertre on amasse un monceau de terre ; des autels se dressent pour les Mânes, endeuillés de bandelettes sombres et de noirs cyprès ; autour, les femmes d'Ilion avec, selon le rite, leurs cheveux dénoués. Nous apportons pour l'offrande des coupes où mousse le lait tiédi, les patères du sang des sacrifices, nous faisons reposer l'âme dans le tombeau et d'une voix forte l'appelons en un suprême adieu »¹⁹⁹⁶.

La célébration des funérailles de Polydore par Enée et les cérémonies qu'avait organisées Romulus pour Rémus présentent la même structure de deux rites qui avaient pour but la pacification et la renaissance possible dans un autre monde de l'âme de Polydore et de celle de Rémus. L'absence du respect du rite funéraire vouait, pour Virgile, à une mort vaine et mauvaise :

Virgile, *Enéide*, III, 60-63

Omnibus idem animus, scelerata excedere terra, /linqui pollutum hospitium, et dare classibus austros. /Ergo instauramus Polydoro funus

« Ils sont unanimes : sortons de cette terre scélérate, quittons ces lieux où l'hospitalité fut souillée, rendons les vents à nos vaisseaux »¹⁹⁹⁷.

La mort violente de Rémus, jeune adulte décédé brutalement et trop tôt, était conjurée par la célébration des *Lemuria* dans laquelle Ovide voyait une fête de réconciliation par la rencontre des vivants et des morts. Ovide, dans deux de ces textes, montrait la nécessité d'enterrer selon les rites funéraires. L'inscription par Romulus dans le calendrier et, de ce fait, dans l'histoire romaine, d'un jour consacré à la mémoire de Rémus, après la révélation faite par Mercure à Faustulus et Acca de la demande de Rémus, permettait de préserver les Romains d'un retour néfaste de son âme :

Ovide, *Fastes*, V, 461-464

Qui modo, si uolucres habuissem regna iubentes, /in populo potui maximus esse meo, / nunc sum elapsa rogi flammis et inanis imago: /haec est ex illo forma relicta Remo.

« Moi qui naguère, si les oiseaux m'avaient désigné pour régner, aurais pu être le plus grand parmi mon peuple, je ne suis plus aujourd'hui qu'un fantôme sans consistance, échappé des flammes du bûcher : oui, je ne suis plus que l'ombre qui reste du grand Rémus »¹⁹⁹⁸.

Ovide, *Fastes*, IV, 845-854

Haec ubi rex didicit, lacrimas introrsus obortas /deorat et clausum pectore uolnus habet. /Flere palam non uolt exempla que fortia seruat, /Sic que meos

¹⁹⁹⁶ Virgile, *Enéide*, III, 62-68, Trad. J. Perret, (1977), 1992, p. 77

¹⁹⁹⁷ Virgile, *Enéide*, III, 60-63, Trad. J. Perret, (1977), 1992, p. 77

¹⁹⁹⁸ Ovide, *Fastes*, V, 461-464, Trad. R. Schilling, 1993, p. 58

muros transeat hostis' ait. /Dat tamen exsequias; nec iam suspendere fletum / sustinet, et pietas dissimulata patet; /osculaque adplicuit posito suprema feretro, /atque ait 'Inuito frater adempte, uale, /arsurosque artus unxit: fecere, quod ille, /Faustulus et maestas Acca soluta comas.

« Quand le roi apprend cette nouvelle, il a les larmes aux yeux mais il les refoule et enferme sa douleur dans son cœur. Il ne veut pas pleurer publiquement et donne l'exemple de son courage en ajoutant : « Que tel soit le sort de l'ennemi qui franchira mes murs ». Cependant il célèbre les obsèques et ne peut plus retenir ses pleurs ; l'affection qu'il voulait dissimuler devient manifeste. Il donne l'ultime baiser au mort couché dans la bierre et dit : « Adieu, frère qui m'as été enlevé contre mon gré ». Il oint le corps promis à la flamme ; à sa suite, Faustulus et Acca, en deuil et les cheveux épars, font de même »¹⁹⁹⁹.

Les funérailles de Rémus qui disculpaient Romulus de toute pensée meurtrière et lui imputaient seulement un rôle d'instrument dans la mort involontaire signifiaient la volonté des dieux de retirer définitivement à Rémus toute possibilité d'une aspiration à la royauté. Et, indique D. Briquel, ces funérailles réparatrices montraient que la dépossession faite à Rémus de la terre était la condition indispensable à la constitution de la future Rome dont Romulus devait être l'artisan²⁰⁰⁰.

Dans la description que fait Virgile de la mort Polydore, les mots *seges*, (le champ mais aussi sa production) emprunté au domaine agricole, et *telum*, (ici une arme de jet), donnent la double image paradoxale, à la fois guerrière et agricole, d'une récolte d'armes coupés pareils à des épis de blé couchés à terre. De même, l'association du verbe *cresco* (venir à l'existence mais aussi croître, s'élever) qui, dans sa forme *incresco*, relève du champ lexical végétal, et le substantif *iaculum*, qui désigne dans le texte également une arme de jet, oppose l'image d'une croissance végétale vigoureuse, celle des blés ou des feuilles d'un arbre, à celle de javelots mortifères. Le commentaire de Servius sur l'expression *telorum seges* explicite le paradoxe de ces deux images antithétiques, celle de la mort armée et celle de la vie végétale. Pour Servius, en effet, Virgile avait répugné à faire de la mort infâme de Polydore une fin et, par le vocabulaire, avait suggéré sa renaissance par la pousse de racines, signe d'un renouveau, de l'émergence d'une nouvelle force²⁰⁰¹.

Dans son commentaire, Servius faisait le rapprochement entre la renaissance symbolique de Polydore, qu'illustre la renaissance infinie de la végétation, et la pousse du cornouiller de Romulus qui indiquait que, du jet guerrier de la lance-javelot de Romulus, était sorti un principe de force vitale prédit par les augures. Au I^{er} siècle av. J.-C., l'utilisation politique qui fut faite de la légende de Romulus et de

¹⁹⁹⁹ Ovide, *Fastes*, IV, 845-854, Trad. R. Schilling, 1993, p. 35

²⁰⁰⁰ D. Briquel « Trois études sur Romulus, *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, 1980, p. 310

²⁰⁰¹ *Telorum seges multitudo. Plautus Aulularia « stimulorum seges ». sane putatur non verisimile iaculis coniectis puerum occisum, nam repugnat cum illo « Polydorom obruncat » : nam et misisse radices iacula mirum est, nisi monstruosum sit. increuit reuiruit. Traxit autem hoc de historia Romana. nam Romulus, captato augurio, hastam de Aventino monte in Palatinum iecit: quae fixa fronduit et arborem fecit, Servii Grammatici, In Vergilii carmina commentarii, III, 46, 1881, Leipzig, p. 344 ; Plaute, La marmite, 1, 1, 45, *Tibi ego rationem reddam, stimulorum seges ?*, « Ai-je des comptes à te rendre, terre à aiguillons ? », Trad. A. Ernout, (1932), 1996, p. 152 ; le rapprochement que faisait Servius entre le texte de Virgile et celui de Plaute montre que dans les deux cas, c'est un homme qui est concerné et auquel sont appliqués des termes qui évoquent une idée de nature mal maîtrisée*

la fondation de la *Roma Quadrata* avait entraîné, pour M. Ver Eecke, le passage de la vision de la colline de l'Aventin réservé à l'Albain Aventinus, à celle de la colline réservée à Rémus. Ce fut l'auspication malheureuse de Rémus dont les oiseaux avaient « retardé » (*remores aues*) l'action possible de Rémus pour fonder éventuellement une cité qui avait déterminé l'attribution de l'Aventin à Rémus²⁰⁰².

Ovide a utilisé à plusieurs reprises des images similaires à celles employées par Virgile sur le trépas de Polydore pour associer simultanément une mort imminente violente et une vie sans cesse renouvelée, propre au végétal. Ainsi Ovide employait le même verbe *cresco* qui est propre aux végétaux et dont Virgile avait déjà fait usage, pour illustrer le changement de l'apparence de la nymphe Daphné. Menacée de mort, sa transformation en laurier assurait son immortalité :

Ovide, *Métamorphoses*, I, 550-552

*in frondem crines, in ramos bracchia **crescunt**, / pes modo tam uelox pigris radicibus haeret, / ora cacumen habent ; remanet nitor unus in illa*

« Ses cheveux qui s'allongent se changent en feuillage ; ses bras en rameaux ; ses pieds, tout à l'heure si agiles, adhèrent au sol par des racines incapables de se mouvoir ; la cime d'un arbre couronne sa tête ; de ses charmes il ne reste plus que l'éclat »²⁰⁰³.

Ce passage d'Ovide sur la métamorphose de Daphné allie les deux paradoxes déjà signalés : celui de l'émergence de l'image d'un danger, dans le texte ovidien celui de la violence de l'amour d'Apollon qui faisait fi du vœu de virginité de la Nymphe, et l'image d'un nouveau végétal, pour Daphné, le détournement de l'agression d'Apollon grâce à « l'éternité » du laurier pris dans le cycle des saisons. De même l'âme de Polydore, enterrée sous un tas de terre avec le myrte et le cornouiller, pouvait vivre apaisée dans les profondeurs du royaume souterrain, ce qui libérait les vivants de ses tourments. Pour J. Bayet, l'image de l'enfouissement sous l'amas de terre du myrte et du cornouiller correspondait à la matérialisation du corps et de l'âme de Polydore et répondait un acte rituel pour sceller définitivement son âme²⁰⁰⁴. Cette analyse suggère aussi que l'enfouissement permettait aux deux végétaux de trouver le sol favorable à leur renaissance. De même, l'enracinement de la *Cornus sanguinea*, retournait la connotation « infernale » d'arbre funeste, *arbor infelix*, en celle un arbre fertile et bénéfique, *arbor felix*. La pratique d'un rituel funéraire, la pousse du cornouiller de la lance-javelot de Romulus, conjuraient l'image mortifère que contenait le bois sec de la lance en cornouiller, qu'il fut *Cornus mas* ou *sanguinea*, et la renversaient pour faire de l'arbre un symbole de la manifestation de la vie.

L'aspect symbolique « vitaliste » du cornouiller sanguin de Romulus rejoint la figure de Carmenta à qui J. Champeaux reconnaît, à Rome, deux fonctions, celle qui présidait aux accouchements, apparentée alors à Mater Matuta, et celle prophétique, ce qui l'apparentait à Fortuna²⁰⁰⁵. Deux aspects qui concernent le

²⁰⁰² Ver Eecke, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p. 80-81

²⁰⁰³ Ovide, *Métamorphoses*, I, 550-552, Trad. G. Lafaye, (1925), 1994p. 26

²⁰⁰⁴ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 35

²⁰⁰⁵ Champeaux, *Fortuna. Le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain*, 1982, p.317 ; G. Dumézil indiquait que Carmenta dont s'était emparée la légende des origines de Rome était devenue une déesse

cornouiller sanguin de Romulus. Carmenta était en particulier une déesse lunaire car « la lune est liée aux phénomènes de conception »²⁰⁰⁶. Les cycles de fécondité des femmes, présidés par Carmenta, pesaient aussi sur la destinée des hommes et, de ce fait, sur celle de la cité toute entière. Pour N. Boëls-Janssen, il est révélateur que le culte de Carmenta, qui relevait d'un culte archaïque presque tombé dans l'oubli sous la République, n'était alors pas pratiqué par les femmes mais par un flamme qui demandait la protection du destin de la ville au travers de la capacité fécondante des femmes. C'était donc un prêtre qui demandait à la déesse d'assurer la venue au monde des enfants qui reposait principalement sur le pouvoir créateur des femmes et d'assurer ainsi le renouvellement des générations²⁰⁰⁷.

Le cornouiller sanguin représentant de la valeur masculine du courage

La première métaphore attachée au cornouiller sanguin, par son sexe féminin, est celle de l'infériorité féminine avérée²⁰⁰⁸. La seconde métaphore, en revanche, le relie aux valeurs de courage et de bravoure détenues par des femmes. Alors que ces valeurs étaient normalement attachées aux hommes, particulièrement lorsqu'ils étaient engagés dans des faits guerriers, elles ont été le fait de certaines femmes à qui les Romains rendaient des honneurs publics pour avoir pris une part active dans des faits de la vie civile et militaire de la cité.

Dans le rite du fécial, J. Bayet attribuait à la couleur rouge une valeur conjuratoire dont il créditait le cornouiller femelle en retournant sur l'ennemi les dangers que contenait la couleur rouge²⁰⁰⁹. Pour F. Poplin, le bois du cornouiller sanguin qu'il qualifie de *lignum*, un mot qui exclut l'arbrisseau des armes et le réserve au foyer domestique, est l'image de la femme capable du sacrifice de sa vie pour sauver Rome²⁰¹⁰, de même que, dans le foyer, l'arbrisseau se consume jusqu'à l'état de cendre pour produire une chaleur bénéfique.

La constatation, faite par J. Bayet, que la « puissance magique » de la lance du fécial était un principe neutre, venait de la réciprocité des principes sanguins. Le cornouiller mâle contenait en lui-même des éléments féminins et, inversement, le

prophétique sous l'influence religieuse venue de grèce, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 397 ; En revanche, N. Boëls-Janssen considère que Carmenta était d'abord une déesse oraculaire avant d'être une déesse des naissances, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 291

²⁰⁰⁶ Champeaux, *Fortuna*, 1982, p. 317

²⁰⁰⁷ Boëls-Janssen, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*, 1993, p. 300-301

²⁰⁰⁸ La société athénienne classique était façonnée par la domination masculine, physique, juridique, politique et symbolique que démontrait le discours d'Aristote sur les capacités moindres de la femme que l'auteur comparait à celles de l'esclave, *Καὶ τοῦτο εὐθύς ὑφήγηται τὰ περὶ τὴν ψυχὴν· ἐν ταύτῃ γὰρ ἐστὶ φύσει τὸ μὲν ἄρχον τὸ δ' ἀρχόμενον, ὧν ἐτέραν φασὲν εἶναι ἀρετὴν, οἷον τοῦ λόγον ἔχοντος καὶ τοῦ ἀλόγου. § 6. Δῆλον τοίνυν ὅτι τὸν αὐτὸν τρόπον ἔχει καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, ὥστε φύσει πλείω τὰ ἄρχοντα καὶ ἀρχόμενα. Ἄλλον γὰρ τρόπον τὸ ἐλεύθερον τοῦ δούλου ἄρχει καὶ τὸ ἄρρεν τοῦ θήλεος καὶ ἀνὴρ παιδός, καὶ πᾶσιν ἐνυπάρχει μὲν τὰ μόρια τῆς ψυχῆς, ἀλλ' ἐνυπάρχει διαφερόντως. Ὁ μὲν γὰρ δούλος ὅλως οὐκ ἔχει τὸ βουλευτικόν, τὸ δὲ θῆλυ ἔχει μὲν, ἀλλ' ἄκυρον, ὁ δὲ παῖς ἔχει μὲν, ἀλλ' ἀτελές. § 7. Διὸ τὸν μὲν ἄρχοντα τελείαν ἔχειν δεῖ τὴν διανοητικὴν ἀρετὴν (τὸ γὰρ ἔργον ἐστὶν ἀπλῶς τοῦ ἀρχιτέκτονος, « C'est cette idée [c'est-à-dire d'un être qui, naturellement est appelé à gouverner et d'un appelé à être gouverné] qui, d'emblée, nous a guidés dans le cas de l'âme ; celle-ci possède par nature un élément dirigeant et un élément subordonné qui, tous deux, selon nos affirmations ont leur vertu propres, l'un étant doué de raison et l'autre en étant dépourvu. Il est évident qu'il en va aussi de même pour les autres choses ; si bien que, par nature, dans la plupart des cas, il y a des éléments dirigeants et subordonnés. L'homme libre commande à l'escale autrement que le mari à la femme et l'adulte à l'enfant », Aristote, *La politique*, I, 5, 1260a, 6-7*

²⁰⁰⁹ Bayet, *Croyances et rites dans la Rome antique*, 1971, p. 29

²⁰¹⁰ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 2011, p. 161

cornouiller femelle, des éléments mâles qu'il rattachait, à juste titre, au fait que la *Cornus mas* et la *Cornus sanguinea* ont la caractéristique commune d'avoir des fleurs hermaphrodites²⁰¹¹. Ce principe de neutralité végétatif où les éléments féminin et masculin agissent réciproquement est partagé par le cornouiller de Romulus qui, dans la légende, n'avait pas de « sexe ». Les éléments mâles repérés par J. Bayet dans la *Cornus sanguinea* sont similaires aux images que renvoient la figure de la déesse Nério qui était un symbole de la valeur guerrière des femmes et, de ce fait, une illustration de la composante masculine de fermeté et de courage. Nério, sans doute d'origine sabine, symbolisait pour les Romains la qualité héroïque qui était ordinairement attribuée à Mars²⁰¹². Aulu-Gelle faisait de cette divinité, fêtée le 23 mars conjointement avec le dieu dont elle était la sœur ou l'épouse selon les versions, l'expression de la force vitale du dieu :

Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIII, 23, 1-15

Conprecationes deum immortalium, quae ritu Romano fiunt, expositae sunt in libris sacerdotum populi Romani et in plerisque antiquis orationibus. In his scriptum est: "Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis Nerienemque Martis". Ex quibus id, quod postremum posui, sic plerosque dicere audio, ut primam in eo syllabam producant, quo Graeci modo dicunt Nereidas. Sed qui proprie locuti sunt, primam correptam dixerunt, tertiam prodixerunt. Est enim rectus casus eius uocabuli, sicut in libris ueterum scriptum est, "Nerio", quamquam M. Varro in satura Menippea, quae inscribitur Skiomachia, non "Nerio", sed "Nerienes" uocatiue dicit in his uersibus: te Anna ac Peranna, Panda Cela, te Pales, Nerienes et Minerua, Fortuna ac Ceres. Ex quo nominandi quoque casum eundem fieri necessum est. Sed Nerio a ueteribus sic declinabatur quasi Anio: nam perinde ut "Anienem", sic "Nerienem" dixerunt tertia syllaba producta. Id autem, siue "Nerio" siue "Nerienes" est, Sabinum uerbum est, eoque significatur uirtus et fortitudo. Itaque ex Claudiis, quos a Sabinis oriundos accepimus, qui erat egregia atque praestanti fortitudine, "Nero" appellatus est. Sed id Sabini accepisse a Graecis uidentur, qui uincula et firmamenta membrorum neura dicunt, unde nos quoque Latine "neruos" appellamus. Nerio igitur Martis uis et potentia et maiestas quaedam esse Martis demonstratur. Plautus autem in Truculento coniugem esse Nerienem Martis dicit, atque id sub persona militis in hoc uersu: « Mars peregre adueniens salutatur Nerienem uxorem suam ». Super ea re audiui non incelebrem hominem dicere nimis comice Plautum inperito et incondito militi falsam nouamque opinionem tribuisse, ut Nerienem coniugem esse Martis putaret. Sed id perite magis quam comice dictum intellet, qui leget Cn. Gellii annalem tertium, in quo scriptum est Hersilium, cum apud T. Tatium uerba faceret pacemque oraret, ita precatam esse: "Neria Martis, te obsecro, pacem da, te uti liceat nuptiis propriis et prosperis uti, quod de tui coniugis consilio contigit, uti nos itidem integras raperent, unde liberos sibi et suis, posteros patriae pararent". "De tui" inquit "coniugis consilio" Martem scilicet significans; per quod apparet non esse id poetice a Plauto dictum, sed eam quoque traditionem fuisse, ut Nerio a quibusdam uxor esse Martis diceretur. Inibi

²⁰¹¹ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 16, 19

²⁰¹² Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 217

autem animaduertendum est, quod Gellius "Neria" dicit per "a" litteram, non "Nerio" neque "Nerienes".

« Les prières aux dieux immortels que l'on fait suivant le rite romain se trouvent dans les livres des prêtres du peuple romain et dans nombres de textes anciens. Il y a écrit «*Lua* de Saturne, *Salacia* de Neptune, *Hora* de Quirinus, *Virites* de Quirinus, *Maia* de Vulcain, *Herie* de Junon, *Moles* de Mars et *Nerienes* de Mars » ; Parmi ces noms j'entends beaucoup de gens prononcer celui que j'ai placé le dernier en en allongeant la première syllabe comme font des Grecs dans *Νηρηϊδας* (les Néréides). Mais ceux qui ont parlé avec justesse ont prononcé la première syllabe abrégée et ont allongé la troisième. En effet le nominatif de ce mot est Nerio comme il est écrit dans les livres des anciens bien que Varron dans la *Satire Menippée* intitulée « Combat contre l'ombre », dise non pas Nerio mais Nerienes au vocatif dans les vers suivants : « Vous Anna et Peranna, Panda je vous adresse mon sacrifice ainsi qu'à toi Palès, Nerienes et Minerva, Fortuna et Cérès ». D'où il résulte nécessairement que le nominatif lui aussi ait la même formation. Mais les Anciens déclinaient Nerio comme Anio : ils disaient *Nerieniem* comme *Anienem* la troisième syllabe allongée. En tout cas que ce soit *Nerio* ou *Nerienes*, c'est un mot sabin qui indique la valeur et le courage. Par exemple chez les Claudii venus chez nous de la Sabine on appelait « Nero » celui qui avait un courage remarquable et sans égal. Mais les Sabins paraissent avoir reçu ce mot des Grecs, qui disent *νεῦρα* les attaches qui font la force des membres d'où le nom que nous leurs donnons nous aussi en latin nerui. Nerio se montre donc comme une sorte de force, de puissance, majesté de Mars. Or Plaute dit dans le *Truculentus* que Nerio est l'épouse de Mars et cela par la bouche du soldat. Voici le vers : « Mars arrivant de voyage salue sa femme Nerio ». Sur cette question, j'ai entendu un homme non sans réputation dire que Plaute avait trop poussé le comique en attribuant à un soldat ignorant et grossier l'idée fautive et choquante que Nerio était la femme de Mars. Mais on comprendra que Plaute s'est exprimé en connaisseur et non en comique si on lit le livre III des *Annales* de Cneius Gellius où se trouve la prière d'Hersilia parlant devant Titus Tadius et demandant la paix : « Neria de Mars, je t'en conjure, donnez-nous la paix afin qu'il nous soit permis de jouir de noces légitimes et fécondes, puisque c'est sur la décision de ton époux que ce bonheur est arrivé qu'ils nous enlèvent vierges nous aussi pour se procurer des enfants à eux-mêmes et aux leurs, une postérité à la patrie ». Sur la décision de ton époux dit-il indiquant Mars évidemment ; par quoi il apparaît qu'il ne s'agit pas d'une liberté poétique de Plaute, mais qu'il y avait aussi une tradition selon laquelle Nerio était dite par certains l'épouse de Mars. Il faut cependant remarquer là que Gellius dit *Neria* avec la lettre « a » et non *Nerio* ni *Nerienes* »²⁰¹³.

²⁰¹³ Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIII, 23, 1-15, Trad. R. Marache, 1989, p. 96 ; R. Marache donne les explications suivantes aux doublets des divinités : *Lua* est un doublet de *Lues*, dissolution, pourriture ; *Salaciam* vient de *sal*, le sel d'après Varron (*De la langue latine*, V, 72) mais en réalité il vient de *salire*, bondir, jaillir ; l'expression *Horae Quirini* reconnues dans le calendrier d'Antium le 23 juillet, a donné en latin *horior* et *hortor*, exprimant la volonté et *hora* un équivalent de *numen* ; *Viritis Quirinis* n'est pas expliqué ; Maia semble être la force croissante du feu ; *Moles Martis* correspond à la masse armée qui écrase tous les obstacles sur son passage ; Anna Perenna personnifierait l'année qui commence et qui atteindra sa fin ; quant au « Combat des ombres » serait la lutte entre un cynique et un philosophe imbu de sa personne, « Notes complémentaires », p. 203

Les relations fonctionnelles du couple formé par Mars et Néro dans lequel la déesse représentait la force armée défensive et pacifique, selon Plaute²⁰¹⁴, rejoignent celles de nombreuses divinités doubles telles Liber-Libera ou même Palès. Ces divinités féminines, G. Dumézil en faisait des « entités, de vieilles abstractions personnifiées, antérieures aux livres des pontifs » qui exprimaient « un aspect, un mode d'action » d'un dieu principal. Néro, celle qui aimait la virilité et qui représentait la « réussite au combat », confondue plus tard avec Minerve, qui n'en fut « qu'un à-peu-près littéraire hellénisant à l'époque de Tite-Live », écrivait G. Dumézil²⁰¹⁵, présidait à la composante masculine de la guerre. Elle faisait, en effet, partie des divinités à qui les soldats offraient les dépouilles ennemies. Le jour de sa fête, le 23 mai, était également celui de la lustration des trompettes sacrées, le *tubilustrium*. Le lien entre la féminité et les valeurs masculines politique et guerrière apparaît encore dans le culte de Cérès, servi par des prêtresses, pour lequel Cicéron prenait soin d'indiquer que les Romains avaient voulu que ce culte fût public, destiné aux citoyens romains, les *ciues*²⁰¹⁶ :

Cicéron, *Pour Balbus*, 24, 55

Sacra Cereris, iudices, summa maiores nostri religione confici caerimoniaque uoluerunt; quae cum essent adsumpta de Graecia, et per Graecas curata sunt semper sacerdotes et Graeca omnino nominata. Sed cum illam quae Graecum illud sacrum monstraret et faceret ex Graecia deligerent, tamen sacra pro ciuibus ciuem facere uoluerunt, ut deos immortalis scientia peregrina et externa, mente domestica et ciuili precaretur.

« Nos aïeux ont voulu que le culte de Cérès fût célébré avec piété et cérémonial. Comme ce culte avait été importé de Grèce, il était toujours desservi par des prêtresses grecques et tout le vocabulaire était grec. Mais tout en choisissant en Grèce une femme pour les initier à ce culte hellénique et pour le célébrer, ils ont voulu que, célébrant un culte pour des citoyens [romains], elle fût citoyenne, afin qu'elle priât les dieux immortels selon des rites étrangers et venus du dehors, sans doute, mais du moins avec un esprit national et civique »²⁰¹⁷.

La double identité de la Cornus sanguinea masculine et féminine

Quant à Palès, si les Etrusques la prenaient pour un dieu, pour les Romains, écrivait G. Dumézil, elle était une déesse sans qu'il n'y ait aucune confusion. Palès comptait parmi les vieilles divinités importantes pour l'économie rurale mais aussi pour l'histoire nationale²⁰¹⁸. Cette double fonction était présente à l'esprit des Romains qui fêtaient la déesse le 21 avril. Plutarque avait fait correspondre le jour du culte

²⁰¹⁴ Plaute faisait de Néro la femme de Mars, *Mars peregre adueniens salutatur Nerionem uxorem suam*, « Mars arrivant des pays lointains salue Néro, son épouse », Plaute, *Le rustre*, 515, Trad. A. Ernout, 1961, p. 132

²⁰¹⁵ Placé par les Romains sous la tutelle de Cérès, le couple Liber-Libera qui remontait d'un très ancien culte latin, pour J. Dumézil, présidait aux composantes mâles et femelles de la génération, Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 217, 282, 313

²⁰¹⁶ Le culte rendu à Cérès sur l'Aventin dans le temple qui la réunissait avec Liber et Libera, ne fut pas principalement celui des paysans pour sa fonction de technicienne de l'agriculture mais celui de la population urbaine qui l'honorait comme intendante de ravitaillement et protégeait la plèbe de la famine, Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 382

²⁰¹⁷ Cicéron, *Pour Balbus*, 24, 55 Trad. J. Cousin, 1962, p. 275

²⁰¹⁸ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 55, 60

rendu à Palès, qui était un vieil rituel pastoral antérieur à la fondation de Rome, à celui de la naissance de la cité :

Plutarque, *Vie de Romulus*, 12, 1-2

Ἵτι μὲν οὖν ἡ κτίσις ἡμέρα γένοιτο τῇ πρὸ ἔνδεκα καλανδῶν Μαΐων, ὁμολογεῖται, καὶ τὴν ἡμέραν ταύτην ἐορτάζουσι Ῥωμαῖοι, γενέθλιον τῆς πατρίδος ὀνομάζοντες. ἐν ἀρχῇ δ' ὡς φασιν οὐδὲν ἔμψυχον ἔθουον, ἀλλὰ καθαρὰν καὶ ἀναίμακτον ὤοντο δεῖν τῇ πατρίδι τὴν ἐπώνυμον τῆς γενέσεως ἐορτὴν φυλάττειν. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ πρὸ τῆς κτίσεως βοτηρικὴ τις ἦν αὐτοῖς ἐορτὴ κατὰ ταύτην τὴν ἡμέραν, καὶ Παρίλια προσηγόρευον αὐτήν

« La ville fut fondée le onzième jour avant les calendes de mai : c'est un point sur lequel on s'accorde et les Romains célèbrent ce jour, qu'ils appellent le jour natal de leur patrie. Anciennement, ils n'y sacrifiaient, dit-on, aucun être vivant ; ils pensaient que la fête consacrée à la naissance de leur patrie devait rester pure et n'être pas ensanglantée. Cependant, même avant la fondation de la ville, ils célébraient ce jour-là une fête pastorale qu'ils appelaient *Parilia* »²⁰¹⁹.

La présence de deux entités, une mâle et une femelle, se traduit, dans le domaine végétatif et humain, par le phénomène biologique de la libération des semences des deux sexes nécessaires à la procréation pour assurer la continuité des générations. L'image du principe féminin, dont la symbolique première était celle de « l'impureté »²⁰²⁰ de son sang, devenait alors « rassurante et bénéfique » quand son pouvoir destructeur se tournait du côté des forces ennemies, selon L. Makarius²⁰²¹, prenant ainsi une valeur positive pour les citoyens romains. La réflexion de L. Makarius rejoint encore celle faite par O. de Cazanove sur le culte de Cérès pour qui le culte était devenu à Rome un enjeu politique au début de la République. A cette époque, il était primordial pour Rome « d'affirmer son rôle international » et de devenir une métropole religieuse. Il se révélait alors nécessaire que Cérès, héritière du culte de Déméter, dont les premières fonctions étaient économiques et agricoles, devienne aussi la garante des lois de la cité. Son culte qui était protégé par la ligue latine, était présent en Sicile et en Grande-Grèce²⁰²². Denys d'Halicarnasse reliait la prospérité et la vitalité de la vie politique à Rome lors de la fondation du temple de Cérès. La condition préalable posée par le dictateur Postumius à la construction d'un temple à la déesse (en réalité un temple à Déméter, Dionysos et Coré) était que Rome puisse jouir conjointement de bonnes récoltes sous sa propre législation²⁰²³ :

²⁰¹⁹ Plutarque, *Vie de Romulus*, 12, 1-2, Trad. R. Flacelière, 1957, p. 72

²⁰²⁰ En Grèce, l'hiérophante, celui qui révélait les objets sacrés, excluait des mystères (avec le sycophante) ceux dont les mains ou les pensées étaient impures. Dénoncés par la foule, ils étaient chassés avant le début des cérémonies, S. Reinach, « L'étymologie du mot « sycophante » », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, n° 106, 1906. p 733

²⁰²¹ Makarius, *Le sacré et la violation des interdits*, 1974, p. 29

²⁰²² De Cazanove, « Le sanctuaire de Cérès jusqu'à la deuxième sécession de la plèbe », *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au Ve siècle av. JC.*, actes colloque, 1990. p. 382, 387, 394

²⁰²³ De Cazanove, « Le sanctuaire de Cérès jusqu'à la deuxième sécession de la plèbe », 1990. p. 377

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VI, 2, 30

καὶ ναῶν κατασκευὰς ἐξεμίσθωσε Δῆμητρι καὶ Διονύσῳ καὶ Κόρῃ κατ' εὐχὴν. Ἐσπάνισαν γὰρ αἱ τροφαὶ τοῦ πολέμου κατ' ἀρχὰς καὶ πολὺν αὐτοῖς παρέσχον φόβον ὡς ἐπιλείψουσαι, τῆς τε γῆς ἀκάρπου γενομένης καὶ τῆς ἔξωθεν ἀγορᾶς οὐκέτι παρακομιζομένης διὰ τὸν πόλεμον. Διὰ τοῦτο τὸ δέος ἀνασκέψασθαι τὰ Σιβύλλεια τοὺς φύλακας αὐτῶν κελεύσας ὡς ἔμαθεν, ὅτι τούτους ἐξιλιάσασθαι τοὺς θεοὺς οἱ χρησμοὶ κελεύουσιν, εὐχὰς αὐτοῖς ἐποιήσατο μέλλων ἐξάγειν τὸν στρατόν, ἐὰν εὐετηρία γένηται κατὰ τὴν πόλιν ἐπὶ τῆς ἰδίας ἀρχῆς, οἷα πρότερον ἦν, ναοὺς τ' αὐτοῖς καθιδρύσεσθαι καὶ θυσίας καταστήσεσθαι καθ' ἕκαστον ἐνιαυτόν. Οἱ δ' ὑπακούσαντες τὴν τε γῆν παρεσκεύασαν ἀνεῖναι πλουσίους καρπούς, οὐ μόνον τὴν σπόριμον, ἀλλὰ καὶ τὴν δενδροφόρον, καὶ τὰς ἐπεισάκτους ἀγορᾶς ἀπάσας ἐπικλύσαι μᾶλλον ἢ πρότερον· ἄπερ ὁρῶν αὐτὸς ὁ Ποστόμιος ἐψηφίσαστο τὰς τῶν ναῶν τούτων κατασκευὰς

« [Postumius] fit un marché avec un entrepreneur pour bâtir un temple à Cérès, Bacchus et Proserpine, suivant le vœu qu'il en avait fait dans l'occasion que je vais rapporter. Au commencement de la guerre, les vivres étaient devenus rares, il y avait même tout sujet d'appréhender qu'ils ne manquassent entièrement, tant par la stérilité des terres, que parce que la guerre empêchait qu'on ne pût apporter des provisions d'aucun pays. Dans cette crainte, il fit consulter les livres des Sibylles par ceux qui les avaient en dépôt. L'oracle lui ordonna d'apaiser les divinités dont je viens de parler. Comme il était sur le point de mettre son armée en campagne, il fit vœu que si pendant sa dictature les vivres étaient aussi abondants que les années précédentes, il érigerait des temples aux dieux, et qu'il instituerait des sacrifices dont la mémoire se renouvellerait tous les ans. Les dieux donnèrent des marques visibles qu'ils l'avaient exaucé. La terre et les arbres produisirent une si grande quantité de grains et de fruits, que toutes sortes de vivres, même ceux qui venaient des autres pays, abondaient à Rome plus qu'auparavant »²⁰²⁴.

La nécessaire association du masculin et du féminin dans l'ordre de la cité, dont le couple Nério-Mars était la figuration, est aussi celle qu'exprimait la *Cornus sanguinea* de Romulus (celle de la lance du fecial). La double vocation masculine du cornouiller mâle, associée à une vocation féminine définie par la communauté de certains attributs caractéristiques du cornouiller femelle, concerne ce dernier qui, par son enracinement, affirmait l'autonomie politique, sociale et religieuse de Rome et, par son développement, reliait la cité à la prospérité.

Dans le chapitre concernant le figuier sous lequel s'était abritée la louve, nous avons vu qu'une des explications données par Varron au nom du figuier dit Ruminale était celle de son rapprochement avec Rumina, une déesse nourricière²⁰²⁵. Rumina, une divinité féminine, dont la fonction première était de préserver la tranquillité pastorale des troupeaux et des bergers, était reliée au dieu, Mars-Quirinus, et par ce lien, assumait la fonction de protection du territoire des bergers. La fonction

²⁰²⁴ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VI, 2, 30, Trad. Bellanger, 1800

²⁰²⁵ Varron, *Economie rurale*, II, 11, 5

élargie qui ressort de la double identité Mars-Quirinus était, non seulement de sauvegarder tous les actes et les personnes relevant de la production, mais aussi de préserver et de défendre le territoire sur lequel ces citoyens travaillaient. J. Scheid note que les rôles répartis entre Romulus, à qui était attribuée la fonction guerrière²⁰²⁶, et Titus Tatius, à qui était attribuée la fonction de prospérité nourricière²⁰²⁷, étaient complémentaires et indissociables dans la mesure où la tradition antique avait aussi présenté Quirinus sous des aspects guerriers²⁰²⁸. Mais Quirinus ne présidait pas aux hostilités, cette fonction étant laissée à Mars ; le dieu présidait à la « paix armée », il était le dieu du passage (à côté de Janus) qui déclenchait la guerre, qui faisait basculer Rome d'un état la paix à celui d'hostilité ouverte²⁰²⁹. G. Dumézil écrivait que les Romains voyaient dans Quirinus, patron de la « masse romaine » depuis la fin du IV^e siècle, un dieu ambigu qui était, certes, « le dieu des *Quirites* civils opposés aux citoyens sous les armes », mais aussi un autre Mars « dans ses fins, mais éventuellement belliqueux dans ses moyens »²⁰³⁰.

Nous retrouvons une équivalence de fonctions entre Mars-Nerio, les deux Palès et Mars-Quirinus qui associaient les faits de guerre et la paix et qui avaient représenté des aspects viriles de victoire et d'essor économique, ceux aussi dont avait été revêtu Romulus, ainsi que nous l'avons montré précédemment. Davantage que le figuier Ruminal au pied du Palatin, le cornouiller de Romulus, à son sommet, au centre de la *Roma Quadrata*, déterminait l'emplacement de la cité et, pris dans le sens du processus de recommencement végétatif, exprimait la force vitale qui avait caractérisé Rome, déterminée à constituer une assise solide qui reposait sur ses institutions et qui réclamait, pour se construire, un temps de paix. Les deux composantes complémentaires de prospérité et de paix étaient constitutives, pour G. Dumézil, de la troisième fonction productrice, qui recouvrait la fécondité du sol, la procréation, les métiers des agriculteurs, des pasteurs ou des commerçants, mais qui nécessitait un temps de paix qui reposait sur la protection de Rome²⁰³¹.

L'unité du masculin et du féminin, l'image du peuple romain

Nous avons vu également dans le chapitre consacré au figuier de la fondation de Rome, l'association nécessaire du masculin et du féminin qu'avait illustrée la légende de Philôtis, l'esclave qui sauva les Romains de l'attaque des peuples Latins coalisés en grimpant sur un figuier sauvage²⁰³², une *Caprificus*. De même que

²⁰²⁶ Suivant G. Dumézil, l'annalistique avait attribué à Romulus la fondation du culte de Jupiter Stator qui mettait le dieu en relation avec la guerre. Mais Jupiter n'agissait pas comme Mars par un engagement dans le combat, il intervenait au cours de la bataille pour provoquer un véritable miracle et retourner le cours du combat, désastreux pour Romulus, en le transformant en victoire, G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 197 ; de plus, les noms de Rumina, du figuier *Ruminalis* comme l'adjectif *Ruminus*, attribué à Jupiter, relevaient tous du nom étrusque, selon ce savant du moins, de Rome, p. 193

²⁰²⁷ Scheid, *Pouvoir et religion à Rome*, 2011, p. 35

²⁰²⁸ Magdelaine, « Quirinus et le droit », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 96-1, 1984, p. 196

²⁰²⁹ Magdelain, « Quirinus et le droit », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, T. 96-1, 1984, p. 217 ; voir aussi A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932), *sqq.* 1979, p. 738

²⁰³⁰ Dans la tradition romaine, écrivait G. Dumézil, il n'a jamais existé de Mars Quirinus comme il a existé un *Mars Ultor* ou un *Mars Gradus*, « La triade Jupiter Mars Janus ? », *Revue de l'histoire des religions*, T.132, 1946, p. 116, 118

²⁰³¹ Dumézil, *Naissance de Rome*, 1944, p. 201

²⁰³² Pour P. Drossart, pendant le rite des Nones Caprotines, la simulation par les esclaves, qui jouaient aussi un rôle de courtisanes, de combats guerriers mais dépourvus d'hostilité, était une représentation de la lutte entre les

Philôtis qui était la représentante, non seulement des femmes romaines mais, par sa participation à la victoire finale, de tous les Romains, le cornouiller sanguin de Romulus, également du côté du féminin, représentait l'établissement de Rome, cité promise aux succès tant militaires qu'économiques. L'image de l'alliance masculin/féminin qui entre dans le cycle biologique végétal, animal ou humain et sa signification symbolique en terme de postérité est aussi soulignée par Festus qui faisait valoir que le premier geste symbolique de fondation de Rome, qui avait été le tracé par la charrue de Romulus d'un sillon, le *primigenius sulcus*, marquait aussi symboliquement la séparation entre les citoyens romains et les femmes, séparation que les institutions ont ensuite entérinée. Le cornouiller de Romulus poussé, au moins symboliquement, au centre de la *Roma Quadrata* enserrée par le sillon fondateur, reprend la complexité d'une séparation entre les deux variétés et leur nécessaire complémentarité, indispensable aussi entre hommes et femmes pour le développement de Rome :

Festus, *De verborum significatione*, 271L

Primigenius sulcus : dicitur, qui in condenda nova urbe tauro et vacca disignationis causa inprimitur

« C'est le premier sillon ainsi appelé car il fut tracé lors de la fondation de la nouvelle ville, avec une charrue attelée d'un boeuf et d'une vache, ainsi, il marque dans le sol, la séparation de leur sexe »²⁰³³.

Un texte du pseudo-Apollodore exprime la même capacité des femmes à être les représentantes du peuple de l'île de Lemnos. De même, qu'à Rome, Philôtis avait été la représentant du peuple romain, le pseudo-Apollodore mettait en lumière ce que cette situation avait d'extraordinaire et d'anormale, au regard d'une situation « normale » où la royauté est exercée par des hommes :

Le pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, I, 9, 17

βασιλευομένη δὲ ὑπὸ Ὑψιπύλης τῆς Θόαντος δι' αἰτίαν τήνδε. Αἱ Λήμνιαι τὴν Ἀφροδίτην οὐκ ἐτίμων· ἢ δὲ αὐταῖς ἐμβάλλει δυσσομίαν, καὶ διὰ τοῦτο οἱ γήμαντες αὐτὰς ἐκ τῆς πλησίον Θράκης λαβόντες αἰχμαλωτίδας συνευάζοντο αὐταῖς. Ἀτιμαζόμεναι δὲ αἱ Λήμνιαι τοὺς τε πατέρας καὶ τοὺς ἄνδρας φονεύουσι· μόνη δὲ ἔσωσεν Ὑψιπύλη τὸν ἑαυτῆς πατέρα κρύψασα Θόαντα.

« Il se trouvait qu'en ce temps-là l'île de Lemnos était sans mâles et qu'Hypsipyle, fille de Thoas, y régnait pour la raison suivante : les Lemniennes n'honoraient pas Aphrodite ; alors la déesse leur envoya une mauvaise odeur et pour cette raison leurs maris prenaient des prisonnières de guerre de la Thrace voisine et couchaient avec elles. Ainsi méprisées les Lemniennes massacrèrent leurs pères et leurs maris. »²⁰³⁴.

ténèbres et la lumière, ce qui dans le cas du cornouiller sauvage peut équivaloir à la transformation d'une arme destructive faite en bois mort en un arbre vivant, « Nonae caprotinae. La fausse capture des Aurores », *Revue de l'Histoire des religions*, 1974, p. 133

²⁰³³ *Sexti Pompei Festi, de verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome*, 1913, p. 271L

²⁰³⁴ Le pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, I, 9, 17, Trad. P. Schubert, 2014, p. 55 ; la version d'Apollonios ne fait pas mention de la mauvaise odeur des Lemniennes mais seulement d'un mauvais traitement envers leurs maris qui cherchèrent auprès des esclaves thraces une consolation, *Argonautiques*, 1, 607-619

En Parallèle, nous avons déjà noté que la pousse de la *Cornus sanguinea*, issue de la lance-javelot de Romulus, avait reflété un changement de la situation de Romulus qui, de pasteur, devenait rassembleur d'hommes, guerrier puis initiateur de la structuration du territoire romain²⁰³⁵. L'évolution du statut de Romulus correspondant initialement à la troisième fonction dumézilienne pour passer à celui correspondant à la deuxième fonction enfin de la première fonction, revient, en quelque sorte à la troisième fonction puisque Romulus, après les trois guerres qu'il mena, avait ramené la paix et l'émergence de l'expansion de Rome²⁰³⁶. L'interprétation que fait D. Porte du passage des *Fastes* d'Ovide²⁰³⁷ sur l'apothéose de Romulus est celle, non d'une ascension de la terre vers le ciel, mais d'un double mouvement. L'apothéose de Romulus était un retour dans le ciel car Romulus était déjà dieu par sa filiation avec Mars²⁰³⁸ et il avait été « prêté momentanément par son père » pour accomplir l'œuvre « colossale » de la fondation de Rome²⁰³⁹.

3 – 3 - La lance-javelot de Romulus en bois de frêne : troisième hypothèse

La troisième hypothèse envisage que la hampe de la lance-javelot de Romulus était fabriquée dans un autre bois que le cornouiller. Nous avons déjà indiqué que Plutarque avait été le seul à citer l'espèce *Cornus*, à propos de la métamorphose de la lance-javelot de Romulus²⁰⁴⁰. D'autre part, Denys d'Halicarnasse avait mentionné la formation aux lettres grecques des jumeaux²⁰⁴¹. Denys d'Halicarnasse avait fait précédé cette mention d'un savoir de type hellénique par la narration d'un fait guerrier, celui du conflit entre les jumeaux et les bergers d'Amulius que suivait la connaissance par les jumeaux de leur grand-père Numitor. Son équivalent, dans la légende grecque, était la reconnaissance par Nélée et Pélidas de leur mère Tyro²⁰⁴² :

²⁰³⁵ Dans les propos élogieux de Velleius Paterculus, la restauration par Auguste de l'antique tradition en même temps que de la paix faisait écho à l'œuvre de Romulus bienfaiteur et organisateur de Rome, *Prisca illa et antiqua rei publicae forma reuocata. Rediit cultus agris, sacris honos, securitas hominibus, certa cuique rerum suarum possessio; leges emendatae uti iiter, latae salubriter*, « On rétablit également l'antique structure de l'Etat ; les champs retrouvèrent les cultures, la religion sa dignité, les hommes la sécurité, chacun la possession assurée de ses biens. On amenda avantageusement certaines lois, on en vota de salutaires », Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, II, 89, 4 Trad. J. Hellegouarc'h, 1982, p. 96 ; dans ses « Notes complémentaires, J. Hellegouarc'h note que *libertas* et *securitas* était le « slogan » politique du principat et que les lois salutaires faisaient référence aux *leges Iuliae* de 18 av. J.-C., p. 233

²⁰³⁶ D. Briquel, « A propos de Tite-Live. Présence de l'idéologie indoeuropéenne des trois fonctions », *Vita Latina*, N° 149, 1998. p. 36.

²⁰³⁷ *Nam pater armipotens postquam noua moenia uidit, / multaque Romulea bella peracta manu, / "Iuppiter", inquit, "habet Romana potentia uires: / sanguinis officio non eget illa mei. / Redde patri natum: quamuis intercidit alter, / pro se proque Remo qui mihi restat erit / Unus erit quem tu tolles in caerula caeli / tu mihi dixisti: sint rata dicta Iouis" / Iuppiter adnerat: nutu tremefactus uterque*, « En effet, quand le dieu, maître des armes, vit les nouveaux remparts et le nombre des guerres menées à bien par la main de Romulus, il dit « Jupiter, la puissance romaine est forte ; elle n'a plus besoin des services de mon fils. Rends au père son enfant. Bien que l'autre fils ait disparu, celui qui me reste me tiendra également lieu de Rémus. Tu m'as déclaré « il y en aura un seul que tu élèveras à l'azur du ciel. Puisse la parole de Jupiter être ratifiée ». Jupiter avait acquiescé », Ovide, *Fastes*, II, 481-489, R. Schilling, 1992, Trad. p. 47

²⁰³⁸ Frazer écrivait, « Si comme la philologie semble permette de le croire, le mot *quirinus* est dérivé de la même racine que *quercus*, un chêne, le nom de Romulus édifié ne signifierait pas autre chose que « le dieu-chêne », c'est-à-dire Jupiter. », « Les rois de Rome et d'Albe », *Le Rameau d'or*, T. 2, 2002, p. 368

²⁰³⁹ Porte, « Quirinus, Auguste, Apothéose », *Vita Latina*, n°132, 1993. P.19

²⁰⁴⁰ Plutarque, *Romulus*, 20, 6, 7, 68

²⁰⁴¹ *και γράμματα λέγονται και τᾶλλα μανθάνειν οἱ παῖδες εἰς Γαβίους κομισθέντες, ὅσα χρη τοῦς εὖ γεγονότας*, « On dit que les enfants furent conduits à Gabies où ils apprirent les lettres et tout qu'on doit quand on est bien né », Plutarque, *Vie de Romulus*, 6, 2, Trad. R. Flacelière, 1964, p. 64

²⁰⁴² Le pseudo-Apollodore, *La bibliothèque*, 1, 9, 8

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 84, 5

Ἦνίκα δὲ τῆς ἐν τῷ γάλακτι τροφῆς ἀπηλλάγη τὰ παιδία, δοθῆναι πρὸς τῶν τρεφόντων εἰς Γαβίους πόλιν οὐ μακρὰν ἀπὸ τοῦ Παλλαντίου κειμένην, ὡς Ἑλλάδα παιδεῖαν ἐκμάθοιεν, κάκει παρ' ἀνδράσιν ἰδιοζένοις τοῦ Φαιστύλου τραφήναι γράμματα καὶ μουσικὴν καὶ χρῆσιν ὄπλων Ἑλληνικῶν ἐκδιδασκομένους μέχρις ἡβῆς.

« Quand les enfants surent sevrés, ils furent envoyés par leurs parents nourriciers à Gabies ville située non loin du Palatin, afin d'y recevoir une éducation grecque et ils furent élevés chez des amis personnels de Faustulus où ils apprirent les lettres, la musique et le maniement des armes grecques jusqu'à leur adolescence »²⁰⁴³.

L'apparition tardive du thème de l'éducation grecque de Romulus à l'extrême fin de la République, qui ne relève donc pas de la tradition antique, venait des idées des annalistes de ce temps, dont témoignaient Denys d'Halicarnasse et Plutarque. Ces antiquaires considéraient que la prétention au statut de roi nécessitait d'avoir reçu une éducation soignée dans les arts, les lettres et les armes. La référence à la Grèce donnait ainsi plus de cohérence à la vie de Romulus alors qu'une éducation, fruste et simple, par des pâtres rendait ses actions futures plus invraisemblables et, notamment son oeuvre législative. Ce savoir hellénique peut amener à penser que les jumeaux s'étaient entraînés au maniement de types d'armes utilisés par les Grecs. Cette hypothèse laisse supposer que le bois de la lance-javelot de Romulus avait pu être confectionné dans une des essences les plus utilisées par les Grecs pour fabriquer leurs armes de trait.

Parmi les essences possibles, l'hypothèse de l'utilisation d'une lance semblable à une *hasta* grecque par Romulus conduit à privilégier le frêne qui faisait partie des essences préférées pour la hampe de la lance des hoplites. La tradition homérique avait privilégié le frêne pour en faire le matériau type des piques et des lances des héros mythiques. Les exemples chez Homère de piques en bois de frêne sont nombreux. Ce bois qui était particulièrement une des principales caractéristiques de l'armement des héros tels qu'Achille (qui, ce qui a été relevé précédemment, était le seul à pouvoir manier la lance en frêne du Pélion offerte par son père²⁰⁴⁴), était encore celui des lances d'Ajax ou de Ménélas. Ainsi, Homère précisait que la lance d'Ajax, faite en bois de frêne, s'était brisée sous les coups de l'épée d'Hector :

Homère, *Iliade*, XVI, 114-115

Ἐκτωρ Αἴαντος δόρυ μείλινον ἄγχι παραστάς //πλήξ' ἄορι μεγάλῳ αἰχμῆς παρὰ καυλὸν ὄπισθεν,

« Hector s'approche et, de sa grande épée, il frappe la lance de frêne d'Ajax, à la hauteur de la douille, en arrière de la pointe qu'il fait sauter d'un coup »²⁰⁴⁵.

Il en est de même la lance de Polydamas en frêne, *μελιά*, était celle commune aux guerriers grecs²⁰⁴⁶ :

²⁰⁴³ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 84, 5, Trad. V. Fromentin, (1998), 2006, p. 210

²⁰⁴⁴ Homère, *Iliade*, XIX, 388-391

²⁰⁴⁵ Homère, *Iliade*, XVI, 114-115, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 103

Homère, *Iliade*, XVII, 9-11

Πάνθου υἱὸς εὐμμελῆς ἀμέλησε / Πατρόκλοιο πεσόντος ἀμύμονος· ἄγχι δ' ἄρ' αὐτοῦ / ἔστη « Le fils de Panthoos, à la bonne lance, ne reste pas non plus indifférent à la chute de Patrocle sans reproche »²⁰⁴⁷.

De même Homère employait le mot frêne pour parler de la lance d'Achille qui n'avait pas résisté au choc sur le bouclier d'Enée :

Homère, *Iliade*, XX, 267-278

οὐδὲ τότ' Αἰνείαιο δαΐφρονος ὄβριμον ἔγχος / ῥήξε σάκος· χρυσὸς γὰρ ἐρύκακε, δῶρα θεοῖο· / ἀλλὰ δῶ μὲν ἔλασσε διὰ πύχας, αἶ δ' ἄρ' ἔτι τρεῖς / ἦσαν, ἐπεὶ πέντε πύχας ἦλασε κυλλοποδίων, / τὰς δύο χαλκείας, δύο δ' ἔνδοθι κασσιτέριοι, / τὴν δὲ μίαν χρυσην, τῇ ῥ' ἔσχετο μείλιον ἔγχος. / δεύτερος αὐτ' Ἀχιλεὺς προΐει δολιχόσκιον ἔγχος, / καὶ βάλεν Αἰνείαιο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' εἶσθη / ἄντυγ' ὑπο πρῶτην, ἣ λεπτότατος θέε χαλκός, / λεπτοτάτη δ' ἐπέην ρίνος βοός· ἣ δὲ διὰ πρὸ / Πηλιάς ἦξιεν μελίη, λάκε δ' ἀσπίς ὑπ' αὐτῆς.
« Aussi bien la puissante lance du brave Enée ne brise pas le bouclier : l'or, présent du dieu, l'arrête. Elle traverse bien deux couches ; mais il reste encore trois, puisque le Bancal a forgé cinq couches, deux de bronze, deux d'étain sur la face interne, une seule d'or : celle qui arrête la pique de frêne. Après lui à son tour, Achille lance sa longue javeline et atteint Enée à son bouclier bien rond, au-dessous de la bordure extrême, où court le bronze le plus mince, et où le cuir de bœuf est le plus mince aussi. La pique de frêne du Pélion, dans son élan, passe à travers et l'écu crie sous le choc. »²⁰⁴⁸.

Le frêne et de la force guerrière : première métaphore

Depuis la Grèce ancienne, le bois de frêne a été chargé d'une symbolique guerrière qu'Hésiode faisait remonter à la race de bronze caractérisée par la force virile, presque brutale, de ses hommes :

²⁰⁴⁶ Cependant Xénophon avait privilégié les javelots fabriqués en cornouiller, même s'il admettait qu'ils pouvaient être de bois très diverses, tous reconnaissables à la forme de leur bout ferré, *Τὰ δ' ἀκόντια ἔστω παντοδαπά, ἔχοντα τὰς λόγχας εὐπλατεῖς καὶ ξυρήκεις, ῥάβδους δὲ σιφράς. τὰ δὲ προβόλια πρῶτον μὲν λόγχας ἔχοντα τὸ μὲν μέγεθος πεντεπαλάστους, κατὰ δὲ μέσον τὸν αὐλὸν κνώδοντας ἀποκεχαλκευμένους, σιφρούς, καὶ τὰς ῥάβδους κρανεῖας δορατοπαχεῖς.* « Les javelots seront de toutes sortes mais avec des fers larges et bien tranchants et des hampes très solides. Les épieux auront des fers de cinq palmes de long et par le milieu de la douille, des traverses dentées garnies de cuivre fort solides. les manches seront de cornouiller épais comme ceux de nos lances, Xénophon, *De la cynégétique*, 10, 3, Trad. M. Cunisset-Carnot, 1913, p.52

²⁰⁴⁷ Homère, *Iliade*, XVII, 9-11, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 135 ; le terme utilisé par Homère pour parler de la lance contient le mot *μελίᾱ*, qui veut dire à la fois frêne et lance, Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968, sqq), 1980, p. 682

²⁰⁴⁸ Homère, *Iliade*, XX, 267-278, Trad. P. Mazon, (1938), 1994, p. 34

Hésiode, *Des travaux et des jours*, 143-146

Ζεὺς δὲ πατὴρ τρίτον ἄλλο γένος μερόπων ἀνθρώπων / χάλκειον ποιήσ', οὐκ ἀργυρέω
οὐδὲν ὁμοῖον, / ἐκ μελιᾶν, δεινόν τε καὶ ὄβριμον· οἷσιν Ἄρης / ἠ μελία, ἀσ//ἔργ' ἔμελεν
στονόεντα

« Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, bien différente de la race d'argent, fille des frênes, terrible et puissante. Ceux-là ne songeaient qu'aux travaux gémissants d'Arès et aux œuvres de démesure »²⁰⁴⁹.

Les textes grecs qui se sont essentiellement intéressés à la puissance destructrice de la lance sont avarés sur les essences des bois que les Grecs privilégiaient pour confectionner leurs piques²⁰⁵⁰. L'orme faisait partie des bois exploités pour la fabrication des arcs et, probablement, les Grecs sélectionnaient la variété de l'orme champêtre, *Ulmus minor*, dont les qualités mécaniques de dureté, de résistance, de stabilité lorsqu'il est sec²⁰⁵¹ répondent aux contraintes nécessaires pour son utilisation dans la fabrication des hampes des lances des hoplites. La solidité de la lance dépendait, non seulement de la qualité du bois de sa hampe, mais aussi de la puissance de l'impact de son bout ferré qui dépendait de l'accélération du corps de l'hoplite. La lance, dont le but essentiel était de perforer le corps de l'ennemi au sol, devait donc avoir un bois solide et souple, qualités auxquelles répondaient l'orme ou le frêne, qui avaient déjà été utilisés comme bois d'armes dès le VII^e millénaire av. notre ère, car ils furent parmi les premiers arbres à coloniser de grands espaces avec le chêne, le noisetier suivis du tilleul²⁰⁵².

Les textes latins anciens sont plus prolixes que les textes grecs sur la diversité des bois avec lesquels étaient confectionnés les javelines, les javelots et les lances. Parmi les essences citées, nous avons vu précédemment celle du sapin qui était le bois de l'arme de jet des Sagontins, des barbares espagnols alliés des Romains dans leur guerre contre les Carthaginois pendant la deuxième guerre punique, selon Tite-Live²⁰⁵³. Pline citait le bois d'if parmi les bois d'arbres avec lesquels les flèches étaient confectionnées :

²⁰⁴⁹ Hésiode, *Des travaux et des jours*, 143-146, Trad. P. Mazon, (1928), 1986, p. 91

²⁰⁵⁰ Pandaros défiait Enée de le tuer, *Ἀλλὰ σύ γ' αὐτὸς ἔλαυνε τέ' ἄρματα καὶ τεῶ ἵππῳ, / τὸν δὲ δ' ἐγὼν ἐπιόντα δεδέξομαι ὀξεί' δουρί*, « Conduis donc toi-même ton char : je recevrai, moi, l'attaque d'homme avec ma javeline aiguë », Homère, *Iliade*, V, 237-238, Trad. P. Mazon, (1937), 1996, p. 124 ; Homère utilisait le terme *δόρυ* traduit par « tronc d'arbre sur pied », « morceau de bois équarri, poutre » et, finalement, « bois de lance », ce qui indique spécifiquement la hampe de la pique sans apporter une indication sur son essence ; de même Diodore de Sicile employait le même terme *δόρυ*, *ἔχοντα δόρυ καὶ ἡνίοχον τὸν Μυρτίλον· εἰ δ' ἐφίκοιο καταλαβεῖν τὸ διωκόμενον ἄρμα, τύπτειν τῷ δόρατι καὶ διαφθεῖρειν τὸν μνηστήρα*, « Oenomaos, armé, se mettait immédiatement à le [le prétendant] poursuivre et quand il le rattrapait, il le tuait », Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, Epitomé*, 2, 5, Trad. P. Schubert, 2014, p. 206 ; la traduction de P. Schubert laisse entendre que le combat d'Oenomaos avec le prétendant serait un combat rapproché, et là également, le texte de Diodore, s'il indique l'emploi d'une lance ne renseigne pas sur l'essence de son bois

²⁰⁵¹ « Plaines et collines », *Flore forestière française*, 2008, p. 774, 779

²⁰⁵² Voir J. Gascò, « Temps et espaces culturels : du 6^e au 2^e millénaire en France du Sud », *Actes des IV^e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente*, Nîmes 28 et 29 octobre 2000, Ed. Lattes, 2003

²⁰⁵³ Voir *op. cit.* p. 394, P. Jal note dans ses commentaires (XXI, 8, 10) que la phalarique était une arme de jet en bois très longue et très lourde qui ne pouvait être lancée qu'avec l'aide de plusieurs hommes, *Notes complémentaires*, p. 89

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 20, 50

Similis his etiam nunc aspectu est, ne quid praetereatur, taxus minime uirens gracilisque et tristis ac dira, nullo succo, ex omnibus sola bacifera. Mas noxio fructu ; letale quippe bacis in Hispania praecipue uenenum inest, uasa etiam uiatoria ex ea uinis in Gallia facta mortifera fuisse compertum est. Hanc Sextius smilacem a Graecis uocari dicit, et esse in Arcadia tam praesentis ueneni ut qui obdormiant sub ea cibumue capiant moriantur. Sunt qui et taxica hinc appellata dicant uenena (quae nunc toxica dicimus), quibus sagittae tinguntur

« Pour ne rien omettre, l'if ressemble encore à ces arbres pour l'aspect ; très peu vert, grêle, triste et funeste, sans suc, il est le seul de tous à produire des baies. Le fruit du mâle est vénéneux, car les baies, en Espagne surtout, renferment un poison mortel, et même il est prouvé que des récipients de bois, faits en Gaule pour le transport du vin, ont provoqué la mort. D'après Sextius, les Grecs l'appellent *smilax* et son poison est en Arcadie si actif qu'il tue ceux qui dorment ou mangent sous l'arbre. Certains disent aussi que c'est l'origine du mot *taxique* aujourd'hui *toxique*), ancien nom du poison dans lequel on trempe les flèches »²⁰⁵⁴.

Les caractéristiques du frêne, utilisé pour les armes de guerre, rapportées par les Anciens, Grecs ou Romains, qu'elles soient botaniques ou symboliques, sont similaires à celles du cornouiller poussé de la lance-javelot de Romulus. Dans son épopée de la *Thébaïde*, Stace confiait une lance en frêne aux mains de Capanée dans son combat avec le monstre de Lerne qu'il tuait :

Stace, *Thébaïde*, 5, 565-570

« « *at non mea uulnera* », *clamat et trabe fraxinea Capaneus subit obuius, 'umquam effugies, seu tu pauidi ferus incola luci, siue deis, utinamque deis, concessa uoluptas, non, si consertum super haec mihi membra Giganta subueheres*

« « Tu n'échapperas jamais à mes coups », crie Capanée qui s'avance à son tour, armé d'un long javelot de frêne. « Que tu sois l'hôte féroce de ce bois d'épouvante ou que les dieux fasse de toi leurs délices – oui les dieux, je le souhaite – quand bien même tu porterais sur ces membres un Géant pour m'attaquer » »²⁰⁵⁵.

La fonction de la lance de frêne qui clouait²⁰⁵⁶ l'ennemi à terre et la lance-javelot de Romulus, transformée en *Cornus mas*, indiquent la volonté guerrière, proprement masculine, d'anéantir la force de l'ennemi afin de prendre possession de sa terre. Le jet de la lance-javelot par Romulus affirmait à Rémus que ses ambitions étaient vaines et marquait physiquement le lieu que Romulus avait choisi pour édifier Rome.

²⁰⁵⁴ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 20, 50, Trad. J. André, 1962, p. 37

²⁰⁵⁵ Stace, *Thébaïde*, 5, 565-570, Trad. R. Lesueur, 1991, p. 31

²⁰⁵⁶ Le substantif *uulnus* employé par Stace qui prenait le premier sens, physique de « blessure, coup porté ou reçu » et au sens figuré celui « d'atteinte morale » et les termes employés par Ovide *haereo*, « fixer, immobiliser », et *ferrum* « fer » (de la lance) sur la légende de la transformation de la lance-javelot de Romulus, montrent que la lance était l'intermédiaire pour affirmer la détermination de Romulus et/ou de Capanée de réduire à néant celui qui leur apparaissait être l'ennemi, Stace, *Thébaïde*, 5, 565, Ovide, *Métamorphoses*, XV, 560-564

La comparaison du frêne et du cornouiller, des symboles de la royauté : seconde métaphore

L'établissement de la royauté était l'aboutissement logique de la conquête d'un territoire que signifiait métaphoriquement la lance de frêne²⁰⁵⁷. La description que faisait Homère des Abantes montre la relation directe entre le caractère belliqueux d'hommes, tout entiers voués aux combats, et leur filiation avec le dieu de la guerre. Tels les Abantes, dirigés par le roi Eléphénor, qui était un rejeton d'Arès de même que Romulus était fils de Mars et était réputé pour être un homme pugnace :

Homère, *Iliade*, II, 536-544

Οἱ δ' Εὐβοίαν ἔχον μένεα πνεύοντες Ἄβαντες / Χαλκίδα τ' Εἰρέτριάν τε πολυστάφυλόν θ' Ἰστίαίαν / Κήρινθόν τ' ἔφαλον Δίου τ' αἰπὺ ππολίεθρον, / οἳ τε Κάρυστον ἔχον ἠδ' οἳ Στύρα ναιετάασκον, / τῶν αὐθ' ἡγεμόνευ' Ἐλεφήνωρ ὄζος Ἄρηος / Χαλκωδοντιάδης μεγαθύμων ἀρχὸς Ἀβάντων. / Τῷ δ' ἄμ' / Ἄβαντες ἔποντο θοοὶ ὄπιθεν κομόωντες / αἰχμηταὶ μεμαῶτες ὀρεκτῆσιν μελήσι / θύρηκας ῥήξειν δηῖων ἀμφὶ στήθεσσι.

« Puis viennent ceux d'Eubée, les Abantes, respirant la fureur : gens de Chalcis et d'Erétrie et d'Hestiée riche en grappes – de Cérinthe au bord des flots, de la cité de Dion – gens de Caryste aussi et habitants de Styres. Ceux-là obéissent à Eléphénor, rejeton d'Arès, fils de Chalcodon capitaine des Abantes magnanimes. Il a sous ses ordres les Abantes impétueux, à cheveux longs sur la nuque, guerriers ardents à rompre sous le jet de leur javeline les cuirasses dont s'entourent les poitrines de leurs ennemis »²⁰⁵⁸.

Tite-Live notait cependant que Tullus Hostilius, successeur de Numa à la royauté, s'était montré encore plus belliqueux que Romulus, ce qui en faisait un homme qui privilégiait l'état de soldat du citoyen à celui de *ciuis*²⁰⁵⁹ :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 22, 2

Hic non solum proximo regi dissimilis sed ferocior etiam quam Romulus fuit. Cum aetas uiresque tum auita quoque gloria animum stimulabat. Senescere igitur ciuitatem otio ratus undique materiam excitandi belli quaerebat.

« Ce roi, loin de ressembler à son prédécesseur, fut même plus belliqueux que Romulus. Sa jeunesse et sa force, jointes à la gloire de son grand-père, stimulaient son ardeur. Persuadé que Rome se sclérosait dans la paix, il cherchait partout l'occasion de rallumer la guerre »²⁰⁶⁰.

²⁰⁵⁷ Voir aussi comment l'épée faisait partie des symboles du pouvoir, le pseudo-Apollodore, *la Bibliothèque*, 3, 16, 1 et D. Briquel, « Sur l'équipement royal indo-européen. Données latines et grecques », *Revue de l'histoire des religions*, tome 200 n°1, 1983. P. 70

²⁰⁵⁸ Homère, *Iliade*, 2, 528-545, Trad. P. Mazon, (1937), 1987, p. 50 ; P. Mazon ajoute en note qu'Aristote considérait cette tribu guerrière comme venant de Thrace mais que d'autres auteurs les considéraient issus d'Argolide ; quant aux cheveux sur la nuque dont parlait Homère, c'était la coutume d'un certain nombre de peuplades barbares de ne laisser qu'une touffe de cheveux sur le sommet du crâne, coiffure qu'aurait portée Thésée durant sa jeunesse d'après Plutarque, p. 51

²⁰⁵⁹ A. Ernout et A. Meillet notaient que le substantif *ciuitas* dérivé de *ciuis*, qui prenait d'abord le sens de « condition de citoyen » était devenu le synonyme d'*Vrbs* en opposition d'*ager*, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, (1932, sqq.), 1979, p. 124

²⁰⁶⁰ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 22, 2, Trad. G. Baillet, (1941), 2009, p. 75

En Grèce, notamment en Grèce du nord entre 300 et 400 mètres, le frêne, dont nous avons vu qu'il faisait partie (et fait encore partie) du même climax formé par les anciennes forêts méditerranéennes caducifoliées que les chênes tels la *Quercus ithaburensis Macrolepis*²⁰⁶¹ (ou le chêne tauzin, *Quercus pyrenaica*²⁰⁶²) et les charmes²⁰⁶³, avait été un des arbres qui entrainé dans la mythologie. Hésiode en avait fait l'arbre de la Race de bronze, dominatrice, dont l'unique but était d'établir la souveraineté au moyen de la guerre²⁰⁶⁴.

Chez Homère encore, le bois d'un arbre était l'élément sur lequel pouvait être prêté un serment ce qui, sous la caution des dieux, garantissait le juste exercice du pouvoir royal :

Homère, *Iliade*, I, 234-241

ναί μὰ τόδε σκήπτρον, τὸ μὲν οὐ ποτε φύλλα καὶ ὄζους / φύσει, ἐπεὶ δὴ πρῶτα τομὴν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν / οὐδ' ἀναθλήσει· περὶ γὰρ ῥά ἐ χαλκὸς ἔλεψ' / φύλλά τε καὶ φλοιόν· νῦν αὐτὴ μιν υἱῆς Ἀχαιῶ / ἐν παλάμῃς φορέουσι δικασπόλοι, οἳ τε θέμιστα / πρὸς Διὸς / εἰρύεται· ὁ δὲ τοι μέγας ἔσσειται ὄρκος· / ἦ ποτ' Ἀχιλλῆος ποθὴ ἴξεται υἱῆς Ἀχαιῶ / σύμπαντας· τότε δ' οὐ τι δυνήσεται ἀχνύμενός πε / χραϊσμεῖν

« Et bien ! Je te le déclare et j'en jure un grand serment – ce bâton m'en soit témoin, qui jamais plus ne poussera ni de feuilles ni de rameaux, et maintenant qu'il a quitté l'arbre où il fut coupé dans la montagne, jamais plus ne reflourira ! Le bronze en a rasé le feuillage et l'écorce et le voici maintenant entre les mains des fils des Achéens qui rendent la justice et, au nom de Zeus, maintiennent le droit. Ce sera là pour toi le plus sur des serments. »²⁰⁶⁵.

L'association que faisait Homère entre le sceptre taillé dans un bois provenant d'une forêt de montagne et Zeus évoque le frêne de la lance d'Achille fabriquée dans un arbre poussé sur le mont Pélion, au sommet duquel se trouvait un temple de Zeus. L'exercice de la royauté impose celui de la guerre et la lance d'Achille était un exemple de ce lien intangible. Fabriquée en frêne, la lance se confondait avec Achille lui-même, à la fois le héros *Πηλιάς μελίη* qui représentait l'ardeur et la valeur au combat et le « divin », selon les termes homériques. Achille et sa lance et, à une

²⁰⁶¹ Déjà rencontrée sous le nom de *Quercus aegilops*, chêne à feuille semi persistantes dont l'habitat ne dépasse pas 600 mètres d'altitude

²⁰⁶² Un chêne caducifolié à feuilles couvertes de poils sur les deux faces leur donnant un aspect velouté, Rameau, Mansion « Région méditerranéenne », *Flore forestière française*, 2008, p. 833

²⁰⁶³ M.Barbero, P. Quézé, « Les groupements forestiers de Grèce centro-méridionale », *Ecologia mediterranea*, 86-1, 1976, p. 71

²⁰⁶⁴ Cependant, la souveraineté échappait aux hommes de la Race de bronze à cause justement de leur aveuglement guerrier, ὦν δ' ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα, χάλκεοι δὲ τε οἶκοι / χαλκῶ δ' εἰργάζοντο· μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος. / καὶ τοὶ μὲν χεῖρεςσιν ὑποσφετέρησι δαμέντες / βῆσαν ἐς εὐρώεντα δόμον κρουεροῦ Αἰῖδος / νῶνυμοι· θάνατος δὲ καὶ ἐκπάγλους περ ἐόντας / εἶλε μέλας, λαμπρόν δ' ἔλιπον φάος ἡελίοιο, « Leurs armes étaient de bronze e, de bronze leurs maisons, avec le bronze ils labouraient car le fer noir n'existait pas. Ils succombèrent eux, sous leurs propres bras et partirent pour le séjour moisi de l'Hadès frissonnant sans laisser de nom sur la terre. Le noir très les prit, pour effrayants qu'ils fussent, et ils quittèrent l'éclatante lumière du soleil », Hésiode, *Les travaux et les jours*, 150-155, Trad. P. Mazon, (1928), 2002, p. 91

²⁰⁶⁵ Homère, *Iliade*, I, 234-241, Trad. P. Mazon, (1937), 1987, p. 12

autre époque, Romulus et sa lance-javelot, devenaient les preuves matérielles d'un pouvoir surhumain à la fois guerrier et royal, imposé par leur essence divine²⁰⁶⁶.

Chez les auteurs latins, un autre texte du Stace associe un signe guerrier et le pouvoir royal, représentés par le frêne qui abritait le trône d'Hippomédon, le fils de Talaodos, roi mythique d'Argos :

Stace, *Thébaïde*, 5, 17-19

hic rursus simili procerum uallante corona dux Talaionides, antiqua ut forte sub orno stabat et admoti nixus Polynicis in hastam

« A nouveau le même cercle d'élite entourait le chef, fils de Talaios, qui se trouvait là sous un frêne antique et s'appuyait sur la lance de Polynice placé près de lui »²⁰⁶⁷.

M. Detienne a opposé les arbres producteurs de fruits (tel l'olivier) liés au pouvoir royal et les arbres dont le bois est un instrument de mort, symbole aussi du domaine guerrier, tel le frêne utilisé pour fabriquer les lances²⁰⁶⁸. Cependant les deux fonctions, militaire et souveraine détenues par le personnage du roi se renforcent mutuellement. Ainsi dans *Electre* de Sophocle, l'image d'Oreste, qui apparaissait en songe à Clytemnestre. Oreste qui est alors un arbre vigoureux qui occupe le milieu du foyer en étendant ses branches sur toute la terre de Mycène, est promis à la royauté, selon l'interprétation que donne Clytemnestre à son rêve :

²⁰⁶⁶ Ἄνδρῶν αὐτὸ μὲν ἄριστος ἔην Τελαμώνιος Αἴας / ὄφρ' Ἀχιλεὺς μῆνιν· ὃ γὰρ πολὺ φέρτατος ἦεν, / ἵπποι θ' οἱ φορέεσκον ἀμύμονα Πηλεΐωνα. / Ἄλλ' ὃ μὲν ἐν νήεσσι κορωνίσιο ποντοπόροισι / κεῖτ' ἀπομηνίσας Ἀγαμέμνονι ποιμένι λαῶν / Ἀτρεΐδῃ· λαοὶ δὲ παρὰ ῥηγμῖνι θαλάσσης / δίσκοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέρισιν²⁰⁶⁶ ἰέντες / τόξοισίν θ' ἵπποι δὲ παρ' ἄρμασιν οἷσιν ἕκαστος / λωτῶν ἐρεπτόμενοι ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον / ἔστασαν· ἄρματα δ' εὐπεπυκασμένα κείτο ἀνάκτων / ἐν κλισίῃς· οἱ δ' ἀρχὸν ἀρηΐφιλον ποθέοντες / φοίτων ἐνθα καὶ ἐνθα κατὰ στρατὸν οὐδὲ μάχοντο, « Des hommes, en revanche, le meilleur de beaucoup, est Ajax fils de Télamon, aussi longtemps que dure la colère d'Achille : Achille est en effet bien au-dessus de lui. Et il en est le même des coursiers qui emportent le fils de Pélée sans reproche. Mais Achille reste en repos au milieu de ses nefes marines, de ses bonnes nefes recourbées. Il en veut à l'Atride, à Agamemnon, pasteur d'hommes, et il boude. Et ses gens, sur la grève, s'amuse à lancer disques et javelots ou à tirer de l'arc. Leurs chevaux sont là, chacun près de son char à paître le lotus ou l'ache des marais, tandis que les chars solidement ajourés de leurs maîtres sont par terre dans les baraques. Et ces maîtres eux, dans leur regret du chef chéri d'Arès, au lieu d'être au combat, vont et viennent à travers le camp », *Iliade*, II, 768-779, Trad. P. Mazon, (1937), 1967, p. 60; Achille, et à une autre époque, Romulus, sont deux héros dont la nature divine leur confère une ascendance qui s'impose à tous les hommes du commun car ils participent indirectement au pouvoir des dieux. Même si Agamemnon qui, roi, détient le pouvoir territorial et humain et commande Achille, le héros peut contester cette autorité car il est le plus grand de tous les chefs guerriers achéens, et cette valeur guerrière est la première qui ouvre la voie à l'accession au pouvoir. C'est aussi cette même valeur de chef militaire qui consacre Romulus roi

²⁰⁶⁷ Stace, *Thébaïde*, 5, 17-19, Trad. R. Lesueur, 1991, p. 11

²⁰⁶⁸ Detienne, « L'olivier, un mythe politico-religieux », *Revue de l'histoire des religions*, T. 178, 1970, p. 15 ; Selon Pline, le frêne, à cause de sa souplesse, faisait partie des meilleurs bois pour confectionner les hampes des lances, *Oboedientissima quocumque in opere fraxinus, eademque hastis corylo melior, cornu leuior, sorbo lentior*, « Le frêne est le bois qui se prête le mieux à toute espèce de travail ; il est aussi meilleur que le coudrier pour les lances, plus léger que le cornouiller mâle, plus souple que le sorbier », Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 83, 228, Trad. J. André, 1962, p. 92 ; mais Pline n'omettait pas non plus les usages du frêne dans le cycle productif de l'agriculteur. Il est intéressant de noter son « mariage » avec le raisin, fruit d'une plante qui représente l'archétype du végétal productif, *sunt qui malunt uvas in scobe ramentis abietis, populi, fraxini seruare*, « Il en est qui préfèrent conserver les raisins dans la sciure ou dans les copeaux de sapin de peuplier et de frêne. », Pline, *Histoire naturelle*, XV, 18, 67, Trad. J. André, 1960, p. 42; M. Detienne montre que l'extension des vignobles d'Oineus, roi de Calydon et père de Méléagre, se déroule parallèlement à sa souveraineté écrit l'historien

Sophocle, *Electre*, 417-423

Λόγος τις αὐτήν ἐστὶν εἰσιδεῖν πατρός / τοῦ σοῦ τε κάμοῦ δευτέραν ὀμιλίαν / ἐλθόντος ἐς
φῶς εἶτα τόνδ' ἐφέστιον / πῆξαι λαβόντα σκῆπτρον οὐφόρει ποτέ / αὐτός, τανῦν δ'
Αἴγισθος· ἐκ δὲ τοῦδ' ἄνω / βλαστεῖν βρύοντα θαλλὸν ᾧ κατάσκιον / πᾶσαν γενέσθαι τὴν
Μυκηναίων χθόνα.

« On dit qu'elle aurait vu notre père, à nous deux, reparaître devant elle, et qu'il aurait planté dans notre foyer le sceptre qu'il portait jadis, avant qu'Egisthe le lui eût pris. De ce sceptre aurait jailli un laurier florissant capable de couvrir à lui seul de son ombre toute la terre de Mycènes »²⁰⁶⁹.

Dans son texte, P. Mazon qui associe les deux termes « laurier » et « florissant », amplifie la métaphore végétale en diminuant l'image d'une filiation qui offre à Oreste le pouvoir royal, alors que Sophocle, en revanche, avait insisté sur l'aspect successoral de la royauté par l'utilisation des termes *δεύτερος*. P. Chantraine traduisait *δεύτερος* par « second dans l'ordre de la succession »²⁰⁷⁰, le mot *δάφνη* correspondant au laurier²⁰⁷¹. Le laurier « florissant »²⁰⁷² introduit par P. Mazon n'implique aucune notion de production fruitière mais P. Mazon, en l'utilisant, indiquait l'importance du rôle d'Apollon dans le destin d'Oreste et, notamment, par sa fonction apotropaïque et purificatrice que le dieu offrait au héros.

Ce sont des qualités mécaniques semblables de résistance, de flexibilité que partagent le bois de frêne et celui de la *Cornus mas* qui autorisent à en faire des images guerrière et royale.

Plusieurs arbres dont la pousse était prodigieuse ont servi de moyen prophétique pour annoncer un pouvoir et un règne. Ainsi la vision de Clytemnestre d'un arbre gigantesque²⁰⁷³, le prodige qui affectait la condition d'immortalité de Méléagre relaté par deux versions différentes du mythe²⁰⁷⁴, concernent dans chaque cas, un pouvoir de transmission dynastique.

Dans chacun de ces exemples ce qui ressort c'est l'utilisation d'un bois mort ou vivant qui appartient au domaine végétal de la terre pour illustrer symboliquement une royauté en devenir. Cette métaphore est d'autant plus forte que dans chaque cas, il ne s'agit pas d'un arbre rare mais d'un arbre ordinaire, le laurier, l'olivier, ou plus humble encore, un simple tison de bois. Ainsi l'arbre qui relève de la troisième fonction dumézilienne détermine un élément de la première fonction. La légende de l'oracle delphique révélé aux fils de Tarquin le Superbe, relaté par Tite-Live, reprend ce même type de paradoxe.

²⁰⁶⁹ Sophocle, *Electre*, 417-423, Trad. P. Mazon, (1958), 1989, p. 153

²⁰⁷⁰ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968), *sqq.*, 1980, p. 267

²⁰⁷¹ Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968), *sqq.*, 1980, p. 254

²⁰⁷² L'adjectif florissant correspond au terme grec *κάμοῦ* de la même famille que le substantif *καρπός*, traduit par P. Chantraine, par « fruit, fruit de la terre, récolte », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, (1968), *sqq.*, 1980, p. 500

²⁰⁷³ Sophocle, *Electre*, 417-423

²⁰⁷⁴ Dans la première version, les Moires annonçaient la mort de Méléagre à sa mère lorsque le tison de bois dans le foyer serait consumé ; dans la deuxième version, c'était un plan d'olivier Voir M. Detienne, « L'olivier : un mythe politico-religieux », *Revue de l'histoire des religions*, 1970, p. 12

A la suite d'un prodige qui l'avait effrayé, Tarquin le Superbe avait confié à ses deux fils Titus et Arruns la mission de se rendre à Delphes. Lucius Iunius Brutus, fils de la sœur Tarquin, compagnon de Titus et Arruns, qui passait presque pour un bouffon, était promis à devenir un roi, suivant les révélations de la Sibylle. L'image que donnait Tite-Live de Brutus était d'abord celle d'un saltimbanque, mais qui était en réalité un homme de guerre. Il serait celui qui scellerait une alliance avec Mars pour soulever le peuple de Rome et instaurer des valeurs républicaines. L'offrande de Brutus à Delphes faite à Apollon avait été en réalité celle d'un sceptre d'or mais caché dans un bois de cornouiller. La réponse oraculaire du dieu avait permis au héros de sceller une alliance avec Tellus lorsqu'il avait embrassé la Terre, c'est à dire la mère commune de tous les mortels :

Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 56, 8-12

Ut sub eius obtentu cognominis liberator ille populi Romani animus latens opperiretur tempora sua. Is tum ab Tarquiniis ductus Delphos, ludibrium uerius quam comes, aureum baculum inclusum corneo cauato ad id baculo tulisse donum Apollini dicitur, per ambages effigiem ingenii sui. Quo postquam uentum est, perfectis patris mandatis, cupido incessit animos iuuenum sciscitandi ad quem eorum regnum Romanum esset uenturum. Ex infimo specu uocem redditam ferunt : "Imperium summum Romae habebit qui uestrum primus, o iuuenes, osculum matri tulerit". Tarquini, ut Sextus, qui Romae relictus fuerat, ignarus responsi expersque imperii esset, rem summa ope taceri iubent; ipsi inter se uter prior, cum Romam redissent, matri osculum daret, sorti permittunt. Brutus alio ratus spectare Pythicam uocem, uelut si prolapsus cecidisset, terram osculo contigit, scilicet quod ea communis mater omnium mortalium esset.

« Ainsi caché à l'abri de ce surnom, ce grand cœur, cet illustre libérateur du peuple romain, attendait son heure. C'est lui [Brutus] que les Tarquins emmenaient alors à Delphes, plutôt comme bouffon que comme compagnon. On dit qu'il apporta comme présent à Apollon un bâton d'or caché dans un bâton de cornouiller creusé à cet effet, emblème énigmatique de son esprit. Une fois à Delphes, et leur mission remplie, les jeunes gens éprouvèrent le désir de demander auquel d'entre eux reviendrait le trône. Des profondeurs du sol, la caverne émit, dit-on, cette réponse : « le souverain de Rome sera celui d'entre vous, jeunes gens, qui le premier, donnera un baiser à sa mère ». Les Tarquins, voulant que Sextus, demeuré à Rome, ignorât l'oracle et restât à l'écart du pouvoir, recommandent de garder soigneusement le secret ; quant à eux, quel sera le premier qui, de retour à Rome, donnera un baiser à sa mère ? Le hasard en décidera. Mais Brutus, voyant un autre sens dans la parole pythique, feignit de glisser et de tomber, et toucha de ses lèvres la terre qui est évidemment la mère commune à tous les hommes»²⁰⁷⁵.

On retrouve les trois éléments du bois simple, le cornouiller, de la terre mère, le lieu où avait pris naissance l'arbre, et de la lignée. M. Bretin-Chabrol reprend partiellement l'interprétation de Ch. Klapisch-Zuber sur la représentation que se faisaient les Grecs et les Romains de la continuité familiale en employant la métaphore du mot *stemma* dont le sens premier était celui de branche, de rameau (de guirlande) mais qui prenait aussi le sens d'arbre généalogique. C'était une

²⁰⁷⁵ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 56, 9, Trad. G. Baillet, (1940), 1995, p. 91

partie d'un organisme collectif, les rameaux, dont le fondement commun est celui de la racine, qui indiquait une filiation ou plus largement la possibilité d'une alliance²⁰⁷⁶.

Dans le songe de la vestale Silvia dans lequel Ovide différenciait la stature de deux palmiers, c'est la structure végétative de l'arbre, sa hauteur, sa largeur, qui servent de comparaison aux destinées de Rémus et de Romulus :

Ovide, *Fastes*, III, 29-34

*Ignibus Iliacis aderam, cum lapsa capillis / decidit ante sacros lanea uitta
focos. / Inde duae pariter, uisu mirabile, palmae / surgunt: ex illis altera maior
erat, / et grauibus ramis totum protexerat orbem, / contigeratque sua sidera
summa coma.*

« J'étais [Rhéa Silvia] en train de veiller sur le feu d'Ilion, quand ma bandelette de laine glissa de mes cheveux et tomba devant le foyer sacré. Il en surgit à la fois – ô prodige – deux palmiers dont l'un était plus grand ; de ses rameaux lourds, il couvrait le monde entier et de son feuillage il touchait les astres dans le ciel »²⁰⁷⁷.



Du point de vue botanique, il existe une grande variété de palmiers qui appartiennent à deux familles, les *Arecaceae*, tel *Chamaerops humilis* (famille des *Arecaceae*) le palmier nain qui porte des baies charnues fétides²⁰⁷⁸, et les *Palmeae*, tel *Phoenix dactylifera*, le palmier-dattier qui est un arbre connu pour sa production mais qui a aussi été servi d'ornement à cause la grace de son port. Ses palmes sont utilisées également, en zone saharienne, pour la confection des toitures et de nombreux d'objets de sparterie²⁰⁷⁹. Le palmier dattier, venu probablement des zones sèches du Moyen-Orient ou de celles de la bande aride du nord-est du Sahara, dont l'habitat principal se situe aux étages subsahariens et oasiens, n'a pas une très grande longévité de vie, qui dépasse très rarement le siècle, ni une hauteur remarquable, entre six et douze mètres.



La biologie végétale contredit en partie Ovide sur l'idée de la longévité de Romulus, divinisé après sa vie terrestre mais le poète se référait davantage à l'arbre fructifère aux fruits sucrés²⁰⁸⁰. Le palmier dattier fut placé aussi, symboliquement, du côté masculin au cœur de la filiation métaphorique des Romains, ce que représentait le cornouiller mâle de la lance-javelot de Romulus.



²⁰⁷⁶ Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée*, (2007), 2012, p.4 01 ; Ch. Klapisch-Zuber, *L'ombre des ancêtres. Essai sur l'imaginaire médiéval de la parenté*, Ed. Fayard, 2000, p. 26

²⁰⁷⁷ Ovide, *Fastes*, III, 29-34, Trad. R. Schilling, 1992, p. 64

²⁰⁷⁸ Rameau, « Région méditerranéenne », *Flore forestière française*, 2008, p. 505

²⁰⁷⁹ Arbonnier, *Arbres, arbustes et lianes des zones sèches d'Afrique de l'Ouest*, (2000), 2009, p. 177

²⁰⁸⁰ Il existe cinq autres palmiers à fruits comestibles, *Phoenix reclinata*, *Phoenix farinifera*, *Phoenix humilis* Royal, *Phoenix atlantica* et *Phoenix acoulis*, J. Conforti, G. Peyron, *Les systèmes agricoles oasiens*, Actes du colloque de Tozeur, 19-21 nov. 1988, Ed. CIHEAM, 1990, p. 105

Du point de vue de la biologie du palmier, elle croise la métaphore générationnelle du palmier. En effet, le palmier qui est un arbre dioïque (plans mâle et femelle), contrairement au cornouiller hermaphrodite, lorsqu'il est un pied franc mâle polinisateur, partage avec la *Cornus mas*, le cornouiller dit « mâle », une floraison précoce, entre février et mars²⁰⁸¹.



Dans notre hypothèse d'une lance-javelot de Romulus en bois de frêne, la floraison de l'arbre, ses fruits doux, partagent avec le cornouiller mâle la même signification métaphorique de l'aube de la construction politique et sociale de Rome. L'avenir glorieux de Rome qui avait été garanti par les dieux dans le signe des douze vautours, et qui avait reçu de Romulus les premières lois fondamentales était lié métaphoriquement aux fruits sucrés du palmier dattier et du cornouiller. La fondation prometteuse de prospérité rappelle les offrandes que les Romains faisaient lors des *Compitalia*, fêtes rurales à l'origine, dont l'institution avait été attribuée au roi Servius Tullius. Elles se situaient dans les premiers jours de janvier, pendant lesquelles les Romains offraient aux *Lares compitales* (Lares des carefours) des galettes et des guirlandes de fleurs²⁰⁸².



Du point de vue botanique, la floraison du frêne, notamment les deux variétés de frêne, le frêne dit oxyphylle, *Fraxinus angustifolia*, et le frêne élevé (commun), *Fraxinus excelsior*, se situe entre mars et avril avant la feuillaison. La *Fraxinus excelsior*, partage en outre avec la *Cornus mas* la même évolution de son écorce jaune-grisâtre : d'abord lisse d'une couleur verdâtre chez les arbres jeunes, elle se fissure et devient écailleuse en vieillissant, prenant alors une teinte brun-grisâtre. De plus, les préférences du frêne commun d'un habitat pétrographique de sols à humus carbonés riches en bases et sa distribution géographique, de l'étage mésoméditerranéen à l'étage montagnard (jusqu'à 1 400 mètres d'altitude), sont les mêmes que celles du cornouiller mâle²⁰⁸³. L'adaptation des frênes aux zones climatiques relativement douces, depuis les zones subatlantiques jusqu'aux zones subméditerranéennes, où se côtoient les arbres à « bois durs », le chêne, l'orme et des arbres à « bois tendres », les saules, les peupliers, lui permet de se développer dans la région du Latium (également l'Ombrie et la Calabre, dans une moindre mesure, la Vénétie)²⁰⁸⁴.

Le frêne et le cornouiller (notamment le cornouiller mâle) partagent une même capacité d'adaptation hydrographique.



²⁰⁸¹ J. Conforti, G. Peyron, *Les systèmes agricoles oasiens*, Actes du colloque de Tozeur, 1990, p. 109

²⁰⁸² Dumézil, *La religion romaine archaïque*, 1974, p. 348 ; Pour G. Wissowa, le Janus des *prima* du premier jour de l'année dans le calendrier civil, était, depuis les débuts de Rome, en relation avec *Juno*, également déesse du mois, et en tant que telles, les deux divinités recevaient chaque 1^{er} du mois sur la colline du capitole à la Curia Calabra où étaient traitées affaires religieuses, des offrandes suivies par l'annonce du décompte journalier du mois, Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, 1912, p. 186

²⁰⁸³ Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 2008, p. 635 ; 637 ; « Montagnes », *Flore forestière française*, 2008, p. 503

²⁰⁸⁴ M. Hotyat, *Les forêts d'Europe*, 1997, p. 281, 306 ; A. Schnitzler-Lenoble, *Forêts alluviales d'Europe : écologie, biogéographie, valeur intrinsèque*, 2007, p. 74-75

La capacité d'adaptation du cornouiller à des sols très frais est aussi une qualité du frêne que Théophraste associait aux deux variétés de frêne, *ornus*²⁰⁸⁵ et *excelsior*, en les plaçant parmi la végétation ripicole du bord du Nil :

Théophraste, *Recherche sur les plantes*, IV, 8, 2, 10-14

« Certes, le platane y est peu commun et le peuplier blanc encore plus rare, mais le frêne orne et le frêne élevé y abondent »²⁰⁸⁶.

On peut mettre ces éléments biologiques en correspondance avec les capacités d'adaptation de Rome pour répondre aux contraintes matérielles ou sociales et qui aboutissaient à des adaptations juridiques.

Un principe de neutralité commun au frêne et aux cornouillers mâle et femelle



Du point de vue botanique, une autre variété de frêne, l'orne, *Fraxinus ornus*, partage avec le cornouiller femelle des caractéristiques communes, dont celle de la floraison qui apparaît après la feuillaison et s'effectue, pour le frêne-orne, entre avril et juin, avec des inflorescences blanches, précédant de peu celle de la *Cornus sanguinea* (entre mai et juillet). D'autre part, le frêne-orne et la *Cornus sanguinea* sont deux arbres de petite taille, le premier ne dépassant pas 10 mètres contre 30 mètres pour *Fraxinus excelsior* et *Fraxinus angustifolia* et le second 5 mètres, contre 6 à 7 mètres pour le cornouiller mâle. La distinction faite par F. Poplin entre le cornouiller femelle qualifié de *lignum* et le cornouiller mâle rangé du côté des *materia*, convient aussi aux deux variétés de frêne. Le *lignum* répond à la *Fraxinus excelsior* dont le houppier est étroit et allongé tandis que la *Fraxinus ornus*, un *materia*, a, comme la *Cornus sanguinea*, un port rameux avec des branches retombantes relativement frêles²⁰⁸⁷. Enfin, la sève blanche du cornouiller, considérée « rouge » par J. Bayet, partage avec la *Fraxinus ornus* d'être abondante et de posséder des propriétés thérapeutiques communes, notamment anti-inflammatoires et stimulantes²⁰⁸⁸.



²⁰⁸⁵ *Fraxinus ornus*, dont l'habitat est méditerranéen et supraméditerranéen jusqu'à 800 m d'altitude, pousse préférentiellement dans des sols qui peuvent absorber une quantité d'eau relativement importante, Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 2008, p. 639 ; « Montagnes », *Flore forestière française*, 2008, p. 637

²⁰⁸⁶ Théophraste, *Recherche sur les plantes*, IV, 8, 2, 10-14, Trad. S. Amigues, 1989, p. 88 ; S. Amigues précise que les artisans égyptiens ont travaillé le bois de frêne dès le XVI^e siècle av. n. e. mais qu'il s'agissait peut-être d'un bois d'importation. Cependant les Egyptiens se fournissaient en bois de frêne orne au Liban mais même si le frêne orne et le frêne élevé faisaient partie d'espèces importées, leur « abondance est suspecte », « Commentaire, (p. 264)

²⁰⁸⁷ Poplin, « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 2011, p. 160 ; Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 2008, p. 639 ; « Montagnes », *Flore forestière française*, 2008, p. 505

²⁰⁸⁸ Dans le cas du cornouiller sanguin, les baies sont indiquées pour les problèmes inflammatoires liés à la circulation du sang et aux reins et c'est un stimulant cardiaque utilisé en phytothérapie. Dans le cas du frêne orne, la manne (exudation des feuilles), outre ses propriétés calmantes pulmonaires, elle est un stimulant intestinal, A. Polleti, *Fleurs et plantes médicinales*, Ed. Delachaux, 1982

J. Bayet, dans son analyse du rite du fécial, soulignait que les forces prêtées au cornouiller mâle et au cornouiller femelle étaient réversibles²⁰⁸⁹, l'un et l'autre détenteurs de forces à la fois utiles ou nuisibles, capables de provoquer un fléau ou de l'arrêter, rendre fertile ou stérile. L'expression positive ou négative de ces puissances potentielles contenues dans le bois de cornouiller dépendait de la volonté des dieux dont Romulus était l'exécutant. L'idée de neutralité des principes bénéfiques ou malfaisants prêtée au cornouiller est partagée par le frêne. Bois par excellence des lances des hoplites, il était bénéfique au combattant qui l'utilisait avec force pour donner la mort à son ennemi, mais cette qualité pouvait immédiatement se renverser pour devenir maléfique lorsque le combattant se transformait lui-même en pourchassé. La réversibilité contenue dans les pouvoirs de la lance de frêne est au centre de la *mêtis*, la science, l'adresse, la ruse, du combattant qui ne connaît pas la totalité des événements qui peuvent subvenir et qui doit retourner en forces bénéfiques les forces maléfiques dont il pourrait être l'objet²⁰⁹⁰.

Nous avons déjà noté que les analogies entre le frêne et le cornouiller ne se limitent pas aux ressemblances du milieu biologique, pétrographique et géographique, mais qu'elles concernent aussi la réversibilité des sensations produites par les aspects gustatifs et phytosanitaires. Dans deux passages de *l'Histoire naturelle*, Pline avait relevé que les feuilles du frêne élevé, *Fraxinus excelsior*, considérées néfastes par les Grecs pour les bêtes de somme, n'avaient, en Italie, aucun effet négatif mais, au contraire, avaient des effets thérapeutiques contre les morsures de serpent. Ses baies étaient aussi bénéfiques pour servir d'antalgiques, toutefois Pline s'accordait à reconnaître que le bois de frêne était considéré toxique par certains :

Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 24, 63-64

Graeci duo genera eius fecere: longam enodem, alteram breuem durio rem fuscio remque, laureis foliis. bumeliam uocant in Macedonia amplissimam lentissimamque. alii situ diuisere, campestem enim esse crispam, montanam spissam. 64 folia earum iumentis mortifera, ceteris ruminantium innocua Graeci prodidere; in Italia nec iumentis nocent. Contra serpentes uero suco expresso ad potum et inposita ulceri opifera, ut nihil aequae, reperiuntur, tantaque est uis, ut ne matutinas quidem occidentesue umbras, cum sunt longissimae, serpens arboris eius attingat, adeo ipsam procul fugiat. Experti prodimus, si fronde ea circumcludantur ignis et serpens, in ignes potius quam in fraxinum fugere serpentem..

« Les Grecs en ont distingué deux espèces : l'une longue et sans nœuds²⁰⁹¹, l'autre courte, plus dure et plus foncée, à feuilles de laurier²⁰⁹². On donne en Macédoine le nom de *bumelia* à un à un très grand frêne au bois très souple. D'autres les ont distingués d'après leur habitat : celui de la plaine aurait le bois madré²⁰⁹³ celui de montagne l'aurait serré²⁰⁹⁴. D'après les Grecs, les

²⁰⁸⁹ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 19

²⁰⁹⁰ Voir J.P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence : La mêtis des Grecs*, Ed. Flammarion, 1974, p. 20

²⁰⁹¹ *Fraxinus excelsior*

²⁰⁹² Cette dernière variété pourrait correspondre à la *Fraxinus ornus*

²⁰⁹³ *Fraxinus excelsior*, cantonné à l'étage méditerranéen et collinaire, Rmaeau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 2008, p. 639 ; « Montagnes », *Flore forestière française*, 2008, p. 637

feuilles de ces arbres sont mortelles pour les bêtes de somme²⁰⁹⁵ et inoffensives pour les ruminants. En Italie, elles sont sans danger pour les bêtes de somme. Et même contre les morsures de serpents, qu'on exprime leur jus pour le boire ou qu'on les applique sur la plaie, elles sont d'une efficacité que rien n'égale. Telle est leur vertu qu'un serpent ne passe pas sous leur ombre, même le matin ou le soir, lorsqu'elle est la plus longue et même se tient loin de l'arbre. Notre expérience nous permet de dire que, si l'on enferme un serpent auprès d'un feu dans un cercle de feuillage de frêne, il se jette pour s'enfuir dans les flammes plutôt que dans le frêne »²⁰⁹⁶.

Pline, *Histoire naturelle*, XXIV, 30, 46

Fraxinus quam uim aduersus serpentes haberet indicauimus. semen foliis eius inest, quo medentur iocineris, laterum doloribus in uino, aquam, quae subit cutem, extrahunt. corpus obesum leuant onere sensim ad maciem reducentibus isdem foliis cum uino tritis ad uirium portionem, ita ut puero V folia III cyathis diribeantur, robustioribus VII folia quinis uini. non omittendum ramenta eius et scobem a quibusdam cauenda praedici.

« Nous avons montré l'efficacité du frêne contre les serpents. La graine est renfermée dans des feuilles qui guérissent dans du vin, les douleurs du foie et de côté et évacuent l'eau des hydropiques. Elles diminuent l'obésité en faisant maigrir eu à peu. La dose de ces mêmes feuilles, pilées avec du vin, est proportionnée aux forces : ainsi à un enfant on donnera cinq feuilles dans trois cyathes et à des individus plus forts, sept feuilles dans cinq cyathes de vin. Il ne faut pas omettre que quelques-uns jugent dangereuses les raclures et la sciure du bois de frêne »²⁰⁹⁷.

Théophraste avait relevé le goût amer des samares du frêne élevé²⁰⁹⁸ qui, marinés dans du vinaigre pour enlever l'amertume, servaient d'ingrédients pour assaisonner et relever les plats :

Théophraste, *Recherche sur les plantes*, III, 11, 4, 15-20

« Quant au fruit [du frêne commun, *Fraxinus excelsior*], les gens de l'Ida ne pensaient pas qu'il en eût, ni de fleur. Or il a dans la cosse mince un fruit à consistance de noix comme celui des amandiers, d'un goût un peu amer. Il porte également des sortes de glomérules mousseux tels qu'en a le laurier, plus serrés toutefois, dont chacun en soi fait penser à une boule comme celle des platanes »²⁰⁹⁹

²⁰⁹³ *Fraxinus ornus*

²⁰⁹⁴ *Fraxinus ornus* dont l'habitat est méditerranéen et supraméditerranéen jusqu'à 800 m d'altitude, Rameau, Mansion, *Flore forestière française. Région méditerranéenne*, 2008, p. 639 ; « Montagnes », *Flore forestière française*, 2008, p. 639

²⁰⁹⁵ J. André, dans son « Commentaire », précise que le renseignement donné par Pline sur les pratiques grecques est faux dans la mesure où le frêne est un excellent fourrage (p. 120)

²⁰⁹⁶ Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 24, 63-64, Trad. J. André, 1962, p. 40

²⁰⁹⁷ Pline, *Histoire naturelle*, XXIV, 46, Trad. J. André, 1972, p. 42

²⁰⁹⁸ Une samare est un akène, un fruit indéhiscent (qui ne s'ouvre pas spontanément) qui contient une graine et dont l'enveloppe externe est prolongée par une petite aile membraneuse qui facilite la dispersion des graines par le vent

²⁰⁹⁹ Théophraste, *Recherche sur les plantes*, III, 11, 4, 15-20, Trad. S. Amigues, 1989, p. 33 ; S. Amigues écrit que les « glomérules mousseux » sont une partie peu identifiable sur le frêne mais qu'ils pourraient correspondre

Quant à la manne produite par les frênes, Pline ne notait pas le goût de la manne grasse du frêne élevé, considérant seulement ses aspects bénéfiques. Cet exsudat blanc-jaunâtre qui perle sur les nervures des grandes feuilles, sous forme de petites gouttes lorsqu'il est récolté pendant l'automne, est classé parmi les mannes impures du fait de la présence de petits grains dans le suc qui freinent sa cristallisation. De consistance poisseuse, la manne « grasse » dégage une odeur nauséuse et son goût est désagréable. Concernant la *Fraxinus ornus*, sa manne dite « en larmes », qui est la plus réputée, se récolte entre juillet et septembre car, dépourvue d'impuretés, elle se cristallise dès sa sortie et son goût est particulièrement sucré. Ses propriétés sont davantage apaisantes alors que le principe actif de la manne « grasse » du frêne élevé, qui est responsable de son odeur rebutante, a des propriétés essentiellement purgatives²¹⁰⁰.

↔

Du point de vue biologique, la comparaison des deux variétés de cornouiller et des deux variétés de frêne montre un certain nombre de traits communs qui se croisent et qui appartiennent, du point de vue de la saveur des fruits et de la manne, la *Cornus mas* à la *Fraxinus ornus* et la *Cornus sanguinea* à la *Fraxinus excelsior* alors que du point de vue symbolique, l'appariement est inverse (du fait principalement des analogies de morphologie) :

Caractéristiques végétales	<i>Cornus mas</i>	<i>Fraxinus ornus</i>	<i>Fraxinus excelsior</i>	<i>Cornus sanguinea</i>
baies / samares	rouge vif	brun rougeâtre	brunâtre	rouge tirant sur le noirâtre
	oblongue	oblongue	en grappe	globuleuse
baies / Samares goût	sucrée	amer	amer	amer
manne des feuilles		sucré	désagréable	
Caractéristiques symboliques				
	guerrière		guerrière	
	royale		royale	
		abondance		abondance

↔

Le frêne élevé²¹⁰¹ qui est un arbre polygame, à la fois hermaphrodite et monoïque sur le même pied et la *Fraxinus ornus*, le frêne-orne, qui est un arbre hermaphrodite²¹⁰² conjuguent les caractères mâles et femelles du cornouiller,

aux inflorescences du Frêne dit à feuilles aigües, *Fraxinus oxyphylla*, qui se présentent en glomérules serrés en janvier avant la mise à feuille, « Commentaire », p. 160

²¹⁰⁰ Voir M. Bayle, *Encyclopédie des sciences médicales*, Ed. Bureau des encyclopédies, Paris, 1840, p. 501

²¹⁰¹ *Fraxinus angustifolia*, le frêne oxyphyllé est comme la *Fraxinus excelsior*, le frêne commun, un arbre polygame

²¹⁰² Dans le cas de la fleur hermaphrodite, la reproduction « normale » s'effectue par autopolinisation c'est-à-dire entre organes portés par une même fleur. Mais pour beaucoup de végétaux hermaphrodites, la pollinisation croisée intervient spontanément par elle augmente la variabilité du génome et assure une plus large descendance, contrairement à l'autopolinisation qui augmente la consanguinité et, en conséquence, les risques de stérilité. Mais

nécessaires pour assurer la descendance. Le goût de leur manne douce et amère, suivant les deux variétés, conjugue également les critères d'opposition et de complémentarité entre la représentation de la femme et de l'intérieur (de la maison) et celle de l'homme et l'extérieur, notamment lorsqu'il se rapporte au domaine guerrier. La sexualité hermaphrodite des deux variétés de cornouiller, qui a permis à J. Bayet de donner à la lance du fécial un caractère de réversibilité des fonctions guerrières et politiques²¹⁰³, concerne les deux variétés de frêne dont la sexualité à la fois polygame (frêne commun) et hermaphrodite (frêne orne) autorise la même complémentarité : la guerre extérieure menée par les hommes conditionne le temps de paix nécessaire au renouvellement des générations dans lequel la femme prend une place prépondérante.

Ainsi les critères de sexualité qui avaient permis aux Romains de fonder un système politique et social, qui reposait sur la différenciation entre homme et femme, sont brouillés lorsqu'ils se sont appliqués symboliquement au cornouiller et au frêne. Dans un passage des *Phéniciennes*, Euripide soulignait la complémentarité et la réciprocité entre l'aspect guerrier que nécessite la royauté et la finalité politique du gouvernement d'offrir la paix aux peuples, au sien, mais aussi au peuple ennemi :

Euripide, *Les Phéniciennes*, 503 –517

[*Polynice*] ἐγὼ γὰρ οὐδέν, μήτηρ, ἀποκρύψας ἐρώ· ἄστρων ἂν ἔλθοιμ' ἡλίου πρὸς ἀντολὰς / καὶ γῆς ἔνερθε, δυνατὸς ὦν δρᾶσαι τάδε, / τὴν θεῶν μεγίστην ὥστ' ἔχειν *Τυραννίδα*. / τοῦτ' οὖν τὸ χρηστόν, μήτηρ, οὐχὶ βούλομαι / ἄλλω παρεῖναι μᾶλλον ἢ σώζειν ἐμοί· / ἀνανδρία γάρ, τὸ πλέον ὅστις ἀπολέσας / τοῦλασσον ἔλαβε. πρὸς δὲ τοῖσδ' αἰσχύνομαι / ἐλθόντα σὺν ὄπλοις τόνδε καὶ πορθοῦντα γῆν / τυχεῖν ἃ χρήζει· ταῖς γὰρ ἂν Θήβαις τόδε / γένοιτ' ὄνειδος, εἰ Μυκηναίου δορὸς / φόβω παρεῖην σκῆπτρα τὰμὰ τῶιδ' ἔχειν. / χρῆν δ' αὐτὸν οὐχ ὄπλοισι τὰς διαλλαγὰς, / μήτηρ, ποιεῖσθαι· πᾶν γὰρ ἐξαιρεῖ λόγος / ὃ καὶ σίδηρος πολεμίων δράσειεν ἄν.

« Car je parlerai [dit Étéocle], sans rien déguiser, ma mère, je monterais au ciel jusqu'aux levers de astres, je descendrais sous terre, si j'en étais capable pour avoir la souveraineté de toutes les divinités la plus grande, Ce bien là, ma mère, je refuse donc de le céder à un autre, au lieu de le garder pour moi. Lâche, qui perd le plus pour recevoir le moins ; d'ailleurs je rougis que cet homme, venu les armes à la main, et en train de ravager notre pays, obtienne ce qu'il désire. Pour noter Thèbes ce serait un opprobre si la crainte de l'armée mycénienne me faisait lui céder la possession de mon sceptre. Ce n'est pas aux armes qu'il devait, ma mère, demander la réconciliation : car la parole écarte tout obstacle autant que le ferait le fer des ennemis »²¹⁰⁴.

l'autopollinisation devient un avantage lorsque le végétal se trouve dans un habitat isolé, M. Blamey, Ch. Grey-Wilson, *La flore de France et d'Europe occidentale*, Ed. Ecléctis, 1992, p 21 ; le vecteur de la pollinisation des frênes élevés est le vent, ce qui les différencie de la reproduction par la pollinisation croisée qui correspond au transfert du pollen des organes mâles d'une plante aux organes femelles d'une autre plante, ce qui se produit pour les arbres dioïques.

²¹⁰³ Bayet, « Le rite du fécial et le cornouiller magique » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1935. p. 23

²¹⁰⁴ Euripide, *Les Phéniciennes*, 503 –517, Trad. H. Grégoire, L. Méridier, 1959, p. 174.

Un texte de Justin suggère un rapport identique, mutuel et réversible, entre la royauté et la guerre, symbolisée par une lance, à la fois arme de guerre et représentation du sceptre des rois :

Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée*, XLIII, 3, 3.
*Per ea adhuc tempora reges **hastas** pro diademate habebant, quas Graeci "sceptra" dixere. Nam et ab origine rerum pro diis immortalibus ueteres **hastas** coluere ob cuius religionis memoriam adhuc deorum simulacris hastae adduntur*

« En ce temps les rois, au lieu de diadème, portaient des lances que les Grecs ont appelés sceptres. Ces armes, chez les premiers hommes, étaient vénéralisées comme des divinités et c'est en mémoire de ce culte que les statues des dieux sont encore armées de lances »²¹⁰⁵.

4 - La neutralité de la lance-javelot au regard du principe de réversibilité de la lance du fécial

La signification de la lance-javelot de Romulus fichée sur le Palatin diffère sur deux points de la lance en cornouiller sanguin du fécial. Dans le rite du fécial, le rouge du bois de la lance du prêtre chargeait symboliquement l'arme de projeter en territoire ennemi les influences néfastes qui pouvaient affecter le territoire de Rome ce qui assurait Rome d'une première protection. Le jet de la lance du fécial, inséré dans un contexte guerrier, avait, de plus, la charge d'imposer à l'ennemi le surcroît néfaste des méfaits des combats qui seraient destructeurs et lui feraient perdre la guerre. En conséquence la lance du fécial procurait à Rome un surcroît de protection, dont la cité s'assurait par les rites apotropaïques accomplis en l'honneur de Mars. Lorsque Romulus jetait sa lance-javelot sur le Palatin, il n'endossait pas encore la position de combattant dans un affrontement avec un ennemi, mais celle d'un jeune homme dont la rivalité avec son frère portait sur la détermination du meilleur lieu de fondation de Rome. La prise de possession du Palatin, que sous-entendait le jet de la lance-javelot, n'était pas encore chargée du pouvoir de destruction rejeté sur Rémus.

La pousse du cornouiller n'était pas encore un retournement sur l'Aventin, choisi par Rémus, des forces funestes qui auraient pu affecter le Palatin mais correspondait à la promesse heureuse de la richesse et de la prospérité de la future cité. L'obligation faite à Romulus (comme elle le fut pour Enée) d'accomplir la mission que lui avaient confiée les dieux, et, en premier, Jupiter, était de donner à Rome des fondements matériels, politiques et religieux. L'esprit de rivalité guerrière qui s'installera ensuite entre les deux frères, naquit du durcissement de leur conviction qu'exprimait une série d'actes ultérieurs, le creusement du sillon par Romulus, le saut sacrilège de Rémus²¹⁰⁶, la bagarre entre leurs partisans respectifs. Cependant, les significations véhiculées par la lance en cornouiller rouge du fécial et la lance-javelot de Romulus se rejoignent quant à la finalité du geste : dans les deux cas, il s'agissait de proclamer l'intégrité du territoire romain pour créer des conditions propices à garantir la prospérité d'abord à l'intérieur de l'Italie puis jusqu'à

²¹⁰⁵ Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée*, XLIII, 3, 3 Trad. E. Boitard, 1862, p. 382

²¹⁰⁶ D. Briquel écrit que Romulus était le légitime défenseur des murs de Rome contre Rémus venu de l'extérieur en agresseur, « La triple fondation de Rome », *Revue de l'histoire des religions*, T. 189-2, 1976, p. 167

ses frontières à l'extérieur du territoire italien. Dans chaque cas, il s'agissait, pour Rome, de donner une assise religieuse à une prise de possession. Les formules rituelles identiques répétées par les prêtres féciaux, la pousse du cornouiller qui exprimait la volonté d'appropriation territoriale de Romulus, exprimaient la nécessité de recevoir un fondement religieux garanti par les dieux. La lance du fécial et celle de Romulus étaient les instruments qui exprimaient l'intervention de Quirinus, le dieu qui faisait entrer dans la guerre. Le cornouiller, conséquence du jet, reprenait une partie de l'aspect guerrier du trait mais surtout, par son autonomie, affirmait aussi que Quirinus veillait à la paix et qu'il était prêt à sanctionner « tout manquement » de l'ennemi au droit²¹⁰⁷.

En Grèce, dans plusieurs scènes du bouclier d'Achille, décrit au chant XVIII de l'*Iliade*, la lance sert d'illustration aux combats et la présence de pâturages, de champs décrit un état de paix dans lequel la Terre-Mère, Gé, offre aux Grecs une nature qu'il leur appartient de cultiver. Le cornouiller de Romulus, nous l'avons vu, représente également cet état de nature que Romulus était chargé de transformer en un état de culture au sens civilisationnel du terme. Un passage de l'*Iliade* illustre le déplacement réciproque d'un état de paix, décrit par l'image du verger, ou de guerre, à un état de guerre ou de paix, l'art politique de la Grèce étant de maintenir un équilibre entre l'un et l'autre de ces états :

Homère, *Iliade*, XVIII, 55-59

ἢ τ' ἐπεὶ ἄρ τέκον υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε / ἔξοχον ἠρώων· ὃ δ' ἀνέδραμεν ἔρνεϊ ἴσος / τὸν μὲν ἐγὼ θρέψασσα φυτὸν ὡς γουνῶ ἀλωῆς / νηυσὶν ἐπιπροέηκα κορωνίσιν Ἴλιον εἶσω / Τρωσὶ μαχησόμενον·

« A misérable que je suis ! Mère infortunée d'un preux ! J'ai donné la vie à un fils, un fils puissant et sans reproche, le plus grand des héros ; il a grandi pareil à une jeune pousse et, après l'avoir nourri comme un plant au flan du vignoble, je l'ai envoyé sur des nefes recourbées, au pays d'Ilion, se battre contre les Troyens »²¹⁰⁸.

L'état combatif qui animait Romulus était comparable à celui d'Achille qui voulait abattre Hector en le perforant de sa lance. L'état d'une promesse de paix que représentait indirectement le cornouiller, est parallèle aux pleurs des Troyennes autour de la dépouille de Patrocle qui, s'ils signifiaient la perte d'Ilion, rendaient indirectement hommage à la vaillance de Patrocle dont les combats acharnés avaient contribué à la conquête de la cité qui retrouverait un état de paix :

Homère, *Iliade*, XVIII, 339-342

ἀμφὶ δὲ σέ Τρωαὶ καὶ Δαρδανίδες βαθύκολποι / κλαύσονται νύκτας τε καὶ ἡμέρας δάκρυ χέουσαι, / τὰς αὐτοὶ καμόμεσθα βίηφί τε δουρί τε μακρῶ / πιείρας πέρθοντε πόλεις μερόπων ἀνθρώπων.

« Autour de toi [Patrocle], jour et nuit, se lamenteront en pleurant les Troyennes, les Dardaniennes au sein profond que nous avons péniblement

²¹⁰⁷ A. Magdelain, « Quirinus et le droit (spolia opima, ius fetiale, ius Quiritium) », *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, T. 96-1, 1984. p. 219

²¹⁰⁸ Homère, *Iliade*, XVIII, 55-59, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 169

conquises par notre force et notre longue pique, en ravageant les riches cités des mortels »²¹⁰⁹.

L'équilibre réversible et fragile qui emplissait Romulus de *furor*, une ardeur belliqueuse qui possédait son corps, et, parallèlement, sa volonté d'établir la paix, affectait le fondement de Rome. De la même manière ce balancement affectait Achille et, par ricochet, Troie. Dans deux passages qui décrivent le bouclier d'Achille, Homère décrivait la tension permanente des cités entre la paix et la guerre par la représentation du ciel au centre du bouclier et du grand fleuve Okéanos à la bordure extérieure :

Homère, *Iliade*, XVIII, 509-519

τὴν δ' ἑτέρην πόλιν ἀμφὶ δῦω στρατοὶ ἤατο λαῶν / τεύχεσι λαμπόμενοι· δίχα δέ σφισιν
ἦνδανε βουλή / ἠὲ διαπραθέειν ἢ ἀνδίχα πάντα δάσασθα / κτῆσιν ὄσσην ππολίεθρον
ἐπήρατον ἐντὸς ἔεργεν / οἳ δ' οὐ πω πείθοντο, λόχῳ δ' ὑπεθωρήσσοντο / τείχος μὲν ῥ'
ἄλοχοί τε φίλαι καὶ νήπια τέκνα / ῥύατ' ἐφεσταότες, μετὰ δ' ἀνέρες οὐς ἔχε γῆρας / οἳ δ'
ἴσαν· ἦρχε δ' ἄρά σφιν Ἄρης καὶ Παλλὰς Ἀθῆν / ἄμφω χρυσεῖω, χρύσεια δὲ εἴματα ἔσθην /
καλῶ καὶ μεγάλῳ σὺν τεύχεσιν, ὡς τε θεῶ πε / ἀμφὶς ἀριζήλω· λαοὶ δ' ὑπολίζονες ἦσαν.

« Autour de l'autre ville campent deux armées, dont les guerriers brillent sous leurs armures. Les assaillants hésitent entre deux partis : la ruine de la ville entière ou le partage de toutes les richesses que garde dans ses murs l'aimable cité. Mais les assiégés ne sont disposés, eux, à rien entendre et ils s'arment secrètement pour un aguet. Leurs femmes, les jeunes enfants debout sur le rempart, le défendent avec l'aide des hommes que retient la vieillesse. Le reste est parti, ayant à sa tête Arès et Pallas Athénée, tous deux en or, revêtus de vêtements d'or, beaux et grands, en armes. Comme dieux, ils ressortent nettement, les hommes étant un peu plus petits »²¹¹⁰.

Homère, *Iliade*, XVIII, 550-560

ἐν δ' ἐτίθει τέμενος βασιλήϊον· ἔνθα δ' ἔριθοι / ἦμων ὀξείας δρεπάνας ἐν χερσὶν ἔχοντες.
δράγματα δ' ἄλλα μετ' ὄγμον ἐπήτριμα πῆπτον ἔραζε / ἄλλα δ' ἀμαλλοδετῆρες ἐν
ἐλλεδανοῖσι δέοντο / τρεῖς δ' ἄρ' ἀμαλλοδετῆρες ἐφέστασαν· αὐτὰρ ὀπισθε / παῖδες
δραγμαεύοντες ἐν ἀγκαλίδεσσι φέροντες / ἀσπερχές παρέχον· βασιλεὺς δ' ἐν τοῖσι σιωπῆ
σκῆπτρον ἔχων ἐστήκει ἐπ' ὄγμου γηθόσυνος κῆρ./ βούν δ' ἱερεύσαντες μέγαν ἀμφεπον·
αἶ δὲ γυναῖκες / δεῖπνον ἐρίθοισιν λεύκ' ἄλφιστα πολλά πάλυνον.

« Il [Héphaïstos] y met encore un domaine royal. Des ouvriers moissonnent, la faucille tranchante en main. Des javelles tombent à terre les unes sur les autres, le long de l'andain. D'autres sont liées avec des attaches par les botteleurs. Trois botteleurs sont là, debout ; derrière eux, des enfants ont la charge de ramasser les javelles ; ils les portent dans leur bras et, sans arrêt, en fournissent les botteleurs. Parmi eux est le roi, muet, portant le sceptre ; il

²¹⁰⁹ Homère, *Iliade*, XVIII, 339-342, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 180

²¹¹⁰ Homère, *Iliade*, XVIII, 509-519, Trad. P. Mazon, (1937), 1992, p. 186 ; P. Mazon note que « les deux armées » n'étaient pas deux armées adverses mais la même armée divisée en deux corps de chaque côté de la ville (p. 186)

agissait sur les conditions de la fondation de Rome²¹¹⁶. Pour G. Dumézil, la mise en scène organisée par Jules César et Marc-Antoine, dans laquelle César refusait la couronne offerte par Marc-Antoine, tendait à montrer à la foule rassemblée que le geste d'acceptation se fondait sur un ancien rite qui avait été créateur de royauté et que son refus signifiait un accord des Romains sur l'existence d'une « mystique républicaine »²¹¹⁷. Auguste, qui se voulait pourtant le second Romulus et le second Hercule, avait refusé de porter ou de suggérer des signes de royauté à cause de la dramatisation de l'impression désastreuse du gouvernement de Romulus. Tite-Live décrivait Romulus comme un homme qui avait eu un goût pour la violence et le pouvoir solitaire²¹¹⁸, ce qui, en d'autres temps, avait coûté la vie à Jules-César lorsqu'il avait été soupçonné du désir d'instaurer une royauté²¹¹⁹.

Mais, devenu roi de Rome et parvenu au faîte de sa puissance, Romulus avait été le premier initiateur des fondements juridiques de la citoyenneté romaine. Il restait toujours un homme d'ascendance divine, protégé par les dieux qu'il respectait et sa divinisation avait été la reconnaissance de ses qualités d'anticipation, de prudence, de sagesse²¹²⁰. Cicéron montrait comment les qualités de Romulus relevaient d'une essence divine et avaient été au fondement même de la fondation de Rome :

Cicéron, *De la République*, II, 5, 10, 231

Eodemque ut flumine res ad uictum cultumque maxime necessarias non solum mari abserberet sed etiam inuectas acciperet ex terra, ut mihi iam tum diuinasse ille uideatur hanc urbem sedem aliquando et domum summo esse imperio praebituram; nam hanc rerum tantam potentiam non ferme facilius alia ulla in parte Italiae posita urbs tenere potuisset.

« Et grâce à ce même fleuve, les objets les plus nécessaires aux besoins immédiats et à ceux de la vie civilisée pouvaient non seulement remonter de la mer à elle [Rome], mais aussi lui parvenir de l'intérieur des terres. Romulus a donc me semble-t-il, prévu alors déjà que notre ville serait un jour le centre et le foyer des plus grands des empires ; car il n'y avait guère d'emplacement dans une autre région de l'Italie où une ville pût plus aisément conserver une telle hégémonie »²¹²¹.

²¹¹⁶ Pour poser les bases de la cité, Romulus n'avait pas hésité à recourir au dépouillement injuste des cités ennemies. Dans sa jeunesse, Romulus fut soupçonné de brigandage puis à l'âge adulte au moment de la fondation de Rome, il fut soupçonné d'avoir été mêlé au meurtre de Rémus ou encore d'être le responsable de l'enlèvement des Sabines ; à propos du brigandage, Tite-Live écrivait, *Crimini maxime dabant in Numitoris agros ab iis impetus fieri; inde eos collecta iuuenum manu hostilem in modum praedas agere*, « Leurs principaux griefs [aux bergers] étaient les incursions des deux frères sur les terres de Numitor ; « ils avaient fini par recruter une troupe de jeunes gens et par se livrer au pillage comme dans une guerre » », *Ab Vrbe condita*, I, 5, 4, Trad. G. Baillet, (1940), 2009, p. 23

²¹¹⁷ Dumézil, *La religion romaine archaïque*, (1966), 1974, p. 355, *Fêtes romaines d'été et d'automne*, 1975, p. 157-158

²¹¹⁸ Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, I, 7, 15-8, 1-2

²¹¹⁹ Suétone, « Vie de Jules César », 79, 2

²¹²⁰ *Haec qui prospexerint, maiores nostros dico, Quirites, non eos in deorum immortalium numero uenerandos a nobis et colendos putatis? Quid enim uiderunt? Hoc quod nunc uos, quaeso, perspicite atque cognoscite.* « Les hommes qui avaient pressenti ces résultats, je veux dire nos ancêtres, n'ont-ils pas, Romains, autant de droits à vos respects, à votre vénération, que les dieux immortels? Qu'ont-ils vu en effet? Cela même que je vous supplie de voir et de connaître vous-mêmes? », Cicéron, *de la Loi agraire*, II, 35, 95 Trad. M. Nisard, 1840

²¹²¹ Cicéron, *De la République*, II, 5, 10, 231, Trad. E. Bréguet, 1980, p. 13

Les arguments de Cicéron qui lui permettaient de faire l'éloge de Romulus, même si Cicéron avait feint en partie de croire à la lucidité et la sagesse de Romulus, s'appuyaient sur la tradition qui avait donné de Romulus l'image d'une référence idéale. Le but de Cicéron était alors de donner des arguments, fondés sur l'ancienneté, pour orienter les préoccupations politiques des Romains à la fin du I^{er} siècle av. J.-C²¹²². La divinisation de Romulus avait été une conséquence des mérites exceptionnels que Romulus avait su montrer et constituait une sorte de preuve que les mythes constituaient un point d'appui de jugement pour les Romains. Un des symboles de ce rapprochement entre un passé mythique et le présent était le C, vénéré par les Romains. Le cornouiller du Forum, quelle que fût la variété de celui de la lance-javelot de Romulus, était l'ultime expression du pouvoir de Rome et de sa vocation à conquérir le monde, affirmée dès le moment de sa fondation, et signifiait que cette vocation était celle même voulue par Mars.

²¹²² M. Ver Eecke considère que la réhabilitation de Rémus à côté de Romulus et la réinterprétation qui avait été faite de la légende des origines, avait été le moyen pour Auguste de décrire le partage du pouvoir entre lui-même et Agrippa et de présenter ce partage comme une refondation du principe républicain, « le nouvel ancrage topographique de Rémus au moment du passage de la République à l'Empire », *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 32-2, 2006, p.

Conclusion

L'intervention des trois arbres fondateurs, étudiée pour le chêne dans le cadre de la structure de *l'Énéide* et de la visée de Virgile, relie trois époques, celle d'Enée, celle de Romulus et celle des auteurs anciens, aux parcours et aux actes des deux héros. C'est bien la quête d'Enée pour une terre promise, le Latium, qui commande, depuis la destruction de Troie, son long voyage à travers la Grèce, la Grande-Grèce jusqu'au territoire de Rome. Mais les pérégrinations d'Enée ont permis à Virgile d'expliquer la place de l'historiographie grecque dans la question des origines du peuple romain et de ses rapports avec l'existence préalable de peuples italiens. L'objectif de Virgile de concevoir l'histoire romaine (retracée dans les chants VII à XII de *l'Énéide* consacrés à la guerre contre des ennemis indigènes sur le territoire de la future Rome) sous la forme d'une quête nous a servi à montrer comment le chêne, le figuier et le cornouiller avaient été des manifestations du sacré dans les événements survenus à Enée et Romulus et à leur donner une dimension terrestre plus concrète qui se rapportait à la fondation de Rome.

Les trois arbres fondateurs ont servi de métaphore pour rendre compte des qualités indispensables à un héros fondateur, celle de piété qu'affichait Enée (et que Virgile prêtait à Auguste), celles de *uirtus*, *pietas*, *prudencia*, *temperantia* et *iustitia* prêtées à Romulus, et à voir comment la tradition avait utilisé le chêne, le figuier et le cornouiller pour être des exemples du bon comportement de tout citoyen romain et, au-delà, de Rome.

Même si les historiens et les archéologues contemporains ont montré son caractère infondé, la date officielle, adoptée par les Romains, de la fondation légendaire de Rome en 753 av. J.-C, ne rendait que partiellement compte de l'existence de cités antérieures à la fondation de *l'Urbs*. Ces cités qui entraient dans l'histoire des origines de Rome (et de celle des Romains) n'étaient pas représentatives, pour les Romains, de la civilisation latine construite et de l'organisation de Rome qui avait « absorbé » sous le nom de Romains les particularismes des peuples italiens et d'une partie de la civilisation grecque, voire troyenne. Les exemples mythiques du chêne, du figuier et du cornouiller étaient des illustrations de l'hétérogénéité des origines romaines qui recouvrait une multitude de populations différenciées par la géographie, leurs rois et leurs coutumes, et les liens topographiques et temporels de ces arbres avaient fourni aux Romains un moyen de reconstruire leur passé et d'interpréter leur présent. Les mythes sur le chêne, le figuier et le cornouiller, quand ils avaient été rapportés à l'histoire légendaire de la Grèce et de la Grande-Grèce, introduisaient une réminiscence de l'hellénisme qui avait eu des répercussions dans l'histoire politique et religieuse romaine.

L'image d'une vision photographique qui zoome sur les trois arbres et leur environnement, passe de celui, large, du Latium à celui très étroit de la *Roma Quadrata* et transforme, du point de vue symbolique, des principes fondamentaux des institutions des Romains en une série d'images détaillées et grossies qui, pour chaque arbre, coïncide avec des signes particuliers, révélateurs de la conception politique de Rome, notamment celle d'Auguste qui avait repris à son compte certaines des significations que la tradition avait prêtées aux actes de Romulus. Ainsi, à Rome, si Auguste se voulut un « nouveau Romulus », il fut investi dans des villes grecques, telles Cos ou Tlos, non seulement du titre de « fondateur de la

cité », mais aussi de représentant de la communauté civique²¹²³. Ainsi que le relevait J. Bayet²¹²⁴, la religion romaine, en même temps qu'elle affermissait son caractère italique, particulièrement sous Auguste, avait été imprégnée par la religion grecque. A Rome, la transcription religieuse hellénique mettait davantage en exergue la singularité romaine qui s'exprimait dans l'enracinement des trois arbres dans le territoire romain.

L'expression morphologique des trois arbres, leurs racines, leur tronc, leurs branches, leur biologie ou leurs propriétés mécaniques, sont aussi révélatrices du travail de reconstruction de l'histoire romaine qui s'est élaborée à partir des actes de fondation d'Enée et de Romulus. Cette approche s'affine par l'analyse des différentes variétés de chaque arbre, actuellement répertoriées, qui amènent à concevoir comment les auteurs anciens ont attribué, d'abord à Enée puis à Romulus, les qualités que le chef de la communauté devait posséder pour mener un bon gouvernement. Le respect sacré à l'égard des trois arbres fondateurs témoignait de la légitimité des premiers fondements de la République et du droit public. La ritualisation qu'avaient observée Enée et Romulus, roi-prêtre, pour réguler les échanges intérieurs entre les peuples du Latium et les Romains eux-mêmes ainsi que les échanges extérieurs entre les Romains et l'étranger, avait trouvé une explication dans les exemples du chêne, du figuier et du cornouiller qui avaient été une des origines, pour le citoyen romain, de la pratique de ses devoirs vis-à-vis de la cité et de la capacité pour Rome d'obtenir le succès dans ses entreprises en prévenant les menaces intérieures ou extérieures. La pratique religieuse, à laquelle étaient associés les trois arbres, assurait la neutralité des dieux qui accordaient à Rome la possibilité de la paix, selon la conception fondamentale de la *Pax deorum*.

Cependant, les trois arbres fondateurs dans l'histoire de Rome occupent davantage la place d'une illustration, d'une « image d'Épinal » et relèvent principalement de la conception et de la représentation par les Romains de l'espace naturel de l'Italie. La représentation romaine de l'espace naturel au temps d'Enée et de Romulus qui concernait essentiellement le domaine dédié à la vie rurale, simple, proche de la terre, s'était modifiée pour donner la première place à la Rome monumentalisée, symbole de civilisation et fierté des Romains. Rome, en effet, entendait refléter sa puissance et celle de ses élites à travers les nouvelles valeurs de son activité édilitaire. Celle-ci s'était matérialisée par la mise en place, dès la fondation de la cité, du Forum sur lequel avaient été érigés des temples, un marché et la curie. Sous l'action de l'urbanisation, la vision idyllique que les textes anciens avaient conférée à la nature dans laquelle entraient les trois arbres fondateurs, avait évolué vers une activité de construction de jardins, à la fois le reflet de la nature sauvage où les arbres occupaient une place primordiale et de monumentalisation artificielle dans laquelle voisinaient les portiques, les colonnades, les grottes ou les rocailles. Le naturalisme qui avait caractérisé les arbres fondateurs, représentants du contact étroit qu'avaient entretenu Enée et Romulus avec la nature, avait cédé le pas à une vision de la nature au cœur de la ville qui participait à son architecture et avait servi d'outil, du point de vue politique et religieux, pour expliquer la mission confiée à Rome de domination universelle.

²¹²³ A.-V. Pont, « L'empereur « fondateur » : enquête sur les motifs de la reconnaissance civique », *Revue des Études Grecques*, T. 120-2, 2007, p. 528

²¹²⁴ J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, 1957, p. 282

La vision concrète et symbolique des arbres fondateurs ne limite pas les champs d'investigation qu'ouvre l'étude du chêne, du figuier et du cornouiller.

Le premier de ces domaines concerne les liens entre les spécificités des essences des trois arbres fondateurs et la notion d'insularité politique et religieuse rapportée au monde archaïque. Chaque essence, qu'elle concerne les arbres fondateurs ou d'autres espèces d'arbres, acquiert des caractères particuliers en fonction du site, de la région où elle se développe. Ces caractéristiques arboricoles, qui mettaient en valeur le particularisme d'un territoire, qui était revendiqué en Grèce notamment par les îles, furent vécues comme la manifestation d'un bienfait, d'un don divin fait à l'île²¹²⁵. La vision d'une vie désirable que les îles entendaient donner de leur territoire n'était pas sans rapport avec l'idée d'une nationalité définie par sa typicité politique et religieuse²¹²⁶. Ainsi, dans son éloge de Délos, Pindare citait l'île de Céos. Son premier abord était celui d'un relief aride et d'une végétation maigre, mais ses vignes, ses pâturages non seulement méritaient, disait Pindare, l'amour de ses enfants²¹²⁷ mais aussi participaient à l'orgueil de l'île d'avoir donné à la Grèce des athlètes célèbres. La glorieuse altérité à la fois politique et religieuse que revendiquaient certaines îles était due, en partie, à la présence d'arbres spécifiques. A Chios, c'étaient des palmiers qui faisaient la renommée du bois sacré d'Apollon²¹²⁸.

Le deuxième thème qui mériterait un approfondissement est celui du rapport entre certains arbres, tels le pin ou le sapin, et les institutions politique, religieuse et les rituels. Nous avons vu, qu'à l'instar du chêne, les premiers pins étaient nés de la Terre nourricière au temps des nymphes des montagnes²¹²⁹ et qu'ils avaient fait partie des premiers arbres du mont Ida phrygien²¹³⁰. D'autre part, nous avons vu, dans le chapitre sur le figuier, que le pin était aussi une des expressions de la masculinité dans ce qu'elle contenait d'état sauvage qui avait précédé la domestication²¹³¹. Enfin, dans le chapitre sur le cornouiller, le bois du pin et du sapin était en relation étroite avec les thèmes guerriers en servant à la fabrication des lances et des javelots. Ces trois thèmes concernant le pin ou le sapin reprennent la classification trifonctionnelle établie par G. Dumézil dont nous avons vu les implications dans l'étude des arbres fondateurs.

Enfin, la description de la jeunesse des jumeaux dans une nature préservée conduit à s'interroger sur le rapport entre la forêt archaïque, l'innocence et la virginité²¹³². Aux yeux des Romains, l'innocence était une des caractéristiques d'une vie communautaire et d'une religion primitives qui ignorait l'institution des sacerdoxes et des lois. Nous avons eu un premier aperçu du lien entre l'innocence et la végétation à propos du règne de Saturne en Italie qui avait été pour les hommes

²¹²⁵ S. Vilatte, *l'insularité dans la pensée grecque*, Ed. Les-Belles-Lettres, 1991, p. 162, 209

²¹²⁶ S. Vilatte, *l'insularité dans la pensée grecque*, 1991, p. 172

²¹²⁷ Pindare, « Pour les Céens en l'honneur de Délos », *Péans*, 4, 11-30 ; Les essences naturelles qui poussaient sur les îles avaient été un des motifs de la colonisation romaine, car les arbres fournissaient le bois nécessaire pour la construction urbaine ou des édifices temporaires à caractère militaire

²¹²⁸ Strabon, *Géographie*, XIV, 1, 35

²¹²⁹ « Hymne à Aphrodite », *Hymnes homériques*, 256-268

²¹³⁰ Plinie, *Histoire naturelle*, XVI, 19, 48,

²¹³¹ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 2, 2-3

²¹³² Homère, *Odyssée*, VI, 123-124

celui de la paix et de l'harmonie. Les hommes, dans leur ingénuité, ne mesuraient pas l'offre foisonnante de la nature qui n'exigeait pas d'eux un retour²¹³³, alors qu'aux temps historiques, le travail agricole était non seulement pénible et dur mais prenait une valeur vénale marchande. La vision d'une nature « saturnienne », abondante et féconde, conduit à examiner les rapports, autres que poétiques, entre la chasteté des hamadryades, habitantes des arbres, et la place de la virginité qui relevait, à Rome comme en Grèce, d'un statut social²¹³⁴. La forêt était le lieu où s'exprimait la composante presque divine de la nature humaine qui vivait en paix dans les bois et sur les pâturages. C'était l'état d'âme qu'exprimait Hippolyte lorsqu'il s'abandonnait aux plaisirs de la chasse dans une forêt archaïque qui pourrait être qualifiée de « forêt vierge » et pensait retrouver ainsi la nature profonde qui l'habitait²¹³⁵. Cette conception primitive de l'innocence et de la virginité qui ramenait à l'âge d'or antique qu'accompagnaient des vertus de piété, d'intégrité, de modération, tenait une place particulière pour les Romains parce qu'elle était l'image d'un temps qui ne connaissait pas encore les contraintes morales et les discriminations qui entachaient leur vie quotidienne.

²¹³³ Hésiode, *Les travaux et les jours*, 108-119

²¹³⁴ Voir Properce, *Elégies*, II, 28-39

²¹³⁵ Sénèque, *Phèdre*, 483-489

BIBLIOGRAPHIE

Les auteurs anciens

Les auteurs grecs

- Anthologie palatine « De Dioscoride », *Epigrammes funéraires*, (Trad.) Des Rouseaux A.-M. Ed. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1938,
- Apollonios de Rhodes *Les Argonautiques*. (Trad.) Mirmont, La Ville De, Henri. Ed. Gounouilhou. Bordeaux, 1892
- Apollonios de Rhodes *Les Argonautiques*, Chants I-II. (Trad.) Delage, Emile. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1974
- Apollonios de Rhodes *Les Argonautiques*, Chant IV(Trad.) Delage, Emile. Vian, Francis. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1981
- Aristophane La paix, (Trad.) Debidour, V.-H. Ed. Gallimard. Paris, 1965
- Aristophane « L'assemblée des femmes, Ploutos » in *Comédies*. (Trad.) Van Daele, Hilaire. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1982
- Aristophane « Les oiseaux. Lysistrata » in *Comédies*. (Trad.) Van Daele, Hilaire. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1928), 1989
- Aristophane « Les Archaniens, les cavaliers, les nuées » in *Comédies*. (Trad.) Van Daele, Hilaire. Irigoien, Jean. Coulon, Victor. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2002
- Aristote *La Constitution d'Athènes*. (Trad.) Mathieu, Georges. Haussoullier, Bernard. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1962
- Aristote *La métaphysique*. (Trad.) Tricot, Jean. Ed. J. Vrin. Paris, 1986
- Aristote. *Histoire des animaux*. (Trad.) Tricot, Jean. Ed. Ed. J. Vrin. Paris, 1987
- Athénée *Le banquet des savants*. Livres I-V. (Trad.) Lefevre de Villebrune, M. Ed. Schäfer. Leipzig, 1996.
- Callimaque *Origines, Réponse aux Telchines, Elégies, Epigrammes, Iambes et pièces lyriques, Hécélé, Hymnes*. (Trad.) Cahen, Emile. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1930), 1948
- Callimaque *Fragments poétiques : Origines, Iambes, Hécélé, Fragments de poèmes épiques et élégiaques, Fragments de place incertaine*. (Trad.) Duberc, Yannick. Ed. Les Belles-Lettres. Coll. Fragments. Paris, 2006
- Clément d'Alexandrie *Le pédagogue*. (Trad.) Troo, Bernadette. Gauriat, Paul. Ed. Migne (diff. Brépols). Paris, 1991
- Denys d'Halicarnasse *Antiquités romaines*. Livre I-II (Trad.) Fromentin, Valérie Ed. Les Belles-Lettres. Coll. La roue à Livres). Paris, 1990
- Diodore de Sicile *Bibliothèque historique*. (Trad.) Minot, A. F. Ed. Imprimerie royale. Paris, 1834-1838
- Diodore de Sicile *Bibliothèque historique*. Livre XVII. (Trad.) Goukowsky, Paul Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1976. .
- Diodore de Sicile *Bibliothèque historique*. Livre IV. (Trad.) Bianquis, Anahita Ed. Les Belles-Lettres. Coll. La roue à Livres. Paris 1997
- Dion Cassius *Histoire Romaine*. (Trad.) V. Boissée. Gros, Etienne. Ed. Firmin Didot Frères. Paris 1865-1870
- Dion Cassius *Histoire romaine*. Livres 48 et 49. (Trad.) Freyburger, Marie-Laure. Roddaz, Jean-Michel. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1994.
- Eschyle « Les sept contre Thèbes ». *Théâtre*. (Trad.) Chambry, E. Ed. Garnier frères-Flammarion. Paris, 1964
- Eschyle « Prométhée enchaîné ». *Théâtre*. (Trad.) Grosjean, Jean. Ed. Gallimard. Paris, 1967
- Eschyle « Agamemnon ». *Théâtre*. (Trad.) Mazon, Paul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1983
- Euripide « Le cyclope ». « Alceste ». « Médée ». « Les Heraclides ». (Trad.) Méridier, Louis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1925
- Euripide « Hyppolyte », « Andromaque », « Hécube ». (Trad.) Méridier, Louis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1925

Euripide	<i>Les Phéniciennes.</i> (Trad.) Grégoire, Henri. Méridier, Louis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1961
Euripide	« Héraclès ». (Trad.) Parmentier, Léon. Grégoire, Henri. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1959
Euripide.	« Les Bacchantes ». (Trad.) Grégoire, Henri. Ed. Les Belles-Lettres. Coll. Classiques de poche). Paris, 1998
Hérodote.	<i>Histoires</i> , Livre I. (Trad.) Legrand, Philippe-Ernest. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1932), 1970
Hérodote.	<i>Histoires</i> , Livre II. (Trad.) Legrand, Philippe-Ernest. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1930), 1936, 1982
Hérodote	<i>Histoires</i> , Livre IV. (Trad.) Legrand, Philippe-Ernest. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1945), 1985
Hésiode	<i>Les travaux et les jours.</i> (Trad.) Gerhfard, Yves Ed. De L'aire. Coll. Le chant du monde. Lausanne, 2005
Hésiode	<i>Hymnes orphiques.</i> (Trad.) Leconte de Lisle, Charles-Marie. Ed. D'Aujourd'hui. (Coll. Les introuvables). Plan-de-la-Tour, 1980
Hésiode	<i>Théogonie.</i> (Trad.) Mazon, Paul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1928), 2002
Homère	<i>Hymnes.</i> (Trad.) Humbert, Jean. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. 1936. Paris, 1936
Homère	<i>Iliade.</i> Chants I-XXIV (Trad.) Mazon, Paul Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1937), 1992, <i>sqq.</i> 2002
Homère	<i>Odyssée</i> , chants I-VII. (Trad.) Berard, Victor. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1924) <i>sqq.</i> 1996.
Homère	<i>Odyssée.</i> Chant VIII-XV. (Trad.) Berard, Victor. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1924), 1995
Nonnos de Panopolis	<i>Les Dionysiaques.</i> Chants I-XIII. (Trad.) Vian, Francis Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1976-1995
Nonnos de Panopolis	<i>Les dionysiaques.</i> Chants XXXIII-XXXIV. (Trad.) Gerlaud, Bernard. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1994
Nonnos de Panopolis	<i>Les dionysiaques.</i> (Trad.) Opkison, Neil. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1994
Palaiphatos	<i>Traité de Palaephate touchant les histoires incroyables.</i> (Trad.) Pollier, Charles. Ed. Pierre Heubach. Lausanne, 1771
Pausanias	<i>Pausaniou Hellados periēgēsis</i> : Description de la Grèce de Pausanias. (Trad.) Clavier, Etienne. Ed. J. M. Berhart. Paris, 1814-1823
Pausanias	<i>Périégèse.</i> Livre I. (Trad.) Pouilloux, Jean. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1992.
Pausanias	<i>Périégèse.</i> Livre IV. (Trad.) Pouilloux, Jean. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2005.
Pausanias	<i>Périégèse.</i> Livre V. (Trad.) Pouilloux, Jean. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1999.
Pausanias	<i>Périégèse.</i> Livre VIII. (Trad.) Casevitz, Michel. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1981, 1998
Pausanias	<i>Périégèse.</i> Book WIII.22-X. (Transl.) JONES, W. H. S. Ed. Harvard University Press. (Coll. The Loeb classical library). Edimburgh (1935), 1995
Pausanias	<i>Périégèse.</i> Livre VIII. (Trad.) Joste, Madeleine Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1998
Philostrate	<i>Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges.</i> Chassang, André. Ed. Didier et cie. Paris, 1862
Philostrate	<i>La galerie de tableaux.</i> (Trad.) Bougot, Auguste. Ed. Les Belles-Lettres. (Coll. La roue à livres). Paris, 1991
Pindare	<i>Olympiques.</i> (Trad.) Puech, Aimé. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1958
Pindare	« Olympiques ». <i>Œuvres complètes.</i> (Trad.) Savignac, Jean-Paul. Ed. La différence. Coll. Minos. Paris, 1990
Platon	« Euthydème ». (Trad.) Meridier, Louis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1931
Platon	<i>Les lois.</i> Livre I. (Trad.) Des Places, E. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1951), 1968

- Platon « Phèdre ». (Trad.) Robin, Louis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1933), 1970
- Platon « Phèdre ». (Trad.) Moreschini, Claudio. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1985
- Platon *La république*, I-III, (Trad.) 1943, Chambry, Emile. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1989
- Platon *Le banquet*, (Trad.) Vicaire, P. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1989
- Plutarque « Isis et Osiris ». *Œuvres morales*. (Trad.) Froidefond, Christian Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1988
- Plutarque *Propos de tables*. Livre VIII. (Trad.) Frazier, Françoise. Froidefond, Christian. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1996
- Plutarque *œuvres morales*. Livre V, 1ère partie. (Trad.) Frazier, Françoise. Sirinelli, Christian. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1996
- Plutarque *œuvres morales*. Livres VII-IX. (Trad.) Frazier, Françoise. Sirinelli, Christian. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1996
- Plutarque « Vies de Solon, Publicola, Thémistocle, Camille ». *Vies des hommes illustres*. (Trad.) Chambry, Emile. Flacelière, Robert. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1961
- Plutarque « Vies de Thésée-Romulus », « Vies de Lycurge-Numa ». *Vies des hommes illustres*. (Trad.) Chambry, Emile. Flacelière, Robert. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1964
- Plutarque « Vie de Pyrrhos. Marius. Lysandre. Sylla ». *Vies des hommes illustres*. (Trad.) Chambry, Emile. Flacelière, Robert. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1971
- Plutarque « Vie de Périclès-Fabius Maximus, Alcibiade-Coriolan ». *Vies des hommes illustres*. (Trad.) Flacelière Robert, Chambry, Emile. (1964), 1969
- Plutarque *Dialogues Pythiques*. (Trad.) Flacelière, Robert. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1974
- Plutarque *Sur les notions communes. Contre les stoïciens*. (Trad.) BABUT, Daniel. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 2002
- Polybe *Histoires*. Livre II. (Trad.) Pedech, Paul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1970
- Polybe *Histoires*. Livre VI. (Trad.) Weil, Raymond. Nicolet, Claude. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1977
- Porphyre *vie de Pythagore*. (Trad.). Des Places, Edouard., Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1982.
- Porphyre *De l'abstinence*. Livre IV. (Trad.) Brisson, Luc. Patillon, Michel. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1995
- (Le) pseudo Apollodore *Bibliothèque*. Livre II-III (Trad.) Carrière, Jean-Claude. Massonier, Bertrand. Ed. Annales littéraires de l'université de Besançon. Besançon, 1991
- (Le) pseudo-Apollodore *La bibliothèque*. (Trad.) Schubert, Paul Ed. L'Aire. Vevey, (2003), 2014
- (Le) pseudo-Aristote *Rhétorique à Alexandre*. (Trad.) Chiron, Pierre. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2002
- Quintus de Smyrne *La suite d'Homère*. (Trad.) Vian, Francis Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1963
- Sophocle « Les Trachiniennes. Antigone ». (Trad.) Irigoien, Jean Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1955), 1994
- Sophocle « Les Trachiniennes. Antigone ». (Trad.) Mazon, Paul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1977
- Sophocle *Tragédies. Théâtre complet*. (Trad.) Mazon, Paul. Ed. Gallimard. Saint-Amand, (1962), 1988
- Strabon. *Géographie*. (Trad.) Tardieu, Amédée. Ed. Hachette. Paris, 1867-1880
- Strabon *Géographie*. Livre I. (Trad.) Aujac, Germaine Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris 1969.
- Strabon *Géographie*. Livres V, VI. X (Trad.) Lasserre, François. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1967, 1971

Strabon	<i>Géographie</i> . Livre VIII. (Trad.) Baladié, Raoul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1978
Théophraste	<i>Recherches sur les plantes</i> . Livres I-II. (Trad.) Amigues, Suzanne Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1988
Théophraste	<i>Recherches sur les plantes</i> . Livres III-IV. (Trad.) Amigues, Suzanne. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1989
Théophraste	<i>Recherches sur les plantes</i> . Livres V-VI. (Trad.) Amigues, Suzanne. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1993
Tryphiodore	<i>La prise d'Ilion</i> . (Trad.) Gerlaud, Bernard. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1982
Thucydide	<i>Histoire de la guerre du Péloponnèse</i> BETANT, E.-A.. Ed. Hachette. Paris, 1904
Xénophon	<i>De la cynégétique ou l'art de la chasse</i> . (Trad.) Cunisset-Carnot, M. Ed. Pierre Roger. Paris, 1913
Xénophon	<i>Cyropédie</i> . Livre VII. (Trad.) Delebecque, Edouard Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris 1978 1978
Xénophon	<i>Helléniques</i> . Livres I-III. (Trad.) Hatzfeld, J. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. (1936), Paris, 1973
Xénophon	<i>Anabase</i> . Livres I-III. (Trad.) Masqueray, Paul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1930), 1992

Auteurs latins

Appien	<i>Les guerres civiles à Rome</i> . Livre II. (Trad.) Combes-Dounous, Jean-Isaac. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1994
Augustin	<i>La cité de dieu</i> . Livre VII. (Trad.) Moreau, Louis. Ed. Lecoffre et Cie. Paris, 1854
Augustin	<i>La cité de Dieu</i> . (Trad.) Perret, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1946
Augustin	<i>La cité de Dieu</i> . Livres VI et VII. (Trad.) Salles, Catherine. Ed. Gallimard. Paris, 2000
Aulu-Gelle	<i>Nuits attiques</i> . Livre XVI. (Trad.) Chaumont de, E. Flambart, Félix. Ed. F. Panckoucke. Paris, 1846
Aulu-Gelle	<i>Nuits attiques</i> . Livres I-IV. (Trad.) Marache, René. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1967
Aulu-Gelle	<i>Nuits attiques</i> . Livres V-X. (Trad.) Marache, René. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Clermont-Ferrand, 1978
Aulu-Gelle	<i>Nuits Attiques</i> . Livres. XI-XV. (Trad.) Marache, René. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1989
Aulu-Gelle	<i>Nuits Attiques</i> . Livres. XVI-XX. (Trad.) Marache, René. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1998
Caius Julius Solin	<i>Polyhistor</i> . (Trad.) Agnant, M. A., Ed. C.L.F. Panckoucke. Paris, 1847.
Caton	<i>De l'agriculture</i> . (Trad.) Goujard, Raoul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1985
Caton	<i>Les origines</i> . (Trad.) Chassignet, Martine. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1986
Catulle	<i>Poésies</i> . (Trad.) Lafaye, Georges. Ed. Les Belles-Lettres. Coll. Classiques en poche. Paris, (1923), 1998
César	<i>Guerre des Gaules</i> . Livres I et II, (Trad.) Ozanam, Anne-Marie. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Saint-Amand Montrond, (1980), 1997
Cicéron	<i>L'invention</i> . (Trad.) Charpentier, J.-P. Ed. F. Panckoucke. Paris, 1833
Cicéron	« Sur la loi agraire », « Pour C. Rabirius ». <i>Discours</i> . T. IX. (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1960
Cicéron	<i>Les devoirs</i> . Livre I. (Trad.) Testard, Maurice. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1965
Cicéron	<i>Traité des lois</i> . (Trad.) De Plinval, Georges. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1959), 1968

Cicéron	<i>Caton l'ancien (de la vieillesse)</i> . (Trad.) Wuilleumier, Pierre, Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1961), 1969
Cicéron	<i>De Divinatione</i> , De la divination. Livre II. (Trad.) Bloch, Raymond. Guittard, Charles. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1987
Cicéron	<i>De Divinatione</i> , De la divination. (Trad.) Freyburger, Marie-Laure. SCHEID, John. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1992
Cicéron	<i>De Divinatione</i> , De la divination. (Trad.) Kany-Turpin, José. Ed. Flammarion. Malesherbes, 2004
Cicéron	« Pour Caelus », <i>discours</i> . T. XV. (Trad.) Cousin, Jean. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1962
Cicéron.	« Pour C. Rabirius Postumus », « Pour T. Annius Milon » <i>Discours</i> . (Trad.) Boulanger, André. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1978
Cicéron	« Actions contre Verrès », <i>Discours</i> . T. IV. (Trad.) Mirmont, La Ville De, Henri. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1960.
Cicéron	« Seconde action contre Verrès », <i>Discours</i> . (Trad.) Rabaud, Georges. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2002,
Cicéron	<i>Des devoirs</i> . Livre I. (Trad.) Testard, Maurice. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1965
Cicéron	<i>La République</i> . Livres II-VI. (Trad.) Breguet, Esther. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 2000
Cicéron	<i>De la nature des dieux</i> . (Trad.) Auvray-Assayas, Clara. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2009
Claudien	<i>Le rapt de Proserpine</i> . (Trad.) Charlet, Jean-Louis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1991
Claudien	« Panégyrique pour le 3ème consulat d'Honorius », <i>Œuvres politiques</i> . (Trad.) Charlet, Jean-Louis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2000
Columelle	<i>De l'agriculture</i> . (Trad.) Du-Bois, Louis-François. Ed. Panckoucke. Paris, 1844-1845
Columelle	<i>De l'agriculture</i> . Livre X. (Trad.) De Saint-Denis, Eugène. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1969
Columelle	<i>De l'agriculture</i> . Livre XII, (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1988
Gaius	<i>Institutes</i> . (Trad.) Reinach, Julien. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1965
Festus	<i>Sexti pompeii festi, de verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome</i> . Ed. Scientifique, Lindsay, Wallace Martin. Ed. Stuttgart, Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana. Lipzig, 1913
Festus	<i>De la signification des mots</i> . (Trad.) Savagner, André. Ed. Panckoucke. Paris, 1846
Firmicus Maternus	<i>L'erreur des religions païennes</i> . (Trad.) Turcan, Robert Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1982
Florus	<i>Abrégé d'histoire romaine</i> . (Trad.) Hainsselin, P. Watelet, H. Ed. Garnier Frères. coll. Classiques Garnier). Paris, 1932
Florus Lucius Annaeus	« Tableau de l'histoire du peuple romain », <i>Œuvres</i> . (Trad.) Jal, Paul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1967
Hérodien.	<i>Histoire des empereurs romains</i> . (Trad.) Roques, Denis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1990
Hérodien	<i>Histoire romaine de l'année 180 à l'année 237</i> . (Trad.) Seruse, Jacqueline. Ed. Paléo. Coll. Sources de l'histoire romaine. Clermont-Ferrand, 2003
Horace	<i>Odes et Epodes</i> . (Trad.) Villeneuve, François. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1929), 1954
Horace	<i>Odes et Epodes</i> . (Trad.) Hellegouarc'h, Joseph. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1929), 2001
Horace	<i>Satires</i> . (Trad.) Villeneuve, François. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1966. 2001
Hygin	<i>l'astronomie</i> . (Trad.) Le Boeuffle, André, Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1983

Hygin	<i>Fables</i> . (Trad.) Boriaud, Jean-Yves. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1997
Julius Obsequens	<i>Les prodiges</i> . (Trad.) Verger, Victor. Ed. C.-L.-F. Panckoucke. Paris, 1842
Juvénal	<i>Satires</i> . (Trad.) Sers, Olivier. Ed. Les Belles-Lettres. Coll. Classiques en poche. Paris (1921), <i>Sqq.</i> 2002.
Lactance	<i>Institutions divines</i> . Livre I. (Trad.) Monat, Pierre. Ed. Du Cerf. Coll. Sources chrétiennes. Paris, 1987
Longus	<i>Daphnis et Chloé</i> . (Trad.) Donner, Christophe Ed. Seuil. Coll. L'école des lettres. Paris, 1994
Lucain	<i>La pharsale</i> . Chant I. (Trad.) Lacroix, Pierre. Quintin, Yvan. Ed. Sédès. Coll. Littérature. Paris, 1962), 1995
Lucain	<i>La pharsale</i> . (Trad.) Bourgery, A. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1927), <i>sqq.</i> 2003
Lucrèce	<i>De la nature des choses</i> . (Trad.) Fontenay, Elisabeth. Ernout, Alfred. Leclant, Jean. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2009
Macrobe	« Saturnales ». <i>Œuvres complètes, Macrobe, Varron, De la langue latine, Pomponius Mela</i> , (Trad.) Nisard, M. Ed. Firmin Dido Frères. Paris, (1850), <i>sqq.</i> 1875.
Macrobe	<i>Commentaire au songe de Scipion</i> . Livre I. (Trad.) Armisen-Marchetti, Mireille. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2001
Macrobe	<i>Saturnales</i> , Livres I-III. Guittard, Charles. Ed. Les Belles-Lettres. (Coll. La roue à Livres). Paris, (1938), 1997
Martial	<i>Epigrammes</i> . Livres I-VII. (Trad.) Izaac, H.J. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1969
Martial	<i>Epigrammes</i> . Livres VIII-XII. (Trad.) Izaac, H.J. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1973
Ovide	<i>Des amours</i> . (Trad.) Bornecque, Henri. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1989
Ovide	<i>Héroïdes</i> . (Trad.) Prevost, Marcel. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1928), 2004
Ovide	<i>Les Fastes</i> . Livres I-VI. (Trad.) Schilling, Robert. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1992
Ovide	<i>Les Métamorphoses</i> . Livres. I-V. (Trad.) Lafaye, Georges. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1925), <i>sqq.</i> 1994
Ovide	<i>Les Métamorphoses</i> . Livres. VI-X. (Trad.) Lafaye, Georges. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1995
Ovide	<i>Les Métamorphoses</i> . Livres. XI-XV. (Trad.) Lafaye, Georges. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1930), <i>sqq.</i> 1991
Palladius	<i>Traité d'agriculture</i> . (Trad.) Cabaret-Dupaty, M. Ed. Panckoucke. Paris, 1843
Pétrone	« Fragments attribués à Pétrone ». <i>Œuvres complètes</i> . (Trad.) Heguin de Guerle, Ed. Garnier Frères. Paris, (1900). 2003
Plaute	<i>Œuvres complètes</i> . (Trad.) Grimal, Pierre. Ed. Gallimard. (Coll. Bibliothèque de la Pléiade. Paris, 1971
Pline l'ancien	<i>Histoire naturelle</i> . Livre VII. (Trad.) Schilling, Robert. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1977
Pline l'Ancien	<i>Histoire naturelle</i> , X, XXXII, (Trad.) De Saint-Denis, Eugène. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1966,
Pline l'Ancien	<i>Histoire naturelle</i> . Livre XIII. (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1956
Pline l'Ancien	<i>Histoire naturelle</i> . Livre XV. (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1960
Pline l'Ancien	<i>Histoire naturelle</i> . Livre XVI. (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1962
Pline l'Ancien	<i>Histoire naturelle</i> . Livre XVII. (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1964
Pline l'Ancien	<i>Histoire naturelle</i> . Livre XX. (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1965
Pline l'ancien	<i>Histoire naturelle</i> . Livre XXI. (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1969

Pline l'ancien	<i>Histoire naturelle</i> . Livre XXII. (Trad.) André, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1970
Pline le Jeune	<i>Lettres</i> . Livres I-III. (Trad.) Guillemin, Anne-Marie. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1987
Pline le Jeune	<i>Lettres</i> . Livres VII-IX. (Trad.) Guillemin, Anne-Marie. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1928
Pline le Jeune	<i>Lettres</i> . Livre X. (Trad.) Durry, Marcel. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1972
Pomponius Mela	<i>Chorographie</i> . (Trad.) Silberman, André. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1988
Properce	<i>Élégies</i> (Trad.) Viarre, Simone. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2005
Properce	<i>Élégies</i> . (Trad.) Salomon, Claude. Ed La Différence. Paris 2011
Prudence	Peristephanon liber, <i>Le livre des couronnes</i> , (Trad.) Lavarenne, Maurice. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1951 1951
(Le) pseudo-Aurelius Victor	<i>Les Origines du peuple romain ; Livre des Césars ; Vies des empereurs romains ; Hommes illustres de la ville de Rome</i> . (Trad.) Dubois, André. Germain, Yves. Ed. Paleo. Coll. Sources de l'histoire antique. Clermont-Ferrand, 2003
(Le) pseudo-Aurelius Victor	<i>Les origines du peuple romain</i> . (Trad.) Richard, Jean-Claude. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1983
(Le) Pseudo-Calpurnius Sicilius	<i>Bucoliques</i> . (Trad.) Amat, Jacqueline. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1991
Salluste	<i>La conjuration de Catilina. Guerre de Jurgurtha</i> . (Trad.) Hellegouarc'h, Joseph. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1941), 1994
Sénèque	<i>Questions naturelles</i> . Livres I-III. (Trad.) Oltramare, Paul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. (1929), 1961
Sénèque	<i>De la colère</i> . (Trad.) Bourgerly, André. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, (1922), 1971
Sénèque	« De la tranquillité de l'âme », <i>Dialogues</i> . T. IV (Trad.) Waltz ALTZ, René Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1970.
Sénèque	<i>Lettres à Lucilius</i> . Livres I-XI. (Trad.) Noblot. Henri. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1945), <i>sqq.</i> 1985
Sénèque	« Hercule furieux. Les Troyennes. Les Phéniciennes. Médée. Phèdre ». (Trad.) Chaumartin, François Régis. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1996
Sénèque	« Hercule sur l'Oeta ». (Trad.) Chaumartin, François Régis. Ed. Actes Sud. Arles, 1999
Sénèque	« Œdipe. Agamemnon. Thyeste ». (Trad.) Chaumartin, François Régis. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1999
Sénèque	« Phèdre. Thyeste. Les Troyennes. Agamemnon. Médée. Hercule furieux. Hercule sur l'Oeta. Œdipe. Les Phéniciennes ». (Trad.) Dupont, Florence Ed. Actes sud. Paris, 2012
Servius	<i>Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii</i> . Thilo, G. Hagen Hermann. Ed. Tubner. Leipzig, 1881
Servius	<i>Commentaire sur l'Enéide de Virgile</i> . Livre VI. (Trad.) Jeunet-Mancy, Emmanuelle. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2012
Sidoine Apollinaire	Panégryrique. (Trad.) Grégoire, J.-F. Collombet, François-Zénon. Ed. Rusand. Lyon, 1836
Stace	<i>Silves</i> , Livres I-III. (Trad.) Izaac, H.J. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Dijon, 1944
Stace	<i>Thébaïde</i> . Livres I-IV. (Trad.) Lesueur, Roger. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1990
Stace	<i>Thébaïde</i> . Livres IX-XII. (Trad.) Lesueur, Roger. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1994
Suétone	César ", " Auguste ", Vie des douze Césars. (Trad.) Ailloud, Henri. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1954
Suétone	« Tibère. Caligula. Claude. Néron ». <i>Vie des douze Césars</i> . (Trad.) Ailloud, Henri. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1932

Suétone	« Galba. Othon. Vitellius. Vespasien. Titus. Domitien ». <i>Vie des douze Césars</i> . (Trad.) Ailloud, Henri. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1993
Symmaque	<i>Lettres</i> . Livres III-IV. (Trad.) Gallu, Jean-Pierre. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1982
Tacite	<i>La Germanie</i> . (Trad.) Perret, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1949
Tacite	<i>Vie d'Agricola</i> . (Trad.) De Saint-Denis, Eugène. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1942), 1985
Tacite	<i>Annales</i> . Livres IV-VI. (Trad.) Wuilleumier, Pierre, Le Bonniec, Henri. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1990
Tertullien	<i>Des spectacles</i> . (Trad.) Labriole, Pierre. Ed. Centre De documentation Universitaire. Paris, 1936
Tertullien	<i>Des spectacles (De spectaculis)</i> . (Trad.) Turcan, Marie. Ed. Du Cerf. Paris, 1986
Tertullien	<i>Apologétique</i> . (Trad.) Waltzing, Jean-Pierre. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1929
Tibulle	<i>Elégies</i> . (Trad.) Ponchont, Max. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1989.
Tibulle	<i>Elégies</i> . I. (Trad.) Mondoloni, Jean-Michel. Ed. Du Temps. Langres, 2003
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . (Trad.) Nisard, M. Ed. Firmin Didot, Paris, 1856
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livre I. (Trad.) Baillet, Gaston Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1985.
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livre I, (Trad.) Robert, J.-N. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 2009
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livre II. (Trad.) Baillet, Gaston. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1941), 1991.
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livres VI-X, (Trad.) Flobert, Annette Ed. Flammarion. Coll. Paris, 1993, 1996.
Tite-Live.	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livre VII. Bloch, Raymond. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1968
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livres VIII. (Trad.) Bloch, Raymond. GUITTARD, Charles Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1987.
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livre IX. (Trad.) Liez, A.-J. Ed. Panckoucke. Paris 1835
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livre XXI, XXIII. XXIV, (Trad.) Jal, Paul. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1998, <i>sqq.</i> 2005
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . Livre XXXII. (Trad.) Mineo, Bernard Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2003
Tite-Live	<i>Ab Vrbe condita</i> . XXXIX. (Trad.) Adam, Anne-Marie. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1994
Valère Maxime	<i>Faits et dits mémorables</i> . (Trad.) Combes, Robert Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1995
Valerius Flaccus	<i>Argonautiques</i> . Chants I- VIII. (Trad.) Liberman, Gauthier Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1997 (Livres I-IV), 2002
Varron	<i>De la langue latine</i> . (Trad.) M. Nisard, 1850-1863
Varron	<i>De la langue latine</i> . Livre V. (Trad.) Collart, Jean. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1954
Varron	<i>De la langue latine</i> . VI. (Trad.) Flobert, Pierre Ed. . Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1985
Varron	<i>Economie rurale</i> . (Trad.) Rousselot, M. Ed. Panckoucke. Paris, 1843
Varron	<i>Economie rurale</i> . Livre I. (Trad.) Heurgon, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1978), 1994
Varron	<i>Economie rurale</i> . Livre II. (Trad.) Guiraud, Charles. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1985
Varron	<i>Satires Ménipées</i> . (Trad.) Cebe, Jean-Pierre. Ed. De Boccard. Paris, 1980
Velleius Paterculus	<i>Histoire romaine</i> . Livre I. (Trad.) Hellegouarc'h, Joseph Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1982

Virgile *Bucoliques*. (Trad.) De Saint-Denis, Eugène. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, Paris, (1967), 1982, 1999

Virgile *Géorgiques*. (Trad.) De Saint-Denis, Eugène. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1957), *sqq.* 1982

Virgile *Géorgiques*. (Trad.) Perret, Jacques. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1987

Virgile *Enéide*. Livres I-VI. (Trad.) Bellessort, André. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Poitiers, 1925

Virgile *Enéide*, I-XII, (Trad.) Perret, J. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, (1977), 1978, *sqq.* 1993

Vitruve *De l'architecture*. (Trad.) Liou-Zuinghedau, Bernard. Zuinghedau, Michel. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1995

Vitruve *De l'architecture*. Livre II (Trad.) Callebat, Louis. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1999

Les sciences de la terre

Botanique

ACCOLAS, 1995 ACCOLAS, Matthieu. *Cornus officinalis Sieb. Et Zucc. Botanique, chimie et pharmacologie*. Thèse de doctorat en pharmacie. Ed. Université Paris V René Descartes. 1995

ALABANO, 2006 ALBANO, Pierre-Olivier. *La connaissance des palmiers. Culture et utilisation : les principales espèces utiles et ornementales pour jardins tempérés et tropicaux*. Ed. Edisud. Aix-en-Provence, 2006

ARBONNIER, 2009 ARBONNIER, Michel. *Arbres, arbustes et lianes des zones sèches d'Afrique de l'Ouest*. Ed. Quae. Paris, (2000), 2009

BARBERO-LOISEL, 1980 BARBERO, M. LOISEL, R. « Le chêne vert en région méditerranéenne » in *Revue Forestière Française*. T. 32-6. Ed. ENGREF. Nancy, 1980. p. 531-543

BARY-LABGER, NEBOUT, 1993 BARY-LENGER, Anne. NEBOUT, Jean-Paul. *Les chênes pédonculé et sessile en France et en Belgique*. Ed. du Perron. Allier-Liège, 1993

DE KERCHOVE, 1878 DE KERCHOVE DE OENTERGUE, Oswald. *Les palmiers. Histoire iconographique. Géographie, paléontologie, botanique*. Ed. J. Rothschild, Paris, 1878

DOAT, VALETTE, 1981 DOAT, Jacqueline. VALETTE, J.Ch. « Le pouvoir calorifique supérieur d'espèces forestières méditerranéennes » in *Annales des sciences forestières*, n° 38, (4). Ed. INRA. Versailles, 1981. p. 469-486

FOURNIER, 2010 FOURNIER, Paul-Victor. *Dictionnaire des plantes médicinales et vénéneuses de France*. Ed. Omnibus. Paris, (1947), 2010

GIORDANO, 1977 GIORDANO, Louis. *Grefte et taille des arbres en dix leçons*. Ed. Hachette. Paris, 1977

GORENFLOT, 1998 GORENFLOT, René. *Biologie végétale. Plantes supérieures, l'appareil végétatif*. Ed. Masson. Paris, (1977), 1998

LETERME, 2008 LETERME, Evelyne. *Le greffage et la plantation des arbres fruitiers. Les techniques les plus actuelles*. Ed du Rouergue. Brosmac, 2008

LIEUTAGHI, 2004 LIEUTAGHI, Pierre. *Le livre des arbres, arbustes et arbrisseaux*. Ed. Actes Sud. Arles, 2004

MERAT DE VAUMARTOIS, 1829 MERAT DE VAUMARTOISE, François-Victor. *Dictionnaire universel de matière médicale et de thérapeutique générale : contenant l'indication, la description et l'emploi de tous les médicaments connus dans les diverses parties du globe*. Ed. J.B. Baillière. Paris, 1829

MICHELOT, 2010 MICHELOT, Pierre. *La production en pépinière : des références techniques à la certification environnementale*. Ed. Tec & Doc Lavoisier. Paris, 2010

- MOROT-GAUDRY, 2012 MOROT-GAUDRY, Jean-François. *Biologie végétale. Croissance et développement*. Ed. Dunod, 2012
- POLLETI, 1982 POLLETI, A. *Fleurs et plantes médicinales*. Ed. Delachaux, 1982
- PORTERES, 1958 PORTERES, R. « Les appellations des Céréales en Afrique » in *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*. n°4-5. Ed. Muséum national d'histoire naturelle. Paris, 1958
- RABAA, 2008 RABAA, Claudine. *Le chêne vert, le chêne liège et autres chênes méditerranéens*. Ed. Actes Sud, Arles, 2008
- RAMEAU, MANSION, 2008 RAMEAU, Jean-Claude. MANSION, D. DUME, G. *Flore forestière française. Guide écologique illustré. T. I, II, III. Montagnes. Plaines et collines. Région méditerranéenne*. Ed. ENGREF. Dijon, 1989, 2008
- RENAULT, CATTANI, 1983 RENAULT-MISKOVSKY, Josette. CATTANI, Laura. « Etude pollinique du remplissage de la grotte de Broion (Vicenza-Italie) : Paléoclimatologie du Würmien en Vénétie » in *Bulletin de l'Asation française pour l'étude du quaternaire* V. 20-4. Ed. Asation française pour l'étude du quaternaire. Paris 1983, p. 197-212
- REVUE HORTICOLE, 1999 REVUE HORTICOLE. « Cornus et Cornaceae ». n° 400. Ed. Moncousin. Genève, 1999
- REVUE SUISSE, 2001 REVUE SUISSE DE VITICULTURE, ARBORICULTURE, HORTICULTURE. « Cornouiller mâle ». Ed. AMTRA (Ass. Pour la mise en valeur des travaux de recherche agronomique), n° 33-6. Nyon, 2001
- SALLÉ, DFROCHOT, ANDARY, 1993 SALLÉ, Georges. FROCHOT, Henri. ANDARY, Claude. « Le gui » in *La recherche*. Ed. Soumillon. Bruxelles, 1993. p. 1334-1339
- SAULE, 1992, SAULE, Marcel. *La grande flore illustrée des Pyrénées*. Ed. Milan. Toulouse, 1992
- SCHUBERT, WAGNER, 1962 SCHUBERT, Rudolf. WAGNER, Günther. *Pflanzennamen und botanische Fachwörter*, Ed. Neuman, Radebeul, 1962
- VIDAL, 2007 VIDAL, collectif. *Phytothérapie. La santé par les plantes*. Ed. Reader's Digest. Coll. Santé par les plantes. Bagneux, 2007
- VIDAUD, 1997 VIDAUD, J. *Le figuier*. Ed. Centre Technique Interprofessionnel des Fruits et des Légumes. Sens, 1997

Eco-systèmes forestiers

- BONIN, 2011 BONIN, Gilles. *Forêt méditerranéenne*. T. XXXII, n° 1. Ed. L'association de la forêt et des espaces naturels forestiers méditerranéens. Marseille, 2011
- BROSSIER, PLAGNAT, 1960 BROSSIER, Jean. PLAGNAT François. « Nouvelles sylvicultures des sapinières à gui » in *Revue forestière française*. N° 2. Ed. Ecole Nationale des Eaux et Forêts. Nancy, 1960. p. 102-109
- BRULLO, SPAMPINAT 1997 BRULLO, S. G. SPAMPINATO. *Indagine fitologiche sulle ripisilve della Calabria (Italia meridionale)*, Ed. Dipartimento de biologia II, Facultad de Farmacia, Madrid, 1997
- CHARRE, 1974 CHARRE, Joël. « La forêt de la chaîne pontique orientale » in *Revue de géographie alpine*. T. 62 N°2. Ed. Allier Frère. Grenoble, 1974. p. 191-204.
- CONFORTI, PEYRON1990 CONFORTI, J., Peyron, G. *Les systèmes agricoles oasiens*. Actes du colloque de Tozeur, 19-21 nov. 1988, Ed. CIHEAM. Paris, 1990
- GUINIER, 1952 GUINIER, Philippe. « Le régime forestier du Liban au II^e siècle », in *Revue forestière française*. n° 3. Ed. Ecole Nationale de Génie rural. Nancy, 1952, p.138-144
- HOTYAT, SIMON, 1997 HOTYAT, Micheline. ARNOULD, Paul. SIMON, Laurent. *Les forêts d'Europe*. Ed. Nathan. Noisy-le-Grand, 1997
- JARRET, 2004 JARRET, Pascal. *Chênaie atlantique*. Ed. Office National des Forêts. Saint-Just-la-Pendue, 2004
- JOHNSTON, 1974 JOHNSTON, R.-F. *Le monde animal. Les oiseaux*. T. VIII, Ed. Stauffacher, Zurich, 1974,

- KOENIGUER 1991 KOENIGUER, Jean-Claude. « Forêts, géohistoire, climats en Europe occidentale et dans le bassin méditerranéen du V^e au I^{er} millénaire » in *La forêt. Actes du 113^e congrès national des sociétés savantes* (Strasbourg, 1988). Ed. Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Besançon, 1991. p. 179-194
- OZENDA, 1985 OZENDA, P. La végétation de la chaîne alpine : dans l'espace *montagnard européen*. Ed. Masson. Paris, 1985
- POURTET, 1965 POURTET, Jean. « Quelques aspects de la végétation forestière en Turquie occidentale » in *Revue forestière française*. n° 6. Ed. Ecole Nationale de Génie rural. Nancy, 1965. p. 417-426
- QUEZEL, 1979 QUEZEL, Pierre. « La région méditerranéenne française et ses essences forestières. Signification écologique dans le contexte circum-méditerranéen » in *La forêt méditerranéenne*, n° 1-1. L'association de la forêt et des espaces naturels forestiers méditerranéens. Marseille, 1979. p. 7-18
- QUEZEL, MEDAIL, 2003 QUEZEL, Pierre. MEDAIL, Frédéric. *Ecologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*. Ed. Elsevier. Nancy ; 2003
- QUEZEL, MEDAIL, 2003 QUEZEL, Pierre. MEDAIL, Frédéric. « Valeur phytoécologique et biologique des ripisylves méditerranéennes » in *La forêt méditerranéenne*. T. 24-Ed. L'association de la forêt et des espaces naturels forestiers méditerranéens. Marseille, 2003
- RESTOUX, 2009 RESTOUX, Gwendal. *Variabilité spatiotemporelle de la reproduction d'une espèce pérenne monoïque le cas du sapin pectiné abies alba Miller*. Thèse Ed. Université Marseille III. Marseille, 2009
- SCHNITZLER-LENOBLE, 2007 SCHNITZLER-LENOBLE, A. *Forêts alluviales d'Europe : écologie, biogéographie, valeur intrinsèque*. Ed. Tec & Doc. Paris, 2007
- SOURIAU 1958 SOURIAU, Anne. « Esthétique de la forêt » in *Revue forestière française*. n°2. Ed. Ecole Nationale des Eaux et Forêts. Nancy, 1958. p. 95-105
- TASSIN, 2012 TASSIN, Claude. *Paysages végétaux du domaine méditerranéen. Bassin méditerranéen. Californie. Chili central. Afrique du Sud. Australie méridionale*. Ed. IRD. Baume-les-Dames, 2012

Eco-anthropologie

- JACAMON, MORMICHE, 1958 JACAMON, M. MORMICHE, A. « Une étude pédologique et botanique en liaison avec celle des types de peuplements » in *Revue forestière française*. n°2. Ed. Ecole Nationale des Eaux et Forêts. Nancy, 1958. p. 81-94
- MARINVAL, 1988 MARINVAL, Philippe. *L'alimentation végétale en France du mésolithique jusqu'à l'Age du Fer*. Ed. Centre National de la Recherche Scientifique. Toulouse, 1988
- MATTERNE, 2001 MATTERNE, Véronique. *Agriculture et alimentation végétale durant l'Age de fer et l'époque gallo-romaine en France septentrionale*. Ed. Monique Mergoïl Montiac. Millaud, 2001
- THIEBAULT, 1988 THIEBAULT, Stéphanie. *L'homme et le milieu végétal. Analyses anthracologiques de six gisements des Préalpes au Tard et au Postglaciaire*. Ed. Maison des Sciences de l'homme. Paris, 1988
- TILLIER, 2000 TILLIER, S. *Systématique : ordonner la diversité du vivant*. Ed. Tec & Doc, Paris, 2000

Géomorphologie

- AMBERT, QUINIF, 2012 AMBERT, P. Y. QUINIF, et al. « Les travertins de la vallée du Lez, datations 230Th et 234U et environnements Pléistocènes » in *Comptes rendus de l'Académie des sciences. Série 2. Sciences de la terre et des planètes*. n° 321-8. Ed. Elsevier, Paris, 1995, p. 667-674
- AMBROSETTI, AZZOROLI, 1972 AMBROSETTI, P. AZZOROLI, A. « Scheme of pleistocene chronology for the Tyrrhenian site of central Italy » in *Bollettino*

- della eta geologica Italiana, (Italian journal of Geosciences). Ed. eta Geologica Italiana. Rome, 1972. P. 169-184
- BIROT, 1964
BIROT, Pierre. « La Méditerranée occidentale » in *La Méditerranée et le Moyen-Orient*. T. 1. Ed. Presses universitaires de France. Paris, 1964
- BOUSQUET, 1976
BOUSQUET, Bernard. *La Grèce continentale. Interprétation géomorphologique de l'Épire, de l'Acarnie et des îles ioniennes*. Thèse de doctorat université Paris IV. Ed. Université Lille III. Lille, 1976
- FABRE, MAIRE, 1983
FABRE, Guilhem. MAIRE, R. « Néotectonique et morphogénèse insulaire en Grèce : le massif du Mont Ida (Crète) » in *Forêt méditerranéenne*. T. 48.2. Ed. L'association de la forêt et des espaces naturels forestiers méditerranéens. Marseille, 1983. p. 39-49.
- MORAND, 1967
MORAND, F. « Terre arable et milieu physique » in *Bulletin de l'association de géographes français*, n°354, Ed. L'association des géographes français, Paris, 1967

Propriétés mécaniques

- ANSEL, 2004
ANSEL, Jean-Luc. *Les arbres bâtisseurs*. Ed. Eyrolles. Paris, 2004
- BARIJ, 2006
BARIJ, Nadia. *Caractéristiques anatomiques, hydrauliques et mécaniques de Quercus suber L. et Quercus pubescens Willd en climat méditerranéen*. Ed. Université Bordeaux I, travaux universitaires. Bordeaux, 2006
- BARY-LABGER, PERSON, 1999
BARY-LENGER, Anne. PIERSON, Jacques. PONCELET, Jacques. *Transformation, utilisation, et industries du bois en Europe*. Ed. Du Perron. Liège, 1999
- BENOIT, 2008
BENOIT, Yves. *Guide des essences de bois : 74 essences, les choisir, les reconnaître, les utiliser*. Ed. Eyrolles / CTBA. Paris, 2008
- BOLMONT, FOUCARD, 2010
BOLMONT, David. FOUCARD, Michel. *Le guide du bois et de ses dérivés*. Ed. Afnor. Saint-Just-La-Pendue, 2010
- COLLARDET, BESSET, 1992
COLLARDET, JEAN. *Bois commerciaux : feuillus des zones tempérées*. T. 2. Ed. VIAL / CTBA. Paris, 1992
- DEL PEDRO, 2001.
DEL PEDRO, M. *Éléments de mécanique des structures*. Ed. Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001,
- MARCHAL, 1995
MARCHAL R. « Propriétés des bois de chêne vert et de chêne pubescent. Caractéristiques physiques » in *Forêt méditerranéenne*. n°4. Ed. L'association de la forêt et des espaces naturels forestiers méditerranéens. Marseille, 1995. p. 425-438
- VENET, 1958
VENET, J. « Étude de la résistance mécanique des bois de mine en fonction des facteurs de la production forestière » in *Annales de l'école nationale des eaux et forêts*. T. 16-1. Ed. Berger-Levrault. Paris, 1958. p. 363-402

Botanique antique

- AMIGUES, 2002,
AMIGUES, Suzanne. *Etudes de botanique antique*. Ed. De Boccard. Paris, 2002
- ANDRE, 1956
ANDRE, Jacques. *Lexique des termes de botanique en latin*. Ed. Klincksieck. Paris, 1956
- ANDRE, 1958
ANDRE, Jacques. *Notes de lexicographie botanique grecque*. Ed. Librairie Honoré Champion. Paris, 1958
- BEAL, 1995
BEAL, Jean-Claude. *L'arbre et la forêt. Le bois dans l'Antiquité*. Ed. De Boccard. Paris, 1995

Eco-systèmes antiques

- BOUSQUET, DUFAURE, 1983 BOUSQUET, Bernard. DUFAURE, J.-J. PECHOUX, J.-Y. « Temps historiques et évolution des paysages égéens » in *Méditerranée : revue géographique des pays méditerranéens*. T. 48-2. Ed. Ophrys. Paris, 1983. p. 3-25
- CHOUQUER, FAVORY, 1991 CHOUQUER, Gérard. FAVORY, François. *Les paysages de l'Antiquité. Terres et cadastres de l'Occident romain (IV^e av. J.-C. / III^e siècle apr. J.-C.* Ed. Errance. Paris, 1991
- CHOUQUER, FAVORY, 2001 CHOUQUER, Gérard. FAVORY, François. *L'arpentage romain. Histoire des textes : droit et techniques*. Ed. Errance. Paris, 2001,
- CLAVEL, CONSO, FAVORY1993 CLAVEL, M. CONSO, D. FAVORY, F. *Corpus Agrimensorum Romanorum I. Siculus Flaccus, Les conditions des terres, Siculus Flaccus*. Ed. Jovene Editore. Naples, 1993
- COMPATANGELO, 1989 COMPATANGELO, Rita. *Un cadastre de pierre. Le salento romain. Paysage et structures agraires*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1989
- DALONGEVILLE, 1993 Dalongeville, Rémi. Renault-Miskovsky, Josette « Paysages passés et actuels de l'île de Naxos ». *Recherches dans les Cyclades*. Ed. Maison de l'Orient méditerranéen. Lyon, 1993. p. 10-55
- GONZALEZ, 2003 GONZALES, Antonio. « Représentation des paysages et pensée grammatique » in *Histoire, Espaces et Marges de l'Antiquité*. Vol. II. Ed. Presses Universitaires de Franche-Comté. Besançon, 2003. p. 9-34
- GUILLAUMIN, 2005 GUILLAUMIN, Jean-Yves. *Les arpenteurs romains. Hygin le grammatique, Frontin*. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 2005
- LACHMANN, 1852 LACHMANN, Karl. *Die Schriften der romischen Feldmesser. Gromatici veteres*. Ed G. Reimer 1848-1852,
- ROBERT, 2009 ROBERT, Jean-Noël. La vie à la campagne sous l'Antiquité romaine. Ed. Les Belles-Lettres. Coll. Realia. Paris, 2009 (2^{ème} édit.)
- TEXIER, 1976 TEXIER, Jean-Georges. « Polybe géographe », in *Dialogues d'histoire ancienne*. Vol. II. Ed. Presses universitaires de Franche-Comté. Besançon, 1976. p. 395-411

Histoire et documents

Ouvrages généraux

- BADELL, 2006 BADEL, Christophe. « Généalogies divines et légitimité nobiliaire » in *Pouvoir et religion dans le monde romain*. 2006. Ed. Presses de l'Université Paris-Sorbonne. Paris, 2006
- BAUZA, 2005 BAUZA, Hugo Francisco. Anne Durand. *Voix et visions poésie et représentation dans le monde antique*. Ed. l'Harmattan. Paris, 2005.
- BAYET, 1920 BAYET, Jean. « Les origines de l'arcadisme romain » in *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*. Ed. Thorin. Rome, 1920. P. 63-143
- BAYET, 1957 BAYET, Jean. *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*. Ed. Payot. Coll. Bibliothèque historique. Paris, 1957
- BEARD, 2005 BEARD, Mary. « Comment les Romains se statufiaient-ils ? » in *Métis, Histoire, philologie, archéologie*, n° III. Ed. École des hautes études .Paris, 2005
- BEARD, NORTH, PRICE, 2006 BEARD, Mary. NORTH, John. PRICE, Simon. *Religions de Rome*. Ed. Picard. Paris, 2006
- BELAYCHE, 2007 BELAYCHE, Nicole. « Les dieux « nomothètes ». Oracles et prescriptions religieuses à l'époque romaine impériale » in *Revue de l'histoire des religions*, n° 2. Ed. Armand Colin. Paris, 2007
- BELFIORE, 2003 BELFIORE, Jean-Claude. *Dictionnaire de la mythologie grecque et Romaine*. Ed. Larousse. Paris, 2003
- BENVESISTE, 1969 BENVENISTE, Emile. *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. Ed. Les Editions de Minuit. Paris, 1969

- BLANC, 2003
BLANC, Alain. « Chronique d'étymologie grecque ». n° 7 (CEG 2002) » in *Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, T. LXXVI, fasc. I. Ed. Klincksieck. Mayenne, 2003. P. 177-199
- BLOCH, 1978
BLOCH, Raymond. « Recherches sur la religion romaine du VI^e siècle av. J.-C. » in *Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, comptes-rendus des séances de l'année 1978*, n°3. Ed. Klincksieck. Paris, 1978. p. 669-687
- BOËLS-JANSSEN, DUBY, 1991
BOËLS-JANSSEN, Nicole. DUBY, Georges. *Histoire des femmes en Occident* (Antiquité). Ed. Plon. Evreux, 1991
- BOISACQ, 1938
BOISACQ, Emile. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes*. Ed. Klincksieck. Paris, 1938
- BONNECHERE, 2013
BONNECHERE, P, « Oracles et mentalités grecques » in *Kernos*. n° 26. Ed. CEFAL. Liège, 2013. p. 73-94
- BORGEAUD, 2004
BORGEAUD, Philippe. *Aux origines de l'histoire des religions*. Ed. Le Seuil. Coll. Points. Paris, 2004,
- BOUCHER-LECLERCQ, 1882
BOUCHE-LECLERCQ, « Divination italique, étrusque, latine, romaine ». *L'histoire de la divination dans l'antiquité*, T. IV. Ed. Ernest Leroux. Paris, 1882
- BOUCHER-LECLERCQ, 1882
BOUCHE-LECLERCQ, *Histoire de la divination dans l'Antiquité. Les sacerdoces divinatoires. Devins, chresmologues, sibylles. Oracles des dieux*. T. II. Ed. Ernest Leroux. II. Ed. Ernest Leroux. Paris, 1980, 1882
- BRELICH, 1955
BRELICH, Angelo. *Tre variazioni sul tema delle origini romane*. Ed. Del'Ateneo. Rome, 1955
- BRIND'AMOUR, 1983
BRIND'AMOUR, Pierre. *Le calendrier romain. Recherches chronologiques*. Ed. Université d'Ottawa, Ottawa, 1983
- BRIQUEL, 1983
BRIQUEL, Dominique « Sur l'équipement royal indo-européen. Données latines et grecques » in *Revue de l'histoire des religions*, n°. 200 n°1. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1983. p. 67-74
- BRIQUEL, 1993
BRIQUEL, Dominique. *Les Etrusques*. Ed. Armand Colin. Paris, 1993
- BRIQUEL, 1997
BRIQUEL, Dominique. *Chrétiens et haruspices : la religion étrusque, dernier rempart du paganisme romain*. Ed. Presses de l'École Normale Supérieure, Paris, 1997
- BRIQUEL, 1997
BRIQUEL, Dominique. *Le regard des autres : les origines de Rome vue par ses ennemis (début du IV^e siècle /début du I^{er} siècle av. J.-C.)*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1997
- BRIQUEL, 1999
BRIQUEL, Dominique. « La religion étrusque » in *Religions de l'Antiquité*. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1999. p. 7-75
- BRISSON, 1997
BRISSON, Luc. *Le sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1997
- BRUIT-ZAIDMAN, 1999
BRUIT-ZAIDMAN, Louise. « Guerre et religion en Grèce à l'époque classique ». *Guerres et étés dans les mondes grecs : 490 - 322 [Questions d'histoire]*. Ed. Du Temps. Paris, 1999.
- BRULE, 1987
BRULE, Pierre. *La fille d'Athènes : la religion des filles à Athènes à l'époque classique : mythes, cultes et été*. Ed. Les Belles-Lettres. Coll. Annales littéraires de l'université de Besançon. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1987
- BRUNEAU, 2004
BRUNEAU, Michel. *Diasporas et espaces transnationaux*. Ed. Anthropos. Lassay-les-Châteaux, 2004
- BURKERT, 1992
BURKERT, Walter. *Les cultes à mystères dans l'antiquité*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1992
- BURKERT, 2005
BURKERT, Walter. Hélène FEYDY. *Homo Necans, rites sacrificiels et mythes de la Grèce ancienne*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 2005
- CAMPS-GASET, 1994
CAMPS-GASET, Monerrat. *L'année des Grecs : la fête et le mythe*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1994

- CARANDINI 1997 CARANDINI, Andrea. *La nascita di Roma*. Ed. Einaudi. Torino, 1997
- CARANDINI, 2000 CARANDINI, Andrea. *Roma, Romolo, Remo e la fondazione delle città*. Ed. Electra. Rome, 2000
- CARCOPIANO, 1935 CARCOPIANO, Jérôme. *L'ostracisme athénien*. Ed. Félix Alcan. Paris, 1935
- CARCOPIANO, 1985 CARCOPIANO, Jérôme. *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*. Ed. Hachette. Paris, 1985
- CARRUBA, 2010 CARRUBA, Anna-Maria. *La Lupa Capitolina. Nuove prospettive di studio*. Ed. L'Erma di Bretschneider. Rome, 2010
- CELS-SAINT-HILAIRE, FEUVRIER-PREVOTAT, 1979 CELS-SAINT-HILAIRE, Janine. FEUVRIER-PREVOTAT, Claire. « Guerres, échanges, pouvoir à Rome à l'époque archaïque » in *Dialogues d'histoire ancienne*. V. n° 5. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1979. p. 103-136
- CELS-SAINT-HILAIRE, 1995 CELS-SAINT-HILAIRE, Janine. *La République des Tribus*. Ed. Presses Universitaires du Mirail. Toulouse, 1995.
- CHAILLEY, 1979 CHAILLEY, Jacques. *La musique grecque antique*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1979
- CHAMPEAUX, 2003 CHAMPEAUX, Jacqueline. *Dieux, fêtes, sacré dans la Grèce et la Rome antiques*. 2003
- CHAMPEAUX, 1982 CHAMPEAUX, Jacqueline. *Recherches sur le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain des origines à la mort de César. Fortuna dans la religion archaïque*. Ed. Ecole française de Rome. Rome, 1982
- CHAMPEAUX, 1990 CHAMPEAUX, Jacqueline. « Sorts et divination inspirée. Pour une préhistoire des oracles italiens » in *Mélanges de l'Ecole française de Rome*. T. 102-2. Ed. de Boccard. Paris, 1990. p. 801-828
- CHAMPEAUX, 1998 CHAMPEAUX, Jacqueline. *La religion romaine*. Ed. Le livre de poche. Paris, 1998
- CHAMPEAUX, 1999 CHAMPEAUX, Jacqueline. « Fête publique, fête pour le peuple ». *Dieux, fêtes, sacré dans la Grèce et la Rome antiques*. Actes du colloque de Luxembourg, [1999]. Ed. André Motte, Charles-Marie Ternès. Turnhout, 2003
- CHANTRAINE, 1964 CHANTRAINE, Pierre. *Morphologie historique du grec*. Ed. Klincksieck. Paris, 1964
- CHANTRAINE, 1980 CHANTRAINE, Pierre. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots*. Ed. Klincksieck. Paris, (1968), sqq. 1980
- CHASTAGNOL, 1997 CHASTAGNOL, André. *L'évolution politique et économique du monde romain de Dioclétien à Julien*. Ed. SEDES. Paris, 1997
- CHEVILLOT, 2009 CHEVILLOT, Laurence. « La mise en scène de la refondation augustéenne de Rome dans la salle des Masques « de la maison d'Auguste sur le Palatin » ». *Roma illustrata. Représentations de la ville*. Actes coll. Caen, 6-8 octobre 2005. Ed. Presses universitaires de Caen. Caen, 2009. p. 97-115
- CHIEKOVA, 2008 CHIEKOVA, D. *Cultes et vie religieuse des cités grecques du Pont Gauche (VII^e-I^{er} siècles av. J.-C)*. Ed. P Lang. Bern, 2008
- COARELLI, 1992 COARELLI, Filippo *Il Foro Romano. Periodo arcaico*, Ed. Quasar. Rome, 1983, 1992
- COARELLI 1992 COARELLI, Filippo *Il Foro Romano. Periodo Repubblicano et Augusteo*. Ed. Quasar. Rome, 1992,
- COARELLI, 1993 COARELLI, Filippo. « I luci del Lazio ». *Les bois sacrés*. Actes du Colloque, Naples 23-25 novembre 1989. Ed De Boccard. Paris, 1993. p. 45-52
- COARELLI, 1994 COARELLI, Filippo. *Guide archéologique de Rome*. Ed. Hachette. Paris. (1980), 1994,
- COARELLI, 2001 COARELLI, Filippo. *Roma*. Ed. Editori Laterza. Bari, (1980), 2001
- COHEN, 1995 COHEN Henry. *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain. 1. Les Douze Césars*. Ed. Claude Burgan. Florange.Paris, 1995

- COMMELIN, MARECHAUX, 2005
 CORBIER, 1989
 CORSANO, 1977
 COSME, 2007
 COUISSIN, 1926
 COURBIN, 1993
 COUVE, 1904
 CUMONT, 1929
 CUQ, 1904
 CURTIUS, 1956
 DARDENAY, 2010
 DAREMBERG, SAGLIO, 1969
 DELCOURT, 1992,
 DEPEYROT, 2008
 DE-SOUZA, 2004
 DESSAU, 1995
 DETIENNE, 1992
 DUCREY, 1993
 DUCREY, 1999
 DUMEZIL, 1942
 DUMEZIL, 1944
 DUMEZIL, 1946
 DUMEZIL, 1949,
 DUMEZIL, 1966
 DUMEZIL, 1969
 DUMEZIL, 1975
- COMMELIN, P. MARECHAUX, Pierre. *Mythologie grecque et romaine*. Ed. Armand Colin. Paris, 2005
 CORBIER, Mireille. « Le statut ambigu de la viande à Rome », in *Dialogues d'histoire ancienne*. n°. 15-2. Les Belles-Lettres. Paris, 1989. p. 107-158
 CORSANO, Marinella. « Sodalitas et gentilité dans l'ensemble du Lupercal » in *Revue de l'histoire des religions*. n°. 191, n°2. Ed. Presses universitaires de France. Paris, 1977. p. 137-158
 COSME, Pierre. *L'armée romaine : VIII^e siècle av. J.-C. - V^e siècle ap. J.-C.* Ed. Armand Colin. Paris, 2007.
 COUISSIN, Paul. *Les armes romaines*. Ed. Honoré Champion. Paris, 1926
 COURBIN Paul. « La guerre en Grèce à Haute Epoque d'après les documents archéologiques » in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*. Ed. Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences ales. Paris, 1993. p. 89-120
 COUVE, L. «Legio ». Daremberg, Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*. T. 3-1. Ed. Hachette. Paris, 1904. p. 1047
 CUMONT, Franz. *Les religions orientales dans le paganisme romain*. Ed. Paul Geuthner. Paris, 1905, 1929
 CUQ, E. « Hasta », Daremberg, Saglio. *Dictionnaire des Antiquités grecques et Romaines*, T. 3-1. Ed. Hachette. Paris, 1904. p. 33
 CURTIUS, Ernest-Robert. *La littérature européenne et le Moyen Age latin*. Ed. Presses universitaires de France. Paris, 1956
 DARDENAY, Alexandra. *Les mythes fondateurs de Rome*. Ed. Picard. Paris, 2010,
 DAREMBERG, Charles. SAGLIO, Edmond. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*. Ed. Hachette. Paris, (1892), 1969
 DELCOURT, Marie. *Les grands sanctuaires de la Grèce*. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, (1947), 1992
 DEPEYROT, Georges. *Légions romaines en campagne. La colonne Trajane*. Ed. Errance. Paris, 2008
 DE SOUZA, Manuel. *La question de la tripartition dans les catégories du droit divin dans l'Antiquité romaine*. Ed. Université de Saint-Etienne. Saint-Etienne, 2004
 DESSAU, Herman. *Inscriptiones Latinae selecta*. Vol. I-V Ed.: Berolini Weidmann. Berlin, 1995
 DETIENNE, Marcel. *L'invention de la mythologie*. Ed. Gallimard. Saint-Amand, 1992
 DUCREY, Pierre. « Aspects juridiques de la victoire et traitement des vaincus » in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*. Ed. Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences ales. Paris, 1993. p. 231-243
 DUCREY, Pierre. *Guerre et guerriers dans la Grèce antique*. Ed. Hachette littératures. Paris, 1999.
 DUMEZIL, Georges. *Les mythes romains. Horace et les Curiaces*. Ed. Gallimard. Paris, 1942
 DUMEZIL, Georges. *La naissance de Rome*. Ed. Gallimard. Paris, 1944
 DUMEZIL, Georges. « Tripartita fonctionnels chez divers peuples indoeuropéens » in *Revue de l'histoire des religions*. T.131. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1946. p. 53-72.
 DUMEZIL, Georges. *L'héritage indo-européen à Rome*. Ed. Gallimard. Paris, 1949
 DUMEZIL, Georges. *La religion romaine archaïque*. Ed. Payot. Paris, (1966), 2000
 DUMEZIL, Georges. *Idées romaines*. Ed. Gallimard. Paris, 1969
 DUMEZIL, Georges. *Fêtes romaines d'été et d'automne suivi de Dix questions romaines*. Ed. Gallimard. Paris, 1975

- ERNOUT, MEILLET, 1979 ERNOUT, Alfred. MEILLET, Antoine. Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots. Ed. Klincksieck. Paris, 1979 (4^{ème} édit.)
- ESPERANDIEU, 1908 ESPERANDIEU, Emile. *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine. L'Aquitaine*. Tome II. Ed. Imprimerie Nationale. Paris, 1908.
- ESTIENNE, 1997 ESTIENNE, Sylvia. « Statues de dieux « isolées » et lieux de culte : l'exemple de Rome » in *Cahiers du Centre Gustave Glotz*. n° 8. Ed. De Boccard. Paris, 1997. p. 81-96
- ESTIOT, 2006 ESTIOT, Sylvianne. « Sextus Pompée, la Sicile et la monnaie. Problèmes de datation » in *Aere Perennius*. Ed. Presses de l'Université Paris-Sorbonne. Paris, 2006. P. 125-154
- FEUGERE, 1993 FEUGERE, Michel. *Les armes des Romains*. Ed. Errance. Paris, 1993
- FEUILLET, 1976 FEUILLET, Louis. *Lexique français-grec*. Ed. Belin. Paris, (1897, 4^{ème} éd.), 1976
- FISCHER, 2006 FISCHER, Brigitte. « Deniers romains et imitations gauloises ». *Aere Perennius*. Ed. Presses de l'Université Paris-Sorbonne. Paris, 2006. p. 155-164
- FOUCART, 1904 FOUCART, Paul. *Le culte de Dionysos en Attique*. Ed. c. Klincksieck. Paris, 1904
- FRAZER, 1984 FRAZER, James George. « Le roi magicien dans la été primitive », « Tabou et les périls de l'âme », « Esprit des blés et des bois. Le bouc émissaire » « Balder le magnifique ». *Le Rameau d'Or*. (Trad. Sayn, Pierre. Et al. Peyre, Henri). T.I-IV. Ed. Robert Laffont. Coll. Bouquins. Paris, 1984
- GALINIER, 2000 GALINIER, Pierre. « La représentation iconographique du légionnaire romain » in *Les légions de Rome sous le Haut-Empire. Actes congrès de Lyon, 17-19 septembre 1998*. Ed. De Boccard. Paris, 2000. p. 148-421
- GARRIDO-HORY, 2003 GARRIDO-HORY, Marguerite. *Histoire, espaces et marges de l'antiquité: hommages à Monique Clavel-Lévêque*. Ed. Marguerite Garrido-Hory, Antonio Gonzales. S.L., 2003
- GLOTZ, 1923 GLOTZ, Gustave, *La civilisation égéenne*. Ed. La Renaissance du livre. Paris, 1923
- GRANDAZZI, 1991 GRANDAZZI, Alexandre. *La fondation de Rome*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1991.
- GRAS, 1983 GRAS, Michel. « Vin et société à Rome et dans le Latium à l'époque archaïque » in *Modes de contacts et processus de transformation dans les étés anciennes. Actes du colloque de Cortone, 24-30 mai 1981*. Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 1983.p. 1067-1075
- GRAVES, 1967 GRAVES, Robert. *Les mythes grecs*. Ed. Fayard. Paris, 1967
- GRAVES, 1989 GRAVES, Robert. *Les mythes celtes. La déesse blanche*. Ed. du Rocher. Coll. Gnose. Monaco, 1989.
- GRECO, 1996 GRECO, Emanuele. *La Grande-Grèce. Histoire et archéologie*. Ed. Hachette. Baume-les-Dames, 1996
- GRIMAL, 1984 GRIMAL, Pierre. *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire : essai sur le naturalisme romain*. (Ed. De Boccard. Paris, 1943). Ed. Fayard. Paris, 1984.
- GROS, 2002 GROS, Pierre. *L'architecture romaine*. 1, Les monuments publics : du début du IIIe siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire. Ed. Picard. Paris, 2002
- GUILLAUME-COIRIER, 1993 GUILLAUME-COIRIER, Germaine. « Les couronnes militaires végétales à Rome » in *Revue de l'histoire des religions*. T. CCX, Fas. 4. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1993. p. 387-411
- HALBWACHS, 1997 HALBWACHS, Maurice, JAISSON, Marie, NAMER, Gérard. *La mémoire collective*. Ed. Albin Michel. Paris, 1997.
- HANSON, 2007 HANSON, Victor-David. *Le modèle occidental de la guerre*. Ed. Taillandier. Paris, 2007.

- HARMAND, 1973 HARMAND, Jacques. *La guerre antique de Sumer à Rome*. Ed. Presses universitaires de France. Paris, 1973
- HARRISON, 1991 HARRISON, Jane Ellen. *Prolegomena to the study of Greek religion*. Ed. Princeton University Press. Princeton, 1991
- HILD, 1904 HILD, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*. T. III. Ed. (1892), 1904
- HINARD, 1987 HINARD, François. *L'Urbs. Espace urbain et histoire. I^{er} siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.* Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 1987,
- HOLTZMANN, 2003 HOLTZMANN, Bernard. *L'Acropole d'Athènes, Monuments cultes et histoire du sanctuaire d'Athèna Polias*. Ed. Picard. Cahors, 2003
- HUELSEN, 1906 HUELSEN, Charles. *Le forum romain*. Ed. E. Loescher. Paris, 1906
- JAILLARD 2007 JAILLARD, Dominique. « Les fonctions du mythe dans l'organisation spatiale de la cité. L'exemple de Tanagra en Béotie » in *Kernos*. n^o 20. Ed. CEFAL, Université de Liège. 2007. p. 131-152
- JANNOT, 1998 JANNOT, Jean-René. *Devins, Dieux et Démons d'Etrurie*. Ed. Picard. Paris, 1998
- JEANMAIRE, 1939 JEANMAIRE, Henri. *La Sibylle et le retour de l'âge d'or*. Ed. E. Leroux. Paris, 1939
- JEANMAIRE, 1991 JEANMAIRE, Henri. *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*. Ed. Payot. Paris, 1991
- JENKINS 1972 JENKINS, G. K. *Les monnaies grecques*. Ed. Office du Livre (Bibliothèque des Art. Fribourg, 1972
- JERPHAGNON, 1972 JERPHAGNON, Lucien. *Histoire de la Rome Antique. Les armes et les mots*. Ed. Hachette. Paris, 1987
- JOST, 1999 JOST, Madeleine. « Les divinités de la guerre » in *Armées et étés dans la Grèce classique. Aspects aux et politiques de la guerre aux V^e et IV^e av. J.-C.* Ed. Errance. Paris, 1999. p. 163-178
- JUILLAN, 1892 JULLIAN, Camille. « La religion romaine deux siècles avant notre ère » in *Supplément aux Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*. T. XII. Ed. Imprimerie de la Paix. Rome, 1892. p. 311-342
- KARDOS, 2003 KARDOS, Marie-José. *Lexique de topographie romaine (topographie de Rome II)*. Ed. L'Harmattan. Paris, 2003
- LA ROCCA, 1977 LA ROCCA, Eugenio. « Note sulle importazioni greche in territorio laziale nell'VIII secolo a.c. » in *La parola del passato, rivista di studi antichi*. T. XXXII. Ed. Gaetano Macchiaroli Editore. Napoli, 1977. p. 45-53
- LAFINNEUR, 1991 LAFFINEUR, Robert. « A propos du sarcophage d'Aghia Triada : un rituel de nécromancie à l'époque préhistorique » in *Kernos, revue internationale et pluridisciplinaire de religion grecque antique*. n^o IV. Ed. Centre d'Etude de la religion grecque antique. Liège, 1991. p. 277-285.
- LE BOEUFFLE, 1983 LE BOEUFFLE, *Journal of Archaeology*, Vol. LXXVI. Ed. Archaeological Institut of America. Boston, 1972,
- LE BOHEC, 1989 LE BOHEC, YANN. *L'armée romaine sus le haut empire*. Ed. Picard. Condé sur Noireaud, 1989
- LE BOHEC, 2009 LE BOHEC, Yann. *Rome et les provinces de l'Europe occidentale jusqu'à la fin du principat. Conquêtes et stratégies*. Ed. Du Temps. Coll. Synthèse d'histoire romaine. Pornic, 2009
- LE BONNIEC, 1969 LE BONNIEC, Henri. « Aspects religieux de la guerre » in *Problèmes de la guerre à Rome*. Ed. Monton & Co. Toulouse, 1969. p. 101-115
- LE GLAY, 1991 LE GLAY, Marcel. *La religion romaine*. Ed. Armand Colin. Paris. 1971 1991
- LECRIVAIN, 1900. LECRIVAIN, Charles. A. Daremberg et A Saglio, « Latini ». *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*. T. III-1, 1900.p. 971
- LEVEQUE, 1990 LEVEQUE, Pierre. SECHAN, Louis. *Les grandes divinités de la Grèce*. Ed. Armand Colin. Paris, 1990

- LEVI-MAKARIUS, 1974 LEVI-MAKARIUS, Laura. *Le sacré et la violation des interdits*. Ed. Payot. Paris, 1974
- LEVY-STRAUS, 2007 LEVY-STRAUS, Claude. *Race et histoire*. Ed. Gallimard. Paris, 2007
- LIOU-GILLE, 1980 LIOU-GILLE, Bernadette. *Les cultes héroïques romains : les fondateurs*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1980
- LIOU-GILLE, 1993 LIOU-GILLE, Bernadette. « Divinisation des morts dans la Rome ancienne » in *Revue Belge de philologie et d'histoire*. T. 71. Ed. Bruxelles, 1993. p. 107-115
- LIOU-GILLE, 1996 LIOU-GILLE, Bernadette. « Naissance de la ligue latine. Mythe et culte de fondation » in *Revue belge de philologie et d'histoire*. T. 74-1, 1996. Ed. Bruxelles, p. 73-97
- LISSARAGUE, 1990 LISSARAGUE, François. *L'autre guerrier. Archers, pellastes, cavaliers dans l'imagerie attique*. Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 1990
- LONIS, 1980, LONIS, Raoul. *Guerre et religion en Grèce à l'époque classique. Recherches sur les rites, les dieux, l'idéologie de la victoire*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1980.
- LORAUX, 1976 LORAUX, Nicole. *Né de la terre*. Ed. du Seuil. Paris, 1976
- LYASSE, 2008 LYASSE, Emmanuel. *Le Principat et son fondateur. L'utilisation de la référence à Auguste de Tibère à Trajan*. Ed. Latomus. Coll. Latomus. Bruxelles, 2008
- MACTOUX, 1990 MACTOUX, Marie-Madeleine. « Esclaves et rites de passage » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire. Ecole Française de Rome*. T. 102, n°. Ed. MEFRA. Rome, 1990. p. 53-81.
- MACTOUX, 1995 MACTOUX, Marie-Madeleine. « Discours religieux dans l'Antiquité » in *Actes du colloque de Besançon [27-28 janvier 1995]*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1995. p. 397-399
- MAGNIEN, 1969 MAGNIEN, Victor. LACROIX, Maurice. *Dictionnaire grec-français*. Ed. Belin. Paris, 1969.
- MARINATOS, 1956 MARINATOS, S. P. « Chronique des fouilles en Grèce en 1955 » in *Bulletin de correspondance hellénique*. V. 80. Ed. De Boccard. Paris, 1956. p. 205-376
- MARTIN, 1976 MARTIN, Paul-Marius. « La fonction calendaire du roi à Rome et sa participation à certaines fêtes » in *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. n° 83. V. 2. Ed. Presse universitaire de Rennes. Tours, 1976. p. 239-244
- MARTIN, 1992 MARTIN, Paul-Marius. « Deux interprétations grecques d'un rituel de l'Italie protohistorique » in *Revue des Études Grecques*. N°. 406-408. Ed. E. Leroux. Paris, 1972. p. 281-292
- MARTIN, 1999 MARTIN, Jean-Pierre. « Les thèmes de l'épopée romaine dans la numismatique impériale ». *Imago Antiquitatis, religions et iconographie du monde romain*. Ed. De Boccard. Paris, 1999
- MASTROCINQUE, 1998 MASTROCINQUE, Attilio. « Roma quadrata » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*. T. 110-2. Ed. MEFRA. Rome, 1998. p. 681-697
- MATINGLI, SYDENHAM, 1997 MATTINGLY, Harold. SEDENHAM, Edward. *The roman imperial coinage*. Ed. Spink & Son. Londres, 1949
- MATTINGLY, 1950 MATTINGLY, Harold. *Coins of the Roman Empire in the British Museum*. Ed. The Trustees of the British Museum. Londres, 1950
- MATTESINI, 2006 MATTESINI, Silvano. *Les légions romaines. L'armement à travers mille ans d'histoire*. Ed. Gremese. Coll. Beaux livres. Rome, 2006
- MESLIN 2001 MESLIN, Michel. *L'homme romain des origines au I^o siècle de notre ère*. Ed. Complexe. Bruxelles, 2001
- MICHON, 1913 MICHON, Etienne. « Communications. Inscription de provenance athénienne récemment acquise par le musée du Louvre » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*. Ed. Picard. Paris, 1913. p. 30-31
- MOMMSEN, 1985 MOMMSEN, Théodor. *Histoire romaine. Livres I-IV*. (Trad.) Charles-Alfred Cagnat Toutain, Jules. Ed. Robert Laffont. Coll. Bouquins. Paris, (1868, Ed. A. Franck Paris), sqq. 1985

- MONTAARI, 1988 MONTANARI, Enrico. *Identità culturale e conflitti religiosi nella Roma repubblicana*. Ed. dell'Ateneo. Rome, 1988
- MROZEK, 1987 MROZEK, S. *Les distributions d'argent et de nourriture dans les villes italiennes du Haut-Empire romain*. Ed. Latomus, Bruxelles, 1987
- MUDRY, 2003 MUDRY, Ph. « Mirabilia et magica » in *Conceptions et représentations de l'extraordinaire dans le monde antique*. Actes du colloque de Lausanne. Ed. P. Lang. Bern 2003. p. 230-252
- MULLER-DUFEU, 2011 MULLER-DUFEU, Marion. *Créer du vivant : sculpteurs et artistes dans l'Antiquité grecque*. Ed. Presses universitaires du septentrion. Lille, 2011
- NADJO, 1989 NADJO, Léon. *L'argent et les affaires à Rome des origines au IIe siècle avant J.-C.* Ed. Peeters. Paris, 1989. p. 437-438
- NERAUDAU, 2008 NERAUDAU, Jean-Pierre. *Etre enfant à Rome*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 2008
- NICOLET 2006 NICOLET, Claude. « En grande Grèce : renouvellement des problèmes » in *Annales. Economies. étés. Civilisations*. n° 3. Ed. A. Colin. Paris, 1964. p. 550-557
- NICOLET, 2006 NICOLET, Claude. *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*. Ed. Gallimard. Paris, (1988), 2006
- NICOLET, 2006 NICOLET, Claude. « Plèbe et tribus. Les statuts de Lucius Antonius et le testament d'Auguste » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*. Ed. MEFRA. Rome, 1985, 2006. p. 799-839
- OTTO, 1995 OTTO, R. *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*. A. Jundt, Ed. Payot. Paris, 1995,
- OTTO, 2000 OTTO, Claude. « Lat. *lucus, nemus*, bois sacré et les deux formes de sacralité chez les Latins » in *Latomus*, T. 59. Ed. Ed. Revue d'Etudes Latines. Bruxelles, 2000, p. 7-10
- PAULY, WISSOWA, 1980 PAULY, August. WISSOWA Georg. *Real Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft : neue Bearbeitung*. Ed. J.B. Metzler. Stuttgart, (1894), 1903-1980
- PENGUILLY-L'HARIDON, 1862, PENGUILLY-L'HARIDON, O. « Notice sur les armes grecques » in *Revue Archéologique*. T. 5. Ed. Librairie académique. Paris, 1862, p. 171-180
- PEREZ, 1986. PEREZ, Christine. *Monnaie du pouvoir, pouvoir de la monnaie : une pratique discursive originale, le discours figuratif monétaire, 1er s. av. J.-C.-14 ap. J.-C.* Ed. Les-Belles-lettres. Paris, 1986
- PEREZ, 1989 PEREZ, Christine. *La monnaie de Rome à la fin de la République. Le discours en images*. Ed. Errance. Paris, 1989
- PERNOT2000 PERNOT Laurent. *La rhétorique dans l'Antiquité*. Ed. Librairie Générale Française. S.L., 2000
- PICARD, 1957 PICARD, Charles. *Les trophées romains. Contribution à l'histoire de la Religion et de l'Art triomphal à Rome*. Ed. De Boccard. Paris, 1957
- PICARD, 1999 PICARD, Charles. *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*. Ed. Presses universitaires de France. Paris, 1999
- PIGANIOL, 1917 PIGANIOL, A. *Essai sur les origines de Rome*. Ed. De Boccard. Paris, 1917
- PIRENNE DELFORGE, 1992 PIRENNE DELFORGE, Vinciane. « L'Aphrodite grecque : contribution à l'étude de ses cultes et de sa personnalité dans le panthéon archaïque et classique » in *Kernos*. Suppl. 4. Ed. Centre d'Etude de la religion grecque antique. Liège (Belgique), 1992
- PIRENNE DELFORGE, 2008 PIRENNE DELFORGE, Vinciane. « Retour à la source : Pausanias et la religion grecque » in *Kernos*. Supplément n° 20. Ed. Centre d'Etude de la religion grecque antique. Liège (Belgique), 2008
- PORTE, 2001 PORTE, Danièle. *Fêtes romaines antiques*. Ed. Clairsud. Toulouse, 2001
- PORTE, 1989 PORTE, Danièle. *Les donateurs de sacré. Le prêtre à Rome*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1989
- POUCET, 1985 POUCKET, Jacques. *Les origines de Rome, tradition et histoire*. Ed. Facultés universitaires Saint-Louis. Bruxelles, 1985

- QUEYREL, 2003 QUEYREL, Anne. *Athènes, la cité archaïque et classique*. Ed. Picard. Cahors, 2003
- RAYET, 1884 RAYET, Olivier. *Monuments de l'art antique*. Ed. A. Quantin. Paris, 1884
- REINACH, 1996 REINACH, Salomon. *Cultes, mythes et religions*. Ed. R. Laffont. Paris, 1996.
- RICHARD, 1966 RICHARD, Jean-Claude. « Tombeaux des empereurs et temples des « divi » ». Notes sur la signification religieuse des sépultures impériales à Rome » in *Revue de l'histoire des religions*. T. 170. Ed. Presses universitaires de France. Paris, 1966. p. 127-142
- RICHARD, 1978 RICHARD, Jean-Claude. *Les origines de la plèbe romaine. Essai sur la formation du dualisme patricio-plébéien*. Ecole française de Rome. Ed. De Boccard. Paris 1978,
- RICHARDSON, 1992 RICHARDSON, Lawrence. *A New Topographical Dictionary*. Ed. John Hopkins University press. Londres, 1992
- RICHER, 2012. RICHER, N. *La religion des Spartiates*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 2012
- ROBERT, 1977 ROBERT, Louis. « Documents d'Asie mineure ». n° 2 in *Bulletin de correspondance hellénique*. Ed. De Boccard. Paris, 1977
- ROMANELLI, 1958 ROMANELLI, Pietro. *Le forum romain*. Trad. J. Fircker. Ed. Libreria dello stato. Rome, 1958
- ROSCHER, 1915 ROSCHER, Wilhelm Heinrich. *Ausführliches Lexicon der griechischen und römische mythologie*. Vol. VI, T.4. Ed.: B.G. Teubner. Leipzig 1915
- ROUSSET, 1994 ROUSSET, Denis. « Les frontières des cités grecques. Premières réflexions à partir du recueil des documents épigraphiques » in *Cahiers du Centre Gustave Glotz*. n° 5. Ed. De Boccard. Paris, 1994. p. 97-126.
- SALLES, 1982 SALLES, Catherine. *Les bas-fonds de l'Antiquité*. Ed. R. Laffont. Paris, 1982
- SANDEI, 2008 SANDEI, Irène. « Il vino nella età romana (maschile): la medicina, la cena, la sfera religiosa » in *Ager Veleias*. N° 3.14 Ed. La Pillota editrice. Parme, 2008. p. 1-14
- SARTRE, 2009 SARTRE, Maurice. *Histoires grecques*. Ed. Seuil. Paris, 2006, 2009
- SAURON, 1982 SAURON, Gilles. « Discours symbolique et formes décoratives à Rome à l'époque augustéenne : problèmes de méthode » in *Mélanges de l'Ecole française de Rome*. Vol. XCIV, n°2. Ed. de Boccard. Paris, 1982. p. 699-713
- SAURON, 1982 SAURON, Gilles. « Le message symbolique des rinceaux de l'Ara Pacis Augustae » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. n°. 1.. Ed. Klincksieck. Paris, 1982. p. 81-101
- SCHEID, 1981 SCHEID, John. « Le délit religieux dans la Rome tardorépublicaine » in *Le délit religieux dans la cité antique*. Actes de la table ronde de Rome (6-7 avril 1978), Ed. École Française de Rome, 1981. p. 117-171
- SCHEID, 1987 SCHEID, John. « Les sanctuaires de confins dans la Rome antique. Réalité et permanence d'une représentation idéale de l'espace romain » in *L'Urbs : espace urbain et histoire (Ier siècle av. J.-C. - IIIe siècle ap. J.-C.)*. Actes du colloque international de Rome (8-12 mai 1985). Ed. École Française de Rome. Rome, 1987. p. 583-595
- SCHEID, 1993 SCHEID, John. « *Lucus, nemus*, qu'est-ce qu'un bois sacré ? » in *Les bois sacrés. Actes du Colloque, Naples 23-25 novembre 1989*. Ed. De Boccard. Paris, 1993. p. 13-20
- SCHEID, 1995 SCHEID, John. « Les temples de l'Altbachtal à Trèves : un sanctuaire national » in *Cahiers du Centre Gustave Glotz*. N° 6. Ed. De Boccard. Paris, 1995, 2012. p. 227-243
- SCHEID, 2001 SCHEID, John. *Religion et piété à Rome*. Ed. Albin Michel. Paris, 2001

- SCHEID, 2002 SCHEID, John. *Leçon inaugurale du 7 février 2002*. Ed. Collège de France. Paris, 2002
- SCHEID, 2005 SCHEID, John. *Quand faire c'est croire*. Ed. Aubier. Paris, 2005
- SCHEID, 2006 SCHEID, John. *Rites et croyances dans les religions du monde romain*. Ed. Vandoeuvres. Paris, 2006.
- SCHEID, 2010 SCHEID, John. *La religion des Romains*. Ed. Armand Colin. Paris, 2005, 2010
- SCHEID, 2011 SCHEID, John. *Pouvoir et religion à Rome*. Ed. Fayard-Pluriel. Paris, 2011
- SCHEID, SVENBRO, 2012 SCHEID, John. SVENBRO, Jesper. « Les métamorphoses dans l'Antiquité gréco-romaine » in *La vie des formes et les formes de vie*. Ed. O. Jacob. Paris, 2012. p. 167-168
- SCHERER, 1993 SCHERER, René. *Zeus hospitalier. Eloge de l'hospitalité*. Ed. Armand Colin. Paris, 1993
- SCHILLING, 1979 SCHILLING, Robert. *Rites, cultes, dieux de Rome*. Ed. Klincksieck. Paris, 1979
- SCHILLING, 1982 SCHILLING, Robert. *La religion romaine de Vénus : depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste*. Ed. De Boccard. Paris, 1982
- SECHAN, 2003 SECHAN, Louis. CHANTRAINE, Pierre. *Dictionnaire grec-français*. Ed. Hachette. Paris, 2003
- SELEM, 1980 SELEM, Petar. *Les religions orientales dans la Pannonie romaine, partie en Yougoslavie*. Ed. P. Brill. Leyde, 1980
- SERGENT, 1979 SERGENT, Bernard. « Mythologie et histoire en Grèce ancienne » in *Dialogues d'histoire ancienne*, n° 5. Ed. Belles-Lettres. Cergy, 1979. p. 59-101
- SERGENT, 2004 SERGENT, Bernard. *Celtes et Grecs. Le livre des héros*. II. Ed. Payot. Paris, 1999, 2004
- SINEUX, 1993 SINEUX, Pierre. « Les morts à la guerre » in *Questions d'histoire [Guerres et étés dans les mondes grecs]*: Ed. Du Temps. Paris, 1999. p. 97-126
- SINEUX, 2007 SINEUX, Pierre. « Les récits de rêve dans les sanctuaires guérisseurs du monde grec : des textes sous contrôle » in *Mélanges de la bibliothèque de la Sorbonne*. T. I, n° 23. Ed. Publications de la Sorbonne Paris, 2007. p. 45-65
- SOLIMA 1998 SOLIMA, Isabella. « Era, Artemide e Afrodite in Magna Grecia e in Grecia. Dee armate o dee belliche ? » in *Mélanges de l'Ecole française de Rome*. T. 110. Ed. de Boccard. Paris, 1998. p. 381-417
- STEINGRABER, 2006 STEINGRABER, Stephan. *Les fresques étrusques*. (Trad. A. Virey-Wallon, J. Torrent). Ed. Citadelles et Mazenod. Paris, 2006
- TCHERNIA, 1986 TCHERNIA, André. *Le Vin de l'Italie romaine : essai d'histoire économique d'après les amphores*. Ed. École française de Rome. Rome, 1986
- THOMAS, 1986 THOMAS, Yan. « Le « ventre » in Corps maternel, droit paternel ». *Le genre humain*. n°14. Ed. du seuil. Paris, 1986, p. 211-236
- THOMAS, 2002 THOMAS, Yan. « Le corps de l'esclave et son travail à Rome » in *Corps romains*. Ed. J. Million. Grenoble, 2002. p. 225-249
- THUILLIER, 1985 THUILLIER Jean Paul. *Les Jeux athlétiques dans la civilisation étrusque*. Ecole Française de Rome, Ed. De Boccard. Paris, 1985
- TORELLI, 1982 TORELLI, Mario. *Typology and structure of Roman historical reliefs*. Ed. Presses de l'Université du Michigan. Ann Arbor, 1982
- TORELLI, 1990 TORELLI Mario. « Riti di passaggio maschili di Roma arcaica » in *Mélanges de l'Ecole française de Rome*. T. 102, N°1. Ed. de Boccard. Paris, 1990. p. 93-106.
- TOUTAIN, 1898 TOUTAIN, J. « Études sur l'organisation municipale du Haut-Empire » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 18. Ed. E. Thorin. Paris, 1898. p. 141-163
- TRESINY, 2005 TREZINI, Henri. « Les colonies grecques de Méditerranée occidentale » in *Histoire urbaine*. n° 2. Ed. été Française d'Histoire Urbaine. Marne la Vallée, 2005. p. 51-66
- TURCAN, 1972 TURCAN, Robert. *Les religions de l'Asie dans la vallée du Rhône*. Ed. E.J. Brill. Leyde, 1972

- TURCAN, 1983
TURCAN, 1998
TURCAN, 1999
TURCAN, 2000
USENER, 1899
VAN ANDRINGA, 2002
VAN ANDRINGA, 2008
VAN HASPEREN, 2011
VERNANT 1979
VERNANT, 1981
VERNET, 1997
VEYNE, 2005
VEYNE, 2001
VIAN, 1993
VIDAL-NAQUET, 1981
WALLON, 1837
WISSOWA, 1912
ZANKER, 1983
- TURCAN, Robert. *Numismatique romaine du culte métrouaque*. Ed. E.J Brill. Leyde, 1983
TURCAN, Robert. *Rome et ses dieux*. Ed. Hachette. Paris, 1998
TURCAN, Robert. *Imago antiquitatis : religions et iconographie du monde romain*. Ed. de Boccard. Paris, 1999
TURCAN, Robert. « *Templum gentis Flaviae* » in *Le Journal des Savants*. n° 1. Ed. De Boccard. Paris, 2000. p. 3-28
USENER, Hermann. « Der Stoff der grieschischen Epos. (la matière de l'épopée grecque) » in *L'année ologique*. III. Ed. Felix Alcan. Paris, 1899.p. 199-259
VAN ANDRINGA, William. *La religion en Gaule romaine. Piété et politique (I°-III° siècle apr. J.-C.)*. Ed. Errance. Paris, 2002
VAN ANDRINGA Willam. « *Silva, nemus, lucus* pratiques religieuses en milieu forestier et boisé à l'époque romaine » in *Arkeolan. Ed. Centro de Estudios e Investigaciones-Arqueológicas Arkeolan*. T 15. Irun, 2007-2008. p. 99-108
VAN HAEPEREN, Françoise. *Figures d'empire, fragments de mémoire*. Ed. Presses universitaires du Septentrion. Lille, 2011
VERNANT, Jean-Pierre. *Religions, histoires, raisons*. Ed. F. Maspéro. Paris, 1979
VERNANT, Jean-Pierre. *Les origines de la pensée grecque L'année des Grecs : la fête et le mythe*. Ed. Presses universitaires de France. Paris. 1981
VERNET, J.-L. *L'homme et la forêt méditerranéenne, De la préhistoire à nos jours*. Ed. Errance Paris, 1997
VEYNE, Paul. *L'empire gréco-romain*. Ed. du Seuil. Paris, 2005
VEYNE, Paul. « La ville de Rome et la plèbe moyenne, Introduction » in *La été romaine*. Ed. du Seuil. Paris 2001. p. 1169-1199
VIAN, Francis. « La fonction guerrière dans la mythologie grecque » in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*. Ed. Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences ales. Paris, (1968), 1993. p. 53-68
VIDAL-NAQUET, Pierre. *Le chasseur noir. : formes de pensée et formes de été dans le monde grec*. Ed. Maspéro. Coll. Textes à l'appui. Paris, 1981
WALLON, Henri Alexandre. *Du droit d'Asyle*. Ed. E. J. Bailly. Paris, 1837
WISSOWA, Georg. *Religion und Kultus des Römer*. Ed. C.-H. Beck'Sche Verlagsbuchhandlung. Munich, 1912
ZANKER, Paul. *The power of images in the age of Augustus*. Ed. University of Michigan press. Ann Arbor (Mich.), 1983

Ouvrages spécialisés

Litterature

- BRETIN-CHABROL, 2007
CAHEN, 1930, 1961
CARTAULT, 1897.
CHEVALIER, 1974
- BRETIN-CHABROL, Marine. *La naissance et l'origine. Métaphores végétales de la filiation dans les textes romains de Caton à Gaius (stirps propago, suboles, semen, satus, inserere)*. Thèse Université Paris XII. 2007
CAHEN, Emile. *Les Hymnes de Callimaque : commentaire explicatif et critique*. Ed De Boccard. Paris, 1930. Ed. Les Belles-Lettres. Paris. Paris, 1961
CARTAULT, A. *Étude sur les Bucoliques de Virgile*. Ed. A. Colin, Paris, 1897
CHEVALIER, Raymond. « Prémices d'une géographie littéraire de l'Italie antique : l'Italie dans le livre III de l'Histoire naturelle » in *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne*

- CLARK, 1981
CLARK, R.J. «Catabasis : Vergil and the Wisdom-Tradition», in *Revue de l'histoire des religions*. Vol. CXCVIII, n°2. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1981. p. 199-202
- COLLART, 1954
COLLART, Jean. *Varron, grammairien latin*. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1954
- COUNILLON, 1998
COUNILLON, Patrick. « Hymnes homériques » in *Geographica Historica*. Vol. L, n° 2, Ed. Ausonius. Talence, 1998. p. 55-58
- CROISET, 1923
CROISET, Maurice. ROTH, Georges. *Sur les traces de Pausanias*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1923
- DASPET, 2007
DASPET, Françoise. *Servius. Commentaire aux Bucoliques de Virgile*. Ed. F. Daspet. Paris, 2007
- DE LA-VILLE DE MIRMONT, 1894
MIRMONT, LA VILLE DE, Henri de. *Apollonios de Rhodes et Virgile, la mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Enéide*. Thèse, Faculté des Lettres de Paris. Ed. Hachette. Paris, 1894.
- DELCOURT, 1965
DELCOURT, Marie. *Pyrrhos et Pyrra. Recherches sur les valeurs du feu dans les légendes helléniques*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1965
- DELEBECQUE, 1980
DELEBECQUE, Edouard. *Construction de l'Odyssée*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1980
- DETIENNE, 1989
DETIENNE, Marcel. *Les jardins d'Adonis*. Ed. Gallimard. Paris, 1989 (1ère Ed. 1972)
- DORIE, 1967
DORIE, M. « Les plantes magiques de l'Odyssée. Lotos et moly » in *Revue d'histoire de la pharmacie*, vol.LV. Ed été d'histoire de la pharmacie. Paris, 1967. p.573-584
- DROSSART, 1972
DROSSART, Paul. « La mort de Rémus chez Ovide » in *Revue des Etudes latines*. Ed. Champion. Paris, 1972. p. 55-66
- DUCHEMIN, 1960
DUCHEMIN, Jacqueline. *La houlette et la lyre. Recherches sur les origines pastorales de la poésie. Hermès et Apollon*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1960
- EARNEST, CARY 1963
EARNEST CARY. *Dionysius of Halicarnassus. The roman antiquities*. Ed. William Heinemann LTD. Cambridge, (1960), 1963
- FARANTON, 2012
FARANTON, Valérie. *La nature et ses images dans le roman grec*. Ed. L'Harmatan. Paris, 2012
- FEVRIER, 2006
FEVRIER, Caroline. « Du prodige en poésie. Variations sur un thème épique ». *Aere Perennius*. Ed. Presses de l'Université Paris-Sorbonne. Paris, 2006. p. 417-432
- FEVRIER, 2010
FEVRIER, Caroline. « De Tite-Live à Obsequens ou les perturbations de la chronique prodiale » in *Varietates fortunae. Religion et mythologie à Rome. Hommage à Jacqueline Champeaux*. Ed. Presses universitaires de la Sorbonne. Paris, 2010. p. 311-332
- FLACELIERE, 1948
FLACELIERE, Robert. « Sur quelques passages des Vies de Plutarque. I. Thésée-Romulus » in *Revue des Études Grecques*. T. 61. Ed. E. Leroux. Paris, 1948. p. 67-103
- GALLAIS, THOMAS, 1997
GALLAIS, Pierre. THOMAS, Joël. *L'arbre et la forêt dans l'Enéide et l'Eneas. De la psyché antique à la psyché médiévale*. Ed. Honoré champion. Genève, 1997
- GARRIDO-HORY, 1981
GARRIDO-HORY, M. *Martial et l'esclavage*. Ed. Les Belles-Lettres. CUF. Paris, 1981
- GRIMAL, 1985
GRIMAL, Pierre. *Virgile ou la seconde naissance de Rome*. Ed. Flammarion. Paris, 1985
- GUILLAUME-COIRIER, 1990
GUILLAUME-COIRIER, Germaine. « Juvénal : la satire par les plantes » in *Revue belge de philologie et d'histoire*. T. 68, f. 1. Ed. Prof. Stengers. Bruxelles, 1990. p. 109-129
- HACKERMANN, 1940
HACKERMANN, Louis-Ferdinand. *Servius and his sources in the commentary on the Georgics*. Ed. Columbia University press. Londres, 1940

- HEURGON, 1974 HEURGON, Jacques. « Le silence tragique de Didon (Enéide, VI, 450-476) » in *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*. Ed. École Française de Rome. Rome, 1974. p. 395-400
- HEURGON, 1932 HEURGON, Jacques. « Orphée et Eurydice avant Virgile » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 49. Ed. De Boccard, Paris 1932. p. 6-60
- HEUZE, 1985 HEUZE, Ph. *L'image du corps dans l'œuvre de Virgile*. Ed. de Broccard, Paris, 1985,
- HUNZINGER, 2013 HUNZINGER, Christine. « A qui l'aède raconte-t-il l'histoire du dieu ? Figures du narrataire dans les Hymnes homériques » in *Hymnes de la Grèce. Approches littéraires et historiques*. Ed. Maison de l'Orient et de la Méditerranée. Clermont-Ferrand, 2013. p. 37-58
- JOLIVET, 2006 JOLIVET, Jean-Christophe. « *Nec quicquam antiquum Pico nisi nominat restat*. Picus, ses statues et ses temples dans l'Enéide et les Métamorphoses ». *Aere Perennius*. Ed. Presses de l'Université Paris-Sorbonne. Paris, 2006. p. 489-502
- KANY-TURPIN, 2002 KANY-TURPIN, José. « D'un corps autre. Un point de vue latin dans le *De rerum natura* ? » in *Corps romains*. Ed. Jérôme Million. Grenoble, 2002. p. 39-58
- KOLENDO, 1994 KOLENDO, Jerzy. « La religion des esclaves dans le *De agricultura* de Caton » in *Religion et anthropologie de l'esclavage et des formes de dépendances*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1994. p. 267-274
- LE DOZE 2011 LE DOZE, Philippe. « Choisir son roi. Virgile, Géorgiques, 4, 67-108 » in *Revue de philologie*. Ed. Klincksieck. Paris, 2011. p. 67-108
- LEHMANN, 2010 LEHMANN, Yves. « Rhétorique et religion dans le *Logisticus*, Marius, *De Fortuna* de Varron ». *Varietates fortunae, Religion et mythologie à Rome. Hommage à Jacqueline Champeaux*. Ed. Presses universitaires de la Sorbonne. Paris, 2010. p. 175-185
- LIOU-GILLE 1998 LIOU-GILLE, Bernadette. *Une lecture religieuse de Tite-Live*. Ed. Klincksieck. Paris, 1998
- NAAS, 2002, NAAS, Valérie. *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*. Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 2002
- NELIS, 2001 NELIS, Damien. « L'Enéide et les origines de Rome : l'épopée étimologique » in *Origines gentium*. Ed. De Boccard. Paris, 2001. p. 223-240
- PEETERS, 1939 PEETERS, Félix. « *Les Fastes d'Ovide* ». *Histoire d'un texte*. Ed. Librairie Falk et fils. Bruxelles, 1939
- POMATHIOS, 1987 POMATHIOS, Jean-Luc. *Le pouvoir politique et sa représentation dans « l'Enéide » de Virgile*. Ed. Latomus. (Coll. Latomus). Bruxelles, 1987
- RICHARD, 1966 RICHARD, Louis. « Juvénal et les Galles de Cybèle » in *Revue de l'histoire des religions*. T. 169, n° 1. Ed. Armand Colin. Paris, 1966. p. 51-67
- ROUVERET, 2001 ROUVERET, Agnès. « Paysage des origines et quête d'identité dans l'œuvre de Properce » in *Origines gentium*. Ed. De Boccard. Paris, 2001. p. 263-270
- SCHILLING, 1980 SCHILLING Robert. « Tradition et innovation dans le chant VI de l'Enéide de Virgile » in *Journal des Savants*. Ed. De Boccard. Paris, 1980.p. 193-210
- SCHLESIER, 1983 SCHLESIER, Rénate. « Les muses dans le prologue de la *Théogonie* d'Hésiode » in *Revue de l'Histoire des Religions*. T. CIC-2. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1982. p. 131-167
- TAMBRUN-KRASKER, 2006 TAMBRUN-KRASKER, B. *Pléthon, le retour de Platon*. Ed. J. Vrin, Mayenne, 2006,

Religion

- ABETEL, 2007 ABETEL, Emmanuel. « La gigantomachie de Lousonna-Vidy » in *Cahiers d'archéologie romande*. n° 106. Ed. Bibliothèque universitaire de Lausanne. Lausanne, 2007. P. 271-273
- AMANDRY, 1939 AMANDRY, Pierre. « Convention religieuse conclue entre Delphes et Skiathos » in *Bulletin de correspondance hellénique*, LXIII. Ed. De Boccard. Paris, 1939. p. 183-219
- BADELL, 2006 BADEL, Christophe. « Généalogies divines et légitimité nobiliaire » in *Pouvoir et religion dans le monde romain*. 2006. Ed. Presses universitaires de la Sorbonne. Paris, 2006
- BAYET, 1951 BAYET, Jean. « Les Cerialia : altération d'un culte latin par le mythe grec » in *Revue belge de philologie et d'histoire*. T. 29 fasc. 2-3. Ed. Stengers. Bruxelles, 1951. p. 341-366
- BEAUJEU, 1974 BEAUJEU, Jean « Le frère de Quirinus » in *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*. T. 22-1. Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 1974. p. 57-72
- BESNIER, 1898 BESNIER, Maurice. « Jupiter Jurarius » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire* T. 18. Ed. Ernest Thorin. Paris, 1898. p. 281-289
- BLOCH, 1958 BLOCH, Raymond. « Une tombe villanovienne près de Bolsena et la danse guerrière dans l'Italie primitive » in *Mélanges D'archéologie et d'histoire. Ecole Française de Rome*. T. LXX. Ed. De Boccard. Paris, 1958. p. 7-38
- BLOCH, 1978 BLOCH, Raymond. « Recherches sur la religion romaine du VI^e siècle av. J.-C. » in *Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, comptes-rendus des séances de l'année 1978*, n°3. Ed. Klincksieck. Paris, 1978. p. 669-687
- BOËLS-JANSSEN, DUBY 1993 BOELS-JANSSEN, Nicole. *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque*. Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 1993
- BORGEAUD, 1979 BORGEAUD, Philippe. « Recherches sur le dieu Pan » Thèse de Doctorat. Ed. Imprimerie du journal de Genève. Genève, 1979
- BORGEAUD, 2004 BORGEAUD, Philippe. *Aux origines de l'histoire des Religions*. Ed. du Seuil. Paris, 2004
- BORGEAUD, 2008 BORGEAUD, Philippe. *Religions antiques : une introduction comparée Egypte, Grèce, Proche-Orient, Rome*. Ed. Labor et Fides. Genève 2008
- BREGLIA-PULCI-DORIA, 1986 BREGLIA PULCI DORIA, Luisa. « Era, Artemide e Afrodite in Magna Grecia e in Grecia » in *Dialogues d'histoire ancienne, Institut des Sciences de Besançon*, Vol. XII. Ed. Presses universitaires franc-comtoises, 1986. p. 381-417
- BREUILLOT 1985 BREUILLOT, Martine. « L'eau et les dieux de Messénie » in *Dialogues d'histoire ancienne*. Vol. XI. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1985. P. 789-804
- BRIQUEL, 1976 BRIQUEL, Dominique. « L'oiseau ominal, la louve de Mars la truie féconde », in *Mélanges D'archéologie et d'histoire. Ecole Française de Rome*. T. LXXXVIII -1. Ed. MEFRA. Rome, 1976. p. 31-50
- BRIQUEL, 1981 BRIQUEL, Dominique. « Jupiter, Saturne et le Capitole. Essai de comparaison indo-européenne » in *Revue de l'histoire des religions*, n°2. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1981. p. 131-162.
- BRISSEON, 1992 BRISSEON, Jean-Paul. *Rome et l'âge d'or : de Catulle à Ovide, vie et mort d'un mythe*. Ed. La Découverte. Coll. Textes à l'appui. Paris, 1992
- BRUHL, 1953 BRUHL, Adrien. *Liber Pater, origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*. Ed. De Boccard. Paris, 1953

- BRUNEAU, 1970
BRUNEAU, Philippe. *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*. Ed. De Boccard. Paris, 1970
- CAPDEVILLE, 1973
CAPDEVILLE Gérard. « Les épithètes cultuelles de Janus » in *Mélanges de l'Ecole française de Rome*. Antiquité T. 85. Ed. de Boccard. Paris, 1973. p. 395-436
- CAPDEVILLE, 1995
CAPDEVILLE, Gérard. *Volcanus. Recherches comparatistes sur les origines du culte de Vulcain*. Ed. de Boccard. Rome, 1995
- CAPDEVILLE, 2003
CAPDEVILLE, Gérard. « L'épiphanie du dieu dans l'arbre et le culte de l'arbre sacré en Crète et à Chypre » in *Dieux, fêtes, sacré dans la Grèce et la Rome antiques. Actes du colloque de Luxembourg*, [1999]. Ed. Brepols. Turnhout, 2003. p. 23-52
- CARAPANOS, 1878
CARAPANOS, Constantin. *L'oracle de Dodone*. Ed. Typographie G. Chamerot. Paris, 1878
- CARCOPINO, 1923
CARCOPINO, Jérôme. « Attideia. Sur la date de l'introduction officielle de Rome du culte d'Attis », in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. Fasc. I. Ed. De Boccard. Paris, 1923. p. 135-159
- CARCOPINO, 1926
CARCOPINO, Jérôme. « Inscription de Bovillae relative au collège des Dendrophores et aux pinèdes de Cybèle » in *Bulletin de la été Nationale des Antiquaires de France*. Ed. Klincksieck. Paris, 1926. p. 262-265
- CARVALHO, RALLE, 1992
CARVALHO DE SILVIA, M. S. RALLE, Michel. « Les mystères d'Eleusis » in *Dialogues d'histoire ancienne*. T. 18, n° 2. Ed. 1992. p. 93-135.
- COCHE-DE-LA-FERTE, 1980
COCHE DE LA FERTE, Etienne. « Penthée et Dionysos. Nouvel essai d'interprétation des Bacchantes d'Euripide » in *Recherches sur les religions de l'Antiquité*. Ed. Droz. Paris, 1980. p. 575-579
- COLIN, 1905
COLIN, G. *Le culte d'Apollon pythien à Athènes*. Ed. Albert Fontemoing. Paris, 1905
- COOK, 1914
COOK, Arthur Bernard. *Zeus. A Study in Ancient Religion. Zeus god of the bright sky*. T. 1. Ed. Cambridge University press. Londres, 1914
- CUMONT, 1932
CUMONT, Franz. « La Bona Dea et ses serpents » n *Mélanges d'archéologie et d'histoire. Ecole Française de Rome*. T. 49. Ed. MEFRA. Rome, 1932. p. 1-5
- CUMONT, 2009
CUMONT, Franz. *Lux perpetua*. Ed. Nino Aragno, (Diff. Brepols). Turin, 2009
- DE CAZANOVE, 1988
DE CAZANOVE, Olivier. « Jupiter, Liber et le vin latin » in *Revue de l'histoire des religions*. T. 205 n°3. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1988. p. 245-265
- DE CAZANOVE, 1990
DE CAZANOVE, Olivier. « Le sanctuaire de Cérès jusqu'à la deuxième sécession de la plèbe » in *Colloque Crise et transformation des étés archaïques de l'Italie antique au Ve siècle av. JC., Rome (19-21 novembre 1987)* Ed. École Française de Rome, 1990. p 373-399
- DE CAZANOVE, 1993
DE CAZANOVE, Olivier. « Suspension d'ex-voto dans les bois sacrés ». *Les bois sacrés* in *Actes du Colloque, Naples 23-25 novembre 1989*. De Boccard. Paris, 1993. p. 111-126
- DEMANGEL, 1922
DEMANGEL, Robert. « Fouilles de Délos. Un sanctuaire d'Artémis-Eileithyia à l'Est du Cynthe » in *Bulletin de correspondance hellénique*. Vol. XLVI. Ed. De Boccard. Paris, 1922. p. 58-93
- DEONNA, 1952
DEONNA, W. « Sacra vitis. la double vigne dionysiaque et les origines du rinceau, spécialement du rinceau bouclé vertical » in *Les Cahiers Techniques de l'Art*. T. II. Ed. F.-X. Le Roux. Strasbourg, 1952. p. 1-62
- DETIENNE, 1998
DETIENNE, Marcel. *Apollon, le couteau à la main*. Ed. Gallimard. Paris, 1998
- DODDS, 2009
DODDS, Eric. Robertson. *Les Grecs et leurs croyances*. Ed. Le Felin-Kiron. Paris, 2009
- DORCEY, 1992
DORCEY, P. F *The cult of Silvanus : a study in Roman folk religion*. Ed. E. J. Brill, Leyde, 1992

- DROSSART, 2008 DROSSART, Paul. « Nonae caprotinae. La fausse capture des Aurores » in *Revue de l'Histoire des religions*. T. 185 n° 2. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1974. 2008. p. 129-139
- DUMEZIL, 1951 DUMEZIL, Georges. « Jupiter, Mars, Quirinus et Janus » in *Revue de l'Histoire des religions*. T. CXXXIX-2. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1951. p. 208-215
- DURISCH, JAILLARD, 2008 DURISCH GAUTHIER, Nicole. JAILLARD, Dominique. *Religions antiques : une introduction comparée Egypte, Grèce, Proche-Orient, Rome*. Ed. Labor et Fides. Genève 2008
- DURY-MOYAERS, 1984 DURY-MOYAERS, Gèneviève. « Aperçu critique des travaux relatifs au culte de Junon » in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*. II, 17. Ed. W. de Gruyter. Berlin, 1984. p. 176-183
- DUVAL, 1976 DUVAL, Yves-Marie. « Les Lupercales, Junon et le printemps », in *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*. T. 83. Ed. Presses universitaires de Rennes. Rennes, 1976. p. 253-272
- ÉTIENNE. 1951 ÉTIENNE, Robert. Dionysos et les quatre saisons sur une mosaïque de Volubilis (Maroc) in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 63. Ed. Ed. MEFRA. Rome, 1951. p. 93-118
- FEVRIER, 2008 FEVRIER, Caroline. « Ponere lectos, deo exponere. Le lectisterne, une image du panthéon romain » in *Roma illustrata, représentation de la ville. Colloque international de Caen, octobre 2005*. Ed. Les presses universitaires de Caen. Caen, 2008. p. 143-155
- FLOBERT, 2010 FLOBERT, Pierre. « Faunus et les satyres : du singulier au pluriel ». *Varietates fortunae. Religion et mythologie à Rome. Hommage à Jacqueline Champeaux*. Ed. Presses universitaires de la Sorbonne. Paris, 2010. p. 187-194
- FOUCHER, 1957 FOUCHET, Louis. « La mosaïque dionysiaque de Thémétra » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire* T. 69. Ed. Ed. MEFRA. Rome, 1957. p. 151-161
- FOUCHER, 1976 FOUCHER, Louis. « Flagellation et rite de fécondité aux Lupercales » in *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*. Ed. Presses universitaires de Rennes. T. 83. Rennes, 1976. p. 273-280
- GRAILLOT, 1912 GRAILLOT, Henri. *Le culte de Cybèle, mère des dieux à Rome et dans l'Empire romain*. Ed. Fontemoing. Paris, 1912
- GUITTARD, 1976 GUITTARD, Charles. « Recherches sur la nature de Saturne des origines à la réforme de 217 av. J.-C. ». Recherches sur les religions de l'Italie antique. Ed. Droz. Paris, 1976. p. 43-71
- ORGOGOZO, 1949 ORGOGOZO, Jeanine. « L'Hermès des Achéens » in *Revue de l'histoire des religions*. T. 136 n°2-3, 1949. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1949, p 139-179.
- PAILLER, 2009 PAILLER, Jean-Marie. *Les mots de Bacchus*. Ed. Presses Universitaires du Mirail. Toulouse, 2009
- PARKER, 1967 PARKE, Herbert-William. *The Oracles of Zeus. Dodona. Olympia. Ammon*. Ed. Oxford, 1967
- KAHIL, 1988 KAHIL, LILLY. « Le sanctuaire de Brauron et la religion grecque » in *Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, comptes-rendus des séances de l'année 1988*. n°IV. Ed. Picard. Paris, 1988. p. 799-813
- LECLANT, CLERC, 1972 LECLANT, Jean, CLERC, Gisèle. *Inventaire bibliographique des Isiaca : répertoire analytique des travaux relatifs à la diffusion des cultes isiaques*. Ed. E. J. Brill. Leyde, 1972
- L'HÔTE, 2006 L'HÔTE, Éric. *Les lamelles oraculaires de Dodone*. Ed Droz., Genève, 2006
- LUGLI, 1950 LUGLI, Giuseppe. «Le temple d'Apollon et les édifices d'Auguste sur le Palatin » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et belles Lettres*. n° 3, Ed. Picard. Paris 1950. p. 276-285

- MAZOYER, 2004 MAZOYER, Michel. «Télipinu dieu protecteur» in *Studia anatolica et Varia. Mélanges offerts au professeur René Lebrun*. V. II. Ed. L'Harmattan. Paris, 2004. p. 133-139
- MILANEZI, 1995 Milanezi, Silvia. « Le rire d'Hadès. » in *Dialogues d'histoire ancienne*. V. 21-2. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1995. p. 231-245.
- MOTTE, 2004 MOTTE, André. «Xénophane de Colophon et la naissance d'une théologie nouvelle» in *Studia anatolica et varia, Mélanges offerts au professeur René Lebrun*. V. II. Ed. L'Harmattan. Paris, 2004. p. 151-195
- PICARD, 1943 PICARD, Charles. « Sur les Diasia d'Athènes » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. 87e année, N. 1. Ed. Picard. Paris, 1943. p. 158-175
- PICARD, 1949 PICARD, Charles. « L'entrée de la salle absidale à l'Attideion d'Ostie » In *Revue de l'histoire des religions*. T. 135. Ed. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1949. p. 129-142
- PICARD, 1963 PICARD, Charles. « Les religions étrangères à Glanum : le quartier cultuel hellénistique » in *Revue archéologique du Centre de la France*. Tome 2, fascicule 3. Ed. Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF). Vichy, 1963. p. 179-202
- PICARD, 1969 PICARD, Charles. « Le Vulcain à la proue de Vienne-en-Val (Loiret) » in *Revue archéologique du Centre de la France*. T. 8, fasc. 3. Ed. Fédération de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF). Vichy 1969. p. 195-210
- POUTHIER, 1981 POUTHIER, Pierre. *Ops et la conception divine de l'abondance dans la religion romaine jusqu'à Auguste*. Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 1981,
- QUANTIN, 1999 QUANTIN, François. « Aspects épirotes de la vie religieuse antique » in *Revue des Études Grecques*, T. 112. E. Leroux. Paris 1999. p. 61-98
- QUANTIN, 2008 QUANTIN, François. « Recherches sur l'histoire et l'archéologie du sanctuaire de Dodone. Les oikoi, Zeus Naios et les Naia » in *Kernos*. n° 21. Ed. Ed. CEFAL, Université de Liège. Liège, 2008. p. 9-48.
- RACHET, 1962 RACHET, Guy. « Le Sanctuaire de Dodone, origine et moyens de divination » in *Bulletin de l'Asation Guillaume Budé*. n°1. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1962. p. 86-99
- REINACH, 1906 REINACH, Salomon. « Artémis arcadienne et la déesse aux serpents de Cnosos » in *Bulletin de correspondance hellénique*. Vol. XXX, Ed. E. Thorin. Paris, 1906, p. 150-160
- RENARD, 1953 RENARD, Marcel. « Aspects anciens de Janus et de Junon » in *Revue belge de philologie et d'histoire*. n°1 ; Ed. De Meester. Bruxelles, 1953. p. 5-21
- REPLAT, PICARD, EPLAT, 1942 REPLAT Joseph. PICARD Charles. « Recherches sur la topographie du Hiéron délien » in *Bulletin de correspondance hellénique*. V.48, 1924. Ed. De Boccard. Paris, 1924. p. 217-263
- ROCCHII, 1989 ROCCHI, Maria. « Kithairon et les fêtes des Daidala » in *Dialogues d'histoire ancienne*. Vol. XV N°2. Ed. Presses universitaires franc-comtoises. Besançon, 1989. p. 309-324
- ROGUIN, 1999 ROGUIN De, CL.-FR. « Apollon Lykeios dans la tragédie : dieu protecteur, dieu tueur, dieu de l'initiation » in *Kernos*. n° 12. Ed. Centre d'Etude de la religion grecque antique. Liège, 1999, p. 99-123
- SALAMITO, 1987 SALAMITO, Jean-Marie. « Les dendrophores de l'empire chrétien. A propos de Code théodosien XIV, 8, 1 et XVI, 10, 20, 2 » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*. T. 99-1. Ed. MEFRA. Rome, 1987. p. 991-1018
- SAURON, 1984 SAURON, Gilles. « Communication sur la nature et la signification de la mégalographie dionysiaque de Popéi » in *Comptes-rendus des séances de l'année 1984, Académie des Inscriptions et*

- Belles-Lettres*, Janvier-mars, Ed. De Boccard. Paris, 1984, p. 151-176.
- SCHEID, 1998 SCHEID, John. *Commentarii fratrum Arvalum qui supersunt. Recherches archéologiques à la Magliana. Les copies épigraphiques des protocoles annuels de la confrérie Arvale (21 av. J.-C. - 304 ap. J.-C.)*. Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 1998.
- SCHILLING, 1960 SCHILLING Robert. « Janus. Le dieu introducteur. Le dieu des passages » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 72. Ed. MEFRA Rome, 1960. p. 89-131.
- SCHILLING, 1964 SCHILLING, Robert. « La Diane latine » in *Hommages à Jean Bayet*. Ed. Revue d'études latines. Coll. Latomus. Bruxelles, 1964. p. 650-667
- SIEBERT, 1966 SIEBERT, Gérard. « Artémis Sôteira à Délos » in *Bulletin de correspondance hellénique*. V. 90. Ed. De Boccard. Paris, 1966. p. 447-459.
- SOKOLOWSKI, 1968 SOKOLOWSKI, Franciszek. « Sur l'oracle de Claros destiné à la ville de Syedra » in *Bulletin de correspondance hellénique*. N° 2. Ed. De Boccard. Paris, 1968. p. 517-522
- TACAVAL, 1994 TACEVA, Margarita. « Religion et anthropologie de l'esclavage en Mésie et en Thrace, I^o-III^o siècles ap. J.-C. » in *Religion et anthropologie de l'esclavage et des formes de dépendances*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1994. p. 295-302
- TASSIGNON, 2004 TASSIGNON, Isabelle. « Dionysos et les rituels dendrophoriques de Magnésie du Méandre » in *Studia Anatolica et varia. Mélanges offerts au professeur R. Lebrun*. V. II. Ed. L'Harmattan. Paris, 2004 p. 315-336
- TURCAN, 1958 TURCAN, Robert. « Dionysos Dimorphos : une illustration de la théologie de Bacchus dans l'art funéraire » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 70. Ed. Thorin. Paris, 1958. p. 243-294
- VILATTE, 1997 VILATTE, Sylvie. « La divination grecque d'après le chant XVIII de l'Iliade, hommes et dieux, nature et objets, universalité du phénomène » in *Kentron*, T. 13-1-2. Ed. CRHQ Université de Caen. Caen. 1997. p. 23-71

Société

- ADAM, 1990 ADAM, Anne-Marie. « Végétation et paysage dans la peinture funéraire étrusque », in *Ktema*, N° XV. Ed. Université des Sciences Humaines de Strasbourg. Strasbourg, 1990. p. 143-150
- ALMAGIA, 1965 ALMAGIA, R. Lazio. Ed. Unione Tipografico Editrice Torinese (UTET. Coll. Le regioni d'Italia), Turin, 1959, 1965
- ANDRE, 1961 ANDRE, Jacques. *L'alimentation et la cuisine à Rome*. Ed. Klincksieck. Paris, 1961
- ANDRE, 1964 ANDRE, Jacques. « Arbor felix, arbor infelix » in *Hommages à Jean Bayet*. Ed. Latomus, Revue d'Etudes Latines. Bruxelles, 1964. p. 35-46
- AURENTY, 2004 AURENTY, Yvan. « Cyclopes à Rome » in *Conceptions et représentations de l'imaginaire dans le monde antique. Actes du colloque international de Lausanne 20-22 mars 2003*. Ed. Peter Lang. Berne, 2004. P. 35-53
- BABELON, 1930 BABELON, Jean. *Catalogue de la collection de Luynes. Monnaies grecques III, Asie Mineure et Phénicie*. Ed. Jules Florance, Louis Ciani. Paris, 1930
- BALAUDE, 1999 BALAUDE, J.-F. BRISSON, L. BRUNSCHWIG, J. *Diogène Laërce. Vies et doctrines des philosophes illustres*. Ed. Librairie générale française. Paris, 1999
- BALLAND, 1974 BALLAND, André. « Un taureau dans l'arbre » in *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*. Ed. Ecole française de Rome. Rome, 1974. P. 39-56

- BASTIEN, 1967 BASTIEN, Pierre. *Le monnayage de bronze de Postume*. Ed. Cultura. Bruxelles, 1967
- BAYET, 1923 BAYET, Jean. « Hercule funéraire » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. n°. 40. Ed. De Boccard. Paris, 1923. p. 19-102
- BAYET, 1926 BAYET, Jean. *Les origines de l'Hercule Romain*. Ed. De Boccard. Paris, 1926
- BAYET, 1935 BAYET, Jean. « Le rite du fécial et le cornouiller magique » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 52. Ed. Thorin. Paris, 1935. p. 29-76.
- BAYET, 1957 BAYET, Jean. *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*. Ed. Payot. Paris, 1957
- BAYET, 1959 BAYET, Jean. « Idéologie et plastique. I : L'expression des énergies divines dans le monnayage des Grecs » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 71. Ed. De Boccard. Paris, 1959. p. 65-106.
- BINDER, 1964 BINDER, Gerhard. *Die Aussetzung des Königskindes Kyros und Romulus*. Ed. Meisenheim. 1964
- BLOCH, 1954 BLOCH, Raymond. « Une lex sacra de Lavinium et les origines de la triade agraire de l'Aventin » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 98e année, N. 2. Ed. Klincksieck. Paris, 1954. p. 204-206
- BLOCH, 1955 BLOCH, Marc. « Découverte d'un habitat étrusque archaïque sur le territoire volsinien » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 67. Ed. De Boccard. Paris, 1955. p. 47-68
- BORGEAUD, 1999 BORGEAUD, Philippe. *La mythologie du matriarcat : l'atelier de Johann Jakob Bachofen*. Ed. Librairie Droz. Genève, 1999
- BOUSQUET, 1970 BOUSQUET, Jean. « L'inscription du Trésor de Corinthe à Delphes » in *Bulletin de correspondance hellénique*. V. 94. Ed. De Boccard. Paris, 1970. p. 669-673
- BREAL, 1906 BREAL, Michel. « Remarque sur l'étymologie du mot sycophante » in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*. n° 10. Ed. Picard. Paris 1906. P. 740-741
- BRIQUEL, 1980 BRIQUEL, Dominique. « Sur le mode d'exécution en cas de parricide et en cas de *perduellio* » in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*. Ed. De Boccard. Paris, 1980. p. 87-107
- BRIQUEL, 1980 BRIQUEL, Dominique. « Trois études sur Romulus » in *Recherches sur les religions de l'Antiquité*. Ed. Droz. Genève, 1980. p. 320-346
- BRIQUEL, 1984 BRIQUEL, Dominique. *Les Pélasges en Italie. Recherches sur l'histoire de la légende*. Ed. De Boccard. Rome, 1984
- BRIQUEL, 1990 BRIQUEL, Dominique. « Le témoignage de Claude sur Mastarna/Servius Tullius » in *Revue belge de philologie et d'histoire*. T. 68-1. Ed. Bruxelles, 1990. p. 86-108
- BRIQUEL, 1997 BRIQUEL, Dominique. *Le regard des autres : les origines de Rome vue par ses ennemis (début du IV^e siècle /début du I^{er} siècle av. J.-C.)*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1997
- BRIQUEL, 1997 BRIQUEL, Dominique. « La légende de fondation de Tibur » in *Acta classica universitatis scientiarum debreceniensis*. T. XXXIII. Ed. Universitas Debreceniensis. Debrecini, 1998. p. 63-81
- BRIQUEL, 1998 BRIQUEL, Dominique « L'accession au pouvoir des deux Tarquins de Rome et les trois fonctions de l'idéologie indo-européenne : Désirs humains et volonté divine » in *Revue de l'Histoire des Religions*. T. 215. Ed. Presses universitaires de France. Paris, 1998. p. 419-435
- BRIQUEL, 2006 BRIQUEL, Dominique. « Salluste, Catilina, VI, 1-2 : une vision aberrante des origines de Rome » in *Aere perennius, hommage à Hubert Zehnacker*. Ed. Presses universitaires de la Sorbonne, Paris, 2006. p. 83-105
- BRIQUEL, 2010 BRIQUEL, Dominique. « Romulus et le feu » in *Varietates fortunae. Religion et mythologie à Rome. Hommage à Jacqueline*

- Champeaux. Ed. Presses universitaires de la Sorbonne. Paris, 2010. P. 225-250
- BRISSON, 1988
BRISSON, Jean-Paul. « Rome et l'Age d'or ; Dionysos ou Saturne ? » in *Mélanges D'archéologie et d'histoire. Ecole Française de Rome*. T. 100. Ed. EFR. Rome, 1988. p. 917-982
- BRUNEAU, 1995
BRUNEAU, Philippe. « Deliacca (X). Le colosse et le palmier » in *Bulletin de correspondance hellénique*. V. 119, f. 1. Ed. De Boccard. Paris, 1995. p. 35-62.
- BRUNEAU, DUCAT, 1965
BRUNEAU, Philippe. DUCAT, Jean. *Guide de Délos*. Ed. De Boccard, Paris, 1965
- BRUNET, BRUN, 1997
BRUNET, Michèle. BRUN, Jean-Pierre. « Une huilerie du premier siècle avant J.-C. dans le Quartier du théâtre à Délos » in *Bulletin de correspondance hellénique*. V. 121, n° 2. Ed. De Boccard. Paris, 1997. p. 573-615
- BULARD, 1923
BULARD, Marcel. « Sur une peinture d'autel découverte à Délos en 1912 et représentant un dieu chevrier » in *Bulletin de correspondance hellénistique*. Ed. De Boccard. Paris, 1923. p. 455-487
- CANEVA, 2010
CAVENA, *Guila Il codice botanico di Augusto. Ara Pacis: parlare al popolo attraverso le immagini della natura - The Augustus botanical code. Ara Pacis*, Ed. Gangemi. Rome, 2010
- CAPDEVILLE, 1993
CAPDEVILLE Gérard. « De la forêt antique au bois sacré ». *Les bois sacrés*. Actes du Colloque, Naples 23-25 novembre 1989. Ed De Boccard. Paris, 1993. p. 127-143
- CARCOPINO, 1925
CARCOPINO, Jérôme. *La louve du Capitole*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1925
- CARRIER, 2005
CARRIER, Cécile « Sculptures augustéennes du théâtre d'Arles », in *Revue archéologique*. T. 38-39. Ed. Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Paris, 2005. p. 365-396
- CARRUBA, 2010
CARRUBA, Anna-Maria. *La Lupa Capitolina. Nuove prospettive di studio*. Ed. L'Erma di Bretschneider. Rome, 2010
- CAUDERLIER, 2007
CAUDERLIER, Patrice. « Pommes de pin, rhéteur et porteur de statue : le culte de Rome et de la famille impériale dans les provinces d'après le papyrus BGUII 362 (Arsinoé du Fayoum, 215) » in *Dix siècles de religion romaine à la recherche d'une intériorisation, hommage à Nicole Boëls. Actes de la journée d'étude 25 mai 2005*. Ed. Université de Bourgogne. Dijon, 2007, p. 136-175
- CHARLIER, 2009
CHARLIER, Philippe. *Male mort. morts violentes dans l'Antiquité*. Ed. Fayard. Paris, 2009
- CIZEK, 1983,
CIZEK, Eugen. (C. Frantescu). *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 1983
- COARELLI, 1969
COARELLI, Filippo. « Le tyrannoctone du Capitole et la mort de Tiberius Gracchus » in *Mélanges d'Archéologie et d'histoire*. T. LXXXI, 1. Ed. De Boccard. Paris, 1969. p. 137-160
- COURBIN, 1973
COURBIN, Paul. « Le colosse naxien et le palmier de Nicias » in *Bulletin de correspondance hellénique*. Sup 1. Ed. De Boccard. Paris, 1973. p. 157-172.
- CUOZZO, 2007
CUOZZO, Mariassunta. « Ceramiche fini a decoro subgeometrico del VI secolo A. C » in *Etruria meridionale et in Campagna*. Ed. Ecole Française de Rome. Rome., 2007. p. 65-81
- DE BRUYEN, 1995
BRUYN, de, Odile. *La compétence de l'Aéropage en matière de procès publics : des origines de la polis athénienne à la conquête romaine de la Grèce (vers 700-146 av. J.-C.)*. Ed. Steiner, Stuttgart. S.L., 1995
- DE CAZANOVE, 1988
DE CAZANOVE, Olivier. « La chronique des Bacchiades et celle des rois étrusques de Rome » in *Mélanges D'archéologie et d'histoire. Ecole Française de Rome*. T. C-2. Ed. de Boccard. Paris, 1988. p 615-648
- DEONNA, 1951
DEONNA, Waldemar. « L'ex-voto de Cypsélos à Delphes : le symbolisme du palmier et des grenouilles » in *Revue de l'Histoire*

- des religions. T. CXL -n° 1. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1951. p. 162-207
- DETIENNE, 1970
DETIENNE, Marcel. « L'olivier : un mythe politico-religieux » in *Revue de l'histoire des religions*. n° 1. Ed. Presses universitaires de France, (Diff. Armand. Colin). Paris, 1970. p. 5-23
- DEWEZ, 2009
DEWEZ « Cartes, routes et chemins symboliques dans l'Enéide » in *Bulletin. Institute of Classical Studies*, Ed. The Institute, Londres, 2009
- DONDIN-PAYRE, 1987
DONDIN-PAYRE, Monique. « Topographie et propagande gentilice : le compitum Acilium et l'origine des Acilii Glabriones ». *L'Urbs : Espace urbain et histoire (Ier siècle av. J.-C.- IIIe siècle ap. J.-C.* Actes du colloque international de l'Ecole française de Rome, 8-12 mai 1985]. Ed. de Boccard. Paris, 1987. p. 87-109
- DUBOURDIEU, LEMIRRE, 2002
DUBOURDIEU, Annie. LEMIRRE, Elisabeth. « Le maquillage à Rome ». *Corps romains*. Ed. Jérôme Million. Grenoble, 2002
- DULIERE, 1979
DULIERE, Cécile. *Lupa Romana*. Ed. Institut historique belge de Rome. Bruxelles, 1979
- DUMEZIL, 1976,
DUMEZIL, Georges. « Virgile, Mézence et les Vinalia » in *L'Italie préromaine et la Rome républicaine. Mélanges offerts à Jacques Heurgon*. Ed. Ecole française de Rome, Rome, 1976. p. 253-263
- DUPONT, 2002
DUPONT, Florence. « Le lait du père romain » in *Corps romains*. Ed. Jérôme Million. Grenoble, 2002. p. 115-138
- DURY-MOYAERS, 1981
DURY-MOYAERS, Gèneviève. « Enée à Lavinium » in *Latomus. Revue d'études latines*. Vol. CLXXIV. Ed. Revue d'Etudes Latines. Bruxelles, 1981
- FOURGOUS, 1989
FOURGOUS, Denise. « Les Dryopes, peuple sauvage ou divin » in *Métis, Anthropologie des mondes grecs*. Ed. de l'EHESS-DAEDALUS. Paris, 1989. p. 5-3
- GAGE, 1930
GAGE, Jean. « Romulus-Augustus » in *Mélanges D'archéologie et d'histoire*. Ecole Française de Rome. Ed. MEFRA. Rome, 1930. p. 138-181
- GARCIA-QUINTELA, 2007
GARCIA QUINTELA, Marco V. *Le pendu et le noyé des Monts Albains. Recherches comparatives autour des rites et des mythes des monts Albains*. Ed. Latomus. (Coll. Latomus). Bruxelles, 2007
- GASCOU, 1983
GASCOU, Jean. « Les dendrophores d'Aix en Provence d'après une inscription récemment découverte » in *Revue archéologique de Narbonnaise*. T. XVI. Ed. Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Gap, 1983. p. 161-169
- GERSCHEL, 1950
GERSCHEL, Lucien. « Saliens de Mars et Saliens de Quirinus » in *Revue de l'Histoire des religions*. T. 138-2. Ed. Armand Colin. Paris, 1950. p. 145-151.
- GUILHEMBERT, 2007
GUILHEMBET, Philippe. « Les dirigeants antiques et la ville dans les vies parallèles de Plutarque ; considérations liminaires » in *Pouvoir et territoire*. I. Ed. Université de Saint-Etienne. Saint-Etienne, 2005, 2007. p. 191-201
- GRANDAZZI, 1993
GRANDAZZI, Alexandre. « La Roma quadrata : mythe ou réalité ? » in *Mélanges de l'Ecole française de Rome*. T. 105, N°2. Ed. de Boccard. Paris, 1993. p. 493-545.
- GRANDAZZI, 2008
GRANDAZZI, Alexandre. *Alba Longa, histoire d'une légende : recherches sur l'archéologie, la religion, les traditions de l'ancien Latium*. Ed. Ecole Française de Rome. Coll. Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome. Rome, 2008
- GROS, 2003
GROS, Pierre. « Le bois sacré du Palatin : une composante oubliée du sanctuaire augustéen d'Apollon » in *Revue archéologique*, n° XXXV Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 2003. p. 51-66
- GUITTARD, 1984
GUITTARD, Charles. « Tite-Live, Accius et le rituel de la deutio » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*, N. 4. Ed. Klincksieck. Paris, 1984. p. 581-600

- GUITTARD, 2010
GUITTARD, Charles. « La prière philosophique grecque et latine » in *Varietates fortunae. Religion et mythologie à Rome. Hommage à Jacqueline Champeaux*. Ed. Presses universitaires de la Sorbonne. Paris, 2010. p. 195-210
- GUSMAN, 1904
GUSMAN, Pierre. *La villa impériale de Tibur, (Villa Hadriana)*. Ed. Albert Fontemoing. Tours, 1904
- KALNIN-MAGGIORI, 2004
KALNIN-MAGGIORI, Marie-Thérèse. *Libertas dans la première décade de l'histoire romaine de Tite-Live*. Ed Université de Lille 3, Lille, 2004
- KLAPISCH-ZUBER, 2000
KLAPISCH-ZUBER, Ch. *L'ombre des ancêtres. Essai sur l'imaginaire médiéval de la parenté*, Ed. Fayard. Paris, 2000,
- LECLERCQ-NEVEU, 1989
LECLERCQ-NEVEU, Bernadette. « Marsyas, le martyr de l'Aulos » in *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*. n° 4-2, 1989, p. 251-268.
- LECRIVAIN, 1938
LECRIVAIN, Charles. « Sens primitif du mot sycophante » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. 82e année, n°1. Ed. Picard. Paris, 1938. p. 14-15
- LENORMANT, 1864
LENORMANT, François. *Monographie de la voie sacrée Eleusienne, de ses monuments et de ses souvenirs*. Ed. Hachette. Paris, 1864.
- LORAUX, 1989
LORAUX, Nicole. *Les expériences de Tirésias : le féminin et l'homme grec*. Ed. Gallimard. Paris, 1989
- MAGDELAIN, 1995
MAGDELAIN, André. *De la royauté et du droit de Romulus à Sabinus*. Ed. L'ERMA di Bretschneider. Rome, 1995
- MATHIEU, 2000.
MATHIEU, N. « Conscience de la réalité de l'*amoenitas urbium* » in *Amoenitas urbium : les agréments de la vie urbaine en Gaule romaine et dans les régions voisines*. Actes d'un colloque 26 et 27 mai 2000. Centre de recherches André Piganiol. Ed. PULIM, Limoges, 2002. p. 103-133
- MAURY, 1862
MAURY « Sur le véritable caractère de événements qui portèrent Servius Tullius au trône de Rome et du rôle que jouèrent, à cette époque, les éléments divers de la population romaine » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. (séance du 24 octobre), Ed. De Boccard, Paris, 1862. p. 190-207
- MAYNIAL, 1903
MAYNIAL, Edouard. « La base Casali » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. Ed. Thorin. Paris, 1903. P27-81
- MEURANT, 2003
MEURANT, A. « Quelques observations sur Céler, un autre double de Romulus » in *Latomus*. IV. Ed. Revue d'Etudes Latines. Bruxelles, 2003. p. 484-495
- MEURANT, 2004
MEURANT, Alain, « L'idée de gémellité dans la légende des origines de Rome ». *Images d'origines et origines d'une image : hommages à Jacques Poucet*, Ed. Academia Bruylant. Presses universitaires de Louvain. Coll. Transversalités. Louvain, 2004.p. 42-46
- MEURANT, 2004
MEURANT, Alain. DEPROOST, Paul-Augustin. « Quand le sang coule trois fois pour fonder Rome, quelques réflexions à propos d'Orose » in *Images d'origines et origines d'une image, hommages à Jacques Poucet*. Ed. Presses universitaires de Louvain. Louvain, 2004. p. 95-123
- PAILLER, 2000
PAILLER, Jean-Marie. « Quand la femme sentait le vin » in *Le vin de Rome. Rencontres de Carcassonne*. (27 juin 1998, 19 juin 1999). Ed. Pallas. Toulouse, 2000. p. 73-100
- PAOLI, 1938
PAOLI, Jules. « Marsyas et le *ius italicum* » in *Mélanges D'archéologie et d'histoire. Ecole Française de Rome*. T. 55. Ed. MEFRA. Rome, 1938, p. 96-130
- PECHE, 2002
PECHE, Valérie. « Tibicinae, fidicinae, citharistriae, psaltria : femmes musiciennes de la comédie romaine » in *Revue belge de philologie et d'histoire*. T. 80-1. Ed. Prof. Stengers. Bruxelles, 2002. p. 137-153

- PLASSART, 1915. PLASSART, André. « Orchomène d'Arcadie. Fouilles de 1913. Inscriptions II » in *Bulletin de correspondance hellénique*. V. 39. Ed. 1915. p. 53-127.
- POPLIN, 2011 POPLIN, François. « Du cornouiller magique à Mars sanguineus », in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*. Séances janvier-mars 2010. Ed. De Boccard. Paris, 2011. p. 139-162
- POUCET, 1967 POUCET, Jacques. *Recherches sur la légende sabine des origines de Rome*. Ed. Publications Universitaires Kinshasa. Université de Lovanium. Louvain, 1967
- POUCET, 1983 POUCET, Jacques. « Enée et Lavinium : à propos d'un livre récent » in *Revue belge de philologie et d'histoire*. Tome 61 fasc. 1. Ed. Prof. Stengers. Bruxelles, 1983. p. 150- 155
- QUONIAM, 1947 QUONIAM, Pierre. « A propos du mur dit de Servius Tullius » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. T. 59. Ed. E. Thorin. Paris, 1947. p. 41-64
- REINACH, 1907 REINACH, Salomon « Pila horatia » in *Revue de l'Histoire des Religions*. Ed. E. Leroux. Paris, 1907. p. 307-345
- ROMAN, 1981 ROMAN, D. « Apollon, Auguste et Nîmes » in *Revue archéologique de Narbonnaise*. T. 14, Ed. Presses universitaires de la Méditerranée. Montpellier, 1981. p. 207-214
- ROUX, 2004 ROUX, Carl. « Le mundus. Images modernes et textes anciens » in *Images d'origines et origines d'une image : hommages à Jacques Poucet*. Ed. Presses universitaires de Louvain. Louvain, 2004.p. 55-72.
- SAÏD EL BOUZIDI, 2002 SAID EL BOUZIDI, M. « Le figuier. Histoire, rituel et symbolisme en Afrique du Nord » in *Dialogues d'histoire ancienne*. n° II. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 2002. p. 103-120
- SAURON, 2000 SAURON, Gilles. *L'histoire végétalisée*. Ed. Picard. Cahors, 2000
- SAVIAT, 1958 SALIVAT, François. « Une nouvelle loi thasienne : institutions judiciaires et fêtes religieuses à la fin du IV^e siècle av. J.-C. » in *Bulletin de correspondance hellénique*. Vol. LXXXII. Ed. De Boccard Édition-Diffusion. Paris 1958. p. 193-267
- SCHEID, 1985 SCHEID, John. « Numa et Jupiter ou les dieux citoyens de Rome » in *Archives de sciences ales des religions*. Ed. Centre national de la recherche scientifique. N. 59. Paris, 1985. p. 41-53
- SESTON, 1927 SESTON, William. « les *Anaglypha Trajani* du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 » in *Mélanges D'archéologie et d'histoire. Ecole Française de Rome*. T. 44. Ed. MEFRA. Rome, 1927. p. 154-183
- SETTIS, 1985 settis, Savador. « La colonne trajane : invention, composition disposition » in *Annales, économies, étés, civilisations*. n.° 5. Ed. Colin. Paris, 1985. p. 1151-1194
- SVORONOS, 1894 SVORONOS, N. « Britomartis, la soi-disant Europe. Sur le platane de Gortyne » in *Revue belge de Numismatique*. Ed. J. Goemaere. Bruxelles, 1894. p. 182-184
- TURCAN, 1983 TURCAN, Robert. « Enée, Lavinium et les treize autels » in *Revue de l'histoire des religions*. T. 200. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1983. p. 41-66.
- VADE, 1977 VADE, Yves. « Sur la maternité du chêne et de la pierre » in *Revue de l'Histoire des religions*. T. CXCI. Ed. Presses Universitaires de France. Paris, 1977. p. 3-41
- VAN RENGEM, 2000 VAN RENGEM, Wilfried. « La II^e légion parthique à Apamée » in *Les légions de Rome sous le Haut-Empire*. Actes du congrès de Lyon (17-19 sept. 1998). Ed. De Boccard. Paris, 2000.p. 407-410
- VER EECKE, 2008 VER EECKE, Marie. *La République et le roi : le mythe de Romulus à la fin de la République romaine*. Ed. De Boccard. Paris, 2008
- VILLEDIEU, 2007 VILLEDIEU, Françoise. *La vigna Barberini. II. Domus, palais impérial et temples. Stratigraphie du secteur nord-est du Palatin*. Ed. Ecole Française de Rome. Rome, 2007

VINCENT, 2003

VINCENT, Jean-Christophe. « Le xoanon chez Pausanias: littératures et réalités culturelles » in *Dialogues d'histoire ancienne*. Vol. 29 N°1. Ed. Les Belles-Lettres. Paris, 2003. p. 31-75

ZEVI, BEDINI, 1973

ZEVI, Fausto, BEDINI, Alessandro. « La necropoli arcaica di Castel di Decima » in *Studi Etruschi*. Vol. XVI (série III). Ed. Leo S. Olschki. Firenze (Italie), 1973. p. 27-43
